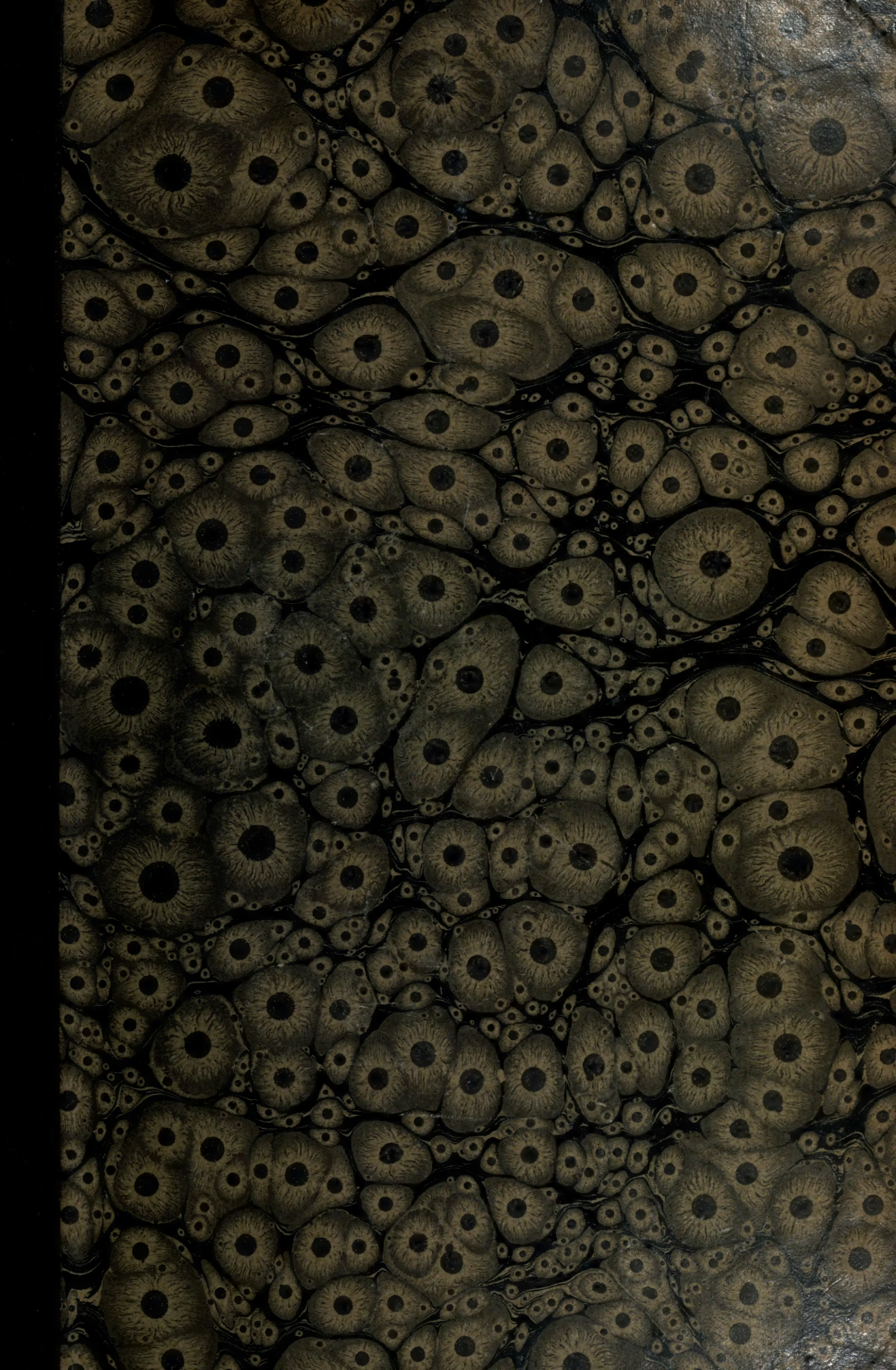

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/recueildesdiscou10acaduoft

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RECUEIL
DES DISCOURS
RAPPORTS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1870 – 1879

PREMIÈRE PARTIE.

95009
1/3/59

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56.

M DCCC LXXVI.

AS
162
P379
1870-79
pte 1

I.

DISCOURS

DE RÉCEPTION.

DISCOURS

DE M. JULES JANIN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 NOVEMBRE 1871, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. SAINTE-BEUVE.

MESSIEURS,

Lorsque vous m'accordiez l'insigne honneur de prononcer, sous ces voûtes solennelles, la louange académique de M. Sainte-Beuve, en même temps il me semblait que vous me promettiez une extrême indulgence. M. Sainte-Beuve, historien, poëte et grand critique, était l'un de ces hommes très-rares qui tiennent une place considérable et qui savent le prix d'un jour. A peine disparus, chacun se rappelle avec un regret mérité la dignité de leur esprit, la libre et charmante variété de leur parole, tant d'agréments si difficiles à remplacer. Il excellait à donner aux choses anciennes l'air

de la nouveauté, aux choses nouvelles l'autorité des œuvres antiques. S'imposer à soi-même un si beau rôle et le conduire à bien jusqu'à la fin, c'est difficile à ce point que pareille entreprise a donné de la gloire même aux imprudents qui n'ont pas réussi.

Ce vaillant écrivain a dignement accompli toute sa tâche ; il avait au degré suprême l'intelligence du lettré. Esprit né pour l'ordre et la lumière, il fut de très-bonne heure un ami des belles œuvres. Encore enfant, quand il se promenait dans la haute ville de Boulogne, sa patrie, il trouvait un certain charme à frôler l'humble maison où vécut, où mourut ce génie appelé René Lesage. Il s'en souvint toute sa vie, et, jeune homme, il écrivait : « Ma généalogie est courte et des plus simples ; je suis né à Boulogne-sur-Mer, le 22 décembre 1804, d'un père qui était contrôleur des actes. Mon nom est identiquement le même que celui du docteur de Sainte-Beuve. Si je n'ai pas pris la particule, quoiqu'elle appartienne à mon nom de famille, c'est qu'elle a été omise par la négligence des témoins sur mon acte de naissance ; or, n'étant point noble, j'ai tenu à éviter jusqu'à l'apparence de vouloir me donner pour ce que je n'étais pas. » Quand il parle ainsi, il sait très-bien qu'il sera tantôt l'égal des plus rares et des plus charmants écrivains de la France.

Il vint au monde à l'heure où les épées, si longtemps triomphantes, faisaient place aux idées si longtemps humiliées. On ne savait plus guère, parmi nous, le nom des grands poëtes ; on eût dit qu'Homère et Virgile, avec les Grecs et les Romains, étaient morts tout entiers. Athènes et Rome étaient tout au plus un souvenir. Ce jeune homme eut ce

bonheur de comprendre, en s'éveillant aux clartés d'autrefois, la beauté de ces vives lumières. Il apprit à lire dans les poëmes d'Homère, envahisseur des esprits. *J'achetai d'abord un Homère et plus tard des habits*, écrivait Érasme à l'un de ses disciples. Peu de jours avant sa mort, comme il relisait avec un ami la divine *Iliade*, sa passion première : « Hâtons-nous, disait M. Sainte-Beuve, je ne voudrais pas mourir avant d'assister aux adieux d'Andromaque et d'Hector. » Puis, dans la belle langue athénienne, il se récitait à lui-même ces merveilles qu'il savait par cœur. C'est très-vrai, ce qu'il disait en parlant des vrais poëtes : « Les grands écrivains sont semblables à ces fleuves qui vont sans cesse apportant la fécondité aux terres les plus ingrates, et s'agrandissant toujours. » Son Étude sur Virgile, interrompue au douzième chant de l'*Énéide*, est l'un des meilleurs travaux qui aient illustré l'École normale. On retrouve à chaque ligne l'accent du maître et sa main toute-puissante.

M. Sainte-Beuve appartenait à la génération disparue ou disparaissante aujourd'hui, qui prit la robe virile au milieu des orages de 1814. Il fallait déjà une âme forte, un esprit fier, pour écouter sans pâlir ces bruits terribles. La ruine et l'écroulement d'un si grand trône ! Le monde inquiet se demandait ce qu'il allait faire et quels hommes allaient venir. Le nouveau venu dans ce Paris des tempêtes, comme il ne trouvait plus la maison de Gil Blas en ses sentiers, s'éprit d'une belle passion pour ce terrible et superbe monument de la charité de nos rois, de la piété de nos reines, asile austère et glorieux de toutes les misères et de toutes les grandeurs. Il n'a pas son pareil dans le monde ; il est plein d'héroïsme et de dévouement. Le roi de ces demeures attire

à sa majesté les plaintes, les prières, et parfois les actions de grâces de tout un peuple. Il commande, on obéit; sa main charitable est pleine d'espérance et de consolation. Quand il va dans la ville, on le salue, et le plus pauvre et le plus riche, hélas ! surtout les pauvres, le suivent d'un regard attendri. Le maître absolu de ces Tuileries plus que royales s'appelait Dupuytren en ce temps-là. En voilà un surtout qui pouvait dire le mot d'Aristophane parlant du satrape d'Asie : « L'homme est une chose fragile exposée à tous les accidents. » M. Dupuytren remplaça soudain dans l'admiration du jeune Sainte-Beuve l'auteur de *Gil Blas*, qui disait si bien : *Mes amis, soyons d'humeur facile, et l'univers est à nous.*

Il voulait être, avec cette obstination généreuse qu'il portait en toute chose, un élève de l'Hôtel-Dieu ; mais l'aspect de ces affligés, leur peine silencieuse, la mère au chevet de son fils, le vieillard mourant abandonné!... Le jeune étudiant en médecine y perdit bientôt tout son courage. Il avait apporté de sa ville natale une tranquillité, un enjouement qui ne pouvait guère s'accommoder avec ces arrêts quotidiens de souffrance et de mort. Quel meilleur prétexte à ne pas entreprendre une chose aussitôt qu'on en doute! Au premier doute, il se retira de cette entreprise qui avait été la première ambition de Descartes. Cependant, semblable à la sage-femme athénienne, il resta le plus habile accoucheur des esprits dont ce siècle se glorifie. Il aimait à parler de ses premières études ; en pleine poésie, il avait gardé de son admiration pour M. Dupuytren un profond respect du scalpel ; vous retrouverez plus d'une fois le grand chirurgien dans cette analyse sagace et pénétrante des gloires du temps

passé, des renommées du temps présent. Même un jour, en parlant d'Armand Carrel, qu'il avait aimé comme un fils aime son père : « Médecins moralistes, n'oubliez pas qu'il avait une maladie de foie et qu'il en avait gardé l'irritabilité. »

Aux premiers moments de sa critique inépuisable, il embrassa, pour les réunir sans peur et sans reproche, le passé et l'avenir des diverses littératures dont le monde était occupé. « Le passé et l'avenir, disait un poëte allemand, sont également cachés à nos regards : le passé sous le voile des veuves, l'avenir sous le voile des vierges. » Quelle main délicate pour toucher à ce double mystère ! Ce fut surtout le talent de M. Sainte-Beuve : énergique avec les réputations malades, charmant et paternel quand il s'agissait de rendre une éclatante justice aux renommées bien portantes. Véritablement il avait toutes les qualités du guérisseur, si nous en croyons un célèbre médecin (Celse) expliquant la condition du critique ou du chirurgien : « Il sera voisin de la jeunesse ; « il aura la main exercée et ferme ; sa vue est nette et per- « çante, son cœur est inaccessible à la crainte ; dans sa pitié, « il se propose avant tout de guérir le malade ; enfin il « réglera son opération comme si les plaintes du patient « n'arrivaient pas jusqu'à lui. »

Par ce mélange énergique de courage et de charité, M. Sainte-Beuve, en quarante ans d'un travail si plein de zèle, avait mérité la confiance et les respects de l'Europe lettrée. Il était un maître, il était un exemple : « *Heureux,* disait M. le général de la Fayette, *heureux celui qui peut se vanter d'avoir eu son jour !* » M. Sainte-Beuve avait conquis, par grand miracle, un jour de chaque semaine, et les lundis

appartenaient sans conteste à ce merveilleux écrivain. Chaque nouveau-venu dans la vie ou dans la mort devenait soudain pour M. Sainte-Beuve un grand travail dont nous attendions le résultat. Il s'enfermait courageusement avec les écrits d'un mort célèbre ou les actions d'un vivant redouté, et là, sans faiblesse et sans complaisance, en pleine solitude, il l'étudiait, le retournait, l'interrogeait, oublieux lui-même, pour son propre compte, des misères de la société d'alentour. Quelle constance à tout comprendre, et quelle volonté à tout redire!

C'est en vain qu'il a tenté, à plusieurs reprises, de nous expliquer les phases diverses de sa critique. Peine inutile! Elle est partout la même, et toujours d'une variété infinie : peu de caprices et beaucoup de science. Il se tenai tobstinément à côté de M. d'Alembert, qui fut son premier maître en critique. Bien qu'il honorât les petits mots à sous-entendus hardis, il fut toute sa vie en garde contre la subtilité, malgré son penchant naturel pour les bons esprits faux. Il aimait la lumière, comme les poltrons aiment les ténèbres. « Fi, disait-il, d'une maison pleine de chefs-d'œuvre, mais dont les vitres sont mal lavées! Je veux qu'on regarde en passant mes tableaux, mes livres et le portrait de mes amours. » Ce besoin d'entendre et d'être écouté, ce plaisir de voir et d'être vu, voilà M. Sainte-Beuve.

En toute chose, il était bien le digne fils de la révolution de Juillet. Elle nous a tout donné avec des grâces infinies! Elle a comblé de ses bienfaits cette génération qui s'efface et disparaît dans le malheur. Heureux enfants de condition bourgeoise, assez riches pour l'étude et trop pauvres pour l'oisiveté, le travail fut notre condition première. Les poëtes

de la nouvelle aurore, ennemis du meurtre et des batailles, ont murmuré leurs plus beaux vers à nos oreilles enchantées de ces divines mélodies ; jeunes gens, nous avons été gouvernés par des intelligences droites, par des puissances bienveillantes.

En même temps, Dieu soit loué ! nous avons eu, quand nous vivions encore sous la clémence auguste de nos belles années, nous indiquant les grands sentiers, les plus véritables instituteurs qui aient laissé leur salutaire empreinte dans les jeunes esprits confiés à leur science, à leur honneur.

L'un, qui florissait par tous les dons de la parole, un Athénien de Périclès, un rhéteur merveilleux, nous parlait des grands écrivains d'Athènes, de Rome et de Paris. Il allait sans cesse, avec une grâce, une éloquence, une énergie irrésistibles, de Démosthène à Bossuet, de Sophocle à Corneille, de Virgile à Racine. Il avait tout vu, tout appris, tout compris ; il s'enivrait des bruits enchanteurs et des grâces correctes de la langue savante ; autour de cette chaire éloquente, il nous tenait émus, intéressés, attentifs, charmés. Qu'il parlât d'une fable de la Fontaine ou des poëmes d'Homère, il avait la vie, il avait la force, et le plus ferme espoir en nos intelligences naissantes.

Ou bien, c'était l'*autre :* un austère, un sévère, un impitoyable historien. Ces mêmes âmes que son confrère subjuguait par son charme, il les forçait d'entrer dans l'histoire. A l'entendre invoquer les vieux âges, et les divers phénomènes de ces civilisations dont il retrouvait la trace à la façon de ces chars dont la roue est encore brûlante sur les dalles silencieuses de Pompéi, on se demandait quel était

donc ce réformateur animé des passions les plus vivantes de la justice et de la vérité.

Le troisième indiquait à ces heureux enfants les secrets merveilleux de la philosophie. Il venait en droite ligne du cap Sunium ; il assistait au banquet où le divin Socrate enseignait aux convives une âme immortelle. Son discours exhalait les plus doux parfums de l'Attique ; il était l'ami de Périclès et plus encore d'Aspasie. Intelligence, esprit, éloquence, il avait tout : le javelot et le rayon.

Le vent était si doux qui nous venait d'Épire !

On éprouvait si complétement la douceur de vivre ! l'Europe entière était en paix ; la France essayait ses libertés naissantes ; elle revenait à l'enchantement de l'éloquence et des beaux-arts. Plus de mères en deuil, plus de fils mutilés, plus d'entraves à l'honnête et libre parole. De toutes parts les lettres, naguère encore comprimées et soumises au joug du censeur, se pressent autour de ces chartes, pareilles à des boulevards, pour veiller à la défense des plus belles inventions de ce bas monde. Ainsi, plus on s'était battu dans tout l'univers, plus le grand Empereur avait été obéi et tout-puissant, *ne laissant après lui d'autre héritier que le genre humain* (c'est un mot de M. de Salvandy), plus la France éprouvait le besoin de tout apprendre et de tout sauver.

L'heure intelligente et clémente, Messieurs ! Je m'en souviens, comme si c'était hier. M. Sainte-Beuve et moi, nous étions du même âge et des mêmes écoles. Ainsi chacun de nous rendrait témoignage au besoin du courage et du labeur

de ses camarades. J'en atteste ici, assis à mes côtés, ces chers témoins de ma vie et de ma fidélité. Nous vivions jeunes et superbes sous le consulat de Plancus. Nous l'avons tous connu, ce doux consulat de la vingtième année, en pleine espérance, en plein orgueil matinal. Pas de doute à ces heures choisies, pas d'obstacle et pas de murmure! On va tête levée, on obéit à l'inspiration printanière, on ne sait rien de l'ambition et de ses délires, de la fortune et de ses obstacles. « De temps à autre j'ôtais mon chapeau, s'écrie un des héros de Shakspeare, afin de voir s'il n'avait pas pris feu à quelque étoile! » Tout vivait et se renouvelait dans un cercle enchanté : Virgile avait vingt-cinq ans; Horace en avait trente à peine ; Ovide était le roi de la jeunesse; Tibulle était loin de songer au suicide, et Varius ne pensait guère qu'il entrerait aux conseils de César! Que vous dirai-je enfin? Jamais rencontre pareille d'esprits si divers, d'éloquence plus entraînante unie à plus de bon sens, de respect pour le passé et d'espérances pour l'avenir, ne se rencontrera dans un champ de bataille plus semé de progrès, de dangers et de révoltes; — et tout ce drame, à trois ans de 1830, à vingt pas de votre tombe, illustre et terrible fondateur de l'Académie française, ô grand cardinal de Richelieu!

C'était l'heure où M. Sainte-Beuve écrivait une histoire de la *Pléiade,* qui plus tard s'est appelée d'un nom mystique : le *Cénacle.* « Jeune et confiant, disait-il en tête de son premier recueil, j'ai voulu ressaisir dans son premier âge un printemps poétique, interrompu trop vite. » Et quand il eut écrit d'une main vaillante ces deux gros tomes en l'honneur du seizième siècle, le premier qui lui vint en aide à son premier livre dans une louange exquise où l'ex-

pression petille et prend feu à chaque instant, c'était un jeune écrivain qui déjà s'emparait de l'avenir. Trente ans après : « Ah ! que je voudrais donc voir M. de Rémusat ! » s'écriait M. Sainte-Beuve tout-puissant, en souvenir de cette assistance et de cette amitié des premiers jours.

Vraiment nous avions tant de progrès à faire encore, que ce premier livre était pour nous une suite d'heureuses découvertes. Le critique naissant, inspiré de l'esprit des Valois, chantait gaiement, dans son livre ingénieux, les chansons de Guillaume Coquillard et des deux Marot. Il nous a révélé les vers de Joachim du Bellay et l'œuvre entière du chef de la Pléiade. A peine si nous savions le nom de Ronsard. Les plus savants en avaient entendu parler à leurs grands-pères, qui le confondaient souvent avec Philippe Desportes et Jean-Antoine de Baïf. M. Sainte-Beuve aimait Ronsard d'une tendresse toute filiale ; il le savait par cœur, il en recommandait la lecture à ses meilleurs disciples. Il eut l'honneur de présenter son poëte à l'illustre auteur des *Feuilles d'automne,* et nous avons tenu dans nos mains tremblantes d'émotion le beau Ronsard qu'il avait offert à M. Victor Hugo, orné d'une ode véritable en l'honneur des deux poëtes. « Que de temps perdu, disait M. Dubois, à ramasser des couronnes pour des gloires évanouies ! » Mais quoi ! c'était l'opinion de M. Sainte-Beuve et de tous les vrais critiques : dans le passé et dans le temps présent, le vrai triomphe de la critique est de voir réussir les poëtes qu'elle a devinés et les œuvres qu'elle a pressenties.

Ses causeries du lundi représentent une tâche énorme. M. Sainte-Beuve y trouva jusqu'à la fin son labeur et sa fête. Ah ! les beaux cris qu'il a poussés, rencontrant dans cette

arène du feuilleton les renommées mal acquises ! Ah ! la glorieuse émotion mêlée de joie, en révélant une belle œuvre ! Il était un grand artiste en ceci : qu'il admirait et protégeait volontiers les commençants.

Mais le lendemain d'une heureuse découverte, encore tout chaud de l'admiration qu'il communiquait au monde lettré, il lui arrivait parfois de prendre feu tout à coup. Une allusion l'avait effleuré, une piqûre d'épingle l'avait blessé. Il s'emportait en répliques amères :

In celeres iambos
Misit furentem.

L'arme était légère, le coup roide asséné. Il n'avait, dans ces accès de la passion, ni un trop vif sentiment de la justice, ni même, hélas ! un trop fidèle souvenir de la confraternité académique. Mais il allait, il allait toujours, comme le trait lancé dont parle Lucrèce et que n'arrêtaient pas les limites du monde. Ainsi s'expliquent ces colères pleines de fièvre et d'injustice, dont il a dû parfois se repentir. — « Laissez-moi, disait-il à qui le voulait retenir, je suis un véritable habitant de Paris ; je sais le nom de tous les clochers, je me retrouve en tous les carrefours, je m'amuse à tous les charlatans. » Voilà comme il revenait, par le sentier des bonnes maximes et des bonnes habitudes, aux conditions de la critique journalière et nouvelle :

Ah ! ne me blâmez pas de ma critique active !
Tout lendemain d'article emporté vaillamment
A pour moi son réveil matinal et charmant,
Tant la pensée afflue et tant l'image arrive !

Une activité sans égale, une recherche à la façon du chas-

seur qui bat toutes les broussailles giboyeuses, sont contenues dans ces pages obéissantes à tous les droits de la justice. « La justice est la ferme volonté de rendre à chacun ce qui lui revient, » disait un digne commentateur du droit romain. Mais, ici, il faut qu'elle soit éloquente; il faut un heureux naturel longtemps exercé aux formes diverses du discours. Le grand archevêque de Cambrai, dans sa lettre immortelle à l'Académie, a défini la critique : « L'art de persuader la vérité et de rendre les hommes meilleurs. » Il honorait la forme de l'âme et ses bonnes dispositions comme autant de vertus d'un très-grand prix.

Avec peu de chose il faisait souvent une grande question, voire une grande réponse. Il se rappelait cette belle parole de Voltaire à Mme la maréchale de Luxembourg. Beaucoup de gens avaient parlé tout le soir de la guerre avec l'Angleterre, et Mme de Luxembourg elle-même avait grand'peur : — « Rassurez-vous, Madame, » disait Voltaire en touchant l'épée du maréchal de Broglie; « avec ceci tout s'arrangera. » Dieu merci! le secret de ces grandes épées et de ces grands courages ne s'est pas perdu dans ces familles prédestinées. C'est ainsi que nous possédons l'austère historien de la campagne de 1812, pleine d'impuissantes et terribles leçons. Le jour arrive où la nation lettrée pourra se vanter de l'illustre entreprise de l'homme hardi et courageux, accomplissant des choses si grandes que lui seul il aurait le droit de les raconter.

M. Sainte-Beuve, avant d'entreprendre un travail dont on reste effrayé, avait fait « grand amas et provision du bien « d'autrui, » pour parler comme cet autre Parisien, Michel de Montaigne. Il a toujours travaillé en conscience, c'est

une justice qu'il se rendait à lui-même. Rien n'échappe à son étude, et chacun se demande, à la lecture de ces curieux enseignements, comment il a fait pour les mettre en si bel ordre. Il a parlé des deux Pline et de saint Anselme ; il savait par cœur le roman de la Rose et le roman du Renard, tous nos vieux poëmes. Il parlait la langue de Joinville et de Froissart; il savait Rabelais, il adorait Montaigne. Il a courtisé Gabrielle d'Estrées et la reine Marguerite. Il eût fait des contes à celle-ci, il savait par cœur les contes de celle-là. Vif, léger, charmant avec les dames, très-grave et studieux avec certains hommes : Sully et d'Aubigné, le cardinal de Mazarin et ses nièces, voisines du trône ; le cardinal de Retz et sa digne cousine Mme de Sévigné. Les légers chapitres et les aimables leçons! Patru, Fouquet, Saint-Évremond, Gourville et tout le grand siècle ! Comme il fait aimer ce Massillon, le plus célèbre des pères de l'Oratoire, un ordre excellent entre le monde et l'Église, où chacun obéit, où pas un ne veut commander! Avec quelle ardeur il se plaisait à confondre en ses respects Archimède, Arago, Lagrange et Newton!

Que de fois nous nous sommes inclinés, à la suite de M. Sainte-Beuve, dans cette allée des philosophes, à Versailles, où se promenait le précepteur de M. le Dauphin, la tête couverte de cette grande calotte devant laquelle s'inclinait le roi lui-même ! Il a fait leur part dans ce grand siècle aux esprits du second ordre : Hamilton, Chaulieu, Lafare ; et comme il avait parlé de Molière en termes magnifiques, il a voulu, par respect pour la gaieté de Lesage, célébrer la bonne humeur, la gentillesse du poëte Regnard, le digne aïeul d'un admirable écrivain dans la double langue, M. le

comte Alfred de Vigny. Au premier rang, il nous faisait adorer la Fontaine, peintre des champs et des animaux. Il avait tout le sentiment nécessaire à raconter ce délicieux génie. Après Bossuet, il a parlé avec la plus tendre piété de Mme de la Vallière, et dignement de Mme Henriette d'Angleterre, une des têtes de mort les plus touchantes de l'évêque de Meaux. Avec des larmes sincères, il a salué Mme la duchesse de Bourgogne, le plus rare objet de notre intime émotion dans ce grand dépouillement du passé.

Pensez donc, sitôt qu'il fut dégagé de ces respects irrésistibles, s'il se trouva libre et content dans le monde ingénieux, éclairé, présidé, entraîné par Voltaire ! Il saluait dans Fontenelle un des esprits de sa famille. Il parlait de l'abbé Prévost comme on parle d'un confrère et d'un ami. Il honorait Duclos pour sa franchise ; il adorait Montesquieu pour son génie. Il restait comme ébloui devant la grâce et le talent de Marivaux. Voyez, nous disait-il, quel parti peut tirer un honnête homme des sentiments les plus simples, à condition qu'ils seront bien ménagés ! Je ne saurais trop répéter qu'il était la justice même, et qu'il professait l'admiration la plus vive pour certains livres parfaits, ses fidèles compagnons. Tantôt il donne à la biographie, à l'homme même, la préférence sur le jugement littéraire ; et tantôt, laissant l'écrivain dans l'ombre, il n'en veut qu'aux livres, en nous expliquant ses préférences. C'est surtout lorsque l'écrivain est une femme aimable et courageuse que sa critique la protége. Unité, simplicité, un brin de gaieté, il n'en veut pas davantage ; il leur pardonne au besoin leur minuties. Mme du Deffand est une caillette, mais de si bonne compagnie ! Il sait très-bien que Mme du Châtelet, un de ces esprits

trop virils qu'il faudrait chiffonner, touche à la mathématique, oui, mais le ciel même est un peu mathématicien. Il pardonne à Mme d'Épinay ses inconstances, à Mlle de Lespinasse ses perfidies. Il se plaît au souvenir de Marmontel, votre ancien secrétaire perpétuel. Il a bien parlé, parmi les étrangers naturalisés parisiens, de Gibbon, du prince de Ligne et de lord Chesterfield. Il nous a montré M. Gœthe emportant dans sa valise de voyage *le Neveu de Rameau*. Son chapitre intitulé : Frédéric le Grand, « le roi qui ne s'ennuie pas, » obtiendrait aujourd'hui un retentissement énorme.

Bientôt ce beau siècle où le cardinal de Bernis, « Babet la Bouquetière, » côtoie en scandant de petits vers les manchettes de M. de Buffon, s'assombrit sous les grandeurs inespérées d'une révolution qui devait sauver tant de choses. La première entre tous ces martyrs apparaît, la tête couronnée d'étoiles et les mains liées par des cordes, Sa Majesté douloureuse la reine Marie-Antoinette. Ah! c'est ici que nous verrons trembler et pâlir l'admirable critique. Évidemment il est hors de son domaine. Il ose à peine contempler la reine captive. Il ne comprend pas ce long supplice, et que la révolution s'attaque à des femmes. Arrive ensuite M. de Malesherbes, le martyr d'une époque où il était plus difficile de connaître son devoir que de le suivre. Et ces deux victimes, Bailly déchiré par des tigres, Condorcet dénoncé par le petit *Horace* in-32 qu'il emportait comme un compagnon de sa dernière contemplation et de son dernier jour d'été.

Ainsi se termine cette fin d'un siècle. Quatre-vingts ans dignes d'envie et trois ans dignes de pitié.

Voilà comment M. Sainte-Beuve a marché d'un pas sûr dans ce sentier jusqu'alors inconnu d'une critique alerte et pénétrante. Il a contemplé Mirabeau sans pâlir. Il s'est inquiété de Saint-Just et de Camille Desmoulins. Il a pris en pitié Barnave. Au fond de la Vallée-aux-Loups, non loin du parc éphémère de M. de Chateaubriand, il a recherché les origines du père excellent de la poésie moderne, André Chénier. Honneur au poëte lyrique! il passe et chante au milieu du monde et des révolutions, animé des souffles les plus divers :

> Les ruisseaux et les bois, et Vénus et l'étude,
> Adoucissent un peu ma triste solitude.

André Chénier! une harmonie ineffable. On l'écoute, on la recueille, on la respire à loisir. Tel un bel arbre en une terre féconde : au premier passant, ses fleurs et ses fruits. Le critique, en ce moment, salue et contemple à plaisir le merveilleux poëte à qui le XIXe siècle a dû le signal de la nouvelle poésie, et le voilà qui s'en va d'André Chénier aux MÉDITATIONS POÉTIQUES : *la Tour d'ébène, la Porte d'ivoire* et *l'Arche d'alliance*. En saluant Lamartine, M. Sainte-Beuve adorait le maître enchanteur. Un des premiers il adopta, dans son tonnerre et ses éclairs, ce Jupiter tonnant, M. Victor Hugo.

L'un des plus beaux esprits de cette admirable Académie des beaux-arts, féconde en chefs-d'œuvre, M. Falconnet, recommandait un jour à ses disciples *la légèreté de l'outil*. L'outil léger, leur disait-il, dans une main légère, accomplit les plus belles œuvres. M. Sainte-Beuve, par son exemple, a remis en grand honneur ce prudent conseil. Il avait au plus

haut degré la légèreté de l'outil. Il n'appuyait guère, et laissait cependant des traces durables; il parlait d'une voix juste et convaincue, et sa moindre parole était entendue.

Quoi de plus rare et de plus charmant que ce passage de *Volupté*, écrit certes avec une plume légère, et qui ne songe pas encore à Port-Royal!

« Où couriez-vous tout à l'heure? me disait-elle un soir. « — J'avais aperçu là-bas, répondis-je, une forme fine et « blanche dans l'ombre, et je croyais que c'était vous ; mais « ce n'était qu'un lis, un grand lis que d'ici, à sa taille élan- « cée et à sa blancheur dans le sombre de la verdure, on « prendrait pour la robe d'une jeune fille. — Ah! vous « cherchez maintenant à raccommoder cela avec votre lis, « s'écria-t-elle vivement et d'un air de gronder; je veux « bien vous pardonner pour cette fois d'avoir passé si près « sans m'apercevoir; mais prenez garde! Celui à qui pa- « reille faute arriverait deux fois de suite, ce serait preuve « qu'il n'aimait pas vraiment; il y a quelque chose dans « l'air qui avertit. »

Lorsqu'il entreprit ce roman de *Volupté*, l'un des événements de sa vie, il voulut tenter enfin la fortune de l'inventeur. « Ne disons pas de mal de l'invention, disait Aristote; au contraire, parlons-en avec respect. L'invention est la sœur du génie; avec l'invention, on écrit l'*Iliade*, l'*Énéide* et *Polyeucte*. Pour le critique de profession, inventer est un point d'honneur. Sitôt que sa fable est préparée et qu'elle est vivante en effet dans un coin de son cerveau, le critique se dit à lui-même : Et moi aussi je vais mettre au jour des créatures animées de mes vices et remplies de mes vertus. C'est ainsi que ce beau livre a rencontré la sympa-

thie et l'adoption des lecteurs d'*Indiana,* du *Lys dans la Vallée,* et de cette éloquente et touchante *Mademoiselle de la Seiglière.* Alors il y eut un grand étonnement, quand on vit le juge écouté des meilleurs écrivains d'aujourd'hui et d'autrefois prendre une si belle place au premier rang des romanciers. L'étonnement avait été moins grand quand parut, dans sa première jeunesse, *le poëme attristé, mais non pas désolé de Joseph Delorme.* « J'ai tenté d'introduire dans Joseph Delorme une certaine naïveté souffrante. » Il avait eu la tentation de la poésie avant de subir la persécution du roman. « Voyez-vous, disait-il, la poésie est vraiment ma prédilection secrète, mon vrai courant; et, quand toutes mes digressions dans les bouquins (les *bouquins*, c'étaient les livres que nous écrivions chaque jour) me fournissent l'occasion d'un sonnet neuf, d'un mot à bien encadrer, d'un trait heureux dont j'accompagne un sentiment intime, je m'estime assez payé de ma peine, et, refermant mon tiroir à élégies : Cela vaut mieux, après tout, que tous les gros livres de vaine érudition. »

A cette critique honorée et sérieuse comme l'entendait M. Sainte-Beuve, il faut ses franches coudées. Elle s'adresse, non pas au lecteur impatient d'en finir avec les petites nouvelles de la semaine dramatique ; elle s'adresse à la tête calme et reposée, exempte d'affaires, au lecteur qui prend le temps de bien lire et de comparer l'œuvre du poëte avec l'arrêt de son juge. Consultons notre esprit. Ne faisons pas du feuilleton, ce petit cri de joie ou de colère, une chaire au Collége de France. Ainsi le critique, s'il veut être absolument compté parmi les puissances de ce bas monde, il ne faut pas que sa page, écrite en courant, se recommande unique-

ment par les fugitives qualités d'une improvisation pleine de caprices. A quoi bon tant de peine, si tu ne veux pas vivre au moins huit jours? Quel dommage enfin de renoncer à la durée et de s'en fier aux bienveillances d'alentour pour obtenir la récompense! Or, justement parce qu'il aspirait à la durée et qu'il espérait ne pas mourir tout entier, M. Sainte-Beuve a mérité les rares honneurs qu'il emporte au fond de son tombeau.

Mais le plus grand travail de toute sa vie et sa plus illustre entreprise, ce fut l'*Histoire de Port-Royal*. Il prit la résolution de l'écrire dans un de ces moments cruels, où la ville est pleine d'émeutes, où la foule est pleine de menaces. Éperdu et troublé dans sa tâche, il pensa que ce rude travail l'arracherait peut-être à tant d'inquiétudes. Il fut encouragé dans ce labeur, que lui seul pouvait entreprendre, par M. Royer-Collard, qui le traitait comme un fils : « Voyez-vous, Monsieur, lui disait-il, qui ne connaît point Port-Royal ne connaît pas l'humanité. Cependant prenez garde, vous vous mettez sur la tête une couronne d'épines très-piquantes. » Un autre eût reculé ; M. Sainte-Beuve au contraire se sentit toute l'ardeur nécessaire à l'accomplissement de sa tâche. Pour bien commencer cette œuvre excellente, il relut *Polyeucte*. Une fois dans son récit, rien ne l'arrête, et qu'il rencontre, entre la foi et la raison, ce spectre en habit noir, M. de Saint-Cyran, ou qu'il s'incline devant le grand caractère de M. le Maistre, honneur du barreau, ou qu'il résume, en M. Singlin le confesseur, la majesté du prêtre et le courage du martyr, on sent à chaque ligne un homme fait pour écrire l'histoire de Port-Royal.

A peine entré dans cette lecture, au bruit des chapelets

qui s'agitent, vous restez éperdu de tant de science unie à tant de malheurs. Il s'incline avec tendresse au nom seul de M. de Sacy. Il célèbre en toute occasion cet esprit plein de feu et de lumière, d'agrément et d'enjouement ; cette gaieté vive et légère des âmes innocentes ; que vous dirai-je? l'image est si ressemblante, qu'on la croirait faite aujourd'hui.

Quand il veut signaler une grande année, il vous dira : *l'année des Provinciales!* Pascal est l'astre éclatant qui va montant sans cesse et grandissant toujours. M. Sainte-Beuve en a fait l'Étoile de Port-Royal, dans ce cloître à peine achevé où se joue un rayon de Lesueur. *Rien de plus grand*, vous dira M. Sainte-Beuve, que *les Lettres provinciales ;* elles ont fixé la langue française : « Et je les admirerais beaucoup moins, disait M. Villemain (il nous quittait hier plein de gloire), si les *petites lettres* n'avaient pas précédé le *Tartuffe.* »

L'heure vint enfin où Port-Royal, sublime à sa naissance, changea et s'altéra tout d'un coup, *comme ces emblèmes antiques qui n'ont que la tête de l'aigle.* » Et maintenant, disait M. Sainte-Beuve, ici je m'arrête ; je n'irais pas dans le Port-Royal du XVIIIe siècle pour tout l'or du monde et pour tous les bonheurs du ciel. » Jusqu'à la fin, cependant, il est resté fidèle à ces grands respects ; il les a défendus et protégés contre le roi Louis XIV, un règne auquel *tous les peuples, les nations et les langues devaient obéir.*

Ah ! Messieurs, la terrible histoire de ces grands solitaires ! on les traîne de bastille en bastille ; un mot du roi les condamne et les rejette : *Ils ne sont pas de ma religion.* Leurs cendres sont jetées impitoyablement aux quatre vents

du ciel; les pierres de leurs tombeaux, où se lisaient des épitaphes dans le style même de saint Augustin, servent à bâtir des écuries! Et pas un ne se doutait, ô providence vengeresse! qu'en moins d'un siècle, ces tombes violées amèneraient, par un sentier d'épines, les profanateurs au tombeau royal de Saint-Denis.

Mais voilà la chose imprévue. A peine l'historien a pris congé de la sainte phalange et des amis qu'il entourait de ses respects les plus tendres, et quand nous pensons que ces exemples de si haut serviront à ce grand écrivain, il s'arrête. Ah! dit-il, j'étais un sceptique en commençant cette admirable histoire, et je suis un sceptique en l'achevant. Adieu à Pascal, au bon Nicole, au grand Arnauld, à tous mes maîtres! Je reviens à Voltaire, et c'est bien assez d'être de la religion d'Horace.

Ce qu'il apprit dans la fréquentation de ces âmes chrétiennes, c'est le calme et la modestie. Il ne s'est pas troublé, même à l'heure formidable de la séparation définitive. Il racontait parfois, à propos d'une existence unie et cachée, une humble histoire qu'il avait lue dans les *Académiques* de Cicéron. Cicéron, Messieurs, était un grand académicien. Comme il revenait jeune encore de la province où l'avait envoyé le peuple romain, il rencontre aux eaux de Pouzzoles des personnes considérables qui jouissaient de la fraîcheur des eaux et de la beauté des ombrages. « L'un d'eux m'arrêtant : — Est-ce bien vous? me dit-il; d'où venez-vous? Vous venez de l'Afrique? — Non, repris-je impatienté, je reviens de la Sicile. — Oui-da, reprit un second, aussi bien renseigné que le premier; ne savez-vous pas qu'il était questeur à Syracuse? A ces mots, je cessai

de me fâcher; je compris que j'étais ridicule, et qu'il ne fallait point quitter Rome si l'on voulait conquérir sa faveur! »

Au demeurant, ces critiques sont de bonne race. Ils sont aussi vieux qu'Homère et Pindare. Ils ont eu pour leurs ancêtres ces fameux joueurs de flûte dont la ville de Minerve savait les noms. Dans les écoles, ils enseignaient aux enfants la prière d'Aristote, l'invocation d'Orphée à la Santé, l'hymne de Cléanthe, et la cantate de Simonide en l'honneur du passage des Thermopyles. Au sortir de l'école, ils assistaient l'orateur au pied de la tribune, et le ramenaient au ton juste, à l'accent vrai, si bien qu'ils faisaient partie eux-mêmes de l'éloquence, une des gloires de l'Attique. Aux sons des flûtes infatigables, Thucydide a lu ses histoires; Aristophane et Ménandre ont fait jouer leurs comédies.. Platon ne dédaignait pas de prendre la note du flûteur. C'était l'art de ces habiles musiciens de couvrir la voix téméraire et d'encourager la voix timide. Et quand le souffle enfin venait à manquer à l'instrument bienveillant, les anciens de la cité, pour reconnaître à leur tour tant de services rendus à la belle parole, ouvraient au divin flûteur les portes de l'Académie ou du Parthénon.

Tel était le droit de M. Sainte-Beuve à s'asseoir au milieu des poëtes et des écrivains de son temps. Jeune homme, il s'était appelé Joseph Delorme; enfant des *Feuilles d'automne*, il avait écrit les *Pensées d'août*, un charmant livre, et, dans ce tumulte ardent des élégies et des poëmes de l'art moderne, il avait bien mérité de la poésie. En son âge mûr il revint à la prose, et prit congé de la fiction, son contentement et son orgueil :

Je la quittai, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Il faudrait être un homme habile pour bien indiquer la limite heureuse qui sépare sa poésie de la critique de M. Sainte-Beuve.

Il était devenu, pour ainsi dire, le fils adoptif d'Hérodote et de Platon, de Ménandre et d'Anacréon. Il avait l'accent même, et pas un plus que lui ne soufflait avec grâce dans ces flûtes délicates. « J'avais résolu, disait-il, de finir avec douceur et dignité. Voilà mon rêve : écrire de temps en temps des choses agréables, en lire d'agréables et de sérieuses, mais surtout ne pas trop écrire, cultiver mes amis, garder mon esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder, donner plus à l'intimité qu'au public, réserver la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de moi-même pour le dedans, jouir avec modération, dans un doux commerce d'intelligence et de sentiment, des saisons dernières. »

Il n'a pas eu le temps d'accomplir ce beau projet d'une mort calme et paisible, entouré de tous les respects de la mort. de M. Lamennais, qu'il a tant loué, disait un jour : « Ce qui meurt le plus vite en nous, c'est la volonté. » La volonté de M. Sainte-Beuve n'était pas de jeter tant de tristesse autour de son cercueil. Il rêvait une mort plus douce, un dernier rendez-vous donné à ceux qu'il aimait. « Vois-tu, mon cher enfant, disait son vieux père à Diderot, c'est un bon oreiller, je le veux bien, que celui de la raison, mais je trouve que ma tête repose plus doucement sur celui de la religion et des lois. »

C'était bien dit. Obéir et croire, en effet, voilà tout le secret.

Messieurs, pour exprimer ici toute ma pensée, une chose a manqué à M. Sainte-Beuve, l'exemple et le conseil de l'épouse. Il a dû se répéter souvent cette parole du Saint-Livre : *Malheur à qui vit seul!* « Il s'était fait accepter (c'est un mot de Sénèque) par l'élégance de sa parole et le ton agréable de son commerce. » *Præceptis eloquentiæ et comitate honesta.* Il avait deviné véritablement que le grand secret du critique applaudi, glorifié, c'est l'abondance même de toutes les choses grandes ou petites qu'un homme de lettres peut apprendre et retenir. Il croyait au génie, au travail, à toutes les grandes vertus de l'intelligence. D'une main généreuse il répandait sa sympathie et ses enseignements sur les écrivains de toutes les nations. Il marchait d'un pas ferme à travers ce paradis de la poésie où il n'y a pas de fruits défendus... Enfin, pour tout dire, il est mort trop heureux, dans une prospérité voisine des fables, avant les misères présentes, quand nous étions encore les rois du monde et que les bandits restaient réfugiés dans leurs ténèbres sanglantes.

Certes son âme était assez haute et vaillante pour qu'il eût contemplé face à face nos hontes et nos désespoirs. Son cœur eût été brisé du spectacle affreux de la rue et du champ de bataille; mais quelle force il eût appelée à son aide! O trop heureux Sainte-Beuve! l'adversité aurait eu pour lui tant de leçons salutaires et de récompenses méritées! Au bruit sanglant de ces clubs, disons mieux, de ces cavernes où la langue française était insultée autant que l'honneur et le bon sens, le grand critique se serait félicité

d'avoir, quarante ans de sa vie, entouré de ses meilleures déférences la langue de Voltaire et de Louis XIV. Dans ces ténèbres sanglantes il eût rendu mépris pour mépris à ces misérables insulteurs de la gloire et de la vertu. S'il avait appris le meurtre abominable de l'archevêque de Paris, assassiné par des monstres, il se fût incliné au souvenir de ce héros de l'Église militante, au-dessus de tous les hommes par l'éloquence et le martyre (1). Que vous dirai-je? Il eût été fier plus que jamais d'appartenir à cette illustre Académie, où la patrie en deuil venait chercher ses orateurs, ses défenseurs, ses ministres, ses ambassadeurs, les messagers de sa peine et les représentants de son courage. Eh! comme il eût applaudi au courage, au talent, à l'inspiration de l'admirable historien, vainqueur de l'émeute, accourant pour tout sauver à l'heure où, du fond des abîmes, les honnêtes gens imploraient la miséricorde et la justice de Dieu!

Il eût vécu misérable, il serait mort consolé.

---

(1) Vir eloquentia pollens et martyrio (*Saint Augustin*).

RÉPONSE

DE M. CAMILLE DOUCET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. JULES JANIN.

MONSIEUR,

Pour pleurer ceux qu'elle a perdus, l'Académie n'envisage pas si, par un sort favorable ou contraire, ils ont succombé plus tôt ou plus tard, avant ou après l'orage, *misérables* ou *consolés;* et, lorsqu'il lui est enfin donné aujourd'hui de rouvrir devant vous ses portes trop longtemps fermées, je dois, en son nom tout d'abord, et avant même de vous répondre, payer un tribut de souvenir et de regret aux absents, si nombreux, hélas ! en qui la mort n'a

su respecter ni le talent, ni l'esprit, ni la foi, ni la jeunesse, ni la gloire, ni le génie même !

J'ai parlé de génie et de gloire... Aussitôt tous les yeux se sont tournés vers le fauteuil de M. Villemain ; tous les cœurs cherchent encore le fauteuil de Lamartine !

La place de secrétaire perpétuel, que M. Villemain partagea souvent avec l'ami qu'il semblait ainsi désigner d'avance comme son héritier (1), est si dignement occupée à cette heure qu'on peut bien dire qu'elle est remplie.

Pour M. de Lamartine ! lui aussi, suivant l'expression de M. de Lafayette, *il put se vanter d'avoir eu son jour ;* il voulut avoir son jour ; comme s'il n'avait pas eu sa vie !

Quand jadis, dans l'un de nos orages populaires et de nos naufrages périodiques, les mêmes flots débordés menaçaient déjà, sans raison, de tout engloutir avec eux, il se jeta résolûment à la barre pour nous disputer aux abîmes ; et, s'il n'eut pas l'honneur de sauver la France, il sauva du moins son drapeau !

Apôtre et martyr de la liberté, tantôt emporté par elle jusqu'au sommet du Capitole, ou par elle précipité du haut de la roche voisine, M. de Lamartine aura connu, pendant sa vie sans pareille, toutes les grandeurs d'ici-bas ; celles de la défaite illustre, comme celles des glorieux triomphes ; et voilà qu'après sa mort même, par une sorte de fatalité nouvelle, dans ce lieu d'asile, presque interdit à toute autre passion qu'à celle des lettres et des arts, le chantre divin des *Méditations poétiques* reste privé encore, pour un

(1) M. Patin.

temps, des adieux dus à sa tombe, des hommages dus à sa mémoire !

M. Sainte-Beuve aura été plus heureux, grâce à vous, Monsieur, qui venez de nous le peindre et qui allez nous le rendre ; nul mieux que vous ne pouvait faire ici son éloge, nul mieux que vous ne pouvait prendre ici sa place.

La vie orageuse du grand Tullius ne vous a tentés ni l'un ni l'autre ; plus modeste, mais plus riante et plus abritée, celle d'Horace vous a paru meilleure, et vous avez compris tous deux que les roses de Tibur et de Passy préservaient plus sûrement de la foudre que les lauriers de Saint-Point et de Tusculum.

Ainsi vos deux existences, à la fois pareilles et diverses, se seront doucement écoulées sous cet ombrage et sous ces parfums, *sub tegmine...* — Je m'arrête, au seuil de votre demeure ; je n'y veux entrer qu'avec vous.

Vous, Monsieur, qui savez si bien le latin, et qui ne vous en cachez pas, vous rappelant à propos l'invocation d'Horace à sa vieille amphore, abondante en joie, pleine d'amour et de sommeil, — cette traduction est de vous, — vous auriez pu aujourd'hui, non en plein parlement, comme vous le reprochiez quelque part à Mgr de Retz, mais en pleine Académie, l'adresser sans crainte à la plume de M. Sainte-Beuve, à cette plume d'or, sœur de la vôtre : *O nata mecum, consule Manlio!* ou *consule Planco*, si vous le préférez; le vers n'y sera plus ; mais vous avez un faible pour Plancus ; il fut l'ami de vos vingt ans, et vous nous l'avez fait aimer.

Par un hasard singulier et par une sorte de prédestination, vous naissiez le même jour, presque à la même heure,

M. Sainte-Beuve et vous, l'un le 23, l'autre le 24 décembre de cette même année 1804; l'un au midi de la France, l'autre au nord; à deux cents lieues de distance, il est vrai; mais, séparés seulement au berceau, vous alliez bientôt vous rencontrer et pour toujours vous réunir, entre Boulogne et Condrieu, dans ce centre commun, dans ce carrefour général, dans cette grande ville, à la fois charmante et terrible, qui attire encore plus qu'elle ne repousse et séduit plus qu'elle ne menace; dans cette capitale éternelle du bien et du mal, du bien surtout; dans ce foyer de la lumière, du travail et de l'intelligence; dans ce temple des belles-lettres, des belles-sciences et des beaux-arts; dans ce Paris enfin dont la splendeur, déjà si grande alors aux yeux de votre jeune admiration, devait s'élever de nos jours jusqu'à tenter l'envie et lasser la fortune.

Vous voilà donc à Paris, Messieurs, assis sur les mêmes bancs du collége, sur ses bancs d'honneur, vous livrant aux mêmes études et vous abreuvant aux mêmes sources; marchant dès lors à côté l'un de l'autre dans la vie, et suivant d'un pas égal deux voies parallèles, toujours si voisines qu'elles ont paru souvent sur le point de se confondre, sans l'avoir fait pourtant; chacun de vous ayant toujours su maintenir ses distances et conserver intacte, jusqu'à la fin, l'originalité de son esprit, de son caractère et de son talent.

S'il eût existé jamais, dans le vieux et poétique Parnasse, une dixième Muse, spécialement préposée au culte de la critique littéraire, on croirait la voir s'emparant de vous dès le premier jour, vous adoptant tous deux pour être les instruments de ses desseins, faisant à chacun de vous sa

part, assignant à chacun sa tâche, distribuant à chacun son rôle.

Au poëte rêveur et malheureux, frère de Werther et de René, qui ne demandait qu'à se réfugier dans le travail, sans aller, pour cela, tout à fait jusqu'à sacrifier la philosophie d'Épicure à celle de Platon et la coupe d'Horace à celle de Socrate, elle ouvrira, au milieu des livres, une retraite austère, et l'y enfermera comme dans un cloître. Quant à l'autre... heureux vivant s'il en fut, facile au plaisir, plein d'entrain, de bonne grâce et de belle humeur, ce n'est pas à la vie solitaire, mais à la vie mondaine; ce n'est pas au cloître, mais au théâtre, qu'il est réservé; ce ne sont pas les livres du matin, mais les comédies du soir, qui seront son partage. Le sort en est jeté! chacun a sa destinée qui l'entraîne, et chacun va lui obéir! Armés tous deux de la plume et du scalpel, de cet outil de Falconnet que vous connaissez si bien; s'en servant tour à tour d'une main virile et légère, avec la même finesse et la même audace, tous deux vont fouiller en maîtres dans les œuvres de la pensée humaine; et l'analyse à la fois savante et gracieuse qu'ils sauront en faire aura, sans jamais s'interrompre, pendant près d'un demi-siècle, le privilége de charmer, en les instruisant, deux générations de lecteurs.

Déjà vous avez vingt-cinq ans! vous écrivez dans la *Quotidienne,* et aussi dans la *Revue de Paris,* fondée de la veille, et que M. Sainte-Beuve, apôtre alors du cénacle romantique, et l'un des porte-drapeau de la nouvelle école, avait bruyamment inaugurée par ce terrible article sur Boileau, qu'il désavouera loyalement quelques années plus tard, en datant du château de Bâville ses honorables excuses :

O toi, dont un seul jour j'osai nier la loi,
Veux-tu bien, Despréaux, que je parle de toi;
Que j'en parle avec goût, avec respect suprême,
Et comme t'ayant vu dans ce cadre qui t'aime?

Le *Tableau historique de la poésie française au seizième siècle* venait de paraître; et *Joseph Delorme,* le suivant de près, paraissait, à son tour, au commencement de l'année 1829. Pour n'être pas en reste avec M. Sainte-Beuve, vous vous dépêchiez de publier, presque en même temps, non un volume de vers; — vous avez échappé à cet écueil; — mais un roman; un roman de l'autre monde, dont le titre seul, étrange, il est vrai, s'il en fut, suffit alors à défrayer et à effrayer tout Paris pendant plus d'un mois.

L'Ane mort et la Femme guillotinée! Le beau titre, Monsieur! à cette époque triomphante de la littérature cadavérique; et le bel ouvrage! — meilleur qu'il n'en a l'air; qui ne manque ni de charme ni de philosophie; où le gracieux lutte contre l'horrible, et le bon sens contre le paradoxe, et que, dans votre *Histoire de la littérature dramatique,* vous avez appelé vous-même « un assemblage de choses délicates et monstrueuses. »

La critique vous rencontrait pour la première fois sous sa férule; elle vous souhaita la bienvenue en jetant les hauts cris, et j'ai quelque plaisir à vous voir alors vous fâcher tout rouge contre elle; contre cette... capricieuse déesse que vous prétendiez avoir reconnue à son air ennuyé. Cet air-là, Monsieur, elle ne l'a plus depuis longtemps!

De son côté, *Joseph Delorme,* qui, suivant M. Sainte-Beuve, fut, à son heure, quelque chose de neuf en poésie et d'original, même dans la nouvelle école, *Joseph Delorme*

faisait éclat, presque scandale. « A peine publié, dit à ce moment même un des maîtres de la plume, l'éloge et le blâme ont été extrêmes ; surtout le blâme ! »

Blâme ! éloge et scandale ! en vérité, la capricieuse déesse vous traitait en enfants gâtés !

A partir de ce jour, vous étiez célèbre ; M. Sainte-Beuve l'était aussi ; vous aviez conquis tous deux, au soleil, le présent et l'avenir.

Pour vous accompagner pas à pas, et jusqu'au bout, dans le prodigieux développement et le rapprochement continuel de vos deux carrières, le temps me manquerait, Monsieur, et la force plus encore. Déjà, d'ailleurs, vous avez fait la moitié de ma besogne en nous parlant de M. Sainte-Beuve comme vous seul pouviez le faire ; en citant chacun de ses livres à votre tribunal ; en les jugeant devant nous avec grâce et sagacité ; en nous introduisant dans son atelier et dans sa cellule ; en nous nommant tous les hôtes illustres qui l'y ont visité ; en nous donnant, en quelque sorte, le catalogue des portraits de tout genre, portraits littéraires, portraits contemporains et autres, qui ont pris place dans le grand salon des *Lundis,* anciens et nouveaux.

Souffrez que je pénètre à mon tour, un moment, dans ce domaine de M. Sainte-Beuve, dans ce monument composite dont il a été l'architecte, le sculpteur et le peintre. Relevée et rendue par lui à sa grandeur historique, l'abbaye de Port-Royal en occupe majestueusement le centre ; un musée immense l'environne de toutes parts ; et tout d'abord, au moment d'en franchir l'entrée, le bas-relief poétique de Joseph Delorme m'arrête au seuil du gracieux portail qu'il décore.

Joseph Delorme, c'est le poëte lui-même; c'est sa jeunesse triste et souffrante, passionnée et maladive; inconstante aussi, heureusement, et qui, dans six mois, sera morte ou guérie; guérie plutôt, et consolée!

« L'impression même sous laquelle j'ai écrit *les Consolations* n'est jamais revenue, dit M. Sainte-Beuve, et ne s'est plus renouvelée pour moi. Ils ne se sont plus renouvelés, ces six mois célestes de ma vie, comme je les appelle, ce mélange de sentiments tendres, fragiles et chrétiens. Ceux qui croient pouvoir expliquer pourquoi j'ai renoncé à la poésie en donnent la raison suivante : Je suis critique, disent-ils, je devais l'être avant tout et après tout; le critique devait tuer le poëte, et celui-ci n'était là que pour préparer l'autre. »

C'est surtout par le sentiment et la passion que M. Sainte-Beuve avait été poëte; le jour où la passion et le sentiment cessèrent de le maîtriser, la force de l'esprit l'emporta naturellement sur les faiblesses du cœur, la réalité détrôna l'idéal, et le bon sens mit la rêverie en déroute. Si, plus tard, pour la dernière fois, il donna encore une heure à la poésie en publiant ses *Pensées d'août,* plus sévères et plus graves, qui sont comme le post-scriptum moral et l'épilogue philosophique de ses premières ardeurs, déjà, suivant une de ses expressions, c'est au service de la pensée qu'il appartenait tout entier.

Il resta fidèle à ce service et ne le quitta plus.

Les *Lundis,* que tout le monde a lus, et que vous venez, Monsieur, de relire à notre profit, auraient pu facilement, sous une autre plume et en d'autres mains, n'être, en fin de compte, qu'un long recueil de biographies, une sorte de

lanterne magique, ancienne et moderne, dans laquelle chacun des personnages serait venu à son tour défiler devant le public, sans l'intéresser autrement. Entre les mains de ce penseur et sous la plume de cet écrivain, chacune des notices de M. Sainte-Beuve, étudiée avec soin, méditée avec scrupule, approfondie avec l'amour et la recherche de la vérité, écrite d'ailleurs avec infiniment d'art et de goût, de grâce et de force, de souplesse et de charme, a pris toute la sérieuse importance d'un chapitre d'histoire, attachant et instructif, amusant même, intéressant au dernier point; et l'ensemble de ces études, presque sans taches et sans faiblesses, sera pour l'avenir un trésor d'enseignements utiles et de précieux renseignements; ce que nous cherchons aujourd'hui avec curiosité dans les mémoires de Saint-Simon et dans tous ceux du XVIIIe siècle, dans les lettres de Grimm, dans la grande œuvre de d'Alembert et de Diderot, et dans la correspondance de Voltaire, la postérité le trouvera un jour avec reconnaissance dans les archives encyclopédiques de M. Sainte-Beuve.

Parmi les nombreux portraits que vous venez de passer en revue, il en est un que vous avez oublié, exprès peut-être; qui a été tracé à part, mais qui rentre de droit dans la collection. Je n'en parlerais pas, Monsieur, s'il ne me fournissait l'occasion de vous présenter M. Sainte-Beuve sous l'une de ses faces les moins connues. On a dit souvent qu'il tenait du moine et du prélat; on a dit même, et je ne sais trop pourquoi, qu'il tenait du diplomate; il tenait aussi... le croiriez-vous? il tenait du militaire; et, bien qu'il n'eût pas le physique de l'emploi, il en aurait eu le goût et il en exprimait volontiers la prétention. C'est avec

amour et avec compétence qu'il parlait des grands capitaines et des grands tacticiens. Après avoir combattu en Flandre sous Catinat ; après nous avoir dit le dernier mot de la bataille de Denain et du maréchal de Villars, nous l'avons vu faire et refaire, étape par étape, volume par volume, avec celui qui en fut l'illustre et impartial historien, toutes les glorieuses guerres de l'épopée impériale. A la veille de sa mort enfin, revenant encore sur un champ de bataille et y rencontrant un blessé de la fortune, c'est à la défense du général Jomini qu'il consacra les derniers efforts de sa plume ; j'ai failli dire de son épée !

Dans le mécanisme de son travail hebdomadaire, M. Sainte-Beuve appliquait, pour son propre compte, la tactique dont il avait étudié l'art et enseigné la théorie. Quant il avait préparé son article du prochain lundi ; quand il l'avait bâti, suivant son expression ; c'est-à-dire quand il en avait dessiné les plans, réuni les matériaux, dressé les charpentes et crayonné les idées ; quand il n'avait plus enfin qu'à l'écrire... « Mon siége est fait ! » s'écriait-il ; « allons dormir ! » — Et le lendemain, après ce bon sommeil qui précède, dit-on, les jours de bataille, éveillé avec l'aurore, il donne le signal et démasque ses batteries ; le feu est ouvert ; le combat s'engage ; la place est prise ; la victoire est gagnée ! et le général Sainte-Beuve refait son siége tous les huit jours.

M. Sainte-Beuve procéda tout autrement, quand, puisque *bâtir* est son mot, il voulut bâtir Port-Royal. La tâche était tout autre, il est vrai, et, pour cette fois, son siége ne fut pas fait en huit jours. Non-seulement vingt années s'écoulèrent entre la publication du premier et celle du dernier

volume, mais on peut dire que ce monument, qui était le but, qui était la vocation, et qui devait être la gloire de sa vie, en fut aussi la préoccupation constante et l'incessant labeur. Il y pensa dix ans avant de l'entreprendre, et, dix ans après l'avoir achevé, il le reprenait en sous-œuvre et y travaillait encore.

Aujourd'hui rien n'y manque ; la maison est debout ; les murs qu'avait fait raser la prévention du grand roi sont relevés ; le sol sacré qu'avait déchiré sa colère est redevenu fécond ; la vie s'est réveillée partout dans ce temple de la mort, et, sous ces voûtes reconstruites par M. Sainte-Beuve, comme autrefois sous les arceaux du vieux cloître, nous saluons avec respect, en les voyant passer silencieux et graves, les pieux solitaires qui, au milieu des splendeurs et des fêtes du XVIIe siècle, retirés du monde et lui portant ombrage, devaient, à force de vertu, mériter bientôt les honneurs de la persécution et du martyre.

Les solitaires de Port-Royal étaient, avant tout, religieux et chrétiens dans le sens le plus rigide du mot, sans réserve et sans arrière-pensée. S'ils songeaient d'abord à faire leur propre salut dans la retraite, du fond même de cette retraite, et ne s'occupant plus du monde que pour le sauver aussi, ils travaillaient à réformer les mœurs par la sévérité de leur doctrine, et à régénérer par la foi la société en péril, à la veille de ce XVIIIe siècle, dont ils apercevaient de loin les torches plus que les flambeaux. C'étaient de fortes âmes et aussi des âmes heureuses ; on s'aimait à Port-Royal ; on y vivait dans l'ombre, d'une vie intérieure et douce, et, pendant longtemps, il ne s'échappa ni chants ni parfums de cette austère enceinte dont la porte, presque murée,

n'ouvrait même plus son guichet célèbre au respectable chef de la dynastie des Arnauld!

Cette porte, si rigoureusement fermée alors, et qui bientôt devait imprudemment s'entr'ouvrir d'elle-même, M. Sainte-Beuve l'a ouverte pour nous toute grande sur le grand siècle. Du sommet de son monastère, il a tout vu et nous a fait tout voir. De l'histoire religieuse, de l'histoire littéraire, de toute l'histoire enfin, il a tout appris et nous a tout raconté. « Si M. Sainte-Beuve est trop long à mon gré, a dit l'un de vos plus illustres amis (1), c'est lorsqu'il revient au monde, à la littérature et au théâtre. Il sort de son sujet, qui est, quoi? l'histoire des âmes. » Cette histoire des âmes, bien que le respect me ferme à demi la bouche, j'oserais presque croire qu'elle a plus gagné que perdu au voisinage du théâtre et de la littérature.

Pour qu'ils fassent du bien il ne suffit pas que les livres soient bons, il faut d'abord qu'ils soient lus, et j'espère ne scandaliser personne en disant que l'histoire pure et simple de la grâce dans les âmes eût paru peut-être quelque peu grave et aride aux mondains qui, comme vous et moi, Monsieur, commencent, au contraire, à moins redouter Jansénius, quand ils le voient saluant Corneille; qui se rapprochent de M. de Saint-Cyran, quand il cause avec Rotrou, et du grand Antoine Arnauld, quand il sourit à Racine; à qui il ne déplaît même pas que le *Tartuffe* donne un peu la main aux *Provinciales,* quoique Pascal et Molière, si contemporains qu'ils fussent, ne se soient jamais rencontrés que dans la gloire.

---

(1) M. S. de Sacy.

Laissons M. Sainte-Beuve à Port-Royal. La compagnie est bonne, la société lui convient, et, à beaucoup d'égards, il eût trouvé là sa vraie place. Comme il avait été poëte sous le nom de Joseph Delorme, il eût été volontiers solitaire sous celui de l'abbé Amaury, cet autre lui-même, ce second roman de sa vie, ce héros de *Volupté,* que tant de liens moraux, philosophiques et religieux rattachent à Port-Royal. C'est dans ce refuge des âmes qu'il eût achevé tranquillement de vivre. « J'en suis aux mers calmes, disait Amaury, se tournant vers le ciel à sa dernière heure; j'approche du grand rivage; encore un peu d'effort, ô mon âme ! »

Je reviens à vous, Monsieur, sans en avoir fini avec M. Sainte-Beuve, sans l'avoir suivi, même de loin, dans d'autres pensées et d'autres travaux de l'ordre philosophique et social, et sans avoir achevé de lire son importante étude sur Proud'hon, que lui-même n'a pu achever d'écrire.

« Je n'ai jamais connu Proud'hon qu'après la politique et en dehors de la politique, dit M. Sainte-Beuve; je ne l'avais rencontré que tard; mais j'avais pu reconnaître directement sa ferme intelligence et sa droiture morale. La littérature pour lui n'était qu'un hors-d'œuvre et un luxe. »

Je me suis arrêté là, Monsieur, me sentant sur un terrain étranger, et préférant de beaucoup rejoindre ceux pour qui la littérature peut être un luxe, mais pour qui elle ne saurait être un hors-d'œuvre.

Ce luxe de la littérature, qui l'a jamais eu plus que vous? vous, Monsieur, qui, de tout temps étranger aux calculs de l'intérêt et aux ambitions de la vanité, avez constamment et uniquement vécu de la vie des lettres, « cette honorable

vie des lettres, disait M. Villemain à propos d'un de vos doyens, M. de Féletz, cette honorable vie des lettres, indépendante et simple, qu'on est heureux de reprendre et plus heureux de ne quitter jamais, quand on a osé la choisir.»

Une fois seulement, par hasard et pour un jour, la passion politique sembla vouloir s'emparer de vous; c'était en 1830, à l'époque de votre révolution de Juillet, la nôtre aussi, que nous admirions déjà, au collége, comme chaque génération se croit, tous les vingt ans, obligée d'admirer la révolution qu'elle a faite ou qu'elle a vu faire. Vous veniez de publier, coup sur coup, deux ouvrages inspirés plus ou moins par les circonstances, une histoire et un roman. Le roman s'appelait *Barnave*. Non, *Barnave,* c'était l'histoire, et le roman s'appelait *Confession*.

La préface de *Barnave* fit grand bruit dans le monde, et fut pour vous ce que l'article contre Boileau avait été pour M. Sainte-Beuve. Un noble désaveu vous fut bientôt inspiré par votre cœur, guide éclairé de votre esprit, et, trente ans après, vous écriviez encore à propos de *Barnave:* « Ce livre est un des péchés de ma jeunesse. »

Votre jeunesse! ne calomniez pas trop ses péchés; ne la traitez pas elle-même trop durement, comme dans votre dernière préface des *Contes fantastiques et littéraires,* et ne me forcez pas à la défendre contre vous. Elle a bien pu faire parfois l'école buissonnière dans le pays du rêve et de la fantaisie, couper un peu son blé en herbe et jeter son esprit par quelques fenêtres, en menue monnaie. Mais, pendant que vous couriez avec elle, à droite et à gauche, par tous les sentiers, suivant tantôt la grande route, tantôt préférant le chemin de traverse; pendant que vous nous promeniez dans

les galeries de Versailles et de Fontainebleau, que vous visitiez pour nous, après l'Orient, l'Italie et les Catacombes, puis la Normandie historique et la Bretagne pittoresque; pendant que vous abrégiez les aventures de *Clarisse Harlowe* et que vous allongiez celles de *Manon Lescaut;* pendant que vous écriviez la *Religieuse de Toulouse* et les *Gaietés champêtres*... cela a duré vingt ans, de 1830 à 1850, et pendant cette première période, cette première moitié de votre vie littéraire, une fois par semaine, tous les lundis; — car vous aussi, Monsieur, vous avez eu vos Lundis; que dis-je? vous les avez eus le premier, et vous avez le droit d'en être fier, — tous les lundis, comme le fit depuis M. Sainte-Beuve pour la critique littéraire, la critique théâtrale tenait, sous votre présidence, ses grandes assises au rez-de-chaussée du *Journal des Débats*, et son réquisitoire, désiré par les uns, redouté par les autres, était également attendu par tous: par les auteurs dont vos arrêts étaient la loi, et par le public dont vos feuilletons étaient la fête.

« Il a écrit des pages délicieuses, qui méritent d'être conservées, des jugements rapides, nuancés à l'heure même, qu'on ne refera pas et qu'il faudrait découper, isoler de ce qui les entoure, » disait, à propos de vous et de vos feuilletons, M. Sainte-Beuve lui-même en rendant compte de la *Religieuse de Toulouse*, cette histoire romanesque, ce roman historique, qui traverse gravement certains coins du grand règne et qu'un reflet de Port-Royal éclaire.

« M. Janin a l'ambition de faire un livre, » disait encore M. Sainte-Beuve quelques mois plus tard, à la fin de son article sur vos *Gaietés champêtres*, ce nouveau roman qui, sous tous les rapports, succédait à l'autre comme Louis XV

à Louis XIV. « Ce livre, auquel il songe tant, il le fait chaque jour sans y songer, ou plutôt le livre se fait bon gré mal gré, de lui-même ; les chapitres en sont divers, variés, bigarrés comme la vie littéraire de ce temps-ci. Il n'a qu'à choisir ; un ami n'a qu'à choisir pour lui, dans la masse de ces feuilletons que nous donne Jules Janin depuis vingt ans, comme l'arbre pousse ses feuilles. »

Vous avez suivi le conseil de M. Sainte-Beuve, mais non son programme, et vous avez fait vous-même ce travail qu'il vous conseillait de confier à d'autres mains. En choisissant pour vous dans cette masse de vos feuilletons, en recueillant les plus belles feuilles de votre arbre, un ami en eût gardé trop peut-être ; vous, Monsieur, vous en avez certainement trop ôté.

Telle qu'elle est, bien qu'inachevée encore et privée, par les scrupules de votre goût, d'une partie de ses plus piquants attraits, l'*Histoire de la littérature dramatique* est, elle aussi, un monument. C'est à la fois votre Port-Royal et le musée de vos Lundis. Mais nous devons à M. Sainte-Beuve plus de vingt volumes de portraits ineffaçables, et vous nous deviez, Monsieur, vingt volumes au moins de vos précieuses photographies, plus légères peut-être, mais plus ressemblantes encore, s'il est possible, saisies au vol sur la nature même et dans lesquelles se reproduirait, en quelque sorte, la vivante image des personnes, des circonstances, des sentiments et des impressions qui les auraient inspirées. Six tomes de la littérature dramatique, dites-vous à votre dernière page, avec plus de modestie que de raison ; qui les a lus? qui les lira?

Tout le monde a fait ou voudra faire avec vous ce voyage

rétrospectif dans le passé d'hier que vous nous avez rendu, et assister, du fond de votre loge, à la représentation, à la reprise de ces vingt années de la vie parisienne, de ses spectacles, de ses plaisirs, de ses succès et de ses joies; de ses défaites aussi et de ses larmes.

Si les feuilletons de M. Sainte-Beuve sont des archives, les vôtres, Monsieur, sont des mémoires; les mémoires de votre vie et de votre temps, écrits à votre manière et que votre cachet distingue. Héritier légitime des maîtres qui vous avaient devancé, mais n'acceptant leur héritage que sous bénéfice d'inventaire, vous rompiez tout d'abord avec la tradition antique et solennelle; vous éloignant à la fois de la rhétorique un peu pédante de Geoffroy et de la dialectique un peu glacée de Duviquet, vous vous seriez plutôt rapproché, à certains égards, de ce bon et aimable Hoffmann, votre ancien voisin de campagne, qui vécut comme vous à Passy, solitaire au milieu des livres. En réalité, Monsieur, vous ne procédiez que de vous, sans même pour cela vous appartenir tout à fait; sans avoir eu jamais un système absolu, un parti pris ni une théorie inflexible; vous inspirant de l'heure présente, obéissant à votre goût, cédant à votre caprice et sans cesse emporté, dans le ciel ou ailleurs, par votre fantaisie, que votre style, ailé comme elle, n'avait aucune peine à suivre.

C'est ainsi que vous avez rempli vos feuilletons et, par eux, votre *Histoire de la littérature dramatique*, d'une foule de choses étrangères au théâtre, qui n'avaient rien à y faire et qui y faisaient très-bien. Assistant plus ou moins aux spectacles dont vous aviez à rendre compte; dédaignant l'analyse, et ne préférant pas la synthèse; parlant de tout beau-

coup, et même un peu de la pièce nouvelle, des bals d'hier et des accidents d'aujourd'hui, des tragédies de la rue et des drames de la scène, du sac de Saint-Germain l'Auxerrois et du siége d'Hernani, de Paganini et du choléra, du théâtre de l'abbé Châtel et du théâtre de Debureau ; ayant commencé par nous conduire, le même jour, à la dernière représentation de Mlle Mars, que vous appelez : l'esprit de Molière, et au premier début de Mlle Rachel, qui sera le cœur de Racine et l'âme de Corneille ; et finissant, puisque tout finit, hélas! par déposer vos couronnes et les nôtres sur les tombes de Célimène, de Kitty Bell et d'Hermione.

Vous m'avez dit un jour, à moi, dernièrement peut-être, que vous n'aviez jamais aimé le théâtre et que jamais vous n'aviez vu deux fois la même pièce. Pardonnez-moi de vous trahir, et permettez-moi de ne pas vous croire, ou de ne vous croire qu'à demi. Vous n'auriez pas parlé du théâtre ancien, de notre ancien et glorieux répertoire, comme vous l'avez fait, si vous n'eussiez eu vis-à-vis de lui qu'un simple devoir de feuilletoniste à remplir. Vos études sur les grands maîtres et les petits maîtres de la littérature française, de Molière à Marivaux, protestent contre vous, et témoignent au contraire d'une passion ardente pour les chefs-d'œuvre, qu'on ne juge ainsi que quand on les aime ; le goût venant du cœur au moins autant que de l'esprit.

La publication de votre *Histoire de la littérature dramatique* ne fut pour vous qu'une étape, un repos d'une heure, une halte dans le succès; et, dès le lendemain, dès le jour même, vous repreniez avec ferveur ce travail forcé de la critique hebdomadaire, que, pendant vingt nouvelles années, rien n'a pu jamais interrompre.

Dans un curieux article sur la littérature industrielle, M. Sainte-Beuve avait dit de vous en 1839 : « On en est réduit, sur certaines questions courantes et vives, à n'avoir plus pour sentinelle hardie que l'esprit et le caprice de M. Janin, qui dit, ce matin-là, avec un bon sens pétulant et sonore, ce que chacun pense. »

Ce rôle de sentinelle hardie, disant ce que chacun pense, et qui est le vrai rôle du critique honnête, vous n'avez pas cessé de le remplir. Toutes les bonnes causes, celle de l'ordre et de la morale, comme celle des lettres et des arts, vous en avez toujours été le courageux défenseur. Veillant au salut du goût quand il s'égare, et de la société quand elle se perd; criant, comme hier encore : « Au secours ! » quand le danger menace; « A moi, d'Auvergne ! » quand l'ennemi se montre; « Au feu! » quand Clodius agite ses torches incendiaires; et contraignant enfin, pour son châtiment, Verrès lui-même à contempler avec vous les ruines de la ville éternelle, du haut de la colonne... Trajane !

De pareils feuilletons, Monsieur, appartiennent de droit à l'histoire.

Ma tâche n'est pas plus terminée ici que la vôtre ne l'est ailleurs, mais je sens que l'heure me presse. Comment me séparer de vous, pourtant, sans avoir encore salué au moins trois de vos meilleures œuvres, auxquelles je devrais plus qu'un compliment au vol et qu'un sourire au passage?

Ami d'Horace et de Diderot, vous deviez nécessairement être un jour le continuateur de l'un et le traducteur de l'autre. *La Fin d'un monde et du neveu de Rameau* est à la fois un livre de critique et un livre d'histoire, auquel rien

ne manque, pas même l'intérêt du roman. Encore quarante jours et Ninive sera détruite, criait à cette époque le *Pauvre* de Molière, le terrible *Pauvre* dont vous nous signaliez l'approche menaçante dans les feuilletons célèbres que vous avez consacrés à *Don Juan ;* et, en effet, voilà que s'écroule dans le vice et la débauche le monde de Louis XV et de Mme du Barry, du duc de Richelieu et de Vadé, le Dancourt de la halle ; tandis que, dans sa dernière confession, la première peut-être, le cynique avili, qui a illustré aussi, à sa manière, le nom glorieux de Rameau, raconte à un jeune prêtre, amené là par Diderot lui-même, l'horrible histoire de sa vie ; sans se croire pourtant tout à fait indigne de pardon, par cela seul que, dans cette nuit profonde, il a sauvé encore du moins l'amour des belles choses et de la grande musique.

« J'aurais fait un crime de théâtre, disait Corneille, si j'avais habillé un Romain à la française. » C'était un écueil, pour vous surtout, Monsieur, à raison de vos qualités mêmes, et, quand vous entrepreniez de traduire Horace, vous couriez grand risque de faire ce crime qui effrayait Corneille, en habillant à la française le plus attique des Romains. Vous n'êtes pas tombé dans le piége, ayant su tout à la fois éviter les écarts de la fantaisie et le servilisme du mot à mot ; si bien que l'un de vos meilleurs confrères en critique et en académie (1) a pu dire avec raison : « M. Janin ne ressemble guère à Horace ; il lui a ressemblé pour le traduire ; il a pris à son école la précision, la tempérance, la mesure, le secret

(1) M. Cuvillier-Fleury.

de se borner, la concision expressive, la brièveté rapide, toutes sortes de qualités qu'il n'était pas dans sa destinée d'exagérer pour lui-même. »

Une qualité qu'il était peut-être dans votre destinée d'exagérer pour vous-même, c'est l'amour des livres, des bons livres et des beaux livres. Cet amour vous a inspiré deux volumes, beaux et bons, également précieux l'un et l'autre, quoique entre eux bien inégaux : l'un, tout petit, tout pimpant et tout musqué, qui s'appelle l'*Amour des Livres* et qui contient à peine soixante pages ; l'autre, grand, gros et fier, qui s'intitule majestueusement *le Livre,* savant s'il en fut, et qui, pendant quinze *journées* de suite, nous promène, comme dans un train de plaisir, à travers tous les espaces imaginables, de l'île de Gnide à l'île Barbe ; de Pindare à Voltaire ; de l'original du Coran à la divine Imitation; de Polycrate de Samos, sous qui chantait, il y a 2,500 ans, votre aïeul Anacréon, jusqu'à la chute du roi Charles X et jusqu'à M. de Corbière, qui, permettez-moi de vous le dire, serait quelque peu surpris s'il apprenait, dans sa tombe, que vous avez fait de lui l'un des ministres responsables des ordonnances de Juillet.

« Oh ! mes livres ! mon juste orgueil ! ma fête suprême ! » dites-vous dans le premier, dans le plus petit de ces ouvrages, dans cet amour de livre, si rare aujourd'hui que vous-même, Monsieur, vous n'en avez pas un exemplaire ; et, voyant déjà de loin ce trésor intime tôt ou tard dissipé par la loi de l'avenir, vous vous rassurez bien vite en ajoutant que, « grâce à Dieu, les impatients qui les convoitent attendront encore un demi-siècle les livres du chalet ; qu'une femme est là, jeune, vaillante et forte, qui gardera, par

piété conjugale, l'honneur de son toit désert, ces historiens, ces poëtes, ces amis, en souvenir du fidèle écrivain qui l'entoura, comme il eût fait pour sa reine, de dévouement, de reconnaissance et de tous les respects. »

Ce sont vos propres expressions, et ce cantique d'actions de grâce, d'une sincérité naïve, tribut touchant payé par vous au bonheur de votre foyer domestique, vous l'avez écrit partout et partout chanté, dans tous vos livres et dans vos feuilletons même, à chaque pas et à chaque page ; presque trop tôt peut-être, puisqu'il y eut une heure où l'on put prendre pour un téméraire et un présomptueux celui qui, en réalité, n'était qu'un croyant et un prophète!

Le bonheur vous a été fidèle ; en revanche, Monsieur, vous avez été fidèle au malheur. Le jour où le souverain que vous aviez aimé sur le trône mourait à son tour dans l'exil, loin d'un pays toujours si facilement oublieux ; après avoir retracé sa vie et vengé sa mémoire dans un feuilleton qui a mérité qu'on en fît un livre ; sachant bien quel est le premier besoin des peuples et le premier service à leur rendre : « Durant dix-huit ans, disiez-vous, il nous a donné, au péril même de sa couronne, une sécurité bien heureuse. »

Ce n'est pas moi qui vous reprocherai un pareil langage, quand je vous l'envie au contraire. Vous avez raison, Monsieur ; n'effaçons rien de notre histoire, et, plus justes que la fortune, ne craignons jamais d'honorer ceux qui, durant dix-huit ans, auront su donner à la France une sécurité bienheureuse.

Au moment de vous quitter, Monsieur, et quand je m'adresse à vous pour la dernière fois, souffrez que je vous loue encore et hautement d'avoir accompli avec bonté la plus

douce tâche que j'aie connue, celle de tendre la main au talent et d'encourager ses efforts. Comme M. Sainte-Beuve, vous aimiez à sonner le premier coup de cloche, sans redouter autant que lui d'avoir ce qu'il appelait des complaisances de maître des cérémonies, en ouvrant la porte aux nouveaux venus, en proclamant leur nom ignoré dans un feuilleton, ou en célébrant leur naissance dans ces préfaces charmantes qui, signées de vous, devenaient pour eux, auprès du public, de véritables passe-ports.

Un jour, Monsieur, j'en rappelle un seul entre mille, et celui-là fut un jour heureux pour vous, pour les lettres et pour l'Académie; un jeune homme inconnu, timide à la fois et fier, arrivant de loin, comme vous jadis, et presque de chez vous, frappait, non sans crainte, un manuscrit à la main, à la porte de votre maison, à la porte de votre cœur. Dès le lendemain, Monsieur, vous annonciez avec grand fracas à l'univers, *urbi et orbi*, qu'un petit-fils de Sophocle venait d'apparaître, tout armé en guerre, prêt à la bataille et sûr de la victoire! Vous aviez engagé pour lui votre parole, *Lucrèce* la dégagea; et depuis lors, loin de se réfugier dans l'ingratitude, votre protégé fidèle ne cessa jamais de vous rapporter la joie de tous ses succès et de tous ses bonheurs; jusqu'au jour sombre où, frappé avant l'âge, il alla de nouveau vous demander, non plus la faveur de naître chez vous, mais l'honneur d'y mourir, dans ce *Pavillon-Ponsard* que vous avez consacré à sa mémoire; au foyer du maître qui avait été l'ami de la première heure, et fut l'ami de la dernière.

Si, d'un autre côté et tout à la fois, le prince de la critique a pu, pendant plus de quarante années de règne, s'attaquer

à tous les amours-propres et à toutes les prétentions, à toutes les vanités et à tous les intérêts, sans qu'amis ni ennemis lui aient longtemps gardé rancune et sans qu'aucun de ses sujets se soit jamais armé contre lui, c'est que la rigueur même de ses jugements les plus sévères était d'avance tempérée par un fond de bienveillance naturelle, adoucie en outre par la grâce du plus aimable langage et par ce charme d'un style à mille facettes qu'on a trop comparé aux fusées d'un feu d'artifice. Tandis que, pétulante et sonore aussi, comme votre bon sens, la vraie fusée éclate à nos yeux en gerbes éblouissantes, souvent la baguette invisible qui l'a emportée dans le ciel vient, en retombant sur la terre, blesser perfidement, au milieu de la foule, quelque spectateur innocent. Chez vous, Monsieur, la fusée éblouit toujours; mais, si la baguette retombe, à vrai dire elle ne blesse jamais.

Entrez avec confiance dans cette Académie dont la porte n'a plus de guichet pour vous, et soyez le bienvenu dans notre port sans orage, où les cœurs s'abritent comme les esprits, où toutes les fidélités se rencontrent avec estime et se coudoient avec respect. Si parfois les bruits passionnés du dehors se font encore entendre jusque sur notre seuil, c'est là du moins qu'ils expirent, et l'harmonie intérieure n'en est pas troublée. M. Sainte-Beuve, qui avait aussi la fusée, et parfois un peu la baguette, eût aimé à vous faire lui-même les honneurs de la maison; plus que personne, plus que moi surtout, il eût su dignement apprécier et faire apprécier les rares mérites d'une longue et laborieuse carrière, que je n'ai pu mieux louer qu'en la comparant à la sienne. C'est ici que tous deux vous sembliez devoir enfin vous réunir et vous confondre un jour, sinon dans les mêmes

souvenirs et les mêmes regrets, au moins, comme l'eussent fait Horace et Virgile, dans une douce et suprême communauté de sentiments littéraires. Ce bonheur vous a été refusé à tous deux. M. Sainte-Beuve voulait vous donner sa voix; il a fait plus encore, et l'Académie, qui depuis deux ans le regrette, croit aujourd'hui l'avoir moins perdu, en vous voyant occuper sa place.

DISCOURS

DE M. X. MARMIER

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 7 DÉCEMBRE 1871, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DE PONGERVILLE

Messieurs,

Il est des conquêtes dont on se plaît à suivre les développements dans l'histoire de l'humanité. Elles s'accomplissent sans faire couler une larme ni répandre une goutte de sang. Elles subsistent sans exciter une révolte. Celui qui y coopère peut en éprouver à juste titre une douce satisfaction, et celui qu'elles subjuguent n'a nul regret de sa docilité. Ce sont les conquêtes de l'esprit. Leur élément de force est dans leur caractère paisible. Pacifiquement elles se consolident et s'étendent au loin. Immense est leur espace, infinie leur durée.

Ces conquêtes, depuis l'ancienne Grèce, nul pays n'en a fait autant que la France. Jusqu'aux extrémités du monde, nous avons répandu nos œuvres littéraires et scientifiques, et par la propagation de notre langue dans les régions étrangères nous pouvons, selon l'expression d'un poëte, nous proclamer citoyens de toutes les contrées.

C'est l'un des triomphes d'une des pensées de Richelieu. En appliquant son génie à constituer notre unité politique par le pouvoir royal, il voulait aussi constituer l'unité de notre langue, et il fonda l'Académie. Le sagace ministre voyait de loin le résultat de ses conceptions. Du petit cercle stérile de Conrart, il fit le parlement des lettres, parlement national où toutes les provinces ont leurs représentants.

Pour celle à laquelle j'appartiens, pour ma chère Franche-Comté, c'est un honneur d'avoir donné à l'Académie l'abbé d'Olivet, Suard, Cuvier, Droz, Ch. Nodier; c'est pour moi une si grande faveur d'être admis à siéger ici que j'en suis tout confus, ayant pourtant employé à conquérir cette glorieuse prérogative la majeure partie de ma vie. Oui, il y a près de quarante ans que j'entrais dans une série d'études philologiques et littéraires dont rien ne m'a fait dévier, et j'aime à me rappeler qu'en 1836, lorsque j'allais en Islande, l'Académie daignait déjà m'accorder un témoignage d'intérêt. Mais, en reportant mes regards sur le passé, je ne puis, Messieurs, songer sans un regret de cœur que je ne reverrai plus quelques-uns de vos illustres confrères dont la bienveillance fut ici mon premier appui :

M. de Salvandy, l'éloquent écrivain, le chevaleresque et généreux ministre;

M. Molé, qui joignait aux grâces charmantes de l'homme

du monde les sévères qualités de l'homme d'État, et portait si dignement un noble nom ;

M. le duc de Broglie, ce modèle d'honneur et de vertu, le *vir probus* par excellence, esprit élevé, conscience inébranlable, âme tendre, âme chrétienne ;

M. le duc Pasquier, successivement conseiller au parlement de Paris, président de la chambre des députés, garde des sceaux, ministre des affaires étrangères, chancelier de France, et fier surtout de joindre à ces hauts titres celui d'académicien, M. Pasquier, si attachant par sa courtoisie et sa bonté, si admirable par les trésors de sa mémoire et la pénétration de son jugement. Pendant plus d'un demi-siècle, quelle activité, et, dans ses années de retraite jusqu'en son extrême vieillesse, quelle majestueuse autorité ! Ceux qui ont eu le bonheur de vivre près de lui n'en peuvent perdre le souvenir.

J'ai connu aussi M. de Pongerville.

En vous parlant de lui, je joins à ce devoir un sentiment affectueux. Ceux qui l'ont connu l'ont aimé.

Il naquit à Abbeville, en 1782. Son père était un honorable magistrat fort estimé de ses concitoyens. La révolution qui enfanta la terreur ne le força pas à émigrer et ne le conduisit point en prison ; elle lui enleva seulement ses fonctions judiciaires. Il se retira alors dans une habitation champêtre près des rives de la Manche, reprit ses livres classiques pour faire l'éducation de son fils, et bientôt eut la joie de voir fructifier ses leçons. A dix ans, son élève lisait couramment les auteurs latins ; à dix-sept ans, il se passionnait pour Lucrèce de telle sorte qu'il voulut le traduire entièrement en vers.

Toute traduction est difficile dans notre chère langue fran-

çaise, si rigide et si peu disposée à se plier au génie des autres langues. Belle et fière grande dame, habituée dès le siècle de Louis XIV à captiver l'Europe, souvent elle semble craindre de déroger à sa noblesse. Qu'on l'imite! très-bien ; mais qu'elle imite les autres! elle ne peut sans peine s'y résoudre. Plus d'un livre étranger lui doit cependant en grande partie son renom. S'il est trop lourd, elle l'allége ; s'il est obscur, elle l'éclaircit. Partout où elle entre, il faut que la lumière se fasse. M. Heine, le mordant railleur, me disait un jour : « Quand un livre de philosophie est publié dans mon idiome germanique, j'attends pour le lire qu'il soit traduit en français. » — « Langue d'acier, a dit M. Joseph de Maistre, qui si bien s'en servait; l'acier, le plus intraitable des métaux, mais celui de tous qui reçoit le plus beau poli lorsqu'on est parvenu à le dompter. »

Rien de plus difficile à traduire selon les lois d'élégance et de clarté de cette langue, dans la sévère régularité de l'alexandrin, que le poëme de Lucrèce, avec ses digressions philosophiques et ses rigoureuses formules, qui ne permettent pas au traducteur un libre détour ni une vague synonymie ; qui exigent de lui l'expression positive, la phrase nette et concise.

La Harpe déclarait cette traduction impossible. Cependant Molière l'entreprit. De son essai inachevé, nous n'avons qu'un fragment, mais un délicieux fragment : c'est la peinture des illusions de l'amour, encadrée dans le second acte du *Misanthrope*. Tout le monde la connaît.

Vers la fin du dix-huitième siècle, cette traduction en vers des six livres de Lucrèce fut faite entièrement par un écrivain studieux et instruit, mais incorrect et dur, Leblanc de Guillet, l'auteur de plusieurs tragédies révolutionnai-

res, entre autres celle de *Manco Capac,* dont on a souvent cité ce vers :

Crois-tu d'un tel forfait Manco Capac capable?

Le laborieux poëte n'était pas doué du sentiment de l'harmonie. M. de Pongerville, n'ayant point à redouter une comparaison avec lui, se mit à l'œuvre. Il s'y mit avec l'ardeur de la jeunesse et la patience de l'âge mûr. Après avoir passé plusieurs années à ce travail, il voulut le livrer à l'appréciation d'un juge compétent. Il envoya à M. Raynouard sa traduction du cinquième livre de la *Nature des choses,* celui-là même dans lequel Lucrèce dépeint la formation graduelle de l'univers. — « Venez à Paris, » lui écrivit le bienveillant auteur des *Templiers,* « le succès vous y attend. »

Qu'on se figure l'émotion d'un jeune homme ignoré, n'ayant pas encore fini son premier essai et tenant entre ses mains, au fond de sa province, cette lettre d'un poëte renommé, d'un savant philologue, du secrétaire perpétuel de l'Académie française!

M. de Pongerville en eut une joie dont il se souvint toute sa vie. On a vu comme il s'en souvenait, en 1837, lorsqu'il reçut à l'Académie un des nobles enfants de notre féconde Provence, un de nos historiens les plus honorés et les plus aimés (1). Comme il était heureux de l'entendre faire si éloquemment l'éloge de M. Raynouard ! comme il aspirait aussi à rendre un digne hommage à la mémoire de celui à qui il devait son premier rayon d'espoir littéraire ! Quelques années auparavant un misanthrope disait : « Il n'y

(1) M. Mignet.

aura bientôt plus d'ingrats. — Pourquoi? — Parce qu'il n'y aura plus de bienfaiteurs. »

Pour le craintif latiniste de Picardie M. Raynouard avait été un bienfaiteur, et ce latiniste n'était pas un ingrat. La lettre de l'illustre écrivain l'avait décidé à venir à Paris. Il y termina son œuvre, et en 1823 la fit imprimer. Mais, au moment où elle allait paraître, on annonça que cette nouvelle version de l'antique poëme athée serait saisie. Il est très-probable que cette rumeur n'avait aucun fondement. Lucrèce, traduit en vers, comme nous l'avons dit, par Leblanc de Guillet, était, au dix-septième siècle, traduit en prose par l'abbé de Marolles, puis par le baron des Coutures; au dix-huitième, par Lagrange, et ni l'une ni l'autre de ces traductions n'avaient été poursuivies. Cependant M. de Pongerville eut peur du danger dont on le menaçait. Pour le prévenir, il invoqua la plus haute protection. Il sollicita et obtint la faveur de dédier et de présenter son livre à Louis XVIII. C'était, comme on sait, un souverain fort lettré, aimant surtout les écrivains classiques et se plaisant à les citer dans ses entretiens.

Le spirituel monarque reçut très-gracieusement le jeune traducteur, et lui parla de la beauté des vers de Lucrèce avec un goût parfait. Enhardi par cet accueil, M. de Pongerville lui dit : « Puisque Votre Majesté connaît si bien l'auteur de la *Nature des choses,* j'espère que, si Elle admire le poëte, Elle n'est pas hostile au philosophe.

— Chut! répliqua Louis XVIII avec un fin sourire, le roi nous entend. »

La publication que l'on disait exposée à des poursuites judiciaires fut faite sans entraves et fort applaudie. C'était le temps où l'on s'agitait, où l'on se passionnait pour un

récit d'histoire, pour une leçon de la Sorbonne, pour un nom, pour une idée. Jeunes, vives, nobles passions, si franches et si désintéressées! Ceux qui les ont connues ne peuvent en perdre le souvenir. En étudiant notre histoire moderne, on constatera l'action de cette séve généreuse, de ce mouvement intellectuel des dernières années de la restauration. Nous lui devons tout ce qui a fait l'honneur de la France depuis près d'un demi-siècle, tout ce qui lui reste maintenant de plus noble et de meilleur.

Après le succès de sa traduction en vers, la prédilection de M. de Pongerville pour Lucrèce n'était pas encore satisfaite. Il le retraduisit en prose pour en rendre plus littéralement la pensée. Puis il traduisit également en prose l'*Énéide* de Virgile et le *Paradis perdu* de Milton.

Il a ainsi reproduit dans notre langue trois épopées qui représentent trois phases principales dans l'histoire des lettres, dans les annales de l'humanité.

Je voudrais essayer de montrer, tels que je les vois dans leur vie et dans leurs œuvres, ces grands écrivains : Lucrèce Virgile, Milton. Par cette digression, dont je restreins à regret les limites, je ne m'éloigne point de M. de Pongerville. Au contraire, il me semble que j'honore sa mémoire en le suivant dans des études qui lui ont été si chères.

Et d'abord Lucrèce, le physicien, le moraliste, le poëte. Nous n'avons plus à combattre sa cosmogonie, dont Montaigne se raillait spirituellement au seizième siècle, et que Gassendi, au siècle suivant, essaya vainement de faire revivre en y joignant une idée religieuse.

Voltaire, qui avait du goût pour Lucrèce, ne peut s'empêcher de déclarer que ce vigoureux poëte est un ridicule

physicien, et Macaulay, le célèbre historien, dit que l'auteur de la *Nature des choses* a composé le plus magnifique poëme pour défendre le plus sot et le plus misérable système de philosophie.

Les théories de la science moderne justifient cependant l'atomisme des anciens en ce qui tient à la matière. Mais Lucrèce n'admettait dans son atomisme aucune restriction. Le vide et les atomes composent son univers. Le vide est son laboratoire ; les atomes sont ses ouvriers, ses ingénieurs, ses architectes. Leurs formes sont très-variées, leur nombre est infini. Arrondis ou anguleux, visibles ou invisibles, tous sont sans cesse en mouvement et tous sont insécables et indestructibles. En eux il n'y a ni odeur, ni couleur, ni sentiment. ni vie. Cependant ces éléments incolores et insensibles ont, dans leurs chutes perpendiculaires, dans leurs déclinaisons accidentelles, dans leurs divers rapprochements, produit tous les êtres vivants, le monde tel que nous le voyons, les astres lumineux, les fleuves et les océans, les végétaux, les animaux et l'homme, l'œuvre suprême de la création.

Il faut dire que les naturalistes qui cherchent notre première existence en dehors des lois de Dieu n'ennoblissent pas notre origine. Selon le philosophe Anaximandre, l'homme est issu d'un poisson ; selon l'idée de quelques philosophes modernes, nous devons nous résigner à n'être que des singes perfectionnés, des chimpanzés qui parlent et écrivent, des gorilles qui mesurent le cours des astres et transpercent des montagnes pour y aligner des chemins de fer. Selon la théorie de Lucrèce, le premier homme est sorti de la tige d'une plante, comme un légume. Cette plante, enracinée dans la terre, produisit par l'action de

l'humidité et de la chaleur des vésicules où surgirent de frêles enfants vers lesquels la nature, comme une bonne nourrice, fit couler un suc laiteux.

Cet embryon de l'homme, ainsi formé, ainsi abreuvé par des agglomérations d'atomes, se développe et éprouve toute ses sensations par d'autres agencements d'atomes, sensation du toucher, du goût, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe. Quand l'œil perçoit les images extérieures, ce sont des effluves d'atomes volants qui arrivent alors jusqu'à lui. Le bruit discordant qui frappe notre oreille, c'est un flot d'atomes raboteux; l'harmonie d'un orchestre, l'accent mélodieux d'une voix aimée, c'est une émanation d'atomes aplanis. Nos sens sont nos guides fidèles; ils ne peuvent nous tromper. C'est par eux que nous acquérons toute notre instruction.

Les atomistes veulent cependant bien nous accorder une âme, mais une âme à peu près aussi matérielle que le corps, si ce n'est qu'elle est composée d'atomes plus fins, de molécules de feu, de vent, d'air calme et d'une quatrième essence innomée en laquelle réside plus particulièrement la sensibilité. Cette âme est répandue dans tout le corps de l'homme. C'est elle qui lui imprime le mouvement, qui le tient éveillé ou lui donne le sommeil. Elle est née avec lui. Elle grandit et meurt avec lui. Puis, plus rien au-delà de cette existence éphémère, ni peines ni récompenses. Aucune justice céleste. Le néant. Pas de Dieu.

Non, je me trompe. Dans de vagues espaces qu'un ancien philosophe appelle les intermondes, il y a certains dieux qui ne se soucient point de la race humaine et dont la race humaine n'a point à s'occuper. Hors de la sphère de nos événements, loin de notre globe, à l'abri de la dou-

leur et des dangers, se suffisant à eux-mêmes, ils jouissent en paix de leur immortalité, insensibles à la vertu, inaccessibles à la colère.

Il y a des brises qui emportent au loin des germes de plantes et déterminent des floraisons. Il y a dans la vie des peuples des circonstances qui aident ainsi à des propagations d'idées nouvelles. Quand Épicure vint, après ses voyages, établir son professorat dans les murs d'Athènes, les phases de gloire de la Grèce étaient passées, les beaux jours de liberté perdus, les sentiments de patriotisme éteints, les anciens dieux conspués ou délaissés, toute la patrie des Léonidas, des Miltiade, désorganisée par l'ambition des successeurs d'Alexandre et fatiguée de ses luttes intestines.

Dans cette lassitude d'une nation jadis si résolue, dans le pays où, de ses lèvres embaumées par les abeilles de l'Hymette, Platon avait répandu au siècle précédent ses sublimes leçons, où Aristote venait de finir ses œuvres grandioses, on accepta comme un soulagement une doctrine qui, avec quelques maximes de bénigne morale, enseignait à l'homme le détachement des affaires publiques, la recherche continue du bien-être personnel, les spéculations d'un prudent égoïsme, les joies sensuelles d'une existence passagère et l'athéisme.

La Grèce, subjuguée par la force militaire des Romains, les subjugua à son tour par les charmes de son génie ; elle les fascina et les amollit. Avec les chants de ses poëtes, les discours de ses orateurs, elle sema au sein de l'Italie de funestes doctrines, entre autres celle d'Épicure, à laquelle Montesquieu attribue en grande partie la corruption du cœur et de l'esprit des Romains.

Horace est le séduisant poëte de la philosophie épicurienne.

Lucrèce en est le grave, le solennel, le complet interprète, dans le poëme qu'il commence par une admirable invocation et qu'il continue avec un fervent enthousiasme.

C'est sa Genèse ; c'est son Iliade. Que dis-je? c'est pour lui une œuvre sans exemple, une épopée toute nouvelle, l'épopée de la nature.

Ses adversaires sont les défenseurs des vieilles traditions. Ses acteurs sont les myriades d'éléments subtils qui, par leurs divers mouvements et leurs créations, justifient sa cosmogonie, ces innombrables, ces actifs atomes, les plus grands et les plus petits. Ainsi que l'a dit un jeune et docte professeur (1), dans un charmant livre, Lucrèce s'intéresse à ses atomes comme Homère à ses héros. Son arène est le monde et son guide est le divin Épicure. Il a une entière confiance dans le savoir de son glorieux maître et dans l'efficacité de ses principes. De là son essor, son ardeur, sa poésie, la poésie la plus sincère.

Il est de la famille des grands poëtes, non pas tant par son art que par sa force innée. Il n'a ni l'élégance de Catulle, ni la grâce et la finesse d'Horace, ni la suavité de Virgile. Mais aucun d'eux n'a sa vigueur. Parfois sa langue est un peu âpre, mais si énergique, et son vers un peu dur, mais si vibrant! Il a une telle séve qu'il donne la vie et le mouvement aux parties les plus arides de son œuvre, à ses digressions scientifiques. Souvent aussi, au lieu de disserter, il peint, il remplace un argument par un tableau. Il aime la

(1) M. Martha, *le Poëme de Lucrèce*, 1869.

nature; il en a observé les différentes scènes dans une rêveuse contemplation; il nous la représente, non point par des phrases de convention, mais par de nettes et lucides images.

Il est très-pénétré aussi de la vérité de son dogme philosophique. Quand il signale les vanités et les périls de la richesse, quand il décrit le bienfaisant résultat des goûts modérés, le bonheur de la vie simple, honnête, indépendante, on voit qu'il exprime sa réelle pensée et qu'il a mis lui-même ses préceptes en pratique. Son livre n'est pas un de ceux qu'on lit avec une satisfaction continue du commencement jusqu'à la fin. Il a dans sa veine poétique des intermittences et des lacunes, mais des élans d'une hardiesse étonnante, des cris de passion saisissants et des périodes d'une beauté incomparable.

Triste pourtant est ce poëme, et triste fut évidemment l'homme de génie qui le composa. Nous n'avons que très-peu de détails authentiques sur son existence. Deux de ses vers nous apprennent qu'il appartenait à la cité de Rome. On suppose qu'il descendait d'une ancienne famille de patriciens. Au IIIe siècle de l'ère chrétienne, la chronique d'Eusèbe raconte que, pour se faire aimer de ce fier poëte, une femme lui fit boire un philtre qui égara sa raison, et que, dans un de ses accès de démence, il se tua à l'âge de quarante-quatre ans.

Ce qu'il y a de vrai dans cette légende dramatique, personne ne peut le dire. Mais il n'était pas besoin de philtres vénéneux pour bouleverser les esprits les plus fermes au temps où vivait Lucrèce, en un de ces temps qui annoncent la décomposition et la chute des empires.

Il avait huit ans quand éclata l'effroyable lutte de Marius et de Sylla. Il en avait vingt quand Spartacus, avec ses bandes d'esclaves, mettait en déroute les armées des deux consuls. Il en avait trente quand le Sénat apprit en frémissant le complot de Catilina.

Il y a des hommes qui devant les sinistres événements se jettent la face contre terre, comme les chameliers de l'Arabie devant les tourbillons de sable soulevés par le simoun, et se relèvent quand l'orage est passé.

Il y en a d'autres qui, au risque d'y périr, s'élancent intrépidement dans les hasards de la guerre, dans les désordres des cités, pour réparer un désastre, pour apaiser une fatale effervescence. Ceux-là sont les généreux, les forts. S'ils échouent dans leur entreprise, s'ils sont méconnus, trahis, persécutés peut-être, ils n'en ont pas moins donné l'exemple d'un magnanime dévouement, et un jour vient où justice leur est rendue, où leur courage est glorifié et leur nom béni.

Il y en a d'autres enfin que les turbulences de la foule intimident, que les scènes révolutionnaires épouvantent.

Sans prendre part à de violents débats, sans s'adjoindre à d'implacables hostilités, sans entrer dans de sanglantes batailles, sans exposer leur vie ni même leur fortune dans un ardent conflit, ceux-là peuvent être encore les victimes d'une de ces crises sociales, par l'impression douloureuse qu'ils en éprouvent, par le trouble de leur imagination, par les erreurs où leur état morbide les fera tomber.

Lucrèce m'apparaît comme une de ces victimes des dernières tempêtes de la république romaine. Poursuivi par le souvenir des émotions de son enfance et de sa jeunesse,

pénétré d'un sentiment de terreur par les ambitions qui ne lui rappelaient que les arrêts les plus iniques, détestant les superstitions dont il ne voyait que la grossièreté ou le ridicule, il crut trouver dans la doctrine d'Épicure une consolation, un repos, une lumière ; il se livra à cette doctrine avec une fervente pensée.

Pour se soustraire aux rumeurs de la foule, il se retira dans une profonde solitude ; pour éviter les ambitieux désirs, il renonça à tous ses droits de citoyen romain, à toute participation aux affaires de la cité et de la république. Pour n'avoir plus aucune crainte d'une autre vie, il réduisit son destin à la durée de sa vie corporelle. Il renia l'immortalité de l'âme. Il renia la puissance et la justice de Dieu. Il se jeta dans le néant.

O malheureux Lucrèce ! si grand poëte, qui aurait été, a dit Byron, le plus grand des poëtes, sans son système, qui le gâta !

Une femme du XVIIIe siècle, riche, spirituelle, fort recherchée et tout à coup tombée dans l'infortune, disait aux philosophes dont elle avait accepté les leçons irréligieuses : « A présent rendez-moi mon Dieu, j'en ai besoin. »

Lucrèce ne pouvait implorer, dans ses souffrances, la miséricorde de ses dieux fabuleux retirés dans leurs lointaines régions, absorbés dans leur tranquille béatitude, ne s'inquiétant en aucune façon de ce petit globe formé par les atomes et n'accordant pas la moindre attention aux joies et aux misères des chétifs mortels.

Tel est pourtant dans le cœur de l'homme le besoin d'une croyance à un pouvoir efficace et suprême, que le disciple d'Épicure lui-même n'a pu y échapper. Il emploie à di-

verses reprises, dans son poëme, ces mots : *Rationes, Fœdera, Leges*. Comme l'a très-bien dit un de vos illustres confrères (1) dans un des ingénieux chapitres de ses *Études sur les poëtes latins,* « Lucrèce résume ces lois dans un législateur abstrait qu'il appelle la *nature créatrice*, la *nature gouvernante,* magnifiques expressions qui produisent tout à coup, dans cette espèce de drame philosophique, une péripétie, un coup de théâtre, ramenant sous un autre nom, au sein du monde dont on avait cru la bannir, la divinité. »

Tandis que, dans le fier et sombre isolement de ses vertus philosophiques, de son génie de poëte et de son athéisme, Lucrèce terminait par un douloureux et saisissant tableau de la peste d'Athènes sa cosmogonie matérialiste, sur les bords du Mincio, dans un humble village, près de l'antique ville de Mantoue, grandissait un doux jeune homme qui devait être, dans le cours de sa vie, le plus champêtre et le plus distingué, le plus modeste et le plus élevé, le plus séduisant et le plus grave, le plus césarien et le plus populaire des poëtes latins : Virgile.

Il glorifia et pour ainsi dire consacra la fortune et la puissance du premier empire romain. La fortune a disparu, la puissance a été anéantie ; la glorification est restée.

« Lorsque la vieille Rome, a dit un entraînant orateur, tomba vaincue et sanglante au pied des barbares, l'Église romaine recueillit l'esprit humain comme un enfant abandonné qu'on trouve dans le sac d'une ville, expirant sur le sein de sa mère égorgée. Elle le recueillit ; elle le

(1) M. Patin.

cacha dans ces asiles religieux dont notre siècle a tant aimé l'architecture mystérieuse et hardie. Là elle le nourrit des lettres grecques et latines. Elle lui enseignait tout ce qu'elle savait, et personne alors n'en savait davantage. Elle lui prodigua tous ses soins jusqu'au jour où cet enfant, devenu homme, s'appelle Descartes, Bacon, Galilée. »

Les œuvres de Virgile ont été conservées au sein de ces institutions religieuses si bien dépeintes dans un des mémorables discours de l'homme d'État qui, à l'heure extrême, par une grâce providentielle, a sauvé du débordement de la nouvelle barbarie l'enceinte de Paris, la France et peut-être l'Europe entière. Dans ces institutions furent réunies les épaves du naufrage des sciences et des lettres. Là se reconstituèrent des écoles et des bibliothèques, écoles gratuites, pas obligatoires, bibliothèques ouvertes au public, surtout aux pauvres, selon cette inscription de la bibliothèque Marucinelliana à Florence : *Publicæ et maxime pauperum utilitati.*

Dans ces collections de manuscrits rassemblés à tant de frais et avec tant de soin, les ouvrages de piété occupaient naturellement la première place. Mais les auteurs profanes, rangés sur des tablettes spéciales, n'étaient pas dédaignés, et le pur, l'harmonieux Virgile était, entre tous les écrivains de l'antiquité, un des mieux connus et des plus recherchés.

Au VIe siècle, un de ces moines d'Occident dont M. de Montalembert a, de sa main pieuse, buriné l'histoire, saint Cadoc, du pays de Galles, vint dans notre Armorique fonder un monastère et une école. Très-délicat latiniste, il se plaisait à lire et à relire Virgile. Dans cette joie litté-

raire, il ne pouvait cependant écarter de son esprit une douloureuse pensée. Il craignait que le mélodieux poëte ne fût damné. « Hélas ! s'écriait-il, ceux qui ont si bien chanté sur terre ne chanteront-ils pas au ciel ? » Et le bon religieux pleurait et priait pour le salut de Virgile.

Comme à son murmure on peut suivre le cours du ruisseau caché sous les saules, de même, sous les voûtes des abbayes du moyen âge, on peut suivre les modulations des *Bucoliques,* des *Géorgiques* et de l'*Énéide,* depuis l'heure des ténèbres des sciences et des lettres jusqu'à l'aube de leur renaissance, jusqu'au jour où Dante proclame de nouveau avec un si tendre et si profond respect la gloire de Virgile :

O degli altri poeti onore e lume!

Par les chaires fondées dans les principales villes d'Italie pour les commentateurs de la *Divine Comédie,* le nom de Virgile retentit plus que jamais de tout côté. Il apparaît si merveilleux aux yeux des bonnes gens qui entendent si souvent parler de lui qu'on en fait un Faust comme celui de Gœthe, un *Magico prodigioso* comme celui de Caldéron.

Pour le naïf peuple du moyen âge, Virgile était un de ces hommes dont on ne pouvait attribuer les facultés qu'à une science surnaturelle. Ainsi que Roger Bacon, Albert le Grand, Gerbert, il devait être un magicien.

N'est-il pas, en effet, un magicien, ce poëte qui nous séduit par la mélodie de son rhythme, par la grâce et l'éclat de ses images, par la douceur ou l'élévation de sa pensée ?

On dit qu'il a imité Homère, Euripide, Théocrite. S'il leur a pris quelque forme de composition et quelque idée,

qu'importe ? il n'en a pas moins son caractère distinct, son génie original.

Dès l'une de ses premières œuvres, il nous transporte dans son pays natal, il nous retrace une de ses émotions de joie et de gratitude, une page de son histoire dans la sombre histoire des guerres civiles. Ce berger qui est rentré en possession de son héritage et qui essaye au pied d'un hêtre des airs rustiques, c'est lui. Comme il est ému en parlant du jeune guerrier qu'il a vu à Rome et à qui il doit ses biens, sa liberté ! Comme elle est triste et touchante, la voix de celui qui reste condamné à l'exil et qui va s'éloigner de sa terre natale ! « Heureux vieillard, s'écrie-t-il, tu garderas tes champs qui te suffisent ; mais moi, reverrai-je encore, après plusieurs années, après plusieurs récoltes, le toit de chaume de ma pauvre maison et mon petit royaume ? Un soldat impie possédera ce terrain si bien cultivé. Un barbare prendra mes moissons. Voilà les misères enfantées par nos discordes ; voilà les hommes pour lesquels nous avons ensemencé nos sillons ! »

Ses descriptions ne sont pas longues, mais d'une justesse parfaite. Quelquefois, en un ou deux vers, comme un peintre en deux coups de crayon, il dessine une figure charmante. Ainsi l'enfant qui apprend à connaître sa mère à son sourire, la petite fille qui va cueillir les pommes vermeilles dans l'enclos, et Galatée qui s'enfuit derrière les saules, mais qui, avant de fuir, veut être vue, et celle que Ménalque aimera plus que toute autre, parce qu'elle a pleuré quand il partait.

Quelquefois, par un trait, par un mot, il pénètre jusqu'au fond de l'âme. Les *Lacrymæ rerum* et le *Dulces moriens*

reminiscitur Argos; ces touchantes expressions, hélas ! nous avons bien dû nous en souvenir dans nos jours de combats, dans nos heures de deuil.

Si grand et si modeste, Virgile avait consacré quatre années de sa vie à ses *Églogues*, sept à ses *Géorgiques,* douze à son *Énéide*. Il n'était point satisfait de ce poëme. Surpris par la mort au retour de son voyage en Grèce, sans avoir pu, comme il le désirait, corriger son œuvre, il demandait qu'elle fût anéantie.

Glorieuses aspirations d'un idéal désir ! Naïve et touchante défiance des esprits les plus élevés ! Pétrarque ainsi condamnait au feu ses sonnets qui ont fait sa renommée. Par bonheur ses amis les appréciaient mieux que lui. Par bonheur Auguste connaissait l'*Énéide*. Lui-même avait engagé Virgile à la composer.

Il se disait issu d'Énée ; un grand nombre de patriciens prétendaient descendre des compagnons de ce héros. Pour cette haute aristocratie, l'*Énéide* était un magnifique nobiliaire. Pour les autres citoyens romains, ce récit de voyages et de combats était l'*Odyssée* et l'*Iliade* du fondateur de leur empire. Pour nous, c'est l'un des plus précieux monuments littéraires de l'antiquité, l'œuvre latine la mieux conçue et la plus accomplie.

Nous pouvons ajouter que, par le sentiment religieux, par l'idée platonicienne dont elle est imprégnée, l'*Énéide* forme comme une chaîne d'or entre la poésie païenne et la poésie du christianisme.

Dix-sept siècles s'écoulent. Pour en venir à la troisième traduction de M. de Pongerville, je dois franchir à travers le moyen âge et la renaissance ce grand espace.

En l'an 1625, il y avait au *Christ college* de l'université de Cambridge un jeune étudiant, fils d'un simple bourgeois de Londres, qui souvent irritait ses maîtres par ses désirs d'indépendance, par ses révoltes contre les règles d'une ancienne discipline, et les étonnait par ses facultés intellectuelles. C'était le futur apologiste de la révolution d'Angleterre, le futur poëte du *Paradis perdu ;* c'était Milton.

En 1638, après avoir déjà composé son *Allegro* et son *Penseroso,* ces deux charmants poëmes, il entreprit avec joie une scientifique excursion, et d'abord il se dirigeait vers Paris. A cette époque, l'hôtel de Rambouillet était dans toute sa splendeur. A cette époque, Richelieu avait fondé l'Académie française; Corneille, après le succès du *Cid*, préparait le drame des *Horaces,* et Descartes venait de publier le *Discours de la méthode.*

C'était l'aurore du grand siècle. Le jeune voyageur n'en vit pas les rayons. Sa pensée était fixée sur l'Italie, qu'il désirait visiter depuis longtemps.

Cinquante ans plus tard, son élégant compatriote Addison offrait à Boileau ses compositions latines, et on disait en Angleterre : « Il paraît que notre Addison est réellement un homme de mérite, M. Boileau l'a loué. »

Cinquante ans plus tard, l'évêque Thomas Newton exprimait le désir que la correspondance politique se fît en latin, car, disait-il, si l'on n'y prend garde, la France, par l'universalité de sa langue, en viendra à établir l'universalité de sa monarchie. »

Telle était au XVIIIe siècle la crainte d'un éminent prélat anglais. Et maintenant!...

A son retour en Angleterre, Milton ne pouvait plus guère

songer à tout ce qu'il venait d'admirer en Italie. Il entendait autour de lui les rumeurs sinistres annonçant la guerre, la guerre entre la royauté et le parlement, entre l'Église anglicane et cette multitude de sectes furibondes dont un critique érudit nous a donné la nomenclature dans une excellente monographie (1).

Milton, ainsi que Lucrèce, devait voir son pays en proie aux désordres civils; mais il ne s'éloigna point comme Lucrèce du conflit suscité et dominé par le dictateur britannique, par Cromwell.

Milton eut le malheur de donner l'appui de son éloquence aux raisonnements des régicides, de s'emporter contre un livre attribué à Charles Ier, et de combattre cette œuvre touchante par un libelle dans lequel il outrageait la mémoire de l'infortuné roi.

Milton avait pourtant l'âme généreuse et élevée. Il l'a bien montré par le plus grand nombre de ses écrits, par les diverses péripéties de sa vie privée, par plusieurs incidents de sa vie politique.

Mais que de fois n'a-t-on pas vu les révolutions égarer les esprits les plus lucides et pervertir les consciences les plus honnêtes!

Virgile n'a-t-il pas représenté l'image de la plupart des révolutions dans sa peinture de l'Averne? La descente en est facile. Mais en sortir, mais remonter à l'air, à la lumière : là est la tâche, là est le travail.

Il faut dire, à l'honneur de Milton, qu'il ne fut entraîné à ses erreurs par aucun motif d'intérêt. Il avait la passion

(1) M. E. de Guerle, *sa Vie et ses Œuvres*, 1868.

des libertés politiques et religieuses, et il regardait Cromwell comme le fondateur et le soutien de ces libertés. C'était le temps où bien d'autres en Angleterre s'égaraient, où les ennemis de la royauté, niveleurs et réformateurs, voulaient réformer jusqu'au *Pater*, déclarant qu'il ne fallait plus dire *adveniat regnum tuum,* mais *adveniat respublica tua*. Pour ses deux libelles contre la royauté, il fut pendant quelques jours poursuivi par le gouvernement de Charles II, puis gracié à la demande de Davenant, le poëte royaliste, auquel il avait rendu un service semblable sous la dictature de Cromwell. On voulut même plus tard lui donner une place importante. Il s'y refusa dignement.

Milton avait alors dépassé depuis longtemps ce *mezzo del camin*, cette moitié du chemin de la vie, où Dante entre dans la forêt obscure et sauvage qui lui faisait si grande peur. Il avait par l'excès de ses études et de ses veilles perdu peu à peu la vue. Il était aveugle, pauvre, sans emploi, trompé dans ses ardents rêves de liberté et de patriotisme, éloigné du monde, et souvent, à son foyer, atteint jusqu'au fond du cœur par la déception de ses espérances paternelles.

Un peintre l'a représenté assis dans un élégant salon, à côté de ses filles, qui le regardent avec une tendre sollicitude ; l'une d'elles tenant un livre ouvert sur ses genoux, l'autre appuyant son bras sur une harpe, toutes deux n'attendant qu'un signal pour lui lire un de ses auteurs favoris ou lui faire entendre un de ses chants aimés.

L'image est touchante. Par malheur, c'est une fiction.

Le fait est que, dans les dernières années de sa vie, l'illustre secrétaire du gouvernement britannique n'avait point

une élégante demeure, mais un étroit appartement dans une petite maison à l'une des extrémités de Londres.

Marié trois fois, il n'avait eu d'enfants que de sa première union : trois filles revêches et méchantes, qui ne lui pardonnaient pas sa dernière alliance, bien que leur nouvelle belle-mère fût d'une nature aimable et sans prétentions. Souvent elles se révoltaient contre cette douce jeune femme, et souvent ne témoignaient pas plus de respect à leur vieux père. Dans sa science philologique, il leur avait appris, trop rigoureusement peut-être, à lire avec une exacte prononciation des livres écrits en langues étrangères, sans leur donner la compréhension de ces langues, réduisant de cette sorte une œuvre intellectuelle à une récitation machinale.

C'est ainsi qu'elles lui lisaient la Bible en hébreu, les poëtes grecs et latins, divers ouvrages français, espagnols, italiens ; et elles accomplissaient cette tâche avec peine, de la façon la plus désagréable. Quelquefois aussi, il leur dictait les vers qu'il venait de composer en silence. Mais leur pensée ne s'associait point à la sienne, et leur cœur ne s'ouvrait pas à ses religieux accents. Enfin, faut-il le dire? pour satisfaire à quelques-uns de leurs caprices, pour avoir de l'argent, elles lui dérobaient ses livres et les vendaient.

Pauvre Milton !

C'est dans cet état d'humilité et de pénitence qu'il prit son plus grand essor, qu'il acheva son immortel poëme. Y a-t-il dans l'histoire des lettres un pareil phénomène psychologique, un autre exemple d'une telle vigueur d'esprit en de telles circonstances?

Les Irlandais racontent qu'une bonne vieille femme, aveugle de naissance, alla chercher un jour sainte Brigitte,

et lui dit : « Ouvre mes yeux à la lumière, je voudrais voir ce monde que je ne connais pas. » Sa prière est exaucée. Les images de la vie humaine se dévoilent à ses regards, et elle s'écrie : « Assez! assez! ferme mes paupières. Plus séparée du monde, je suis plus près de Dieu. » Ainsi pouvait dire Milton. Séparé du monde réel qu'il ne connaissait que trop, il voyait par les yeux de l'âme les scènes surnaturelles qu'il a si admirablement décrites : les enchantements du paradis terrestre, les profondeurs du chaos, les ténèbres sulfureuses des régions infernales, et la lumière de Dieu dans les espaces infinis.

Il voyait et il peignait. Il se plongeait de plus en plus dans ses contemplations et il faisait son œuvre. Quelle grandeur dans la structure de cette œuvre! Quelle puissance d'imagination dans la peinture de Satan, dans le récit de ses révoltes et de ses combats! Quel charme idéal dans l'amour d'Adam et d'Ève, et quelle fin mélancolique!

Après leur arrêt de bannissement, lorsque l'archange Michel les eut conduits hors de leur merveilleuse demeure, ils regardèrent en arrière; ils virent au côté oriental du paradis onduler le glaive flamboyant, et, à la porte, des figures terribles, des armes étincelantes.

Quelques larmes tombèrent de leurs yeux. Bientôt ils les essuyèrent. Le monde était devant eux, le monde, où guidés par la Providence, ils devaient choisir leur lieu de repos. La main dans la main, à pas incertains et lents, ils suivirent leur sentier solitaire à travers l'Éden.

Ainsi s'en allaient les exilés du paradis à la recherche d'un vague et lointain bonheur. Ainsi, depuis les premiers âges de l'univers, s'en va l'humanité dans ses rêves et ses

aspirations, et ceux-là ne sont-ils pas les plus heureux qui en leur migration se sentent soutenus, comme l'Adam et l'Ève de Milton, par une cordiale affection et une religieuse pensée?

Klopstock, qui, par la lecture du *Paradis perdu* et du *Paradis reconquis*, conçut l'idée de sa tendre *Messiade*, s'écriait en parlant de Milton : « C'est un être surnaturel. C'est un prophète. Il doit être honoré comme un Ézéchiel et un Isaïe. »

Dryden écrivait, quelques années après la publication du *Paradis perdu*, que la nature avait réuni en Milton le génie d'Homère et celui de Virgile. L'éloge est un peu hyperbolique; mais assurément le *Paradis perdu* de Milton est l'une des plus mémorables compositions de l'esprit humain. Rien n'égale dans les temps modernes quelques-unes de ses qualités superbes. Le Dante n'a point cette sereine lumière, ni l'Arioste cette grâce virginale, ni le Tasse cette faculté de création; et rien ne surpasse dans la poésie ancienne la grandeur du premier livre, ni la magnificence du quatrième, ni les suprêmes enseignements du douzième livre de cette œuvre biblique.

Elle n'a pas été traduite seulement dans notre langue, en vers par Delille, en prose par L. Racine, Chateaubriand, M. de Pongerville et plusieurs autres écrivains. Elle a été traduite en grec et en latin et dans toutes les langues vivantes de l'Europe. Un matin, dans l'un des districts septentrionaux de l'Islande, au bord d'un golfe orageux, je visitais une de ces pauvres habitations construites avec des blocs de laves, couvertes avec des mottes de terre, où en été on voit verdir un peu de gazon. Là, dans les sombres nuits de

cette région boréale, près d'un petit feu de tourbe, à la lueur d'une lampe vacillante, un humble pasteur de village, Jon Thorlaksson, s'était délecté à lire les idéales descriptions de Milton, et avait traduit tout le *Paradis perdu* en vers réguliers, dans la vieille langue de l'Edda scandinave.

Le *Paradis perdu,* l'*Énéide,* la *Nature des choses,* ne sont pas seulement les chefs-d'œuvre de trois époques mémorables. Dans leur ordre chronologique, ils nous représentent l'ascension de la pensée humaine, et forment une sorte de trilogie. Par l'échelle merveilleuse de leur poésie, on s'élève du matérialisme au polythéisme et du polythéisme à la divinité de la foi chrétienne.

Ceux qui ne peuvent lire ces épopées dans la langue où elles ont été composées doivent se réjouir de les voir traduites, et ceux qui, pour en avoir fait l'essai, connaissent les difficultés de ces traductions doivent apprécier le travail auquel M. de Pongerville a, pendant de longues années, consacré sa science de linguiste et son talent d'écrivain.

En 1830, il fut élu membre de l'Académie française; M. de Jouy, qui le recevait, lui dit en parlant de Lucrèce :

« Remarquable par la pureté, l'élégance et l'harmonie du style dont tout le monde est juge, votre traduction l'est encore par cette fidélité qui n'a de véritables appréciateurs qu'un certain nombre d'érudits assez profondément versés dans la langue de Lucrèce pour vous tenir compte des extrêmes difficultés que vous avez vaincues. »

Cet éloge est juste, et on peut l'appliquer tout entier à la traduction en vers d'un choix intelligent des *Métamorphoses* d'Ovide que M. de Pongerville publia sous le titre d'*Amours mythologiques.*

Dans ce recueil, comme dans la version de Lucrèce, le vers est habilement fait, souvent vigoureux, toujours correct et ne s'écartant point des lois de l'ancienne prosodie : l'alexandrin coupé en deux hémistiches, la césure régulière, aucun enjambement.

« Il faut toujours, disait Voltaire, se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille. » Plus ferme dans ses principes, M. de Pongerville ne pouvait rire des idées littéraires qu'il avait appris à respecter dès sa jeunesse. Inoffensif et placide comme il l'était, on ne le vit point guerroyer contre les romantiques ; mais il ne se rallia pas à leur manifeste, et jusqu'à la fin de sa vie il resta fidèle à la forme classique.

Dans cette forme, comme Esménard, Chênedollé, Campenon, Delille et plusieurs autres de ses contemporains, il voulait écrire son poëme. N'ayant point voyagé, il ne pouvait, comme un de ses prédécesseurs à l'Académie, décrire en strophes harmonieuses un magnifique périple (1). Il voulait faire dans sa retraite habituelle un poëme philosophique : *l'Homme!* Ce titre seul implique tout un monde d'idées. M. de Pongerville a commencé cette œuvre et en a publié quelques fragments, où apparaît une pensée philosophique trop indéterminée pour qu'il nous soit possible de la caractériser. Il n'a point achevé son entreprise ; peut-être a-t-il été effrayé de l'étendue qu'il devait lui donner, ou, en relisant la cosmogonie de Lucrèce, l'*Essai sur l'Homme* de Pope, les pages éparses de l'*Hermès* d'André Chénier, peut-être s'est-il dit comme d'Ablancourt : « Mieux vaut traduire

(1) M. P. Lebrun, *le Voyage de Grèce.*

de bons ouvrages que d'en faire de nouveaux qui souvent ne sont pas neufs. » Et, au lieu de composer ce poëme, il a revu sévèrement ses traductions.

Pétrarque, parlant un jour à cœur ouvert de ses sonnets, en citait un vers qu'il avait refait trente-quatre fois.

Goldsmith, le doux poëte, notait comme une bonne journée celle où il composait une strophe. Je ne sais si M. de Pongerville a écrit les siennes avec tant de peine et les a tant de fois raturées, mais certainement tout ce qu'il a fait a été en conscience élaboré. Il était de cette bonne école qui suivait à la lettre le conseil du maître : « Hâtez-vous lentement. »

Assez riche d'ailleurs pour n'être point obligé de compter par un plus prompt travail sur un plus prompt salaire, il n'écrivait point *invitâ Minervâ*. Il attendait l'heure propice.

C'est ainsi qu'il a composé des épîtres et des dialogues pour exprimer une pensée affectueuse ou un sentiment de patriotisme, des notices biographiques où se révèle à chaque page sa bienveillante nature, et un écrit historique dont il a publié la majeure partie dans un recueil périodique, le récit de l'invasion des Anglais en France au XIVe siècle.

De ce lamentable événement il avait eu, dès sa jeunesse, par les souvenirs traditionnels de sa province, une vive impression. Un peu au-dessous d'Abbeville, sa cité natale, est le gué de Blanque-Taque, qu'un traître infâme révéla aux ennemis et par où ils traversèrent la Somme. A quelques lieues plus loin, est le champ funèbre de Crécy.

En relatant ces sombres pages de nos annales, M. de Pongerville n'a point voulu, comme M. James et quelques autres écrivains anglais, composer une œuvre d'érudition,

et il n'a pas eu non plus la prétention de nous faire oublier la chronique de Froissard, ce charmant conteur qui, en *travellant,* comme il dit, de par le monde, a vu tant de princes et appris tant de choses ; mais sa narration est très-correcte et animée par un vif sentiment de nationalité.

A cinq siècles de distance, son cœur se révolte au souvenir de la bataille de Crécy, de la catastrophe de Poitiers, de la spoliation de la France par le traité de Brétigny, et la nouvelle invasion qui nous menaçait, il ne la prévoyait pas dans le paisible arrangement de sa vie.

Ses parents, ayant quitté pour le rejoindre leur province de Picardie, demeuraient avec lui l'hiver à Paris, l'été dans une propriété qu'il avait achetée à Nanterre. C'est là que j'allais le visiter, il y a longtemps, ne songeant guère alors que j'aurais l'honneur de parler de lui dans cette assemblée.

D'ici je vois encore sa blanche maison au fond du vert enclos et les bonnes figures réunies dans cette demeure hospitalière, le banc où l'on allait s'asseoir, après dîner, sous un berceau de feuillage, et le jardin où l'on se promenait à l'ombre des vieux ormes. Le possesseur de ce tranquille domaine pouvait dire comme Horace : « Ce petit coin de terre me sourit plus que le reste du monde. » Il avait, en outre, une joie que l'épicurien de Tibur n'a pas connue, une des plus grandes bénédictions que l'homme puisse obtenir en ce monde : le bonheur de voir à son foyer doucement grandir ses enfants et de garder en même temps près de soi, jusqu'à un très-grand âge, son père et sa mère.

Plus tard il eut encore la joie de voir un de ses fils se distinguer dans l'armée, et son autre fils et son gendre se signaler aussi dans leur carrière administrative.

Pour eux, il ne pouvait manquer de ressentir quelque ambition. Pour lui-même il n'en avait aucune, il ne désirait ni une place lucrative ni un titre officiel.

Mais, en 1847, tout à coup il s'engagea dans la filière administrative, je ne sais pourquoi, sinon pour donner une nouvelle occupation à son activité, car il resta, jusque dans sa vieillesse, alerte et actif, et il avait soixante-cinq ans lorsqu'une ordonnance royale lui conféra l'emploi de conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Quelques années après il entra, avec le même titre, à la bibliothèque de la rue de Richelieu. Puis il fut nommé membre du conseil général de la Seine. Ceux qui l'ont vu dans ces divers emplois se souviennent de l'amabilité de son caractère. Le fonctionnaire était d'une politesse extrême. Et je ne sache pas que le poëte ait jamais fait une épigramme ; au moins je n'en ai pas trouvé une dans la collection de ses œuvres.

Au commencement de l'année 1870, il tomba malade et bientôt s'éteignit.

Il avait demandé à être enseveli près de ses parents, dans le cimetière de Nanterre. Les habitants de ce village lui étaient fort attachés. Tous se rendirent spontanément à ses obsèques, et les principaux d'entre eux se disputaient l'honneur de porter son cercueil.

Ainsi finit une longue vie de quatre-vingt-huit ans, la vie d'un honnête homme, distingué par son talent, ennobli par son travail, heureux par ses affections.

Aux jours de son enfance, dans la retraite où son père l'emmenait, sur les bords de la Manche, en voyant les orages de la mer et en écoutant le retentissement bien plus terrible des orages révolutionnaires, il a pu prononcer le *suave*

mari magno de Lucrèce. Il a traversé, non point sans émotion, mais sans ambitieux combats, les révolutions de 1830, de 1848, de 1851, et il n'a pas eu la douleur de voir l'abîme où nous a jetés notre dernier tremblement de terre.

Si lamentables pourtant que soient nos calamités, nous ne devons pas dire dans un morne désespoir : Heureux ceux qui sont morts ! mais heureux ceux qui vivent encore pour s'entr'aider dans leurs souffrances, pour donner les salutaires exemples du courage civique, pour contribuer, selon leur force, à réparer les désastres de la patrie, pour conserver l'espoir de l'avenir, en tournant les regards vers ces deux rameaux du vieux chêne gaulois, vers ces deux grandes provinces de la France monarchique : Alsace et Lorraine, ces deux sœurs tant aimées !

Au temps de la Terreur, un féroce conventionnel disait à un paysan vendéen : « Je détruirai vos clochers, pour que vous ne voyiez plus rien qui vous rappelle vos vieilles superstitions.

— Eh ! lui répliqua le brave homme, vous ne pourrez pas nous enlever nos étoiles, et on les voit de plus loin. »

La guerre étrangère et la guerre civile la plus cruelle n'ont pas ménagé nos clochers, et jamais, jamais nous n'oublierons le deuil qu'elles ont mis à nos foyers. Cependant elles n'ont pu nous enlever l'image des siècles où sont nos gloires, l'amour du sol où sont nos tombes, ni nos étoiles, rayons de Dieu.

Au fond du Nord, il est un phénomène qu'on ne peut voir sans admiration, bien qu'il se renouvelle régulièrement chaque année. C'est en été, quand vient l'heure de la nuit. Le soleil s'incline graduellement, lentement, à l'hori-

zon. L'ombre ne s'étend pas encore sur la terre. Seulement, à la surface du ciel, il y a comme une gaze blanche qui en atténue légèrement la clarté, et dans les bois, dans les champs, sur les eaux, il se fait un grand silence. La nature s'assoupit. Puis soudain voilà que l'orient s'empourpre, que les rayons lumineux reparaissent et le mouvement renaît. C'est le réveil, c'est l'aube, c'est le jour qui recommence, touchant au jour qui vient de finir.

En me rappelant ce spectacle que j'ai tant de fois contemplé en Suède et en Norvége, je pense que les peuples ont, dans leur été, des phases où leur force vitale paraît s'engourdir, où le soleil de leur gloire semble s'éloigner! Mais patience! on le reverra dans toute sa splendeur, cet éclatant, cet immortel soleil que nul océan ne peut éteindre, que nulle nuit ne peut voiler!

RÉPONSE

DE M. CUVILLIER-FLEURY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. X. MARMIER.

MONSIEUR,

J'ai toujours aimé les voyageurs, ceux qui viennent de loin surtout, qui ont « beaucoup vu, beaucoup retenu, » suivant le mot de notre grand fabuliste, qui ne voyageait guère ; et aussi, Monsieur, quand l'Académie vous a invité à venir vous asseoir au milieu de nous, ce n'est pas sans un certain plaisir secret que je me suis vu appelé par elle à l'honneur de vous marquer la place où vous deviez vous reposer un instant, entre deux voyages.

Depuis le grand écrivain dont l'imagination s'était inspi-

rée jusqu'au génie du spectacle que lui offraient, il y a près d'un siècle, le vieil Orient et la jeune Amérique, jusqu'à cet aimable et infatigable Ampère, dont la succession académique, remplie un moment avec tant d'éclat, se trouve aujourd'hui de nouveau si tristement vacante, l'Académie a toujours accueilli avec distinction ceux que désignaient à son choix des voyages intelligents et sérieux, bien dirigés et bien racontés. La Condamine, écrivain savant et voyageur hardi, était parmi les plus célèbres de vos devanciers. Il avait créé un précédent fait pour vous. Il eut pour successeur dans cette enceinte le traducteur des *Géorgiques*. Vous succédez au traducteur de Lucrèce. Il avait voyagé presque autant que vous, quand c'était plus difficile. Vous avez écrit plus que lui. Vos lecteurs ne s'en sont jamais plaints. Combien de nous, quand s'est fermé le cercle de fer qui devait pendant cinq mois enserrer Paris, ont charmé leur affreux ennui en suivant, à travers le monde, ceux qui avaient eu le bonheur de le parcourir et le talent de le peindre ! Vos livres avaient ce mérite, Monsieur, et je suppose qu'enfermé comme nous, vous en avez relu quelques-uns. Pour ma part, je n'y ai pas manqué. Je recherchais surtout ceux de vos ouvrages qui répondaient à nos impressions du moment. Un exemplaire de votre *Allemagne du Nord* est ainsi sorti de mes mains tout criblé de coups de crayon, qui ne s'adressaient pas à vous...

Étrange contradiction de votre destinée! Combien de gens, dans la prévision trop facile du siége de Paris, avaient senti naître en eux tout à coup le goût des voyages! Vous qui aviez passé une partie de votre vie, passionné pour cette libre allure du voyageur qui était votre vie même,

vous voilà soudain et volontairement renfermé dans une grande ville, séquestré de la France et du monde, sans nouvelles de vos amis et de votre famille, — n'en ayant pas même de ce vaillant général, votre frère, un des défenseurs de Verdun, que quelques heures de route séparaient à peine de vous. Vous aviez voulu être assiégé, vous l'étiez.

Ah! quel souvenir, Monsieur! Je vois encore la lumière qui brillait si avant dans la nuit, au troisième étage de votre maison, dans l'universelle obscurité de nos rues ; je la vois. Vous pensiez à nous, vous écriviez pour l'Académie. Ce travail auquel se livrait votre plume vigilante, c'était votre discours d'aujourd'hui que vous prépariez. Mérimée raconte qu'un jour, en 1812, pendant la désastreuse retraite de Russie, le comte Daru, voyant entrer le matin dans sa tente un jeune auditeur, le spirituel Stendhal, rasé de près et habillé avec soin : « Vous avez fait votre barbe, Monsieur, lui dit-il; vous êtes un homme de cœur! » Vous aussi, qui, parmi les angoisses de notre malheureuse ville et dans ce trouble incessant, pouviez recueillir les calmes échos de votre pensée solitaire, vous étiez un brave. Votre discours se ressent de cette sérénité de votre esprit, qui n'ôtait rien aux amertumes de votre cœur patriote.

Quel temps, Monsieur! j'en puis parler. *Miserrima vidi!* Et de tels souvenirs, si présents encore à bon nombre d'entre nos confrères, ne sauraient compter ici pour des réminiscences trop personnelles ou pour d'oiseuses digressions. La prévoyance est faite de mémoire. Il faut que la France se souvienne pour qu'elle s'éclaire. Il faut que son expérience serve à sa raison, que le bonheur à venir de notre pays soit le fruit douloureusement mûri de sa tar-

dive sagesse. Souvenons-nous donc, et que chacun apporte son témoignage au trésor commun de la raison publique, qui, en France, ne sera jamais trop soigneusement entretenu ni trop richement doté.

Vous aviez vu le siége de Paris et ses misères. Une épreuve autrement cruelle vous était réservée. Après le 18 mars, vous étiez resté chez vous. Vous avez tout vu. Terrible spectacle, que nous retrouvons, hélas! à plus d'une page de nos orageuses annales, presque toujours à Paris : la démagogie complice de l'ennemi extérieur pour consommer, avec un faux air de patriotisme, la ruine du pays; les convoitises factieuses et cupides exploitant les malheurs publics, comme ces sauvages qui courent au pillage du navire désemparé; l'anarchie s'abattant sur la patrie sanglante et mutilée et bondissant sous l'ivresse, pendant la captivité ou l'absence de nos rois, dans l'incendie ou l'assassinat! Ah! que j'ai songé souvent, pendant ces extrémités du fatal naufrage, à ces vers si connus du grand poëte que vous avez si bien jugé :

Quand l'océan s'irrite, agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblants matelots,
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots;
Et quoique à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite (1).

Mais non, quoi qu'en dise Lucrèce, traduit par votre éminent prédécesseur, non, ce honteux bonheur de voir,

(1) Traduction de *Lucrèce*, par M. de Pongerville (1re édition).

sans en être atteint, le malheur des autres, cette satisfaction tristement égoïste, elle n'avait pas profité à ceux qui avaient assisté de loin à nos infortunes. Combien nous disaient au retour : « Nous avons plus souffert que vous ! »

J'ai dit que vous aviez bien jugé Lucrèce. Ai-je besoin d'ajouter qu'en vous associant à ses travaux, l'Académie espérait justement trouver en vous un juge excellent des œuvres de l'esprit, dans ces nombreux concours ouverts par elle à tous les genres de littérature sérieuse, et qui ne vous ont pas été trop contraires ? Votre carrière se compose de deux tendances en apparence opposées, mais dont l'une a été la cause et l'aiguillon de l'autre. En vous le lettré couvait sous le voyageur. Au premier rayon de soleil, soit parmi les cèdres du Liban, soit au milieu des glaces du Spitzberg, le lettré prenait l'essor. Du jour où, avec une plume de hasard, dans le premier abri venu, vous aviez écrit votre première page, le sort en était jeté ; et pendant plus de quarante ans le voyageur en vous, ni le lettré, ne devait plus s'arrêter que pour rajuster sa valise ou corriger ses épreuves.

Je ne parle pas des fonctions publiques qui vous rappelaient quelquefois en France. Elles s'arrangeaient de votre double vocation, étant toutes littéraires et nullement assujettissantes. Elles vous attachaient, comme conservateur, à des bibliothèques où d'autres conservaient, pour vous, les livres que vous consultiez entre deux voyages. Les ministres, avouez-le, ne vous tenaient pas rigueur. Non-seulement ils vous laissaient un grand loisir ; ils vous donnaient des missions qui justifiaient et au delà vos absences. L'un d'eux vous emmenait avec lui en Algérie ; un autre vous

attachait pour dix ans à la commission scientifique présidée par le savant Paul Gaimard, comme historiographe de la marine. Chacun en ce monde demande, plus ou moins, de l'avancement, des titres ou des croix; vous demandiez des congés. « Voir, c'est avoir, » a dit Béranger. Ah! vous étiez riche! Quel millionnaire aurait pu se croire mieux pourvu que vous? Vous aviez le monde. Un jour, vous renonciez à une chaire de littérature qui vous confinait au fond d'une province. Vous aviez là pourtant un auditoire empressé et, si j'en crois vos souvenirs, particulièrement aimable. Les dames du chef-lieu avaient obtenu, contrairement à tous les usages universitaires, d'assister à votre cours de littérature, et, pendant l'absence forcée de leurs maris ou de leurs pères trop occupés ailleurs, elles vous tenaient fidèle compagnie... Une brise de mer vint à souffler, le port de Brest vous réclamait; la corvette de Gaimard armait pour le Nord: adieu la littérature! « La littérature! » avait dit un jour M. Villemain, « elle mène à tout, à condition d'en sortir. » Il avait bien prouvé le contraire.

Vos années se comptent désormais par des congés, chaque année (de 1834 à 1864) par quelque nouveau volume. Votre style se ressent-il de cette succession rapide de vos écrits? Oui, sans doute; c'était son mérite. *Sermo pedestris*. Votre plume allait vite et poussait devant elle vos nombreux lecteurs. Les revues les plus accréditées s'ouvraient à vos correspondances. Vous exploriez ainsi successivement, et vos lecteurs avec vous, l'Islande, le Danemark, la Suède, la Russie, la Hollande, — les deux Allemagnes aujourd'hui réunies pour notre malheur, — tout le Nord jusqu'en Laponie, une grande partie de l'Orient depuis le Danube

jusqu'au Nil, les pays du soleil et la région des neiges, la grande république américaine et le *far west* livré à l'envahissante émigration, et jusqu'à ces turbulentes républiques du Sud où vous trouviez un jour le trop célèbre Rosas, moitié dictateur, moitié banquier, déjà menacé dans son pouvoir et fort décidé à sauver la caisse... J'essaye de résumer, par quelques noms propres, la série volumineuse de vos ouvrages. Il y a tel pays où vous êtes revenu deux ou trois fois. Et puis vous allez toujours plus loin que personne. Regnard, notre aimable comique, se vantait d'avoir touché aux limites du monde. Vous, Monsieur, qui avez atteint le 82e degré de latitude, à 8 degrés du pôle : « Ah ! quel chemin le bon Regnard aurait eu encore à faire, me disiez-vous un jour, avant que la terre manquât sous ses pieds ! »

Le mérite de vos écrits, c'est la vérité. La sincérité est votre qualité maîtresse. Vous y sacrifiez parfois jusqu'à l'abnégation, laissant à d'autres plumes plus populaires l'entraînante jovialité de leurs « impressions. » Vous n'entraînez pas votre lecteur ; vous le gardez facilement, quand vous l'avez. Vous aimez le merveilleux, celui qui s'offre naturellement à vous, dans les « légendes » locales, dont vous êtes très-friand. Tel est votre honnête mérite, Monsieur, et grande est l'utilité de vos écrits, qui, dans leur genre, sont des classiques. Ils sont certainement fort nombreux. Est-ce un défaut, si chacun d'eux est relativement court? Vous n'avez pas fait un voyage sans en tirer un livre. Vous n'avez pas fait un livre sans donner à votre lecteur le désir de faire après vous le voyage.

Des livres, on en fait beaucoup et partout. Un caractère ayant son originalité et son relief, cela n'est pas déjà si

commun. Vous êtes, Monsieur, ce que je me suis permis d'appeler un jour, parlant de vous avec le sourire de l'amitié, « un voyageur convaincu (1); » c'est-à-dire qui n'a pas seulement le goût des voyages, mais qui obéit, le jour où il part, à cette conviction, enracinée chez lui, que l'homme n'est pas fait pour rester en place, et qui a le courage de son opinion.

Vous étiez donc un voyageur d'instinct et de race. Vous n'auriez pas trop contredit Montaigne, lui qui voulait, » pour « frotter et limer, comme il disait, la cervelle de l'homme « contre celle d'aultruy, qu'on commenceast à le promener, « dez sa tendre enfance, par les nations voisines (2). » Je crois bien, en effet, si on vous avait consulté, que, pour faire vos *promenades* (La Condamine appelait ainsi ses voyages à l'Équateur), vous n'auriez pas attendu votre vingt et unième année. Vous étiez si pressé! Ni intérêt, ni calcul, ni prétention d'aucun genre : vous n'aviez que d'honnêtes mobiles. « Ma prétention, écriviez-vous un jour, partant pour l'Algérie, était de ne pas enseigner la guerre au maréchal Bugeaud, la politique au comte de Salvandy, de ne rien demander, et surtout de ne rien prendre... » Aucun intérêt, je le répète. Une vraie passion! Marche! marche! vous disait le dieu de vos rêves, qui prenait, dans vos poétiques réminiscences, suivant l'inspiration du moment, toutes sortes de formes diverses, ange, démon ou sirène :

Oui, dans le vent du soir qui traverse la plaine,
Dans le soupir de l'onde et le chant de l'oiseau,

---

(1) *Historiens, poëtes et romanciers,* 2e série. Paris, 1863.
(2) *Essais,* chap. XXV.

Quand je suis seul, j'entends une voix de sirène
Qui m'appelle toujours vers un monde nouveau... (1).

J'emprunte ces vers à un de ces recueils dont vous couronniez volontiers vos récits, et où se trahissait ce côté tendrement rêveur de votre nature, que les voyages n'affaiblissaient pas. Un mot de vous peint encore mieux pourtant que vos vers votre insurmontable vocation : un jour, à une époque où, très-attiré par le grand monde, causeur recherché des meilleurs salons de Paris, vous passiez tant de douces heures dans cette société d'élite, vous me disiez : « Ces sociétés m'enchantent et ces salons m'étouffent... Il faut que je parte. J'ai la nostalgie de l'espace. »

Tout servait à votre destinée ; vous aviez, entre autres, à un remarquable degré, le goût des langues. Dans un pays tel que le nôtre, votre exemple est bon à signaler, Monsieur; vos procédés, bons à connaître. Vouliez-vous, par exemple, apprendre l'allemand? « Cette année, écriviez-vous (en 1832, vous aviez vingt-deux ans à peine), je partis pour l'Allemagne et m'en allai droit à Leipzig, sans savoir un mot d'allemand, et je me mis en pension dans une bonne famille bourgeoise qui ne savait pas un mot de français. Je dînais et soupais avec elle. La conversation n'était pas facile. Nous parlions par signes, comme les muets. Mais à force de chercher les mots dans le dictionnaire et à force d'en entendre prononcer, j'en vins bientôt à en savoir assez pour traduire des contes populaires, que la maison Levrault, de Strasbourg, voulut bien imprimer et vendre à mon profit. Avec

(1) *Lettres sur l'Islande.*

le produit de ce travail, je pus visiter une partie de l'Allemagne du Nord; et quand je revins en Saxe, deux ans plus tard, je courus chez mes bons hôtes, avec qui je pouvais maintenant causer tout à mon aise, non sans pouvoir aussi leur offrir, le dimanche, une bouteille de vin du Rhin; car j'étais plus riche qu'à mon premier voyage... »

C'est ainsi, Monsieur, que vous aviez appris l'allemand, puis le danois et l'islandais. Après les langues du Nord, celles du midi ne pouvaient avoir de secrets pour vous. Vous saviez l'anglais de longue date. Apprendre les langues, c'était, dans vos moments de tristesse, quand, par exemple, une révolution avait troublé notre pays, votre ressource contre le découragement. Aussi en savez-vous beaucoup. A la fin de février 1848, notamment, tombé dans un affreux marasme, vous achetez un dictionnaire russe, et vous voilà à l'ouvrage, non pas consolé, mais ranimé. Le renom que vous aviez de connaître à fond les idiomes du Nord vous avait mis un jour, dans des temps plus heureux, en rapport avec un des rois de l'Europe qui savait le mieux toutes les langues, le sage roi Louis-Philippe. Vous reveniez alors du Danemark. Il désira vous connaître. Il avait fait autrefois, comme vous veniez de le faire, le voyage du cap Nord. Il engagea avec vous, dès votre arrivée, une conversation en danois, et, pendant une heure que dura l'entretien, le roi vous parla des lieux que vous veniez de parcourir, avec une telle sûreté de mémoire qu'il vous parut, c'est vous qui le racontez, encore mieux informé, après quarante ans, que vous ne l'étiez peut-être vous-même, après quarante jours (1).

(1) *Lettres sur le Nord.*

L'écueil des voyages dans un esprit mal fait, c'est parfois un certain affaiblissement de l'instinct patriotique, qui résulte d'une recherche trop habituelle d'affections et d'émotions extérieures. La patrie est volontiers exclusive et jalouse,

> . . . . . Et, pour le trancher net,
> L'ami du genre humain n'est pas du tout son fait...

Dieu merci, Monsieur, « cette vaste complaisance, » comme l'appelle notre grand comique, n'a jamais balancé en vous l'amour de votre pays natal. Mais ce dernier sentiment n'était en vous ni étroit ni exclusif. Il vous préservait de l'engouement cosmopolite, il vous permettait la bienveillance. Vous êtes un voyageur bienveillant. Tout voyageur français a presque naturellement le défaut contraire. Nous sommes trop souvent, loin du clocher natal, dénigrants par vanité et injustes avec étourderie. Laissez-moi le dire, Monsieur, après vous avoir lu : la bienveillance est la moitié de la clairvoyance. Les pessimistes sont des aveugles. L'esprit de dénigrement étourdi n'est pas seulement le fléau des relations politiques entre les hommes ; il est un bandeau sur les yeux d'un voyageur. Vous êtes donc bienveillant. Partout où vous rencontrez un visage humain, fût-ce d'un Lapon, éclairé d'un rayon de bonté à défaut de soleil ; partout où vous recevez, fût-ce chez les Tschoukis et sur la cime du Caucase, l'étreinte expressive d'une main loyale, votre cœur s'ouvre aux braves gens, aux honnêtes femmes, aux esprits sincères, aux bonnes âmes. Il en reste plus qu'on ne croit sur la terre ; s'il y en avait moins, le monde finirait. Ce sont les honnêtes gens qui le font durer. L'expérience du voya-

geur a aidé en vous cette conviction du philosophe. Vous êtes de ceux qui croient que Dieu a fait l'homme à son image, et vous le croyez, même après avoir, comme le vieil Homère, « vu tant d'hommes et tant de villes, » même après avoir relu Lucrèce. Vous croyez à la ressemblance, en dépit des contrefaçons. Ce sentiment, Monsieur, et cette conviction, vous les aviez portés partout avec vous comme d'excellents guides, dans vos plus lointaines pérégrinations. Ils se retrouvent partout sous votre plume, vers ou prose, comme l'effusion d'une âme naturellement aimante.

. . . . . .

Les hommes seuls entre eux ont posé ces barrières
Qui s'effacent déjà, qui tomberont un jour;
Car du nord au midi tous les hommes sont frères;
La nature partout chante son chant d'amour...

Telle était, Monsieur, votre bienveillance. Elle vous avait fait des amis partout : tantôt ces paysans qui, sur votre bonne mine, vous donnaient l'hospitalité dans les steppes de la Moscovie, ou ces Nomades qui vous ouvraient leur tente dans les défilés du mont Carmel; tantôt de petits bourgeois, comme cette bonne hôtesse de Weimar qui, voyant votre embarras un soir que vous étiez invité à dîner chez le grand-duc, vous louait, au prix de 18 *groschen,* un chapeau à trois cornes, une épée avec son ceinturon et une chaise à porteurs. Dix-huit *groschen* pour ressembler à un marquis, c'était pour rien! Ce grand-duc était aussi un de vos amis. Vous en aviez d'autres. En Danemark, le vieux roi Frédéric II, celui que les traités de 1815 avaient dépouillé d'une partie de ses États et à qui on disait au con-

grès de Vienne : « Vous avez gagné tous les cœurs ! — Soit, répondait-il, tous les cœurs, mais pas une âme. » En Suède, c'était Bernadotte, que 1815 n'avait pas trop brouillé avec les Français ; en Hollande, le roi Guillaume, qui aurait pu leur garder rancune. Vous les aimiez, ces augustes personnages, sans trop le leur dire, songeant, avec Andrieux, un de vos prédécesseurs dans notre compagnie, et qui n'était pas plus courtisan que vous,

. . . . . Que ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.

Après cela, le dirai-je, Monsieur ? vous n'êtes pas toujours bon. Votre bienveillance a son revers, et ce revers a son relief. « Depuis les frontières de France jusqu'aux murs d'Alexandrie, dites-vous quelque part, j'ai compris que, sans changer de principes, on pouvait être conservateur aristocrate en Suisse, progressiste en Autriche, réformateur en Hongrie, révolutionnaire en Valachie et en Moldavie, adversaire de la Russie des rives du Danube jusqu'à celles du Jourdain, ennemi de l'Angleterre partout où elle se trouve en présence des intérêts de la France et du catholicisme (1). » Vous écriviez ces lignes en 1846. Vous en laisseriez bien quelques-unes aujourd'hui ? Votre livre *Sur la Russie* fut interdit dans l'empire du czar, « à cause, pensiez-vous, du chapitre sur la Pologne. » Il y avait bien aussi quelque autre raison. Un jour, en effet, votre éditeur de Paris vous montre une lettre qu'il venait de rece-

(1) *Du Rhin au Nil.*

voir de Pétersbourg. C'était un libraire, son correspondant, qui lui écrivait : « La police vient de défendre ici la mise en vente des lettres de M. Marmier sur la Russie. Envoyez-m'en d'urgence trois cents exemplaires. »

Juste et sévère pour la Russie, que vous n'avez voulu ni flatter, car elle était puissante, ni dénigrer à une époque où c'était la mode, vous aviez déjà le pressentiment du mal qu'une autre nation, alors moins redoutable, devait nous faire un jour. La Prusse a eu sa part de vos bonnes impressions ; elle a trouvé en vous plus tard, dans un de vos meilleurs écrits, et avant nos malheurs, un témoin impartial, mais peu flatteur (1). C'était le temps où tout le monde croyait à la bonhomie des Allemands. En vain Chamfort nous avait dit autrefois : « Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. » Ces bons Allemands ! disait-on depuis un siècle ; vous le disiez aussi ; et ils nous le rendaient bien, si j'en crois vos récits : « Nous les aimions, vos bons petits soldats, vous racontait un jour une vieille aubergiste. A peine installés dans nos maisons, ils s'y trouvaient à l'aise et mettaient tout le monde à l'aise. Ils aidaient la cuisinière ; ils berçaient les petits enfants ; ils riaient et chantaient... » Votre hôtesse avait raison : « Nos soldats, disait le général Foy, se faisaient redouter en masse et adorer en détail... » On s'aimait donc peut-être plus qu'il ne fallait, sur les deux rives du Rhin. Vous étiez sous le charme, comme tant d'autres.

Êtes-vous toujours du même avis ? Ainsi se transforment souvent, après une période de temps plus ou moins lon-

(1) *Souvenirs d'un voyage.*

gue, les qualités distinctives d'une race ; et, chose étrange ! après un siècle, quelquefois moins, un survivant ou un revenant, Mathusalem ou Épiménide, ne reconnaîtrait plus le peuple où il aurait vécu ou dormi. Les bons Allemands ! et les Anglais abolitionnistes ! Et ce peuple de braves, personne ne le conteste, qui a un chapitre de son histoire qu'il n'a pas rougi d'intituler *la Terreur!* Et le peuple spirituel par excellence ! N'achevons pas ; c'est une réputation à refaire...

Sur ces questions de philosophie historique, Monsieur, nous étions depuis longtemps d'accord. La politique ne vous attirait pas. Elle vous trouvait toujours ferme et toujours fidèle. Vous n'attendiez rien de vos opinions. C'est le moyen de les conserver. Vous étiez libéral tout juste, mais vous l'étiez. Vous étiez chrétien avec tolérance, mais vous l'étiez. Le voyage que vous avez fait aux États-Unis, en 1848, boudant la révolution, et cherchant une république meilleure que celle de Février, ne vous avait pas converti en Mormon ni rendu républicain. Au contraire. Laissez-moi vous dire à ce propos que votre goût pour la sociabilité française et pour les salons parisiens vous avait insuffisamment préparé à cette épreuve. Ce spectacle d'une société où tant d'habitudes grossières et d'attitudes excentriques font cortége à la liberté, révoltait en vous l'homme de bonne compagnie ; l'observateur impartial fermait les yeux sur la valeur des institutions républicaines, si grandes quand c'est un peuple vraiment sensé qui les pratique... Mais nous étions au lendemain d'une révolution. Vous avez vos faiblesses tout comme un autre ; vous vous vengiez.

Les États-Unis n'en mourront pas ; votre livre restera,

témoignage amusant et suspect de ce que vous avez vu, sincère organe de ce que vous sentiez. Et puis cela n'a pas duré longtemps. Vous avez quitté l'Amérique. Dans l'univers il y avait pour vous un lieu de prédilection, c'était la France ; dans la France, l'Académie. Vous vous rappeliez qu'au début de votre vie active, sur la proposition de M. Guizot, déjà illustre et puissant par l'éloquence, quand vous n'aviez pas vingt-cinq ans, l'Académie vous avait accordé, par une décision sans précédent, le subside qui vous permit d'aller en Islande. Vous ne l'avez jamais oublié. Non-seulement vous avez écrit pour faire preuve de littérature ; vous avez écrit avec conscience pour plaire à l'Académie. Entrer à l'Académie, c'était votre vœu secret avant d'être votre franche et légitime ambition. Vous sembliez dire : J'ai été son obligé, deux ou trois fois son lauréat ; je veux être davantage ; je lui dois cela. Votre reconnaissance avait déjà fait plus des trois quarts du chemin, quand l'Académie a voulu vous donner un témoignage décisif de son estime pour tant d'excellents livres dont vous aviez doté la littérature des voyages, sans parler de ceux qu'elle avait couronnés à d'autres titres.

De ceux-là, je ne parlerai pas, non parce que la plupart sont des romans ; vous aurez ici pour confrères, Monsieur, des écrivains de beaucoup d'esprit qui sont de grands romanciers. Pour vous, conteur plus habile qu'inventeur fécond, vous arriviez facilement à l'intérêt sans prétendre à la surprise et sans trop exagérer l'émotion. Mais celles de vos œuvres de ce genre qu'a justement distinguées l'Académie française ont été analysées, en leur temps, et louées dans cette enceinte par une voix qui impose silence à la

mienne. Cet incomparable suffrage de notre ancien secrétaire perpétuel relevait en vous, dans ces écrits relativement secondaires, « le ton naturel, la pureté du style, des mœurs naïves, disait-il, et des sentiments profonds. » Il a loué surtout vos *Fiancés du Spitzberg,* cette simple histoire où vous pouviez vous croire dispensé d'élever beaucoup la température de l'amour, et où vous avez semé pourtant de touchants épisodes de sentiments. Quant à *Gazida,* qui porte aussi sur son front de jeune fille une de nos couronnes, M. Ampère, qui connaissait si bien cette contrée du Canada indien où votre héroïne a vécu et souffert, avait attesté au sein de l'Académie la vérité de vos tableaux, et un bon juge de l'honnêteté en toute chose, le duc de Broglie, disait qu'il fallait honorer en vous, par ce prix qui vous était destiné, « l'écrivain et l'honnête homme. » Ces œuvres, du reste, romans d'imagination, de mœurs ou d'histoire, auxquels je n'ai plus le temps de donner même une simple mention, étaient encore des voyages. La fiction faisait revivre pour vous, sous une autre forme, les contrées que vous aviez parcourues. Elle les éclairait de sa douce lumière. Les nombreuses traductions par lesquelles vous vous reposiez de vos longues fatigues, et qui préludaient souvent à vos inventions romanesques, avaient le même caractère : c'était autant d'excursions que vous faisiez dans les divers pays des conteurs qui vous avaient amusé, des historiens qui vous avaient instruit, des poëtes qui vous avaient charmé. Romans ou traductions, c'est presque la moitié de vos œuvres complètes, qui ne vont pas à moins de cinquante volumes, et dont la véritable unité, c'est vous, Monsieur, qui, sans grande prétention d'originalité, vous y

êtes peint vous-même. La physionomie dont j'ai essayé de donner ici les principaux traits, vous en aviez fait partout l'esquisse modeste et vraie. Vous qui n'avez jamais cherché ni la fortune, ni le lucre sous aucune forme, ni les succès d'argent et de bruit; vous qui avez aimé avec désintéressement les bons livres, les honnêtes gens et le beau monde, il y a une chose que vous avez toujours faite avec une préméditation très-marquée; ce sont vos écrits. Il fallait que tous, de près ou de loin, en prose ou en vers, histoire littéraire ou récits, œuvres originales ou comptes rendus, fictions ou traductions; il fallait qu'ils vinssent tous se ranger, cortége obéissant et attrayant, à la suite du voyageur, qu'ils servissent à sa destinée et à son renom. C'est ainsi que l'Académie vous a compris; et c'est à tous ces titres qu'elle vous a choisi, comme on recherche, pour fêter ses amis, ces vins généreux qui ont fait le voyage des Indes et qui n'en sont que meilleurs.

Si l'Académie avait eu l'idée d'opposer à la tranquille destinée de M. de Pongerville la volontaire agitation de la vôtre, elle a bien fait de vous prendre, Monsieur, sans parler de tant d'autres raisons qui l'ont décidée. Le contraste ne pouvait être, en ce sens, plus complet. Vous étiez le mouvement, il était le repos; — repos intelligent et occupé, ardent à l'étude, très-libre dans ses préférences, allant droit à ce qui était difficile ou qui semblait impossible; témoin la traduction de Lucrèce. « Les longs ouvrages me font peur, » disait-on à l'époque où ils étaient très-courts et d'une qualité supérieure. M. de Pongerville, partant pour ce long voyage dans les régions désolées du naturalisme, pouvait passer pour intrépide. Il était né pour le travail sédentaire et fait pour la vie privée; il faut même que vous me permet-

tiez de le reprendre à mon tour dans ce milieu où vous l'avez laissé, peut-être un peu vite. Je sais bien pourquoi. La vie qu'il a si admirablement conduite, au sein d'une famille vaillante et charmante, vous en avez joui un instant; vous en avez eu, sous la forme la plus gracieuse, la vive image, bientôt disparue; et vous avez dû dire un jour, voyant cette place vide devant votre foyer éteint, comme le Teucer du poëte à ses compagnons de route : « Amis, laissons ces joies de la vie humaine... demain nous reprendrons la vaste mer! » M. de Pongerville avait ce genre de bonheur intime qui, plus que la grandeur peut-être, « attache au rivage.» Il avait eu comme vous un père vigilant et savant. Sa famille était ancienne en Picardie comme la vôtre en Franche-Comté. Nicolas Sanson, le célèbre géographe, le créateur en France de cette science qu'il eut charge d'enseigner à Louis XIII, et que nous savons encore si mal, était un de ses ancêtres. Sanson fut anobli par son élève, comme un de vos aïeux maternels l'avait été en 1526 par Charles-Quint. L'écusson de noblesse du géographe portait trois sansonnets, que M. de Pongerville avait soigneusement conservés dans celui du poëte. Plus chanceux que vous, il avait sauvé quelques débris de la fortune de ses pères, et il s'était trouvé dès sa jeunesse, quand il eut à en chercher l'emploi, en possession d'une indépendance qui aide tant de gens à s'en passer. Quant à lui, son siége était fait. Il était prédestiné aux lettres comme vous aux voyages, et dès l'âge de vingt ans il se vouait à Lucrèce; à trente ans il montrait des chants entiers de sa traduction en vers; il la publiait à quarante.

Je ne donne pas ces dates pour revenir sur ce que vous

avez si bien dit, mais pour vous tenir compte d'une découverte qui vous est due; car ces dates, c'est vous qui nous les donnez. C'est vous qui faites naître M. de Pongerville en 1782. Aucun de ses biographes n'était allé si loin de l'autre côté du siècle (1). Il y a donc là une sorte d'énigme historique. J'en ai le secret, ou plutôt nous l'avions tous à l'Académie. M. de Pongerville n'aimait pas à dire son âge. C'est une originalité qui s'explique chez les personnes que l'âge n'a pas trop maltraitées. L'auteur de la traduction de Lucrèce avait eu cette bonne chance. Il avait une vieillesse verte et vigoureuse. Sa taille était restée droite, son corps alerte, ses cheveux n'avaient qu'à moitié blanchi. « Voyons, lui disions-nous, cher confrère, quand on porte si allègrement une si belle vieillesse, il faut lui laisser sa date. » — « Je l'ai oubliée, disait-il avec un sourire qui disait autre chose ; mais, pour me croire tout à fait jeune, j'ai de trop vieux amis. » Il aurait répondu volontiers comme Moncrif, auteur d'une *Histoire des chats*, et qui mourut très-vieux; Louis XV lui disait : « Monsieur Moncrif, on vous donne quatre-vingt-deux ans ? — Oui, Sire, mais je ne les prends pas. »

Vous avez, Monsieur, judicieusement limité la carrière de M. de Pongerville entre les trois grands astres dont il a été tour à tour le satellite docile et brillant, Lucrèce, Virgile et Milton. Vous êtes allé, avec beaucoup d'étude, les chercher dans cet empyrée poétique où ils résident, voulant ainsi reporter une partie de leur immortel éclat sur leur modeste

---

(1) Voir la judicieuse *Notice* de M. Léon Halévy et le *Dictionnaire* Vapereau.

imitateur. Je ne vous suivrai pas sur ces hauteurs. Je ne m'y perdrais pas plus que vous. Notre métier de critique nous les rend familières, même si notre goût ne nous les faisait aimer. Lucrèce, Virgile, Milton, le génie poétique mis tour à tour au service de la plus sophistique hardiesse, de la plus exquise sensibilité, de l'imagination la plus prodigue; — Lucrèce, Titan révolté; Virgile, tendre et viril amant de la muse; Milton, l'archange aveugle dont les flammes de l'Érèbe ont brûlé les yeux; — Lucrèce, qui donne à la nature ce qu'il ôte à Dieu, mais avec de telles couleurs que, quoi qu'il fasse, Dieu y reste; Virgile qui fait sa Didon si malheureuse et si touchante, qu'en dépit de son suicide elle fera pleurer saint Augustin; Milton enfin, qui semble avoir créé son démon à l'image des régicides de son temps, pour leur gloire presque plus que pour leur confusion.

Oui, Monsieur, vous avez raison, c'est surtout dans la compagnie de ces trois grands poëtes que M. de Pongerville a vécu soixante ans, qu'il a senti, qu'il a pensé, presque plus qu'il n'a traduit. Ce sérieux labeur n'était pas toute sa vie. Il aimait comme vous, presque autant que vous, cette société parisienne dont il ne s'est guère éloigné plus loin que Nanterre. Une certaine activité dans des fonctions publiques ne lui déplaisait pas. M. de Salvandy lui avait un jour fait espérer un siége à la chambre des Pairs. Le poëte préféra l'emploi de conservateur adjoint à la Bibliothèque royale, qui lui permettait de continuer, dans la section de géographie, les travaux de son aïeul. Une part très-large de son loisir appartenait encore à des essais originaux où s'épanchait sa verve plus abondante qu'on ne le croyait, et où se montraient aussi le caractère, l'esprit, les sentiments,

j'allais dire les passions de l'austère traducteur, connu comme tel et confiné en quelque sorte dans cette renommée exclusive.

C'était l'époque où les fidèles de la grande antiquité, se sentant serrés de près et menacés par de hardis novateurs, se défendaient à outrance. « Il y a deux sortes de classiques au sens moderne, disait en riant M. Cousin, les classiques du soleil et ceux de la lune. » M. de Pongerville était parmi les premiers. Sûr de lui-même, il suivait d'un œil inquiet et pénétrant le cours troublé des œuvres contemporaines. En prose, il était patient. S'il s'emportait parfois, c'était en vers ; et, tandis que M. de Jouy, dans sa réponse au discours de réception de son savant confrère, signalait comme « un scandale sans excuse » la vogue croissante de l'école romantique, le traducteur de Lucrèce se contentait de la vouer au feu, dans une boutade rimée, dont le public ne connaissait rien :

Toi, dont l'ardente et dévote furie
A mis au feu la docte antiquité,
Du saint prophète apôtre redouté,
Des beaux écrits illustre incendiaire,
Renais, Omar, pour un fait tout contraire !
Anéantis ces livres éhontés,
Ces livres fous, par des fous enfantés,
Rebut de l'art...., etc.

Je cite ces vers, sans les aimer; M. de Pongerville ne les eût pas faits quelques années plus tard. Quand le célèbre auteur des *Feuilles d'automne* vint demander un siége à l'Académie, où Lamartine l'attendait depuis dix ans, M. de Pongerville se prononça ouvertement pour lui. En toute

question, il avait son franc parler : philosophie, religion, politique, histoire. J'ai eu sous les yeux une épître assez vive qu'il adresse à un roi de Bavière, après nos désastres de 1815. Ce roi avait appris à faire des vers et il en abusait pour insulter la France abattue :

D'un peuple que vous-même adoriez triomphant
N'accusez plus l'honneur; l'honneur vous le défend.

Dans une autre pièce, *Sur la peine de mort*, il montre l'échafaud plus funeste à la société qu'au coupable, emporté par le vice ou la passion :

Loin que votre rigueur réprime son transport,
Il s'encourage au meurtre en affrontant la mort.

Sur la Providence, sur l'immortalité de l'âme, sur Dieu même, dont il n'a, dans aucun de ses essais, nié l'existence, il est bien malgré tout le disciple de Lucrèce, mais avec un embarras visible, dès qu'il ne s'appuie plus sur son puissant maître. On dirait qu'il est à la fois heureux de briser sa chaîne et embarrassé de sa liberté :

. . . . . .
Quand le globe naissant, échappé de ses mains,
De sa féconde argile enfanta les humains,
Ce Dieu n'aperçut pas leur foule vaine et fière,
Rampant avec orgueil sur ce grain de poussière :
Il reporta plus haut son regard satisfait...
Qu'importe le détail, quand l'ensemble est parfait?

J'emprunte ces beaux vers à un *Poëme sur l'homme*, que M. de Pongerville n'a jamais achevé. L'accent est vif, le style est d'un maître, l'indépendance de la raison tourne à l'esprit fort. L'excellent M. de Pongerville s'y livrait volon-

tiers, mais sans affiche ni déclamation d'aucune sorte. Il était fin, discret et modeste, non sans trahir parfois, dans un sourire involontaire, une certaine complaisance qu'il avait pour sa pensée.

Il n'aurait pas été déplacé, deux siècles plus tôt, dans la brillante compagnie du « salon bleu. » Il ne l'était pas dans le cabinet de Louis XVIII, où Lucrèce lui avait assuré ses entrées. On sait que l'auteur de la Charte s'était donné le luxe innocent des citations latines et des à-propos érudits. « Comment avez-vous traduit ce vers de Lucrèce? » dit-il un jour à M. de Pongerville, qui reçut, ne s'y attendant guère, la question et le vers en pleine poitrine :

Primus in orbe deos fecit timor...

Le traducteur n'hésite pas une minute et répond :

La crainte sur la terre a créé les faux dieux.

« Les faux dieux? » dit le roi. « Allons donc! Le texte de Lucrèce n'en dit pas tant. — C'est vrai, Sire, c'est un vers à refaire, » et en réalité Pongerville avait improvisé sa réponse. Le vers était de Stace, dans la *Thébaïde* (1). Le roi avait fait une fausse citation. Le poëte le savait et n'avait pas osé le dire au roi. Être pris en flagrant délit d'inexactitude à propos d'un auteur latin, Louis XVIII aurait mieux aimé apprendre le rejet de la proposition Barthélemy. L'aimable savant lui épargna ce chagrin. Politesse, non de courtisan, mais d'homme bien élevé.

(1) *Thebaidos* lib. III, v. 661.

Il l'était partout. Dans ces rapports de chaque jour, souvent si délicats, parmi tant de confrères d'une si inévitable diversité, personne n'avait plus que M. de Pongerville le sentiment et le culte de l'égalité académique, la seule que la Révolution française n'eût pas inventée. Il se prêtait à tous nos travaux avec un zèle que l'âge n'arrêta jamais : commissions d'examen, Dictionnaire historique, administration de nos finances, préparation de nos prix de vertu. Il est resté jusqu'à la fin, sentinelle d'honneur, à ce dernier poste, où il retrouvait, reçu le même jour que lui, il y a quarante ans, l'illustre auteur de la *Campagne de* 1812, le général de Ségur, jeune encore aujourd'hui par le dévouement, et pour lequel l'heure du travail est toujours, comme on dit, l'heure militaire...

Tel était l'homme ; — au fond, comme vous l'avez dit, M. de Pongerville a été avant tout le traducteur de Lucrèce. Il nous faut toujours en revenir là

Vous avez bien traduit Schiller, Monsieur. Vous avez un sûr instinct des règles d'une bonne traduction. Vous êtes-vous dit à quel point les rapports fréquents entre les peuples, la communauté de certains usages, l'analogie non pas complète, mais habituelle, dans les mœurs, les croyances et les idées, rendent plus facile la reproduction des œuvres modernes que la traduction des anciennes ? Notre langue a beau être fille légitime du noble langage que parlaient César et Cicéron, penser en latin est autrement difficile que de penser en anglais, en italien, en allemand. « Si vous voulez parler français, disait Voltaire, n'allez pas en Allemagne. » Allons-y pour apprendre l'allemand. Cela pourra nous servir un jour.

Au fait, la grande difficulté d'une traduction dans tous les temps, c'est de respecter le génie de la langue traduite, sans trahir le génie de sa propre langue, sous peine de n'avoir qu'un calque ou une imitation trompeuse. On n'a bien traduit en France, à très-peu d'exceptions près, que dans le siècle où nous sommes. Autrefois on avait, au lieu de traductions, des œuvres d'un style parfois excellent, ce qu'on appelait alors de « belles infidèles. » On les aimait pour leur beauté; on les fuyait pour leur trahison. Tout au contraire, cette lutte entre deux idiomes, l'un résistant à l'autre, mais à la fin dompté sans être asservi ni avili, c'est le grand succès de la traduction moderne, et c'est ainsi que les Guéroult, les Cousin, les de Waily, les Jules Pierrot, les Burnouf (je ne parle que des morts), ont fait des chefs-d'œuvre dans la voie que leur avaient ouverte, à la fin du dernier siècle, les Lagrange et les Delille.

L'auteur du poëme de la *Nature* est sans contredit le poëte latin qui cède le moins de lui-même, dans cette lutte entre deux langues dont l'une veut arracher le secret de l'autre. Quoi qu'en aient dit deux commentateurs d'un mérite éminent (1), Lucrèce n'a encore donné à personne, même à M. de Pongerville, tout son secret. Dans sa version en vers, le traducteur avoue souvent, avec un peu de confusion, qu'il vient d'arriver à un défilé infranchissable, et il saute par dessus. Dans sa traduction en prose, car il s'y est pris de toutes les façons pour dompter le sphinx de l'épicurisme, il

(1) *Études sur la poésie latine*, par M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française. — *Le poëme de Lucrèce*, par M. Martha, ouvrage récemment couronné par l'Académie.

n'est pas beaucoup plus heureux. Il passe le ravin; il y laisse le brouillard. Ai-je besoin de dire que ce n'est pas sa faute ? Voltaire disait du IIIe livre, tant admiré par Frédéric : «Je le traduirai, ou je ne pourrai.» Il ne l'a pas traduit. La difficulté le tentait. Il a résisté. M. de Pongerville a été plus courageux. Il aimait les aventures. C'est ainsi, lorsqu'il eut l'idée de traduire un ouvrage anglais, qu'il est allé droit à Milton; dans Ovide, c'est à l'épisode de l'incestueuse Myrrha, qu'entre autres fragments des *Métamorphoses,* il s'est essayé, non sans réussir.

Hardi dans ses préférences, M. de Pongerville n'a pas cette fougue dans l'exécution. Une fois à l'œuvre, son procédé est tout autre : prudent, circonspect, très-ménager de ses ressources, très-fidèle au génie de notre langue jusqu'au point de nous laisser prendre le change maintes fois sur les qualités et les défauts de son auteur. Lucrèce, sans parler du philosophe, comme écrivain est rempli de défauts. Comment ! il est le contemporain de Catulle, il est du siècle de César, de Salluste et de Cicéron, et on nous dit, pour excuser les rudesses de son style, les âpretés de sa langue poétique, la négligence abrupte et inharmonieuse de sa versification, on nous dit que la prose à Rome n'était pas formée et que la poésie n'était pas née ! Virgile, par hasard, était-il de deux siècles moins vieux que Lucrèce ? Lucrèce a écrit comme il a voulu, non comme la prétendue inexpérience de son temps l'y condamnait. Il est responsable de ses défauts, de même qu'il est, dans ses beaux passages, absolument inimitable. Le condor non plus n'a pas de rival lorsque, sur la cime des Cordillères, il déploie ses vastes ailes dans un éclatant azur. M. de Pongerville aime

à s'élever avec son modèle. La hardiesse ne lui manque que pour s'abaisser, en l'imitant. Trop souvent, dans les passages où le philosophe épicurien, comme par respect pour la pureté doctrinale de son système, lui refuse tout ornement et où il n'est qu'un vigoureux prosateur, M. de Pongerville reste poëte et même, je ne lui en fais pas un crime, poëte de l'Empire. Il sacrifie au style du temps où il florissait. Comment échapper à de certaines influences qui sont dans l'air, pour ainsi dire ? Qui donc aujourd'hui, parmi les meilleurs, ne se ressent pas des formes et des formules qu'a prodiguées l'école romantique? A la fin du XVIIIe siècle, on abusait de la « sensibilité. » La Terreur elle-même a fait un effroyable abus de ce mot sacré : « la vertu. » Sous l'Empire beaucoup de mythologie, beaucoup de « bocages, » peut-être parce qu'il y avait beaucoup de carnage. De même qu'après la Restauration, dans cette douce paix des trente ans, parmi cette société élégante et éloquente, l'horrible et le laid sont entrés dans la poésie. Étrange bizarrerie de l'esprit humain! M. de Pongerville a trouvé le « bocage » installé sous l'Empire. Il l'a donné à Lucrèce.

> Le bocage était sans mystère,
> Le rossignol était sans voix...

Lucrèce se passe facilement d'une certaine perfection. Souvent le génie s'arrête à cette limite de la perfection dans la forme; non qu'il la dédaigne : il ne la voit pas dans la minutieuse exigence de sa beauté toute terrestre, tant il est placé haut ! Il plane, il ne raffine pas.

Je n'ai pas, vous le voyez, Monsieur, l'imprudence de

m'attaquer au génie du grand poëte de *la Nature*. Il est impossible, pourtant, de se trouver face à face avec ce sophiste immortel, sans qu'un cri nous sorte du cœur au spectacle d'une telle puissance mise au service de tant d'erreurs. Lucrèce ne croit pas à la perfectibilité de l'homme. C'est la moindre de ses incrédulités dans l'ordre moral. Il n'a aucune idée de Dieu, aucun soupçon de la Providence, veillant sur sa créature. Le monde, dit-il,

Le monde, immense erreur, n'est pas l'œuvre des dieux.

Rien non plus de la spiritualité de l'âme, ni de son essor vers le ciel, ni de la vertu, si ce n'est comme élément de bonheur matériel, ni de la patrie, qui n'a pour l'homme que la valeur d'un champ ou d'un pâturage. Dans l'ordre physique, même ardeur de négation. Lucrèce ne nie pas seulement les vérités acquises à la science, encore bien incomplète de son temps, ou seulement soupçonnées par elle. Il prend parti d'avance, avec une sorte d'orgueilleuse imprévoyance, contre toutes les découvertes qui ont illustré la science moderne, et il se donne une peine infinie pour démontrer que la terre n'est pas ronde, que le soleil et la lune n'ont que les proportions qu'ils paraissent avoir, que les antipodes sont une chimère, les causes finales un rêve, la prédestination des organes humains à des emplois déterminés une invention contraire à la nature. Que sais-je? Le poëme de Lucrèce est un abîme d'erreurs. « Sa physique est d'un portier de couvent,» disait Voltaire. « Elle fait songer,» dit M. Martha, « à la médecine de Molière. » Sa cosmogonie est ridicule, son astronomie puérile. Et, malgré tout, c'est d'un ton inspiré, plein de colère et de mépris pour ses con-

tradicteurs, qu'il soutient sa doctrine. Il a l'enthousiasme du faux. « Sagesse qui déraisonne, » disait Horace, qui n'était épicurien qu'à table, peut-être aussi chez Lalagé au doux sourire. Cette déraison, avec des apparences philosophiques, est bien le caractère de cette fausse science, exposée d'un ton sérieux, démontrée avec emportement. « On contemple la force de ton génie dans la grandeur de ton naufrage ! » Ainsi se recueille, dans une invocation découragée, l'auteur de la plus éloquente apologie de Lucrèce (1).

Quel est donc, pour nous résumer, le sens du poëme de Lucrèce? Il a fait du *naturalisme,* n'en voulant faire qu'un système, une religion véritable. De la description du monde physique, la morale épicurienne est sortie comme la Vénus anadyomène du sein des ondes. Le pays est beau, le ciel est d'azur; le soleil, même celui de Lucrèce, prodigue ses rayons à tout ce qui respire. Une âme est là tout émue de désirs terrestres, aspirant au bonheur comme à l'unique fin de la vie humaine. Cette âme parle, elle s'anime, elle frémit, elle fait rêver, elle fait aimer. Le poëte a mis son œuvre sous le patronage de la seule puissance divine dont il reconnaisse l'action sur la terre : *Hominum divumque Voluptas!*

> Brillante, sous tes pas, des plus vives couleurs,
> La terre se revêt du doux éclat des fleurs;
> L'océan te sourit; la lumière s'épure,
> Et ton souffle embaumé rajeunit la nature...

Vénus exceptée, Lucrèce s'est moqué de ses dieux. C'est la seule gaieté de son poëme. C'en est aussi le sens le plus

---

(1) L. Martha. Voir le beau chapitre intitulé : *Tristesse du système.*

profond. En les reléguant dans le ciel, rois qui règnent et ne gouvernent pas, convives insatiables de banquets éternels, contemplateurs platoniques d'un monde qu'ils n'ont pas créé, il les rend ridicules, sans se brouiller avec le préteur. Lucrèce se moque. Il ne rit pas, il vise au cœur. Cicéron, plaidant pour sa maison devant le tribunal des pontifes, a beau invoquer tous les dieux de l'Olympe dans une péroraison pathétique ; Lucrèce a tué les dieux en leur ôtant la prévoyance et l'action dans les affaires de l'humanité. Le paganisme est moralement mort du coup, longtemps avant sa chute définitive.

. . . . . .
. . . . . .

Ces riches fictions, fruit d'une douce ivresse,
N'abusent point, ami, ta sévère sagesse ;
Elle sait que les dieux, au comble de l'honneur,
S'abreuvent à grand flots d'un éternel bonheur.
A ces rois assoupis dans une paix profonde
Qu'importent les plaisirs ou les malheurs du monde?

Je ne demandais pas à M. de Pongerville, encore moins à vous, Monsieur, de relever dans le poëme de Lucrèce ces tristes éclats de son imperturbable raillerie. L'éminent traducteur ne s'était pas donné la mission de rendre ce poëme amusant. Il l'a rendu lisible à tous. Il lui a ouvert notre France et notre siècle. Lucrèce était un solitaire dans le sien, isolé à la fois dans son sujet et dans son œuvre. Tout semble à pic autour de son poëme; le passé ne lui a rien donné, sinon le texte effacé d'une doctrine exotique; la science, dans l'avenir, ne lui prendra presque rien; la litté-

rature ne lui empruntera que quelques images apportées par la folle brise, quand par instant se dissipe le nuage qui couvre son ambitieuse sérénité.

Ce qui est resté, plus que la science de l'épicurisme et plus que son style, ce sont ses doctrines morales et ses pratiques. Elles ont traversé les âges; elles vivent encore.

Et tenez, Monsieur, j'ai cité, et qui n'a pas cité? la définition complaisante qu'a faite Lucrèce de l'égoïsme contemplatif et satisfait devant le malheur des autres. Chose étrange ! l'épicurisme arrive ainsi, sous cette forme même, porté par ce courant de sensualité matérialiste et d'insensibilité morale, jusqu'aux temps modernes, en dépit des mœurs et des sentiments qu'a créés le christianisme; — il arrive, laissant derrière lui, parmi les Césars, les décadences, les corruptions de Rome et du Bas-Empire, les rois fainéants et les Valois, les mignons et les petits-maîtres, je ne sais quel dangereux parfum d'énervante dépravation...

Et voilà un moraliste, au siècle de Louis XIV, le siècle des belles âmes, qui, reprenant, après dix-sept cents ans, la pensée de Lucrèce : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, dit-il, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas... »

La Rochefoucauld pensait-il au poëme *de la Nature* et copiait-il Lucrèce? Il était assez riche de son propre fonds. L'égoïsme humain est trop fécond pour chercher son inspiration en dehors du cœur de l'homme. Quand il invoque Épicure et Lucrèce, c'est qu'il aime à se donner un air de philosophie ; c'est là son piége pour autrui et sa déception pour lui-même. Il est si commode, en sacrifiant à une idolâtrie personnelle, de laisser croire qu'on a une morale! Lu-

crèce met Épicure au rang des dieux, ou, pour mieux dire, il fait de lui le seul dieu du monde.

. . . *Deus ille fuit, deus, inclute Memmi* (1).

Et bien, soit! Épicure est dieu et l'égoïsme est un dogme. Mais défiez-vous-en! Défiez-vous-en, s'il règne avec les Valois ou s'il exploite la France avec les maîtresses de Louis XV. Défiez-vous-en, s'il est juge complaisant ou frivole, évêque mondain, abbé de cour ou philosophe de hasard, poëte d'indécentes mignardises, conteur équivoque, ministre adulateur et favori tout-puissant!... Défiez-vous-en surtout, s'il est général. Si Épicure devient général, Voltaire, hélas! pourra le vanter et Mme de Pompadour lui sourire; il n'en perdra pas moins la bataille de Rosbach contre Frédéric. Oui, défiez-vous de ceux qui aiment la gloire pour relever l'éclat d'un habit de cour. Soubise n'est pas lâche; la guerre peut lui sembler une distraction dans l'immense ennui de la grandeur ; il n'est pas lâche ; il est voluptueux et insouciant.

« Le trouble et la confusion règnent dans tous les ordres de l'État, « écrivait le maréchal de Noailles à Louis XV quelques années avant ce grand désastre. — « ... On ne compte plus sur d'autres moyens pour parvenir que ceux de l'intrigue, de la cabale, de la faveur ou de la protection. L'amour de la patrie et du nom français est devenu un ridicule. Il s'est introduit une fausse philosophie qui conduit à la mollesse, au luxe et à l'indolence... Les choses sont arrivées à un tel point qu'il est d'une nécessité absolue d'y

(1) *De rerum naturâ*, lib. III, v. 8.

apporter les plus promps remèdes (1)...» Le remède, tout le monde le sait aujourd'hui, beaucoup le prévoyaient alors: c'était une révolution...

Ne finissons pas sur ces tristesses du passé.

Les nations, si elles ne sont pas à jamais condamnées, ainsi que la Rome de Tibère et de Domitien, se rachètent toujours par quelques contrastes que permet la justice de Dieu. Abattues, elles se relèvent. Brisées et meurtries, la main d'un grand citoyen guérit leurs plaies saignantes. Corrompues, il sort de leur corruption même je ne sais quelle protestation amère et indignée qui sauve l'honneur. Après les crimes de la Ligue, la France a eu le plus grand de ses rois; après les folies de la Fronde, le plus grand règne de son histoire. Les hardis penseurs, au siècle dernier, Montesquieu à leur tête, retrouvaient les droits de l'homme. La Révolution, si grande par ses premiers actes, puis devenue furieuse jusqu'au suicide, a eu pour rançon devant le monde les stoïques soldats de la République qui battaient, pieds nus, les armées bien chaussées de la vieille Europe. L'héroïque Jourdan a relayé Robespierre. Bonaparte a chassé Barras. Zénon semblait avoir remplacé Épicure. Illusion trompeuse! Le despotisme, ce condamné de Dieu, s'était racheté par une immense gloire aux yeux des hommes. Iéna vengeait Rosbach après cinquante ans.

Rien n'est simple dans l'histoire de l'humanité. Le crime lui-même a son revers éclatant dans la vertu intrépide de

(1) *Mémoires politiques et militaires,* composés sur les pièces originales recueillies par Adrien Maurice, duc de Noailles, maréchal de France et ministre d'État, par l'abbé Millot. (Collection Michaud et Poujoulat, t. X de la 3e série.)

ses victimes. Galérius, le bourreau des chrétiens, sur son trône d'or; Maillard, sous son guichet sombre; l'assassin de la Roquette, les pieds dans le sang, font encore plus de prosélytes à Dieu que de martyrs. C'est par là que l'humanité se rachète... Écoutez ce prêtre qui va mourir. Il a vingt-cinq ans. Il passait dans la rue. Son costume religieux, aperçu par quelques fanatiques, les a frappés d'une rage subite. Il est arrêté, jeté dans un cachot. Il est perdu. Voici la nuit; un faible rayon de lumière pénètre à peine dans sa prison. Il veille et se recueille. Aucun de ses compagnons de captivité n'a senti son courage défaillir; tous sont résignés, quelques-uns sont tristes. Le jeune prêtre triomphe. Dieu l'a jugé digne de mourir... son cœur déborde de reconnaissance... Il écrit «... Vous avez vu sans doute les « discours prononcés à l'Hôtel-de-Ville à la suite du ren- « versement de la colonne Vendôme. Les journaux auront « reproduit cela en province. Nos pauvres familles doivent « être épouvantées. Ce sont elles qui sont à plaindre, et non « pas nous. Pour nous, la Commune, sans qu'elle s'en doute, « nous a fait tressaillir d'espérance avec ses menaces. Se- « rait-il donc possible qu'au commencement seulement de « notre vie, Dieu nous tînt quittes du reste, et que nous « fussions jugés dignes de lui rendre ce témoignage du « sang, plus fécond que l'emploi de mille vies!... Heureux « jour où nous verrons ces choses, si jamais elles nous « arrivent ! Je n'y puis penser sans larmes dans les yeux...

« *Signé :* Paul Seigneret (1). »

---

(1) Cette pièce est extraite de l'*Autographe,* habilement rédigé par M. Alfred d'Aunay. (Numéro du 11 novembre 1871.)

Voilà, Monsieur, quand un peuple n'est pas voué à une dégradation sans merci, ce qui le rachète et ce qui le sauve. Ce jeune séminariste, qui confesse, à deux pas du chemin de ronde, l'immortalité de son âme; ce glorieux maréchal qui, blessé grièvement, se hâte de guérir pour se retrouver à la bataille de l'ordre sous le drapeau du droit; ce soldat qui meurt sur le rempart, obscur et résigné; ces fils de famille, ces paysans, ces ouvriers, ces riches et ces pauvres, tous accourus sous les couleurs nationales pour s'associer à l'effort commun et prendre leur part du malheur public, voilà, Monsieur, les contre-poids providentiels de cet abaissement où les nations semblent par moment précipitées sans retour. C'est ainsi que se rétablira le niveau solide où notre chère France sera désormais, non l'effroi du monde, mais le précurseur attrayant et toujours suivi de la civilisation chrétienne.

Et alors, Monsieur, nous pourrons relire Lucrèce, et même le traduire, sans trop redouter Épicure.

DISCOURS

DE M. DUVERGIER DE HAURANNE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 29 FÉVRIER 1872, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DU DUC DE BROGLIE.

Messieurs,

Quand, il y a deux ans, la France a perdu l'homme illustre dont votre bienveillance me permet d'occuper la place, il n'est pas un de nous qui n'ait vu avec un profond regret s'éteindre une si noble vie; mais l'homme se trompe souvent dans ses regrets comme dans ses désirs. «Il n'a pas été donné à M. de Sainte-Aulaire de mourir à temps, » disait M. de Broglie dans son discours de réception à l'Académie; et il montrait son ami assistant, la tristesse dans l'âme, à l'envahissement armé du sanctuaire des lois. M. de Broglie a été plus heureux; il est mort à temps. Pendant dix-huit ans , nous l'avions entendu pleurer la liberté perdue, déplorer le sort de la France sans cesse ballottée

du despotisme à l'anarchie, prédire même que la politique des dernières années ramènerait à Paris les armées étrangères. Néanmoins, peu de jours avant sa mort, il se demandait s'il n'avait pas désespéré trop tôt du sort de la patrie, et si la liberté n'était pas à la veille de renaître. De quelle douleur son âme eût été accablée s'il avait vécu assez longtemps pour voir la France vaincue, envahie, ravagée, démembrée, et, pour comble de malheur, n'échappant aux désastres de la guerre étrangère que pour subir les fureurs d'une guerre sociale sans exemple dans le monde ! Cette douleur lui a été épargnée, et c'est le dernier bienfait qu'il ait reçu de la Providence.

Mais, Messieurs, la perte de M. de Broglie, après et avant tant d'autres pertes, n'en est pas moins pour l'Académie une perte irréparable. Chaque année, hélas! voit disparaître quelques-unes des gloires littéraires de la France, et c'est parmi leurs admirateurs, non parmi leurs émules, qu'il faut chercher ceux qui leur succèdent sans les remplacer. A ce titre seulement, je méritais d'être choisi par vous, et quand, il y a dix ans, j'assistais, ici même, à la réception du duc de Broglie, j'étais loin de penser qu'un jour votre indulgence m'appellerait à l'honneur de lui rendre un dernier hommage. Mais cet honneur m'intimide encore plus qu'il ne me flatte. Plus j'ai connu le grand citoyen qui nous manque aujourd'hui, plus je désespère de raconter dignement cette vie, si pure et si glorieusement conséquente, à travers tant de vicissitudes. Dans un temps où les convictions sont si molles et les caractères si flexibles, on est heureux de rencontrer quelques hommes obstinément fidèles à une seule cause, s'élevant quand elle triomphe, tom-

bant avec elle quand elle succombe, aussi modestes au pouvoir que fiers dans la retraite, plus satisfaits du devoir accompli que du succès obtenu, non moins ardents pour l'intérêt public que d'autres pour l'intérêt personnel; mais ces hommes, il est plus aisé de les admirer que de les dépeindre.

Disons-le d'abord : à son entrée dans la vie, M. de Broglie trouvait des exemples et recevait des leçons qui, dans un esprit comme le sien, devaient laisser une trace profonde. On n'admire pas assez cette portion de la noblesse française qui, dès le début de la révolution, s'est élevée au-dessus de ses traditions et de ses intérêts pour renoncer d'elle-même à des priviléges héréditaires. Entre les hommes du tiers état et ces hommes généreux, il y avait cette différence que les uns aspiraient à monter, les autres à descendre. Par sa naissance et ses relations, le fils aîné du maréchal de Broglie avait sa place marquée dans le parti de la cour. Il la dédaigna, et il alla bientôt se joindre au groupe des la Fayette, des la Rochefoucauld, des Noailles, des Montmorency, des Lameth, qui, après avoir combattu vaillamment pour la liberté, résistèrent non moins vaillamment à l'anarchie. Quelques-uns y périrent, et le jeune duc de Broglie avait neuf ans quand son père fut condamné par le tribunal révolutionnaire à monter sur l'échafaud. Avant de mourir, M. de Broglie désira faire ses adieux à son fils, et l'enfant fut amené dans sa prison : « Mon fils, lui dit-il, on cherchera peut-être à vous détourner de la cause de la liberté en vous disant que c'est elle qui a tué votre père; n'en croyez rien, et restez fidèle à cette noble cause. » L'enfant promit, et vous savez si l'homme a tenu la promesse de l'enfant.

Ce que vous ne saviez peut-être pas avant une publication récente, c'est que, resté avec ses sœurs dans un château des environs de Vesoul, aux soins d'une pauvre femme de chambre, tandis que sa mère, évadée de prison, se réfugiait à Coppet, il allait en sabots, à des jours fixés, réclamer les misérables secours que le gouvernement du temps accordait aux enfants des condamnés. Mais ces secours étaient insuffisants, et un jour ceux qui prenaient soin des orphelins imaginèrent de les conduire à Vesoul, le bonnet rouge sur la tête, et de les recommander à la charité de Robespierre jeune, représentant du peuple en mission. Dans cet équipage, dit M. de Broglie, nous fîmes antichambre près d'une heure avant d'être admis devant notre futur bienfaiteur. Il nous reçut assez bien, et nous donna pour vivre un assignat de 10,000 francs. Je ne sais pas quelle était la valeur de ce chiffon. » Un tel début dans la vie n'était certes pas fait pour attacher le jeune de Broglie à la cause de la révolution; mais il est de fermes esprits qui résistent à toutes les épreuves, de même qu'il en est d'autres qui s'abattent au premier choc, et rien ne put lui faire oublier les conseils de son généreux père. Néanmoins, réuni à sa mère après le 9 thermidor, il fut de ceux qui virent une délivrance dans le 18 brumaire, sans en prévoir les conséquences. Pendant les années qui suivirent, il compléta ses études dans les établissements d'instruction publique, et il forma son esprit dans les brillants salons où la littérature et la philosophie du dernier siècle, encore toutes-puissantes, voyaient s'élever, en face d'elles, une littérature et une philosophie nouvelles. Bien qu'il eût, dès cette époque, fort peu de goût pour le régime impérial,

le jeune de Broglie n'avait aucune répugnance pour les fonctions publiques, et, en 1809, il entra comme auditeur au conseil d'État. L'empereur était alors au comble de la gloire, et tout le monde se prosternait devant son génie; mais le jeune auditeur sut résister à la séduction, et il a raconté lui-même que l'empereur, par ses emportements calculés ou involontaires, par l'incorrection et la brutalité de son langage, avait fait sur lui l'impression la plus défavorable. Il fut pourtant appelé à remplir plusieurs missions en Espagne, en Illyrie, en Pologne, enfin au congrès de Prague, où il accompagna M. de Narbonne, avec le titre de premier secrétaire. Il ne croyait pas que, pour bien servir son pays, il suffît d'avoir un nom, de l'esprit, de la fortune, et, sans prévoir à quelle carrière les événements le destinaient, il voulut se rendre propre à toutes les carrières. Il continuait donc ses études tout en courant le monde. J'ai souvent entendu raconter par un homme d'esprit, alors son collègue, que le jeune de Broglie ne ressemblait en rien à ses contemporains. « Quand nous arrivions le soir dans la résidence qui nous était assignée, me disait M. Beyle, les uns d'entre nous cherchaient le repos, les autres le plaisir. Ce n'est donc pas sans surprise que nous voyions notre camarade se retirer dans un coin de la salle commune, ouvrir son havresac, y choisir quelques livres, et passer son temps à prendre des notes, comme s'il eût été seul dans son cabinet. » Ainsi, à vingt-cinq ans, M. de Broglie était déjà ce qu'il a été toute sa vie, et les événements de 1814 ne le prirent pas au dépourvu. S'il gémit alors, avec tous les bons Français, de l'abaissement de la France, il eut la consolation de saluer la liberté re-

naissante, et d'apprendre qu'appelé à la Chambre des Pairs, comme aîné de sa famille, il pourrait à son tour servir la cause pour laquelle son père était mort. Quelques mois plus tard, le retour criminel de l'île d'Elbe vint tromper ses espérances, mais pour peu de temps, et la France, une seconde fois envahie, ne put qu'augmenter son aversion pour les hommes funestes dont l'orgueil entraîne à leur perte les peuples qui ont eu la folie de les prendre pour maîtres.

A cette époque néfaste se rattache pourtant le plus doux souvenir de sa vie ; c'est alors qu'il prépara l'union qui, disait-il lui-même cinquante ans après, « a décidé de ma destinée pour ce monde et, j'espère, pour un monde meilleur. » Un pieux sentiment m'interdit de rendre un juste hommage à l'admirable compagne que Dieu lui avait donnée, et à laquelle rien n'a manqué que de vivre assez longtemps pour voir ici son fils et son gendre assis à côté de leur père. Mais il doit m'être permis de remarquer que, par son alliance avec la fille de Mme de Staël, avec la petite-fille de M. Necker, M. de Broglie achevait heureusement son éducation politique. Le second mari de sa mère, M. Voyer d'Argenson, nature honnête et généreuse, était surtout préoccupé de l'inégalité des conditions et des fortunes en ce monde, et peut-être dans ses rêves de réformes socialistes, comme on dirait aujourd'hui, négligeait-il un peu la liberté. Pour Mme de Staël, au contraire, la liberté était l'idée maîtresse, l'idée d'où l'organisation sociale et politique devait découler tout entière. M. de Broglie pouvait ainsi trouver, dans ses deux familles, l'intelligence complète de la révolution française.

Désormais sa ligne de conduite était tracée, et il ne lui restait qu'à mettre ses principes en pratique, non comme un philosophe que rien n'arrête, mais comme un homme politique qui tient compte des obstacles et qui, sans dévier de son but, sait quelquefois, pour y arriver, prendre un chemin détourné. Je dois pourtant reconnaître qu'au début surtout de sa carrière, M. de Broglie n'avait aucun goût pour cette manière de procéder, et qu'il lui plaisait plus d'emporter une place d'assaut que de la tourner. Il en donna une preuve éclatante dans une circonstance mémorable de sa vie. L'empire venait de finir pour la seconde fois, et ceux-là seuls qui ont vu cette époque peuvent comprendre à quel degré d'exaltation étaient arrivées les passions royalistes. Un ressentiment, juste dans son principe, exagéré dans ses effets, avait égaré les classes les plus élevées de la société française et tari en elles toutes les sources de la bienveillance humaine. Pour les bonapartistes, complices des Cent-Jours, comme vingt ans plus tôt pour les royalistes, il n'y avait plus ni justice ni pitié, et un désir ardent de vengeance avait envahi toutes les âmes.

A ce moment même, le jeune pair de France atteignait l'âge qui lui donnait voix délibérative, et ce fut dans le procès de l'illustre et malheureux maréchal Ney qu'il eut à voter pour la première fois. Non-seulement il s'unit à ceux de ses collègues qui voulaient le sauver, mais il refusa fièrement de se plier aux ménagements qu'ils conseillaient, dans l'intérêt de l'accusé, et, seul dans la Chambre, il déclara le maréchal Ney non coupable de trahison. C'était un début hardi, et quand on vit le petit-fils du maréchal de Broglie absoudre, par des considérations politiques, un acte certai-

nement coupable devant la loi, il sembla, dans le monde où il était né, que le jeune duc eût abdiqué son rang et manqué à ses devoirs. Dans le monde libéral, au contraire, on s'enorgueillit d'une si importante conquête. Bientôt après, M. de Broglie faisait imprimer un discours où la prétendue loi d'amnistie était sévèrement jugée. A partir de ce jour, M. de Broglie avait pris place parmi les maîtres de la tribune française. Il parla d'abord en faveur de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, menacées par des lois d'exception, et contre la contrainte par corps. C'était, en quelque sorte, sa première manière, et ses discours se ressentaient encore un peu de son inexpérience oratoire. Néanmoins il était aisé de découvrir qu'avec le jeune orateur une éloquence toute nouvelle venait d'apparaître en France. Dans nos grandes assemblées révolutionnaires, l'éloquence de la tribune avait quelque chose de déclamatoire et de sentencieux dont la tradition s'était conservée; c'était donc une nouveauté que cette parole souple, alerte, élégante, souvent familière, où l'élévation des pensées s'unissait à l'aisance de la conversation. M. de Broglie aimait à citer les lois de la libre Angleterre et à les comparer avec les lois que le despotisme impérial avait léguées à la restauration. Mais, tout en étudiant la législation anglaise, il avait lu les débats parlementaires, et il y avait puisé le goût des discussions simples, fortes, allant droit au but, sans embellissements recherchés. « J'admire autant qu'un autre, disait-il, les belles figures de rhétorique, mais je tâche de n'en être pas dupe. » La vérité est qu'il ne les aimait nullement, et c'est par cette raison qu'il n'en était pas dupe.

Par ses premiers discours, M. de Broglie s'était mis à la

tête de la France libérale, et quand, en 1819, la France royaliste, vaincue dans les élections, voulut réparer son échec en changeant la loi électorale, elle le trouva pour contradicteur résolu. « S'il nous faut, dit-il, renoncer à la liberté individuelle chaque fois qu'une poignée d'insensés aura tenté quelque mauvais coup ; s'il nous faut renoncer à la liberté de la presse, chaque fois qu'un écervelé aura mis au jour un pamphlet téméraire ; s'il nous faut changer la loi des élections chaque fois que les électeurs auront fait choix d'hommes d'un caractère prononcé dans une opinion qui n'est pas la nôtre, qu'on nous remène aux carrières. » Deux mois après, il devait à la confiance de ses collègues l'honneur de faire le rapport sur la grande loi de la presse, qui, présentée par M. de Serre et votée par la Chambre des Députés, devait, malgré quelques inconséquences, rester jusqu'à nos jours la charte des opinions libérales sans être révolutionnaires.

A cette époque, la popularité de M. de Broglie était grande ; malheureusement, la popularité se retire aussi vite qu'elle se donne quand on ne veut pas l'acheter par le sacrifice de sa conscience. Depuis quelques années, chaque élection apportait au parti libéral de nouveaux renforts ; mais ce parti était bien loin d'être homogène. A côté des vrais libéraux, qui voulaient assurer au pays l'influence prépondérante dans la direction des affaires, on voyait de purs révolutionnaires ; on voyait, en plus grand nombre encore, d'anciens serviteurs de l'empire, en retrait d'emploi, que le regret de leur position perdue avait jetés dans l'opposition, et qui se seraient fort bien accommodés du despotisme, s'ils avaient eu pour maître un Bonaparte au lieu d'un Bourbon. Ils fai-

saient pourtant plus de bruit que les autres, et, à force de déclamer en faveur de la liberté, quelques-uns finissaient par croire qu'ils l'avaient toujours aimée.

Avec un peu de sagesse, la restauration aurait pu facilement séparer les vrais des faux libéraux; mais, si le parti dominant craignait les bonapartistes, il aimait leurs doctrines. De temps en temps même son secret lui échappait, et, dans l'une comme dans l'autre chambre, quelques membres de l'extrême droite se levaient pour remercier Napoléon d'avoir vaincu la révolution. Un jour vint pourtant où la séparation s'opéra tout naturellement, et M. de Broglie, en se retirant d'une société, où siégeaient plusieurs de ses amis, montra qu'il savait accomplir le plus difficile des devoirs dans la vie politique, celui de ne pas suivre aveuglément son parti. Il était, comme il l'a dit, « novateur dans l'ordre, » et, l'ordre lui paraissant compromis, il chercha d'autres alliances. Malheureusement, tandis qu'il préparait avec MM. de Serre et Guizot un grand projet d'organisation constitutionnelle, un crime affreux, l'assassinat du duc de Berry, vint arrêter le mouvement libéral et rejeter la restauration dans les voies où elle devait se perdre, Toute incertitude cessa alors pour M. de Broglie, et il reprit sa place à la tête de l'opposition.

C'est à cette époque que M. de Broglie, dans toute la maturité de son talent, prononça les discours dont l'effet fut si grand et qui exercèrent une si heureuse influence sur les sentiments et les idées de la nation. La liberté de la presse, la liberté électorale, la liberté parlementaire, furent de nouveau défendues par lui, et quand la guerre d'Espagne fut imposée au ministère existant, non par l'étranger, comme

on le disait à tort, mais par les passions royalistes, il faut voir avec quelle hauteur il fit justice des guerres frivoles, entreprises dans l'intérêt d'un parti ou d'une dynastie; avec quel mépris il protesta contre la doctrine impie qui prétend refuser aux peuples opprimés le droit de se soustraire à l'oppression : « Oubliez-vous, s'écria-t-il dans un admirable mouvement, que les plus beaux souvenirs de la race humaine se rattachent à ces époques glorieuses où les peuples qui ont civilisé le monde ont brisé leurs fers, attesté leur grandeur morale et laissé à la postérité de magnifiques exemples de liberté et de vertu? Les plus belles pages de l'histoire sont consacrées à célébrer ces généreux citoyens qui ont affranchi leur pays. »

Ces fières paroles que, dans des temps plus rapprochés, on eût traitées de séditieuses, pouvaient se prononcer en 1823, dans la Chambre des Pairs, sans provoquer un rappel à l'ordre. Et l'année suivante, la guerre d'Espagne déjà commencée, le même orateur pouvait refuser les crédits demandés par le gouvernement, sans s'exposer à l'accusation banale de trahir les intérêts de son pays et d'être d'accord avec l'ennemi. Mais c'est surtout quand vinrent les lois qui ont si gravement compromis le gouvernement de la restauration, la loi du sacrilége, la loi des émigrés, la loi du droit d'aînesse, que M. de Broglie se montra l'interprète puissant et désintéressé de l'opinion publique. On le vit alors, lui plein de respect pour la religion, exprimer son horreur pour une loi qui prétendait élever un dogme au rang de vérité légale, punir comme un crime le défaut de croyance, et subordonner ainsi l'ordre civil à la puissance religieuse. On le vit, lui petit-fils d'émigré et appelé à prendre sa part de

l'indemnité, dire hautement que la loi, telle que les passions de l'autre chambre l'avaient faite, n'était point une mesure de conciliation, mais un défi jeté par la France ancienne à la France nouvelle. Enfin, on le vit, lui membre de l'aristocratie française, établir que le principe de la loi d'aînesse était la destruction de l'égalité légale des conditions, et le rétablissement pur et simple du privilége.

Ce discours, où la société française des temps modernes était vengée des reproches que lui adressaient l'ignorance et le préjugé, restera comme un chef-d'œuvre. Jamais M. de Broglie n'avait parlé avec plus de force au bon sens de la France; jamais aussi l'assentiment n'avait été plus vif et plus unanime. Les questions politiques n'étaient pas d'ailleurs les seules dont il s'occupât; et il se montrait homme d'étude en même temps qu'homme d'État. Pas une question économique, financière, juridique, qu'il ne fût prêt à discuter en homme compétent qui ne parle pas à la légère, et qui, avant d'exprimer son opinion, a pris la peine de s'en former une par la méditation. Mais les questions vers lesquelles il se sent attiré sont celles qui se rattachent à l'ordre moral, celles qui intéressent l'humanité tout entière. Ainsi, à une époque où, dans un certain monde, l'esclavage colonial était encore un article de foi, M. de Broglie décrivait avec une honnête indignation tous les crimes, tous les maux qu'entraîne le commerce des noirs, et rendait un hommage touchant aux hommes vertueux qui, pauvres, ignorés, sans soutien, avaient osé, au déclin du dernier siècle, attaquer publiquement cet infâme commerce : « Je regarderais, disait-il, comme un crime, comme le plus grand des crimes peut-être, le maintien de l'esclavage un jour, une heure seule-

ment de plus qu'il ne serait rigoureusement nécessaire, non dans l'intérêt des planteurs qui, à mes yeux, n'est rien, mais dans l'intérêt des esclaves eux-mêmes. »

Tous ces discours, je les avais lus et admirés en leur temps : je viens de les relire, loin des événements auxquels ils se rapportent, et je les ai admirés plus que jamais. Quelquefois ils s'élèvent, sans effort, à la plus haute éloquence; toujours ils offrent un modèle incomparable de raison piquante et de dialectique spirituelle; toujours aussi l'homme s'efface devant la cause. Pas le moindre sacrifice à la vanité de l'orateur ou de l'écrivain; on voit que M. de Broglie parle pour convaincre, non pour briller. L'amour passionné de la vérité, voilà quel est surtout le caractère de son éloquence; il aimerait mieux perdre sa cause que de la gagner par des moyens qu'il ne croirait pas légitimes. Quelquefois on l'a accusé d'un peu de subtilité dans ses déductions, d'un peu d'incertitude dans ses conclusions. Cherchez bien, et partout vous trouverez que ce défaut, si c'en est un, tient au besoin qui l'obsède de dire vrai. Il est rare, dans un débat politique, que la vérité soit d'un seul côté ; de là le soin que prend M. de Broglie de peser une à une les raisons de ses adversaires, d'en mesurer la valeur, et de faire leur part. Il n'est qu'un ordre d'idées où ce scrupule fléchit un peu, c'est quand il s'agit des questions qui touchent aux grands principes des sociétés libres, aux intérêts sacrés de la justice et de l'humanité. Alors, par un mouvement naturel de son âme, il se passionne et n'admet plus ni distinctions ni transactions. L'idée morale, à ses yeux, est toujours l'idée dominante, celle à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées. Avant de se demander si telle ou telle me-

sure est utile ou opportune, il se demande si elle est juste, et quand elle lui paraît injuste, rien ne peut l'engager à y souscrire; aussi n'admet-il qu'avec une extrême répugnance et à la dernière extrémité, ces abus de la force qui, sous le nom de coups d'État monarchiques ou populaires, bouleversent soudainement les sociétés. « La légalité nous tue, » disait un jour à la tribune un homme excellent qui a été votre confrère et mon collègue. « La légalité nous sauve, » aurait dit M. de Broglie, tout en regrettant qu'elle nous ait sauvés si rarement.

La maison de M. de Broglie, libéralement ouverte, était devenue un centre où se rencontraient les amis sincères de la liberté de toute nuance, de tout âge, de toute origine, également sûrs d'y trouver de bons exemples et de sages conseils. Ce fut un grand honneur pour moi d'y être admis, il y a quarante-sept ans. Parmi ceux qui m'écoutent, plusieurs m'y avaient précédé, d'autres m'y ont suivi, et je suis certain qu'aucun d'entre eux ne peut se rappeler sans émotion ce salon où nous voyions passer tour à tour les hommes les plus éminents de l'Europe, où chaque soir s'engageaient ou se reprenaient les conversations les plus brillantes sur la politique, sur la littérature, sur les arts, sur la science, sur la philosophie, où M. Vitet lisait les scènes de la ligue et M. de Rémusat ses drames encore ignorés du public, où l'esprit vif, charmant, élevé de la maîtresse de la maison, se mêlait à toutes les controverses et les animait, où le jugement droit et ferme de M. de Broglie réprimait les écarts, rapprochait les dissidences. Dans ces entretiens profonds ou légers, sérieux ou enjoués, nous trouvions ce qui fait la beauté et la force des sociétés civilisées, un amusement hon-

nête, une instruction solide. Qui de nous surtout pourrait avoir oublié la bonté avec laquelle le maître de la maison accueillait les jeunes gens attirés par sa renommée et retenus par sa bienveillance? Ainsi les générations se rapprochaient, au lieu de rester étrangères l'une à l'autre, et il se faisait entre elles un échange fécond de bons sentiments et de nobles idées. Nous sommes loin de ces temps, Messieurs, et à ces fêtes de l'intelligence ont succédé d'autres fêtes auxquelles, sans prévention pour le passé, il m'est permis de préférer les nôtres.

Le moment était venu où, ralliées sous une sage direction et soutenues par l'assentiment public, les opinions libérales allaient exiger leur part dans le gouvernement du pays. Avant de succomber, le ministère présenta une loi destructive de la liberté de la presse, contre laquelle l'Académie eut l'honneur de protester publiquement, et qui fut retirée aux applaudissements de la France. Bientôt les élections eurent lieu; une nouvelle majorité en sortit, et un nouveau ministère fut formé. Plus d'une fois, en ma présence, M. de Broglie s'est reproché de n'avoir pas adhéré plus fortement au ministère Martignac, et ce regret, il l'exprimait encore dans les derniers jours de sa vie; mais, s'il intervint rarement alors dans les débats politiques, il fut loin de rester inactif. Trois illustres professeurs, qui tous les trois ont été membres de l'Académie, et dont, hélas! il ne reste plus qu'un, tenaient la France attentive autour de leurs chaires, et remuaient à l'envi les grands problèmes de la philosophie, de l'histoire, de la littérature. Au même moment, d'éminents historiens remontaient des effets aux causes, et la révolution française, jusqu'alors indistincte-

ment bénie ou maudite, trouvait enfin des juges dont la sévère impartialité savait faire la part du bien et du mal, et glorifier les bienfaits sans amnistier les crimes; d'habiles journalistes agissaient puissamment sur l'opinion publique et se préparaient par les luttes de la presse aux luttes de la tribune, plus brillantes, mais non plus efficaces; de grands poëtes se disputaient l'admiration publique et donnaient à la poésie française un accent tout nouveau; la science enfin, les arts, avaient des représentants dont la renommée n'a point été entamée par le temps. C'est alors aussi que quelques jeunes gens, d'abord inconnus les uns aux autres, se réunissaient sous l'œil de leurs maîtres pour fonder, non pas un journal, le mot leur paraissait trop modeste, mais un recueil où toutes les questions philosophiques, religieuses, littéraires, politiques, étaient librement débattues avec un peu de présomption peut-être, mais avec une conviction ardente et une originalité incontestable. De ces jeunes gens, aujourd'hui vieux, plusieurs ont siégé et siégent encore parmi vous, et ceux qui restent aiment à ouvrir les portes de l'Académie à leurs anciens collaborateurs. Si c'est une faiblesse, je ne dois pas m'en plaindre, moi qui en profite. Mais, tout en remerciant ceux de mes anciens amis qui sont encore sur ces bancs, souffrez que je donne un souvenir douloureux à ceux qui en ont disparu. Ampère, Sainte-Beuve, Mérimée, combien il m'eût été doux de vous serrer la main en entrant dans cette enceinte, et d'oublier, dans une confraternité nouvelle, les dissentiments qui peuvent nous avoir séparés !

M. de Broglie n'était point un des rédacteurs ordinaires du *Globe;* mais il en suivait les travaux avec intérêt, il les

encourageait, et, d'accord avec ses amis les plus intimes, MM. Guizot et de Barante, il voulut réunir les deux générations dans une publication d'un genre plus sérieux. Cette publication fut la *Revue française*, où, pendant trois ans, il a déposé les fruits si variés et si mûrs de ses longues méditations. Toujours attiré par les questions qui, dans tous les temps et sous tous les gouvernements, peuvent être résolues sans autre préoccupation que celle de la justice et de l'utilité sociale, il publia successivement sur la peine de mort, sur les peines infamantes, sur la piraterie, sur la juridiction administrative, des travaux qui n'ont point été surpassés, et où l'on reconnaît tout à la fois le profond moraliste et le jurisconsulte éminent. L'Académie n'attend pas que j'analyse devant elle ces écrits; mais elle ne me pardonnerait pas de passer légèrement sur le grand et beau travail intitulé : « de l'Existence de l'âme, » où M. de Broglie réfute le livre célèbre de M. Broussais, « de l'Irritation et de la Folie. » Quand ce livre parut, la noble philosophie dont M. Royer-Collard a été le précurseur et M. Cousin l'apôtre le plus ardent, régnait en France et gouvernait souverainement l'esprit des jeunes générations. Ce n'était donc point une petite entreprise que de venir opposer à cette philosophie celle du dernier siècle et relever l'autel brisé du matérialisme. Mais M. Broussais, disciple de Cabanis, avait la foi, à sa façon, et ne reculait pas devant la difficulté. Il osa donc soutenir que l'homme physique est l'homme tout entier, que l'intelligence et la sensibilité sont des fonctions de l'appareil nerveux, en un mot que l'âme n'existe pas, et que le *moi,* c'est la matière cérébrale qui se contracte et se condense.

Aujourd'hui cette manière de concevoir l'homme a de fervents disciples; et il en est peut-être qui accusent M. Broussais de timidité plutôt que d'audace. Mais, en 1828, c'était de l'audace que de réduire l'humanité à l'état de machine mue par un ressort dont l'excitation extérieure presse la détente. C'est donc ainsi, disait M. de Broglie, que M. Broussais expédie en quatre pages toute la théorie des facultés morales. Dans ce système, ni volonté, ni liberté, ni responsabilité, ni beau ni laid, ni bien ni mal, ni cause ni effet. Nos idées poussent dans notre tête, comme un champignon dans un champ, et nous ne sommes pas responsables de nos actions. — L'école matérialiste, ajoutait-il, a beau jeu quand, se bornant au rôle de critique, elle signale l'obscurité, les lacunes, les contradictions de certaines productions psychologiques ou ontologiques; mais, pour bien faire, elle doit s'en tenir là et ne pas produire sa propre explication.

M. de Broglie alors, avec une logique impitoyable, avec un bon sens irrésistible, montrait qu'il y avait dans le système dit physiologique bien plus d'obscurités, de lacunes et de contradictions que dans tout autre système. Puis, abordant directement le grand problème de la nature et de la destinée humaine, il rendait à l'homme les glorieux attributs dont M. Broussais et son école se plaisaient à le dépouiller. Des voix plus autorisées que la mienne l'ont dit, après tant d'écrits sur le même sujet, cette démonstration fait encore autorité et n'a point été ébranlée. Elle survivra, je l'espère, aux écrits qui s'efforcent si tristement d'abolir les grandes croyances de l'humanité, et d'élever l'homme, comme le disait M. Royer-Collard en combattant d'autres adversaires, « à l'heureuse innocence des brutes. »

D'une dissertation sur l'existence de l'âme à un article sur l'état de l'art dramatique en France, il y a loin; mais je n'apprendrai pas à l'Académie que M. de Broglie, philosophe, jurisconsulte, orateur, était aussi un excellent critique. Sainte-Beuve l'a dit avant moi, et l'Académie, qui l'a souvent entendu prendre part à ses débats, sait combien son goût était sûr et fin. Au moment où s'agitait, avec une ardeur qui nous étonne un peu aujourd'hui, la querelle de l'ancien et du nouveau théâtre, M. de Broglie essaya d'intervenir entre les belligérants et d'amener un traité de paix ou un armistice. C'était à propos d'une traduction presque littérale du *More de Venise,* qu'un de vos anciens confrères, M. de Vigny, avait eu la hardiesse de faire représenter sur le Théâtre-Français, à la grande indignation des sectateurs de l'ancienne école dramatique. Menacés dans ce qu'ils regardaient comme leur domaine légitime, ceux-ci avaient adressé au roi une humble supplique pour obtenir que la scène française fût interdite aux barbares, tandis que, dans l'autre camp, les partisans de la nouvelle école, les romantiques, pour parler comme on parlait alors, poursuivaient leurs adversaires de sarcasmes amers. Comme il fallait s'y attendre, le traité de paix ne fut accepté ni par l'une ni par l'autre des deux armées; mais il reste de cette polémique une admirable analyse du drame de Shakspeare. Avec quelle justesse, avec quel tact délicat la part du bien et du mal n'est-elle pas faite dans cette analyse, étrangère aux travaux ordinaires de M. de Broglie, mais où l'on voit que, s'il l'avait voulu, il aurait pu devenir un des maîtres de la littérature proprement dite! Tout ne lui plaît pas dans l'œuvre de Shakspeare, et il a de fortes objections contre le personnage d'Iago. En revanche, quelle admiration

pour les deux grandes créations du poëte anglais, pour Othello, « sauvage et bon, violent et crédule, » pour Desdemona surtout, « douce et passionnée, modeste et dévouée, l'idéal le plus parfait, le type le plus pur de la femme, libre avant de choisir, mais esclave de son choix et qui s'est donnée tout entière, corps et âme, idées et volonté, espérance et souvenirs! » – « Et que faut-il à Shakspeare pour nous en tant apprendre? ajoute M. de Broglie; quatre coups de crayon, pas davantage. » C'est là, Messieurs, vous le savez mieux que moi, ce qui fait les grands poëtes dramatiques. Quatre coups de crayon leur suffisent pour peindre un caractère, pour révéler une situation, pour faire vivre un personnage imaginaire. Cet art dont le génie seul a le secret, Shakspeare en Angleterre, Molière en France, l'ont surtout possédé, et les générations nouvelles, plus impartiales que la nôtre, confondent ces deux grands noms dans une égale admiration.

Pendant que M. de Broglie se livrait à ces paisibles travaux, le ministère de conciliation était tombé, un ministère de contre-révolution l'avait remplacé, et l'orage grondait de toutes parts; il éclata, et, cette fois, la France, au lieu de courber docilement la tête, courut aux armes et punit la violation des lois par la déchéance. « Ce que j'ai fait alors, je le ferais encore, » vous disait M. de Broglie le jour où il a pris séance parmi vous, et je me souviens des applaudissements qui accueillirent ces fières paroles. La France, en effet, n'avait pas toujours suivi l'exemple de 1830, et ces applaudissements prouvaient qu'après un long sommeil elle commençait à se réveiller. M. de Broglie pouvait d'autant mieux parler ainsi qu'il n'avait jamais conspiré contre la Restauration, et qu'il était de ceux qui désiraient sincèrement l'union

durable et féconde de l'ancienne dynastie et des nouvelles institutions. Mais ce qu'il voulait surtout de toute la force de son intelligence, c'était le gouvernement parlementaire, c'est-à-dire le gouvernement où le dernier mot n'appartient ni au chef de l'État, prince ou président, ni aux masses ignorantes et consultées pour la forme seulement, mais à une assemblée librement élue, après libre discussion. C'est pour conquérir ce gouvernement que la révolution de 1830 a été faite, et le concours de M. de Broglie lui était d'avance assuré.

Ce concours, il le donna sincèrement, complétement, et, dès le premier jour, il fut appelé au ministère tout à la fois par les Chambres, par l'Hôtel-de-Ville, par le Roi et par l'opinion publique. Il n'y resta pas longtemps, et bientôt on le vit reprendre sa place sur le banc de la Chambre des Pairs. Les révolutions ont leurs *ultra,* comme les restaurations; et, bien que M. de Broglie fût toujours le même, il se trouva en face de nouveaux adversaires. Il leur tint tête avec la même fermeté, mais non sans un peu d'irritation. Faut-il s'en étonner? M. de Broglie voyait avec un amer chagrin la cause à laquelle il avait consacré sa vie s'égarer, le lendemain de son triomphe, et se compromettre dans de fâcheuses réminiscences. Plus il avait contribué à la révolution par ses actes et par ses paroles, plus il se faisait un devoir de la maintenir pure de tout excès. C'est ainsi que, dans la discussion des lois de parti que réclamait alors la passion populaire, il fit entendre la voix de la justice et de la modération. « Si le rôle de la Chambre des Pairs, disait-il, devait être de rendre au despotisme de la souveraineté populaire les services que le sénat conservateur a rendus pendant quinze ans au despotisme impérial, je me hâterais de

déchirer l'habit que j'ai porté depuis seize ans, non sans quelque honneur pour moi-même, et peut-être pour mon pays. » C'est ainsi encore qu'il repoussait l'étrange assimilation que certains orateurs avaient prétendu faire entre la révolution de 1830 et la révolution du 15 mars 1815, « l'une, disait-il, la plus juste, la plus pure des révolutions, une révolution qui pourrait être plaidée devant un tribunal, les tables de la loi à la main; l'autre, véritable crime de lèse-nation, folie monstrueuse, œuvre d'une ambition effrénée mettant à profit un aveugle enthousiasme. » — « Entre l'origine des deux gouvernements, ajoutait-il, il n'y a pas la moindre analogie; si l'un est légitime, l'autre ne l'est pas. »

Aujourd'hui, c'est là un jugement banal ; mais, en 1831, l'épreuve n'était pas complète, et le parti libéral se croyait encore obligé de ménager l'empire et l'empereur. En traitant si rudement la légende populaire des Cent-Jours, M. de Broglie étonnait ceux de ses amis qu'il ne blessait pas. Cependant deux ministères s'étaient succédé depuis sa retraite, et, après la mort de M. Périer, M. de Broglie fut naturellement appelé avec deux hommes illustres, vos confrères, à former une administration forte et modérée. Personne n'ignore les grands services qu'il rendit à la France, d'abord comme ministre des affaires étrangères, puis comme chef accompli d'un cabinet vraiment parlementaire; mais c'est à l'histoire politique qu'il appartient de les exposer. Par une pente naturelle, les partis comme les princes aiment les instruments dociles qui les servent sans leur résister, et ceux dont l'indépendance ne se plie pas à ce rôle paraissent incommodes. M. de Broglie paraissait quelquefois incommode aux Tuileries, comme au palais Bourbon, et j'ajoute que la

diplomatie européenne était du même sentiment. Il n'adoptait pas une opinion sans y avoir bien réfléchi ; mais, quand elle était devenue sienne, il y tenait et ne pliait ni devant les partis, ni devant le prince, ni devant les ambassadeurs. De là, le reproche de raideur qu'on lui adressait souvent ; mais, de là aussi, l'estime universelle dont il était investi, et la foi que l'on avait dans sa parole. Personne d'ailleurs ne tenait moins à rester au pouvoir, et il était toujours prêt à en descendre. Il aimait sans doute à sentir qu'il portait fièrement et utilement le drapeau de la France; mais, bien qu'il supportât plus patiemment que M. Périer l'injustice des partis et de la cour, il s'étonnait quelquefois d'être mal jugé, et il aspirait au moment où il pourrait déposer honorablement le lourd fardeau des affaires publiques, et se renfermer dans le cercle de ses études favorites.

Ce moment vint une première fois, en 1834, après le rejet du traité des États-Unis. Jusqu'alors sa parole loyale et ferme, toujours écoutée avec respect, avait triomphé de toutes les oppositions. Il en fut autrement quand la Chambre eut à discuter le traité conclu avec les États-Unis pour régler d'anciens différends. M. de Broglie eut beau justifier, point par point, toutes les parties de cette convention; après lui, un grand orateur, qui naguère encore siégeait ici, monta à la tribune et, par l'éclat de sa parole, par la puissance de son action, éblouit, fascina, entraîna la Chambre qui, à la majorité de huit voix, rejeta le traité. La majorité était petite, et le traité n'avait été ni fait ni signé par M. de Broglie ; mais il l'avait accepté, il l'avait défendu, et, malgré les pressantes sollicitations de ses amis, il lui parut que la rigueur des principes parlementaires exigeait qu'il se retirât. Bientôt

rentré avec le titre de président du conseil, il était à côté du Roi le 29 juillet 1835, quand un effroyable attentat vint consterner la France. Avec la France presque entière, il attribuait ce crime à l'exaltation sans but et sans frein des passions révolutionnaires, et surtout aux calomnies de la presse contre un prince sage et bon. Néanmoins le gouvernement dont il était le chef ne demanda ni lois d'exception ni mesures arbitraires de sûreté générale ; il demanda une loi qui pût soustraire la personne royale à la polémique envenimée des partis et consacrer ainsi son inviolabilité constitutionnelle. Il ne m'appartient pas de juger cette loi que j'ai défendue à la tribune ; mais, qu'on l'approuve ou qu'on la blâme, il est impossible de ne pas reconnaître, dans le discours que M. de Broglie prononça à cette occasion, un des plus beaux morceaux d'éloquence qu'aucune chambre ait entendus. Partout y brillent des qualités qui se concilient rarement, la force du raisonnement et l'émotion, la perspicacité de l'homme d'État et l'indignation de l'honnête homme, les hautes considérations politiques et les grands mouvements oratoires, la simplicité et la passion.

Il semblait qu'après un tel triomphe, l'autorité de M. de Broglie fût assurée pour longtemps ; mais, au commencement de l'année suivante, un incident financier, futile en lui-même, vint briser l'unité du ministère, et, pour la seconde fois, il se retira avec la résolution bien arrêtée de ne plus faire partie d'aucun cabinet. Pendant deux sessions, il se borna à défendre contre d'injustes attaques, venues de côtés différents, la politique qu'il avait pratiquée comme ministre ; mais bientôt, frappé d'un coup terrible, il ne prit plus même ce soin. Sa vie, jusque-là heureuse, venait d'être bri-

sée par la mort inattendue de la compagne qui, depuis vingt-deux ans, était l'orgueil et le charme de sa maison. J'étais alors au Val-Richer, à quelques lieues de Broglie, et jamais je n'oublierai l'émotion dont je fus saisi à la lecture du billet si simple et si touchant, par lequel M. de Broglie annonçait à son ami le plus intime le vide qui se faisait dans son existence. Il n'était pas seul à le sentir. Nous sentions tous qu'une douce lumière s'éteignait au milieu de nous, et qu'un lien secret venait de se rompre.

A partir de ce jour, tout fut fini pour M. de Broglie dans la vie publique, tout, excepté ce qu'il croyait devoir à sa cause, à son pays, à l'humanité. On le vit, lors de la coalition, si mal jugée, se joindre à ceux qui essayaient de ramener le gouvernement dans des voies plus parlementaires; on le vit, dix-huit mois plus tard, défendre les fortifications de Paris, ce dernier rempart de la France. « La paix perpétuelle est une chimère, disait-il; il y aura toujours des chances de collision entre les hommes, » et il établissait qu'une nouvelle coalition pouvait se nouer contre nous, et que, dès lors, il importait de montrer aux puissances de l'Europe qu'elles ne pouvaient pas écraser la France d'un seul coup. « Messieurs, ajoutait-il, la loi qui vous est soumise n'est pas une loi de parti; c'est une loi d'avenir, c'est une grande mesure conçue dans des vues patriotiques, supérieure aux vicissitudes du pouvoir, aux accidents de la politique du jour... La ville de Paris, cette grande cité à laquelle nous imposons une mission si nouvelle, si périlleuse, à laquelle nous demandons de servir de boulevard au royaume, de couvrir, en quelque sorte, la France de son corps, elle l'accepte par l'organe de ses magistrats électifs, avec un empressement magnanime. »

Je m'arrête, Messieurs. Quand, au mois de juin 1870, peu de jours après mon élection, j'ai relu ce discours, j'étais loin de penser qu'il dût avoir bientôt une ausssi triste, une aussi glorieuse application. A la vérité, tous les efforts de la grande cité ont été vains ; mais, s'ils n'ont pas sauvé la France, ils l'ont honorée aux yeux du monde, et l'honneur est le seul bien qui ne se recouvre pas.

Pourquoi faut-il que ces murs élevés contre l'étranger aient protégé contre la France les bandes infâmes, dont l'aveugle rage a mis le comble à nos malheurs? mais telle est la condition des œuvres humaines ; elles servent pour le mal comme pour le bien : elles sauvent ou elles perdent, selon la main qui en dispose, et il était réservé aux fortifications de Paris de montrer, dans un court espace de temps, jusqu'où peut s'élever l'héroïsme et jusqu'où la perversité peut descendre. Le lendemain même de la sauvage insurrection qui a couvert Paris de ruines, une voix que vous écoutez toujours avec respect, la voix de M. Guizot, mettait la France en garde contre la disposition où elle est d'oublier le bien pour ne voir que le mal. « Que Paris, disait-il, se soit laissé tromper et opprimer par une faction insensée, il n'en est pas moins le Paris vaillant et glorieux qui a soutenu cinq mois contre l'étranger un siége sans exemple. » Soyons aussi justes que M. Guizot pour cette ville étrange, qui attire et qui repousse, que l'on admire et que l'on maudit, mais qui, malgré ses fautes, n'en restera pas moins la grande capitale du monde civilisé.

A peine ai-je le courage de poursuivre et de rappeler que, plusieurs fois encore avant la chute de la monarchie constitutionnelle, M. de Broglie mit au service de son pays l'auto-

rité de son talent et de son expérience. En 1844, comme rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction secondaire, il présenta un travail savant et complet, où il conciliait heureusement la liberté d'enseignement promise par la charte avec la force des études. Plus tard, quand le différend du droit de visite vint troubler les bonnes relations de la France et de l'Angleterre, il accepta la mission d'aller à Londres, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, conclure un traité nouveau. Puis, comme président d'une commission chargée d'examiner les questions relatives à l'esclavage et à la constitution politique des colonies, il dirigea l'enquête, et rédigea les rapports qui, sans conseiller dès lors une mesure radicale, la préparaient pour un temps peu éloigné. J'ai entendu quelquefois M. de Broglie dire que ce travail était celui dont il s'honorait le plus et qu'il regardait comme le couronnement de sa vie. Toute sa vie, en effet, il avait dénoncé, flétri cette abominable institution de l'esclavage que ni le christianisme ni la philosophie n'avaient encore pu détruire. Quand, dans sa vieillesse, il l'a vue disparaître, en France d'abord, puis en Amérique, il a pu se dire, avec un juste orgueil, que cette fois du moins ses efforts n'avaient point été superflus, et que son nom serait désormais associé à celui des grands hommes de bien dont il avait plus d'une fois célébré la modeste vertu.

Au milieu des tristes querelles qui, à cette époque, séparèrent des hommes dévoués à la même cause, M. de Broglie avait pris le rôle honorable de conciliateur, et il donnait aux uns comme aux autres les plus sages conseils. Vinrent les funestes événements qui nous réunirent tous, pendant trois ans sous le drapeau de l'ordre, pendant dix-huit ans sous

le drapeau de la liberté. Membre de l'Assemblée législative, M. de Broglie présidait, en 1851, la commission à laquelle avait été renvoyé le projet de révision de la constitution républicaine. Là il fit entendre des paroles vraiment prophétiques sur la lutte qui se préparait entre deux pouvoirs, également issus du suffrage universel, et dont l'un, environné de tout l'éclat de la royauté, avait reçu d'une législation imprévoyante la libre disposition des forces nationales. « Au mois de mai prochain, disait-il, avant peut-être, on pourra nous dire ce que Siéyès disait le soir du 18 brumaire : Messieurs, vous avez un maître. » M. de Broglie ajoutait que, si l'événement arrivait, il était de ceux qui résisteraient. L'événement arriva et il tint parole. Je vois encore à la mairie du dixième arrondissement mon vénérable collègue, alors malade, se ranger avec une résolution intrépide et calme parmi les plus fermes défenseurs de cette république qu'il n'avait pas désirée, de cette constitution dont peu de jours auparavant il signalait les infirmités ; je le vois, conduit à la caserne du quai d'Orsay, entre deux haies de soldats étonnés et qui ne paraissaient pas bien comprendre la triste mission dont un pouvoir usurpateur les avait investis ; je le vois dans la cour même de la caserne, sous une pluie fine et froide, répondre tranquillement à l'appel de son nom ; je le vois enfin, quand on nous fit monter, comme des malfaiteurs, dans des voitures cellulaires, insister pour y prendre place et n'accepter qu'à regret l'offre qui lui était faite d'être prisonnier dans sa maison. Et quand, tout étant consommé, il sut que plusieurs d'entre nous étaient retenus en prison par le caprice du vainqueur, il proposa que les membres de l'Assemblée, restés ou redevenus libres, fissent ouvertement une dé-

marche collective pour obtenir que des hommes, tous coupables du même crime, fussent tous honorés du même châtiment. Mais l'acte qui, disait-on, devait sauver la France, avait glacé les cœurs, et M. de Broglie trouva peu de complices. Il n'en a pas moins droit à la reconnaissance des collègues dont il prenait si généreusement la défense, et c'est en leur nom comme au mien que je parle aujourd'hui.

La cause de la liberté avait succombé, et chaque jour on voyait beaucoup d'honnêtes gens se rallier, par peur de l'anarchie, au maître que M. de Broglie avait prédit. Il ne les imita pas. Le seul service que l'on pût rendre à la France, c'était, selon son expression favorite, de faire le vide autour du gouvernement nouveau, et plus que jamais il se renferma dans une retraite absolue, mais non pas oisive. C'est là que vint le chercher l'Académie française, après l'Académie des sciences morales et politiques ; c'est là que je l'avais retrouvé, moi-même, au retour de l'exil, et que j'avais pu entendre ses jugements sur les hommes et les choses de notre temps. Quelquefois il les exprimait avec une profonde mélancolie. Quelquefois ils lui échappaient en mots amers et piquants, que ses amis avaient soin de recueillir et dont plusieurs prendront place dans les mémoires du temps. Ce qui surtout l'affligeait, ce n'était pas le triomphe de la force (l'histoire lui en offrait plus d'un exemple), c'était l'abandon complaisant de tous les principes, de toutes les idées, de tous les sentiments auxquels la France, pendant soixante ans, avait paru si fortement attachée. « Jamais, écrivait-il, pareille abdication ne s'est vue ; si cet état devait durer, c'en serait fait de l'honneur du nom de nos pères, de nos travaux et de nos espérances. » Mais il ne voulait pas croire que la France eût

renoncé pour toujours au droit glorieux de se gouverner elle-même, et d'avance il se préoccupait de ce qu'il y aurait de mieux à faire quand renaîtrait la liberté.

C'est à cette pensée que nous devons le beau livre dont les amis de M. de Broglie connaissaient seuls quelques fragments, et que son fils a publié sous le titre de *Vues sur le gouvernement de la France*. Selon M. de Broglie, la France, depuis l'époque néfaste de 1852, avait un maître ; elle n'avait point de gouvernement, et la soi-disant constitution impériale, contre-façon hypocrite et maladroite des sénatus-consultes de l'an X et de l'an XII, ne pouvait subsister qu'à la condition de rester lettre morte et de n'être pas mise à l'épreuve. Si la servilité volontaire manquait à cette constitution, si les institutions qu'elle créait entraient en jeu sérieusement, la machine s'arrêterait court ou se briserait. Il était donc temps de chercher comment, le lendemain de la catastrophe, elle pourrait être utilement reconstruite.

On comprend que cette manière d'envisager la constitution ne dut pas plaire à ceux qui l'avaient faite. Ils n'en auraient pas eu connaissance, si l'habitude de M. de Broglie, quand il avait achevé un travail, n'avait pas été d'en faire lithographier quelques exemplaires pour son usage personnel et celui de sa famille. Malheureusement une loi de la restauration, à laquelle M. de Broglie avait concouru, et que l'empire, dans sa fatale imprévoyance, n'avait point encore entièrement abrogée, ne permettait pas de saisir un écrit avant sa publication. On saisit pourtant l'écrit de M. de Broglie, et il reçut assignation de comparaître devant le juge d'instruction. Il se préparait à obéir quand un de ses amis lui demanda si, dans son étude de la constitution impériale, son

esprit s'était arrêté sur les priviléges qu'elle lui conférait. Il faut l'avouer humblement, ces priviléges, M. de Broglie ne s'en doutait pas ou les avait oubliés, et il fallut les lui apprendre. Muni de ce précieux renseignement, il se présenta devant le juge d'instruction, et, dès les premières questions, « Je n'ai pas le dessein, dit-il, de me refuser à l'entretien que vous m'avez demandé, pourvu qu'il soit bien entendu que ce n'est qu'une conversation. Je ne me crois pas votre justiciable. — Et pourquoi donc, Monsieur le duc? — Parce que, d'après votre constitution, les grands-croix de la Légion d'honneur sont justiciables de la haute cour. Or je suis, depuis quelque vingt-cinq ans, grand-croix de la Légion d'honneur. Vous avez donc à constituer la haute cour. »

A cette révélation inattendue, vous devinez la pénible surprise du juge d'instruction. Il consulta ses chefs, et, toute réflexion faite, le livre fut rendu à M. de Broglie. Mais la saisie s'était faite pêle-mêle, et le préfet de police, qui ne prévoyait pas cette difficulté, avait trouvé piquant de distribuer dans le monde impérial quelques feuilles de l'écrit prohibé; il ne put donc pas rendre tout ce qu'il avait pris, et il dut s'en excuser auprès de M. de Broglie.

Que contenait ce livre redoutable qui avait mis le gouvernement impérial si fort en émoi? D'abord une introduction du plus grand style, où l'auteur, passant en revue tous les gouvernements et toutes les constitutions que la France a acceptés ou subis depuis 1789, en faisant ressortir les mérites et les vices. Dans ce tableau, tracé de main de maître, mais non sans quelque partialité, se pressent les considérations les plus élevées, les vues les plus fines, et

l'on voit que M. de Broglie a voulu y rassembler en quelques pages les réflexions de sa vie entière. Il arrive à cette conclusion, qu'il n'y a pour la France que trois sortes de gouvernements possibles : la république, la dictature militaire, la monarchie constitutionnelle. Par respect pour lui-même et pour son pays, il écarte la dictature. Restent les deux seules formes de gouvernement qu'il puisse admettre : une république qui touche à la monarchie constitutionnelle, une monarchie constitutionnelle qui touche à la république. Entre les deux il voit peu de différence ; pourtant il ne dissimule pas sa préférence pour la monarchie constitutionnelle, plus propre, selon lui, à garantir la liberté et la sécurité.

Les prémisses ainsi posées, M. de Broglie s'attache, dans le corps du livre, à indiquer et à décrire les institutions qui, sous la forme républicaine comme sous la forme monarchique, pourraient s'adapter à l'état actuel de la France, sans trop contrarier ses traditions ou déranger ses habitudes. Il y a deux ans, les solutions qu'il propose auraient été dénoncées comme trop hardies, et je crains qu'aujourd'hui on ne leur adresse un reproche contraire. M. de Broglie, en effet, était libéral, point démocrate, et il se résignait au suffrage universel plutôt qu'il ne l'aimait. « S'il est vrai, disait-il en 1859, que les extrêmes se touchent, nous devons toucher à l'extrême de la liberté ; tâchons, cette fois, de ne pas dépasser le but. » Excellent conseil souvent donné, rarement écouté, et qui, cette fois encore, risque fort de ne pas l'être.

Ni le lieu où je parle ni le temps qui me reste ne me permettent d'exposer le plan de constitution que M. de

Broglie soumet à ses lecteurs ; mais je veux signaler avec lui un point sur lequel il revient sans cesse. M. de Broglie reconnaît la puissance et la régularité de l'administration française ; mais il est loin d'admirer le système qui fait de nous un peuple d'administrés, rangés côte à côte, sous la main d'un tuteur. « On croirait, dit-il, que la France est un pays conquis par son administration. » Rien n'est plus vrai, et il est temps que ce besoin immodéré de servir fasse place à des aspirations plus hautes ; il est temps que la nation cesse d'être partagée en administrateurs et administrés, en solliciteurs et sollicités ; il est temps que les classes aisées s'habituent à chercher ailleurs que dans le trésor public les moyens d'existence de leurs enfants, et qu'un père, en offrant généreusement son fils au service de l'État, ne se borne pas à dire, pour toute recommandation, « qu'il ne sait à quoi l'employer. » J'aperçois sur ces bancs plus d'un ancien ministre et plus d'un ancien député ; qu'ils disent si j'exagère, et s'ils n'ont pas reçu plus d'une demande dont c'était là le sens, sinon le texte.

Les remèdes indiqués par M. de Broglie sont-ils suffisants ? On peut en douter ; mais c'est beaucoup d'avoir vu le mal et de l'avoir poursuivi dans toutes les branches de l'administration. Il ne s'agit point d'accepter indistinctement toutes les solutions que propose M. de Broglie. En publiant ce livre, son fils lui-même déclare que sur certains points son opinion diffère de celle de son père, et il doit m'être permis de prendre la même liberté. Ainsi je serais moins indulgent pour le 18 brumaire, et moins sévère pour les hommes courageux qui, portés, en 1848, au gouvernement de la France par un mouvement populaire,

n'ont voulu, malgré de détestables conseils, ni proscrire ni confisquer, et qui, les mains pures, ont remis le pouvoir à une assemblée librement élue. Mais, tout en faisant certaines réserves, je m'incline devant le noble vieillard qui, dans le calme de la retraite, ne perd point courage au milieu des plus tristes mécomptes, et consacre ses derniers jours à signaler les écueils sur lesquels son pays peut encore se perdre. A l'époque où il écrivit ce livre, M. de Broglie pouvait se croire oublié ou méconnu d'un grand nombre de ses contemporains, les uns attachés à la fortune du maître qu'il repoussait, les autres à la poursuite d'un idéal qui n'était pas le sien. Mais il est des hommes qui cherchent en vain l'obscurité, et dont le nom, indissolublement lié avec certaines idées, reparaît tout naturellement quand ces idées reprennent faveur. Le nom de M. de Broglie vivait dans les esprits comme le type le plus pur, le plus parfait, de ces opinions libérales et conservatrices tout à la fois qui, sous la République comme sous la Monarchie, peuvent seules assurer le repos de la France. Quand, à la veille d'une élection générale, les représentants de toutes ces opinions voulurent se réunir et se concerter sur le parti qu'ils devaient prendre, la maison qu'ils choisirent sans hésitation fut celle de M. de Broglie, et de là partit le mouvement qui pouvait régénérer la France et lui rendre la liberté sans révolution.

Quand on pourra lire les notes biographiques dont M. de Broglie n'avait parlé à personne, pas même à son fils, et qui ont été pour sa famille une précieuse découverte, on sera étonné de l'abondance et de la variété des travaux auxquels il a consacré les dernières années de sa vie. Mais,

parmi les écrits inédits qu'il a laissés, il en est un, intitulé : *Questions de philosophie religieuse,* auquel il attachait une importance particulière. Élevé dans les principes de la philosophie déiste du XVIIIe siècle, M. de Broglie était arrivé par degrés, d'abord à la foi chrétienne, puis à la foi catholique. Mais sa piété était éclairée, tolérante, sans ostentation et sans faste. Il s'était habitué à croire que les rapports de l'homme avec le créateur sont du domaine intime de la conscience, et qu'il y a plus d'inconvénients que d'avantages à en faire le sujet d'une polémique frivole ou passionnée. Il ne dissimulait pas ses croyances religieuses, mais il n'en faisait pas étalage, et, s'il plaignait ceux qui ne les partageaient pas, il n'avait pas pour eux moins d'estime et de bienveillance. Il était, d'ailleurs, assez heureux pour que sa foi se fortifiât à mesure qu'il approchait du terme de sa vie, et le livre où il en a déposé mystérieusement le témoignage montrera un jour à quel point elle était sincère. Je ne puis, à aucun titre, apprécier ce livre, où sont abordés et résolus, avec la sérénité d'une conviction lentement formée, les plus grands problèmes de la philosophie et de la religion. Mais je croirais manquer à ma mission, si je passais sous silence cette preuve encore inconnue des véritables sentiments de votre illustre confrère et de la force de son esprit.

Depuis deux ans, M. de Broglie sortait peu de sa maison, mais, chaque soir, quelques amis lui apportaient les nouvelles du jour, s'éclairaient de son expérience et recueillaient respectueusement ses jugements. La dernière fois que je le vis, bien peu de jours avant sa mort, je le trouvai retenu sur son fauteuil par un accès de goutte, le corps

affaissé, la tête inclinée sur sa poitrine, mais l'intelligence aussi ouverte, l'esprit aussi libre qu'au temps de sa jeunesse. Il s'intéressait à tout : à la Chambre, dont il espérait peu ; à l'Académie, où il lui tardait d'aller retrouver ses confrères, et même au ministère nouveau, dont il aimait quelques membres. Souvent il restait silencieux ; mais, que la conversation se portât sur un des sujets qui l'avaient toujours occupé de préférence, aussitôt sa tête se relevait, et il reprenait son ancienne vivacité. Rien n'annonçait que sa fin fût si prochaine, et il pouvait encore donner, chaque jour, quelques heures au travail. Au moment même où il a ressenti les premières atteintes de la maladie qui nous l'a enlevé, il poursuivait avec une impartialité peu commune dans les mémoires d'outre-tombe l'autobiographie où il a rassemblé les souvenirs de sa vie, et ce n'est pas sans une émotion douloureuse que j'ai pu en voir les derniers mots, tracés d'une main défaillante et brusquement interrompus avant que la phrase fût terminée.

Là, Messieurs, est le secret de sa supériorité. Toute sa vie, M. de Broglie a travaillé, non pas par boutades ou par nécessité, mais par goût, régulièrement, avec méthode, aux mêmes heures, sans jamais se lasser ou se décourager. Certes, pour être ce qu'il a été, le travail ne suffit pas, et il est d'abord nécessaire d'être heureusement doué; mais, sans l'habitude du travail, sans le goût de l'étude suivie et persévérante, les dons les plus précieux de la nature se dissipent ou se pervertissent. Écoutez ce que disait M. de Broglie, en 1844, dans son rapport sur l'enseignement secondaire : « Les fortes études sont l'âme de la discipline et la sauvegarde des mœurs..... Il faut que l'ardeur de la

jeunesse se porte au bien ou au mal. Ne le perdez jamais de vue ; dans les écoles comme dans le monde, la pureté va de pair avec les habitudes laborieuses. Partout où les études fléchissent, les cœurs se corrompent et les caractères se dégradent. »

Ce que M. de Broglie disait si bien alors, avec combien plus d'à propos ne l'aurait-il pas dit vingt ans plus tard! Mais j'ai tort; il l'a dit, et personne n'a oublié les belles paroles de l'empereur Sévère mourant, par lesquelles il terminait son discours de réception : « Travaillons, disait-il, *laboremus ;* » et vos acclamations unanimes lui répondaient, condamnant ainsi la vie frivole à laquelle nous devons en grande partie nos malheurs. Que ces malheurs nous soient du moins un sévère avertissement, et nous apprennent à commencer une vie nouvelle. Pendant la première moitié de ce siècle nous avons été pleins d'une confiance orgueilleuse; puis sont venus le doute, le découragement, l'abandon de nous-mêmes, l'abdication. Non, certes, que de généreuses protestations ne se soient fait entendre. Dans un temps où tout le monde se taisait, l'Académie a parlé. Elle a défendu la liberté contre le pouvoir d'un seul, comme elle le défendrait contre le pouvoir de la multitude, si cela était nécessaire; elle a montré par son exemple, aussi bien que par ses paroles, à quelles conditions les sociétés grandissent et se fortifient. Il y a cinquante-cinq ans, la France semblait aussi avoir déchu de son rang dans le monde ; quinze ans après, elle y était remontée par la liberté, par le travail, et l'Europe entière avait les yeux sur elle. La liberté, le travail, c'est à ces deux grandes puissances que nous devons redemander

tout ce que nous ont fait perdre les corruptions du temps. A peine échappés à de si terribles catastrophes, ne voyons-nous pas déjà, sous une influence meilleure, les âmes se relever, les caractères se raffermir, les fortes résolutions succéder aux lâches habitudes? L'Académie peut être fière de la part qu'elle prend, par plusieurs de ses membres, par un surtout, à cette transformation salutaire. On a beaucoup abusé, dans ces derniers temps, du nom de sauveur, et surtout on l'a mal appliqué. Il n'en est pas moins vrai qu'à certains moments tous les regards se tournent vers le même homme, et que chacun met en lui son espoir. Ai-je besoin de dire quel est aujourd'hui cet homme? Ce n'est point un prince; c'est un simple citoyen qui, depuis bientôt quarante ans, siége sur vos bancs par vos libres suffrages, et qui, après une vie pleine et glorieuse, consacre le reste de ses forces à réparer les maux qu'il avait prévus et qu'il n'a pas pu empêcher. Personne plus que M. de Broglie ne l'a soutenu de son approbation reconnaissante quand il luttait pour les libertés nécessaires, et personne n'aurait plus applaudi à l'acte mémorable qui, dans des circonstances si difficiles, l'a chargé de présider à la régénération de la France.

Mais, à ceux qui peuvent encore y travailler activement, la reconnaissance publique doit joindre ceux qui l'ont préparée par leur parole ou par leurs écrits. Parmi les titres d'honneur de M. de Broglie, celui-là n'est pas le moindre, et il est en sûreté dans les mains qui l'ont recueilli par droit d'héritage. Heureuses les familles où les générations se succèdent ainsi sans déchoir et sans se démentir! C'est là, Messieurs, la bonne aristocratie, celle dont la démo-

cratie la plus ombrageuse ne saurait être jalouse. La France se relèverait bientôt si, au lieu de disperser ses forces dans de vaines querelles de classe ou de parti, elle savait, patriote et libérale, les rassembler toutes pour le salut commun. Racontant, dans ses notes biographiques, un voyage qu'il fit en Hollande en 1806, M. de Broglie exprime en ces termes l'impression qu'il a reçue : « Nation sérieuse et sensée, dit-il, économe et persévérante, qui a payé la liberté civile de tout le prix que les hommes peuvent y mettre, et qui, sachant en conserver les mœurs, les goûts simples, l'énergie tranquille, sous la monarchie comme sous la république, et sachant passer de l'une à l'autre, selon le temps, avec une sorte d'indifférence magnanime, n'a jamais, ou du moins presque jamais, compromis la liberté par la turbulence, et l'ordre par la servitude. »

La liberté sans turbulence, l'ordre sans servitude, voilà quel a été l'idéal de M. de Broglie pendant sa longue vie. Que cet idéal soit le nôtre, et ne désespérons pas, malgré nos cruelles déceptions, d'en approcher quelque jour.

RÉPONSE

DE M. CUVILLIER-FLEURY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. DUVERGIER DE HAURANNE.

MONSIEUR,

Quand j'ai relu tout récemment votre histoire, aujourd'hui si connue, du *Gouvernement parlementaire,* pour y retrouver les titres qui vous avaient si justement assuré les suffrages de l'Académie française, me permettrez-vous de vous dire à quelle illusion j'ai cédé? J'ai essayé de croire un instant que vous n'aviez été toute votre vie qu'un homme de lettres; que cette histoire, résumé de vos études, non de votre expérience, avait été écrite dans le calme de vos souvenirs et dans la sérénité de vos impressions solitaires. Je me suis figuré un historien étranger aux événements, les jugeant avec un désintéressement impartial et une sagacité

dégagée de toute passion personnelle. Dans ce rêve de mon esprit, je me suis attaché uniquement aux mérites de l'écrivain. Je n'ai demandé à votre œuvre qu'une exposition lucide, un récit animé, un style clair et précis, la pénétration et le mouvement. Tous ces mérites, Monsieur, vous les avez; ils suffisaient à justifier le choix de notre compagnie; et ce n'est pas sur ce point que ma volontaire illusion me trompait. J'y renonce pourtant, afin de vous rendre une justice non moins sincère et plus complète.

Vous n'êtes pas seulement un écrivain. Vous avez été, vous êtes encore, quand vous écrivez, un homme d'action. Vous avez droit de compter parmi ceux de nos confrères que la politique active a donnés de nos jours à l'Académie. La politique a deux formes imposantes sous lesquelles nous l'associons volontiers à nos travaux, l'éloquence et l'histoire, l'une ou l'autre, quelquefois les deux. Une fois ici, la politique perd son nom; elle n'est plus qu'une des aptitudes supérieures de l'intelligence. Cela nous autorise à chercher ce que le politique emprunte souvent au lettré, et surtout ce qu'il lui prête. Nous ne sommes pas des distributeurs de marguerites ou d'églantines; nous aimons à rallier dans cette calme enceinte les hommes éminents, éprouvés par les orages de la vie publique, même si leur drapeau couvre de graves dissentiments entre eux et nous. Nous sommes institués pour honorer et couronner l'esprit, non pour guerroyer contre des doctrines et exterminer des systèmes. La littérature et la politique, alliance tour à tour bienfaisante et redoutable, féconde pour le bien comme pour le mal! Les échos de l'histoire sont tout pleins des accents de la grande éloquence et des sifflements aigus de la satire. L'ardent

pamphlet y a sa place comme le panégyrique vengeur et inspiré, la Verrine comme la Milonienne, Eschine comme Démosthène, William Cobbett comme M. Canning. Tous ces noms appartiennent à la critique littéraire par le talent, au jugement historique par la responsabilité. Tout homme est responsable de l'emploi qu'il a fait de son génie; et si ce n'est pas ici, Monsieur, qu'un tel procès peut s'instruire, la part qu'un esprit supérieurement cultivé a mise dans la lutte des opinions, son influence servie par son talent ou détournée par sa passion, c'est là une étude que votre destinée nous offre, quand nous essayons d'en résumer, dans un coup d'œil rapide, les phases si vivement caractérisées et si diverses.

J'aurai beau faire. J'ai lu tous vos écrits, et j'ai relu tous vos discours. Votre loyale confiance a voulu me rappeler, en les mettant sans distinction sous mes yeux, ceux même que je n'aurais pas recherchés et que j'aurais voulu oublier. J'ai interrogé tous les souvenirs de votre longue vie, mis par vous à ma discrétion avec une sincérité dont j'aime à vous remercier ici publiquement. J'ai recueilli les témoignages de vos amis, de ceux même qui ne l'étaient plus. Mais, si complète que fût mon étude, elle n'a pu échapper à une conclusion qui s'est imposée dès l'abord à mon jugement : en vous, le lettré, le touriste (vous l'étiez souvent), l'écrivain et le conteur, le journaliste et l'historien avaient un point de départ exclusivement politique. Partout se retrouve en vous la trace de ce moule indestructible d'où vous êtes sorti, non pas toujours pour le repos du monde ou pour le vôtre, mais avec une rare vigueur et une durable empreinte d'éminente personnalité.

Si j'interroge vos premières années, après des études où votre esprit quelque peu indocile s'était, dites-vous, donné carrière, je me trouve arrêté par un incident qui a le droit de nous faire sourire. Au début de votre vie intelligente, je rencontre trois vaudevilles, innocents produits de votre bonne humeur juvénile. Innocents, oui sans doute, jusqu'au moment où un journal dévoué au second Empire eut l'idée de vous faire un crime de ces péchés de jeunesse que tout le monde avait oubliés, vous surtout. Les deux premiers furent exhumés, non sans peine. Quant au troisième, on vous accusait de l'avoir fait supprimer dans les dépôts publics, où il ne se retrouvait plus. L'accusation était sérieuse, Vous la laissiez grossir, ayant pour y répondre une assez bonne raison ; et un jour que M. Ravenel, conservateur des imprimés à la Bibliothèque impériale, se montrait fort inquiet de cette suppression de l'*Arlequin jaloux* (c'était lui qui manquait à l'appel) : « L'*Arlequin* est tombé à plat, lui dites-vous ; il n'a jamais été imprimé. Apprenez cela aux personnes qui veulent bien se donner tant de peine pour réunir mes œuvres complètes..... »

La muse comique vous avait malgré tout visiblement tenté. Il vous en était resté quelque chose. Ces grelots de la fantaisie satirique, par lesquels vous aviez fêté vos vingt ans, on en retrouve par moment l'écho, bien plus tard, dans vos œuvres les plus sérieuses et dans vos actes les moins suspects de jovialité. Les ridicules et les travers de la comédie humaine ne défilent pas impunément sous vos yeux. Vous les arrêtez au passage pour les étudier, parfois pour les peindre. Vous ne riez guère ; vous faites volontiers

rire aux dépens des autres. Vos discours politiques, dans ces banquets trop fameux dont vous étiez, après Lamartine, l'orateur le plus populaire, ne sont pour la plupart que de longs éclats de rire. A chaque instant, si j'en crois les parenthèses qui y fourmillent, d'immenses accès d'hilarité vous interrompent. Vous n'avez pas l'air de vous en plaindre. Paul-Louis Courier, le grand pamphlétaire, celui qui disait : « J'ai donné dans la Charte en plein, » avait créé un genre. Vous avez appris à son école, et aussi en fréquentant les *hustings* d'Angleterre les jours d'élection, comment une idée, quand on l'affuble d'un manteau de comédie, fait sa trouée dans les foules compactes où le rire est à la fois électrique et contagieux. Et même, dans vos écrits le plus sérieusement conçus, vous ne vous refusez pas ce dangereux assaisonnement du comique, mêlé au drame de la vie humaine. Dans votre grande *Histoire du gouvernement parlementaire,* la comédie se glisse, puis s'étale, au milieu des récits les plus imposants. Vous mettez un soin infini à recueillir dans toute sorte de pièces inédites ou peu connues, mémoires, correspondances, rapports de police, simples billets, même ceux des femmes, des témoignages toujours dignes de foi, puisque vous y croyez, mais qui contrastent avec la gravité habituelle de votre récit. C'est ainsi que vous avez introduit, dirai-je le vaudeville ou la comédie? dans l'alcôve où se mourait un des rois de la branche aînée des Bourbons, le plus sage de tous, puisqu'il avait donné la charte, qu'il l'avait jurée et qu'il avait tenu son serment.

J'ai parlé de votre voyage en Angleterre, vers 1826; c'est la première rencontre vraiment sérieuse de votre vie avec

la politique. Vous étiez encore bien jeune ; mais quelques années auparavant on vous avait vu entrer au *Globe,* où, grâce à une intelligente direction, à un dessein libéral et à un choix habile, la raison « n'attendait pas le nombre des années. » Vous étiez tous jeunes, tous armés d'une plume alerte et incisive, tous préparés pour la lutte, l'innovation, la course à franc étrier dans la critique, la philosophie, le roman, l'histoire, l'examen hardi et tranchant ; car c'est là que nous apprenions un jour, par la bouche du plus athénien d'entre vous « comment les dogmes finissent. » C'est aussi là que la politique vous attendait. Elle n'avait fait jusqu'alors que vous essayer, sans vous asservir. On eût dit que vous n'étiez pas pressé. Votre respectable père était depuis 1816 questeur de la Chambre des députés. Vous aviez assisté avec lui à des banquets ultra-royalistes qui ne vous avaient pas donné grand goût pour la réaction. Vous aviez aussi votre place dans la tribune de la questure, mais vous n'en abusiez pas. Un drame à grand tapage, ou quelque comédie bien charpentée, comme on disait alors, était bien mieux votre affaire. Pourtant, une fois à Londres, car j'y reviens avec vous, correspondant du *Globe,* témoin et chroniqueur d'élections politiques, le sort en était jeté ; votre véritable carrière commençait.

C'était au plus fort de l'agitation catholique. Sir Robert Wilson, candidat à Southwark, rompait des lances en faveur de la tolérance religieuse. Il vous avait permis de l'accompagner dans la bataille électorale. C'était vous armer chevalier. Vous n'auriez pu d'ailleurs trouver un plus sûr guide dans ce premier essai que vous faisiez de la vie publique. Vos *Lettres sur les élections anglaises* eurent un grand suc-

cès à Paris. Vous les écriviez au courant de la plume, presque au hasard de vos impressions de chaque jour. Vous jugiez l'Angleterre électorale avec un mélange d'ironie et de réflexion que justifiait le spectacle parfois si burlesque, au fond si sérieux, qui se déroulait sous vos regards. C'était bien avant ces grandes réformes où les Anglais excellent à s'arrêter prudemment, sans se donner, comme nous, par-dessus le marché, le luxe d'une révolution. Votre verve de jeune écrivain ne se refusait d'ailleurs aucune satisfaction aux dépens de vos hôtes. Vous acceptiez tout dans cette exhibition de leurs ridicules qu'ils vous prodiguaient ; vous leur prêtiez quelquefois. Voici, par exemple, comment vous faites parler un électeur qu'un candidat est venu solliciter :

« Je ne demande pas mieux que de vous donner mon suffrage ; mais je n'aime pas les diligences (c'était en 1826). Il me faut une voiture particulière. Ce n'est pas tout ; je n'ai pas l'habitude de me séparer de ma famille ; vous la transporterez donc tout entière avec moi ; et, comme nous avons tous un grand appétit en voyage, vous aurez soin de nous fournir chaque jour quatre repas somptueux (1). »

Vous vous amusiez ainsi aux dépens de la corruption anglaise, en la chargeant quelquefois ; mais votre raillerie passait la Manche dans le packet-boat ; et la traversée ne lui nuisait pas. Charge en deçà du détroit, vérité au delà.

Quoi qu'il en soit, votre livre est certainement un témoignage très-utile à consulter sur l'Angleterre de 1826. La physionomie de ce grand pays a bien changé depuis cette

(1) *Lettres sur les élections anglaises*, page 9.

époque. On la reconnaît encore dans vos amusantes esquisses. Vous vous y êtes peint vous-même avec une sincérité originale, et comme si vous aviez été engagé pour votre compte dans cette campagne électorale où vous ne serviez qu'en volontaire. Mais, bousculé comme vous l'aviez été si souvent, assailli sur les tréteaux populaires de projectiles de toute espèce, hué, sifflé, injurié dans la personne des candidats vos amis, vous n'aviez rien eu à leur envier, et vous pouviez désormais aborder la vie militante : vos preuves étaient faites.

Le *Globe* vous attendait ; le succès de votre correspondance électorale vous désignait pour la polémique, alors si vive entre les partis. Vous y aviez préludé dans ce même journal par la critique littéraire, dont il faut bien que je dise un mot, dussé-je remonter de quelques années en arrière. La critique n'avait pas laissé que de compter dans votre vie passée. C'est aux classiques de l'Empire que vous aviez surtout déclaré la guerre, vous et vos amis. Quel entrain ! quelle moquerie ! quelle foi dans l'avenir des théories nouvelles ! quelle triomphante prédiction de merveilles que vous aperceviez seuls à l'horizon de la littérature ! quel mépris pour les ultras de la vieille tragédie, plus combattus que ceux du droit divin ! Notre spirituel Viennet ne vous l'a jamais pardonné. Un jour, mais beaucoup plus tard, qu'il lisait dans une nombreuse compagnie et devant vous sa fameuse épître intitulée : *A mes quatre-vingts ans,* arrivé à une tirade des plus irritées contre le romantisme qui, aussi bien, s'était fait vieux à son tour : « Ceci est pour vous, Monsieur, » dit-il en s'arrêtant et en vous lançant un de ces regards qu'il essayait, quoique bon homme, de

rendre terribles. Vous vous étiez fait personnellement des ennemis littéraires qui vous ont gardé plus longtemps rancune que vos adversaires politiques. Ce n'est pas peu dire. Votre article sur les deux *Fiesque,* que Schiller eût fort approuvé, vous brouilla pour toute sa vie avec l'honnête Ancelot. Vous étiez de l'école de Beyle, le fameux Stendhal; comme critique, vous emportiez le morceau. Un de vos amis disait à ce propos : « Duvergier a eu du bonheur, Beyle ne l'a pas trop gâté. » Au fait, vous étiez tous, au *Globe,* de platoniques amants de la nouveauté, que vous adoriez sans trop vous compromettre avec elle, restés en dépit de vous-mêmes des écrivains de goût et de bon sens, divinisant Shakespeare et discutant *Hernani.* Je ne veux pas citer des noms, les œuvres parlent.

Je m'attache volontiers, Monsieur, à ces quinze premières années de votre vie littéraire qui nous mènent, malgré tout et d'un cours si rapide, à la révolution de Juillet. Une fois là je sens bien que l'homme de lettres va m'échapper. L'homme d'esprit nous reste. La polémique politique vous avait rompu à la lutte et aux affaires. La société *Aide-toi, le Ciel t'aidera,* vous avait dressé à la discipline dans l'opposition. Vous parliez beaucoup de l'Angleterre; vous en parliez bien. Vous étiez sage et prudent; même vous l'étiez tant qu'un jour, le *Globe* ayant éprouvé le besoin de mettre quelques sourdines à sa politique de combat, vous fûtes choisi avec trois autres rédacteurs du journal, devenus plus tard membres de notre Institut (1), pour aider M. Dubois à modérer M. Pierre Leroux.

---

(1) MM. Tanneguy Duchâtel, de Rémusat et Vitet.

La Restauration vous avait fait journaliste, la révolution de Juillet vous fit député. Il est rare d'entrer mieux armé que vous ne l'étiez dans cette vie publique où, avant de recevoir les coups, vous aviez si bien appris à les rendre. vous aviez une grande force. Vous étiez libéral, libéral par instinct, par principe, par destination. Vous l'avez toujours été, même en l'étant trop ; et c'est là certainement ce qui a fait, d'accord avec votre talent, la grande importance de votre rôle. Il y a un moment de votre vie où tout ce que vous aviez appris par l'étude et l'expérience, vos impressions si multiples, vos connaissances si variées, votre situation si indépendante, vos relations, vos amitiés, tout se réunit comme à un rendez-vous commun pour vous assister dans la lutte où votre avenir s'engageait. De toutes les ambitions, les plus désintéressées sont souvent les plus ardentes. Vous aviez une de celles-là. Ce premier essai du gouvernement libre qui avait abouti, par le fatal excès de la prérogative royale, à un sanglant divorce entre la royauté et le parlement, avait raffermi en vous l'esprit libéral de votre première jeunesse. Aussi fîtes-vous partie, dès l'orageux début du nouveau règne, de ce groupe d'intrépides lutteurs qui lui servit de rempart contre l'anarchie. Vous combattiez dans le rang, sans prétendre au pouvoir, ne visant qu'au succès de sa cause, qui était celle de la liberté même ; soldat à chevrons de l'armée constitutionnelle ; bien venu de ses chefs, souvent consulté ; conseiller volontaire et serviteur loyal, parfois exigeant et moins docile que zélé.

C'est ainsi que vous avez traversé les dix premières années du gouvernement de Juillet, dans une action rarement interrompue, toujours utile. Vous saviez donner l'intérêt de

l'improvisation à des discours habilement préparés. On aimait dans votre style oratoire cette clarté qui parfois sautait aux yeux comme un jet de lumière électrique. Vous aviez d'ailleurs ce qui distingue les vrais politiques, et ne les laisse pas confondus dans le troupeau des rhéteurs, la science et le goût des affaires publiques. L'économie politique ne vous inspirait ni dédain ni répugnance. Vous traitiez les questions qui s'y rapportent avec cette précision ferme et lucide que notre compagnie a toujours eue en si grande estime, et qu'elle a honorée souvent dans les hommes de science pratique, associés par elle à ses travaux.

Entre la révolution de Juillet et celle de Février, dix-huit ans s'écoulent. On eût dit que vous en aviez fait deux parts : dans l'une vous souteniez le gouvernement, dans l'autre vous le combattiez. Non que je prétende que vous ayez voulu essayer ces deux rôles, l'un après l'autre, pour compléter votre éducation politique. Votre imagination était vive ; elle vous montrait le gouvernement parlementaire en grand péril, quand ce péril n'était que dans votre imagination même. Votre caractère était entier : il vous avait tourné contre des amis de vingt ans qui ne partageaient pas vos alarmes.

> Mille fois ils m'ont tout promis ;
> Mais le siècle en fourbes abonde,
> Et je ne hais rien tant au monde
> Que la plupart de mes amis...

Au fait, vous ne pouviez pardonner à la plupart de vos amis d'être sortis, en 1840, de la coalition parlementaire qui avait renversé le comte Molé, quand elle n'avait plus aucun but, suivant eux, si ce n'était de troubler l'État.

Vous venez de dire qu'elle a été mal jugée. Il n'est pour les coalitions qu'un jugement possible, le blâme de l'histoire, après celui de leurs auteurs eux-mêmes, qui ne leur a jamais manqué. Quand M. de Chateaubriand, M. Molé et M. de Talleyrand, après l'assassinat du duc de Berry, s'essayaient, par haine du comte Decazes, à réaliser l'alliance de la droite et de la gauche, sans trop de souci des lois destinées à protéger la sûreté de la famille royale, vous faites remarquer que les royalistes modérés avaient peu de goût pour « cette tactique plus habile que loyale » (1). Voilà, Monsieur, le jugement de l'histoire, un peu dur peut-être, mais le vôtre, sur les coalitions.

Je ne dirai rien de plus de ce grand conflit; les intentions, ni en 1820 ni en 1838, ne peuvent être accusées par nous ni discutées; mais le respect des personnes n'exclut pas, ici surtout, l'étude philosophique des opinions et des idées. Pourquoi ne dirions-nous pas, par exemple, que votre prétention de constituer un gouvernement parlementaire, monarchie ou république, sur l'insignifiance, volontaire ou contrainte, de son principal agent dans l'ordre exécutif, est philosophiquement une idée fausse? Décrétez l'imbécillité du chef suprême de tout grand État, ou vous n'aurez rien fait. Vous êtes actif et doué d'un rare esprit, Monsieur; vous n'avez pas un trop grand dédain pour vos propres idées; votre parole est toujours prête. Qu'auriez-vous fait si par malheur vous aviez été roi? J'aurais bien voulu vous y voir! Vous auriez, j'en suis sûr, respecté la charte de 1830 dans sa lettre et dans son esprit.

(1) *Histoire du Gouvernement parlementaire*, tome V, p. 380.

Couvert devant le pays par une responsabilité que l'éminente valeur de si habiles ministres eût garantie aux yeux de tous, vous seriez-vous interdit de mettre votre part d'expérience personnelle dans la balance des délibérations du cabinet? Cela est-il possible en France, et même ailleurs? Connaissez-vous un pays constitutionnel, grand ou petit, royauté ou république, où le chef de l'État ne soit rien? L'énergique Lincoln n'était-il rien? Victor-Emmanuel a-t-il trop mis du sien dans l'indépendance de l'Italie? Le prudent roi Léopold était-il compté pour rien en Belgique? Passe pour l'Angleterre, quand elle a pour reine une femme de bon sens. Faudra-il refaire la loi salique en sens contraire? En France, on veut toujours être quelque chose, même quand on est roi. On veut être compté, même si l'on a sauvé son pays des suites d'une horrible guerre et d'une rébellion sauvage, et si on ne lui demande en retour, au lieu de reconnaissance (les peuples n'en donnent pas), qu'un peu de mémoire, de prévoyance et de patience.

Mais enfin cette royauté que vous jugiez si puissante, Monsieur, elle est tombée, sans doute parce qu'elle ne l'était pas assez. Ce gouvernement parlementaire que vous aimiez tant, il a péri, bien malgré vous, je le reconnais, dans un de ces embrassements qui étouffent en voulant sauver... Le cardinal de Retz, parlant de la cabale qui précéda les barricades de la Fronde, et racontant la surprise des honnêtes libéraux du temps qui avaient donné la main, sans le vouloir, aux menées des factieux : « Ils la fesoient eux mesmes (cette « cabale), dit-il, mais ils ne la cognoissoient pas; et l'aveu- « glement, en ces matières, des bien intentionnés, est suivi « pour l'ordinaire bien tost après de la pénétration de ceux

« qui meslent la passion et la faction dans les intérêts pu-
« blics... (Telle est) l'erreur de ceux qui prétendent qu'il
« ne fault pas craindre de parti quand il n'y a point de
« chef. Ils naissent quelquefois dans une nuit... (1). »

Le gouvernement parlementaire, depuis vos deux voyages en Angleterre jusqu'à la révolution de 1848, avait été l'idée fixe de votre esprit, votre client préféré, votre passion un moment malheureuse, mais toujours fidèle. Votre attitude et votre hardi langage dans les deux assemblées qui avaient succédé à la chute du trône n'avaient pas donné une très-favorable idée de votre complaisance aux audacieux séides qui complotaient et préparaient de loin le coup d'État du 2 Décembre. Aussi avait-on pris des précautions contre vous. Tout sert à qui veut s'instruire, même la prison. Vous aviez eu à étudier en théorie, dans une commission de l'Assemblée législative, les différents systèmes de détention qui se partagent l'opinion des criminalistes. Incarcéré à Mazas, transporté ensuite au fort de Vincennes, puis transféré à Sainte-Pélagie, votre expérience commençait à être fort avancée. Un décret d'exil l'abrégea. De retour en France, vous étiez dans la force de l'âge, votre passion seule était ancienne. Vous étiez resté libéral avec quelques autres, incorrigibles comme vous. C'est alors que commença votre grand travail sur le gouvernement parlementaire. Votre premier volume est de 1857.

Heureux celui qui revit dans un bon livre !

La liberté abattue, vous avez écrit son histoire. Pour elle,

---

(1) *La Vie du cardinal de Rais* (1648), p. 70, de la collection Michaud et Poujoulat.

c'était reprendre pied sur notre terre de France; pour vous, c'était revivre. Votre livre se donnait par avance une longue carrière entre deux dates diversement mémorables, 1814 et 1848. On nous dit que vous n'irez pas jusqu'à cette dernière? Personne ne croira qu'elle vous fait peur. Vos dix volumes de l'Histoire de la Restauration n'en seront pas moins un ouvrage complet, bien conçu dans son ensemble, inspiré par un esprit libéral et pratique, sachant affirmer et conclure, le produit le plus viril de votre plume infatigable.

Vous me sauriez mauvais gré de présenter ici l'analyse d'un tel livre, qui n'en serait qu'une réduction affaiblie. Je tiens seulement à caractériser en quelques mots l'inspiration d'où il est sorti, la méthode que vous avez suivie, la forme que vous avez adoptée. Quant à votre méthode, elle paraît simple. D'autres ont écrit avant vous l'histoire de la Restauration. Le premier en date, avec un talent d'écrivain incontestable, n'a fait en réalité qu'une chronique élégante et partiale. L'auteur des *Méditations* a écrit en prose, et non sans vérité, le poëme des Bourbons rétablis en 1814 sur le trône de France. M. Guizot, ayant à recueillir, dans le premier volume de ses *Mémoires*, ceux de ses souvenirs personnels qui se rapportaient au règne de la branche aînée, y a cherché surtout la trace de ses impressions et de son action, qui était déjà si grande. Une autre *Histoire de la Restauration*, la dernière venue mais non trop tard, se distingue par une qualité rare, le goût littéraire dans la narration politique et le choix dans l'abondance. Vous, Monsieur, vous prenez tout. Cela ne veut pas dire que vous n'ayez ni le jugement, qui distingue, ni le tact, qui met chaque chose et surtout chaque

personne à sa place. Mais vous ne comprenez l'histoire que comme une vaste information du passé, un laborieux dépouillement de matériaux de toute sorte, d'où la vérité s'échappe à la fin, épurée par le souffle même qui l'en fait sortir. Je ne vous compare pas aux anciens, qui n'ont rien connu de pareil. Voltaire, dans ses narrations brèves et lucides, supplée à l'étendue par le relief et donne par la sagacité rapide du jugement l'idée de la profondeur. Vous, Monsieur, vous avez voulu reproduire dans sa diversité multiple, bruyante, agitée, avec toutes ses voix retentissantes, tous ses échos discordants : la tribune, la presse, la cour, l'église, les écoles, les salons; vous avez voulu, dis-je, reproduire la réalité de l'histoire d'hier, celle que beaucoup de nous ont vue, sans parler de ceux qui l'ont faite et dont quelques-uns vivent encore.

Telle est votre méthode; j'ajoute que votre style est d'une bonne école. Le canevas en est large, assez fortement tissu, sans trace de déclamation. Quant à l'inspiration de votre livre, je n'ai plus à en parler : vous avez, Monsieur, aimé avec passion le gouvernement parlementaire. Vous avez raconté ce que vous aimiez. Vous n'aimez pas toujours les hommes. Les institutions vous plaisent. C'est leur rôle dans la mêlée des passions humaines que vous signalez, leur personnalité pour ainsi dire que vous relevez, comme si elles agissaient par elles-mêmes indépendamment des acteurs. La liberté parlementaire est le principal personnage du drame que vous déroulez, elle qui parle, se passionne, attaque et se défend, languit par moment, s'exalte dans d'autres, suffit à tout, même à mettre des armes entre les mains de ses adversaires.

. . . Primi clypeos mentitaque tela
Agnoscunt, atque ora sono discordia signant.

C'est un spectacle de ce genre que nous donne votre histoire, quand vous nous conduisez, en 1815, en face de cette chambre qu'on a nommée introuvable et qu'animaient jusqu'à la folie toutes les colères de la réaction royaliste. Étrange destinée du gouvernement parlementaire qui, à son origine au milieu de nous, après la seconde restauration, trouve, dans les passions même qui le détestent, la flamme qui l'a nourri et la chaleur qui l'a fait vivre! La chambre de 1815 cherchait la domination et elle a trouvé la liberté. Elle a jeté le premier cri, ce cri triomphant de l'enfant nouveau-né, prenant possession de la vie. Ses violences réactionnaires, ses vociférations fanatiques, ses revendications d'initiative et ses révoltes contre le pouvoir personnel de Louis XVIII, entendons-le bien, c'était le gouvernement parlementaire affirmant la vie et saisissant l'empire, *cæteris imperaturum!* Il a fallu arrêter cet essor qui aurait finalement perdu, par son excès, la force même qu'il empruntait au droit. Personne n'a mieux raconté que vous, Monsieur, ni mieux démêlé ce double drame qui se jouait alors pour aboutir à l'ordonnance libératrice du 5 septembre 1816, — l'un sur la scène par des acteurs à la voix sonore et au geste expressif, l'autre dans les coulisses de la comédie politique et tout autour du trône, dans les entre-sols du pavillon Marsan. Laissez-moi le dire, Monsieur, la Restauration avait encore plus besoin, à cette époque, de la sagesse de ses amis que de la modération de ses adversaires. Louis XVIII le comprit, et il régna. Son frère, engagé dans les liens que l'auteur de la charte avait

habilement détendus, ne sut ni les relâcher ni les briser; il mourut dans l'exil.

Le roi est parti; le gouvernement parlementaire est resté.

On croyait alors, dans le pays qui a fait la révolution de 1789, que la liberté des peuples fait la légitimité des rois. Le croit-on encore? Le gouvernement par la liberté a couru de grands risques depuis quatre-vingts ans. C'est son malheur, non sa faute. « Un homme, écrit le duc de Broglie, avale du poison, faute de savoir supporter pendant quelques jours une indisposition réelle ou imaginaire; s'il en meurt, cela ne prouve rien contre son corps, qui était sain et bien constitué. » Un pays bien constitué, au sens moderne, c'est un pays libre, monarchie ou république, qui jouit d'un gouvernement parlementaire. Ce gouvernement est à la fois difficile et nécessaire. Qui en doute? C'est son mérite à vos yeux. Vous n'auriez pas mis la main aux annales de ces peuples dont l'histoire ennuie. Où est-il, cet âge d'or historique? Dans les champs, « les lis ne travaillent pas, » dit le livre saint. C'est le travail de l'homme qui fait pousser le blé. Les hommes ne se nourrissent ni ne se gouvernent qu'à la sueur du front. Votre livre, Monsieur, n'est ni une histoire de rois fainéants, ni une chronique de sérail, ni l'œuvre d'un endormi. Il crie par toutes ses pages: Au travail! à la lutte! à la tribune! au conseil! à l'atelier! au champ de manœuvre! à l'école! à l'Institut! C'est ce travail de tous, des riches et des pauvres, des plus grands et des plus humbles, ce mouvement de la ruche populaire, entretenu par la liberté, que vous avez voulu peindre par le souvenir, hélas! quand vous vous êtes vu, enseveli tout vivant, dans cette mollesse publique d'où les buveurs d'opium se sont réveillés, un jour,

tout surpris de leur désastre, entre les Teutons vainqueurs et les démagogues incendiaires.

Je viens de citer quelques lignes de votre illustre prédécesseur. C'est le moment de vous remercier, Monsieur, de l'avoir si bien jugé. Pour s'estimer réciproquement, il n'est pas besoin de se ressembler. Il suffit de se comprendre; et aussi l'Académie a paru servir grandement l'intérêt de la vérité, en appelant à la succession du duc de Broglie un des témoins les plus assidus et les plus éminents de sa vie publique. On dirait même, en lisant votre ouvrage, et en vous voyant si souvent attiré au pied de cette tribune qu'il a tant illustrée, que vous aviez comme un pressentiment de la mission académique qui vous était réservée. Vous l'avez dignement remplie; rien ne manque, dans le résumé de cette vie, à la sûreté ordinaire de vos informations. Non, rien n'y manque; mais ici, à cette place où vous succédez au duc de Broglie, lui, Monsieur, nous manquera toujours.

L'année 1870, si fatale à la France, n'a pas épargné l'Académie. Le sort a voulu que, dès le début de cette année, j'eusse à lui annoncer, comme directeur, en moins de trois mois la perte successive de trois de ses membres, qui nous avaient quittés par la mort, non autrement.... Ces cruelles épreuves furent suivies bientôt de trois autres, dont la dernière se confondit un moment dans le malheur public (1). Le duc de Broglie, lui, était mort en pleine paix; et même il avait pu voir, de son dernier regard, après une nuit de vingt

(1) On sait que l'Académie a perdu, en 1870, MM. de Pongerville, le duc de Broglie, le comte de Montalembert; puis MM. Villemain et Prévost-Paradol; et enfin M. Mérimée, mort à Cannes pendant le siége de Paris.

ans, poindre dans une aurore encore douteuse les premiers rayons de la liberté politique; mais il l'avait vue. Quant à nous, rien ne nous consolait. L'Académie faisait une perte irréparable. Non-seulement le reflet de cette belle vie et la pure lumière de ce grand esprit nous étaient enlevés à jamais. D'autres gloires nous restaient, nous restent encore. Le juste orgueil d'une compagnie telle que la nôtre a toujours de quoi s'abuser. Où le cœur a été frappé, le coup retentit longtemps dans un ressentiment douloureux. Nous admirions le duc de Broglie; car nous l'avions suivi comme vous dans l'activité bienfaisante et dans le grand éclat de son rôle public; mais dans nos regrets il y avait autre chose encore; nous l'admirions et nous l'aimions.

L'élection du duc de Broglie à l'Académie française avait été une des dernières joies de ce grave esprit. Il y avait résisté longtemps. Il ne se donnait pas volontiers à son plaisir. Une fois élu, nul n'avait été plus fidèle que lui à ce contrat affectueux qui nous unit par un travail volontaire. Nul n'apportait ici un visage plus ouvert, une cordialité plus simple, une attention plus spéciale. Nos débats l'attiraient et le retenaient. Quand un sujet touchait, si peu que ce fût, aux questions où s'était consumée sa vie, on le voyait s'animer et prendre parti. Un jour, dans les derniers temps, on discutait vivement ici sur la philosophie de Gœthe, à propos d'un livre proposé pour une de nos plus brillantes couronnes (1). Un des plus jeunes membres de notre compagnie avait la parole. Il parlait bien. Nous l'écoutions. Le

(1) *La Philosophie de Gœthe*, par M. Caro, professeur à la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut.

duc de Broglie était assez loin de lui. L'âge qui s'appesantissait chaque jour davantage, moins sur son esprit, toujours présent, que sur son corps souvent épuisé, l'avait alangui un moment. Il semblait dormir. Tout à coup, aux premiers accents de cette voix connue, on put le voir se lever péniblement, puis s'avancer lentement, s'arrêter à peu de distance et écouter debout, la main appuyée à une table voisine. Le jeune orateur gagna sa cause avec éclat; le livre fut désigné pour le prix. Le duc retourna à sa place sans que le père eût rien dit au fils. Tout le monde comprit l'intime bonheur qu'il avait ressenti, et que la langue de Virgile a pu seule exprimer :

. . . Tacitum pertentant gaudia pectus.

Pourquoi, Monsieur, ai-je rappelé ces souvenirs tout personnels à M. de Broglie? Vous avez presque tout dit de sa vie publique. Je ne voudrais toucher à ce que vous m'avez laissé que d'une main discrète. Je voudrais pénétrer, sans y rien troubler de l'harmonie que Dieu y avait mise, au fond de cette nature à la fois si forte et si subtile, je veux dire d'une vigueur inflexible et d'une finesse exquise; capable de grandes luttes, de résistances obstinées et des plus délicates conceptions dans l'ordre des idées, des sentiments et des devoirs de la vie ordinaire; un sévère moraliste dans un homme du monde, un penseur sans cesse mêlé à l'action, une âme éprise de la solitude et ardente dans le combat des passions humaines, je ne sais quoi d'inébranlable comme la conscience dans un honnête homme, de mobile et de perfectible comme l'expérience en quête des leçons que la

Providence prodigue, même chez les meilleurs, à l'orgueil humain. Tel était, depuis ce premier vote qui protestait contre l'impolitique immolation d'un héros, jusqu'à cet écrit récent et suprême qui revendiquait nos libertés perdues, tel était l'homme qui durant cinquante ans s'était mêlé à la vie orageuse de notre pays, et qui était venu se reposer un jour dans notre calme enceinte, comme dans un port de passage entre deux révolutions.

M. de Broglie avait été reçu à l'Académie en 1856. Il avait soixante et onze ans. Avait-il vrai ment accompli sa destinée, le jour où il avait prononcé cette pathétique défense des lois de septembre, qui les fera respecter à jamais, de ceux surtout qui, comme vous, les avaient votées? N'avait-il plus rien à faire ni à dire depuis le moment où il avait réclamé, devant les prétoriens de César, et du milieu de ses collègues qu'on entraînait, son droit à la prison? Quoi qu'il en soit, on s'appliquait à chercher ici ce qui, en dehors des grandes aptitudes qui l'avaient désigné aux suffrages académiques, eût fait de lui en toute rencontre un homme supérieur. On était curieux de savoir ce qu'il s'était réservé à lui-même dans cette part si large que Dieu lui avait faite.

M. de Broglie nous en dit bien quelque chose dans ses *Notes biographiques*, que le plus cher et le plus illustre de ses amis a, par une récente publication, si habilement mises en lumière (1). Mais M. de Broglie ne dit pas tout, car il ne se vante jamais; et, en même temps, il en dit trop quelquefois; car il s'accuse de défauts que démentent tous ses

(1) *Le duc de Broglie*, par M. Guizot.

actes, et il nous révèle sur certains points une infériorité qu'il est seul à voir. Étrange métamorphose du sens personnel! « L'amour-propre, a dit la Rochefoucauld, est le plus grand de tous les flatteurs. » Le duc de Broglie pénètre bien plus avant que le philosophe des *Maximes* dans les secrets de la conscience humaine. Cherchant à nous expliquer, par exemple, pourquoi il ne voulut pas parler trop tôt à la Chambre des Pairs où le roi Louis XVIII venait de l'appeler : « Il ne tiendrait qu'à moi, dit-il, d'en faire honneur à ma modestie..... mais j'aime mieux convenir de bonne foi que la timidité fut pour beaucoup dans mon silence, et, comme il arrive presque toujours, l'amour-propre pour beaucoup dans ma timidité. »

Il est incroyable du reste qu'avec une telle défiance de lui-même, le duc de Broglie ait trouvé en lui tout ce qui fait l'orateur puissant; car à l'orateur il faut l'audace comme au soldat. On me dit, et j'y résiste, qu'une certaine action extérieure lui manquait, au sens du moins où tous les traités de l'art oratoire la font décisive. Sa voix ne semblait pas affecter d'autre accent que celui d'une conversation entre gens qui s'écoutent les uns les autres. Son geste était sobre. La chaleur, elle ne lui venait jamais que d'un certain développement de preuves et de conséquences, habilement déduites, dont l'irrésistible logique, après avoir saisi ses auditeurs, semblait l'atteindre à son tour par une sorte de contre-coup. On eût dit qu'il n'avait pas prévu l'effet de sa parole sur lui-même. L'effet une fois produit, il s'y abandonnait; en cela il abondait dans son sens, et, comme vous l'avez dit, Monsieur, d'un de ses plus beaux discours, il

épuisait la matière (1). Ce qui lui eût semblé superflu, avant la victoire du raisonnement, l'éloquence, même tardive, il l'acceptait dans cette métamorphose de la dialectique en passion qui semble le comble du talent, et qui n'est que l'efflorescence naturelle et comme le luxe d'un vigoureux esprit. C'est lui pourtant qui a écrit : « Mon talent de parole n'a jamais été de premier ordre. » Cela est vrai : son éloquence n'était pas prévue dans les traités de rhétorique. Elle était à lui, originale comme l'était en tout son esprit; car une de ses qualités, qu'on me permette le mot, même en face de cette physionomie imposante, c'était l'originalité.

Le mot ne se définit pas, quand il s'agit d'un tel homme. Il était toujours lui-même, c'est tout ce que j'en puis dire; et, quoiqu'il eût passé toute sa vie à se perfectionner, n'étant arrivé que tard et non sans effort à cette grande perfection de la foi chrétienne, il n'avait jamais trop combattu ni contrarié en lui outre mesure ces élans de nature qui étaient comme le relief de sa personne. Il était de grande race, et sa race revivait en lui avec ses fortes qualités, refaites en quelque sorte et remaniées pour son usage. Qui doute que le fils de l'héroïque général qui mourut en confessant la liberté sur l'échafaud de la Terreur, n'eût été à son tour, si Dieu l'avait voulu, intrépide soldat, courageux martyr? Son petit-fils, presque un enfant, était grièvement blessé, il y a un à peine, dans un combat sous les murs de Paris. Ah! c'est que l'héroïsme ne se perd pas, quand on l'a dans le sang. Le duc de Broglie parle de sa timidité! Il se

(1) *Histoire du Gouvernement parlementaire* (discours sur le droit d'aînesse), tome VIII, p. 493.

trompe lui-même, mais ne trompe personne. Il était modeste, non timide. Combien de valeureux hommes de guerre qui ont relevé, par la modestie de leur attitude, l'énergique fermeté de leur âme! Vauban, Catinat, Drouot, Mac-Mahon, tant d'autres! Songez qu'il est le descendant de trois braves qui ont fait sans interruption souche de maréchaux. Il a l'instinct de la guerre sans en avoir le goût, et il lui plaira, à une certaine heure décisive, devant un gouvernement violateur des lois, entre la vie et la mort, que l'épée tranche la question par la main d'un homme résolu; non l'épée ténébreusement aiguisée derrière une porte, dans l'ombre d'un complot nocturne, mais l'épée qui flamboie au soleil, à l'air libre, et dont l'éclair réveille les âmes abattues.

C'est ainsi que le duc de Broglie avait jugé le 18 Brumaire. Je cite après vous, Monsieur, cette opinion de votre prédécesseur, en apparence si contraire à tous ses principes. Je cherche, quant à moi, à quelle fibre elle se reliait, au fond de son cœur généreux. Elle était fille des trois maréchaux. Elle venait d'eux en droite ligne. Pour abolir un régime honteux, l'idée d'une dictature militaire put sembler légitime alors à de très-bons citoyens; dans l'esprit du jeune gentilhomme, les souvenirs de Senef, de Denain et de Corbach n'y nuisaient pas. « Nos revers, durant la campagne de l'an VII, m'avaient causé un profond chagrin, nous dit-il. Ce fut ma première préoccupation patriotique. Les victoires de Hohenlinden et de Marengo me ravissaient d'enhousiasme! » M. de Broglie, dans un livre profondément réfléchi, et peu d'années avant sa mort, a reproduit cette opinion sur le 18 Brumaire et le Consulat. Il l'avait exprimée devant vous, avec un singulier éclat, quand il fut reçu

à l'Académie. « Vos fils me rendront la même justice, lui avait dit, quelques jours plus tard, le neveu couronné du glorieux conjuré de Brumaire, quand le nouvel académicien lui fut présenté, » — « Sire, l'histoire jugera, » avait répondu le duc de Broglie. Il ne savait pas alors que le juge était si pressé, et l'arrêt si prochain !

Cette vivacité du sang dans les veines du duc de Broglie explique bien des actes de sa vie, bien des traits de son caractère. Avant tout, ce vote héroïque en faveur du maréchal Ney, qui éclate comme un coup de feu au début de sa carrière politique ;— puis tant de mots échappés à la verve de son âme et qui circulaient dans les salons, qui parfois étaient des événements parlementaires ; tant de défis où le politique semblait céder la parole au chevalier, Sa gravité tempérait tout, n'arrêtait rien. Non que le gentilhomme en lui se donnât carrière. « Noblesse oblige, » était bien un mot fait pour lui, mais dans ce sens que les devoirs de l'homme obligent plus que ceux du noble.

Quand vint la restauration, Louis XVIII lui fit la surprise de le nommer pair de France. Cette surprise, il faut l'avouer, était encore chez le duc de Broglie un trait de caractère. « Cela, dit-il, peut paraître extraordinaire, mais n'en est pas moins vrai. J'avais totalement oublié que j'étais le chef de la branche aînée de ma famille, l'héritier du duché de Broglie, et qu'à ce titre, puisqu'il s'agissait de créer une chambre des pairs, j'y devais être naturellement appelé. » La fierté de race, il ne l'avait pas ; il n'a jamais eu que l'orgueil de ses idées, peut-être parce qu'elles furent à une certaine époque le triomphe laborieux de son bon sens sur les folles tendances de cette brillante noblesse à laquelle il apparte-

nait. Il réalisait ce type rare en France, malgré d'illustres exceptions, le gentilhomme libéral. Toute cette ardeur de son sang s'était portée là, pour ainsi dire, et mêlait à la sévère constance de ses convictions politiques, parmi tant de querelles ravivées, une sorte d'ironie agressive et d'impatience nerveuse qui, en plusieurs circonstances de sa vie publique, firent éclat. Non, rien n'aurait pu réprimer en lui cette raillerie supérieure qu'il opposait, sans nul effort d'esprit, à la sottise de ces hobereaux qui, dans leur aveuglement, comme Andrieux l'avait si bien dit :

> Au char de la Raison s'attelant par derrière,
> Voulaient à reculons l'enfoncer dans l'ornière...

Il y mêlait quelque chose de plus vif lorsque, dans l'involontaire entraînement des idées, il démêlait la perversité des ambitions. S'attaquer aux conquêtes de la Révolution française ; la menacer dans les principes dont il avait le culte et dont le christianisme fut en lui, plus tard, comme dans son illustre confrère le comte de Montalembert, la sanction décisive ; violenter la liberté de conscience ; rêver des supplices barbares et des proscriptions impies pour venger le Christ sauveur et civilisateur du monde ; infliger le droit d'aînesse à l'égalité conquise dans la famille pacifiée ; défendre l'esclavage des nègres comme une institution et la pratiquer comme un commerce : ces entreprises ou ces menaces de la réaction ultra-royaliste le trouvaient pourvu d'une éloquence redoutable, faite de raison, souvent de pitié, l'une éclatant dans une logique irrésistible, l'autre dans une involontaire ironie. Tous ses grands discours, que je

n'ai plus le droit de citer après vous, Monsieur, ont ce double cachet qui lui était propre.

Cela s'appelait alors ne pas savoir traiter avec les hommes ; et il est vrai qu'en ce sens une certaine souplesse lui a toujours manqué. On le vit bien quand il eut à négocier, comme ministre, avec les représentants de l'étranger. Il a, sur ce genre de relations, dans son dernier écrit, tout un chapitre d'une curiosité saisissante, avec des théories discutables. « Traitez le pape comme s'il avait trois cent mille hommes, » disait Napoléon Ier dans ses jours de bonne humeur. Quand c'était avec la France qu'on traitait, même après 1830, le duc de Broglie ne croyait pas qu'on dût être moins ménager de sa dignité, moins soucieux de son honneur. Il avait raison. Il n'eût pas, comme le général Bonaparte, brisé un plateau de porcelaine dans le salon de M. de Cobentzel, mais il n'eût pas voulu que la France de Juillet se montrât trop pressée ni trop flattée de prendre sa place dans le cadre des vieilles royautés de l'Europe. « Il faut, écrivait-il qu'un souverain nouveau, fût-il même de race royale, soit un officier de fortune, sous peine de n'être qu'un parvenu. » L'officier de fortune devait, selon lui, être fier et laisser faire la diplomatie à ses ministres. Je m'arrête à cette question. Elle m'entraînerait loin. Je n'y touche que pour signaler, dans M. de Broglie, ces velléités de contradiction loyale que tout son tendre dévouement pour un sage roi n'empêchait pas d'être parfois très-vive ; ce qui est l'honneur de tous les deux.

On se demande après cela pourquoi M. de Broglie, défenseur résolu de toutes les grandes causes libérales, homme de son temps avec de si brillantes attaches dans le passé,

ami passionné du progrès, tolérant, patriote, sévère à l'étranger, pourquoi un tel homme n'a pu être populaire? La question serait mieux posée, si l'on se demandait pourquoi il ne l'a pas voulu. « Le sage, disait la Bruyère, guérit de l'ambition par l'ambition même. Il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs. Il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. » M. de Broglie revit tout entier dans ce grand portrait qui a deux siècles, et son impopularité s'explique. Non qu'elle ait été ni agressive ni affichée; mais jamais il n'eût donné, pour plaire au roi ni au peuple, un atome de sa conscience. Pour être populaire, il faut donner tout.

Un désintéressement si complet de la gloire humaine ne devait pas se montrer trop rebelle aux attraits de la vie de famille, ni trop indifférent aux austères douceurs de la solitude. Il y revenait comme dans un refuge. Ailleurs il se donnait sans compter. Il se retrouvait là, et se refaisait pour la lutte sans la craindre ni la désirer. Non qu'il fût, comme un éminent esprit nous le disait en 1856, « un métaphysicien que la politique avait enlevé à sa vocation. » C'était presque le contraire qui était la vérité. L'homme d'État primait en lui le philosophe et s'en servait. Il a été certainement un des hommes publics de ce temps-ci qui ont mis le plus d'idées générales au service de leur action, et en même temps un de ceux qui se sont le moins payés de chimères. C'était sa force de voir le vrai en toute chose et de l'affirmer. Le hasard est un mauvais logicien, mais un maître im-

périeux des affaires humaines. Le duc de Broglie aimait à lui disputer, par la pensée, tout ce qu'il est possible de lui enlever, comme l'a dit Bossuet, par calcul et par prévoyance; il y employait les vacances de son grand rôle politique. Il en a pris pour diverses causes de très-longues dans le cours de sa vie, n'ayant guère été ministre que pendant cinq ou six ans. Mais qui donc n'eût pas compté avec lui, quand il ne l'était plus ? On l'a justement nommé « un politique consultant ». Des princes qu'il avait plus d'une fois contredits, contrariés peut-être, quand leur famille était puissante, ne faisaient rien de sérieux, une fois en exil, sans prendre le conseil du duc de Broglie. Leur modération s'appuyait à son expérience. « C'était, m'écrivait l'un d'eux, aujourd'hui notre confrère, ce que les Anglais appellent un *adviser*, un donneur d'avis incomparable. »

Sa vie privée avait toujours ainsi une porte ouverte sur les grandes affaires du monde, dont son bonheur même n'a pu le désintéresser. Vous avez justement remarqué que sa liaison avec la famille de Mme de Staël avait profité à son éducation politique. Quant à son mariage même, il eut alors la noble faiblesse, tout homme politique qu'il était, de ne consulter que son cœur : on sait qu'il fut bien inspiré. La duchesse de Broglie était une personne accomplie ; j'aurai tout dit si je rappelle que ce mariage, si brillant pour tous les deux devant le monde et si rempli d'attraits réciproques, ne fut que la rencontre de deux âmes faites l'une pour l'autre.

Publique ou privée, le duc de Broglie a toujours cherché pour sa vie un but qui fût digne de lui. Pour l'atteindre, il travaillait (c'était son mot). Lorsqu'en politique le but

était masqué, avili ou perverti, il travaillait encore, mais pour le changer. Il ne faisait ainsi ni plus ni moins que tous les hommes éminents de notre époque, dans la féconde solitude des loisirs forcés. Tous avaient pris à la lettre la loi du monde nouveau; ils devenaient de simples travailleurs. Il est incroyable à quel point le duc de Broglie s'était imposé cette loi. Personne n'était plus fidèle à ses heures, plus enfermé dans sa tâche, plus étranger à la fantaisie. « Il lui était impossible de ne pas penser toujours à ce qu'il faisait, » me disait de lui un des hommes de son intimité qu'il a le plus aimés. Cette absorption de sa pensée dans dans l'œuvre entreprise lui donnait, chose singulière, un air de distraction devant les indifférents. Pour ceux qui le connaissaient, c'était une des marques originales de sa nature. Il était un grand penseur, qui pensait toujours. On avait pu s'étonner de le voir, à moins de vingt ans, déployer ce que M. Guizot appelle si bien « la riche ambition de son esprit, » attiré par tous ces cours publics qui se rouvrirent une fois que les clubs furent fermés, par tous ces salons renouvelés ou raffinés, où la vieille société renaissait, où la nouvelle se formait. Les lettrés et les savants, représentant cette double tendance, n'étaient alors pour sa jeune intelligence que l'objet d'une attention curieuse et circonspecte. Entre M. de Boufflers et Garat, Lally-Tollendal et l'abbé Morellet, Joubert et Chateaubriand, parmi tant de fougue, d'imagination, d'exubérance et de bon sens, chacun y mettant sa part, le parti à prendre n'était pas facile; l'intérêt du spectacle, dans un esprit tout neuf, l'emportait sur tout. Mais le choix fut bientôt fait. A ces divergences qui éclataient en tout lieu où dix personnes étaient rassemblées,

alors comme aujourd'hui, en politique, en littérature, en histoire, en philosophie, le duc de Broglie, même avant d'être très-instruit, appliquait naturellement son *criterium* infaillible, du moins pour se mettre hors de page; il jugeait par lui-même, non sans avoir une honnête confiance dans son propre jugement. On a dit de lui que, même dans les choses où il pensait comme tous les autres, il voulait avoir sa raison à lui; il y donnait du moins sa forme, tenant grand compte du sens commun, croyant néanmoins qu'il pouvait bien arriver quelquefois que Voltaire eût plus d'esprit que tout le monde.

Ah! que je regrette, Monsieur, que l'abondance des souvenirs historiques imposée à votre sérieux travail, et que les bornes prescrites au mien, nous aient interdit toute autre digression dans le domaine purement littéraire! Quand on y rencontre le duc de Broglie, il semble qu'il n'ait jamais fait autre chose que d'y être, et qu'il aurait pu tout aussi glorieusement remplir sa tâche en y restant. Quel titre lui manquait en effet parmi les lettrés, puisqu'il avait parcouru le cercle entier des genres qui se rattachent à la littérature philosophique proprement dite; — critique à ses heures, on le vit bien dans cette vive et lumineuse analyse de l'*Othello* de Shakespeare, qu'Alfred de Vigny avait si richement habillé à la française; biographe pénétrant et délicat du savant orientaliste de Sacy; philosophe irrité et logicien irréfutable quand il sauve, des grossières étreintes du célèbre Broussais, la spiritualité de l'âme humaine; discutant dans d'admirables traités les plus épineux problèmes de la législation pénale et de la jurisprudence administrative; ayant à son service, pour traiter des

sujets d'une diversité si complexe, la langue, non pas d'une profession ou d'un art quelconque, non pas même le style d'un auteur qui a voulu avoir le sien, mais ce langage alerte et facile qui ne semble plus, après la lente élaboration des idées, que leur forme naturelle et au demeurant accomplie? On se demande en effet, après avoir lu tous ces essais du duc de Broglie, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, comment le plus spirituel causeur aurait mieux parlé que lui, dans un entretien animé; comment un écrivain de métier aurait mieux écrit?

Je ne fais qu'indiquer en courant le genre de mérite littéraire qui distinguait les œuvres du duc de Broglie. Quant au dernier de ses ouvrages, ce livre aujourd'hui célèbre dont vous avez raconté les aventures devant la justice, il était bien aussi le fils de cette pensée hardie dont mon rapide résumé nous a fourni tant de preuves. La France s'endormait depuis quinze ans dans un repos trompeur, sous l'œil inquiet d'un pouvoir sans avenir. Pendant ce temps, veillait un vieillard énergique, serein et patient. Et quelle tâche s'était-il imposée? Il construisait, dans ce livre prophétique, sur le terrain occupé par l'autocratie triomphante, l'édifice où devait un jour, suivant son espoir, s'abriter la liberté politique; — semblable à ce citoyen romain qui, après le désastre de Cannes, avait acheté, à quelques milles de Rome, le champ sur lequel campait Annibal.

Ce dernier écrit du duc de Broglie, qui témoignait, dans un âge si avancé et dans une retraite si résignée, de la persistante audace de son esprit, est comme une dernière satisfaction qu'il a voulu donner à sa conscience. Tacite

nous dit quelque part que l'amour de la louange est la passion qui, même chez le sage, survit à toutes les autres. Il entend sans doute parler de cette louange intérieure qu'un homme d'honneur ne se refuse pas, quand il a bien fait. Et qui voulez-vous qui nous récompense sur cette terre, si ce n'est cela ? Comment expliquer autrement que par cette émulation secrète vers le bien la force dans la faiblesse, la fierté de la vertu chez les plus humbles, l'ardeur patriotique chez les vieillards, l'espoir survivant au découragement public, l'âme restant haute dans l'abaissement de tout? « Quelque avenir qui nous soit réservé, écrivait le « duc de Broglie bien avant la chute du second Empire, « point de blasphème ! L'espoir nous reste. L'espoir est « une vertu civique non moins qu'une vertu théologale. Il « est imposé au citoyen comme au chrétien. »

« *Pour advenir !* » On sait que c'était la devise de la maison de Broglie. Notre illustre confrère l'eût appliquée, s'il eût vécu jusqu'à ce jour, à la situation présente de son pays. Il aurait regardé à l'avenir, non au passé. Il n'eût été ni découragé ni désespéré. Ceux qui affichent la désespérance sont presque toujours des égoïstes qui veulent échapper à l'action commune, ou des ambitieux que sert le découragement public. Esprit curieux et investigateur au plus haut degré, le duc de Broglie avait profondément étudié le passé. Il n'y sacrifiait pas. Il avançait toujours, véritable praticien, non chimérique amant du progrès. Il marchait, non pour prouver le mouvement, comme ce philosophe ancien, mais pour en jouir. Je ne crois pas qu'il ait existé, depuis le commencement de ce siècle, un homme qui ait mis la main à plus de réformes utiles ; qui ait appliqué avec

plus de constance à la direction ou au débat des affaires publiques ce qui était la règle de sa vie personelle, le perfectionnement; qui ait manié avec plus de justesse, monté et démonté avec plus de conscience, pour les étudier, les refaire ou les ajuster, les ressorts infinis de notre législation si multiple. Il mettait une sorte de passion à ce travail. Dans l'ordre politique, cette grande, puissante et délicate machine dont vous avez écrit l'histoire, le gouvernement parlementaire, l'attirait surtout par ce savant organisme, ce jeu difficile, ce fonctionnement régulier dans une agitation prévue, cet équilibre prudent, et finalement cette durée à laquelle il croyait, dans l'hypothèse, il est vrai, bien hasardée, du bon sens public.

M. de Broglie aura compté parmi les hommes supérieurs de notre âge, et au premier rang avec les meilleurs. Il se fût, à toute autre époque de notre histoire, je ne dis pas distingué dans la politique, peut-être ne l'aurait-il pas voulu, mais il eût puissamment développé son intelligence. Pour paraître et pour compter, il lui fallait l'air respirable et le vaste horizon des pays libres. Il ne pouvait grandir que là où la grandeur sort d'elle-même, pour ainsi dire, et s'accroît de son propre effort, mais la grandeur légalement établie, loyalement combattue, responsable et sans cesse obligée à payer, comme il disait, de sa personne. Les gouvernements parlementaires ne font pas, à vrai dire, ce qu'on appelle, en se trompant soi-même, de grands hommes. Ce qui est mieux, ils font des hommes. Le despotisme n'en fait pas, ou il les défait. L'homme ne vaut que par le libre essor de sa pensée et l'action virile de sa volonté. Tous les grands ministres des rois absolus s'étaient affranchis de leurs

maîtres. Quelques-uns les dominaient : Suger, Ximenès, Richelieu, Pombal. Un favori qui ne devient pas maître n'est qu'un vil esprit. Ces hautes fortunes des serviteurs du palais sont impossibles dans les pays libres. Le duc Decazes, vous ne l'avez pas laissé oublier, Monsieur, de favori qu'il était d'abord, devint un homme d'État. Il a, des premiers en France, pratiqué et respecté le gouvernement parlementaire. C'est la gloire de son nom. Mais des grands hommes, non, les peuples libres n'en font pas, n'en veulent pas. Ils coûtent trop cher.

Bienfaisante grandeur, Monsieur, celle des esprits distingués, laborieux, confiants, appuyés à des principes certains, pourvus de savoir, d'expérience, d'honnêteté, de dignité, et qui deviennent tout à fait supérieurs, quand le talent vient révéler en eux et communiquer, pour ainsi dire, leur âme à la foule!

L'Angleterre n'a pas eu d'autres grands hommes depuis qu'elle pratique sérieusement le gouvernement parlementaire. C'est à la supériorité que visent les hommes d'État de ce pays, parce qu'elle leur sert à diriger dans les deux chambres du parlement les affaires de leur parti; ils n'ambitionnent pas le prestige dans la grandeur, qui suppose toujours une arrière-pensée de domination. Lord Chatam, William Pitt, Burke, Fox, Canning, sir Robert Peel, étaient des hommes d'un génie politique éminent, supérieurs à différents titres, pour lesquels l'éloquence était un instrument d'action, non une baguette magique, et ils s'en servaient pour faire pénétrer dans les âmes leurs opinions, leurs idées, souvent leurs passions, parfois leurs vertus. L'éloquence chez le duc de Broglie avait éminemment ce

dernier caractère; l'honnêteté de son âme et l'honneur de sa vie se révélaient avec une force modeste, mais décisive, dans tous ses discours. Sa vertu parlait.

« Ce n'est que par l'éloquence, a dit un excellent juge, que les vertus d'un seul deviennent communes à tous ceux qui l'entourent... » Laissez-moi finir par cette citation; ni vous, ni moi surtout, Monsieur, nous n'avions le droit de dire le dernier mot sur le duc de Broglie. C'est Mme de Staël qui sera venue déposer sur la tombe de l'homme de bien éloquent cette couronne que j'y veux laisser avec respect.

DISCOURS

DE M. ROUSSET

ONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1872, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. PRÉVOST-PARADOL.

Messieurs,

L'Académie, depuis dix ans, m'a si souvent donné des marques de sa faveur qu'aujourd'hui, lorsqu'elle vient de mettre le comble à ses grâces, je serais bien empêché, pour lui témoigner ma reconnaissance, d'imaginer quelque formule nouvelle, si je ne croyais pas, avec les bons juges, que la meilleure expression d'un sentiment sincère est toujours la plus simple. Souffrez donc, Messieurs, que je vous remercie simplement. En essayant de vous payer une dette dont je ne m'acquitterai jamais d'ailleurs au gré de ma

conscience, si mes paroles ne sont point suffisantes, je m'efforcerai d'y suppléer par mes services, et parce que j'aurai moins bien dit, je me sentirai tenu de mieux faire. Lorsque vous avez paru souhaiter que l'époque de cette réception fût hâtée plus que de coutume, il m'a semblé que mon empressement à me présenter devant vous pourrait vous être offert comme un acte de reconnaissance et de respect, et comme un témoignage de l'inclination qui me porte vers les travaux dont il vous plaira de charger mon zèle. En daignant m'appeler à vous, Messieurs, vous m'avez donné part à l'honneur : je suis impatient de prendre part à la peine.

Ainsi pourrai-je du moins chercher à diminuer la perte que vous a fait éprouver la disparition soudaine de M. Prévost-Paradol. Vous lui aviez confié, dans l'ordre de vos occupations intérieures, un rôle considérable. Malgré les entraînements d'une vie répandue, il savait aisément suffire à ses devoirs de toute sorte et d'abord satisfaire à ce que vous pouviez attendre justement de ses facultés rares. Il y avait, dans ce brillant esprit, un foyer de lumière qui rayonnait de toutes parts, sans s'épuiser ni s'affaiblir. Sans effort, presque sans travail, sa vive intelligence étendait partout ses conquêtes ; littérature, morale, philosophie, politique, toutes les richesses de l'esprit humain s'accumulaient dans ses bagages, et lorsque ensuite il lui plaisait de les restituer aussi facilement qu'il les avait prises, il les répandait, sans compter, autour de lui, marquées à son coin, avec l'éclat d'une monnaie neuve et la perfection d'une médaille bien frappée. Ah ! Messieurs, s'il se trouvait quelques jeunes hommes doués comme par les fées, à leur naissance, avec cette pro-

digalité magnifique, et néanmoins assez peu satisfaits de leur fortune pour oser nier ou accuser la Providence, avouons qu'ils seraient bien ingrats. Il faut cependant reconnaître que M. Prévost-Paradol n'a pas joui, comme il aurait dû, de sa destinée en ce monde.

Écrivain-né, avec une facilité sans négligence qui permet de dire exactement que sous sa plume heureuse tout coulait de source, quelle carrière lui offraient les espaces de la littérature, depuis le vaste domaine des lettres pures et désintéressées jusqu'à ces frontières largement ouvertes où la littérature et la politique se rencontrent et se mêlent ! Ainsi accessibles et hospitalières dans leur incommensurable étendue, les lettres n'ont pas suffi à M. Prévost-Paradol ; il les a traversées, il s'y est reposé par moments ; mais ses désirs l'emportaient au-delà. Ce n'était pas assez, selon lui, d'écrire même excellemment sur les affaires publiques, si l'on ne s'y engageait pas de sa personne et si l'on n'avait pas pour objet surtout d'y jouer un grand rôle. « La littérature politique, a-t-il dit, n'a de fécondité, de force véritable, d'éclat, que si elle est liée à l'action, soit qu'elle la devance de peu, soit qu'elle la suive de près. En un mot, écrire pour agir, ou écrire après avoir agi, telle est la condition qui peut seule empêcher la littérature politique de dégénérer en fade éloge ou en vain murmure. » Lorsque je réfléchis aux qualités morales qu'exige l'exercice violent de la vie publique, ma pensée se porte d'elle-même vers le grand orateur, qui, dans une séance demeurée justement célèbre, souhaitait ici même, il y a six ans, la bienvenue à M. Prévost-Paradol. L'énergie, la fermeté d'âme, la sérénité fortifiante, voilà les traits que présente d'abord à mon admiration

l'homme d'État sans faiblesse, le combattant dont aucun adversaire n'a jamais étonné ni lassé la vigueur. Le plus persuasif des encouragements, le plus éloquent des conseils qu'il eût pu donner au jeune écrivain aspirant à l'action politique, c'eût été son propre exemple. L'ambition de M. Prévost-Paradol n'a point été satisfaite, et ceux qui l'ont connu disent qu'il ne nous a pas laissé toute sa mesure. Avait-il une puissance de tempérament égale aux rudes épreuves de la vie publique ? C'est à ses amis de répondre ; je m'en rapporte à eux-mêmes. Il me suffit, pour faire son éloge, de m'en tenir aux mérites d'un ordre bien différent dont ses écrits me fournissent la preuve.

De tous ceux qui ont approché M. Prévost-Paradol, je ne crois pas qu'un seul ait échappé à son sympathique attrait. Avec cette élégance et cette aisance polie qui est le signe de la distinction naturelle achevée par la bonne éducation, il y avait dans toute sa personne une grâce et une séduction presque féminines ; il y avait cette force à la fois douce et puissante que nous ressentons sans pouvoir la définir, et dont nous essayons d'exprimer l'influence magique par ce seul mot, le charme. La finesse et la souplesse d'esprit, la délicatesse, la vivacité des impressions, le sentiment des nuances, toutes ces qualités exquises dont les femmes ont reçu le divin privilége étaient aussi, par un don particulier, les siennes ; c'étaient elles qui vous charmaient dans son talent comme dans sa personne. Tel a été, Messieurs, le tempérament littéraire de M. Prévost-Paradol ; nous allons en retrouver presque à chaque pas la marque en examinant sa carrière et ses travaux.

On a dit de lui finement qu'il avait été précoce sans être

pressé. En effet, il avait de bonne heure bien écrit sans beaucoup écrire. Je sais telle de ses compositions d'écolier, à seize ans, qui avait d'autant plus frappé l'un de ses professeurs qu'il n'était point d'ailleurs à ce moment ce qu'on appelle un bon élève : il n'était pas laborieux. Les grands modèles de l'antiquité ne l'avaient point touché encore ; ce mérite du style qu'il possédait déjà, il le trouvait dans son propre fonds. Ce fut seulement dans les classes supérieures, où le grec et le latin laissent au français plus d'espace, qu'il s'éleva tout d'un coup au premier rang. Il eut en rhétorique le prix de discours français au concours général, et, l'année suivante, celui de dissertation française, le prix d'honneur en philosophie. Ce qui, dans sa dissertation, est surtout remarquable, c'est une réfutation de la doctrine de Spinosa, de cette conception rigide et aride, où, privé de soutien et d'espoir, aussi dépourvu de liberté que la force même dont il est le produit fatal, l'homme est jeté ici-bas, comme un enfant abandonné qui ne connaîtra jamais son père et que son père ne connaîtra jamais. Et cependant, c'est cette même doctrine, repoussée d'abord par le jeune philosophe, qui n'a pas laissé plus tard de revenir à la charge et de lui faire sentir parfois ses redoutables atteintes.

Admis à l'École normale, docile aux indications de ses maîtres, il refit en deux ans ses études classiques. Sa vive et facile intelligence butina dans l'antiquité plutôt qu'elle n'y moissonna ; il lui suffit d'en aspirer les sucs les plus riches et les parfums les plus suaves. Ce n'était point un érudit qu'il voulait être ; mais il se fit un bagage de connaissances, de faits et de citations très-suffisant pour défrayer les excursions qu'il se permit plus tard de temps à autre, en s'échap-

pant de la politique dans la littérature. Il y avait alors, autour de lui, à l'École normale, une génération brillante qui n'y acheva pas toute ensemble son cycle régulier. Une bonne part en sortit prématurément après le coup d'État de 1851, au détriment sans doute de ce qu'on appelait jadis les bonnes lettres, mais en revanche au profit des lettres agréables; et tous ces talents émancipés, cherchant leur voie, qui dans la presse, qui dans le roman, qui au théâtre, n'attendirent pas longtemps à trouver faveur auprès de ce nombreux public dont les applaudissements sont acquis d'avance et avant tout aux gens d'esprit qui travaillent pour son plaisir. Si M. Prévost-Paradol a eu quelque goût pour l'enseignement supérieur, il n'avait assurément aucune vocation pour l'enseignement de collége. Cependant il ne se hâta pas de suivre ses camarades dans leur volée vers les régions profanes; il s'arrêta, lui, dans les régions académiques. Déjà, de son banc de l'École normale, il vous avait adressé, Messieurs, un *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, où le rapporteur à jamais regrettable de vos concours, M. Villemain, se plaisait à signaler la plus exquise des qualités littéraires. « Le goût, disait expressément ce juge incomparable, a marqué toutes les pages de ce premier essai public d'un rare et brillant jeune homme. » Le prix d'éloquence fut décerné, au mois d'août 1852, à M. Prévost-Paradol; il avait alors vingt-trois ans. A parler exactement, et bien que l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, par la date de sa composition, fût le premier de ses essais, quelques morceaux moins considérables, mais empreints du même goût, des articles publiés avant la proclamation de son succès académique, avaient provoqué l'intérêt d'un

certain nombre de lecteurs attentifs et choisis. Un recueil universitaire, la *Revue de l'instruction publique,* jusque-là un peu obscur et consacré plus spécialement à d'utiles travaux de pédagogie et de grammaire, venait, par une heureuse fortune, de s'associer deux jeunes écrivains qui lui apportèrent l'éclat tout d'un coup, M. Prévost-Paradol et Hippolyte Rigault. Permettez-moi, Messieurs, de m'arrêter un instant sur un nom qui m'est cher : c'est celui d'un contemporain de mes études, d'un collègue, d'un compagnon dans cet enseignement public où j'ai passé les années de ma vie dont je m'honore le plus. Laissez-moi dire qu'en ce moment où le peu que j'ai pu faire reçoit une si grande récompense, je cherche au milieu de vous la place où Rigault devrait être, car il méritait de vous appartenir, par le talent et par le cœur.

C'est en 1852 que Rigault conquit la renommée en soutenant, dans la *Revue de l'instruction publique*, avec une érudition digne du seizième siècle, mais d'une manière plus souple et plus polie, la cause des grands écrivains de l'antiquité classique, attaqués par un zèle maladroit. A côté de lui et à la même heure, celui qui devait, quelques années plus tard, porter l'art de la polémique à sa perfection, M. Prévost-Paradol exerçait, par des travaux d'un ordre plus paisible, la finesse élégante de sa plume ; les comptes-rendus académiques étaient son partage. Pour ses débuts, il fit insérer dans le même numéro deux articles, l'un sur la séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques où avait été lu, avec un succès qu'il est superflu de noter, l'éloge de M. Droz, l'autre sur une discussion de thèse en Sorbonne où M. Cousin avait donné, selon sa coutume, avec

cette verve que je n'ai pas besoin de rappeler davantage. Les sympathies très-vives, mais un peu capricieuses, de M. Cousin furent-elles pour un certain temps acquises à M. Prévost-Paradol? je l'ignore; ce que vous savez tous, Messieurs, c'est que le jeune écrivain trouva dès lors chez l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, une part d'affectueuse estime, élargie bientôt jusqu'à devenir une amitié sincère, et à laquelle M. Prévost-Paradol se fit honneur de répondre par l'expression publique d'une reconnaissance qui ne s'est jamais démentie. Heureux celui qui, dès son entrée dans les lettres, rencontrait les conseils et la direction d'un tel guide! Plus heureux, s'il avait toujours suivi l'exemple de ce sage qui, après avoir écrit en grand historien sur la politique, pouvait être tenté d'y prendre un grand rôle, et qui, en donnant des limites à son action, n'a pas craint d'en donner à sa gloire!

C'est à la bienveillance de ce maître éprouvé que M. Prévost-Paradol porta l'hommage de l'écrit le plus étendu qu'il ait jamais livré au public. Il s'était attaqué à l'un de ces sujets que l'on aborde quelquefois avec l'audacieuse familiarité de la jeunesse, mais dont on s'écarte à distance respectueuse quand on a un peu plus d'expérience et de maturité : il avait fait une *Revue de l'histoire universelle*, et il avait, sans frémir, cité Bossuet dans la préface. Ce n'était point, il est vrai, pour l'éducation d'un prince qu'il avait entrepris ce travail; c'était plus simplement pour l'éducation des jeunes filles. Ramenée à cet objet modeste, l'entreprise était formidable encore; dire qu'il y a tout à fait réussi, ce serait trop de complaisance : reconnaître qu'il y a mis beaucoup de talent, d'art et de souplesse, et qu'en fin de

compte, il en est sorti, comme d'une affaire trop difficile à soutenir, avec les honneurs de la guerre, c'est la bonne justice que l'on doit lui rendre. Cette tentative d'ailleurs lui fut pour le moins aussi profitable qu'à pas une de ses lectrices. De même qu'il avait refait à l'École normale ses humanités, il refit, à cette occasion, son éducation historique, et l'on a remarqué judicieusement que ce vaste recueil de faits et d'idées devait être un arsenal pour le polémiste futur.

Un an après, en 1855, nous trouvons de lui deux morceaux d'histoire dans des cadres restreints ; l'un a pour titre : *Élisabeth et Henri IV ;* l'autre est une étude plus historique que littéraire, sur la vie et les œuvres de Swift. C'étaient les thèses qu'il avait préparées pour le doctorat, et dont la dernière a été publiée telle qu'il l'avait d'abord écrite, c'est-à-dire en français, avant de la traduire en latin pour satisfaire aux usages de la Faculté des lettres. Le fond de la première, ce sont les négociations poursuivies entre deux alliés, l'un desquels, Henri IV, veut se tirer convenablement d'une alliance qui lui est une gêne et un obstacle pour faire la paix avec le roi d'Espagne, tandis que la reine Élisabeth hésite au contraire et répugne même à le tenir quitte de ses premiers engagements. Il y a eu, dans ces négociations, dont la correspondance officielle et surtout le journal particulier de l'envoyé français, Hurault de Maisse, relatent les péripéties, tant d'intrigues mêlées et par conséquent tant d'embarras qu'il ne faut pas s'en prendre à M. Prévost-Paradol s'il en reste quelque chose dans son récit ; mais tout ce qui peut servir à peindre les personnages au physique et au moral, caractères et costumes, incidents de cour et détails

de mœurs, y est saisi sur le vif, esquissé d'après nature et rendu de main de maître. Rien de plus singulier par exemple que ces déshabillés galants avec lesquels la grande Élisabeth se produisait aux regards surpris de l'ambassadeur, et se plaisait à le déconcerter, un peu moins peut-être qu'elle ne se l'imaginait, par un mélange original de la coquetterie et de la politique.

L'ordre, la méthode, la composition en un mot, doivent rendre, à mon sens, l'*Étude sur Swift* préférable à l'autre ; par l'exécution elle ne lui est certainement pas inférieure ; il s'en faut de bien peu que ce ne soit un morceau achevé. L'auteur a dû y prendre un plus vif plaisir parce qu'il y a pris sans doute un intérêt plus personnel. M. Prévost-Paradol ne s'était pas encore essayé dans la polémique ; c'est peut-être l'exemple de ce virulent journaliste, de ce pamphlétaire de génie, qui lui a révélé sa propre vocation.

Le voici bien près de la politique ; il nous semble qu'il y va toucher ; pas tout à fait encore. Un détour l'en l'éloigne et le ramène pour la dernière fois dans le domaine des lettres pures ; le professorat, auquel il a paru d'abord se préparer, le réclame. Le 1er décembre 1855, il est chargé du cours de littérature française à la Faculté d'Aix. Il n'y demeure qu'un an, le temps de séduire son auditoire, de ravir son admiration, et d'emporter ses applaudissements avec ses regrets. C'est à cette période de transition qu'appartiennent, non point à l'état définitif et parachevé, comme il nous les a données plus tard, mais dans leur conception première, les Études sur les moralistes français qu'il avait pris pour thème de ses leçons, et le mémoire sur le *Rôle de la famille dans l'éducation*, un de ces sujets graves à pro-

pos desquels on n'improvise pas, où le talent le plus habile ne peut suppléer la méditation et l'expérience personnelle. Écrit pour l'un des concours de l'Académie des sciences morales, le mémoire du jeune professeur y obtint le second prix. Lorsque cette récompense lui fut décernée, l'auteur était déjà revenu à Paris et lancé définitivement dans la politique.

Ici nous retrouvons le souvenir de Rigault. Il y a sur lui un mot de M. Prévost-Paradol, charmant de sentiment et de justesse, quand il nous découvre l'âme de cet ami généreux et « son ardeur à se chercher des émules ». C'était en effet Rigault qui l'avait fait revenir d'Aix pour le produire dans une société d'hommes d'esprit, bien élevés, lettrés et aimables, savants et polis, appelés à porter des jugements sur toutes choses, et les portant avec une compétence reconnue et une bonne grâce parfaite. Messieurs, c'est un journal que je veux dire; mais parce que, dans les traits généraux que je viens d'esquisser, il pourrait y avoir un certain air de famille commun à la presse, et que d'autres — Dieu me garde de les désobliger! — seraient tentés peut-être d'y trouver leur ressemblance, je suis bien obligé de particulariser davantage. Le journal que j'ai en vue est, à proprement parler, un salon tout voisin du vôtre et comme votre salle des conférences, car on y passe volontiers pour entrer chez vous; il n'y a qu'une porte entre-deux; on y frappe de temps en temps et vous n'hésitez guère à ouvrir, sachant que les visiteurs qui se présentent par là sont de mérite à tenir leur coin dans votre compagnie. La méprise à présent ne me paraît plus possible et je n'ai pas besoin, ce me semble, de nommer le *Journal des Débats*.

On fit au nouveau venu la réception la plus encourageante ; il fut accueilli surtout avec une bonté paternelle, c'est son expression même, par l'éminent écrivain qui dirigeait alors la rédaction du journal, et qui est à présent tout à vos travaux. Puis-je mieux faire que de citer, à l'honneur de l'un et de l'autre, le témoignage que lui a rendu M. Prévost-Paradol ? « Homme singulier dans la presse ! a-t-il dit ; la politique ne l'a pas enveloppé tout entier : aussi n'a-t-il jamais livré que la moitié de son cœur aux agitations du temps; il maintenait la meilleure partie de lui-même dans des régions plus pures, et c'est par là qu'il pouvait se soutenir et se réparer. »

Il y avait encore un maître que je puis bien nommer ainsi, car il a été le mien, et je lui dois, aujourd'hui surtout, l'hommage de ma reconnaissance. Venu après les grands professeurs qui ont illustré cet âge héroïque de la Sorbonne dont, grâce à Dieu, nous pouvons admirer, en l'entourant de nos respects, le dernier et glorieux représentant, ce maître voyait accourir autour de sa chaire une foule pour qui le plus vaste amphithéâtre n'était pas assez large, et il la retenait, non pas en la flattant, mais en lui disant ses vérités, comme il savait dire ailleurs les siennes au pouvoir, avec toute la force du bon sens et toute la malice de l'esprit le plus finement aiguisé. Dans l'enseignement comme dans la presse, M. Prévost-Paradol ne pouvait pas se proposer un plus excellent modèle, et il avait bien raison de dire alors qu'il n'enviait rien de plus qu'une semblable destinée.

Il fut mis tout de suite à la politique, épreuve difficile, car à cette époque, sous un pouvoir ombrageux et fortement armé, la condition des journaux était bien précaire. Un

jour M. Prévost-Paradol a voulu en donner à ses lecteurs l'idée la plus exacte, et voici comme il s'y est pris : « Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, tout le monde s'accorde à reconnaître que la presse française est aujourd'hui, entre les mains de l'autorité centrale, à peu près comme Gulliver était entre les mains du géant qui l'avait ramassé dans les blés : « Il me prit par le milieu du corps entre l'index et le « pouce, et me souleva à une toise et demie de ses yeux « pour m'observer de plus près. Je devinai son intention et « je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me « tenait en l'air à plus de soixante pieds de terre, et quoi- « qu'il me serrât horriblement les côtes, par la crainte qu'il « avait que je ne glissasse entre ses doigts. Tout ce que j'osai « faire fut de lever les yeux vers le ciel, de joindre les « mains dans la posture d'un suppliant, et de dire quelques « mots d'un accent humble et triste, conforme à l'état où « je me trouvais, car je craignais à chaque instant qu'il ne « voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire les « petits animaux qui nous déplaisent. » Que fera le pouvoir gigantesque qui tient ainsi la presse française suspendue entre ciel et terre ? Serrera-t-il de plus en plus les doigts, jusqu'à ce que soit étouffée l'ingénieuse petite créature qui a nourri tant de grandes pensées et qui a répandu de si belles paroles jusqu'aux extrémités du monde ? » Cet échantillon, Messieurs, vous donne toute la manière de l'écrivain ; ce sera du Swift adouci, poli, ajusté aux convenances de l'esprit français ; ce sera, selon la définition de l'écrivain lui-même, « cette manière discrète et délicate qui permet de tout dire à qui sait tout comprendre » ; et il ajoute : « J'entourerai mon épée de feuilles de myrte, dit quelque part un hymne

athénien; bon conseil en vérité : pour être invisible, la pointe du glaive n'en est pas moins acérée. »

Quoi qu'ait pu penser de sa propre condition M. Prévost-Paradol, quoiqu'il se soit plaint d'être né trop tard ou trop tôt, la vérité est que, comme journaliste au moins, il est venu précisément à son heure. Ç'a été, dès ses premiers articles, l'opinion des bons juges que cette contrainte imposée à la presse d'alors était particulièrement favorable à son génie de polémiste; et cette opinion est si vraie que, lorsqu'il a pu, sur un sujet de politique générale, s'exprimer plus librement et s'étendre, l'appétit de lecture qu'il excite ailleurs est ici plus tôt satisfait. C'est qu'il y manque la force de l'esprit comprimé. La compression toutefois ne faisait pas jaillir sa pensée avec une violence que les circonstances lui interdisaient et qui d'ailleurs ne lui était pas naturelle; mais elle donnait à son expression un certain tour qui s'accordait mieux avec la délicatesse de son tempérament, l'ironie. Il y a, selon lui, trois manières, pas davantage, de parler des affaires publiques, bassement, nettement et légèrement, et il nous assure que c'est bien contre son gré qu'il se réfugie dans la troisième manière; cependant il sent bien qu'il y est chez lui, sur le terrain qui lui convient le mieux, et si quelqu'un s'avise de contester l'efficacité morale de l'ironie, il faut voir comme il prend feu sur une question qui lui est personnelle : « Si l'ironie disparaissait du monde, elle emporterait le dernier asile, que dis-je? la dernière dignité du faible et de l'opprimé. L'indomptable et insaisissable ironie, qui enveloppe et dissout peu à peu les dominations les plus superbes, a souvent servi les meilleures causes qu'on puisse défendre en ce monde, et l'on a vu des

temps malheureux où le sourire d'un honnête homme était la seule voix laissée à la conscience publique. » L'ironie est son arme favorite, son épée de chevet; il ne permet pas qu'on l'émousse. Le coup d'œil sûr, la main preste, il avait tout pour réussir dans ce genre d'escrime; aucun de ses coups n'était perdu. Un bon connaisseur, qui lui-même y était passé maître, M. Sainte-Beuve, ne lui marchandait pas les louanges. « Il tirait sur nous, sur nos amis, mais il tirait bien, disait-il; c'est une justice qu'on aime à se rendre en France, même entre adversaires. » Pour achever la citation, le même écrivain me fournit dans un autre endroit cet adage : « Il vaut toujours mieux avoir les gens d'esprit pour soi que contre soi. » Voilà l'éloge expliqué; s'il y entre un peu d'intérêt, après tout, la courtoisie n'en vaut pas moins, et le compliment reste aussi mérité que sincère. Je dois dire que jusqu'à la fin les rapports de M. Sainte-Beuve avec M. Prévost-Paradol furent excellents; ils avaient du goût l'un pour l'autre.

Le journal où le brillant polémiste avait fait une si rapide et si éclatante fortune avait des habitudes de prudence qui gênaient un peu trop, au gré de M. Prévost-Paradol, la fantaisie de ses allures; il ne voulait point s'en séparer, c'eût été de l'ingratitude; mais il souhaitait de trouver, dans les environs, un terrain où il pût, à l'occasion, s'espacer davantage. Des amis, champions généreux des idées libérales, lui en fournirent les moyens; le *Courrier du Dimanche* lui fut ouvert. Tous les quinze jours, il y insérait, sous forme de lettres ou de dialogues, des morceaux plus étendus et plus libres. Il y avait alors un grand salon politique dont l'anarchie sauvage de l'an dernier a fait une ruine, sans pouvoir

atteindre, heureusement, l'esprit qui l'animait naguère, et qui, plus vif que jamais en présence du danger, s'ingéniait pendant ce temps, à Versailles, pour le salut de Paris et de la société française. Accueilli depuis longtemps dans ce salon avec bienveillance, M. Prévost-Paradol y eut ses grandes entrées dès qu'il eut pris sa place au premier rang de la presse. L'illustre historien, dont l'intelligence est faite de lumière, et qui venait d'éclairer jusqu'au fond les grandeurs et les faiblesses du premier Empire, avait remarqué les infirmités du second et en connaissait bien les parties vulnérables. L'homme d'État avait commencé, lui aussi, par être journaliste, et le jeune écrivain lui plaisait. Sans prendre absolument des directions, M. Prévost-Paradol reçut au moins des conseils qui s'ajoutèrent à ce qu'il avait déjà lui-même d'expérience acquise. Toujours est-il que dès lors il régla mieux ses visées et rectifia son tir. Les coups suivis, rapides, portaient avec une précision mathématique. Ce fut pour l'adroit tireur une succession de triomphes que ne gâtèrent pas, bien au contraire, les représailles de l'adversaire irrité. Enfin il y eut un jour où, dédaignant un peu trop l'habile tactique qui lui avait si bien profité jusque-là, il se découvrit, marcha droit à l'ennemi, le fer à la main, et lui fit une blessure profonde et sanglante. Ce jour-là, ce n'était pas de myrte qu'il avait entouré son épée; c'était de je ne sais quelle plante au suc amer et âcre. Aussi bien, Messieurs, vous vous rappelez cette application virulente d'un passage de Gulliver; car c'était encore de Swift que M. Prévost-Paradol s'était inspiré. Le *Courrier du Dimanche* avait déjà subi huit avertissements, deux suspensions, une condamnation judiciaire : il fut supprimé de ce coup.

Ici, Messieurs, se termine l'œuvre polémique accomplie pendant dix années par M. Prévost-Paradol; pour avoir tout ensemble son œuvre politique, il faut y ajouter le livre qu'il a publié en 1868 sous ce titre : *la France nouvelle*. Le succès de cet ouvrage, très-grand dans l'origine, a été ravivé, dans ces derniers temps, par le spectacle des événements cruels qu'avait entrevus la sagacité inquiète de l'auteur. Le chapitre où, passant en revue les gouvernements qui se sont succédé chez nous depuis 1789, il constate, avec leur chute, nos échecs en quelque sorte périodiques; celui où il a rassemblé, sans les y comprendre tous, les signes les plus apparents de la décadence d'un peuple; le dernier enfin qu'il a marqué comme d'un point d'interrogation en écrivant en tête ces deux mots : *de l'Avenir*, et dans lequel, après avoir mesuré les forces de l'Allemagne unie, obéissant à la même impulsion, il a calculé les chances inégales et les résultats d'une lutte que d'irréparables fautes avaient rendue fatale, toutes ces pages sont du plus douloureux, mais du plus actuel et du plus pressant intérêt. A-t-il résolu le problème de l'avenir? L'expédient qu'il propose n'est point une solution et ce n'est pas en Algérie que se refera la grandeur de la France. Au reste peut-on lui reprocher d'avoir laissé tout entier le problème? Celui qui le résoudra, s'il plaît à Dieu, sera un grand génie, le plus grand peut-être qu'on aura jamais vu en ce monde.

Il y a ainsi, dans l'œuvre de M. Prévost-Paradol, beaucoup de morceaux qui nous saisissent aussi vivement qu'à l'époque où nous les avons lus d'abord; il en est d'autres qui ont perdu de leur premier attrait et de leur force. C'est le souci de tout écrivain que l'effet inévitable du temps sur

son œuvre ; c'est l'inquiétude surtout de celui qui écrit à un certain moment sur un certain détail ; ç'a été la préoccupation de M. Prévost-Paradol, et elle a été d'autant plus grande que les rigueurs exercées de son temps contre la presse lui ont paru à la fois plus odieuses et plus contraires à sa renommée. A ne considérer que le succès du moment, il n'était pas fondé à se plaindre que son talent fût mis à la gêne, car c'était la condition même du succès; mais il se plaignait justement quand il songeait à l'avenir. L'écrivain avait raison lorsque le journaliste avait tort. Qu'est-ce le plus souvent qu'un recueil d'articles de journal? Un herbier. Vous vous rappelez une fleur que vous avez admirée un jour; vous avez encore la sensation toute fraîche de son vif éclat, de son parfum pénétrant; elle vous a causé tant de plaisir que vous l'avez conservée; si vous m'en croyez, ne la recherchez pas et contentez-vous de votre souvenir ; autrement vous ne retrouveriez plus qu'un document botanique. Tous les recueils d'articles ne sont pas des herbiers. La vie s'y conserve à mesure que l'intérêt s'y élève. Les détails se flétrissent, les incidents se décolorent, mais les vérités générales et les idées généreuses ne passent pas; le temps ne peut rien contre elles, et, lorsqu'un souffle littéraire les anime, elles traversent les âges avec leur immortelle beauté.

C'est pour cela que la renommée de M. Prévost-Paradol ne souffrira pas; son recueil se réduira peut-être, mais tout ce qu'il contient de littérature en sauvera la meilleure part. Et quand bien même il s'en irait dispersé, jouet des vents, çà et là, feuille à feuille, voici un petit volume qui ne sera diminué ni d'une page ni d'une ligne : les *Études sur les*

moralistes français sont le chef-d'œuvre de M. Prévost-Paradol; s'il a si bien compris les modèles, c'est qu'il était fait lui-même pour prendre son rang auprès d'eux. Cette intelligence déliée, cette délicatesse de perception, ce vif sentiment des impressions et des nuances, autant de qualités excellentes, autant d'instruments ténus pour l'analyse du cœur humain; et ce style assoupli à tous les caprices de l'ironie, c'était le vêtement le mieux ajusté qui se pût faire aux fines pensées du moraliste. Ce livre a été l'œuvre de prédilection de M. Prévost-Paradol; il y a mis un soin, une recherche du fini qu'on ne remarque pas au même degré dans ses autres ouvrages; c'est ici qu'il est arrivé à la perfection de l'art d'écrire. Dans ce volume de pure littérature, je ne m'étonne guère de retrouver un coin de politique : était-il possible à l'auteur de s'en désintéresser tout à fait ? Il vient d'étudier La Boétie et d'analyser le traité de la *Servitude volontaire;* mais, depuis le seizième siècle, le despotisme s'est produit sous des formes nouvelles et l'on a vu des peuples sacrifier différemment leurs droits et leurs libertés aux pieds d'un maître. Les raisons générales qui suffisaient à La Boétie pour expliquer la tyrannie et la servitude ne répondent plus à toutes les conduites; c'est pourquoi M. Prévost-Paradol reprend la question pour son compte et il montre comment et dans quelles circonstances variables selon les temps, les lieux, l'état des sociétés, l'obéissance légitime et nécessaire d'un peuple peut s'altérer et se dégrader jusqu'au lâche abandon de ses plus chers intérêts. En complétant l'œuvre de La Boétie, M. Prévost-Paradol est dans son droit, et bien qu'il n'y ait pas à se méprendre sur l'objet qu'il a en vue, le sujet en lui-même est

assez largement compris pour franchir les limites étroites de l'allusion, et traité d'assez haut pour passer dans l'ordre des vérités générales. Il est également dans son droit lorsqu'il soutient la protestation de Vauvenargues contre Pascal en faveur de la nature humaine, et lorsqu'il apporte au champion du dix-huitième siècle, avec son propre concours, l'autorité de deux philosophes, l'un que par le fait Vauvenargues ne connaissait pas, l'autre qu'il ne pouvait absolument pas connaître, Spinosa et Kant. Son intervention n'a donc rien qui me surprenne, mais je suis frappé de l'insistance avec laquelle il revendique pour Vauvenargues l'honneur d'avoir traité à fond le problème du libre arbitre et de l'avoir résolu contre la liberté humaine. L'état, ou pour mieux dire, l'habitude de son âme m'est ainsi révélée, comme elle me l'est plus loin par le simple titre des trois morceaux qui terminent ce volume : *l'Ambition*, *la Tristesse*, *la Maladie et la Mort*. Ces morceaux appartiennent en propre à l'auteur; ajoutés aux Études qui précèdent, ils marquent la place qui lui était réservée, s'il avait voulu la prendre, à côté des grands moralistes. Mais, entre deux vocations, il a méconnu ou plutôt il a sacrifié la meilleure.

Il a dédaigné l'observation de nos agitations intérieures pour courir aux agitations du dehors; c'est un trait de ressemblance avec Vauvenargues. « L'action! a-t-il dit; voilà le mot qui revient peut-être le plus souvent dans les écrits de Vauvenargues; voilà l'image et le rêve qui obsédaient sa pensée; et il entendait surtout par l'action l'influence sur les affaires humaines, la lutte de l'intelligence aux prises avec les difficultés et avec les hommes. » Je trouve encore ce passage d'un Essai sur M. de Tocqueville : « C'était le temps

où écrire avec éclat sur la politique paraissait un titre pour participer aux affaires du pays, et l'on n'avait pas encore découvert l'incompatibilité radicale qui paraît s'être établie depuis ce temps-là entre l'action et la pensée. M. de Tocqueville était ambitieux et de l'ambition la plus légitime, celle d'arriver par l'élection à siéger dans une assemblée libre. » Touché d'une ambition pareille, M. Prévost-Paradol se présenta aux élections générales de 1863, à Paris et dans la Dordogne. Il avait vaillamment combattu, toujours au premier rang, pour la cause libérale, et il portait les marques honorables des luttes qu'il avait soutenues; il avait revendiqué par ses écrits les droits que la nation s'était laissé ravir, et il s'offrait pour contribuer plus efficacement à les lui faire rendre. Mais il ne connaissait pas le suffrage universel, ou plutôt le suffrage universel ne le connaissait pas. La couche supérieure de la société avait seule éprouvé l'effet de sa culture intelligente ; c'était un sol riche, meuble, tout propre à être façonné par une main légère ; mais au-dessous, pour entamer le tuf compacte et résistant, il fallait un bras plus vigoureux, un travail moins délicat, des instruments plus solides. Il échoua dans sa double tentative ; ce fut pour ses illusions une déception amère. L'ignorance ou l'indifférence du suffrage populaire lui parut une injustice insupportable. Trois ans plus tard, lorsque le *Courrier du Dimanche* fut supprimé, il eut un mécompte aussi violent. « Le peu d'émotion que cette mesure a produit en dehors de la classe éclairée, écrivait-il au mois d'octobre 1866, peut servir à nous rappeler une fois de plus que les progrès de la démocratie n'ont rien à faire avec les progrès de la liberté, et qu'une société peut devenir de plus en plus

démocratique sans avoir même l'idée de ce que c'est qu'un État libre; » et il ajoutait : « Ne suis-je pas devenu une sorte de proscrit dans la république des lettres? » Plainte excessive et qui paraîtrait injuste, s'il ne fallait pas rapporter l'expression, sans trop de rigueur, aux lettres associées à la politique; car il ne pouvait avoir oublié qu'ici, dans cette enceinte, vous veniez de lui donner l'hospitalité littéraire. Mais, Messieurs, vous l'aviez choisi si jeune qu'il ne s'était point fait encore à cette glorieuse retraite. En 1869, il éprouva de nouveau l'ingratitude électorale; Nantes lui donna moins de voix qu'il n'en avait obtenu, dans les élections précédentes, à Périgueux et à Paris. Irrité, découragé, dégouté même d'écrire, il fut tenté d'abandonner aux distractions faciles un temps qu'il ne consacrait plus volontiers au travail. Cependant il n'était pas guéri de son ambition, c'était un feu qui couvait au fond de son âme; au moindre souffle la flamme s'agitait, un vent nouveau la fit jaillir. Le 2 janvier 1870 fut pour M. Prévost-Paradol en particulier une date mémorable.

« L'essence du gouvernement parlementaire, avait-il écrit dès son entrée dans la presse politique, c'est d'ouvrir à l'ambition aidée du talent et aspirant au pouvoir, un chemin si large et si droit qu'on peut s'y engager sans s'alléger de sa conscience, et qu'on peut le suivre jusqu'au bout sans rien perdre de ce qui assure aux hommes publics l'estime générale et leur propre estime. » Qu'il ait cru sincèrement à la renaissance des institutions parlementaires, à leur application loyale et complète, à l'achèvement définitif et régulier de l'évolution qui commençait à s'accomplir, je n'en fais, Messieurs, aucun doute. Qu'il ait eu tort ou raison d'y croire,

c'est une question que je n'ai point ici l'intention de décider ni d'examiner même; ce n'est ni le lieu ni le moment d'user des franchises de l'histoire.

M. Prévost-Paradol avait accepté le poste de ministre de France aux États-Unis; il y fut nommé le 12 juin; il partit le 1er juillet, pour s'y rendre. La veille, au Corps législatif, le principal organe du gouvernement déclarait en termes exprès « qu'à aucune époque le maintien de la paix en Europe ne lui avait paru plus assuré, et que, de quelque côté qu'il portât ses regards, il ne voyait aucune question irritante ». C'était bien avec cette confiance que M. Prévost-Paradol s'était embarqué pour l'Amérique. La politique et les affaires de la légation, disait-il à ses amis, allaient lui laisser des loisirs; il comptait les employer à poursuivre, sur cette grande et singulière nation, les études admirablement faites en son temps par M. de Tocqueville, mais auxquelles trente-cinq nouvelles années, dans la vie d'un peuple si prompt à développer sa puissance, exigeaient impérieusement, selon lui, qu'il fût donné une suite. Et puis, les matériaux de son travail recueillis, riche d'observations personnelles et de connaissances acquises, il reviendrait bientôt en France prendre sa place légitime et désormais incontestable dans les assemblées qui donnent le pouvoir. Telles étaient sans doute les espérances dont il berçait les ennuis de la traversée. Mais tandis que le navire qui portait le ministre de France et sa fortune glissait rapidement sur les lames, au-dessous, dans les profondeurs sombres de l'Océan, la foudre, — car l'électricité n'est pas autre chose, — passait et jetait au Nouveau-Monde la nouvelle qui venait d'éclater dans l'Ancien. La note du 6 juillet agitait toute l'Amé-

rique depuis cinq jours lorsque, chez les passagers impatiemment attendus, rien ne troublait encore la sécurité des esprits dans le salon du *La Fayette*. Ils arrivèrent enfin. La science connaît ce phénomène qui s'appelle le choc en retour; ainsi fut frappé M. Prévost-Paradol. Il fut étourdi d'abord et il essaya de douter. Il avait bien songé par moments à la guerre; il l'avait même annoncée dans la *France nouvelle*, mais idéalement en quelque sorte et dans le vague indéterminé du temps; il ne l'attendait certainement pas à si courte échéance. Cependant les mauvais bruits se suivaient avec une rapidité violente : les armements, la déclaration du 15 juillet, la rupture. Sous ces coups redoublés, M. Prévost-Paradol défaillit : il tomba foudroyé, le 19 juillet, treize jours avant l'engagement de Sarrebrück. Saluons, Messieurs, la première victime de la guerre.

Vous me reprocheriez avec raison, je me reprocherais moi-même de vous laisser sur cette fin tragique. Permettez-moi de vous ramener de quelques mois en arrière : je voudrais replacer l'image de M. Prévost-Paradol dans le cadre où j'aurais toujours aimé à la voir, dans la paisible région des lettres pures, au milieu de vous, dans cette enceinte. Vous n'avez pas oublié assurément la séance du 9 décembre 1869, la dernière que vous ayez tenue publiquement, avant la guerre, pour la distribution de vos récompenses annuelles. C'est là que vous attendez d'ordinaire celui d'entre vous, Messieurs, à qui vous avez confié la tâche de faire le rapport sur les prix de vertu, épreuve justement redoutée, car le sujet est toujours le même; si fécond qu'il soit, il faut bien reconnaître que, depuis tant d'années, le meilleur en a été moissonné, souvent par de grands maîtres, et qu'il ne

reste plus qu'une glane, chaque fois plus rare et plus stérile. Mais c'était M. Prévost-Paradol qui présidait ce jour-là, et vous n'aviez pas plus de doute sur le mérite de son discours qu'il n'avait lui-même de souci; et en effet il s'en tira si naturellement, il tourna l'écueil avec une aisance si élégante qu'on ne pouvait même pas soupçonner la difficulté de la manœuvre. Je vois encore M. Villemain, à moitié tourné et penché vers lui, les yeux à demi clos, souriant à cette jeunesse fortunée qui lui rappelait les brillants triomphes de la sienne. L'orateur avait si bonne grâce à se déclarer, avec Boileau,

Ami de la vertu plutôt que vertueux ;

il louait avec une si fine galanterie la charité féminine, que l'auditoire charmé, vraiment suspendu à ses lèvres et craignant de perdre une seule de ses paroles, contenait à grand'peine ses applaudissements qui éclatèrent à la fin aussi vifs que j'aie souvenance d'en avoir jamais entendu sous ces voûtes; et lui cependant, radieux de ce grand succès, goûtait sans arrière-pensée une satisfaction sans mélange. Ce fut une belle journée pour lui, la plus belle et la dernière. Voilà, Messieurs, l'image de M. Prévost-Paradol que je voudrais graver dans vos souvenirs. Laissez-moi souhaiter qu'elle puisse autant vous plaire que j'ai eu, pour moi, de plaisir à la peindre.

RÉPONSE

DE M. D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. ROUSSET.

MONSIEUR,

Vous venez de nous tracer un agréable tableau de la dernière séance publique tenue, avant la guerre, par l'Académie française, pour distribuer aux concurrents de 1869 ses récompenses annuelles. J'y assistais comme vous, comme vous je crois voir encore, à la place que j'occupe en ce moment, ces figures du jeune homme et du vieillard toutes deux également fines et spirituelles, toutes deux souriantes, comme il convenait en un pareil jour, si différentes toutefois par l'expression; l'un portant avec légèreté et bonne grâce les

promesses d'un avenir qui s'annonçait si brillant, l'autre assombri par l'âge, fatigué par les longues études, non moins que par les dévorantes épreuves de la vie publique, déjà replié sur lui-même, mais relevant avec une joie visible sa tête à demi inclinée aux accents de la voix généreuse dont l'éloquence lui rappelait, comme vous l'avez si bien dit, l'éclatant triomphe de ses premiers débuts. Avec quel plaisir n'avions-nous pas ensemble savouré les délicates jouissances de cette fête de l'intelligence! Qui nous eût dit, Monsieur, qu'au jour alors si peu éloigné, où nous étions destinés à prendre la parole en ce même lieu, vous, pour y occuper la place conquise par votre talent, moi, pour vous y souhaiter la bienvenue, la France, après une désastreuse campagne de quelques mois, aurait perdu deux de ses plus belles provinces, tandis que, mutilée comme elle, cette compagnie aurait vu disparaître, presque du même coup, son doyen respecté, notre maître à tous, et le plus jeune de ses membres, objet de tant d'orgueilleuses espérances?

Vous m'excuserez, Monsieur, de m'être un instant laissé aller à ces tristes impressions et d'avoir songé d'abord aux absents. Aussi bien, ces deuils de l'Académie ont presque été les vôtres; et voici longtemps déjà qu'elle a pris l'habitude de vous considérer comme devant lui appartenir un jour. Dès l'année 1862, vous vous êtes désigné vous-même à son attention en présentant à ses concours vos quatre volumes sur Louvois. Avouez qu'elle n'a pas été insensible à cet hommage. Elle en a si bien senti la valeur qu'elle vous a maintenu pendant trois ans le grand prix d'histoire fondé par M. Gobert. Depuis lors, elle ne vous a guère perdu de vue; et le succès obtenu par vos publications ultérieures l'a

d'autant plus réjouie qu'elles justifiaient mieux ses premières préférences. Je ne sais si je m'abuse, Monsieur, et si l'amour des mêmes études me rend, à mon insu, partial à votre égard ; mais il me semble que, par une heureuse fortune, il vous a été donné d'exceller dans une branche de la littérature qui a fait, de nos jours, d'incontestables progrès, et qui répond merveilleusement aux secrets penchants de notre société moderne. C'est, en effet, l'un des mérites de l'histoire qu'elle contribue puissamment à distraire, ne faudrait-il pas dire à consoler, les générations mécontentes de leur sort. Plus sombre leur apparaît l'avenir, plus volontiers elles se rejettent vers le passé, comme dans une sorte de refuge. Elles s'y complaisent surtout quand elles espèrent y rencontrer un peu de soulagement pour les blessures de leur amour-propre national en souffrance.

C'est à des esprits ainsi disposés que vous avez eu la patriotique pensée de vous adresser pour les entretenir du terrible sujet qui s'impose aujourd'hui aux méditations de notre cher et malheureux pays, je veux dire l'origine et la formation, les abus et la décadence de nos institutions militaires, tour à tour instruments de notre force ou cause de notre faiblesse, auxquelles, suivant les temps, il nous faut rapporter tantôt de si éclatants triomphes, et tantôt de si amères déceptions. Mais que vous êtes trop avisé, Monsieur, pour avoir songé à mettre dès le début vos lecteurs dans la confidence d'un si sérieux dessein, ou pour leur avoir seulement indiqué vers quel but lointain vous entendiez les conduire ! Afin de dérouler sans fatigue pour vos lecteurs l'instructif tableau de la composition de nos armées, vous leur avez successivement offert la biographie de Louvois,

la correspondance du maréchal de Noailles, l'aimable esquisse de la carrière trop courte du séduisant comte de Gisors, puis, toujours dans le même dessein quoique moins accusé, vos deux volumes sur les volontaires de la première République, et sur la grande armée de 1813. Vous vous êtes ainsi résolûment installé au cœur même de l'histoire de France, ne craignant pas d'aborder de front un sujet tout empreint de grandeur magnifique, le plus attrayant qui fût au monde, mais aussi le plus redoutable.

Avec quel bonheur vous vous êtes tiré d'une entreprise si hardie, chacun le sait, Monsieur. Ce qui frappe toutefois quand on lit avec attention vos ouvrages, c'est que plus ils remontent loin dans le passé, plus ils sont remplis de faits nouveaux, de révélations inattendues, de détails nombreux, familiers et précis. A quoi cela tient-il ? D'où vous vient cette étrange bonne fortune de savoir le mieux ce qu'en général on ignore le plus ? Comment avez-vous fait pour connaître ainsi par le menu tant de choses qui se sont passées hors de votre portée ? Ceux-là seront disposés à s'en étonner davantage, et peut-être à vous envier un peu, qui ont appris par une pénible expérience à quel point les documents propres à éclairer certaines périodes de notre histoire nationale sont à la fois rares, stériles et contradictoires. A coup sûr, vous ne les avez pas trouvées dans les relations primitivement accréditées par les journaux du temps. En raison même de leur origine, ces informations demeurent aujourd'hui, pour tout critique tant soit peu réfléchi, aussi notoirement insuffisantes qu'elles sont justement suspectes. Il est vraiment piquant de constater ce qu'était la presse périodique à ses débuts, c'est-à-dire au temps de Richelieu. Ne croyez pas

qu'aucun artifice de langage me fasse introduire ici par pure fantaisie le nom de notre illustre fondateur. N'en déplaise à mes confrères, et je ne soupçonne pas en quoi cela pourrait leur déplaire, c'est bien lui qui après avoir institué l'Académie française a, je ne dis pas dans le même but, mais presque en même temps, créé aussi le premier journal offert à la curiosité des Parisiens. Loin de moi la pensée que le grand homme d'État n'ait pas su alors ce qu'il faisait. Il est toutefois à peu près avéré qu'il entrait plus de camaraderie, si je puis me servir de ce mot, que de politique dans cet acte de Richelieu. Le sieur Renaudot, médecin de son état, et, si l'on croit ses contemporains, plus riche d'esprit que de clientèle, était de Loudun; or cela n'a jamais nui, même sous l'ancien régime, d'être le compatriote d'un ministre tout-puissant. L'industrieux docteur dut à cette heureuse circonstance le privilége de la fondation de la *Gazette de France*. Avez-vous eu la curiosité, Monsieur, d'en feuilleter comme moi les premiers numéros? Je doute qu'ils vous aient beaucoup appris. Ah! que l'apprenti journaliste est prudent! Il en aurait remontré à ses successeurs de tous les temps. Pour plus de sûreté, il commence par s'interdire absolument de parler de tout ce qui se passe en France. Il lui arrive régulièrement des nouvelles de Vienne, de la Moscovie ou de Constantinople. Il n'ignore même pas les intrigues qui s'agitent à Téhéran auprès du schah de Perse. En revanche il paraît ne pas savoir le premier mot de ce qui se dit à Vincennes ou bien à Saint-Germain. Une fois, c'était probablement en sa qualité de médecin, il se risque, vers 1631, si je ne me trompe, à annoncer que la reine et les dames de la cour se trouvent très-bien des eaux de Forges. Après

une si grande témérité, il se tait pour quelque temps, mais attendez. Voici, en 1632, le roi qui entre en campagne. Louis XIII, vous le savez, se piquait de s'entendre, non moins que le cardinal de Richelieu, aux choses de la guerre ; il avait particulièrement le goût de surprendre les places fortes ou de les assiéger suivant les règles d'un art alors dans l'enfance, mais qu'au dire des hommes de la profession il possédait fort bien. Aussitôt la *Gazette* est remplie de récits détaillés sur l'investissement des citadelles de la Lorraine, sur les travaux entrepris pour s'emparer de Nancy, et sur le rôle personnel de Sa Majesté dans toutes ces grandes occasions.

Qui donc renseigne si bien M. Renaudot? C'est le cardinal, c'est le roi lui-même. Richelieu ne se fait pas faute d'envoyer continuellement des articles à la *Gazette*. J'ai tenu, écrite de sa propre main et toute pleine de ratures, une note où Louis XIII prend la peine d'expliquer lui-même aux lecteurs de M. Renaudot le rôle important qu'il a joué dans je ne sais plus quel fait de guerre. Il n'en a pas été autrement sous Louis XIV. Vous nous avez montré Louvois surveillant plus tard avec attention le récits des campagnes de son maître en Flandre ou sur les bords du Rhin ; vous nous avez même agréablement conté comment, lorsqu'il voulait de très-bons articles, il prenait soin de les rédiger lui-même. De la part de si grands personnages, c'étaient, à coup sûr, de signalées faveurs. Il y avait cependant des compensations. Richelieu et Louvois, après avoir si gracieusement traité la *Gazette de France*, ne se sont, ni l'un ni l'autre, gênés pour lui adresser, à l'occasion, de vertes semonces, d'autres fois, ce qui a dû lui être plus sensible, pour suspendre la publication, ou modifier la teneur de ses articles, voire même

pour supprimer complétement les numéros qui avaient le tort de leur déplaire. Avoir à sa naissance le pouvoir absolu pour parrain, aux bons jours pour collaborateur, et le reste du temps pour censeur, tel a été, dans le passé, le sort de la Presse française. Est-il bien sûr que pour elle les choses aient depuis beaucoup changé ? En tous cas, ce n'était pas dans ces feuilles écrites presque sous la dictée des hommes d'État français, qu'un esprit comme le vôtre s'attendait à découvrir la vérité dont il était avide. D'où vous est donc venue cette abondante moisson de matériaux encore inconnus, si curieux et si décisifs ? Il aurait été difficile de le deviner si vous ne nous aviez vous-même livré complaisamment votre secret.

Parmi les pages agréables que vous avez écrites, il y en a peu qui m'aient autant plû que celles où vous nous décrivez, avec une émotion si communicative, ce que vous avez éprouvé lorsque, pénétrant pour la première fois dans les archives du dépôt de la guerre, destinées à être prochainement placées sous votre habile direction, il vous a été donné de lier connaissance avec tant d'illustres figures, dont vous nous avez esquissé plus tard les portraits saisissants. « Les années que j'ai passées là, dites-vous dans la préface des volumes sur Louvois, sont certainement celles qui m'ont donné le plus de bonheur intellectuel et de jouissances parfaites. Nouer un commerce intime et de tête à tête avec les plus grands hommes d'un grand siècle ; tenir entre ses mains les lettres originales de Louis XIV, de Louvois, de Turenne, de Condé, de Vauban, de Luxembourg et de tant d'autres, dont l'écriture semble encore fraîche comme si elle était tracée d'hier : démêler sans peine tous les secrets de la politique et de la guerre ;

assister à la conception, à l'éclosion des événements; surprendre l'histoire pour ainsi dire à l'état natif; quelle plus heureuse fortune et quelle plus grande joie! Je vivais au sein même de la vérité; j'en étais inondé, pénétré, enivré. »

Vous n'avez pas fréquenté sans profit, Monsieur, cette belle compagnie. A feuilleter les lettres écrites par les contemporains des maîtres de notre langue, à vous imprégner de leurs pensées habituelles, vous avez gagné une façon d'écrire qui n'est pas sans avoir avec la leur un certain air de famille. Sans préméditation, sans calcul, sans nul archaïsme, votre style a pris quelque chose des allures de l'époque, de sorte qu'au moment où vous retirez la parole à vos personnages pour la prendre à votre tour, la transition est à peine sensible. On croit presque les entendre encore, tant vous avez su vous approprier les qualités de cette diction claire, aisée, élégante, qui revêt comme d'un habillement fait à leur juste mesure les données de la vérité et du bon sens. Ce serait toutefois méconnaître le mérite principal de vos œuvres que d'en vouloir louer surtout la forme. Le plus grand nombre de vos lecteurs vous saura plutôt gré, je le crois, de l'abondance extraordinaire, de la valeur considérable, de la rigoureuse exactitude des informations détaillées, par lesquelles vous avez réussi à mettre en pleine lumière certains événements des deux derniers siècles, entourés jusqu'à présent, malgré leur importance, de nuages épais que vos savantes recherches ont complétement dissipés. Quant à la mise en scène vous y avez employé des procédés si simples que les connaisseurs sont peut-être seuls en état d'en soupçonner toute l'habileté.

On a souvent comparé l'histoire à la peinture. J'incline à

croire qu'elle tient plutôt de l'art du statuaire. Le peintre a le privilége de choisir pour ses portraits le point de vue qui lui convient le mieux. Il l'impose même forcément au spectateur. Le sculpteur est, au contraire, tenu de faire des figures qui puissent être regardées sous tous les aspects. Les anciens ne considéraient pas, dit-on, comme parfaites les images des dieux, offertes dans les niches du temple, ou sur les autels, à l'adoration d'une foule tenue prudemment à distance. Ils trouvaient que les artistes négligeaient le plus souvent d'achever avec le même soin toutes les parties d'une statue qui ne devait jamais être envisagée que de face. Ils réservaient leur admiration pour les chefs-d'œuvre exposés dans les ateliers ou dans les édifices publics et que les curieux pouvaient contempler à loisir en en faisant le tour.

Être admis à faire le tour complet des personnages et des sujets dont on prétend l'entretenir, n'est-ce pas ce que le public attend aujourd'hui des historiens ? Vous lui avez, Monsieur, donné, à cet égard, complète satisfaction par votre travail sur Louvois. Jamais le lecteur français n'avait été introduit si avant dans les secrets de ceux qui ont joué les rôles principaux au milieu des affaires politiques et militaires du règne de Louis XIV. Avec vous il passe derrière la toile et se trouve tout à coup transporté de la salle dans les coulisses. Vus du parterre, combien les acteurs lui paraissent imposants ! Chose étrange ! ils ne lui semblent pas l'être beaucoup moins lorsqu'il les coudoie de près et dans leur déshabillé. Ah ! sans doute, vous faites subir une terrible épreuve à Louis XIV, à Louvois, à bien d'autres, lorsque vous mettez sous nos yeux toutes leurs dépêches, et jusqu'à leurs moindres lettres échangées chaque jour, lorsque vous

nous faites ainsi assister aux irrésolutions, aux lenteurs, aux contradictions trop flagrantes, aux erreurs trop multipliées qui se rencontrent forcément dans la conduite des affaires humaines. Somme toute, ils ne sortent pas amoindris de vos mains. Vous ne l'auriez pas voulu, car vous êtes loin d'être défavorable à Louis XIV, à Louvois, à la plupart des généraux et des ministres de la vieille cour de Versailles. On ne surprend dans les portraits que vous nous en donnez aucun puéril engouement, mais surtout nulle trace de malveillance. Il ne vous en coûte pas d'être impartial à leur égard ; vous semblez même prendre plaisir à faire valoir leurs solides qualités, sans appuyer plus que de raison sur quelques défaillances de jugement, ou sur certains défauts de caractère, sans doute, parce que vous vous reprocheriez de vous armer de trop de sévérité envers des hommes qui ont eu passionnément à cœur l'honneur de leur pays tels qu'ils le comprenaient, et qui ont mis tant de sérieux et tant de bonne foi jusque dans leurs travers et jusque dans leurs fautes.

Est-ce à dire qu'approuvant l'esprit qui vous les dicte, j'adhère à tous vos jugements ? Il s'en faut de quelque chose. Monsieur, et j'aurais bien quelques réserves à vous indiquer. Je me suis, par exemple, demandé si, à force de pénétrer, par l'étude attentive que vous en avez faite, dans toutes les pensées de Louvois, et dans les mille détails de ses fonctions de ministre de la guerre, vous ne vous étiez pas exagéré parfois l'influence même accidentelle qu'il aurait exercée sur les déterminations d'un maître qui savait vouloir et qui voulait surtout se faire obéir. J'ajouterai même que c'est pour moi une question de savoir si la participation bien

inégale mais évidente du tout-puissant monarque et de l'actif secrétaire d'État à la conduite des affaires pendant les années les plus agitées du XVIIe siècle, n'a pas été préjudiciable, je ne dis pas seulement aux intérêts de la France mais à la bonne réputation de l'un et de l'autre. Je suis porté à le croire. Ce n'est pas une heureuse alliance, celle d'un prince impérieux avec un serviteur sans scrupules. Pareilles rencontres font jouer gros jeu aux nations qu'elles lancent dans de singulières aventures. Il est rare qu'elles soient toutes profitables et glorieuses. A la conquête de l'Artois et de la Franche-Comté ne tardent pas à succéder les incendies du Palatinat et les dragonnades du Poitou. Ce sont là de lourds souvenirs à porter devant la postérité. Aussi longtemps que la voix de la justice et de l'humanité trouvera de l'écho dans le cœur de l'homme, ils pèseront cruellement sur la mémoire de Louis XIV et de Louvois. C'est pourquoi les esprits convaincus qui voudraient persuader à la France moderne de renouer le fil tant de fois coupé de ses antiques traditions agiront sagement en laissant exprès dans l'ombre ces deux personnages que vos écrits ne contribueront pas à rendre plus populaires, justement parce qu'ils les font mieux connaître. Sans sortir de nos annales, que ne mettent-ils de préférence en avant ces deux autres figures de Henri IV et de Sully si naturellement associées par la reconnaissance nationale ? Il y aurait profit pour la cause qu'ils défendent à rappeler au pays les noms qui se rattachent au généreux octroi de l'édit de Nantes, plutôt que ceux qui ont été mêlés à sa déplorable révocation. Puisque c'est la mode un peu étrange chez nous d'évoquer, en temps de monarchie, les souvenirs de la

république, et de nous reporter, quand nous vivons en république, aux meilleurs jours de la monarchie, je me permettrai d'engager ceux qui cherchent leur idéal dans le passé à remonter encore plus loin que 89, au-delà même de Louis XIV et de Louis XIII, jusqu'à ce roi, un peu gascon mais si français, « le seul dont le peuple ait gardé la mémoire », qui trouvait que Paris valait bien une messe, qui a dû s'emparer à main armée de sa capitale, mais qui faisait jeter du pain par ses soldats à ses sujets révoltés, qui a mis à la raison les forcenés de la Ligue, cette Commune de son temps, qui a chassé les étrangers du sol de la patrie, et dont le rêve était de mettre une poule au pot des plus pauvres ménages de son royaume.

Si j'ai insisté, Monsieur, sur nos légères dissidences à propos de Louvois, c'est qu'il me fallait bien saisir l'occasion de vous contredire un peu. Je courais risque de ne la plus trouver dans ceux de vos ouvrages qui ont suivi. Vous y avez abordé bien des sujets de controverse, vous y avez apprécié les caractères de beaucoup de personnages imporants. Je ne demanderais pas mieux que de contester ; l'envie y serait, mais il n'y a pas moyen ; nous sommes trop d'accord. C'est, à mon sens, un morceau d'histoire excellent que l'introduction que vous avez mise à la *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*. Elle a surtout le mérite d'établir un point de départ très-juste entre les différentes parties d'un règne que le public, mal informé des détails, est tenté d'envelopper dans un égal mépris. « La vérité est toujours faite pour attendre », avait dit Voltaire parlant avec mauvaise humeur des affaires de son temps. Elle vous devra, Monsieur, de n'avoir pas trop attendu. Si

elle a, suivant vos heureuses expressions, « fait descendre Louis XIV de son Olympe, elle a aussi tiré Louis XV de ses bas-fonds ». Tous vos jugements sur cette époque sont aussi justes que sagaces. Non content de les prononcer avec une incontestable autorité, vous les appuyez de preuves indestructibles; car c'est votre méthode, la seule acceptable en histoire, de ne parler jamais que les preuves à la main. Vous avez ainsi redressé les injustices commises à l'égard de plus d'un loyal serviteur de l'État, dont les mérites avaient grande chance d'être oubliés dans le naufrage commun où se sont englouties, en France, presque toutes les réputations politiques et militaires de la fin du XVIIIe siècle. Le maréchal de Noailles, par exemple, ne laissait pas que d'avoir été atteint par les traits satiriques incessamment dirigés contre lui par le duc de Saint-Simon. Cependant les mordantes assertions de son rival acharné ne tiennent pas un instant devant les courageuses dépêches adressées par l'énergique vieillard au maître dont il aurait tant voulu secouer la désolante torpeur; et nous comprenons parfaitement, après vous avoir lu, pourquoi, voulant rendre justice à de nobles conseils qu'il était capable d'apprécier, quoiqu'il fût hors d'état de les suivre, Louis XV y répondait par ce compliment si mérité, mais si singulier dans sa bouche : « Je connais vos bonnes qualités, Monsieur; celle de citoyen est au-dessus de toutes. »

Oui, malgré leurs défauts, c'étaient de bons citoyens, même dans l'acception toute moderne que nous donnons à ce mot, la plupart de ces hommes de cour qui s'arrachaient si facilement aux plaisirs d'une vie presque efféminée pour aller triompher à Fontenoy ou succomber à Rosbach. Grâces

vous soient rendues, Monsieur, de ce qu'obligé par votre sujet de raconter la décadence de nos institutions militaires et les échecs qui en ont été la suite, vous avez fait le procès aux vices du système sans toucher à l'honneur des hommes. Il n'est, en effet, ni sage ni patriotique de donner à un pays le dégoût de sa propre histoire, et de lui apprendre à mépriser les chefs placés à sa tête, ceux-là surtout, quels que fussent leurs travers, qui sont morts pour lui conserver son rang dans le monde. Vous avez été bien inspiré le jour où, pour adoucir l'amertume des affronts infligés à notre orgueil national pendant la seconde moité du dernier siècle, vous avez pensé à ressusciter devant nous, j'allais dire à créer, tant elle était demeurée inconnue, la douce figure du jeune fils du maréchal de Belle-Isle. La France a toujours eu des trésors inépuisables de tendresse pour les brillants officiers prématurément tombés sur les chanps de bataille. Elle les met à part de tous les autres. Elle les décharge facilement de toute responsabilité dans les malheurs de leur temps; volontiers elle suppose qu'il leur aurait peut-être été donné, s'ils avaient eu plus d'imitateurs, de changer le cours des destinées de la patrie. Cette pensée est touchante. Elle a prêté un charme singulier aux pages émues que vous avez consacrées à la mémoire du comte de Gisors. Comment n'en serais-je pas douloureusement affecté en cet instant? « Les lettres ont, en effet, comme la guerre, leurs héros enlevés à la fleur de l'âge et au milieu de leur première victoire. Elles peuvent montrer leurs Hoche, leurs Marceau, leurs Desaix, qui ont traversé si vite la scène du monde que la gloire a eu à peine le temps de toucher leur front, et que leur vie pleine de promesses n'a été qu'une belle aurore. »

L'avez-vous deviné, Monsieur ? Ces derniers mots ne sont pas de moi, et je les emprunte à M. Prévost-Paradol.

Ah ! qu'il m'en coûte, Monsieur, d'avoir à parler après vous de notre regretté confrère ! Je n'ai pas seulement connu M. Prévost-Paradol, je l'ai aussi beaucoup aimé. Rien n'égala ma profonde stupeur lorsque j'appris, il y a deux ans, la nouvelle inattendue de sa mort, lugubre prologue d'un drame épouvantable. Combien d'autres avaient disparu déjà parmi ces jeunes gens destinés à devenir la parure de leur génération ! Vous nommiez, il y a un instant, M. Rigault, enlevé avant l'heure par les rudes fatigues de ce métier de journaliste qui a si vivement attiré et si cruellement détruit tant de nobles victimes. En vous écoutant, je songeais à un autre rédacteur du *Journal des Débats*, à M. Alexandre Thomas, le compagnon de mes anciennes luttes, ce brave cœur et ce ferme esprit, qui a payé d'un exil volontaire la fière satisfaction de pouvoir parler suivant sa conscience des affaires de son pays. Naguère c'était M. Forcade, qui sentait la plume lui échapper des mains. Peut-être le lecteur insouciant ne sait-il pas assez quelles secousses profondes, douloureuses et répétées, ont d'abord ébranlé ces intelligences d'élite qui n'arrivent à l'émouvoir un instant qu'en lui servant, pour ainsi dire chaque matin la meilleure partie d'elles-mêmes. Il y a toujours des morts et des blessés sur les champs de bataille de la vie. Honorons tous nos blessés et tous nos morts. Vous trouviez bon que je saluasse tout à l'heure au passage les hommes d'ancienne race qui, au plus fort de la décadence de nos institutions militaires, couraient si gaiement soutenir aux frontières la renommée de la vieille bravoure française.

Laissez-moi donner aussi un souvenir aux écrivains qui, aux jours de la défaillance universelle, se sont généreusement portés en avant pour revendiquer, à leurs risques et périls, nos droits méconnus et nos libertés ravies. C'est justice de confondre dans un même hommage tous ceux qui sont vaillamment tombés en défendant des drapeaux également glorieux, également chers à notre pays.

A ne considérer que l'aimable expression de sa figure, toujours resplendissante de jeunesse heureuse et de grâce souriante, vous semblez, Monsieur, avoir supposé, comme bien d'autres, que les sérieuses difficultés de la vie furent toujours épargnées à M. Prévost-Paradol. Il n'en n'est pas tout à fait ainsi. Privé trop tôt d'une mère courageuse, il eut à traverser une rude épreuve dès le seuil même de cette École normale dont vous nous parliez tout à l'heure. Ce fut précisément une lettre de M. Alexandre Thomas qui lui fit se poser, pour la première fois à lui-même, le redoutable problème dont la solution, épargnée aux heureux de ce monde, agite parfois si cruellement les âmes délicates qui se trouvent un instant placées entre les suggestions de leur conscience prompte à s'alarmer et les nécessités de leur situation. M. Alexandre Thomas venait d'envoyer avec éclat sa démission de professeur à la suite des événements de décembre 1851, et il avait chargé M. Prévost-Paradol de donner le plus de publicité possible à une démarche bien propre à surexciter les jeunes gens qui se destinaient alors à la carrière de l'enseignement public. A l'École normale, les opinions étaient assez partagées. Qu'allait faire M. Prévost-Paradol, tenté peut-être de suivre cet exemple, mais bien déterminé à ne pas retomber à la charge de son père ? Sa dé-

cision fut prompte ; il la motiva sur-le-champ en des termes qui témoignent à quel point il voyait clair dans ses propres sentiments, et quelle horreur lui inspiraient dès lors les confusions de la pensée et les détours du langage : « Je ne donnerai pas ma démission, écrivait-il le 17 décembre 1851 ; mais il ne faut pas pour cela faire de sophisme ; il faut tout simplement s'avouer qu'on n'est pas un héros, ce qui n'est pas blâmable... Je le confesse à la honte de notre pauvre pays, nous ne sommes pas tenus de donner un inutile exemple, nous que l'État tient à la chaîne d'indispensables appointements..... Je voudrais avoir, moi chétif, un avenir à jouer d'un aussi grand cœur, quelque chose à confier à la fortune pour qu'elle me le prenne sans retour, ou qu'elle me le rende au centuple. »

M. Prévost-Paradol n'avait donc aucun parti pris à l'avance. Volontiers il serait resté à cette École normale « dont l'esprit, disait M. Royer-Collard, n'est autre chose que l'esprit de notre âge et le progrès de la société transporté dans les études qu'il agrandit. » N'est-ce pas, en effet, cette école qui, dans les premières années de sa fondation, donnait à la philosophie, à la religion, aux belles-lettres, M. Cousin, l'abbé Bautain, et le secrétaire perpétuel de notre compagnie ? N'est-ce pas elle qui, dans une seule promotion, celle de 1836, associait le nom de son directeur actuel, M. Bersot, l'un des membres éminents de cet Institut, avec ceux de trois jésuites dont l'un, le père Olivaint, a été massacré, le 25 mai, à la prison de la Roquette, parmi les otages de la Commune ? J'ai ouï raconter que, prêt à tomber sous le plomb de ses bourreaux, le saint prêtre avait reconnu, embrassé, et chrétiennement fortifié de son courage l'un de

ses anciens camarades d'école, échappé plus tard, par miracle, à la rage des assassins. N'y a-t-il pas quelque chose de frappant dans le rapprochement suprême de ces deux destinées ? Il ne témoigne pas seulement de la puissance des liens contractés pendant l'enfance ; il atteste l'entière liberté laissée à leurs élèves par des maîtres scrupuleusement respectueux des droits de la conscience humaine ; il proclame surtout comment, au sein de cette école restée ouverte à toutes les aspirations du siècle, l'esprit de Dieu, qui souffle où il veut, a toujours su choisir et marquer d'avance ceux qu'il s'est réservés. Mais, après l'établissement du second Empire, d'autres influences avaient momentanément prévalu. Le joug était devenu moins facile à porter. M. Prévost-Paradol préféra s'y dérober sans néanmoins le rompre tout à fait.

Les trois années passées à l'École normale ont sans contredit contribué au développement de ce merveilleux talent d'écrire qui était, avant tout, chez M. Prévost-Paradol, un don de nature. Qu'il ait alors beaucoup gagné aux leçons de ses professeurs, comment en douter ? Il a bien dû aussi quelque chose à ses condisciples. Sa bonne étoile a voulu qu'il liât de bonne heure commerce avec des intelligences non moins alertes que la sienne, et non moins éprises du pur amour des belles-lettres. A l'école, les camarades de M. Prévost-Paradol, dont les livres ont aujourd'hui pris place, à côté des siens, dans la bibliothèque de tous les hommes de goût, tenaient déjà presque tous pour la phrase rapide et courte de Voltaire. Ils reprochaient au lauréat du grand concours de 1849 de trop se complaire aux longues périodes de Jean-Jacques Rousseau, et de ne pas dédaigner assez les beaux

effets de rhétorique un peu déclamatoire. Quels ne sont pas les profitables effets de cette critique familière, autrement impitoyable que celle des maîtres, exercée à tour de rôle, aux heures de libre épanchement, par des rivaux de vingt ans, qui se savent aussi les uns pour les autres de véritables amis ! Je crois qu'elle a été singulièrement utile à M. Prévost-Paradol. Quoi qu'il en soit, peu d'années après ce commun noviciat, ces jeunes gens de bel avenir faisaient tous ensemble leur début dans le monde littéraire. Mais voyez la singularité ! Les plus brillants avaient déjà quitté la carrière de l'enseignement public, et rompu plus ou moins ouvertement avec le pouvoir du jour. Curieux enseignement pour ceux qui croient à l'action de l'État sur les tendances intellectuelles des recrues universitaires dont le sort matériel est remis entre ses mains ! Ces contrariants esprits prenaient plaisir à s'engager dans les voies les plus opposées à celle vers laquelle on avait cherché à les incliner. Cette plume, qu'on leur avait appris à manier dans les écoles fondées et soutenues par le gouvernement, ils n'aspiraient qu'à s'en servir contre lui. Parmi les armes ainsi aiguisées, comme autant d'épées de combat, aucune ne devait être plus tranchante et porter de plus rudes coups que celle de M. Prévost-Paradol.

Jamais je n'oublierai l'impression produite par l'insertion au *Journal des Débats* des premiers articles signés du jeune professeur enlevé à la Faculté des lettres de la ville d'Aix. Par leur ton modéré, ils ne différaient pas beaucoup de ceux qu'on avait lus la veille. Cependant tout le monde avait aussitôt deviné qu'un nouveau défenseur était né à la cause libérale, doué d'une énergie à la fois puissante et contenue,

semblable à celle de ces prodigieuses machines modernes dont l'action est si bien réglée qu'elles peuvent, à volonté, écraser une barre de fer ou rompre l'enveloppe d'une noisette sans en offenser l'amande. A partir de ce jour les regards du public ne cessèrent plus de suivre avec un intérêt croissant, dans son duel inégal, l'intrépide athlète descendu presque seul dans l'arène pour y combattre, armé à la légère, un adversaire soigneusement cuirassé et muni de toutes pièces. Il n'avait pas seulement conquis les sympathies des hommes politiques qui lui savaient gré d'avoir, au milieu du silence universel, trouvé moyen de faire entendre un peu de vérité ; il avait mis de son côté tous les lettrés, et charmé, dans le camp même qu'il attaquait, tous ceux qui se piquaient d'élégance et de goût. C'est que rien n'égalait la parfaite bonne grâce, l'habileté merveilleuse, la souplesse infinie de ce polémiste incomparable. Les coups partaient acérés et rapides de sa main toujours sûre d'elle-même et qui se dérobait en frappant, car il fallait, avant tout, se rendre insaisissable à l'autorité, qui veillait pleine de colère et de méfiance. Le procédé de l'écrivain consiste, en pareilles occasions, à prendre son lecteur pour complice volontaire des critiques qu'il lui suggère et des épigrammes qu'il lui souffle à l'oreille. Chez M. Prévost-Paradol, qui en usait souvent, l'ironie était toujours légère, presque gracieuse, car il laissait exprès à d'autres le soin d'y mettre tout son venin. Elle avait, par raffinement singulier, ce je ne sais quoi d'achevé que l'innocence des expressions ajoute à la malice de la pensée.

Qu'il était loin toutefois de se complaire dans ces adresses de style qui lui réussissaient pourtant si bien ! « L'art parfois nécessaire, écrivait-il en 1864, mais toujours humiliant et

pénible d'envelopper la vérité, ne saurait produire une œuvre durable. Il assouplit, je le veux bien, la main de l'écrivain, et l'on a même prétendu assez ingénieusement que l'écrivain devait quelque gratitude à la rigueur du temps pour cette nécessité de s'assouplir. Mais on oublie que cette nécessité lui resserre en même temps le cœur, et lui défend d'espérer une saine et durable renommée. Oui, je le connais cet art misérable, et j'en use quand il faut en pleine sécurité de conscience ; mais j'en sens tout le poids, et ceux qui me louent parfois de l'avoir pratiqué avec quelque succès ne sauront jamais combien je le dédaigne, et combien je voudrais être né dans un temps qui me permît de l'ignorer. » M. Prévost-Paradol avait le droit de se rendre ce témoignage à lui-même. Il y aurait autant de frivolité que d'injustice à ne vouloir admirer en lui qu'un merveilleux arrangeur de phrases. Quand un homme devient ainsi la voix de sa génération, c'est qu'il a ressenti le premier et plus que personne les impressions dont elle est confusément agitée. — Toute atteinte portée à la justice ou à la liberté avait son contre-coup dans cette âme délicate et profonde ; elle saignait surtout des blessures faites à la patrie. Mais on ne prend jamais impunément ses plus intimes douleurs pour inspiratrices de son talent. Il y a danger à s'abreuver à ces eaux amères qui vous épuisent en vous surexcitant. Les traces de souffrance apparaissaient chaque année plus visibles chez M. Prévost-Paradol. Son visage demeurait souriant, sa conversation restait le plus souvent enjouée, car la gaieté de l'esprit est l'un des signes de sa force. Cependant une vague tristesse enveloppait de plus en plus, comme d'une sorte de voile transparent, les dons tou-

jours brillants de cette riche nature. A voir l'ardeur avec laquelle, au plus vif des combats livrés chaque jour dans la presse militante, il a tenu à publier, à si peu d'intervalles, ses *Études sur les moralistes français,* et son livre de *la France nouvelle*, ne dirait-on pas que, se sentant menacé de près par la mort, M. Prévost-Paradol a voulu, avant de nous quitter, lui qui ne s'était encore donné au public que par fragments, nous révéler, en ces derniers et plus solennels entretiens, quel était l'objet habituel de ses douloureuses préoccupations ?

La destinée de l'homme dans ce monde, celle de la patrie dans un avenir trop prochain, voilà les problèmes que M. Prévost-Paradol interrogeait incessamment avec une anxieuse curiosité. On sent qu'il a peine à s'en distraire. S'il abandonne un instant la politique pour les lettres, c'est pour leur demander la paix qui le fuit. « Vous êtes, leur dit-il en son charmant langage, comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin sous de frais ombrages ; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pas fatigué ou tombe épuisé sur la route. Celui qui vous connaît accourt à vous, rafraîchit son front et rajeunit en vous son cœur. » Pour son compte, il ne s'y arrête jamais qu'en passant. S'il apprécie avec amour les grands moralistes de notre langue, Montaigne, Pascal, la Bruyère, la Rochefoucauld, il s'attache de préférence à rechercher l'impression produite sur leur esprit par les conditions de la société dans laquelle ils vivaient, et par les événements qu'ils ont traversés. On sent courir à travers ses lignes comme un souffle de sympathie secrète lorsqu'il vient à parler de ceux d'entre eux qui, emportés avant l'âge, auraient pu mettre utilement la main

aux affaires de leur temps. C'est ainsi qu'empruntant les expressions de Montaigne, il regrette que la Boétie, l'auteur de *la Servitude volontaire*, ait « croupi aux cendres de son logis domestique au grand dommage du bien commun » ; c'est ainsi qu'il s'apitoie particulièrement sur Vauvenargues, ce jeune homme obsédé par le besoin de l'action, « né pour la gloire et si cruellement privé de son véritable héritage ».

Mais que dire de l'ouvrage de M. Prévost-Paradol, *la France nouvelle* dont les dernières pages sont empreintes d'une si profonde tristesse ? Cette tristesse, l'auteur, loin de s'en cacher, s'en glorifie : « C'est en proportion de notre patriotisme et de nos lumières, s'écrie-t-il, que nous la sentons peser plus ou moins sur nos cœurs. » Chose étrange ! deux bons citoyens, deux fermes et sagaces esprits, l'un déjà comblé de jours, l'autre au début de la vie, se sont préoccupés, dans des livres dont les titres sont presque pareils, de l'avenir réservé à leur pays qu'ils aimaient d'un égal amour. D'accord sur tous les points essentiels, ils lui signalent les mêmes dangers, ils lui donnent les mêmes conseils, ils forment pour lui les mêmes vœux ; mais, tandis que l'espérance surnage chez M. de Broglie, M. Prévost-Paradol semble presque se l'interdire. Pourquoi cela, et d'où vient ce sombre pressentiment ? Voyageant en Allemagne, pendant l'hiver de 1867, M. Prévost-Paradol avait traversé Berlin, cette grande, belle et froide cité. Il avait été surpris et comme effrayé de la trouver remplie de soldats ayant l'air si solides et si sérieusement intelligents. Un Frédéric II à cheval, orgueilleusement placé sur l'un des principaux boulevards, l'avait surtout frappé comme ayant l'air d'être, pour tout ce monde en uniforme, « l'Éternel qui les avait tirés d'Égypte,

et leur avait donné une si belle place parmi les nations de la terre ». C'est sous cette impression qu'il avait écrit le dernier chapitre de *la France nouvelle*, si éloquemment et si déplorablement prophétique : « La France approche de l'épreuve la plus redoutable qu'elle ait encore traversée. La seule question qui pût être débattue naguère, lorsqu'on parlait de la puissance militaire du continent, était de savoir si la France pouvait tenir tête à l'Europe coalisée. Aujourd'hui la question est de savoir si la France l'emporterait sur la Prusse. Il n'est pas besoin d'insister pour faire sentir que la victoire de la Prusse serait le tombeau de la grandeur française. La France ne serait certainement pas anéantie. Il est même possible qu'on ne nous enlève pas dès lors l'Alsace et la Lorraine ; mais ce qui nous serait enlevé sans retour, ce serait le moyen de nous opposer à ce démembrement le jour où notre rivale triomphante le jugerait praticable et utile à ses intérêts, et ce jour ne tarderait guère... De quel prix serait donc la vie que nous aurions à traîner désormais sur ce débris à demi consumé qui, couvert encore du pavillon de la vieille France, flotterait plus ou moins longtemps sur les ondes au gré des caprices de l'Europe, avant de sombrer tout à fait sous le regard insolent du vainqueur ? »

Qui ne comprend maintenant l'intensité du coup porté à M. Prévost-Paradol quand il apprit loin des siens la fatale nouvelle de cette déclaration de guerre dont la seule perspective avait épouvanté son imagination ? Et dans quel moment lui arrivait-elle ? Son talent avait converti, du moins il pouvait le croire, jusqu'à ses adversaires les plus élevés. Plus heureux que la Boétie et Vauvenargues, il allait enfin pouvoir mettre la main aux affaires de ce monde, et, ce qu'il

avait tant désiré, exercer une action personnelle sur les hommes et les choses de son temps, non pour se courber sous leur influence, mais, au contraire, pour leur imposer la sienne : car son ambition était aussi avouable que ses visées étaient hautes. Il n'avait dit adieu à ses compatriotes qu'avec l'espoir de revenir bientôt, fort de l'expérience acquise et des services rendus, leur demander sa place au sein de ces libres assemblées qui disposent en souveraines des destinées des peuples. Ce rare talent de la parole, révélé par ses succès à la Faculté d'Aix, confirmé dans les grandes commissions réunies à Paris avant son départ, il se flattait de le consacrer tout entier au triomphe des libertés qui lui étaient toujours chères, et au maintien de la paix qu'il jugeait si nécessaire au salut de son pays. Quelle magnifique vision ! Puis, tout à coup, quel affreux réveil ! N'avoir rien pu empêcher de ce qu'il avait si bien deviné ; assister de loin aux épreuves de la patrie absente, passer peut-être, ô comble du malheur ! pour avoir connu les secrets d'une politique dont il prévoyait avec une saisissante netteté les maux incalculables ! La pensée frémit quand on se représente ces assauts livrés coup sur coup à l'âme ébranlée de M. Prévost-Paradol. On lui applique alors involontairement ce qu'il a dit de Vauvenargues ; « Ce jeune homme dont le génie se découvre à lui-même et aux autres, né sans doute pour l'ornement de son siècle et de son pays... né seulement pour une constante douleur et pour le regret de la postérité », et l'on a peine à se défendre de répéter avec lui la plainte profonde de son poëte favori :

..... Quare mors immatura vagatur ?

Cependant M. Prévost-Paradol n'avait pas tout prévu, et

l'étendue de nos malheurs a dépassé ce qu'il avait imaginé. L'Alsace tout entière nous a été enlevée avec une partie de la Lorraine. Metz n'est plus à nous, et l'usage officiel de la langue de Bossuet est, au moment où je parle, interdit dans la ville qui a la première entendu la voix du grand orateur de la chaire chrétienne. Ne vous êtes-vous pas demandé, Messieurs, quel cri d'angoisse éloquente, quels fiers accents de désespoir cette mutilation de la France, s'il y avait assisté, aurait arrachés à M. Prévost-Paradol ? Car nul ne se le figure impassible, résigné, ou seulement silencieux, devant les désastres de la patrie. Quoi qu'on en ait dit, les désolantes doctrines de Lucrèce ou de Spinoza ne le gouvernaient pas à ce point. Si elles avaient séduit son esprit, elles n'avaient pas envahi son cœur. Elles n'avaient, en tous cas, aucune prise sur sa conduite. N'est-ce pas lui qui, étudiant les causes de décadence chez les nations modernes, leur rappelait naguère en termes si élevés qu'elles ne pouvaient se retremper qu'à l'une de ces trois grandes sources de toute moralité et de toute bonne conduite humaine : la religion, le devoir et l'honneur ? Et vous n'avez certes pas oublié dans quel fier langage, en prenant place dans cette enceinte, il revendiquait, devant un pouvoir hostile et tout-puissant, le droit de juger autrement que par le succès le mérite des hommes et la valeur des théories. Avec quelle indignation n'eût-il pas protesté contre d'autres adversaires et contre d'autres théories ! Ne craignez pas que j'aspire à parler en son nom. Je sais trop que la meilleure preuve que nous puissions donner aujourd'hui de nos sentiments patriotiques, c'est d'en contenir soigneusement l'expression. Il me convient d'ailleurs, et il me plaît de m'effacer devant cette chère mémoire. Écou-

tez donc comment M. Prévost-Paradol parlait de la guerre, avant qu'elle nous fût contraire, et tandis que la victoire nous prodiguait encore ses inconstantes faveurs : « La force manifestée par la supériorité dans la guerre n'est pas le droit ; elle ne le constate même pas, il n'est pas exact de dire qu'elle le crée. C'est un droit relatif sagement reconnu par les hommes, afin d'éviter un plus grand mal qui est la continuation ou le renouvellement de la guerre. Mais cette reconnaissance formelle ou tacite des conséquences de la victoire, cet acquiescement au résultat de la force qui entretient et prolonge la paix dans le monde, n'impliquent nullement que ce résultat soit juste.... La force n'a dans ce cas constaté qu'elle-même ; et ce qu'elle a créé, c'est un intérêt général à ne pas tenter inutilement ou prématurément de détruire son œuvre. Ce sentiment et cet intérêt, exprimés par des traités solennels, méritent le respect de tous et permettent, lorsqu'on en parle, d'employer le mot de droit et de justice. Mais c'est un jeu de mots qui serait réprouvé par la conscience universelle que de confondre ce droit et cette justice imparfaite, que les nations s'administrent selon leurs forces et qu'elles tolèrent selon leur intérêt, avec ce droit et cette justice que reconnaissent nos consciences et qui doit régler nos actions et nos jugements. De tels traités ne sauraient contenir plus de justice que la victoire dont ils sont sortis, et si cette victoire est inique ou si on en abuse, notre sagesse les respecte en même temps que notre conscience les condamne. On peut leur obéir et les détester (1). »

---

(1) *De la Guerre*, essais de politique et de littérature, 1865.

Efforçons-nous, puisqu'il le faut, d'accepter le sévère conseil de M. Prévost-Paradol. D'autres nations l'ont, aux heures de l'adversité, pris avant nous pour règle de conduite, qui semblent maintenant n'avoir plus rien à redouter que l'excès même de leur bonne fortune. Quand le présent est si sombre et l'avenir si voilé, c'est le devoir de tous les bons citoyens de s'armer de patience et d'énergie. J'entends d'énergie pour soi-même, et de patience à l'égard des autres. Le temps des fantaisies est, en effet, passé. Qui donc pourrait garder des préférences exclusives ou des rancunes inexorables alors qu'il s'agit de l'existence même de la France ? Rendons grâce à l'illustre homme d'État qui, après avoir essayé de la détourner par ses conseils des voies funestes, couronne en ce moment l'œuvre entière de sa vie, en la dirigeant lui-même péniblement vers des destinées meilleures ; mais sachons bien que la « noble blessée » aura longtemps encore besoin de la pieuse sollicitude de tous ses enfants, et que son salut dépendra toujours de nos communs efforts. Vous ne cesserez pas, Monsieur, j'en suis assuré, de vouloir lui payer votre dette en poursuivant, pour son plus grand profit, vos instructives études sur nos institutions militaires ; et Dieu veuille qu'à titre de récompense il vous soit donné d'avoir à raconter un jour comment un pays qui n'a pas désespéré de lui-même peut reconquérir, avec l'estime des autres nations, le rang qui lui appartient dans le monde !

DISCOURS

DE M. LE DUC D'AUMALE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 3 AVRIL 1873, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

MESSIEURS,

Le 12 juin 1553, les Impériaux montaient pour la troisième fois à l'assaut de Thérouanne, l'antique cité d'une des plus belliqueuses tribus de la Gaule, et l'un des boulevards de notre frontière du Nord. Ils s'avançaient irrités d'une résistance qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer dans une ville des plus mal pourvues. Au sommet de la brèche, au premier rang des assiégés, se tenait un vieillard plus que septuagénaire, le visage tout décomposé par la fièvre et par la jaunisse : c'était le commandant de la place, ancien compagnon du roi François et de Bayard. Une

pique à la main, il attendait l'ennemi pour le recevoir comme il avait fait aux deux attaques précédentes. Dès qu'au milieu des décombres il vit paraître le premier des assaillants : « A moi ! cria-t-il, capitaine ou enseigne ! Je suis « le général. » Et presque aussitôt il roula, frappé d'un coup d'arquebuse, tenant la parole qu'il avait donnée au roi : « Sire, je suis bien malade ; mais, quand vous apprendrez « que Thérouanne est pris, dites hardiment que votre « serviteur..... est bien guéri ; madame la jaunisse n'aura « pas l'honneur de me faire mourir. »

Dans cet entrain chevaleresque, dans ce dévouement à soutenir une lutte désespérée, dans cette forme originale et fière du courage, vous retrouvez, Messieurs, des traits qui vous sont connus. Le défenseur de Thérouanne était un Montalembert. Seize de ses descendants furent comme lui tués sous le drapeau, et nous pouvons ajouter à cette liste héroïque le nom d'Arthur de Montalembert, colonel du 1er de chasseurs d'Afrique, enlevé par le choléra tandis qu'il conduisait son régiment dans une expédition au Maroc. La mort du soldat à l'hôpital, devant l'ennemi, c'est aussi la mort au champ d'honneur.

Le frère aîné de ce brave officier, Charles Forbes de Montalembert, était le premier de sa famille qui ne fût pas d'épée ; mais, on l'a déjà dit, sa parole était une épée. Il porta dans les mêlées parlementaires l'ardeur, la fougue qui entraînaient ses aïeux au combat, et par sa vaillante éloquence il conquit la renommée que ceux-ci cherchaient à la guerre. Il mérita l'honneur de siéger au milieu de vous. Vos suffrages allèrent le trouver à la tribune de l'Assemblée nationale, au moment où les accents de sa voix

y retentissaient avec le plus d'éclat, où sa parole avait acquis toute sa puissance, soulevait le plus d'enthousiasme ou de colère. Mais quel contraste! lorsqu'il vint vous remercier, la tribune politique était muette, et cette enceinte était la seule où pût vibrer une libre parole. Vous vous rappelez quel voile de tristesse semblait envelopper cette réunion, lorsque le public que vous conviez à vos séances, comptant les places vides sur vos bancs, cherchait des yeux ceux de vos illustres confrères qui venaient d'être séparés de vous par l'exil.

L'exil! que de souvenirs ce mot réveille dans mon cœur! et comment ne pas le prononcer aujourd'hui! car, si je me vois appelé à vous parler de ce grand orateur et de ce grand chrétien, c'est que vous avez voulu vous associer à la généreuse résolution de l'Assemblée nationale qui m'ouvrait les portes de la patrie. Vous m'avez recueilli au moment où je mettais le pied sur le sol de mon pays; vous avez admis le proscrit d'hier dans cette compagnie qui porte le nom de la France. A la douleur inexprimable de retrouver la patrie vaincue, mutilée, sanglante, se mêlait la joie de la revoir, d'en respirer l'air, de pouvoir la servir, de lui dévouer mon fils. Messieurs, depuis le jour où vous m'avez fait cet honneur, il a plu à Dieu d'éteindre la dernière flamme de mon foyer domestique.

Ah! permettez qu'ici j'interrompe l'ordre consacré par l'usage, et qu'en vous lisant quelques lignes empruntées aux œuvres de M. de Montalembert, je vous fasse avant tout connaître ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur de cet orateur véhément, de douceur et de poésie dans l'âme de cet intrépide soldat du Christ et de la liberté.

C'est un fragment de l'éloge de Lacordaire où il parle de « cet amour qui est de tous le plus pur et le plus ar-
« dent, le plus tendre et le plus légitime, qui, né le dernier,
« l'emporte sur tout et survit à tout. C'est la passion du
« père pour l'enfant, pour la jeune âme bienheureuse qu'il
« voit éclore sous ses yeux... Rien, non, rien dans la reli-
« gion elle-même n'attire vers Dieu, ne révèle Dieu, comme
« la foi et la bonne foi de l'enfant, comme son cœur, sa
« voix et son regard; ce cœur si innocent et si passionné,
« qui veut tout avoir parce qu'il se donne tout entier, et
« tout savoir parce qu'il n'a rien à cacher : cette voix d'une
« mélodie si candide et si suave, qui parle à l'homme
« comme il faudrait toujours parler à Dieu... Je m'arrête
« de peur que ces lignes n'aillent navrer quelque cœur
« désespéré de n'avoir pas connu cette félicité, ou, l'ayant
« connue, de l'avoir perdue sans retour (1).

Messieurs, il me semble qu'après cette page je n'aurai plus à vous parler du cœur de M. de Montalembert. Son cœur est là; il s'y est peint lui-même. Si cette tendre image n'est pas nouvelle pour nous qui avons pu jouir de son intimité, elle surprendra peut-être ceux qui se rappellent surtout le citoyen ardent dans les luttes politiques, le polémiste passionné et militant. Je vais essayer maintenant de remplir la tâche difficile que votre suffrage m'a confiée.

Les souvenirs que j'évoquais tout à l'heure, en vous adressant la parole, témoignent de l'origine de M. de Montalembert; il était impossible d'appartenir plus complétement à

(1) Le père Lacordaire, *Œuvres de M. de Montalembert*, IX.

la France. Les noms qu'il reçut au baptême nous apprennent qu'il était né sur la terre étrangère. Sa famille avait été dispersée par le vent des révolutions. Tandis que son grand-oncle, ingénieur éminent, continuait, sous la direction de Carnot, pour la défense de la République, les travaux qui, dès 1747, lui avaient ouvert les portes de l'Académie des sciences, son père émigrait et se fixait en Angleterre, où il se maria en 1808. Votre illustre confrère y naquit deux ans plus tard. Le nom de Forbes, qui, suivant une coutume étrangère à notre pays, accompagnait le vieux titre poitevin de sa famille, était celui d'un antique clan d'Écosse auquel appartenait sa mère. Le caractère de l'enfant garda l'empreinte de cette alliance. Une éducation originale, sans plan bien arrêté, résultat presque forcé d'un enchaînement de circonstances, développa cet ensemble de goûts, d'opinions, de qualités, de vertus, dont l'heureux mélange fit un homme accompli, type remarquable de l'union de deux races.

Après la Restauration, le comte René-Marc de Montalembert suivit en France les princes dont il avait partagé l'exil; mais le nouveau gouvernement lui confia une mission qui l'éloignait encore du sol de la patrie. Ministre à Stuttgart, il ne voulut pas associer son jeune fils aux incertitudes de la vie, souvent errante, d'un diplomate. Le petit Charles fut confié à son grand-père maternel, et sa première enfance s'écoula doucement au foyer d'un aïeul bienveillant, érudit et artiste, qui, surprenant en lui les signes d'une distinction précoce, mettait à la portée de cette délicate intelligence le fruit de ses recherches et de ses travaux. M. Forbes habitait un des coins les plus frais

et les plus verts des environs de Londres, près de la célèbre école de Harrow, où deux hommes qui devaient inspirer plus tard à votre confrère une vive admiration, le plus grand poëte et un des plus grands hommes d'État de l'Angleterre moderne, Byron et Peel, venaient d'achever leurs études. Exclu de Harrow par son âge et par sa foi, le jeune Montalembert passait souvent ses matinées dans un établissement plus modeste, où il était envoyé, non pas pour commencer ses classes, suivant l'expression consacrée dans notre pays, mais pour apprendre à pratiquer la vie et le travail en commun.

Il y avait alors, en dehors des grandes fondations, deux sortes d'écoles en Angleterre : les unes, où la combinaison d'une indépendance qui nous étonne et d'une discipline qui peut nous paraître cruelle inspire de bonne heure à l'enfant, avec le sentiment de la responsabilité, l'habitude de la franchise et d'une obéissance qui n'a rien de servile ; d'autres, où le manque de surveillance et de sordides calculs donnaient lieu à des abus qui ont heureusement disparu, mais dont la vive imagination d'un romancier célèbre, Charles Dickens, stimulée par d'amers souvenirs, nous a laissé d'émouvantes peintures. C'était un de ces contrastes que parfois encore on rencontre en Angleterre, et qui choqueraient davantage si on ne les voyait s'effacer chaque jour, si l'observateur attentif ne remarquait avec quelle persévérance ce grand, heureux et libre pays s'applique à corriger ce qui est mal, sans détruire ce qui est bien.

La maison de Fulham, située sur les bords riants de la Tamise, ne ressemblait par aucun trait aux écoles décrites

par Dickens. Montalembert y resta peu de temps, assez cependant pour en retenir une impression utile, et ne jamais oublier la langue anglaise qu'il écrivait et parlait avec correction et facilité.

Un coup de foudre vint interrompre ces premiers essais d'éducation publique. Le vieillard qui était le guide et l'ami de l'enfant expira entre ses bras, dans une chambre d'auberge. Ce fut l'initiation de M. de Montalembert à la douleur, ce fut pour lui la première de ces surprises que la mort nous prodigue et qui se répètent sans jamais nous trouver prêts à les recevoir.

Un assez long temps s'écoula avant que l'écolier de Fulham fût astreint à la règle d'un collége. Des leçons particulières, des cours qui semblaient au-dessus de son âge, quelques voyages, remplirent les six années que les vieilles méthodes françaises consacrent au travail assidu, méthodique, fixé par un programme. L'expérience réussit, grâce aux dispositions d'une nature d'élite, grâce à la fermeté des principes déjà gravés dans ce jeune et bon cœur, et lorsque, dans sa dix-septième année, il devint élève du collége Sainte-Barbe (1), il débuta par des succès au concours général. Résolu à devenir un humaniste excellent, il ne consacrait pas seulement aux études littéraires et philosophiques ce que nous pourrions appeler les heures réglementaires, quoiqu'il le fît avec conscience ; acceptant avec soumission notre discipline universitaire, il continua la pratique du travail individuel, que lui avait enseignée son contact avec les écoles anglaises et allemandes, et qu'avaient

(1) Aujourd'hui collége Rollin.

confirmée les leçons d'éminents professeurs. Ouvrez le recueil des lettres qu'à dix-sept ans il écrivait à un condisciple; voyez le plan de lecture qu'il avait adopté pour charmer ses vacances, et qu'il exécutait avec une merveilleuse exactitude. En tête de la liste vous trouvez les Grecs et les Latins, l'Odyssée et les lettres de Pline, puis le chef-d'œuvre de la prose française, les *Provinciales;* puis enfin ces poëtes anglais qu'il chérissait et où déjà il trouvait des souvenirs. Suivez les confidences de cette jeune âme qui s'épanche dans une correspondance de chaque jour. L'amitié suffit encore à nourrir la tendresse de son cœur, et comme il en parle! Comme il est sous le charme quand il rencontre de Thou se dévouant pour Cinq-Mars, quand il écoute le rêveur Posa parlant à don Carlos, ou le mélancolique Moore chantant les malheurs de la verdoyante Erin! Voyez-le saisir au passage toutes ces formes souvent vagues, leur donner un corps, s'approprier les peintures où il retrouve la passion concentrée sur l'amitié, la patrie, la liberté, la foi!

On surprend aussi dans ces lettres le futur orateur qui s'essaye, l'homme politique qui se prépare. Ce ne sont pas seulement les débats de nos chambres qui l'occupent, chose commune à cette époque où l'indifférence politique n'avait pas encore atteint les jeunes générations. Mais ce qui était rare et qui, je crois, le sera de tout temps, c'était de voir un écolier en congé prendre, pour se distraire, le livre de Delolme et les annales des chambres anglaises, remonter aux sources pour étudier les théories constitutionnelles et l'éloquence parlementaire, oublier à seize ans le fusil ou le cheval pour se promener en déclamant. « Souvent, au mi-

« lieu d'un bois, je commence une improvisation fougueuse « contre le ministère, puis, avec ma vue basse, je tombe « nez à nez sur quelque bûcheron ou quelque paysan qui « me regarde d'un air ébahi et me croit sans doute échappé « d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me « sauve à toutes jambes, et puis je recommence à gesti- « culer et à déclamer. » Dans son enthousiasme, il croyait voir le grand évêque de Meaux mêlé aux luttes parlementaires, et il s'écriait : « Bossuet à la tribune ! Quel spectacle (1) ! »

Parmi les modèles qu'il étudiait, un surtout l'entraînait par ses mouvements oratoires, c'était Grattan. La parole enflammée de ce tribun transforma en un véritable zèle le sentiment un peu vague que la poésie de Moore avait d'abord inspiré à Montalembert. Il s'éprit de l'Irlande, il voulait écrire son histoire depuis 1688; dans le plan de ce travail conçu à dix-huit ans, sa pensée se proposait le double but qu'il devait poursuivre toute sa vie : « Je veux pré- « senter à la France l'exemple d'une nation qui a perdu sa « liberté par sa complaisance pour le trône, et rendre jus- « tice au catholicisme en déployant le tableau des vertus, « surtout du patriotisme, qu'il a engendrés en Irlande. » M. de Montalembert révèle dans ces quelques lignes le secret de sa vie; son choix est fait. Déjà, s'il m'est permis d'emprunter à nos théologiens l'expression dont ils se servent pour définir le plus auguste et le plus impénétrable des mystères du christianisme, déjà on voit deux natures se confondre en lui : il est et il sera toujours non-seulement

(1) « Lettres du comte de Montalembert à un ami de collége, » 1827-1829.

catholique et libéral, mais catholique et libéral tout ensemble.

Et déjà aussi il a comme une vue de l'avenir; il devine les combats intérieurs qui agiteront son cœur, les déchirements qui troubleront sa vie, et avec un accent prophétique il écrit à son ami : « Je le prévois, après avoir énergique-« ment lutté pour assurer le triomphe de la liberté, je serai « un jour séparé de ceux auprès de qui j'aurai combattu « jusqu'alors, et, pour défendre le christianisme, le catho-« licisme en péril, je devrai me confondre dans les rangs « de ceux dont j'aurai blâmé la conduite. La vérité est « encore plus pour moi que la liberté. » Presque dans la même lettre, en parlant d'un noble prélat qui le comblait de ses bontés, il avait dit : « Jamais il ne pourra exister de « confiance entre lui et moi, jamais mon cœur ne pourra « se livrer à un prêtre, à un Français qui déclare haute-« ment que la liberté et l'égalité constitutionnelles sont « des chimères. »

Ceci était écrit en 1827. Certes on comprend qu'à la fin d'une longue carrière, après avoir traversé ces temps agités où le devoir est souvent obscur, après avoir peut-être, dans la navigation politique, touché à plus d'un rivage, un homme public cherche à expliquer les oscillations d'une conduite qui, bien que toujours désintéressée, peut n'avoir pas eu toujours les apparences de la suite et de la fermeté; mais n'est-ce pas le témoignage d'une âme essentiellement loyale que cette naïve déclaration résolûment, spontanément faite par un jeune homme qui, loin d'être arrivé au temps du retour sur lui-même, n'a pas même encore atteint l'âge de l'ambition? Les contradictions du langage de l'ado-

lescent reparaîtront plus tard dans la conduite de l'homme, qu'elles expliquent et justifient. A l'automne comme au printemps de la vie, c'est la vérité qu'il poursuivra, et si un jour certains incidents de sa carrière publique peuvent étonner ceux de ses amis qui appartiennent à l'opinion libérale, si par quelques-unes de ses tendances il semble s'éloigner des doctrines professées par les défenseurs les plus écoutés du catholicisme, les lettres de l'enfant sont là pour attester que, dans le flux et le reflux de la marée politique, il recherchait toujours l'alliance de la liberté et de la religion; qu'il voulait voir, comme son ami Lacordaire, la liberté acceptée et fortifiée par la religion (1); qu'il fut toujours sincère avec lui-même et ferme en son dessein, « *Justum et tenacem* ». Oui, déjà il était et il restera un « juste » dans le sens antique du mot si admirablement défini par Horace. Déjà aussi il était et il restera un « juste » selon l'Écriture ; il croît et se développera comme l'arbre majestueux du désert : « *Justus ut palma florebit* (2). »

Si, au sortir de l'adolescence, M. de Montalembert avait déjà cette fermeté de principes, cette vue claire du but qu'il se proposait, des mécomptes et des périls qui l'attendaient, il était encore incertain sur la route qu'il devait suivre. Serez-vous surpris, Messieurs, si je vous rappelle que sa première tentative fut non pas un livre, comme il l'avait d'abord médité, mais un article de polémique dans un recueil périodique? M. de Montalembert était plus de son temps qu'il ne le croyait lui-même. Il aimait la presse, il

(1) Discours à l'Académie française du 24 janvier 1861.

(2) Ps. XCI, v. 13.

éprouvait pour elle cet entraînement qui est de nos jours ; il redoutait ses excès, la blâmait sévèrement, et n'eut pas toujours à s'en louer ; mais toujours il lui revenait, et à ce propos il répétait ce vers d'une élégie amoureuse d'Ovide :

. . . « *Nec sine te, nec tecum vivere possum* (1) ; »
Je ne puis vivre ni avec toi, ni sans toi.

C'est en arrivant de Suède, où il avait été passer auprès de son père une de ses vacances, toujours laborieuses, qu'il offrit son premier tribut à cette inconstante. Ayant vu sur le trône un soldat français que la Révolution avait couronné et qui lui semblait trop attaché à des prérogatives d'origine récente, trop peu soucieux des libertés politiques ou religieuses, il attaquait le gouvernement de Charles XIV avec une ardeur qu'un juge excellent (2) trouvait excessive chez le fils de celui qui représentait la France à Stockholm. Un peu refroidi par cet accueil, et cherchant une carrière militante, il hésita entre des plans divers : tantôt attiré par l'instinct guerrier de sa race dans les rangs de l'armée française qui allait débarquer sur la plage où mourut saint Louis ; tantôt entraîné vers l'Irlande par les rêves de sa jeunesse, par le désir de servir l'Église persécutée. L'espoir de prendre part à une croisade moderne l'emporta sur le souvenir des croisades anciennes, et il courut offrir ses services à O'Connell. Peut-être s'était-il exagéré les desseins du « libérateur » ; en tout cas celui-ci ne parut pas le comprendre ; et ce voyage ne fut qu'une

(1) Ovid., *Amor.*, III, él. XI. — M. de Montalembert attribuait ce vers à Catulle parlant de Lesbie.

(2) M. Guizot.

protestation contre une oppression qui avait duré des siècles, mais qui cessait à ce moment même.

D'ailleurs la France allait ouvrir un champ plus vaste à son zèle : le terrain des discussions publiques s'était élargi ; le feu de la polémique, déjà bien vif, s'était encore ranimé ; la révolution de Juillet venait de s'accomplir. Elle répondait, par certains côtés, aux aspirations libérales de M. de Montalembert ; elle froissait, en d'autres points, les traditions de sa famille ; elle alarmait sa foi et l'inquiétait pour l'avenir. La liberté avait fait un pas en avant, mais la forme de ce progrès n'était pas celle que la jeune âme de votre confrère avait rêvée, que l'étude de la constitution anglaise lui avait enseignée. Avec l'ardeur naturelle de son âge et la chaleur particulière de son cœur, il se peignait à lui-même un sombre tableau, — nous pouvons dire que c'était un songe, — où il voyait consommer le sacrifice des intérêts qui lui étaient les plus chers : le despotisme administratif plus fermement assis que jamais et remplaçant l'autorité royale, les carrières publiques, celle de l'armée surtout, fermées aux familles militaires de la vieille France ; l'Église opprimée, sinon persécutée ; la charte promulguée d'hier et déjà méconnue, puisque l'enseignement n'était pas affranchi et continuait à subir le joug de l'Université.

Cette disposition quelque peu chimérique de l'esprit et du cœur ne pouvait pas rester, chez M. de Montalembert, à l'état de vague inquiétude et de stérile chagrin. Il résolut de résister à ce qu'il prenait pour la tyrannie, de défendre l'Église, de marcher à la conquête de la liberté de l'enseignement. Il trouva un chef et un allié pour commencer le combat. Deux hommes, partis de pôles opposés et réservés

à des destinées bien différentes, s'avançaient alors dans la même route et poursuivaient le même but; l'un, encore inconnu, jeune avocat du barreau de Dijon, tout plein du sel de sa province, âme vaillante qui d'abord n'avait eu de foi qu'en la République, et que la grâce venait de toucher; l'autre, prêtre breton, déjà célèbre, épris jusqu'à ce jour des théories absolutistes, émule de M. de Maistre, obstiné et dur, mais que, selon l'expression de Bossuet, la grâce ne voulait pas quitter encore; j'ai nommé Lacordaire et Lamennais. Montalembert s'unit étroitement avec eux; ils fondèrent un journal; ils voulurent ouvrir une école libre, et engagèrent une lutte où les deux plus jeunes membres de ce triumvirat espéraient peut-être rencontrer quelque péril, mais où ils devaient seulement apprendre qu'un gouvernement n'est pas plus dispensé de faire exécuter la loi qu'autorisé à l'enfreindre. L'ouverture de l'école de la rue Jacob était un acte inoffensif, mais illégal. L'école fut fermée, et M. de Montalembert, que la mort de son père venait d'appeler à la chambre haute, revendiqua le droit de plaider sa cause devant la cour des pairs. Ce fut son début dans l'art où il devait exceller (1). Il étonna et charma son auditoire par la chaleur de sa parole, par l'originalité de ses vues, par la hardiesse de ses idées que tempérait une certaine déférence dans l'expression, et l'on peut redire de lui ce qu'on avait dit de Burke, ce que lui-même devait redire plus tard de Donoso Cortès (2) : « *He darted into fame,* » du premier bond, il conquit la renommée.

---

(1) Séance du 19 septembre 1831.

(2) *Œuvres*, V.

L'effet fut grand, il l'eût été davantage si d'autres questions plus brûlantes n'avaient pas attiré l'attention, si d'autres agitations plus sérieuses n'avaient pas troublé le pays; si cette lutte même avait continué dans la presse ou devant la justice nationale; mais, après la sentence indulgente de la cour des pairs, les acteurs de la lutte avaient disparu de la scène française; le plus auguste des juges était intervenu et avait appelé la cause devant un tribunal que les fondateurs de « l'*Avenir* » n'avaient pas le droit de récuser. Ils passèrent les monts. Un pénible débat, qu'enveloppait un voile alors impénétrable aux yeux du grand nombre, retint pendant plusieurs années le jeune pair de France loin de la chambre où il semblait n'avoir pris séance que pour échanger son fauteuil contre une sellette d'accusé. Aujourd'hui, c'est devant un arbitre souverain qu'il s'incline plutôt qu'il ne plaide; c'est avec une pieuse anxiété qu'il attend un arrêt dont la sanction n'est pas sur cette terre. Son âme est profondément troublée; les appuis lui manquent; ses amis sont désunis. Tantôt il subit l'influence d'une domination impérieuse, tantôt il écoute les conseils d'une affection passionnée, infatigable dans ses efforts pour prévenir une rupture que son esprit peut bien prévoir, mais que son cœur ne veut pas accepter.

Quand enfin arriva le dénouement, d'autant plus solennel et décisif que la gravité de la curie romaine l'avait plus longtemps retardé, Montalembert se trouva séparé de Lacordaire par la grille du cloître, et de Lamennais par un fossé plus difficile encore à franchir : il n'y avait plus de transaction possible entre l'orgueil humain et la soumission chrétienne.

Cette longue et douloureuse crise avait eu ses phases de calme et d'apaisement ; dans l'intervalle des périodes aiguës, quand il pouvait s'arracher à tant d'émotions et de cruels soucis, Montalembert avait trouvé des loisirs que le travail, les voyages et les soins de l'amitié avaient doucement remplis. Tantôt à Naples ou à Pise, mêlé à ce chaste roman que nous a révélé le touchant « *Récit d'une sœur* », tantôt à Florence, à Sienne, à Munich, il parcourut l'Italie, l'Allemagne, notant dans sa mémoire les sites grandioses qu'il devait magiquement décrire plus tard, fouillant les bibliothèques, visitant les musées, les galeries, avec l'attention d'un curieux délicat, d'un amateur éclairé, avide de voir et de savoir. Si, pour un temps, il laisse de côté les graves problèmes dont il avait dans son adolescence rêvé la solution, il reste toujours animé du même souffle chrétien et libéral, toujours guidé par le même flambeau qui l'éclairait dans tous les actes de sa vie, dans ses plus sérieuses études, dans ses moindres recherches. Tout en rassemblant de nombreux matériaux pour des travaux historiques dont le plan n'était pas encore bien arrêté dans son esprit, il écrivit ou prépara durant cette période la plupart de ses mémoires sur les beaux-arts. Il les a réunis plus tard dans un volume de mélanges, qu'il a rendu un des plus attrayants de son œuvre, en y joignant quelques récits de vies pures et chrétiennes et de profonds aperçus sur la société française du XVIIe siècle.

Les opinions de Montalembert sur l'art étaient le fruit d'études si complètes, il les a exprimées avec tant d'originalité et de verve, que vous me permettrez de vous y arrêter un moment.

C'est sous la forme chrétienne que le beau frappait les yeux et saisissait l'esprit de ce croyant. C'est à cette forme qu'il appliquait résolûment et librement les règles de l'esthétique; son admiration rétrospective, dépassant les limites que des juges moins spiritualistes n'avaient pas encore osé et n'osent pas toujours franchir, atteignait ces temps que les Italiens d'alors, — ils ont un peu changé, — appelaient *tempi bassi*. Et quand cette définition méprisante était encore acceptée par beaucoup de critiques, avant que le goût général se fût modifié, il savait apprécier et louer les *primitifs;* c'est, je crois, le mot actuel.

Son cœur d'artiste était à Sienne. Là il était à l'aise sur la place de la Seigneurie, en face de ces étages de palais fortifiés, ou bien sous les arceaux de l'incomparable cathédrale, arrêté devant un tableau du Sodoma, contemplant les fresques si fraîches, si pures, si éclatantes du Pinturicchio; ou bien encore feuilletant ces manuscrits décorés par des miniaturistes qui n'ont pas eu de rivaux; à chaque pas il rencontrait quelqu'un des chefs-d'œuvre accumulés dans cette ville étrange et charmante où revivent tous les grands souvenirs des républiques italiennes, et dont les murailles ruinées conservent encore la trace du siége héroïque soutenu par Blaise Montluc et ses compagnons, lorsqu'ils défendaient contre les Impériaux ce dernier boulevard des franchises municipales et nationales du moyen âge.

Florence, Rome même, répondaient moins que Sienne à l'idéal de Montalembert. A Florence il trouvait bien Dante, — un moment même, atteint, comme tant d'autres, de la folie dantesque, il fut sur le point de commenter la *Divine Comédie*, fâcheuse erreur dont sa bonne étoile le

préserva; — il trouvait aussi Giotto, auquel il préférait Giottino, je ne sais pourquoi, Fra Angelico, Simon Memmi et tant d'autres; mais, à l'entendre, les Médicis avaient tout gâté. A Rome, les sentiments du fils soumis de l'Église gênaient un peu les libres appréciations du critique. Les débris des monuments élevés par les Césars n'avaient d'attrait pour lui que lorsqu'ils étaient purifiés par le sang des martyrs, et le moment qui, pour le grand nombre, marque l'apogée de l'art chrétien, était à ses yeux le commencement de la décadence. Ainsi Raphaël, dans sa troisième manière, lui semblait un ange déchu; il ne comprenait pas Michel-Ange; le Corrége était matérialiste; faut-il ajouter que l'école bolonaise n'existait pas pour lui? Je me souviens de la mésaventure d'un amateur de ma connaissance qui s'évertuait à lui faire admirer une Vénus d'Annibal Carrache. Un peu le sujet, beaucoup le nom du peintre, avaient éloigné les regards de M. de Montalembert, et rien ne put les ramener; ni le témoignage de Bellori qui avait décrit ce tableau comme une œuvre capitale, ni l'observation que le maître s'était affranchi, cette fois, de sa banalité, de sa froideur ordinaire, que son tableau était vivant, animé, coloré comme un Véronèse; peine perdue! il ne fallait pas parler des Vénitiens à votre illustre confrère, à moins qu'ils ne fissent partie du groupe des Bellini, ou qu'on ne pût accoler à leur nom l'épithète de *quattrocentisto;* Titien même était condamné. Enfin l'amateur produisit un dernier argument qui semblait irrésistible : le tableau avait été peint pour un cardinal! Je n'ose vous dire, Messieurs, comment cette assertion fut accueillie; le mot de païen fut prononcé.

M. de Montalembert appréciait avec une parfaite liberté d'esprit les opinions et les actes du clergé, lorsque le dogme et la foi n'y étaient pas intéressés, et notamment pour tout ce qui touchait à l'art. Ainsi il fut un des premiers, un des plus ardents, à reprocher à notre vénérable et patriote clergé de France l'état d'abandon dans lequel étaient restés si longtemps nos monuments d'architecture religieuse, ou les soins peu intelligents qui avaient été donnés à leur conservation. Il est vrai que ce blâme atteignait surtout certaines traditions gallicanes dans le système de restauration ou de mutilation inauguré au XVIIe siècle et continué jusqu'à l'époque où votre vénéré confrère prit tantôt la plume et tantôt la parole, pour s'associer au mouvement des esprits qui réhabilitait le moyen âge; il marcha dans cette campagne à côté des romantiques, sans jamais se mêler complétement à leurs rangs; émule plutôt qu'adepte de celui qui avait conduit si vaillamment l'avant-garde, l'illustre auteur de *Notre-Dame de Paris,* il se rapprochait, par l'ensemble des doctrines, de celui d'entre vous, Messieurs, que je puis appeler à bon droit le premier de nos critiques d'art.

Et la lutte fut persévérante; même après les grands succès remportés par les historiens, par les romanciers, par les critiques, Montalembert veillait, découvrait de nouveaux méfaits et les signalait à l'indignation publique; défendant les souvenirs de la patrie, les remparts de Beauvais où avait combattu Jeanne Hachette, ceux d'Avignon auxquels les papes n'avaient pu ôter cette empreinte que les Sarrasins ont laissée sur la civilisation du Midi; le collége Montaigu, dont la noire façade semblait perpétuer la tra-

dition scolastique au sommet du pays latin ; et cette flèche de notre vieille basilique qui, après avoir échappé au marteau en 93, avait disparu dans une tentative de réparation ; elle qui, pendant des siècles, servant comme de phare, signalait au voyageur l'approche de Paris ! Revoir le clocher de Saint-Denis, c'était presque un proverbe, c'était le rêve du marin, du soldat, de l'exilé, de tous ceux que les chances du service ou les coups de la proscription tenaient loin de la patrie !

Dans ses plaidoyers éloquents en faveur de nos vieilles cathédrales et de nos antiques murailles, Montalembert, classant ceux qu'il flagellait, prêtres, propriétaires, fonctionnaires de tout ordre, donnait la palme de la destruction aux serviteurs de l'État. Appliquant partout le principe stratégique de la défensive offensive, il attaquait avec une vivacité particulière les opérations de nos ingénieurs militaires, esclaves du cordeau et de la ligne, sacrifiant les vestiges de l'art ancien à l'application rigoureuse des règles mathématiques de leur profession. Peut-être cette appréciation, injuste selon moi, même à ce point de vue spécial et restreint, de nos admirables officiers du génie se ressent-elle des traditions léguées à Montalembert par son grand-oncle qui, en essayant de faire prévaloir son système de fortification perpendiculaire, avait fourni contre les disciples de Vauban quelques-unes de ces charges à fond dont votre illustre confrère a plus d'une fois retrouvé l'allure.

Ces vivacités de langage n'empêchèrent pas un ministre libéral d'appeler M. de Montalembert dans le comité des monuments historiques. Nul n'y avait sa place mieux marquée. Il en sortit plus tard sur l'ordre d'un gouvernement

qu'il avait peut-être contribué à fonder; il y était entré par le choix d'un gouvernement auquel il faisait opposition. C'était en effet comme orateur d'opposition que M. de Montalembert avait reparu à la chambre des pairs, et que pendant dix ans il occupa souvent la tribune, non pour faire une guerre de principes aux cabinets qui se succédèrent pendant cette période, mais pour se livrer à la critique indépendante de certains actes de l'administration, de certaines tendances du pouvoir, critique qu'il faisait à son heure, sans visées personnelles ni esprit de parti, sans autre but que d'exprimer son opinion. Ce rôle convenait à son âge et au genre de son talent, talent déjà brillant et remarqué, mais qui n'avait encore atteint ni sa maturité, ni toute sa force.

Il y a deux sortes d'éloquence, disait Cicéron : l'une qui instruit, qui persuade par une discussion habile et serrée, l'autre qui enflamme par la passion et qui s'impose par la puissance (1). Ceux qui, parmi les modernes, ont le plus pratiqué l'art de bien dire en public, les Anglais, reprenant la définition de Cicéron, l'exprimant avec cette concision énergique dont leur langue a le secret et qui défie la traduction, les Anglais divisent en deux classes les hommes qui exercent parmi eux l'empire de la parole; je ne dirai pas les hommes de tribune, puisqu'il n'y a pas de tribune dans les salles vénérables de Westminster, mais ceux qui conduisent les affaires dans le parlement britannique. Le

(1) *Quum duæ summæ sint in oratore laudes, una subtiliter disputandi ad docendum, altera graviter agendi ad animos audientium permovendos.* . . . . Cic., *Brut.*, XXIII.

debater est celui qui sait surtout argumenter ; l'orateur est celui qui entraîne plutôt qu'il ne persuade ; Montalembert était un orateur.

Même hors de l'arène des luttes parlementaires, je ne crois pas qu'il fût possible de l'entendre dans une réunion, d'avoir avec lui un entretien de quelque durée, sans être frappé de cette ampleur naturelle, de ce vif sentiment de la couleur, de cet instinct des grands effets de langage, de l'imprévu, du coin particulier dont sa parole était frappée comme une médaille. Sa conversation, ses écrits, prenaient toujours le tour oratoire ; c'est son trait distinctif comme écrivain, et ce serait presque un défaut littéraire si le bonheur de l'expression et la hauteur des idées ne faisaient oublier ce que sa phrase a parfois de trop abondant. Il semble abuser de la période, mais cette forme est si spontanée qu'on n'éprouve aucune fatigue à la voir si souvent répétée. Cicéron blâmait les Romains qui écrivaient leurs discours après les avoir prononcés, non pour les prononcer, « *habitæ jam, non ut habeantur* (1) ; » c'est un reproche qu'on n'a pas souvent l'occasion d'adresser aux modernes ; on ne le faisait pas à M. de Montalembert ; assurément il n'était pas de ces orateurs qui parlent et ne peuvent écrire. S'il a composé d'avance quelques-uns de ses discours, la vivacité foudroyante de ses répliques atteste qu'il pouvait beaucoup compter sur lui quand il abordait la tribune. Souvent même, au milieu de parties très-préparées, écrites peut-être, il a risqué une improvisation complète, et il était si bien armé par la nature et par l'étude qu'il était impos-

(1) Cic., *Brut.*, XXIV.

sible à ses auditeurs ou à ses lecteurs de saisir le joint, la soudure entre le jet spontané et les phrases moulées d'avance. En parlant de cet admirable improvisateur que vous aviez appelé parmi vous, du Père Lacordaire, il a tracé une image dont plusieurs traits peuvent être appliqués au peintre lui-même, indiquant jusqu'aux écueils qu'il cherchait à éviter, proscrivant surtout le lieu commun, « Épaminondas et Brutus », par exemple, « l'épée de Damoclès » ou « le météore impérial ». Le fond solide de son érudition classique et historique lui fournissait les ressources qui manquaient à son ami. Chez lui l'éloquence faisait briller un génie (1) développé par une application constante, et la grave simplicité de l'attitude relevait l'éclat de sa parole.

Sobre de gestes, la voix haute, pénétrante, avec cette vibration particulière que l'Assemblée nationale retrouve aujourd'hui dans une autre voix bien puissante aussi, qui étonne d'abord, mais qui bientôt agit comme un mordant sur l'auditoire, l'œil bleu et clair comme la pensée, le visage toujours calme, si bien que, dans la limpidité de ce regard, on ne saisit aucun reflet du feu intérieur qui anime la parole ; tel était, si je ne me trompe, Montalembert à la tribune.

Quand je regarde auprès de moi, Messieurs, je me demande comment il a pu m'échoir de vous retracer le portrait d'un orateur ; mais le sujet m'y oblige, je continue.

On a dit de lui qu'il était le tribun des aristocrates, et Lacordaire lui reprochait un jour de vouloir ramener l'ancien régime. A quoi il répondait : « Est-ce que je vous

(1) *Ingenii ipsius lumen est eloquentia.*

« accuse de vouloir rétablir l'Inquisition parce que vous « avez pris l'habit de Saint-Dominique? » — Non, il n'était pas un tribun, car il ne s'abaissait pas à chercher les applaudissements, ni au dedans, ni au dehors; ne craignant pas de heurter les préjugés des uns, de provoquer les rancunes des autres, exprimant chaudement sa pensée, sans ménagements, sans souci des nuances : « J'aime mieux le scandale « que le mensonge! » disait-il. Non, il ne se consumait pas en regrets impuissants pour un passé qui ne peut revivre, il ne rêvait pas le chimérique retour de l'ancien régime, ni la création d'un gouvernement aristocratique dont il aurait eu quelque peine, même en remontant bien haut, à trouver les éléments dans notre histoire. Ce n'était pas l'égalité qu'il combattait ; il ne voulait pas de « l'égalité dans l'abais- « sement ». — « Je crois au droit et à la valeur de l'homme, « de l'homme indépendant et de l'honnête homme. Je suis « pour le système où cet honnête homme peut être compté « et se compte pour quelque chose, où il peut, à ses ris- « ques et périls, tenir tête au mensonge et au mal, au « pouvoir comme aux factieux, où tous ne sont pas con- « damnés pour arriver, pour briller, pour être, à toujours « courtiser le pouvoir ou l'émeute, à se courber devant « quelqu'un, devant un homme ou une foule, à passer sans « cesse du club à l'antichambre. Telle est ma foi poli- « tique (1). »

Certes, en parcourant les écrits de Montalembert, ses discours, celui entre autres qu'il prononça devant vous au mois de janvier 1852, on trouvera bien des jugements sé-

(1) *Des Intérêts catholiques au XIXe siècle.* Œuvres, V.

vères sur la Révolution française. Il était sans pitié pour les hommes qui « supportent amoureusement le joug après « avoir brisé le frein. Le plus grand de leurs crimes, c'est « d'avoir désenchanté le monde de la liberté ; c'est d'avoir « compromis, ou ébranlé, ou anéanti dans les cœurs hon- « nêtes cette noble croyance, c'est d'avoir refoulé vers sa « source le torrent des destinées humaines (1). » Eh bien! Montalembert résistait à ce désenchantement qu'il peignait avec une si poignante tristesse. Tout en regrettant que la France n'eût pu suivre l'exemple de l'Angleterre, imiter le mouvement de 1688, « conséquence et sanction de « la constitution nationale » (2); il proclamait que « notre « société, sortie de la Révolution et façonnée par trente- « cinq années de liberté régulière, malgré ses misères, ses « mécomptes, ses éclipses et ses inconséquences, a mieux « valu que la société française d'il y a cent cinquante « ans (3). »

Je ne puis, Messieurs, suivre M. de Montalembert dans tous les débats auxquels il a été mêlé. J'essaye de fixer quelques-unes de ses opinions en me servant des expressions qu'il a lui-même employées. Je les recueille çà et là, je les groupe, et je crois retrouver le lien qui les unissait sous les variations de la forme. Cette unité de but n'était pas facile à saisir au milieu d'incidents quotidiens. Quand on le voyait dans une même discussion se lever un jour pour saluer le réveil de l'Italie, et le lendemain pour réclamer

---

(1) Discours du 9 octobre 1849. OEuvres, III.

(2) Discours de réception à l'Académie française.

(3) « *La nouvelle édition de Saint-Simon,* » OEuvres, VI.

presque une intervention armée en Suisse, certains esprits lui reprochaient de vouloir tout à la fois défendre et attaquer la Révolution. Mais à distance on a la vue plus claire : les distinctions s'établissent, la confusion cesse, même lorsque l'événement a démenti les plus éloquentes prédictions, trompé les espérances des uns, dissipé les craintes des autres ; ainsi le mouvement italien a échappé à la direction du pontife qui l'avait inauguré, et au nord des Alpes l'indépendance des cantons helvétiques a survécu à la défaite du Sonderbund ; l'honnête et fidèle Suisse a conservé cette forme fédérative d'institutions que le temps a consacrées et qui ont reçu leur baptême dans les champs de Sempach et de Morgarten.

Si je vous arrête quelques instants à cette séance du mois de janvier 1848, c'est qu'elle est une date dans la vie oratoire non moins que dans la vie politique de votre confrère. Ce qu'il y avait eu d'un peu exubérant dans ses premières harangues disparaît dès ce moment. Il inaugure une manière plus large et plus grande. En pleine chambre, au pied même de la tribune, celui qui présidait alors aux conseils de la couronne, et qui est aujourd'hui une des gloires de votre compagnie, félicita Montalembert avec cette courtoisie simple et noble dont il a le secret, avec une autorité qui semble être un de ses priviléges. Ce témoignage public plaça celui qui en était l'objet parmi les premiers de cette pléiade d'orateurs dont nos institutions avaient fait éclore le talent et mûri la raison ; phalange illustre, encore nombreuse, qui a fourni à la France en détresse un pilote courageux, habile à manier le gouvernail.

Cette parole qui s'était ainsi fortifiée dans l'atmosphère

tempérée du Luxembourg, qui, devant des juges délicats, s'était débarrassée des accessoires parasites, va trouver toute sa puissance et répondre par sa flamme au tempérament ardent des assemblées qui se réunirent après la révolution de février. L'épreuve sera complète; car il faut aller au fait, pourvoir à l'imprévu, atteindre un résultat immédiat; l'action suit la parole. Et il faut aussi changer de rôle; celui qui combattait les lois de septembre et s'indignait de la froideur témoignée à la Pologne doit défendre des causes moins populaires. L'homme se souvint-il alors de la prophétie de l'enfant? cette prophétie était accomplie, les temps étaient venus. Tout a changé d'aspect, même les affaires qu'il a traitées toute sa vie. Quand il entretenait la noble chambre de l'enseignement public ou des rapports de l'Église avec l'État, il parlait devant un auditoire à peu près unanime, disposé à regarder l'une de ces questions comme suffisamment réglée et à ne voir dans l'autre qu'un sujet d'études sérieuses, de réformes qui, préparées lentement, se seraient exécutées par degrés; la discussion était calme, grave. Aujourd'hui le temps presse, la brèche est ouverte partout; c'est l'indépendance qu'il faut assurer au chef visible de l'Église catholique; c'est l'éducation chrétienne qu'il faut opposer aux progrès de l'école socialiste; et devant les questions redoutables qui se présentent chaque jour, Montalembert, comme soulevé par la grandeur du péril, par la violence de la lutte, s'élève aux plus hautes régions de l'éloquence. On peut trouver qu'il a commis des erreurs, on peut le blâmer; mais l'éclat de ses succès oratoires n a été terni par aucune faiblesse; il n'a pas transigé avec sa conscience, et il peut dire fièrement : « Aucun

« parti n'a de droit sur moi : je porte avec orgueil le joug « de la vérité. »

Une sorte de mirage lui faisait entrevoir le moyen âge comme une époque « hérissée de libertés », c'était son mot. Et de toutes ces libertés dont il croyait retrouver la source dans ce passé lointain, celle qu'il considérait comme la plus précieuse, je dirai presque comme le fondement de toutes les autres, c'était la liberté de l'Église. Une autre opinion non moins arrêtée l'attachait à la conservation des petits États que la fortune de la guerre ou la prudence des négociateurs avait maintenus disséminés sur la carte de l'Europe entre les grands empires ; il croyait que l'existence de ces communautés séparées, servant de sauvegarde à la paix, garantissait aux nations le progrès et la prospérité ; théorie contestable peut-être, qui ne saurait prévaloir contre les faits accomplis, mais qui a le mérite d'avoir été longtemps la politique de la France, adoptée, soutenue par des esprits très-libres et des hommes d'État éminents. M. de Montalembert la professait hautement. C'est ce double courant d'idées qui l'a souvent entraîné dans un sens contraire à la direction suivie par plusieurs grands peuples de l'Europe. Il n'en est pas moins resté l'avocat des causes généreuses, le champion de l'indépendance des nations. Même lorsqu'on le croyait le plus opposé à ce mouvement italien dont il avait salué l'aurore, il avait des paroles de sympathie pour Venise (1), et il eût volontiers répété le vieux refrain : « Donnez une obole à la pauvre affligée de l'Adriatique ; »

(1) *Lettre à Cavour*. Octobre 1860. Œuvres, V.

jamais il n'a oublié la Pologne (1) ; il s'est toujours associé à la croisade contre l'esclavage, et dans un de ses derniers écrits il célébrait avec un enthousiasme lyrique la victoire des États-Unis d'Amérique, le triomphe des libres institutions dont l'origine se confond avec la dernière gloire de la vieille monarchie française (2).

La fermeté de ses croyances religieuses fortifiait la liberté de son esprit ; sa foi étant toujours hors de cause, il exprimait son sentiment avec une résolution qu'une certaine nuance de doute eût peut-être affaiblie chez un catholique moins sûr de lui-même. Je l'ai vu revenir de voyage tout rempli du spectacle que présentait l'Écosse au moment où les presbytériens, séparés de leur Église d'État, couvrirent ce pays de nouveaux temples construits en quelques mois. Il louait l'effort que la ferveur avait arraché à ces calvinistes riches et d'habitude bons ménagers de leur argent ; mais c'était avec l'accent de l'admiration qu'il parlait de l'humble sacrifice accompli, chaque dimanche, par le pauvre et imprévoyant Irlandais, dont les sous accumulés ont élevé de magnifiques cathédrales. Toute conviction noble et sincère lui inspirait le respect, était louée par lui sans réserve. Toute persécution l'indigeuit, quelle que fût la victime, et quel que fût le bourreau. Il détestait la Saint-Barthélemy à l'égal des massacres de septembre. Il s'agenouillait devant le missionnaire catholique qui bravait, pour sa foi, le bûcher et la torture, et, répétant une belle parole de Pierre de Blois, il saluait le huguenot qui à la tyrannie

(1) *Une Nation en deuil.* OEuvres, IX.
(2) *La Victoire du Nord aux États-Unis.* OEuvres, IX.

résistait jusqu'au sang. M'entretenant un jour avec lui des grands événements du XVIe siècle, je blâmais Coligny trop prompt, selon moi, à commencer la guerre civile. Pour toute réponse, Montalembert prit sur les tablettes de la bibliothèque un volume de l'*Histoire universelle* de d'Aubigné, et lut avec un accent inimitable le récit antique de ce débat nocturne entre l'amiral et sa femme, où l'homme, réveillé par les sanglots de sa compagne, lui montre les difficultés de la lutte contre les « possesseurs de cet État « aux racines envieillies, » les périls certains, « la nudité, « la faim sur la terre étrangère, la mort par le bourreau, « l'ignominie des enfants infamés ; » où la femme, n'entendant que « ce cri des siens qui monte au ciel, » rappelle à son époux que « l'épée de chevalier qu'il porte est pour « arracher les affligés des ongles des tyrans. » L'amiral entraîné monte à cheval au point du jour. Avait-il tort, s'écriait Montalembert, « de croire qu'il deviendrait meur- « trier de ceux qu'il n'empêcherait pas d'être meurtris? »

La dernière fois que j'ai pu le voir, c'était dans un vieux manoir du Brabant, à Rixensart, au milieu des plaines de cette Belgique qu'il aimait comme terre catholique et libérale, et à laquelle il tenait par le plus doux des liens. Depuis plus de trente ans, il avait trouvé l'amour et l'amitié auprès d'une compagne digne de lui par le cœur et par l'intelligence ; après avoir paré son intérieur de toutes les vertus et de toutes les grâces, elle le consolait dans son affliction par les soins les plus dévoués. Elle l'avait allié à une de ces vieilles familles wallonnes, compatriotes de Commines et de Froissard, que de grands souvenirs attachent aux provinces jadis réunies sous le sceptre des ducs

de Bourgogne ; le nom de Mérode, associé à la fondation de la Belgique, a toujours été porté dignement dans nos assemblées. Rixensart appartenait aux Mérode. C'est là que j'ai contemplé ce cher et illustre malade, étendu sur le lit qu'il ne quittait plus ; une longue barbe blanche entourait son loyal visage ; sa parole était toujours vive, animée, pleine d'indignation contre le mal et d'enthousiasme pour le bien, gourmandant le scepticisme des uns, la paresse des autres, mais avec un ton nouveau pour moi, avec je ne sais quoi d'indulgent et de majestueux, avec la sérénité du chrétien qui sait que ses heures sont comptées, et qui voit, sans pâlir, approcher le moment où il paraîtra devant son Créateur. Et je songeais à cette parole de Bossuet : « qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle « anime. »

Dans ce dernier entretien il me parlait surtout de l'ardeur qu'il croyait voir renaître parmi la jeunesse, et, bien qu'alarmé de certaines tendances, il se montrait rassuré sur l'avenir ; il ne connaissait pas le découragement. Jamais il ne fut au pouvoir, et jamais il n'y avait aspiré. Une seule fois il se trouva du côté du vainqueur ; ce ne fut pas pour longtemps. Mais, exclu de la vie publique, il sentait le poids de l'inaction, et, tant que sa santé lui laissa quelque espoir, il désira y rentrer, s'y mêler autrement que par les travaux de son infatigable plume. « *Non recuso laborem,* je « ne refuse pas le labeur, la peine, » disait-il (1). C'était la réponse qu'un des patrons de la France, saint Martin, fit à ses concitoyens quand le vieux légionnaire dut quitter

(1) Lettres à un magistrat de Besançon.

l'obscurité du cloître, où il espérait se reposer de ses vingt campagnes, pour aller remplir les devoirs de l'apostolat chrétien (1), devoirs très-lourds, très-périlleux alors, hélas! parfois aussi périlleux de nos jours.

Montalembert avait une nature dévouée et confiante. Il avait cru au rétablissement de l'ordre en 1848, et après 1852 il ne douta pas du retour de la liberté bannie. En 1870 il crut à ce retour; à la veille de sa mort, il m'écrivait : « Du fond de ce grabat d'incurable, où s'achève une vie « qui n'a jamais été bien brillante, je me sens réchauffer « et en quelque sorte rajeunir au spectacle de la résurrec- « tion politique de notre pays. » — Dieu lui a épargné la plus cruelle déception.

Messieurs, l'heure s'écoule, et je vous ai à peine indiqué quelques-unes des œuvres de M. de Montalembert. L'esquisse que je vous ai présentée est bien incomplète. J'ai oublié des parties essentielles, négligé plus d'un côté de cette figure supérieurement originale, de cet esprit qui a tout embrassé, de ce chercheur qui a tout fouillé. Mais vous devez avoir hâte d'entendre ce maître que vous aimez comme moi et qui me tenait sous le charme de sa parole, même au temps où je devais l'écouter par devoir. Je ne puis cependant m'asseoir sans vous avoir dit un mot des *Moines d'Occident,* car c'est par excellence le livre de votre illustre confrère; il l'avait commencé dès son adolescence, la mort l'a frappé qu'il y travaillait encore.

Dans son premier essai, la *Vie de sainte Élisabeth,* écrite quand il avait vingt-cinq ans et sous l'influence d'une vague

(1) *Les Moines*, I.

mélancolie, il avait résumé la poésie catholique de la souffrance et de l'amour. Dans les *Moines,* œuvre longtemps méditée, fruit de profondes études, il présente au lecteur un tableau de la rénovation sociale du monde, un chapitre de l'histoire de la civilisation, l'histoire de la civilisation elle-même, et il aurait pu prendre pour épigraphe ce jugement porté dans le *Journal des Savants* par un de vos éminents confrères (1) : « Le grand agent du salut social aux Ve, VIe et VIIe siècles, ce fut l'Église. » Aussi a-t-il quitté cette fois la forme attrayante, adaptée au goût du jour, les procédés de nos vieux conteurs, les têtes de chapitre empruntées aux impressions de Vérard et de Galiot du Pré. La haute intelligence et le jugement mûri par l'expérience mettent seuls en œuvre les matériaux accumulés pour ce vaste travail. Le présent n'est pas oublié, et l'allusion est souvent transparente ; le cœur aussi a sa part et ses mouvements se traduisent, ici par un cri de sympathie pour les classes ouvrières et souffrantes, là par une page admirable consacrée aux sœurs de Charité. Mais, dans l'ensemble et dans presque tout le détail, c'est l'action civilisatrice de l'Église qu'il constate, ce sont les origines de la liberté qu'il recherche, et que peut-être il entrevoit à travers un prisme grossissant. Il a le ton grave de l'historien ; Tite-Live lui sert de modèle ; modèle bien choisi, puisque le sujet effleure parfois la légende, même lorsque l'auteur veut se maintenir dans la sévérité de l'histoire. Il use d'ailleurs sobrement de la légende ; il la choisit avec discernement, il ne la déguise pas et la présente avec un

(1) M. Littré.

caractère symbolique, celle-ci par exemple : Parcourant un jour les environs de Subiaco, saint Benoît rencontre un de ses frères, un barbare converti, qui se lamentait au bord du lac où sa faux venait de tomber. A la voix du saint, l'onde ramène l'outil aux pieds du frère : « Ramasse ton « fer, » lui dit Benoît, « travaille et prends courage. *Ecce* « *labora et noli contristari* (1). »

Ces mots ne vous rappellent-ils pas l'austère parole de l'empereur Sévère (2) que vous répétait ici même un grand, sage et vertueux citoyen, dont le nom vous est doublement cher? N'est-ce pas la même pensée, présentée sous une forme plus douce, moins stoïque et plus chrétienne? C'est presque une de ces devises que Montalembert aimait à rassembler pour les semer dans ses livres, dans ses lettres, en les variant sans cesse. Il en avait une qui appartenait à sa famille ; je l'ai retrouvée sous son vieux blason : « Ne espoir, ne peur. » Peur est un mot qui n'avait pas de sens pour un cœur tel que le sien ; l'espoir que ses aïeux lui défendaient, c'est l'ambition malsaine, la soif des honneurs mal acquis. Ce n'est pas ce noble sentiment dont le christianisme a fait une vertu. Le courage de Montalembert n'avait rien de passif, et son désintéressement n'excluait pas l'espérance.

Messieurs, à une époque de découragement, sous un ciel sombre, au milieu de ce triste XVe siècle, âge de fer et de sang qui n'était pas le temps moderne, et qui n'était plus ce poétique moyen âge cher à M. de Montalembert, quand

(1) *Les Moines*, III.
(2) *Laboremus*.

la croix disparaissait des rives du Bosphore, quand le roi de France, fou et détrôné, était remplacé dans Paris par un prince étranger, quand tous les fléaux, tous les genres de guerre dévastaient notre pays, aux temps de l'invasion anglaise, de la peste noire, des Jacques et des Grandes Compagnies, un de mes aïeux, un cadet de race royale, donna pour cri de ralliement à ses compagnons ce seul mot : Espérance ! Montalembert aussi espéra toujours. Il n'a pas connu nos suprêmes douleurs. Ses derniers jours ont été agités par les inquiétudes qu'il éprouvait pour la paix de l'Église ; mais la fermeté de sa foi le rassurait ; il ne craignait rien pour l'unité catholique, et il est mort sans savoir que c'était l'unité de la patrie qui, hélas ! allait être frappée. S'il avait survécu à notre malheur, il se serait souvenu de saint Benoît et du convers de Subiaco, et je crois l'entendre dire : « Ramasse le tronçon de ton épée brisée, pauvre France ! panse tes blessures, travaille et prends courage ! *Labora et noli contristari.* » Et de sa puissante voix qui, même altérée par la souffrance, aurait un bien autre retentissement que la mienne, il répéterait le cri que Bourbon poussait au lendemain d'Azincourt, le cri chrétien et français : Espérance !

RÉPONSE

DE M. CUVILLIER-FLEURY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. LE DUC D'AUMALE

MONSIEUR,

Il y a bien des années, Monsieur, que je vous ai vu pour la première fois. Je vous fus présenté par le prince votre père, qui devait être, trois ans plus tard, roi des Français. Vous étiez un enfant. J'étais un jeune homme. Nous allions être, vous mon disciple, moi votre maître. Nous avons vécu ainsi douze ans, tout le cours d'une éducation classique, dans ces rapports où la subordination vous était facile, moins par mon fait que par le vôtre. J'avais accepté une tâche, celle d'élever un prince français, que les plus

grands docteurs de l'Église chrétienne n'abordaient qu'en tremblant ; l'Université me prêtait la force qui m'eût manqué. Vous aviez une mère admirable qui a fait l'éducation de votre âme. Le roi Louis-Philippe vous apprenait la vie humaine dont il avait l'expérience déjà longue et la pratique toujours active. L'Université était la véritable institutrice de votre esprit.

Sorti de mes mains, vous avez bientôt repris la position que la charte de 1830, non moins que votre haute naissance, vous assurait auprès du monarque. Vous aviez connu l'égalité au collége ; vous l'aviez pratiquée, avec une simplicité naturelle, entre camarades. Ensuite vous aviez pris un rang, bientôt un nom ; plus tard, vous aviez conquis une célébrité sérieuse dans notre armée d'Afrique. Vous commandiez des provinces. Vous gouverniez l'Algérie. Vous étiez, sur un des degrés du trône de juillet, un de ses soutiens, une de ses espérances. Une telle élévation, que vous aviez voulu mériter avant d'en jouir, ne m'avait laissé aucune illusion sur la distance qui séparait désormais, non nos deux cœurs, laissez-moi le dire, mais nos positions respectives. C'est aujourd'hui seulement, Monsieur, qu'au nom de l'Académie, où le sort m'a désigné pour vous introduire, je reprends cette langue de l'égalité qui ne nous déplaît pas.

Ce n'est pas la première fois que l'Académie française ouvre ses rangs, pour y donner place à un prince de sang royal. On lui reprochait autrefois d'accueillir avec trop de facilité ceux qui n'avaient, disait Scudéry, de « plume qu'au chapeau », — « des sots de qualité », disait le comte de Bussy. Mais un prince du sang, ami des lettres, qui s'of-

frait aux suffrages académiques, avec l'agrément du roi, en 1754, ne pouvait pas être refusé. Le comte de Clermont se présenta. M. de Bougainville était son concurrent; un singulier titre dont il appuyait sa candidature, c'était, disait-il, sa mauvaise santé. Duclos répondait : « Ce n'est pas à nous à lui donner l'extrême-onction. » L'Académie aimait les Condés; il s'en fallut de peu, après la mort de Richelieu, que le jeune vainqueur de Rocroi ne succédât au protecteur. Son frère, l'aimable prince de Conti, avait un jour frappé à la porte des quarante. Il serait entré, sans l'opposition de Louis XIV. Clermont fut élu; il voulut assister à une des séances de la Compagnie; il composa son discours et ne le prononça jamais. C'est un précédent que vous avez laissé dans son héritage (1).

L'Académie a ses affinités naturelles. Elle aime qui lui ressemble. Elle a reconnu en vous un disciple heureux de la grande éducation classique. Entre elle et l'Université, l'accord, depuis soixante ans, n'a jamais été rompu. Les lauréats du concours général deviennent facilement les nôtres; nos médailles vont retrouver leurs couronnes; nos Rapports annuels sont tout remplis de leurs ouvrages. Vos écrits avaient depuis longtemps attiré nos regards par ce genre de mérite sérieux et naturel dont vous venez de donner un nouveau témoignage. L'Académie vous désirait pour elle et pour vous. Elle vous reçoit avec une cordialité confiante, comme un hôte attendu : heureuse de voir si rapprochées de vous, dans un tel jour, par une sympathie

---

(1) *Histoire de l'Académie*, par M. Mesnard. — *Mémoires* de Collé, *passim*.

qui remonte au règne de votre auguste père, les deux plus grandes illustrations de notre compagnie!

Le roi m'a dit plus d'une fois, parlant de vos frères et de vous, quand il songeait à vous armer d'avance pour la vie publique : « Il faut qu'ils restent princes; le métier est « rude aujourd'hui; je ne veux pas, sous prétexte de re- « noncer à quelques avantages de leur état, qu'ils échap- « pent à ses devoirs ou à ses dangers; mais il faut élever les princes comme s'ils ne l'étaient pas. » Le duc de Chartres, votre frère aîné, fut mis au collége. Dix ans plus tard, l'Université rendait à son père ce fils bien-aimé qui était devenu, à une telle école, un des princes les plus accomplis de l'Europe. Le roi voulut appliquer à tous ses fils le plan d'éducation qui lui avait une première fois, et pour son libéral dessein, si bien réussi.

Dans la vie de l'esprit tout se tient; grâce à un goût de lecture très-prononcé, vous aviez, même avant l'épreuve du collége, beaucoup appris. Le roi voulait qu'on vous initiât non-seulement à la connaissance des langues modernes, mais à l'intelligence, discrètement graduée, de quelques-uns des génies qui les ont illustrées. Il disait de Shakspeare : « Défauts à part, c'est la grande école du cœur humain. » Et aussi, plus d'une fois, pendant le cours de votre exil en Angleterre, vous avez donné raison à ces prévoyances paternelles. Vous avez eu à présider chez vos voisins des fêtes littéraires et des réunions de savants. Un jour, vous leur disiez : « J'ai grandi en France avec une des premières générations qui ont commencé à étudier les littératures étrangères... On commentait, on citait Shakspeare; on l'imitait même, quand il se trouvait quelqu'un

d'assez audacieux pour tenter l'épreuve... Vos livres étaient dans toutes les mains, et je me souviens, ajoutiez-vous, que plus d'une fois, au collége, j'ai caché un des romans de Walter-Scott sous mon pupitre... Tel est notre goût naturel pour ce que nous appelons, en France, le fruit défendu (1)... » C'est en langue anglaise que vous entreteniez ainsi vos sérieux convives d'outre-Manche ; vous le dirai-je? quelque peine que j'eusse parfois à comprendre les orateurs de la Grande-Bretagne, — quand c'était vous qui parliez leur langue, je comprenais toujours. Vous parliez en anglais, vous pensiez en français ; c'est un défaut dont vous n'avez jamais pu vous corriger.

Vous avez eu, dès votre plus tendre jeunesse, le goût de l'histoire. Le collége à lui seul y avait libéralement pourvu ; et que de fois, en montrant plus tard sur les rayons de votre riche bibliothèque de Twickenham, la reliure modeste dont vous aviez fait couvrir plusieurs volumes de vos rédactions : « C'est là, disiez-vous, que j'ai appris l'histoire une première fois ! » Vous aviez eu d'excellents maîtres (2). Simple écolier, vous aviez déjà une certaine faculté de saisir au vif dans les récits historiques les événements et les personnes, allant au relief non de la phrase, mais des caractères, peu sensible au bruit et peu touché du spectacle, mais cherchant dans les labyrinthes du passé les faits décisifs et les vrais hommes ; il y faut quelquefois une bonne lanterne.

---

(1) *The royal literary fund; report of anniversary* (1861).

(2) MM. Poulain de Bossay et Duruy étaient alors professeurs d'histoire au collége Henri IV ; M. Daveluy faisait la rhétorique.

Votre entrée dans la vie libre interrompit tout à coup, et presque sans transition, votre vie d'étudiant. On vous vit quelque temps suivre, à la Faculté des lettres de Paris, un célèbre cours de poésie française qui était en même temps, par l'ingénieuse finesse des rapprochements, un cours de morale ; vous retrouverez ici le professeur et l'ami dans le confrère. Beaucoup d'autres travaux complétèrent, après votre sortie de l'Université, cette première culture de votre esprit. Mais le temps marche vite à notre époque. Les années comptaient double dans la vie d'un prince. Le roi n'eût pas accepté pour ses fils cette réclusion volontaire dans l'étude, ce culte exclusif des arts et de la sainteté dont un de vos plus proches ancêtres avait donné l'édifiant exemple. Il n'y avait pas en vous, Monsieur, laissez-moi le dire, l'étoffe d'un génovéfain. Un grade vous était donné, une épée vous était confiée, un camp vous appelait. L'épée, pour un temps, remplaçait la plume. Pendant dix ans, depuis votre sortie de rhétorique jusqu'à votre injuste exil, votre vie devait appartenir à l'activité militaire, et vous l'avez menée de façon qu'elle est noblement entrée dans l'histoire de notre conquête africaine. L'Université avait fait de vous un lettré. L'exil vous donna le goût d'écrire des livres.

Aussi loin que mes souvenirs remontent dans le passé, je vous vois préparant en quelque sorte l'ouvrage qui devait être, vingt ans plus tard, votre début dans la carrière des lettres. Ce livre, *les Zouaves et les Chasseurs à pied*, avant de l'écrire, on dirait que vous l'aviez déjà dans le cœur. Vous étiez fantassin dans l'âme. *In pedite robur*. Tacite disait cela des Bretons de son temps. Avant de l'avoir lu,

vous aviez le goût de ces fantassins français, si alertes, si patients, si intrépides, qui, appuyés sur nos grandes armes savantes et assistés de nos brillants cavaliers, avaient fait si longtemps la force de nos armées. Vous aimiez cette infanterie, que celle du vieux Fuentès, si vantée par Bossuet, n'avait pu battre en 1643, et qui comptait deux siècles de gloire non interrompue depuis Rocroi. Vous l'aimiez dès le collége. Aux revues où vous invitait souvent le roi votre père, c'est elle que vous admiriez, que vous vantiez, pour laquelle vous marquiez votre préférence. Chacun de vos frères avait la sienne, et chacun l'a justifiée plus tard avec éclat, ici, à la tête de nos escadrons, là, dans l'artillerie, ailleurs, dans la marine. Quant à vous, après avoir porté trois ans les épaulettes de simple soldat, nommé capitaine au camp de Fontainebleau, puis colonel au 17e léger, jamais vous n'avez donné tort à ce premier et généreux instinct de votre enfance.

Un jour pourtant, bien plus tard, quand des hauteurs d'Aïn-Taguin, vous aperçûtes, tout près de vous, se développant à l'improviste sous vos yeux, cette immense *smalah* d'Abd-el-Kader que, dans un simple rapport adressé au général Changarnier, vous nommiez « une ville de tentes » ; quand, arrêté à cette vue, sur ce sommet menacé, n'ayant avec vous que quelques escadrons, vos officiers réunis en conseil de guerre furent d'avis d'attendre votre infanterie séparée de vous par quelques heures de marche seulement, l'histoire a enregistré votre réponse. Cette réponse voulait dire : A cheval et en avant ! et vos cavaliers entraînés, « un ouragan de chevaux », disait Tite-Live, descendirent à toute bride dans la plaine. L'infanterie ne put arriver qu'au mo-

ment où, après le combat, entouré d'une foule de femmes, d'enfants et de vieillards qu'avait abandonnés l'ennemi, vous étendiez sur eux votre jeune épée, en signe de protection. La grande peinture, que vous aimez tant, vous devait bien la toile immortelle qu'elle a consacrée à ce souvenir.

Vos écrits sortaient de vos souvenirs. Aucun d'eux n'est isolé dans votre vie de lettré. Votre premier livre surtout semblait une page détachée de votre journal militaire, mais faite pour vivre dans l'histoire de notre armée d'Afrique. Que d'aventures sérieuses ou plaisantes! le soldat parle toutes les langues.

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère;

Ce vers du maître semble fait pour lui. Que de scènes prises sur le fait, depuis l'assaut de Constantine jusqu'au refrain de la *Casquette!* Que d'entrain! que de souffrances! que d'héroïsme! que de gaieté! Et quels hommes, soldats et généraux, ayant tous mérité ce nom glorieux d'Africain, que Rome, victorieuse de Carthage, ne donna qu'aux deux Scipions! On les vit revenir en France, « passés au crible », disait le duc d'Orléans, et mettant leur épée au service de l'ordre public, de la propriété, de la famille, de la liberté sous la loi! Et que de fois leur nom, si décisif dans de douloureuses luttes, en est sorti plus glorieux encore, — non pas triomphant, — les vainqueurs de la guerre civile ne triomphent pas, et le poëte l'a dit avec une tristesse immortelle :

Bella geri placuit nullos habitura triumphos!

« Nous avons fait des guerres qui ne conduisent pas au

Capitole! » Non, ne triomphons pas. Bugeaud, Lamoricière, Cavaignac, Négrier, Changarnier, Mac-Mahon, appelons-les des libérateurs, eux qui ont rendu tant de fois, depuis vingt-cinq ans, le repos à notre patrie ; — généreuse élite où la reconnaissance publique, toujours tardive mais certaine, voudra placer un jour le nom du grand citoyen qui, avec l'appui d'une patriotique assemblée, a refait l'armée de la France.

Ces deux premiers ouvrages, qui avaient continué pour vous, dans l'exil, votre vie de soldat, n'étaient pas votre seule occupation. L'exil n'en a jamais trop. C'est alors que vous prit cette passion qu'il n'est pas défendu d'estimer ici, très-vive et très-patiente, égoïste et prodigue, prompte aux bonnes rencontres et chercheuse infatigable, passion dont je fus vingt ans le confident très-occupé, celle des livres pour tout dire ; car je ne vous rendrais pas justice, si je disais simplement que vous en aviez le goût. Nous qui avons assisté à l'active et ardente création de cette bibliothèque où tant de trésors sont aujourd'hui classés dans un si bel ordre ; et qui, le soir, pendant que deux mains chéries parcouraient en se jouant les touches d'un *piano* et vous redisaient les mélodies du pays natal, vous retrouvions toujours entouré de vos livres, interrogeant leur provenance, leur date, leur parenté, les savourant avant de les lire, nous savions que le bibliophile en vous était doublé d'un érudit sérieux. L'Académie le savait comme nous : un si grand luxe bibliographique n'accusait en vous ni l'orgueil du riche ni l'indigence de l'esprit.

A Londres, le bibliophile français était fort apprécié, et une société s'étant formée pour réunir, sous la présidence

du prince Albert, un certain nombre d'amateurs de l'érudition curieuse et de l'archéologie originale, votre place y était marquée. Elle y fut remplie, presque chaque année, par un travail destiné au recueil de la savante compagnie, et dont l'ensemble compose ce que, dans la collection de vos œuvres, on peut appeler les *Opuscules*. J'en veux dire un mot pour la valeur propre à chacun de ces petits ouvrages, et aussi pour leur rareté : *les Notes sur deux petites bibliothèques du XVe siècle, — les Notes sur la captivité du roi Jean, — Isabelle de Limeuil, — l'Inventaire des meubles du cardinal Mazarin,* tous ces écrits ne sont connus du public que par la distribution qui en était faite en votre nom, ou par leur apparition dans les ventes après décès. Parmi vos électeurs académiciens, ils étaient fort appréciés et sont restés dans leur souvenir.

L'Académie y a surtout remarqué le sobre emploi de l'érudition, nullement aventureuse, appuyée à des textes certains, et plus appliquée à les faire connaître qu'à les amplifier. C'est le caractère de tous les essais que vous avez successivement donnés, pendant près de dix ans, de 1854 à 1863, au recueil des *Philobiblon;* ce sont de simples cadres, mais d'un travail délicat, adaptés à vos tableaux, dont ils tempèrent parfois, témoin *Isabelle de Limeuil,* l'inévitable crudité. Le premier de tous, sur *deux Bibliothèques du XVe siècle,* est comme le premier élan de cette passion pour les livres qui vous en a fait rechercher partout la trace. Les premiers bibliophiles, en France, sont des rois. Jean le Bon, le prisonnier des Anglais, laisse une vingtaine de volumes en héritage à son fils. Charles V a une bibliothèque régulièrement établie. Le duc de Bour-

gogne et le duc de Berry, ses frères, ont les plus beaux manuscrits du monde. Denys de Collors n'est un lettré qu'à demi; chantre et chanoine de Meaux, et secrétaire du roi Jean, il avait suivi ce prince vaillant, insouciant et étourdi pendant sa captivité de quatre ans (1356 à 1360) en Angleterre; il tenait registre de sa dépense. C'est ce curieux manuscrit que vous avez ensuite publié, non sans donner, en passant, un souvenir à l'intrépide combattant de Poitiers, et c'était justice :

« A Poitiers, dites-vous, rien n'avait pu l'arracher au « combat. A pied, presque seul, armé d'une hache qu'il « maniait avec autant de vigueur que d'adresse, il se dé- « fendit jusqu'à ce que, épuisé, atteint de deux blessures « à la tête, il se vit forcé de se rendre. C'est alors peut-être « qu'il courut le plus grand danger; une foule de cheva- « liers et d'écuyers l'entouraient, se disputant l'honneur « lucratif de l'avoir pris, et faillirent l'étouffer dans leur « lutte. Le prince de Galles dut intervenir pour le sous- « traire à cette brutale avidité. »

J'ai fait cet emprunt à vos *notes* sur le roi Jean, parce que j'y vois déjà comme un symptôme de ce style, naturellement entraîné aux récits de guerre, dont vous venez de donner un exemple assez rare ici, en commençant votre discours académique, comme on monte à l'assaut.

Le cardinal Mazarin, dont vous avez fait imprimer plus tard, pour le recueil des Bibliophiles de Londres, un *Inventaire* non moins inédit, nous rapproche du temps présent. Mazarin avait de nombreuses fantaisies, la politique à part : il était à la fois un curieux et un brocanteur; il amassait et il spéculait; le monde entier était son marché, soit qu'il

voulût acheter ou vendre. Quant à ses meubles, confisqués plusieurs fois, volés ou brûlés pendant la Fronde, puis renaissant toujours de leurs cendres, ils forment, si j'en crois cet *Inventaire* qu'en a dressé le grand Colbert, alors petit commis du puissant ministre, un des plus éblouissants amas de richesses que l'imagination puisse se figurer. Aussi, après avoir parcouru ce vaste et minutieux travail, tel que vous nous l'avez rendu, avec des éclaircissements si curieux, et quand nous arrivons à la dernière page, un mot nous échappe, un mot de comédie, ajusté au personnage et résumant son inventaire : *Le pauvre homme!*

Votre *Mazarin,* qui est de 1861, avait été précédé de votre *César* (1858) qui suivit de près la publication de vos premiers essais d'histoire militaire. Vous aimiez César. C'était un goût de famille. Henri IV avait traduit les *Commentaires*. On a dit que Louis XIV ne s'y déplaisait pas. Montaigne était un de vos livres préférés. Tout le monde sait que le conquérant des Gaules était aussi une des plus vives admirations du philosophe des *Essais,* ce sage capable d'enthousiasme, ce sceptique qui, ayant l'air de douter de tout, éclaircissait tout. Aussi quel singulier bonheur vous mit un jour entre les mains un exemplaire du *César* qui avait été celui de Montaigne, et où il avait laissé sur toutes les pages des traces de son travail! Étrange fortune des livres! Ce vieux bouquin, qui datait de 1570, avait été trouvé sur un quai en 1801, et payé quatre-vingts centimes au marchand qui en ignorait la valeur. En 1856, dans une vente aux enchères, il vous fut adjugé au prix de quatre-vingts louis. C'était pour rien, car au dernier folio du livre le premier acheteur avait découvert une page autographe

entièrement inédite, et une des meilleures que Montaigne eût écrites.

Cette page vous donna-t-elle l'idée de suivre dans une de ses campagnes, pied à pied, et comme si vous eussiez porté le *vexillum* d'une de ses légions, cet enfant gâté de la victoire? M. de Montalembert me disait un jour, apprenant que vous vous étiez mis à cette difficile étude : « Il ne « réussira pas à bien juger César, il est trop Gaulois. » Et pourtant vous avez été juste pour le vainqueur des Gaules, même en marquant par des traits qui resteront votre patriotique prédilection pour son infatigable adversaire.

La *Septième Campagne des Gaules,* celle que vous avez si bien faite, a eu pour objet, chacun le sait, le siége d'Alésia par César et pour terme la prise de cette ville, qui, vers la date de votre publication et pendant quelques années encore, a si curieusement occupé le public savant en France et à l'étranger. Votre goût n'était pas seulement de suivre César, son infaillible écrit à la main, mais de vous aventurer dans la controverse qui s'était élevée sur la position de la ville même que le général romain nous avait prise. Vous aviez précédé dans cette étude un redoutable érudit; car il gouvernait un grand empire, et il avait à discrétion toutes les ressources que la science fournit si volontiers à la puissance. Il y apportait un goût d'archéologie estimable; il allait, plus heureux que vous, droit aux faits, les étudiant sur place; et c'est ainsi que le vainqueur de Solférino avait, après vous, rejoint le vainqueur d'Alésia à travers les âges. César vous avait rapprochés un instant sur le seul terrain où vous aviez pu vous rejoindre, l'érudition désintéressée.

Il faut bien qu'à ce propos je dise un mot d'une légende qui courut alors. Vous aviez si bien et si minutieusement décrit les contrées sur lesquelles portait votre enquête, qu'on ne pouvait croire à une simple étude dans les livres. Vous étiez venu, disait-on, en Franche-Comté, affrontant tous les risques d'une législation hostile, pour reconnaître le pays. Vous changiez de gîte chaque nuit. On vous voyait passer, on ne vous revoyait plus. De braves curés de campagne vous logeaient... En fait, c'est aux excellentes cartes de France dressées par nos officiers d'état-major que vous deviez une si complète information. En Franche-Comté, en Bourgogne, chez les Séquanes ou les Éduens, ce sont ces belles cartes qui vous ont guidé jusqu'au terme de votre étude, le mont Auxois. Là s'élève aujourd'hui la statue gigantesque du grand citoyen gaulois, dominant toute la contrée témoin de sa résistance héroïque. Grâce à vous, Alésia est redevenue bourguignonne.

Vos livres étaient destinés aux aventures. Et voilà qu'ils m'entraînent, un peu malgré moi, dans une série de faits absolument inséparables de cette analyse. Très-peu d'années avant l'impression de votre *Histoire des Condés*, votre innocent *Mazarin* était l'objet d'une circulaire préventive et armait contre vous l'inquiète vigilance des autorités du temps (1). Mais déjà vous résistiez, non par ressentiment d'exilé, mais au nom du droit. Vous aviez, pour défendre le vôtre, trois soutiens admirables des bonnes causes (2) :

(1) Lettre-circulaire du comte de Persigny (13 mai 1861).

(2) MM. Dufaure, Hébert et Renouard, conseils et avocats de M. le duc d'Aumale dans tous ses procès de presse. Ce n'est que justice d'associer à ces noms celui de l'honorable M. Édouard Bocher.

« Laisser substituer sans protestation le régime de la cir-
« culaire à celui de la loi, même sous le régime actuel,
« m'écriviez-vous (janvier 1862), c'est déserter la cause du
« droit, c'est manquer au premier devoir du citoyen ; si
« exilé, si dépouillé, si opprimé qu'on soit, on a des de-
« voirs à remplir vis-à-vis de la société à laquelle on ap-
« partient par la naissance et par le cœur. Je ne puis ni
« ne veux m'y soustraire... » *Mazarin* pourtant franchit la frontière, distribué à quelques amis, non publié.

Une plus sérieuse publication l'avait précédé. Je n'en dirais rien, si votre *Lettre sur l'histoire de France,* qui touchait à des questions aujourd'hui éteintes, n'avait révélé en vous un des disciples de cette ardente Ménippée, qui avait tant servi votre aïeul contre les ligueurs, français ou espagnols. Dans cet écrit, qui n'a vécu qu'un jour, votre phrase avait la force et l'éclat d'une lame d'épée dont vous auriez présenté la pointe. Les adversaires du gouvernement impérial ne pouvaient prévoir eux-mêmes, à cette époque, à quel point votre plume avait été prophétique...

Le destin de votre *Lettre sur l'histoire* me préparait une transition trop facile à cette Histoire en deux volumes qui s'imprimait alors à Paris, et dont les feuilles, accumulées pendant deux ans dans les ateliers de votre imprimeur, furent arrêtées tout à coup, au moment où elles en sortaient, les dernières encore tout humides d'un récent tirage. Les Condés furent mis sous clef et y restèrent trois ans... Le chef de la branche, l'héroïque vaincu de Jarnac, n'avait pas souffert une aussi longue prison pendant sa vie. Il avait bien passé quelques mois sous les verroux de François II ; condamné à mort, il attendait dans le plus grand

calme l'arrivée du bourreau. Ce fut un de ses plus gais compagnons qui entra et qui lui dit à l'oreille : « Notre homme est croqué !... » L'homme, c'était le roi ; le roi était mort ! Condé était sauvé. Plus tard, il lui fallut, après la bataille de Dreux, rendre son épée à Damville et subir une captivité quelque temps menaçante. Mais, prisonnier à la préfecture de police de Paris, en 1864, dans le volume même qui racontait sa vie glorieuse, Louis de Condé, premier du nom, n'avait pas prévu cela !

Dans l'intervalle, un livre digne de toute l'attention des érudits, l'*Histoire de César*, avait paru. Sainte-Beuve me disait : « Voilà le livre de l'empereur en vente ; c'est le moment de se montrer généreux. César doit ouvrir la porte à Condé. » Les clefs de la serrure ne se retrouvaient pas. Jusqu'en 1869, Condé attendit.... Quand il sortit de prison, on s'aperçut qu'en dépit de sa bravoure impétueuse, de sa langue bien pendue et de son esprit libre jusqu'à la licence, il ne voulait aucun mal au temps présent, et qu'il ne s'occupait en rien des affaires du second empire.

C'est en effet le caractère éminent de votre livre, écrit sous le poids des douleurs du prince français exilé. Il est plein de vos sentiments ; on n'écrit pas une telle histoire, détachée de la période centenaire de nos guerres de religion, sans y mettre son cœur et sans trahir à chaque instant, admiration, pitié ou colère, le fond vrai de sa pensée. Le cœur humain ne change pas ; l'histoire des hommes elle-même ne change guère, et il n'est pas difficile, quand on les cherche, d'y trouver à chaque pas des allusions ou des rapprochements. Vous aviez compris que, plus qu'à personne, ils vous étaient interdits, et vous avez

écrit votre livre comme si vous l'eussiez médité sous les antiques ombrages de Bushy-Park ou dans la solitude sacrée de Subiaco.

Comment racontez-vous l'histoire ? En homme qui a fait la guerre, qui a été mêlé, quelquefois malgré lui, à la vie politique. Vous y mettez l'expérience, non la passion. Vous ne vous défendez jamais de juger les hommes, si grands qu'ils soient, par faiblesse de consanguinité ou par complaisance de Bourbon. Mais quel accent, même dans la netteté parfois trop technique de vos récits ! Quelle admiration pour ces grands coups d'épée qui causaient tant de joie à Mme de Sévigné !.... « Ai-je assez dit, » écrivait un jour l'éminent critique que vous avez aujourd'hui pour collègue à l'Assemblée nationale, « ai-je assez dit combien ces volumes m'ont charmé ; combien j'y ai trouvé de raison et d'agrément ? Mon Dieu ! qu'il est Français celui-là, esprit clair, caractère chevaleresque, vif et touchant patriotisme (1) ! »

Le sujet de votre *Histoire des princes de Condé,* vous l'aviez trouvé, pour ainsi dire, dans la riche succession qui vous avait fourni déjà les éléments de vos publications précédentes. Il semblait faire partie de vos domaines. Ce grand nom lui-même, par la volonté du testateur, était entré dans votre famille, où il devait être porté dignement par l'aîné de vos fils qui le reçut en naissant ; à peine sorti de l'adolescence, il voulut l'honorer par un voyage lointain et périlleux pour son âge.... Vous ne l'avez pas revu ! Ce n'était

(1) Article de M. Scherer dans le *Temps* (n° du 27 mai 1869).

pas, hélas ! le dernier coup qui devait vous atteindre au cœur. Ah ! qu'ils manquent, en ce jour, Monsieur, à votre légitime satisfaction, ces chers et intelligents témoins de vos années d'exil ! Notre compagnie vous sait gré de lui avoir fait, avec une simplicité si touchante, la confidence de vos douleurs.

L'*Histoire des princes de Condé* vous sollicitait à plus d'un titre. Avant tout, si j'ai bien compris votre pensée, vous éprouviez un irrésistible désir de vous trouver face à face, le pinceau à la main, devant cette grande figure au nez d'aigle, au calme et intrépide regard, qui avait inspiré à Bossuet lui-même une forme d'éloquence inconnue avant lui. Pressé d'arriver à l'objet principal de votre étude, vous aviez cru qu'il vous suffirait d'une introduction pour résumer, en quelques pages, l'histoire relativement secondaire des trois Condés, prédécesseurs du grand. Mais le premier de tous en date ne vous laissa pas longtemps dans cette illusion. C'était un rude jouteur ; il fallait compter avec lui, et vous n'étiez pas homme à reculer. Aussi l'avez-vous pris tout entier, ce héros, qui vous a malgré vous retenu si longtemps, avec ses qualités et ses défauts, sa prodigieuse vaillance et son caractère léger, ses sérieuses vertus militaires et ses amours de passage. Il fut fidèle cependant, comme il pouvait l'être, à cette Isabelle de Limeuil qui vous a paru digne un moment d'attirer, dans un de vos plus piquants opuscules, l'attention de vos austères lecteurs d'outre-Manche. Isabelle de Limeuil était une des filles d'honneur de Catherine de Médicis, une des plus fières amazones de son escadron volant ; et il lui arriva un jour, comme à la trop simple fille

d'Euclion, dans la célèbre comédie de Plaute (1), une mésaventure qui, ayant eu la cour pour témoin, fit grand bruit. Isabelle, malgré la protection que Condé devait à son malheur, fut jetée en prison, en butte à une accusation capitale qui n'avait rien de commun avec sa faute. Elle y passa quelques mois. Les interrogatoires qu'elle eut à y subir, ses réponses d'une ironie altière, les lettres du prince d'une vivacité entraînante, tout cela compose une sorte de drame dont votre sérieux récit n'a pas songé à diminuer l'agrément. Isabelle de Limeuil, il est vrai, ne demande pas à l'amour une réhabilitation que nos Laïs parisiennes s'accordent si facilement dans les drames du jour. Esprit ou génie, tout concourt aujourd'hui à cette étrange fantaisie de se refaire une innocence en changeant d'amour. Isabelle savait bien qu'il y faut le repentir, non la continuation de la faute sous un autre nom. Elle se maria pourtant; était-ce faire pénitence? L'histoire ni l'historien n'en disent mot.

Louis de Condé, dans ses jours sérieux, a mérité l'estime que vous lui témoignez. Il est un des ancêtres du libre examen, moins protestant qu'esprit libre, moins emporté dans la réforme religieuse que fidèle à ses liaisons politiques; ami des plus grands et des plus célèbres, Coligny, d'Andelot; estimé des plus sages, l'Hôpital, Pasquier. Les hommes du XVIe siècle ont volontiers ce caractère qui distinguait Condé, une force d'âme qui s'adapte à leur personne comme une armure de combat et des vices aussi dont ils aiment l'éclat et le bruit. Henri IV lui-même, dont

(1) *Aulularia*, acte IV, scène VII.

la physionomie rayonne si imposante et si charmante dans le dernier chapitre de votre ouvrage, ce héros si vraiment simple et si naturellement supérieur dans ses grandes actions, est resté, jusqu'à la fin de sa vie, Gascon dans ses amours. Étrange époque ! Bassompierre nous fait le récit d'un grand conseil d'État, réuni par le roi, pour savoir comment sera ramenée à la cour la belle Charlotte de Montmorency dont lui, le roi, est amoureux, et que son mari a emmenée à Bruxelles. Pour vous, vous avez instruit l'affaire avec la gravité d'un juge et la discrétion d'un petit-fils ; mais, arrivés là, nous sommes toujours loin du héros, encore à naître, qui semblait le but principal de votre écrit ; et vous avez, dit-on, pour peindre le père du grand Condé, des documents qui vous ont fait prendre un certain goût à ce personnage, politique avisé dans l'atmosphère absorbante d'un ministre de génie, mais qui fonda la grandeur ou tout au moins la richesse de sa maison.

Le grand travail qu'avait exigé de vous la mise en œuvre de matériaux si importants n'avait pas suffi à l'activité de votre esprit. Vous étiez en train de continuer votre ouvrage, quand la nouvelle de la trop fameuse victoire de Sadowa vint surexciter en vous la flamme d'un patriotisme toujours ardent, même dans son inaction momentanée. Votre écrit sur les *Institutions militaires de la France* est le produit de cette généreuse excitation. Il précéda de très-peu nos désastres. Peut-être eût-il contribué, pour sa part, à les prévenir. Tous les hommes du métier voulurent le lire (1).

(1) Voir le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1867.

Le ministre de la guerre, l'habile et savant maréchal Niel, désira en connaître l'auteur. Il sut bientôt la distance que l'exil avait mise entre l'écrivain et le ministr . Plus haut que lui encore, votre travail fut loyalement app ouvé et recommandé. Aucun succès ne lui manqua, si ce n'est celui d'être appliqué, ainsi que tant d'autres conseils, venus trop tôt ou trop tard. Le maréchal mourut ; la route s'ouvrit qui conduisait aux abîmes.

La conclusion de votre livre, précédée de considérations d'un intérêt tout historique, est de celles qui auront toujours de l'écho en France. « La liberté double la puissance « des institutions militaires, disiez-vous en 1867. Elle en « règle et en modère l'usage. Elle n'a rien à en redouter « tant que les peuples n'abdiquent pas leurs droits. Sa « garantie est dans la force de l'opinion, non dans la fai- « blesse de la milice... » La force au service de l'opinion, la liberté créant de patriotiques armées, la discipline relevant les âmes par le sacrifice, tel était le sens de cette conclusion qui méritait d'être la bienvenue dans un camp de soldats français comme dans une assemblée d'hommes libres.

Votre dernier écrit se rattachait ainsi, par une communauté d'inspiration et par le culte de notre immuable drapeau, au discours que vous avez prononcé, il y a un an, à la tribune de l'Assemblée nationale, sur le projet de loi militaire, promulguée quelques jours plus tard. Dans l'intervalle, entre 1867 et 1872, avant que le sol de la patrie vous fût rendu par la généreuse équité des députés de la France, devenus vos collègues, un incident, tout rempli d'émotion, avait signalé cette invincible persévérance du

sentiment patriotique dans votre famille. Au premier bruit de notre plus grand désastre, et quand le gouvernement de la défense nationale venait de s'établir à Paris, vous étiez accouru, rompant votre ban d'exil, pour demander votre part du danger public. Le prince de Joinville et le duc (Robert) de Chartres vous accompagnaient. On sait le résultat de votre démarche. Il vous fallut repasser tristement la Manche, plus accablés du malheur de votre pays sans doute que de votre propre mécompte ; et pourtant vous n'aviez jamais éprouvé un revers qui eût plus écrasé votre âme, dans cette sorte d'humiliation irritée que cause le sentiment d'une grande injustice.

« J'aurais voulu, » m'écriviez-vous de Calais, le 7 septembre, au moment de quitter de nouveau la France, « j'aurais « voulu que le sang de notre vieille race coulât encore une « fois dans cette calamité sans nom, et je comptais bien « que le mien ne serait pas épargné. C'est tout ce que je « pouvais espérer. C'était aussi le désir de mon frère et de « mon neveu. On ne l'a pas voulu... »

Je puis m'arrêter à ce souvenir ; l'Académie me demandait bien plus de rechercher et de suivre, dans la série de vos ouvrages, l'inspiration qui les a dictés que d'en faire une sèche analyse. Elle savait bien que j'y trouverais partout, à côté d'un solide esprit, votre cœur de Français et de citoyen. Je l'ai montré.

Avec de tels sentiments, Monsieur, vous auriez été sûr d'aller droit à l'âme du généreux comte de Montalembert;

et aussi bien, vous venez de donner à son portrait une ressemblance si frappante, vous l'avez fait si vivant et si parlant, qu'il nous a semblé le voir encore au milieu de nous, comme si, pour vous céder la place, il vous avait attendu. Pour M. de Montalembert, l'Académie n'était qu'un port de refuge où il avait besoin de mettre à l'abri, par instants, dans le calme de nos entretiens littéraires, son âme ardente à braver les orages de la vie politique. On se disputait dans les chambres ; on s'aimait à l'Académie. Le plus illustre de ses adversaires me disait de lui, le jour même de sa mort : « Il ne m'a jamais épargné ; je l'ai toujours combattu et toujours aimé. » Il nous revenait sans cesse, souvent fatigué de la lutte, jamais vaincu ; car il appliquait volontiers aux inévitables revers de sa vie militante le mot de Montaigne : il avait de « triomphantes défaites ». Ici, il oubliait tout. Très-attentif aux questions de lexicologie pure, la connaissance profonde qu'il avait des principales langues de l'Europe lui donnait une sorte d'autorité dans l'étude et l'éclaircissement de la nôtre. Ce souci de la langue le suivait partout, même dans sa famille. Un jour, une ses filles, religieuse au couvent du Sacré-Cœur, lui adressa une phrase tirée de Bossuet : « Pour la définition du mot *âme,* disait-elle, à la prochaine séance de l'Académie. »

La réception du comte de Montalembert, en 1852, avait eu un double et incomparable éclat ; il avait été reçu par M. Guizot. L'Académie n'était alors, pas plus qu'elle ne l'est devenue depuis, une citadelle d'impiété. On n'y entrait pas, comme dans une place de sûreté pendant les guerres de religion, mèche allumée contre les incrédules ou les

dévots. On y venait, on y vient encore, pour y tenir sa place dans cette représentation, deux fois séculaire, de l'esprit français. On consulte l'Académie, on accepte ses définitions ; on se pare de ses couronnes : on recherche ses suffrages ; mais c'est tout, et si on lui attribue dans le relèvement ou la défaillance de la foi religieuse, selon les temps, une action qui ne lui appartient pas, vous verrez bientôt par vous-même qu'elle n'a mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Richelieu, le premier, avait donné l'exemple de ne demander aux membres de notre compagnie, alors naissante, que des services littéraires. L'Académie était sa fille ; il s'y confiait, non sans quelques accès de colère paternelle, quand il la trouvait trop rétive dans l'admiration de ses œuvres. Un jour qu'il avait ainsi déchiré avec humeur une page de critique trop peu complaisante, la nuit venue et ne dormant pas, il se ravisa. Puis, dit le conteur de cette anecdote, « il fit une chose sans comparaison plus estimable que la plus belle pièce de vers qu'il eût pu faire », il commanda de ramasser et de coller ensemble les morceaux de ce papier qu'il avait dispersés, et, après l'avoir lu d'un bout à l'autre, il envoya éveiller Boisrobert pour lui dire « qu'il voyait bien que Messieurs de l'Académie s'entendaient mieux que lui à ces matières, et qu'il n'en fallait plus parler ».

M. de Montalembert se rassurait et s'appuyait volontiers sur cette supériorité de l'Académie dans les questions de goût ; il s'y laissait aller doucement ; mérite facile, parmi tant d'autres qualités brillantes et puissantes, d'avoir été

un confrère affectueux et fidèle; vous ne m'avez laissé à célébrer que celui-là. Cherchons pourtant. Vous n'avez peut-être pas eu le temps, Monsieur, de tout dire; et l'Académie, par l'organe du plus humble de ses critiques, se demande sans doute si dans ce manteau de pourpre magnifique dont s'enveloppait l'orateur (j'emprunte cette image à Fénelon), il y avait l'étoffe d'un écrivain?

M. de Montalembert disait, un jour, au meilleur et au plus ancien de ses amis : « Si j'avais vécu au moyen âge, j'aurais été ou un moine tranquille et savant, ou un chevalier enthousiaste, énergique, attaché à quelque souverain, — ou peut-être j'aurais été moi-même chef de parti (1). » — Moine, il n'est pas prouvé qu'avant de prononcer ses vœux, l'auteur d'*Élisabeth de Hongrie* n'aurait pas sauté pardessus les murs du couvent. Homme de cour, je lui appliquerais volontiers le mot qui s'était dit d'un de ses ancêtres, gentilhomme de la chambre de François Ier : « Plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi! » Chef de parti, passe! Et encore, vous savez, Monsieur, vous qui le connaissiez si bien, pourquoi ce rôle, qu'il n'a jamais eu, ne lui convenait pas. « Dieu merci, écrit-il, après la révolution de juillet, avec une naïveté triomphante, désormais il faudra être de l'opposition pour être religieux! » Le mot dit tout. Il aimait mieux prier, parler, écrire, combattre, que gouverner.

Avait-il du moins, en dehors de ces rôles que son souvenir rêvait au moyen âge, une véritable vocation d'écri-

(1) *Lettres du comte de Montalembert à un ami de collége, publiées dans le Contemporain.* (Juin 1872 à mars 1873.)

vain? Je le crois. Pour trouver l'écrivain dans « ce dernier-né de l'hérédité parlementaire » comme l'appelait Sainte-Beuve, il faut à la vérité écarter autour de lui toute occasion de discours public, boucher toutes les issues par où peut passer l'éloquence ; il faut qu'il n'y ait à sa portée, ni une chaire, ni une tribune, ni un pupitre derrière lequel il puisse parler à vingt personnes assemblées, il faut cela ; mais c'est justement une privation de ce genre qu'il a subie pendant les premières années de sa jeunesse, quand il écrivait sa rude légende : *Sainte Élisabeth,* et pendant les quinze dernières de sa vie, quand il élevait cet austère monument où devaient s'abriter, sous sa vivifiante inspiration, les *Moines d'Occident.* C'est ainsi que nous avons vu, peu à peu, l'écrivain se substituer au grand orateur, forcément retraité, que l'Académie avait choisi pour représenter ici, avec quelques élus de la parole publique, le génie même de l'éloquence.

Écrivain, il l'était à sa manière : ni concision affectée, ni recherche ingénieuse, ni industrie de rhéteur, ni savante ciselure, ni laborieuse singularité ; mais le souffle, ce mot dit tout, le souffle d'une âme toujours émue, l'accent d'un cœur épris de belle passion pour toutes les bonnes causes, menacées ou perdues ; et par-dessus tout, ce qui est la marque distinctive de son esprit, la qualité maîtresse de son talent, une sincérité supérieure, presque irrésistible dans son généreux excès, une sincérité, dirai-je, à tout risque et à outrance. C'était, si naturelle qu'elle fût, sa manière.

Une telle qualité ne saurait, non, Monsieur, tourner en défaut littéraire, quand elle est dirigée par un goût pur et une plume honnête. Dans le gouvernement des hommes,

les grands politiques vous diront si cette sincérité à brûle-pourpoint est une qualité ou un défaut. Quant à lui, pendant toute sa vie et à tout propos, il a dit la vérité sans ménagement, sans prudence d'esprit, non sans grandeur d'âme, à ses adversaires, à ses amis, à ses ennemis d'un jour ou d'une année (il ne les gardait pas longtemps), à ses frères d'armes en politique, à ses coreligionnaires devant le Christ.

Était-ce un rôle commode? Il n'y songeait pas. M. de Montalembert n'avait pas seulement le goût de la lutte, il éprouvait une sorte d'héroïque jalousie devant les persécutés et les martyrs : « André Chénier a toujours été un de « mes favoris, écrit-il à son digne ami; je suis étonné que « tu ne m'aies pas nommé la *Jeune Captive* parmi celles de « ses poésies qui t'ont le plus enchanté. Comme toi, je « trouve sa destinée sublime; *c'est une destinée comme il nous « en faudrait une!* Il fut traîné à l'échafaud avec un marquis « de Montalembert, proche parent de notre branche. » Il écrivait ces lignes à dix-neuf ans; il les eût signées toute sa vie.

Difficile devant les hommes, un tel rôle n'était pas sans péril devant Dieu. « L'imagination, disait M. de Montalembert, a absorbé presque toutes mes facultés, et si j'étais réduit à mes propres ressources, et dépouillé de tous les avantages factices qui résultent de l'état de la société, je serais un bien pauvre homme... » Il se jugeait mal, mais il disait vrai; tout jeune, l'imagination le dominait; elle l'a accompagné dans un merveilleux rayonnement d'esprit, d'érudition, d'ardente activité, de relations multiples, de correspondances infatigables, jusqu'au tombeau. Partout

cette brillante maîtresse de sa vie lui a fait obstacle, le servant sans l'asservir, l'entraînant sans le dérouter, mêlée à ses actes et dominée par ses principes. Il avait, s'il m'est permis de parler ainsi, un esprit souvent flottant sur un caractère toujours solide. Il était sûr de se retrouver toujours; et aussi avançait-il, ne se reposant guère qu'à son corps défendant. C'est ainsi qu'il allait avec une sorte d'intrépidité sereine à de certaines entreprises qui, au sens du vulgaire, ressemblaient à des aventures; qu'il écrivait malgré le Pape dans l'*Avenir,* étant très-papiste; qu'il faisait de l'opposition au roi votre père, étant très-royaliste; qu'il attaquait l'Université, étant très-classique; qu'il s'était rallié un moment à la dictature de 1852, étant très-libéral; et enfin qu'il est mort contradicteur véhément d'une doctrine, devenue un dogme, dont l'auguste promoteur avait toute sa tendresse. Le comte de Montalembert pouvait s'agiter ainsi à la surface ou sur les confins de sa foi, politique ou religieuse, sans se compromettre. Le fond résistait, vous l'avez très-bien dit. Il eût porté bien d'autres épreuves. L'agitation superficielle de son orageuse vie, comme le flot qui vient battre la falaise inébranlable, venait se calmer et se perdre au pied de la croix.

Parmi ceux qu'il honorait de sa confiance, même en dehors d'une rigoureuse orthodoxie, qui n'a souvenir de quelques entretiens confidentiels, qui ne possède quelque lettre intime où s'épanchait ce grand cœur, tout palpitant des alarmes que lui causait la dangereuse exaltation des plus saintes vertus! mais son vrai confident, parmi ces angoisses de sa foi, ce n'était pas l'amitié seulement, c'était le public. « Tant qu'une chose ne soutient pas la publicité,

disait le père Lacordaire, elle n'est pas à sa plus haute puissance... » Là était le péril. La sincérité du comte de Montalembert, honneur et tourment de sa vie, flamme qui éclairait et qui brûlait, ne lui laissa donc, pendant ses dernières années, aucun repos; elle l'épuisa presque plus que la maladie qui le rongeait.

Mais nous, spectateurs de cette lutte douloureuse, comment n'en aurions-nous pas ressenti l'angoisse et recueilli la leçon? Croyait-il, lui, le premier catholique du monde parmi les laïques, et croyaient-ils aussi, eux, les princes ou les docteurs de l'Église qui avaient écrit, disserté, parlé si haut, que leur voix n'aurait aucun écho sur la terre, même si elle n'arrivait pas jusqu'au ciel? que leur véhémence ne laisserait aucune trace? qu'ils supprimeraient, le jour de leur contrition, les yeux qui avaient vu, les oreilles qui avaient entendu? J'ai vu des esprits hésitants jusqu'alors devant le sublime mystère d'une religion révélée, attirés vers elle par le sincère effort de ses plus fidèles défenseurs pour marquer, devant le premier et le plus auguste des pouvoirs de l'Église, la limite de l'obéissance. Pour d'autres, sans doute, l'attrait est plus grand encore de l'humilité après la lutte, de la résignation après la défaite! C'est bien ce spectacle qu'eût donné notre pieux confrère.

Un de ses plus habiles biographes, une Anglaise protestante, raconte que, dans un des derniers entretiens du comte de Montalembert sur ces terribles problèmes, quelqu'un lui dit : « Si l'infaillibilité est proclamée, que ferez-vous? — Je lutterai jusqu'au dernier moment, dit-il. — Mais au dernier moment, que ferez-vous?... » Le malade se souleva vivement sur sa chaise d'agonie, et avec cet

accent animé que sa voix avait retrouvé, se tournant vers l'interrogateur : « Ce que je ferai ? J'ai toujours dit que le « pape est un père. Eh bien, il y a des pères qui nous « demandent parfois des choses contraires à nos idées. On « y résiste tant qu'on peut ; mais quand on est à bout de « raisonnement, quand le père insiste, l'enfant se soumet. « Je ferai comme l'enfant (1). »

Vous avez sagement fait, Monsieur, de ne pas mettre le pied sur ce terrain brûlant de la controverse religieuse, où je ne saurais non plus me hasarder davantage. Madame de Sévigné disait un jour au comte de Bussi : « Sauvons-nous « avec notre bon parent saint François de Sales. Il con- « duit les gens en paradis par de beaux chemins... » Le comte de Montalembert avait choisi la voie douloureuse... « Homme de guerre dans la vie civile », comme on l'a si bien nommé, il n'était pas entré trop désarmé dans la vie religieuse ; son arme, offensive et défensive, c'était cette grande puissance de la sincérité qui s'est communiquée, avec un si incomparable relief, à son talent d'écrivain.

En lui, l'écrivain, si spontané qu'il pût paraître, s'appuyait à un sérieux érudit. On ne saurait dire par exemple ce qu'il a réuni de documents, compulsé de vieux manuscrits, fouillé de bibliothèques, visité d'églises et de monastères pour en tirer ses livres, qui semblent écrits dans la cellule d'un bénédictin, avec une fenêtre ouverte sur le monde ; car c'est un des caractères de son talent : son inspiration est religieuse ; sa plume est laïque ; elle semble toute trempée dans l'expérience mondaine ; elle a les fré-

(1) *Memoir of count de Montalembert*, by Mrs Oliphant, tome II, p. 397.

missements sympathiques, les ressouvenirs, les passions de la vie active ; souvent véhémente, incisive, cruelle jusqu'à l'outrage, jamais déclamatoire ni vulgaire. Avant de vous juger, l'auteur a instruit votre cause ; il l'a étudiée à fond, il vous a examiné, interrogé, avec le sang-froid d'un juge anglais. Pas une de ces vives brochures, dont quelques-unes étaient de vrais livres, et qui mettaient tour à tour sur la sellette d'angoisse le Russe implacable, le Virginien possesseur d'esclaves, l'Italien envahisseur des États de l'Église, la Grande-Bretagne pesant sur la faible Irlande, tous les persécuteurs confrontés avec leurs victimes, pas un de ces livres qui n'ait donné lieu de la part de l'écrivain à une vaste enquête dont ses cartons étaient remplis. Je n'oublierai jamais la visite que je fis, quelque temps après sa mort, dans cette biblothèque où il avait passé, avec une résignation si clémente à la douleur, les derniers mois de sa vie. J'y fus introduit par cette noble et vaillante femme que l'irrésistible attrait de deux âmes créées l'une pour l'autre avait si doucement unie à sa destinée. Elle voulut bien m'initier au secret de cette information si rare que j'avais toujours admirée dans les œuvres de son mari, et dont le mérite était justement d'être associée à toutes les ardeurs d'une exécution rapide, véritable improvisation écrite. Je vis et je touchai de ma main ces nobles reliques d'un travail incessant, ces notes à tout propos, sur tout sujet, ces extraits sans nombre, ces fragments de tous les écrits du temps, tout un trésor de recherches, amassé avec un soin opiniâtre ; le tout classé dans ce bel ordre qui est presque toujours, dans les hommes vraiment supérieurs, le serviteur du génie. On ne sort pas, je l'assure,

avec plus d'émotion d'un lieu consacré par quelque sainte commémoration que je ne sortis de ce sanctuaire de l'érudit laborieux, à qui Dieu semblait n'avoir donné la facilité de l'esprit que comme un piége dont il devrait se défier toute sa vie.

Il fallait en prendre son parti : quand M. de Montalembert n'eut plus ces grandes occasions d'éloquence que la vie publique lui avait prodiguées, il en retrouva l'inspiration plus contenue, sous forme de style, à son foyer ; et c'est ainsi qu'il peut être classé, dans une sorte de genre mixte, assez peu définissable, parmi les plus éminents écrivains de notre langue. Quel entrain ! quelle verve ! Et en même temps combien de mots gravés pour ainsi dire au ciseau et qui éclatent par le relief ! Il dira par exemple, parlant de Lacordaire, assiégé de visiteurs importuns : « Il les accueillait avec ce silence glacial *dont personne n'a* « *poussé l'audace* aussi loin. » Il montrera la sainte Élisabeth « *déracinant de sa vie* et brisant dans son cœur tout ce « qui avait pu s'y placer à côté de Dieu. » — « L'ambi- « tion, la science sont aujourd'hui, dira-t-il, poussées si « loin qu'il est impossible qu'une foule d'âmes ardentes et « généreuses *ne retombent pas en gémissant sur elles-mêmes,* « après avoir vu briser leurs espérances... » et ailleurs : « Le sublime est *le son que rend une grande âme !* » — « Ce « n'est plus aujourd'hui le mystère qu'on nie, disait-il « devant l'Académie en 1852, c'est l'évidence ; la foi a dis- « paru pour faire place *au fanatisme de l'impossible...* »

Sa correspondance a une autre sorte d'originalité qui semble peu conciliable, au premier abord, avec sa fière nature. Elle fourmille de *meâ culpâ,* de retours humiliés sur

lui-même, de contradictions franchement avouées, de confessions tantôt sur la médiocrité de son talent, tantôt sur son impuissance philosophique.

Un des plus curieux exemples de cette résipiscence si facile à sa sincérité, et que son style de cristal reproduit si bien, c'est la lettre qu'il écrit un jour à M. Cornudet, cet ami de collége, un si digne écho de sa pensée, auquel il avait proposé un plan de vie commune. Quelque temps après cette ouverture, il a réfléchi, il s'est ravisé ; il n'aime pas moins son ami ; plus il l'aime, moins il veut vivre avec lui... « J'ai pensé, dit-il, sérieusement à notre projet. Il « m'a fallu bien de la peine pour percer ces apparences « enchanteresses, afin d'en voir le fond; j'y ai enfin « réussi... Crois-tu que notre amitié, maintenant aussi par- « faite qu'elle peut être, gagnera à ce rapprochement, non « pas plus intime, mais seulement plus fréquent? Tu sais « combien je suis vif, impatient et difficile ; tu sais que tu « n'es pas trop patient de ta nature : crois-tu qu'en nous « voyant ainsi à chaque instant de la journée, nous ne nous « exposerons pas à faire rejaillir l'un sur l'autre nos con- « trariétés et notre mauvaise humeur passagère? Ne de- « vrions-nous pas réserver notre commerce amical pour « nos heures de récréation ou de travail, et en faire plutôt « une jouissance qu'une habitude?... »

Vif, impatient, difficile, son style donne par moment raison sur ce point à cette confidence sur son caractère. La vivacité, puis le sarcasme, enfin la colère y éclatent, sans qu'il les retienne. S'il plaisante, la malveillance n'y est jamais, mais il ne sait pas se défendre de la raillerie. Son biographe anglais dit de lui que « son esprit d'observation

« était si rapide, et sa conception si prompte, qu'il lui « arrivait parfois d'arrêter une sottise sur les lèvres d'un « étourdi, avant que la phrase qui la contenait fût ter- « minée.; et même il ne se refusait pas la malice de l'ache- « ver pour la compagnie ».

Est-ce la Rochefoucauld qui a dit : « C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit? » En France, un homme qui s'est distingué à la guerre, dans les luttes du barreau ou de la tribune, par des œuvres scientifiques ou des travaux d'érudition ; un homme qui aura illustré son pays par l'éloquence ou qui l'aura sauvé par son intrépide sagesse, trouve encore le moyen d'être un homme d'esprit, même en étant autre chose. C'est là ce qui cause, dit-on, la jalousie des autres nations : ne pouvant imiter l'esprit français, elles en médisent, et, bien qu'elles nous prennent souvent nos livres, nos comédies, nos romans, nos modes, sans parler de nos ridicules, cet esprit que tout le monde copie est décrié par tout le monde. M. de Montalembert avait bien de l'esprit, à ses dépens quelquefois, plus souvent aux dépens des autres. Il a eu des mots terribles, que tout le monde se rappelle. Il n'en a jamais fait. Il aimait la gloire, il ne courait pas après la vogue ; il a dit quelque part : « J'ai trop aimé la guerre, » oubliant que Louis XIV l'avait dit avant lui. Il ne savait pas être ingénieux aux dépens de la saine morale. Il n'eût jamais prononcé ce mot trop fameux : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. » Mais il a écrit cette phrase immortelle dans sa simplicité énergique : « Le pouvoir de tout faire n'en donne pas le droit. » Voilà comment parlait sa conscience. L'écrivain ne l'a jamais sacrifiée à sa rhétorique.

Si j'essayais de résumer, en finissant, l'action qu'il a exercée presque au sortir de l'adolescence jusqu'à sa mort, — il a été, dirais-je, un hardi défenseur de la vérité à la face du monde, envers et contre tous. Un critique a remarqué justement qu'il avait eu « de l'autorité dès sa jeunesse ». Tacite invoque, au début de l'*Agricola,* contre les crimes de la tyrannie, ce qu'il appelle « la conscience du genre humain » ; puissance redoutable en effet, si elle avait à son service des généraux et des légions. Elle n'a trop souvent pour sa défense que des philosophes et des écrivains. M. de Montalembert était un de ces champions résolus de la conscience humaine. Un tel rôle avait une vraie grandeur. Nous avons tous, dans la vie civile, un code qui protége et régit nos droits ; dans l'ordre politique des constitutions, plus ou moins, qui règlent nos rapports avec la cité et avec l'État ; dans l'ordre moral, le prêtre nous dirige, ou la philosophie nous éclaire. Pour le droit des gens, quelle règle, si ce n'est la force? Cherchez, à la place des traités que vous avez détestés pendant un demi-siècle, ceux qui, depuis dix ans, les remplacent. Comptez depuis deux siècles les pays que la force a transportés d'une domination à une autre, ceux dont elle a détruit la nationalité, ceux dont elle a exigé une rançon monstrueuse, en les mutilant. Cette grande conscience du genre humain, rien ne la protégerait dans l'histoire et ne la défendrait dans le présent, si ce n'était la voix isolée, calomniée, raillée, de quelques hommes généreux.

Ce rôle de justicier au nom du droit public, M. de Montalembert l'a rempli, sans autre mandat que sa foi, sans contraintes oppressives, sans orgueilleux appareil, par ses

discours, plus souvent par ses écrits, avec une audacieuse sincérité. Regarder en face, les yeux dans les yeux, son auditeur ou son lecteur, pour lui c'est même chose. Orateur ou écrivain, c'est avec ce signe d'une confiance suprême qu'il nous apparaît, à distance déjà, comme un des vrais témoins de Dieu sur la terre, dans la lutte éternelle du bien et du mal.

Le portrait que vous avez tracé d'un tel homme restera, j'en suis sûr, parce que vous êtes allé droit à ces grands traits de sa forte et originale nature.

J'aurais voulu me taire; l'Académie, veuve d'un si illustre confrère, ne le pouvait pas. Mais le souvenir qu'elle gardera de votre réception, Monsieur, c'est cette fortune, si imprévue au moment où le comte de Montalembert venait de mourir, qui a donné pour panégyriste public à ce fils des croisés, devenu un si persévérant organe de l'esprit nouveau, un prince catholique et libéral comme lui, digne héritier du grand roi qui a fait l'édit de Nantes, et qui est resté vivant dans la mémoire du peuple, en dépit de tout!

DISCOURS

DE M. LITTRÉ

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 5 JUIN 1873, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. VILLEMAIN.

MESSIEURS,

J'avais hâte de paraître dans cette enceinte et de vous témoigner ma profonde reconnaissance. Et pourtant j'en ai volontairement retardé le moment. Chacun a son point d'honneur; le mien a été de ne vous remercier qu'après avoir terminé jusqu'à la dernière ligne le travail pour lequel vous m'avez admis dans votre illustre compagnie. Toute œuvre de longue durée, qui n'est pas achevée, peut ne jamais l'être. Je ne suis plus exposé à ce mécompte. Il est vrai que j'arrive âgé au terme de mon labeur; mais cela même n'est pas sans une paisible satisfaction, celle que La Fontaine prête à son vieux planteur d'arbre.

Quand l'Académie, il y a maintenant plus de deux siècles, entreprenait son dictionnaire, elle faisait une œuvre qui fut et qui demeure excellente. Mais le temps marche, les recherches s'accumulent, les méthodes se renouvellent, et l'on en vient à demander aux langues leur histoire, leur étymologie et, si je puis ainsi parler, toutes les pièces qui constatent à chaque période leur état civil. Quand les fruits sont ainsi mûris, il n'est pas difficile de les cueillir. Naturellement, un homme qui appartenait depuis plusieurs années à l'Académie des inscriptions conçut le projet d'unir le passé de la langue à son présent; et il ne fallut plus pour cela que de la patience qui ne manque guère aux érudits, et du temps qui manque parfois aux jeunes.

En 1835, M. Villemain terminait la préface de la dernière édition de votre Dictionnaire par ces mots : « Sans confon-
« dre l'usage et l'archaïsme, sans prétendre renouveler la
« langue en la vieillissant, on peut en rechercher l'histoire
« dans un travail qui, profitant des notions nouvelles ac-
« quises à la science étymologique, marquerait la filiation
« graduelle, les transformations de chaque terme, et le sui-
« vrait dans toutes les nuances d'acception, en les justifiant
« par des exemples empruntés aux diverses époques et à
« toutes les autorités du langage littéraire. Le premier essai
« de quelque partie d'un tel recueil pourra seul en montrer
« tout le piquant intérêt et l'utile nouveauté. » L'utile nouveauté et le piquant intérêt! Me permettra-t-on de me faire ma part dans ce présage de votre secrétaire perpétuel? Je n'hésite pas à revendiquer l'utile nouveauté pour mon œuvre. Quant au piquant intérêt, M. Villemain lui-même m'a dégagé de tout embarras, en s'en remettant aux lec-

teurs, et en se demandant s'il y a des lecteurs de dictionnaires.

Cette préface ingénieuse et belle de votre secrétaire, je ne la quitterai pas sans y remarquer une toute petite particularité : elle contient des mots qui ne figurent pas dans le Dictionnaire ; j'ai eu à les inscrire en les mettant à sa charge. Non que je l'en blâme, lui qui, suivant l'expression d'un des poëtes renommés de cette Académie, fut « l'orateur di-« sert qui avait toutes les grâces de la parole, et l'écrivain « consommé qui possédait toutes les élégances du style. » Non que je m'en plaigne, moi qui me complaisais à recueillir aussi bien dans le néologisme autorisé que dans l'archaïsme digne de revivre, ce qui pouvait compléter le tableau de la langue. M. Villemain fit alors ce qu'on a fait de tout temps avant lui. Le siècle de Louis XIV n'est pas plus exempt de ce péché nécessaire que notre dix-neuvième siècle ; et, quand de *mercenaire* Bossuet tira *mercenarité*, ce contemporain de la première édition de votre Dictionnaire y aurait vainement cherché le mot qu'il hasardait.

Au commencement de l'année 1812, M. Villemain, qui, presque avant l'âge de la conscription, était déjà maître de conférences à l'École normale, voit entrer dans la salle où se tenait l'assistance M. le comte de Narbonne, aide de camp de l'empereur, accompagné de quelques amis connus dans le monde et dans l'enseignement. La leçon commencée continua, il y fut question du *Dialogue d'Eucrate et de Sylla* et des meilleurs passages du *Marc-Aurèle* de Thomas. L'Université, en sa qualité d'œuvre nouvelle, était dès lors fort attaquée de différents côtés; cette inspection d'un genre nouveau fut très-remarquée et fit raisonner beau-

coup. En effet, l'empereur, alors si puissant et si victorieux, qui, au dire de M. de Narbonne, n'était inquiet que d'une chose au monde, les gens qui parlaient et, à leur défaut, les gens qui pensaient, eut, au sujet de cette visite, une conversation avec le visiteur. Il en résulta des objections et des avertissements dont M. de Narbonne voulut bien redire au jeune professeur quelque chose pour son bien.

Pour son bien! Que serait devenu, si le régime impérial eût duré dans la guerre et la conquête, que serait devenu ce brillant jeune homme à qui M. de Narbonne s'intéressait, et que M. de Fontanes honorait de son amitié et de sa protection? et quelle issue aurait trouvée, je ne dis pas son avancement dans le monde, mais son avancement dans les lettres et dans la renommée qu'elles procurent? Bientôt, au milieu des nouvelles circonstances de la France, tout cela s'ouvrit de soi-même; et M. Villemain prit dans les lettres une éminence qu'il posséda jeune et qu'il possédait encore à la fin de ses jours.

Rien n'y manqua, pas même l'éclat des chaires voisines. La philosophie et l'histoire se faisaient entendre avec non moins d'éloquence que la littérature, captivant une jeunesse avide de belles paroles, de libres accents et de hautes pensées.

Rien n'y manqua, pas même de la disgrâce comme en amenait la politique, et de la popularité comme en amenait ce genre de disgrâce. J'ai été de ceux qui applaudirent alors M. Villemain. Le pays sortait de souffrances, suite des guerres impériales. Tout nous excitait à l'étude et au travail, la voix de nos maîtres et l'inspiration secrète du patriotisme. Le plus grave des poëtes, Dante, a dit dans son

langage énergique qu'il n'est pas de douleur plus grande que de se rappeler le bonheur passé dans la misère présente. Cela est vrai aussi des nations; il est dur de se souvenir des belles années en des désastres plus profonds que ceux de 1814 et de 1815.

Rien n'y manqua, pas même les succès politiques et les ministères. Les mobiles destinées de notre pays viennent déranger les vocations assurées, et troubler les retraites profondes. A son tour, M. Villemain eut à faire autre chose que des livres, et à inscrire son nom dans le service direct du pays.

On peut, même littérairement, avoir le regret de cesser trop tôt d'être ministre. A côté du traité d'Aristote sur la *Politique,* il est un livre dont tous les érudits déplorent la perte, c'est son grand recueil des constitutions de l'antiquité. Très-certainement ce recueil avait été traduit en arabe; et il n'est pas tout à fait impossible que quelque exemplaire se trouve dans les bibliothèques musulmanes. M. Villemain ministre avait projeté d'envoyer des chercheurs dans le Maroc. Je le laisse parler : « A qui appar-
« tiendrait-il plus qu'à la France de poursuivre une telle
« recherche par droit de voisinage et d'alliance? Y réussir
« ne serait pas le moindre fruit de la bataille d'Isly. Cette
« observation, loin d'être irrespectueuse pour la gloire
« militaire, est si juste qu'un noble général, M. le maréchal
« Bugeaud, dont l'esprit actif prenait feu sur tout projet
« d'utilité pratique ou d'œuvre intelligente, avait vivement
« acccueilli la pensée d'une mission arabe-hellénique dans
« le Maroc. Un orientaliste connu par des travaux analo-
« gues à la recherche projetée, M. de Slane, aurait accepté

« cette tâche que nul n'eût mieux remplie, et que je m'em-
« pressais de lui offrir, selon mon pouvoir officiel d'alors.
« Quelque scrupule politique fit retarder une visite même
« littéraire dans le Maroc. Et, dans l'intervalle, bien des
« choses changèrent : le ministre (et c'était la moindre de
« ces choses) disparut de l'administration avec son plan de
« découverte ; plus tard, le gouvernement fut enlevé, selon
« l'expression arabe, comme une tente posée pour une
« nuit. » Cette phrase attristée de M. Villemain sur la chute du gouvernement qu'il aimait porte plus loin que le moment où il l'écrivit ; et cette tente posée pour une nuit ne caractérise pas seulement la monarchie de Louis-Philippe.

Quand, affligé d'une grave maladie, M. Villemain eut donné sa démission de ministre, le gouvernement du roi s'occupa avec un intérêt empressé de lui et de sa famille ; et l'on songea à faire accorder par les chambres, comme témoignage et récompense publique, une pension de quinze mille francs, reversible à ses enfants. Cela s'était préparé à l'insu de M. Villemain, encore souffrant ; dès qu'il en fut informé, il réclama avec insistance auprès du président du conseil, M. le maréchal Soult, pour qu'il ne fût donné aucune suite à cette proposition. On objectait qu'il avait fait abandon, en entrant au ministère, d'une place importante et à vie. A quoi M. Villemain répondait dans sa lettre au maréchal : « L'abandon permanent de cette place est un sacrifice qui
« ne veut pas de dédommagement, et qui prouve seule-
« ment que mon association au cabinet formé sous votre
« présidence a été aussi désintéressée que fidèle. » Pour son avenir et celui de ses enfants, il s'en remettait sur la

fortune modique qu'il possédait et sur le travail, dont il acceptait la perspective.

C'est pendant ce ministère que M. Villemain fut reçu dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il y fut accueilli avec une joie particulière par un savant homme qui m'honora de beaucoup d'amitié, et à côté de qui je travaillai, pendant plusieurs années, à cette histoire littéraire de la France, commencée par les bénédictins, continuée par l'Institut. M. Victor Le Clerc y a marqué son passage par son tableau des lettres françaises au XIVe siècle, grande page d'histoire aussi bien politique et sociale que littéraire. Je ne m'égare point en associant ici à M. Villemain M. Victor Le Clerc; car ils furent condisciples, tous deux éminents et tous deux liés par ces souvenirs du jeune âge qui sont, en soi, une intime liaison.

Dans cette candidature je poussai, plus jeune et rigoriste, mais académicien peu équitable, le scrupule jusqu'à refuser à M. Villemain ma voix, parce qu'il la sollicitait étant ministre. Et je la refusai non sans regret, car je lui étais fort reconnaissant d'une faveur que je n'acceptai pas, mais qui me toucha grandement, car elle me fut offerte pour alléger un de ces chagrins profonds que cause la disparition, au foyer domestique, de ceux qu'on aime.

L'antiquité classique avait un charme infini pour M. Villemain. De son temps, un cardinal italien, célèbre par plusieurs trouvailles, découvrit dans un vieux manuscrit, sous un texte insignifiant, des lignes précieuses, grattées mais encore lisibles. Ces lignes contenaient de grands fragments d'un livre perdu de Cicéron, son *Traité de la République*.

Avant qu'il eût été livré à la publicité, M. Villemain le traduisit. Sa joie fut profonde (et quel érudit ne la ressentirait pas?) à lire le premier un grand et beau texte retrouvé. « J'avais, dit-il, commencé cette traduction avec « enthousiasme, si le mot n'était pas bien ambitieux pour « un traducteur : il y avait un charme d'illusion dans ce « travail, dans cette jouissance exclusive d'un chef-d'œuvre « si longtemps inconnu. On m'envoyait les feuilles de « Rome à mesure qu'elles étaient enlevées au précieux « manuscrit. Je les attendais avec impatience : j'étais « comme un Gaulois quelque peu lettré, un habitant de « Lugdunum ou de Lutetia, qui, lié avec un citoyen de « Rome par quelque souvenir de clientèle ou d'hospitalité, « aurait reçu de lui successivement et par chapitres déta- « chés le livre nouveau du célèbre consul. »

M. Villemain, comme Voltaire, aimait Cicéron. Pourtant, tout en se complaisant dans ces pages inédites, il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'en ce sujet la manière de composer de l'illustre Romain est surtout oratoire et beaucoup plus morale que ne sont les réalités. Il remarque que son livre est une exhortation au patriotisme, un panégyrique de Rome, et peut-être un manifeste adroit en faveur du Sénat. Il s'étonne que Cicéron ne sache concevoir à tous les maux qui alors assaillaient Rome d'autre remède qu'un retour à l'antiquité et à la république de Scipion. Mais il se répond aussitôt que, justement, ce qui manqua à la civilisation ancienne ce fut de n'avoir qu'un passé et point d'avenir, à la différence de la civilisation moderne qui est d'autant plus sûre de son avenir qu'elle connaît mieux son passé. Enfin, toutes ces réserves faites, il revient, et à juste titre, à son

admiration classique, disant que ce caractère, ce langage de l'antiquité est, à lui seul et par lui-même, un objet d'instruction et d'étude, un enseignement pour l'érudition et le goût.

Je demande pardon à l'Académie française de lui dérober de la sorte M. Villemain au profit d'une autre académie. Mais je n'ai pas voulu oublier qu'avant d'être ici le successeur de M. Villemain, j'ai été ailleurs son confrère. Il est parmi vous, Messieurs, des érudits que l'Académie des inscriptions appelle dans son sein, et parfois aussi vous faites à l'érudition l'honneur de l'admettre parmi vous.

Mais ceci n'est qu'un épisode. Le vrai domaine de M. Villemain a été dans les lettres et particulièrement dans l'histoire littéraire. Il a tant surpassé le célèbre cours de Laharpe, qu'il n'y a point d'intérêt à les comparer. Un goût plus sûr et plus élevé le dirige, et il possède un souvenir toujours si présent des plus exquises beautés des littératures anciennes et étrangères qu'à la fois il plaît et instruit bien plus que son prédécesseur.

« Villemain.... une des admirations durables de ma vie, « le vrai maître, j'allais dire le créateur, en France, de la « critique moderne qu'il a fécondée par l'érudition, éclai- « rée par l'histoire, animée par l'éloquence, » a dit un des membres de cette Académie dont je fus le condisciple et qui m'enleva même, il y a beaucoup plus de cinquante ans, une palme dans les luttes juvéniles des colléges. Ne retranchons rien à cet éloge, vérifié de point en point dans le tableau de la littérature française au XVIIIe siècle.

Aux premières pages de ce mémorable ouvrage qui dépeignent l'état des lettres françaises à la mort de Louis XIV, un mot de fâcheux augure est écrit et souvent

répété, c'est le mot décadence. Faibles, bien faibles sont les successeurs des grands hommes qui avaient illustré l'âge précédent; et, de même qu'on avait comparé non sans une satisfaction orgueilleuse le siècle de Louis le Grand au siècle d'Auguste, on pouvait craindre que la ressemblance ne s'étendît plus loin, et qu'à la perfection des œuvres ne succédassent la corruption du goût, la dégradation de la langue et la chute graduelle de l'idéal littéraire.

Mais les destins modernes sont fort différents des destins antiques. L'activité ne tarda pas à renaître dans les esprits; une nouvelle expansion littéraire se produisit, et bientôt ce triste mot de décadence doit être retiré, si l'on considère l'ardeur des intelligences, la hardiesse des pensées et le changement des horizons. Ce sont là des signes manifestes de vie, non de mort, mais d'une vie autre, tellement que les comparaisons sont difficiles, les mesures douteuses et les évaluations incertaines.

Les productions littéraires d'une époque qui a quelque prétention à la grandeur ont deux satisfactions à donner : d'abord charmer les contemporains, puis transmettre à la postérité quelques œuvres excellentes qui soient un long entretien pour les hommes à venir.

Je ne veux point entrer dans la controverse des mérites et des démérites du XVIIIe siècle, qui est encore aujourd'hui parmi nous l'objet d'attaques violentes et de louanges non moins violentes. Mais il est un fait indéniable, c'est que plaire aux contemporains fut pleinement donné à cette littérature. Même ce don ne se borna pas aux frontières de notre pays, à ceux qui parlaient notre langue. L'Europe entière se laissa captiver.

A l'intérêt qu'alors les lettres françaises suscitèrent, à l'universalité qu'elles obtinrent, se joignit comme conséquence naturelle une puissance très-effective. L'art d'écrire fut puissant et à la mode; l'esprit des lettres fit partie de l'esprit du monde, le reproduisant à la fois et l'excitant. C'est là, au dire de M. Villemain, le trait distinctif du XVIIIe siècle, c'est le fonds de son histoire.

Maintenant, l'autre satisfaction, celle que les lettres doivent à la postérité, comment le XVIIIe siècle l'a-t-il donnée? Nous sommes encore trop voisins pour parler au nom de la postérité et pour dire ce qu'elle mettra dans son trésor ou ce qu'elle laissera dans la poussière des bibliothèques. Et puis, les goûts changent, les vues s'agrandissent, les horizons s'étendent, le classique lui-même, aussi bien ancien que moderne, est exposé à des assauts romantiques qui le dérangent dans ses règles vainement déclarées immuables. Les exemples sont sans nombre ; je ne citerai que Shakespeare, dont le XVIIIe siècle commença de soupçonner et de débattre le génie et la gloire. On ne le présenta d'abord qu'adouci et corrigé. Boileau et tout son siècle auraient frémi en le voyant; heureusement ils n'en avaient jamais entendu parler. Placé entre la sereine magnificence de l'âge précédent et le souffle lyrique du XIXe siècle, l'art du XVIIIe a prodigieusement d'esprit, beaucoup de passion et beaucoup d'éloquence, trois grandes qualités qui firent sa force dans le présent et qui plaideront sa cause dans l'avenir.

En notre Europe, qui ressemble si fort à une Grèce agrandie, et où les nations forment entre elles, comme les peuplades helléniques, un système troublé, mais non dé-

truit par la guerre, les littératures sont dans un perpétuel échange d'influences les unes sur les autres. Au commencement du XVIIe siècle, la France tire ses exemples de l'Italie et surtout de l'Espagne. Le siècle n'était pas écoulé que le courant se renversa et porta de la France non-seulement sur le Midi mais aussi sur le Nord. Dans l'époque suivante, qui parut d'abord épuisée parce qu'elle sentit obscurément qu'on ne produit pas deux fois une même phase des lettres et des arts, l'esprit français fut attiré par la liberté, l'originalité, la hardiesse de l'esprit britannique, et il franchit le détroit, puisque, à ce moment, il eût été tout-à-fait inutile de franchir les Alpes ou les Pyrénées.

M. Villemain a excellé dans la peinture de cette action réciproque des deux littératures ; car il ne se passa pas un long temps, sans que, par un libre échange, l'exportation des idées égalât l'importation. L'ardeur du professeur anime tout ce que la sagacité de l'historien découvre. Qui ne se souvient du tableau de l'éloquence politique dans le parlement britannique, éloquence qui allait bientôt avoir son écho sur les rives de la Seine? Non qu'il suffise qu'une tribune existe pour que l'éloquence y devienne digne d'être gardée en souvenir et en modèle. Longtemps le parlement de l'Angleterre fit des discours, sans que ces discours eussent franchi l'enceinte de l'assemblée. Mais, dans le courant du XVIIIe siècle, l'éclat y devint extraordinaire. Les orateurs anglais aiment à citer les poëtes latins. Il y a dans Virgile deux beaux vers où il peint le soleil touchant à l'horizon du soir et donnant ses derniers rayons à une moitié du monde, et à l'autre moitié ses premiers rayons. Pitt, dans la mémorable discussion sur l'abolition de la traite

des noirs, détourna ces vers de leur sens pour en faire l'image allégorique du réveil alternatif des peuples et de la pitié secourable que les hommes se doivent les uns aux autres. Et cela, à la fin d'une longue séance de nuit et quand le lever du jour approchait effectivement. M. Villemain a senti vivement ce mouvement d'enthousiasme poétique dans une grande cause d'humanité, et l'a fait sentir à ses auditeurs.

L'histoire littéraire et l'histoire des sciences, tout en étant des domaines particuliers, remplissent cependant un office général; car c'est là que se manifestent d'une manière éminente la filiation et la comparaison, ces deux lumières de toute histoire. Suivre la naissance des choses littéraires et les comparer est ce qui, chez M. Villemain, fait la force de la conception et la sûreté de l'enseignement.

Ils commencent à n'être plus bien nombreux, ceux qui ont entendu M. Villemain dans cette glorieuse époque, alors que l'éclat du discours et cette verve heureuse qu'un auditoire charmé inspire à celui qui le charme donnent à la parole vivante une supériorité sur la parole écrite. Mais la parole écrite eut son tour. A ce moment, le gouvernement et même les partis redoutaient les mots qui quelquefois, du haut d'une chaire applaudie, tombaient au milieu d'une jeunesse studieuse mais ardente. M. Villemain fut en butte à des accusations, et, pour s'en défendre autant que possible, il fit sténographier ses leçons. Il s'en excuse en homme amoureux du style. « Moi, dit-il, qui n'aspirais guère qu'à « un certain mérite de pureté, qui avais à cet égard une « sorte de droit académique, me voilà frappé au cœur. « Mais, si l'on voit mes expressions dans leur négligence,

« on les verra dans leur impartialité, dans leur loyauté; ce « sera là mon excuse et peut-être mon titre d'honneur. » Le professeur a disparu; l'historien littéraire demeure; et l'historien est lu comme fut écouté le professeur.

Il ne fut pas accordé aux lettres du XVIIIe siècle de finir comme celles du XVIIe, par un déclin paisible. Une tempête sociale les emporta. « Ces jeux, dit M. Villemain dans « son éloge de M. de Fontanes, ces jeux qui faisaient de- « puis un siècle les principaux événements d'une société « tranquille, ces académies naguère si puissantes, ces réu- « nions ingénieuses, tous ces travaux d'une civilisation « élégante et oisive, tombèrent en un moment devant le « terrible intérêt d'une révolution commencée. »

Cette grande catastrophe pressa-t-elle ou retarda-t-elle l'évolution qui devait donner aux lettres françaises leur nouveau caractère? Qui peut le dire? Toujours est-il que, le tumulte révolutionnaire étant amorti et les guerres impériales terminées, il se fit un brillant épanouissement. Et cet épanouissement était si bien dans la nature des conditions intellectuelles et morales alors prévalantes, qu'il avait été annoncé par André Chénier, le poëte précurseur, et par Chateaubriand, le précurseur dans la prose. Au sein des sociétés qu'a faites la civilisation moderne, aucune des forces vives ne périt, elles se transforment et se rajeunissent pour plaire aux nouveaux venus dans le monde.

Tous les déclins ne sont pas suivis d'une renaissance, du moins d'une renaissance à bref délai et par une sorte de transmission directe. Parmi les studieux des lettres latines il n'est personne qui ne soit surpris et contristé de les voir sans cesse décroître depuis Auguste et finir dans une misé-

rable inanité. Rien ne les ranime ; un Sénèque, un Lucain, un Pline, un Juvénal, un Tacite, ne peuvent les transmettre ; les mauvais empereurs les accablent sans doute, mais les bons ne les relèvent pas ; et manifestement c'est une irrémédiable maladie de langueur qui les mine et les anéantit.

Dans son opuscule sur la *Corruption des lettres romaines*, M. Villemain, recherchant la cause, l'attribue au progrès du despotisme et à l'abaissement des esprits par l'esclavage. En effet le regard est immédiatement frappé par cet énorme pouvoir que la conquête du monde et la concentration de l'autorité avaient remis à une seule main. Pourtant, malgré l'apparence, c'est à quelque chose de plus profond qu'il faut demander l'explication ; et, si, dans l'empire des Césars, quelque grand intérêt intellectuel ou moral avait ému les hommes, le despotisme n'aurait pu empêcher que cet intérêt se fît jour, communiquant l'impulsion et la vie à la pensée commune. Mais à quoi s'intéressaient Rome conquérante, les peuples vaincus, la Grèce subtile, l'Égypte superstitieuse ?

Un irrécusable rapprochement tranche le litige ; et ce rapprochement, c'est M. Villemain qui le fournit. En même temps que les lettres, dirai-je officielles, de l'empire romain allaient décroissant, et au plus bas de leur décadence, une littérature nouvelle, qui s'était formée non-seulement sans le secours de l'autorité romaine, mais malgré ses menaces et ses persécutions, apparaissait dans le IVe siècle, produisait des œuvres vivantes, et promettait une vraie transformation si l'inclémence de l'histoire ne lui eût refusé un long développement. Tout le monde comprend que je parle des lettres chrétiennes. Et pourtant c'étaient bien les

mêmes hommes, c'était le même empire, et Constantin ou Théodose n'étaient pas moins absolus que Tibère ou Vespasien. Mais un souffle religieux s'était levé sur le monde romain; une doctrine qui s'emparait des cœurs et des esprits renversait les dieux et les idoles. Les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, surpassaient en érudition et en éloquence tout ce qui restait encore de sophistes païens, et le génie des lettres se remontrait sous une autre forme belle et pleine de promesses.

Le tableau que M. Villemain trace de l'éloquence chrétienne en fait foi. Et remarquons ceci, toute cette création originale est, au point de vue littéraire, un prolongement de la tradition et une émanation directe des modèles antiques. Depuis qu'on pénètre dans les catacombes et qu'on y étudie avec une si fructueuse et si ardente curiosité les plus anciens monuments de l'art chrétien, on voit qu'il se développe de la même façon, avec toute la pureté que lui donne l'art antique, avec toute la nouveauté que lui inspire la rénovation religieuse. C'était, ce semble, la voie heureuse de la transformation; et l'on peut rêver historiquement un passage direct du monde païen au monde chrétien. Mais les rêves ne sont que des rêves; la réalité, c'est l'invasion des barbares, qui rompit cette évolution naturelle, rejetant à des siècles lointains la reprise d'une littérature qui ne se rattache plus aux lettres antiques que par un mince filet de tradition.

Comment le monde d'alors, si troublé par l'implantation des barbares au sein de la civilisation, échappa à des désordres encore plus grands, c'est ce qu'un ouvrage de M. Villemain d'un genre tout différent montre avec un sens

historique bien digne d'un homme aussi versé dans les histoires littéraires. Dès 1827 on avait annoncé son livre sur le pontificat de Grégoire VII. Cette œuvre dormit longtemps, mais ne fut jamais abandonnée ; et tout à l'heure, grâce aux soins de ceux que M. Villemain a laissés derrière lui, l'histoire de Grégoire VII vient de paraître. Un volume presque entier est consacré à une introduction qui retrace le rôle de la papauté et de Rome chrétienne jusqu'au XIe siècle. « Le « temps approche, dit M. Villemain en parlant de la fin de « l'empire, où il ne restera plus de l'ancienne société que « le despotisme, de la nouvelle que le christianisme et les « barbares. » Sans doute c'est trop dire ; car il restait un fond d'organisation administrative, de culture intellectuelle et de population latine qui influa grandement sur la tradition de la civilisation commune. Mais toujours est-il que, dans le premier moment et longtemps encore après, les deux principaux acteurs du drame furent, au temporel les barbares, au spirituel le christianisme et plus particulièrement le catholicisme. En une continuité saisissante, M. Villemain montre d'âge en âge comment la papauté grandit et se fortifie au milieu de ces royautés germaines à la fois violentes et instables. La discipline catholique qu'elle régit est le suprême enseignement qui empêche la latinité de tomber au niveau de la Germanie. Le monde barbare, se réglant, devient capable d'apprendre quelque chose ; et, après les Mérovingiens bien sauvages et les Carlovingiens déjà meilleurs, commence l'ère relativement forte et florissante du moyen âge. Je dis les Mérovingiens et les Carlovingiens, car toutes les autres dynasties barbares avaient disparu, les Burgundes sous Clovis, les Ostrogoths

sous les Lombards, les Lombards sous les Francs, les Wisigoths sous les Arabes.

L'ère relativement forte et puissante du moyen âge! plusieurs trouveront que je n'en dis pas assez, tant ils l'exaltent; plusieurs aussi trouveront que j'en dis trop, tant ils l'abaissent. Quoi qu'il en soit de ce conflit d'opinions, en fait ce moyen âge eut une littérature qui lui fut propre et vraiment originale. M. Villemain ne l'a pas dédaignée; nous avons de lui un tableau de cette littérature en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre. Ce fut l'objet d'un cours fort suivi; mais, entre le moment du cours et l'époque où il fut imprimé, plusieurs années s'étaient écoulées, et de nombreuses publications avaient changé bien des éléments de l'appréciation. M. Villemain ne s'y était pas trompé : « Ces leçons, disait-il, dans la préface, furent « un essai facile à surpasser, mais dont l'influence n'a pas « été inutile au progrès des mêmes études aujourd'hui plus « répandues..... Quelques-uns des points dans l'histoire « de notre vieille littérature française ont donné lieu à des « recherches plus curieuses ou plus précises..... La langue « même du XIIe et du XIIIe siècle, longtemps mal sue par- « ce qu'on n'y supposait pas de règles fixes, n'a été ra- « menée à ces règles nécessaires que par des travaux ré- « cents. »

Ces réserves que M. Villemain fait lui-même sont suffisantes; et, comme toutes les leçons de M. Villemain, celles-ci ont des aperçus fins, des pensées ingénieuses, d'heureux rapprochements. Ce serait assez d'avoir noté ceci qui est vrai, et les restrictions qui ne sont pas moins vraies, si, en ces débats sur le moyen âge, je n'étais homme

de parti, et il est difficile, on le sait, d'empêcher les gens de parti de suivre leur pointe à tort ou à droit.

La vieille langue du XIIe siècle et du XIIIe était une belle langue. Quoi! dira-t-on, et la rouille de la barbarie? Vaine parole née d'un préjugé injustifié; il suffira d'un simple rapprochement pour donner à mon assertion un commentaire qui la fera comprendre. Toutes les langues romanes sont filles du latin, et c'est une grande origine; eh bien, les deux langues de la France, c'est-à-dire le vieux français et le vieux provençal, sont celles qui, grammaticalement, tiennent de plus près à la langue mère. Vous voyez qu'il ne peut être question ni de rouille ni de barbarie, et que, bien loin de là, nous avons dans notre idiome des hauts temps un type marqué au coin d'une parenté plus étroite et d'une analogie plus visible. N'en disons donc pas de mal; car, si les hommes qui le parlèrent pouvaient prendre la parole, ils nous reprocheraient à juste titre d'avoir troublé la pureté de leur grammaire, défait des constructions savantes, et sacrifié de ce grand héritage plus que n'exigeait la rénovation incessante et nécessaire des idées et des mots.

N'est-il pas singulier de noter que dans ces siècles reculés la langue française avait trouvé faveur auprès des peuples étrangers? Elle était connue et cultivée au-delà des Alpes et des Pyrénées, au-delà de la Manche, au-delà du Rhin et jusque dans les pays scandinaves. Cette universalité (je ne puis me servir d'un autre mot) se perdit dans les siècles suivants, mais se retrouva au XVIIe siècle et au XVIIIe. Comment expliquer un même fait à de si dissemblables époques? Par une même cause, je veux dire une influence littéraire que les peuples étrangers acceptèrent volontairement.

Tout le monde connaît ce que fut cette influence du temps de nos grands pères, je veux dire les générations si voisines qui vécurent sous Louis XV et Louis XIV; mais peu connaissent ce qu'elle fut du temps d'aïeux bien plus lointains, des Français qui vécurent sous Louis le Gros, Philippe-Auguste et saint Louis. Il n'est point de contrée européenne où ne parvînt la renommée des œuvres qui apparurent alors. On les traduisit, on les imita, et les types qui furent créés par l'imagination reçurent partout le meilleur accueil.

Et ce fut de bon aloi. La place était vide pour la poésie, ouverte à tous les peuples qui sortaient du chaos de l'invasion barbare, et appartenant de droit au premier occupant. Ce premier occupant fut la France. Deux cycles populaires naquirent spontanément et prirent aussitôt la forme de chants et de vers. L'un de ces cycles est indigène; c'est Charlemagne, le grand empereur, ses barons vêtus de fer, ses guerres avec les Sarrasins, les trahisons de Guenelon et les désastres de Roncevaux, non sans un fier sentiment de nation et de patrie, si bien qu'un de ces faiseurs de vers put dire dès le XIIe ou même le XIe siècle, en faisant défiler les escadrons de la vaillante baronnie :

« Voyez l'orgueil de France la loée. »

L'autre cycle est étranger et provient des légendes bretonnes; c'est Arthur, la Table ronde, le magicien Merlin, l'amour des dames, la haute courtoisie des preux chevaliers. Ces récits traduits en latin demeuraient cachés, lorsque les imaginations françaises les en tirèrent et les mirent dans le domaine public sous un rhythme tout différent de

celui qui fut consacré aux poëmes guerriers et féodaux. Tout cela plut prodigieusement à la France d'abord, à l'Europe ensuite; les noms de Roland, de Renaud, d'Huon de Bordeaux, d'Arthur, de Tristan, d'Yseult devinrent connus partout et ne sont pas même oubliés aujourd'hui.

Toute cette poésie et aussi toute cette prospérité (car la France fut grandement prospère aux XIIe et XIIIe siècles) se perdirent dans les calamités du XIVe; nous en avons pour témoin un poëte renommé, Pétrarque, qui visita à diverses reprises notre pays :

« Non, je ne reconnais plus rien de ce que j'admirais « autrefois; ce riche royaume est en cendres; les seules « demeures aujourd'hui debout sont celles qui étaient dé- « fendues par les remparts des villes ou des forteresses... « Qui dans cet heureux royaume eût pu se figurer, même « en songe, de telles catastrophes? et si un jour il se re- « lève, comment la postérité voudra-t-elle y croire, lorsque « nous-mêmes, qui en sommes témoins, nous n'y croyons « pas?... En retrouvant à chaque pas les ravages du fer et « du feu, je ne pouvais retenir mes larmes; car je ne suis « pas de ceux à qui l'amour de la patrie fait haïr toutes les « autres nations. » Ainsi parlait un Italien qui sympathisa avec nos malheurs.

Dans son éloge de Montaigne, M. Villemain nomme l'auteur des *Essais* un écrivain brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière. Il écrivait ceci tout jeune, en 1812; je ne crois pas que plus tard il se fût exprimé de la sorte. C'était le préjugé de regarder toutes les différences de la vieille langue avec la moderne comme des grossièretés et des barbaries. Grave erreur; il n'est pas un linguiste qui

aujourd'hui ne ratifie l'arrêt que P.-L. Courier prononçait de sentiment et qui ne déclare qu'à part l'emploi et les œuvres, la langue d'Amyot et de Montaigne vaut mieux que celle des âges suivants. Sans doute la langue s'efforce de remédier de siècle en siècle aux dommages que le temps lui inflige ; mais il est certain qu'elle en subit. Du moins c'est le jugement de la grammaire, qui, dit Molière, sait régenter jusqu'aux rois, mais qui ne régente pas toujours les nations dans leurs changements historiques.

Il serait puéril de regretter que nous ne parlions plus comme parlaient nos aïeux. Mais on doit regretter que nous ayons si complétement rompu avec ce passé, moins éloigné pourtant qu'on ne pense communément. Car, croyez-moi, il faut, tant nous y sommes préparés de naissance, peu, bien peu d'étude et de pratique pour devenir familier avec l'idiome de Joinville et de Ville-Hardouin.

C'est par des éloges et des prix académiques que débuta M. Villemain. L'Académie ne se trompa pas en encouragent le débutant ; et le jeune homme ne trompa pas le jugement de l'Académie. Toutes les promesses furent tenues ; tous les germes s'épanouirent ; et, une fois que le plein développement fut accompli, rien dans cet heureux esprit ne marqua, jusque dans la vieillesse avancée, ni moindre travail, ni moindre élégance, ni moindre perfection.

Je ne sais qui a dit que les succès sont désirés et touchent le cœur surtout dans la jeunesse. Cette bonne fortune échut à M. Villemain ; rarement homme aussi jeune trouva autant d'accueil, de faveur et de réputation. Dès l'âge de trente ans il était membre de l'Académie française. Dans une de vos solennités, M. Auger, remplaçant M. Villemain alors

malade, disait à M. Casimir Delavigne que vous receviez bien jeune aussi : « Le plus jeune des académiciens prosa-
« teurs eût accueilli, au nom de cette compagnie, le plus
« jeune des académiciens poëtes, et les deux grandes divi-
« sions de l'empire des lettres eussent été, pour ainsi dire,
« représentées dans cette solennité par deux écrivains
« qui en seraient l'espoir, s'ils n'en étaient déjà l'honneur. »

M. Villemain fut de ceux qui, voyant tomber l'empire et finir les guerres, accueillirent avec satisfaction le retour des anciens rois. Mais il n'appartint pas à la restauration sans réserves. Ces réserves étaient celles d'un parti composé d'hommes honorables qui, loyalement attachés à la royauté, ne pouvaient être accusés de masquer, sous leur libéralisme, des projets subversifs et hostiles à la maison de Bourbon. A un moment, plusieurs hommes de ce parti jugèrent de leur devoir de combattre des tendances qui leur semblaient dangereuses. M. Villemain fut du nombre ; si bien que l'Académie française le chargea de rédiger avec Chateaubriand et Lacretelle la supplique qu'elle adressa au roi contre le rétablissement de la censure ; et longtemps après, dans le même esprit, à la Chambre des pairs, il combattit les lois de septembre 1835 contre la presse. C'est son parent, M. Villemain, de Lorient, qui vota la fameuse adresse des 221, contre laquelle la royauté recourut aux moyens extrêmes. Lui, élu député un peu plus tard, coopéra à la révision de la charte, qui fut l'acte constitutionnel de la branche cadette.

M. Villemain, qui avait sincèrement regretté que la conciliation tentée par la charte entre la monarchie légitime et le pays n'eût pas réussi, était sans motif pour ne pas accep-

ter et servir le nouveau régime. Son noviciat politique avait commencé sous le ministère de M. Decazes. Le roi Louis-Philippe lui donna la pairie, et deux fois les combinaisons parlementaires en firent un ministre de l'instruction publique, ministre fort autorisé par ses lumières spéciales, son amour des lettres et son expérience.

Vous aussi, Messieurs, dans le même temps, lui confiâtes un ministère en le faisant votre secrétaire perpétuel; ministère de haute littérature que ne troublent ni les partis ni les factions, et auquel, pendant près de quarante ans, il consacra le charme élégant de son savoir et de sa diction.

La chute du trône en 1848 l'attrista beaucoup, surtout quand il vit se rétablir, aidé par des craintes d'anarchie, un régime absolu dont la catastrophe finale avait effrayé sa jeunesse, et que sa vieillesse retrouvait inopinément. Tous ses écrits depuis lors portent l'empreinte de son chagrin amer pour la liberté éclipsée et le gouvernement parlementaire détruit.

Ses regrets suscitèrent sa mémoire; et il composa en quatre parties ses *Souvenirs contemporains*.

A mon sens, ces quatre morceaux de longueur et d'importance fort différentes sont des chefs-d'œuvre. M. Roger, qui reçut M. Villemain, lui parlant de son histoire de Cromwell, disait :

« Quelquefois on serait tenté de croire que votre esprit, « naturellement judicieux et modéré, s'est un peu laissé « séduire par ce système d'impartialité historique que j'ai « cru devoir combattre tout à l'heure, et c'est à cela peut-« être qu'il faut attribuer le défaut de couleur et d'énergie « qu'on a remarqué dans quelques-uns de vos tableaux,

« défaut, je m'empresse de le dire, heureusement racheté « par une foule de traits spirituels et de réflexions pro- « fondes, par des portraits hardiment dessinés, par des « récits pleins de mouvements. »

Ce jugement, je le trouve rigoureux. Mais certes, si on a dit que la couleur et l'énergie manquent à l'histoire de Cromwell, on ne peut dire qu'elles manquent aux *Souvenirs contemporains*. Ici l'auteur n'a aucune hésitation dans la tâche qu'il s'est donnée. Ses convictions le dominent; une éloquence énergique, colorée, ingénieuse, suivant l'occurrence, est à leur service ; il ne parle que ce qu'il a vu ou entendu, mais il en parle avec une force bien plus pénétrante qu'au moment où il vit et entendit ; car maintenant il connaît les conséquences.

Le premier de ces *Souvenirs* est consacré à M. de Narbonne, ancien ministre du roi Louis XVI et mort dans la funeste année de 1813, commandant de Torgau. Cette physionomie est peinte avec amour, et il paraît bien que le modèle ne méritait pas moins. Elle était pourtant difficile à représenter; il fallait qu'on y reconnût, et on y reconnaît, en un même personnage le grand seigneur d'avant la révolution, le constitutionnel de 89, et l'aide de camp impérial que l'empire n'éblouissait pas trop.

M. de Narbonne était de l'armée qui alla à Moscou et qui en revint, si on peut appliquer ce mot à la poignée d'hommes qui échappa. Au milieu du conflit des éléments qui menaçait tous et chacun, il garda la sérénité de ses manières et jusqu'à l'habitude de se faire, au matin de chaque bivouac, coiffer et poudrer. Cela fut remarqué par l'empereur, qui écrivit dans le terrible vingt-neuvième bul-

letin : « Ceux que la nature a créés supérieurs à tout con-
« servèrent leur gaieté et leurs manières ordinaires, et ne
« virent dans de nouveaux périls que l'occasion d'une
« gloire nouvelle. » Un ami de M. de Narbonne, le premier à sa porte au moment du retour, ne put s'empêcher de faire, en son épanchement, une allusion à ce singulier éloge. L'effet fut poignant sur le général. « J'aurais, dit
« M. Villemain, trente ans à vivre au lieu de toucher au
« déclin de l'âge, que je n'oublierais jamais l'impression
« et la tristesse de son regard à ce malencontreux compli-
« ment. Ah! dit-il amèrement, l'empereur peut tout dire;
« mais gaieté est bien fort. Et il se détourna en versant et
« en cachant quelques larmes. »

Ces récits ont été mis par écrit longtemps après que le jeune Villemain les avait entendus. On s'en aperçoit à divers indices, ne serait-ce qu'à la mention, dans la bouche de M. de Fontanes, en 1813, du *Corsaire* de lord Byron qui ne parut qu'en 1814. Pourtant, au fond et dans l'essentiel, ils sont fidèles ; et même, dit M. Villemain, pour ces débris d'entretiens (il s'agit de graves entretiens de l'empereur avec M. de Narbonne) l'invention en serait plus invraisemblable que le long souvenir. Alors, se qualifiant d'obscur et indirect témoin, il nous représente le puissant empereur discourant sur l'éducation publique et le haut enseignement qu'il veut fort et brillant, mais docile à produire des lettres et des sciences qui décorent la monarchie comme elles faisaient sous Louis XIV ; déclarant que son rôle et son grand service est de comprimer la révolution et que la guerre est un de ses moyens ; refusant de constituer une Pologne indépendante, de peur qu'elle ne devienne, dans

le Nord, un foyer de fanatisme mystique ou démagogique; exposant qu'après que les dernières conquêtes seront faites et la paix établie, il réserve à son fils la tranquillité d'un trône constitutionnel; enfin justifiant contre les objections de son interlocuteur le projet de l'expédition de Russie, et se laissant emporter jusqu'à entrevoir, si le succès le favorise, une expédition qui partirait de Moscou pour attaquer, à travers l'Asie, l'Inde britannique. Un jour, M. de Narbonne, repassant d'une seule vue intérieure ce qu'il avait entendu, s'écria : « Quelles grandes idées! quels rêves! « Où est le garde-fou de ce génie? C'est à n'y pas croire. « On est entre Bedlam et le Panthéon. »

Des salons mécontents et hostiles de la fin de l'empire dans lesquels il avait déjà sa place, M. Villemain passa dans ceux des brillantes années de la restauration. Il nous en a laissé le tableau dans l'opuscule intitulé : *M. de Féletz.* Nous sommes en 1819. « Le monde financier, dit l'auteur, « se dévouant au risque de s'enrichir, avait pris part avec « ardeur aux emprunts qui hâtaient la délivrance du terri- « toire ; le monde aristocratique donna des fêtes ; les « chambres discutèrent avec un grand éclat de talent et de « faveur populaire, et le pays parut chercher et trouver en « partie dans la liberté, l'industrie, le commerce, les arts, « une juste indemnité de tant de pertes et de malheurs « soufferts. » Ces paroles, qui sont de l'histoire, sont aussi un conseil. Aujourd'hui, comme en 1819, il nous faut chercher, dans la liberté, l'industrie, le commerce, les arts, les lettres et les sciences, la réparation de nos pertes et de nos malheurs.

Je laisse à regret les *Souvenirs de la Sorbonne en* 1825, le

général Foy et son commentaire de Démosthène, et j'en viens au dernier de ces *Souvenirs,* à une œuvre pleinement historique, aux *Cent-Jours*. Un homme qui ne partageait aucunement les opinions politiques de l'auteur, le colonel Charras, dans son ouvrage sur Waterloo, dit de l'écrit de M. Villemain : « C'est le livre le plus instructif peut-« être et le plus remarquable à coup sûr qui ait été écrit « sur la funeste période des Cent-Jours. » Cependant M. Villemain se tait sur les événements militaires; je ne veux pas dire qu'il ait écarté l'intérêt tragique qui s'y attache; non, mais il n'en fut pas témoin et n'en parle pas. Ce dont il fut témoin, c'est deux situations successives où les événements militaires n'interviennent guère que comme l'exécution d'un arrêt rendu par l'ensemble des circonstances. Le récit de ces deux situations est une rigoureuse et poignante histoire.

Dans la première, il montre les difficultés infinies, disons mieux, les impossibilités où l'empereur se plaça par son retour de l'île d'Elbe : l'Europe coalisée encore debout et en armes, nulle alliance possible, un isolement complet; à l'intérieur, un terrain mal sûr, le regret de la paix et l'effroi d'immenses sacrifices à faire si près des immenses sacrifices de 1814.

Voilà la veille de Waterloo; en voici le lendemain : aussitôt commence l'agonie de l'empire; elle ne fut que de quelques heures; la chambre des représentants arrache violemment l'abdication de l'empereur, dans une de ces crises où le poids des maux soufferts fait croire tout changement désirable et libérateur.

Ces paroles, si facilement applicables, sont de M. Ville-

main. Ah! combien de passages, dont je me détourne, le sont devenus, aujourd'hui que tant de douloureuses ressemblances nous assaillent! Dans ces *Souvenirs contemporains,* qu'il écrivit sans rien prévoir, mainte page semble s'animer sous l'œil du lecteur, et lui parler de ce qui vient de se passer.

M. Villemain était parvenu à une grande vieillesse. Les lettres, qu'il aima tant, lui accordèrent cette suprême récompense de s'y complaire jusqu'au bout et de s'y perfectionner toujours. Tacite, avec une tristesse amère que l'on conçoit, nous parle de l'opportunité de la mort de son beau-père, soustrait ainsi aux détestables années du règne de Domitien. Il n'y a point de mort opportune pour une famille qui entoure de soins pieux un vieillard aimé. Peut-être ne se défendra-t-on point de compter pour quelque chose qu'il ait échappé à l'angoisse de notre dernière lutte et au deuil de notre dernière défaite; mais certes il manque à côté de ces vieillards, illustres entre tous, qui donnent l'exemple du travail, salut des nations malheureuses, et ne laissent point d'excuse à qui ne les imiterait pas.

M. Villemain n'est pas de ceux qu'un successeur songe à remplacer; ce que je viens de dire de son existence si remplie le montre assez. Mais le zèle et le dévouement peuvent être offerts pour ce qui manque. Ce sont des compensations que les Académies, dans leur indulgence, ne refusent pas d'accepter.

RÉPONSE

DE M. DE CHAMPAGNY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. LITTRÉ

MONSIEUR,

Ce n'est pas à moi que devait appartenir l'honneur de vous recevoir. A cette heure où le nom de M. Villemain se présente à nos regrets, un autre nom les appelle encore. Celui qui devait siéger à cette place où je suis confus de me trouver, c'était ce philosophe si lumineux et si pur, ce prêtre si intelligent et si doux, cet écrivain si aimé (et chez lui, l'homme était aimé plus encore que l'écrivain), en qui se rencontrait, avec la sagacité de Malebranche, la grâce et la mansuétude de Fénelon, et qui a couronné sa vie en imitant dignement la filiale soumission de l'archevêque de

Cambray. M. l'abbé Gratry était digne en effet de vous souhaiter la bienvenue, lui qui était le bienvenu pour tous ; il était fait pour vous répondre avec la perspicacité du savant, l'esprit délicat de l'homme de lettres, la haute et décisive raison du philosophe. Que ne puis-je deviner ce qu'il vous eût dit et vous le redire!

Du reste, Monsieur, vous n'êtes pas, à parler exactement, un nouveau venu parmi nous ; nous avons déjà mis à profit vos lumières, demandé vos conseils, réclamé l'aide de votre science. Quand nous travaillons à cette tâche qui est la tâche principale de l'Académie française, et qui, toujours accomplie à la satisfaction publique, sera néanmoins toujours à recommencer, le *Dictionnaire de la langue française*, nous vous avons au milieu de nous, nous vous consultons sans cesse et presque toujours votre avis devient le nôtre. Votre dictionnaire, depuis bien des années, est comme un quarante-unième académicien, académicien muet et qui cependant a réponse à presque toutes les questions. A partir d'aujourd'hui, Monsieur, il y aura réponse à toutes les questions.

En effet, vous êtes un des grands serviteurs de la langue française. Vous avez bien mérité de ce noble idiome que les âges voient se transformer peu à peu, je ne dis pas se défigurer, jusqu'à présent du moins. Pendant que l'Académie, à chaque demi-siècle, revise le progrès de la langue, le constate, le tempère sans prétendre l'arrêter, vous, Monsieur, revenant en arrière, vous avez envisagé toute l'histoire si compliquée et déjà si vieille de notre idiome ; vous prenez chaque mot à sa source et vous le suivez à travers les formes diverses et les acceptions différentes que

chaque siècle et les grands écrivains de chaque siècle lui ont données. Notre dictionnaire à nous est fait pour tous ; c'est le manuel de tout Français qui veut parler correctement sa langue, de tout étranger qui veut savoir la nôtre. Votre lexique est pour ainsi dire un commentaire de celui de l'Académie, commentaire destiné au savant, au philologue, à l'historien, à tous ceux à qui il ne suffit pas de savoir leur idiome, mais qui veulent savoir l'origine, l'histoire, la raison de leur idiome. Vous êtes le scoliaste de l'Académie comme Aristarque a été le scoliaste d'Homère.

Vous aviez déjà fait un autre don à la langue française, vous aviez fait parler notre idiome à quelques-uns des grands écrivains de l'antiquité. Je ne dirai pas, comme on disait au XVIIe siècle, que vous les avez habillés à la française ; c'est ainsi qu'on traduisait alors ; ce n'est plus ainsi que l'on traduit aujourd'hui. A Hippocrate et à Pline, vous avez conservé, autant qu'il était possible dans un idiome moderne, leur figure antique : et, en même temps, dans une lumineuse introduction, vous avez apprécié ces deux génies : l'un savant si profond, l'autre compilateur instruit et littérateur éloquent ; l'un qui, dès le début de la science, lui a ouvert un horizon si vaste, et à qui, après vingt siècles, l'esprit moderne demande encore des lumières ; l'autre qui, au déclin de la science, en a réuni toutes les notions, toutes les traditions, tous les souvenirs, je puis même dire toutes les rêveries, pour les conserver et les transmettre par-dessus les crises et les orages de l'avenir aux mains d'une lointaine postérité. Le médecin et l'érudit ont à vous remercier du service que vous leur avez rendu par ce labeur, surtout en ce qui touche cette collection hippocratique que, dans

votre travail préliminaire, vous avez soumise à une critique si intelligente et si laborieuse. Mais permettez qu'ici, à l'Académie française, nous retournions à notre amie et à la vôtre, la langue française.

Votre dictionnaire en effet, ce labeur si important, a dû suivre ou amener bien d'autres labeurs du même genre. Il ne pouvait vous suffire d'étudier un à un les mots de notre langue, de recueillir débris par débris ce que nous ont laissé les idiomes des temps passés, comme le géologue recueille dans les cavernes et au fond des lacs les fragments d'une végétation disparue et d'un monde qui a péri. De même qu'avec ces débris de plantes et d'ossements épars, le géologue cherche à reconstruire la flore ou la faune des siècles écoulés; de même ces fragments de notre vieille langue, épars dans la langue nouvelle, vous ont fait rechercher, reconstruire, étudier, aimer notre vieille langue. En remontant le sentier de nos origines, vous êtes arrivé au temps où le langage de nos contrées était tout autre et ne peut pas encore être appelé la langue française. Vous avez cherché à fixer le jour où les idiomes précédents ont fini, où notre langue a commencé ; vous avez montré le point de division entre les langues qui se mouraient et celles qui venaient de naître ; vous avez fait l'état civil de notre idiome; vous nous avez dit le jour de sa naissance et sa filiation.

Mais, dans ce travail, votre marche était autrement sûre que celle du géologue. Les révolutions du sol ne lui ont laissé, à lui, que de muets témoins ; nulle intelligence humaine ne les a vues ou du moins nulle intelligence humaine ne nous les raconte, et le passé de notre globe demeure et demeurera peut-être toujours à l'état de pro-

blème. Vous, au contraire, vous avez des témoins; les langues qui ne sont plus sur les lèvres humaines sont encore sur le parchemin et sur la pierre; et vous avez pu raconter les révolutions du langage presque avec autant de certitude qu'on raconte les révolutions des empires.

Vous avez vu, avec l'œil perspicace de l'homme accoutumé à suivre cette sorte de végétation, vous avez vu germer, puis éclore, puis grandir les quatre rejetons qui sont sortis presque simultanément et sous les mêmes influences du tronc latin et qui couvrent aujourd'hui l'Europe occidentale : langue italienne, langue espagnole, et nos deux idiomes français, la langue d'oc et la langue d'oil. Cette floraison ne vous a pas semblé une décadence. Vous les aimez, ces langues de l'Europe chrétienne, à l'égal au moins de leur mère, la langue de la grande cité païenne. Vous êtes frappé (et, grâce à la lucidité de votre critique, nous le sommes après vous) des caractères communs qu'elles ont avec leur mère dont le vocabulaire est presque en entier devenu le leur, et en même temps des caractères qui les séparent de leur mère et qui leur sont communs entre elles. Ces caractères, il serait trop long de les énumérer ici; mais je me permets d'en ajouter un à ceux que vous remarquez : c'est l'emploi de ce petit mot *oui,* chez nous modernes si usuel et si nécessaire, si absolument inconnu aux anciens. Ne dirait-on pas quatre filles dont l'air de famille n'empêche pas les différences?

Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Elles ont gardé les traits et le costume maternel, mais elles se sont entendues pour y ajouter certaines parures et

les mêmes parures, et sur l'un de ces joyaux, le même pour toutes, chacune a écrit son nom : langue de *Si*, langue d'*Oc*, langue d'*Oui*, vous savez que c'est ainsi que l'on distinguait nos langues, et vous vous rappelez que Dante, désignant le pays de Bologne, le caractérise par le mot correspondant de son dialecte (*dove* SIPA *si dice*).

Il y a là un problème et des conjectures sur lesquelles je serais bien tenté de m'arrêter. C'est ma lecture d'hier, et vos pages m'ont vivement frappé.

Mais ce qui n'est ni problématique ni conjectural quand on vous a lu, c'est le mérite, la richesse, la régularité de ces langues du moyen âge, supérieures par bien des côtés à leur mère la langue de Rome, par certains côtés supérieures à leurs filles les langues modernes. Je ne dirai pas que vous me les avez enseignées; non, je ne suis à votre école qu'un bien faible écolier; mais vous me les avez déjà fait aimer, vous m'avez fait aimer surtout notre vieille langue, la langue des chansons de Gestes et la langue des trouvères (car je ne veux pas aborder ici celle des troubadours). Vous la connaissez si bien! Vous expliquez si bien, par un mécanisme pourrait-on dire infaillible, comment la parole latine, soumise à ce singulier travail de décomposition et de recomposition qu'une accentuation nouvelle lui faisait subir, s'est régulièrement transformée; comment tel mot s'est forcément changé en tel autre; tout cela sans hasard, sans rien de fortuit, par une loi inexplicable peut-être dans sa cause première, mais invariable dans ses résultats! Vous auriez pu, si le ciel vous eût fait vivre au VIIIe siècle et vous eût révélé cette loi, prédire et d'avance fabriquer la langue du Xe siècle.

Et, tout au contraire, lorsqu'au XVIe siècle la langue a subi une espèce de refonte scientifique, qui y a transporté sciemment et doctement des éléments latins et grecs, c'est bien plutôt alors que la langue s'est faite au hasard. On n'a plus tenu compte de l'accent dont vous appréciez toute la valeur; on a méconnu les perles que l'on possédait et on a mis parfois de fausses perles à la place. Avec le fil conducteur que vous mettez en nos mains, nous prenons notre lexique et nous pouvons dire tout de suite quel mot nous est venu de nos aïeux, marqué pour ainsi dire de leur sceau, quel mot au contraire est une pure interpolation des savants et n'a pas passé par le gosier populaire. Et c'est ainsi que s'est formée, dans la serre chaude de la science, notre langue des XVIIe et XVIIIe siècles, plus riche peut-être, mais plus sèche; plus solennelle, moins régulière; plus compréhensive, moins harmonieuse; cette langue dont, comme moi, vous admirez les chefs-d'œuvre, mais non sans quelque regret pour la langue sa mère.

Et du reste cette langue mère, elle aussi, a ses chefs-d'œuvre, ou du moins ses grandes œuvres. Il est vrai, ce n'est pas à notre France qu'est échu l'Homère du moyen âge, cet Homère chrétien, plus grand, oserai-je dire, que le premier, au moins par son sujet; car son poëme est le poëme de l'éternité et son épopée est l'épopée nationale de la race humaine. Mais si, nous Français, nous n'avons pas eu parmi nous le plus grand poëte, nous avons eu parmi nous les plus anciens poëtes du monde renouvelé. Nos chansons de Gestes, notre Charlemagne, notre Arthur, celui-ci emprunté, il est vrai, à la légende d'une autre race, mais vivifié par nous, ont été pendant quatre siècles l'épopée

commune de l'Europe chrétienne, le sujet favori de ses chants. Les nationalités, parlons français, les nations étaient alors moins rigoureusement délimitées qu'elles ne l'ont été depuis; les frontières n'étaient pas gardées par une douane aussi exacte; la chrétienté de ce temps était une société internationale, un peu différente de celle de nos jours. Aussi nos chants français de ce temps ont-ils parcouru toute l'Europe, ils ont été traduits même en Allemagne. Une première fois donc, à l'époque de Philippe-Auguste et de saint Louis, plus peut-être et d'une façon certainement plus durable qu'en d'autres temps, la France a été la nation maîtresse, par la langue et la poésie, du monde civilisé; et cela jusqu'à ces siècles de déclin, le XIVe et le XVe, où notre poésie est devenue surtout narquoise, satirique, railleuse. La satire connaît des frontières, la vraie poésie n'en connaît pas.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai appris en vous lisant. Vous m'avez révélé encore que cette langue que nous appelions barbare était sujette à des règles et à un enseignement grammatical; que cette poésie avait sa prosodie régulière, si bien qu'avec votre admirable sagacité, la prosodie vous révèle la prononciation, la prononciation l'accent, l'accent l'étymologie. Vous m'avez fait voir cette poésie si naturellement épique qu'en traduisant un chant d'Homère dans la langue du XIIIe siècle, vous donnez du poëte de Chios une version plus heureusement littérale que ne pourra jamais la donner notre versification moderne. Ces quatre langues sœurs, si merveilleusement adaptées aux besoins de quatre peuples qui alors étaient frères; cette fleur de poésie ainsi répandue sur toute l'Europe et qui, pour être née sur le sol français, n'en était pas

moins la bienvenue en Italie, en Allemagne, en Angleterre; tout cela, ce n'est pas de la barbarie. Et, lorsque ailleurs, comparant au sénateur Pline le moine Vincent de Beauvais, vous constatez que, « de ce contemporain de Vespasien à ce contemporain de saint Louis, les connaissances humaines n'avaient subi aucun déclin et que le dépôt en était resté intact »; que le moine, au contraire, était témoin de plus d'un progrès étranger au sénateur, que de son temps, la boussole était connue, la numération décimale usitée; qu'il vivait déjà entouré des chefs-d'œuvre d'un art qui ne devait rien à l'art antique; que les communes étaient en voie de s'affranchir; qu'enfin l'esclavage avait été aboli : tout cela suppose, vous nous le dites, une grande civilisation; employons un terme moins vague, une grande autorité morale qui avait enseigné la fraternité à ces peuples, façonnés par Rome païenne à l'obéissance, non à l'amour; une grande action morale qui s'était servie sans doute des éléments de la science et de la sagesse antique, mais les avait singulièrement dépassés. « Tout compensé, dites-vous avec une entière justice, le moyen âge est en progrès social et politique sur l'antiquité. »

Le moyen âge n'est donc pas pour vous un pur chaos, un ténébreux passage entre la lumière et la lumière; la transformation chrétienne du monde ne vous semble avoir été ni un pas rétrograde ni un malheur. Vous avez trop vécu avec nos aïeux pour ne pas leur rendre cette justice; vous savez bien que ni la vieille Rome ni la Grèce homérique n'ont rien d'équivalent à cette morale chevaleresque que les chanteurs du moyen âge ont, non pas créée, mais propagée; à ce respect envers le sexe faible parce qu'il est faible

(l'honneur est dû au plus faible, selon l'apôtre), et par suite à cette dignité, cette pureté, cette gloire virginale et maternelle qui appartient à la femme chrétienne. A cet égard, vous avez su rompre sans crainte avec le XVIIIe siècle, si peu historique et si peu juste.

En tout ceci, dans cette justice rendue à notre histoire, dans cet amour de notre langue et même de notre vieille langue, dans ce labeur sagace et infatigable, vous aviez eu pour prédécesseur, je puis dire pour maître, celui qui fut aussi votre prédécesseur à l'Académie, M. Villemain. Je m'imagine qu'ils n'ont pas été sans influence sur vous, ces cours de littérature où, après avoir, avec son admirable goût et son inépuisable mémoire, étudié tant de monuments de notre langue moderne, il en vint aux monuments de notre vieux langage, et à ces premières littératures chrétiennes dont l'étude alors avait à peine été défrichée par M. Raynouard. Ces cours étaient alors si populaires, si aimés de la jeunesse ! Tout ce que je viens de dire d'après vous, M. Villemain l'avait touché, d'une main moins sûre, il est vrai, au nom d'une érudition encore vacillante et moins avancée que la vôtre, mais avec un si grand goût, avec tant d'amour, avec un sentiment à la fois si délicat et si impartial de tout ce qui est beauté intellectuelle ou beauté morale ! Vous avez dû être un des auditeurs enthousiastes de la Sorbonne avant de devenir l'explorateur infatigable des vieilles archives de notre langue.

C'était une belle époque, n'est-ce pas, Monsieur ? Non-seulement nous étions jeunes ; car votre âge, si je ne me trompe, ne diffère pas beaucoup du mien. Mais encore le siècle était jeune ; mais notre pays était jeune, sorti enfin

des sanglantes ignominies de la Terreur et des gloires ensanglantées de la guerre ; ayant et la paix, et l'honneur, et l'espérance, ces trois biens que nous avons vus si rarement réunis ; possédant, et pour longtemps, nous l'espérions, avec la royauté des siècles passés, la liberté des temps nouveaux. La politique était grave ; elle l'est et le sera toujours ; mais cependant ces nuages sinistres, ces doctrines étranges et menaçantes que nous avons vues surgir quelques années plus tard, n'assombrissaient pas encore notre horizon. Et de plus, sur ses épaules meurtries par tant de luttes, le pays se complaisait à jeter le manteau de pourpre que lui tressaient une littérature, un art, une poésie nouvelle. Sous cette poussière et ces ruines accumulées par les sophismes du XVIIIe siècle et par le vandalisme de 1793, on fouillait avec amour, et on retrouvait en fait d'art, en fait d'œuvres poétiques, en fait de souvenirs nationaux, des merveilles que les générations précédentes n'avaient pas toujours appréciées. On se remettait à aimer le passé, à le connaître, à lui rendre cette justice que vous lui rendez ; et, comme le passé, c'est toujours la poésie, on se remettait à aimer la poésie, une poésie nouvelle que la France ne connaissait plus, qu'André Chénier lui eût fait connaître, si la poésie d'André Chénier n'eût été étouffée par la main du bourreau. André Chénier revivait, plus suave et plus éclatant, sans parler de bien d'autres, dans notre Lamartine.

Et, pour en revenir à M. Villemain, quel théâtre c'était que cette Sorbonne, plus suivie que ne le sont aujourd'hui bien des cours savants et même bien des théâtres ! Où voit-on aujourd'hui quelque chose de pareil à ces ovations,

politiques ou littéraires, peu importe, qui accueillaient M. de Chateaubriand et le général Foy, venus, modestes auditeurs, s'asseoir au pied de la chaire de M. Villemain? Trois noms que je n'ai pas besoin de prononcer reviennent tout de suite à la mémoire : l'un, celui de votre glorieux prédécesseur ; l'autre, celui de ce philosophe, cet orateur, cet historien dont la perte nous semble d'hier, tant nous aurions aujourd'hui besoin de lui! Et enfin, un autre nom, qu'il nous est encore moins permis de répéter puisque, grâce à Dieu, celui qui le porte est au milieu de nous, avec une expérience plus longue, et en même temps avec toute cette verdeur de la pensée, cette sagacité de l'historien et cette dignité du sens moral que nos jeunes mains ont applaudie dans la chaire de 1828.

Vous avez énuméré, Monsieur, et vous avez apprécié bien mieux que je ne saurais le faire, les travaux littéraires de M. Villemain ; ces travaux auxquels, dès les premiers jours, la célébrité s'est attachée, qui ont été continués à travers tant de fortunes diverses, tant de devoirs pénibles quoique glorieux, mais toujours scrupuleusement accomplis, et qui ont été continués jusqu'à la dernière heure. Quel est donc le jour où M. Villemain a cessé de lire, d'écrire, de penser? Quel repos y a-t-il eu pour cette âme infatigable pour qui le labeur de l'intelligence était et un besoin et une joie? Nul homme de lettres ne fut jamais plus homme de lettres que ne l'a été M. Villemain ; jamais le sentiment littéraire n'a été porté plus haut ; jamais la vie intellectuelle n'a plus complétement dominé toute une vie. Il a eu beau être homme d'État, orateur parlementaire, ministre ; en lui, l'homme de lettres a toujours surnagé ;

au-dessus de sa bannière politique se sont maintenus les goûts et les souvenirs de sa vie littéraire, un peu comme ces chevaliers du moyen âge dont nous parlions tout à l'heure, faisaient flotter même au-dessus du drapeau de leur suzerain le nœud aux couleurs de leur dame. M. Villemain était littérateur, comme les grands artistes sont artistes : l'art n'est pas seulement leur occupation, mais leur vie ; partout où l'art se rencontre, ils vont à lui ; chaque fois que, sous une forme quelconque, à un détour quelconque du chemin de la vie, la beauté artistique leur apparaît, leur œil s'éveille et leur cœur bat. Ce que d'autres sont pour les tableaux et les statues, M. Villemain l'était pour les livres, pour la pensée écrite, pour la pensée parlée ; il la savourait sous toutes les formes ; il l'aimait dans toutes les langues. Quel est donc le grand poëte, le grand orateur, le grand écrivain, qu'il n'ait pas loué, loué avec amour et loué dignement?

Aussi était-il merveilleusement choisi pour tenir la plume et porter la parole au nom de cette Académie. Des trente-six ans pendant lesquels il a été notre secrétaire perpétuel, je n'ai vu, hélas ! que bien peu de jours, et j'ai pu apprécier cependant combien la délicatesse ingénieuse et au besoin finement critique de sa parole l'avait à bon droit désigné pour cette fonction. Ses rapports sur les concours dont la forme, habilement variée, fait si bien oublier l'inévitable monotonie du fond ; ses procès-verbaux eux-mêmes où, en copiant la pensée d'autrui, il la copie d'une manière à la fois si fidèle et si heureuse, resteront dans nos archives, comme des modèles qui ont pu être égalés, nous le savons, mais que nul n'aura la prétention de dépasser. L'Académie française,

le corps le plus essentiellement littéraire qui soit au monde, était dignement représentée par M. Villemain, l'homme le plus essentiellement littéraire qui fût en France.

Mais prenons-y garde, je comparais tout à l'heure les lettres aux arts, l'écrivain à l'artiste. Il y a cependant cette différence que l'art ne touche que de loin aux côtés sérieux de la vie; les lettres y touchent de plus près. La littérature, si aimée qu'elle fût de M. Villemain, n'était pas aimée de lui pour elle seule; il acceptait au besoin le nom de rhéteur, mais il n'y avait en lui rien de ces rhéteurs du bas empire, satisfaits de leur phrase pourvu qu'elle fût sonore, soutenant indifféremment le pour et le contre, et posant des couronnes sur le front de la vérité ou sur le front de l'erreur, peu leur importait; les couronnes étaient si belles! Au contraire M. Villemain ne faisait point de l'art pour l'art; la littérature, disons mieux, la poésie et l'éloquence étaient pour lui deux grands instruments, donnés de Dieu à l'homme pour un but utile, noble, saint; instruments de mort ou de vie, de ruine ou de salut pour l'homme, pour la nation, pour l'humanité. Lui, ne sépara jamais la forme du fond; jamais il n'applaudit à la seule élégance des mots, sans pousser plus loin et sans se demander s'ils disent vrai. De là, ses préférences, inclinant le plus souvent vers la littérature la plus sérieuse. En Italie il rencontre Dante et comme vous il s'attache à ce grand poëte incontestablement le plus sérieux de tous les poëtes. En Angleterre, l'éloquence politique l'attire, malgré une forme souvent imparfaite, rude quelquefois : mais il voit l'homme dans l'orateur, il voit le cœur du patriote, la sagesse de l'homme d'État; cette littérature du parlement, si on veut l'appeler

ainsi, contient en elle le bonheur ou le malheur, le progrès ou le déclin, la liberté ou la servitude de l'Angleterre, même de l'Europe. Aussi quel Français avant lui avait parlé comme il le fait de Pitt, de Fox, de Burke, d'Erskine? Dans les temps anciens, même après avoir si bien lu et compris Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, sur qui s'arrête-t-il avec plus d'amour? Sur les Pères de l'Église, saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Ambroise. Ces noms-là reviennent sans cesse sous sa plume, et je me rappelle un passage où il parle des longues veilles, pleines de fatigue et de délices, qu'il consacrait à feuilleter ces pages plus aimées de lui que toutes autres; il les aimait, non qu'elles fussent plus belles, mais parce qu'il les savait plus salutaires et plus vraies.

En effet, quand vous applaudissez avec tant de justice à la transformation du monde entre le VIe et le XIIIe siècle, ne vous demandez-vous pas quelle en fut la cause première? Si, à l'origine et au-dessus de ces grandes choses, il n'y a pas eu une vérité suprême, immuable, éternelle? Si la vérité absolue n'existe point ou si l'intelligence humaine est éternellement incapable de la saisir? Si le besoin qu'elle a de la vérité doit être éternellement trompé? Et quel abîme, plein de désespoir et de ténèbres, ce serait que la vie humaine, si elle ne connaissait rien que de changeant et de successif, et si, dans l'ordre de la pensée, elle ne pouvait s'appuyer sur rien de plus grand, de plus durable, de plus certain qu'elle-même?

Il y a là des questions que je ne veux pas toucher, encore moins discuter. Vous ne l'ignorez point du reste; c'est le littérateur, le philologue, l'écrivain, que l'Académie cou-

ronne en vous nommant ; ce n'est pas le penseur ni le philosophe ; je ne dis pas le métaphysicien, ce titre ne vous plairait point.

Je ne rappellerai qu'en passant une absence, je ne veux pas dire une retraite, objet pour moi d'un regret personnel que mon cœur d'ami ne saurait taire. Mais laissez-moi vous le dire, Monsieur. Ce n'est pas seulement ici un académicien qui répond à un académicien; c'est une âme sincère qui parle à une âme sincère ; elle a besoin de s'expliquer et elle est sûre qu'elle n'offense pas. Vous avez cru que la science, c'est-à-dire la science des faits, la science des choses visibles, devait suffire à l'humanité ; vous avez interdit à l'homme d'aller au delà. Ce travail naturel et logique qui des choses visibles s'élève aux choses invisibles et qui est le labeur propre et la plus haute mission de notre raison, avec un stoïcisme impitoyable, vous avez cru devoir le supprimer; vous avez mis en interdit l'intelligence humaine. Mais, soyez-en sûr, Monsieur, pour le bonheur de l'humanité, vous ne la déferez point ni ne la referez. L'humanité restera avec ses instincts qui ont besoin de la terre, mais qui ont besoin aussi d'autre chose que de la terre. La science strictement bornée à l'élément matériel, cette science toute sèche qui étudie les faits sans remonter à la cause suprême, ne suffira jamais à contenter l'humanité. Il faut à l'homme un autre exercice et une autre satisfaction pour sa raison, d'autres consolations pour sa vie, d'autres espérances pour ses douleurs, d'autres fleurs pour honorer le tombeau de ses pères, d'autres chants à chanter sur le berceau de ses petits enfants. Il l'a bien éprouvé, celui-là même que vous appelez votre maître et dont vous avez écrit l'éloge (il faut que votre modestie me permette

de vous dire que je mets le panégyriste bien au-dessus du héros); Auguste Comte a éprouvé, dans la dernière période de sa vie, ce que vous appelez une réaction mystique, étrange et confuse, il est vrai, où il se faisait grand-prêtre, célébrait un culte (un culte sans Dieu!) et passait des jours à lire, en même temps que les œuvres de certains poëtes favoris, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Vous-même, vous trahissez, malgré vous, cette inquiétude du génie humain auquel ce qu'il voit et ce qu'il touche ne saurait suffire, lorsque, dans de beaux vers (car vous avez fait des vers, même dans la langue d'aujourd'hui), vous invoquez la terre à défaut d'autre Divinité; vous voudriez la suivre, « plein, dites-vous, d'extase et d'effroi »; vous voudriez « sentir sous vos pieds l'abyme et son mystère », et vous êtes désolé de ne rencontrer que « des soleils sans nombre »

. . . . . Vains atomes,
Perdus dans les royaumes
Et du vide et du froid.

Non, Monsieur, tout n'est pas si vide ni si froid. Il y a quelque chose, et quelque chose de perceptible, au-delà de la science purement matérielle. Ce n'est pas un Père de l'Église ni un philosophe que je vais vous citer; ce n'est, rassurez-vous, ni un théologien ni un métaphysicien; ni saint Augustin ni Platon. C'est tout simplement l'homme du peuple, le comédien, mais aussi le grand penseur, Shakspeare. Vous vous rappelez ce mot : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que ne peut en rêver votre philosophie, » à plus forte raison votre biologie et votre physiologie. L'imagination, la raison même, ne sont pas

si courtes que la science. Cette vérité impalpable qui ne se révèle pas dans le laboratoire du chimiste, cette inconnue qui disparaît au fond des alambics et se cache hors de la portée des télescopes, cette x qu'aucune recherche expérimentale ne parviendra à dégager; nous, plébéiens de la science, nous la connaissons et nous l'appelons Dieu!

Plébéiens de la science! Mais pourquoi prononcer ce mot? Est-ce que, parmi ces intelligences que l'on juge inférieures, il ne faut pas compter les plus illustres savants des siècles passés, Newton, Euler, Leibnitz, Descartes, Pascal, Linné; et les plus illustres aussi de notre siècle, Cuvier, Ampère, Biot, Blainville, Flourens, Récamier, et tant d'autres qui sont encore au milieu de nous et dont les noms que je ne dois pas prononcer retentissent encore sous ces voûtes? Non, ce n'est pas un modeste écrivain comme moi, c'est toute la science d'autrefois et la science d'aujourd'hui, qui, par ses noms les plus glorieux, proteste contre la science d'Auguste Comte.

Vous terminez, Monsieur, par un souvenir patriotique des malheurs de notre France. Il y a vingt-deux ans, à une époque déjà bien troublée, de généreuses illusions remplissaient votre âme. Vous voyiez alors, dans un avenir peu éloigné, la guerre rendue presque impossible, les armées réduites à quelques volontaires, les révolutions devenant de plus en plus clémentes et magnanimes, la destinée des nations confiée sans péril aux prolétaires des grandes cités; les barbares du Nord seuls vous inquiétaient, mais vous comptiez pour les repousser sur l'alliance de la France, de l'Italie et de l'Allemagne. Noble confiance que, même avant nos derniers malheurs, vous avez été amené à rétracter! Le

progrès du siècle, hélas! n'a rendu ni la guerre moins inévitable, ni la force militaire moins écrasante, ni les révolutions plus miséricordieuses, ni les prolétaires parisiens plus capables de gouverner la France, ni enfin l'Allemagne plus amie, ni l'Italie plus reconnaissante. Mais, sans nous arrêter à ce qui nous attriste et nous abat, pensons aussi à ce qui nous honore et nous relève. L'énumération pourra en être longue; mais votre patriotisme ne s'en plaindra pas. Un certain jour, vous avez adopté un mot que notre dictionnaire n'accepte point; comme philologues nous l'aimons peu, comme moralistes nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer. C'est le mot d'*altruisme,* opposé au mot d'*égoïsme,* et que du reste on peut traduire par les mots de dévouement et de charité. Ces *altruistes,* ces hommes dévoués, ces âmes charitables, grâce à Dieu, ne manqueront jamais à notre pays. Notre armée en a eu par milliers; vieux soldats à qui le péril de la patrie avait rendu leur épée; jeunes volontaires devenus soldats pour un jour, le jour du combat et de la mort; et je sais telle école qui a pu remplir tout un volume des noms de ses jeunes élèves morts au champ d'honneur (1). Telles étaient aussi ces nobles victimes, récompensées d'une vie de dévouement par la captivité et l'assassinat, ces soldats, ces gendarmes, ces prêtres, ces dominicains, ces jésuites (j'aime à appeler les choses et les hommes par leur nom), ce pontife et ce chef de la magistrature qui, marchant à la mort appuyés l'un sur l'autre, étaient comme un emblème de l'alliance entre la patrie et l'Église. Tel a été ailleurs ce généreux Henri

(1) *Souvenirs de l'École Sainte-Geneviève. — Notice sur les élèves tués à l'ennemi,* par le R. P. Chauveau, de la Compagnie de Jésus; Paris, 1872.

de l'Espée, rencontrant la mort dans la cité à laquelle il allait porter son dévouement. Tels sont encore ces frères des Écoles chrétiennes, courageux infirmiers auxquels, après avoir parcouru la longue liste des dévouements civiques, l'Académie a tout d'une voix décerné la palme du dévouement; instituteurs consciencieux et intelligents auxquels vous, Monsieur, vous avez si noblement rendu une justice dont nous vous remercions. Tels sont aussi ces jeunes officiers qui versaient hier leur sang pour le pays et aujourd'hui vont consoler, instruire, encourager l'ouvrier et le pauvre; et enfin ces modestes lauréats qu'ici, au nom de M. de Montyon, nous couronnons chaque année avec tant de joie, ces humbles servantes, ces obscures chrétiennes, ces pauvres, bienfaiteurs des pauvres. Je dois l'avouer, ce n'est pas la philosophie positive qui a inspiré leur dévouement, pas plus qu'elle n'a inspiré cet humble caporal qui, tombant sur le champ de bataille, dit à son camarade : « Je vais au ciel, prie pour moi, je prierai pour toi. » Non, ils ont puisé leur dévouement à une source plus haute, j'ajoute, plus vraie; mais vous ne les en aimez pas moins, Monsieur, j'en suis sûr.

Je sais qu'ici vous serez de mon avis. Il s'agit de générosité et de patriotisme. Assez de voix s'élèvent pour nous rabaisser; assez de passions infimes nous font redescendre vers la terre; assez d'humiliations et de doutes nous ont énervés; assez de rancunes encore non satisfaites, de triomphantes ironies, de dédaigneuses curiosités poursuivent au dehors notre pauvre France; assez de passions haineuses et cupides la déchirent au dedans. Laissons cela, aimons

tout ce qui peut nous ennoblir et nous relever. Ne craignons pas que notre horizon soit trop vaste, notre ciel trop lumineux et trop pur. Mettons bien haut notre amour, notre culte, notre Dieu, afin de forcer notre cœur à s'élever et à s'ouvrir. De trop de côtés on nous dit : Les cœurs en bas : *Corda deorsum!* Aimons toutes les voix qui nous disent : *Sursum corda,* les cœurs en haut!

DISCOURS

DE M. LE B^ON DE VIEL-CASTEL

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 27 NOVEMBRE 1873, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LE COMTE PHILIPPE DE SÉGUR.

MESSIEURS,

De toutes les branches de la littérature, aucune en France n'avait été jusqu'à nos jours aussi peu cultivée que celle de l'histoire, ou du moins ne l'avait été, à quelques brillantes exceptions près, avec aussi peu de succès ; aucune, peut-être, ne l'a été, depuis un demi-siècle, avec plus de supériorité et d'éclat.

Dira-t-on que c'est purement l'effet du hasard? Le hasard n'est rien et n'explique rien. Ce qui est vrai, c'est que le développement des facultés historiques dans une nation tient à certaines conditions que ne comportent pas toutes

les situations politiques et sociales. Un gouvernement absolu, ferme et régulier, un gouvernement qui, comme celui de Louis XIV, redoute et comprime les individualités puissantes et originales, et aux yeux duquel on est suspect pour peu qu'en matière politique, philosophique ou religieuse, on ait des *vues,* des idées à soi, un tel gouvernement peut sans doute ne pas être un obstacle à l'épanouissement de la poésie, d'une certaine éloquence et de la littérature proprement dite ; mais, sous un pareil régime, la grande histoire, l'histoire sérieuse, n'est pas possible. Et ce qui la rend impossible, ce n'est pas seulement l'absence de liberté pour les écrivains, c'est encore le secret qui enveloppe tous les actes de l'autorité, au moins dans leur principe, dans leurs préparatifs, et qui, dérobant aux esprits les plus éclairés le spectacle compliqué du drame politique, du jeu des passions et des caractères, condamne ceux qui, malgré tant de difficultés, osent essayer d'en tracer le tableau, à prendre souvent pour des vérités historiques de vagues et trompeuses théories. Les époques de liberté, même d'une liberté incomplète et troublée, les temps de révolution qui mettent à nu les ressorts de la politique et l'action des passions humaines et qui donnent aux caractères, aux talents extraordinaires la possibilité de se faire jour en dépit de tous les obstacles, ces époques sont incontestablement celles où l'on a le plus de chances de voir se former de véritables historiens.

Il est encore une autre condition, non pas indispensable, mais d'une grande efficacité : c'est que les hommes qui se vouent à cette tâche difficile, s'ils n'ont pas été mêlés personnellement aux affaires, aient approché ceux qui les

dirigeaient, qu'ils les aient vus à l'œuvre, qu'ils aient pu étudier de près leurs mobiles et leurs procédés. Comme les passions et les facultés des hommes sont toujours les mêmes, la connaissance approfondie d'une époque, d'un pays, d'un gouvernement, d'un personnage considérable, suffit jusqu'à un certain point pour faire comprendre les époques, les pays, les gouvernements, les personnages qui en diffèrent le plus en apparence. Ce qui importe, c'est d'avoir vu la nature humaine en action, dans quelque carrière, dans quelque direction que cette action se soit exercée, soit dans les combats de la tribune, soit dans les travaux de l'administration ou de la diplomatie, soit même sur les champs de bataille, dans ces grandes guerres qui passionnent les peuples, qui élèvent et renversent les empires et changent la face du monde.

C'est de cette dernière école qu'était sorti, Messieurs, l'éminent historien que vous avez bien voulu m'appeler à remplacer parmi vous.

Le comte Philippe de Ségur appartenait à une de ces familles aristocratiques et militaires qui, sans répudier leurs glorieuses traditions, ont su de bonne heure les concilier avec les nécessités du temps. Son grand-père, le maréchal de Ségur, avait été ministre de la guerre pendant une grande partie du règne de Louis XVI, et les blessures dont il était couvert rendaient témoignage de sa vaillance. Son père, le comte de Ségur, chargé, bien jeune encore, d'importantes missions diplomatiques dans lesquelles il avait fait preuve d'habileté, auteur d'écrits historiques et politiques qui lui ouvrirent les portes de cette Académie, conseiller d'État, sénateur, grand dignitaire

sous le premier Empire, pair de France sous la Restauration, était un homme d'une grande intelligence, qui, au commencement de la Révolution, en avait embrassé les généreux principes, et qui, à travers bien des vicissitudes, ne les a jamais abandonnés. Le vicomte de Ségur, second fils du maréchal, connu pour la grâce et l'élégance de son esprit, qui faisaient de lui un des ornements de la société de la fin du dernier siècle, en a laissé la trace dans des poésies légères conformes au goût de ce temps, si différent du nôtre.

Avec un pareil entourage, avec de tels appuis, une carrière facile et brillante semblait ouverte devant le jeune Philippe ; mais, avant qu'il eût atteint l'âge où il lui aurait été possible d'en profiter, l'ordre social qui contenait pour lui tant de promesses avait disparu. Il n'avait pas encore douze ans lorsque le 10 août inaugura le règne de la Terreur.

Par une exception peut-être unique dans ces circonstances si menaçantes pour quiconque avait occupé une position éminente sous la royauté, les membres de la famille de Ségur, au lieu de chercher un asile à l'étranger, restèrent sur le sol de la patrie. Cependant, pour se dérober au spectacle des horreurs dont la capitale de la France était alors le théâtre, ils se retirèrent à Châtenay, à trois lieues de Paris, dans une maison de campagne dont le comte de Ségur venait de faire l'acquisition et que Voltaire avait habitée.

Cette retraite ne pouvait les protéger longtemps. Bientôt le maréchal en fut arraché pour être conduit à la Force, où, au mépris de son âge et de ses glorieuses mutilations,

il devait passer six mois dans un cachot, n'ayant pour lit qu'un matelas étendu sur une paille infecte. Par je ne sais quel caprice d'indulgence, son fils fut seulement mis aux arrêts dans sa demeure.

Les choses n'en seraient pas restées là, et le maréchal eût certainement porté sa tête sur l'échafaud, si le 9 thermidor n'était venu sauver les innombrables détenus qui attendaient le jour de leur comparution devant l'impitoyable tribunal. Mais, en retrouvant la liberté, ils ne retrouvèrent pas les moyens d'existence que leur avaient enlevés les lois de la Révolution et les brigandages de ses agents.

Pour échapper à la misère, le comte de Ségur avait dans ses talents et dans la culture de son esprit des ressources que n'avaient malheureusement pas tous ses compagnons d'infortune. On le vit, avec une incroyable activité, se livrer aux travaux littéraires les plus variés : articles de journaux, pièces de théâtre, poésies légères, chansons ; enfin une histoire du règne du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, auprès de qui il avait un moment représenté la France, tels sont les écrits qu'il publia coup sur coup pendant les deux premières années du Directoire, alors qu'on se croyait enfin en possession d'un gouvernement régulier et à peu près libre.

Lorsqu'au 18 fructidor ce gouvernement rentra, autant que le lui permettaient sa faiblesse et les dispositions nouvelles des esprits, dans les voies de la Terreur, le comte de Ségur, qui s'était fait remarquer parmi les courageux champions de la liberté constitutionnelle, menacé d'être déporté, fut, pendant quelque temps, obligé de se cacher ;

mais cette recrudescence de proscription dura peu, la Terreur était épuisée, bien que les désordres de l'anarchie ne le fussent pas encore, et, au bout de quelques mois, il put reprendre le cours de ses occupations littéraires, non sans quelque inquiétude de s'y voir de nouveau arraché.

Au milieu de ces alternatives, de ces alarmes sans cesse renaissantes, Philippe de Ségur arrivait peu à peu à l'âge d'homme. Dans cette maison de Châtenay qu'il continuait à habiter, il se trouvait souvent abandonné à lui-même. Les maîtres, les instituteurs qui avaient soigné son enfance, avaient disparu avec la fortune. Sauf les moments que son père, absorbé par tant d'autres soins indispensables, pouvait de temps en temps employer à l'instruire, c'était en lui-même qu'il devait chercher les moyens de former, d'éclairer son esprit. Un caractère, une intelligence médiocres, eussent succombé sous les effets d'un tel régime. Pour une nature supérieure, ce pouvait être, au contraire, le principe d'un développement énergique et original.

A quinze ans, le jeune Philippe n'avait encore reçu aucun enseignement régulier. Un livre de littérature légère lui tomba alors entre les mains. Bien que ce livre n'eût pas une grande valeur, il le dévora, il s'en enivra en quelque sorte, à tel point qu'il ne pouvait en parler qu'avec des transports d'enthousiasme. De ce livre il passa à d'autres qui excitèrent en lui les mêmes ravissements ; il en perdait le sommeil, il les apprenait par cœur. Après avoir, en moins de deux ans, lu et commenté, entre autres ouvrages, ceux de Montesquieu, de la Rochefoucauld, la *République* de Platon, le *Contrat social* de Rousseau, le *Cours de littéra-*

ture de la Harpe, dont la vogue était alors si grande, il crut pouvoir se livrer lui-même à la composition ; il écrivit plusieurs essais dans différents genres, et aussi des comédies, dont l'une fut représentée avec assez de succès pour qu'il en retirât un bénéfice de 1,500 francs, somme considérable pour cette époque, et qui procura à sa famille une ressource précieuse.

Doué d'une âme ardente et passionnée, d'un esprit vif et sagace, mais manquant absolument de guide et de direction, il errait au hasard dans le champ illimité des opinions et des idées ; tantôt ironique et sceptique avec Voltaire, tantôt, pour employer ses expressions, *chrétien avec Bossuet,* se laissant même entraîner au mysticisme le plus exalté, et, pendant une année entière, n'aspirant qu'à la sainteté et même au martyre ; puis, rejeté par le contre-coup de ces exagérations loin du but vers lequel il tendait naguère, et tombant dans des accès de désespoir qui lui faisaient rêver le suicide. Dans d'autres moments, son oncle, le vicomte de Ségur, l'enlevant à sa solitude, le conduisait dans les salons où se réunissaient les débris de la brillante et spirituelle société de l'ancien régime ; il s'y ranimait par les succès de tous genres qu'obtenaient sa jeunesse, son esprit, les agréments de sa personne, et, toujours extrême dans les entraînements de son inexpérience, il s'abandonnait sans mesure à la passion de réaction monarchique qui régnait parmi ses nouveaux amis.

Cette situation ne pouvait durer. A dix-neuf ans il se trouvait sans occupations fixes, sans carrière, sans aucune ressource pour suppléer aux moyens d'existence que sa famille était hors d'état de lui fournir. Obligé d'aviser et de faire un

choix, il s'était arrêté à une détermination singulière : il se proposait, non pas de prendre du service dans les armées de la République, la société aristocratique dont il avait épousé les préjugés ne le lui eût pas permis, mais de solliciter un emploi dans quelque administration, ce qui, à ce qu'il paraît, aurait moins choqué ces préjugés.

Un matin, il se rendait de Châtenay à Paris, à travers champs, à pied, suivant son usage, tenant un bâton d'une main, de l'autre un paquet renfermant quelques hardes, et roulant dans son imagination quelqu'un des projets dont elle était sans cesse obsédée. Conformément aux prescriptions de ce temps de liberté, il avait dû présenter son passe-port à la barrière. Une émotion singulière qu'il remarqua dans les rues l'avertit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. C'était le 18 brumaire. Se dirigeant vers les Tuileries, il y vit le général Bonaparte haranguant la garnison. Il vit un régiment de dragons, en magnifique tenue, en partir pour Saint-Cloud, où devait s'accomplir le coup d'État. A cet aspect les instincts guerriers qu'il avait hérités de ses ancêtres se réveillèrent : sa vocation était décidée. Ses scrupules personnels étaient vaincus ; mais ce n'était pas sans effroi qu'il pensait à la réprobation qui allait éclater contre lui dans la société où il passait sa vie, peut-être même dans sa famille. Ses angoisses étaient d'autant plus cruelles qu'elles n'avaient aucun confident ; il était en proie à une espèce de fièvre, et les jours qui suivirent furent au nombre des plus pénibles de sa vie.

Aucune hésitation ne se mêlait pourtant à cette espèce de torture. Le général Mathieu Dumas, ancien ami de son père, ayant été chargé par le premier consul d'organiser

un corps de cavalerie composée d'une jeunesse d'élite qui s'armerait, s'équiperait, se monterait à ses frais, il alla se faire inscrire à l'Hôtel de ville où l'on recevait les engagements de ces volontaires. Son père, informé au dernier moment de sa résolution, l'avait approuvée. Quant au maréchal, il ne dissimula pas l'impression pénible qu'il en ressentait. Lorsque son petit-fils alla à Châtenay prendre congé de lui : « Vous venez, » lui dit-il d'un ton froid et calme, « de « manquer à tous les souvenirs de vos ancêtres, mais c'en « est fait. Songez-y bien ! vous voilà maintenant enrôlé dans « l'armée républicaine. Servez-y avec franchise et loyauté, « car votre parti est pris, et il n'est plus temps d'y renon- « cer. » Puis, voyant les larmes que ce langage sévère arrachait au jeune Philippe, le vieux guerrier s'attendrit. Il le pressa contre son cœur du seul bras qui lui restait, et, lui remettant vingt louis qui étaient presque tout ce qu'il possédait en ce moment : « Voilà, » ajouta-t-il, « de quoi « vous aider à compléter votre équipement ; allez, et du « moins soutenez avec bravoure et fidélité, sous le drapeau « qu'il vous a plu de choisir, le nom que vous portez et « l'honneur de votre famille. »

Le nouveau volontaire de Bonaparte (c'est ainsi qu'on appela d'abord le corps dans lequel il s'était engagé) ne trouva pas dans les salons la même indulgence. Là il y eut contre lui un déchaînement de fureur : on l'accusait d'apostasie, de trahison. L'exagération même de ces qualifications injurieuses lui rendit la fermeté qu'il n'eût peut-être pas retrouvée aussi promptement en face de reproches plus mesurés. Opposant les invectives aux invectives, repoussant le dédain par le dédain, prenant enfin l'offensive et criant

plus haut que ses adversaires, il jeta à ceux qui l'accusaient de trahir la royauté l'accusation de trahir eux-mêmes la patrie. Il s'efforça de rallier à la cause à laquelle il venait de s'attacher d'autres jeunes gens, appartenant comme lui à l'ancienne noblesse, et, en peu de temps, il réussit à faire quelques recrues dont les rangs se grossirent rapidement à mesure que le gouvernement consulaire, prenant plus de solidité, se dégagea des formes et de l'esprit révolutionnaires.

Une idée étrange s'était emparée de lui. Désirant concilier les principes qu'il avait jusqu'alors professés avec son nouvel état, il se persuadait que ses amis et lui, en entrant dans l'armée, parviendraient à en modifier l'esprit, à y introduire un élément aristocratique et royaliste qui préparerait à la France d'autres destinées. Par cet espoir chimérique, il apaisait certains scrupules qu'il n'avait pu encore étouffer complétement.

Promu, au bout de peu de mois, à une sous-lieutenance, c'est à Hohenlinden, dans l'armée de Moreau, qu'il entendit, pour la première fois, gronder le canon. Puis, il passa à l'armée des Grisons, comme aide de camp de Macdonald. Dans cette campagne, dont il devait plus tard publier le récit, on eut moins à lutter contre l'ennemi que contre les éléments, contre la difficulté de franchir, à travers des neiges et des glaces, des montagnes presque inaccessibles.

Placé ainsi sous les ordres et admis dans la familiarité de deux généraux connus pour leur esprit d'indépendance et pour l'antipathie que leur inspirait le despotisme naissant du premier consul, il acheva, à leur contact, de se dégager de ce qui lui restait encore de préventions exagérées contre

l'ordre de choses qui avait remplacé l'ancien régime ; mais, par cela même qu'il se rapprochait des idées républicaines, il éprouvait une profonde aversion pour le nouveau dominateur de la France. Aussi, lorsque Napoléon, qui, dès lors, laissait voir un penchant bien significatif à s'entourer de rejetons de l'ancienne aristocratie, lui fit proposer de l'attacher à son état-major particulier, il ne fallut rien moins, pour surmonter sa répugnance à accepter ce témoignage d'une haute faveur, que l'autorité de son père.

A partir de ce moment, l'existence de Philippe de Ségur se trouva liée intimement à celle de l'homme qui, pendant quinze ans, devait être le maître de la France et presque de l'Europe. Vivant dans son intimité, comblé des témoignages de sa confiance et de sa bienveillance, tantôt chargé de veiller à la garde de sa personne, tantôt employé par lui dans des missions délicates où il fit preuve, malgré sa jeunesse et son inexpérience, d'habileté et de sagacité, l'accompagnant sur tous les champs de bataille, il était impossible qu'il ne subît pas le charme et l'ascendant que ce merveilleux génie exerçait sur ceux qui l'approchaient. Ses anciennes préventions firent bientôt place à un dévouement dans lequel une affection sincère se mêlait à l'admiration la plus enthousiaste.

Disons pourtant, à l'honneur de M. de Ségur, que cette admiration ne prit jamais, comme chez d'autres serviteurs de l'Empire, le caractère de l'idolâtrie, et qu'il conserva toujours la liberté de son jugement sur les actes dont il était le témoin. Le meurtre du duc d'Enghien lui inspira une si douloureuse indignation qu'il voulut donner sa démission. Pendant trois jours, il persista dans cette résolution, à la-

quelle il ne renonça que sur les instances de son père, suivant en cela l'exemple de la France et de l'Europe entière, qui, d'abord saisies d'horreur par la sanglante tragédie de Vincennes, semblèrent l'avoir oubliée lorsque le premier consul, devenu empereur, eut par de hauts faits, presque sans exemple, élevé un édifice de gloire et de puissance qui semblait défier la fortune.

Raconter en détail la vie de Philippe de Ségur pendant cette époque, ce serait faire l'histoire militaire de l'Empire. Dans un temps si fécond en exploits héroïques, il se fit remarquer par des traits d'une si incroyable audace qu'ils rappellent parfois les aventures les plus invraisemblables des romans de la chevalerie. En présence du danger, il se trouvait comme dans son élément. On était obligé de l'avertir que son devoir n'était pas de le chercher, de le braver pour sa satisfaction personnelle, mais d'attendre et d'exécuter les ordres de l'Empereur.

Tel il se montra à Ulm, à Austerlitz, en Calabre, à Iéna et dans cent autres batailles. S'il n'assista pas à celles d'Eylau et de Friedland, c'est que, blessé, fait prisonnier et presque massacré en poursuivant, à travers les forêts de la Pologne, un détachement de Cosaques, il avait été emmené dans l'intérieur de la Russie, où la liberté de son langage et son refus de donner au général ennemi des informations sur les forces et la position de l'armée française l'exposèrent à de mauvais traitements et même à des dangers sérieux. Délivré par la paix de Tilsitt, on le vit l'année suivante en Espagne où commençait cette odieuse et funeste guerre qui devait porter le premier coup à la puissance jusqu'alors irrésistible de l'Empe-

reur. A Somo Sierra, Napoléon, qui venait de disperser les armées espagnoles, s'étonnant de trouver, presque aux portes de Madrid, quelques milliers de soldats ennemis retranchés, avec une nombreuse artillerie, dans ce formidable défilé, lui ordonna, dans son impatience, de se mettre à la tête de l'escadron de lanciers polonais de service auprès de sa personne et d'enlever de front la position. Cet ordre était insensé, les généraux les plus intrépides en déclaraient l'exécution impossible. M. de Ségur était de leur avis, mais il ne crut pas qu'à son âge, et dans son grade encore subalterne, il lui convînt de faire entendre des représentations : il se précipita à l'assaut. En un moment, sur les quatre-vingts hommes qu'il y conduisait, soixante étaient tués ou blessés. Lui-même était emporté presque mourant, atteint près du cœur d'une balle qui l'avait mis à découvert, au côté droit d'une autre qui avait pénétré dans ses entrailles, et d'une troisième à la cuisse droite. On le croyait perdu. L'Empereur, en lui conférant le grade de colonel, pensait ne lui accorder qu'une dernière consolation. Lui seul ne désespérait pas. En exigeant qu'on le saignât, bien qu'on s'y fût d'abord refusé, parce qu'on était convaincu qu'il n'avait plus la force de supporter cette opération, il réussit à sauver une vie qui devait encore tant se prolonger.

Dès qu'il put être transporté, on le ramena en France. L'Empereur le chargea de présenter au Corps législatif les drapeaux conquis en Espagne, mais il se passa plus d'une année avant qu'il fût assez rétabli pour s'acquitter de cette commission. A plus forte raison, et à son bien plus grand regret, se trouva-t-il hors d'état de paraître sur les champs de bataille d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram.

Élevé, à trente et un ans, au grade de général de brigade, il ne quitta pas Napoléon pendant la campagne de Russie. Il eut, par conséquent, moins à souffrir du froid et de la faim que la plupart de ses compagnons d'armes, et, malgré l'état de faiblesse où, après quatre ans de convalescence, le laissaient encore ses blessures de Somo Sierra, il put supporter les terribles épreuves de cette cruelle expédition. Mais lorsque l'Empereur, vers la fin de la retraite, eut quitté l'armée avec tous les autres officiers généraux attachés à son service personnel, lorsque les rigueurs croissantes du plus épouvantable hiver eurent achevé de dissoudre les restes de cette armée, M. de Ségur, privé de sommeil et de nourriture, tomba dans un tel état d'épuisement et de découragement qu'à plusieurs reprises, il se crut sur le point de mourir : une fois, entre autres, son cheval s'étant abattu sous lui, la force lui manquant pour se relever et plusieurs soldats, dont il avait imploré le secours, ayant passé outre sans lui répondre, il allait périr, enseveli sous la neige, si un gendarme d'élite ne se fût arrêté pour lui tendre la main.

Comme il touchait au terme de cette désastreuse retraite, l'annonce d'un grand malheur de famille acheva de l'accabler. Il passa plusieurs mois à Paris, dans une profonde solitude. Lorsqu'il put assez dominer sa douleur pour penser à ce qui y était étranger, il venait d'être nommé gouverneur des pages, ce qui l'appelait à remplir habituellement auprès de l'Empereur les fonctions d'aide de camp. Il aurait voulu le suivre comme tel dans la campagne de Saxe, mais il dut se résigner à un service moins actif, quoique non moins difficile. Pour suppléer à l'insuffisance de notre cavalerie, presque anéantie en Russie, l'Empereur venait de

décréter la formation de quatre régiments de *gardes d'honneur,* composés chacun de 2,500 ou 3,000 hommes pris dans les classes supérieures ou aisées de la société, obligés de s'équiper à leurs frais, et à qui, en dédommagement de ce sacrifice, on assurait, avec tous les avantages dont jouissait la vieille garde, le grade d'officier, après un an de service. Quatre officiers généraux étaient chargés de l'organisation et du commandement de ces régiments ou plutôt de ces divisions. M. de Ségur était du nombre. La tâche qu'on lui imposait n'était rien moins que facile. Les cadres étaient tellement épuisés qu'il eut grand'peine à se procurer le concours de deux officiers et de quatre sous-officiers de l'armée pour instruire ces jeunes soldats, pour les façonner à la vie militaire. Grâce à l'intelligence, à la bonne volonté de la plupart d'entre eux, il y réussit au-delà de toute espérance; mais il avait à surmonter une difficulté plus grande encore. Les contrées dans lesquelles se recrutait son régiment étaient précisément les provinces de l'Ouest, dans lesquelles les souvenirs des luttes de la Vendée étaient si récents. Déjà les émissaires des Bourbons s'y livraient à un travail ardent de prosélytisme, et, parmi les jeunes gentilshommes rassemblés sous les ordres de M. de Ségur, un grand nombre étaient disposés à y céder. Tout en leur laissant voir qu'il ne se faisait aucune illusion sur leurs sentiments, il ne craignit pas de leur témoigner une généreuse confiance, de faire appel à leur honneur, à leur patriotisme, et cet appel fut entendu. Il ne prévint pourtant pas quelques complots obscurs, aggravés par la maladroite intervention de la police. Il y eut même une échauffourée, dans laquelle un jeune écervelé tira sur

M. de Ségur, presque à bout portant, deux coups de pistolet, qui ne lui firent heureusement que de légères contusions ; mais, par la fermeté de son attitude plus que par l'emploi de la force, il contint ces mouvements, il en arrêta le retentissement, et, malgré la sévérité avec laquelle l'Empereur était disposé à réprimer de semblables tentatives, il trouva moyen d'empêcher qu'elles n'attirassent sur les coupables les châtiments qu'ils avaient mérités.

Lorsqu'il eut enfin terminé l'organisation d'un corps dont il avait successivement dirigé les escadrons vers l'Allemagne à mesure qu'il les avait mis en état de tenir la campagne, lorsqu'il put aller, de sa personne, en prendre le commandement, la sanglante défaite de Leipzig venait de rejeter sur la rive gauche du Rhin les débris de l'armée française.

Pendant la première partie de l'hiver suivant, avec son régiment et quelques autres forces qu'on y avait réunies, il défendit la ligne du Rhin, du fort Vauban à Germersheim ; mais bientôt les armées de la coalition européenne, franchissant cette barrière, débordèrent et repoussèrent dans l'intérieur de la France les faibles corps qui leur étaient opposés, et dont le typhus venait encore d'éclaicir les rangs. Alors commença cette immortelle campagne de Champagne dans laquelle Napoléon réussit, pendant plus de deux mois, avec une poignée d'hommes, à arrêter un ennemi immensément supérieur en nombre et put, à plusieurs reprises, se flatter de l'espérance d'avoir reconquis l'ascendant de la victoire. A Montmirail, et sur tant d'autres champs de bataille dont le nom ne périra pas, M. de Ségur combattit à la tête de ses gardes d'honneur. A la

reprise de Reims, il pénétra le premier dans la ville, s'attaquant audacieusement à un corps russe huit fois plus nombreux que le sien ; mais, mal soutenu par ceux qui devaient le suivre, entouré, blessé au bras, désarçonné par un coup de baïonnette, abattu par un autre, renversé dans un fossé, ce ne fut qu'à force de courage, d'adresse et de présence d'esprit qu'il échappa à la mort et à la captivité.

Réduit par ses blessures à la nécessité de quitter l'armée et de se réfugier dans Paris, l'approche des coalisés, enfin victorieux, l'obligea peu de temps après à en sortir. Rencontrant sur la route d'Épernon un grand nombre de ses gardes blessés comme lui ou démontés, il les réunit et les dirigea sur Tours, leur promettant des chevaux et des armes. Ces braves gens, se pressant autour de lui, le saluèrent de leurs acclamations et lui promirent, de leur côté, de ne pas manquer au rendez-vous. Arrivé à Tours, il employa l'argent qu'il put se procurer à les armer, à les équiper, et les rallia à un dépôt de la vieille garde. Mais presque aussitôt on apprit qu'une contre-révolution venait de s'opérer à Paris, que le Sénat avait proclamé la déchéance de l'Empereur et rappelé au trône la dynastie des Bourbons. Déjà le préfet et quelques-uns des chefs militaires proposaient de reconnaître le nouveau gouvernement et de prendre la cocarde blanche. Bien que les sentiments personnels d'un bon nombre des soldats de M. de Ségur inclinassent dans ce sens, il réussit, non-seulement à les empêcher d'abandonner leur drapeau, mais à maintenir dans Tours l'autorité impériale jusqu'au moment où l'abdication de Napoléon permit aux consciences les plus scrupuleuses

de s'associer au mouvement qui entraînait la France entière vers la restauration de l'ancienne dynastie.

Ce ne fut qu'alors qu'il envoya au gouvernement provisoire l'acte de sa soumission. Il était conçu en termes dont la dignité fière contrastait assez avec le ton d'autres actes analogues pour qu'on n'ait pas jugé à propos de le publier en entier dans le journal officiel. Ce n'était pas sans une douleur profonde que M. de Ségur voyait tomber l'édifice impérial. Son dévouement à la personne de Napoléon n'en était pas la seule cause ; l'humiliation, l'amoindrissement de la France, naguère si grande et si puissante, l'atteinte portée à sa gloire militaire, le malheur de tant de milliers d'officiers réformés, mis à la retraite et souffrant cruellement d'une inaction qui les réduisait à la misère, les prétentions arrogantes des émigrés et d'une foule de jeunes gens qui, appelés sans avoir jamais servi, à des postes élevés dans les cadres réduits de l'armée, en excluaient par le fait de leur présence ceux qui, pendant vingt ans, avaient versé leur sang pour le pays, la défaveur jetée, non-seulement sur les excès de la Révolution et de l'Empire, mais sur tous leurs actes et leurs établissements, ces résultats presque inévitables d'une contre-révolution ne pouvaient manquer de blesser M. de Ségur, de lui inspirer des sentiments peu favorables, sinon à la royauté elle-même, au moins à sa cour et à son entourage. Ses brillants services, appuyés par sa naissance et par ses alliances, lui eussent facilement assuré, sous ce régime, un traitement favorable, mais il avait l'âme trop fière et trop d'indépendance pour se prêter à une de ces métamorphoses dont on vit alors tant d'exemples. Le maréchal Berthier, nommé capitaine

d'une des compagnies des gardes du corps de Louis XVIII, lui ayant offert de la commander sous lui, il refusa ce poste de faveur de même qu'il devait refuser plus tard une place de gentilhomme de la chambre; mais le maréchal Ney, à qui on avait donné le commandement de la cavalerie de la vieille garde, conservée sous un autre nom, lui ayant proposé d'être son chef d'état-major, il accepta une position qui le maintenait au centre, au foyer de tant de glorieux souvenirs, au milieu de ces guerriers intrépides dont il avait partagé les travaux et les périls, et sous un chef héroïque, objet depuis longtemps de son admiration et de son affection.

Peu de mois avaient suffi pour changer les dispositions de la nation qui, par lassitude de la guerre, par besoin absolu de repos, avait d'abord accueilli avec une joie presque unanime le retour des Bourbons. L'ancienne armée, surtout, était exaspérée. Déjà des complots que l'on a cru longtemps avoir préparé la catastrophe du 20 mars, mais qui tendaient à un tout autre but, se tramaient, même parmi ceux des chefs de cette armée que le gouvernement royal avait maintenus en activité.

Lorsque Napoléon eut ressaisi pour un moment le pouvoir qu'il avait abdiqué moins d'un an auparavant, lorsque le père de M. de Ségur eut repris ses fonctions dans la cour impériale et accepté une place dans la nouvelle chambre des pairs, il ne reprit pas lui-même auprès de l'Empereur le service intime dont il avait si longtemps été chargé. Ce qu'il désirait, c'était d'être admis à combattre la nouvelle invasion dont la France était menacée. On lui fit d'abord espérer le commandement d'une brigade de cavalerie, mais

l'Empereur, changeant ensuite d'avis, le nomma chef d'état-major des forces destinées à la défense de la capitale. Lorsque, après le désastre de Waterloo, les armées anglaise et prussienne étant arrivées sous les murs de Paris, l'impétueux Blücher fit, sur la rive gauche de la Seine, un mouvement qui, en le séparant des Anglais, l'exposait à être accablé par l'armée du maréchal Davout, M. de Ségur aurait voulu qu'on profitât de l'occasion pour infliger à notre vieil ennemi un échec qui aurait honoré nos armes, mais qui, en présence des masses énormes s'avançant contre nous de toutes les extrémités de l'Europe, ne pouvait exercer aucune influence sur l'issue définitive de la guerre et aurait provoqué de terribles vengeances. Des conseils plus prudents prévalurent, Paris ouvrit ses portes, Louis XVIII remonta sur son trône.

On sait ce que fut d'abord cette seconde restauration, ce que la France eut à souffrir et de la part de l'étranger, et par l'effet des ressentiments, des haines implacables dont les Cent-Jours avaient laissé dans les esprits le déplorable germe. Le père de M. de Ségur, exclu de la chambre des pairs, se trouva réduit, comme sous le Directoire, à chercher des moyens d'existence dans son talent littéraire. Philippe de Ségur n'avait rien fait qui pût attirer sur lui les rigueurs du pouvoir, mais le spectacle des malheurs publics, le triomphe, les emportements du parti de l'ancien régime, la proscription d'un grand nombre de ses compagnons d'armes, les uns fusillés, les autres emprisonnés, exilés ou fugitifs, c'était plus qu'il n'en fallait pour le jeter dans une sorte de désespoir. La condamnation du maréchal Ney excita surtout en lui une douloureuse indignation.

Son irritation ne l'égara pourtant pas jusqu'à le faire entrer dans les nombreuses conjurations qui signalèrent les premières années de la Restauration et où l'on voyait réunis, par un scandaleux assemblage, les serviteurs fanatiques du despotisme impérial et les partisans non moins fanatiques de la démocratie révolutionnaire. Le souvenir qu'il conservait des horreurs de la Révolution et l'aversion profonde qui lui en était restée pour les désordres populaires auraient suffi pour le préserver de pareils écarts.

Lorsque de meilleurs jours commencèrent à luire pour la France, lorsque l'illustre Gouvion Saint-Cyr, chargé du ministère de la guerre, entreprit de donner une armée au pays en rappelant à l'activité un grand nombre d'anciens militaires éloignés depuis trois ans du service, M. de Ségur consentit, non sans avoir un peu hésité, à faire partie du corps d'état-major créé à cette époque; il travailla activement à son organisation et accepta les fonctions de membre du comité et d'inspecteur de l'école. Mais, plus tard, le maréchal Oudinot, commandant d'un des corps de l'armée qui, sous les ordres du duc d'Angoulême, allait entrer en Espagne pour y renverser le gouvernement des Cortès, lui ayant offert de le prendre pour son chef d'état-major, il s'y refusa absolument.

D'où provenait cette répugnance à rentrer dans la carrière de sa jeunesse et à laisser ainsi enchaîner sa liberté? Plus d'une cause pouvait y contribuer, mais il en est une qui, je crois, dominait toutes les autres. Il avait conçu un projet dont l'accomplissement exigeait à la fois le libre emploi de son temps et la pleine disposition de toutes les facultés de son esprit; il voulait élever un monument au

souvenir des luttes héroïques au milieu desquelles s'était écoulée la première partie de sa vie. Après avoir mûrement délibéré sur le choix de l'époque particulière qu'il entreprendrait de raconter, il se décida pour l'épisode le plus dramatique de cette longue épopée, pour la campagne de Russie.

Ce n'est pas à la légère qu'il se jeta dans cette grande entreprise qui occupa sept années de son existence. Bien que, par sa position auprès de l'Empereur, il eût été, autant ou plus que personne, en mesure de bien connaître, dans leur ensemble et dans leurs détails, les incidents et les péripéties de cette mémorable campagne, il voulut recueillir les témoignages de tous ceux dont les souvenirs pouvaient compléter ses informations. Craignant, malgré les essais littéraires qu'il avait publiés jadis, de ne pas être suffisamment préparé pour une composition de cette nature et de cette importance, il s'appliqua à l'étude systématique des principes de la langue française et s'exerça à écrire dans les journaux. Il lut et relut successivement, pour y chercher des modèles, les historiens célèbres de l'antiquité et ceux des temps modernes; ces derniers, pour la plupart, l'inspirèrent peu, mais il en fut autrement de Salluste, de Tite-Live et aussi de Bossuet et de Montesquieu. « Je m'échauffais, » dit-il dans ses mémoires, « au génie de ces grands hommes sans « toutefois oser commencer moi-même. Je n'étais pas entiè- « rement satisfait; je cherchais toujours, j'espérais trouver « un guide plus en rapport avec mon sentiment intime, lors- « que enfin Tacite, que j'avais seul oublié, me revint à la mé- « moire! A cette lecture, saisi, transporté d'enthousiasme, « je reconnus le type de perfection que j'avais rêvé ; je criai

« de ravissement : Voilà mon œuvre! Mais quelle entreprise!
« Ressusciter de notre passé la plus remarquable époque,
« la transmettre toute pleine de chaleur, de couleur et de
« vie à l'avenir, l'immortaliser! Inspirer enfin dans deux
« mille ans ce qu'après vingt siècles nous fait éprouver Ta-
« cite ! Telle fut cependant le but que j'envisageai et l'essai
« que j'osai tenter. Ainsi décidé, honteux du temps que
« j'avais perdu, je pris en aversion toute lecture à mes amis
« des morceaux choisis que je composais. Je méprisai,
« comme une puérile et dangereuse faiblesse, ce besoin
« vaniteux d'applaudissements partiels et de louanges
« éphémères... Je crus même devoir, quelque maître en
« histoire que fût mon père, ne pas recourir à ses con-
« seils... Je me décidai à ne plus m'en rapporter qu'à
« moi-même et à moi seul, à n'en appeler de moi dans le
« feu de la composition qu'à moi plus calme le lendemain, le
« surlendemain et cent fois encore... Seul avec mon œuvre,
« j'en devins jaloux, je concentrai sans distraction sur elle
« tout le feu des pensées qu'elle m'inspirait... Cette œuvre
« s'empara de moi si souverainement que, bon gré mal
« gré, et pendant sept à huit ans, rêveries, sensations di-
« verses, conversations, lectures, même en apparence les
« plus étrangères à mon sujet, je lui rapportai tout. »

J'abrége à regret, Messieurs, cette citation qui peint en traits si vifs et l'esprit et l'âme de l'écrivain, et nous initie d'une manière si intime aux procédés de sa composition.

Lorsque le livre qui lui avait coûté tant de travail fut enfin achevé, ce ne fut pas sans un grand effort qu'il prit sur lui de le livrer à la publicité. Les conseils de son père n'auraient pas suffi pour l'y déterminer; il se défiait de l'in-

dulgence paternelle. Il ne fallut rien moins que l'intervention du comte Daru, que personne ne pouvait soupçonner de complaisance dans ses appréciations et qui lui donna l'assurance que cette publication lui ouvrirait les portes de l'Académie française.

Encouragé par cette affirmation, ce n'était pourtant pas sans de cruelles angoisses qu'il attendait la grande épreuve. Telle était son agitation que, le jour de la mise en vente, désespérant de dominer son trouble, il se retira à la campagne, d'où il ne revint qu'au bout de quarante-huit heures. On peut juger de sa joie lorsqu'il apprit qu'en deux jours, la première édition de son ouvrage, tirée à 3,000 exemplaires, s'était trouvée épuisée, qu'une seconde édition de 4,000 allait paraître, et qu'on en préparait deux autres d'un nombre égal.

Ceux d'entre nous, Messieurs, dont les souvenirs peuvent se reporter à un demi-siècle n'oublieront jamais quel fut l'éclat de ce succès. Les circonstances étaient devenues favorables à une semblable publication. Bien peu d'années auparavant, alors que les ressentiments que le régime impérial avait laissés dans une grande partie de la nation étaient dans toute leur force, alors qu'il existait encore un parti qui espérait le rétablissement de ce régime et y travaillait de tous ses efforts, l'accueil fait à un livre qui célébrait les gloires de la grande armée eût été moins unanime; mais le temps avait marché; Napoléon mort ne semblait plus appartenir qu'à l'histoire, personne ou presque personne alors ne croyait qu'il y eût un avenir pour sa dynastie et ne pensait à se mettre en garde contre cet avenir. Par une réaction naturelle, ceux qui naguère le

jugeaient avec la rigueur la plus extrême, devenus plus équitables, mêlaient au blâme dont ils continuaient à frapper un grand nombre de ses actes un juste tribut d'admiration pour son génie et une certaine sympathie pour ses infortunes. La jeunesse surtout se livrait avec entraînement, avec exagération à ce courant nouveau, sans s'apercevoir de ce qu'il avait de contradictoire avec l'amour de la liberté dont elle était possédée. Quant aux survivants des armées de l'Empire, à ceux surtout qui, retirés de la vie active, ne se nourrissaient en quelque sorte que du souvenir de leurs faits d'armes, de leurs souffrances héroïques, est-il besoin de dire de quelle joie, de quel orgueil ils se sentirent pénétrés à l'aspect du monument qu'on venait de leur élever ? Vainement quelques adorateurs fanatiques de Napoléon, indignés de ce que M. de Ségur avait osé présenter l'affaiblissement de la santé de leur empereur comme une des causes de nos désastres, firent entendre de bruyantes réclamations. Elles se perdirent au milieu des témoignages de l'approbation générale.

Ces récits vifs, rapides, pittoresques, mettant sous les yeux du lecteur, dans un style qui rappelle parfois la concision et l'énergie de Tacite, les lieux, les événements et les personnages, ces tableaux si vivants des actes les plus héroïques et des plus effroyables souffrances que présente l'histoire, constituaient un modèle historique du genre le plus élevé et d'une telle nature que nous ne possédions rien qu'on pût y comparer. Aujourd'hui que le goût littéraire s'est beaucoup modifié, et qu'une certaine sécheresse a remplacé ce qui nous restait encore alors de l'emphase du siècle précédent, des esprits difficiles, tout

en rendant justice aux grandes qualités de talent et de style de M. de Ségur, peuvent lui reprocher, dans quelques passages, un peu de pompe déclamatoire. Il y a cinquante ans, on n'en était pas frappé, et, si on l'eût remarqué, on n'y eût pas trouvé un sujet de blâme.

De toutes parts arrivaient à M. de Ségur les témoignages les moins équivoques de l'enthousiasme, le mot n'est pas trop fort, dont son livre était l'objet. Il en est un auquel il ne pouvait guère s'attendre, et auquel il fut particulièrement sensible. Bien qu'étranger à la cour, il s'était fait la loi d'aller une fois par an rendre au roi, chef de l'armée, son hommage militaire. Le 1er janvier, il se trouvait, suivant sa coutume, aux Tuileries, dans le salon de la Paix. « J'attendais là, » dit-il, « appuyé contre une console,... « quand madame la Dauphine, s'approchant et s'arrêtant « subitement, attacha sur moi un si triste et si long regard « qu'elle semblait avoir oublié l'assemblée nombreuse qui « l'entourait. Évidemment émue, elle parut plusieurs fois « au moment de m'interpeller ; puis, l'arrivée du roi..... « l'ayant entraînée, elle disparut. Jusque-là.... cette prin- « cesse m'avait accueilli avec une telle expression de mé- « contentement que je m'étais cru le droit de cesser de « m'y exposer. Surpris de ce changement, j'en demandai « l'explication à l'une des personnes de sa cour. — Quoi! ne « le savez-vous pas ? me répondit-elle. Ignorez-vous qu'en « lisant votre récit sur l'infortuné prince de la Moskowa « pendant la retraite, elle s'est écriée à plusieurs reprises : « Mon Dieu! pourquoi ignorions-nous tout cela ? Que « d'héroïsme! Pourquoi M. de Ségur n'a-t-il pas publié « plus tôt son livre! Il eût sauvé la vie au maréchal Ney. »

Les trois ou quatre années qui suivirent la publication de l'*Histoire de la grande armée pendant la campagne de Russie* furent pour M. de Ségur, il le déclare dans ses Mémoires, une *période de bonheur*. Il ne se laissait pourtant pas enivrer par son triomphe. Déjà plusieurs membres de l'Académie française l'invitaient à se mettre sur les rangs pour la plus prochaine élection; il s'y refusa. *Monter ainsi, d'un premier bond, au fauteuil académique pour un seul ouvrage, par le hasard d'une heureuse inspiration, peut-être passagère, sans avoir fait preuve d'être un véritable homme de lettres par le succès d'un second ouvrage judicieusement pensé, fortement et purement écrit, c'eût été, selon sa conscience, un événement de surprise, une usurpation.* J'emprunte ses propres expressions, qui font tant d'honneur à son bon sens et à sa modestie. Il se remit donc à l'œuvre.

Bien des années auparavant, après sa captivité en Russie et pendant que ses blessures de Somo Sierra le retenaient à Paris dans une inaction forcée, il avait entrepris, sur l'histoire de l'empire russe avant Pierre le Grand, un travail dans lequel il s'était proposé, dit-il, de se rendre une raison claire, nette et sincère du développement de ce grand empire. Ce travail, qui lui coûta quatre années de recherches, de méditations et de corrections, il l'avait emporté avec lui dans l'expédition de Moscou, et il avait eu le bonheur de ne pas le perdre dans les désastres de la retraite. Il le reprit, le remania de fond en comble, le compléta à l'aide de nouveaux documents et en doubla presque l'étendue en y ajoutant le récit du règne de Pierre le Grand, dont il se croyait plus en mesure peut-être que les historiens ses devanciers de comprendre et d'apprécier le

génie, ayant vécu auprès d'*un colosse de même nature*. De là sortit un livre singulier, remarquable surtout par la puissance de condensation qui y a rassemblé en un seul volume une masse de faits, de considérations, de jugements telle qu'il aurait semblé qu'un long ouvrage pourrait à peine en contenir l'indication sommaire. La physionomie si variée des diverses contrées dont se compose l'immense empire russe, les vicissitudes bizarres qui, après l'avoir porté, dès sa naissance, à un si haut degré de puissance qu'il y a mille ans il menaçait déjà Constantinople, l'ont ensuite soumis au joug humiliant des Tartares, l'ont retenu longtemps dans une profonde barbarie à côté de l'Europe civilisée, et l'ont enfin amené, après dix siècles, au degré de grandeur où nous le voyons aujourd'hui, le caractère original de sa population, également étrangère à l'Europe et à l'Asie, l'habileté, l'énergie, trop souvent la férocité presque fabuleuse des souverains qui ont préparé et élevé ce formidable édifice, tout cela est exposé par M. de Ségur avec une vigueur, une intelligence, une profondeur de sens politique et moral dont il serait difficile de donner une juste idée à ceux qui n'ont pas lu son livre. Pour cette œuvre, qui, m'a-t-on assuré, était son œuvre de prédilection, on comprendra qu'il ait essayé de s'approprier la langue de Tacite. Peut-être n'a-t-il pas toujours assez tenu compte de l'impossibilité d'en transporter complétement le génie dans un idiome si différent, à bien des égards, de celui des Latins.

Un ouvrage de cette nature ne pouvait obtenir la popularité qui s'était attachée à l'*Histoire de la campagne de Russie*. Les esprits sérieux et capables d'une attention sou-

tenue étaient seuls en état de l'apprécier. Aussi n'eut-il, au dire de M. de Ségur lui-même, qu'*un succès d'estime d'un public restreint et choisi*. Il crut pourtant être désormais en mesure de céder, sans qu'on pût l'accuser de présomption, aux invitations qu'il avait reçues de se présenter au choix de l'Académie. Son concurrent était M. de Lamartine, dont il n'ignorait pas que la nomination était certaine, mais on lui fit entendre qu'en posant cette fois sa candidature, il assurerait son élection pour la prochaine vacance. Les choses se passèrent comme on le lui avait annoncé. M. de Lamartine fut nommé, et, le duc de Lévis étant presque aussitôt venu à mourir, ce fut M. de Ségur, son neveu, qu'on lui donna comme successeur par un vote unanime.

Quoiqu'il semblât qu'il ne pût guère douter de ce résultat, ce n'était pas sans émotion qu'il en attendait la nouvelle, et sa joie fut grande lorsque son père vint la lui apporter. C'était la première fois que l'Académie française voyait un père et un fils assis ensemble sur ses bancs. Depuis, Messieurs, nous en avons vu un second exemple, non moins justifié.

Un mois s'était à peine écoulé depuis que M. de Ségur avait été admis dans cette enceinte, lorsque parurent les fatales ordonnances qui devaient amener la chute du trône des Bourbons.

Bien qu'il n'eût jamais été attaché de cœur au gouvernement de la Restauration, l'aversion, l'horreur que le spectacle des atrocités de 1793 lui avaient laissées pour les mouvements populaires, l'amour de l'ordre, le respect de la loi, qui faisaient le fond de sa doctrine politique, ne lui permirent pas de s'associer à la joie que cette catastrophe

fit éclater chez la plupart de ceux qui avaient conservé dans leur âme le culte de l'Empire. « Vous connaissez, » dit-il à M. Casimir Périer, « mes regrets pour le drapeau sous le-
« quel j'ai combattu, mais la Charte, pour laquelle vous
« venez de vaincre, consacre le principe de la légitimité.
« C'est donc, bon gré mal gré, le duc de Bordeaux qu'elle
« proclame, si, comme vous le dites, Charles X et son fils
« sont devenus impossibles. » Lorsque M. Périer lui eut fait comprendre que, dans l'état des esprits, cette combinaison, qu'il avait vainement essayé pendant deux jours de faire prévaloir, n'était pas plus praticable que le maintien pur et simple de la royauté de Charles X, et qu'à grand'peine pourrait-on sauver la monarchie en appelant au trône le duc d'Orléans, il se rallia sans enthousiasme, mais avec une complète sincérité, à ce dernier moyen de salut, et la royauté nouvelle le compta, non pas au nombre de ses courtisans, mais parmi ses plus fidèles serviteurs. Une grande faveur s'attachait alors aux hommes qui, après s'être distingués dans les armées impériales, étaient restés plus ou moins à l'écart sous la Restauration. M. de Ségur fut élevé au grade de lieutenant général et, quelques années après, obtint la grand'croix de la Légion d'honneur.

Est-il besoin de dire que, dans la lutte qui ne tarda pas à s'engager entre ceux qui voulaient pousser plus loin la révolution et ceux qui s'efforçaient de la modérer, il prit place parmi ces derniers? Ami de M. Périer et surtout de M. Guizot, avec qui il était lié depuis sa jeunesse, il les reconnut constamment pour ses guides en politique. Il fut du nombre de ceux qui décidèrent, non sans peine, M. Périer à accepter les fonctions de premier ministre, dans un mo-

ment où la démagogie déchaînée semblait sur le point de tout emporter. Bientôt après, M. Périer, dont le caractère énergique et la main puissante avaient, en quelques mois, retiré la France du précipice dans lequel elle commençait à être entraînée, voulant, par une nombreuse promotion, s'assurer dans la chambre des pairs une majorité en rapport avec les principes du gouvernement nouveau, le comprit dans cette promotion. Son premier mouvement fut de refuser. Étranger jusqu'alors à la vie politique, et ne se croyant pas les facultés nécessaires pour paraître avec avantage à la tribune, il craignait de s'engager, à cinquante ans passés, dans une carrière où il risquerait de compromettre le nom honorable qu'il s'était fait dans les armes et dans les lettres. Il allégua sa santé affaiblie, le peu d'utilité dont il serait au gouvernement dans les luttes oratoires. Mais M. Périer refusa de tenir compte de ces objections. « Il vous sied bien,» lui dit-il avec sa vivacité ordinaire, « il vous sied bien, à vous « qui m'avez forcé à me jeter dans cette bagarre, de ne pas « vouloir m'y suivre et de m'y abandonner! Qu'est devenue « cette promesse, alors donnée, d'accourir à mon appel?... « Je vous somme aujourd'hui de tenir parole. » — On ne résistait pas facilement à M. Périer ; M. de Ségur céda.

Tout étonné, dans sa modestie, de se trouver *magistrat, législateur, membre du parlement sans avoir jamais été légiste, juge ni orateur,* et croyant, pour employer ses expressions, avoir là *trois éducations à faire et peut-être une à défaire, celle des camps,* il ne se hâta pas de monter à la tribune. Peut-être ne se serait-il jamais décidé à y paraître sans l'indignation que lui inspira le réveil d'un des plus odieux souvenirs de la Révolution. Une loi de la Restauration avait ordonné

un deuil général et une cérémonie expiatoire pour l'anniversaire du 21 janvier. Il y avait, dans les formes de cette commémoration, des détails excessifs qui paraissaient de nature à envenimer les ressentiments et les haines des partis. Toutes les opinions modérées s'accordaient à penser qu'il y avait lieu de modifier la loi de 1816; mais la Chambre des députés ne se borna pas à la modifier, elle en vota l'abrogation. Dans un moment où l'esprit des plus mauvais jours de la Révolution semblait se réveiller, où les noms de Robespierre, de Danton, de Marat étaient devenus des signes de ralliement pour une jeunesse égarée, où, à la Chambre des députés même, le régicide avait trouvé un apologiste, cette abrogation absolue n'était rien moins qu'une concession faite aux passions les plus perverses et les plus dangereuses. Aussi, lorsque la résolution de la Chambre élective arriva à la Chambre des pairs, M. de Ségur, obéissant tout à la fois à ses propres sentiments et aux encouragements d'un bon nombre de ses collègues, se détermina à prendre la parole. Dans un discours concis, vigoureux, qui exprimait éloquemment sa profonde horreur pour les excès révolutionnaires et son dégoût pour ceux qui reproduisaient le langage de ces temps affreux, il demanda le rejet du projet en discussion, ou plutôt l'adoption d'un amendement qui maintenait le principe de la loi de 1816 en en modifiant l'application. De bruyantes acclamations répondirent à cet appel. En descendant de la tribune, il reçut les félicitations d'un grand nombre de pairs, du président lui-même. La séance resta suspendue pendant un quart d'heure, et l'avis qu'il avait soutenu fut voté à une grande majorité. Une lutte

s'établit entre les deux Chambres : deux fois encore la Chambre des députés vota l'abrogation pure et simple ; la Chambre des pairs finit par s'y résigner, mais en joignant à son vote une expression qui flétrissait le régicide et que la Chambre élective dut accepter à son tour. Cette transaction ne satisfit pas M. de Ségur, et, bien qu'il n'ignorât pas qu'une partie du ministère, que la cour même lui savaient mauvais gré de sa persévérance, il persista jusqu'à la fin à repousser la résolution qu'il avait si noblement combattue.

Malgré le succès oratoire qu'il venait d'obtenir, le considérant plutôt comme le résultat d'une inspiration heureuse et accidentelle que comme la preuve d'une véritable vocation, il résista aux excitations de ses amis politiques, qui s'étaient flattés de l'espérance de trouver en lui un champion habituel de la cause conservatrice, et, rentrant dans le cercle de la vie de famille et des travaux littéraires pour lesquels son goût s'augmentait avec l'âge, il s'arracha (c'est lui qui le dit) à l'*histoire trop vive du jour* pour se livrer à la composition d'une *Histoire de Charles VIII,* commencée depuis quelque temps déjà.

M. Périer était mort. Bientôt recommencèrent les complots, les insurrections, qu'il avait un moment domptés. Une presse effrénée soufflait le feu et s'acharnait particulièrement contre la Chambre des pairs, chargée de la tâche difficile de juger les conspirateurs. Un jour qu'elle avait dépassé toutes les bornes, le chancelier, s'approchant de M. de Ségur : « Vous vous êtes, » lui dit-il, « souvent et « hautement déclaré contre la faiblesse du gouvernement « supportant toutes les injures de la presse ; c'est pour-

« quoi, dans cette circonstance, nous avons compté sur « vous pour en provoquer la répression. » M. de Ségur répondit qu'il était prêt à prendre l'initiative, mais à condition qu'une fois entré dans cette voie on y persévérerait. Cette promesse obtenue, il dénonca à la Chambre un scandaleux article du principal organe du parti républicain, *le National,* dont le gérant fut, dès le lendemain, condamné à deux ans de prison et 10,000 francs d'amende.

M. de Ségur venait de s'exposer, non-seulement au ressentiment d'un parti violent, mais à celui de la presse tout entière. Il était alors sur le point de publier son *Histoire de Charles VIII*. Le lendemain du jour où il avait dénoncé le *National,* son éditeur accourut chez lui tout éperdu : « Bon « Dieu ! qu'avez-vous fait ? » lui cria-t-il en l'abordant ; « vous venez de tuer notre Charles VIII. Eh quoi ! la veille « de la publication, soulever contre lui toute la presse ! Le « voilà proscrit, mort-né ! Il ne s'en relèvera pas. » L'éditeur ne se trompait point. Tous les journaux, sans distinction d'opinion politique, parurent s'entendre pour se venger d'un homme qui avait osé s'attaquer à un d'entre eux ; tous, à l'exception du *Journal des Débats,* se refusèrent à annoncer son ouvrage, et la masse du public qui, en France plus qu'ailleurs, a besoin qu'on lui signale celles des productions de l'esprit qui méritent son attention, ignora qu'il venait de paraître un tableau vivant, animé, pittoresque, d'une des époques les plus intéressantes de notre histoire, celle de la fin du moyen âge et du commencement des temps modernes.

M. de Ségur n'était pas homme à se laisser décourager pour ce singulier résultat de ses patriotiques efforts. Partout où l'occasion s'offrait à lui de combattre, de flétrir

l'esprit révolutionnaire, il la saisissait avec empressement. Chargé, comme directeur de l'Académie, de recevoir M. Guizot, qui venait d'être appelé à remplacer dans cette enceinte le comte de Tracy, il affecta, dans la réponse qu'il lui fit, de célébrer en lui l'homme d'État, le courageux champion de la cause conservatrice, à l'égal au moins du grand écrivain.

Les seules fonctions officielles que M. de Ségur ait remplies sous le gouvernement de Juillet en dehors des devoirs de la pairie, c'est une mission d'apparat dont l'objet était de complimenter le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, à l'occasion de son avénement. Dans cette mission qu'il avait hésité à accepter parce qu'il avait un éloignement naturel pour la représentation et les cérémonies, il recueillit, sur l'état de la cour de Berlin, des informations qu'il a consignées dans ses Mémoires et qui n'en sont pas la partie la moins curieuse.

Ce qui, depuis bien des années, occupait ses loisirs, c'était la rédaction d'un long et important ouvrage qu'il ne voulait pas publier lui-même, mais qui, imprimé de son vivant, devait voir le jour peu de semaines après sa mort. Le titre de cet ouvrage, *Histoire et mémoires,* en indique la double nature. Ce sont deux narrations qui, sans se confondre, alternent par grandes périodes, l'une retraçant l'histoire de Napoléon, l'autre la vie de M. de Ségur, et surtout la part qu'il a eue aux faits d'armes de l'Empire : système de composition assez singulier, qui entraîne quelquefois des répétitions, mais qui avait l'avantage de permettre à l'auteur d'exposer d'une manière complète les deux ordres de faits qu'il se proposait de raconter.

Comme il est facile de le concevoir, c'est la partie militaire qui domine dans cette histoire de Napoléon. La politique intérieure, n'y tient comparativement que peu de place; mais, quant aux récits militaires, même après les admirables modèles que nous possédons dans ce genre, on les lit encore avec autant de plaisir que de profit. Les plans de campagne savants et compliqués de Napoléon, et aussi ses fautes, ses témérités, y sont exposés avec une précision, une clarté, une liberté d'esprit qui ont été rarement égalées. Ce qui me frappe plus encore peut-être dans cette histoire, c'est la manière dont les illustres lieutenants du grand empereur y sont caractérisés, non par des louanges vagues et banales, mais en traits fermes, concis, distincts, qui laissent dans les esprits l'image vivante et animée de leurs physionomies si diverses.

Ces mémoires, dans la pensée première de M. de Ségur, ne devaient pas s'étendre au-delà de la grande catastrophe de 1814. Plus tard, il se décida à les continuer, mais sur un plan différent. Laissant complétement de côté la forme régulière de l'histoire, il n'y raconte des événements publics que ceux auxquels il a été mêlé, et seulement au point de vue de la part qu'il y a prise. Le récit, plus simple, plus familier, plus personnel, n'en a peut-être que plus d'intérêt, On y trouve des détails curieux et, si je ne me trompe, jusqu'à présent inconnus sur certaines époques de la Restauration et du gouvernement de Juillet. Ils s'arrêtent à la veille de la révolution du 24 février.

Ce nouveau bouleversement, si inattendu, si peu justifié, ne pouvait être vu par M. de Ségur qu'avec une douleur égale à son indignation. Rejeté par son âge en dehors des

rangs de l'armée, il prit place dans ceux de la garde nationale pour concourir à la répression des émeutes et des insurrections qui suivirent de si près la proclamation de la République et qui en préparèrent la chute en troublant, en menaçant tous les intérêts. Le coup d'État du 2 décembre, ou pour mieux dire le rétablissement de l'Empire, dont ce coup d'État fut le prélude, produisit sur lui une impression mêlée d'étonnement, de satisfaction et d'inquiétude. Par un sentiment trop naturel pour que, même en ne le partageant pas, on puisse lui en savoir mauvais gré, il se complaisait à voir renaître le gouvernement qu'il avait servi dans sa jeunesse avec un dévouement si passionné, à penser qu'en travaillant jadis à soutenir le grand édifice de l'Empire, en croyant que les destinées futures de la France y étaient attachées, il ne s'était pas trompé, et qu'en 1852, comme au 18 brumaire, c'était à la quatrième dynastie qu'il était réservé de sauver le pays de l'anarchie. Mais, d'un autre côté, considérant l'immense difficulté de la tâche imposée à l'Empire renaissant, dont la mission consistait, suivant lui, non-seulement à fonder *l'ordre et la liberté, le pouvoir et le contrôle, le progrès moral et matériel,* mais encore à reconquérir ce qu'il appelait nos frontières naturelles, il s'effrayait de l'insuffisance des hommes qui allaient se trouver aux prises avec de tels problèmes. Dans cette situation, tout en désapprouvant ceux de ses amis qui crurent devoir se mettre en état d'hostilité contre le gouvernement impérial, il profita du privilége de son âge pour ne pas s'associer à un ordre de choses dans lequel sa place semblait marquée : il refusa d'entrer au Sénat et ne parut pas même aux Tuileries.

Les soins d'une grande fortune due, principalement à son association intelligente à d'importantes entreprises industrielles, remplissaient une partie de ses loisirs. Vous savez, Messieurs, qu'une autre était consacrée à vos séances auxquelles, jusque dans les derniers temps de sa vie, il assistait avec une rare assiduité, et qui l'intéressaient vivement. Il ne se livrait plus à des travaux réguliers et suivis qui l'eussent trop fatigué; mais son esprit, toujours actif, ne se serait pas accommodé d'un repos complet. Les grands problèmes de la destinée humaine, ceux de la morale, ceux de la politique, ne cessaient de l'occuper; il cherchait à les résoudre, et ses méditations lui suggéraient des considérations ingénieuses, quelquefois profondes, exprimées souvent avec beaucoup de force et de bonheur dans des notes qui nous ont été conservées ou même dans des essais poétiques d'une valeur inégale, mais où l'on trouve de temps en temps d'énergiques inspirations.

L'existence et l'action constante de la Providence, l'immortalité, l'immatérialité de l'âme, étaient pour lui des vérités en dehors de toute contestation. Suivant lui, il n'y a pas de société possible sans patrie et sans religion. On naît dans sa patrie et dans sa religion, on ne les choisit pas. Nulle volonté, pas même la nôtre propre, ne peut contraindre notre conscience à approuver toutes les lois de l'une, à pratiquer toutes les croyances de l'autre; mais, de même qu'il faut être soumis aux lois de son pays lors même qu'on ne les approuve pas, il faut se soumettre au culte de sa religion, même lorsque, parmi ces croyances, il en est que l'on ne partage pas. J'expose, Messieurs, je ne juge pas ces opinions, dont la dernière pourrait bien ne

satisfaire ni les croyants, ni les philosophes. Je suis tenté de penser que M. de Ségur lui-même n'en était pas complétement satisfait lorsque je vois les efforts auxquels il se livre, dans quelques-uns des fragments qu'on nous a conservés, pour concilier la révélation avec la philosophie.

En morale, il croyait d'une manière absolue à la distinction du bien et du mal, ce qui est plus rare que bien des gens ne se l'imaginent, faute d'y avoir suffisamment réfléchi ; il n'admettait à cet égard aucun tempérament.

Sur la politique, ses idées étaient moins arrêtées. Porté par sa nature vers tout ce qui est grand, noble, élevé, conforme à la dignité humaine, ce qu'on est convenu d'appeler le gouvernement constitutionnel aurait sans doute obtenu ses préférences si le spectacle de tant de révolutions et de catastrophes ne lui eût inspiré des doutes sur la possibilité de l'établir solidement partout ailleurs qu'en Angleterre, où son existence est protégée par un ensemble de circonstances qui appartiennent exclusivement à ce pays. Il pensait, avec Tacite, qu'une telle forme de gouvernement n'est guère autre chose qu'une illusion brillante qui, même réalisée, ne pourrait subsister longtemps. Dans d'autres instants, il se demandait, avec l'expression du doute et du regret, si, dans un pays aussi profondément envahi que la France par l'esprit de démocratie égalitaire, un avenir plus ou moins prochain n'était pas réservé à la forme du gouvernement des États-Unis.

Il s'en fallait de beaucoup, pourtant, que l'Empire ressuscité répondît aux espérances qu'il y avait d'abord attachées. Il ne tarda pas à s'effrayer du luxe extravagant et ruineux qui, *en corrompant le corps social tout entier,* lui pa-

raissait *menacer la civilisation et préparer le retour de la barbarie.* Tout en admirant les embellissements de Paris, il s'inquiétait des perturbations auxquelles pouvait donner lieu l'immense population ouvrière appelée dans ses murs pour les travaux dont résultaient ces embellissements. Il s'affligeait du choix scandaleux de certains fonctionnaires publics. Il déplorait l'influence des courtisans et des flatteurs, la trop grande part faite aux intérêts matériels aux dépens des intérêts moraux qui constituent en réalité la grandeur d'un pays. Il regrettait de voir prodiguer le sang et les trésors de la France dans des entreprises qui ne pouvaient avoir pour résultat de lui donner ses *frontières naturelles,* de faire que *Metz et Lille* ne fussent plus nos avant-postes!

Modifier ces frontières de telle sorte que Paris, en cas de guerre, ne fût plus à quelques journées de marche de l'ennemi, c'était de plus en plus l'objet de ses ardentes préoccupations, et son impatience croissait à mesure qu'il voyait approcher le terme probable de son existence. Il ne comprenait pas la politique qui travaillait à fortifier la seule, peut-être, des grandes puissances de qui il fût absolument impossible d'espérer qu'elle se prêterait à notre agrandissement. Il voyait dans la Prusse l'adversaire naturelle de la France, contre laquelle on aurait tôt ou tard à lutter. Il ne s'abusait pas sur les forces de cette adversaire, sur les chances périlleuses d'une telle lutte ; il aurait voulu qu'on s'y préparât par la réorganisation de notre système militaire.

Un jour vint, hélas! où, son patriotisme égarant sa sagacité, il crut toucher au but qu'il avait constamment devant

es yeux. Le gouvernement français annonça l'intention de déclarer la guerre au cabinet de Berlin. Dans quelques vers, datés de ce jour-là même, M. de Ségur félicite la France du *cri d'indignation* qu'elle fait entendre contre l'étranger et par lequel elle semble être redevenue la *grande nation;* mais, chose singulière, il se demande s'il doit *joindre à cette ardeur son cri de guerre,* et la réponse qu'il se fait, c'est qu'il doit se taire encore. Il exprime le doute qu'après un long sommeil, la France, réveillée en sursaut, puisse déjà être prête, et ce n'est pas avec l'accent d'une entière confiance qu'il prie le Tout-Puissant de la protéger *contre une cause impie,* qu'il adjure les *mânes de Charlemagne et de Napoléon* d'inspirer à leur successeur des élans dignes d'eux. Malgré les instances de plusieurs de ses amis, il se refusa à publier ce qu'il appelait son *chant de guerre,* la guerre, à laquelle il avait tant désiré qu'on se préparât, venant d'être déclarée sans armées, sans alliances prêtes et lui paraissant, par conséquent, intempestive et prématurée.

Agé alors de quatre-vingt-dix ans, il ne voulut pas quitter Paris à l'approche de l'ennemi. Il y resta pendant le siége et pendant l'époque, plus néfaste encore, du règne de la Commune. Quelle que fût sa douleur, il conservait toute sa fermeté, toute sa présence d'esprit. Indigné, mais non abattu, prenant aux malheurs publics une part aussi vive qu'au temps de son existence la plus active, mais n'étant plus en état de prêter la main à la défense de la patrie ou au maintien de l'ordre, il allait de tous côtés chercher des informations pour calmer ses anxiétés. Lorsque des soldats de la Commune se présentèrent chez lui pour demander

des armes, il leur fit un accueil qui ne leur permit pas de douter des sentiments qu'ils lui inspiraient.

Mais si son esprit, si sa volonté étaient intacts, ses forces physiques déclinaient rapidement. Le principe de la vie était atteint en lui. Il avait presque complétement perdu la vue. Déjà il ne quittait presque plus sa demeure. Il ne m'est pas permis d'oublier qu'une de ses dernières sorties eut pour but de venir, dans cette enceinte, prendre part à un de vos scrutins électoraux. Il n'avait pas encore tout à fait accompli sa quatre-vingt-treizième année.

Tel fut l'homme illustre que je me vois appelé à remplacer parmi vous. J'ai le regret de l'avoir peu connu personnellement, mais ce qu'on m'a raconté de lui est en si parfait accord avec l'impression que m'a laissée la lecture de ses Mémoires, et ces Mémoires eux-mêmes ont un tel caractère de sincérité et de modestie, ils sont si complétement exempts de cet esprit de personnalité inhérent à la plupart des compositions de cette nature, qu'en les prenant pour guide dans mes récits et mes appréciations, je ne crains pas de m'être égaré. Nulle part M. de Ségur ne s'y montre possédé de la pensée de se faire valoir, soit par l'étalage et l'exagération de ses mérites, soit par ces formules hypocrites d'une fausse modestie, plus choquantes encore. Nulle part il ne cherche à s'attribuer, dans les faits politiques ou militaires, un rôle plus important que celui qu'il y a joué en effet. Nulle part même il n'essaye de déguiser ou d'atténuer les fautes qu'il peut avoir commises, les erreurs dans lesquelles il est tombé. Tout, dans ses narrations, malgré une certaine pompe de langage qui tient au goût de l'époque, est, pour le fond, simple et naturel.

Il parle de lui-même comme il parlerait d'un autre, avec cette seule différence que, s'il parlait d'un autre, il lui donnerait dans bien des cas des louanges qu'il ne croit pas devoir se décerner à lui-même. Né avec une âme ardente et romanesque, qui, comme il arrive souvent, se dissimulait aux yeux du public sous un aspect froid et réservé, animé de toutes les nobles passions, du patriotisme, de l'amour de la gloire, d'un entraînement irrésistible vers toutes les idées grandes et généreuses, il y joignait ce qui, malheureusement, n'en est pas toujours inséparable, un jugement sain et le sentiment exquis et délicat du devoir. J'hésiterai presque à dire qu'il avait de l'ambition, tant en lui elle était contenue dans les limites de la raison et de la plus scrupuleuse conscience. Soldat héroïque, historien éminent, les distinctions qu'il obtint à ce double titre, et qui certes ne dépassaient pas la mesure de ses mérites, parurent toujours le surprendre, et jamais il ne sembla croire qu'il n'était pas suffisamment récompensé. Lorsque, plus tard, il s'engagea dans la carrière de la politique, ce fut, en quelque sorte, malgré lui, parce qu'il ne pensait pas y être sur son terrain. Il sut pourtant se tenir au niveau des devoirs que lui imposait sa qualité de pair de France, et, dans l'occasion, il lutta aussi vaillamment à la tribune pour la défense de l'ordre social que jadis sur d'autres champs de bataille pour celle de la patrie contre l'étranger; mais, loin de chercher à profiter, dans l'intérêt de sa position personnelle, des succès qu'il avait obtenus sur ce nouveau théâtre, il s'empressa, dès qu'il put le faire sans paraître déserter la cause à laquelle il avait voué ses efforts, de revenir aux plaisirs de la famille et aux études qui faisaient

le charme de sa vie. Condamné, comme tous ses contemporains, à vivre successivement sous un grand nombre de gouvernements, à en servir même plusieurs, tous, sans doute, n'ont pas eu une part égale dans ses affections, mais aucun n'a rencontré en lui une hostilité factieuse. Le respect de la légalité, si rare de nos jours, était un des traits distinctifs de son caractère. Certes, Messieurs, une pareille vie mérite d'être offerte en modèle. Le jour où la France compterait, dans ses classes supérieures et éclairées, je ne dis pas beaucoup d'hommes aussi distingués, ce serait trop exiger peut-être, mais beaucoup d'aussi bons citoyens, de patriotes aussi courageux et aussi désintéressés, elle aurait bientôt repris le rang qu'elle a si longtemps occupé dans le monde.

RÉPONSE

DE M. XAVIER MARMIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. LE BARON DE VIEL-CASTEL

MONSIEUR,

Un grave et doux souvenir me rend particulièrement sensible l'honneur de vous souhaiter aujourd'hui la bienvenue dans cette enceinte.

Il y a plusieurs années, nous avions, vous et moi, le bonheur d'être admis dans le cercle intime, dans la noble retraite d'un homme éminent dont nous ne cesserons de déplorer la perte,

M. le duc de Broglie.

Il vous connaissait depuis longtemps, il vous aimait et

désirait votre entrée à l'Académie. Son vœu cordial devait sans peine s'accomplir. L'Académie aussi vous connaissait. Deux fois de suite, elle avait inscrit votre nom dans ses annales ; elle avait décerné à un de vos livres un de ses premiers prix.

De tout temps, l'Académie, dans ses concours et ses élections, a fait une grande part à la science historique. Juste devoir ! N'est-ce pas de toutes les sciences la plus ancienne et la plus attachante? Elle commence pour nous à la Genèse, et, d'âge en âge, elle nous représente les diverses phases de la vie sociale et de la vie privée, les progrès et les gloires, hélas ! aussi les erreurs et les désastres de l'humanité. C'est la science personnelle de l'homme, son nobiliaire et sa sévère leçon ; le tableau du passé et, par ce passé, souvent l'indice de l'avenir. « Ce qui est, dit l'*Ecclésiaste,* a déjà été ; » ce que l'on a éprouvé, on l'éprouvera encore, Dieu renouvelle ce qui semblait fini.

Jadis, dans le lointain Orient, les vieillards qui racontaient au peuple ses anciennes traditions étaient vénérés comme des oracles et déifiés. Notre religion ne nous permet pas un tel culte. Nous ne pouvons diviniser nos historiens. Nous leur donnons seulement un brevet d'immortalité.

Dès votre jeunesse, Monsieur, vous avez eu la vocation de l'historien, et vous l'avez suivie avec une rare persévérance. La carrière diplomatique où vous êtes graduellement parvenu à de hautes fonctions ne vous a point détourné de vos études favorites. Au contraire, elle a servi à vous les rendre plus faciles et plus sûres.

Tout jeune, vous êtes envoyé à Madrid avec le titre d'attaché d'ambassade, un humble titre auquel est joint

un modique traitement qui, dans votre juvénile humilité, vous semble une fortune. Vous aviez un ardent désir de vous instruire. L'Espagne va vous donner cette satisfaction. Vous vous plaisez à apprendre sa langue sonore et majestueuse, à étudier les œuvres de ses principaux écrivains, à faire l'analyse de ses drames pour y rechercher et en dégager l'élément historique. En même temps, vous suivez d'un œil attentif le développement d'une insurrection démocratique, qui commence par chanter l'hymne libéral de Riégo pour en venir bientôt aux cris sanguinaires, selon le progrès naturel de toute célèbre insurrection.

Enfant, vous appreniez comment vos parents avaient été, en leur qualité de royalistes et d'aristocrates, persécutés et ruinés par les décrets qui suivirent la déclaration des droits de l'homme. Rivarol appelait cette déclaration la préface criminelle d'un livre impossible.

A vingt ans, vous assistez au spectacle d'une de ces révolutions qui, en si peu de temps, bouleversent les empires.

Mais voilà que le ministère vous nomme second secrétaire d'ambassade en Autriche. Il ne pouvait mieux faire pour vous donner un nouveau moyen d'instruction. A chaque époque, à cette époque-là surtout, entre Madrid et Vienne, quel contraste ! A Madrid, la concentration de la pensée sur les mouvements du pays. A Vienne, l'imposante intervention dans toutes les grandes questions politiques et diplomatiques. A Madrid, le retentissement des pronunciamentos qui en vinrent à subjuguer un instant la royauté. A Vienne, la vigilante et vigoureuse surveillance de toute ébullition politique, de tout indice de propagande révolutionnaire.

Madrid vous séduisait par ses musées, par ses bibliothèques, par une société d'élite, conservant au milieu des turbulences populaires sa courtoisie chevaleresque. Le gouvernement de Vienne vous intéresse par sa haute attitude. C'est un plaisir de vous suivre dans les diverses attractions de votre première jeunesse. C'est une joie de voir vos services officiels justement appréciés et promptement récompensés. En Espagne et en Autriche, dès vos années d'apprentissage, vos chefs vous ont témoigné leur confiance, en vous initiant aux secrets de leurs négociations, et bientôt votre ministre vous assigne à Paris un emploi important.

Vous voilà dans la pratique des affaires, et dans ce monde de Paris, où vous désiriez retrouver les salons que vous aimiez, où vous deviez être accueilli avec une distinction particulière, en vertu de votre nom et des agréments de votre esprit. Le monde et les affaires ! Là, vous allez puiser d'utiles enseignemens pour votre vocation d'historien.

La vie pratique, l'active participation au mouvement de la société, doivent exercer sur celui qui se propose d'écrire des livres d'histoire une heureuse influence. En se détournant par là du cercle des abstractions, il acquiert un jugement plus lucide et plus ferme. En observant ce qui se passe chaque jour autour de lui, il saisit plus aisément le jeu des passions et les ressorts de la politique. En voyant à quelles erreurs peuvent être entraînées les loyales consciences, et à quelle faiblesse les cœurs résolus, il devient plus indulgent. La plupart des meilleurs historiens ont ainsi appris à connaître la réalité des choses, par leur

contact perpétuel avec des gens éclairés, ou par les hautes fonctions qu'ils ont remplies : Thucydide, Xénophon, Tacite, Salluste, Machiavel, Guichardin. Ai-je besoin de citer plusieurs de nos premiers historiens modernes? Chacun sait la part qu'ils ont prise aux affaires de notre pays, et leur courageuse action en de graves circonstances.

De plus en plus, Monsieur, l'histoire vous attire, principalement l'histoire constitutionnelle de France et d'Angleterre. Actes officiels, biographies, mémoires, tout est par vous soigneusement étudié, et le premier résultat de ces études est l'excellent livre où vous racontez la vie des deux Pitt.

Pitt et Cobourg! Que de fois, ces noms ont retenti dans les furibondes déclamations des jacobins, et combien d'innocents ont été victimes de cette simple dénonciation : correspondant de Pitt ou de ses agents! Il n'en fallait pas davantage dans ces jours de sentences expéditives pour envoyer le plus honnête homme à l'échafaud.

Dès le milieu du siècle dernier, ce nom de Pitt devait être odieux à la France. En 1756, après de longues années de luttes parlementaires, le premier des Pitt, lord Chatham, arrivait enfin au pouvoir qu'il désirait ardemment. On vit alors ce que peut faire pour le salut d'une nation, en de mortels périls, un homme d'une trempe vigoureuse dont rien n'entrave l'audacieuse volonté. L'Angleterre était humiliée du résultat de sa dernière guerre, son armée affaiblie, sa marine vaincue dans la Méditerranée et dans l'Océan. L'amiral Byng venait de livrer par sa pusillanimité Minorque à la France, et, l'année suivante, le duc de Cumberland capitulait à Closterseven avec ses troupes hanovriennes.

Pitt, chef du cabinet de combat, réforme les administrations amollies ou viciées, réforme les états-majors des armées de terre et de mer. La chambre des communes lui avait accordé de larges subsides. Il les emploie à organiser de nouvelles escadres et de nouveaux régiments. Ces escadres vont attaquer nos possessions sur la côte d'Afrique, en Amérique et dans les Indes. Ces régiments s'adjoignent en Allemagne à ceux de la Prusse. Sans la prodigieuse activité de Pitt, le triomphateur de Rossbach avec tout son génie n'aurait pu résister aux armes de la France unies aux armes de la Saxe, de la Russie et de l'Autriche. Sans cette activité, nous n'aurions pas éprouvé les désastres de la guerre de Sept ans, perdu le Canada et subi le cruel traité de 1763.

Tel était le succès du premier ministre de Georges II, son ascendant sur le roi et sur le peuple anglais, que le cardinal de Bernis, alors notre ministre des affaires étrangères, lui attribuait les idées les plus formidables. Il écrivait à M. de Choiseul en 1758 : « M. Pitt gouverne son pays selon les principes et, peut-être, selon les vues de Cromwell. »

Le fortuné Pitt ne faisait point de tels rêves. Comme vous l'avez, Monsieur, très-bien démontré, il n'aspirait qu'à relever l'Angleterre de l'abaissement où il l'avait vue, et à la remettre en un haut rang. Il y réussit par la hardiesse de sa pensée, et par l'appui que lui donnait une confiance universelle. Pendant quatre années consécutives, il ne rencontra, ni à la chambre des communes, ni à la chambre des lords, la moindre opposition. Subsides et pensions, récompenses militaires et civiles, tout fut voté sans discussion, comme il le voulait, et le peuple applaudissait à cette soumission du parlement.

Son fils, qui devait être aussi notre implacable adversaire, n'attendit pas longtemps le poste qu'il ambitionnait. Élu député à un âge où les plus privilégiés ne peuvent guère espérer un tel honneur, il se plaça d'abord du côté de l'opposition, et, quelques mois après son entrée à la chambre, il prenait la parole avec l'assurance d'un homme habitué à tous les hasards des conflits parlementaires.

Wraxall, qui assistait à ce début, en cite dans ses mémoires un trait caractéristique. Tandis que le jeune orateur commençait au milieu d'un profond silence son improvisation, deux membres du cabinet se mirent à causer à voix basse. Tout à coup, Pitt s'arrête, puis dit d'un ton sarcastique : « J'attendrai que l'Agamemnon et le Nestor du ministère aient fini leur entretien. » Les deux hauts fonctionnaires se turent. Pitt continua tranquillement son discours, et, par son éloquence, émerveilla l'assemblée.

Il avait alors vingt et un ans. Deux ans après, il était investi d'une des grandes charges du royaume, et, pendant un quart de siècle, sauf un court intervalle, il a gouverné l'Angleterre.

Ceux qui l'ont tant maudit ont oublié de dire ce qu'une sainte femme disait avec un accent de pitié du vrai maudit : « Le malheureux qui ne peut pas aimer ! » Il n'eut pas le temps d'aimer, ou plutôt, l'amour ne put entrer dans cette âme tout entière remplie par la haine et l'ambition.

Il abhorrait la France. Pour la combattre, pour la dompter, il souleva, il arma, il soudoya successivement toutes les puissances. Trompé dans son espoir par les victoires de la République, il épuisa ses forces à refaire ses alliances belliqueuses, brisées par l'épée de Lodi, par l'épée

de Marengo; il mourut sur les ruines de la troisième coalition, au lendemain de la bataille d'Austerlitz.

Si j'en crois Raynal, un jour lord Chatham se serait écrié : « Si nous étions justes à l'égard de la France, nous n'aurions pas trente ans d'existence. »

Envers ce ministre, qui de l'injustice se faisait une loi patriotique, et envers son fils non moins passionné, vous, Monsieur, vous avez été juste, vous avez signalé leurs étonnantes qualités, aussi bien que leurs défauts, et nous devons lire avec un intérêt tout particulier cette grande page de l'histoire d'Angleterre, si étroitement, si fatalement liée aux pages les plus déplorables et les plus glorieuses de notre propre histoire. Il y a là pour nous de graves sujets de méditation et d'importantes leçons.

Je ne puis quitter ce livre sans m'arrêter encore aux remarques que vous avez faites sur la situation de l'Angleterre, avant le premier ministère de lord Chatham.

« Telle était, dites-vous, la démoralisation du pays et la faiblesse de ses moyens de défense, que, selon l'opinion d'un des principaux officiers généraux de cette époque, le maréchal Warde, cinq mille Français débarquant sur un point de la côte eussent conquis l'île, sans avoir à livrer une seule bataille. »

Et c'est ce même pays qui, quelques années après, triomphait en Allemagne et en Amérique par la guerre de Sept ans, puis, pendant vingt-cinq années, luttait intrépidement contre nos armes partout victorieuses, contre le génie de Napoléon.

« Par là, dites-vous, on apprend à ne pas trop s'affecter de l'affaiblissement momentané des forces morales d'un

grand peuple, à ne pas confondre une lassitude passagère avec une déchéance complète et définitive. »

En lisant cette sage réflexion, je pense à notre France. Elle a eu comme l'Angleterre ses jours d'affaissement. Elle doit reprendre comme l'Angleterre son vigoureux élan :

No hiere Dios á dos manos.

« Dieu, dit un vieux proverbe espagnol, ne frappe pas à deux mains, car il a mis aux rivières des gués, et aux océans des havres de grâce. »

Encouragé par le succès de votre tableau de l'Angleterre au temps des Pitt, vous désiriez consacrer vos études à une œuvre plus considérable, et vous avez entrepris d'écrire l'histoire de la Restauration.

Vaste et belle tâche!

On a souvent méconnu, injurié, dénaturé cette imposante Restauration. Ceux qui l'ont vue sans préventions se rappellent pourtant la joie et les espérances, éclatant de toutes parts, à l'avénement du frère de Louis XVI, au lendemain de la déclaration de Saint-Ouen.

Dans ce pays, naguère encore si tourmenté, tout à coup quel changement! La paix après la guerre, la réconciliation de l'Europe avec la France, après vingt ans d'hostilité furieuse, les anciennes traditions rejointes au pacte des temps modernes, les vieillards rajeunis par les souvenirs du passé, les jeunes gens exaltés par les perspectives de l'avenir. La frénésie révolutionnaire avait commis tant de crimes épouvantables! On se croyait sûr de ne plus jamais voir rien de pareil. Les triomphantes batailles avaient fait couler tant

de sang et tant de larmes, on était las de tuer et de voir tuer; on voulait vivre et laisser vivre.

Ceux qui aiment le mouvement intellectuel ne peuvent oublier l'essor de notre pays à cette époque.

Il y a des fleurs qui éclosent au souffle ardent des tempêtes; il y a dans la vie des peuples des phases glorieuses qui semblent enfantées par des tempêtes sociales : celle de la Grèce par la guerre du Péloponnèse; celle de Rome par les massacres et les confiscations des guerres civiles; celle de la France par la Ligue et la Fronde; celle d'Angleterre, au temps de la reine Anne, par les commotions politiques; celle de l'Allemagne par ses longues luttes contre le géant des combats.

De la fournaise la plus ardente sort le métal le plus pur; du nuage le plus sombre jaillit l'éclair le plus brillant. De notre volcan révolutionnaire sont sortis, selon l'expression d'un de nos illustres confrères (1), « les éblouissements de l'empire », puis les sereines clartés d'un second âge d'Auguste.

Comme, aux premiers rayons de soleil dans les régions du Nord, on voit soudainement reverdir et s'épanouir la terre glacée par un long hiver; comme, dans les forêts, à la place des arbres abattus par le bûcheron, on voit surgir des plantes dont rien n'indiquait la semence : ainsi, en France, dès le commencement de la Restauration, on vit apparaître des productions inattendues, des talents qu'on ne pouvait pressentir, des hommes inconnus la veille et célèbres le lendemain.

(1) M. Mignet.

C'était le renouveau chanté par Charles d'Orléans :

Le temps a quitté son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.

A la tribune et à la Sorbonne s'élevaient des voix éloquentes, écoutées avec avidité, applaudies avec enthousiasme. Nul de ceux qui les ont entendues n'a pu en perdre le souvenir. A tout instant, la presse livrait au public quelque grande page de Chateaubriand, de M. de Bonald, de M. de Lamennais, alors si orthodoxe, et des innovations théâtrales, et des livres de science, d'histoire, de critique, par lesquels se révélait une sérieuse et puissante école. De tout côté résonnaient les chants d'une pléiade de jeunes poëtes ; les odes religieuses et monarchiques de celui qu'on avait appelé l'enfant sublime, les stances idéales, les divines mélodies de Lamartine.

A notre littérature nationale s'adjoignait la littérature étrangère, qui, pendant de longues années, semblait avoir été, comme les denrées anglaises, arrêtée à la frontière par le blocus continental. En entrant en France, elle y trouvait d'habiles interprètes, et les salons de Paris s'ouvraient avec une nouvelle animation, ces élégants salons jadis si renommés dans toute l'Europe ; et les rois et les princes, qui avaient subjugué la France par la multitude de leurs bataillons, étaient à leur tour subjugués par les charmes de son esprit, par sa joyeuse et sympathique nature, par la supériorité et la diversité de ses œuvres. Athènes s'était ainsi vengée de la conquête des Romains. Paris n'est-il pas une grande Athènes ?

Telle a été à cette époque la fécondité de la France dans les sphères de la politique, des sciences, des lettres, des arts, qu'on peut dire sans exagération : Là est encore la gloire du temps actuel. Tout ce qui nous a le mieux, depuis un demi-siècle, éclairés, dirigés et charmés, appartient à la Restauration. Tout ce qu'il y a maintenant encore parmi nous de plus vivace et de plus illustre vient de la Restauration.

En parlant ainsi de ce gouvernement qui pendant toute sa durée a si bien soutenu notre honneur et protégé nos intérêts, j'essaye seulement d'exprimer le sentiment que j'en ai gardé par les réminiscences de ma jeunesse. Je n'ose toucher aux questions qui lui suscitèrent, dès 1814, de si graves difficultés et, en 1830, déterminèrent sa chute.

Elles ont été discutées de diverses façons par les historiens de ces quinze années, par un de nos regrettés confrères, dans un style magique, avec une verve entraînante (1), par un de nos nouveaux confrères avec une lumineuse entente du régime parlementaire (2), par un écrivain libéral, d'un remarquable talent, mais à mon sens trop absolu dans ses doctrines politiques (3), par un autre écrivain qui, dans son fervent royalisme, a su rester juste et courtois envers ses antagonistes (4).

Vous avez, Monsieur, pénétré au fond de ces questions souvent si complexes. Dès les commencements de votre

---

(1) M. de Lamartine.
(2) M. Duvergier de Hauranne.
(3) M. de Vaulabelle.
(4) M. Alfred Nettement.

carrière, vous aviez pris l'habitude de noter, avec l'impression que votre esprit en ressentait, les principaux incidents de chaque jour, de compulser les correspondances diplomatiques, les procès-verbaux des assemblées, les livres, les écrits périodiques des différents partis.

Ainsi, pendant de longues années, sans cesse amassant note sur note et document sur document, lorsque le jour est venu où vous vous êtes décidé à entreprendre votre tableau de la Restauration, vous avez pu lui faire un grand cadre, sachant que ni les travaux ni la patience ne vous manqueraient pour le remplir.

En ce temps d'investigations et de rénovations, l'histoire se régénérait. Vous le dites dans une de vos dissertations en termes précis. Je me plais à citer ces lignes où vous rendez un juste hommage à vos devanciers :

« C'est avant 1830, alors que le régime monarchique et constitutionnel inauguré par la Restauration avait déjà pu se développer à travers de rudes épreuves, et manifester même une influence féconde, c'est alors qu'on vit surgir presque simultanément les hommes éminents qui devaient, en quelque sorte, renouveler l'histoire. Entre leurs mains, elle ne fut pas, comme elle avait été trop longtemps parmi nous, soit un traité de déclamation, soit un objet de distraction frivole. Elle devint un grand enseignement. »

Vous avez voulu faire une œuvre sérieuse selon cet enseignement, une œuvre vraie selon le précepte de Cicéron qui dit de l'historien : *Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.* Vous êtes resté fidèle à votre programme.

On est heureux de prendre un livre d'histoire en se disant qu'il est vrai. C'est comme un guide qui doit nous

mener dans une région où nous pourrions sans lui nous égarer. On sait qu'il en a exploré les sentiers difficiles, sondé les gués, mesuré les hauteurs. Il connaît la physionomie et le caractère des habitants, la chronique du village, la légende du vieux château. On le suit sans crainte, on l'interroge avec confiance, et l'on se réjouit de penser qu'on ne sera pas trompé.

C'est ainsi que vous nous conduisez à travers les diverses péripéties de la Restauration. Voici le congrès de Vienne. N'y étiez-vous point avec notre ambassadeur? On serait tenté de le croire en voyant la quantité de détails que vous avez recueillis sur cette assemblée de rois et de diplomates, sur ceux qui nous étaient hostiles et ceux qui voulaient garder avec nous quelques ménagements, sur les orgueilleuses exigences et les actives cabales dont triompha la tranquille et souveraine habileté de M. de Talleyrand.

Voici la seconde invasion, cette horrible calamité qui anéantit les conventions de 1814, qui jeta sur la seconde Restauration un amas de griefs et d'outrages dont elle subit jusqu'à son dernier jour l'injustice et le fardeau. Vous avez vu ce désastre de Paris, vous le racontez avec une émotion contenue, sans éclat de voix, sans emphase comme il faut raconter, à l'exemple des maîtres, les vraies scènes douloureuses. Leur effet dramatique s'accroît par la simplicité du récit.

Voici, en dehors de la guerre, un des événements considérables du règne de Louis XVIII, la dissolution de la chambre au 5 septembre 1816. Vous en avez supérieurement étudié les motifs et les conséquences.

Vous avez dû étudier de même les questions religieuses

et financières, pour nous montrer, comme vous le faites, les négociations des nouveaux concordats et des emprunts, avec une lucidité dont plus d'un lecteur vous saura gré.

Plus tard, vous nous retracez avec une spéciale connaissance de leurs causes et de leurs résultats l'expédition de Morée et l'expédition d'Espagne. L'une et l'autre firent grand honneur à la Restauration, et elles précédaient seulement de quelques années l'entreprise la plus louable, l'expédition d'Afrique.

Ce que n'avait pu faire l'amiral Kaas avec son escadre danoise, ni le général O'Reilly avec ses troupes espagnoles, ni lord Exmouth avec ses formidables batteries, ni Duquesne, notre héroïque Duquesne, ni même Charles-Quint avec l'appui de la croisade prêchée par la papauté, la monarchie de la Restauration le fit résolûment. Elle écrasa dans son antre séculaire la piraterie, brisa les chaînes de l'esclavage, délivra l'Europe et l'Amérique d'un infâme tribut, et, quand elle s'en alla en exil, elle léguait à la France, dans un suprême adieu, la terre qui est devenue une de nos glorieuses arènes, la terre d'Alger.

Dans le cours de ces événements, divers personnages attirent particulièrement l'attention. Vous les examinez avec un soin scrupuleux, et les peignez avec une loyale pensée. Il y en a dont le caractère et les actes éveillent en vous un sentiment pénible. Mais le mérite qu'ils ont eu, vous ne l'amoindrirez pas, et vous n'exagérerez pas leurs défauts.

Il y en a qui vous sont sympathiques, et vous faites leur portrait avec une visible satisfaction; mais vous ne chercherez point à l'embellir, en manquant à la vérité.

Tel est entre autres celui de M. le duc de Richelieu, ce noble enfant de la France, proscrit par la Révolution et ramené par une grâce providentielle en son pays de France, pour le défendre contre les cupidités de ses ennemis.

Ardentes cupidités, enracinées depuis longtemps dans l'esprit de la Prusse. Dès l'année 1743, le clairvoyant marquis d'Argenson écrivait : « M. de Belisle m'a dit récemment à quoi tendaient les gens de la Prusse, à nous enlever l'Alsace et la Lorraine. » En 1791, l'idée de spoliation s'élargit. Selon le plan du congrès de Pillnitz, la France doit être morcelée comme la Pologne.

L'invasion de 1815 ravive les âpres convoitises. L'Angleterre, cette fois, a pris son butin d'un autre côté. L'Autriche se montre envers nous plus miséricordieuse. Mais le roi des Pays-Bas a des prétentions énormes, et la Prusse est implacable. Déjà la nouvelle carte géographique est faite. On y voit une grande ligne rouge, une ligne sanglante se déroulant à l'est et au nord de notre pays, marquant la part du lion dans notre démembrement.

Un homme, que nous avons particulièrement aimé et vénéré, M. le chancelier Pasquier, a eu, jusqu'à la fin de sa vie, l'esprit occupé de cette carte maudite, comme s'il en pressentait le fatal avenir. Il l'avait vue étant ministre en 1815 ; il l'avait tenue entre ses mains. Quand il nous en parlait, ses mains frémissaient encore et sa voix tremblait.

M. le duc de Richelieu, éperdu, désolé, eut recours à l'empereur Alexandre, dont il avait conquis l'estime et l'affection. Par ses prières, par l'éloquence de son patriotisme, il émut l'âme généreuse de ce souverain et en obtint

la solennelle décision qui alors écarta de nous le malheur dont nous gémissons aujourd'hui, le partage de notre sol, le déchirement terrible.

Votre patient travail, Monsieur, nous offre la plus vivante image d'un temps à jamais mémorable. Vous n'avez rien négligé pour qu'elle fût complète et pour qu'elle fût exacte. Cet éloge, que je suis heureux de vous adresser, a été formulé à diverses reprises, par les hommes qui connaissaient le mieux la Restauration. Un juge éclairé, un de nos plus charmants historiens, en rendant compte des premiers volumes de votre ouvrage, a dit : « La supériorité des informations, la profonde connaissance des rapports qui relient entre elles les affaires du dedans et celles du dehors, ne forment pas à beaucoup près le seul mérite de cette nouvelle histoire de la Restauration. Il faut y joindre le don non moins heureux d'une rare et naturelle impartialité (1). »

Le vaillant général, l'illustre écrivain auquel vous succédez dans cette enceinte, avait aussi cet esprit de vérité qui se manifeste dans vos livres, et cet esprit d'indépendance dont vous avez donné la preuve en diverses occasions.

Vous venez de raconter exactement sa vie, et de faire une analyse scrupuleuse de ses œuvres. Qu'il me soit permis d'insister plus particulièrement sur deux qualités de M. de Ségur qui m'apparaissent comme les principaux éléments de cette intelligente et valeureuse existence;

---

(1) M. le comte d'Haussonville. *Revue des Deux-Mondes*, 1861.

deux qualités de premier ordre : le sentiment de la famille, et le sentiment du devoir, tous deux étroitement liés l'un à l'autre.

Ceux que la distinction d'esprit et de cœur offusque, et que la vertu révolte, ont raison de demander l'abolition de l'hérédité et de la famille, car là est l'un des principaux germes de la distinction et de la vertu... Du crime aussi, s'écriera-t-on. Non. De même qu'à la surface de la terre, les plantes vénéneuses ne se multiplient pas comme les plantes salutaires ou inoffensives, de même, dans l'ordre moral, le mal ne se propage pas comme le bien. Sans aucun doute, le mal peut éclater d'une façon terrible et rallier promptement de nombreux complices. Mais il n'a pas la continuité du bien. La famille vicieuse ne dure guère. Si elle ne se convertit, elle périt. La famille honnête se perpétue comme cet arbre des Indes, dont les rameaux, en descendant vers la terre, implantent de nouvelles racines d'où s'élèvent de nouvelles tiges. « J'ai cherché, dit le célèbre docteur Livingstone, j'ai cherché à connaître, par les actes officiels et par la tradition, le caractère de ma parenté, et, dans le cours d'un siècle, aussi loin que j'ai pu remonter, je n'y ai pas trouvé un seul malhonnête homme. C'est là mon honneur. »

Pas une maison certainement n'a pu subsister un siècle dans la continuation du crime. Mais nos bonnes braves familles bourgeoises de Paris et de la province, combien il y en a qui, depuis des siècles, conservent à travers toutes les vicissitudes leur patrimoine avec leurs vertus ! Et nos familles nobiliaires ! combien aussi qui ont survécu à toutes les révolutions, en se signalant à diverses époques

par l'éclat du courage, ou l'élévation de l'esprit! Nous en pouvons compter plusieurs dont le nom, inscrit sur les registres de l'Académie, occupe aussi une belle place dans les fastes de l'armée, dans les archives de la diplomatie, dans les hautes dignités de l'Église et de l'État. A l'une de ces familles appartenait M. Philippe de Ségur.

Vous avez dit comment, au temps de la Terreur, son aïeul, son père, sa mère, furent contraints de se réfugier dans le village de Châtenay : l'aïeul, le maréchal de France, l'ancien gouverneur de la province de Franche-Comté, l'ancien ministre de la guerre, jadis riche et honoré, et maintenant privé de ses biens, dépouillé de ses pensions, vieux, mutilé; le père, le charmant ambassadeur de Versailles à Pétersbourg, également ruiné, et cherchant à se créer un moyen d'existence par ses écrits; la mère, une jeune femme d'une beauté et d'une bonté angéliques, la petite-fille du chancelier d'Aguesseau, élevée dans le luxe de la meilleure aristocratie, et réduite par la République à un état voisin de la misère.

Dans leur deuil et leur calamité, les trois nobles reclus de Châtenay n'avaient, pour se consoler, que leur mutuel dévouement. L'enfant qui était né dans l'éclat de la fortune vivait à douze ans dans la pauvreté. « O glorieuse pauvreté! s'écrie un moraliste anglais, tu es une rude institutrice; mais, à ta fructueuse école, j'ai recueilli de précieux enseignements. »

Sous son toit champêtre, dans de longues, mornes journées, Philippe, sans y songer, recueillait ces salutaires enseignements. En s'associant aux souffrances de ses parents, il partageait leur tendresse. Son caractère rêveur et un peu mélancolique n'était pas très-démonstratif. Mais on peut

voir, par ses mémoires, ce qu'il avait de vives émotions au fond de l'âme, comme il est attaché à sa famille, comme il parle avec vénération de la carrière de son aïeul, comme il se plaît à louer l'esprit, la bonne grâce, les qualités sérieuses et attrayantes de son père!

Ce sentiment de famille eut une grande influence sur ses idées politiques. Au début de sa vie militaire, il n'aimait pas le premier consul, qui pourtant lui avait promptement donné l'épaulette de lieutenant. Il avait plus de goût pour Moreau, et, un matin, il l'entend traiter avec un profond mépris les officiers de l'ancien régime. Il pense à son grand-père et se sent très-offensé de cette incartade. Avec sa fierté naturelle, ayant déjà plus d'une fois dégaîné, il eût volontiers, en cette circonstance, pour le vieux maréchal, comme Rodrigue pour don Diègue, tiré l'épée. Mais, entre un simple lieutenant de hussards et le général de Rhin-et-Moselle, le duel n'était pas possible.

Tandis que Moreau manifeste ainsi ses animadversions républicaines, Napoléon, ayant appris la triste situation du maréchal de Ségur, lui envoie spontanément le brevet d'une nouvelle pension. Le noble vétéran vient aux Tuileries le remercier. A son approche, par l'ordre du premier consul, la garde est sous les armes, les tambours battent aux champs, et le héros du nouveau siècle salue avec respect le valeureux soldat du siècle dernier.

« Ce contraste entre une malveillance trivialement injurieuse, dit M. Philippe de Ségur, et ces égards généreux, ces témoignages de considération pour mon grand-père, comme pour nos gloires aristocratiques, toucha profondément mon cœur ulcéré. Mes yeux s'ouvrirent. Ils virent en

Bonaparte le véritable point d'appui que j'avais cherché, et qui s'offrait au salut et à la réhabilitation possible des restes de la société ancienne. »

Du sentiment de famille si fortement enraciné dans l'esprit du jeune officier est né le sentiment du devoir qui sans cesse le dirigera dans sa conduite et soutiendra ses efforts.

Son oncle par alliance, M. le duc de Lévis, a le premier formulé cette sentence souvent répétée : « Noblesse oblige. » — « Oui, dit M. Philippe de Ségur, et de quelque espèce qu'elles soient, toutes obligent, quelle qu'en soit l'origine scientifique, guerrière, artistique ou littéraire. »

A dix-neuf ans, dans ses études irrégulières, ses vagues rêveries, et ses aventureux essais en prose et en vers, il n'avait point encore trouvé sa vocation. Une rencontre fortuite la lui révèle. « Et moi aussi, je serai soldat ! » s'écrie-t-il en voyant défiler un fier régiment de dragons, sabre en main, casque en tête, drapeau flottant, clairon sonnant. Comme ses ancêtres, il ne peut plus avoir d'emblée le grade de colonel. La République lui a enlevé ce privilége. Mais il a gardé celui de verser son sang pour l'honneur de son pays, il en usera. Tout jeune, son père sollicitait l'autorisation d'aller combattre en Amérique sous l'étendard de la France. Son grand-père, le maréchal, avait à Laufeld le bras fracassé, et recevait à Clostercamp trois coups de sabre sur la tête. Son bisaïeul, colonel du régiment de Ségur à dix-sept ans, se signalait par son ardente bravoure à Prague, à Lichtenau, à Namur, à Laufeld, pendant la guerre de la succession d'Autriche. Louis XV disait : « De tels soldats mériteraient d'être invulnérables, » et Voltaire écrivait :

Anges du ciel, puissances immortelles
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers,
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes.

En remontant d'âge en âge, le jeune enrôlé volontaire pouvait trouver dans sa famille toute une lignée d'hommes comme ceux dont parle Horace :

Des braves engendrés par des braves.
Fortes creantur fortibus.

Noblesse oblige, dit-il, en revêtant sa capote de conscrit, et désormais le voilà dans la plénitude du sentiment de son devoir; d'abord aide de camp de Macdonald, puis attaché à l'état-major de Napoléon, supportant sans se plaindre toutes les fatigues, remplissant avec dextérité d'importantes missions, bravant intrépidement les plus grands périls ; cerné à Nasielk par une bande de Cosaques, et traîné captif en Sibérie, puis, à peine remis en liberté, courant en Espagne, criblé de blessures à Sommo sierra, et, en 1812, combattant jusqu'à la dernière heure dans les glaces de la Russie, et, en 1814, jusqu'à la dernière heure dans les plaines de la Champagne. C'est par ces services qu'il s'est élevé graduellement au rang de général. Mais il n'est point de ceux qui cherchent à faire résonner leur nom, « de la gent à taborin » comme dit un de nos vieux poëtes, en parlant des Allemands. Il raconte ses actes de patience et de courage avec une réserve extrême. Il semble en quelque sorte les cacher dans ces sept volumes qu'il intitule : Mémoires, et qui sont surtout les mémoires des principales guerres du Consulat et de l'Empire.

Noblesse oblige, dit-il, lorsqu'après avoir si bien suivi sa carrière militaire, il commence, sous la Restauration, sa carrière d'écrivain. Nouvelle tentative pour lui ; nouveau grave devoir. Vous avez très-judicieusement noté, dans ses Mémoires, la page où il dit par quelles lectures, par quelles recherches historiques et littéraires, il se préparait à écrire sa relation de la campagne de 1812. Une autre de ses investigations mérite aussi d'être citée. De peur de se tromper dans ses réminiscences ou ses appréciations, il s'en va interroger ses compagnons d'armes : « Je parcourus, dit-il, la ville et les champs, passant chez l'un, chez l'autre, une heure, un jour, une semaine, selon l'importance ou l'abondance de leurs souvenirs. Je rapportai chez moi de gros cahiers de notes portant en marge l'indication du sujet de l'anecdote, les dates et les noms des personnages de qui je tenais ces renseignements. »

Enfin son œuvre est commencée. Elle l'occupe, l'absorbe, le passionne pendant huit années. Le jour il y travaille, la nuit il en rêve. Heureux enthousiasme ! Dans sa modestie, il ne pensait qu'à faire un simple récit des événements auxquels il avait pris part. Ce récit est une épopée, la plus extraordinaire, la plus grandiose, la plus émouvante des épopées. Pas un héros fictif, pas un fait qui ne soit vrai. Mais la fable la plus merveilleuse ne pourrait saisir le cœur et l'imagination comme cette vérité.

Les soldats de Borodino et de la Bérésina, dont M. de Ségur a sondé la mémoire et recueilli les documents, sont les rhapsodes de ce poëme sans pareil. Il en est l'Homère.

Nous avons un grand nombre d'histoires de la campagne de 1812, et nous ne pouvons omettre de citer celle de

M. le duc de Fezensac. Il était là aussi dans les neiges sanglantes, dans les luttes désespérées contre l'impétuosité des Cosaques et la fureur des éléments. Il a raconté avec une noble simplicité ses dangers de chaque jour, ses souffrances de chaque heure, et il était bien en droit d'inscrire en tête de sa relation ces lignes de l'Énéide : « Cendres d'Ilion, ô vous, mânes de mes compagnons, je vous prends à témoin que, dans votre désastre, je n'ai reculé ni devant les traits de l'ennemi, ni devant aucun genre de péril, et que, si ma destinée l'eût voulu, j'étais digne de mourir avec vous. »

Mais l'éclatant, l'universel succès était réservé à M. de Ségur. Les hommes de notre âge se souviennent du retentissement de son livre à son apparition, de l'avidité avec laquelle on le cherchait, des émotions qu'ils ont ressenties, des larmes qu'ils ont versées en le lisant.

Un tel succès encourageait puissamment l'auteur à continuer ses travaux littéraires. N'était-ce pas d'ailleurs pour lui une seconde naturelle vocation? Jeune, il avait, au gré de sa juvénile fantaisie, composé un vaudeville et rimé des strophes galantes. Dans son âge mûr, il se passionnait pour l'histoire. Dans sa vieillesse, il rentre en lui-même et recueille les enseignements de l'expérience.

Quel beau partage de la vie! D'abord la poésie du songeur, la vaillance du soldat, puis la patiente et fructueuse étude, puis la grave et sereine méditation.

Dès l'année 1830, M. de Ségur avait encore un autre devoir auquel il resta constamment attaché. Il remplaçait ici M. le duc de Lévis, et, dès le jour de sa réception, il ne cessa de prendre une part active aux travaux de l'Acadé-

mie. Dans les derniers temps de sa vie, en été comme en hiver, même pendant le siége et pendant la domination de la Commune, quand nous avions encore des séances, il n'y manquait guère.

En 1870, à l'approche des Prussiens, ses enfants et ses amis le conjurèrent de quitter Paris. Il résista obstinément à leurs instances ; son âge et ses infirmités ne lui permettaient plus de prendre, comme autrefois, le sabre et le fusil pour combattre l'ennemi. Mais, au milieu des nombreuses désertions, il voulait, en restant à son foyer, donner le bon exemple. Il voulait, comme les sénateurs romains sur leur chaire curule, attendre Brennus. D'avance aussi il entrevoyait dans les calamités d'un long investissement un nouveau devoir à remplir, des misères à soulager. Il faisait mystérieusement ses charités. Ceux à qui il les a faites les ont eux-mêmes révélées. Il pensait encore aux affligés dont on n'apaise pas les souffrances par un secours pécuniaire, et, selon l'expression du brave Crillon, il *aumosnait* de bonnes paroles ceux qui désiraient seulement cette douce aumône.

Pendant le règne de la Commune, il continuait à écrire ses pensées philosophiques et religieuses. Contre les socialistes de l'Hôtel de ville, il exhalait son indignation en vers énergiques, comme André Chénier contre les bourreaux de la Convention.

Un jour, trois délégués d'un comité démagogique, en quête de butin, ou en quête d'otages, entrent chez lui à l'improviste. L'un d'eux lui adresse la parole d'un ton brutal et menaçant. Le général se lève, et d'un geste superbe lui montre la porte. L'audacieux orateur baisse la

tête et se retire avec ses compagnons devant le vétéran de l'empire, comme le Cimbre de Minturnes devant Marius proscrit.

M. de Ségur avait alors quatre-vingt-onze ans.

Pendant une année encore, il assista régulièrement à nos séances, prenant un vif intérêt à toutes les questions qui devaient nous occuper, et par son zèle stimulant nos travaux. « Allons, disait-il quelquefois, d'une voix impétueuse, marchons, marchons. » Ainsi disait-il au temps de sa jeunesse en marchant avec ses compagnons, à l'assaut d'une redoute. Avec nous la redoute, c'était un néologisme à enlever, une locution vicieuse à bannir, un adverbe malsonnant à rayer de notre dictionnaire. La pensée du devoir l'avait emporté sur les champs de bataille, la même pensée l'animait dans nos pacifiques études.

Lorsqu'il entrait appuyé sur le bras d'un domestique, cet habile négociateur de la reddition d'Ulm, cet héroïque colonel de la Sommo sierra, lorsqu'il entrait dans cette enceinte, l'esprit toujours alerte, mais le corps affaibli et les yeux voilés par l'âge, nous allions à lui avec empressement, nous aimions à lui donner un témoignage d'affection et de respect.

La vie est un pays où les vieillards ont longuement voyagé. Ils en connaissent les attractions et les périls. Ils en ont vu à diverses reprises les côtés sombres et les clartés. Celui-là avait vu tant de grandes choses! Nous aimions à interroger ses souvenirs et à l'écouter.

Un jour, il nous quitta pour ne plus revenir. Il sentait sa fin approcher, et, tranquillement, avec sa fermeté d'âme, il allait se préparer à sa dernière heure, philosophe chré-

tien, calme, comme Fontenelle l'a dit de Malebranche, calme spectateur de sa propre mort.

Dans sa perpétuelle modestie, il déclara qu'il ne voulait à ses obsèques aucun apparat. Point de cortége militaire et point de discours. Il avait depuis longtemps coordonné et fait imprimer ses dernières œuvres, en disant formellement qu'elles ne seraient point publiées de son vivant.

Ces huit volumes d'histoire et de mémoires n'ont paru en effet, par les soins de ses fidèles légataires, que plusieurs mois après sa mort.

« Un des mérites de ces volumes, a dit un de nos graves écrivains, c'est de nous représenter et de nous rappeler l'homme qui les a écrits ; cette âme à la fois de lettré, de gentilhomme, de patriote et de soldat, si virile, si ardente, si sincère, et en même temps si bienveillante et si bonne. Nous le trouvons là tel que nous l'avons vu. Le souvenir de sa personne nous aide à mieux comprendre ses écrits, et ses écrits à leur tour nous rendent sa personne vivante, telle que nous l'avons connue ; jamais on n'a ni plus franchement écrit, ni plus franchement vécu (1). »

A ces éloquentes paroles, à celles que vous venez de prononcer, après avoir si bien étudié le caractère et les œuvres de votre noble prédécesseur, j'ajouterai seulement un mot : Heureux l'homme qui, dans sa longue existence, a inspiré de tels sentiments d'affection ! Heureux l'écrivain qui, par ses livres, a mérité de tels éloges !

---

(1) M. F. de Champagny.

DISCOURS

DE M. DE LOMÉNIE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 8 JANVIER 1874 EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. MÉRIMÉE.

MESSIEURS,

En rendant hommage, il y a bientôt deux ans, à la noble mémoire du duc de Broglie, son digne successeur vous disait : « Il est mort à temps. » Le duc de Broglie, en effet, n'avait pas vu nos désastres. Je voudrais pouvoir appliquer cette parole au regretté confrère dont le souvenir est aujourd'hui plus que jamais présent à vos esprits. Mais il faudrait dire, au contraire, de M. Mérimée ; il est mort trop tard, il a vécu quelques semaines de trop. En proie à une maladie cruelle, incurable et parvenue à son dernier période, il était à Paris mourant, lorsqu'éclata tout à coup cette

guerre, à la fois si prévue et si mal préparée, si imprudemment engagée, si déplorablement conduite et qui devait être si funeste à la France. Il y était encore au moment de la crise qui suivit la grande catastrophe militaire de Sedan. Pouvant à peine se tenir debout, à peine parler, à peine respirer, M. Mérimée se livra néanmoins, avec une énergie que son état rendait héroïque, à toutes les démarches, à tous les actes que lui dictaient son cœur et l'idée qu'il se faisait de son devoir. L'un des derniers trains sortant de Paris, déjà presque cerné par l'ennemi, l'emporta à Cannes, où il arriva pour mourir au bout de quelques jours, l'âme navrée ; il avait vu tomber la cause à laquelle il s'était voué, par un sentiment d'affection personnelle aussi sincère que désintéressé, et par conséquent respectable, même pour les adversaires de cette cause.

Son patriotisme non moins sincère ne contribuait pas peu à augmenter l'amertume de ses derniers jours, puisqu'il vivait assez pour voir son pays déjà envahi, déjà ravagé, et cette sagacité pessimiste qui lui faisait dire en arrivant à Cannes à un de ses amis : « Nous sommes perdus, » le rendait insensible aux illusions, aux ardeurs généreuses qui nous empêchèrent de désespérer trop tôt du salut de la patrie, et qui nous poussèrent, au détriment de nos intérêts, mais au profit de notre honneur national, ce qui est bien aussi quelque chose, à prouver du moins à l'Europe et à nos vainqueurs que la France, même frappée d'un coup plus terrible que celui d'Iéna, ne rend pas son épée tant qu'elle peut encore la tenir dans sa main.

Mourant ainsi, atteint dans ses sympathies les plus chères et sans espoir pour son pays, M. Mérimée n'avait pas

même la faible consolation de pouvoir se dire que Paris, ce Paris lettré si épris de son beau talent, apprendrait sa perte avec douleur et s'associerait au deuil de l'Académie. Nous étions alors enfermés dans un cercle de fer, et ce n'est guère qu'un mois après le décès de votre confrère qu'un journal anglais, échappé par hasard à la vigilante surveillance de nos ennemis, vint nous apprendre que la France avait perdu une de ses gloires littéraires. Cette nouvelle, qui en d'autres temps eût ému Paris, fut en quelque sorte étouffée sous les agitations et les luttes d'une ville menacée à la fois par les Allemands au dehors, par les factieux au dedans; elle passa presque inaperçue, et l'auteur de *Colomba* disparut de ce monde au milieu de nos désastres comme un soldat obscur tombé dans une bataille et dont on saurait à peine le nom.

Si, dès le début de ce discours, je me suis arrêté, Messieurs, sur les tristes circonstances qui se rattachent à la mort de M. Mérimée, c'est que je me sens préoccupé de l'idée que, tout en augmentant s'il est possible l'intérêt que vous portez à sa mémoire, elles augmentent aussi la difficulté de la mission que vous avez daigné me confier en m'accordant l'honneur inespéré de siéger parmi vous. Vous voudriez, je le crains, que la mauvaise fortune qui a pesé sur les derniers moments de l'illustre écrivain, et qui après sa mort l'a privé des honneurs funèbres que vous rendez à vos confrères, fût en quelque sorte compensée aujourd'hui par un éloge digne de lui, et, comme je ne suis que trop convaincu qu'il ne me sera pas donné de remplir cette attente, je me laisse entraîner à signaler le péril qui me menace et j'éprouve le besoin de

solliciter votre indulgence avant même de vous avoir exprimé les sentiments reconnaissants dont mon cœur est pénétré.

M. Mérimée pourrait seul peut-être résumer dans un espace très-limité les idées et les sentiments qu'inspire une lecture attentive de tous ses écrits. L'auteur de *Colomba* et de l'*Essai sur la guerre sociale* fut en effet un de ces privilégiés de la littérature qui ont reçu le don d'exceller presque également dans des genres si différents qu'ils paraissent en quelque sorte opposés. La grande majorité du public admire surtout en lui l'écrivain d'imagination, le romancier, le conteur doué d'un talent merveilleux pour créer des figures à la fois originales et vraies, pour combiner sans effort les situations les plus dramatiques et condenser l'intérêt dans le cadre le plus restreint. Il est possible que, devant la postérité, ce mérite, si éclatant chez votre éminent confrère, soit considéré comme supérieur aux autres ; mais vous, Messieurs, qui connaissiez toute la variété de ses aptitudes, vous ne serez point étonnés, j'en suis sûr, si j'ose affirmer qu'après avoir étudié à fond les œuvres complètes de M. Mérimée, on éprouve une impression de surprise. Il semble qu'on est en présence d'une organisation intellectuelle tout à fait à part, car on trouve réunies chez le même homme des facultés qui d'ordinaire s'excluent. On est forcé de reconnaître qu'un de nos romanciers les plus émouvants a pu, quand il l'a voulu, se montrer le plus scrupuleux et le plus sagace des investigateurs, soit dans le domaine de l'histoire, où il aimait à choisir parfois les sujets qui soulèvent le plus de difficultés, soit dans celui des arts et spécialement de l'architecture, qu'il avait

étudiée dans tous ses âges, sous toutes ses formes, religieuse, militaire ou civile, soit dans le domaine de la philologie, où, sans produire aucun travail spécial, il a prouvé par une foule d'observations répandues dans ses ouvrages qu'il connaissait à fond non-seulement les langues et les littératures de l'antiquité classique, mais presque tous les idiomes modernes de l'Europe. On sait que sa dernière passion a eu pour objet l'étude de la langue et de la littérature russes, qu'il possédait mieux qu'aucun Français de son temps et même de tous les temps.

Cette faculté de se dédoubler pour ainsi dire et de se produire tour à tour devant le public sous la forme d'un inventeur original et hardi, d'un poëte, en prenant le mot dans sa plus large acception, ou du plus consciencieux et même du plus méticuleux des érudits, était d'autant plus étonnante chez M. Mérimée, qu'aucun des deux personnages si différents qu'il renfermait en lui-même n'agissait sur l'autre au détriment de celui-ci. Le romancier, il est vrai, empruntait quelquefois et très-heureusement à l'érudit des détails accessoires, mais il ne lui permettait pas d'intervenir assez dans une fiction romanesque pour en affaiblir l'intérêt, et, quand l'érudit à son tour tenait la plume, il nourrissait contre son compagnon le romancier une défiance si farouche, il éprouvait une si vive inquiétude de passer pour un homme d'imagination qui s'aventure dans les régions de la science, qu'il s'interdisait, trop souvent peut-être, soit les agréments de détail permis aux plus savants, soit les considérations générales, pour se livrer à la préoccupation exclusive d'une exactitude rigoureuse, dans la confrontation et la discussion des té-

moignages ou dans la description et la comparaison des monuments.

Nul écrivain ne mérita donc mieux que M. Mérimée l'honneur qu'il avait obtenu d'appartenir à la fois à deux académies. Vous aviez cependant, Messieurs, un double droit sur lui, en ce sens que, même dans ses travaux d'archéologie les plus sévères, les plus techniques, il resta toujours l'excellent écrivain que vous connaissez : jamais pompeux, ni subtil, ni maniéré, jamais négligé ou diffus, toujours correct, précis, simple, clair et naturellement élégant, parlant en quelque sorte d'instinct la langue que parlait Voltaire dans ses meilleurs jours.

Par la date de ses premiers ouvrages, votre confrère appartenait à cette belle époque littéraire de la Restauration, qui a donné à l'Académie tant d'écrivains illustres dont elle déplore la perte, et dont les survivants lui sont d'autant plus chers qu'ils font son orgueil et sa gloire. J'aimerais, Messieurs, à pouvoir évoquer devant vous le souvenir de cette sorte de *renaissance* qui se produisit dans notre pays après la chute du premier Empire. Mais ce tableau vous a été présenté souvent, et je craindrais de paraître téméraire si j'essayais de le reproduire après tant d'autres, plus habiles que moi. Qu'il me soit seulement permis de faire remarquer que cette jeunesse de la Restauration, animée à la fois de deux passions qui depuis se sont trouvées rarement unies dans le cœur des jeunes gens, la passion des lettres et la passion de la liberté, hardie en littérature, modérée en politique, libérale plus qu'égalitaire, ne s'inclinant point encore devant la toute-puissance du nombre, et n'ayant été révolutionnaire qu'à son corps défendant,

semble avoir puisé dans l'air qu'on respirait alors une vitalité d'esprit exceptionnelle. Pour s'en convaincre ne suffit-il pas de la personnifier, en quelque sorte, dans les hommes qui l'ont représentée avec tant d'éclat pendant un demi-siècle ? Quand on parcourt l'histoire des gouvernements trop nombreux, hélas! qui se sont succédé dans notre pays depuis cinquante ans, ne semble-t-il pas que chacun d'eux a usé plus ou moins jusqu'ici chacune des générations qu'il a fait entrer dans la vie active, tandis qu'on voit les représentants de la plus ancienne de ces générations traverser tous les régimes, subir le choc de toutes les révolutions et se retrouver toujours jeunes, toujours animés de la même vigueur et de la même activité intellectuelles? On dirait que la mort seule peut les atteindre, la vieillesse jamais. Combien d'exemples il me serait facile de trouver dans cette illustre compagnie, soit parmi ceux de ses membres qu'elle a récemment perdus et qui lui ont été ravis au moment où, après une carrière déjà longue, remplie par des travaux et des succès de tous genres dans les lettres et dans la politique, ils servaient encore utilement leur pays, en suffisant à tous les devoirs qu'entraîne une grande et légitime influence; soit parmi ceux qu'elle a le bonheur de posséder encore, et qu'on a vu naguère, à l'âge du repos, porter dans les circonstances les plus difficiles le fardeau des affaires publiques avec un merveilleux talent de parole, une activité infatigable, une ardeur qui étonnait les plus jeunes et parfois même les effrayait un peu !

Ici, Messieurs, je m'arrête. Nous vivons dans un temps malheureux, où le poids de nos discordes intérieures ag-

grave cruellement celui de nos récentes calamités nationales, où des hommes également dévoués à la défense de l'ordre social en péril sont séparés sur des questions de forme et même de mots que, dans la situation actuelle du pays, on peut dire secondaires; nous vivons enfin dans un temps où l'on se croirait parfois revenu à cet état de choses que dépeint César en parlant des Gaulois nos ancêtres : « Il « y a chez eux des divisions de partis, non-seulement dans « chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque village, « mais même dans chaque maison. » Je ne voudrais donc pas m'exposer à introduire les dissidences du dehors dans l'enceinte paisible de l'Académie, qui représente à mes yeux ce lieu sacré, ce séjour de l'équité et de la sérénité décrit par Virgile, où les passions humaines n'ont plus d'influence sur l'appréciation des hommes, où l'on ne tient plus compte que des grands talents et des grands services, et où l'on dit avec le poëte :

> Quique sui memores alios fecere merendo,
> Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta.

Je me sens, je l'avoue, moins embarrassé pour présenter un dernier argument à l'appui de ma thèse sur l'étonnante vitalité d'esprit dont furent doués les hommes qui entrèrent dans la vie publique sous la Restauration. Pourrais-je oublier que celui d'entre eux qui fut leur aîné à tous, et que presque tous ont appelé leur maître, siége encore parmi vous? Devant cette vénérable figure l'hommage est à l'aise pour se produire, car, devenue étrangère, non pas aux intérêts de la patrie, qui lui seront chers jusqu'à sa dernière heure, mais aux luttes, aux rivalités, aux compéti-

tions ardentes de la politique active, elle semble déjà appartenir à la postérité; et cependant, après plus de soixante ans de travaux, et quels travaux! après avoir éclairé, ému, enthousiasmé, irrité quelquefois, mais plus souvent dominé trois ou quatre générations par la parole ou par la plume, à l'âge qui est pour les autres hommes non plus seulement la vieillesse, mais, tranchons le mot, la caducité, elle garde encore toute la vigueur et toute la séve d'un esprit puissant et fécond.

Que dis-je? elle se renouvelle. L'historien philosophe qui, en 1828, il y a quarante-six ans, groupait les faits par grandes masses, s'attachant à les juger, plutôt qu'à les exposer, est devenu en 1874 un narrateur admirable; aussi attrayant que savant, il développe nos longues annales dans un beau livre destiné à la jeunesse, mais où les hommes les plus mûrs trouvent leur plaisir et leur profit. Ces vieillesses fameuses dont on a tant parlé, celle de Fontenelle, celle de Voltaire, celle de Goëthe, ne pâlissent-elles pas un peu auprès de cette vieillesse unique? Vous en êtes justement fiers, Messieurs, et longtemps encore, il faut l'espérer, la Providence vous la conservera.

Sous l'influence de cette température intellectuelle si chaude et si excitante qui mûrissait les jeunes esprits de la Restauration, on vit M. Mérimée produire, avant d'avoir atteint l'âge de vingt-deux ans, une œuvre dont le style annonce déjà un écrivain de premier ordre. Il était préparé, d'ailleurs, par d'autres influences, notamment par celles de la famille, à apprécier de bonne heure les nobles et délicates jouissances de la littérature et des arts. Son père, peintre distingué qui occupait, sous la Restaura-

tion, les fonctions de secrétaire de l'École des beaux-arts, était un homme aimable et instruit, possédant des connaissances très-variées. Sa mère a laissé à tous ceux qui l'ont connue le souvenir d'une personne d'un esprit remarquable, associé à un caractère ferme et à un excellent cœur. Ayant survécu assez longtemps à son mari et tendrement dévouée à cet unique fils qui fut la grande affection de sa vie, elle ne se sépara jamais de lui, et ils vécurent ensemble jusqu'à sa mort, en 1852. M. Mérimée, qui avait alors quarante-neuf ans, s'était habitué à se reposer absolument sur sa mère de tous les soins matériels de l'existence. Il était arrivé à un âge où l'on ne se décide plus guère à échanger la liberté du célibat contre les joies paisibles et les devoirs austères de la vie de famille. Aussi ne se consola-t-il jamais de la mort de sa mère. Ce sentiment reparaît souvent dans ses lettres à ses amis et sous des formes touchantes : « J'ai vécu, écrit-il à l'un d'eux, si longtemps par le dévouement de ma mère que je crois être tous les jours comme un enfant le jour de son entrée au collége. »

Mme Mérimée n'a pas seulement tenu une très-grande place dans le cœur de son fils, elle est probablement pour quelque chose dans la nature de son talent. Ses amis assurent qu'elle avait une aptitude singulière à raconter agréablement, aptitude dont elle savait se servir dans l'occasion, car, ayant exercé la même profession que son mari, et peignant surtout des portraits d'enfants, elle excellait par ses récits à maintenir immobiles et ravis les petits modèles qui posaient devant elle. On s'étonnera moins de cette particularité, quand on saura que Mme Mérimée était par sa mère la petite-fille d'une personne dont la renommée, chère aux

enfants, a commencé par éclipser celle d'Homère lui-même dans l'esprit de la plupart de ceux qui m'écoutent.

Mme Leprince de Beaumont, l'auteur de ces contes charmants, de ces dialogues à la fois ingénieux, judicieux, naturels, qui composent le *Magasin des enfants,* était la bisaïeule de l'auteur de *Colomba.* Je ne prétends pas assimiler le talent de la bisaïeule à celui de l'arrière-petit-fils; en passant de l'une à l'autre, ce talent s'est beaucoup modifié dans sa qualité comme dans son emploi. Ce n'est pas pour les enfants, ce n'est même pas toujours pour les demoiselles, que M. Mérimée a composé ses récits. Il n'en est pas moins vrai que, quand on relit ceux de Mme Leprince de Beaumont, par exemple, ce joli conte de la *Belle et la Bête* qui eut l'honneur d'inspirer à Grétry l'opéra de *Zémire et Azor,* on est frappé non-seulement de la nuance d'habileté dans la disposition dramatique du sujet, par laquelle la bisaïeule se rapproche de l'arrière-petit-fils, mais d'un rapport peut-être plus frappant encore dans le style des deux auteurs. Celui du premier, quoique d'une qualité inférieure à celui du second, est pourtant de la même nature, on pourrait dire ici de la même famille; c'est un style coupé qui ne procède jamais par périodes prolongées, mais par phrases courtes dont chacune renferme un sens complet. Ce style net, simple, naturel, souvent relevé par une légère pointe d'ironie fine, piquante et gracieuse, offre donc assez d'analogie avec le style de M. Mérimée pour qu'il soit permis de supposer, sans trop d'invraisemblance, que ce dernier a pu le recevoir en quelque sorte par héritage, quoiqu'il l'ait beaucoup perfectionné.

En dehors de cette transmission de talent, le jeune Mérimée, élevé par un père et une mère également distingués, se développa rapidement. Il manifesta, dès l'enfance, l'instinct et le sentiment des arts. Il aima de bonne heure à dessiner et à peindre, et il garda ce goût jusqu'à la fin de sa vie.

L'écolier destiné à devenir un de nos humanistes les plus distingués fit des études classiques assez médiocres au collége Henri IV. C'est seulement après avoir quitté le collége que, tout en suivant les cours de l'École de droit assez régulièrement pour obtenir le grade de licencié, le jeune Mérimée s'attacha à se donner par lui-même cette instruction solide et variée qui fait la véritable force du talent dans tous les genres. J'ai ouï dire que, dès sa jeunesse, il se prit de passion pour cette belle langue de la Grèce, qu'il avait négligée au collége, et qu'il se remit à l'étudier sous la direction d'un Grec; et, comme il n'abandonna jamais cette étude, il devint un helléniste de première force, aussi familier avec le grec ancien qu'avec le grec moderne, qu'il parlait avec une rare facilité. L'étude du grec le ramena à l'étude du latin; remarquablement doué pour les langues, il savait, je crois, l'anglais dès l'enfance, et il apprit bientôt l'espagnol. Quoiqu'il travaillât beaucoup, il cultivait le monde des salons et des arts, avec les apparences d'un jeune homme oisif, très-recherché dans sa tenue et qui ne songe qu'à se distraire. Deux de ses amis de jeunesse m'ont assuré qu'ils étaient si loin de soupçonner en lui des ambitions littéraires que son premier ouvrage leur causa une véritable surprise. Il fréquentait presque dès sa sortie du collége une société de littérateurs

et d'artistes qui se réunissait chez une cantatrice célèbre, Mme Pasta. Là brillait un homme de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit très-paradoxal, plus âgé de vingt ans que le jeune Mérimée.

C'était M. Beyle, plus connu en littérature sous le pseudonyme de Stendhal et qui passe généralement pour avoir exercé sur son jeune ami une assez grande influence. Je n'entrerai pas dans les détails de cette influence, M. Mérimée ayant lui-même publié sur M. Beyle des *Notes et Souvenirs* qui tendent à la présenter comme moins générale qu'on ne l'avait pensé. Tout ce qu'on peut dire en se plaçant au point de vue littéraire, c'est que Stendhal, le premier, le plus fougueux des romantiques, et en même temps voltairien à outrance, ce qui était assez rare alors parmi les romantiques, contribua sans doute à donner à l'esprit du jeune Mérimée cette double physionomie, car elle respire dans son premier ouvrage publié en 1825.

On discutait alors ardemment entre les deux écoles littéraires sur les règles de l'art dramatique, on traduisait les théâtres étrangers, les novateurs promettaient des merveilles. Cependant aucune œuvre n'avait encore paru à l'appui de leurs théories, lorsque le jeune Mérimée entreprit de donner une idée de ce que pourrait être un théâtre franchement romantique. Il ne songeait pas, d'ailleurs, à écrire pour la scène ; mais il cherchait un cadre commode qui lui permît le libre emploi de cette sorte de puissance créatrice qu'il sentait fermenter en lui, et, comme son caractère offrait une nuance de timidité qui, dans ce premier rapport avec le public, aurait gêné l'audace naturelle de son esprit, au lieu de parler en son nom, il présenta son livre comme

la traduction d'un ouvrage étranger. Il s'abrita même derrière un double pseudonyme, inventant tout à la fois une femme auteur, une actrice espagnole, d'origine mauresque, nommée Clara Gazul, dont les pièces de théâtre, universellement applaudies en Espagne, n'étaient pas connues à Paris, et un traducteur français, nommé Lestrange, qui avait fréquenté cette célèbre Espagnole et qui racontait ses faits et gestes avec un accent inimitable de vraisemblance. De sorte que, s'il est exact, comme on l'a dit, qu'un Espagnol auquel on venait de faire lire cette prétendue traduction en lui demandant son avis, aurait répondu : « La traduction a du mérite, mais elle est encore bien inférieure à l'*original,* » c'est apparemment parce qu'il aurait rougi d'avouer qu'il ne connaissait pas une personne aussi intéressante que Clara Gazul : pour rendre la supercherie encore plus piquante, un ami du prétendu traducteur, M. Delescluze, dessina un portrait de Clara Gazul, d'après nature, et ceci à la lettre, car le portrait n'était autre que celui du jeune Mérimée lui-même un peu féminisé, mais encore très-ressemblant sous la mantille et le costume d'une femme espagnole; ce portrait lithographié, que j'ai vu, figure sur quelques exemplaires du premier ouvrage de votre confrère.

Au point de vue de l'imitation des formes extérieures du théâtre espagnol, le coup d'essai de M. Mérimée était assez bien réussi pour faire illusion à une partie du public. Mais le style eût suffi pour exclure l'hypothèse d'une traduction, car il était admirablement français, d'une fermeté, d'une précision, d'une souplesse étonnantes chez un jeune homme de vingt et un ans. L'auteur semblait s'être pro-

posé pour unique but de peindre rapidement, énergiquement, et sans aucune intention morale, des sentiments, des ridicules et surtout des passions, ou plutôt une passion étudiée dans toutes ses variétés et dans toutes ses violences, suivant les sexes, les caractères, les professions et même les latitudes, témoin ce petit drame si farouche intitulé : *l'Amour africain.* L'élément comique ne dominait guère que dans une seule pièce, ajoutée à la seconde édition, qui porte pour titre : *le Carrosse du Saint-Sacrement,* et qui contient des scènes dignes de Molière. Dans presque toutes les autres, il se mêlait au tragique le plus sombre. Le souffle d'ironie souvent amère et antireligieuse répandu sur ces puissantes ébauches donnait un peu l'idée d'un Voltaire jeune, devenu romantique, c'est-à-dire doué d'une imagination plus ardente que la sienne, et qui auraitdécoupé en scènes vivement dialoguées le roman de *Candide.*

L'artifice du double pseudonyme fut bientôt dévoilé. Le *Globe* de 1825, en le dévoilant, présentait l'auteur, sans le nommer encore, comme destiné à introduire enfin au théâtre la révolution qu'on attendait. On crut, un instant, que le jeune Mérimée allait prendre la place que devait bientôt occuper M. Victor Hugo. Mais, malgré son remarquable talent pour le dialogue, l'auteur de Clara Gazul n'avait peut-être pas les qualités accessoires d'habileté dans la mise en scène et dans la préparation du dénoûment qu'exige la représentation du drame, même le plus romantique, et d'ailleurs il aimait assez par goût à déjouer les prévisions.

Son second essai fut encore un pastiche, mais dans un genre tout différent du premier. Il publia, en 1827, une pré-

tendue traduction des chants d'un barde morlaque de son invention, nommé Hyacinthe Maglanowich, dont le traducteur, qui se donnait, cette fois, pour un réfugié italien, racontait encore très-agréablement la biographie. Le livre était intitulé : *la Guzla,* du nom de cette sorte de guitare à une corde dont se servent les chanteurs morlaques pour s'accompagner. Ce nouveau pastiche était si habilement fait, si marqué du cachet particulier à l'esprit des populations illyriques, le *vampirisme* et le *mauvais œil* y jouaient un si beau rôle, c'est-à-dire un rôle si effrayant, que tous les amateurs de poésie populaire en France et en Europe y furent trompés. On raconte que de savants linguistes allemands s'épuisèrent en recherches pour retrouver le texte des chants de Maglanowich; quelques-uns même, dit-on, assurèrent l'avoir trouvé. J'ose à peine avouer devant vous, Messieurs, que le *Journal des Savants* partagea l'erreur commune, et enfin Goëthe en personne prit la plume pour éclaircir ce mystère dans le recueil qu'il publiait à Weimar.

Le patriarche de la littérature allemande s'intéressait alors très-vivement à toutes les tentatives des jeunes romantiques de la Restauration. Il lisait assidûment le journal *le Globe,* et cette lecture l'enchantait. Il avait, il est vrai, quelque raison d'être, comme il le dit, *épris de ces Messieurs du Globe,* car tous professaient pour lui un enthousiasme illimité qui s'étendait d'ailleurs à toute la littérature allemande et même au caractère allemand, et il était si vif que Goëthe s'écriait naïvement : « Il est vraiment merveilleux de voir quel essor le Français a pris depuis qu'il n'est plus enfermé dans des idées étroites et exclu-

sives. Il connaît ses Allemands, ses Anglais, mieux que ces peuples ne se connaissent eux-mêmes. Avec quelle précision il dépeint l'Anglais comme l'homme du monde plein d'égoïsme, et l'Allemand comme un simple particulier plein de bonhomie (1)! » C'était en effet sous cet aspect que nous apparaissait alors l'Allemagne, et notre illusion a duré longtemps; je crois qu'elle commence à se dissiper aujourd'hui, et que nous avons appris à discerner dans le caractère allemand d'autres nuances à côté de celles de la bonhomie.

Goëthe lui-même, en dissertant sur la *Guzla,* devait prouver au jeune Mérimée que sa bonhomie n'était pas dénuée d'artifice. Il commence par déclarer que ce recueil de chants illyriques soulève une question mystérieuse, et il la résout en remarquant d'abord que le mot *Guzla* renferme le nom de *Gazul;* il assure que ce rapport a suffi pour lui donner l'idée de faire des recherches sur Maglanowich, que ces recherches ont réussi, et qu'il espère que l'auteur de *Clara Gazul* ne lui en voudra pas s'il le déclare publiquement l'auteur de la *Guzla.* Il donnait ainsi aux lecteurs allemands une haute idée de sa sagacité; il oubliait seulement de leur dire qu'avant d'étudier cette question mystérieuse, il savait parfaitement à quoi s'en tenir. En recevant cet article que lui envoyait un de ses amis, le jeune Mérimée répond : « Ce qui diminue le mérite de Goëthe à deviner l'auteur de la *Guzla,* c'est que je lui en ai adressé un exemplaire avec signature et paraphe, par un Russe qui passait par Weimar. Il s'est donné les

(1) Conversations de Goëthe, recueillies par Eckermann et traduites par M. Émile Delerot. T. II, p. 125.

gants de la découverte afin de paraître encore plus malin. »

Après la *Guzla,* M. Mérimée revint aux scènes dramatiques, et il publia, en 1828, l'ouvrage intitulé : *Scènes féodales, la Jacquerie, par l'auteur de Clara Gazul.* L'influence de Walter Scott tournait alors les esprits vers la mise en œuvre de l'histoire, soit sous la forme romanesque, soit sous la forme dramatique. En s'essayant dans ce dernier genre, M. Mérimée se trompa dans le choix du sujet. Il s'était placé sur un terrain ingrat, où l'histoire ne lui fournissait que des données très-vagues. Malgré son talent, il n'en put tirer qu'un drame confus, dont presque tous les personnages se ressemblent par une physionomie également féroce et dont l'intérêt se perd sous un entassement d'horreurs en tous genres.

L'imagination de l'auteur était alors tellement envahie par le goût du *noir,* qu'il ajouta à son tableau de la *Jacquerie* un petit drame, *la Famille de Carvajal,* supérieur au premier sous le rapport de la composition, mais qui dépasse presque les limites de l'horrible et va jusqu'au monstrueux. M. Mérimée a souvent tourné en moquerie cette tendance de son talent qui l'entraîne parfois vers les sujets les plus sinistres. Il a cherché à nous faire croire que c'est uniquement pour s'amuser qu'il exerce volontiers son imagination sur des thèmes de ce genre. D'autres ont expliqué cette disposition par l'influence de Byron, mais elle s'est maintenue chez M. Mérimée pendant tout le cours de sa carrière. On la voit reparaître chez lui à l'âge de soixante-six ans, plus accentuée que jamais, dans le dernier produit de son imagination, dans ce petit roman fantastique et sauvage publié, en 1869, sous le titre de *Lokis.* La tendance ne me

paraît donc pas absolument artificielle. Il y avait, je crois, dans cette belle, riche et puissante imagination, un point maladif, qu'un critique, M. Vinet, a cherché à définir en disant de votre confrère : « *C'est un talent exquis, mais dur,* et qu'un médecin expliquerait peut-être par le mot d'*hypocondrie.* »

La *Chronique du temps de Charles IX,* qui suivit la *Jacquerie,* l'emporte de beaucoup sur ce dernier ouvrage, et reste encore à mon sens une des plus remarquables compositions de M. Mérimée. En débutant comme romancier, l'auteur imitait encore Walter Scott. Mais, si son œuvre n'offrait pas cette moralité sévère qui donne tant de prix aux belles créations de l'auteur d'*Ivanhoë,* elle se distinguait par la même préoccupation d'exactitude dans la peinture des mœurs, et par une allure générale plus rapide, plus dégagée, plus entraînante. L'intérêt dramatique de cet ouvrage explique la bonne fortune qu'il a eue d'inspirer l'opéra du *Pré aux Clercs* et de fournir à l'opéra des *Huguenots* sa plus belle scène.

Après la *Chronique de Charles IX,* M. Mérimée, délaissant le roman historique, entra dans la voie où il devait conquérir sa grande célébrité et se montrer, parmi tous les conteurs de notre siècle, le plus habile, peut-être, dans l'art de faire marcher de front la concision et l'intérêt. Il publia successivement et presque coup sur coup, de 1829 à 1830, dans divers recueils, une série de compositions dont la plus développée ne dépasse pas vingt-cinq pages, et dont l'une n'en a que six. Mais ces six pages, l'*Enlèvement de la redoute,* devaient prendre rang parmi les plus belles de notre littérature narrative. C'était la perfection du style naturel.

Dans ses autres *Nouvelles* de la même époque M. Mérimée se livrait tour à tour aux diverses impulsions de son talent. L'idée de peindre le point d'honneur dans l'esprit de famille, poussé jusqu'à la férocité, lui faisait écrire ce petit roman de *Mateo Falcone*, d'une exécution si admirable et d'un intérêt si cruellement pathétique. Le goût des tableaux fantastiques, qui parfois le rapproche d'Hoffmann, lui inspirait la vision de Charles XI et plus tard les *Ames du purgatoire,* c'est-à-dire le tableau de la jeunesse légendaire de don Juan. Le penchant à se poser des problèmes de conscience plus ou moins difficiles le portait à décrire avec une rare énergie, dans *la Partie de tric-trac,* l'horreur que s'inspire à lui-même un jeune et honnête officier qui a été entraîné à tricher au jeu; dans *Tamango,* il s'abandonnait à son attrait pour l'étude des mœurs étranges et des passions violentes, il nous transportait parmi des nègres et des négriers plus sauvages que leurs victimes.

Le Vase étrusque, publié en 1830, augmenta beaucoup la réputation de votre brillant confrère. C'était la première fois qu'il abordait la peinture de la vie mondaine et contemporaine, de la vie parisienne en un mot. Cette courte et émouvante composition est empreinte d'un cachet particulier de sensibilité en quelque sorte personnelle, qui se reconnaît même sous les réflexions ironiques de l'auteur, et qui répand sur l'ensemble un charme pénétrant de naturel et de vérité, quoiqu'au point de vue de l'art, l'ouvrage laisse à désirer, puisqu'il y a un hors-d'œuvre, chose si rare chez M. Mérimée. Le roman intitulé *la Double Méprise,* malgré le mérite de style qui le distingue, est à mon sens

une des erreurs de votre regretté confrère. Ce roman prouve d'ailleurs que, si son imagination était assez audacieuse pour se laisser attirer par un sujet des plus scabreux, son esprit était trop élevé et son goût trop délicat pour réussir à le traiter avec vraisemblance.

On ne saurait trop admirer dans *Arsène Guillot* le talent attendri que déploie l'auteur en racontant la vie d'une malheureuse créature élevée dans le vice et conduite par la misère au suicide. Rien de plus original que *Carmen*, cette Manon Lescaut espagnole et bohémienne, avec sa physionomie si expressive, avec sa grâce féline, son ardeur sauvage, sa ruse, ses caprices, sa volonté impérieuse et sa fermeté indomptable. L'étrangeté de cette figure l'idéalise en quelque sorte et nous fait presque oublier sa dépravation.

Dans la *Vénus d'Ille*, M. Mérimée a tiré parti de sa science d'archéologue au profit d'une fiction fantastique empruntée à un fabliau du moyen âge. Il s'est trouvé des érudits qui ont demandé à l'auteur en quel pays il avait vu cette merveilleuse statue de Vénus, qu'il décrit avec tant de précision, et c'est à une question de ce genre que répond votre confrère dans une lettre dont je citerai seulement ce passage : « La Vénus d'Ille, écrit-il, n'a jamais existé, et les inscriptions ont été fabriquées *secundum artem* avec Muratori et Orelli..... Je suis bien fier que ma petite drôlerie ait été prise un instant au sérieux par un savant tel que vous. »

Je ne ferai que mentionner les lettres écrites d'Espagne en 1831, la piquante esquisse de mœurs intitulée *l'Abbé Aubain*, les deux comédies en prose *les Mécontents* et *le*

Double Héritage, qui ne sont pas écrites pour le théâtre, mais dont la seconde contient une foule de scènes charmantes de finesse, de vivacité et de naturel. J'ai hâte d'arriver au chef-d'œuvre de M. Mérimée. On cherche en vain quel défaut la critique la plus sagace et la plus exigeante pourrait découvrir dans *Colomba*. Jamais composition ne fut ordonnée avec un art plus admirable ; toutes les situations sont préparées de manière à découler les unes des autres et à concourir à l'effet général. Quelle puissance l'auteur de ce beau roman n'a-t-il pas déployée dans la création des principales figures, qui contrastent si heureusement entre elles et qui toutes sont également accentuées et vivantes! Quelle vérité dans la peinture des mœurs et dans les descriptions de la nature! Quelle variété dans cette succession de scènes qui excitent tour à tour en nous la gaieté, l'attendrissement, la surprise, la crainte et même la terreur! Est-il nécessaire de parler du style de *Colomba?* Est-il nécessaire de constater que votre éminent confrère s'est surpassé en quelque sorte lui-même; que jamais sa plume, si nette, si sobre, si ferme, ne s'était montrée plus flexible et plus apte à peindre sans effort, sans vulgarité, comme sans emphase, toutes les nuances du sentiment et de la passion, depuis les plus simples, les plus délicates et les plus douces, jusqu'aux plus violentes ou aux plus grandioses? Mais à quoi servirait d'insister sur l'analyse d'un ouvrage que chacun sait pour ainsi dire par cœur? Ajoutons seulement, pour établir que la moralité ne nuit pas à l'intérêt d'un roman, que le chef-d'œuvre de M. Mérimée est en même temps celui de tous ses ouvrages du même genre auquel peut le mieux

s'appliquer l'excellente définition que la Bruyère donne d'un bon livre : « Quand une lecture, dit l'auteur des *Caractères,* vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Les productions qui ont valu à M. Mérimée la part la plus éclatante de sa renommée ne doivent pas faire oublier sa vie et ses autres travaux. Quoique étranger sous la Restauration à la politique militante, le jeune auteur de *Clara Gazul* appartenait au parti libéral, et on le voit, dans une lettre qui a été publiée (1), alléguer ses opinions pour refuser en 1829, après l'avénement du ministère Polignac, une place d'attaché ou de secrétaire à l'ambassade de Londres, que voulait lui faire obtenir une personne illustre, dont le nom restera dans l'histoire de la société française au XIXe siècle, non pas seulement parce qu'elle fut très-belle et très-admirée, mais parce qu'elle fut le type exquis et rare de la beauté associée à l'extrême bonté et à la grâce suprême, je veux parler de Mme Récamier.

Au moment où éclata la révolution de Juillet, le jeune Mérimée faisait son premier voyage en Espagne, dans ce pays que l'auteur de *Clara Gazul* avait en quelque sorte deviné avant de le connaître. A son retour, ses amis étaient au pouvoir ; il figura un instant dans la vie politique, comme chef du cabinet de M. d'Argout, qu'il suivit, je crois, dans trois ministères. Après la retraite de ce ministre, la place récemment fondée d'inspecteur général

(1) Dans l'ouvrage intitulé : *Madame Récamier et les amis de sa jeunesse.*

des monuments historiques devint vacante. Elle avait d'abord été occupée par l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois,* par cet illustre confrère qui devait manifester dans des voies si diverses la supériorité de son intelligence et dont la perte récente vous est d'autant plus douloureuse qu'elle compte parmi celles qui ne se réparent pas. Appelé à remplacer M. Vitet, l'auteur de *Mateo Falcone,* jusque-là étranger à l'archéologie, entra dans cette étude avec l'ardeur consciencieuse et obstinée qui distinguait son esprit. Cette partie de ses travaux est surtout représentée par quatre ouvrages, portant le titre modeste de *Notes* et s'appliquant à quatre voyages archéologiques accomplis successivement dans le midi de la France, dans l'Ouest, en Auvergne et en Corse. Elle l'est aussi par un savant mémoire fait en collaboration avec M. Albert Lenoir, sur l'architecture militaire au moyen âge et par un grand nombre d'articles de détail, publiés dans la *Revue archéologique,* dans la *Gazette des Beaux-Arts* et dans d'autres recueils spéciaux.

Les limites qui me sont imposées m'empêchent d'insister sur les qualités diverses que M. Mérimée a déployées dans cette voie nouvelle et je suis obligé de glisser sur l'archéologue afin de pouvoir m'arrêter un instant devant l'historien. On était si peu préparé à voir un romancier traiter l'histoire en érudit plutôt qu'en poëte, qu'on a exagéré et qu'on exagère encore l'aridité de l'*Essai sur la guerre sociale,* publié en 1844. La préoccupation de l'exactitude domine certainement ici toutes les autres, mais le style garde toutes ses belles qualités. L'auteur n'invente rien, mais il tire souvent un excellent parti de telle phrase courte,

recueillie chez Appien, Paterculus ou Florus, pour donner à une situation ou à un incident une tournure animée et intéressante. Son habileté pour le portrait se reconnaît non-seulement quand il s'agit de peindre des figures aussi célèbres que celles des Gracques, de Marius ou de Sylla, mais mieux encore peut-être dans la sorte de lumière qu'il répand sur les têtes obscures de ces chefs samnites, campaniens, marses ou lucaniens, dont nous ne savions guère que les noms, et enfin dans ce livre austère il y a çà et là des pages très-dramatiques.

Le second essai de M. Mérimée sur l'histoire romaine avait l'avantage et l'inconvénient de traiter d'un sujet plus connu que la *Guerre sociale,* puisqu'il s'agit de la conjuration de Catilina. Le livre est plus attrayant, mais il est moins neuf. On a reproché, non sans raison peut-être, à l'historien de Catilina une trop grande sévérité pour Cicéron et une trop grande indulgence pour César, qui commençait dès lors à se préparer par l'astuce au grand rôle qu'il devait obtenir plus tard par le génie. Au moment où il publiait son Catilina, votre confrère était très-occupé de préparer un travail sur César. Il avait même déjà rédigé, dès 1841, une histoire de la jeunesse de César.

Je trouve ce fait constaté dans une lettre de lui à un de ses amis, datée du 18 juillet 1841, dont je citerai un passage, parce qu'il nous donne, sous une forme piquante, quoique parfois peu académique, la première opinion de M. Mérimée sur un homme extraordinaire qui devait être pendant bien des années le principal objet des méditations de son esprit : « Je suis très-préoccupé, écrit-il, d'un volume que je voudrais imprimer, et qui comprendrait les

premières années politiques de César, période pendant laquelle sa vie ressemble beaucoup à celle du conspirateur que je vis l'autre jour au mont Saint-Michel (1). César évita le mont Saint-Michel parce qu'il avait beaucoup d'entregent; mais c'était une franche canaille à cette époque. Ce diable d'homme a toujours été en se perfectionnant. Il serait devenu honnête homme si on l'eût laissé vivre. Bref, je trouve que César n'est point encore jugé, et j'ai une terrible démangeaison. »

Cette première opinion de 1841 sur César semble déjà modifiée en 1844 dans le sens de l'indulgence ; dix ans après, M. Mérimée, revenant sur César, dans un brillant travail, écrit à propos d'un ouvrage anglais et qui fait partie de ses mélanges historiques et littéraires publiés en 1855, semble devenu l'apologiste enthousiaste du dictateur romain ; il le défend contre toutes les accusations, il invoque même en sa faveur des autorités inattendues : « Je me rappelle, écrit-il, avoir entendu dire à M. Royer-Collard ce mot sur César : « C'était un homme *comme il faut.* »

Il est très-probable qu'à cette époque, M. Mérimée continuait cette vie de César commencée en 1841 ; il est possible même que cet ouvrage, qu'on croit à tort n'avoir jamais été qu'un projet, fut déjà complétement terminé, car presque toute la dernière moitié, à partir du passage du Rubicon, existe encore, recopiée tout entière de la main même de l'auteur et comme préparée pour l'impression (2).

---

(1) Il s'agit de Barbès.

(2) Ce manuscrit de M. Mérimée, sur César, provenant des papiers trouvés aux Tuileries, après le 4 septembre, avait été déposé à la Bibliothèque

Il nous paraît probable que M. Mérimée, en apprenant que l'empereur avait l'intention de traiter le même sujet que lui, non-seulement renonça à publier son ouvrage, mais mit son manuscrit à la disposition du souverain. Il est probable aussi que la première partie de ce manuscrit, qui ne se trouve pas avec la seconde, fut rendue à l'auteur après que le biographe impérial de César eut conduit son travail jusqu'au passage du Rubicon, et que cette première partie de l'ouvrage de M. Mérimée aura péri avec beaucoup d'autres objets précieux, notamment une très-belle bibliothèque, dans l'incendie qui signala les derniers jours de la Commune, et qui dévora la maison habitée par votre éminent confrère.

Quand M. Mérimée publia cette vie de Catilina qui m'a conduit à mentionner son histoire de César, il ne se doutait guère qu'il reverrait deux fois avant de mourir une crise sociale plus ou moins analogue à celle qu'il racontait. Il venait de faire, à la fin de 1841, en Grèce et en Orient, un voyage de plusieurs mois, qui l'avait charmé, et qui est un des épisodes intéressants de sa vie.

Il était parti accompagné de trois amis, dont deux, qu'il a vus mourir avant lui, ont laissé à l'Académie française et à l'Académie des inscriptions des regrets qui me font espérer, Messieurs, que vous me permettrez de donner satisfaction à mes propres sentiments en vous parlant d'eux. L'un était ce confrère à la fois si spirituel, si érudit, si lettré, d'un

---

nationale où, grâce à la bienveillance de M. le directeur, nous avons pu le parcourir et constater son existence. Il a été, depuis, remis, avec les autres papiers de même provenance, au liquidateur de la liste civile.

caractère si noble, si désintéressé, si aimable, que vous avez tous aimé, et dont le souvenir se réveillera aisément dans vos cœurs, car je crois qu'il n'en est jamais sorti. C'était M. J.-J. Ampère. Il m'est doux de pouvoir dire ici que je dois beaucoup à l'auteur de l'*Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle, de la Grèce, Rome et Dante,* de l'*Histoire romaine à Rome,* et de tant d'autres ouvrages qui feront vivre dans l'histoire des lettres le nom que son père avait déjà illustré dans les annales de la science. Indépendamment de tout ce que j'ai appris de M. Ampère dans le cours d'une amitié de vingt-cinq ans, je lui dois d'avoir eu l'occasion d'ajouter aux faibles titres que mes écrits pouvaient me donner à votre bienveillance vingt années de ma vie, consacrées à un enseignement littéraire beaucoup plus laborieux, il est vrai, qu'éclatant, mais que je me suis du moins efforcé de rendre aussi consciencieux que l'avait été le sien.

Si cet ami tant regretté avait assez vécu pour me voir obtenir de vos suffrages le plus grand honneur auquel puisse aspirer un homme de lettres indépendant, et le seul que j'aie jamais ambitionné, il m'est peut-être permis de supposer sans présomption qu'il en aurait été presque aussi heureux que moi, et j'aime à me persuader que cette mémoire qui m'est chère m'a protégé auprès de vous. M. Ampère était pour M. Mérimée un compagnon de voyage très-précieux. Ils avaient été camarades de collége, et depuis le collége leur amitié n'avait subi aucune altération. C'était M. Ampère qui, en 1825, dans le journal *le Globe,* avait le premier attiré l'attention du public sur le *Théâtre de Clara Gazul.* Tous deux étaient également épris de la Grèce et de l'Orient, avec des nuances différentes dans

la même passion. Je ne les suivrai pas dans l'excursion qu'ils firent ensemble en Asie Mineure, car M. Ampère en a publié lui-même un charmant récit que vous connaissez tous (1).

Le second compagnon de voyage de M. Mérimée était le plus apte à lui servir de guide pour étudier la Grèce, car il la connaissait dès longtemps, il l'avait déjà visitée en philhellène dans les premiers beaux jours de son indépendance, et il était destiné à y retourner une troisième fois pour y mourir, entouré des regrets et des sympathies d'une nation qui a toujours gardé un souvenir fidèle à ses plus anciens amis. C'était un savant éminent dont la perte a été vivement sentie par ses confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui laissera comme archéologue et comme érudit une trace dans la science. C'était aussi, malgré la différence de leurs opinions dans les questions religieuses, un ami très-dévoué et très-cher à M. Mérimée, qui a lui-même publié un travail destiné à honorer la mémoire de M. Charles Lenormant. On y rencontre de belles pages, une, entre autres, dans laquelle le souvenir de l'ami, confondu avec un souvenir enthousiaste de la Grèce, produit une sorte d'intonation imposante et assez rare chez votre brillant confrère. « Voir la Grèce avec lui, dit M. Mérimée, c'était en quelque sorte avoir pour guide un Pausanias revenu au monde. Nos journées se passaient en admirations continuelles. Ni les mauvais gîtes, ni les chemins détestables, ne peuvent ôter à la Grèce cette poésie qu'elle semble respirer de toutes parts; personne n'a touché

(1) *La Grèce, Rome et Dante. — Une Course en Asie Mineure*, p. 315.

sans émotion cette terre sacrée où tant de grands souvenirs s'accumulent dans de si étroits espaces. A chaque instant on a conscience qu'on foule la trace d'un héros. La tribune aux harangues, taillée dans le roc vif, n'a que quelques pieds carrés : c'était là que parlait Démosthène. *La route fourchue* où OEdipe rencontra Laïus laisse à peine passer deux chevaux de front ; la colline ou plutôt le rocher où les derniers des trois cents Spartiates moururent sur le cadavre de Léonidas n'a pas changé d'aspect depuis qu'Hérodote l'a décrit ; quel historien que cet Hérodote pour l'exactitude de ses tableaux ! En parcourant les Thermopyles, nous faisions craquer sous nos pieds les feuilles tombées des chênes verts : c'est à ce bruit, dit-il, que les Grecs reconnurent l'arrivée des Immortels de Xerxès qui tournèrent le défilé (1). » Le troisième compagnon de M. Mérimée dans ce voyage était un jeune savant belge, qui appartient aujourd'hui à l'Académie des inscriptions et belles-lettres comme associé étranger (2).

A son retour de Grèce, M. Mérimée, élu d'abord membre libre de l'Académie des inscriptions, reçut de vous, en 1844, l'honneur auquel son beau talent littéraire lui donnait tant de titres ; il fut appelé à remplacer M. Nodier.

Il revint ensuite aux compositions historiques, et, pour se distraire de son travail sur César qui l'occupait toujours, il s'attaqua à un des personnages les plus curieux de l'Espagne au quatorzième siècle. Son histoire de don

(1) Voir, dans le *Moniteur universel* du 1er janvier 1860, un article de M. Mérimée, sur M. Charles Lenormant.

(2) M. Jean de Witte.

Pèdre, roi de Castille, est à mon avis le plus intéressant de ses ouvrages du même genre; car, on y trouve non-seulement une étude exacte de l'état social et politique de l'Espagne à cette époque où l'anarchie du régime féodal en décadence sévissait également des deux côtés des Pyrénées, et un récit consciencieux des événements militaires et des négociations diplomatiques, mais aussi une peinture souvent très-pittoresque des mœurs bizarres de cette société plus originale peut-être que la société romaine.

La critique a reproché à M. Mérimée d'être un historien froid : il ne l'est pas toujours dans *Don Pèdre,* parfois même on le voit s'élever jusqu'au ton de la poésie. Quoi de plus poétique, par exemple, que ce passage destiné à peindre l'impression de terreur produite sur les deux petits rois de Castille et d'Aragon, occupés à guerroyer l'un contre l'autre, quand ils apprennent la prochaine arrivée de du Guesclin et de ses formidables bandes d'aventuriers? « Lorsque la nuit, dit l'historien, dans les solitudes de l'Afrique, au milieu des cris confus poussés par la foule des animaux sauvages qui se disputent leur proie, le rugissement d'un lion se fait entendre, soudain toutes ces clameurs cessent, et il se fait un grand silence. C'est l'hommage de la terreur rendu au roi du désert. Ainsi, à l'annonce que la *Grande Compagnie* était en marche pour passer les Pyrénées, un calme étrange succéda tout à coup à ces interminables escarmouches qui désolaient l'Espagne depuis si longtemps (1). »

---

(1) *Histoire de Don Pèdre*, page 426.

M. Mérimée venait de terminer *Don Pèdre* au moment où s'accomplit la révolution de février 1848. Cet événement lui fut pénible. Il ne croyait guère à la possibilité de régulariser une république en France ; de plus il s'était attaché à un régime qui lui semblait avoir enfin résolu ce problème de la conciliation de l'ordre et de la liberté, dont la solution nous échappe sans cesse depuis quatre-vingts ans. Elle n'eût peut-être pas échappé au gouvernement de Juillet s'il avait su élargir à temps la base étroite qui le portait et imiter la sagesse politique du gouvernement anglais en étendant progressivement le droit de suffrage. Le coup d'État populaire de février eut pour conséquence naturelle le coup d'État militaire de décembre.

En 1852 M. Mérimée éprouva un désagrément judiciaire trop connu pour qu'on puisse le passer sous silence, d'autant qu'il fait honneur au sentiment fidèle et courageux qu'il portait dans l'amitié. Pour un homme qui redoutait beaucoup d'être en proie à la malignité publique, c'était un grand effort que de prendre publiquement en main la cause d'un ami fort décrié. Il le fit, et même avec excès. Le mémoire qui offensa la magistrature était très-spirituel, il contient plus d'une page digne de Paul-Louis Courier ou de Beaumarchais. Mais la cause était mauvaise, le plaidoyer était violent ; les magistrats crurent devoir sévir, et ils infligèrent à l'auteur quinze jours d'emprisonnement pour leur avoir manqué de respect. Cet incident, dont il parle quelquefois avec une ironie apparente, lui fut au fond assez pénible et lui resta longtemps sur le cœur. Il eut cependant quelques consolations, une entre autres qu'il aimait à raconter à ses amis. A la dernière au-

dience, les magistrats s'étant retirés pour délibérer, il attendait son arrêt lorsqu'il vit s'approcher de lui un homme doué d'une figure très-peu rassurante, qui lui prit la main. C'était un bandit corse qu'il avait rencontré douze ans auparavant dans les mâquis, et qui, depuis, ayant lu *Colomba,* s'était pris pour l'auteur d'un tel enthousiasme qu'il ne pouvait supporter l'idée que sa condamnation resterait impunie. Il lui insinua donc que si ses juges le condamnaient il se mettait à son service pour faire *la vendetta,* au moins contre le président du tribunal ou contre le ministère public. « Cela m'a jeté, écrit à cette occasion M. Mérimée, dans une grande confusion ; mais j'ai résolu de ne l'employer que si le procureur de la République en appelle *à minimâ.* »

Les quinze jours passés à la Conciergerie ne furent point cependant des jours de deuil pour l'éminent académicien, si l'on en juge par une lettre qu'il adresse de sa prison à un de ses savants confrères de l'Institut, et où nous le retrouvons avec sa causticite originale et sa préoccupation d'observateur de toutes les variétés de l'espèce humaine, sans en excepter la plus dégradée. « La justice, écrit M. Mérimée, me doit de la soupe et du pain de *politique ;* mais je n'en profite pas. C'est le traiteur, le buvetier de Messieurs, qui me nourrit ; et c'est un artiste pour le veau et les côtelettes. Outre cela des dames charitables nous (1) apportent des

(1) M. Mérimée avait alors pour compagnon de captivité l'honorable M. Bocher qui, après avoir subi quinze jours de détention préventive, venait d'être condamné à un mois d'emprisonnement pour le délit de *colportage* de la protestation des princes d'Orléans contre le décret de confiscation du 22 janvier.

ananas, des pâtés, des marrons glacés, etc. Nous faisons du thé excellent quand notre esclave, notre co-criminel, ne boit pas l'esprit-de-vin de nos lampes. Alors c'est un jour de deuil... J'ai vue sur le préau des prisonniers, où je vois leurs ébats, et j'entends quelques conversations édifiantes comme celle-ci : *Demande*. Pourquoi que t'as tué ton onque? *Réponse*. Cte bêtise! pour avoir son argent. — *D*. Combien qu'y avait? — *R*. 250 fr. — *D*. C'est pas gros. — *R*. Dame! je croyais qu'y avait davantage. — Ce modèle des neveux, ajoute M. Mérimée, est un forçat qui vient ici, comme témoin, je pense. »

Moins d'un an après cette mésaventure, votre confrère fut élevé à la dignité de sénateur. Quelques-uns de ses amis assurent que ce ne fut pas sans hésitation qu'il accepta ce témoignage de haute bienveillance. L'assertion n'a rien d'invraisemblable, car la plupart de ses liaisons à cette époque étaient encore parmi les adversaires du gouvernement nouveau.

Je ne voudrais pas cependant, Messieurs, m'exposer au reproche d'avoir altéré, même pour l'embellir, la physionomie politique de M. Mérimée, en exagérant soit sa résistance, soit ses regrets. Il était plus soucieux de la dignité de son attitude personnelle, que du triomphe de tel ou tel principe politique, dont la vertu paraissait douteuse à son esprit, et il arriva aisément à se persuader de très-bonne foi que le pouvoir absolu ou, si l'on veut, prépondérant d'un seul homme était la forme de gouvernement la plus propre à garantir la sécurité et la prospérité de la France.

L'avenir devait cruellement réfuter cette opinion en prouvant, au contraire, pour la seconde et même, si

l'on compte les Cent-Jours, pour la troisième fois en un siècle, que les erreurs presque inévitables d'un pouvoir plus ou moins dictatorial sont infiniment plus funestes que les inconvénients attachés aux gouvernements parlementaires. Entré au Sénat, M. Mérimée prit rarement part aux discussions politiques. Il ne parla guère que sur quelques questions spéciales ; mais, quoiqu'il n'ait pas tardé à ressentir dès lors les premières atteintes de cette longue et cruelle maladie des voies respiratoires compliquée d'une affection du cœur qui devait mettre fin à ses jours, l'activité infatigable de son esprit ne se ralentit pas, et il ne cessa d'enrichir notre littérature par des travaux de tous genres.

C'est à cette dernière partie de sa vie que se rapporte une longue série d'ouvrages inspirés à votre confrère par sa passion toujours croissante pour la langue et la littérature russes. Le principal d'entre eux, l'histoire des *Faux Démétrius,* composée surtout avec des documents russes, est un livre remarquable par l'esprit d'exactitude consciencieuse avec lequel l'auteur analyse et compare toutes les hypothèses présentées pour expliquer la vie de deux aventuriers célèbres, et surtout le triomphe éphémère du premier et du plus intéressant des deux. A l'occasion de cet ouvrage, plus travaillé qu'émouvant, M. Mérimée a donné un exemple curieux de la faculté singulière dont j'ai déjà parlé, qui permettait à son esprit de se produire sous deux formes plus ou moins incompatibles. Cette faculté, il l'a appliquée, cette fois, au même sujet. Après avoir étudié en érudit le premier des *Faux Démétrius,* il s'est plu à le peindre en poëte, et la première scène de l'espèce de drame

qu'il a écrit sous ce titre : *les Débuts d'un aventurier,* contient des pages qui comptent peut-être parmi les plus belles qui soient sorties de sa plume. Le temps, qui me presse, ne me permet pas d'énumérer les traductions, les imitations, les articles de critique, les réductions habiles par lesquelles M. Mérimée a travaillé jusqu'à la fin de sa vie à répandre parmi nous la connaissance de celle des littératures du Nord qui nous est le moins familière. Il me paraît surtout regrettable que cette intéressante histoire de Pierre le Grand, publiée par lui dans le *Journal des Savants,* d'après un historien russe, soit restée inachevée.

J'ai déjà dit, Messieurs, combien fut noble et ferme l'attitude de votre regretté confrère au milieu de la crise qui emporta le second Empire. J'ajouterai seulement qu'après s'être chargé, quoique mourant, de tenter dans la journée du 4 septembre, vers midi, un recours trop tardif à la sagesse dédaignée et même outragée d'un illustre homme d'État, sortant épuisé de cette conférence que tout le monde connaît maintenant par un document célèbre, M. Mérimée eut encore le courage de se faire porter au Sénat, dans l'état où je l'ai décrit, c'est-à-dire incapable d'agir, de parler et presque de respirer. Il suffisait qu'il pût y avoir un danger à courir pour qu'il tînt à honneur de le partager avec ses collègues.

Arrivé à Cannes, où, depuis douze ans, il avait coutume d'aller chercher un soulagement à ses souffrances, il vécut environ deux semaines. Jusqu'à ce moment, l'idée de la mort lui avait été pénible, et il s'efforçait de l'écarter de son esprit. Dans une lettre de 1867, où il raconte la fin si imprévue et si soudaine de son ami et confrère M. Cousin,

à laquelle il avait assisté, il exprime le désir d'être enlevé comme lui, tout en ajoutant que M. Cousin disait souvent : « Je ne voudrais pas mourir vite. » Le vœu de M. Mérimée fut exaucé en partie, car, quoiqu'il fût plus résigné qu'autrefois à la mort, il ne la vit pas venir, et elle le surprit sans lui faire sentir ses atteintes. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il était assis dans son fauteuil ; il venait d'écrire trois lettres, l'une d'entre elles est aujourd'hui publiée ; une autre, que j'ai lue, contient l'appréciation très-sommaire d'un article, en langue russe, à lui adressé par son ami M. Ivan Tourgueneff, et elle prouve qu'il était encore en pleine possession de son esprit. C'est alors que l'un de ses deux médecins de Cannes, qui étaient aussi pour lui des amis, le trouvant baigné d'une sueur froide, le força de se mettre au lit ; il y fit un jeu de patience et s'endormit profondément. A neuf heures du soir, le médecin s'aperçut qu'il expirait sans souffrance, sans agitation, avec la tranquillité qui accompagne d'ordinaire les morts par syncope. Il avait été d'ailleurs entouré, non-seulement à cette heure suprême, mais pendant toutes les dernières années de sa vie, des soins les plus dévoués par deux amies de sa mère, qui la remplaçaient en quelque sorte auprès de lui.

Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont approché M. Mérimée en disant que son premier abord pour un étranger était froid, presque glacial, et que, dans la crainte de donner prise sur lui, il se retranchait volontiers derrière une affectation d'indifférence mêlée d'ironie. Mais ce n'était là qu'un masque : quiconque parvenait à l'écarter en inspirant à votre confrère de l'intérêt et de la confiance,

trouvait en lui un homme excellent, loyal, fidèle à ses amis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, sensible à leurs peines, incapable de les décrier par derrière et ne supportant pas facilement qu'on les attaquât devant lui. Il était de ceux qui rendent toujours plus de services qu'ils n'en promettent; il avait même dans le caractère une nuance à la Montesquieu qui le portait souvent à dissimuler le bien qu'il avait fait, pour éviter de la part de l'obligé des témoignages de reconnaissance qui le gênaient. Cependant, même avec ses amis, s'il était prompt à se dévouer, il manqua toujours un peu d'ouverture de cœur et d'expansion.

Était-ce là une disposition originelle? Je ne le crois pas, car, parmi ceux qui l'ont connu de longue date, plusieurs affirment qu'il était né très-sensible et très-expansif. Il a d'ailleurs expliqué lui-même comment son caractère s'était modifié. Ses plus anciens amis s'accordent à dire qu'il a peint son propre portrait moral dans celui de Saint-Clair, le héros du *Vase étrusque*. Né avec une âme tendre, communicative, prompte à l'émotion, mais très-craintive devant la raillerie; exposé de bonne heure aux sarcasmes de jeunes camarades moqueurs, Saint-Clair avait subi un tel refoulement de sensibilité qu'il en était venu à considérer toute expansion comme une faiblesse déshonorante, et à se faire un point d'honneur de paraître insensible et insouciant. Si cette lutte entre l'homme factice et l'homme naturel que représente Saint Clair est en effet peinte par M. Mérimée d'après lui-même, elle expliquerait bien des nuances qui se rencontraient et parfois se combattaient, soit dans le talent soit dans le caractère de votre éminent

confrère. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait en lui un fonds de tristesse très-visible sous ce voile d'indifférence ironique dont il aimait à s'envelopper, et cette tristesse n'a cessé de grandir avec l'âge et la maladie, de sorte qu'on est conduit à se demander si cet écrivain illustre, qui a eu tous les genres de succès, qui a connu toutes les jouissances que procurent une grande renommée littéraire, et, à la fin de sa vie, une haute position sociale, ne doit pas être compté parmi ceux desquels on peut dire : *Il ne fut pas heureux.* Votre regretté confrère était peut-être né pour cette vie de famille, qu'il n'avait connue qu'incomplétement pendant les années de sa jeunesse et de son âge mûr. Je conviens que cette hypothèse peut sembler paradoxale à ceux qui ne jugeraient M. Mérimée que d'après celles de ses lettres qu'on vient de publier; elles donnent une idée juste des agréments de son esprit, mais j'en ai lu d'autres qui représentent peut-être mieux les vrais sentiments de son cœur. Lorsque M. Mérimée dit par exemple, dans les lettres récemment imprimées qu'il n'a jamais aimé les enfants, devons-nous le prendre au mot? Voici en réponse une scène où il figure, qui se passe en Grèce, à Syra, et qui nous est racontée par un de ses compagnons de voyage :

« L'église, dit le narrateur, était fermée lors de notre arrivée, mais on l'a bientôt ouverte pour le convoi d'un enfant. Le pauvre petit, tout couvert de fleurs comme en Italie, était porté à visage découvert. Avant de se séparer de lui, les assistants ont pris congé, en le baisant au front. Cette cérémonie a été accomplie sans la moindre affectation, avec une simplicité antique. Mais notez ce point que mon compagnon Mérimée, *le dur à cuire,* s'est mis à

fondre en larmes, ce qui ne m'a pas médiocrement étonné. »

Qui pourrait dire quel sentiment envahissait alors ce cœur en apparence si rétif aux émotions, que ses larmes semblaient à son ami un phénomène extraordinaire? Un fils tel que M. Mérimée vivant jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans avec la mère la plus dévouée et la plus tendre peut aisément laisser passer l'occasion d'accomplir à temps un grand changement dans son existence, et n'avoir plus assez de confiance pour s'y hasarder trop tard, mais il peut néanmoins souffrir beaucoup de rester étranger à ce qui complète la vie en l'améliorant et en la transformant.

C'est qu'en effet, Messieurs, c'est un puissant remède contre l'égoïsme, contre l'ennui, contre les humeurs noires (les *blue devils*) dont il est si souvent question dans les lettres de M. Mérimée, contre toutes les souffrances d'une imagination un peu maladive ou plutôt d'une sensibilité qui manque d'aliments, c'est un puissant remède que trois, quatre ou cinq enfants à élever, à diriger, à corriger de leurs défauts en s'efforçant de se corriger soi-même des siens.

En donnant de la gravité au caractère, la vie d'époux et de père ramène souvent les plus sceptiques au sentiment religieux, par le charme irrésistible de l'innocence associée à la foi sincère et confiante, ou par l'attrait qu'inspire la jeunesse virile, ornée de pudeur et préservée de la dépravation; cette vie eût, j'en suis convaincu, pacifié l'esprit, épuré l'imagination, alimenté le cœur, embelli les jours de votre éminent confrère, et peut-être me permettrez-vous de regretter pour lui qu'il ne l'ait pas connue.

L'influence du foyer, du *home,* si salubre pour les

individus, ne l'est pas moins pour les peuples ; c'est d'après le courage avec lequel chaque citoyen, sans se préoccuper avant tout de faire un marché avantageux, accepte et porte le fardeau de sa responsabilité comme chef de famille, que l'on peut, je crois, juger de l'énergie et de la solidité morale d'une nation. Tout en refusant d'accorder une supériorité très-contestable à chacun des peuples qui la revendiquent volontiers sur nous, quant aux vertus domestiques, il semble difficile de ne pas reconnaître que cet ordre de choses si important mérite aussi d'être compris dans la grande question de la régénération mise à l'ordre du jour par nos désastres. Rien de plus utile assurément que de relever la France par tous les moyens qui sont à la disposition de l'État. Mais l'amélioration générale dépendra toujours du perfectionnement moral de chacun en particulier, et sur ce point l'influence de la famille est plus puissante que toute la force de l'État. Il faut donc que cet esprit de famille, la vraie source de toutes les vertus sociales quand il est bien entendu, se fortifie en s'améliorant ; il faut qu'il soit abrité contre tous les mauvais courants intellectuels qui tendraient à l'avilir ou à le dissoudre.

Les anciens ne croyaient guères au progrès ; tout le monde connait les vers si expressifs d'Horace, annonçant aux Romains une irrémédiable déchéance de génération en génération : C'est-là une idée païenne que le christianisme repousse, car il interdit à l'homme de désespérer jamais ni de lui-même, ni de sa postérité, ni de sa patrie ; mais il serait dangereux aussi de s'abandonner à l'optimisme aveugle et oublieux qui pourrait découler de l'idée contraire ; il

serait dangereux de croire que le progrès s'accomplit par une loi irrésistible, sans intervention de la volonté humaine, qu'il ne s'interrompt jamais, et que les derniers venus dans ce monde sont nécessairement les meilleurs. C'est une question fort douteuse que celle de savoir si nous sommes supérieurs à nos pères. Depuis plus d'un quart de siècle on nous voit reproduire leurs erreurs, leurs oscillations énervantes entre l'anarchie et le despotisme, on a même revu des crimes dont le retour semblait à jamais impossible, et enfin pour nous vaincre il n'a pas fallu la coalition de l'Europe entière. Mais si nous sommes peut-être obligés de nous avouer que nous ne valons pas nos pères, travaillons du moins à faire mentir le poëte païen en formant des fils desquels nous puissions dire : Ils valent mieux que nous.

RÉPONSE

DE M. JULES SANDEAU

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. DE LOMÉNIE.

MONSIEUR,

Vous venez de rendre à celui que vous remplacez un hommage éclatant et mérité. Vous ne vous êtes pas contenté de le montrer sous tous ses aspects, historien, romancier, archéologue et philologue. C'était une assez belle tâche, elle ne vous a pas suffi. Vous êtes comme Montaigne, il vous faut l'homme tout entier, et, avec la sagacité qui est une des qualités de votre esprit, vous avez cherché, vous avez découvert l'homme sous l'écrivain. Je ne vois pas en vérité ce que l'on pourrait ajouter à une étude si com-

plète ; mais je manquerais à nos traditions, j'irais contre mes propres sentiments, si, au risque de redire imparfaitement ce que vous avez dit en si bons termes, je n'apportais à cette place le tribut d'admiration et de regrets que nous devons à la mémoire de Prosper Mérimée, tribut tardif que le malheur des temps ne m'a pas permis d'acquitter sur sa tombe. Il s'est éteint loin de nous, alors que Paris était séparé du reste de la France ; aucun de nous n'a suivi son cercueil, et c'est aujourd'hui seulement que l'Académie, par ma voix, lui adresse le suprême adieu. Combien d'autres, depuis qu'il n'est plus, sont tombés dans nos rangs ! Ceux-là du moins ont vu la patrie, quoique sanglante encore et mutilée, remontant du fond de l'abîme : Mérimée a disparu dans la tourmente après avoir assisté à la chute soudaine de ce qu'il aimait. Vous le plaignez d'être parti trop tard. Non, ne le plaignons pas. Si dure qu'ait été l'affliction de ses derniers jours, il n'a pas trop longtemps vécu, puisque, avant de mourir, il a pu donner encore un rare exemple, celui d'un cœur fidèle à ses attachements, celui d'un cœur plus sûr et plus constant que la fortune.

Tout à l'heure, Monsieur, en vous écoutant, je me reportais avec une secrète émotion à ces années de poétique renaissance qui furent l'honneur de la Restauration et, pour ainsi dire, le printemps du siècle. Malgré tant de promesses avortées, malgré tant d'espoirs et de rêves déçus, je retrouvais dans ma mémoire le spectacle charmant des lettres ressuscitées ; je voyais passer dans les vives clartés du matin tout le cortége des enchanteurs et des maîtres de notre jeunesse. Belles années que le siècle n'a pas revues depuis, qu'il ne reverra pas ! Beaucoup de ceux qui

les ont traversées en conservent jusqu'au déclin de l'âge un lumineux reflet : il en reste encore des couchers de soleils d'une splendeur incomparable, et devant lesquels je m'arrête avec vous, frappé comme vous d'étonnement et de respect.

Vous avez retracé avec autant de charme que d'autorité la vie et les travaux de Prosper Mérimée : souffrez, Monsieur, que pour un instant je vous y ramène. Venu à l'origine du mouvement romantique en France, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* y marqua sa place avec éclat, mais aussi avec une nuance d'ironie qui ne vous a pas échappé, et qui déjà laissait quelques doutes sur la nature de ses intentions. Le fait est qu'il ne demeura pas longtemps au service de l'idée nouvelle. Me sera-t-il permis, à ce sujet, de glisser ici une anecdote qui semblera bien hasardée, je le crains, dans cette pacifique enceinte, devant ce brillant auditoire, mais qu'on me passera peut-être en faveur de l'allusion et de l'à-propos? Je la tiens de M. Mérimée lui-même : il ne pressentait guère, en me la racontant, l'application que j'en ferais un jour. Le 29 juillet 1830, quand la lutte touchait à sa fin, un enfant de Paris, un de ces intrépides vauriens qu'on est sûr de trouver mêlés dans toutes les insurrections, tirait d'un point de la rive gauche sur le Louvre qu'on attaquait. Il ne ménageait ni le plomb ni la poudre; seulement il tirait de loin, et, novice encore dans le maniement des armes, il tirait mal et perdait tous ses coups. Témoin de sa maladresse, touché de son inexpérience, un particulier qui flânait par là en simple curieux l'aborda civilement, lui prit son fusil des mains, et, après quelques bons conseils sur la façon de s'en servir, voulant

joindre l'exemple au précepte, il ajusta magistralement un garde suisse qui, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, brûlait ses dernières cartouches et faisait tête aux assaillants. Le coup partit, et le garde suisse tomba. Là-dessus, l'obligeant inconnu remit gracieusement le fusil à son propriétaire, et comme celui-ci, tout émerveillé, l'engageait à le reprendre et à continuer : — Non, répliqua-t-il, ce ne sont pas mes opinions. Qu'en dites-vous, Monsieur? N'est-ce pas, sous forme d'apologue un peu cru, j'en conviens, l'histoire des débuts de M. Mérimée dans la carrière romantique? Si de prime abord il semblait se rattacher au parti novateur par certains côtés d'audace et d'énergie, ce qu'il y avait de sobre, de discret, de véritablement exquis dans son tempérament d'artiste et d'écrivain, devait l'en séparer au plus vite. Romantique de la première heure, il ne le fut que par aventure et comme en se jouant. Après avoir montré, toujours avec la pointe d'ironie, ce qu'on pouvait oser et comment il fallait s'y prendre, quand on croyait qu'il irait jusqu'au bout, il s'en tint là et ne poussa pas plus avant : ce n'étaient pas ses opinions. Dès lors nous le voyons isolé dans sa force, ne relevant que de lui-même, marchant droit devant lui sans donner jamais aucun signe de défaillance : on trouverait difficilement dans la galerie littéraire de notre époque une figure d'un dessin plus ferme et plus arrêté, d'un moulage plus net, d'un relief plus puissant.

Ainsi que vous, Monsieur, j'admire chez M. Mérimée tant d'aptitudes si variées, tant de facultés si diverses. Comme vous, je ne connais que par ouï-dire ses études archéologiques : je ne puis en parler pertinemment. Plus

d'une fois, dans nos réunions, nous avons été à même d'apprécier en lui le philologue; les langues mortes ou vivantes n'avaient pas de secrets pour lui, et il nous a aidés plus d'une fois à résoudre les difficultés de la nôtre. Il y avait tout profit pour nous à l'entendre; sa voix, parfois un peu hésitante, mais d'une douceur infinie, donnait à tout ce qu'il disait un charme pénétrant que je n'essayerai pas d'exprimer. Vous avez exposé ses travaux historiques dans une savante analyse; je n'y reviendrai pas après vous. Ces travaux d'ailleurs, si considérables qu'ils soient, ne représentent que la portion secondaire de son œuvre. A Dieu ne plaise qu'il entre dans ma pensée d'élever le roman au-dessus de l'histoire! N'en doutez pas pourtant, si M. Mérimée n'avait écrit que l'*Essai sur la guerre sociale,* l'*Histoire de Don Pèdre* et celle de la *Conjuration de Catilina,* il ne serait pas sûr d'échapper à l'oubli; il a composé de petits drames, quelques romans, quelques nouvelles, et son nom ne périra pas. C'est par là qu'il vit, qu'il vivra; mais aussi quels miracles de l'art! Le *Théâtre de Clara Gazul,* la *Chronique du temps de Charles IX, Mateo Falcone,* le *Vase étrusque, Carmen,* la *Prise de la redoute,* la *Vénus d'Ille,* la *Partie de trictrac,* les *Ames du purgatoire, Lokis* en dernier lieu, et cette *Colomba,* éternel sujet de désespoir pour ceux qui oseraient prétendre à une telle perfection: on a tout dit en les nommant!

Pensez-vous, Monsieur, qu'il ait existé de nos jours un talent plus original, offrant un contraste plus saisissant avec l'époque où il s'est produit? Pour ma part, je n'en connais pas. Arrivé en pleine floraison du siècle, quand l'ivresse du renouveau s'emparait de tous les esprits, dans un temps

où il se faisait un si furieux abus du lyrisme et de la métaphore, Mérimée, seul ou presque seul, retrouve et maintient les traditions de l'art simple et sévère; c'est un classique dans la haute et pure acception du mot. Tandis qu'autour de lui les imaginations affolées poursuivaient le nuage et le rêve, il n'est épris que du réel, il ne recherche que le vrai. Au plus fort de l'invasion des littératures étrangères, il ne s'inspire que du génie de notre langue, il est un des derniers grands prosateurs français. Vous avez découvert une sorte de parenté lointaine entre sa façon d'écrire et celle de sa bisaïeule, Mme Leprince de Beaumont, auteur de *la Belle et la Bête;* je n'y avais jamais songé. Nous le tenons généralement pour écrivain de race plus virile. On a dit qu'il y avait toujours de l'orfévrerie dans la plus belle prose ; il n'y en a pas l'ombre dans la prose de Mérimée. Ennemi de la phrase, sans apprêt ni faux ornements, aussi éloigné du trivial que du prétentieux, son style est une glace de cristal à travers laquelle on voit se mouvoir comme dans la réalité les personnages qu'il invente. Invente-t-il? On serait tenté de supposer que tout s'est passé ainsi qu'il le raconte. Jusque dans les moindres détails, quelle précision, quelle exactitude, quelle implacable vérité! Et, pour achever le contraste, ni thèses, ni théories, ni systèmes. A d'autres les questions sociales, les dissertations politiques ou religieuses; à d'autres le soin de réformer l'humanité! Il prend la vie pour ce qu'elle est, le monde pour ce qu'il vaut, ne s'attache qu'au fait, et pousse droit au but avec une résolution farouche. Ce n'est pas seulement un esprit dur; c'est un esprit féroce, inexorable. Absent de son œuvre, rien ne le trouble, rien ne l'émeut,

rien ne l'attendrit ; mais, dans chacun de ses récits, telle est l'exquise perfection de l'art qu'elle y remplace la poésie et qu'elle y tient lieu d'idéal. Ajouterai-je qu'un talent si impersonnel, un art si serré et si concentré, sont pour satisfaire également le cœur et l'esprit? Je suis pour les libres allures, pour les âmes qui se livrent et qui se répandent. Peut-être a-t-il manqué à M. Mérimée, pour être un génie accompli, la pleine expansion de lui-même, une sensibilité moins latente, plus de tendresse dans la passion, ce je ne sais quoi d'humain et de divin qui a fait Virgile et Racine.

Bien que vous n'ayez pas vécu dans la familiarité de M. Mérimée, vous l'avez cependant saisi sur le vif. Nous savions depuis longtemps déjà que vous excellez dans l'art du portrait ; celui que vous venez de nous présenter est d'une ressemblance fidèle, sauf quelques coups de crayon que je vous demanderai la permission de rectifier, tout en soumettant mes retouches à votre examen.

Pour sceptique, il l'était et ne s'en cachait pas ; mais, si dans ses discours il traitait assez légèrement la nature humaine, s'il professait volontiers cette philosophie railleuse dont quelques beaux esprits de nos jours ont eu la prétention de faire la doctrine de la raison, la théorie du bon goût et de l'élégance, hâtons-nous de le reconnaître et de le proclamer hautement, ses actions démentaient ses paroles, sa vie entière protestait contre ses maximes. Il m'a toujours semblé qu'en dehors des questions de dogmes où je n'ai absolument rien à voir, le scepticisme n'était chez lui qu'une affectation, un pli d'habitude, une pose. Il se mêlait à tout cela bien de l'étude et de la recherche. Au reste, je ne sache pas qu'aucun homme ait autant que lui

travaillé sur lui-même et se soit donné tant de mal pour paraître tout autre qu'il n'était en réalité. Il faisait étalage de ses travers qu'il exagérait à plaisir, et ne se défendait que de ses qualités ; je l'avoue, je préfère les simples et les naïfs. Vous l'avez dit, Monsieur, il avait l'abord froid, la politesse un peu hautaine. Je n'affirmerai pas qu'à première vue on se sentît entraîné vers lui par un mouvement de sympathie irrésistible. Il tenait le vulgaire à distance ; mais qui réussissait, ce n'était pas facile, à pénétrer dans son intimité y faisait bientôt des découvertes inattendues : il y avait un cœur sous la glace de ces apparences. Point d'épanchements ni de démonstrations verbeuses ; toujours quelque chose de discret et de contenu, de timide et de pudique même dans l'expression des sentiments intimes. Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse ; sa préoccupation constante était qu'on ne le surprît en flagrant délit d'émotion ; mais, malgré tout, le côté affectueux ne tardait pas à se trahir, et il ne fallait pas creuser bien profondément pour arriver à la veine sensible. Ce sceptique était le meilleur, le plus sûr et le plus obligeant des hommes ; il a vécu et il est mort irréprochable dans l'amitié.

Vous avez cru voir, dans le choix des sujets qu'il aimait à traiter, un cas pathologique, un signe d'hypocondrie. Détrompez-vous, Monsieur, et rassurez-vous. M. Mérimée a pu s'attrister en vieillissant, le soir a rarement les gaietés du matin ; il ne fut jamais atteint d'hypocondrie. Ceux qui n'ont pas craint d'avancer le contraire ne le connaissaient pas, ou le connaissaient mal. Hypocondriaque, lui ! Une nature à la fois si fine et si robuste ! un caractère si fortement

trempé ! une intelligence où le grand air et le soleil pénétraient par tant d'ouvertures ! Celui-là n'appartenait, j'en réponds, ni à l'école des ténébreux ni à celle des mélancoliques. Les Obermann, les René, les Werther, n'étaient ni ses parents ni ses amis ; Rousseau lui-même, notre grand ascendant, n'avait sur lui aucune prise. Quant aux sujets où son imagination se complaisait de préférence, je dirai qu'on prend souvent beaucoup de peine pour expliquer ce qui n'a pas besoin d'être expliqué. De même qu'il existe des lions et des gazelles, des ramiers et des aigles, il est des esprits doux et tendres, il en est d'autres violents, rudes et fiers : chacun suit ses instincts, obéit à ses goûts et choisit sa pâture selon ses appétits.

Êtes-vous sûr que M. Mérimée ait méconnu sa vocation en se résignant à vivre dans le célibat, comme un ancien chevalier de Malte ? Vous aimez la famille, Monsieur, et aucun de nous n'ignore que vous avez d'excellentes raisons pour cela ; mais êtes-vous bien sûr que M. Mérimée fût né pour goûter, pour apprécier les joies dont vous venez de mettre sous nos yeux un tableau si aimable ? Croyez-moi, faisons des prosélytes, ne faisons pas de prisonniers ; il y a des oiseaux qui meurent en cage. Il m'en coûte de vous ôter une illusion : quand M. Mérimée écrivait qu'un mariage l'attristait toujours, il n'exprimait pas un regret. Il y revient dans une de ses lettres dont la publication récente excite à un si haut point la curiosité. Il s'agit encore d'un mariage : « Le diable est bien fin, écrit-il, s'il me prend jamais à pareille fête. » Résignons-nous : il était né célibataire. Dans un mouvement de tristesse qui vous honore, vous vous écriez : « Il ne fut

pas heureux ! » Mais les heureux, où donc sont-ils ? Nommez-les-moi, montrez-les-moi ! Montrez-moi celui pour qui la vie a tenu toutes ses promesses ! M. Mérimée a subi la commune loi. Avouons-le cependant, à part les dernières épreuves où il s'est enseveli, il fut un des mortels les mieux traités de la fortune. La gloire, que Mme de Staël appelait le deuil éclatant du bonheur, n'était que la parure et le couronnement de sa destinée. Il en a connu seulement les douceurs et les facilités. Né dans un milieu austère et salubre, il avait apporté de bonne heure dans le gouvernement de son existence la même correction, la même discipline que dans ses travaux littéraires. Il n'a jamais essuyé les rigueurs et les sévérités du sort : la vie par tous ses côtés lui fut particulièrement clémente. Je ne compte pour rien les honneurs qu'il n'avait pas cherchés : il était de ceux qui rendent aux grandeurs officielles plus de lustre qu'ils n'en reçoivent. Vous nous avez rappelé qu'il avait été sénateur : nous l'avions oublié. Il n'était pour nous que Prosper Mérimée : c'est assez. L'estime du monde, les affections sincères ne lui ont pas fait défaut. Deux créatures dévouées, deux compagnes fidèles veillaient sur lui avec une sollicitude de mère et de sœur. On a dit qu'il jouissait de la faveur de l'impératrice Eugénie. Prenons-le plus haut et comme il convient de le prendre : entre ce galant homme et cette femme au cœur fier et vaillant, il existait une amitié sérieuse, telle qu'ils étaient dignes l'un et l'autre de la ressentir et de l'inspirer. Les soins les plus touchants ont entouré ses derniers jours, et, sans agonie, presque sans souffrances, alors qu'il n'attendait plus rien de l'avenir que des cruautés, il s'est endormi dans les bras

de la mort, laissant après lui une renommée intacte, des amitiés qui lui survivent, parmi nous des regrets que le temps n'effacera pas, et une famille de chefs-d'œuvre qui perpétueront sa mémoire.

J'arrive à vous, Monsieur, brusquement et sans transition. Avec vous, on se sent tout de suite à l'aise. Vous n'êtes pas un raffiné, votre franche et droite nature n'a rien de compliqué ni de complexe, et, pour vous accoster, il n'est pas besoin de détours.

Si mes souvenirs ne me trompent pas, c'est en 1839 que commencèrent à paraître de courtes notices biographiques sous forme de brochures in-dix-huit, avec ce titre général : *Galerie des contemporains illustres,* par un homme de rien. Je les vois encore, ces petites brochures qui paraissaient à intervalles rapprochés, réguliers; elles ont toutes passé sous mes yeux, je les ai tenues toutes entre mes mains. On les attendait avec impatience, on les lisait avec avidité, et, à mesure qu'elles se succédaient, leur fortune allait grandissant, de telle sorte que l'homme de rien jouissait déjà d'une popularité bien acquise, tandis que le nom de l'auteur demeurait encore un mystère. L'homme de rien, c'était vous, Monsieur. Pourquoi ce pseudonyme? Quelles raisons de vous cacher ainsi? Était-ce de votre part modestie pure, humilité sincère? Je suppose qu'il s'y joignait un peu de coquetterie, puisque, vous donnant pour un homme de rien, vous vous arrangiez de façon à ne pouvoir être pris au mot. Vous le savez mieux que personne, ce n'est pas chose aisée que d'écrire la biographie des vivants; vous abordiez là une tâche bien périlleuse. Que d'écueils à tourner! que de difficultés à vaincre! Comment

discerner, saisir la vérité dans la mêlée des passions du jour? Comment surprendre et fixer la vie qui change d'aspects à toute heure? Le portrait ressemblant aujourd'hui le sera-t-il demain? La figure qu'on trace sur le sable des grèves ne sera-t-elle pas effacée par le premier flot de la marée prochaine? Avec autant de bonheur que d'habileté, vous avez échappé à tous ces dangers. « Ces petits livres, disiez-vous, qui s'adressent à tous, dont le but est non pas d'imposer au public une décision formulée *à priori,* mais bien de mettre le public à même de formuler sa décision, ces petits livres ne sont ni réquisitoires, ni plaidoyers, ni panégyriques, ni pamphlets; ce sont biographies pures et simples, n'ayant d'autre mérite que leur simplicité même, disant tout et ne discutant rien; un peu incultes, un peu arides peut-être, mais impartiales autant que possible. » Vous disiez vrai, tel était le mérite de ces petits livres; seulement ils n'avaient rien d'inculte ni d'aride, chacun de vos portraits, dans son cadre restreint, vivait de la vie du modèle, et je pourrais en citer plusieurs qu'un maître ne désavouerait point. Vous ne vous adressiez pas exclusivement aux contemporains illustres de la France; votre galerie était ouverte aux illustres contemporains de tous les pays. Quelle universalité de connaissances, quelle variété de tons, quels prodiges de recherches, de travail et de volonté ne demandait pas l'achèvement d'une si longue et si considérable entreprise! Poëte avec Lamartine et Béranger, sculpteur avec David et Bosio, peintre avec Ingres et Delacroix, compositeur avec Meyerbeer et Rossini, philosophe avec Cousin, romancier avec Balzac, historien avec Augustin Thierry, vous passiez tour à tour de Goëthe à Chateau-

briand, de lord Palmerston à M. Guizot, de M. Thiers à sir Robert Peel, du Père Lacordaire à Ibrahim-Pacha, de Ballanche à Abd-el-Kader, d'Eugène Scribe à Espartero. Les dieux eux-mêmes posaient devant vous; vous avez résumé les doctrines de Saint-Simon et celles de Fourier dans des pages excellentes et qui resteront. Savez-vous ce qui me frappe surtout, quand ma pensée se promène dans ce riche musée? C'est de voir combien la première moitié du siècle a été féconde, que de grands esprits, que de beaux génies elle a produits, que d'idées généreuses elle a remuées, que de flambeaux elle a allumés, que de lumières elle a répandues sur le monde. Le succès de votre œuvre la désignait fatalement aux traits de la critique; on lui reprochait, je m'en souviens, de manquer d'originalité dans l'exécution. Je suis d'un avis opposé. A mon sens, vous n'êtes pas seulement le plus original des biographes, vous en êtes aussi le plus étrange, le plus singulier et le plus bizarre. J'estime qu'en matière de biographies, vous avez poussé l'originalité jusqu'à ses dernières limites. Eh quoi! vous avez touché à toutes les grandes figures de notre temps, et vous n'en avez insulté aucune! Vous vous êtes assis à tous les foyers célèbres de notre époque, et vous n'avez laissé nulle part la trace d'une perfidie ou d'une trahison! Vous n'avez cherché la popularité ni dans le scandale, ni dans l'agression, ni dans le commérage! On vous a vu en toute rencontre fin avec bonhomie, spirituel sans méchanceté, juste et vrai avec courtoisie! Vous n'avez à baisser les yeux devant aucun de vos portraits! Il n'est pas un de vos modèles que vous n'ayez le droit de regarder en face et qui ne soit prêt à vous tendre la main! Encore un coup,

Monsieur, je vous tiens pour le biographe le plus original qui ait été observé jusqu'ici, et, à ce titre, s'il existait à Paris comme à Londres un club des Excentriques, vous mériteriez d'en être le président.

Beaumarchais et son temps! Nous voilà bien loin de vos courtes notices. Un jour, il y a déjà longtemps de cela, conduit par un petit-fils de Beaumarchais, vous franchissiez le seuil d'une maison de la rue du Pas de la Mule, vous montiez à une mansarde où personne n'était entré depuis longues années. Vous pénétriez, non sans quelque émotion, dans ce pauvre réduit où l'araignée filait en paix sa toile, et tout d'abord vous embrassiez d'un regard avide les caisses et les cartons poudreux qui l'encombraient. Quels trésors en effet pour un esprit curieux, chercheur comme le vôtre! Vous aviez sous les yeux tout ce qui restait d'une des existences les plus prestigieuses, les plus bruyantes, les plus militantes du siècle dernier; vous étiez en présence des papiers laissés par l'auteur du *Mariage de Figaro*. Vous avez raconté comment ces papiers, après tant d'années écoulées, se trouvaient dans cette mansarde. La famille vous les confiait sans hésiter, et c'est à l'aide de ces documents que vous alliez composer un ouvrage destiné à vivre aussi longtemps qu'on parlera de Beaumarchais. Ici encore bien des périls, bien des écueils à éviter. N'était-il pas à craindre que l'origine des documents n'enchaînât votre indépendance? N'auriez-vous pas à ménager forcément des susceptibilités légitimes? La haute confiance que vous témoignait une famille honorable, honorée, confiance que vous deviez justifier avec tant d'éclat, laisserait-elle à votre esprit la liberté de ses appréciations? Plus d'une

fois, en vous adressant ces questions, vous vous êtes senti troublé. Heureusement, vous aviez en vous le plus sûr des guides et des conseillers, la conscience d'un honnête homme. Fidèle à vos habitudes d'impartialité, vous n'avez visé ni au panégyrique ni à la réhabilitation. Dans les papiers qui vous avaient été livrés, vous n'avez cherché que la vérité. Vous avez écrit sans complaisances, en historien qui se borne à exposer les faits avec les pièces à l'appui, et, votre œuvre achevée, vous l'avez offerte au public en lui disant : Ceci est un livre de bonne foi, lisez et jugez.

Le public a jugé, Monsieur. Il manquera toujours à la mémoire de Beaumarchais cette fleur d'estime que ne remplacent ni la renommée, ni la popularité, ni la gloire, et qui s'appelle tout simplement la considération; mais vous avez, pièces en main, atténué bien des préventions qui s'élevaient encore contre lui. Vous n'aviez pas la prétention de le faire aimer sans réserve ; vous nous avez donné souvent le regret de ne pouvoir l'aimer sans restriction. Peu d'hommes ont été plus calomniés que lui de son vivant; il n'en est point qui, autant que lui, aient prêté le flanc à la calomnie : il en reste toujours quelque chose. Vous n'avez tu ni le bien ni le mal; vous avez tout mis en son jour. Mon intention n'est pas de le suivre avec vous à travers les différentes phases de son orageuse carrière, je devrais dire de ses orageuses carrières. Horloger, musicien, chansonnier, dramaturge, auteur comique, homme de plaisir, homme de cour, homme d'affaires, financier, manufacturier, éditeur, armateur, fournisseur, agent secret, négociateur, publiciste, plaideur éternel : tel était le personnage ondoyant et divers que vous aviez à peindre et que vous

avez peint. Quelle fureur d'entreprises! Quel amour effréné de l'éclat et du bruit! Quelle entente inconnue jusque-là de l'annonce et de la réclame! Quelle habileté à concilier et à mener de front l'esprit des affaires et les affaires de l'esprit! Quel emploi de tous les moyens propres à exciter la curiosité et à la tenir en haleine! Quelle ardeur, quelle audace aux poursuites de la fortune! Et, au milieu de ce fracas, un charme qu'on subit malgré soi, je ne sais quelle grâce qui vous attire et vous enlace, un fonds de bonté facile et que rien n'altère, un courage primesautier et que rien n'abat, une générosité que rien ne tarit, pas même l'ingratitude, une gaieté, une belle humeur qui résiste à tout et à laquelle on ne résiste pas, l'esprit le plus nouveau, le plus vif et le plus alerte, enfin des qualités, des vertus de famille qu'on ne peut méconnaître, dont il est impossible de n'être pas touché! Il fut un instant l'idole de la nation; il en est encore aujourd'hui une des figures les plus vivantes et les plus modernes. Ses procès, ses mémoires où parfois se retrouve comme un accent des *Provinciales*, ont ému toute l'Europe; le retentissement de son nom a troublé Voltaire à Ferney. Le comte de Grammont raconte que le grand Condé, ayant mis le siége devant Lérida, ouvrait la tranchée au son des violons: c'est ainsi que la Révolution entre en scène avec le *Mariage de Figaro*. L'ancienne société française en fit ses délices, et assista cent fois de suite avec ivresse à la plus insolente, à la plus formidable moquerie d'elle-même; elle en avait le droit, c'est elle qui devait payer les violons. Je m'arrête, Monsieur, j'aurais mauvaise grâce à pousser plus loin une étude achevée par vous. Aussi bien, à partir du *Mariage de Figaro*,

qui fut le point culminant de sa destinée, Beaumarchais n'a plus qu'à décroître : son heure est passée. Il aura toujours la même activité fiévreuse ; mais c'est un spectacle attristant que celui de la vieillesse turbulente. Il est resté muet en face de Mirabeau. Il ne s'est pas remis des attaques de l'avocat Bergasse. Bref, après bien des vicissitudes, ruiné par la Révolution dont il avait provoqué l'explosion sans en calculer l'effet et la portée, il a fini, chargé d'ennuis, dans le complet écroulement de tout ce qu'il avait entrepris : leçon suprême des existences aventureuses qui n'ont eu pour règle et pour but ici-bas que le succès, le bruit et la fortune !

Et maintenant, Monsieur, je voudrais louer votre beau travail comme il mérite d'être loué. A vous entendre, il ne s'agirait que d'une biographie rédigée d'après des papiers de famille, il ne faudrait chercher en vous qu'un rapporteur : soyez plus juste envers vous-même. La vie abonde dans cette œuvre, elle y circule librement sans se briser ni se heurter contre les pièces et les documents, et, malgré tous vos efforts pour vous effacer, on y sent partout la droiture de votre jugement, la hauteur de votre esprit, la sérénité de votre âme. Vos appréciations du théâtre de Beaumarchais sont des modèles de critique littéraire. Vos considérations sur le gouvernement en France au dix-huitième siècle appartiennent désormais à l'histoire. L'ancienne société, cette société brillante et corrompue qui se dissout, se décompose et va si gaiement aux abîmes, revit tout entière dans la peinture que vous en avez faite. Je l'ai dit et ne saurais trop le redire : *Beaumarchais et son temps* est un beau livre, et n'eussiez-vous écrit que celui-là, personne

ici ne pourrait s'étonner de vous voir à la place où vous êtes.

Vous ne deviez pas en rester là pourtant. A chaque production nouvelle, votre talent s'affirme, votre réputation s'accroît. Bien inspiré par votre cœur, vous avez consacré à la mémoire d'Alexis de Tocqueville des pages élevées et touchantes, dignes de ce noble et généreux esprit, dignes de l'amitié qui vous unissait l'un et l'autre. Alexis de Tocqueville a reçu de vous, après sa mort, un des plus doux prix de sa vie. La mémoire de Chateaubriand ne vous était ni moins chère ni moins sacrée : vous avez combattu pour elle, vous l'avez défendue avec une piété presque filiale. Vous n'avez plus à la défendre ; Chateaubriand est entré dans les régions sereines de la gloire, il est à cette heure en pleine possession de la postérité. Vos études sur la littérature romanesque en France depuis ses origines jusqu'à nos jours sont loin d'être oubliées : vous avez restitué au roman ses titres de noblesse. On ne me pardonnerait point de passer sous silence celui de vos ouvrages qui a pour titre : *la Comtesse de Rochefort et ses amis,* et qui restera comme un des tableaux les plus finement achevés de la haute société au dix-huitième siècle. C'était à coup sûr une aimable femme que la comtesse de Rochefort, et, tout en reconnaissant qu'il s'est rencontré dans la société de notre époque un type de grâce et de bonté plus délicat, plus pur et plus exquis, il serait injuste de ne pas saluer en elle une des figures attrayantes du siècle dernier. Nous la connaissions à peine ; c'est vous qui l'avez tirée de la pénombre, vous qui l'avez mise en lumière. Sa correspondance avec ses amis ; ses lettres qu'anime un esprit naturel, où respire une raison affectueuse et tendre ; celles du marquis de Mirabeau, d'un

tour si imprévu, d'une si étrange saveur ; l'élite des personnages du temps que vous avez groupés autour d'elle ; le duc de Nivernois, ce modèle de l'homme de bonne compagnie, qui pousse l'urbanité jusqu'à chanter dans la langue des dieux les perfections de sa belle-mère, phénomène qui ne s'est pas renouvelé depuis ; le comte de Forcalquier et ses comédies de salon ; les acteurs et les actrices de l'hôtel de Brancas ; les soirées du Luxembourg ; les goûts, les mœurs et les habitudes d'un monde qui jouit de ses derniers loisirs : esquisses légères, épisodes choisis, jolis tableaux de genre, tout se réunit pour faire de ce livre quelque chose de rare et de charmant.

Ce n'était pas votre dernier mot. J'arrive à celle de vos œuvres qui promet d'être un jour votre œuvre capitale, à l'histoire des Mirabeau.

Il me faudrait, Monsieur, plus d'espace qu'il ne m'en reste pour apprécier, comme il le mérite, un travail de cette importance. Votre histoire des Mirabeau est encore aujourd'hui en cours de publication, et, bien qu'elle soit assez avancée pour qu'on puisse en embrasser l'ensemble, peut-être convient-il d'attendre qu'elle soit achevée avant d'oser porter sur elle un jugement définitif. Toutefois, de même qu'il est permis de pressentir les proportions d'un monument d'après ses premières assises, de même on peut dès à présent se faire une idée de l'ampleur magistrale qu'offrira cette histoire lorsqu'elle sera terminée. Grâce à vos révélations, à vos infatigables recherches, la race des Mirabeau, race tempestive ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, n'aura plus rien de caché pour nous. Déjà vous nous avez montré le marquis Jean-Antoine, une de ces âmes qui ont

le ressort, et, pour ainsi dire, l'appétit de l'impossible, et à qui la nature a déféré le commandement; celui de ses fils qui fut *l'ami des hommes,* et qui représente, selon les expressions d'Alexis de Tocqueville, l'invasion de la démocratie dans une tête féodale, invasion qui ne l'empêchait pas de gouverner sa famille à coups de lettres de cachet; l'autre, le bon bailli, l'honneur, la vertu même, et qui de sa race excessive n'a hérité que l'excès dans le bien. Nous pouvons maintenant les étudier dans le détail, ces grands et opiniâtres caractères, ces volontés de fer à la Montluc et à la d'Aubigné : nous avons pénétré avec vous dans leur sauvage intimité. Vous nous avez appris à connaître la mère de l'orateur. Nous vous devons là une assez triste connaissance; mais, vous le dites avec raison, Mirabeau reste incompréhensible pour qui n'est pas descendu dans l'existence de sa mère. Ce n'est pas seulement une famille que vous vous êtes proposé de peindre d'après des documents inédits; c'est aussi les idées, les mœurs et les institutions du siècle où cette famille a vécu. Vous êtes l'homme aux documents, Monsieur! On dirait qu'ils viennent d'eux-mêmes frapper à votre porte, comme si un secret instinct les avertissait qu'ils ne peuvent tomber en de meilleures mains. Par l'usage que vous en faites, vous vous rapprochez des esprits créateurs. Si vous ne donnez pas la vie à des personnages fictifs, vous la rendez à de grandes figures qu'il ne sied pas de laisser dans l'oubli. Le génie de l'investigation s'ajoute chez vous au culte de la vérité, et, toutes proportions gardées, vous appliquez à vos travaux la science de Cuvier qui, lui aussi, avec quelques débris ramassés çà et là, retrouvait et recomposait tout un monde.

Je viens d'énumérer les titres qui vous ont gagné nos suffrages. A ces titres, que rehaussaient encore la dignité de votre vie, d'illustres amitiés, le poétique milieu où votre nom avait grandi, il s'en joignait un autre que je ne saurais omettre. Vous ne vous bornez pas à cultiver les lettres avec honneur; vous les enseignez avec autorité. Professeur au Collége de France depuis plus de vingt ans, vous avez, durant ces vingt années, exploré en tous sens l'histoire littéraire des trois derniers siècles. Non content d'exposer cette histoire dans son ensemble, vous l'avez étudiée séparément dans chacune de ses parties diverses, en variant de la façon la plus pittoresque et la plus ingénieuse le fonds et la forme de votre programme général. C'est ainsi que vous avez traité successivement de la littérature historique, de la littérature politique, de la littérature romanesque, de l'influence des salons sur la littérature française au dix-huitième siècle. Vous avez consacré toute une année à l'étude de Voltaire, une autre à celle de Montesquieu et de Rousseau, une autre enfin à celle des hommes de lettres jugés d'après leurs correspondances. Le caractère de votre enseignement peut se définir en deux mots. Le comte Molé était d'avis qu'en matière d'éloquence, la plus grande originalité serait encore celle-ci : un honnête homme venant dire simplement et clairement des choses sensées. Cette originalité est la vôtre. Vous n'avez rien d'un rhéteur; vous dites simplement et clairement des choses sensées, sans autre préoccupation que la recherche du vrai, du beau et du bien. Ce n'est pas tout : aux bonnes leçons vous ajoutez les bons exemples. Pendant le siége de Paris, attaché comme artilleur volontaire au bataillon de

l'École polytechnique, vous quittiez le service des remparts pour venir réchauffer au Collége de France les ardeurs patriotiques d'un auditoire toujours nombreux. Jusque sous les obus prussiens, vous ne vous lassiez pas de faire appel à la concorde, au courage, à la résistance. Vous êtes resté à votre poste, même en face de la Commune : le mercredi 22 mars 1871, quand l'émeute triomphante était déjà maîtresse de Paris, vous protestiez du haut de votre chaire contre l'abominable entreprise qui déshonorait nos malheurs. Votre tâche n'est pas terminée. L'ennemi n'est plus à nos portes; mais à l'intérieur que d'ennemis encore à combattre! Continuez vos généreux enseignements. Continuez d'enseigner à la génération nouvelle le dévouement à la patrie, le respect de la famille, la confiance obstinée dans l'avenir, le retour aux mâles vertus et aux vérités éternelles! L'Académie compte sur vous, Monsieur. Le pays n'a pas trop de toutes ses forces, jamais il n'eut un si grand besoin d'esprits élevés et de voix honnêtes : c'est dire assez que vous n'avez pas droit au repos.

DISCOURS

DE M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 22 JANVIER 1874 EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. GRATRY.

MESSIEURS,

Un poëte de nos jours a dessiné en quelques traits une expressive image de la société du XIXe siècle et des devoirs qui lui sont imposés. Faisant son voyage d'Italie, il traverse les Apennins du côté du pays de Naples, et là, au penchant de la montagne, il aperçoit une de ces retraites où se conservent les traditions pieuses et la science contemplative du haut moyen âge. Plongé dans sa méditation, un moine priait au fond de sa cellule. Tout à coup, un bruit extraordinaire se fait entendre. On dirait une tempête. Qu'y a-t-il? Est-ce le Vésuve qui éclate? Le solitaire

interrompt sa mystique étude et s'approche de la fenêtre. Le ciel était pur, rien ne troublait la sérénité de l'atmosphère, aucun signe n'annonçait l'éruption redoutable ; le Vésuve reposait. Ce bruit soudain pareil à un ouragan qui passe, c'était un train de chemin de fer, le premier train d'une ligne nouvelle qui prenait possession de la vallée avec sa machine en feu, ses sifflements, ses mugissements et ses panaches de fumée. Le contraste était bien fait pour frapper l'imagination du poëte : sur les hauteurs, le blanc camaldule distrait un instant de sa rêverie sublime ; dans la plaine l'ardeur, la fièvre, l'irrésistible impétuosité du labeur humain. Cette double apparition lui représente l'état de notre société ; il revoit là, dans un dramatique relief, ce qu'il a vu si souvent sur sa route : deux mondes qui ne se connaissent pas, deux courants de volontés qui restent étrangères les unes aux autres, et qui pourtant ne réaliseront jamais le bien dont elles sont capables, si elles ne parviennent pas à s'unir. Ces paisibles contemplateurs des choses éternelles seront-ils toujours indifférents aux destinées de la terre et aux conquêtes du génie de l'homme ? Ces fiers enfants du siècle refuseront-ils toujours d'élever leurs regards vers les cieux? Telle est la préoccupation du poëte, du penseur, et il s'écrie, résumant sa plainte en ce double reproche :

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublierez-vous le but final, le but caché?

En vous rappelant, Messieurs, ce poétique symbole em-

prunté au Virgile de la Bretagne, Auguste Brizeux, j'ai tracé le cadre du tableau où votre bienveillance m'a confié le soin de reproduire les traits vénérés de mon prédécesseur. La vie entière du P. Gratry, prêtre de l'Oratoire et membre de l'Académie française, a répondu au vœu du poëte. Personne n'a vécu plus intimement dans la contemplation des choses divines, dans les révélations et les ravissements de la science sacrée ; mais aussi personne n'a plus aimé son siècle, n'en a mieux compris la grandeur, n'en a mesuré d'un regard plus sûr les effroyables périls, personne, enfin, ne s'est associé d'un cœur plus tendre à ses triomphes et à ses désastres, à ses angoisses et à ses espérances.

Vous m'avez accordé, Messieurs, l'honneur que je désirais si vivement de prendre place au milieu de vous. Cet honneur, le plus grand que puisse souhaiter un écrivain voué au culte des lettres et au service du bien public, vous me l'avez rendu, si je puis le dire, particulièrement aimable et doux, en me chargeant de prononcer dans cette illustre enceinte la louange du P. Gratry. Le meilleur moyen de vous témoigner ma reconnaissance, c'était de pénétrer dans cette âme si belle, si riche, me permettrez-vous d'ajouter si peu connue, afin de vous en rendre ici quelque chose et de la déployer devant une assemblée d'élite. C'est ce que j'ai tenté de faire, Messieurs. N'ayant pu qu'entrevoir le P. Gratry, quand nous le possédions encore, j'ai mis tous mes soins à le retrouver dans le cœur de ses amis, dans la tradition de ses disciples, dans ses œuvres surtout, œuvres singulières et hardies, pages simples, naïves, qui s'illuminent subite-

ment de clartés étranges, vastes compositions philosophiques qui ressemblent à des poëmes, merveilleux fragments d'un système où les arguments tirés des sciences les plus abstraites, des parties les plus hautes des mathématiques, sont associés aux élans d'une imagination éblouissante, enfin, pour tout dire, œuvre d'un savant, d'un métaphysicien, d'un théologien, d'un mystique orthodoxe, qui écrit le plus simplement du monde cette parole extraordinaire où il se révèle tout entier : « Le premier chapitre de la logique, c'est la poésie. »

Comment ce mystique, au lieu de s'enfermer dans les hauteurs où son âme l'emportait d'un vol si aisé et comme d'un seul coup d'aile, était-il sans cesse occupé de la société présente? Comment le doux rêveur de la cité divine était-il attaché par toutes les fibres de son cœur à la cause de la cité humaine? D'où lui venait cette attention constante à nos progrès et à nos chutes, ce besoin de porter avec nous le poids du jour, de souffrir de nos misères, de partager nos périls, de nous rappeler nos devoirs, de proclamer nos droits et nos légitimes ambitions? J'ai essayé de le découvrir, j'ai essayé de recomposer d'après les confidences éparses dans ses livres, la suite de ses inspirations et l'ensemble de ses pensées. Puissé-je, en traçant cette image, vous la montrer telle que je la vois! S'il m'est donné d'y réussir, vous y retrouverez le philosophe chrétien dont la candeur vous charmait, et peut-être aurai-je l'avantage de révéler à bien des esprits une des physionomies les plus originales de la littérature française au XIXe siècle.

C'est à Lille, en 1805, que naquit votre confrère. La

Flandre, cependant, n'a pas le droit de le réclamer tout entier. Son père, chargé d'un emploi dans l'intendance militaire, avait été appelé par ses fonctions aux frontières du Nord et s'y était marié à une jeune fille du pays. On a remarqué plus d'une fois, dans l'histoire des lettres, que d'éminents écrivains, surtout les hommes de vive imagination, de sentiments délicats et subtils, avaient reçu de leur mère quelque chose de particulier, une influence plus directe, et comme une empreinte de l'âme, si l'on peut ainsi parler. La mère du jeune Gratry s'était mariée à seize ans, elle en avait dix-sept quand ce premier-né vint au monde; dix-sept ans et une nature si simple, une âme si candidement épanouie! A voir la jeune mère auprès de ce berceau, on l'eût prise pour une sœur aînée. Cette influence, cette impression d'une nature presque enfantine, M. Gratry la conservera toute sa vie. Fils d'une enfant, il gardera toujours, au milieu des plus hautes spéculations de la métaphysique, le sourire et l'ingénuité de l'enfance. Ses amis les plus intimes m'ont signalé ce trait comme vraiment digne de remarque. Il avait un culte pour sa mère et ces deux âmes n'en faisaient qu'une. Les incidents de sa première éducation resserrèrent encore ces attaches déjà si fortes. Dans une vie errante, au milieu d'un pays étranger, — car les fonctions du chef de la famille l'avaient conduit de ville en ville jusqu'au fond de la Prusse, — l'enfant avait encore plus besoin de cette mère si tendrement aimée. Elle était pour lui la patrie sous sa plus douce image.

La patrie! cet autre amour filial se développa de bonne heure chez votre confrère; les témoignages que j'ai re-

cueillis insistent sur ce point. Il avait huit ans, quand il revint de Magdebourg en France, ramené avec nos armées en retraite à la veille d'une campagne héroïque. La joie qu'il éprouva de revoir le pays natal, même au milieu des émotions, des craintes, des angoisses, dont il lisait la trace sur le visage de ses parents, fut une des grandes impressions de sa vie. Il ne pouvait en parler plus tard sans une émotion singulière. Esprit né pour la méditation, il percevait déjà dans ces mouvements intérieurs une idée de ce que les philosophes appellent le sentiment du moi, la conscience de la personne, idée confuse encore, assez vive toutefois, assez durable, pour que le penseur éprouvé s'y référât plus tard et y reconnût le fond même de notre nature morale, l'aspiration à l'être, à la plénitude de l'être.

N'est-ce pas à ce propos qu'il s'écrie dans le livre *de la Connaissance de Dieu :* « Que ne pouvons-nous nous rappeler notre première enfance! » et, signalant les impressions toutes neuves de l'âme vierge, il ne craint pas d'ajouter : « Il y aurait plus de philosophie dans cette sagesse passive des petits enfants que dans les livres des philosophes. » Remarquez aussi ces éloquentes paroles : « Tout le fond religieux, poétique, intelligent de l'âme était en ce moment éveillé, remué. Une lumière pénétrante que je vois encore, m'enveloppait. Oui, je vois encore, après quarante années, tous ces faits intérieurs et les détails physiques qui m'entouraient. Qui n'a pas dans sa vie un de ces souvenirs transfigurés sur lesquels le temps ne peut rien? On voit encore, on voit toujours (1). »

(1) *Connaissance de Dieu*, tome II, pages 167-168.

Ainsi, du travail inconscient des premières années de la vie, jaillissait déjà pour lui une source d'inspirations secrètes,

> Car souvent une idée en notre esprit s'enfonce,
> Ce qui nous a frappés nous revient par moments
> Et l'enfance naïve a ses étonnements (1).

Après cette enfance *naïvement étonnée,* comme dit le poëte, sa jeunesse fut grave et studieuse. De solides études commencées en province au collége de Tours s'achevèrent brillamment à Paris. En 1824, le jeune Gratry, élève du collége Saint-Louis, obtenait en philosophie au concours général le premier prix de dissertation française et le second prix de dissertation latine. Il l'avait emporté sur des condisciples d'un rare mérite qui, après avoir parcouru avec éclat des carrières diverses, sont réunis désormais dans cette grande famille de l'Institut : il suffit de citer les noms de M. Valette, de M. Natalis de Wailly, de M. Drouyn de Lhuys, de M. le comte Daru.

Si vous lisez aujourd'hui les pages du brillant écolier avec l'espérance d'y trouver quelques indices de cette imagination hardie qui plus tard animera tous ses ouvrages, vous serez un peu déçu dans votre attente. Le jeune philosophe, derrière les murs de son collége, subissait alors une crise profonde, mais une de ces crises que la pudeur de l'âme dissimule à tous les regards, qu'on enferme religieusement en soi jusqu'à l'heure où l'esprit, assuré de sa victoire, peut en parler sans embarras et sans trouble. De là peut-être la

(1) Victor Hugo, *les Feuilles d'automne.*

gravité didactique de ses discours. Il disserte sur l'autorité du sens intime ou sur l'association des idées dans la langue de Condillac ; l'ensemble de la composition n'indique rien des sentiments qui l'agitent. Une seule fois, il jette un cri soudain et nous laisse entrevoir quelque chose de ce qui se prépare en lui. Il a rencontré sur son chemin une philosophie du christianisme qui l'étonne, philosophie sublime, mais effrayante, qui bouleverse l'ordre naturel du monde et de l'humanité, afin d'élever l'ordre divin sur un amas de ruines. Un chrétien a osé dire qu'il n'y a ni principes ni règles pour la créature déchue, que l'absolu est une chimère pour la raison de l'homme, qu'il suffit de quelques degrés du méridien, de la position d'un fleuve ou d'une chaîne de montagnes, pour faire ici-bas le bien et le mal, la laideur et la beauté! Attiré par la passion tragique de cette grande âme, troublé par cette doctrine étroite et sombre, épouvanté de voir une main à la fois si sainte et si téméraire ébranler les premiers supports de la foi où il aspire, il proteste dès le premier jour contre le jansénisme de Pascal : « Quoi! s'écrie l'écolier de 1824, le type éternel de vérité, de beauté, de vertu, dont une vue même confuse et incomplète, a-t-on dit, excite dans l'homme d'insatiables amours et le fait souvenir des cieux, cette image de toute perfection ne serait donc comme tant d'autres, ô Platon, qu'une chimère de ton imagination brillante! Homère, Virgile, Bossuet, Fénelon, sont éloquents par préjugés! Socrate, Caton et tous les héros de l'histoire ne sont que des accidents! Non, répondrons-nous avec confiance. Il est en nous un principe qui est la vie de l'homme, qui est l'homme tout entier. Ce principe est l'amour, amour de la vérité, de la beauté, de la vertu. C'est

lui qui nous fait exister, vouloir et agir. » Ainsi parlait à dix-neuf ans, dans une dissertation de Sorbonne, celui qui devait être un jour le P. Gratry.

Ce n'est là qu'un cri cependant, ce n'est qu'une protestation toute naturelle chez un esprit droit ; il se passait de bien autres choses dans l'âme de ce jeune homme. Il avait, philosophe, des intuitions extraordinaires ; poëte, il avait des visions, les unes terribles, les autres éblouissantes. Les sentiments de sa vie entière, telle que vont la faire quarante années de méditations, sont concentrés par avance dans ces heures de flamme. Vous me demandez, Messieurs, à l'aide de quelles révélations j'ose vous introduire ainsi au fond le plus secret de sa conscience? Je ne suppose rien, je n'imagine rien, je me sers simplement des confidences qui lui échappaient dans ses discours et qui donnent à son enseignement un charme incomparable.

Le P. Gratry, racontant de quelle manière il est devenu chrétien, a tenu à nous dire dans le plus grand détail quelle suite de visions logiquement enchaînées a décidé de sa vie. Il était encore au collége, il avait dix-sept ans, son âme était étrangère à toute idée religieuse ; seulement il aspirait avec une confiance juvénile à la plénitude du bonheur. Or, une nuit, dans la cellule du dortoir, rêvant à sa destinée, il a tout à coup cette vue et ce sentiment d'une existence heureuse, féconde, éclatante, à laquelle rien n'a été refusé ; génie, richesse, amour, tous les biens de ce monde lui appartiennent. Il va si vite, ce beau rêve, que les années succèdent aux années, toujours plus actives, toujours plus glorieuses, pleines d'œuvres et pleines de joies. Autour de lui cependant tombent l'un après l'autre

tous les êtres qui lui sont chers. Le voilà seul. Bien que ses enfants aient eu le temps d'accomplir leur tâche, l'illustre et grand vieillard leur survit. On dirait que la sombre messagère hésite à l'effleurer de son aile. « Comme le tronc vidé d'un vieil arbre, il dure par son écorce. » L'heure sonne enfin : la mort est là. La mort ! Qu'est-ce donc qu'on appelle la vie? Qu'est-ce que cette chose si promptement dévorée ? il la sentait si riche, si longue, il la voit si pauvre et si courte ! telle est l'intensité de cette vision, qu'il lui semble toucher encore son berceau d'une main, quand de l'autre déjà il va toucher sa tombe. A cette vue, le rêveur est pris de désespoir, tous ses instincts se révoltent, il s'irrite d'ignorer ce que signifient ces deux mots, la vie, la mort ; il s'étonne que tous les hommes ne forment pas une ligue pour écraser l'ennemi. Les hommes ! ils ne songent à rien. Les uns sont misérablement affairés, les autres sottement frivoles ; tous lui font l'effet de ces nuées de moucherons qui bourdonnent et qui dansent dans un rayon de soleil. « A quoi servent ces apparitions d'un instant au milieu d'un fleuve qui passe? Pourquoi passe-t-on? Pourquoi est-on venu ? A quoi bon tout ce qui existe ? »

Dans cet ébranlement de tout son être, un cri lui échappe, un cri étrange qu'il n'a pas conscience d'avoir poussé lui-même et qui sort pourtant du plus profond de son âme : « O Dieu ! expliquez-moi l'énigme. Mon Dieu ! faites-moi connaître la vérité ; je jure de lui consacrer ma vie. » Ce cri inconscient était d'une nature si particulière qu'il contenait, pour ainsi dire, la réponse sollicitée avec tant de foi et d'ardeur. Apaisé aussitôt, il comprit qu'il y avait une vérité, que cette vérité était belle, bienfaisante

et répondait à tout. « Je la chercherai, dit-il, je la connaîtrai, ma vie lui appartient (1). »

Le P. Gratry appelle cette première vision le grand événement de sa vie. La veille, il était encore un enfant; le lendemain, c'était un homme. Il chercha... n'oublions pas qu'à cette date il était éloigné de toute idée religieuse, et que le christianisme, je répète ses expressions mêmes, lui faisait horreur. Il chercha, et que trouva-il? Ce qu'ont trouvé comme lui tant d'autres penseurs obstinés qui cherchaient avec toute leur âme; il trouva ce christanisme qu'il blasphémait naguère.

Tout cela, du reste, se passait sans bruit, sans éclat, à l'insu de ceux qui l'entouraient. Après sa classe de philosophie, quand il employa une année, une année seulement (mais aussi avec quelle force de volonté, avec quelle ténacité d'intelligence!), à se préparer pour l'École polytechnique, ses camarades savaient-ils qu'il n'avait en vue qu'une seule chose : armer son esprit de toutes pièces, posséder les ressources de la science comme celles des lettres, pour les consacrer à la défense de la vérité chrétienne? Non, ses condisciples l'ignoraient. Il était bon, aimable, sympathique à tous, mais volontiers silencieux et réservé. Je répète ici le témoignage de deux hommes d'État qui, reçus avec lui et presque au même rang, furent ses compagnons les plus intimes à l'École polytechnique. Malgré l'affection qui attachait le P. Gratry à M. Leplay et à M. le comte Daru, ils n'ont su que bien plus tard, comme nous tous, par les ouvrages de leur ami, la crise nouvelle

(1) *Les Sources*. Première partie.

que le penseur eut à subir, la nouvelle vision qui enchanta les regards du poëte.

Singulier phénomène ! le christianisme auquel il venait de promettre sa vie, loin de le remplir de joie, comme il arrive chez les néophytes, le frappait d'épouvante. Il craignait que la discipline catholique ne l'obligeât à mépriser cette terre, à mépriser la vie, à vivre sans joie jusqu'à l'heure de la mort qui lui ouvrirait le ciel. Ce ciel même, que serait-il ? Je ne sais quel espace vide, pareil à l'Élysée antique habité par les ombres. Une tristesse mortelle s'était emparée de lui. Ni les prières, ni les pratiques du culte, ni la forte saveur des Écritures ne pouvaient l'arracher à cette torpeur. Il avait perdu le goût de la vie. Il se prenait à redire les lamentations du prophète, et ses murmures contre Dieu : « Il m'a guidé... Il m'a fait arriver aux ténèbres et non à la lumière... Il m'a plongé dans un lieu ténébreux, comme les morts, pour l'éternité... Ma vie est tombée dans un gouffre. » Savez-vous ce qui le tira de ce gouffre, ce qui lui rendit le désir de vivre ? Ce fut le besoin d'aimer. Quoi ! mépriser cette terre où souffrent des hommes que je puis secourir, mépriser cette vie qui me procure l'occasion de faire du bien à mes semblables, mépriser et vouloir quitter au plus vite ce monde si beau que mon devoir est d'embellir encore ? non, non, se disait-il, Dieu m'ordonne tout le contraire. Il écarte donc comme des images mensongères ces idées d'une terre ténébreuse et d'un ciel peuplé de fantômes. Il se rappelle saint Augustin disant qu'une société, une république, constituée selon l'esprit de l'Évangile, serait, par sa félicité, l'ornement de cette terre où nous sommes : *Terras vitæ præsentis ornaret*

felicitate sua respublica. Bien plus, cette cité merveilleuse, il a pu la contempler de ses yeux. Pour le consoler de ses noires tristesses, Dieu lui en a donné la vision, une vision claire, lumineuse, aussi substantielle que la réalité. Oui, il a vu cette république, il a vu cette ville, et il la nomme du nom le plus beau, le plus rare : *la ville dont tous les habitants s'aimaient.* O la ville charmante! la ville heureuse! Combien il serait doux de l'habiter en ce moment! Où faut-il la chercher, Messieurs, et qui donc nous en dira le chemin?

Vous rappelez-vous dans les tableaux de Raphaël ces paysages qui forment le fond de la scène? Quelques traits suffisent au peintre pour donner l'idée du pays privilégié où a marché le Sauveur : un ciel du bleu le plus doux, une atmosphère limpide, un ou deux arbres sur les premiers plans, tout au fond des collines doucement éclairées et la silhouette légère de quelque bourg. On ne voit d'abord que le sujet principal sur lequel le maître a concentré les effusions de son génie : la sainte famille, la belle jardinière; peu à peu cependant on se sent pénétré par l'influence de cette nature qu'un art si savant et si pur associe aux personnages du divin livre. On se persuade que Raphaël a vu ce beau pays, non-seulement *dans une certaine idée,* comme il disait, non-seulement dans une transfiguration de ces douces campagnes de l'Ombrie où s'était épanouie son enfance, mais qu'il l'a vu en effet, qu'il a foulé ces prairies en fleurs et parcouru ces collines. Magique pouvoir du grand artiste! Il vit dans un monde que son imagination a créé. Plus vive et plus étonnante encore est l'imagination du mystique penseur. Son désir du bien idéal est si fort

qu'il devient pour lui une réalité. Le P. Gratry affirme qu'il a vécu deux mois dans cette ville *dont tous les habitants s'aimaient.*

Comment ne pas sourire quand il nous peint les circonstances de son séjour, ses rapports avec les hommes, ses rencontres, ses aventures, surtout cette félicité inexprimable, devenue en quelque sorte la condition de la vie et que l'on respirait comme l'air? Nouveau venu dans cette ville, il y était parfaitement à l'aise. Il en connaissait les rues, les maisons, les habitants. Tous se fiaient à tous. Il y avait là ni menteur ni traître. Le travail était une joie, car il accomplissait quelque chose de providentiel, et l'homme était associé aux ouvrages de Dieu. La mort n'avait rien de redoutable. C'était simplement un voyage, sans aucune des incertitudes qui attristent l'heure des adieux; on se quittait pour se revoir, et au milieu de quelles tendresses, au milieu de quelles hymnes d'espérance! les survivants essuyaient une larme et reprenaient leur travail. S'il y avait parmi les habitants des artistes, des peintres, des musiciens, les rencontres qu'ils faisaient dans la rue leur offraient des jouissances exquises. Que de mélodies à noter! Que de nobles images à reproduire! « Je n'oublierai jamais, dit le poétique voyant, ce groupe de femmes que j'aperçus devant cette petite et humble maison d'un faubourg. C'étaient des moindres de la cité. Mais quelle surnaturelle beauté! Quelle royale dignité! Quelle gracieuse et sainte contenance! Quelle clairvoyante sagesse dans leur regard! Quelle lumière purificatrice dans leurs yeux! Quelle musique du ciel dans leur voix! Quel amour dans leur accueil, lorsque je m'avançai vers elles plein de

confiance, de bonheur et d'admiration (1)! » — Avais-je tort, Messieurs, de vous rappeler tout à l'heure ces paysages lumineux, ces scènes noblement familières que le peintre d'Urbin découvrait au pays de l'Évangile? Il y a du Raphaël dans la vision du P. Gratry, et Raphaël seul aurait pu rendre la royale beauté de ce groupe de femmes.

J'ai insisté sur ces premières crises de l'âme chez le studieux jeune homme parce qu'elles nous expliquent d'avance les traits distinctifs de son esprit : l'imagination dans la foi, la poésie dans la science, et, au milieu des extases du mysticisme, le dévouement le plus tendre aux intérêts de l'humanité.

Transportons-nous maintenant quelques années au delà. M. Gratry a fini ses études à l'École polytechnique, il en est sorti officier d'artillerie; mais, résolu à se consacrer au service de Dieu, il a immédiatement donné sa démission. En vain son père, qui se réjouissait de lui voir une carrière assurée, emploie-t-il les plus énergiques moyens pour l'y retenir. Privé de toutes ressources, obligé de se tirer d'affaire comme il pourra, le jeune savant donne quelques leçons pour vivre et s'endurcit aux privations. Il dira plus tard que ce furent là ses meilleurs jours. Dans ce commentaire si neuf, si riche de l'évangile de saint Matthieu, expliquant les paroles du Christ sur le petit nombre des ouvriers de la moisson, il s'écriera : « Frères bien-aimés, jeunes hommes pauvres, mais bravement décidés, ne crai-

(1) *Crise de la foi. Conférences philosophiques de Saint-Étienne du Mont.* 1863. Pages 201, 202.

gnez rien. Allez à la moisson, allez tout droit, sans même avoir emporté sur vous le moindre morceau de pain. Courage! l'ouvrier gagne sa nourriture. J'étais des vôtres, et je n'ai pas souffert la faim, sinon peut-être pendant quelques jours où Dieu même me comblait de joie : jours heureux, les meilleurs de ma vie (1)! » Il a donc connu la misère, il a vécu de pain et d'eau, ou plutôt il a vécu de la joie céleste qui nourrissait son âme.

Quelques mois après, il est à Strasbourg où il se prépare au sacerdoce. Il y avait alors dans cette noble cité si riche en mérites de tous genres une personne vénérée comme une sainte. Mlle Humann, la sœur du ministre habile qui dirigea longtemps les finances sous la monarchie de 1830, offrait depuis bien des années un des plus beaux types de la femme chrétienne. En 1793, au plus fort de la terreur, elle avait donné des exemples de dévouement et d'intrépidité qui rappelaient l'héroïsme de la primitive Église. Son action était grande sur tout un groupe de jeunes lévites que le service de la religion catholique avait réunis à Strasbourg. Un mot, un signe de sa part, étaient reçus comme des indications d'en haut. Avait-elle pensé que la retraite convenait mieux au polytechnicien que le ministère sacerdotal? je ne sais. Une chose certaine, c'est qu'elle lui conseilla d'entrer dans un couvent de religieux rédemptoristes établi sur un des sommets de la chaîne des Vosges à quelques lieues de Strasbourg. M. Gratry hésita un instant. Quoi! s'ensevelir dans un cloître et mourir au monde, quand le christia-

(1) *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu,* tome 1er, pages 195-196.

nisme, la religion de l'amour, lui apparaissait comme la libération du monde! Rien ne semblait plus opposé à l'inspiration fondamentale de sa vie. Il se soumit pourtant, attiré par la vertu du sacrifice. — « Si j'étais, disait-il, resté officier d'artillerie, j'aurais dû, sauf contre-ordre, me faire tuer sur mes pièces! Le service du Christ veut que je meure aujourd'hui à mes espérances et à mes goûts; me voici. Sa volonté soit faite! » Et il s'enferma dans le cloître du Bischenberg (1).

Il y goûta les extases, il y cueillit les fruits d'or de la contemplation. D'où lui venaient plus tard ces idées si hautes qu'il prodiguait dans son livre *de la Connaissance de Dieu,* surtout dans le second volume de sa *Connaissance de l'âme?* le métaphysicien récoltait ce qu'avait semé le néophyte du Bischenberg. Il fallait que ce penseur destiné à proclamer si haut les meilleurs principes du XIXe siècle eût vécu pendant quelque temps à la façon des contemplatifs du moyen âge, dans la cellule d'un *docteur angélique,* d'un *docteur sublime,* d'un *docteur très-chrétien.* Il ne devait pas toutefois s'y emprisonner à jamais; la Providence avait d'autres desseins. Après la révolution de 1830, le monastère du Bischenberg est évacué par les religieux, et le pieux solitaire, revenu à Strasbourg au milieu de ses amis, semble y commencer une vie toute différente. Non, ce n'est qu'une apparence. En réalité, il habite toujours sa cellule, il est

(1) J'emprunte ces détails aux pages éloquentes du P. Adolphe Perraud : *Allocution prononcée au service funèbre célébré pour le repos de l'âme du P. Gratry dans la chapelle des religieuses de la retraite le vendredi 14 février 1873*, in-8°. Paris, 1873.

toujours en méditation au sommet de la montagne. Professeur au petit séminaire, acceptant toutes les tâches avec un dévouement sans bornes, chargé d'enseigner la grammaire, les lettres, la philosophie, les sciences, il n'avait pas dit adieu à ses recherches sublimes. Le soir venu, sous cette belle lumière nocturne dont il a si poétiquement parlé, il lisait les Pères, les docteurs, les mystiques, les philosophes du XVIIe siècle, Descartes, Bossuet, Fénelon, Malebranche, et, inspiré par ces grands maîtres, soutenu par ceux qu'il appelle les patriciens de la pensée humaine, il construit silencieusement son système.

Telle fut sa vie à Strasbourg, de 1830 à 1840. Il la continue à Paris pendant une nouvelle période de dix années. Directeur du collége Stanislas, où il a pour collaborateurs des hommes tels que Frédéric Ozanam, il assemble, il dispose les matériaux de son édifice. Surtout il lit et relit l'Évangile à la clarté de la science, avec les généreux enthousiasmes du XIXe siècle. Pénétré comme il l'est de l'esprit de notre âge, il s'applique à en découvrir la règle dans le livre qui contient pour lui la loi des temps et de l'éternité. Il croit du fond de son âme à ces beaux vers de Lamartine :

> Les siècles page à page épellent l'Évangile,
> Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille.

Ces mots que personne encore n'a lus, il veut, de toute la force de son esprit, il veut les déchiffrer. O joie ! joie ! pleurs de joie ! comme disait Pascal. Le texte s'illumine, les termes cachés resplendissent en caractères de feu, et le maître s'exerce à les prononcer devant les enfants du collége

Stanislas, devant les jeunes hommes de l'École normale, avant de les confier aux hasards de la prédication publique.

Il y a, Messieurs, dans une des épîtres de saint Paul, une doctrine de la parole sacrée qui ne devait pas échapper au P. Gratry. L'apôtre exhorte ceux qui veulent instruire leurs semblables à ne pas leur parler dans une langue inconnue. Rien de plus simple, dira-t-on; prenez garde, rien n'est plus rare. Qu'est-ce donc que cette langue inconnue? C'est la langue d'un autre temps, d'une autre société, une langue exprimant des idées qui ne touchent plus l'humanité de nos jours. « Pour moi, dit saint Paul, j'aimerais mieux dire cinq paroles seulement, mais cinq paroles intelligibles, que d'en proférer dix mille dans une langue inconnue (1). » Ce fut l'inspiration constante du P. Gratry. Il aimait les mots que l'esprit libéral du XIXe siècle inscrit sur le drapeau de la France, il les aimait chrétiennement, patriotiquement, attentif à ne pas en laisser corrompre le sens par les hommes d'anarchie et de despotisme révolutionnaire. Dans un livre consacré à l'un de ses disciples les plus chers, à ce noble Henri Perreyve si promptement dévoré par la flamme de son cœur, il le louait surtout de n'avoir jamais condamné les nobles passions de notre siècle, et, s'adressant à tous ceux qui parlent aux nations, à tous ceux qui enseignent les vérités d'en haut, prêtres ou laïques, il s'écriait éloquemment : « Honneur, raison, nature, patrie, courage, amour, science, liberté, progrès, pourquoi flétrir ces mots splendides? ô poëtes, ô prophètes, ô apôtres! donnez-leur tout

(1) *Première épître aux Corinthiens,* chap. XIV, v. 19.

leur sens, leur plus grand sens; ce sera toujours le plus beau, le plus juste et le plus sonore (1). »

Comment cet esprit fait pour aimer et bénir a-t-il ouvert la longue série de ses ouvrages par une polémique irritée? Mettons-nous au point où ce récit nous a conduits, toute apparence de contradiction disparaîtra. Il avait pendant vingt ans préparé une doctrine dont il attendait les plus bienfaisants résultats, il se félicitait d'avoir démêlé la révolution à la lumière de l'Évangile, il se croyait en mesure de réconcilier le christianisme et l'esprit moderne, il possédait sur toutes les grandes questions un ensemble de principes qui seuls, dans la crise où nous sommes, pouvaient assurer le salut du genre humain, et précisément à l'heure où il va dérouler page à page cet enseignement libérateur, il voit pénétrer d'Allemagne en France une philosophie qui ébranle les fondements de la raison, rejette toute idée de l'absolu, condamne toute espèce de principes, permet de tout nier et de tout affirmer à la fois. Si de telles maximes s'accréditent, son enseignement devient impossible. M. Gratry se sentit, pour ainsi dire, menacé de mort avant d'avoir vécu. Il protesta, il cria de toute sa force, il cria au monde que la sophistique se dressait de nouveau en face des Idées de Platon!

Ce n'est pas ici le moment de juger cette philosophie de Hegel, œuvre de poëte autant que de métaphysicien, sorte de cosmogonie hindoue, histoire de je ne sais quelle puissance mystérieuse, à la fois être et néant, qui se cherche elle-même à travers tous les phénomènes de l'univers, si

(1) *Henri Perreyve*, par le P. Gratry, 4e édition, page 196.

bien que toute réalité s'évanouit et que le monde entier n'est qu'un flux perpétuel de formes vaines, un perpétuel *devenir* sans commencement ni fin. Ces folies, même en Allemagne, avaient soulevé bien des protestations. L'esprit révolutionnaire, d'ailleurs. achevait de discréditer l'école hégélienne ; une démagogie abjecte, dans la fièvre de 1848, n'avait-elle pas prétendu trouver chez l'austère penseur la justification de ses débauches? Ainsi, les disciples les plus grossiers déshonoraient la métaphysique du philosophe de Berlin, au moment où des intelligences du premier ordre essayaient de l'introduire parmi nous. Voilà, certes, de quoi expliquer un cri d'alarme.

Qu'il me soit permis de ne pas insister, Messieurs. Je croirais manquer à la mémoire du P. Gratry, si je réveillais le souvenir de ces controverses. Je dirai seulement qu'obligé par sa conscience de remplir un devoir pénible en résignant ses fonctions d'aumônier à l'École normale, l'abbé Gratry conserva toujours à l'égard de son éminent contradicteur des sentiments d'affection et de respect. Une de ses dernières pensées fut pour lui. Il avait admiré dès le mois de février 1871 le rôle de M. Vacherot à l'Assemblée nationale. Quelques jours avant de mourir, à Montreux, au mois de février 1872, il disait à l'un de ses disciples, le confident et l'exécuteur de ses dernières pensées : « Cher enfant, quand vous retournerez à Paris, portez-lui de ma part le baiser de paix. Je le lui aurais porté moi-même, si j'avais pu. Il y a quelque temps, je voulais lui écrire pour lui dire combien j'étais touché de l'attitude si noble, si loyale, qu'il a prise à l'Assemblée. » Il ajouta ensuite : « Oh! la charité, la science de réunir les hommes! Depuis

trois mois, comme j'ai pensé à cette science! et il me semble que je l'ai trouvée (1)! »

Ainsi, Messieurs, cette protestation si vive sortait d'une âme candide, inoffensive, tout à fait désintéressée, et qui ne s'alarmait que pour le genre humain.

Quel est donc ce bel ensemble de solutions philosophiques arrêtées déjà au fond de son esprit, et qu'il craignait de voir troublées par une invasion de théories allemandes? C'est, avant toute chose, la philosophie du *Credo,* mais une philosophie où se déploie la science, où la poésie déborde, où l'observation la plus déliée s'associe à l'imagination la plus audacieuse, philosophie d'un penseur du moyen âge armé de toutes les forces du monde moderne, conception d'un mystique docteur qui saurait manier le calcul de Leibniz et le télescope d'Herschell. Son édifice est complet. Métaphysique, théodicée, psychologie, morale, philosophie de l'histoire, rien n'y manque. Il commence par appeler en témoignage, de Platon à Leibniz, tous les génies qui ont cherché à se rendre compte de l'idée de Dieu, et de ces voix sublimes, épurées de siècle en siècle avec la conscience du genre humain, il compose une de ces symphonies qui réjouissent le ciel et la terre. Les maîtres de la science antique sont réunis dans ce concert glorieux aux maîtres de la science chrétienne. En passant de l'un à l'autre, on croit entendre l'invitation si douce : *Amice, ascende superius*. C'est l'échelle lumineuse dont parle la Bible. Sur ces degrés harmonieux, l'Assemblée se présente avec une gran-

---

(1) Voyez *le P. Gratry, ses derniers jours, son testament spirituel*, par le P. Adolphe Perraud. Paris, 1872, pages 66-67.

deur si auguste, avec une autorité si sereine, qu'il est difficile de ne pas songer à la *Dispute du Saint-Sacrement*. Même lumière d'en haut, même respect des efforts de l'homme. Avec quelle vigueur il revendique les droits de la raison, déclarant que la raison est nécessaire à la foi comme la foi à la raison, et qu'on ne saurait toucher à l'une sans mettre l'autre en péril! C'est la doctrine de cette noble maison de l'Oratoire qu'il a reconstituée avec amour, et qui, sous la direction d'un prêtre vénéré, continue si bien la tradition des Bérulle, des Thomassin et des Malebranche.

Vous avez applaudi, Messieurs, à cette renaissance de l'Oratoire, vous avez couronné le livre qui l'a inaugurée. Il siége parmi vous, le philosophe illustre qui le premier salua de ses éloges ce beau traité *de la Connaissance de Dieu*. « M. Gratry, disait M. de Rémusat, écrit avec tout lui-même. » Et parlant des pages si neuves, si ardentes, sur les rapports de la raison et de la foi, il ajoutait : « Nous ne voudrions pas prétendre qu'on ne saurait lire cette partie de l'ouvrage sans être convaincu, nous affirmons qu'on ne la lira pas sans être touché. En tout, nous regardons ce livre comme une excellente introduction à la foi chrétienne (1). »

Que d'idées aussi, que de vues originales et hardies dans sa *Logique* et sa *Connaissance de l'âme!* Il donne à ce mot de logique la portée la plus haute et le sens le plus large; c'est l'étude du logos, la recherche de cette raison suprême dont la raison de l'homme est un reflet. Qu'on en repousse

(1) *De la Philosophie de l'Oratoire* par M. Charles de Rémusat. *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1854.

tel ou tel détail, qu'on rejette l'idée d'appliquer le calcul infinitésimal à la science de Dieu, il n'importe; la grande inspiration de ces livres, c'est le désir de substituer à la logique abstraite une logique vivante, à la psychologie mécanique une psychologie animée. L'esprit d'analyse chez les modernes a l'inconvénient d'isoler chacun des domaines du savoir; la constante préoccupation du P. Gratry était de les réunir. Il niait, par exemple, qu'on pût connaître l'âme sans avoir interrogé toutes les sciences sur toutes les parties du cosmos. Il aimait à répéter ces profondes paroles de Leibniz qu'il s'appropriait en les complétant : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la théologie, de la physique, de la géométrie et de la morale partout. » Le besoin d'associer toutes les sciences, de les ramener toutes à leur foyer commun, était une des idées maîtresses de sa philosophie. Persuadé que toute recherche isolée est fausse ou stérile, il a tracé dans son livre des *Sources* un vaste plan d'études en vue des synthèses de la vérité. Voilà précisément ce qui fait la richesse de sa psychologie. De quel regard pénétrant il sonde les profondeurs de l'âme! de quel jour il éclaire sa triple vie, ou plutôt sa triple faculté de vivre, dans le corps, dans l'âme, en Dieu! Comme il peint la dispersion de ses forces! Comme il prouve la nécessité de rentrer au centre et de nous ressaisir nous-mêmes! L'homme, s'écrie-t-il, ne connaît pas l'homme; l'humanité n'a pas encore vu la face glorieuse de l'humanité!

Elle est si vivante, si poignante, cette psychologie, elle est si étrangère à nos sèches formules, qu'elle prend parfois les allures d'un poëme. C'est l'histoire d'une créature

céleste soumise sur terre aux plus redoutables épreuves, l'épreuve du feu, c'est-à-dire les fièvres du sang, l'épreuve de la lumière, c'est-à-dire les passions de l'esprit. Sensualité, orgueil, deux foyers de mort pour l'âme. Sainte-Beuve avait dit la même chose dans un roman célèbre; M. Gratry détache une page de ce livre, et, poussant jusqu'au bout la pensée de l'auteur, il nous conduit, philosophe et poëte, en des régions mystérieuses. Voyez-vous ce château-fort dont les murailles sont si hautes, les portes si bien fermées et devant lequel passent et repassent des sentinelles? C'est le château de l'âme décrit par sainte Thérèse, le château prodigieux aux sept enceintes concentriques. Traversez les enceintes, pénétrez jusqu'au centre, vous trouverez Dieu même. Hélas! bien peu y réussissent. Que de fantômes errants on aperçoit autour des remparts! Pauvre humanité! Voilà donc le sort des générations qui se succèdent : nous sommes hors de nous-mêmes, hors de ce château qui nous appartient, tournant toujours, n'entrant jamais, comme la sentinelle qui n'en connaît que les fossés et les murailles!

Ces poétiques imaginations se lient tout naturellement chez le P. Gratry aux pensées philosophiques les plus précises. Oh! il ne se défendrait pas d'écrire le poëme de la vie spirituelle, puisque, suivant des yeux sainte Thérèse en ce mystique voyage, il la nomme du nom de Béatrice et se compare lui-même à Dante Alighieri. Oui, certes, c'est un poëme que ce livre *de la Connaissance de l'âme;* il chante les promesses de Dieu, les transformations de la vie, les récompenses du sacrifice, les douceurs de l'arrière-saison, il chante l'automne, l'hiver, le soir, la mort et l'immortalité!

Admirez ici un des traits les plus caractéristiques de cet ardent génie ! Quand les philosophes démontrent l'immortalité de l'âme, ils le font d'une manière abstraite. Ils prouvent par la loi morale et la nécessité d'une sanction la nécessité d'une autre vie; ne leur demandez pas dans quelles conditions cette vie supérieure pourra se produire. Ils disent le pourquoi, ils ne cherchent pas le comment. Le comment, c'est le mystère et la philosophie s'arrête. Le P. Gratry ne s'arrête pas. Une démonstration abstraite est trop froide pour cette âme avide des réalités infinies; il veut voir, il veut toucher les choses, il faut qu'il découvre le lieu de la vie éternelle.

Il interroge donc la science astronomique et le ciel visible lui fournit des révélations qui viennent confirmer les paroles les plus extraordinaires de l'Évangile. Que signifient ces mots du divin livre : « Les forces du ciel seront ébranlées et les étoiles tomberont? » Comment doit-on entendre cette prophétie de l'apôtre : « Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre? » Cette pensée le tourmentait depuis sa jeunesse. Le langage du Christ lui semblait en contradiction avec la science la plus assurée, la reine des sciences, l'astronomie. Doute cruel! au moment où tout son cœur le portait vers le christianisme, ces paroles de l'Évangile « étaient, dit-il, comme des crampons de fer qui le rivaient à l'incrédulité (1). » Représentez-vous sa joie lorsqu'il apprend tout à coup, au mois de juin 1848, que des lettres envoyées de Londres à l'Académie des sciences de Paris annoncent la solution du pro-

(1) *De la Connaissance de l'âme,* tome II, page 367.

blème des nébuleuses, du moins une solution qui paraissait alors admissible et qui répondait merveilleusement aux conjectures de son esprit. Les étoiles tomberont, avait dit l'Évangile ; — je les vois tomber, répondait la science (1).

Pourquoi, Messieurs, le temps ne me permet-il pas d'exposer ici ces conjectures sublimes qui ont leur place marquée dans l'histoire de l'astronomie au XIXe siècle, comme les mystiques pensées de Copernic appartiennent à l'astronomie du XVIe siècle? Que j'aimerais à répéter, simple rapsode, quelques-unes de ces belles harmonies ! Je me bornerais à emprunter les traits principaux des pages éblouissantes qu'il a consacrées à ce sujet. Je le laisserais parler lui-même. Il vous montrerait ces millions de soleils entraînant des millions de mondes vers un centre plus étincelant que tout le reste. Il vous expliquerait alors ces paroles de Leibniz : « Le monde sera détruit et réparé. » Il commenterait cette prédiction de Herder : « Les fleurs de tous les mondes seront rassemblées dans un même jardin. » Il confirmerait ce pressentiment du grand géographe Ritter : « La terre, dans ses révolutions perpétuelles, cherche peut-être le lieu de son éternel repos. » Enfin, réunissant comme un faisceau de lumière les prophéties des livres saints, les intuitions de la métaphysique, les pressentiments de la philosophie de l'histoire et les découvertes précises de la mécanique céleste, il vous indiquerait dans l'espace incommensurable le lieu de l'immortalité (2) ! A voir cet effort de science, cet élan de poésie avec une con-

(1) Voyez *Crise de la foi*, première conférence, pages 49-53.

(2) Voyez *Connaissance de l'âme*, tome II, pages 259-407. — *Les Sources*, 1re partie, pages 136-145. — *Philosophie du Credo*, page 270-278.

fiance si sereine, on se figure un Dante éclairé par Newton, et l'on se rappelle en même temps ces beaux vers de notre Corneille :

> Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
> La pureté de cœur et la simplicité.
> Elles te conduiront avec facilité
> Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles (1).

Que vous en semble, Messieurs? la simplicité, la pureté de cœur, et ce vol facile dans l'infini, et ces abîmes heureux, ces abîmes d'éternelles clartés, ne pensez-vous pas que chacune de ces paroles s'applique au P. Gratry avec la plus précise exactitude?

Il y a pourtant ici un grave péril. A de telles hauteurs, l'esprit du philosophe ne va-t-il pas être saisi de vertige? N'est-il pas exposé du moins à se désintéresser des choses de la terre? C'est le double écueil du mysticisme; la raison enivrée qui s'égare, le cœur affadi qui se détache. Ne craignez pour lui ni l'une ni l'autre de ces défaillances; il est préservé par deux solides appuis, sa foi dans l'Évangile et son amour de l'humanité. Le moment où il est parvenu le plus haut dans les sphères idéales est aussi le moment de sa plus vive sollicitude pour le bonheur des hommes et la liberté des peuples. Voyez cette œuvre salubre qu'il a intitulée si poétiquement et si exactement : *les Sources*. Combien d'âmes altérées, en nos jours de fièvre, y ont bu le repos et la vie! Parmi ceux qui m'écoutent ou qui liront ces pages, il y a des témoins secrets, des

(1) P. Corneille, *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, chap. IV.

témoins inconnus, qui, du fond de leur cœur, confirmeront mes paroles. M. Gratry était vraiment un père. Que n'êtes-vous là pour lui rendre ce même témoignage, vous, Alfred Tonnellé, doux voyageur aux régions sublimes de l'art, et vous, maître austère, peintre puissant du monde barbare, Augustin Thierry, vous enfin, héroïque Lamoricière, dont le P. Gratry éclaircissait les doutes dans un commentaire si persuasif du symbole de Nicée (1) ! Et s'il ne s'agit plus seulement d'une action individuelle sur les hommes, considérez cette philosophie de l'histoire, un peu étrange pour nous, mais profondément originale, qu'il a conçue à cette époque et qu'il appliquera jusqu'à sa dernière heure à toutes les crises de notre temps.

La société de nos jours est tourmentée par un problème qui rappelle l'épreuve du sphinx. Il faut deviner l'énigme ou périr dévoré par le monstre. Le P. Gratry, comme tous les nobles esprits du siècle, a voulu affronter l'épreuve ; il a regardé la révolution en face. Qu'est-ce donc que la révolution ? Est-ce la vie, est-ce la mort ? Est-ce l'enfantement laborieux d'une ère meilleure ou la fin de toutes choses par la barbarie ? A cette question, il répond sans hésiter : la révolution, comme tous les grands mouvements qui se produisent au sein de l'humanité, a pour principe Dieu même. « C'est Dieu même, dit-il, c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui veut d'une volonté toujours plus forte, à mesure que le monde avance, la liberté croissante

(1) C'est pour le général Lamoricière que fut composé l'ouvrage intitulé : *Philosophie du Credo*. Les deux interlocuteurs de ce dialogue sont le général et le P. Gratry. Un manuscrit trouvé dans les papiers du P. Gratry ne laisse aucun doute à ce sujet. Nous devons cette indication au P. Adolphe Perraud.

de tous les hommes et de tous les peuples dans la justice et dans la vérité. Sans doute le mauvais siècle pervertit de mille manières le mouvement qui vient de Dieu, mais c'est cette perversion qu'il faut vaincre et non ce mouvement. Et s'il est quelque chose d'assuré, c'est que nous ne vaincrons la perversion qu'en nous aidant du mouvement lui-même, comme saint Paul ne brisait les idoles qu'en découvrant au milieu des idoles le vrai Dieu inconnu et caché (1). » Tel est le hardi langage du P. Gratry. Ne demandez donc pas si la révolution sera la ruine ou le salut du monde ; personne n'en sait rien. L'avenir sera ce que voudra l'humanité. L'issue de la crise dépend de son libre choix. Cette crise, la première de cet ordre dans la longue vie du genre humain, a commencé il y a un siècle ; pendant ce siècle d'efforts et de labeurs inouïs, que d'hommes, que d'institutions le sphinx a dévorés ! Aujourd'hui le péril est plus grand que jamais, il n'y a pas un instant à perdre, pas une faute à commettre ; il s'agit de vie ou de mort, non pas pour telle ou telle forme de société dans tel ou tel pays, mais pour la race humaine tout entière.

C'est en méditant nuit et jour sur cette crise du genre humain qu'il découvre dans l'Évangile une philosophie de l'histoire d'une singulière nouveauté. Le Christ a dit : « Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous donnera la liberté. » Ces simples mots dévoilent à ses yeux les trois grandes phases de l'histoire de l'humanité depuis Jésus-Christ. La première phase, c'est le travail de la primitive Église et la transformation

(1) *Henri Perreyve*, par le P. Gratry, 4e édition, pages 192-193.

de l'ancien monde, période d'action dans laquelle on ne se préoccupe encore ni de la philosophie du christianisme ni de la liberté des peuples qui doit en sortir. La deuxième phase, c'est le cercle immense qu'a parcouru la science chrétienne de saint Augustin à saint Thomas, de saint Thomas à Copernic, à Descartes, à Leibniz, à Newton, à Cuvier, à Herschell, et à leurs illustres continuateurs d'aujourd'hui, période de lumière qui a réalisé la promesse du divin maître : *Cognoscetis veritatem.* Cette deuxième phase est à peine finie après quinze cents ans; la troisième commence. Le genre humain, pourvu de toutes les ressources du savoir, en possession de toutes ses forces, aspire à la liberté. Le Christ le lui a dit : *Veritas liberabit vos.* Le mouvement qui pousse le monde vers la liberté est donc conforme à la nature des choses, conforme aussi à l'esprit de l'Évangile, mais le monde n'en sait rien. Dans cette fièvre de la puberté politique, il est inquiet, impatient, affolé, il court, il se précipite vers les abîmes; il appelle les combats de la liberté, et il se charge des chaînes de la servitude : il aspire à la vie, et il subit des doctrines de mort. De là cette *humanité de rechute* que nos pères ont vue, et que nous revoyons, « cette race qui, depuis un siècle environ, flattée, trompée, surexcitée, multipliée par les sophistes et les athées, devient une sorte d'espèce humaine nouvelle, inférieure, surprenante, mutilée, moitié race, moitié secte, dont on peut faire la physiologie, cette race qu'aucun scrupule ne ralentit jamais, qui n'hésita jamais, pas plus que l'animal n'hésite à la vue de sa proie... (1). » Hommes qui

(1) *La Morale et la Loi de l'histoire*, 2e édit. 1871. — Tome II, page 182.

êtes vraiment des hommes, cette liberté que vous cherchez, vous ne la trouverez que dans la justice. L'Évangile vous l'a promise, demandez-en les conditions à l'Évangile. — Telle est la philosophie de l'histoire que le P. Gratry exposait avec une conviction si forte, avec une éloquence si persuasive, dans son cours de la faculté de théologie et dans ses conférences de Saint-Étienne du Mont.

Assuré de ses principes, il n'a plus cessé de se dévouer à l'affranchissement de ses frères. C'est bien une flamme d'apôtre qui le brûle. Sa voix peut tomber, son ardeur ne s'éteint pas. Pour donner cours à ses indignations, il admet les formes les plus diverses, quelquefois les plus étranges. N'a-t-il pas raconté un entretien qu'il a eu, au sujet de l'Irlande, avec la reine d'Angleterre (1)? C'est une fiction, et cependant il n'y a rien là qui sente l'artifice de la plume; vous diriez que la scène est réelle, et lui-même semble y croire, tant il y met son cœur. Que lui importe de se répéter, pourvu qu'il fasse entrer au fond des âmes la pensée qui l'obsède? On n'enfonce bien qu'en frappant toujours. Partout où il y a un droit méconnu, une vérité proscrite, un peuple opprimé, il accourt. L'homme se révolte en lui, tout l'homme, le philosophe et le chrétien. Ces peuples qui souffrent, ce sont des membres de Jésus-Christ. Il se rappelle alors combien la vie humaine est encore méprisée d'un bout du monde à l'autre, il se rappelle en Orient les massacres périodiques des familles chrétiennes, en Afrique les grandes hécatombes à la mort des rois sauvages, en Europe même les tortures infligées à des nations

(1) *La Paix, méditations historiques et religieuses*, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire. 7e méditation, pages 204-214.

entières, le patriotisme puni comme un crime, le souvenir interdit, l'espérance condamnée, la terreur, enfin, l'infâme terreur osant reparaître au XIXe siècle ; il se rappelle tout cela, et il s'écrie avec une éloquence qui vient des profondeurs de l'âme : « Nous lisons la Passion du Sauveur sans y rien comprendre et sans voir qu'on le crucifie aujourd'hui. — Si j'avais été là, disait ce roi barbare, avec mes Francs ! — Mais vous y êtes, vous y êtes encore aujourd'hui, avec vos Francs. Et que faites-vous ? et que font-ils (1) ? »

Plus il s'attachait à la méditation de l'Évangile et plus il y trouvait de réponses aux questions qui nous tourmentent. Il ne pouvait relire un chapitre de saint Matthieu sans y découvrir des choses auxquelles il n'avait pas songé la veille. Que de paroles, prises d'abord au sens le plus simple, rayonnent grâce à lui de clartés inattendues ! Cette histoire évangélique, c'est notre histoire même, l'histoire d'hier et d'aujourd'hui. Il y est sans cesse et invinciblement ramené. En voulez-vous un exemple ? Le tétrarque Hérode a séduit Hérodiade, la femme de son frère Philippe, et Jean-Baptiste a osé lui dire : « Vous n'avez pas le droit de la garder ! *Non licet tibi habere eam.* » Lisant cela, le P. Gratry oublie aussitôt et le tétrarque, et la femme adultère, et saint Jean-Baptiste ; il ne songe qu'aux grandes iniquités de notre siècle, et, comme il écrit ce commentaire en 1863, il ne peut retenir cette protestation : « Il y a aux États-Unis cinq millions d'hommes que d'autres hommes possèdent contre la loi de Dieu ; vous n'avez pas le droit de les garder ! Il y

(1) *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, tome II, p. 313.

a en Europe... il y a en Asie... » Oh! sur ce point la sainte passion qui l'anime ne saurait se maîtriser. Son cœur est si plein qu'il déborde. Du nord au midi, du levant à l'occident, il signale, il dénonce tous les faits du même genre, tous les crimes de la force, toutes les atteintes portées à l'indépendance des nations, et sa voix monte, sa clameur grandit, la fière clameur de l'homme de Dieu : « *Non licet tibi.* Vous n'avez pas ce droit (1) ! »

Voilà un bel exemple des revendications et des anathèmes pour lesquels l'Évangile prête au XIXe siècle la voix de l'éternelle justice. Le P. Gratry n'est pas homme à négliger des secours d'un autre ordre, encouragements et bénédictions. Ah! si l'humanité, démêlant enfin la révolution, sortait triomphante de la crise, quelle ère merveilleuse s'ouvrirait pour notre race ! Ce serait vraiment la multiplication des pains. Là-dessus, son imagination se donne libre carrière, il écarte les voiles de l'avenir, il aperçoit les nations maîtresses d'elles-mêmes, les cités heureuses, les sociétés disposées suivant la justice. Une seule chose le trouble ; savez-vous ce qui lui est un sujet d'inquiétude? Ceux qui n'ont pas lu ses livres ne le soupçonneront jamais. Il craint que les hommes du XXIIe siècle, éblouis, enivrés de tant de bonheur, n'accordent au vicaire de Jésus-Christ sur la terre une puissance temporelle plus grande qu'il ne convient. Lorsque Jésus eut multiplié les pains, la foule voulait l'enlever et le proclamer roi ; qu'arriverait-il si les hommes du XXIIe siècle, dans l'exaltation de leur reconnaissance, allaient convevoir la pensée d'éta-

(1) *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, tome Ier, pages 334-337.

blir et de confier au souverain pontife une théocratie œcuménique plus absolue que celle du moyen âge? O candeur! Voilà pour lui le péril. Heureusement il se rassure en méditant le récit évangélique. Jésus, sachant qu'ils voulaient l'enlever et le proclamer roi, s'enfuit seul sur la montagne pour y prier. Eh bien, c'est là qu'est le salut. Si l'humanité formait un jour le dessein dont se préoccupe cette âme innocente, Jésus saurait s'enfuir encore, et l'Église ne cesserait pas d'être « la cité de prière posée sur la montagne (1) ».

Avec une telle sensibilité, le P. Gratry était destiné d'avance à goûter les joies les plus exquises comme à ressentir les plus cruelles atteintes; il fallait bien que des illusions si ingénues se heurtassent un jour ou l'autre contre les dures réalités de la vie. Heureux du moins, le noble maître, d'avoir eu dans les régions d'en haut des refuges si radieux et sur terre des visions si belles! Si le P. Gratry a souffert avec tous ceux qui souffrent, s'il a eu le cœur transpercé par les iniquités du mauvais siècle, si les angoisses de la crise sociale qu'il a si nettement démêlée sont devenues pour lui un supplice de toutes les heures, que d'espérances et quelles joies ont ranimé son courage! Enfin, s'il lui est arrivé de soutenir au sujet de l'autorité du saint-siége une doctrine que la majorité des évêques n'a pas approuvée, il est sorti de cette épreuve plus fort et plus digne de respect. La parfaite soumission du chrétien dans une âme animée d'intentions si droites est un des plus nobles spectacles que puisse donner la nature humaine. Plus

(1) *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu.* tome 1er, pages 341, 342.

le déchirement intérieur est douloureux et plus éclate la puissance de la volonté. On sait, en de telles matières, quelles sont parfois les cruautés de la controverse. Le P. Gratry se souvient du mot de saint Paul : la charité souffre tout. Aucune considération personnelle ne l'empêchera de consommer son sacrifice. C'est le triomphe de l'amour. Il ne s'applique même pas ces paroles du poëte qu'il aime :

> Et moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume
> Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
> Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
> Ce qu'on jette pour la ternir (1).

Non, il ne dit même pas cela, il ne pense qu'à l'unité de l'Église, il se soumet dans un sentiment filial et fraternel que rien n'altère, il se rappelle cette vision si douce qui enchantait sa jeunesse ; fidèle à l'inspiration de toute sa vie, il habite encore une fois la ville souriante, la ville heureuse, la ville *dont tous les habitants s'aimaient*.

C'est ce trésor de foi, d'espérance, de charité, qui fut son viatique au moment de l'épreuve suprême. Un an après nos désastres, une maladie mortelle le tenait enfermé dans une petite ville de Suisse, loin de la France, loin de ses amis. Au milieu des douleurs les plus cruelles, il ne pensait qu'à la patrie mutilée, aux départements occupés par l'ennemi, aux moyens de les affranchir sans retard de cette présence odieuse. Un jour qu'il avait atrocement souffert, il lui arriva de dire tout à coup : « Ne serait-ce pas le

(1) Lamartine.

moment de faire une trouée? » Le pieux disciple assis auprès de son lit crut qu'il pensait à une opération dont on avait espéré quelque soulagement, mais que la science déclarait impossible; aussi, évitant de lui répondre trop vite afin de lui épargner une déception, il lui dit simplement : « Où cela, mon père, faire une trouée? — Mais, reprit vivement le moribond, dans son capital; il faut que la souscription réussisse (1). » Touchant oubli de soi même! On le croyait enseveli dans une souffrance morne et muette; il songeait à la souscription nationale pour la libération du territoire. Il y a des paroles où se révèle une âme et dont la simplicité même est sublime; à ce cri, à cet élan cornélien du doux maître, l'ami qui le veillait ne put retenir ses larmes.

Le P. Gratry garda les mêmes sentiments jusqu'à son dernier souffle; il avait confiance dans l'avenir, malgré tant de causes de découragement; il sentait de plus en plus cette vertu de la religion chrétienne qui fait un devoir à l'homme de ne jamais désespérer. Il ne doutait pas du triomphe définitif du bien sur le mal et de la vie sur la mort. Ce n'était pas assez pour lui d'attendre avec la pleine certitude de la foi les destinées de l'âme immortelle dans les sphères lumineuses; sur cette terre même il attendait, il apercevait d'avance les destinées meilleures du genre humain délivré enfin de la crise formidable. Son dernier regard sur ce monde qu'il allait quitter a été un regard de bénédiction, le dernier murmure de sa voix a été un chant de victoire.

---

(1) *Le P. Gratry, ses derniers jours, son testament spirituel,* par le P. Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire et professeur à la Sorbonne, 1872, page 73.

Ainsi a vécu, ainsi est mort ce poëte, ce savant, ce philosophe, ce prêtre catholique, ce vrai ministre de l'Évangile au XIXe siècle, ce père qui a enfanté tant d'âmes à la vie supérieure, ce maître qui a préparé tant d'ouvriers et armé tant de bras pour la moisson. Je vous montrais au début de ce discours le blanc camaldule sur la cime des montagnes ravi par la contemplation et tout étonné du travail tumultueux du genre humain ; je viens de placer en face de ce tableau l'image du contemplatif prenant part à tous les combats de nos jours. C'est bien là un des nobles types de ce siècle où la diversité des doctrines et l'ardeur des contradictions ont produit des caractères si tranchés. Il appartenait à l'Académie française de discerner dans la mêlée cette âme aussi modeste que vaillante. Le P. Gratry a eu le bonheur de trouver ici un asile admirablement approprié à la direction de ses travaux ; il a rencontré chez vous, Messieurs, sous les traits les plus illustres comme les plus variés, les choses que son esprit encyclopédique regrettait de ne pas voir toujours rassemblées en faisceau, les lettres, la poésie, l'éloquence, la philosophie, la religion, la science, la liberté, le culte des traditions bienfaisantes, le goût des innovations fécondes, en un mot tout ce qui concourt à élever la nature humaine et à glorifier le Créateur.

RÉPONSE

DE M. NISARD

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

MONSIEUR,

Vous avez plus d'un trait commun avec votre éminent prédécesseur. Le plus caractéristique, c'est que vous croyez, comme lui, au progrès indéfini. Votre foi, comme la sienne, est la foi qui agit. Vous avez pensé qu'un des moyens les plus efficaces de travailler au progrès dans notre pays, c'est de connaître tout ce qui se fait et s'écrit de considérable chez tous les peuples de l'Europe chrétienne, d'être attentif à tous les mouvements qui s'y produisent, d'en avertir la France, de lui en faire tirer la leçon, en un

mot d'entreprendre, sur les affaires de l'esprit à l'étranger, une vaste et véridique information. Cette tâche, vous vous y êtes consacré si jeune, et vous y avez porté tant de persévérance et d'aptitudes diverses, qu'il est permis de dire que là était votre vocation.

Pour vous y préparer, vous vous êtes pourvu de l'instrument indispensable ; vous avez appris les langues étrangères. Vous racontez quelque part avec grâce qu'un des jours de l'année 1860, travaillant, à l'ombre des platanes de votre jardin, à Montpellier, un noble réfugié hongrois, le comte Ladislas Teleki, vint vous faire visite. En ce moment vous acheviez de traduire du hongrois en français des strophes d'un célèbre poëte magyar. Pour être plus sûr de ne lui rien ôter des sauvages beautés de ses vers, vous compariez votre version avec une version allemande. Le comte savait par cœur les strophes de son compatriote ; il lut votre travail, il vous conseilla des retouches, il aida qui s'aidait si bien. Voilà des strophes qui vous avaient coûté la connaissance de deux langues, le hongrois et l'allemand.

Au sortir du collége, vous alliez apprendre l'allemand dans un des plus brillants centres d'études de l'Allemagne, à l'université de Heidelberg. Vous faisiez connaissance, à Munich, avec le célèbre Schelling, et vous vous exerciez, en l'écoutant, à pénétrer la pensée allemande. De retour en France, après quelque hésitation sur le choix d'une carrière, entre l'enseignement, où vous appelaient vos brillantes études, et la magistrature, vers laquelle vous attiraient des convenances de famille et un premier penchant, M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, vous chargeait d'aller, comme suppléant, professer à Strasbourg une

littérature qui n'a pas cessé d'y être nationale, la littérature française. En envoyant à Strasbourg le futur auteur de tant de savantes études sur l'Allemagne, M. Villemain vous envoyait à votre poste.

C'était en 1841. Deux ans après, une revue populaire publiait vos premiers articles sur ce pays; le nombre en augmentait avec le succès, et le tout, réuni en deux volumes, paraissait, de 1849 à 1853, avec une grande faveur dans le public lettré des deux pays. Ces volumes vous accréditaient désormais parmi nous comme l'interprète juré de la pensée allemande, comme l'éclaireur libre de la France en Allemagne. Il ne se publiait rien dans ce pays qui ne tombât sous votre compétence; il ne s'y remuait rien dont vous ne fussiez aussitôt instruit, et nous par vous.

Vous portiez un très-vif intérêt à l'Allemagne. Justement ému des doctrines monstrueuses qui s'étaient produites, en 1848, dans le parlement de Francfort, vous la conjuriez de se défendre de la contagion en gardant sa simplicité de cœur et de mœurs, son goût pour l'idéal, tout ce qu'elle en a, et tout ce que votre courtoisie lui en prêtait. Vous aviez pour ses écrivains de second ordre des louanges qu'elle n'a pas pour nos écrivains de génie. Tout le monde n'y souscrivait pas; il y avait des dissidents; on vous disait d'humeur un peu trop indulgente; on croyait qu'il n'était pas impossible d'avoir une moins haute opinion de l'Allemagne, sans être injuste envers elle.

Je vous l'avoue, Monsieur, j'étais de ces dissidents-là. Enfant de race latine, et enfant incorrigible, j'avais quelque chose du préjugé latin contre les *barbares*. Vos obligeantes avances aux Allemands me rappelaient les visites de poli-

tesse qu'on fait à des gens qui ne vous les rendent pas. Je ne voyais dans vos *Études* que les douceurs que vous disiez à l'Allemagne ; les louanges m'y cachaient les critiques. Et pourtant les critiques n'y manquent pas : témoin ces chapitres pleins de prévoyance et de pressentiments où vous renvoyez à ce pays l'invention des folies socialistes et matérialistes, qui ont épouvanté, pour la première fois, la France, il y a vingt-cinq ans, et qui sont aujourd'hui son suprême péril.

Je vous fais donc réparation, Monsieur, et je me mets de votre côté, lorsque vous dites à vos contradicteurs, « qu'on « n'est pas moins Français parce qu'on a l'esprit intelligent « et expansif de la France. » Mais je vous demande de garder mes doutes sur ce que la France gagnerait à un commerce intellectuel plus étroit avec l'Allemagne. Entre peuples civilisés on échange avec profit réciproque les marchandises, les industries, les découvertes de la science et de l'érudition, les armes de guerre ; on n'échange pas les choses de l'esprit et de l'art, sans perte pour chacun. Je ne sais point d'importations littéraires qui aient ajouté aux facultés créatrices d'un pays. Au temps où régnait en France l'imitation des poëtes de l'Italie et de l'Espagne, je n'en vois les effets que dans les défauts de nos poëtes ; leurs qualités sont à eux et à la France. La plus belle époque de la littérature française est celle où la France n'a imité personne.

Je ne sache pas non plus d'exemple, dans notre histoire, d'importations politiques qui aient réussi. On peut emprunter à un peuple étranger ses institutions de gouvernement ; on ne lui emprunte pas les traditions, les mœurs, tout cet ensemble de convenances locales, qui les explique

et qui les fait fleurir sur le sol natal. On a l'édifice sans les contre-forts et les arcs-boutants; voilà pourquoi l'édifice croule. Donc, Monsieur, étudions les nations étrangères, mais que ce soit pour mieux connaître, par des comparaisons sincères, les qualités et les défauts de la nôtre; sachons l'allemand, surtout pour savoir mieux le français, et pour connaître scientifiquement par quelles raisons invincibles l'allemand ne sera jamais une langue universelle; visitons nos voisins, pour avoir plus de plaisir à revenir chez nous. Enfin, s'il est pour nous si pressant d'apprendre tout ce qui touche à l'Allemagne, je sais une chose plus pressante encore, c'est de rapprendre la France !

Ah! s'il était possible de se donner des qualités par l'imitation, il y a deux points où nous ferions bien d'imiter l'Allemagne; c'est son admiration pour son passé et son respect pour ses grands hommes. Il est vrai qu'elle pousse les deux choses un peu loin. Pour augmenter la majesté de son passé, elle le recule jusqu'aux origines du monde et, comme les familles nobles de l'antiquité, elle fait commencer aux dieux la famille allemande. Son respect pour les grands hommes n'est pas non plus exempt de superstition. Non contente de glorifier ceux qui le sont véritablement, du consentement universel, avec de très-petits hommes elle en fait de grands. Nous agissons, nous, tout différemment. Notre passé a pour nous l'impardonnable tort d'avoir retardé l'avenir. Quant à nos grands hommes, à chaque vicissitude de la politique, nous en rayons quelques-uns du livre d'or, et ceux qui sont si grands que leur gloire est le patrimoine et l'honneur de l'humanité, nous les rapetissons. J'aime le travers allemand. C'est le défaut d'une

grande qualité. Qu'y a-t-il au fond du nôtre? C'est, nous dit-on, l'amour de la vérité. Soit; disons donc la vérité à nos grands hommes, mais que ce soit à la façon des fils qui sont forcés de la dire à leurs pères, en gardant le respect qui est la première vérité qu'on leur doive. Comme on ne connaît sa taille qu'en se mesurant à plus grand que soi, ainsi un peuple ne se connaît à fond que par ses grands hommes, et celui chez qui les lettrés auraient abattu toutes les têtes historiques, serait bien près de s'ignorer et de perdre, avec la connaissance de ses forces et de son cœur, son rang dans le monde.

Il s'est passé, depuis trois ans, bien des choses qui ont ôté un peu de crédit à celles de vos pages où vous louez la nature rêveuse, le tour d'esprit idéaliste, le fond de simplicité et de naïveté de nos voisins d'outre-Rhin. Vous en faites l'aveu dans une préface très-éloquente, où vous parlez du ton irrité d'un garant dont la bonne foi aurait été trompée. Pourtant, vous n'effacez rien de ces pages trop flatteuses, et vous faites bien; elles resteront comme un témoignage de la générosité française, et, pour l'historien futur de notre dernière lutte avec l'Allemagne, elles prouveront que si nos ennemis n'y portaient pas l'ingénuité d'une race rêveuse, nous n'y portions pas, nous, les préméditations de la haine.

Tout en explorant l'Allemagne, vous jetiez des regards curieux au-delà de ses frontières, sur les pays limitrophes, la Suisse allemande, la Belgique, la Servie, la Bohême, la Hongrie, la Russie, appliquant à ces divers pays l'esprit d'investigation pénétrante, et de bienveillante critique qui distingue vos travaux sur l'Allemagne. Je dépas-

serais les limites de ce discours, si j'énumérais tous les livres, si je nommais tous les auteurs qu'ont mis en lumière vos amples et instructives analyses. Un autre scrupule m'arrête. Convenez, Monsieur, que, parmi ces noms, il en est qui n'ont pas encore fait la fortune que Virgile voulait pour le sien ; « ils ne voltigent pas sur les lèvres des hommes (1), » j'aurais peur de les défigurer en les prononçant. J'ai ouï dire à de bons juges que, dans vos éloges, vous avez fait à certains auteurs plus que bonne mesure : c'est un faible qui vous honore ; il vient de votre bienveillance ; et peut-être est-il permis à qui a pris la peine si méritoire d'apprendre une langue pour lire un livre, de s'exagérer légèrement le mérite de l'auteur. Vous avez votre excuse, Monsieur, dans un exemple imposant qui vous a été donné par notre Académie. N'avons-nous pas vu, en effet, un de nos plus savants et plus ingénieux confrères, Jean-Jacques Ampère, qui avait appris comme vous les langues du Nord, découvrir des Molières jusque dans la péninsule scandinave, comme si, pour faire l'unique Molière qui existe, il n'avait pas fallu une nation qui, depuis plus de mille ans, fait parler d'elle, une grande société dans un grand siècle, une langue universelle et un génie sans égal !

C'est dans une de vos excursions sur les frontières de l'Allemagne qu'aidé des travaux d'un savant historien de la Bohême, vous avez appelé le grand jour de l'histoire sur un personnage à peu près disparu dans l'obscurité de plus en plus épaisse qui couvre le sanglant épisode de la guerre des Hussites. Ce personnage, c'est George Podiebrad,

(1) *Virum volitare per ora.*

qui gouverna la Bohême, comme chef, puis comme roi, de 1444 à 1472. Membre obscur de la petite noblesse, il reçoit à vingt-quatre ans le gouvernement des mains de la nation. Il la trouve déchirée par l'anarchie féodale et par l'anarchie religieuse ; il met fin à l'une en établissant l'unité d'administration et de législation, à l'autre en amenant les catholiques et les hussites à se tolérer et à se respecter.

Il se fait assister dans les crises par un parlement et il s'en passe dans les temps paisibles. Ses talents, sa réputation de droiture et de justice le font prendre pour arbitre par les princes de l'Allemagne, dans leurs querelles à la fois si violentes et si obscures, et, comme il avait introduit la tolérance dans la religion, il introduit la morale dans la politique. Catholique sincère, mais fervent partisan des libertés des Églises nationales, tandis que la politique de Louis XI envoie une ambassade pompeuse à Rome pour y mettre sous les pieds du pape la *pragmatique sanction,* dont le texte original est traîné dans les rues de Rome et lacéré par la populace, George Podiebrad y envoie une grave députation de docteurs hussites et catholiques, avec la charge de défendre et l'ordre de rapporter intacte la charte de l'Église de Bohême. Il égale, comme guerrier, les plus vaillants de son temps, et il devance son temps par le génie de l'organisation militaire. Mathias Corvin, chargé par la cour de Rome d'exécuter la sentence d'excommunication prononcée contre lui, trouve, à son entrée en Bohême, tout le pays debout et en armes, par un système de levée qui s'appellera plus tard la landwehr. Il en sort en fugitif, laissant le roi George achever sa belle vie dans un pays pacifié et prospère, où les institutions qu'il a fondées lui survivent. Un

personnage si original, et, par ses vues de gouvernement comme par son caractère moral, si en avant de son siècle, méritait une place à part dans l'histoire générale; celle que vous lui avez faite, Monsieur, est digne de lui.

Une autre excursion littéraire à Dresde, où l'on venait de publier une correspondance du maréchal de Saxe, vous donnait l'idée d'écrire l'histoire de ce singulier et si attrayant personnage, de cet étranger qui l'est si peu, que, dans nos souvenirs populaires, nous le faisons volontiers Français. Il l'est, en effet, par les mœurs qu'il nous emprunte et par les talents militaires qu'il nous prête; il l'est par le courage; il l'est, comme écrivain, par plus d'une page où les traits d'esprit sont presque aussi nombreux que les fautes d'orthographe. Vous avez peint avec vivacité et vérité cet homme qui ne trouve l'emploi de sa vie qu'à la guerre, et ne sait qu'en faire dans la paix; qui s'y acoquine à l'oisiveté jusqu'à rester des journées entières au lit, où il se fait lire *Don Quichotte;* qui vit dans les intrigues de cour, sans en avoir le goût ni le mépris; vicieux par désœuvrement encore plus que par tempérament; courant la gloire comme une aventure et ne méritant que la célébrité; en somme, plus un héros qu'un grand homme; mais justement cher à la France qu'il a aimée et vaillamment servie, et qui doit au vainqueur de Fontenoy la seule journée militaire où elle ait fait grande figure, depuis la bataille de Denain jusqu'aux premières victoires de 1792.

Les amateurs des livres curieux vous doivent la découverte et la publication d'un choix de lettres de Sismondi, datées du premier quart de ce siècle et dont vous faites apprécier la valeur dans une excellente introduction. C'é-

tait un penseur élevé et sincère, un caractère affectueux. Vous dites avec raison que chez lui l'homme est supérieur à l'écrivain. Il est pourtant écrivain, au moins par l'accent, dans certaines lettres, où, se séparant de ses amis, auxquels la mauvaise humeur de Napoléon infligeait la qualification d'idéologues, peut-être méritée par quelques-uns, il professe la maxime qu'on sert mieux le progrès en se réformant soi-même, qu'en faisant la guerre aux gouvernements. Appliquant sa maxime à sa conduite, il continua jusqu'à son dernier jour de s'étudier pour s'amender. Tout ce que vous dites à sa louange est aussi juste que senti ; je vous passe même le titre que vous lui donnez de grand historien libéral, — quoiqu'il soit peut-être plus libéral que grand, — quand je songe qu'étranger de naissance, il s'était fait, comme le maréchal de Saxe, Français par élection, qu'il le fut surtout, et s'en fit gloire, au temps où la France était malheureuse, et que, provoqué un jour à comparer entre elles les grandes nations européennes, ce fier enfant de la Suisse donnait le prix à la nôtre.

Sismondi avait été un des amis de la comtesse d'Albany. Vous avez voulu savoir par quelles séductions cette femme aimable avait pu mériter de si graves amitiés. De là votre *Comtesse d'Albany,* un de vos plus agréables ouvrages. Il n'y faut pas chercher des éclaircissements complaisants sur la façon dont la femme de Charles-Édouard a observé les lois du veuvage, ni sur la question de savoir si la royale veuve a été mariée secrètement au poëte Alfieri, et si, à son tour, le peintre Fabre n'a pas été secrètement veuf de la comtesse. La chronique galante n'a rien à prendre dans ce petit livre. En revanche, l'histoire des lettres y trouve des

enseignements élevés ; la biographie, de piquantes anecdotes ; la science du cœur humain, de délicates observations ; l'art, des récits intéressants et de vives peintures ; et vous savez, Monsieur, faire sortir d'un tableau de mœurs mélangées une morale sévère sans pruderie, qui se sent et ne s'étale pas. C'est pour cela que votre *Comtesse d'Albany* a plu aux amis des lectures sérieuses, sans déplaire à ceux à qui elles font peur. Au surplus, que puis-je en dire qui vaille l'éloge qu'en fit Lamartine, le jour où, pour orner un de ses *Entretiens littéraires,* il vous prit un bon tiers de votre livre, persuadé qu'il avait écrit ce qu'il n'avait fait que signer?

L'Académie, Monsieur, n'a pas ignoré que, durant trente années d'une production si active et si variée, vous avez professé la littérature française d'abord à Strasbourg, puis à Montpellier, enfin à Paris, dans une chaire dont j'ai connu par expérience les difficultés et les périls. Savoir attirer et retenir un jeune auditoire, sans se permettre le malhonnête moyen d'effet des allusions politiques, donner son savoir avec ses sentiments, ne dire aux enfants des autres que ce qu'on dirait aux siens, c'est là une œuvre de lettré et une tâche de bon citoyen qui valent bien quelques bons volumes de plus. En vous nommant pour vos titres littéraires, l'Académie a dû penser que vos services universitaires n'y gâtaient rien, et elle a pris plaisir à appeler au milieu d'elle un écrivain qui n'a rien mis dans ses livres qu'il n'eût professé dans sa chaire, un professeur qui n'a rien enseigné qu'il ne s'honorât d'avoir écrit.

J'admire, Monsieur, avec quelle dextérité d'analyse vous

avez apprécié le génie particulier et les œuvres de votre prédécesseur. Le philosophe, le savant, le théologien, le mystique, le bon citoyen, aucun des aspects de cette aimable et imposante figure ne vous a échappé. Il a été tout cela, en effet, à un degré très-éminent; mais ne vous semble-t-il pas que ce qui domine dans ses œuvres comme dans sa vie, c'est le mystique?

Il n'aimait pourtant pas qu'on lui en donnât le nom, et il s'en défendait comme d'une injustice de la polémique. Il se croyait fermement au pôle opposé, dans la science pure et la pure logique. Peut-être le P. Gratry se serait-il volontiers laissé qualifier de mystique, si quelque bouche amie lui eût dit que le mysticisme, tel qu'il a paru dans sa prédication et dans ses livres, n'est qu'un sens du divin plus élevé, plus délicat et plus tendre; un enthousiasme pour les grandes choses plus naïf et plus ardent; qu'il y a du poëte, du prophète et du saint dans le vrai mystique, et qu'on peut appartenir avec honneur à une famille spirituelle qui compte parmi ses membres sainte Thérèse, saint François de Sales et, par plus d'un trait, Malebranche et Fénelon.

On note dans la vie du P. Gratry quelques particularités, oserais-je dire? quelques singularités touchantes, qui ressemblent à ce que l'on raconte des mœurs des mystiques. Par exemple, il aimait avec passion le spectacle du ciel. Pour en jouir plus à l'aise, il habitait, sur un des points les plus ouverts de Paris, l'étage supérieur d'une maison d'où il avait la vue des collines lointaines. Là, dans un cabinet de travail inondé de lumière, à la différence de la plupart des penseurs qui se replient sur eux-mêmes, et qui s'y font

comme une nuit artificielle, il lui arrivait souvent de méditer le visage levé vers la voûte céleste, et l'œil perdu dans l'espace. Il aimait aussi les astres; il les aimait comme des degrés mystérieux par lesquels il montait vers Dieu, et comme des mondes offerts éternellement aux découvertes de la science et aux conjectures de la pensée. Le soir, quand le crépuscule était clair, de ce même observatoire d'où il avait contemplé la beauté du jour, il regardait les étoiles arrivant une à une, comme arrivent, l'un après l'autre, disait-il, les membres d'une assemblée. Il cherchait si, des lois qui régissent ces grands corps, de l'harmonie qui les unit, la science ne parviendrait pas à tirer quelque usage pour améliorer la condition humaine. Il ne voulait pas que les plus belles des choses créées l'eussent été sans une pensée de bonté pour l'homme, de secours pour sa vie présente, d'emploi pour sa vie future.

Un jour, un des plus illustres mathématiciens de notre temps, M. Poinsot, le voit entrer chez lui tout ému, comme un homme obsédé d'un problème qu'il ne peut résoudre. « Croyez-vous, » lui dit sans préambule le P. Gratry, « que « les planètes sont habitées? » Quiconque a connu M. Poinsot peut se figurer la surprise de cet esprit si fin, et, hors des vérités mathématiques, si peu affirmatif, qui se voit pris de si court. « Je l'ignore, » dit-il au visiteur en souriant, « mais j'incline à le croire. » — « C'est aussi mon « sentiment, » dit vivement le P. Gratry, et il se retire, emportant le doute favorable de M. Poinsot comme un commencement de preuve. Déjà, sans doute, dans ses poétiques spéculations sur l'avenir de l'humanité, il avait donné un rôle actif aux planètes.

Mais le tour d'esprit des mystiques a ses illusions. On ne vit pas dans cette lumière éclatante du ciel sans en être par moments ébloui. Il n'y a pas d'extases sans visions. De là quelques réserves sur certains points des doctrines du P. Gratry. Ces réserves, qui ne le diminuent pas, nous aident à le caractériser; elles expliquent pourquoi cet homme si rare a peut-être touché plus de cœurs qu'il n'a convaincu d'esprits, et comment les innocentes témérités de ses livres ont pu cacher à quelques personnes la beauté de son âme.

Tant qu'il marche dans la voie des grands docteurs du spiritualisme chrétien, on admire par quelle nouveauté d'arguments il en rajeunit la doctrine, avec quelle force de dialectique il la défend contre ses adversaires de toute sorte, depuis ceux qui lui opposent les grossières négations du matérialisme, jusqu'aux ingénieux contradicteurs qui se prennent au double piége de leur finesse et de leur bonne foi. Mais si, dans son dessein hardi de faire servir la science à la démonstration des vérités métaphysiques, les preuves qu'il lui emprunte ne sont pas concluantes, voilà les philosophes et les savants qui s'inquiètent. Les philosophes ont peur qu'il ne fasse accuser la métaphysique de se défier de ses propres preuves. Les savants hésitent à se faire les garants d'un philosophe auquel il arrive parfois de prendre pour des lois les vues de son esprit ou les rêves généreux de sa charité. Je demandais à un grand géomètre ce qu'il pensait de certaines démonstrations scientifiques du P. Gratry. « J'en ai recueilli, » me dit-il, « quelques-unes ; » et il me les lut; « je ne les accepte, ni ne les conteste, » ajouta-t-il; « il se peut qu'elles ne soient pas fausses. Je voudrais

« que la rigueur de la science me permît de donner raison « à un esprit si élevé, à un cœur si sincère. »

Avec la même admiration pour ses talents et la même estime affectueuse pour sa personne, les théologiens font aussi leurs réserves sur sa doctrine. Sans doute ils tiennent pour de la théologie aussi correcte qu'originale les belles pages où, prenant la raison humaine telle qu'elle est aujourd'hui, au point où l'a portée l'immense travail du passé, et, par une supposition non moins hardie que légitime, l'augmentant, comme une sorte de capital moral, de tout ce que le progrès incessant des sciences apportera de découvertes propres à rapprocher le monde réel du monde surnaturel, il l'amène, ainsi accrue et agrandie de tout le travail de l'avenir, à faire quelques pas de plus vers la foi. Où les théologiens ont des scrupules, c'est lorsqu'il va plus loin, et que, dans un élan d'enthousiasme pour la raison, ce prêtre fervent, ce catholique entreprend de lui persuader qu'elle ne finit pas nécessairement où la foi commence; que ce qui est miracle pour les hommes d'aujourd'hui sera pour les hommes à venir un fait de l'ordre naturel, que c'est affaire de temps, et qu'après des milliers d'années, un jour verra la raison identifiée avec la foi.

Que, dans l'accord qui doit, non point les confondre, mais les unir, la raison épuise tout son droit, ainsi le veut la tradition chrétienne, laquelle n'admet que la foi libre et n'estime que l'obéissance raisonnable. Mais enfin, il vient un moment où la raison sent elle-même ses limites, et lui dire, sans la convaincre, qu'elle peut les franchir par ses forces naturelles, n'est-ce pas la mettre en tentation ? Ce qu'il lui reste à faire à ce moment suprême, deman-

dons-le aux grands génies du christianisme. Donnant l'exemple à la raison humaine, ils arrêtent la leur sur le seuil du monde surnaturel, où ils pénètrent par un acte du cœur. Pascal, — vous venez de le rappeler, — en pousse un cri de joie, et l'on voit Bossuet, lui qui posséda toute la raison humaine en la sienne, lui qui avait à s'incliner de si haut devant le mystère, Bossuet, le génie le plus rebelle à l'extase, en prendre les paroles les plus passionnées pour peindre l'ineffable soulagement de sa raison s'absorbant dans la foi !

Vous m'avez laissé, Monsieur, le devoir et la difficulté de parler de ce livre étonnant, *la Morale et la loi de l'histoire,* où le mystique tient tant de place et où le mysticisme n'est que l'enthousiasme de la charité. Il nous en a dit l'origine. C'est au moment le plus vif de ses polémiques que l'idée lui en vint, un jour que, saisi d'une immense pitié pour les misères humaines, il laissa la philosophie, qui leur est de si peu de secours, pour se vouer à la recherche des moyens d'y porter remède. Il fallait faire une vaste enquête, il la fait. L'esclavage, la guerre, les révolutions, le paupérisme, il étudie toutes ces causes des souffrances de l'homme; c'est trop peu dire, il en attriste, il en accable sa pensée. Il fait le compte de tout ce qui a été essayé dans tous les pays chrétiens, de tout ce qu'inventent chaque jour, pour les adoucir, la bonne volonté et la charité. Il compare les forces du mal et les forces du bien, et il lui semble qu'avec l'aide de l'Évangile et de la science le bien doit l'emporter. Il le croit, et ce qu'il croit, il le voit.

Il voit, dans un avenir éloigné mais certain, le christia-

nisme entrer dans ce qu'il nomme sa phase sociale. Une nouvelle et universelle croisade appelle les hommes à la conquête de la paix, de la justice, du bien-être ; les gouvernements se régénèrent; les nations qui, selon ses belles et étranges expressions, sont cohéritières, solidaires et concorporelles, s'unissent en une seule nation. La guerre est vaincue, la misère éteinte. La terre, pacifiée et enfin cultivée, donne le pain à dix milliards d'hommes. « La vie « actuelle, — je le laisse parler, — est prolongée, les limites « du monde habitable reculées; des communications sont « ouvertes avec les mondes qui l'entourent, l'usage des « astres est découvert, le lieu de l'immortalité entrevu ! »

Tandis qu'il contemple ce prodigieux spectacle, des nuages sombres lui en dérobent un moment la vue. Ce sont des rechutes de l'humanité, des retours à la violence, à la guerre. Il ne se trouble pas; sa foi perce ces nuages et la splendide vision réapparaît. De même que l'astronome, l'œil fixé sur l'astre qu'il a découvert, si les vapeurs de la nuit viennent à en voiler la face, continue à le voir de l'œil de l'esprit, certain que, ces vapeurs dissipées, il le retrouvera au point du ciel où son calcul l'a placé, et où son télescope l'a d'abord aperçu; ainsi l'auteur prophétique de *la Morale et la loi de l'histoire,* loin de se décourager de ces perturbations de la loi du progrès, continue à voir, par-delà leurs ombres passagères, l'humanité recommençant sa marche vers une civilisation idéale.

C'est au moment où il achevait ce livre, je n'oserais dire ce rêve, qu'il vit fondre deux guerres sur la France, la guerre étrangère et une guerre civile dont il m'écrivait : « C'est l'enfer rendu visible. » Quelle chute, et de quelle

hauteur! Lui qui détestait la guerre comme les mères la détestent, par tendresse pour les vies qu'elle dévore, lui qui aimait tant son pays, un moment il ferma les yeux et sentit fléchir son espérance. Mais cette espérance était sa foi même; elle rentra bientôt dans son âme, et les pieux amis qui l'ont assisté à ses derniers moments racontent qu'il l'a emportée tout entière avec lui.

Comment, sur de si grandes et si religieuses idées, faire de froides réserves, et comment n'en pas faire? Une si vaste ambition pour l'homme ne risque-t-elle pas d'enfler son orgueil ou de le décourager? A une époque où l'idée d'un devoir imaginaire envers l'humanité future s'est substituée, dans un si grand nombre d'esprits, au sentiment du devoir pratique envers le présent et envers eux-mêmes, ne vaut-il pas mieux parler aux hommes du progrès individuel, par lequel chacun améliore sa condition et prépare l'avenir, que du progrès universel et indéfini, qui est le secret de Dieu? Au P. Gratry vivant, j'aurais peut-être exprimé mes doutes, ne fût-ce que pour provoquer de vives et encourageantes réponses. Aujourd'hui je dirai de ses théories sociales, ce que disait de ses applications de la science à la métaphysique le grand géomètre dont je parlais tout à l'heure : je ne les accepte ni ne les conteste; je voudrais croire tout ce que ce cœur ardent a cru des destinées magnifiques de l'humanité; je voudrais espérer tout ce qu'il a espéré des forces de l'homme pour les accomplir.

Si les livrres du P. Gratry ne sont pas décisifs, et si le lecteur s'y sent plutôt remué que convaincu et poussé en avant que dirigé, il en reste, comme dernier et durable effet, une vive impulsion vers le devoir, un développement

DISCOURS

DE

M. ÉMILE OLLIVIER

ÉLU EN REMPLACEMENT DE M. DE LAMARTINE *.

Messieurs,

Après la mort de Mirabeau, sa place sur les bancs de l'Assemblée constituante fut laissée vide, afin qu'un signe visible marquât et l'étendue de la perte et l'impossibilité de la réparer. Un hommage pareil était dû parmi vous à Lamartine. Votre constitution ne vous a permis de le lui rendre que pour un temps, mais vous lui avez choisi un successeur dont le titre principal fut de l'avoir admiré et aimé ; de la sorte, en paraissant occupée, sa place restera vide. Je ne saurais donc mieux vous exprimer ma gratitude qu'en vous entretenant aussitôt de mon illustre prédéces-

---

* Par suite de circonstances particulières ce discours n'a pas été prononcé en séance publique.

hauteur! Lui qui détestait la guerre comme les mères la détestent, par tendresse pour les vies qu'elle dévore, lui qui aimait tant son pays, un moment il ferma les yeux et sentit fléchir son espérance. Mais cette espérance était sa foi même; elle rentra bientôt dans son âme, et les pieux amis qui l'ont assisté à ses derniers moments racontent qu'il l'a emportée tout entière avec lui.

Comment, sur de si grandes et si religieuses idées, faire de froides réserves, et comment n'en pas faire? Une si vaste ambition pour l'homme ne risque-t-elle pas d'enfler son orgueil ou de le décourager? A une époque où l'idée d'un devoir imaginaire envers l'humanité future s'est substituée, dans un si grand nombre d'esprits, au sentiment du devoir pratique envers le présent et envers eux-mêmes, ne vaut-il pas mieux parler aux hommes du progrès individuel, par lequel chacun améliore sa condition et prépare l'avenir, que du progrès universel et indéfini, qui est le secret de Dieu? Au P. Gratry vivant, j'aurais peut-être exprimé mes doutes, ne fût-ce que pour provoquer de vives et encourageantes réponses. Aujourd'hui je dirai de ses théories sociales, ce que disait de ses applications de la science à la métaphysique le grand géomètre dont je parlais tout à l'heure : je ne les accepte ni ne les conteste; je voudrais croire tout ce que ce cœur ardent a cru des destinées magnifiques de l'humanité; je voudrais espérer tout ce qu'il a espéré des forces de l'homme pour les accomplir.

Si les livrres du P. Gratry ne sont pas décisifs, et si le lecteur s'y sent plutôt remué que convaincu et poussé en avant que dirigé, il en reste, comme dernier et durable effet, une vive impulsion vers le devoir, un développement

DISCOURS

DE

M. ÉMILE OLLIVIER

ÉLU EN REMPLACEMENT DE M. DE LAMARTINE *.

Messieurs,

Après la mort de Mirabeau, sa place sur les bancs de l'Assemblée constituante fut laissée vide, afin qu'un signe visible marquât et l'étendue de la perte et l'impossibilité de la réparer. Un hommage pareil était dû parmi vous à Lamartine. Votre constitution ne vous a permis de le lui rendre que pour un temps, mais vous lui avez choisi un successeur dont le titre principal fut de l'avoir admiré et aimé ; de la sorte, en paraissant occupée, sa place restera vide. Je ne saurais donc mieux vous exprimer ma gratitude qu'en vous entretenant aussitôt de mon illustre prédéces-

---

* Par suite de circonstances particulières ce discours n'a pas été prononcé en séance publique.

seur. Je n'envisage pas sans émotion le devoir de caractériser l'œuvre et de parcourir la vie d'un mortel qui fut à la fois un poëte, un chef d'État, un orateur, un historien, un triomphateur acclamé, un vaincu décrié, et qui, en toute occasion, asservissant sa souveraineté de gloire à la discipline morale des humbles, se montra, dans la fortune adverse aussi bien que dans la fortune propice, un honnête homme selon la touchante dignité du mot, un exemplaire exquis de ce que la nature humaine peut offrir de plus achevé. Les muses aimables ou sévères qui, après l'avoir doté, ne lui refusèrent jamais leur secours, pourraient seules célébrer dignement celui en qui elles se sont complu. Si j'osais, je les invoquerais à la manière antique !

Au XVIIe siècle, s'étaient établis deux gouvernements absolus : un gouvernement politique, celui de Louis XIV ; un gouvernement du goût, celui de Boileau. Dès le XVIIIe siècle, tous les deux déclinent : le pouvoir politique par l'incapacité des héritiers du grand roi, le pouvoir littéraire par la faiblesse des successeurs du grand critique. Au XIXe siècle, ils sont renversés l'un et l'autre. Le mouvement politique commence en 1788, et c'est au début de l'une de ses évolutions, en 1801, qu'*Atala* imprime l'impulsion décisive au mouvement littéraire. Lamartine ne distingua pas entre ces révolutions ; il les adopta également, mais pour les ennoblir et les régler. Il ne crut pas que la régénération poétique dût aboutir à un réalisme grossier, et l'émancipation politique à un nivellement brutal. Ainsi apparaît sa vie vue d'ensemble ; ainsi elle reste considérée dans ses particularités littéraires ou politiques.

Une précision grêle et une sécheresse élégante amoindrissaient notre littérature épuisée par ses chefs-d'œuvre, lorsque des novateurs la rapprochèrent de la nature. Les uns peignirent ses magnificences et ses grâces ; les autres exprimèrent les affinités secrètes de ses phénomènes et de nos passions ; les uns empruntèrent des sensations et des couleurs à ses merveilles qui paraissaient n'avoir pas été regardées encore ; les autres se soulevèrent par elle et avec elle jusqu'à la sphère où les bruits et les voix se confondent dans une adoration. Presque au même temps notre société traversait une convulsion tragique ; les classes se heurtaient et changeaient de place ; les nobles apprenaient à connaître les angoisses de la pauvreté, les plébéiens, les entraînements de la toute-puissance, et, terrifiées par ces écroulements, les âmes modernes ressentaient le trouble vague et douloureux qui, à la chute de la civilisation païenne, avait tour à tour désolé et exalté l'élite des hommes.

De cette innovation esthétique et de cet ébranlement social sortit une renaissance pleine de fécondité. L'imagination ranima sa séve engourdie, et les créations originales recommencèrent. Notre idiome, en retenant sa propriété classique, accrut ses puissances d'expression et ressaisit quelques-unes des qualités savoureuses de ses temps de prodigalité. Il acquit une flexibilité, une liberté, une hardiesse, une variété, une aptitude à tout dire et à tout peindre, qu'autrefois Fénelon avait jugées incompatibles avec sa rectitude logique et sa limpidité correcte. Ce renouvellement profita surtout à la poésie, elle ne fut pas affranchie des difficultés inhérentes à une langue fière et malaisée

à dompter; elle apprit toutefois à les mieux surmonter, elle se plia à des souplesses encore ignorées, et alors nos poëtes, déjà consacrés au théâtre, obtinrent à côté des poëtes lyriques renommés dans les littératures réputées poétiques, sinon la supériorité reconnue à notre incomparable prose par nos plus persévérants détracteurs, du moins une honorable égalité, et, aux nations orgueilleuses de leurs chantres célèbres, nous pûmes opposer sans présomption la pléiade triomphante où brillaient les Lamartine et les Victor Hugo, les Vigny et les Musset.

A la vérité, la rénovation ne fut pas l'œuvre de ceux qui en profitèrent le plus, et, tandis que notre prose avait reçu son essor des poëtes, Malherbe et Pierre Corneille, l'éclosion des poëtes modernes fut due à des prosateurs, Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand. Leur prose, à défaut de la cadence rhythmique par laquelle le vers soutient et prolonge la vibration des mots, avait tiré de la pondération des idées et des images un rhythme aussi harmonieux, quoique moins matériel. Avant Lamartine, quelques précurseurs s'étaient approchés de la source de rajeunissement, aucun d'eux ne s'y était abreuvé. Cette initiative était réservée à l'auteur des *Méditations*. 1820 marque cette date, aussi importante dans les annales de notre esprit national que celles du *Cid*, de *Tartuffe* et de *Phèdre*. De ce moment la versification cessa d'être un simple mécanisme, ou un badinage ingénieux, ou l'élégie des attachements passagers ; elle redevint l'instrument privilégié de l'imagination, la langue propre de l'idéal, et les sentiments en vogue au début du siècle, déjà épuisés, parurent nouveaux une seconde fois dès que la

diction de Virgile et de Racine les eut embellis de sa magie éternellement nouvelle.

Presque toujours l'initiateur se montre injuste envers le passé qu'il continue ; il le méconnaît ou il le brise. Souvent aussi il vaut par les pressentiments plus que par les œuvres. Lamartine vint accomplir et non répudier, il ne méconnut pas ceux auxquels il succédait, et, dès le début, il parcourut en quelques pas le domaine où il était entré le premier ; il eut en même temps la fraîcheur heureuse des commencements et la plénitude profonde des maturités. Tout pleure, tout brûle, tout prie, tout plane, tout est débordant d'aspirations immortelles dans ses hymnes suaves, épanchés d'une intelligence élue avec autant de facile profusion que la lumière s'échappe à flots le matin du soleil renaissant. Tout est parfum et mélodie, délices à l'oreille et ravissement au cœur, dans ses strophes musicales qui, semblables à des vagues venues de loin, poussent longuement leurs larges ondes sans repos et déroulent avec une puissance tranquille leurs couleurs changeantes, leurs reflets mêlés d'ombres, leurs nonchalances charmantes, leurs sonorités continues. Rien n'est trop familier ou trop élevé pour cet enchanteur. Les péripéties ordinaires des sentiments naturels, la langueur des jeunes attentes, les fantômes entrevus et envolés, le déchirement des séparations, se modulent en ses accords aussi noblement que les mystères de la nuit, les éblouissements du jour, les évolutions cadencées des mondes, l'incompréhensible immensité de l'Éternel. Son vers, d'une fluidité attique, inépuisable en métamorphoses, circule à travers les narrations difficiles et les détails de la vie intime rejetés

jusque-là de la poésie comme trop pédestres, entoure de majesté ce qui est élevé, orne de délicatesse ce qui est familier, unit la gravité de ce qui résiste à la séduction de ce qui plie et l'effusion des fortes passions aux notes légères du dialogue de Tibulle et de Délie. Autant que les maîtres primitifs, le poëte moderne paraît d'intelligence avec les choses. Pour lui, la montagne, la source, l'arbre, la prairie, le nuage, ont des paroles qu'il entend, des soupirs qu'il recueille, des plaintes auxquelles il s'unit, des prières qu'il répète, des élévations dont il s'inspire, et volontiers, à la suite de l'adorable François d'Assise, il dirait au soleil : « Mon frère ! » et aux hirondelles : « Mes sœurs ! » La laideur seule lui échappe ; les marais ne l'attirent pas, et il ne se complaît qu'aux étoiles, réelles aussi. Sa poésie, c'est l'émotion par le beau. Ne lui demandez pas le bel esprit des poëtes citadins de la famille d'Horace ou de Béranger ; il n'est, comme Virgile, qu'un paysan de génie. Parfois sa forme déborde, s'épand outre mesure, et la diffusion de la lumière efface le contour des objets ; néanmoins la conception elle-même ne devient jamais excessive, et, dans les plus intempérantes extases, son lyrisme reste la flamme de la raison. Et tout cela sans efforts, par la grâce des spontanéités natives.

Quelle que soit la beauté des *Méditations* et celle des *Harmonies* publiées ensuite, de même que ces portiques imposants sous lesquels Raphaël distribue les groupes fameux des philosophes anciens, elles ne sont qu'une préparation, l'encadrement de la création capitale, de *Jocelyn*, chef-d'œuvre impérissable.

Le sacrifice dans sa perfection héroïque, long, obscur,

se nourrissant en silence de ses âpretés, ignoré de ceux qui l'inspirent, accepté pour lui-même, avec l'aide de Dieu sans doute, non en vue d'obtenir ses récompenses, voilà la donnée du poëme. Sacrifice, lorsque, ému encore de l'apparition des rêveuses jeunes filles sur les gazons nouvellement reverdis, l'adolescent quitte le monde afin d'assurer à sa sœur l'or nécessaire à une union souhaitée ; sacrifice, lorsque, frémissant encore des cantiques à deux voix jetés vers le bonheur, le lévite renonce à son ivresse afin de rompre le pain de la mort à l'évêque martyr. Le récit de ces renoncements est navrant, ce sont des gémissements plus que des récits ; et cependant aucune monotonie ne les alanguit, tant est consommé l'art qui se cache sous l'apparente simplicité. Des contrastes délicatement gradués alternent avec des similitudes ravissantes, et, murmurant ou épanoui, endormi ou tourmenté, le paysage s'unit continuellement à l'action ainsi que l'orchestre à une mélopée lyrique.

Jocelyn est la légende des destinées brisées : et combien y a-t-il d'existences terrestres qui, par un côté du moins, n'aient été tranchées en leur fleur ? Aussi la commisération ineffable que le poëte répand sur les misères et les afflictions du pauvre sacrifié est-elle en réalité une commisération répandue sur les misères et les afflictions de la plupart d'entre nous. Par là ce poëme devient le livre de tous et achève le nom définitif de la poésie de Lamartine, qui est consolation. On console en faisant descendre les pensées célestes ou en faisant monter les pensées tristes. L'auteur de *Jocelyn* console de cette seconde manière. Il ne heurte pas la douleur, il ne la rudoie pas ; il la caresse,

la berce avec des refrains attendris, puis la prend sur ses ailes, l'élève et par cela même la dissipe. La lecture de *René*, de *Childe Harold*, de *Rolla*, a-t-elle calmé la détresse de quelqu'un? Personne ne fermera *Jocelyn* sans se sentir meilleur, et, s'il souffre, moins désolé. S'adressant au Seigneur, le poëte lui dit :

> Que ta grâce les désaltère!
> Tous ceux qui marchent sur la terre
> Ont soif à quelque heure du jour;
> Fais à leur lèvre desséchée
> Jaillir de la source cachée
> La goutte de paix et d'amour!

Tu l'as fait jaillir pour nous de la source cachée, ô poëte, la goutte de paix et d'amour! Et, plus que l'enchantement de tes rimes, ce bienfait te conservera vivant parmi les hommes! Tu vivras dans leur mémoire aussi longtemps qu'il y aura une jeunesse, un printemps et des larmes!

La gloire de la poésie ne suffit pas à Lamartine, il voulut aussi celle de la politique. Dès lors plus d'émotions recueillies, plus d'enthousiasmes pieux, plus de loisirs et de rêveries, plus de paix ; mais le combat, les blessures reçues et rendues, les résultats autres que les espérances, les haines ou les perfidies, l'envie, les empressements éphémères et les délaissements prolongés, les victoires contestées entre de longues attentes et de longues défaites. Qu'allait-il demander au monde de la dispute, ce privilégié de l'intelligence? Et pourquoi, pouvant habiter en dominateur les régions sereines, est-il volontairement descendu sur nos rudes sentiers? Ne le regrettons pas. L'action est encore au poëte une occasion de déployer ses forces inspirées, et

c'est un chant aussi qu'une belle vie harmonieusement conduite à l'honneur et au devoir.

La révolution de 89 se compose de certains principes et d'une méthode d'action. Contrôle régulier de la nation, liberté civile, abolition des priviléges, égalité de tous devant la loi, liberté de conscience : tels sont les principes, ils sont vrais et nouveaux. Pessimisme, terrorisme verbal et matériel à ses divers degrés : telle est la méthode d'action, elle est une perversité et une vieillerie. Souvent les amis de la révolution se sont montrés attachés à la méthode autant qu'aux principes, ses ennemis ont été contraires aux principes non moins qu'à la méthode. Lamartine s'est préservé de ces exagérations opposées : quoiqu'il ait été un panégyriste constant des vérités de 89, il n'est pas devenu un terroriste même modéré, ou un pessimiste même parlementaire ; et, quoique son nom ait été mêlé à une révolution, il est certainement une des figures les moins révolutionnaires de notre temps.

A peine arrivé au terme de son apprentissage diplomatique, il se vit placé entre deux actes d'une politique extrême : l'adresse des deux cent vingt-un, dirigée contre un attribut essentiel du pouvoir monarchique ; les Ordonnances, préparées contre les institutions représentatives. Il n'adhéra pas plus à l'agression de la chambre qu'à la violence du roi ; il blâma M. Royer-Collard, le rédacteur principal de l'adresse ; il refusa de seconder le prince de Polignac, le signataire des Ordonnances.

La révolution accomplie, Lamartine pensa que l'établissement de 1830 avait entrepris trop contre le droit de la monarchie et les intérêts traditionnels, pas assez en faveur

du droit populaire et des intérêts démocratiques ; qu'il avait eu le tort d'accepter l'investiture d'une assemblée usurpatrice, un faux parlement, disait-il, et, ayant détruit l'hérédité, d'avoir éludé l'élection. Il résigna son emploi diplomatique, et il s'éloigna.

A travers la mer d'Ionie qu'Homère lui avait rendue chère, il alla parcourir la terre de la plus brûlante des poésies, visiter la ville qui avait révélé le Beau et au milieu de laquelle saint Paul avait nommé le Dieu Inconnu. Où il espérait recueillir la mémoire des siècles écoulés, il rencontra la douleur, et il apprit que ce ne sont pas seulement les jeunes filles nées en Israël qui parfois passent avant le soir.

Son élection à Dunkerque le rappelle en France. Député, il prête le serment que fonctionnaire il avait refusé, et non pour le violer. Il le prouve en défendant M. Molé et la prérogative du roi contre la coalition de 1839. Cet épisode terminé, il demande qu'une oligarchie de trois cent mille électeurs cesse d'être la représentation légale d'une nation de trente-six millions d'âmes, et qu'une part plus considérable soit accordée dans les lois à la fraternité sociale. Dédaigné, il se sépare du parti ministériel : toutefois, par impatience d'ambition, il ne devient pas de constitutionnel factieux ; il avertit et ne menace pas. Il se tient éloigné des banquets agitateurs de la réforme et demeure en dehors de la coalition de 1847, renouvellement dans la presse et dans la rue de la coalition parlementaire de 1839. Il refuse de signer contre le dernier ministère de la monarchie de Juillet un acte d'accusation, véritable dérision du bon sens politique. Il préfère l'isolement à la pratique en commun des injustices d'une opposition systématique.

Il s'oublie cependant à son tour, le 22 février, dans l'une des assemblées de la coalition à laquelle il avait été exceptionnellement appelé. L'objet de la réunion était de décider si l'on se rendrait au banquet interdit de l'un des arrondissements de Paris. Les habiles excitent, puis au moment de l'action se dérobent ; dès qu'ils sontsûrs d'être dépassés, ils se montrent prudents : de cette manière ils ont par leurs alliés les bénéfices de la violence et par eux-mêmes les profits de la modération. Ces raffinements ne s'adaptaient pas au caractère martial de Lamartine , le péril le poussait en avant, et il allait au bout d'une situation. Aux orateurs qui conseillaient de respecter l'interdiction gouvernementale, il répondit : « C'est une reculade ; je n'ai pas donné le rendez-vous, eh bien, j'irai, n'eussé-je avec moi que mon ombre ! » La renonciation au banquet annoncé rendit vain cet emportement que plus tard il a condamné lui-même.

Y a-t-il beaucoup d'hommes de lutte qui puissent se targuer de n'avoir cédé jamais à l'entraînement, cette fatalité de la vie publique ? La tentation est d'autant plus dangereuse que les applaudissements se proportionnent à l'intensité de l'égarement, redoublent à mesure qu'il augmente, diminuent dès qu'il se rectifie, jusqu'à ce qu'ils se changent en outrages aussitôt qu'on revient au sang-froid et à la confession courageuse de la réalité. Le jour de l'erreur la plus répréhensible de Lamartine fut aussi celui de sa plus bruyante popularité. Il ne tarda pas à acquérir des droits à une admiration plus durable et mieux méritée par sa conduite pendant la révolution de février.

Quand il adhéra au gouvernement provisoire, le roi auquel il avait prêté serment avait abdiqué, l'hôtel de

ville était aux mains du peuple, le trône avait été brûlé aux Tuileries, les rues étaient couvertes de barricades, le palais Bourbon forcé, et, par la proposition de la régence de Mme la duchesse d'Orléans, les amis de la dynastie avaient détruit eux-mêmes leur légalité et perdu le droit de l'imposer à des ennemis, ou plutôt il y avait déjà plusieurs heures que le gouvernement s'était livré lui-même.

Depuis Charles Ier et Strafford l'usage est, dès que le peuple devient menaçant, de lui jeter des ministres pour l'apaiser. Ces capitulations ne servirent jamais qu'à ôter toute dignité à la chute. Néanmoins l'usage avait été suivi. Une cour affolée avait obtenu la démission d'un ministère décidé à la défense, et dont les actes s'étaient accomplis avec l'assentiment du parlement et le concours de la couronne. — C'est trop peu ! avaient répondu les opposants encouragés. Alors on leur avait jeté le roi, l'abdication. — Ce n'est point encore assez ! avaient crié les assaillants exaltés. Alors on leur avait jeté les institutions, plus de régence légale, une régence improvisée. — C'est trop tard ! avaient hurlé les irréconciliables, certains de tout renverser. Ces défaillances eurent des effets d'autant plus funestes qu'elles succédaient brusquement à une résistance hautaine. Lamartine en est-il coupable ? Bossuet nous l'a appris : « Les grandes mutations sont causées par la mollesse ou par la violence des princes. »

Avoir empêché les maux d'arriver à l'excès n'atténue pas la responsabilité des téméraires qui ont souhaité, préparé ou consommé une révolution, presque toujours elle-même l'excès des maux. Cela constitue un titre d'honneur aux vaillants qui, n'ayant ni appelé ni ourdi la subversion, se

sont efforcés de la rendre moins désastreuse. On ne saurait refuser ce titre d'honneur à Lamartine. « Je n'ai jamais, a-t-il dit, ni désiré ni tramé la grande révolution qui a éclaté sous nos pas en 1848 (1). »

Au pouvoir, le poëte devient un homme d'État. Sa parole crée une légalité volontaire, contient, éclaire, rend clémentes en les enchantant des foules déchaînées que les fous ou les pervers poussaient aux parodies lugubres. Son intrépidité dissipe les séditions de l'utopie, abat la bannière du sang, déjoue les complots des dictateurs sans mandat, ne permet pas qu'on opprime le peuple sous prétexte de corriger son éducation, ou qu'on abolisse sa souveraineté en vertu d'un prétendu droit de la république préexistant et indiscutable. Émerveillé de tant de prodiges, le pays le pousse au pouvoir par des élections nombreuses. Soit fidélité à des compagnons de tempête, soit prévoyance patriotique, il ne veut pas le prendre seul. L'opinion déçue soupçonne une faiblesse où il n'y a qu'une générosité, et elle se retire de lui : il ne recueille pas plus de 18,000 suffrages au scrutin présidentiel, et il n'est pas envoyé à l'Assemblée législative, même par son pays natal.

Les hommes d'État qui se dévouent à la justice se préparent une destinée à la fois éclatante et précaire, que les serviteurs des partis ne sauraient connaître : dans certaines crises, alors que l'imminence du péril crée l'unanimité du sentiment, ils surnagent au-dessus de tous, invoqués comme des sauveurs; mais le sentiment est fugitif et l'unanimité n'a

(1) *Discours*, t. VI, p. 225.

qu'une heure ; la passion ne tarde pas à éloigner les amis que la nécessité avait amenés, et, délaissé par ce reflux, celui qui naguère n'avait pas d'adversaires se trouve tout à coup sans défenseurs. Lamartine ne fut pas surpris de l'épreuve ; il ne s'était pas cru élevé par la faveur du public, il ne s'estima pas diminué par sa disgrâce.

Il semble plus facile de dédaigner le pouvoir que de ne pas le regretter, si l'on considère les dénigrements et les intrigues dont la plupart des politiques tombés enveloppent leurs successeurs : l'ancien membre du gouvernement provisoire n'est prodigue que de son assistance. Il convie à se réunir, sous l'abri d'une république modérée, des partis assez forts pour empêcher la prédominance de leurs rivaux, trop faibles pour assurer leur propre domination. Il s'acharne d'autant plus à cette tentative de rapprochement que, hors du pouvoir, au fond de l'impopularité, il ne peut être soupçonné d'édifier le sophisme de son intérêt personnel. Efforts inutiles ! sa sagesse se perd au milieu des clameurs, et il échoue. Mais qui n'a pas échoué depuis 89? Qui n'a pas été précipité de son espérance? Le ministre glorieux dont cette compagnie aime à se souvenir, le cardinal de Richelieu, pensait « qu'il ne faut pas juger la sagesse du conseil par le bonheur ou le malheur de l'événement ». Le malheur de l'événement en cette circonstance fut que le républicain conservateur, à la fin de sa carrière, se trouva placé comme l'avait été le légitimiste libéral au début, entre la provocation d'une assemblée et un coup d'État du pouvoir. Il ne participa à aucune des deux entreprises, et, après le succès, il ne ratifia pas plus l'acte de force du pouvoir qu'il n'avait ratifié autrefois l'acte d'agression du

parlement. Décidé à s'éloigner de l'empire, mais ne voulant pas se rapprocher de ses ennemis; affligé, mais ne s'étonnant pas outre mesure que, placé entre une épée et une anarchie, le suffrage universel ait préféré l'épée; adversaire constant des coalitions de haine ou d'ambition; trop pénétré de la nécessité d'un ordre quelconque pour ébranler un régime d'ordre supportable; à un âge où, n'ayant pas encore perdu la force et ayant acquis l'expérience, il eût été un chef d'autant plus précieux que les épreuves subies l'auraient préservé des surprises de l'inconnu, comme Dante, comme Milton, comme Chateaubriand, il se retira avec ses blessures dans la solitude du travail littéraire.

Pourtant, le calme revenu, dans ses admirables *Entretiens* il ne s'interdit pas les digressions politiques, et en plus d'une occasion il se montre juste envers le Souverain à l'avénement duquel il s'était opposé. Il n'avait pas contribué à l'apothéose de Napoléon Ier. Bien qu'il eût appelé ce génie épique la plus vaste création de Dieu, il s'était mépris sur le caractère de l'œuvre napoléonienne. La dictature nationale qui avait sauvé la Révolution de l'excès et de la réaction, imposé l'ordre à une démocratie fanatique d'anarchie, l'égalité à une aristocratie fanatique de priviléges, lui avait semblé « un recrépissage par la gloire des siècles usés ». Inaccessible toutefois aux aveuglements volontaires, il n'avait pas poursuivi de ses préventions le prince héritier du nom et du pouvoir de Napoléon. Plus d'une fois, il considéra ses actes comme des fautes, sans qu'il se laissât cependant entraîner à méconnaître la valeur générale de cette haute personnalité. « Après une conversation suivie de beaucoup d'autres dans des circonstances

graves, écrit-il dans ses Mémoires politiques, je reconnus l'homme d'État le plus fort et le plus sérieux de tous ceux, sans aucune exception, que j'eusse connus dans ma longue vie parmi les hommes d'État (1). » S'il l'avait approché davantage, s'il avait éprouvé son grand cœur, son esprit formé de charme et de justesse, la douceur de sa majesté paisible ; s'il était devenu le confident de ses pensées uniquement tournées au bien public et au soulagement de ceux qui souffrent; s'il avait été le témoin de la loyauté avec laquelle il a fondé et mis en pratique les institutions les plus libres que notre pays ait encore connues; s'il l'avait contemplé modeste pendant la prospérité, auguste après l'infortune, il aurait fait mieux que lui rendre justice, il l'eût aimé.

Soutiendrai-je que cette carrière brillante et traversée ait été exempte de transformations? Votre illustre confrère me défendrait de le louer ainsi, car, à une époque où les événements donnent tant de leçons, il n'a pas mis sa vertu à ne pas les entendre ; il n'a pas commis l'inconséquence de conseiller le progrès aux sociétés et l'immobilité de la borne aux individus ; se conformer à la vérité aussitôt qu'on la découvre lui a paru plus méritoire que de rester conforme à soi-même par calcul ou par infirmité d'esprit. Seulement, comme il était porté d'instinct vers le vrai et que les préoccupations personnelles ne l'en éloignaient pas, ses idées essentielles n'ont pas varié, et la majeure partie de sa vie s'est écoulée avec unité entre deux doctrines permanentes : la première, que la constitution d'un gouverne-

(1) *Mémoires politiques*, t. IV, p. 61.

ment stable est le chef-d'œuvre de l'humanité et le problème urgent de notre société ; la seconde, que ce gouvernement peut être, suivant l'à-propos des circonstances, république ou monarchie, pourvu qu'il ait la passion du bien-être matériel et moral des masses et que, soit république, soit monarchie, il naisse de la volonté souveraine et libre de la nation. Le poids du nombre peut seul écraser les partis.

En dehors d'une période de pouvoir trop tôt terminée, l'homme d'État n'a manifesté ses opinions que par la parole ou par la plume, et c'est en qualité d'orateur et d'historien qu'il a surtout exercé de l'influence sur ses contemporains.

Lamartine orateur était grave plus qu'ému, solennel plus que pathétique ; ses pensées étaient plus animées que son action un peu uniforme ; il ne maniait pas le glaive à deux tranchants, et, argumentant peu, il saisissait moins par la méthode et la vigueur des déductions que par le bonheur des images, la nouveauté et la largeur des aperçus, les intuitions prophétiques, les coups d'aile vers l'avenir, la profondeur saisissante des maximes, devenues aussitôt des proverbes ou des mots de ralliement. Par-dessus tout il possédait la qualité supérieure de l'éloquence, il était improvisateur.

Dès qu'il a dominé la crainte pleine de tourments contre laquelle aucun exercice n'aguerrit, l'improvisateur éprouve un double mouvement simultané et en apparence contradictoire : il s'identifie avec son auditoire et il s'en isole ; il devient sensible à ses moindres palpitations, et il cesse de l'apercevoir, ou plutôt il le transforme en un être abstrait, différent de chacun des auditeurs, ayant cependant un

aspect individuel; il oublie le lieu, le moment, le péril, et il s'abandonne; son langage, en restant choisi, prend la familiarité d'une conversation intime, et sans les chercher il rencontre, suivant sa nature, les cris pathétiques, les comparaisons originales, les argumentations irrésistibles, ou il parvient à la radieuse sérénité de la raison pure; l'auditeur s'émeut, et il le manifeste par l'intensité redoublée de son attention; l'émotion de celui qui écoute accroît les facultés de celui qui parle, communique à sa pensée une allure plus vigoureuse, donne à son langage des formes plus saisissantes, soutient son ardeur quand elle se ralentit, ranime son inspiration lorsqu'elle s'épuise. On peut agir sur les hommes réunis par des arrangements de phrases médités, par de pures symphonies de paroles, ou par la disposition dialectique des arguments, ou par la lucidité et la finesse des expositions : on ne les remue, on ne leur verse ces enivrements de l'éloquence, comparables à ceux de la poésie et non inférieurs à ceux de la musique, on n'est l'orateur, que si l'on a reçu ce don des inspirations subites qu'aucune rhétorique n'enseigne et dont on est d'autant plus responsable qu'il est une faveur gratuite. Lamartine était parmi les favorisés : alors que les souffles puissants l'ébranlaient, il ne devenait ni plus dialecticien, ni plus méthodique; il s'élevait plus haut, il donnait à son langage des proportions grandioses; il était *os magna sonaturum,* la bouche prédestinée à exprimer avec accent les grandes pensées; sur un fond vaste se succédaient des éclairs si répétés, si éclatants, si prolongés, qu'on n'apercevait plus l'intervalle d'obscurité laissé entre chacun d'eux!

Un consentement unanime a consacré le renom de l'orateur, l'historien au contraire a été contesté ; ses récits ont été argués d'inexactitude, surtout dans sa célèbre *Histoire des Girondins*. Tacite a dit : *Maxima quæque ambigua sunt,* les faits les plus considérables demeurent incertains ; Thucydide avait manifesté la même incrédulité. Il est difficile à quiconque lit le récit d'événements auxquels il a assisté de ne pas partager ce scepticisme. Toute histoire tient plus ou moins du roman ; celle des Girondins ne diffère pas sous ce rapport des productions réputées exactes, et elle a le mérite d'être un poëme merveilleux, un des modèles les plus parfaits de l'art de raconter et d'écrire ; elle révèle un prosateur aussi éminent que le versificateur. Le style est élégant et soutenu, d'un tour clair et ferme quoique nombreux, d'un mouvement aisé, rapide et continu, obtenant ses effets de la justesse des pensées ou des sentiments, non de l'enflure ou de la recherche des expressions ; il est chaste, *casta eloquia Domini;* l'image y circule et ne s'y étale pas, semblable à ces dessins mêlés au tissu même qui ornent sans surcharger ; tantôt il se resserre autour de l'idée, la frappe en médaille, ou lui donne la véhémence du parler ramassé ; tantôt, avec cette négligence qui est la souplesse de la force et cette abondance qui en est la grâce, il se déploie, s'allonge et présente une agréable succession de périodes bien coulantes.

Chaque maître a accru notre prose d'une aptitude nouvelle, qui, depuis, lui est restée propre. Après Pascal elle devient forte, d'une passion concentrée, surtout vraie ; Bossuet lui apporte l'éloquence dialectique, le lyrisme, le vol altier ; Mme de Sévigné, le naturel et la grâce ; la

Bruyère, la savante variété des tours: Voltaire dénoue ses draperies sacerdotales et la met à pied; Jean-Jacques Rousseau l'y laisse, mais l'anime d'une flamme inconnue, serre sa trame et l'achemine à la poésie; Chateaubriand la retrempe, la colore et la dispose toute en relief; Lamartine lui donne le flot intarissable et l'ampleur mélodieuse. Les *Provinciales* nous avaient rendu un Démosthène, il nous laisse un Cicéron.

On a reproché au livre des Girondins d'avoir doré la guillotine : en réalité il l'a déshonorée. Si les principes honnêtes de la révolution y sont loués, les crimes sont inexorablement flétris, les victimes idéalisées, les supplices décrits avec un pathétique réprobateur, et, à la fin du récit, loin d'être converti à 93, le lecteur trouve que Brumaire se fait bien attendre. Quant aux erreurs ou aux sophismes qui déparent quelques parties de cette entraînante composition, aucun critique ne les a blâmés aussi fermement que l'auteur lui-même. Écoutez-le :

« J'ai été téméraire et malheureux dans le regard jeté sur l'intérieur de la jeune reine. Rien n'autorise à lui imputer un tort de conduite dans ses devoirs d'épouse, de mère, d'amie (1). »

« Le mot d'homme-principe qui s'applique à Robespierre est un scandale de mot, une qualification à double interprétation capable de fausser l'esprit de la jeunesse sur ce Marius civil, sur ce proscripteur bourreau de la révolution. Je m'en repens et je l'efface (2). »

---

(1) Critique de l'*Histoire des Girondins*. Œuvres complètes, tome XV.
(2) *Ib.*

« Tout est juste dans mon jugement sur le crime de la république à l'égard de Louis XVI. Une seule phrase m'y blesse (il y eut une puissance sinistre dans cet échafaud), concession menteuse à cette école historique de la révolution qui a attribué un bon effet à une détestable cause, et qui prétend que la Terreur a sauvé la patrie. Honte sur moi pour cette complaisanee (1) ! »

« J'ai été indigné contre moi-même, en relisant ce matin la dernière page lyrique des Girondins (sur l'ensemble de la révolution), et je conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes, comme je la déchire devant Dieu et devant la postérité (2). »

En présence de ces magnanimes aveux, comment insister, si ce n'est pour admirer le caractère à la hauteur de l'esprit? C'est, en effet, un des traits distinctifs de Lamartine : en lui l'homme proprement dit est égal au poëte, au chef d'État, à l'orateur, à l'historien.

Son âme était bonne, candide, forte, pleine en tous les sens, à la marque véritablement divine, comparable à un feu qui « brûle et qui parfume ce qu'on jette pour le ternir ». On se repent toujours d'avoir dit du mal de quelqu'un, lui ai-je entendu répéter. « La passion du bien, écrit-il à un ami, quand elle est dépourvue de cette douceur et charité divine, nous fait mal comme une passion du mal (3). » Aussi, à l'exception de ceux qui l'ont outragé, nul, dans ce pays où il occupa tant de place, n'a le droit d'associer à sa mémoire

(1) Critique de l'*Histoire des Girondins*. Œuvres complètes, tome XV.

(2) *Ib.*

(3) Tome IV, page 458 de la *Correspondance* pleine d'intérêt que publie en ce moment Mme Valentine de Lamartine.

un souvenir pénible. Vaincu, il n'a pas vengé sa défaite par le fiel des propos; vainqueur, il n'a pas abaissé sa victoire par des insultes sans péril. Ces miséricordes de sa conduite étaient d'autant plus charmantes qu'elles s'alliaient à la fierté et qu'il n'aimait pas à descendre même pour monter. Il dédaigna l'ironie, que la finesse de son esprit lui eût rendue aisée; le rire, qu'il ne confondait pas avec le comique, habituellement sérieux, lui paraissait la dernière de nos facultés. Sa sensibilité était très-vive, non déréglée toutefois, ni évaporée en fade sentimentalité, mais contenue et fortifiée par le jugement, nullement exclusive de l'aplomb et du lest moral qui maintiennent debout au milieu du roulis des choses. L'inquiétude du monde invisible le troubla parfois jusqu'au désespoir, il ne s'emporta cependant pas au point d'apostropher par d'arrogantes interrogations Celui qui est, et l'orage se dissipa toujours, laissant tout au plus derrière lui cette mélancolie, ombre projetée d'en haut sur nos jours périssables, qui, sans exclure la complaisance aux mirages heureux, s'y mêle par intervalle et les tempère. Si je devais le définir d'un mot, je dirais qu'il était un mélange accompli de grâce et de noblesse, de sensibilité et de bon sens; l'imagination, malgré sa richesse, ne viendrait qu'après.

Ses premières années avaient été difficiles, les dernières furent amères. Mais à quoi bon les rappeler? à quoi bon rappeler à l'âge du repos le labeur incessant pour le pain et non pour la gloire, les amis plus rares, le seuil franchi moins souvent, la demeure autrefois si animée devenue froide? Je préfère donner un souvenir reconnaissant à la fille d'adoption qui, lueur bénie, a veillé jusqu'à la fin

auprès du grand homme malheureux. Sans le dévouement d'une nièce chérie, a-t-il écrit, je serais seul. Plus d'une fois il a renouvelé les confidences de sa détresse. On le lui a durement reproché. Quelle inconséquence! Aurait-il été un poëte lyrique s'il avait pu retenir muet dans sa poitrine le tumulte de ses émotions? Lui a-t-on reproché le *Lac,* le *Crucifix,* le *Premier Regret, Novissima verba?* et pourtant c'étaient aussi des plaintes. Les Psaumes de David, cet idéal du lyrisme, ne se composent-ils pas surtout de confidences personnelles? Et ce chant extraordinaire que chacun de nous a répété sur sa propre douleur ne fut-il pas d'abord l'explosion d'un déchirement individuel, explosion d'un pathétique tellement expressif que, n'ayant, ni auparavant ni depuis, rien entendu de comparable, l'Église en a fait la lamentation liturgique des adieux suprêmes?

Vers la fin il se renferma dans un mutisme presque complet. On eût dit qu'ayant lui-même délié son âme, il attendait en spectateur silencieux qu'elle prît son vol. Seulement, de même que les sommets des hautes montagnes restent illuminés alors qu'à leurs pieds les plaines et les vallées sont déjà obscures, tandis que l'éclat dont le monde l'avait revêtu s'était éteint, son génie brillait toujours : il a duré autant que lui. A la fin tout s'éteignit, et pour le repos on le remena dans la terre natale.

Il avait dit à la cloche de Saint-Point :

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon!
Mais prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison!

La cloche n'a pas pris sa voix de fête, elle a fait entendre les sanglots de l'airain, et les paysans, descendus en foule des coteaux couverts de neige, ont répondu par leurs sanglots, et le prêtre n'a pu prononcer ses prières que d'une voix entrecoupée. C'était l'homme, le bienfaiteur, l'ami, que pleurait cette multitude. Vos regrets se sont adressés au poëte, au chef d'État, à l'orateur, à l'historien. Les esprits emportés assaillent sans scrupule les génies, dont le prestige inquiète leurs ambitions. Vous, Messieurs, placés par la hauteur de vos pensées au-dessus des vulgaires erreurs; peu jaloux de donner à l'étranger qui écoute le droit de condamner l'ensemble de notre existence nationale par le rapprochement de nos calomnies réciproques; convaincus que la ferveur de l'admiration relève un peuple plus que la colère des ressentiments, vous vénérez sans distinction d'origine et de parti tous ceux qui ont été la joie de la patrie, sa parure, le témoignage de sa fécondité, tous ceux qui, en s'illustrant, ont illustré son nom. Ils sont nombreux dans notre passé, les grands morts que vous honorez d'un pareil culte, mais aucun d'eux n'a mérité votre hommage mieux que Lamartine, car aucun d'eux n'a mieux montré les splendeurs que peut déployer l'intelligence humaine lorsque, affranchie des convoitises égoïstes, assouplie par l'étude, étendue par la réflexion, purifiée par la bonté, elle a obtenu de recevoir quelques clartés de la Lumière infinie!

RÉPONSE

DE

M. ÉMILE AUGIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS

DE

M. ÉMILE OLLIVIER

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 5 MARS 1874.

Monsieur,

Par quelle fantaisie le hasard pour vous répondre a-t-il désigné, dans une compagnie où l'on compte tant d'hommes d'État éminents, un des rares Français qui n'aiment pas la politique? C'est sans doute une infirmité de mon esprit; mais plus j'avance en âge, plus je suis tenté de la mettre au nombre des sciences inexactes, entre l'alchimie et l'astrologie judiciaire. Les événements ont tant de fois déjoué ses calculs les plus spécieux, ils ont si brutalement convaincu d'erreur ses principes les plus opposés, qu'on n'en est plus à se demander où est la vérité, mais s'il y a une vérité.

On raconte qu'une Minerve antique fut retrouvée pièce

à pièce par des fouilles successives sur un espace de terrain considérable. Chacun des heureux inventeurs fit achever par un statuaire de son pays chaque tronçon découvert, en sorte qu'on eut dix statues médiocres, enchâssant chacune un morceau du chef-d'œuvre ainsi condamné à la dispersion définitive.

Ne serait-ce pas un peu l'histoire de la vérité ? Chaque parti en possède un morceau autour duquel il a modelé tout un système ; chaque parti adore son œuvre et déteste celle du voisin ; on se hait, on se méprise, on se bat pour ou contre un fragment de vérité, quand il serait si simple de rassembler les membres épars de la déesse et de la reconstituer sur son piédestal !

Mais cela ne se pourrait faire sans briser les idoles, plus chères à l'homme que les dieux ; il faudrait qu'un miracle rétablît en ce monde le désintéressement et surtout la sincérité.

La sincérité ! Je trouve que les moralistes ne lui assignent pas son rang légitime parmi les vertus : elle devrait être la première, car elle est la condition essentielle de toutes les autres. Aussi l'estime publique ne va-t-elle jamais à ceux chez qui elle ne la voit pas, et ne se retire-t-elle jamais de ceux chez qui elle la voit.

Vous êtes sincère, Monsieur. Vous l'êtes à ce point que vos ennemis eux-mêmes le reconnaissent. Ils se dédommagent en vous traitant de naïf : belle injure dont vous ne vous fâchez pas. Vous vous êtes peint vous-même dans un livre où la bonne foi éclate à chaque mot, où l'élévation du style, des idées et des sentiments, vous défend mieux contre la calomnie que toutes les démonstrations sur faits et

articles. Cette apologie est un de ces portraits si vivants que la ressemblance frappe même ceux qui ne connaissent pas le modèle. Est-ce le portrait d'un homme d'État? Je ne m'entends guère à ces matières : mais, à coup sûr, c'est le portrait d'un homme de bien. Vous n'avez rien de commun avec ces entrepreneurs de politique qui ne sont pas les serviteurs de leur cause, qui en sont les propriétaires; qui n'acceptent pas pour elle les services de leurs adversaires de peur de se voir dépossédés; qui combattent les concessions d'un gouvernement plus aigrement que ses résistances, parce que celles-ci grandissent leur rôle et que celles-là le diminuent; en un mot, vous n'avez pas été un homme de parti. Les événements ont pu vous donner des démentis, vous ne vous en êtes jamais donné à vous-même; vos variations apparentes ont toujours poursuivi le même but, comme les fleuves dont les sinuosités, plus logiques que la ligne droite, cherchent toutes la pente qui conduit à la mer.

Votre apprentissage de la vie publique avait été rude. En 1848 (vous aviez alors vingt-deux ans), nommé commissaire de la République dans les Bouches-du-Rhône, vous vous êtes trouvé aux prises avec les journées de juin à Marseille. Votre jeune énergie s'est montrée à la hauteur de la crise. Vous avez même courageusement payé de votre personne : surpris par une bande d'insurgés, seul contre leurs fureurs bestiales, résolu à la mort plutôt qu'à de lâches concessions, vous ne dûtes la vie, comme Androclès, qu'à l'intervention d'un de ces fauves, à qui vous aviez jadis retiré une épine du pied.

Comme vous n'aviez pas tremblé sous les couteaux,

vous n'avez pas éprouvé après la victoire le besoin des représailles de la peur; vous vous êtes opposé aux violences de la réaction comme vous aviez fait à celles de l'émeute. Mais cette attitude, vous le dites vous-même, « ne vous réconcilia pas avec les vaincus et elle vous aliéna les vainqueurs. Tel a toujours été le sort de ceux qui restent modérés au milieu des discordes civiles. » Vous l'apprîtes alors; la leçon ne vous a pas profité, et je vous en félicite. Membre de l'opposition, c'est toujours dans la modération que vous avez cherché votre force, je ne veux pas dire votre originalité. Tous les hommes d'État dignes de ce nom ont dédaigné la popularité, sachant trop bien par quels défauts souvent on gagne ses faveurs et par quels mérites on les perd. Mais ce dédain est ordinairement un fruit de l'âge mûr : vous, Monsieur, vous avez eu la rare fortune à votre début de pouvoir juger la courtisane à sa juste valeur, et vous avez pris la résolution « de ne jamais rien lui sacrifier de votre conscience ». Cette résolution, vous l'avez tenue, non sans un soupir parfois, « car enfin, moi aussi, vous écriez-vous quelque part, moi aussi, j'aime à être aimé! » Mais vous étiez soutenu par une ambition plus noble et, tranchons le mot, plus orgueilleuse. Ne vous défendez pas du péché d'orgueil, Monsieur! c'est la vertu des ambitieux. C'est lui qui les sauve des mesquineries de la vanité ou des basses convoitises; c'est lui qui les hausse jusqu'au désintéressement, et leur inspire des desseins dont l'élévation amnistie même l'insuccès.

Votre dessein, à vous, était la solution du grand problème qui travaille la France depuis quatre-vingts ans : la conciliation de l'ordre et de la liberté.

Je me suis souvent demandé d'où pouvait provenir le furieux antagonisme de ces deux mots, qui m'ont toujours paru désigner les deux mains de la statue. Elles ne peuvent rien l'une sans l'autre : pourquoi donc la droite passe-t-elle son temps à menacer la gauche, et la gauche à menacer la droite? A écouter la querelle, il semble que les deux partis parlent deux langues différentes, que leur interminable dispute sort toute chaude de la tour de Babel, et qu'il suffirait d'un dictionnaire pour y mettre fin. Car, au fond, l'ordre étant la part de souveraineté que la nation délègue au chef de l'État, et la liberté la part qu'elle s'en réserve à elle-même, il n'y a là qu'une question de mesure et non de principes, qui ne devrait prêter ni aux déclamations ni aux fureurs, et qui, dans le seul pays où elle soit comprise, se traite de gré à gré, sur un sac de laine.

Chez nous, par malheur, ces deux mots mal définis sont insensiblement devenus synonymes de deux formes de gouvernement inconciliables, ce qui a achevé d'embrouiller la question ; en sorte que l'ordre semble aussi incompatible avec la forme républicaine que la liberté avec la forme monarchique.

Honneur aux hommes de bonne volonté qui ont tenté de prouver le contraire, — sous une forme ou sous l'autre, peu importe, car au fond la tentative est la même. Vous, Monsieur, vous l'avez essayé sous les deux espèces, en 48 et en 63 ; et c'est là ce qui constitue l'unité de votre vie publique. Mais le rôle de médiateur est celui qui demande le plus de courage et d'abnégation, car il nous expose aux coups des deux côtés. Si votre expérience de Marseille vous avait laissé le moindre doute sur ce point, celle de Pa-

ris l'aurait dissipé. Vous fûtes en butte aux accusations les plus envenimées ; peu s'en fallut qu'on ne criât *la grande trahison d'Ollivier*, comme on avait crié jadis *la grande trahison de Mirabeau*. Aussi bien c'était sa politique que vous repreniez ; s'il avait vécu, l'isolement se serait produit autour de lui comme il se produisit autour de vous.

Vous l'avez supporté vaillamment. « Ne soyez jamais que du parti de votre propre pensée, vous avait dit un jour Lamartine ; laissez crier : vous êtes à l'endroit du chemin par où il faut que tout le monde passe ; on vous rejoindra. »

Cette période d'isolement fut la plus brillante de votre carrière oratoire. Le *væ solis* ne s'applique pas aux chercheurs de vérité ; je crois même que la fière déesse ne se montre qu'aux solitaires. Jamais votre éloquence, débarrassée des entraves de parti, n'eut un essor plus libre, une plus large envergure. Vous disiez la vérité à la France et leurs vérités aux sectaires, avec une hauteur de vues, une chaleur de bon sens, une énergie de franchise qu'on ne trouve pas chez tous les maîtres. Vous venez de nous faire entendre une curieuse étude des phénomènes de l'improvisation ; personne n'était plus en état que vous de les décrire, car personne n'est plus improvisateur que vous, dans le meilleur sens du mot : plus vous êtes pris à l'improviste, plus vous obtenez de vos facultés. Vous avez même l'excès de cette organisation spéciale ; de votre propre aveu, « vous êtes sujet à des ivresses oratoires qui, en augmentant la lucidité de votre esprit, lui enlèvent toute possibilité de retenir ses pensées », témoin le remarquable discours où, déchirant, prématurément et malgré vous, les voiles qui enveloppaient encore votre conception politique, vous dé-

couvriez, dès 1860, la voie où vous deviez entrer résolûment et persévérer jusqu'au bout.

Plus heureux que Mirabeau, vous avez rencontré chez le souverain un esprit assez libre et assez libéral pour essayer avec vous cette généreuse tentative.

Vous venez de nous présenter un noble et véridique portrait de Napoléon III. Le dernier trait résume cette figure mystérieuse et lui restitue sa physionomie particulière : tous ceux, en effet, qui ont eu l'honneur d'approcher l'empereur, l'ont aimé et restent fidèles à sa mémoire. Mais ceci ne touche qu'à l'homme privé ; la qualité maîtresse de l'homme d'État était une sage lenteur qui ressemblait parfois à de l'immobilité. Vous l'avez dit dans un de vos plus beaux discours : « Les nouveautés ne doivent pas être facilement accueillies ; il faut les obliger à un stage. Quand une opinion ne sait pas attendre, elle ne mérite pas d'être prise en considération. Le souverain qui cède trop tôt a tort, parce qu'il accorde à une agitation superficielle ce qui ne doit être concédé qu'à un mouvement profond. »

Ce mouvement profond existait lorsque l'empereur vous appela au ministère. Les craintifs rassurés et peut-être lassés par dix-sept années d'un ordre sans mélange, les sages croyant le sol assez battu pour soutenir les piétinements de la liberté, tous souhaitaient une modification du système impérial. Aussi votre avénement fut-il salué par un immense espoir ; les anciens partis désarmèrent, et l'Académie elle-même, qui s'était jusque-là tenue dans une froide réserve envers le régime autoritaire, qui avait gardé le culte des libertés, sinon de la liberté (encore un mot qui n'a pas le même sens au singulier qu'au pluriel), l'Académie

voulut s'associer au mouvement de l'opinion publique, et les suffrages qu'elle vous donna furent son applaudissement au souverain.

Ce n'est pas à dire, Monsieur, que votre élection n'ait été qu'une manifestation de circonstance. L'éloquence politique a toujours occupé à l'Académie autant de place que dans le pays ; ses représentants les plus illustres ont siégé ou siégent encore dans cette enceinte ; et à ce titre vous nous apparteniez de droit.

Vous avez énuméré ailleurs ce que vous appelez les qualités classiques de l'orateur homme d'État : « C'est, dites-vous, l'étendue des connaissances générales, le sentiment littéraire, la richesse de l'imagination, l'urbanité élégante et délicate que donne une sérieuse culture intérieure, et enfin l'élévation qui naît d'une conviction forte. »

J'en suis bien fâché pour votre modestie ; mais il semble que vous avez tracé ce portrait devant votre miroir. Je n'y ajouterai qu'un trait : c'est le goût des arts qui n'est pas pour gâter rien, et que vous partagez avez l'un de vos plus illustres maîtres. Vous avez écrit sur Michel-Ange et Raphaël un livre dont je regrette de ne pouvoir parler ici : il est postérieur à votre élection, et ma tâche finit au moment où l'Académie vous a ouvert ses portes. A partir de ce jour-là, je n'ai plus droit sur vous, et mon éloge s'arrête.

Mais j'en ai assez dit pour que personne ne soit tenté de vous prendre au mot quand vous affirmez que la place de votre immortel prédécesseur reste vide dans nos rangs. Il y a même une haute raison de convenance dans le choix que l'Académie a fait de vous pour lui succéder. Elle ne pouvait songer à remplacer le poëte par un de ses pairs, le

seul poëte qui l'ait égalé parmi les vivants nous appartenant déjà depuis longtemps : elle a voulu du moins remplacer l'orateur par un orateur de la même famille, et le discours que nous venons d'entendre prouve qu'elle ne s'est pas trompée. Vous avez parlé de Lamartine avec une admiration émue, avec une piété qui suffiraient à révéler la parenté de vos esprits. Je ne fais qu'un reproche à ce magnifique éloge, c'est qu'il ne me laisse rien à dire. J'en suis à moitié consolé par le plaisir que j'ai eu d'entendre mes propres sentiments si éloquemment exprimés.

Vous aviez pour lui la ferveur d'un ami, la vénération d'un disciple; vous vous l'étiez proposé pour exemple, moins par un choix volontaire que par une affinité naturelle. Vous étiez comme lui, il était comme vous, de ceux pour qui « l'avenir est aux magnanimes et non aux violents, aux miséricordieux et non aux impitoyables, à ceux qui ayant souffert ne feront pas souffrir, à ceux qui ayant été rejetés ne rejetteront pas les autres ».

Ces belles paroles sont de vous; elles pourraient être de lui. Il estimait comme vous que sa place était en dehors et au-dessus des partis. Un de ses amis lui demandant lors de sa première élection de quel côté il siégerait à la chambre : « Au plafond, » répondit-il. C'est là en effet que ses collègues le reléguèrent. Ils se refusaient à voir en lui autre chose qu'une lyre sonore; ils écoutaient avec une complaisance dédaigneuse cette fière éloquence qui ne se prêtait qu'aux questions éternelles et leur abandonnait les détails de la pratique quotidienne. Ils ne se doutaient pas que cette voix d'en haut retentissait dans le pays tout entier, que le poëte devenait de jour en jour l'orateur de l'avenir,

et qu'à l'heure du péril ce serait entre ses bras que la France éperdue se réfugierait, ne connaissant plus que lui.

Lamartine avait involontairement contribué à cette révolution par son *Histoire des Girondins ;* il la caractérisa d'un mot cruel et injuste. Non, ce ne fut pas la révolution du mépris ! Le pays ne la demandait pas, il n'y songeait pas, il y songeait si peu... qu'elle a réussi. Ce fut la révolution de la sécurité. Pour être énergique, le grand parti de l'ordre a besoin d'avoir peur : dès qu'il se croit en sûreté, il s'abandonne, il se débande, il se mêle à l'ennemi, qui par désœuvrement, qui par humeur frondeuse, qui pour faire le bon compagnon ; il s'amuse des charivaris que les autres donnent au gouvernement de son choix ; il y prend part au besoin ; quel danger est-ce là? Les trompettes n'ont rien renversé depuis Jéricho ! Il est esprit fort, il ne croit plus aux revenants, le spectre rouge le fait bien rire ; s'il faut une leçon au pouvoir, il la lui donnera ; il ira même jusqu'à la petite guerre... et c'est alors que les autres glissent des balles dans leurs fusils ! Je me rappelle encore la stupéfaction de la garde nationale en 48 quand, après avoir désorganisé la défense aux cris de : Vive la réforme ! elle entendit tout à coup crier derrière elle : Vive la République ! Elle ressemblait fort au bûcheron qui a coupé par mégarde la branche sur laquelle il était à cheval, et qui tombe avec elle, aussi étonné que meurtri de sa chute.

Ces bonnes gens étaient pourtant des hommes pratiques ; ils envoyaient des hommes pratiques à la chambre, et quand Lamartine se mêlait de politique, ils lui auraient volontiers crié : A ta lyre, poëte ! — Ils changèrent d'avis le jour où ils le virent sur les marches de l'hôtel de ville en face du

drapeau rouge, opposant sa poitrine aux baïonnettes, et disant à l'élément déchaîné : Tu n'iras pas plus loin. — Ce ne fut qu'un jour; mais combien y a-t-il d'existences, je dis des plus illustres, qui comptent une pareille journée? Ni le génie ne suffit à la donner, ni l'intrépidité, ni la grandeur d'âme ; il y faut encore le destin; il y faut, comme Lamartine l'a dit à la place même où vous êtes, il y faut « une de ces rares époques où la société dissoute n'est plus rien, où l'homme est tout : époques funestes au monde, glorieuses à l'individu, temps d'orages qui fortifient le caractère s'il n'en est pas brisé; tempêtes civiles qui élèvent l'homme si elles ne l'engloutissent pas! »

Quand un homme a eu comme Lamartine l'honneur d'être un jour l'âme de son pays, il peut mourir : son nom est inscrit en lettres d'or dans l'histoire ; et souhaitons-lui de mourir sans attendre le lendemain, car le lendemain c'est l'ingratitude et l'oubli. Les nations sont trop souvent ingrates envers leurs bienfaiteurs..., elles le sont toujours. C'est la règle, c'est peut-être la loi. Peut-être les peuples sont-ils ingrats par la même raison que les enfants, ces divins égoïstes qui ne sont reconnaissants de rien parce que tout leur est dû. La reconnaissance est une vertu de l'âge qui n'a plus droit à la protection, n'en ayant plus besoin; mais les peuples n'arrivent jamais à cet âge-là. Aussi ne faut-il ni s'étonner ni se plaindre si leur amour ne survit pas au bienfait et passe tout entier du sauveur de la veille à celui du lendemain.

Je ne sais si Lamartine s'en étonna; du moins il ne s'en plaignit guère. La résignation lui était d'ailleurs plus facile qu'à un autre ; pour se consoler de l'ingratitude des hom-

mes, n'avait-il pas à son foyer le pieux dévouement d'une Antigone? Pour se consoler de sa popularité perdue, n'avait-il pas sa gloire impérissable?

Si les nations n'ont pas de mémoire pour l'homme d'État, elles en ont pour le poëte, parce que son œuvre est un bienfait permanent; et quel bienfait! Dans cette lutte de l'âme et de la bête, qui en somme est toute la vie humaine, tandis que la bête est servie par mille appétits voraces, à toute heure sollicités et satisfaits, tandis que tout en ce bas monde conspire à la développer outre mesure, à l'épaissir autour de l'âme sa prisonnière, le poëte seul éveille et réchauffe celle-ci dans sa prison de chair; il la retrempe incessamment aux sources vives de la tendresse et de l'enthousiasme; il la maintient à l'état de révolte contre son geôlier stupide, et fortifie ses ailes pour le jour de l'évasion.

Quel poëte jamais fut plus fidèle que Lamartine à cette mission presque religieuse? Quel autre a eu plus d'empire sur les âmes? Son vers a les puissances mystérieuses de la musique; comme elle, il ravit l'auditeur à lui-même et le transporte subitement dans les régions pures de l'idéal. La poésie chez lui n'était pas un art; elle était son essence même :

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel :
Le ruisseau n'apprend pas à couler sur sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

Cette belle strophe définit le poëte tout entier sous le triple aspect de son génie. Écoutez plutôt ces vers murmurés au rivage d'Ischia :

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs;
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Quelle langueur amoureuse! quelle limpidité! Jamais ruisseau endormi sur ses pentes exhala-t-il une plainte aussi mélodieuse? — Et ces vers qu'on dirait tirés de l'Anthologie grecque :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir!

N'est-ce pas là un pur rayon de miel de l'Hymette? En lisant ces vers adorables, on se rappelle involontairement cette épitaphe de Méléagre pour une jeune fille :

« O terre, sois-lui légère : elle a si peu pesé sur toi! »

Après ce vol d'abeille, voulez-vous les grands coups d'aile?

Bossuet — un aigle aussi celui-là! — a dit dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre :

« Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus; les bras lui

ont manqué plus tôt que l'ardeur d'embrasser la croix ; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres le bienheureux signe de notre rédemption. »

C'est beau! mais Lamartine s'est élevé plus haut encore dans sa pièce du crucifix :

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier soufffe et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

. . . . . .

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour!

En écrivant ces stances admirables, Lamartine se souvenait-il de Bossuet? Pas plus que de Tibulle, dont il semble avoir paraphrasé deux vers délicieux :

Te spectem, suprema mihi cum venerit hora;
Te teneam moriens, deficiente manu.

Je me hâte de rentrer par cette citation latine dans la tradition académique dont je me suis un peu bien écarté, je crois, en m'abandonnant au plaisir de rappeler tant de beaux vers, sans le moindre artifice oratoire. C'est votre

faute, Monsieur. Le panégyrique si complet que nous venons d'entendre ne me laissait qu'une façon de vous surpasser : c'était d'évoquer l'œuvre même du poëte ; car de tous les cantiques celui qui raconte le mieux la gloire du Très-Haut, c'est encore le firmament.

D'ailleurs, après avoir si longuement parlé politique sous ce dôme étonné, j'éprouvais le besoin de donner de l'air et du soleil. Voulez-vous que nous ouvrions encore une fenêtre ? la dernière ! Je ne résiste pas au désir de montrer de quel pied frémissant cette muse ailée se posait sur le sol quand on l'obligeait à y descendre.

C'était au commencement de sa carrière politique. Un poëte qui avait une conviction, dont il se défit plus tard avantageusement, trouva mauvais que Lamartine se permît d'en avoir une aussi, et lança contre lui une satire venimeuse. Il s'attira la réplique foudroyante que toute notre génération a sue par cœur et qu'il est bon d'apprendre à la génération nouvelle si elle ne la sait pas :

Non ! sous quelque drapeau que le barde se range,
Sa muse sert sa gloire et non ses passions !
Non ! je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !
Non, je n'ai pas couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni, pour fouetter et mordre irritant sa colère,
    Changé ma muse en Némésis !

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage !
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,

Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen?

Détrompe-toi, poëte, et permets-nous d'être hommes!
Nos mères nous ont faits tous du même limon.
La terre qui te porte est la terre où nous sommes,
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son.
Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté?

Va! n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas;
Ton Dieu n'est pas le mien et je m'en glorifie!
J'en adore un plus grand, qui ne te maudit pas.
La liberté que j'aime est née avec notre âme
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort;
Le jour où Jéhova dit au fils de la femme :
Choisis des fers ou de la mort.

Que ces tyrans divers dont la vertu se joue
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,
Déshonorent la pourpre ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi.
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave?
Le joug, d'or ou de fer, n'en est pas moins honteux;
Des rois, tu l'affrontas; des tribuns, je le brave;
Qui fut moins libre de nous deux?

N'ajoutons rien après ces strophes superbes; emportons-en l'émotion tout entière, et que le poëte se couche dans sa gloire.

DISCOURS

DE

M. MÉZIÈRES

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 17 DÉCEMBRE 1874, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. SAINT-MARC GIRARDIN.

MESSIEURS,

Avant de vous remercier de vos suffrages, permettez-moi, Messieurs, de reporter ma pensée vers ma patrie, vers la vaillante et malheureuse Lorraine, de tout temps si française, par sa langue, par ses mœurs, par son esprit d'initiative, par le caractère humain et généreux des œuvres qu'elle entreprend. Elle comptait déjà parmi vous un illustre représentant; vous avez ajouté au nom historique qu'elle vous envoya jadis le nom modeste d'un enfant de Metz, comme pour mieux lui montrer que votre sympathie s'ac-

croît avec ses malheurs, comme pour conserver, à défaut de notre ancienne frontière politique, la frontière littéraire de la France.

Peut-être aussi vous êtes-vous souvenus, en m'appelant à l'honneur de siéger dans votre compagnie, que la Sorbonne vous avait donné mon éloquent prédécesseur. La faculté des lettres réclame M. Saint-Marc Girardin comme une de ses gloires; il y continuait, par la popularité et par l'éclat de son enseignement, les traditions d'un âge héroïque dont le dernier représentant vient de s'éteindre, au milieu du deuil de la patrie, après vous avoir étonnés et charmés si longtemps par la jeune vigueur de sa vieillesse que sa mort, quoique prévue, vous a semblé prématurée.

M. Saint-Marc Girardin ne ressemblait cependant à aucun de ceux qui l'ont précédé. Il n'imitait personne; son éloquence tempérée, sans se refuser au besoin les mouvements oratoires et les paroles émues qui entraînent les foules, se rapprochait plus volontiers de la familiarité aimable d'une conversation spirituelle. Ceux qui l'ont entendu ne peuvent oublier ce que la bonne grâce naturelle du professeur; l'art de bien dire et de bien lire, ajoutaient à l'agrément d'une parole simple, souvent enjouée et piquante, quelquefois pleine de feu, mais toujours maîtresse d'elle-même et assurée de plaire. Les leçons de M. Saint-Marc Girardin perdent nécessairement quelque chose à n'être point prononcées par lui; elles se refroidissent sur le papier; mais ce qui s'y conserve de science solide, de critique ingénieuse et de saine philosophie console le lecteur de n'avoir pu entendre le maître dans cet amphi-

théâtre de la Sorbonne où s'est réfugiée quelquefois la liberté de l'éloquence française.

Il restera de son enseignement plus qu'un souvenir, plus qu'une légende fidèlement transmise aux générations nouvelles par les générations anciennes. Son *Cours de littérature dramatique* durera aussi longtemps que seront estimées en France la délicatesse de l'esprit et la fermeté de la raison. Contemporain des luttes passionnées qui divisent les classiques et les romantiques, fort au courant des querelles littéraires du commencement de ce siècle, il se dérobe par le tour ingénieux de sa critique à l'obligation de prendre parti dans le débat. Pendant qu'on discute autour de lui sur des questions de forme, qu'on rétrécit ou qu'on étend les limites de la liberté, il ne s'attache qu'au fond des idées et ne s'intéresse qu'à la valeur morale des productions poétiques. Qu'un drame embrasse vingt-quatre années ou vingt-quatre heures de la vie d'un homme, que le lieu de la scène change ou ne change point, que le ton y soit constamment sérieux ou mêlé de bouffonnerie, peu lui importe; il ne se fait le gardien d'aucune doctrine littéraire; il n'estime que la vérité et le naturel des peintures; il n'a d'autre superstition que celle du bon sens. Qu'il entende exprimer les sentiments éternels du cœur humain dans le langage le plus simple, il applaudit; mais, à la moindre apparence d'affectation ou d'excès, il sourit ironiquement. Personne ne saisit mieux que lui les traits qui manquent de justesse et ne s'en moque de meilleur cœur. Ni l'engouement de ses contemporains, ni le bruit qui se fait autour des noms populaires, ne défendent contre son ironie ceux qui cherchent le succès par des moyens violents. On a beau lui

parler de personnages et de sentiments extraordinaires, lui représenter qu'il y a des âmes étranges, accessibles à des passions que ne connaît pas le vulgaire, dont les emportements touchent à la fureur ou à la démence ; il se défie des monstres et soupçonne qu'on ne les lui montre que parce qu'on ne sait pas peindre les hommes. L'image matérielle des sensations et des instincts remplacera-t-elle jamais sur la scène l'expression des sentiments qui suffisaient aux Grecs et à Racine pour produire dans les âmes les émotions les plus dramatiques ?

La tragédie grecque ne supprime ni la douleur ni la passion ; mais elle n'en décrit pas les effets sur la santé ; elle laisse à la médecine les chagrins qui rendent malade et les passions qui rendent fou. Ne confondons pas les scènes d'hôpital avec les scènes dramatiques. M. Saint Marc Girardin a trop peur d'être dupe pour tomber dans le piége de la fausse sensibilité ; il ne tombe pas davantage dans le piége de la mélancolie qui a été si à la mode, lorsqu'il était jeune, mais dont les langueurs ne convenaient guère à son tempérament vigoureux et à sa bonne humeur habituelle. Il réserve sa pitié pour des malheurs plus réels que ceux de Childe Harold ; il donne rendez-vous dans dix ans aux pâles ténébreux qui, à l'âge de la gaieté, maudissent la vie et appellent la mort comme une délivrance ; il ne désespère pas de vivre assez pour les voir mariés, pères de famille, contents de leur sort et florissants de santé. La littérature débile n'obtient pas auprès de lui plus de faveur que la littérature violente. Il n'estime que les œuvres saines, viriles, dont la lecture n'amollit et ne décourage personne.

Une autre séduction à laquelle de grands esprits n'ont pas résisté, dont les sociétés vieillies et blasées subissent facilement le charme, la séduction du paradoxe, ne détourne jamais M. Saint-Marc Girardin de la route simple et droite qu'il a résolu de suivre. Les idées fausses ou dangereuses qui s'introduisent dans le monde, sous un air de nouveauté, ne trouvent en défaut ni sa raison ni sa vigilance. Il en démêle tout de suite le caractère équivoque et en signale le péril. Ce n'est pas impunément que la rhétorique jette des fleurs sur les grands criminels, qu'on oppose aux vertus bourgeoises dont se contentent les honnêtes gens, à l'esprit de famille, à l'accomplissement des devoirs réguliers, un idéal de grandeur qui dédaigne les conventions vulgaires, des passions supérieures aux lois, des besoins qui ne se satisfont qu'aux dépens de la morale éternelle, des vices qui se décorent d'un beau nom, et dont on pare l'ignominie de toutes les magnificences du langage. La société qui applaudit chez les écrivains ce déréglement d'imagination en porte la peine tôt ou tard; elle voit sortir de son sein, armés pour la détruire, les imitateurs pratiques de ces héros du drame et du roman dont elle admirait de loin, avec une complaisance qu'elle croyait sans danger, les théories audacieuses et les professions de foi hautaines.

Dans les anciennes pièces de théâtre, il suffisait d'un seul vice pour gâter beaucoup de vertus; maintenant il suffit quelquefois d'une seule qualité pour absoudre de beaucoup de vices. « Encore cette vertu n'est-elle pas chargée de purifier l'âme pervertie où elle s'est conservée par hasard. Elle respecte soigneusement l'indépendance des vices qui veulent bien la souffrir près d'eux ; elle n'est

même plus chargée d'inspirer l'intérêt aux spectateurs, car c'est le vice aujourd'hui qui inspire l'intérêt parce qu'on lui donne je ne sais quelle allure noble et fière qui vient des héros de Byron et qui séduit le public..... Il semble, ajoutait spirituellement M. Saint-Marc Girardin, que nous ayons le goût des ruines en morale, comme en architecture, et que nous aimions mieux ce qui est à moitié tombé que ce qui est resté debout. Aimons, j'y consens, ce qui reste encore de bon et de pur dans les âmes perverties, comme un témoignage de la dignité humaine qui ne peut jamais se perdre entièrement ; mais n'admirons les ruines qu'en souvenir de l'édifice, n'estimons pas le lambeau plus que l'étoffe ; prenons enfin dans le crime ce qui reste de vertu comme une excuse , et ne poussons pas la pitié qu'inspire l'excuse jusqu'au respect et jusqu'à l'admiration. »

N'être jamais dupe, ne l'être ni du présent ni du passé, ne se laisser ni éblouir par le faste des mots, ni séduire par les grâces caressantes de la rhétorique, conserver en toute circonstance la liberté d'esprit et le sang-froid d'un juge, dominer les entraînements de la sensibilité pour n'obéir qu'à la raison, telle fut la tâche que s'imposa M. Saint-Marc Girardin et qu'il accomplit heureusement, sans être obligé, pour y réussir, à aucun effort de volonté. Il était né d'humeur calme, peu sujet aux passions ; le parfait équilibre de ses facultés le maintenait facilement au-dessus des tentations que des natures moins saines n'auraient point évitées. La famille d'honorable bourgeoisie à laquelle il appartenait l'avait élevé virilement ; sa mère, femme d'un grand sens et qu'il eut le bonheur de conserver tard, avait

traversé des temps difficiles, sans illusions, sans faiblesse, avec une clairvoyance courageuse et paisible ; elle transmit à son fils les principes solides, la sagacité et la droiture d'esprit qui l'avaient aidée elle-même à tirer de la vie tout ce que la vie comporte. Il ne faut ni trop en attendre ni trop en désespérer. Afin de s'épargner les déceptions, le mieux est d'ouvrir les yeux de bonne heure, de se rendre compte de tout, de se tenir en garde contre les surprises de l'imagination ou des sens, de ne se laisser tromper ni par soi-même ni par les autres, et de juger les choses non pour ce que le vulgaire les estime, mais pour ce qu'elles valent en réalité. Un bourgeois, né à Paris et homme d'esprit, n'a pas de peine à penser ainsi ; l'ironie un peu sceptique qu'il respire en naissant le préserve facilement de la crédulité et de l'enthousiasme. M. Saint-Marc Girardin naquit et resta bourgeois ; les mœurs changèrent autour de lui, la vieille cité de son enfance se transforma, il demeura le même et s'en fit gloire. La qualité de bourgeois dont il se défendait quelquefois plaisamment, — mais, plus il s'en défendait, plus l'opinion publique continuait à la lui attribuer,—sous-entendait pour lui, avec les anciennes vertus domestiques, la liberté d'examen, le droit de se moquer de la sottise humaine et de se distinguer de la foule, non par la nouveauté, mais par la clairvoyance constante et la sagesse constante des opinions. Il consentait volontiers à ce qu'on l'accusât de retarder sur son temps, pouvu qu'on ne l'accusât jamais d'avoir été la dupe de son temps.

Lorsqu'il eut à traiter longuement la délicate question de l'amour, on devine dans quelles dispositions il le fit. On a rarement parlé du sentiment qui suppose le plus d'il-

lusions avec moins d'illusions que n'en avait l'auteur du *Cours de littérature dramatique*. Les élans de l'amour chevaleresque, la théorie de l'union des âmes au-dessus des infirmités de la terre, dans la pure région de l'idéal, n'abusent M. Saint-Marc Girardin ni sur la fragilité d'un tel dessein ni sur les démentis que l'histoire donne au système. Dante aime platoniquement Béatrix et épouse Gemma Donati. L'amour chevaleresque a donc besoin, même chez les poëtes, d'être complété par un autre amour moins éthéré et plus réel. Pétrarque se confesse à saint Augustin d'avoir été condamné par la vertu et par la rigueur de Laure à un platonisme plus sévère qu'il ne l'eût souhaité; il n'eût pas demandé mieux que d'être moins platonique, il ne l'était d'ailleurs qu'avec Laure, comme le prouve sa double paternité. L'amour chevaleresque n'en inspire pas moins de généreuses actions, de grands dévouements, des sacrifices héroïques; mais ne dites pas à M. Saint-Marc Girardin que c'est le commencement de l'amour de Dieu. Il connaît trop bien les Pères de l'Église, il est trop pénétré du sentiment chrétien pour rapprocher l'attachement intéressé qui s'adresse à la créature de la piété qui s'adresse au Créateur. Le propre de la religion est de nous détacher de nous-mêmes, tandis que l'amour humain nous ramène à nous à travers l'être aimé. L'amour platonique obtient bien des sacrifices, mais il ne se sacrifie pas lui-même, et c'est en cela qu'il se montre inférieur au renoncement qu'inspire la foi.

Votre confrère, Messieurs, n'a point passé toute sa vie dans l'enceinte d'une ville. L'été, il habite la campagne, il s'y installe en homme qui aime la terre; il y possède des

vignes, des prés, des champs. On ne lui en imposera point par des pastorales de convention où l'on placera dans la bouche de faux paysans l'expression d'une fausse sensibilité et d'une fausse délicatesse. Il a vécu au milieu des cultivateurs, il s'est entretenu avec eux, il sait ce qu'ils pensent et ce qu'ils disent; aucun langage ne ressemble moins au leur que le langage langoureux de l'idylle. C'est le citadin qui apporte l'idylle à la campagne ; il ne l'y trouverait pas s'il n'arrivait aux champs avec des sentiments qu'a développés la culture de l'esprit et qu'ignorent les âmes naïves. La poésie des blés jaunissants qui fait rêver l'homme de la ville et lui inspire d'aimables comparaisons ne fait faire au paysan qu'un calcul d'arithmétique. Tandis que l'un s'extasie sur la couleur dorée des fruits de la terre, l'autre se demande combien de gerbes il rentrera dans sa grange et ce qu'il en tirera d'écus sonnants. L'herbe fine et douce sur laquelle se posent avec ravissement les pieds mignons des dames de la ville, que leur langue poétique compare à un tapis étendu sous leurs pas par la nature, c'est un pré qui gazonne et que son propriétaire mettra en luzerne l'année prochaine.

La critique serait incomplète si elle se contentait de saisir les ridicules, d'opposer des peintures exactes aux peintures infidèles, le langage durable de la raison aux raffinements, aux bizarreries éphémères de la mode. Ce n'est même que la moindre partie de sa tâche. Elle n'est réellement féconde qu'à la condition de sentir la puissance du beau et d'en faire passer l'impression dans les esprits. M. Saint-Marc Girardin ne laisse rien échapper de ce qui est admirable sans nous le faire admirer; impitoyable pour

la fausse grandeur, il comprend tout le prix de la vraie. Sa pensée s'échauffe alors, son style s'élève ; les ornements et les procédés ingénieux disparaissent ; il ne s'agit plus de provoquer l'attention par le tour délicat de la phrase ni de la surprendre par le rapprochement imprévu des idées ; l'homme se laisse aller à l'émotion qui naît du sujet et l'écrivain ne songe qu'à la traduire dans le langage le plus expressif. Les paroles se pressent sous sa plume, énergiques, inspirées, revêtues d'une couleur poétique, parsemées d'images brillantes. On croit l'entendre du haut de sa chaire dérouler de sa voix sonore une de ces périodes émues auxquelles ne résiste pas la froideur des assemblées et qui pénètrent jusqu'au fond des âmes pour en arracher des transports d'admiration.

Écoutez-le parler d'Antigone, lorsque Antigone, après avoir enseveli son frère Polynice malgré les ordres de Créon, oppose à la loi éphémère qu'invente le caprice ou la haine d'un homme les lois éternelles de la piété envers les morts : « Il y a près de deux mille cinq cents ans que ces paroles ont retenti dans Athènes, et, depuis deux mille cinq cents ans, elles ont vécu, ces lois qu'attestait Antigone, qui n'ont ni code, ni ministres, ni satellites ; elles sont restées immortelles à travers la fragilité des décrets humains, toujours favorables à l'humanité, toujours vengeresses de l'injustice. Non, personne ne les a vues naître ; personne non plus ne sait où elles reposent, ni du fond de quel abri inaccessible elles apparaissent tout à coup avec une puissance et une majesté souveraines. Tantôt, comme à Thèbes, elles sortent de la conscience d'une jeune fille qui n'a d'autre force que de savoir mourir, et, ce jour-là elles s'appellent

le respect de la sépulture ; tantôt, comme à Rome, elles crient contre les Tarquins ou contre les décemvirs avec le sang de Lucrèce ou de Virginie, et, ce jour-là, elles s'appellent la pudeur des femmes ; tantôt, enfin, elles paraissent avec les martyrs devant le tribunal des proconsuls, et elles s'appellent la foi ; car c'est leur privilége de s'appeler tour à tour des noms les plus beaux et les plus saints de l'humanité.»

La Fontaine, quoiqu'il ne paraisse écrire que pour notre agrément, est un des écrivains qui nous excitent le plus à penser. L'étude de ses fables offrait à M. Saint-Marc Girardin l'occasion naturelle de tourner vers la morale ces entretiens de la Sorbonne où les questions purement littéraires avaient toujours tenu moins de place que l'observation des mœurs. Les hommes se reconnaissent sans peine et reconnaissent encore mieux leurs voisins dans les portraits que le fabuliste trace des animaux ; ils attribuent des noms propres au lion, au renard, à l'âne, au loup, à l'agneau ; mais l'avantage qu'ont les animaux sur les hommes, c'est de fournir au moraliste des types permanents, invariables, connus de tous. Dès que vous nommez un personnage, vous limitez la leçon ; si vous remplacez l'homme par l'animal, la leçon se généralise et s'applique à tous les temps. Les conseils que donne la Fontaine, sous le couvert de la fable, conviennent aussi bien aux Français du dix-neuvième siècle qu'à ceux du dix-septième. Chacun peut les suivre de nos jours, d'autant plus aisément qu'ils n'exigent de nous ni efforts héroïques, ni vertus extraordinaires. La morale du bonhomme ne fera de nous ni des héros ni des saints ; elle nous parle d'expérience plus que de principes et de prudence personnelle plus que de dé-

vouement; elle nous engage à nous corriger des défauts qui nous nuisent, mais en nous laissant les défauts qui ne nuisent qu'aux autres. M. Saint-Marc Girardin nous demande davantage, sans trop présumer cependant de la faiblesse humaine. Il se contenterait à la rigueur de ce qui suffit au fabuliste. Une société d'où disparaîtraient la vanité du paon, l'ignorance de l'âne, l'astuce du renard, vaudrait mieux que la nôtre. Il y a surtout une qualité que nous enseigne la Fontaine et qui, dans tous les temps, garde son prix : le bon sens. C'est assez pour sa gloire d'avoir orné la raison de toute la grâce de l'esprit, de retrouver toujours, au milieu des caprices apparents de la poésie la plus libre, le sentiment de ce qui est vrai, la conscience de ce qui est juste. L'univers lui parle et il en comprend l'harmonieux, le mystérieux langage, sans laisser absorber sa personne dans l'immensité des êtres, sans perdre la notion claire de son identité ; les mœurs des animaux lui sont assez connues pour qu'il ne les fasse ni parler ni agir hors de leur caractère, et cependant il les identifie si bien avec nous que nous croyons entendre des hommes. A tous les mérites de ses prédécesseurs, à la sobriété, à la précision, à la justesse, il ajoute le naturel inimitable du style, l'art de dire autrement, avec un tour plus heureux et plus vif, ce que d'autres ont dit avant lui. On ne remarque l'insuffisance de sa morale qu'après avoir admiré sa supériorité en tout le reste et comme pour laisser à ses successeurs quelque espoir de nouveauté.

Le cours de poésie française de la Faculté des lettres amena un jour votre confrère à parler de Racine. Suivant sa coutume, il s'exprima en moraliste; il rechercha surtout

à quel état nouveau des esprits, à quelle nouvelle manière de sentir répondait une tragédie telle qu'*Andromaque*. Est-il vrai que l'amour avant Racine n'ait parlé au théâtre et dans les romans qu'une langue de convention, que l'art d'aimer érigé en doctrine chevaleresque, soumis à des règles aussi absolues que celles du point d'honneur, ne se soit prêté que difficilement au libre jeu de la sensibilité? Racine est-il le premier qui ait introduit la vie dans ces cadres artificiels et animé de passions sincères des personnages émus? Chimène et Camille n'avaient-elles pas déjà senti l'amour comme une souffrance, Pauline ne l'avait-elle pas combattu comme une faiblesse? L'originalité de Racine ne serait-elle pas d'avoir donné au sentiment, non un caractère plus vrai, mais plus de tendresse et de pathétique? Corneille peint surtout des âmes fortes, Racine des âmes faibles; l'un leur attribue assez de force pour qu'elles puissent résister aux assauts de la passion, l'autre fait sortir leur douleur de leurs fautes et mêle à la souffrance que leur cause leur infortune le remords de l'avoir méritée.

Les auditeurs de la Sorbonne reçurent les premières confidences des nombreux articles que M. Saint-Marc Girardin écrivit sur J.-J. Rousseau dans la *Revue des Deux-Mondes,* et que la piété de sa famille réunit aujourd'hui en deux volumes. Il y a là des pages qui suffiraient à préserver de l'oubli la mémoire de votre confrère, lors même que d'autres titres ne le recommanderaient pas à la postérité. On peut dire beaucoup de mal de Rousseau à la condition d'en dire aussitôt beaucoup de bien. Commençons par le mal; le bien aura son tour. L'écrivain qui a jugé la société moderne avec le plus de sévérité et qui s'est

jugé lui-même avec le plus d'indulgence trouve dans M. Saint-Marc Girardin un juge sans illusions qui lui demande compte à son tour de ses rigueurs envers les autres et de sa complaisance pour ses défauts. De toutes les réformes que ce grand réformateur nous propose, celle dont il parle le moins et qu'on est tenté de lui demander le plus, c'est celle de son caractère. Lorsqu'on le voit se donner tant de peine pour régénérer l'homme et pour refaire l'État, on voudrait qu'il employât à se corriger lui-même la sagacité de son analyse et la vigueur de sa dialectique. Mais les esprits solitaires et orgueilleux s'appliquent rarement les leçons qu'ils donnent. Les descendants de Rousseau, fidèles aux exemples de leur maître, sinon à son génie, continuent à nous offrir des solutions pour tous les problèmes, des remèdes pour tous nos maux, remettent en question ce que le temps a établi, ce que l'expérience a consacré, et se hâtent de douter de tout avant de douter d'eux-mêmes. Je pardonnerais plus volontiers à Rousseau ses paradoxes que ses disciples. Comment oublier, en le lisant, que nous lui devons la contagion d'une maladie nouvelle, plus fatale à la France que nos vieux préjugés, source première de nos révolutions et de nos désastres, la maladie du *moi?* Tous ceux qui se croient plus de droits que de devoirs, qui invoquent le bénéfice de sentiments extraordinaires, qui se considèrent comme des êtres à part, affranchis de la loi commune, d'un tempérament plus délicat et plus susceptible que le vulgaire, descendent en droite ligne de l'auteur des *Confessions*. Il a peuplé le monde d'âmes incomprises et de citoyens déclassés.

Il l'a aussi peuplé de prétentions. Lui-même prétend

tout renouveler. M. Saint-Marc Girardin oppose spirituellement à l'ambition de ses projets le néant des résultats. Suivant Rousseau, on avait mal compris jusqu'à lui la nature de l'homme; on développait avec excès l'intelligence humaine; qu'on revienne aux soins du corps, et l'humanité retrouvera sa vertu primitive. Ce magnifique système nous ramène en réalité à l'innocence des brutes; l'idéal qu'on nous propose, c'est le triomphe de l'instinct, c'est la vie sans la pensée, c'est le travail toujours semblable du castor, de la fourmi, de l'abeille. Puisque le grand mal que combat le philosophe, l'inégalité des conditions humaines, a pour cause l'inégalité de l'éducation, moins les hommes penseront, plus ils seront près d'être égaux. On croyait auparavant que le véritable signe de la supériorité de l'homme, ce qui le distinguait des animaux, c'était la faculté de réfléchir. On se trompait, le mal commence au contraire avec la réflexion; l'homme qui pense est un animal dépravé; dès qu'il réfléchit, il est perdu, il sort de l'état de nature, il introduit l'inégalité dans le monde par la disproportion des intelligences. Le dernier mot de la réforme inaugurée avec tant de pompe et si solennellement annoncée, c'est d'inviter l'humanité à prendre désormais pour type un sauvage bien portant.

Renonce-t-on à cette chimère pour se résigner à l'éducation de l'enfant, au prix de quels efforts, dans quelles conditions d'invraisemblance l'élèvera-t-on ? Pour que l'éducation d'Émile réussisse, il faut qu'Émile habite un château isolé, que personne n'y pénètre, que l'élève n'entende d'autre voix que celle du maître, ne reçoive que des exemples autorisés par lui. Une conversation

de quelques minutes avec un étranger pourrait détruire l'effet de plusieurs années de précautions. Émile ne doit apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir qu'à une époque déterminée, dans des circonstances prévues; s'il le sait trop tôt ou trop tard, l'échafaudage s'écroule. Que de subtilités, d'autre part, et que de complices! Par quel tour de force la série des drames domestiques qui initieront le jeune homme aux réalités de la vie se développera-t-elle sans accident? Le moindre hasard dérangera tout. Ne pourrait-on l'instruire à moins de frais? Lui faut-il un décor pour chaque leçon? Ne comprendra-t-il la beauté de l'Évangile que si le soleil se lève en face de lui sur les cimes des Alpes? Rousseau nous annonçait un moyen infaillible d'élever les hommes, et voilà que son procédé ne sera peut-être applicable qu'une seule fois en un siècle.

Que ferait-on d'ailleurs d'un homme tel qu'Émile dans un état tel que l'organise le *Contrat social*? La supériorité de son éducation lui inspirerait un sentiment de sa dignité et de ses droits, peu compatible avec l'esprit de soumission absolue que Rousseau exige de chaque citoyen. A quoi bon développer les facultés intellectuelles dans un système de gouvernement où la souveraineté de l'État anéantit l'individu? Si la volonté du peuple est tout, si la liberté individuelle de penser et d'agir n'est plus protégée par ces lois de l'éternelle justice qui n'ont pas de représentant sur la terre, qu'il n'appartient à aucun pouvoir, ni peuple, ni souverain, de confisquer à son profit, tout ce qu'Émile a appris ne servira qu'à faire de lui un factieux, à moins qu'il ne devienne un dictateur.

Les erreurs de Rousseau nous rendront-elles insensibles

aux puissantes qualités de son esprit, à la force de son langage, à tant de sentiments nobles qu'il exprime souvent avec éloquence, quelquefois avec charme? N'a-t-il pas compris mieux que personne en France la vie de la nature, la mystérieuse poésie des champs et des bois; n'a-t-il pas entendu le premier cette voix universelle qui s'élève à certaines heures du sein de la terre et qui parle de l'infini au cœur de l'homme? L'âme que remue si profondément le spectacle des choses, qui de l'arbre ou de la fleur remonte sans effort à celui qui les a créés, ne garde-t-elle pas, malgré ses souillures, la trace lumineuse de sa divine origine? L'honneur éternel de Rousseau sera d'avoir ramené en triomphe, au milieu d'une société frivole et incrédule, des sentiments que l'ironie mondaine en exilait. L'amour, que les romans de Crébillon fils rabaissaient jusqu'au libertinage, se relève et s'épure dans la *Nouvelle Héloïse*. Julie ne remplace pas seulement la galanterie par la passion; elle ennoblit les dernières années de sa vie par la sincérité de son repentir, par sa défiance de ses forces, par l'humilité de son recours à Dieu. Fiez-vous à votre âme qui est pure et forte, fiez-vous à votre vertu, lui disent son mari et son amant; plus on lui parle de sa force, moins elle y croit; elle sent qu'elle succombera de nouveau si une main divine ne la soutient et ne la sauve. L'*Émile* nous introduit dans un monde moral qui n'a pas encore la beauté du monde chrétien, mais qui n'a plus la légèreté du siècle; il nous parle de devoir et de règle, tandis qu'on ne parlait ailleurs que de penchants et de plaisir.

La *Profession de foi du vicaire savoyard,* remettant en honneur des idées méconnues, fait passer du côté de la religion

l'éloquence, la passion, le génie qu'on employait auparavant à déraciner des âmes jusqu'aux derniers restes du sentiment religieux. Une société qui a perdu le souci de la grandeur morale, mais où souffrent tous les cœurs qui ont besoin de croire, besoin d'espérer, entend enfin revendiquer comme un patrimoine nécessaire et impérissable de l'esprit humain les droits de la conscience, les droits de la liberté, la notion de l'existence de Dieu. Ces idées dont ne peuvent se passer les hommes, mais que le persiflage philosophique réduisait au silence, et dont une fausse honte retenait l'expression sur les lèvres mondaines, reparaissent avec éclat entourées de tout le prestige d'un nom et d'un style populaires. Ce ne sera pas encore la victoire du christianisme, mais ce sera déjà la défaite de l'incrédulité. Après Rousseau on ne rougira plus de confesser sa foi, il deviendra plus embarrassant de ne rien croire que de croire à quelque chose. Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais, disait le vicaire savoyard. Dès lors le doute ne ressemble plus à un acte d'énergie, à une démonstration de courage et de liberté d'esprit ; il ressemble, au contraire, à l'aveu d'une faute. Rousseau, du reste, malgré sa timidité et la gaucherie orgueilleuse qui le paralysaient souvent dans le monde, n'avait jamais permis qu'on touchât devant lui à l'idée divine. Un soir chez Mlle Quinault, voyant que la conversation prenait le tour d'un athéisme élégant, il interrompit tout à coup cette débauche d'incrédulité, très à la mode alors, en s'écriant d'une voix forte : « Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de

son Dieu qui est présent, et moi, Messieurs, je crois en Dieu. » De telles paroles rachètent bien des erreurs ; en les citant, M. Saint-Marc-Girardin oublie tout ce qui le sépare de Rousseau pour ne se souvenir que de tant de croyances, de tant d'espérances qui leur sont communes.

Les études littéraires de votre confrère s'achèvent ici encore par une leçon morale, mais par une leçon aimable autant qu'élevée et qui s'insinue dans les âmes, sans inquiéter l'amour-propre, en ornant les bons sentiments de toute la parure du beau langage et de toutes les grâces de l'esprit. C'est ainsi que M. Saint-Marc Girardin a pu acquérir parmi les étudiants une popularité de bon aloi, à laquelle il ne fut point insensible, mais qu'il n'acheta jamais en flattant la jeunesse. Aucune des illusions qui séduisent ou des passions qui entraînent les jeunes esprits ne reçut de lui le moindre encouragement. Pendant qu'à côté de lui, dans une enceinte voisine, deux professeurs célèbres enflammaient les imaginations par des paroles véhémentes, il demeurait populaire en restant modéré. Il vint un temps où des liens plus étroits se formèrent entre l'auditoire et le maître par la communauté des regrets et des espérances politiques. Le grand amphithéâtre de la Sorbonne contenait avec peine la foule qui se pressait aux leçons du jeudi pour saisir au passage de piquantes allusions : innocente vengeance de l'esprit contre la force, souvenir d'un temps où la parole avait été libre à une époque où elle ne l'était plus.

Ceux qui ont joui, pendant leur jeunesse, de la liberté de penser et de la liberté d'écrire, comme d'un droit naturel, se résignent difficilement au silence. M. Saint-

Marc Girardin ne s'y résigna jamais. Professeur et journaliste, il eût doublement souffert de l'obligation de se taire. Le libre usage de la plume lui était aussi nécessaire que celui de la parole. Il continua donc à écrire dans le journal indépendant où il avait débuté, vingt-cinq années auparavant, par un coup d'éclat. Si une moitié de la vie publique de votre confrère appartient à la Sorbonne, l'autre moitié, messieurs, appartient au *Journal des Débats*. C'est là qu'entouré d'amis que votre compagnie s'honore de compter dans son sein, il charma si longtemps la France lettrée par la grâce originale de son langage, sans la déconcerter ni l'effrayer par aucun de ces paradoxes dont la presse se sert pour irriter au besoin la curiosité publique. De vieilles vérités dites par lui paraissaient plus jeunes que des nouveautés dites par d'autres ; il excellait à les rajeunir comme pour montrer aux novateurs qu'il n'y a rien de plus nouveau que ce qui est ancien.

Comment choisir entre tant d'articles écrits au jour le jour, inspirés par les circonstances et souvent plus dignes de vivre que les événements qui les ont fait naître? A deux reprises, M. Saint-Marc Girardin en a fait lui-même un choix où il s'est montré plus sévère que nous ne l'aurions voulu. Ce qu'il nous donne ne nous dédommage qu'imparfaitement de ce qu'il ne nous donne point ; c'en est assez néanmoins pour nous faire admirer chez lui autant de qualités morales que de qualités d'esprit. Dire qu'il est spirituel serait trop peu dire ; il a défendu ses opinions avec un courage, avec une constance, avec une modération qui méritent tous les respects. La presse, telle qu'il la comprend, doit son autorité et l'influence

qu'elle exerce moins encore peut-être à la liberté du langage dont elle se sert qu'aux limites qu'elle s'impose. Elle n'a pas besoin d'être avertie par la loi du danger de tout oser; elle n'ose rien dont elle puisse rougir, rien qu'elle puisse regretter après la chaleur du combat. Sévère pour les idées, elle ménage les personnes et ne se permet envers ses adversaires aucun procédé qui les offense.

Quelle a été, messieurs, la politique ainsi défendue par votre confrère? Celle du grand parti libéral qui, après avoir formé sous la Restauration l'opposition constitutionnelle, conquit le pouvoir avec le gouvernement de Juillet et le garda jusqu'en 1848. Ce libéralisme n'avait rien de révolutionnaire ; il avait voulu avertir, non renverser la monarchie légitime, et, lorsque le trône devint vacant, il y plaça le roi Louis-Philippe dans une pensée d'ordre, par esprit de conservation. M. Saint-Marc Girardin resta fidèle aux convictions de sa jeunesse ; mais, par cela même qu'il n'en voulut point changer, il lui arriva de se trouver tantôt en avance, tantôt en retard sur les gouvernements qui changeaient. Sous la Restauration et sous le second Empire, il parut plus libéral que conservateur; sous les deux républiques, au contraire, il parut plus conservateur que libéral. Ce n'était point lui qui modifiait ses idées, c'étaient les conditions du pouvoir qui se modifiaient autour de lui. Quand il croyait la liberté en péril, il défendait la liberté; quand il croyait l'ordre menacé, il défendait l'ordre; conséquent avec lui-même, et, en politique circonspect, se portant d'instinct au secours des points faibles. Il a pu ainsi sans contradiction commencer sa vie politique dans les rangs des libéraux et la terminer dans

les rangs des conservateurs. Il n'en faudrait pas conclure qu'en 1827 il n'aimât pas encore l'ordre, et qu'en 1873 il n'aimât plus la liberté. L'homme demeurait le même ; les temps seuls étaient changés. On le connaissait et on le jugeait mal lorsqu'on attendait de lui une autre conduite, lorsque, après l'avoir vu si touché, sous l'Empire, des inconvénients d'un pouvoir trop fort, on le croyait encore occupé des mêmes soins, au lendemain de la Commune.

Ses débuts dans la polémique avaient été éclatants ; son premier article le rendit célèbre et décida de sa fortune politique. C'était en 1827, sous le ministère de M. de Villèle ; Paris venait de nommer les candidats de l'opposition ; pendant que la population parisienne se réjouissait de sa victoire, une bande de gamins parcourut les rues Saint-Denis et Saint-Martin en criant d'illuminer et en jetant des pierres dans les fenêtres qui ne s'illuminaient pas. « Vous abusez de votre victoire pour faire une émeute, » disait le ministère à l'opposition. — « C'est vous qui payez l'émeute pour déshonorer notre victoire, » répondait l'opposition. Les troubles furent réprimés sévèrement, et pour la première fois, depuis les journées de la Révolution, le sang coula dans les rues de Paris. Le jeune Saint-Marc Girardin, qui avait vu l'infanterie tirer des coups de fusil sur la foule et la cavalerie charger les groupes sans défense, rappela ironiquement aux vainqueurs de la rue Grenéta « le soleil d'Austerlitz, » et, devant les civières qui portaient les blessés à l'Hôtel-Dieu, osa dire que « les bulletins de la grande armée s'affichaient maintenant à la Morgue. » Voilà ce qu'écrivait alors le plus modéré des libéraux, ce qu'applaudissait toute la société libérale. Mais qu'on ne

se trompe pas sur l'intention : il n'y a là aucun encouragement à la révolte ; il y a le regret du sang versé, le sentiment d'une disproportion évidente entre la faute et le châtiment, et l'indignation qu'éprouve une opposition légale d'être confondue avec l'émeute. Le jeune homme qui parlait au ministère un langage si hardi était en même temps très-résolu à pratiquer, à prêcher le respect de la loi. La liberté qu'on avait conquise autrefois au bruit du canon et du tocsin, il entendait ne la conquérir que par des moyens pacifiques, par l'exercice régulier du droit de suffrage. La cause libérale eût pu être gagnée, en effet, sans effusion de sang, si M. de Martignac, qui avait remplacé M. de Villèle, se fût maintenu au pouvoir. M. Saint-Marc Girardin le souhaitait, quoiqu'il se reprochât plus tard de n'avoir pas assez défendu le ministère de transaction et de n'en avoir bien compris le mérite qu'après sa chute. On sait où devaient aboutir les généreuses tentatives que faisaient alors tant d'esprits clairvoyants, tant d'âmes patriotiques pour concilier les vœux de la nation avec le respect de la royauté ; s'ils échouèrent dans leurs efforts, s'il ne leur fut pas donné d'éviter la révolution qu'ils avaient prédite comme la conséquence inévitable du coup d'État, il faut leur rendre cette justice, qu'ils n'avaient épargné au pouvoir aucun avertissement, et que, le jour où s'engagea la lutte définitive, le signal du combat qui emporta la monarchie ne partit point de leurs rangs.

Avec la révolution de Juillet commençaient pour votre confrère de nouveaux devoirs ; jusque-là il avait combattu le gouvernement, il en devenait désormais le défenseur. Tâche difficile dans les pays libres où le pouvoir, attaqué

chaque jour à la tribune et par la presse, a besoin d'avoir raison chaque jour contre ses adversaires, quelquefois même contre ses amis. Le nouveau gouvernement courait le double danger d'être entraîné par les passions populaires à trop de sévérité envers les ministres de Charles X et à trop d'indulgence pour le désordre. Parmi ceux qui l'avaient créé et qui se croyaient des droits sur lui, il y avait des hommes qui ne le supportaient qu'à la condition de ne point lui obéir. M. Saint-Marc Girardin disputa énergiquement la vie des ministres à l'émeute et demanda avec autorité qu'avant de se quereller sur les conditions du gouvernement, on commençât par en avoir un en rétablissant l'ordre dans les rues de Paris.

Les événements le rapprochèrent à cette époque d'un homme dont il ne partageait point les idées, mais dont le courage le frappa et qu'il jugea depuis lors avec une indulgente sympathie. Quoi de commun au premier abord entre le libéralisme prudent de M. Saint-Marc Girardin et les audaces de pensée du général la Fayette? L'un avait l'effroi de l'esprit révolutionnaire; l'autre, qui avait commencé sa vie par une révolution, eût mis l'Europe en feu pour la régénérer; l'un ne croyait qu'à la vertu des progrès lents, réguliers, pacifiques; l'autre avait plus de foi dans l'efficacité triomphante des mouvements populaires que dans les combinaisons timides des politiques. Mais il y avait un point où tous deux se rencontraient: c'était le sentiment profond qu'on ne peut séparer impunément la politique de la morale, et que le spécieux prétexte de la raison d'État n'autorise ni ne justifie les crimes commis en son nom. Le jour où M. Saint-Marc Girardin vit le général

la Fayette exposer une vie qui n'avait jamais été ménagée et une popularité, plus douloureuse à perdre que la vie, pour sauver les ministres du roi Charles X, il se rappela cette journée du 20 juin où le même courage et la même honnêteté résistaient déjà aux mêmes sophismes et aux mêmes passions. « Mon unique ambition, disait M. de la Fayette, était de voir mon pays juste et libre. Ce sentiment excluait toute complaisance pour les projets des factieux. Pour peu que j'eusse cédé, à quel point me serais-je ensuite arrêté? Avant de m'engager dans cette vaste carrière où, selon Cromwell, on ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va, je m'étais interdit toute chance d'égarement en assignant d'avance les limites de l'obéissance et de l'autorité, du pouvoir légitime et de l'usurpation, en les cherchant, non dans les caprices de mon imagination ou dans les calculs de mon intérêt, mais dans les droits évidents, impérissables, de la nature et de la société. »

Je ne sais si M. Saint-Marc Girardin, en citant ces nobles paroles, n'éprouve pas autant de surprise de les rencontrer sous la plume d'un républicain que d'admiration pour l'honnête homme qui les écrit. Il comprenait et il admirait la grande république américaine; il n'a parlé d'aucun roi avec plus d'estime qu'il ne parle de Washington; mais, pour son compte, il s'en tenait à la liberté anglaise; en France, il avait toujours peur de ne pas trouver parmi les républicains assez de la Fayettes et d'y trouver, au contraire, trop de partisans du 20 juin. L'âge ne le corrigea point de ces impressions de jeunesse. Il vécut assez néanmoins pour voir, à deux reprises différentes, des républicains défendre l'ordre et offrir leur poitrine à l'émeute.

Il y a cela de consolant dans nos dernières guerres civiles que les divisions de partis s'effacent devant le danger commun, et que, le jour du combat, il ne reste plus en présence que les honnêtes gens d'une part, les égarés et les scélérats de l'autre.

Les gouvernements changent, mais les mœurs ne changent pas. En 1814 une nuée de solliciteurs encombrait les antichambres des ministres de la Restauration ; c'était à qui ferait valoir auprès du roi légitime des services rendus en Vendée, des persécutions subies sous la Terreur, des souffrances endurées pendant l'émigration. L'année suivante, après Waterloo, même assaut de fidélité et de sollicitations. « Je ne sais pas comment cela se fait, disait un homme d'esprit, nous étions quinze cents à Gand et nous en sommes revenus quinze mille. » Dès le 16 août 1830, M. Saint-Marc Girardin, qui n'épargna jamais les ridicules, même dans son parti, signalait parmi les vainqueurs une nouvelle insurrection, l'insurrection des chercheurs de places. « Ils courent aux antichambres, disait-il, avec la même ardeur que le peuple courait au feu. Dès sept heures du matin, des bataillons d'habits noirs s'élancent de toutes les parties de la capitale ; le rassemblement grossit de rue en rue. A pied, en fiacre, en cabriolet, suant, haletant, la cocarde au chapeau et le ruban tricolore à la boutonnière, vous voyez toute cette foule se presser vers les hôtels des ministres, pénétrer dans les antichambres, assiéger la porte du cabinet... Chaque département envoie ses recrues qui accourent successivement, impatientes, avides, jalouses et craignant toujours d'arriver trop tard. Les diligences, les pataches, les coches sont remplis ; les solliciteurs s'entas-

sent dans les voitures, surchargent l'impériale; les six chevaux des diligences soufflent et halètent, attelés à tant d'intrigues... Paris! Paris! tel est le cri de toutes ces ambitions qui fatiguent les routes et les postillons... Tout se remue, s'ébranle, se hâte, le Nord, l'Orient, l'Occident, et, pour comble de maux, la Gascogne, dit-on, n'a pas encore donné. »

Que de fois depuis lors ce spectacle s'est renouvelé! A quelque parti qu'il appartienne, ce que le Français désire le plus, c'est une place. Cette manie devint si forte après 1830 qu'on voulut placer même les morts La chambre discuta sérieusement pendant plus d'un mois pour savoir si le Panthéon serait rendu aux cendres des grands hommes, et à quelles conditions on serait reconnu grand homme. L'apothéose serait-elle mise aux voix? Deviendrait-on grand homme à la majorité absolue ou à la majorité relative des suffrages? Pourrait-on introduire un grand homme par voie d'amendement? Toutes ces questions se posaient et se débattaient solennellement. Votre confrère égaya la France aux dépens des auteurs de propositions si frivoles et ne fut peut-être pas étranger à leur échec.

On a souvent reproché aux hommes d'État de 1830 de n'avoir point prévu la gravité de la question sociale, de n'avoir point soupçonné que, sous l'ordre apparent de la société, se cachaient parmi les travailleurs des germes de mécontentement et de haine près d'éclater. Le rapide développement de l'industrie ayant changé les conditions de l'équilibre économique, la véritable sagesse n'eût-elle pas consisté à s'occuper avant tout des classes laborieuses, à écouter leurs griefs, à adoucir, s'il se pouvait, leurs souf-

frances, à les intéresser au maintien d'un ordre social dont la stabilité dépend en partie de leur bien-être? Si d'autres méritent ce reproche, il serait injuste de l'adresser à M. Saint-Marc Girardin. Il ne s'était mépris à l'origine ni sur le caractère, ni sur la portée des émeutes de Lyon; il avait reconnu là un de ces mouvements populaires que les agitateurs politiques peuvent exploiter à leur profit, mais qui ne se produiraient pas s'ils ne répondaient à des inquiétudes ou à des souffrances réelles, si ceux qu'on pousse à la révolte ne se croyaient les victimes d'une organisation sociale défectueuse. Les insurgés qui inscrivaient sur leur drapeau cette douloureuse devise : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant, » se battaient peut-être pour des chimères, mais non pour des chimères politiques; ils ne demandaient ni un changement de gouvernement ni une part dans l'administration des affaires publiques, comme on essayait de le faire croire; ils demandaient du travail et du pain. Pouvait-on, devait-on leur en donner? La société avait-elle à leur égard des obligations particulières? Était-elle tenue de veiller sur eux plus que sur d'autres? S'ils souffraient, d'autres ne souffraient-ils pas également, sans se plaindre, sans rejeter sur personne la responsabilité de leurs malheurs? Graves questions que M. Saint-Marc Girardin n'essayait pas de résoudre, mais qu'il signalait à l'attention des hommes d'État comme le grand problème politique de notre temps. Il se défiait par instinct des solutions générales; il ne croyait à la vertu d'aucune de ces panacées que préconisent les utopistes et qu'exploitent les courtisans de la popularité; il n'attendait d'aucun règlement ni d'aucune loi la suppression de la misère. Il avait plus de

foi dans la bonne volonté de chacun, dans les efforts individuels, que dans les plus séduisantes théories. Là où les patrons seront humains, attentifs aux besoins des pauvres, pénétrés de l'esprit chrétien, là où les ouvriers seront économes, laborieux, patients, le mal ne disparaîtra point de ce monde, mais la somme des misères qui pèsent sur nous diminuera. Est-ce la société qui empêche les prolétaires d'acquérir, de posséder, de s'élever d'abord à l'aisance, plus tard à la richesse? Des milliers de propriétaires devenus riches n'ont-ils pas commencé par la pauvreté et par le travail des mains? Y a-t-il un seul bourgeois enrichi qui ne compte parmi ses ancêtres des ouvriers? Les plus grands ennemis des travailleurs ne sont-ils pas souvent les travailleurs? Avant de s'en prendre à la société de tous les maux qu'ils souffrent, ne devraient-ils pas s'en prendre à eux-mêmes? M. Saint-Marc Girardin protestait surtout contre ces raisonnements spécieux qui attribuent à une partie de la société tous les devoirs, à l'autre tous les droits. Il voulait bien qu'on parlât aux patrons de leurs devoirs, mais à condition qu'on en parlerait aussi aux prolétaires, qu'on ne représenterait pas ceux-ci comme investis de droits supérieurs qui les dispenseraient du bon sens, de la raison, de la patience, de l'ordre, de toutes les vertus sans lesquelles la philanthropie n'est qu'un mot et les lois les plus favorables aux travailleurs ne sont que des chimères.

Quoique souvent occupé de politique intérieure, M. Saint-Marc-Girardin, qui aimait l'histoire et qui la connaissait bien, qui l'avait professée, trois ans, comme suppléant de M. Guizot, qui la représenta même sous le gouvernement

de Juillet au conseil royal de l'instruction publique et dans les jurys d'agrégation, ne fuyait pas les questions de politique étrangère. Il parlait volontiers de l'Allemagne qu'il avait visitée, où il avait connu Hegel dans sa gloire et Gœthe à son déclin ; plus volontiers encore de l'Orient, théâtre douloureux d'une lutte de races qu'il paraît plus facile à la diplomatie européenne d'entretenir que de terminer. Le fond du caractère français se compose si naturellement de générosité chevaleresque et de sympathie pour ceux qui souffrent que les esprits les plus positifs, les plus dégagés de toute sentimentalité politique, ne peuvent s'empêcher d'être émus lorsqu'une injustice s'accomplit, fût-ce sur une terre lointaine, dans des lieux auxquels ne les attachent ni intérêt personnel ni intérêt national. L'avantage de la France, quand il s'agit de l'Orient, a toujours été de ne rien demander pour elle-même, de ne défendre que la cause générale de l'humanité, de n'ouvrir aucun avis qui parût intéressé. D'autres ont contribué au combat de Navarin et participé, comme nous, à la création du royaume de Grèce ; échappent-ils, comme nous, au soupçon d'avoir mêlé à ces actes de justice quelques pensées ambitieuses, quelques secrètes espérances? M. Saint-Marc Girardin ne cherche en Orient aucune occasion de profit pour notre politique ni de triomphe pour nos diplomates ; il n'est touché que d'un seul intérêt, de l'intérêt des populations chrétiennes. Avant tout, que celles-ci soient libres de régler, comme elles l'entendront, leurs différends avec les Turcs ; qu'on ne les empêche point d'agir quand elles jugeront le moment favorable ; qu'on leur reconnaisse le droit de combattre en champ clos pour leur indépendance ; qu'on

ne leur impose point comme un dogme l'intégrité de l'empire ottoman, c'est-à-dire une servitude sans fin et des malheurs sans limites.

Si cette politique humaine avait été suivie, il y a longtemps que l'empire turc, attaqué à la fois sur le Danube, en Albanie, en Thessalie, en Épire, en Crète, hors d'état de se défendre sur tant de points différents, sans finances, sans routes, sans marine, sans organisation administrative, aurait mis bas les armes devant les populations chrétiennes.

Ils le comprenaient bien, ces jeunes Roumains qui ont honoré de leur reconnaissance la tombe de votre confrère. Elles le comprennent aussi, ces populations helléniques qui lui avaient accordé le droit de cité, que j'ai entendu, dans d'humbles villages, au pied des hautes montagnes, au fond des vallées écartées, prononcer son nom avec respect en l'associant au noble nom de Fabvier. M. Saint-Marc Girardin méritait d'être aimé des Grecs ; il les aimait, il aimait leur histoire, leur poésie, leurs arts, la ressemblance lointaine des mœurs modernes et des mœurs anciennes, la persistance des mêmes qualités et des mêmes défauts dans la même race ; il aimait leur pays qu'il avait visité, d'où il rapporta de poétiques souvenirs, et dont les sites qu'on n'oublie point se représentaient à son esprit pendant qu'il commentait les tragédies de Sophocle : « Beau pays, que mes yeux ont vu, qu'ils n'oublieront jamais, et dont ils aiment à évoquer le souvenir pour éclairer les brouillards de notre ciel ; montagnes, qui vous transfigurez dans une auréole de lumière ; îles charmantes, mer azurée, qui faites de la terre et des eaux le plus gra-

cieux mélange que puisse rêver l'imagination des hommes ; fontaines, dont l'onde est aussi pure que l'air dont elles tempèrent la chaleur ; fleuves, qui remplacez vos eaux que tarit l'été par la verdure et la fleur des lauriers-roses ; clarté du ciel surtout, clarté pleine de pourpre et d'or, qui dessines et qui dévoiles tout dans un pays où l'art et la nature ont une beauté et une grâce qui n'ont jamais besoin des ménagements du demi-jour ; douce vue, aspects chéris, qui deviez en effet rendre la vie plus regrettable aux mourants ; c'est vous qui serviez de décorations aux théâtres antiques ; c'est vous qui enchantiez les yeux des spectateurs, tandis que les vers de Sophocle et d'Euripide enchantaient leurs esprits ! »

La politique, qui avait été douce à M. Saint-Marc Girardin sous le gouvernement de Juillet, qui l'avait porté jeune à la Chambre, sans engager sa conscience dans aucun débat douloureux, réservait à sa vieillesse de pénibles épreuves. Lorsqu'au mois de février 1871, la France envahie et vaincue commença à reprendre possession d'elle-même par des élections libres, le département de la Haute-Vienne, qui avait élu autrefois votre confrère, qui ne l'avait point oublié sous l'Empire, l'envoya à l'Assemblée nationale sans qu'il eût sollicité ni même souhaité cet honneur. Le suffrage universel le choisissait avec discernement comme l'un des plus dignes dans ce groupe d'esprits libéraux et modérés qui n'avaient ni approuvé la déclaration de guerre, ni conseillé qu'on prolongeât la lutte contre toute espérance. M. Saint-Marc Girardin reçut à Antibes, au milieu de sa famille, la nouvelle de son élection ; il en parut plus effrayé que satisfait ; son premier mouvement

fut d'embrasser les siens en pleurant, comme s'il prévoyait que de grands sacrifices l'attendaient. Le plus grand de tous lui fut imposé sur-le-champ par la confiance de ses collègues ; l'Assemblée le nomma l'un de ses commissaires pour la négociation du traité de paix. Tâche douloureuse que le patriotisme ne permettait ni de refuser ni de remplir sans déchirements. Ceux dont la voix n'avait point été entendue dans les temps de prospérité, qui avertissaient alors la toute-puissance de se défier d'elle-même et de ne point juger de ses forces par les illusions de ses courtisans, recevaient du pays, éclairé trop tard et qu'il n'avait point dépendu d'eux de sauver, la difficile mission de réparer des fautes qu'ils n'avaient point commises. L'histoire leur saura gré de leur abnégation ; ce n'étaient pas des noms innocents de nos malheurs qui auraient dû figurer au bas des conditions imposées par l'ennemi ; personne ne méritait moins de subir cette épreuve que l'illustre homme d'État dont M. Saint-Marc Girardin avait partagé les appréhensions au début de la guerre, dont il partageait les angoisses au jour de la défaite. Aimer avec passion la gloire de son pays, avoir consacré la vie la plus active à célébrer la grandeur de la France, avoir prévu le danger qui la menaçait, avoir employé toute son énergie d'abord à prévenir, plus tard à diminuer nos désastres et ne pouvoir mieux servir sa patrie qu'en signant le traité qui la démembre ; la reconnaissance publique elle-même n'a pas de compensations pour de tels sacrifices.

Votre confrère, Messieurs, devina par sa propre douleur ce qu'imposait de souffrances à un patriotisme égal au sien une responsabilité plus haute. Il se sépara néanmoins du

chef politique qu'il s'était donné lui-même avec toute la France, dont tant de souvenirs anciens et tant de liens nouveaux le rapprochaient ; cette séparation ne se fit pas sans tristesse. D'autres soucis s'ajoutèrent à celui-là. Vice-président de l'Assemblée nationale, président du centre droit, retenu à Versailles par une succession non interrompue de travaux, éloigné des doux loisirs de Morsang et plus séparé des siens qu'il ne l'avait jamais été, M. Saint-Marc Girardin, qui paraissait si jeune encore, qui avait porté si légèrement le poids de la vie, se sentit pour la première fois fatigué et comme accablé. On ne retrouva plus en lui sa vivacité accoutumée. Aux souvenirs amers et toujours présents de nos désastres se mêlèrent sans doute alors la conscience de difficultés intérieures qu'on avait espéré résoudre par la concorde, mais qu'aggravaient chaque jour les divisions des honnêtes gens; le sentiment de l'impuissance d'un homme dans les grandes crises de la patrie et le regret douloureux de tant d'efforts stériles. M. Saint-Marc Girardin avait vécu dans des temps pleins d'espoir ; il vieillissait sans sécurité pour le présent, sans confiance dans l'avenir. C'en fut assez pour briser les ressorts d'une vie heureuse jusque-là et qui avait besoin de bonheur. C'est la guerre, c'est la politique née de la guerre, qui vous a pris avant l'heure votre illustre confrère et creusé deux tombes en même temps. La compagne si dévouée de M. Saint-Marc Girardin l'a suivi presque aussitôt, comme pressée de le rejoindre et de retrouver par-delà la mort l'étroite union de leurs âmes.

RÉPONSE

DE M. CAMILLE ROUSSET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. MÉZIÈRES.

MONSIEUR,

En vous écoutant, je ne pouvais me défendre d'un souvenir à la fois douloureux et cher à mon cœur; je me voyais, à cette même place où vous êtes, présenté à l'Académie, comme il m'avait été accordé de l'être, par M. Guizot et M. Saint-Marc Girardin. Vous venez de rendre à M. Saint-Marc Girardin, je vais essayer de lui rendre, à mon tour, l'hommage public que nous lui devions, vous et moi. D'autres voix, dans une journée solennelle, emploieront toutes les ressources de l'éloquence pour célébrer M. Guizot et sa gloire. Sous l'émotion toujours vive et comme au lende-

main d'une perte si grande, si difficile à réparer, j'en atteste et l'Académie, et la France, et l'esprit humain, frappés du même coup, on pourra dire de M. Guizot ce que Montecucculi disait du grand Turenne : « Il est mort un homme qui faisait honneur à l'homme ! » Aujourd'hui cependant que, pour la première fois depuis le commencement de ce deuil, l'Académie se rassemble devant le public, comment ne s'empresserait-elle pas d'offrir à cette glorieuse mémoire les prémices de sa douleur et ce premier tribut qu'il ne lui a pas été permis de verser, après les prières saintes, au pied d'un cercueil, près d'une tombe encore ouverte? Organe de l'Académie, je m'acquitte, en son nom, de ce pieux devoir, amère satisfaction pour moi dont la vénération, j'oserai dire filiale, a fidèlement suivi M. Guizot pendant trente-trois ans.

Des liens presque aussi anciens, presque aussi étroits, m'attachaient à M. Saint-Marc Girardin. J'ai connu cette famille si doucement unie, aujourd'hui si cruellement réduite. J'ai vu cette noble femme, admirablement dévouée, dont la place, marquée au premier rang de cet auditoire, est restée, par un nouveau coup, prématurément vide. Tandis que vous parliez, Monsieur, avec une sympathie respectueuse, de l'homme illustre qu'elle a si brusquement rejoint au-delà de ce monde, il vous a manqué de pouvoir suivre, dans ses yeux pleins de larmes, l'émotion des souvenirs ravivés par vos louanges. En évoquant du moins son image, en essayant pour un moment de la faire revivre, vous avez été heureusement inspiré, Monsieur. Après avoir si bien loué M. Saint-Marc Girardin, il était impossible de mieux achever son éloge.

Vous avez subi, comme tous ceux qui l'ont approché, la séduction de cet esprit délicat sans subtilité, ingénieux sans recherche, limpide et abondant comme une source vive, et vous avez été retenu par la grâce encore plus charmante d'une âme toujours sereine, d'un cœur ouvert à tous les sentiments affectueux, d'un caractère dont la bonté ne s'est jamais démentie. Des amis, M. Saint-Marc Girardin s'en est fait beaucoup et des plus dévoués. S'est-il fait des ennemis? Je ne dis pas : a-t-il eu des ennemis? La question serait trop naïve. Ce que je suis en droit d'affirmer, c'est que, de parti pris, il n'a voulu ni fait de mal à personne, pas même à un adversaire. Peut-être néanmoins trouverez-vous des gens qui se plaindront d'avoir reçu des coups de sa main et qui en montreraient au besoin les marques ; défions-nous, Monsieur ; il n'y a pire ressentiment que de ces fâcheux amours-propres qu'on ne blesse pas, mais qui se blessent.

Sarcasme, invective, raillerie mordante, plaisanterie amère, aucun de ces termes excessifs ne saurait convenir quand on parle de M. Saint-Marc Girardin. Une ironie fine, aimable, enjouée, une moquerie douce, un éclair malicieux du regard, parfois un frémissement dédaigneux de la lèvre, voilà les traits essentiels et les nuances vraies qui pourront donner de cette physionomie tranquillement expressive l'image la moins inexacte. Dans cette âme bien équilibrée, la vivacité de l'intelligence avait pour tempérament la modération du cœur, et l'esprit, en un mot, n'était que la forme exquise du bon sens.

Attiré par les grands écrits de M. Saint-Marc Girardin, vous n'avez touché qu'en passant à l'un de ses premiers

essais, le *Tableau de la littérature française au XVIe siècle.* Ce n'est, j'en conviens, qu'une brillante esquisse, une eau-forte lestement enlevée; selon mon goût, si vous voulez bien que j'avoue ma prédilection, c'est un petit chef-d'œuvre. Souvent on conseillait à l'auteur de reprendre son ébauche et de l'agrandir; il en parlait quelquefois lui-même, mais il y pensait moins qu'il n'en parlait : au fond la volonté n'y était pas. Dans ces projets de révision trente-trois ans se passèrent, si bien qu'en fin de compte l'esquisse, telle qu'au premier jour, reparut devant le public avec les excuses de l'auteur. « J'avais, disait-il en manière d'apologue, j'avais un de mes amis en Limousin qui habitait une fort méchante maison; on le pressait de bâtir et il promettait de le faire. Un jour je lui en parlai. « Ma maison est « prête, » me dit-il, et, me menant sur la place, il me montra d'un air joyeux ses pierres taillées, ses poutres équarries, ses planches sciées et rabotées. « Vous voyez, me disait-il, « ma maison est prête, il ne reste plus qu'à la bâtir : ce « n'est rien. » Ce rien était tout, et il ne le fit pas, car il mourut. C'est un peu là mon histoire; seulement je n'ai jamais cru que ma maison fût faite, parce que j'en avais amassé les pierres; c'est au contraire la difficulté de l'œuvre qui m'a arrêté. » Bonhomie charmante! Si j'ai cité ce petit morceau, c'est qu'il donne le ton du causeur et la manière habituelle de l'écrivain.

Dans le *Tableau de la littérature au XVIe siècle*, M. Saint-Marc Girardin essaye de définir l'esprit français et il lui attribue pour caractère distinctif une sagacité malicieuse et pénétrante. Est-ce là tout l'esprit français? non, sans doute; mais c'en est la bonne part, et c'est assurément l'es-

prit de M. Saint-Marc Girardin. Quand il nous représente ce bourgeois du moyen âge, « homme de bon sens, moqueur au besoin, qui garde en tout son franc juger et prend quelquefois son franc parler », je le reconnais à coup sûr; mais où je le reconnais mieux encore, c'est à la fin du XVIe siècle, dans ce grand parti des *politiques,* gens de bien, d'honneur et d'esprit, hommes d'accommodement honorable et de bonne volonté, les meilleurs et les plus utiles alliés dont Henri IV ait jamais pu se servir, dont Henri IV a su se servir pour le salut de la France. Ce groupe qui vient de passer, riant des fanatiques et morguant les *ligueurs*, ce sont les écrivains de la *Ménippée.* M. Saint-Marc Girardin ne serait-il pas avec eux d'aventure? et parmi leurs voix n'aurais-je pas entendu la sienne? En vérité, je ne me trompais guère, et c'est en aussi bonne compagnie que je le retrouve, aux environs de 1830, dans le bureau d'un journal.

M. Saint-Marc Girardin a été journaliste et professeur; il n'a jamais séparé ces deux titres dont il se faisait également honneur et que la dignité de son caractère a recommandés également à la considération du public. Journaliste un peu avant 1830, professeur un peu après, c'est au milieu des agitations révolutionnaires qu'il a commencé de parler et d'écrire. Si justifiée ou excusable que puisse paraître une révolution, il n'y en a pas dont l'ébranlement ne remue la société jusque dans ses bases. Juillet à peine achevé, malgré sa jeunesse et l'enivrement du succès, M. Saint-Marc Girardin eut le mérite de voir où était le péril, et la résolution d'y courir, au risque de rencontrer devant soi des alliés de la veille. « Cette révolution, a-t-il dit lui-même,

changea ma vocation de journaliste : d'un écrivain d'opposition elle fit de moi, presque dès le lendemain, un défenseur du pouvoir, et je l'en remercie. » Libéral, il l'était et ne cessa jamais de l'être ; mais il ne se savait pas aussi bien conservateur : il le fut tout d'un coup, résolûment et pour toujours.

Dans ce dernier naufrage de la Restauration, tout s'en allait en débris, gouvernement, institutions, lois politiques et croyances morales. L'insurrection n'était plus seulement, en certains cas déterminés, le plus saint des devoirs : en proclamant ce qu'on nommait le droit de la passion, l'essor illimité de la passion désormais souveraine, on faisait de l'insurrection, partout et à tout instant, le moteur nouveau de la vie privée comme de la vie publique. Règles sociales, traditions, usages, coutumes, précautions et prescriptions légales, rien de tout cela ne comptait plus, n'ayant plus de raison d'être : la passion déchaînée remplaçait tout, embrassait tout, justifiait tout. A certains égards, le journaliste est comme un soldat embusqué aux avant-postes ; il faut qu'il couvre son parti, l'oreille tendue, l'œil au guet, toujours prêt à donner l'éveil. Tel était M. Saint-Marc Girardin en avant de ce qui restait de la société française. Le danger qu'il avait signalé, le matin, dans le journal et combattu à l'improviste, quelques heures après, dans sa chaire de la Sorbonne, il l'étudiait plus à loisir et conduisait à l'encontre une défense méthodique. On a cherché pourquoi, sortant de l'usage, M. Saint-Marc Girardin avait donné à son enseignement un tour imprévu ; on s'est imaginé qu'après l'éblouissant éclat de M. Villemain, redoutant la comparaison, il avait voulu faire autrement, coûte

que coûte, et dans la critique littéraire arbitrairement substitué la morale à l'histoire. On s'est trompé ; où l'on n'a vu qu'un caprice, il y avait une nécessité sociale, et l'élan d'un citoyen où l'on n'a soupçonné qu'un intérêt vulgaire. Déracinées par la tourmente révolutionnaire, il fallait de nouveau et plus profondément implanter les idées morales dans les âmes. C'est à cette noble tâche que M. Saint-Marc Girardin a consacré toutes les ressources d'un talent incomparable, depuis le ton enjoué de la conversation familière jusqu'aux accents émus de la grande éloquence, toujours guidé par une conviction forte, une fermeté de principes qui, sans concessions ni complaisances, finissait par arracher des applaudissements, même aux plus rebelles. Ai-je besoin d'ajouter que ce moraliste était un chrétien ? « Quant à moi, a-t-il écrit quelque part, je ne suis pas un incertain ; mon choix est fait depuis longtemps. La difficulté de ne pas croire au christianisme m'a de bonne heure paru mille fois plus grande que la difficulté d'y croire. » Ainsi le souffle vivifiant de son enseignement public comme de ses grandes œuvres littéraires, c'est l'esprit même de la morale chrétienne qui commande le sacrifice, refrène la passion et la range sous le devoir.

Le professeur voit son sujet de haut et d'ensemble : le journaliste est aux prises avec le détail. On peut publier intégralement une série de leçons : il faut faire un choix parmi des articles. D'un petit nombre des siens M. Saint-Marc Girardin a composé, sous ce titre : *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste,* un recueil qu'il a dédié au plus ancien, au plus cher de ses compagnons de travail et d'étude, M. de Sacy. En le nommant à côté de M. Saint-

Marc Girardin, j'aime à regarder l'amitié dont il m'honore comme un legs et, pour ainsi dire, ma réserve d'héritage dans la succession du généreux ami que nous regrettons tous les deux. Avec des matériaux qui auraient pu fournir à plus de vingt tomes, les *Souvenirs d'un journaliste* se sont resserrés en un seul volume. S'il est vrai qu'il y ait une sorte de vanité particulière aux écrivains de la presse, on peut affirmer à coup sûr que M. Saint-Marc Girardin n'a pas connu cette faiblesse. « C'est grand honneur, a-t-il dit, pour un article politique de défrayer la causerie du matin ; si l'on en parle encore le soir, c'est presque de la gloire. Il y a, dans la première partie de ce recueil, deux ou trois articles dont on m'a loué même au bout de plusieurs jours ; j'étais tenté de les croire immortels : en les relisant, je me suis aperçu que je ne m'en souvenais plus moi-même. » Il n'est guère possible de pousser plus loin, ni de meilleure grâce, la sincérité vis-à-vis de soi-même. Telle est d'ailleurs l'impression que laisse dans l'esprit la lecture de ce recueil : c'est l'examen de conscience et la confession politique d'un homme de bonne foi. S'il s'est trompé, il n'hésite pas à le reconnaître ; mais son erreur n'a jamais été qu'un tort de forme : le fond, les principes n'ont reçu aucune atteinte. Aussi l'écrivain peut-il, en concluant, porter envers lui-même ce témoignage d'une fierté légitime : « J'ai vu avec plaisir que je n'ai pas changé de convictions ; j'espère donc que je mourrai dans les opinions de ma jeunesse, triomphantes ou battues, peu m'importe : cela en effet regarde la fortune et non pas la conscience. »

Il est mort, comme il avait espéré, dans les opinions de

sa jeunesse, partisan décidé de la monarchie constitutionnelle, défenseur infatigable des institutions parlementaires. Il en connaissait le fort et le faible, les imperfections comme les mérites, mais les inconvénients lui paraissaient bien moindres que les avantages; même après les apparents démentis donnés par les révolutions à ses doctrines, il ne se sentait pas ébranlé. Dans ces renversements, il voyait la faute, non des institutions, mais des hommes, et il dénonçait, non sans amertume, le plus redoutable de nos défauts politiques. « Les partis en France, disait-il, ceux qui sont dans le cercle de la constitution comme ceux qui sont en dehors, excellent surtout à ne pas vouloir; ce qu'ils savent le mieux, c'est ce qu'ils ne veulent pas. Pour nier, pour détruire, ils s'entendent à merveille, mais, pour agir, ils s'accordent fort peu. L'action les gêne et les embarrasse. Ils sont négatifs : c'est là le trait caractéristique de leur nature. » Il y a trente-cinq ans que M. Saint-Marc Girardin notait cette observation; il y a quinze ans qu'il la publiait de nouveau. Faut-il aujourd'hui la reléguer au nombre de ces vieilles remarques dont il disait lui-même : « Il y a ici bien des choses qui ne sont plus de mise? » Souhaitons, Monsieur, de n'avoir plus à déplorer, ni les uns ni les autres, un désaccord si fatal aux intérêts de la patrie. C'est à combattre ce mal, funeste jusqu'à pouvoir être mortel, c'est à rétablir, dans une grande assemblée où son caractère lui avait fait une place éminente, l'union, l'harmonie si nécessaire, que M. Saint-Marc Girardin a voué ses suprêmes efforts; c'est à ce patriotique devoir qu'il a sacrifié le repos des derniers jours et la douceur paisible du foyer domestique; il y a consumé sa vie, mais il nous a laissé un noble exemple.

Honorons sa mémoire; elle est de celles qui ont formé, à travers les siècles, la grande tradition française.

Il y marquait déjà sa place, lorsque, sur la tombe de M. Villemain, il attestait légitimement ses propres services : « Professeurs et écrivains, disait-il, nous avons tous travaillé à soutenir, chacun selon sa force, l'œuvre de nos glorieux devanciers. Nous avons tenu droit le drapeau qu'ils nous avaient confié, et nous le remettrons honorablement à ceux qui nous suivent. »

Vous êtes, Monsieur, de ces lieutenants éprouvés qui, reconnus chefs à leur tour, saluent avec une émotion grave le drapeau dont l'honneur vient d'être commis à leur garde, et prennent avec respect la place que leurs prédécesseurs ont laissée vacante. En vous donnant la succession de M. Saint-Marc Girardin, l'Académie française a considéré à la fois ce qu'elle devait au maître et ce qu'elle attendait du disciple. Elle attend beaucoup, Monsieur, d'un talent dont elle a reçu déjà beaucoup. Vous lui avez présenté presque tous vos ouvrages : elle vous les a rendus toujours avec des couronnes. C'est ainsi que, vous ayant distingué de bonne heure, elle vous a, de bonne heure aussi, ouvert une porte qui résiste souvent à plus d'un effort. Soyez le bienvenu parmi nous, Monsieur; vous allez apporter dans nos discussions les lumières d'un philologue et le goût d'un écrivain familiarisé par les voyages comme par l'étude avec les secrets des langues et des littératures étrangères. Il n'y a pas encore cent ans, les sympathies de l'Académie ne vous auraient pas été aussi facilement acquises. Moins libéral à cet égard que notre dix-septième siècle, qui se piquait de parler couramment l'italien et l'espagnol, le dix-huitième

affectait un profond mépris pour tout ce qui n'était pas le français, et c'est seulement dans les premières années du nôtre que « les littératures étrangères furent explorées, traduites, vengées de l'ignorance frivole qui les avait dédaignées; l'affranchissement fut complet ». J'emprunte ces deux lignes, — notre éminent secrétaire perpétuel, mon vénéré voisin, ne s'en souvient pas peut-être, — à la réponse que lui adressait M. de Barante, le jour, heureux pour l'Académie, où M. Patin venait y prendre séance. C'est notre siècle qui est dans le vrai, Monsieur, et le dix-huitième avait tort. Les lettres françaises ont assez de grandeur pour n'être ni dédaigneuses, ni jalouses, ni défiantes; aucune comparaison ne leur est importune, et, si vous me permettez l'expression, elles n'ont rien à perdre aux transactions du libre échange.

Ai-je besoin, Monsieur, d'aller chercher bien loin des exemples? Vous avez fait sur Pétrarque un livre qui est devenu classique dans la patrie même de Pétrarque. Il y a quelques mois, en Italie et en France, les admirateurs du grand poëte italien s'accordaient pour célébrer par des fêtes littéraires l'anniversaire d'un jour qui, par une singulière fatalité, a marqué de la même date sa naissance et sa mort. Avignon vous avait invité, mais Arqua sollicitait également l'honneur de votre présence. Si je ne craignais d'inquiéter votre modestie par une sorte de rapprochement dont l'indiscrétion serait trop grossière, il me serait facile de rappeler ici les hésitations de Pétrarque appelé, le même jour, par le Sénateur de Rome et par l'Université de Paris, à recevoir, dans l'une et l'autre de ces grandes cités, le laurier poétique. Vous avez choisi Avignon, sans que

l'Italie vous ait su mauvais gré de cette préférence. Tandis que vous recueilliez des applaudissements sur les bords du Rhône, une distinction flatteuse et rare vous arrivait de l'autre côté des Alpes : la plus ancienne et la plus célèbre des Académies italiennes inscrivait votre nom sur sa liste, de sorte qu'après avoir discuté à Paris le dictionnaire de la langue française, il vous sera toujours loisible d'aller, comme il vous plaira, porter sur des travaux analogues vos observations à Florence.

A la suite de Pétrarque vous avez parcouru Vaucluse. Séduit comme lui par la beauté du paysage, vous avez écrit sur ce vallon fameux trois pages que je voudrais pouvoir citer d'un bout à l'autre, comme un modèle du style descriptif. J'en détacherai au moins quelques lignes, à l'endroit où, sur les bords charmants de la Sorgue, les souvenirs pittoresques de vos nombreux voyages se réveillent en foule et se groupent, autour de la fontaine immortalisée par le poëte, avec infiniment d'art et de goût. « A la racine même des rochers, dites-vous, s'ouvre une caverne d'où jaillit la rivière qui descend aussitôt par une pente rapide, bondissant avec fureur au milieu des blocs noirâtres qu'elle couvre d'une écume blanche. Dès qu'elle se repose, dès qu'elle ne rencontre plus d'obstacles, elle étend, entre deux rives fleuries, une nappe d'eau limpide, d'une couleur merveilleuse, dont je n'ai retrouvé nulle part, ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, ni en Italie, ni en Espagne, ni en Orient, les teintes douces et transparentes. Le lac de Zurich est moins pur, le lac de Come plus bleu, la Méditerranée plus foncée ; les fleuves célèbres, le Pénée, l'Alphée, l'Achéloüs, sont plus argentés, le Styx et l'Achéron plus noirs,

l'Arno, le Tage, le Guadalquivir, le Rhône plus troubles. La Sorgue seule, d'un vert tendre à la surface et jusqu'au fond de son lit, ressemble à une plante verte qui se serait fondue en eau ; c'est comme une herbe liquide qui court à travers les prés. On se rappelle, en la voyant, ces sources vives qui, sortant des rochers de la côte, viennent quelquefois verser leurs eaux d'émeraude dans les flots de la mer Égée ou de la mer Ionienne. »

Aussi bien que les visiteurs de Vaucluse, les admirateurs de Pétrarque vous doivent, Monsieur, de la reconnaissance ; vous leur avez appris à mieux connaître l'objet de leur admiration. « Le vrai Pétrarque n'est point seulement un faiseur de sonnets et de chansons, avez-vous dit ; c'est la plus grande figure du XIVe siècle. Tant qu'il a vécu, rien de grand ne s'est fait dans son pays, ni même hors de son pays, sans qu'il en ait été le confident ou le juge. » En est-ce donc fait du Pétrarque spiritualiste, du poëte sentimental et mystique dont le platonisme reconnaît, sous les traits adorés de Laure, et chante en même temps la religion, la philosophie, la vertu, les pures conceptions de l'esprit dégagé de la matière? Non sans doute ; tout cela nous demeure, mais il nous est venu autre chose encore. Je me figure volontiers le Pétrarque idéal sous l'aspect d'un de ces petits anges dont on ne voit qu'une tête et deux ailes au milieu des nuées. Vous avez, Monsieur, restitué la personne tout entière, non pas la statue seulement, mais le personnage vrai, vivant, historique. Peut-être y aura-t-il des délicats qui vous reprocheront de l'avoir humanisé plus que de besoin, sans compter les zélatrices dont vous aurez troublé le culte pour l'image symbolique de

Laure. N'est-il point en effet douloureux, quand on se complaisait à nier son existence réelle, d'apprendre que cette pure abstraction n'a pas eu moins de neuf enfants en légitime mariage ? Mais n'est-ce point surtout le comble du scandale qu'on puisse voir le désolé Pétrarque trompant les ennuis d'un amour sans espoir par les distractions effectives de la paternité, ou bien encore le chantre mystique du *Canzoniere* lié avec Boccace de l'amitié la plus intime et se délectant, comme un autre, aux contes sensuels du *Décaméron?* N'en déplaise aux délicats, ces reproches, Monsieur, ne sauraient vous émouvoir. En humanisant Pétrarque, vous nous l'avez fait mieux comprendre et, je n'hésite pas à dire, aimer davantage. Cette forme angélique, entrevue dans les vagues espaces, nous laissait étonnés et froids ; nous voulions voir l'homme sous le poëte. Vous nous le rendez avec ses misères, ses faiblesses, tout ce qui le rapproche humainement de nous, et l'admiration que le poëte exige s'accroît de toute la sympathie que nous donnons volontiers à l'homme. Non, vous n'avez ni rabaissé Pétrarque, ni diminué sa gloire ; loin de là. Depuis que vous lui avez fait toucher terre, nous pouvons mieux juger de combien il est plus grand que nous.

C'est par une méthode analogue que vous avez entrepris d'aborder l'œuvre incommensurable de Shakspeare. Autour de lui vous avez groupé ses devanciers, ses contemporains, ses successeurs. Il s'élève au-dessus d'eux tous, comme le mont Blanc domine de sa majesté souveraine les plus hautes sommités des Alpes. Ne nous y trompons pas : dans la pénombre où les a plongés le rayonnement de sa gloire, il y a quelques-uns de ces hommes, Marlowe et Ben Jonson

par exemple, qui ont eu leurs jours d'éclat et, par moment, des accès de génie. Voici un même sujet dramatique, la haine d'un juif contre les chrétiens, qui a été traité par Marlowe dans *le Juif de Malte,* et dans *le Marchand de Venise* par Shakspeare. Rien n'est plus émouvant que le drame de Marlowe. Son héros, Barabas, a la férocité d'imagination la plus inventive ; c'est avec un art infernal qu'il fait détruire, les unes par les autres, celles de ses victimes qu'il ne s'est pas réservé de frapper lui-même. Nous tenons ici le défaut capital du drame : il y a trop de péripéties terribles, et l'émotion du spectateur est épuisée bien avant que le dramaturge ait conduit toutes ces horreurs à leur terme. Voyons au contraire Shylock dans *le Marchand de Venise.* Au lieu de disperser sa haine, il la ramasse ; il y a un seul homme qu'il poursuit de sa lente et patiente vengeance ; mais en cet homme il voit tous les chrétiens ensemble, et c'est dans son sang qu'il aura la jouissance de laver les injures accumulées de sa race. Rien n'arrête, rien n'interrompt le développement de cette passion sourde ; rien ne distrait le spectateur dont l'âme frémissante se retrouve tout à coup satisfaite et calmée, lorsqu'au dernier moment la décision du juge arrache au juif confondu sa victime. Telle est la supériorité de Shakspeare sur Marlowe comme sur tous les autres. Ni dans ses conceptions les plus sombres, ni dans ses inventions les plus fantastiques, il ne sort jamais de la vérité humaine ; mais il sait l'embrasser tout entière. Son théâtre est universel comme l'œuvre d'Homère. L'homme de tous les temps y tient la scène, avec les sentiments, les passions, les contradictions éternelles de notre nature : c'est la part largement faite à la vérité générale et

philosophique ; mais il y a aussi, comme dans l'œuvre d'Homère, une part donnée à la vérité locale et contemporaine. A supposer une catastrophe qui en aurait détruit les autres monuments, l'époque d'Élisabeth pourrait disparaître de l'histoire que le seul théâtre de Shakspeare suffirait à la restituer avec ses idées, ses croyances, ses mœurs, ses connaissances acquises, en un mot avec la physionomie intellectuelle et morale qui marque particulièrement un certain âge dans la vie de l'humanité. Je lisais l'autre jour qu'un original avait entrepris de rechercher minutieusement toutes les variétés d'arbres, d'arbustes et de plantes herbacées dont Shakspeare a fait mention dans ses œuvres. Composer une flore de Shakspeare, voilà sans doute une bizarre imagination, et personne n'en aurait été plus surpris que le grand poëte : preuve inattendue, après tout, qu'en écrivant pour ses contemporains, il nous a légué, sans le vouloir ni le savoir, une véritable encyclopédie de son temps.

C'est ce caractère à la fois universel et particulier, ce mélange, cette circulation incessante des idées générales et des faits accidentels, ce conflit des passions éternelles et des intérêts d'un jour, surtout le mouvement, l'animation vivante de son théâtre, qui lui ont suscité, à cent cinquante ans de distance, le plus illustre des disciples. « La première page que j'ai lue de Shakspeare, a dit Gœthe, m'a fait son homme pour la vie. « Passer de l'un à l'autre, d'Angleterre en Allemagne, c'est vous suivre, Monsieur, sur un terrain nouveau, mais où vous êtes, comme toujours, le meilleur et le plus intéressant des guides. Entre Shakspeare et Gœthe, il faut convenir avec vous que les rapprochements sont moins curieux à noter que les dissemblances. Dans sa

belle étude sur Shakspeare, M. Guizot nous fait admirer, parmi les qualités originales du poëte, « cette naïve ignorance des merveilleuses richesses qu'il répand à pleines mains ». Est-ce Gœthe qui aurait mérité un compliment pareil? Gœthe est un riche très-avisé qui gouverne parfaitement sa fortune, calcule, ménage et fait, à l'occasion, grande dépense, mais toujours à bon escient. Voici une autre différence plus importante et, selon moi, capitale. S'il y a dans la vie de Shakspeare des lacunes, des obscurité qui désespèrent les biographes, qu'importe à son œuvre? elle est impersonnelle. Pour Gœthe, c'est tout le contraire. Il est impossible de bien comprendre l'écrivain si l'on ne connaît pas à fond l'homme et ses entours.

Sur l'écrivain et sur l'homme vous avez composé, Monsieur, deux volumes de la lecture la plus attachante. Rien n'y manque. Si grand toutefois qu'ait été votre labeur, je ne vous plains pas : il est évident que vous y avez trouvé du charme. Le sujet d'ailleurs se prêtait complaisamment à vos recherches. Gœthe ne se renferme point; il fait le plus aisément du monde sa confession et celle d'autrui. Ce terrible égoïste avait le commerce dangereux. Ce qu'il a brisé de cœurs et rompu d'attachements nous étonne; mais ce qui nous étonne encore plus et nous attriste, c'est que, dans la construction de ses plus grandes œuvres, il a fait entrer, parmi des matériaux vulgaires, les débris de ses amitiés et de ses amours. On sait avec quelle douleur la vraie Charlotte et son honnête mari se virent livrés au public dans le roman de *Werther*. Si j'ajoute que Gœthe, un certain jour, a cru faire une bonne plaisanterie allemande, en ridiculisant, sous la figure d'une autruche, l'ex-

cellent Lavater, j'aurai le droit de dire qu'il a manqué, ce jour-là, et d'esprit et de cœur. Il n'a guère épargné que le plus illustre de ses contemporains, Schiller, son rival de gloire, et la plus pure entre les compagnes de sa jeunesse, Mlle de Klettenberg; mais aussi quelle admirable amie que cette personne angélique! et quelle âme! C'est elle qui, recherchée par un gentilhomme élégant, inquiète et troublée de l'avenir qu'elle va se faire, lui propose de vivre exclusivement l'un pour l'autre, dans la retraite, loin de la cour et du monde. Dès les premiers mots le courtisan pâlit et son refus met à néant le projet de mariage. N'est-ce pas là, Monsieur, le dénoûment du *Misanthrope,* mais renversé? Célimène, c'est le courtisan frivole, et Alceste, Mlle de Klettenberg. J'ai dit que Gœthe l'avait épargnée dans ses œuvres; il l'y a cependant introduite, mais à la place d'honneur, en écrivant d'après elle les *Confessions d'une belle âme.*

La vie de Gœthe est le roman d'une intelligence qui veut tout savoir et d'une activité qui veut tout faire. Poëte, romancier, dramaturge, il a été par surcroît ministre des finances, ministre de la guerre, ministre des travaux publics et directeur de théâtre. Il a essayé de devenir artiste et entrepris de se faire savant. L'original qui s'est épuisé à extraire une flore de Shakspeare aurait bien mieux fait de s'adresser à lui : il eût trouvé un botaniste ingénieux, un anatomiste passable et un physicien médiocre. Au déclin de sa vie, Gœthe a fini par vouloir être le critique de ses propres œuvres. Ici je rencontre le dernier de ses familiers. L'honnête et fidèle Eckermann, le Wagner, le *famulus* de cet autre Faust, était doué d'une mémoire prodigieuse; il avait assez d'intelligence pour comprendre, trop peu d'ima-

gination pour inventer, en somme tous les mérites d'un témoin irréprochable. Sa véracité n'est pas douteuse et les notes qu'il nous a données ont la valeur d'une sténographie. Eckermann n'est pas un auditeur, c'est un auditoire : Gœthe professe devant lui comme devant un public. Il passe en revue les grands et les petits événements de sa longue existence, les hommes et les femmes qu'il a sacrifiés plus ou moins aux caprices de son humeur changeante ; il commente, il explique ses poésies, ses romans, son théâtre, ce qu'il a dit et surtout ce qu'il a voulu dire; mais ce qu'il a le plus à cœur, c'est de gagner des adeptes et de les initier aux mystères du *second Faust*. Cette composition étrange devait être son œuvre capitale, la synthèse de sa vie. A force d'y accumuler les incidents bizarres, les abstractions et les symboles, il est parvenu à nous rendre la parfaite image du chaos. Le bon Eckermann, en dépit de ses efforts et des indications du maître, n'a jamais pu s'y retrouver. A votre tour et avec un zèle bien digne d'éloge, vous avez tenté, Monsieur, d'y porter la lumière; excusez mon insuffisance : je ne me sens pas en mesure de décider si le succès a récompensé votre héroïsme.

Vous voyez que je suis un peu plus sévère pour l'auteur de *Faust* que vous ne l'êtes vous-même; j'ai hâte de me mettre tout à fait d'accord avec vous. Il y a, chez Gœthe, un mérite qui rachète, à mes yeux, bien des torts : il a aimé l'esprit français et rendu justice à la France. En 1813, au milieu de l'Allemagne soulevée contre nous, on lui avait reproché son indifférence et sa froideur. « Comment moi, répondait-il plus tard, moi pour qui la civilisation et la barbarie sont des choses d'importance, comment aurais-je

pu haïr une nation qui est une des plus civilisées de la terre, à qui je dois une si grande part de mon propre développement? » Dans cet ordre d'idées généreuses, Gœthe n'a point fait école parmi ses compatriotes.

Enfant de la vaillante Lorraine que, par un beau mouvement de piété filiale, vous avez tout à l'heure conviée aux honneurs de cette séance, vous avez écrit, Monsieur, des *Récits de l'invasion;* vos douleurs patriotiques y sont exprimées dans un noble langage. Je ne parlerai cependant pas de ce livre : ma réserve est aussi du patriotisme. En vous lisant, je me rappelais un épisode de votre *Pétrarque*. Cinq ans après la bataille de Poitiers, un an après le traité de Bretigny, le grand poëte était venu complimenter le roi Jean, au nom du seigneur de Milan, Galéas Visconti, dont les trésors avaient contribué, pour une large part, au payement de la rançon royale. Pétrarque retrouvait, sanglante et dépouillée, la France dont il avait, trente années auparavant, admiré la richesse et la force. « Je n'ai plus rien reconnu, disait-il, de cet opulent royaume de France, tellement ravagé par le fer et par le feu qu'à peine pouvais-je me persuader que ce fût le même. Partout la solitude, la tristesse, la dévastation, les campagnes incultes, les maisons désertes ou ruinées ; partout de tristes vestiges, et les cicatrices encore saignantes des horribles blessures que le glaive de l'ennemi a faites. » Cependant, avec un mélange de sympathie courtoise et de confiance vraie dans le génie de la France, il ne craignait pas de dire au roi, dans une audience publique : « Aucun homme, que je sache, ne peut être assez dépourvu de jugement pour ne point voir que, si abîmé que soit ce royaume, à peine échappé du naufrage,

il est encore le premier, le plus grand de tous. » Efforçons-nous, Dieu aidant, d'approprier à notre fortune le compliment de Pétrarque. Aujourd'hui je ne saurais mieux faire que de revenir à vous, Monsieur, et de vous emprunter des paroles plus conformes à notre état. « Ne recommençons pas, dites-vous, à nous bercer d'illusions, à nous payer de mots sonores, comme nous l'avons fait trop souvent, en nous décernant des éloges supérieurs à notre mérite. La dure leçon que nous donnent les faits doit nous servir à mieux juger des choses, à nous défier des complaisances de l'amour-propre national, de la crédulité que nous inspire notre confiance en nous, de la facilité avec laquelle nous accueillons tout ce qui flatte nos espérances, tout ce qui répond à nos rêves de grandeur, à nous mieux connaître, en un mot, et à mieux connaître les autres.... Peut-être sortirons-nous de cette épreuve plus forts et mieux trempés; peut-être avions-nous besoin d'être secoués par le malheur pour retrouver la virilité de notre race et le don toujours français d'accomplir de grandes choses. »

Je m'arrête, Monsieur, sur cette belle page. Ce n'est pas l'orgueil qu'elle nous veut inspirer; c'est un sentiment plus digne et plus fécond, l'espérance.

DISCOURS

DE

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 FÉVRIER 1875, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LEBRUN.

Messieurs,

Je ne saurais mieux reconnaître la faveur exceptionnelle dont j'ai été l'objet dans votre illustre compagnie qu'en vous parlant avec toute franchise et qu'en commençant ce discours par un aveu. Lorsque tant de mes confrères, bien supérieurs à moi, ont dû frapper plusieurs fois à votre porte avant qu'on la leur ouvrît, comment se fait-il que je n'aie eu qu'à me présenter pour qu'elle s'ouvrît toute grande, et, pour ainsi dire, toute seule? Il y aurait là de quoi m'inspirer un grand orgueil si je ne connaissais la véritable raison de cette sympathie.

Pour arriver jusqu'à vous, Messieurs, j'ai employé des moyens magiques ; j'ai usé de sortilége. Réduit à mes seuls mérites, je me serais bien gardé d'affronter jamais votre jugement, mais je savais qu'un bon génie, — c'est le vrai mot, — combattait pour ma cause, et que vous étiez résolus à ne pas vous défendre. Je me suis mis sous le patronage d'un nom que vous auriez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouviez plus honorer qu'en moi. Aussi est-ce le plus modestement du monde, croyez-le, que je viens aujourd'hui recevoir une récompense qui ne m'a été si spontanément accordée que parce qu'elle était réservée à un autre. Je ne puis cependant, je ne dois l'accepter que comme un dépôt ; souffrez donc que j'en fasse tout de suite et publiquement la restitution à celui qui ne peut malheureusement plus la recevoir lui-même. En permettant que cette chère mémoire tienne aujourd'hui une telle gloire de mes mains, vous m'accordez le plus insigne honneur que je puisse ambitionner, et le seul auquel j'aie vraiment droit.

Je dois maintenant vous entretenir, Messieurs, d'un homme dont vous avez tous aimé la personne, estimé le caractère, apprécié le talent, et que j'ai à peine entrevu. Je ne pourrai le peindre et le juger qu'à une très-grande distance, et bien des traits m'échapperont. Il était déjà célèbre avant que je fusse né, et rien de ce que je pourrai vous dire ne sera à la hauteur du souvenir que vous avez gardé de cet homme remarquable à tant de titres. Comme sa modestie égalait son talent, il ne nous a laissé que très-peu de détails sur lui-même. M. Lebrun avait

été en contact avec tant de grands hommes, il avait vu passer autour de lui et au-dessus de lui de si grands événements, il avait survécu à tant de choses éclatantes qu'on avait cru devoir être éternelles, qu'il a été pris sans doute de cette pudeur qui porte les âmes d'élite à se rejeter dans l'ombre et le silence à mesure que les événements projettent plus de lumière et font plus de bruit autour d'elles. Peut-être l'évanouissement subit de la splendeur impériale à laquelle M. Lebrun aurait voulu dévouer son talent et sa vie n'a-t-il pas peu contribué à ce parti pris de modestie. Qui aurait pu, sans folie, parler de soi quand on ne parlait plus de l'empereur? Les autres hommes semblaient n'avoir plus qu'à baisser la tête, à se recueillir, à chercher où ils pouvaient bien en être et à reprendre leurs obscurs travaux avec d'autant plus de courage qu'il n'y avait plus guère à compter sur l'attention de personne. Un seul homme avait, pour ainsi dire, emporté avec lui toute la curiosité du monde.

Vous savez, Messieurs, comment M. Lebrun témoigna, pour la première fois, de son amour pour l'empereur, amour auquel il est toujours resté fidèle, car il n'a jamais renié son idole, même lorsque les plus illustres ingratitudes invoquaient tant de bonnes raisons.

Le lendemain de la victoire d'Austerlitz, l'empereur était à Schœnbrunn. Il avait auprès de lui le prince de Talleyrand, le prince de Neufchâtel et le comte Daru. Celui-ci prit le *Moniteur* sur la cheminée et se mit à le parcourir. Il fit bientôt un mouvement de surprise.

— Qu'est-ce, Daru? dit l'empereur.

— Voilà, Sire, dans le *Moniteur* une ode sur la bataille.

— Ah ! Et de qui?

— De Lebrun, Sire.

— Voyons; lisez.

Le comte Daru commença :

Suspends ici ton vol; d'où viens-tu, Renommée?
Qu'annonçent tes cent voix à l'Europe alarmée?
Guerre. Et quels ennemis veulent être vaincus?
Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance;
Ils menaçent la France.
Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus.

L'ode continuait, elle aussi, son vol, presque toujours aussi haut et aussi large que ce beau début; mais cela n'étonnait personne ; l'ode était signée Lebrun. Or, à cette époque on ne pouvait pas supposer qu'une ode signée Lebrun pût être d'un autre Lebrun que le vrai, le fameux, le seul Lebrun, celui qui avait été surnommé Lebrun Pindare. Ce qui étonnait un peu, c'était qu'il eût pensé à chanter un pareil sujet. Lebrun Pindare, le poëte révolutionnaire, le chantre du *Vengeur,* se ralliait donc à l'empire! « Qu'on expédie une rente viagère de six mille francs à M. Écouchard Lebrun, » dit l'empereur.

Mais il se trouva que M. Lebrun Pindare était absolument innocent de cette ode, et qu'elle était l'œuvre d'un collégien de vingt ans qui portait le même nom que lui. Quand Napoléon connut la vérité, il fut le premier à rire de la méprise, et il dit : « Eh bien, qu'on laisse la pension de six mille francs au vieux poëte, et qu'on en donne une de douze cents au jeune. »

M. Lebrun avait vingt ans lorsqu'il composa cette ode

Sommes-nous bien sûrs, Messieurs, que, sous l'enthousiasme très-légitime et très-sincère du poëte, l'espièglerie du collégien ne se glissait pas un peu ? Celui qui devait écrire plus tard le discours en vers du *Bon Bourgeois de Paris sur les fortifications* ne devait pas, si j'en juge par l'esprit qu'il avait encore à cinquante ans, manquer, à vingt ans, d'une bonne dose de finesse et de malice. Tout en voulant louer le maître guerrier qui venait de battre trois peuples, il n'était pas fâché, peut-être, de battre un peu le maître poëte qui n'avait pas alors de rival en poésie, tant on était occupé à autre chose. Avoir vingt ans, porter le même nom qu'un poëte renommé, se sentir plus poëte que lui, savoir que ce poëte n'aime pas l'empereur dont on a fait son dieu, désirer, prévoir et apprendre la victoire d'Austerlitz, c'est bien tentant.

On n'accuse, dit-on, les autres que de ce dont on est capable soi-même; soit ; j'avoue que, moi, je n'aurais pas résisté à la tentation et que je me serais fort diverti, à la pensée que mon ode, imprimée et signée du nom de Lebrun, serait d'abord et tout naturellement attribuée à l'homme connu ; et que, bien applaudie, bien acclamée, et en même temps bien légitime, elle reviendrait à son véritable père, simple collégien qui aurait le droit de dire, en riant sous cape : Ce n'est pas ma faute si je m'appelle aussi Lebrun. L'enfant aurait même pu ajouter : Je ne savais pas qu'il y en avait un autre. Mais l'enfant était incapable de mentir ; il savait qu'il y avait un autre Lebrun. Ce n'est pas quand on a fait une tragédie de *Coriolan* à douze ans, en 1797, qu'on ignore, huit ans après, en 1805, l'existence de Lebrun Pindare.

Le jeune Pierre Lebrun, pour lui donner enfin tout son nom, était au contraire nourri de cette littérature, dont son homonyme était le représentant le plus distingué ; mais il nous faut reconnaître que le nourrisson de ces muses nouvelles n'avait qu'une idée, c'était de quitter ses nourrices, et qu'il avait bien raison. Loin de moi la pensée, Messieurs, de ne pas traiter comme il convient des hommes dont quelques-uns ont eu leur place parmi vous, et qui la méritaient alors; à ce titre seul, ils me seraient sacrés, aujourd'hui surtout; mais ayant à faire devant vous, et voulant le faire en toute conviction, l'éloge de mon illustre prédécesseur, il me faut bien constater la différence qui existait, à son avantage, entre lui et ses contemporains, comme j'aurai probablement à montrer tout à l'heure celle qui existe entre ses successeurs et lui, puisque M. Pierre Lebrun fut précisément, en littérature, ce qu'on appelle un homme de transition, la fin d'une phase et le commencement d'une autre.

M. Lebrun était né en 1785, en plein règne de Delille à qui il devait rendre hommage plus tard dans une ode qu'il composa justement sur la mort de M. Lebrun Pindare, lequel mourut deux ans après l'anecdote que nous venons de raconter. Après cette ode, le quiproquo ne fut plus possible. On eut la certitude qu'il y avait deux poëtes du nom de Lebrun, dont l'un venait d'enterrer définitivement l'autre.

L'empereur, qui avait la très-ambitieuse mais très-noble espérance de reconstituer chez nous tout ce qui fait la grandeur d'une nation, aurait voulu ressusciter la véritable poésie. Il y avait un intérêt personnel. Cet Achille rêvait

d'avoir son Homère de son vivant. Il ne devait l'avoir qu'après sa mort.

> Un regard de Louis enfantait des Corneilles,

a dit Boileau; il s'est trompé. Les regards des plus grands rois n'enfantent pas les grands poëtes. Tout ce qu'on peut leur demander, c'est de les distinguer, et c'est déjà beaucoup. Les grands poëtes comme les grands rois ne naissent que quand Dieu le veut. Ils poussent sans qu'on sache comment, comme les bluets dans les blés, et quand on fait les moissons humaines que faisait Napoléon, il ne faut pas s'étonner que les bluets tombent avec les épis.

Le 5 mai 1821, l'empereur meurt à Sainte-Hélène. La nouvelle arrive en France. Au milieu du silence universel, silence fait d'étonnement, de souvenirs, de remords peut-être, une voix s'élève tout-à-coup :

> L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière
> Soudain vient de descendre et pour jamais a lui;
> Le siècle qui marchait brillant de sa lumière,
> Dans la nuit achevant une obscure carrière,
> Semble finir, descendre et s'éteindre avec lui.
> Un grand homme n'est plus, et pour jamais a lui
> L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière.

Cette voix qui s'élève est encore celle de M. Lebrun. L'ode est belle, très-belle, ce qui n'est pas extraordinaire puisqu'on sait maintenant que les grandes pensées viennent du cœur, et elle est courageuse puisqu'il est encore admis qu'il y a du courage à faire son devoir.

En réponse à cette œuvre de talent et à cet acte de courage, il parut un arrêté du ministre d'alors dont je ne me rappelle plus le nom, qui retirait à M. Lebrun la pension

que celui-ci tenait de l'empereur. C'était certainement une heureuse et utile économie et qui dut faire bonne figure dans le budget des recettes de l'année 1821. Eh bien, malgré cela, il me semble que, si j'avais été le roi, j'aurais maintenu cette pension ; je crois même que je l'aurais doublée en me donnant le plaisir d'écrire de ma propre main : « Doublez la pension de M. Lebrun, qui vient de prouver une fois de plus qu'il est non-seulement un homme de talent, mais un homme de cœur. » J'aurais fait mon devoir de roi comme M. Lebrun avait fait son devoir d'honnête homme, sans compter que j'aurais bien embarrassé le poëte. Je l'aurais peut-être forcé ainsi de rendre lui-même cette pension dont j'avais si grand besoin ; c'eût été aussi économique et plus royal. Je ne comprends pas que Louis XVIII n'ait pas eu cette idée si simple. C'était un homme de beaucoup d'esprit, et, quand il était trop occupé pour en avoir lui-même, n'avait-il pas autour de lui des gens comme M. de Talleyrand par exemple, qui étaient chargés d'en avoir à sa place ? Il y a là quelque chose que nous ne nous expliquons pas. Peut-être que ce jour-là le roi était malade ou que M. de Talleyrand était sorti.

M. Lebrun avait vingt ans quand il composa l'ode d'Austerlitz ; il en avait trente-cinq quand il composa celle de Sainte-Hélène. Dans l'intervalle il avait grandi et il avait commencé la révolution littéraire qu'il méditait. Il l'avait reprise où André Chénier l'avait laissée. Il était par nature de la même famille et par aspiration de la même patrie que le poëte grec. Il l'avait prouvé d'abord dans *Pallas, fils d'Évandre,* emprunté à un épisode de Virgile, mais où se glisse déjà le parfum du génie grec qui accom-

pagnait en vainqueur les ambassadeurs d'Énée ; il l'avait prouvé surtout dans *Ulysse,* tragédie un peu longue et un peu froide pour la scène, mais dont on ne peut s'empêcher, à la lecture, d'applaudir la langue ferme, précise, colorée et déjà revivifiée par le souffle antique, comme un enfant malade qui reprend peu à peu des forces sous l'influence de l'air natal. Si je passe trop rapidement, Messieurs, sur les premières œuvres lyriques et dramatiques de M. Lebrun, si je ne les analyse pas ici comme elles mériteraient que je le fisse, c'est que j'ai hâte d'arriver aux deux compositions capitales de M. Lebrun, *Marie Stuart* et le *Cid d'Andalousie,* dont la première devait avoir une si grande et si heureuse influence sur la littérature dramatique de ce siècle, et dont la seconde nous amènera à une discussion que je ne puis éviter.

M. Lebrun voulait non-seulement la restauration complète de la poésie lyrique, mais encore celle de la poésie et même de la composition dramatiques. Il fallait, à tout prix, rendre féconde au profit de l'esprit humain la paix à laquelle la France était condamnée. C'est la pensée qui, chez nous, à certaines époques, est chargée de faire prendre patience à l'action. Mais M. Lebrun sentait que notre théâtre avait donné tout ce que l'imitation de l'antiquité pouvait fournir, et que, si l'on n'avait pas positivement assez des Grecs et des Romains, ils étaient, par les dernières imitations, devenus quelquefois si ennuyeux et si ridicules qu'il était temps de découvrir et d'exploiter d'autres peuples, d'autres époques, d'autres passions, d'autres mœurs. Seulement, par modestie d'abord, puis par tradition, car il était encore d'une époque où l'on ne pouvait être ori-

ginal, au théâtre, qu'à la condition d'imiter quelqu'un et de pouvoir dire : Cette hardiesse que vous me reprochez n'est pas de moi; seulement, dis-je, M. Lebrun n'osait pas commencer une pareille guerre sans des alliances sûres. Les yeux ouverts, l'oreille tendue, il recueillait tous les bruits qui venaient des pays étrangers. Le vent qui soufflait de l'ouest lui apporta les poëmes de Byron, le vent qui soufflait de l'est lui apporta les drames de Schiller. Il signala le premier les fantaisies et les audaces du poëte anglais comme pour acclimater le public français à une nouvelle température, et, sans plus de façon, il s'empara de la Marie Stuart du poëte allemand, et il la jeta toute palpitante sur notre scène devant un public qui l'acclama, heureux d'entendre de nouveau le langage de la passion, de la douleur, de la vérité. La bataille était gagnée, grâce à l'alliance étrangère, mais on se défend comme on peut, dans de certains cas, et il fallait bien donner le temps aux jeunes troupes nationales de grandir et de se former. Songez, Messieurs, qu'à ce moment Lamartine rêve encore sous le ciel de l'Italie, Casimir Delavigne n'a que vingt-cinq ans, de Vigny vingt, Hugo et Dumas dix-sept, de Musset est au collége, et plusieurs d'entre vous ne sont pas nés. De plus grands et de plus forts se sont emparés de la place plus tard! Mais il ne faut pas oublier que M. Lebrun a été le pionnier patient et résolu qui, sous le feu de l'ennemi, taille, aux flancs du roc, la route sur laquelle les conquérants passent ensuite au galop, mais sans laquelle ils ne passeraient peut-être pas.

Vous le saviez bien, Messieurs, quand vous avez admis M. Lebrun parmi vous en 1828, et, le soir même de cette

élection, le public du Théâtre-Français applaudissait frénétiquement ces deux vers dans *la princesse Aurélie* de Casimir Delavigne :

> Ah ! votre Académie a fait un fort bon choix,
> Le public avec vous a nommé cette fois !

Aujourd'hui, Messieurs, cela paraît tout simple d'avoir écrit *Marie Stuart,* surtout avec le secours de Schiller, mais le secours même du poëte étranger constituait alors un danger de plus.

Voltaire, qui n'avait pu s'empêcher d'admirer Shakespeare au commencement, n'avait pas tardé à regretter son admiration. Les poëtes comme Shakspeare ne sont pas de ces lions qu'on apprivoise, qu'on pare de maximes philosophiques, et qu'on fait sauter gracieusement dans les cerceaux des tragédies de circonstance. Le roi du désert avait rugi de telle façon, quand il s'était vu dans la compagnie de *Sophonisbe et de l'Orphelin de la Chine,* que le dompteur avait jugé plus prudent de le faire rentrer dans sa cage, et de le renvoyer aux brouillards des trois royaumes en l'appelant barbare. Il fut convenu pendant longtemps que Voltaire avait eu raison. Je n'accuse pas Voltaire de parti pris. Il était sincère, et je trouve tout naturel que l'auteur de la *Pucelle* n'ait pas très-bien compris *Juliette, Ophélie* et *Desdémone.*

L'honnête et conciliant Ducis avait essayé plus tard de réhabiliter le poëte anglais et de le faire accepter des âmes sensibles; mais il y a une façon d'excuser les gens qui leur fait encore plus de tort que ce qu'on leur reproche, et il y a certains acquittements plus humiliants que les accusations.

Nous sommes ici pour rendre justice à un homme d'une valeur réelle, incontestable; cependant, cette valeur, les générations nouvelles seraient toutes disposées à la traiter légèrement, si on ne leur rappelait pas bien les conditions particulières des temps où elle a commencé à se faire jour. Je ne saurais donc mieux louer M. Lebrun qu'en rappelant les difficultés qu'il eut à vaincre, difficultés d'autant plus irritantes, qu'elles naissaient de la mauvaise foi quand elles ne naissaient pas du mauvais goût. Savez-vous, vous le savez mieux que moi, Messieurs, où en était la tragédie, car, grâce à Dieu, la comédie avait déjà retrouvé un nouveau guide bien franc et bien français, Beaumarchais? Savez-vous que, non-seulement les sentiments et les passions étaient dénaturés, mais que les mots n'avaient plus leur sens véritable? La France avait eu beau subir les réalités les plus poignantes, depuis l'échafaud de 93, jusqu'aux désastres de 1815; elle avait eu beau assister à des drames terribles, bien autrement sauvages, bien autrement réels que ceux de Shakespeare, elle continuait de refuser à l'art le droit de lui dire la vérité et d'appeler les choses par leur nom. Un cheval s'appelait un coursier, un mouchoir s'appelait un tissu. Oui, Messieurs, à cette époque, le style noble ne permettait pas autre chose, et ce tissu, on ne le brodait pas, on l'embellissait. Cela ne signifiait rien du tout, mais c'était ainsi qu'il fallait s'exprimer; et M. Lebrun ayant eu l'irrévérence de faire dire par Marie Stuart, au moment de sa mort, à sa suivante:

Prends *ce* don, ce mouchoir, ce gage de tendresse,
Que pour toi, de ses mains, a brodé ta maîtresse;

il y eut de tels murmures dans la salle, qu'il dut modifier ces deux vers et les remplacer par ceux-ci :

> Prends ce don, ce *tissu,* ce gage de tendresse,
> Qu'a pour toi, de ses mains, *embelli* ta maîtresse.

Cette concession faite, on consentit à s'émouvoir, et toutes les femmes, pour essuyer les larmes que Marie Stuart leur faisait répandre, tirèrent leurs tissus de leurs poches.

Voilà où on en était.

Quant à Schiller, il est fort maltraité par les critiques du temps, les critiques français bien entendu. Il en est peu qui soient dans le juste et dans le vrai. M. de Jouy, l'auteur de *Sylla,* le seul par conséquent qui eût conservé le droit de parler de la tragédie avec autorité, est aussi le seul qui parle, comme il convient, du poëte allemand. Cependant, comme il faut rendre à César ce qui appartient à César, même lorsqu'il est du pays de Schiller, j'oserai dire que Schiller est resté supérieur à M. Lebrun, non-seulement dans la conception, puisqu'il a conçu tout seul son drame, mais dans le développement des caractères. Il a moins atténué les fautes nombreuses et de toutes sortes de Marie Stuart; il a donné au dévouement de Mortimer un mobile plus humain ; il l'a fait passionnément et brutalement épris de cette femme que la nature semblait avoir condamnée à inspirer l'amour, et que cette fatalité, si nous en croyons Brantôme, a poursuivie et souillée au-delà même de la mort; il a enfin poussé jusqu'à l'extrême le caractère odieux de Leicester; il n'a pas permis, comme M. Lebrun, qu'il tombât en scène sous le poids de ses re-

mords; il les lui a imposés pour de longues années encore en le faisant survivre à son infamie et se sauver comme un voleur devant le cri de cette femme qui l'avait aimé et dont il livrait la vie pour sauver la sienne. M. Lebrun n'a jamais pu admettre tant de scélératesse. Ce n'est pas seulement une concession qu'il a cru devoir faire au goût français, c'est un hommage qu'il a voulu rendre à l'humanité. Il a donc presque entièrement dépouillé la reine de son passé qui la compromettait trop; il a peint l'ami tout à fait chevaleresque et désintéressé, et il a montré l'amant plus indécis que lâche, plus faible que traître.

Le poëte allemand avait beau, par lui-même, être un des hommes les plus honnêtes qui aient existé, il savait mieux que son imitateur jusqu'où peut aller la bassesse humaine. C'est par ces affirmations implacables que les poëtes dramatiques se constituent maîtres. Ils risquent davantage, mais ils touchent plus haut.

Le succès fut éclatant, unanime, mérité, mais ce succès ne pouvait satisfaire complétement M. Lebrun. Il fallait en rendre une trop grande part à un étranger. Ce n'était pas seulement dans son amour-propre que pouvait souffrir notre compatriote, c'était dans son idéal. Ne devait-il pas plus tard, en recevant ici un de nos plus illustres confrères, dire très-judicieusement à propos de la collaboration : Si quelque scène, quelque caractère, quelque trait heureux excite ma sympathie, lorsque je trouve devant moi deux auteurs, je ne sais à qui m'adresser, je m'embarrasse, et je dis : « Lequel des deux? » C'est bien parler, et je partage complétement cette opinion; mais celui qui jugeait si sévèrement la collaboration en 1858, que devait-

il donc penser de l'imitation en 1820? Pour M. Lebrun, il n'y a même pas eu collaboration, l'œuvre existait déjà, et, il faut le reconnaître, le plus difficile était fait. Il n'y avait pas à discuter avec un collaborateur, il y avait à prendre, à accepter l'idée d'un maître. Il fallait, sauf quelques modifications qui étaient, selon moi, Messieurs, des amoindrissements, il fallait se subordonner complétement, et, le succès venu, il n'y avait pas à se dire : Lequel des deux? C'était l'autre. Si je connais le cœur des hommes en général et celui des auteurs dramatiques en particulier, cette pensée devait tourmenter M. Lebrun ; et, après ce demi-triomphe, il dut n'avoir qu'une ambition : en mériter un complet, par un autre ouvrage dramatique qui fût bien à lui; donner à la France une œuvre originale qui le dégageât, sinon de sa gratitude envers l'étranger, du moins de sa dépendance.

C'est certainement pour obéir à ce noble désir que, le surlendemain même de la première représentation de *Marie Stuart,* M. Lebrun quitta la France. Il voulait, la tête encore bouillante, le cœur encore vibrant, visiter la Grèce et demander à cette vieille terre classique l'inspiration nouvelle dont il avait besoin. Qu'allait-elle lui dire, cette chère vaincue, cette grande désespérée, celle qu'il devait appeler lui-même :

> La Niobé qui s'est lassée
> D'appeler en vain ses enfants,

et qu'il avait entendue cependant, comme, au-delà de l'Océan, Byron devait l'entendre aussi? Qu'avait-elle besoin de se plaindre? Les enfants ne devinent-ils pas quand leur

mère souffre? Les grandes âmes n'ont-elles pas leur langage muet? Et n'est-il pas touchant de voir ces deux poëtes qui, sans se connaître et sans se rien dire, partent, l'un pour aller consoler, l'autre pour aller défendre la divine mère ?

Il faut le reconnaître, M. Lebrun avait le don de pressentir. Il lui sembla qu'il y avait quelque chose dans l'air; il n'avait que le temps d'arriver s'il voulait assister à quelque grand événement : un dernier martyre ou une première résurrection. Il était décidément le chantre des aurores. Ce fut un réveil qu'il eut à chanter, et il rapporta en France ce poëme charmant, modestement intitulé : *Voyage en Grèce,* et qui palpitait de toutes les émotions par lesquelles passait ce malheureux pays. Il était allé, il le croyait et il l'a dit, pour rêver et s'instruire sur des ruines avec des poëtes et des héros morts; il entonna l'hymne de la délivrance avec de jeunes héros dont il fut le premier poëte. Par une heureuse fortune, le bateau sur lequel il s'était embarqué, *le Thémistocle*, devait, un an après, sous la conduite de son capitaine, le glorieux Tombazis, appeler le premier à l'indépendance les îles de l'Archipel. Rien de plus émouvant que la chanson de *Rhigas,* la *Marseillaise grecque*, entonnée à pleine voix par les matelots tant qu'ils sont en mer, c'est-à-dire entre l'immensité et l'infini, ces éternels, ces discrets confidents des douleurs et des espérances humaines; puis, à mesure qu'on approche de la terre, les voix s'éteignent; les regards se voilent; le silence se fait; le secret commence; et le sultan se figure une fois de plus que ceux qui viennent d'aborder sont toujours des esclaves.

Il y a de beaux vers, il y en a beaucoup que nous voudrions citer dans ce poëme un peu trop oublié aujourd'hui; mais si le monde n'oubliait pas, il n'aurait plus qu'à finir, car je crois vraiment que tout a été dit.

Après s'être retrempé aux grandes sources, M. Lebrun revint en France, plus sûr de lui et préparé à son grand combat. Ce grand combat, ce devait être une nouvelle œuvre dramatique : le *Cid d'Andalousie*, et ce fut un combat véritable. Hélas ! la victoire resta à l'ennemi.

La pièce ne fut représentée que quatre fois, malgré les efforts réunis de Talma et de Mlle Mars, malgré le talent de l'auteur, car il y a des parties de premier ordre dans cette pièce. En tête de ce drame, qu'il n'a fait imprimer que très-longtemps après la première représentation, M. Lebrun a publié une préface où il recherche les causes de son insuccès; il croit les trouver dans les sévérités de la censure, dans le mauvais vouloir de quelques comédiens, dans le parti pris des défenseurs de l'école classique désireux de prendre leur revanche de la victoire de *Marie Stuart*. M. Lebrun en appelle à la postérité. Nous qui sommes déjà pour lui la postérité, et la plus respectueuse et la plus sympathique qu'il puisse avoir, nous croyons que cet insuccès ne tient pas absolument aux raisons que donne le poëte. Elles y furent bien pour quelque chose, mais ce ne sont là, en somme, que les difficultés inséparables du métier même, et nous avons tous plus ou moins à les combattre. L'insuccès du *Cid d'Andalousie* tient, selon moi, Messieurs, à ce que, dans cette pièce, M. Lebrun a eu l'audace d'attaquer le dogme fondamental du théâtre qui exige..... Mais auparavant,

Messieurs, permettez-moi de revenir un peu, — beaucoup en arrière, et de remonter jusqu'à l'autre *Cid,* celui de Corneille.

Vous vous rappelez, Messieurs, qu'il y a deux cent trente-neuf ans, en 1636, un an après que le cardinal de Richelieu eut fondé cette Académie, vous vous êtes trouvés dans une situation assez délicate. Voici le fait :

Un jeune poëte rouennais, nommé Pierre Corneille, déjà connu par des œuvres distinguées, venait tout à coup de se révéler poëte dramatique de premier ordre par une comédie héroïque intitulée : *le Cid.* Dès le lendemain de ce succès, l'œuvre de cet heureux jeune homme était devenue la comparaison par excellence. Quand une chose était exceptionnellement belle, on disait : beau comme le *Cid.* Pour se faire une idée de ce triomphe, il n'y a qu'à compter, si l'on peut, les ennemis qu'il ameuta contre le triomphateur. Le plus grand et le plus redoutable fut le cardinal de Richelieu lui-même; le plus hargneux et le plus perfide fut Scudéri: et le second, à l'instigation du premier, dit-on, publia contre l'auteur et contre la pièce un mémoire des plus acerbes et des plus injustes. Cette diatribe vous était adressée, Messieurs, et elle vous enjoignait, pour ainsi dire, d'avoir à donner votre opinion sur l'œuvre nouvelle. Vos statuts vous interdisaient d'intervenir dans un débat de ce genre sans la permission ou l'ordre du cardinal et sans le consentement des deux parties. M. de Scudéri vous sommait, le cardinal vous permit, Corneille accepta.

L'embarras était grand. Vous deviez tout à votre fondateur auquel vous désiriez fort ne pas déplaire, ne fût-ce

que par reconnaissance, et vous saviez qu'il tenait, pour des causes que l'on ne connaît pas encore très-bien aujourd'hui, à ce que l'œuvre fût vivement blâmée par qui avait autorité pour le faire ; peut-être même, on l'a dit du moins, voulait-il arriver à l'interdire. D'un autre côté, vous ne pouviez pas, vous ne vouliez pas, par un jugement partial, fermer peut-être à tout jamais la carrière à celui dont le coup d'essai était un coup de maître, et qui s'en remettait à votre justice et à votre bonne foi. Vous n'aviez pas alors toute l'indépendance que vous ont acquise plus de deux siècles d'existence et de dignité. Vous fîtes ce qu'on a fait tant de fois depuis lors, vous nommâtes une commission, laquelle, après cinq mois de travail, chargea M. Chapelain de rédiger votre réponse. Il s'en tira avec autant de franchise que d'habileté, si bien qu'il ne satisfit, mais qu'il n'irrita complétement ni le cardinal, ni l'auteur, ni l'opinion. Ce qu'on appelle aujourd'hui le langage académique, l'art si difficile de dire la vérité avec toute la sincérité, toute la courtoisie, et toute la finesse possibles, le langage académique est, on peut le dire, fondé chez vous de ce jour-là. On essaya bien pendant quelque temps de faire croire que vous aviez sacrifié la cause de l'art, que vous aviez penché plutôt vers ceux qui insultaient le *Cid* que vers l'auteur; mais, comme l'auteur finit par être des vôtres, comme vous n'avez cessé, depuis lors, de l'honorer et de le glorifier, comme il dédia le *Cid* à la nièce du cardinal, qu'il dédia *Horace* au cardinal lui-même, qu'il épousa par sa protection la femme qu'il aimait et qu'il continua à recevoir de lui une pension, il ne resta pour ainsi dire rien de ce conflit, si ce n'est le

mystère de la persécution que Corneille avait eu à subir de la part du ministre de Louis XIII. Pourquoi cette persécution?

Le bruit se répandit, et il est encore accrédité, que le cardinal, qui avait la prétention d'être un auteur tragique dans ses moments de loisir (que pouvaient être les moments de loisir du cardinal de Richelieu?), et qui suppléait au temps et au génie dramatique qui lui manquaient en faisant faire ses tragédies par de jeunes auteurs, en voulait fort à Corneille qui, après avoir travaillé pour Son Éminence, avait mieux aimé la quitter et travailler pour lui-même. Cette persécution n'aurait donc été qu'une jalousie de confrère!

Croyez-vous cela, Messieurs? Un confrère jaloux, muni du pouvoir que possédait le cardinal de Richelieu, se serait-il calmé si facilement et si vite? Ne se fût-il pas, au contraire, acharné contre le poëte en voyant que d'autres chefs-d'œuvre succédaient au premier? Je sais qu'on a l'habitude en France, et un peu partout, de prêter aux grands hommes des petitesses de ce genre qui les font momentanément descendre au niveau de ceux qui les jugent et qui les envient. On appelle cela les contrastes de la nature humaine. Eh bien, moi, Messieurs, je ne crois pas un mot de cette légende; je suis convaincu que le cardinal obéissait à une pensée d'un tout autre ordre.

Il y avait dans le *Cid,* pour Richelieu, une faute capitale, qui heurtait les idées, qui contrariait les projets de ce grand homme d'État, lequel entreprenait, au milieu des plus grands obstacles, de constituer non-seulement la monarchie, mais l'unité française, et, comme tous les

grands politiques, voulait que toutes les forces vitales de son pays concourussent à l'accomplissement de son œuvre. Ainsi il venait de créer cette Imprimerie royale dont, par parenthèse, M. Lebrun devait être un jour un des plus habiles directeurs; il venait de fonder l'Académie française, non pas pour y être admis, comme on l'a prétendu encore, mais pour fixer aussi l'unité de notre langue que son génie prévoyait sans doute devoir être plus tard la langue diplomatique du monde, et peut-être la langue universelle, pour la dégager du latin qui la tenait encore en tutelle et pour donner à notre littérature naissante les moyens, l'énergie et le droit de lutter contre la littérature italienne qui la dominait toujours; il n'avait enfin qu'un but, qu'un rêve où il épuisait ses forces sans y épuiser son génie, c'était de fonder, en toutes choses, la suprématie de la France, et il y employait jusqu'à la hache quand l'épée ne suffisait pas.

Lorsque le *Cid* parut, Richelieu se débattait justement dans les mille difficultés que lui créaient la noblesse, la maison d'Autriche, les derniers efforts de la Ligue, les progrès de la Réforme. Je ne vois pas de place dans cet esprit pour les mesquines jalousies de l'auteur dramatique; d'ailleurs je n'aime pas à abaisser ce qui est en haut, et je me figure qu'entre le politique et le poëte, les choses se sont passées tout autrement que la légende ne le raconte. Si, après les violentes protestations de Richelieu contre le Cid, Corneille et Richelieu se sont réconciliés, si Richelieu a accepté des dédicaces, et si Corneille a accepté des pensions, ce n'est pas parce que l'un a fait des menaces et parce que l'autre a fait des excuses, c'est

tout simplement parce que ces deux hommes ont dû s'expliquer loyalement, franchement, comme deux hommes de génie qu'ils étaient. Ma conviction est que le grand cardinal, comme on l'appelle encore aujourd'hui, a fait venir celui qu'on appellera toujours le grand Corneille et qu'il lui a dit :

« Prends un siége, Corneille, et écoute-moi. Tu es tout à la joie de ton triomphe ; tu n'entends que le bruit des bravos, et tu ne t'expliques pas pourquoi je ne joins pas mes applaudissements à ceux de toute la ville ; tu ne comprends pas pourquoi même je proteste contre ton succès. Je vais te le dire.

« Quoi ! c'est au moment où j'essaye de refouler et d'exterminer l'Espagnol qui harcèle la France de tous les côtés ; qui, vaincu au midi, reparaît à l'est, qui, vaincu à l'est, menace au nord ; c'est quand j'ai à combattre, à Paris même, les révoltes et les conspirations que l'Espagnol me suscite ; c'est quand une reine espagnole, encore jeune et toujours coquette, correspond secrètement avec son frère le roi d'Espagne et prête les mains à toutes les conspirations qu'une cour légère et ignorante trame contre moi, sans se douter du mal qu'elle fait à la France ; c'est en un pareil moment que tu viens exalter sur la scène française la littérature et l'héroïsme espagnols ! Tu ne vois donc pas que tu conspires, toi aussi, que tu gênes mes desseins, et que, plus tu as de talent, plus je dois te combattre, si tu persévères dans cette voie dangereuse? Encore deux ou trois succès du genre et de la qualité de celui-ci, et, en excitant à faux cette imagination française si facile à entraîner, tu retardes mon

œuvre, qui est plus importante que la tienne, et je n'ai plus que quelques années pour l'accomplir. Tu ne joues que sur des sentiments, poëte ; moi, qui ai charge d'État, je joue sur des faits ; tu n'as qu'un public à émouvoir, moi j'ai des peuples à remuer, et voilà pourquoi je ne peux pas permettre, ayant besoin de héros véritables, qu'on s'habitue à prendre pour modèles en France et qu'on acclame tous les soirs des héros qui sont non-seulement nos ennemis, mais qui sont encore des héros de romans ; car ton Rodrigue n'est pas un héros chevaleresque, ce n'est qu'un paladin sentimental; ta Chimène n'est pas une âme vaillante, ce n'est qu'une imagination malade (c'est Richelieu qui parle, Messieurs)! Regarde-le en face, ton *Cid :* au point de vue dramatique, oui, c'est un chef-d'œuvre ; au point de vue moral et social, c'est une monstruosité!

« Quelle société voudrais-tu que je fondasse avec des filles qui épouseraient le meurtrier de leur père, avec des chefs d'armée qui renonceraient à la gloire, qui déserteraient la vie, qui sacrifieraient la patrie si leur maîtresse ne les aimait pas, et qui ne reprendraient leur valeur que lorsqu'elle leur dirait qu'elle les aime? Ainsi, d'un côté, immolation de la famille, de l'autre immolation de la patrie à la passion égoïste, passagère et purement terrestre. Peux-tu croire qu'il en doit être ainsi? Vas-tu vraiment soutenir que le courage d'un grand capitaine et la destinée d'un grand pays dépendent du plus ou moins d'amour qu'une jeune fille éprouve, et te représentes-tu réellement Alexandre ou César subordonnant, l'un la conquête de l'Inde, l'autre la conquête des Gaules, au caprice de leur fiancée? Est-ce parce que tu es jeune et tout épris

d'une jeune fille que son père te refuse que tu penses ainsi? C'est possible; alors envoie-moi le père de celle que tu aimes, je lui dirai de te donner sa fille et je te ferai une pension pour que tu puisses travailler librement. Que tout ce que je t'ai dit reste entre nous deux; et maintenant, va, poëte, sois aimé, sois heureux, et fais-moi des héros que l'on puisse imiter. »

Et alors Corneille a composé *Horace*, c'est-à-dire l'antithèse du *Cid, Horace* où, cette fois, la Chimène qui préfère son amant à sa patrie est immolée de la main même de son frère; et il a dédié sa tragédie à Richelieu, pour la grande joie que celui-ci lui avait faite et pour le haut conseil qu'il lui avait donné. Tout ce qui s'est passé entre le poëte et l'homme d'État me semble écrit en gros caractères, pour qui sait lire ce qui n'est pas imprimé, entre les lignes de cette dédicace. Peut-être, cependant, est-ce là une hypothèse d'auteur dramatique; mais je la préfère, je l'avoue, à la légende qui accuse Richelieu d'une vilenie et Corneille d'une bassesse. Il me plaît de voir toujours grands et celui qui a créé le théâtre auquel j'appartiens et celui qui a fondé l'Académie à laquelle vous appartenez.

Mais Corneille est Corneille, Messieurs, il est seul; on ne le compare pas, on le sépare. L'action civilisatrice que Richelieu lui demandait, qu'il espérait obtenir par le théâtre, qu'il croyait avec raison le théâtre capable d'exercer, va s'amoindrissant toujours après Corneille. Après lui, en effet, on en revient bien vite aux proportions du plus jeune et du plus faible de ses chefs-d'œuvre, à la poétique de ce *Cid* que Richelieu trouvait indigne de son temps, et que l'auteur, de son côté, déclarait n'avoir

écrit que pour divertir le public. Racine lui-même n'obtient pas cette épithète de *grand* définitivement unie au nom de Corneille ; il n'obtient que celle de tendre, ce qui n'est pas assez, surtout depuis *Athalie*. Après Corneille enfin, le grand héroïsme cède de nouveau la place à l'amour qui redevient et reste l'unique cause et l'unique fin dans les conceptions dramatiques. La poétique du *Cid* reprend force de loi, et tout notre code pourrait se résumer dans ce vers si connu :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

En effet, tous les combats que nos héros livrent dans nos œuvres ont pour cause et doivent avoir pour récompense la possession d'une Chimène. Quand ils l'obtiennent, ils l'épousent et ils sont heureux : c'est la comédie ; quand ils ne l'obtiennent pas, ils sont désespérés, et ils en meurent : c'est la tragédie ou le drame. Il ne sera pas un véritable amant, par conséquent un véritable héros de théâtre, celui que nous n'aurons pas montré prêt à immoler sa fortune, sa gloire, sa vie, son honneur à la femme qu'il veut conquérir. Elle ne sera pas non plus une véritable amante, celle qui ne sera pas prête , comme Chimène, à pardonner jusqu'au meurtre de son père au Rodrigue qu'elle aime. A nous entendre, c'est la femme qui mène le monde. Là où l'historien n'a pas pu comprendre, là où le philosophe n'a pas pu expliquer, nous arrivons avec la femme et nous éclaircissons tout. Quand Rodrigue combat, c'est pour Chimène ; quand Oreste assassine, c'est pour Hermione ; quand Arnolphe s'arrache les cheveux, c'est pour Agnès ;

quand Alceste s'exile, c'est pour Célimène; quand Figaro pleure, c'est pour Suzon. Le théâtre devient le temple où l'on glorifie la femme; c'est là que nous l'adorons, que nous la plaignons, que nous l'excusons; c'est là qu'elle vient se venger de l'homme et s'entendre dire que, malgré les lois que les hommes ont faites et qui la déclarent esclave, elle est reine et maîtresse de son tyran. Le théâtre lui fait son apothéose terrestre. Tout par elle! Tout pour elle!

Oui, Messieurs, voilà notre infériorité dans la manifestation de la pensée. Nous sommes soumis à une seule cause : l'amour. Entre le public du théâtre et nous, chaque fois que nous entrons en rapport ensemble, il est tacitement convenu que c'est de l'amour que nous allons parler. La lutte ou l'alliance de l'homme et de la femme, tout le bien et tout le mal qui en peuvent résulter, la vie ou la mort donnée par l'amour, voilà notre thème, toujours le même, et voilà pourquoi quelques hommes sérieux croient que nous ne le sommes pas. Mais si nous n'avons pas pour nous tous les hommes sérieux, nous avons un allié naturel, bien puissant aussi; cet allié, c'est la femme. Du moment que nous nous intéressons tant à elle, c'est bien le moins qu'elle s'intéresse à nos conceptions, elle qui a pour objet unique dans la vie l'amour. Fille, amante, épouse, mère, elle n'a qu'un instinct, qu'une pensée, qu'une action, qu'une gloire, aimer. Son esprit est donc toujours prêt pour qui l'entretient de l'éternel besoin de son cœur. Voilà pourquoi elle est affamée de littérature et surtout de théâtre; voilà pourquoi, quand nous avons conquis la femme, nous sommes sûrs du succès; voilà pourquoi

enfin Corneille avait raison, comme auteur dramatique, quand il écrivait le *Cid;* pourquoi Richelieu avait raison, comme homme d'État, quand il le combattait; et enfin pourquoi M. Lebrun avait tort quand il ne faisait pas, comme Corneille, son héroïne de théâtre sacrifiant tout à l'amour.

Eh bien, Messieurs, et c'est là que j'en voulais venir après cette longue digression qui rentre, du reste, dans la tradition de l'Académie puisqu'elle vous entretient un moment de votre fondateur; eh bien, Messieurs, quand M. Lebrun a composé le *Cid d'Andalousie,* il a été de l'avis de Richelieu. Il avait été certainement frappé du défaut, défaut si séduisant, du premier chef-d'œuvre de Corneille, et il aspirait, en traitant un sujet identique, à montrer ce que Chimène aurait dû faire selon la nature et selon la morale. Il voulait élargir le cercle qui nous enferme. L'audace était grande, la tentative était noble; il a échoué. Il a eu beau s'autoriser du drame de Lope de Vega, *l'Étoile de Séville,* il a eu beau avoir pour lui la vérité, la morale, le bon sens, l'honneur, car il faut espérer qu'il n'y a pas dans le monde une honnête femme capable d'épouser le meurtrier de son père, n'importe, le public a été contre l'auteur hérétique, je dirai presque sacrilége, qui osait attaquer le dogme accepté et reconnu au théâtre de l'amour quand même. Il y a des légendes qu'il ne faut pas discuter, surtout chez nous; elles sont plus fortes que la raison et la vérité, parce qu'elles reposent sur le sentiment et l'imagination. Bref, ou il ne faut pas faire le *Cid,* ce qui est très-facile, ou il faut le faire comme Corneille l'a fait.

L'insuccès du *Cid d'Andalousie* fut non-seulement la cause du découragement qui amena M. Lebrun à renoncer à la scène, mais il jeta son esprit dans le doute sur le but même du théâtre. Je trouve la preuve de ce doute dans un paragraphe de la préface dont j'ai parlé plus haut. Voici ce que dit M. Lebrun : « Ici se présenterait, si cette préface ne s'était déjà trop prolongée, une question souvent agitée et qui n'est pas encore complétement résolue, bien que le bruit de la lutte ait cessé : la question de l'art moderne, de l'art français, des formes qui conviennent à notre théâtre, de l'extension qu'il peut admettre, des limites qu'il doit s'imposer pour satisfaire, en même temps que les exigences nouvelles, notre goût si différent de celui des autres pays ; car il y a un goût français, un goût d'ordre, de règles, de limites, de lois, même au milieu de la plus grande liberté. Cette question me conduirait loin; il y aurait trop à dire. »

Voulez-vous me permettre, Messieurs, en courant le risque que M. Lebrun n'a pas osé courir, celui d'être trop long, voulez-vous me permettre de reprendre la question où il l'a laissée et de vous dire ce que j'en pense? Ne vous semble-t-il pas, puisque j'ai l'honneur de succéder à M. Lebrun, que cette discussion fait partie de l'héritage qu'il m'a légué, et qu'il y a là, pour moi, comme un devoir à remplir, d'autant plus que, dans une autre circonstance, dans une séance académique, M. Lebrun est revenu sur cette question, et qu'alors il semble avoir posé ses conclusions, en condamnant ici certaines tentatives, certaines audaces nouvelles? En re-

cevant et en complimentant, avec raison, l'auteur du *Mariage d'Olympe* sur ce drame, M. Lebrun disait :

« Depuis un certain nombre d'années, il s'est répandu sur les théâtres, en faveur de certaines personnes bannies du monde, un goût de réhabilitation que je puis aussi peu comprendre que partager. La mode est venue partout d'offrir à l'intérêt du public des femmes tombées et souillées que la passion épure et relève. La passion autrefois était humiliée et repentante, elle est aujourd'hui glorifiée dans ses plus vifs excès. Elle tendait à se faire excuser; elle porte le front haut, elle défie, elle est insolente : c'est à l'honnêteté à baisser les yeux. On place ces femmes sur le piédestal, et l'on dit à nos femmes et à nos filles : Regardez, elles sont meilleures que vous. »

Je n'avais pas le plaisir, Messieurs, d'assister à la séance où ces paroles ont été prononcées, mais je suis certain qu'elles ont été accueillies par des applaudissements unanimes. Des paroles qui défendent la morale sont toujours et très-justement applaudies par des auditeurs comme ceux qui nous entourent. Mais, puisque, dans cette même enceinte où, le 28 janvier 1858, vous parlait M. Lebrun, j'ai l'honneur aujourd'hui, Messieurs, de parler devant vous (ce n'est peut-être pas ce jour-là qu'on eût pu le prévoir); puisque vous avez eu la bonté, — quelques-uns diront demain l'imprudence, — d'ouvrir votre porte à un des hommes dont les œuvres ont été ici même, et sont encore en quelques endroits, accusées d'immoralité; puisque cet homme a une occasion solennelle, unique dans la vie d'un écrivain, de défendre ses idées devant vous, c'est-à-dire devant le tribunal le plus éclairé et le plus compétent du

monde, permettez-lui de répondre à cette accusation d'immoralité littéraire qui pèse sur lui et sur grand nombre de ses confrères, et, pour commencer, de prendre à partie cette fameuse phrase qui nous poursuit partout : Pourquoi conviez-vous nos femmes et nos filles à de pareils spectacles ?

D'abord, Messieurs, nous ne convions personne à venir entendre nos comédies ou nos drames. Nous écrivons des drames ou des comédies, nous les faisons représenter, quand les directeurs le veulent bien ; y vient qui veut. On n'y est pas forcé, malheureusement. Quant aux femmes, nous n'avons pas besoin de les inviter à venir au théâtre, elles y viennent bien toutes seules, et elles ont raison, puisque c'est là qu'on s'occupe le plus d'elles. Les jeunes filles, c'est autre chose ; nous ne les convions jamais. Il n'y a pas de contrat possible entre nous et ces âmes délicates qui n'ont d'exemples et de leçons à recevoir que de leur famille ou de leur religion. Nous n'avons pas plus à savoir qu'il y a des jeunes filles qu'elles n'ont à savoir qu'il y a des auteurs dramatiques. Ni l'innocente Agnès qui cache Horace dans sa chambre, après l'avoir vu de son balcon, ni la rusée Rosine qui correspond avec Lindor, après l'avoir aperçu de sa fenêtre, ni la tendre Juliette qui donne rendez-vous à Roméo, l'ennemi de sa famille, le jour où elle le rencontre pour la première fois, ni l'ardente Desdémone qui abandonne la maison paternelle pour suivre le nègre Othello, ne sont modèles à proposer aux jeunes filles, ni même tableaux à leur faire voir. Il serait malheureux cependant que nous n'eussions ni Agnès, ni Rosine, ni Juliette, ni

Desdémone, parce qu'il y a des parents qui veulent absolument conduire leurs filles au spectacle. En un mot, Messieurs, et c'est un homme de théâtre qui vous parle, il ne faut jamais nous amener les jeunes filles. Et savez-vous pourquoi je m'exprime si nettement? Parce que je respecte tout ce qui est respectable. Je respecte trop les jeunes filles pour les convier à tout ce que j'ai à dire, et je respecte trop mon art pour le réduire à ce qu'elles peuvent entendre.

Ceci posé, M. Lebrun avait-il raison de repousser la discussion sur les limites du théâtre, en craignant qu'elle ne l'entraînât trop loin? Non; car il eût pu conclure en ces quelques mots : « Notre art n'a pas de limites. » En effet, ces limites étant reculées par chaque mouvement nouveau que font les sociétés, il est impossible de les placer ici ou là. Un art qui, pour nous en tenir à la France et au passé, peut inscrire à ses quatre points cardinaux : *Polyeucte, Tartuffe, Phèdre* et *le Mariage de Figaro,* un tel art embrasse l'humanité tout entière. Tout ce qui est du cœur humain est à nous. La vérité, voilà notre de voir; la bien dire, voilà notre art; l'imposer, voilà notre but.

Nous sommes astreints et restreints à un seul principe : l'amour, cela est vrai; mais, comme ce principe est celui de la vie même, il nous permet tous les développements imaginables. Tout ce qui résulte de la vie, les passions, les vices, les caractères, les questions morales et sociales en un mot, peuvent facilement tourner autour; et, plus nous sommes dans la fiction, plus nous avons le droit de pousser jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à ses

dernières fatalités, les réalités de notre monde imaginaire. Je m'étonne donc que M. Lebrun, qui avait été audacieux à son heure et dans la mesure de ses forces, et qui connaissait cette loi fondamentale du théâtre, puisqu'il était un des adorateurs de l'antiquité, laquelle ne s'en écartait jamais, je m'étonne que M. Lebrun ait voulu refuser la scène à certains personnages et à certaines mœurs qui ont eu et qui auront encore, et, de plus en plus, tant d'action sur notre monde moderne. Je crois aussi qu'il n'avait ni bien vu, ni bien lu ces œuvres nouvelles. Peut-être s'en fiait-il un peu aux récits qu'on lui en faisait. Ses nombreux travaux, son âge déjà avancé, ne lui laissaient peut-être plus ni le temps ni le goût de l'examen personnel. Pour moi, qui étais jeune alors et fort au courant de la littérature dramatique contemporaine, je n'ai pas vu une seule pièce où les personnes dont il est question dans le paragraphe que j'ai cité fussent placées sur un piédestal et déclarées meilleures que les honnêtes femmes. La morale absolue domine le théâtre comme elle domine toutes les assemblées. Notre public, en apparence si frivole et si léger, a une pudeur collective, impitoyable, je dirai plus, involontaire, qui se révolte au moindre attentat. Il est d'une sensibilité, d'une susceptibilité qui va quelquefois jusqu'à la pruderie, et il n'eût jamais souffert et il ne souffrira jamais une comparaison entre le mal et le bien, à l'avantage du mal.

Nous n'avons donc d'autres bases pour la construction de notre œuvre, que la vérité et la morale adaptées nécessairement aux formes particulières que le théâtre commande. Dès que nous nous écartons de la vérité, le public

devient distrait ; dès que nous nous écartons de la morale, il devient hostile. Il ne nous permet certains excès dans la passion, les caractères et les mœurs qu'avec le sous-entendu que justice en sera faite presque aussitôt. Il a une faiblesse, c'est vrai, il faut bien lui en passer une ; il veut absolument que nous l'intéressions, que nous le fassions rire ou pleurer, rire et pleurer en même temps, si c'est possible ; mais jamais il ne s'intéresse, ne rit ou ne pleure que lorsque la situation est vraie.

M. Lebrun se trompait donc, de très-bonne foi, comme il faisait toutes choses, en accusant certains auteurs, que le public applaudissait, de glorifier ce qui est condamnable, et de mettre dans la lumière et sur un piédestal ce qui doit rester en bas et dans l'ombre. Pas une de ces pièces incriminées qui n'ait conclu par le châtiment le plus rigoureux, le plus implacable. Plaindre n'est pas glorifier, apitoyer n'est pas corrompre. Si le poëte dramatique a eu, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, la preuve qu'un sentiment pur et vrai peut subsister dans une créature momentanément avilie, peut-être plus par la faute des autres que par sa propre faute, c'est son droit, c'est son devoir de le dire.

Cette créature est l'exception, m'objecterez-vous. Hé, Messieurs, le théâtre ne vit que d'exceptions. Une vertu irréprochable, un héroïsme supérieur, sont aussi exceptionnels qu'un vice sans remède ou qu'une passion sans frein. Quels sont les types immortels du théâtre ancien et moderne qui ne soient pas des exceptions. Est-ce Oreste ? Est-ce OEdipe ? Est-ce Clytemnestre, Électre, Hermione, Agrippine, Chimène, Polyeucte, Néron, Horace,

Phèdre, Tartuffe, Alceste, Hamlet, Macbeth, Othello, Iago, don Juan, Faust? Je ne vois là que des incarnations des passions les plus nobles chez les uns, les plus viles chez les autres, mais toutes au-dessous ou au-dessus de la moyenne humaine, autrement dit, dans l'exception. Une action dramatique n'est pas autre chose qu'un individu, dans son tort ou dans son droit, en antagonisme avec une collectivité qui lui est incompatible. Révolte d'un individu contre le milieu qui l'entoure, résistance de ce milieu à l'individu qui veut se dégager de lui, lutte de deux absolus, le devoir et la passion.

Lorsqu'après Schiller, M. Lebrun nous a représenté Marie Stuart, avait-il choisi la personnification de toutes les vertus? Était-ce une personne si recommandable que cette jeune veuve de François II qui, amante de Rizzio et, complice volontaire ou non du meurtre de Darnley, épousait quelques mois plus tard celui qu'elle savait être le meurtrier de son époux? La trouvez-vous bien intéressante dans la réalité, cette homicide, cette adultère ? Pourquoi M. Lebrun la choisit-il pour l'héroïne de son drame? Pourquoi nous cache-t-il ses fautes, et ne nous montre-t-il que ses malheurs? Est-elle plus excusable parce qu'elle est reine? Est-elle plus sacrée parce qu'elle est historique? Est-elle moins odieuse parce qu'elle est d'une noble race? Non: mais la mission du poëte est d'émouvoir, son devoir est de plaindre, son droit est d'absoudre.

Celui ou ceux à qui M. Lebrun reprochait plus tard de compromettre la scène en y absolvant des femmes coupables, ne faisaient que ce qu'il avait fait lui-même; car le droit est égal pour tous les poëtes, qu'ils prennent

leurs sujets dans les faits historiques ou dans l'observation humaine; et que ce soit la loi politique qui tue la pécheresse royale ou que ce soit la loi sociale qui tue la pécheresse mondaine, c'est toujours la mort, le châtiment, les larmes pour le spectateur, le pardon pour la coupable. Elle est absoute du moment que vous avez pleuré; car, comme l'a si bien dit le poëte des *Nuits* et de *l'Espoir en Dieu* :

Car une larme coule et ne se trompe pas.

Eh bien, Messieurs, cette femme déchue, coupable, repentante, révoltée, dangereuse, qui inspire aussi justement à l'un la pitié qu'elle inspire à l'autre la colère, selon qu'elle se repent ou qu'elle persiste, c'est encore la femme, sous une nouvelle forme, c'est-à-dire l'âme même du théâtre; c'est une certaine femme, se débattant entre les tentations de la richesse qui l'environne et les conseils de la misère qui l'opprime. Il y a là une lutte terrible, non pas seulement celle de la passion avec le devoir, mais celle de l'honneur même avec l'ignorance et la faim. Il y a là un drame poignant dont le dénouement est le triomphe possible du bien pour lequel nous ne saurions témoigner trop d'admiration et de respect, mais aussi la chance possible d'une chute pour laquelle on ne saurait nous interdire la compassion, puisque nous n'avons rien prévu pour l'empêcher; enfin il y a là un problème que la société n'a pas encore pu résoudre, et devant lequel les philosophes, les législateurs et les économistes eux-mêmes s'arrêtent épouvantés et impuissants. Et nous, le théâtre, nous qui vivons de la peinture des mœurs et des carac-

tères, des passions et des vices, en un mot de toutes les luttes de notre pauvre nature humaine, nous aurions passé, sans rien dire, en détournant la tête, en nous voilant pudiquement le visage devant cette forme nouvelle, intéressante et inquiétante de la femme? Non, Messieurs, c'était impossible. Des auteurs hardis qui croient que le théâtre a non-seulement à donner les enseignements qui doivent le rendre moral, mais à fournir les renseignements qui peuvent le rendre utile, des auteurs se sont emparés de cette question nouvelle, et l'ont discutée devant le public, en lui disant : « Ne sois pas trop sévère, il y a là une grande infortune ; ne sois pas trop distrait, il y a là un grand danger. »

Nous savons bien que la *Climène* et le *marquis* de la *Critique de l'École des femmes* continueront à crier au scandale ; non pas parce que nous attaquons la bonne morale qui est inattaquable, mais parce que nous attaquons les mauvaises mœurs dont ils se trouvent quelquefois si bien ; nous savons aussi que nombre d'esprits honnêtes et sincères, qui n'ont besoin ni de nos enseignements ni de nos renseignements, continueront à trouver que nous dépassons nos droits et que nous nous mêlons de choses qui ne nous regardent pas ; rien n'y fera, nous empiéterons toujours sur les pouvoirs constitués, ne reconnaissant d'autres limites que la résistance du public. Tant qu'il nous laissera aller, nous serons chez nous ; et, tant que nous croirons que les sociétés se trompent, nous viendrons leur dire : Vos ridicules sont grotesques, vos passions sont malsaines, vos préjugés sont faux, vos vices sont exécrables, vos mœurs sont à modifier, vos lois mêmes sont

à refaire. Oui, Messieurs, nous irons, nous allons jusque-là.

Pour être franc jusqu'au bout, mais je vous le dis bien bas, nous sommes des révolutionnaires. Les gouvernements le savent de reste; aussi ont-ils établi une censure qui fonctionne continuellement, rien que pour nous. Mais comme elle n'a jamais rien pu empêcher, ni *Tartuffe,* ni *le Mariage de Figaro,* ni *Marion Delorme,* nous ne lui gardons pas rancune et nous marchons toujours.

Voilà, Messieurs, ce que j'aurais dit à M. Lebrun si j'avais eu l'occasion et l'honneur de m'entretenir avec lui de cette question du théâtre; et, peut-être, si j'avais pu le convaincre, n'eût-il pas eu le chagrin de renoncer à la scène. Il s'est trop défié de notre art, du public et de lui-même.

Il n'a cessé cependant, jusqu'à la fin de sa vie, de s'intéresser aux œuvres dramatiques et d'applaudir aux succès de ses rivaux plus heureux et plus persévérants que lui. Il en est peu à qui il n'ait tendu la main pour les faire arriver jusqu'à vous, et sa protection dans votre illustre compagnie était une des plus grandes chances de succès qu'un candidat pût avoir, car il était la justice, le bon sens, la loyauté mêmes. L'Académie avait pour lui un respect et une affection sans bornes. Il lui rendait tous les sentiments qu'elle lui témoignait, et sa plus grande joie était de partager ses travaux.

Le gouvernement de Juillet l'avait nommé pair de France, l'Empire le nomma sénateur: il lui devait bien cela. M. Lebrun était, du reste, de ces hommes nés, pour ainsi dire, indispensables à tout gouvernement régulier. A la chambre des

pairs, comme au sénat, il ne se présenta pas une question importante que M. Lebrun n'apportât son opinion, toujours avec la plus grande modestie, mais toujours aussi avec une sincérité et une clairvoyance remarquables. Sur *le Travail des enfants,* sur *les Entreprises théâtrales et la censure,* sur *la Liberté de l'enseignement,* sur *le Droit de propriété des œuvres littéraires,* enfin sur *le Projet des fortications de Paris,* discussion où il a été encore une fois prophète, et où il a montré une véritable science militaire jointe à une grande perspicacité politique; dans toutes ces questions, il a été clair, érudit, convaincu, sincère, ami des progrès pacifiques et des libertés sages et fécondes.

Aussi, Messieurs, dès que j'ai eu l'honneur d'être appelé à remplacer M. Lebrun, je n'ai entendu parmi vous que cette phrase : Vous succédez au plus aimable, au plus laborieux, au plus honnête des hommes. Oui, Messieurs, nous voilà réunis aujourd'hui pour honorer la mémoire d'un écrivain qui ne fut pas ce qu'on peut appeler un écrivain de génie. Dieu me garde de lui manquer de respect en le plaçant au-dessus de ce qu'il fut, même dans un éloge académique! Et cependant votre Académie est profondément émue au souvenir de ce confrère; et ma tâche m'est facile, à moi qui n'ai jamais adressé la parole à celui que j'ai l'honneur de remplacer. Cela vient, Messieurs, de ce qu'il a eu soin de nous mettre tous d'accord par le spectacle de sa vie; c'est que l'honnêteté est aussi un génie; c'est celui de l'âme, et celui-là crée tout autant que l'autre. Durant la longue carrière de M. Lebrun, il n'y a pas une défaillance; il n'y a pas même une hési-

tation. Cet esprit est élevé, ce cœur est bon, cette âme est ferme. En vous parlant de mon prédécesseur, je n'ai rien à expliquer, je n'ai rien à sous-entendre. Près de quatre-vingts ans de talent, de travail et d'honneur! C'est clair comme le jour. Enfin, Messieurs, si j'avais à résumer M. Lebrun en un seul mot, je dirais qu'il a été toute sa vie ce qu'il est si difficile d'être : un homme. Et Dieu veuille que celui qui me succédera ici puisse en dire autant de moi, devant une assemblée comme la vôtre!

RÉPONSE

DE

M. D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. ALEXANDRE DUMAS

Monsieur,

J'ai tout d'abord été un peu effrayé de l'honneur qui m'est échu de vous recevoir, et votre discours ne laisse pas que d'ajouter à mon embarras. Entendons-nous. La difficulté n'est pas de vous louer. S'il ne s'agissait que de vous souhaiter la bienvenue, je serais assuré d'être le fidèle interprète de tous mes confrères. S'il suffisait d'énumérer vos titres à nos suffrages, je pourrais compter sur l'approbation de ce public d'élite qui se presse si nombreux dans cette enceinte, afin de connaître l'auteur de tant d'œuvres saluées, chaque soir, de ses plus vifs ap-

plaudissements. Mon inquiétude vient d'ailleurs, et je vous en avouerai la cause. Vos romans, vos pièces de théâtre, vos moindres brochures, tout ce qu'il vous a plu d'écrire est trop connu, trop présent à la mémoire et trop goûté. Voilà ce qui me gêne. Comment n'envierais-je pas un peu ceux de mes prédécesseurs qui, ayant à recevoir, de la place que j'occupe en ce moment, quelque nouveau confrère, ont pu se flatter qu'ils allaient, pour la première fois, mettre en lumière des agréments inconnus de leur auditoire, et, qui sait? du récipiendaire lui-même?

Avec vous il ne faut pas compter, Monsieur, sur une pareille bonne fortune. Le public a pris tant de goût à vos œuvres qu'il vous sait gré de lui servir au théâtre les mêmes situations qui l'ont déjà intéressé dans vos romans. Vos personnages sont devenus pour lui des connaissances intimes. Les titres de quelques-unes de vos pièces ont passé couramment dans la langue commune. Il y a des passages entiers de vos comédies que, du parterre et des loges, les spectateurs pourraient, au besoin, souffler aux acteurs. On ne vous cite pas seulement de mémoire, on vous discute aussi beaucoup, ce qui est un autre signe du succès. Vos premières représentations ont toujours eu le don d'exciter singulièrement les esprits. Elles ont ouvert le champ à toutes sortes de controverses. En rendant compte de vos ouvrages, avec une compétence qui ne m'appartiendra jamais, nos critiques les plus fins n'ont pas manqué d'agiter entre eux toutes les questions qui se rattachent à l'art dramatique. La mêlée a été chaude autant que brillante. Vous-même, Monsieur, n'avez pas hésité à descendre dans l'arène, non pas, tant s'en faut, pour accourir à votre propre dé-

fense. Outre qu'il n'en était pas besoin, c'était le moindre de vos soucis. Les préfaces mises en tête de vos pièces, et qui font désormais corps avec elles, n'ont rien qui ressemble à des plaidoyers d'auteur. On dirait plutôt que, pour écarter tout soupçon de flatterie, vous avez voulu le prendre d'un peu haut avec vos lecteurs. Vous n'entendez évidemment rompre de lances que pour les idées qui vous sont chères et pour les thèses dont l'excellence ne fait pas doute à vos yeux

Personne n'a donc été étonné tout à l'heure, lorsque, à l'occasion du *Cid d'Andalousie,* vous n'avez pas hésité à aborder de plain-pied les questions si graves et si délicates qui se rattachent au théâtre. Il vous appartenait de parler avec aisance des chefs-d'œuvre légués au théâtre par les génies de tous les siècles et de faire converser familièrement devant nous Richelieu avec Corneille. Quand vous prononcez, presque de pair à compagnon, les noms de Molière, de Regnard, de Le Sage, celui de Beaumarchais, avec lequel il serait facile de vous découvrir plus d'une ressemblance, on sent que vous êtes sur votre terrain, dans votre propre maison, j'allais dire, en famille. On vous connaissait, Monsieur, le don de l'heureuse invention, de la mise en relief saisissante, du dialogue vif et serré ; vous venez de prouver que vous possédez également ce que j'appellerais volontiers, si l'expression n'était pas tant soit peu contradictoire, le génie même du métier.

Il est vraiment dommage que la réplique ne vous soit pas donnée par quelques-uns de mes confrères versés, comme vous, dans les choses du théâtre, habitués à partager avec vous les applaudissements de la foule, et qui sont, à la

fois, vos émules les plus brillants et vos meilleurs amis. Combien il aurait été intéressant de les entendre vous contester peut-être le droit que vous réclamez pour l'art dramatique de ne reconnaître aucune limite ! Vous vous plaignez du rôle trop considérable attribué aux femmes sur le théâtre moderne, particulièrement en France. Je doute qu'elles soient de votre avis. Si leur goût avait été consulté, je pourrais presque nommer les champions déjà éprouvés qu'elles auraient désignés pour défendre leur cause. Puisque le sort les a si mal servies, il faut qu'elles se résignent. J'ai moi-même besoin de quelque abnégation pour oser aborder, après vous, des sujets pour lesquels je me sens mal préparé. Vous êtes parti le premier; vous avez choisi votre voie; je suis tenu de vous y suivre. Il me faut, à mes risques et périls, me hasarder par les chemins que vous venez de parcourir en triomphateur. Pas moyen de reculer. Le plus sûr est de m'exécuter bravement; et, pour me donner courage, l'envie me prend, Monsieur, de commencer par vous contredire un peu.

Vous venez de vous accuser d'avoir, pour ouvrir la porte de cette enceinte, usé de sortilége et de magie. Vous semblez croire que vous nous avez, pour ainsi dire, forcé la main en vous plaçant sous le patronage tout-puissant du nom que vous portez et qui vous aurait aidé, comme un bon génie, à triompher de tous les obstacles. Notre compagnie, qui vit de traditions, éprouve, en effet, une véritable joie quand elle a le bonheur de rencontrer l'hérédité dans le talent. Elle a donc été heureuse d'honorer dans votre personne une mémoire dont vous êtes justement fier. Croyez-le bien, toutefois, le véritable magicien, c'est

encore vous. Nous ne nous sentions d'ailleurs aucun tort à expier envers l'auteur d'*Antony*, des *Trois Mousquetaires* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Ce n'est pas nous qui l'avons oublié. Nos règlements, dont vous avez reconnu la sagesse puisque vous vous y êtes soumis, nous interdisent d'apporter nos suffrages à quiconque n'a pas témoigné par écrit le désir de nous appartenir. Votre illustre père les aurait sans doute obtenus s'il les avait demandés. A l'exemple de Balzac, de Béranger, de Lamennais et de tant d'autres, pour ne parler que des morts, il a préféré demeurer ce que vous appelez quelque part « un académicien du dehors ». Pour vous, Monsieur, au premier signe que vous avez fait, nous avons eu hâte de vous admettre au dedans, et nous nous en réjouissons.

J'ignore dans quelle mesure vous avez pu, au temps de votre première jeunesse, vous inspirer des œuvres de votre père. La critique littéraire, dont l'indiscrétion est sans limites, s'appliquera probablement un jour à vous comparer tous deux, et peut-être à vous opposer l'un à l'autre. A Dieu ne plaise que je devance ses jugements! Si par hasard le goût des comparaisons classiques était alors redevenu à la mode, je m'imagine que, pour donner une idée du talent de votre père, on le représentera volontiers comme l'un de ces fleuves puissants, aux larges rives, à la course vagabonde, coulant à pleins bords avec une force exubérante, toujours prompts à passer pardessus leurs digues et à tout inonder autour d'eux, mais charriant des parcelles d'or dans leurs ondes un peu mêlées. Les juges compétents remarqueront, au contraire, avec quel soin vous avez de très-bonne heure veillé sur le trésor

des dons qui vous ont été si largement départis. A cette heure difficile où le tapage de vos vingt ans devait bruire si fort à vos oreilles, vous avez su écouter la voix secrète de la muse que vous sentiez en vous. Elle vous priait de la respecter et de ne pas dévorer en un jour toutes les promesses de l'avenir. C'est elle qui vous a enseigné à gouverner votre talent; c'est à elle que vous devez d'avoir résisté à la tentation d'exploiter vos succès au profit de vos plaisirs et de battre immédiatement monnaie avec vos premiers triomphes.

Quel n'en a pas été l'éclat! C'était aux environs de 1845. Les feuilles de votre premier roman, *la Dame aux Camélias*, n'avaient pas encore eu le temps de sécher à l'imprimerie, que M. Jules Janin revendiquait le plaisir de se faire, auprès du public, l'introducteur de la seconde édition : « Le fils d'Alexandre Dumas, à peine échappé du collége, marche déjà d'un pas sûr, écrivait-il, dans la trace brillante de son père. Il en a la vivacité et l'émotion intérieure; il en a le style vif et rapide, avec un peu de ce dialogue si naturel, si facile, si varié, qui donne aux romans de ce grand inventeur le charme, le goût et l'accent de la comédie. » Il y avait comme une sorte de prophétie dans le jugement de celui qu'on appelait alors, si je m'en souviens bien, le prince de la critique théâtrale. Ses éloges vous conviaient à tenter les hasards de la scène, et c'était bien là, en effet, votre véritable vocation. Vous l'avez prouvé lorsque, pour votre coup d'essai, vous avez transporté précisément sur les planches le sujet de *la Dame aux Camélias*. Ce jour-là, est-ce par droit de naissance ou par droit de conquête? vous vous êtes emparé du théâtre. Les batailles

que vous y avez livrées ont toutes tourné à votre honneur. C'est pourquoi je ne pense pas vous être désagréable en reportant vos souvenirs vers quelques-unes de ces journées. Si je réussissais à rapprocher vos œuvres des idées générales dont vous venez d'entretenir cet auditoire, peut-être me serait-il donné de lui faire ainsi mieux saisir et apprécier les faces multiples de votre talent. J'en profiterai, si vous le permettez, pour vous soumettre, chemin faisant, de légers doutes qui se sont élevés dans mon esprit sur quelques points où nous ne tombons pas tout à fait d'accord.

Allons droit à ces divergences. Ne vous êtes-vous pas trompé, Monsieur, lorsque, posant M. Lebrun en accusateur, et vous-même en accusé, vous avez cru que les louanges si délicates et si justes adressées à l'auteur du *Mariage d'Olympe* contenaient une leçon indirecte pour l'auteur de *la Dame aux Camélias?* Il y a méprise de votre part. Les paroles prononcées à la réception de M. Augier ne vous visaient pas. En voulez-vous la preuve? Au sein de la commission instituée pour décerner une récompense nationale à l'auteur d'une œuvre dramatique « remplissant toutes les conditions désirables d'un but honnête et d'une exécution brillante » (ce sont les termes du décret impérial), M. Lebrun s'est constitué le plus chaleureux de vos avocats. Il n'a pas tenu à lui que vous ne fussiez, en 1856, le lauréat proposé par les juges officiellement chargés de désigner à la bienveillance du souverain le poëte dramatique le plus moral de son temps. Consciencieux, comme vous nous l'avez si bien dépeint, votre prédécesseur se serait bien gardé de venir, deux ans plus tard, jeter publi-

quement la première pierre au candidat récemment honoré de ses préférences. Il est vrai que le concours n'a pas abouti. Le prix ne fut pas adjugé. Toujours est-il, qu'aux yeux de M. Lebrun, vous en étiez le plus digne. Laissez-moi donc vous rappeler, dût votre modestie en être embarrassée, que ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas été couronné ailleurs pour votre vertu avant de l'être ici pour votre talent.

Rassurez-vous, il ne s'agit pas de vous faire subir un nouvel examen. Je n'en ai nulle envie, et, s'il faut parler net, je ne me sens pas plus de droit à vous octroyer pareil diplôme, que vous ne vous sentez probablement de goût à le recevoir de mes mains. Pour mon compte, je vais plus loin. Je me surprends à douter que l'Académie française ait qualité, je ne dis pas pour distribuer des prix de vertu, c'est une mission qui nous a été confiée par la générosité de M. de Montyon et dont nous tâchons de nous tirer de notre mieux, mais pour distribuer ces prix de vertu aux auteurs dramatiques. Qu'il y ait incompatibilité absolue d'humeur entre le théâtre et la morale, je ne le prétends pas non plus. Peut-être pourrait-on les comparer à l'un de ces ménages dont aucun tribunal n'a prononcé la séparation, bien que, par un accord tacite, le mari et la femme vivent chacun de leur côté et affectent de ne pas se connaître. Je suis un peu comme les gens du monde qui savent gré aux couples mal assortis du soin qu'ils prennent de dissimuler leurs querelles. En fait de morale dramatique, je ne me sens d'ailleurs nullement porté à la sévérité. Je ne redoute pas, sur la scène, ceux qui se proclament, comme vous venez de le faire, des révolution-

naires et prennent pour devise le mot que Danton appliquait à la politique. Je suis disposé à leur passer beaucoup d'audace parce que je suis décidé à leur concéder beaucoup de liberté. Volontiers je leur accorderai que leur art ne reconnaît pas de limites si, d'eux-mêmes, ils veulent bien circonscrire un peu leur domaine. A la seule condition qu'ils ne se plaisent pas à braver les prescriptions du bon sens et les exigences du bon goût, je les verrai sans déplaisir s'affranchir des règles factices et renverser les barrières de convention.

Je reconnais avec vous, Monsieur, que la position des auteurs comiques est particulièrement difficile, et vous avez raison de solliciter pour eux l'appui des honnêtes gens. Comme les peintres, comme les sculpteurs, ce sont des artistes qui entreprennent de représenter la nature humaine telle qu'elle apparaît à leurs yeux, mais le malheur veut qu'il leur faille vivre au milieu de leurs modèles, le plus souvent assez mal satisfaits d'une trop exacte ressemblance. Avez-vous jamais rencontré des femmes qui, mises en face de leur photographie, ne se soient, avec raison, trouvées fort enlaidies? D'ordinaire elles jugent assez peu gracieuse la pose qui leur a été donnée, ou plutôt, qu'elles ont choisie : rien à leur répondre. Mais à celles qui jetteraient les hauts cris parce qu'elles ont été représentées trop décolletées, il est permis de rappeler qu'elles ne doivent s'en prendre qu'à elles-mêmes. Ne serait-ce point là, Monsieur, à peu de chose près, la situation de notre société moderne à l'égard des auteurs comiques ?

Vous êtes, suivant moi, dans le vrai, lorsque vous

revendiquez pour eux le droit de choisir le sujet de leurs compositions et celui de peindre leurs personnages d'après nature, tels qu'ils les voient. Cette liberté, Monsieur, vous en avez usé à vos débuts avec une certaine hardiesse. Je ne vous en blâme pas. Je ne sens même pas le besoin d'appeler à mon secours le souvenir des comédies de Térence ou des dialogues de Lucien pour vous absoudre du reproche d'avoir introduit la courtisane au théâtre. Aussi bien, vous n'avez guère songé à ces modèles classiques. Vous vous êtes inspiré du spectacle des mœurs que vous aviez autour de vous; vous vous êtes servi un peu de vos souvenirs et beaucoup de votre imagination, quand vous avez créé le drame de la *Dame aux Camélias*. Admise par les uns, contestée par d'autres, touchante pour tous, Marguerite Gauthier, après avoir fait courir la France entière, a bientôt commencé son tour d'Europe. Elle a voyagé, tantôt à visage découvert sous son propre nom, tantôt sous le masque d'une étrangère, accompagnée et comme fêtée par la charmante musique de l'un des plus habiles compositeurs de notre temps. On ne lui a nulle part tenu rigueur. Nouvelle Manon Lescaut, elle n'a rencontré partout que des chevaliers des Grieux. Ah! si vous aviez prétendu l'offrir comme un exemple, si vous nous aviez demandé non pas seulement de la plaindre, mais de l'admirer, j'aurais eu plus d'une réserve à exprimer. L'amour vénal ne mérite pas qu'on fasse pour lui des frais de réhabilitation, encore moins qu'on lui décerne une sorte d'apothéose, à laquelle vous ne semblez pas avoir sérieusement songé. Provoquer, à force d'habileté, l'intérêt des spectateurs en

faveur d'une jeune femme dégradée de bonne heure, alors qu'elle avait à peine conscience de son avilissement, et qui le rachète par le repentir, par la souffrance, par la mort, c'est, pour un auteur dramatique, le plus légitime emploi des ressources de son art. Est-il juste d'aller, comme vous l'avez fait tout à l'heure, jusqu'à mettre sur le même pied Marguerite Gauthier et Marie Stuart? Je ne saurais vous suivre aussi loin. A supposer que la reine d'Écosse ait été coupable des égarements de conduite mis à sa charge par ses ennemis et que l'histoire ne considère pas comme suffisamment prouvés, une distance infranchissable les séparerait encore. La naissance ou la fortune n'ont rien à voir ici. C'est à bon droit que, dans son verdict définitif, le public se montre indulgent ou sévère, suivant qu'à l'origine de la faute il rencontre les entraînements de la passion ou les calculs de l'intérêt. Mais je m'arrête. A quoi bon insister? Vous avez prouvé que vous étiez vous-même de mon avis en vous hâtant de prendre congé de ces divinités de hasard, dont les faveurs se payent comptant, et vous avez vite compris que ce serait peine perdue de semer sur cette fange toutes les perles de votre écrin.

La *Dame aux Camélias* attirait encore la foule que déjà vous aviez achevé *Diane de Lys*. Je rapproche ces deux pièces parce qu'elles me semblent constituer ce qu'on pourrait appeler votre première manière. Depuis, vous avez paru en adopter une autre. Entre elles je n'ai garde d'indiquer aucune préférence. Je me borne à constater que tout coule de source dans ces créations de votre jeunesse. Les données en sont très-simples. Leur allure est

naturelle, franche, rapide. Nul apprêt; point de parti pris. On n'y rencontre pas de thèses obstinément soutenues pendant cinq actes. Dans le drame de *Diane de Lys,* l'intérêt s'attache exclusivement aux personnages. On dirait que vous les avez imaginés, et que vous les faites agir et parler pour votre propre plaisir. Vous leur avez prêté cette langue à la fois familière et acérée qui est demeurée l'un de vos secrets. Les mots heureux qu'avec votre profusion ordinaire vous avez mis dans leur bouche ne sont pas de fantaisie; ils servent, le plus souvent, à résumer leur caractère. A peine, en cherchant bien, pourrait-on découvrir les indices de quelque intention secrète. Vous nous montrez le sculpteur Taupin profondément découragé, médisant de lui-même et de son art, entravé, dans sa carrière d'artiste, parce qu'il a eu la faiblesse, au début de la vie, de choisir dans les bas-fonds une épouse indigne de lui. Paul, le peintre de génie, jette au loin ses pinceaux, et rencontre une mort prématurée parce qu'il a eu le malheur de s'éprendre d'une dame du monde. Qu'est-ce à dire? Serais-je sur la voie, en supposant qu'il y a là comme un acte d'hostilité anticipée, une sorte d'escarmouche d'avant-garde annonçant la campagne que vous avez depuis si résolûment menée contre l'influence fâcheuse des femmes? Dans la *Dame aux Camélias,* dans *Diane de Lys,* vous ne semblez pas toutefois avoir songé à vous ériger en censeur des mœurs de votre temps. Vous vous contentez de les observer de près, de les peindre vivement, sans répugnance, au moins apparente, et sans blâme formellement exprimé. Il en est autrement de votre pièce du *Demi-Monde.*

Vous avez fait là, Monsieur, une véritable découverte;

non pas, à dire vrai, que cette terre soit restée jusqu'à vous parfaitement inconnue. Avant le jour où vous y avez abordé, elle flottait comme une île mouvante dont les bords, du reste, n'ont rien d'escarpé. Vous avez si bien déterminé sa place sur la carte, vous nous en avez donné une description géographique si exacte, vous en avez pris si complétement possession qu'elle semble ne plus devoir porter désormais d'autre nom que celui dont vous l'avez baptisé. C'est une œuvre qui restera. Au lieu de mon jugement, voulez-vous connaître celui qu'en a porté M. Sainte-Beuve? Voici ce que je trouve consigné au *Moniteur officiel* à propos du *Demi-Monde*, par ce maître des élégances, qui, d'ailleurs, n'a pas beaucoup parlé des choses de théâtre : « Ample justice doit être rendue « à cette dernière pièce, à ces quatre premiers actes « surtout, si nets d'allures et de langage, coupés dans le « vif, semés de mots piquants ou acérés..... Dans cette « scène parfaite entre Raymond et Ollivier chez Mme Ver- « nières, il y a une leçon en même temps qu'une défini- « tion, leçon donnée sur place au cœur du camp ennemi, « de la façon la plus neuve, la plus insultante et qui se « ressent le mieux. Ce panier de pêches a fait fortune dès « le premier jour, il a fait le tour de la société. Et le mé- « rite de cette scène n'est pas seulement dans un ou deux « jolis traits que l'on en peut détacher, il consiste aussi « dans un jet qui recommence et redouble à plusieurs re- « prises, toujours avec un nouveau bonheur et une ferti- « lité d'images, une verve d'expressions comme il s'en « rencontre chez les bons comiques. C'est une de ces scè- « nes, enfin, qui justifient cette définition de la bonne co-

« médie, qu'elle est l'*œuvre du démon,* c'est-à-dire du génie « de la raillerie et du rire. »

Vous pouvez accepter, Monsieur, ces louanges pleines d'autorité. Celles que je pourrais y ajouter n'auraient plus guère de prix pour vous. Je me borne à remarquer que le censeur n'apparaît pas encore bien sévère dans cette pièce du *Demi-Monde*. Avec un très-juste sentiment de la mesure et selon la méthode des médecins qui proportionnent prudemment la force de leurs remèdes à la faiblesse de leurs malades, vous n'avez prêché qu'une demi-morale aux habitués de la baronne d'Ange. Vous avez si bien senti qu'une femme honnête ne serait pas à sa place dans une pareille atmosphère que vous vous êtes refusé à l'y laisser pénétrer, fût-ce pour un instant. Le principal personnage de votre pièce se bat avec son meilleur ami, à la seule fin d'empêcher que la personne dont il est secrètement aimé et qu'il respecte ne soit compromise par un aussi fâcheux contact.

Le champ de vos observations s'élargit singulièrement, lorsque vous abordez les sujets traités dans *la Question d'argent, le Fils naturel, un Père prodigue* et *l'Ami des femmes*. Il est impossible de se mouvoir avec plus d'aisance que vous ne l'avez fait au sein de ces milieux nouveaux. Quelle injuste accusation de reprocher à vos pièces de manquer de morale! Je dirais plutôt que la morale y déborde. Vous y dénoncez non-seulement les vices, mais les penchants mauvais de la nature humaine avec l'ironie la plus amère et les traits les plus sanglants. Votre intention ne reste d'ailleurs jamais douteuse. On aperçoit tout d'abord, et fort clairement, à quel travers vous en voulez et quelle thèse particulière

il vous plaît de soutenir. On pourrait, si vous ne le faisiez parfois vous-même, citer l'article du code dont vous poursuivez la révision. Dans les pièces que je viens de citer, vous n'avez pas fait difficulté d'admettre des individus pris dans toutes les sociétés, et vous avez consenti à y introduire des honnêtes gens, voire même des honnêtes femmes. N'avez-vous pas remarqué, Monsieur, vous qui vous rendez si bien compte des difficultés de votre art, à quel point il est malaisé de représenter sur la scène comique, en pleine lumière et en chair et en os, ces deux êtres sans prix, devant lesquels il faut s'incliner quand on les rencontre, je veux dire : le parfait galant homme et la véritable honnête femme ?

Si par hasard vous y aviez éprouvé quelque embarras, il serait injuste de s'en étonner. La tentative a toujours été jugée si périlleuse que peu d'auteurs ont osé l'aborder de front. Je ne vois guère que Sedaine, dans *le Philosophe sans le savoir,* qui, à force d'ingénieux procédés et d'habiles jeux de scène, ait mené l'entreprise à bien. Ni Molière, ni Regnard, ni leurs successeurs immédiats, ne se sont risqués à prendre un honnête homme ou une honnête femme pour personnages principaux, servant de centre d'action à leurs comédies. Dans *le Misanthrope,* dans *l'École des Femmes,* dans *les Femmes savantes,* Philinte, Ariste, Cléante ne font, pour ainsi dire, que traverser l'action, à laquelle ils ne sont point directement mêlés. Il en est à peu près de même d'Elmire et d'Henriette. Toutes ces figures esquissées d'un crayon si sûr de lui-même, mais si léger, nous sont montrées de profil plutôt que de face. C'est affaire d'art, mais c'était aussi prudence de la part

de nos vieux auteurs. Il suffit, en effet, de quelques paroles, d'un seul mot, quelquefois d'un geste de l'acteur, pour indiquer tout d'abord au parterre les vices ou les ridicules dénoncés à son mépris. Il n'est pas aussi aisé de proposer l'honnêteté à son admiration ; celle des femmes est particulièrement scabreuse à mettre en scène. Au théâtre pas plus qu'ailleurs, je dirai même, au théâtre moins qu'ailleurs, les tirades sur la vertu ne prouvent rien en faveur de celles qui les prononcent. Elles mettent plutôt le spectateur en défiance. Voyez toutefois la singularité ! Nous ne nous sentons pas portés à tenir pour suspecte la moralité de ces femmes du vieux répertoire que nous n'avons guère fait qu'entrevoir, qui parlent si peu d'elles-mêmes, si librement de toutes choses. L'idée ne nous vient pas qu'Elmire puisse jamais être compromise par Tartuffe. Nous ne doutons pas qu'Henriette et la plupart des ingénues de Molière, dont le langage n'a rien de trop châtié, ne deviennent un jour de très-fidèles épouses. Il s'en faut de beaucoup que nous nous tenions pour aussi assurés de l'avenir qui attend les héroïnes du théâtre contemporain.

Ce qui a compliqué, si je ne me trompe, votre tâche, Monsieur, c'est que vous avez voulu placer l'idéal féminin dans des régions plus élevées qu'on ne le faisait dans l'ancien théâtre. A défaut de la conscience, l'imagination est devenue, de nos jours, très-exigeante. Celle de notre parterre moderne est à peu près impossible à satisfaire. Molière, quand il mettait une honnête femme en scène, pouvait se contenter de nous la montrer fort simple et tout unie, et les plus estimables n'avaient garde de s'exalter sur leur propre vertu. Aujourd'hui ces modestes qualités ne

leur suffiraient plus. Pour mériter l'admiration du public, il faut de toute nécessité qu'elles réussissent à concilier dans leur âme, avec les effarouchements de la candeur la plus naïve, les élans de la passion la plus indomptable. Voilà bien des affaires. Cela m'inquiète de les entendre parler couramment un langage emprunté à une nature de sentiments passionnés qu'il leur vaudrait mieux ignorer. Je ne puis m'empêcher d'avoir peur pour leurs maris, qu'elles aiment d'un amour trop peu différent de celui qu'elles donneraient à tout autre. Je sais bien, qu'au dernier acte, tout s'arrange. L'auteur aidant, à grand renfort de morale, elles sont toutes converties quand la toile tombe; mais, dans la vie, la toile ne tombe pas toujours si à propos. Que se passera-t-il plus tard derrière cette toile? Bien hardi qui oserait le prévoir!

Quoi qu'il en arrive, vous pouvez vous rendre cette justice, Monsieur, que vous n'avez rien négligé pour inculquer aux femmes le sentiment de leurs devoirs, et leur démontrer toutes les conséquences de leurs fautes. Vous y avez employé la persuasion et la douceur, mais aussi le fer et le feu. Les évolutions d'un esprit comme le vôtre sont trop curieuses à étudier pour que je ne les signale pas. C'est à partir de votre comédie intitulée : *les Idées de Madame Aubray,* que votre attention paraît surtout s'être tournée vers ce genre particulier de délits dont les femmes sont plus ou moins volontairement les complices nécessaires. La pièce que je viens de nommer est l'une des mieux conduites et des plus dramatiques parmi toutes celles que vous avez composées. On a rarement mis autant de talent à soutenir au théâtre la thèse de la complète réhabilitation

de la jeune fille après une première faute commise. Votre conclusion était malaisée à faire accepter par le public auquel vous la présentiez. Vous l'avez si bien senti vous-même, que vous avez eu soin de placer, en terminant, dans la bouche de l'un de vos personnages, une exclamation qui a justement pour but d'indiquer ce qu'a d'excessif, au point de vue du monde, le dénouement de votre drame. Il y a, en effet, des efforts de conscience qu'en raison de sa divine origine la foi peut arracher aux âmes pieuses, mais que l'on demandera toujours difficilement à cette morale de convention qui règne plus on moins sur cette terre et domine absolument au théâtre. C'est l'un de ces sentiments d'inspiration toute chrétienne qui détermine Mme Aubray, quand elle commande à son fils d'épouser la femme dégradée, mais repentie, qui a promené avec elle, pendant trois actes, l'enfant né d'une liaison où l'amour n'a jamais eu nulle part.

La nouveauté était hardie. Loin d'en être embarrassé, vous avez eu hâte de la constater vous-même. Dans la préface des *Idées de Madame Aubray,* vous commencez par citer les passages d'un sermon prêché à la chapelle des Tuileries, devant l'impératrice, huit jours après la représentation de votre pièce. L'interprète de la parole divine y avait parlé des devoirs de la mère chrétienne. Notant avec joie la rencontre entre le dramaturge et le prédicateur, vous vous écriez: « Voilà qui est convenu, et ce n'est pas moi qui ai mal compris ou mal interprété les textes. » Vous le dirais-je? je me suis senti plus effrayé que rassuré par cette concordance, qui pourrait vite dégénérer en confusion et mêler des choses qui, à mon sens, doivent

rester très-distinctes. Avec vous, point de danger. Vos procédés sont tellement habiles que vous réussissez à accommoder merveilleusement toutes choses. Ce que vous écrivez sera toujours un régal pour les esprits délicats; mais viennent les imitateurs, et je craindrais de les entendre me dire, comme dans l'épître de Boileau :

« Aimez-vous la *morale?* on en a mis partout. »

Je ne déteste pas la morale, je consens même à la prendre à fortes doses, mais j'entends qu'on me la serve en son lieu et place et je compte sur vous, Monsieur, pour vous retourner au besoin avec moi contre les maladroits qui, sous prétexte d'innovation, s'aviseraient de transporter le sermon sur le théâtre.

Il semble d'ailleurs que vous n'avez pas eu longtemps confiance dans l'indulgence comme moyen de mener à bonne fin la croisade que vous avez entreprise contre les atteintes portées à la foi conjugale. Le revirement chez vous a été soudain et complet. On dirait l'indignation d'un législateur ulcéré de ce que l'on n'a pas observé ses préceptes, et qui prend la résolution de les appuyer, puisqu'il le faut, par les châtiments les plus sévères. Dans l'*Affaire Clémenceau,* dans la *Femme de Claude,* vous avez décidément rompu avec le texte de l'Évangile, si miséricordieux pour la femme adultère. Vous êtes devenu sans pitié pour elle. Tous les moyens vous sont bons pour punir les épouses infidèles. Qu'elles se méfient désormais de ces jolis couteaux à manche de jade qui traînent sur les tables, des pistolets que leurs maris prennent la fâcheuse habitude de porter dans leur poche et de ces fusils de nouvelle invention

oubliés dans les coins; qu'elles tremblent à la pensée de cette réserve de canons perfectionnés que vous leur faites apercevoir dans le lointain et qui pourront servir un jour aux exécutions générales. Certes, elles auront le cœur bien hardi, celles qui ne reculeront pas devant ce formidable appareil de moralisation. Concevez cependant leur embarras. Au dernier acte de la pièce d'*Antony,* l'amant, qui, je le sais bien, se propose de sauver, avant tout, l'honneur de celle qu'il aime, s'écrie en la poignardant : « Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » De votre côté, dans une brochure qui a fait grand bruit, vous terminez vos imprécations contre l'adultère en disant au mari d'une trop indigne épouse : « N'hésite pas, tue-la. » Mais quoi ! Si leur sort doit être pareil dans les deux cas; si elles doivent périr, les unes parce qu'elles ont résisté, les autres parce qu'elles n'ont pas résisté, la condition des femmes devient vraiment trop difficile !

Je soupçonne qu'il entre plus d'amour que de haine dans la rigueur sans pareille avec laquelle vous poursuivez les pauvres femmes. Les plus avisées vous le pardonneront aisément, car elles sont loin d'en vouloir aux gens du trouble qu'elles leur causent. La vérité est qu'avec elles, vous semblez ne pouvoir jamais garder votre sang-froid. Elles ont évidemment le don d'exciter votre génie familier. « Il y aura guerre éternelle entre la femme et lui. » Ce n'est pas de vous que cela a été écrit. Cependant on le dirait, à voir votre acharnement. Que vous a fait, par exemple, la Chimène de Corneille? Pourquoi avez-vous si vivement pris parti contre elle avec Richelieu? Je vous félicite, Monsieur, de n'avoir pas voulu diminuer le ministre de

Louis XIII, qui faisait de si mauvais vers avec Colletet et Bois-Robert, et de si bonne politique à lui tout seul. Je vous sais gré de n'admettre pas facilement la légende un peu vulgaire qui rend le vainqueur de la Rochelle jaloux de l'auteur du *Cid*. La légende que vous tentez d'y substituer est-elle beaucoup plus vraie? j'en doute un peu; l'histoire sérieuse ne la confirme pas.

Quant aux craintes que vous prêtez à Richelieu, au sujet de l'influence de la pièce du *Cid* sur les mœurs de son temps, je ne crois pas que vous soyez fondé à les lui attribuer. Pour votre compte, vous appréhendez, si Chimène revenait en honneur, de voir réapparaître avec elle sur le théâtre, tout un cortége de héros trop semblables à Rodrigue, qui vous fait l'effet d'un paladin sentimental. Permettez! vous avez trop d'esprit et trop de bonne foi pour attacher plus d'importance que de raison aux métaphores outrées qui déparaient la langue tragique de cette époque, et prêtaient un air de convention à des sentiments qui n'avaient rien que de véritable. C'était un jargon prétentieux, j'en conviens, préférable peut-être à celui de nos jours qui vise au naturel, le plus souvent, sans l'atteindre. Après tout, cette vie qu'il met avec emphase aux pieds de Chimène, et dont il menace de se défaire, si sa maîtresse ne lui pardonne, *le Cid* n'a pas regardé à l'exposer pour défendre sa ville, et frapper sur les Maures les grands coups que chacun sait. Richelieu était bien exigeant s'il ne croyait pas pouvoir compter sur de semblables cœurs pour l'aider à refouler l'Espagnol, et, suivant vos expressions, pour constituer l'unité française. Tout se tient en effet. Je veux dire : tout

s'abaisse ou tout s'élève d'un même coup ; et ce sont les nobles amours qui font les nobles actions. C'est pourquoi ne soyez pas trop sévère aux Chimènes, si, par hasard, vous en rencontrez. Vous ne nous causeriez pas seulement un grand plaisir, vous nous rendriez un bon service, si vous nous faisiez applaudir sur la scène quelques figures qui s'en rapprocheraient un peu. Cet effort serait digne de votre talent.

Vous croyez fermement à l'action puissante et directe du théâtre sur les mœurs. Vous désirez que cette influence profite à la régénération patriotique et morale de notre pays. Je le souhaite comme vous. Nous ne différons que sur la nature des moyens à employer. Je ne crois pas que la scène soit une école d'enseignement public, ni le lieu le mieux choisi pour développer certaines thèses si exemplaires qu'elles puissent être, ni pour provoquer certaines réformes, si grande que soit leur utilité. Au risque de vous paraître facile à contenter, je me borne, en lui laissant d'ailleurs toute liberté d'allures, à demander à l'auteur d'une œuvre dramatique de laisser à la sortie du théâtre les spectateurs et les spectatrices dans une situation d'âme meilleure qu'à leur entrée. Voilà toute la morale que je lui impose ; mais à celle-là, j'y tiens beaucoup. Vous nous dites : « Ne m'amenez pas vos filles, je leur parlerai quand elles seront des femmes. » Pardon ! Il y a plus de choses que vous ne pensez, dont vous pouvez dès à présent les entretenir. Il y en a d'autres dont il vaut mieux ne leur parler jamais. Pour mon compte, je ne déconseillerais pas aux pères de famille de mener leurs filles aux pièces de Molière, quoiqu'elles soient exposées à y enten-

dre des mots un peu crus, aujourd'hui rejetés par la prudorie de notre langue moderne. J'ai connu, par contre, des mères qui volontiers auraient parfois fait sortir leurs filles de l'église afin de les dérober à d'autres leçons tombées du haut de la chaire. Toutes saintes et sacrées qu'elles soient, les chères créatures qui font la joie et l'honneur de nos foyers n'ont pas besoin d'être élevées dans une atmosphère factice. Une seule chose importe : les laisser à leurs penchants naturels qui sont bons, et les préserver de tout ce qui pourrait étonner leur esprit ou troubler leur imagination. C'est par l'imagination qu'au théâtre, et ailleurs, on peut avoir prise sur les femmes ; mais prenez garde ! Elles ont la fibre bien délicate ; ne les rudoyez pas. Vous avez tout ce qu'il faut pour faire leur conquête. Au moindre signe, elles vous suivront ; et, comme il est avéré qu'elles font des hommes ce qu'il leur plaît, avec votre talent et de pareilles auxiliaires, vous voilà assuré, Monsieur, de nous mener, dans leur compagnie, partout où bon vous semblera.

Plus que personne votre prédécesseur, M. Lebrun, s'est, pendant toute sa vie, préoccupé de l'influence et de la dignité de notre scène française. Retiré de la lutte, il se plaisait à suivre avec une préférence marquée, et à saluer de ses plus chaleureuses approbations, les triomphes remportés dans une arène où lui-même avait connu de si beaux succès. L'Académie s'en fiait à vous pour apprécier dignement les belles et pures créations du poëte tragique dont nous déplorons la perte. Elle savait d'avance que vous excelleriez à reproduire la gracieuse physionomie du plus âgé de ses membres, resté toujours si jeune par son

inaltérable amabilité. Nous comptions sur votre ingénieuse sagacité pour deviner et retrouver l'homme dans ses œuvres, car personnellement vous avez peu connu M. Lebrun. Vous n'en avez pas moins réussi à faire revivre, devant ceux qui l'ont le mieux aimé, la mémoire du charmant vieillard dont le commerce était devenu pour nous la plus délicieuse des habitudes, et qui laissera toujours parmi ses confrères un vide si profond et de si affectueux regrets. Votre tâche a été si bien remplie, qu'en appelant à mon aide les souvenirs de ma jeunesse, j'aurai grand' peine à ajouter quelques traits épars et de légères retouches à la figure attrayante dont vous avez, de premier jet, si parfaitement rendu l'agréable ressemblance.

Vous avez très-bien défini le talent de M. Lebrun, en disant qu'il a été tout à la fois un poëte de transition et un novateur. Rien de plus vrai ; ses œuvres offrent un heureux mélange de hardiesse et de mesure. Dans ses tragédies, il a cherché la nouveauté en respectant la tradition, et poursuivi l'émotion vive sans renoncer à la beauté morale. Il a été l'un des premiers à rompre avec la périphrase et à prouver, qu'en fait de style, la simplicité n'était pas incompatible avec l'imagination et avec l'art. Ses tendances étaient romantiques, son goût était classique. Il y avait en lui un moderne doublé d'un antique. Comme André Chénier, dont vous avez si à propos évoqué le souvenir, c'est aux lauriers-roses de l'Eurotas plutôt qu'aux noirs sapins de la Germanie qu'il emprunte sa couronne poétique. Alors même qu'elle s'inspire de Schiller et des traditions allemandes, sa muse n'a rien de sombre ni de mélancolique. Elle demeure sereine, souriante, et comme baignée de

cette belle lumière de la Grèce qu'elle a plus tard chantée avec tant d'amour. Évandre, Ulysse, voilà quels héros reçurent les premiers hommages de M. Lebrun. Un critique a remarqué que le roi d'Ithaque, avec la prudence qui ne le quitte jamais et ses déguisements perpétuels n'avait pas la physionomie d'un personnage fort dramatique. Peut-être en est-il, en effet, de la sagesse comme de l'honnêteté, dont nous parlions tout à l'heure ; c'est une qualité qui ne prête pas beaucoup aux effets de la scène. M. Lebrun a su pourtant donner le souffle tragique et des accents passionnés au père de Télémaque, quand il nous le montre préparant le meurtre des prétendants :

Heureux qui dans son fils peut trouver un vengeur ;
Plus heureux qui, vivant, peut guider sa fureur !

Ce sont là de beaux vers ; il y en a beaucoup de semblables dans *Ulysse*. Cependant M. Lebrun, toujours difficile à lui-même, a plusieurs fois songé à remanier cette tragédie. « En relisant Homère à Ithaque même, écrivait-il en 1854, et dans les lieux où le poëte grec place les scènes de l'*Odyssée,* j'ai mieux vu revivre et se mouvoir tous ces antiques personnages. J'ai mieux compris leurs actions et leurs mœurs... Du point de vue nouveau où je me trouvais placé, j'apercevais dans ma pensée un drame plus intéressant, plus simple, plus familier, plus vrai, plus homérique enfin, que celui que j'ai fait. » Est-il possible de parler de soi-même et de ses œuvres avec plus de désintéressement et de bonne grâce ?

Des tragédies de M. Lebrun, *Marie Stuart* est celle qui est demeurée le plus longtemps en possession du théâtre. Vous avez eu raison, Monsieur, d'insister sur les heu-

reuses nouveautés introduites sur notre scène française par votre prédécesseur. Sa hardiesse était d'autant plus méritoire qu'en réalité la pièce représentée en 1820 était déjà composée en 1816. On a dit avec vérité de M. Lebrun qu'il était « le plus jeune des poëtes de l'Empire », tandis que MM. Delavigne et Lamartine étaient « les aînés des poëtes de la Restauration ».

Les contemporains espéraient beaucoup de l'auteur de *Marie Stuart*. C'est pourquoi, lorsqu'ils apprirent que M. Lebrun allait donner au Théâtre-Français un drame dont le sujet était emprunté à Lope de Vega, l'attente fut extrême. Reportons-nous par la pensée vers cette époque si peu semblable à la nôtre, où l'indifférence n'était de mise, ni en politique ni en littérature. Avant d'avoir paru, le *Cid d'Andalousie* avait déjà des partisans enthousiastes et des détracteurs acharnés. Les uns avaient ouï parler d'un roi frappé du plat de l'épée sur la scène par un grand seigneur, ayant quelque peu tournure de chef de parti. Pour l'opposition quelle aubaine! Il n'avait pas moins fallu que la protection de M. de Chateaubriand pour tirer, tant bien que mal, l'auteur des mains de la censure. Mais cette générosité du ministre semblait à d'autres bien imprudente! Dans le camp littéraire la préoccupation se portait d'un autre côté. Les romantiques se demandaient si le *Cid d'Andalousie* confirmerait les espérances qu'avait fait naître *Marie Stuart,* et les classiques épiaient l'occasion d'une revanche. De part et d'autre on se défiait presque du geste. La passe d'armes avait lieu sous les yeux attentifs de la génération à laquelle j'appartiens et qui n'était guère moins animée que les champions eux-mêmes.

Nous qui tenions pour M. Lebrun, lui sachant gré de vouloir introduire la poésie lyrique dans le drame, nous comptions beaucoup sur l'effet d'un certain acte II, dans lequel « le héros de la pièce, tranquillement assis aux pieds de sa bien-aimée, sans desseins, sans inquiétude, uniquement préoccupé de son prochain bonheur, dans un profond oubli, et du monde, et des hommes, et de toutes choses, l'entretenait doucement des progrès de leur amour mutuel » (1).

Pourquoi de ces jardins nous retirer, Estrelle?
Dans le ciel transparent la nuit brille si belle!
Au banc qui nous a vus tant de fois nous asseoir
Respirez avec moi l'air embaumé du soir.
. . . . . .
Nous sommes, loin du jour, plus présents l'un à l'autre;
Mon cœur plus confiant est plus voisin du vôtre,
Lui parle, lui répond, l'écoute, l'entend mieux,
Et le sent et le voit, moins distrait que mes yeux.
Mon Estrelle! un moment soyons seuls sur la terre.

Ces vers ne sont-ils pas charmants? Adressés par Talma à Mlle Mars, quelle n'était pas leur séduction! Ils nous rappelaient les adieux de Roméo et de Juliette. Nous étions ravis de la « scène du banc », comme nous l'appelions alors. Mais le parterre n'y vit qu'un hors-d'œuvre qui ralentissait l'action, et le succès de cette première soirée demeura douteux. A la seconde représentation, le talent de Talma avait triomphé des hésitations du public; mais bientôt après le grand tragédien tombait malade et mourut quelques années plus tard. Ce n'était pas seulement un interprète habile, c'était un ami excellent que

(1) M. le duc de Broglie, *Revue française* de janvier 1831.

perdait l'auteur du *Cid d'Andalousie*. Aussi triste que découragé, M. Lebrun retira sa pièce du répertoire. Depuis il n'a plus écrit d'autre tragédie.

Brouillé avec le théâtre, M. Lebrun ne l'a jamais été avec la muse. On ne rompt pas si aisément avec elle. Ceux qu'elle a touchés au front en porteront toujours la marque :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Et c'est ainsi que M. Lebrun est demeuré poëte toute sa vie. Poëte il avait été sous l'Empire, quand il chantait la gloire de Napoléon et les exploits de la grande armée ; poëte il était encore, lorsqu'en juillet 1830, il ajoutait une strophe à la *Parisienne* de Casimir Delavigne, sur « le convoi de nos frères ». Nous le savons aujourd'hui, après nous en être toujours un peu douté : si attaché qu'il fût à ses devoirs d'administrateur, si habile qu'il ait été à les remplir, M. Lebrun s'est bien gardé de consigner la poésie à la porte de la direction de l'Imprimerie royale. Il s'en est fait suivre sur les bancs de la chambre des Pairs ; il l'a emmenée avec lui au Sénat. C'est à ses collaborateurs du *Journal des Savants* à nous dire si, par hasard, ils n'ont jamais eu à résister aux efforts de leur président, désireux de la faire admettre avec lui jusque dans leur docte recueil.

Comment aurait-il pu en être autrement? « Tous les sentiments bons, honnêtes, généreux, avaient leur expression dans ses vers, a dit M. de Sacy du confrère qu'il appréciait non moins chèrement qu'il en était lui-même aimé. Il les a tous chantés parce qu'il les a trouvés en lui-même. Il n'arrache pas l'admiration, il gagne le cœur. Ce n'est pas un maître qui nous traîne à sa suite, c'est un

ami que l'on recherche et que l'on voudrait avoir toujours avec soi. » Afin de prolonger la douce illusion d'un si agréable commerce, je voudrais citer quelques morceaux de poésie dont l'émotion est tout intime et familière.

Je n'ai rien à ajouter, Monsieur, aux éloges que vous avez donnés au poëme de *la Grèce*. Je voudrais seulement constater, à l'avantage de M. Lebrun, qu'au moment où il en écrivait les premiers chants, *les Messéniennes* n'avaient pas été publiées. Cette fois encore, notre confrère avait l'air de suivre un exemple qu'au contraire il avait donné. L'imagination et le besoin d'émotions nouvelles ne l'avaient pas seules attiré vers la patrie des Hellènes ; il allait, en 1820, y retrouver deux hommes pleins de mérite et d'esprit, M. Martin, un ami de M. Thiers, et M. Achille du Parquet, son compagnon d'enfance, qui devaient l'un et l'autre l'y rejoindre. Il se faisait une grande joie de les surprendre dans quelque coin du Parthénon, ou de la rue des Trépieds. Ce fut à Sparte que le hasard les réunit. Il faut lire, dans les notes du *Voyage de Grèce*, les pages où sont racontées les joies de cette rencontre, car l'amitié, cette passion des belles âmes, n'inspire pas moins heureusement la prose que les vers de M. Lebrun. Rome, Athènes, Lacédémone, furent pour un instant oubliées.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis;
Je laisse à penser la vie
Que firent ces *trois* amis.

Cependant le plaisir de parcourir un pareil pays en semblable compagnie redouble l'enthousiasme de l'heureux

poëte. La Grèce devient pour ainsi dire son domaine ; il se l'approprie ; il la fait sienne :

Athène, mon Athène, est le pays du jour.
C'est là qu'il luit, c'est là que la lumière est belle !
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle !

Voulez-vous savoir sous quels traits lui apparaissait l'image de la Grèce non encore affranchie?

Comme on voit sommeiller cette pâle statue
Qui montre en nos jardins Ariane abattue,
Posant sur un bras faible un front décoloré ;
De fatigue vaincue, elle s'est assoupie ;
On sent, à sa paupière épaisse, appesantie,
Qu'avant de s'endormir, elle a longtemps pleuré.

Nous voilà en pleine poésie moderne et de la meilleure. Qu'il y a loin de ces vers de M. Lebrun à ces tableaux de convention, esquissés sous le premier Empire par d'autres poëtes qui ne sortaient jamais de leur fauteuil! Ce que M. Lebrun décrit, on sent qu'il l'a vu. Ce qu'il met dans ses chants a passé par son cœur. Voilà le secret du charme, et pourquoi le lecteur est d'abord saisi et demeure captivé. Soit qu'après la Grèce il parcoure l'Italie où, de préférence, il visite le tombeau de Virgile et la maison d'Horace, soit qu'il se rende en Écosse, pour recevoir l'hospitalité de l'auteur du *Monastère* et de l'*Abbé,* ce sont les mêmes accents, toujours simples, toujours vifs et toujours naturels.

Il n'était pas d'ailleurs besoin des pays lointains pour inspirer M. Lebrun. Athènes, Smyrne, Constantinople, n'ont pas eu seules part à ses chants. C'est le don heureux

de la poésie de tout embellir. Sur les bords du golfe de Naples, aux rives du Bosphore, il a plus d'une fois songé avec tristesse à la patrie absente. Champrosay, Étiolles, Tancarville, ces noms charmants des jolis villages qui se mirent dans la Seine, se rencontrent aussi dans ses vers. Le plus souvent, il les adresse alors à M. du Parquet, à cet ami qui s'est promené avec lui sous les portiques du Parthénon et dans le parloir gothique d'Abbotsford.

Cher compagnon du beau voyage,
Ami, qui dès notre matin
Avez, de rivage en rivage,
Au mien mêlé votre destin ;

Que de pays dont la poussière
Porte l'empreinte de nos pieds ;
Que de jours passés sur la terre,
Du moins l'un sur l'autre appuyés !

A toutes ces courses lointaines
N'est-il pas temps de mettre fin,
Et de chercher de l'ombre enfin
Au bord de nos propres fontaines ?

Comme presque tous les poëtes, M. Lebrun adorait la campagne. C'est à Tancarville que, sous l'Empire, il avait composé la plupart de ses poésies lyriques, et savouré la joie délicieuse d'une célébrité précoce ; il n'en prononce jamais le nom qu'avec amour. C'est à Champrosay qu'il composa son poëme de *la Grèce*. Mais, s'il avait eu les visées ambitieuses du poëte, l'idéal du propriétaire était chez lui des plus modestes.

Heureux qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin !

Pour m'agrandir m'irai-je battre?
Trois arpents sont assez pour moi;
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi!...

J'ai terminé mes citations; pourquoi les aurais-je abrégées? La meilleure manière de faire connaître et aimer un poëte n'est-elle pas de rappeler ses vers? Ceux de M. Lebrun font passer, pour ainsi dire, sa vie tout entière sous les yeux de ses lecteurs, et quelle vie! Combien le cours n'en est-il pas régulier, aimable! j'ajouterai heureux, car le bonheur dépend, en partie, de la modération des désirs et de l'équilibre que le sage sait mettre entre les facultés dont le Ciel l'a doué. Il n'a pas été refusé à M. Lebrun d'accomplir son modeste souhait et d'acquérir ces quelques arpents de terre qu'il brûlait de voir reluire au beau soleil de sa chère France. Il les a possédés au pays même de sa naissance, dans la ville haute de Provins, qui fut aussi la patrie d'Hégésippe Moreau, non loin de ces jolis ruisseaux, le Durtain et la Voulzie, que les deux poëtes ont chanté. C'est là que plusieurs d'entre nous se sont souvent donné le plaisir de l'aller visiter.

Voisin de M. Lebrun, habitant comme lui ces contrées où, depuis nombre de générations, ma famille compte plus d'un ami, jamais je n'ai quitté le champêtre et poétique ermitage de la ville haute de Provins, sans remercier du fond du cœur son hôte illustre d'être revenu parmi nous. Je lui savais gré d'avoir voulu, sur le tard de la vie, offrir à ceux de ses compatriotes qui l'avaient connu jeune, délaissé et obscur, le spectacle à la fois si charmant et si plein de leçons de sa verte vieillesse, environnée d'estime

et couronnée de gloire. Qu'elle était douce à habiter et difficile à quitter, l'agréable retraite où M. Lebrun passait la belle saison, tendrement soigné par la compagne assidue de toute son existence, dont je frémirais d'aborder, rien qu'en pensée, l'insondable douleur! Pour revenir à Paris il lui fallait faire effort, et se souvenir des devoirs qui le réclamaient à l'Académie. Avec quel profit pour nous, quel entrain, quelle joie et quelle bonne grâce il prenait part à nos travaux! M. Lebrun y apportait, avec une autorité que nous reconnaissions tous, les meilleures traditions du passé, celles d'un goût exquis en littérature, de la délicatesse la plus charmante dans les sentiments, et de la politesse la plus affectueuse envers tous ses confrères. Il s'était comme donné à lui-même la mission particulière de se mettre en quête des talents nouveaux, et de les révéler à l'attention de notre compagnie, afin qu'elle leur vînt en aide.

Vous recueillerez dignement, Monsieur, cette portion de son héritage, car on connaît votre sympathie généreuse pour les infortunés qui s'aventurent, à la légère, dans une carrière décevante, où les victimes se pressent plus nombreuses que les triomphateurs, et qui mène plus de gens aux abîmes, qu'elle n'en conduit à la renommée, et surtout, à la fortune. Vous nous aiderez à découvrir ces misères imméritées; vous emploierez le meilleur de votre esprit à nous indiquer les plus ingénieux moyens de les secourir sans les offenser. C'est une tâche qui ne vous déplaira pas, et nous comptons sur vous pour la remplir.

Croyez-moi, vous n'aurez pas vécu longtemps dans cette académie sans vous apercevoir, Monsieur, que c'est chez nous que l'on rencontre la véritable république. L'opinion

assigne-t-elle des distinctions et des rangs entre nous? c'est possible, c'est même probable. Nos rapports sont si agréables et si intimes que nous préférons, faut-il le dire? Nous affectons même de n'en rien savoir. Nous vivons sur le pied de la plus parfaite égalité, et j'en profite plus que personne. Pourquoi Horace a-t-il parlé quelque part de la susceptibilité des poëtes : *Genus irritabile vatum?* Nous en comptons parmi nous. J'ai découvert que leur commerce était des plus faciles, et la preuve, c'est qu'ils y souffrent des historiens comme moi. S'il en est ainsi, avec quelle joie notre compagnie ne vous accueillera-t-elle pas! Elle ne souhaite plus rien de moi; elle attend beaucoup de vous. Vos triomphes vont être désormais les siens. Elle en jouira d'autant plus qu'elle n'a jamais cessé d'attacher le plus grand prix aux œuvres dramatiques, et qu'elle s'en fie à votre talent pour justifier, avec son attente, celle du public dont les applaudissements, recueillis aujourd'hui dans cette enceinte, ne précéderont que de bien peu, j'en suis sûr, ceux qui vous attendent ailleurs.

DISCOURS

DE

M. CARO

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 MARS 1875, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. VITET.

MESSIEURS,

Quand je me suis présenté à vos suffrages, je n'avais à vous offrir qu'une vie d'étude et de travail. Vous m'avez accueilli avec une bonne grâce qui a comblé toutes mes ambitions. Mais je craindrais d'insister sur les motifs personnels qui m'ont rendu si précieuse votre bienveillance : il m'a toujours semblé que la vraie manière d'être modeste est de ne pas donner avec trop de complaisance les raisons de sa modestie. Vous avez montré, une fois de plus, en m'appelant à l'honneur de remplacer M. Vitet, que la liberté de vos choix est entière et que rien ne vous oblige à suivre la loi des ressemblances dans l'ordre des successions. A ceux qui s'en étonneraient, mon illustre prédécesseur avait ré-

pondu d'avance en expliquant à sa manière ces diversités et ces contrastes où se plaît l'Académie : « Vous êtes, disait-il un jour, une vivante galerie de quarante portraits que par malheur il faut remplacer tour à tour. Chaque fois que vous en perdez un, vous mettez tous vos soins à n'en pas acquérir la copie. Plus il vous était cher, plus il vous donnait d'orgueil, moins vous cherchez qui lui ressemble (1). » Mais, si vous n'exigez pas qu'on rappelle de trop près, par l'analogie des travaux, ceux que vous avez perdus, vous demandez qu'on essaye de comprendre leur œuvre. Et, bien que le nom et le souvenir d'un tel homme m'accablent, je sens que vous me pardonnerez plus facilement d'occuper sa place, si je parviens à ranimer cette noble figure devant vous et à tromper pour un instant des regrets qui seront éternels.

Votre éminent confrère est né à Paris , mais sa patrie d'origine était Lyon. Son aïeul, un médecin célèbre, fut à plusieurs reprises élu maire de sa ville natale. Député à la Convention, ami des Girondins jusqu'à la séance du 17 janvier 1793 où il vota intrépidement contre la mort du roi, il semble que la nature ait voulu essayer dans l'ancêtre quelques-uns des traits dont elle devait plus tard composer la figure du petit-fils, en qui devait s'achever l'illustration de la famille. Voyez plutôt ce curieux portrait dans les *Souvenirs* du baron Desgenettes, qui traversa Lyon, pour se rendre à l'armée d'Égypte, dans l'année 1798 : « J'allai remettre à M. Vitet, le maire de la ville, les lettres qu'on m'avait données pour lui. Au moins sexagénaire alors, il avait un aspect plus qu'austère. Deux énormes sourcils

(1) *Réponse à M. de Laprade.*

noirs, quoique les cheveux fussent blancs, donnaient à sa physionomie très-mobile et qu'animaient des yeux de feu, un air de rudesse, bien qu'il fût plein de bonté et d'humanité... Comme on louait pendant le repas les services de tout genre qu'il avait rendus à la ville de Lyon, M. Vitet, qui avait quelque chose de Caton le censeur, entendit ces propos avec une sorte d'indifférence, d'impatience même, et détourna la conversation. » Ne pensez-vous pas reconnaître cette physionomie austère animée par des yeux de feu? Et cet embarras du maire de Lyon, quand on vient à parler du bien qu'il a fait, ce stoïcisme empressé à fuir l'éloge, ne rappellent-ils pas la modestie fière et presque sauvage de votre confrère, quand on venait à parler de ses œuvres, et cette pudeur virile qui souffrait d'une louange comme d'une indiscrétion?

Les deux grands événements de la jeunesse de M. Vitet furent le bienfait d'un enseignement incomparable et la rencontre d'une amitié rare. C'était le moment où M. Jouffroy, sacrifié avec l'élite de l'Université à une réaction aveugle, venait de fonder dans un coin de Paris cet enseignement restreint par le nombre des disciples, mais si actif par la propagande des doctrines, si étendu par le nombre des idées qui en sortirent et des vocations qui s'y éveillèrent. Le jeune M. Vitet fut admis dans le cénacle. Parmi les quinze ou vingt noms qui le composaient, presque tous sont devenus célèbres soit dans les lettres, soit dans la politique; tous, dans les fortunes les plus diverses, sont restés fidèles au culte des idées. L'enthousiasme des auditeurs et la piété de leurs souvenirs ont formé autour du jeune maître comme une auréole d'apostolat persécuté. On a retracé plusieurs

fois l'attitude de ce philosophe de vingt-six ans tandis qu'il poursuivait les grands problèmes, sous la forme d'une méditation parlée, et se livrait tout entier dans ces entretiens qui n'étaient que la pensée même prise à sa source, grandissant par l'effort continu, se répandant à flots larges et lents sur des questions sans limites. Et, quand il exposait ses théories en voie de formation sur le principe du beau ou les lois de la destinée humaine, les disciples n'étaient pas loin de se croire des initiés à quelque mystère ou à quelque enseignement secret, comme il y en avait dans les philosophies antiques.

C'est à cette source que M. Vitet puisa une foi vive dans ces vérités « qui auront toujours pour elles, même en dépit d'éclipses temporaires, la saine conscience du genre humain. Voilà bientôt un siècle écoulé, disait-il au déclin de sa vie, et chaque jour je bénis Dieu d'être né encore assez tôt pour ne pas manquer l'heure où ces nobles doctrines sortaient de leur sommeil, conservant je ne sais quelle fraîcheur que le sophisme n'avait point flétrie, et qui prêtait aux vérités qu'elles proclament comme un attrait de nouveauté. » Aussi bien le temps était à l'enthousiasme ; un temps vraiment unique pour la fécondité des idées et des talents, pour toutes les nobles curiosités à la fois éveillées, pour l'activité presque héroïque de l'esprit qui se précipitait dans tous les sens à la conquête de l'inconnu, et aussi pour la candeur du public, prêt à toutes les belles émotions. Était-ce donc un grand siècle qui se levait à l'horizon? A l'éclat de son aurore on pouvait le croire. M. Vitet salua d'un ardent espoir cette jeunesse du siècle qui se mêlait et se confondait avec la sienne. Que de fois plus

tard il rappelait avec délices « la flamme presque amoureuse » que ces nouveautés d'idée avaient allumée dans son cœur!

Cette noble ivresse, il la partageait avec un jeune homme qui, dès leur première rencontre chez M. Jouffroy, était venu à lui d'un élan irrésistible et spontané. Ils prirent aussitôt « un tel besoin l'un de l'autre » que leurs journées ne se passèrent plus guère sans qu'ils eussent échangé leurs pensées, et cette habitude dura toute une vie. Cet ami, c'était le comte Duchâtel. Un voyage à travers la Suisse et l'Italie consacra cette affection naissante. Pour ces deux jeunes gens, infatigables dans leur curiosité, ce fut un perpétuel ravissement. On se reposait de l'admiration de la nature dans des stations qui semblaient préparées pour leur donner toutes les fêtes de l'esprit. Tantôt c'était sur un versant du Jura, chez le maître adoré, M. Jouffroy, tantôt, près de Milan, chez l'auteur des *Promessi Sposi,* le noble poëte, le grand homme de bien, Alexandre Manzoni. Au retour, de l'autre côté des Alpes, c'était Coppet, tout plein encore de Mme de Staël, de sa pensée, presque de sa présence. Chaque soir, en face de ce beau lac, de ces majestueuses montagnes, on trouvait là réunis des hommes tels que Sismondi, encore dans sa verdeur, Rossi, laissant percer sous sa taciturne enveloppe les éclairs de son esprit (1), bien d'autres, et avant tout les maîtres de la maison, le baron Auguste de Staël, le duc de Broglie, jeune encore, mûr par la pensée et déjà incliné, comme nous le vîmes plus tard, sous l'habitude de la méditation.

(1) *Étude sur le comte Duchâtel.*

Malgré la sympathie de ces premières émotions, M. Duchâtel et M. Vitet avaient commencé de bonne heure à sentir la diversité de leurs goûts, l'un attiré vers le beau sous toutes ses formes, l'autre vers l'utile dans ses plus larges applications, l'économie sociale et la politique. Mais cette divergence d'études ne nuisit en rien au commerce intime de ces deux jeunes gens devenus des hommes. Bien au contraire, chacun d'eux doubla ainsi l'horizon de ses idées. Si plus tard M. Vitet put faire bonne figure, dans les assemblées, quand il fut aux prises avec les questions les plus ardues des finances ou de l'administration, c'est que, moitié plaisir et moitié complaisance, il s'était prêté sans cesse aux explications de son ami qui lui en exposait le mécanisme et lui en montrait les plus secrets ressorts (1). Et, d'autre part, lorsque le comte Duchâtel fut condamné par les événements à un repos douloureux et prématuré, quel noble refuge lui réservait cette amitié plus assidue que jamais, l'élevant sans effort dans ces régions idéales où la contemplation partagée du beau les consolait du spectacle des sociétés humaines ! Peut-on douter que votre confrère, au moins par ses avis, n'ait eu sa large part dans ce choix de chefs-d'œuvre, dans la formation de ce musée domestique, l'honneur d'une exposition récente qui a consolé un peu notre patriotisme, non-seulement en répandant l'or avec la sympathie publique sur nos frères émigrés d'Alsace et de Lorraine, mais en révélant au grand jour ces

(1) *Étude sur le comte Duchâtel.*

trésors d'art, un des joyaux de la France, un de ceux que la force elle-même n'a pu ravir à sa couronne?

C'est au retour du voyage en Italie que M. Vitet fit avec son ami ses premières armes comme écrivain. Le *Globe* venait de naître. Ce n'était, à certains égards, que la continuation et comme l'élargissement du petit cénacle philosophique fondé autour de M. Jouffroy. On y parlait plus haut et à ciel ouvert. On y traitait librement tous les sujets, politique, art, philosophie, littérature. Au fond, l'inspiration était la même, avec quelque chose de plus militant peut-être. C'est sur ce théâtre, fort en vue, que se produisit l'élite de la jeunesse libérale, à côté de l'École normale en disgrâce: tous s'unissant dans une pensée commune à travers des dissidences sur les questions d'art ou de religion, chacun s'enrôlant, selon ses aptitudes, au service du beau et du vrai, les cherchant et les admirant sous toutes leurs formes, sans partialité, sans système, chacun enfin réclamant le droit et l'honneur de cette liberté, invoquée comme l'inspiration même de l'œuvre et le drapeau de cette petite armée.

Mais déjà, dans l'intervalle de ces pages rapides que le jeune écrivain du *Globe* semait avec la belle prodigalité de son âge, M. Vitet avait conquis tout d'un coup la célébrité. *La Ligue* avait paru, révélant un genre nouveau, puisque les tentatives du président Hénaut étaient tombées dans le plus profond et le plus juste oubli. On nous a raconté comment, dès l'âge de dix-sept ans, l'idée des *Scènes historiques* vint à votre futur confrère. Il s'arrêtait volontiers, chaque jour, devant les boutiques des petits libraires, s'attardant sur le chemin d'une étude d'avoué où

il n'apportait qu'un zèle médiocre, s'attachant surtout aux vieux livres, cherchant le nouveau dans l'antique et l'inconnu dans le passé. C'est ainsi qu'il fit connaissance avec l'Estoile, Palma Cayet, la *Satire Ménippée,* avec ces innombrables pamphlets ligueurs, politiques, huguenots, et ces grossières vignettes sur bois dont le seul aspect le transportait dans le temps qui les a vues naître. A ce jeu, moitié curiosité d'imagination adolescente, moitié pressentiment, il finit par s'éprendre de la France du XVIe siècle et surtout de cette période de la Ligue, la plus dramatique peut-être de notre histoire. Ces mœurs étranges, cette politique d'aventure, ces amours tragiques, ces brutalités inouïes dans une société raffinée, le sang et la volupté mêlés, la corruption dans le fanatisme, cette facilité égale aux crimes et à la pénitence, ces chocs de passions exaltées et d'égoïsmes féroces, ces coups de fortune qui élèvent un homme et ces coups de foudre qui renversent un trône, tout cela, qui est de l'histoire, aurait tenté le génie de Shakspeare, si Shakspeare avait vécu là.

Avec une étonnante sûreté d'instinct, le jeune étudiant devina quel parti on pouvait tirer d'un pareil sujet. Mais il ne se pressa pas, et, avec une patience plus étonnante que sa conception même, il mûrit son œuvre pendant plus de sept années. Il poursuivait l'idée d'un genre mixte qui ne serait ni le drame ni l'histoire proprement dite, moins que le drame, plus que l'histoire, ou plutôt autre chose. Ici la réalité devait fournir tous les matériaux, l'art devait les disposer et construire l'édifice, mais disparaître ensuite pour ne laisser voir que l'histoire mise dans un plus éclatant relief.

Ainsi naquit *la Ligue*. L'ouvrage se distribuait naturellement en trois parties, représentant les phases variées d'une même action : ces trois faits, la journée des Barricades, la mort de Guise à Blois, celle de Henri III à Saint-Cloud, s'expliquent en effet, se complètent, se dénouent les uns par les autres. Ils sont liés entre eux comme ces antiques légendes où le génie grec puisait l'inspiration de ces tragédies successives que l'on appelait une trilogie. De plus, par une loi de symétrie singulière, ces faits dominateurs se trouvent répartis dans les années 1588 et 1589, à une distance égale de mois et de jours, comme si la réalité même invitait l'auteur à la suivre jusque dans les divisions de son œuvre. L'histoire a de ces coïncidences étranges et de ces retours tragiques, qui ressemblent aux conceptions d'un Eschyle.

Le succès dépassa les plus beaux rêves de l'auteur. Ce n'était cependant ni le prestige de la scène ni l'imprévu de l'action qui attiraient à cet ouvrage l'intérêt passionné du public. Le dénouement, les péripéties qui l'amènent, les personnages qui s'y montrent, tout est scrupuleusement emprunté à l'histoire, et chaque lecteur savait d'avance où le conduisait l'écrivain. Où donc était l'attrait, bien vif et bien réel pourtant, de la curiosité publique ? Il était tout entier dans cette double faculté du jeune auteur : le sens psychologique appliqué à l'histoire, et le sens pittoresque de la réalité ressuscitée avec éclat.

L'invention, elle est là : dans la peinture des caractères d'abord. Analyser ainsi, c'est découvrir. Comme tout s'éclaircit, se démêle dans les trames obscures de ces intrigues ! Comme tout devient réel en même temps que logique, dans ce chaos d'événements invraisemblables ! C'est que l'auteur

déplace habilement le foyer d'où il fait jaillir la lumière. Il éclaire ses personnages du dedans, en montrant leurs passions, au lieu de les éclairer du dehors, en montrant seulement leurs actions. Il a entendu ces entretiens secrets de Henri III et de sa mère ; il était là, n'en doutez pas, aux conférences de l'hôtel de Guise ; il a surpris la confession du roi, la veille de l'assassinat de Blois ; il s'est glissé dans le cloître des Jacobins, lorsque s'y préparait, dans une extase malsaine, le poignard de Jacques Clément. — A quoi s'attacher dans cette mêlée, si ce n'est au drame lui-même et au talent qui nous conduit ? Que choisir entre l'ambition effrénée des Guises et l'égoïsme tortueux de la vieille Catherine de Médicis ? Entre la basse démagogie conduite par des moines fanatiques ou les intrigues de cour tramées par les mignons ? A peine si de loin en loin, dans ces ténébreuses horreurs, on voit passer l'éclair d'une brave épée comme celle de Crillon, qui fait pâlir Henri III lui proposant un assassinat, ou la lueur d'une parole honnête comme celle du président de Harlay, qui décontenance le vainqueur des Barricades. Cependant, une grande consolation brille à l'horizon de ce sombre drame. En face de ce personnage si finement analysé, de cet Henri III, assemblage monstrueux de vices qui grandissaient toujours et de qualités qui s'évanouissaient une à une, lâche dans la rue et dans son palais, capable encore d'éloquence et même de dignité, comme devant les États à Blois, ou de bravoure sur un champ de bataille, libertin sceptique et dévot, perdant en un moment de frivolité le bénéfice d'une longue dissimulation, jeune et si vieux, si usé de corps et d'âme, devant cette dernière ruine d'une race qui n'avait pas été sans gloire, paraît

un homme, un homme enfin. C'est un soldat, c'est un roi, et il porte en lui l'âme de la France.

A cette faculté d'analyse se joint, à un degré rare, le sens pittoresque de l'histoire. Voyez comme le jeune auteur sait garder la note exacte du langage du temps, comme il observe chaque détail, comme il décrit minutieusement les costumes. Voici les conjurés du château de Blois avec le pourpoint de soie et le petit manteau de velours, les dames avec la gibecière suspendue à la ceinture et le demi-masque noir, les ligueurs avec le grand manteau de serge brune, le chapelet au cou et la croix blanche. Tout ce monde s'agite, se meut dans une succession de scènes qui ressemblent à la vie. L'auteur, qui devient poëte, ranime l'histoire au feu de son imagination, il l'évoque du fond du temps et de l'oubli. Avec quel art il introduit sur la scène ce personnage nouveau, anonyme, le peuple ! Comme il excelle à nous montrer ses meneurs, ses héros, ses victimes ! Avant lui, personne n'avait songé en France à rien de semblable. Ici c'est le tumulte humain des capitales soulevées, les bas-fonds de l'histoire montrés au jour, les convoitises de la rue ameutées autour des ambitions d'en haut. C'est l'orageuse démocratie de la Ligue saisie dans sa réalité, dans les églises, sur la place de Grève, à l'Hôtel-de-Ville ; les bourgeois de Paris, comme Crucé, qui sont Ligueurs parce que la Ligue, c'est l'opposition ; les personnages avisés comme le président Brisson qui, voulant ménager un alibi à sa conscience, jure fidélité à l'Union et dépose en même temps une protestation chez son notaire ; les mariniers, les portefaix qui remplissent les carrefours de rumeurs insensées ; les plaintes contre

le duc de Mayenne, que l'émeute a proclamé lieutenant général, qu'elle veut destituer aujourd'hui, avec ce mot sublime : « C'est nous qui l'avons nommé, il doit nous obéir ; » le pillage des maisons suspectes sous prétexte d'y trouver des armes, la guerre aux écussons royaux ; l'élection improvisée des officiers de la garde civique, leur impopularité du lendemain, les sobriquets dont on accable, sous les piliers des halles, « *ces capitaines de la morue ou ces capitaines de l'aloyau* » ; c'est enfin l'irruption du peuple dans la salle du conseil des Quarante, venant dénoncer les traîtres et demander leur tête. Tout ce tumulte de cris et de coups, ces orgies de parole, ces fureurs entremêlées de bouffonneries, la populace en face de la Cour ou des Guises, tour à tour maîtresse et dupe, voilà vraiment une partie du drame de Shakspeare retrouvée. On croit entendre là comme un écho terrible ou grotesque des foules que le poëte anglais jette sur son théâtre et que les révolutions, ces émules de Shakspeare, lancent à travers notre histoire ; c'en est tantôt le rire brutal, tantôt le rugissement.

Il n'est pas douteux que ce soin scrupuleux de la mise en scène, cette préoccupation de la couleur locale et cette idée hardie de faire passer la rue au travers de son drame, ne marquent la participation de l'auteur, dans une certaine mesure, au mouvement de la nouvelle école et une intelligence rare de ce qu'il y avait de juste dans ces innovations. Il fut même, dans cette voie, un précurseur. La *Journée des Barricades* est de 1826. Le *Cromwell* de M. Victor Hugo est de 1827, la *Jacquerie* de M. Mérimée de 1828. Enfin un homme d'une puissante imagination,

qui n'a pas été lui-même votre confrère, mais qui l'est devenu par une sorte d'adoption rétrospective dans la personne de son fils, M. Alexandre Dumas, donnait en 1829 au Théâtre-Français une pièce fameuse, *Henri III et sa cour*, visiblement inspirée par les *Scènes de la Ligue*. De tels noms et de telles œuvres ne sont-ils pas le plus bel éloge d'un auteur et le plus délicat hommage à ce talent inventif qui, dès sa première jeunesse, avait créé un genre dans notre littérature et préparé l'avénement du drame historique sur notre scène ?

Malgré le succès, M. Vitet n'insista pas dans cette voie qu'il avait ouverte. Il n'y revint qu'une fois, beaucoup plus tard et en passant, avec les *États d'Orléans*. C'est au moment où il achevait *la Ligue* que, dans un voyage à Bruges, devant les vieilles peintures d'Hemling, il sentit se révéler avec une force irrésistible sa vocation pour l'interprétation du beau, ou, comme il le disait, pour la psychologie appliquée à l'art (1). De l'histoire il passait à l'art, en y transportant les mêmes et rares qualités du sens pittoresque et de l'analyse. La période d'initiation est terminée, avec quel éclat, nous l'avons vu. C'est l'heure décisive de la vie où il faut comprendre l'appel de sa destinée, mesurer ses forces, bien choisir son but et n'en plus dévier. La gloire, ou à son défaut l'estime des hommes, est à ce prix.

Si l'on veut se rendre compte de cette existence et du labeur immense qui la remplit, que l'on ouvre les quatre volumes où il a recueilli lui-même, sous un titre modeste,

(1) *Les Peintres flamands et hollandais.*

ses principales *Études sur l'Histoire de l'Art*. Il y faut joindre plusieurs autres publications, l'*Histoire du Louvre*, l'*Académie royale de peinture et de sculpture*, et un grand nombre d'études, semées dans divers recueils selon l'occasion et l'attrait des sujets. De 1829 à 1870, les contemporains de M. Vitet ont vu s'élever pièce à pièce ce monument inachevé, mais dont le regard peut saisir la sévère ordonnance, sensible encore à travers tant de lacunes, depuis les *Marbres d'Éleusis* jusqu'au *Nouveau Louvre*.

N'est-ce pas son propre esprit que M. Vitet décrit, sans y penser, quand il demande à l'historien de l'art d'entrer dans la vie de chaque siècle, dans l'esprit de chaque société, de s'initier à toutes les écoles, de compter avec tous les goûts, de comprendre tous les succès, ceux-là même qu'il approuve le moins, en se gardant bien pourtant de porter jusqu'à l'indifférence cette sorte d'impartialité? Il n'appartient ni à l'école érudite qui n'aboutit qu'à des nomenclatures, ni à l'école dogmatique qui ne produit que des généralités, encore moins à l'école réaliste qui, au lieu de juger les œuvres, n'aspire qu'à en donner la sensation en les peignant avec des mots. Il abonde en idées générales ; mais ce ne sont pas chez lui des thèses, ce sont des vues d'ensemble sortant de l'examen des faits. Le fond de sa critique, sa substance pour ainsi dire, c'est une quantité presque incroyable de notions exactes sur des matières obscures et difficiles. Un grand talent d'écrire l'aide à porter sans peine et même avec une sorte de grâce le poids de cette érudition. Technique et pittoresque, sa critique est à la fois science et vie. Elle a l'autorité, parce qu'elle a la précision

des connaissances et la fermeté du jugement. Elle a le charme, parce qu'elle joint à ces qualités sévères l'imagination et la passion qui animent et colorent tout.

Une science entière relève de M. Vitet, l'archéologie chrétienne. Dans les domaines illimités de l'art, c'est là sa conquête propre. Le moyen âge et particulièrement notre architecture nationale, ses origines démêlées, ses phases diverses décrites et distinguées, son épanouissement, son déclin, voilà le champ nouveau où l'originalité de M. Vitet se déploie, sans précédents et sans tradition. C'est par là qu'il continue Winckelmann, qu'il le complète et l'agrandit. Il comble l'intervalle qui séparait deux mondes : Rome et la Renaissance. On semblait croire, dans une école faussement classique, que pendant plus de dix siècles l'humanité n'avait pas vécu de la vie de l'art, comme si ces longs silences ou ces longs sommeils des facultés les plus vives étaient possibles ou vraisemblables, comme s'il pouvait se faire que, à travers tant de générations, l'homme n'eût empreint nulle part ses émotions ou ses rêves, ni sur un monument, ni sur un marbre, ni sur une toile, ni dans une strophe digne d'être conservée! N'exagérons rien pourtant. La renaissance d'un christianisme pittoresque avec l'école de Chateaubriand avait mis quelques esprits en éveil. Il y avait eu çà et là de vaillants pionniers, frayant la route vers ce monde nouveau ou perdu. Mais à ces efforts isolés manquait quelque chose, la méthode. C'est elle qu'apportait cet esprit ardent et scientifique, inventif et sagace, hardi et réglé. En ce sens, on peut dire que M. Vitet a été le révé-

lateur de ce monde si complexe de l'art au moyen âge, où tout se lie, tout s'enchaîne comme dans les autres époques de l'art, l'architecture, la poésie, la musique, et dont toutes les régions ont été au moins une fois visitées par cet explorateur infatigable, depuis les *Neumes* jusqu'à la *Chanson de Roland*, depuis Notre-Dame de Noyon jusqu'aux premiers essais des peintres flamands.

Au lieu de définir cette méthode, voyons-la en acte. C'est toujours quelque problème d'origine que se pose M. Vitet, une date à rétablir, un nom à retrouver. Problèmes restreints et limités en apparence, mais qui portent en eux un monde d'idées et de faits. Aussi quelle patiente enquête, quel discernement de toutes les circonstances les plus minutieuses d'où peut sortir une indication, jaillir un trait de lumière ! Jamais le sens de l'analogie et de l'analyse n'a été appliqué avec plus de finesse, ni l'induction conduite par une connaissance plus sûre du milieu historique ou social qui explique les monuments. Quelle plus belle conquête que cette victoire sur le passé qui veut garder son secret? Et quel plus délicat plaisir que de faire cesser cette anarchie grossière des idées, cette confusion barbare des temps, s'il est vrai « que le goût véritable consiste à sentir les différences dans les choses qui se ressemblent » ?

Grâce à lui, plusieurs des grandes lois de l'architecture chrétienne sont entrées dans le trésor commun de l'histoire. Quelques-unes nous sont devenues familières à ce point qu'il semble étrange aujourd'hui qu'on ait eu quelque mérite à les découvrir. Mais n'est-ce pas le signe des belles inventions qu'elles passent dans l'esprit humain

sans nom d'auteur et finissent par perdre, dans l'usage de tous, la marque de leur origine? Ne poussons pas cependant jusqu'à l'ingratitude ce droit qu'exerce l'humanité de s'emparer des découvertes du talent ou du génie, en oubliant le nom de celui qui les a faites. Rappelons au moins une des vues qui dominent l'œuvre de M. Vitet. C'est lui qui a mis en lumière ce grand fait, à savoir que le style qu'on appelle improprement gothique, le style à ogive, est indigène, au moins comme système. Il n'est pas né en Orient, comme on l'a cru longtemps. Il n'est pas né au-delà du Rhin, comme on le soutient aujourd'hui dans un pays où l'on aime les annexions, où l'on essaye d'en faire jusque dans le passé. Il est essentiellement français et national.

Dans ces démonstrations, votre confrère mettait, avec son imagination et sa raison, tout son cœur. L'art ogival, c'était pour lui la France du moyen âge à l'heure la plus intéressante de son histoire. C'est un admirable chapitre de nos annales qu'il écrit à cette occasion. Dans l'histoire de l'ogive, dans la simple apparition de l'arc brisé, il se plaît à voir tout un mouvement d'idées : c'est l'esprit du douzième siècle, esprit novateur, hasardeux, systématique (1). Le plein cintre est le symbole attardé de l'ancien état social, le type de l'art hiératique, vivant de traditions et de règles. L'ogive marque une évolution en voie de s'accomplir. Elle est le signe architectural d'une société nouvelle, tourmentée d'une fièvre d'affranchissement. C'est la pensée laïque qui se révèle. « La foi ne perd rien de son ardeur, mais elle se sécularise, pour ainsi dire. »

(1) *Notre-Dame de Noyon. — Étude sur Joinville.*

L'art fait de même. Les architectes n'appartiennent plus ni à l'église ni à aucun ordre ; ils sont tous des bourgeois, vivant de leur travail et gagnant leur salaire. A peine reste-t-il dans le fond des cloîtres quelques vieux moines essayant encore de manier l'équerre et le compas. Mais l'ogive n'est pas à eux ; ils n'en comprennent pas la langue, ils en redoutent même les hardiesses. Ces formes insolites, ces défis superbes aux lois de la pesanteur, ces aspirations et ces élans de la pensée en dehors de toute tradition, les troublent vaguement. Ces poëmes de pierre les inquiètent par leur fantaisie. Ils y voient quelque chose comme un paradoxe contre les règles de leur art, peut-être même une tentative audacieuse contre la nature. Et, tandis qu'ils se retirent des chantiers où s'élèvent nos cathédrales, voici que partout se fondent des associations puissantes et nombreuses de travailleurs, qui s'emparent de la construction des églises et des châteaux. Ces *fraternitates,* confréries laïques, premier type des corporations ouvrières, tout à la fois libres dans une certaine mesure et obéissantes, disciplinées sous un mot d'ordre qui contient le secret de l'art nouveau, c'est le travail associé, la liberté associée, parce qu'elle se sent faible encore, mais c'est déjà la liberté. Ce n'est pas la révolte, c'est le réveil.

On voit ce que deviennent les questions les plus arides, vues de si haut, l'art interprété avec cette puissance, l'histoire associée à l'art et comprise avec cette largeur d'idées. Cette méthode qui produisit de si belles découvertes, cette passion qui anime les problèmes les plus abstraits, M. Vitet les apportait également dans les autres régions de l'art où l'entraînait sa vive curiosité. La passion!

Le mot n'est pas trop fort pour peindre et cette ardeur de poursuite, tant que le résultat n'est encore qu'entrevu, et cette plénitude de jouissance quand il est enfin conquis et possédé. Le signe de la passion est de se communiquer. Or je défie qu'on lise sans une émotion croissante soit les pages où le génie primitif de la Grèce, le génie archaïque et dorien, est retracé en traits si vifs à propos de *Pindare* et des *Marbres d'Éleusis,* soit les études sur les *Peintres flamands et hollandais* ou les *Fresques de San-Onofrio.* A l'occasion de cette fresque célèbre et de son auteur inconnu, il faut voir quelle gradation d'intérêt dans tout le morceau, moitié enquête, moitié récit, quel art dans la construction des preuves, dans la préparation de la certitude finale ; c'est tout un petit drame. M. Vitet arrive à un tel degré de conviction qu'il ne permettrait pas à Raphaël lui-même, s'il revenait au monde, de nier que ce soit là son œuvre. « Vous avez vos raisons pour n'en pas convenir, répondrait-il lui aussi à Raphaël, mais cette fresque est bien de vous. » Pour se représenter quelque état d'esprit analogue à celui de M. Vitet, trouvant la preuve sans réplique et inscrivant sur cette page le nom de Raphaël, il faudrait imaginer M. Cousin retrouvant le *Discours sur les Passions de l'amour* et reconnaissant à chaque ligne la marque souveraine de Pascal. Il ne faut pas moins que cela pour donner l'idée de la joie de M. Vitet, montrant dans chaque détail de la fresque, à mesure qu'elle sort de l'ombre, le signe du dieu de la peinture, éclatant comme le jour.

Ce n'est pas sans regret que l'on quitte la région de ces beaux problèmes et de ces luttes où vainqueurs et vaincus

s'estiment et s'éclairent, pour rentrer dans le monde des controverses âpres et sans merci, des victoires sans lendemain, des défaites sans consolation. Nous devons suivre un instant M. Vitet sur le terrain de la politique où il se laissa entraîner par ceux de ses amis qui l'y avaient précédé. Est-ce un bien, est-ce un mal qu'une intelligence née pour d'autres emplois ait cédé à ce dangereux appel? Si l'on ne consulte que l'intérêt de M. Vitet, son bonheur ou ses études, la question n'est pas douteuse, l'abstention eût mieux valu. D'autre part, n'est-il pas d'un bon exemple de voir des esprits de cette trempe se mêler aux débats où se décident les grands intérêts du pays, ne fût-ce que pour maintenir l'habitude des principes, l'élévation et la pureté du langage, dans cette mêlée où le goût exclusif des faits et des calculs, la familiarité des discussions improvisées, la violence des passions, risqueraient d'abaisser le niveau des intelligences? Député de 1834 à 1848, président du comité des finances au conseil d'État, rapporteur plusieurs fois élu de la commission du budget devant la chambre, plus tard membre de l'assemblée législative en 1849 et de l'assemblée nationale en 1871, il étonna ses collègues par la précision de ses connaissances, par sa compétence dans les questions les plus difficiles. Esprit vaste et généralisateur, capable de traiter de haut les plus grandes affaires, il ne se produisit que rarement par des discours; il se défiait à la fois de son ardeur et de sa timidité devant les assemblées et redoutait cette épreuve de la tribune où la haute culture et le goût ne sont pas toujours des garanties de faveur ou de succès. Il préférait la considération au pouvoir. Il l'obtint. Mais,

bien qu'il fît grande figure dans les assemblées et que la supériorité de son esprit se fît partout reconnaître et sentir, bien qu'on l'invoquât souvent d'un côté de la chambre et qu'on le redoutât de l'autre, on peut dire que le désir d'être utile à ses amis fut pour beaucoup dans l'activité qu'il y déploya. Sa politique se composait, pour une moitié, de ses idées, pour une autre moitié, de ses affections. Ajoutons que ses affections ne furent jamais en désaccord avec ses principes, puisqu'elles s'appelaient Casimir Périer, le duc de Broglie, M. Guizot. Ce nom, Messieurs, me rappelle un témoignage récent, présent à toutes vos pensées, de cette noble et mutuelle sympathie. Le dernier travail de M. Vitet a pour objet l'*Histoire de France* de M. Guizot, et, par une réciprocité vraiment touchante, les dernières pages de l'illustre historien sont dédiées à la mémoire du vaillant témoin de ses luttes politiques, qui l'avait de si peu précédé dans la mort (1). Ne dirait-on pas que ces deux amitiés ont voulu se consacrer l'une et l'autre devant l'histoire, dans leur attitude d'inviolable fidélité, par cette suprême et fraternelle étreinte de deux mains tendues sur le bord du tombeau?

Parlementaire convaincu, libéral incorrigible, modéré avec passion, après qu'il eut vu successivement tomber sous une émeute la monarchie constitutionnelle et le régime parlementaire sous un coup d'État, ayant épuisé la résistance, le cœur brisé mais l'âme fière, il se retira de la vie politique et reprit son métier d'écrivain. Sur le rivage où l'avait rejeté

(1) L'étude de M. Vitet est du 15 mai 1872, celle de M. Guizot, du 1er mars 1874, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

la tempête, avec des sentiments bien contraires à l'indifférence voluptueuse du sage de Lucrèce, il suivait des yeux et du cœur cette navigation incertaine qui depuis plus de quatre-vingts ans promène d'écueils en écueils la fortune de la France et son histoire. Il agitait dans sa pensée solitaire ce problème qui a préoccupé tous les grands esprits de notre temps : Pourquoi la révolution française n'a-t-elle pas encore réussi? Son but légitime sera-t-il atteint un jour? Jouirons-nous enfin d'une France libre et pacifiée où les partis ne seront plus, comme aujourd'hui, des passions irréconciliables, mais des opinions également raisonnées, bien que différentes, sur la manière d'entendre le progrès ou l'opportunité des applications? Et reportant sur l'Angleterre un regard noblement jaloux : « En vérité, s'écriait-il, si l'Angleterre n'avait pas son ciel gris, son froid soleil, sa brumeuse atmosphère, et l'ennui, cet autre brouillard qui la couvre et l'enveloppe, sa part serait trop belle parmi les nations. » Il ne voulait parler ni de sa richesse, ni de sa puissance, c'est d'un bien plus rare qu'il s'agissait. L'Angleterre a fait une révolution, elle a couru cette terrible chance; elle en a subi les maux, les excès, les folies, et la conquête qu'elle s'était promise au début de cette grande épreuve, non-seulement ne lui a point manqué, mais depuis bientôt deux siècles elle l'a gardée.

Pourquoi cela et d'où vient cette différence entre les deux nations? M. Vitet repoussait bien loin les explications fatalistes que produit ou l'indolence humaine ou une fausse science (1). Tout en faisant la part des circonstances, il

(1) *Essais historiques et littéraires. — La Convention.*

soutient cette fière doctrine que notre liberté est l'ouvrière de nos destins, et que les peuples comme les individus sont, quand ils le veulent, maîtres de leur histoire. Mais, pour cela, il faut que les peuples fassent ce que font les individus qui se conduisent et se redressent par la raison. Il faut que la nation française tâche de réformer son tempérament mobile à l'excès, avide de nouveauté, passionné pour le drame dans l'histoire; qu'elle comprenne que l'esprit révolutionnaire est le pire ennemi de la Révolution dont il compromet les plus justes conquêtes ; surtout qu'elle essaye de se créer des habitudes de stabilité dans des institutions définies et comme une discipline de liberté raisonnable, de liberté se modérant par la loi. Enfin M. Vitet sentait et proclamait par son exemple que le respect du droit ne sera fondé parmi nous qu'à la condition que tous les partis le pratiquent également, qu'aucun d'eux ne crée de lois d'exception à son profit, que le droit se manifeste comme le pacte de la raison imposé à tous, quand il n'est trop souvent que l'instrument variable des intérêts et la parure des ambitions.

A ce moment de sa vie où la politique, le trahissant de nouveau, rejetait M. Vitet dans les lettres, depuis six ans déjà, il était des vôtres, et depuis plus longtemps encore, devançant vos suffrages, une Académie voisine avait associé comme membre libre à ses travaux l'auteur du savant rapport sur les églises du nord-ouest de la France, l'inspecteur général des monuments historiques qui avait sauvé de la ruine et de l'oubli, plus injurieux que la ruine, tant de précieuses reliques de l'art national. Vous, Messieurs, vous aviez récompensé en lui d'autres mérites : la fermeté de sa

critique, la hauteur de ses doctrines, cette vivacité pleine de feu, cette flamme d'imagination qui colore la science, le mouvement de la pensée sensible à travers les formes les plus sévères, une noblesse sans roideur qui n'excluait ni les tours familiers ni la grâce, l'austérité enfin de ce style qui avait à l'occasion son éclair ou son sourire.

Lorsque M. Vitet se présenta devant vous, parmi les écrivains de son temps, il en était peut-être dont le nom était entouré d'un plus grand éclat de célébrité, il n'en était pas dont la réputation fût fondée sur une plus belle élite de suffrages. Il avait mieux que la popularité, il avait l'autorité. Populaire, il ne l'était pas, il ne pouvait pas l'être. On ne l'est qu'au prix de certaines complaisances ou de concessions qui n'allaient guère à la libre et fière allure de son talent. Mais ce qu'on a peine à croire, c'est que, dans les rangs les plus élevés de la société on trouvait des hommes d'un esprit très-cultivé auprès desquels ces grands travaux, ce rare mérite n'avaient pas encore pénétré. En voici une preuve singulière. Un ami de M. Vitet nous a raconté qu'au moment où se produisit cette candidature digne de tous vos suffrages, étant allé voir le comte Molé, il rencontra dans l'homme d'État un silence peu bienveillant. M. Molé avait bien, il est vrai, quelque raison d'en vouloir à l'un de ces transfuges de la majorité parlementaire qui avaient décidé du triomphe de la coalition. Il faut pardonner beaucoup à un ministre renversé : il faut même lui accorder le droit de ne pas lire avec empressement les œuvres d'un homme qui a voté contre lui. « Mais enfin, lui dit son interlocuteur devenu plus pressant, connaissez-vous l'étude sur Eustache Lesueur? — Assurément non. —

Eh bien ! promettez-moi d'y jeter les yeux et nous reprendrons cet entretien. » Cette étude avait été le plus grand succès des dernières années dans le public des lettrés et des artistes. Heureux ceux qui, à une heure bénie du travail et de l'inspiration, « se sont élevés d'un jet à l'idéal d'eux-mêmes » et donnent enfin dans un sujet choisi, étudié avec soin, traité avec amour, la plus haute mesure de leurs plus nobles et de leurs plus délicates facultés ! Cette heure était venue pour M. Vitet. C'est là qu'il se montre sous son plus beau jour, dans le plus harmonieux résumé de ses connaissances si exactes, de son goût le plus pur, de son talent d'écrivain. Il semble que, par une sorte d'harmonie préétablie entre le peintre et son critique, cette simplicité de Lesueur, cette absence complète de recherche et d'apparat, ce don de l'expression par lequel il nous pénètre et nous ravit, cette chasteté, cette tendresse de pinceau, toutes ces qualités exquises et rares ont passé dans chaque page de cette étude et l'ont comme animée d'un souffle de l'âme du peintre. On s'aperçut que le charme avait agi lorsque, peu de jours après, M. Molé répondit loyalement à de nouvelles ouvertures : « Je suis à lui ; un homme qui a écrit de telles pages appartient à l'Académie. » On s'en aperçut mieux encore au discours par lequel M. Vitet fut accueilli dans cette enceinte : par une rencontre piquante, c'était M. Molé qui devait recevoir votre nouveau confrère. Comme vous le pensez, Eustache Lesueur ne fut pas absent de la fête : un siècle et demi après sa mort notre grand peintre avait fait un académicien et lui souhaitait la bienvenue sur le seuil du temple.

Ce que fut ici la vie de M. Vitet, il ne m'appartient

pas de le dire. Je ne puis cependant passer sous silence ces témoignages publics qu'elle a laissés d'elle-même, soit les paroles d'adieu suprême, prononcées au nom de l'Académie sur la tombe d'Alfred de Musset, avec l'accent des vraies douleurs et de la plus éloquente pitié, soit les discours qu'il adressa, comme directeur de votre compagnie, à quelques-uns de vos confrères, un poëte, l'hôte et l'ami des solitudes alpestres, plus tard deux écrivains célèbres qui, par l'éclat et le charme du talent, avaient conquis pour le roman droit de cité parmi vous; un prêtre enfin, philosophe éloquent, une âme pure, sœur de Fénelon pour la recherche ardente, héroïque de la vérité, comme pour l'héroïsme le plus difficile, celui de la soumission (1). Avec quelle grâce et quelle souplesse d'esprit M. Vitet s'acquitta de ces tâches si variées, on s'en souvient. Le public, avant cette épreuve, avait peine à se figurer qu'un tel homme, consacré à l'art antique, pût être à l'aise pour louer, dans une séance comme celle-ci, ces œuvres d'un accent si moderne, ces peintures émues et fines de nos mœurs, *Marianna* ou *la Maison de Penarvan, la Petite Comtesse* ou *Sibylle*. Comme il triompha de cette difficulté nouvelle et dans quelle belle langue, élevée et transparente, il nous entretint du roman et du théâtre ! Je l'entends comme si c'était hier : j'entends cette voix ferme, accentuée, vibrante, ce débit noble et fin, où se peignaient les nuances de la pensée sans aucune de ces affectations de détail qui nuisent aux effets d'ensemble ou aux mâles impressions d'un discours. L'au-

(1) MM. de Laprade, Jules Sandeau, Octave Feuillet, l'abbé Gratry.

ditoire était ravi. Des traits charmants ou profonds renouvelaient à chaque instant et soutenaient l'attention. Et ce n'étaient pas de ces éclairs de mots qui surprennent d'abord le regard et ne laissent, après le premier éblouissement, qu'une impression confuse et pour ainsi dire matérielle. C'étaient ces lumières d'idées qui jaillissent d'une raison vive, laissant derrière elles une clarté immatérielle et durable.

Dans les salons comme à l'Académie, votre confrère exerçait une sorte de magistrature du goût. Si quelque nouveau Rœderer fait l'histoire de la société polie au XIXe siècle, on verra quelle place y occupait M. Vitet, sans y avoir jamais songé. Dès qu'il paraissait quelque part, on tendait à sa réserve habituelle des piéges innocents pour lui faire dire ce qu'il pensait de telle œuvre, de tel écrivain ou artiste nouveau. Il le disait simplement, mais avec précision, en donnant à l'appui de son opinion quelques motifs décisifs. Il était par excellence, dans les choses de l'esprit ou de l'art, un juge presque infaillible. Dans ses entretiens les plus familiers se répandait quelque chose de ce goût exquis, formé de la fleur et comme du parfum des chefs-d'œuvre qu'il avait respirés, avec lesquels il avait vécu. L'art moderne lui donnait plus d'une occasion de censure; son goût si pur s'attristait et blâmait souvent. Puis, quand il avait jugé l'œuvre d'hier ou réduit à sa juste mesure le succès du jour, il revenait à ses études de prédilection et se réfugiait très-haut dans l'art ou très-loin dans l'histoire, cherchant, loin de la foule et du bruit, l'austère et jalouse ivresse de la solitude.

Faut-il s'étonner qu'une telle âme fût naturellement reli-

gieuse ? M. Vitet trouvait le christianisme partout en lui et autour de lui, dans son cœur, dans ses études, dans sa famille. Mais il se tint longtemps, à l'égard des idées religieuses, dans les termes d'une sympathie respectueuse, ce qu'il appelait spirituellement lui-même « une conviction théorique ». Du jour où il eut perdu une femme tendrement aimée (1), dont le souvenir représentait pour lui vingt-cinq années de bonheur, il se sentit attiré plus près vers le sanctuaire par une force irrésistible, comme si c'était là le chemin de ses plus chères espérances. Ce retour n'était-il pas, d'ailleurs, la suite naturelle et comme la récompense mystique de ces études sur l'art chrétien, qui avaient rempli la meilleure part de sa vie ? Après avoir bâti sa cathédrale avec un soin et un amour infinis, dans le style le plus hardi et le plus pur, après l'avoir ornée des plus fines sculptures et l'avoir remplie des divines harmonies dont il avait retrouvé la langue dans les manuscrits du moyen âge, il sentit combien tout cela serait froid, abstrait et vide, si la foi ne l'animait pas. Comme par une dernière bienséance et par un pieux scrupule d'artiste qui ne voulait pas laisser son œuvre inachevée, — disons mieux, — touché lui-même des émotions et des sentiments qui avaient renouvelé l'art et qu'il avait peints avec tant de feu, une fois son église idéale construite, il y vint s'agenouiller et prier. La prière complétait l'œuvre de sa vie et donnait pour ainsi dire une âme à son monument.

M. Vitet n'eut à faire aucun sacrifice douloureux à sa foi nouvelle ; il garda toutes ses convictions anciennes,

(1) Madame Vitet, fille de M. Scipion Périer, mourut le 12 février 1858.

en les élevant à cette hauteur où les vérités qui se combattent dans la sphère des passions humaines, s'éclairent et se concilient comme sous un rayon divin. Qu'on relise les pages généreuses dans lesquelles il étudie l'état actuel du Christianisme en France. De quelle main ferme il saisit les termes du grand problème qui nous divise les uns les autres, et souvent même partage chacun de nous comme en deux esprits irréconciliables! Tout en constatant le réveil des croyances religieuses, leur développement continu à travers les crises apparentes et les hostilités conjurées, avec sa grande expérience des temps modernes, il déclare hautement que tout cela n'est qu'une conquête sans lendemain, s'il ne s'établit une sincère et profonde harmonie entre l'Église et la société telle que l'a faite le dix-neuvième siècle. Est-ce donc un rêve? Est-ce une utopie que l'idée d'un tel accord qui assurerait la paix des consciences et le respect de tous les droits? M. Vitet jugeait cet accord possible, parce qu'il le proclamait nécessaire. Le respect de la liberté humaine, l'amour du droit, la protection des faibles, la lutte contre la force tyrannique et barbare, n'est-ce pas là l'origine historique, la raison humaine de l'Église, le secret de ses triomphes et sa gloire la plus pure? Ne peut-elle faire une paix durable avec la liberté, s'accommoder à son régime, comprendre et bénir ses bienfaits, sans absoudre ses erreurs et sans approuver ses crimes? Puis, se tournant vers la Démocratie et reprenant avec force une doctrine chère à M. de Tocqueville : « Qu'espérez-vous fonder toute seule, disait-il? Vous ne pouvez vivre, vous ne pouvez durer qu'avec une discipline morale qui s'impose à cette multitude de

libertés affranchies et souveraines. Cette discipline salutaire, ce frein sauveur, vous ne les trouvez nulle part en dehors du Christianisme. Croyez-vous donc pouvoir le remplacer quand vous l'aurez détruit? Ne crée pas qui veut une foi religieuse. C'est folie seulement de le tenter. »

Nous n'avons pas à chercher pourquoi, d'un côté ou de l'autre, les conseils de M. Vitet furent si peu écoutés. Mais c'est notre droit de prévoir que, si l'on y reste obstinément sourd, si deux intolérances contraires se tiennent résolûment en armes l'une en face de l'autre, comme pour se détruire, nous sommes condamnés à des épreuves pires que celles que nos pères ont connues. Rien ne serait plus à craindre pour l'avenir du monde que l'antagonisme devenu implacable entre la société civile et la société religieuse, et la triste nécessité pour nos descendants d'avoir à choisir entre une église sans tolérance ou une démocratie sans Dieu.

C'est dans cet ordre de graves méditations qu'une autre tempête, bien imprévue celle-là, vint surprendre M. Vitet : c'était la guerre de 1870. Il se fit en lui comme une transformation. Le vieillard méditatif se redressa sous le coup de nos malheurs, animé d'un sombre enthousiasme. Quelle que soit la tristesse de ces souvenirs, je ne puis ni ne dois m'y soustraire. Vous me reprocheriez de ne rien dire de ces *Lettres* fameuses *du siége* que la *Revue des Deux-Mondes,* faisant campagne à sa manière, publia de quinzaine en quinzaine jusqu'au lendemain de l'armistice. Je viens de relire ces lettres avec une émotion poignante et je ne voudrais en ôter qu'une page. J'ai revu la physionomie de Paris assiégé ; j'ai entendu encore une fois l'écho lugubre des coups de canon qui pendant quatre mois ébran-

lèrent nos remparts. De loin et de sang-froid on raillait ces petits écrits où respire l'odeur de la poudre, où frémit la fièvre de la bataille. On critiquait cet optimisme indomptable, qui, à la distance des événements, nous fait douloureusement sourire, cette obstination à prévoir des retours impossibles de fortune, ces naïvetés dans l'interprétation des desseins de la Providence qui devait jusqu'au bout rester inexorable, ces prophéties victorieuses tant de fois démenties, cet espoir contre tout espoir qui se relevait de chaque chute et croyait voir, après chaque nuit d'angoisses, l'aurore d'un jour de délivrance. Ce serait un jeu facile et triste que de relever une à une ces erreurs de prévision ou de jugement. Je ne veux me souvenir que de la mâle vertu qui sortait de ces pages enflammées et vengeresses. L'auteur s'est-il trompé? Oui, mille fois. A-t-il fait quelque bien à nos âmes en détresse? Cela seul importe. Quand on songe à ces jours sinistres, à ces ténèbres morales où nous nous consumions, à l'affolement de cette population immense, qui pourrait en vouloir à un écrivain d'avoir entrepris de relever les cœurs? Cet optimisme, ces illusions, ce patriotisme obstiné dans l'espoir, tout cela nous était aussi nécessaire que le pain misérable dont Paris se nourrissait alors, tout cela faisait partie des provisions du siége. — Folie! disaient les gens sages du dehors. Mais j'en appelle à tous ceux qui ont vécu alors avec nous, sans cette folie aurions-nous pu lutter, aurions-nous pu vivre? Et nous avons lutté, et le 1er février 1871 M. Vitet pouvait écrire fièrement ces mots comme l'adieu aux assiégés et l'épitaphe de la grande ville tombée : « Paris a fait plus que son devoir, il a satisfait à l'honneur. »

Il pensait alors avoir rempli la mesure de ses épreuves. Une de ses consolations avait été de croire que cette guerre marquerait la fin de l'hostilité des classes, réconciliées dans le sentiment pieux de la patrie vaincue et de sa grandeur à refaire. Dernière compensation pour tant de maux subis, que vint lui ravir tout d'un coup la plus odieuse des guerres civiles. De quelle hauteur d'illusion il retomba, et dans quel abîme! Que devint-il quand il apprit que son vieux Paris était en feu et que ces flammes avaient été allumées par des mains françaises? Imaginez M. Vitet contemplant des hauteurs de Meudon l'incendie qui dévorait plus que la fortune de la France, plus que sa gloire, son honneur même. Là-bas, vers le vieux Châtelet, dans ce foyer plus ardent qu'ailleurs, n'est-ce pas la Sainte-Chapelle qui s'écroule, ce tabernacle aérien sous lequel il avait autrefois évoqué Joinville et son royal ami (1)? Et voilà que, plus près encore, la fournaise s'allume; elle enveloppe ce cher et noble palais du Louvre dont il a raconté l'histoire. Ces tourbillons de fumée, est-ce la belle conception de Pierre Lescot qui s'abîme dans les flammes? Et ces toiles qui devaient être immortelles sous la garde du vieux Louvre, les voilà peut-être qui s'évanouissent dans les airs avec l'irréparable pensée de Lesueur et de Raphaël!

Grâce à Dieu, ce grand chagrin fut épargné à cette âme de patriote et d'artiste. Le vieux Louvre reparut intact dans sa sévère beauté, et le premier rayon qui perça le

(1) *Joinville et saint Louis.*

nuage sinistre amassé sur le Palais de justice fit étinceler au soleil la flèche d'or de la Sainte-Chapelle, seule debout au milieu des ruines, comme si une main invisible, celle de saint Louis, en eût écarté les flammes.

Ces angoisses, ces désastres, coup sur coup, avaient frappé M. Vitet au cœur. La politique, dans une assemblée profondément divisée, ne lui offrait non plus que des amertumes. Est-ce bien l'heure de rappeler ces difficultés sans cesse renaissantes, ces négociations entre les divers groupes de l'assemblée, ces vieilles amitiés refroidies ou rompues au gré d'événements plus forts que la sagacité ou la bonne volonté des hommes, plus forts surtout que le patriotisme des partis? Ce que M. Vitet souffrit dans ces déchirements, quelques personnes le savent. Il y eut alors des crises terribles, bien qu'inaperçues au dehors, dans sa vie intérieure. Il s'efforçait de voir clair dans le conflit de ses devoirs politiques, et, pour expliquer une de ses décisions les plus graves, il écrivait en 1872 à un ami ce mot simple et profond : « Quand deux devoirs se contrarient, ma règle est d'opter pour celui qui me plaît personnellement le moins. » Excellente maxime en morale comme en politique : se défier de l'amorce d'un plaisir ou d'une amitié qui prennent l'apparence d'un devoir, choisir entre deux devoirs celui qui ne risque pas d'être un intérêt ou un sentiment déguisé, voilà le trait d'une belle conscience.

A tous ces conflits la vie s'use vite. Les natures délicates présentent trop de parties vulnérables pour se risquer impunément dans ces chocs d'intérêts ou de passions. Il y a là pour elles trop de blessures à recevoir. Elles en souffrent jusqu'au jour où elles en meurent. Ce jour appro-

chait pour votre confrère. Tant d'épreuves avaient épuisé sa force de souffrir. A mesure que la vie lui échappait, il semblait ne plus tenir à la terre que par une pensée : la France. Il ne voulait à aucun prix entendre parler de décadence : « Non, non ! s'écriait-il, repoussant avec horreur ce mot sinistre, il n'est pas vrai que ce glas funèbre ait sonné pour notre cher pays... Cet abîme de douleurs où nous sommes n'est ni le seul abîme, ni le plus profond peut-être où nous soyons tombés... Notre histoire en fait foi. Au lendemain de nos ruines, même de nos folies, quelqu'un nous tend la main, quelqu'un combat pour nous, invisible puissance qui semble n'autoriser ces châtiments de notre orgueil que pour mieux laisser voir qu'elle s'obstine à nous protéger et qu'elle nous a donné ce privilége étrange de travailler au progrès de ce monde par nos désastres comme par nos succès. » C'était bien là le sens de ses dernières paroles. Après une courte maladie qui trompa sa famille elle-même, il s'affaiblit rapidement, et dans la soirée du 5 juin 1873 se répandait la nouvelle de sa mort : une mort sereine et calme, bénie par les Pères de cet Oratoire où il avait tant d'amis, consolée par l'admirable dévouement d'une sœur et la piété filiale d'un neveu, son vrai fils par cette génération de l'âme aussi sacrée que l'autre.

Ici et au dehors, partout où il y aura une âme éprise de ces deux grandes choses, l'art et la patrie, le nom de M. Vitet sera honoré. Il a fait mieux que juger des œuvres; il a composé une œuvre d'un prix infini, sa vie. Il en a maintenu la sévère harmonie à travers de cruelles épreuves. Pas un jour cette âme saine et virile n'a connu

la fatigue de vivre. Quand on saisit d'un seul regard l'histoire de cet esprit, qui n'a été occupé que de grandes pensées et dominé que par des passions nobles, la condition humaine se relève à nos yeux, on se remet avec plus de cœur à la tâche de chaque jour, et, quelle que soit la vanité de nos efforts au milieu des événements qui nous emportent, on apprend par ce bel exemple que le devoir de la vie est de penser et d'agir comme si l'on était maître de la fortune, et que la première vertu de l'honnête homme est de ne désespérer jamais ni de son temps ni de son pays.

RÉPONSE

DE

M. CAMILLE ROUSSET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. CARO

Monsieur,

Après le discours éloquent, brillant, varié, que nous venons d'applaudir, que pourrais-je ajouter pour la gloire de M. Vitet? C'est une des grandes difficultés de mon rôle : ce n'est peut-être pas cependant la plus grande. Je dois parler de vous, Monsieur; le sujet est fécond et riche à n'en pouvoir souhaiter de plus favorable ; mais je dois parler de vous devant vous, et j'hésite. Cette sensibilité exquise et rare que vous avez si finement analysée dans l'âme de M. Vitet parce que vous en avez connu les émotions dans la vôtre, cette pudeur virile qu'un éloge fait

souffrir à l'égal d'une indiscrétion, comment pourrais-je les ménager et rendre en même temps la justice que je dois à tous vos mérites? Et pourtant point d'excuse : il faut que je me range à mon devoir qui est aussi mon droit et mon plaisir ; il faudra bien que, de son côté, votre modestie me pardonne si je lui fais quelque violence. Le seul tempérament que j'y puisse apporter, c'est que l'épreuve ne soit ni trop longue ni trop dure.

Peut-être est-ce, après tout, que je m'exagère notre mutuel embarras et vais prendre un peu plus de précautions qu'il ne serait absolument nécessaire ; car enfin, Monsieur, vous devez être fait aux applaudissements comme un brave au fracas de la canonnade. Lauréat du prix d'honneur en philosophie au concours général, brillant élève à l'École normale où vous avez bientôt reparu comme maître de conférences, professeur à la Faculté des lettres, dans une chaire où le redoutable souvenir de Jouffroy n'a fait qu'enflammer votre ardeur, adopté par une Académie voisine et sœur de la nôtre, je vous suis, Monsieur, depuis les bancs du collége jusque devant cet auditoire que vous venez de charmer, sans pouvoir saisir la moindre défaillance dans l'élan de votre fortune. J'y vois tout conspirer, non pas seulement l'Institut et la Sorbonne, mais aussi bien le monde et la faveur publique. C'est que votre philosophie ne se renferme point dans l'enceinte étroite de l'école ; active et curieuse, elle se répand au dehors, partout où il y a pour elle quelque observation précieuse à recueillir. On la rencontre dans les salons et il ne lui déplaît pas qu'on la remarque au théâtre.

Il y a, dans la première série de vos *Études morales sur le*

temps présent, à propos de quelques-uns de nos auteurs dramatiques et de quelques-unes de leurs pièces les plus renommées, un morceau d'une critique si fine et si pénétrante que les plus piquants discours, ceux mêmes qui ont fait le succès éclatant de notre dernière séance, n'en pourraient diminuer la valeur ni le charme.

C'est avec la même justesse élégante que vous nous donnez la vraie mesure d'un écrivain moderne qui a voulu être un moraliste au rebours de la morale. Stendhal ou, pour lui restituer son vrai nom, Henri Beyle, était un homme de talent qui s'est donné beaucoup de mal pour gâter son caractère et fausser son esprit; d'un épicurien aimable il a réussi à faire un fanfaron quinteux de paradoxe et de brutalité. Homme du monde et tout au plaisir, Stendhal avait la prétention de bien connaître les femmes qu'il aimait ardemment, mais auprès desquelles son succès n'était pas toujours celui qu'il se flattait d'avoir, et il a cru devoir laisser aux hommes le fruit de son expérience, ou plus exactement de ses expériences, dans un livre qu'il a intitulé *de l'Amour*. C'est tout le contraire du platonisme avec autant de raffinement et de recherche. « J'ai appelé cet essai un livre d'idéologie, » a-t-il osé dire. Un livre d'idéologie! Quel blasphème! Vous en êtes indigné, Monsieur, et c'est justice. « Il y aurait, dites-vous, un beau livre à faire sur ce sujet; mais, pour le faire comme nous l'entendons, il aurait fallu une réunion bien rare de qualités exquises, délicatesse de pensée, finesse d'observation, profondeur de sentiment, et sur tout cela un souffle de Platon. Sentir profondément l'amour, mais le sentir avec respect, car le respect est la condition de la délicatesse;

joindre à la vivacité des impressions une sagacité pénétrante, une heureuse subtilité d'esprit habile à saisir les moindres nuances et les détails les plus fins; avoir dans l'intelligence cet élan de l'idée qui sait rapporter tous les faits humains à leur source la plus élevée, et qui va puiser dans les causes les plus hautes l'explication des plus délicats mystères de notre nature; à tous ces dons de l'âme unir le privilége d'une langue choisie, pure, à la fois élevée et limpide, pour qu'elle puisse monter jusqu'aux idées supérieures, sans peine et sans effort, et redescendre avec la même grâce jusqu'aux profondeurs du cœur humain qu'elle laisse apercevoir dans sa merveilleuse transparence; que de perfections! Et tout cela n'est pas assez encore : j'ajouterai qu'il faudrait n'avoir vécu que dans un milieu naturellement élevé, je ne dis pas tant par la distinction du rang que par celle du cœur; il faudrait avoir eu cette fortune rare et particulière de ne connaître intimement et autour de soi que des femmes ayant toutes les grâces, mais aussi toutes les pudeurs de leur sexe, sensibles et réservées, de ces femmes qui provoquent les tendresses confuses et les élans secrets du cœur sans éveiller une seule idée de volupté, et dont on croirait profaner par un désir la ravissante et fière image. Il faudrait cela pour parler dignement de l'amour..... Ce livre, tel que nous l'imaginons, dites-vous pour conclure, ce n'est pas Stendhal qui pouvait le faire. » Non, ce n'est pas Stendhal, dirai-je à mon tour; mais qui pourrait-ce être, à moins que ce ne soit l'esprit heureusement subtil et délié, l'ingénieux analyste, l'écrivain exquis et charmant qui vient de nous en donner l'avant-goût délicieux dans un programme d'une suavité

idéale? Si j'allais, ici, à l'instant même, introduire une manière de plébiscite et demander à cet auditoire l'approbation de mon souhait, j'obtiendrais, ou plutôt vous obtiendriez, Monsieur, n'en doutez pas, un vote par acclamation.

Cet appel que je vous adresse, — ne l'oubliez pas, je vous prie, — c'est Stendhal qui m'a induit à le faire, nouveau grief, si c'en est un, dont vous voudrez bien, à ma décharge, grossir son débit déjà considérable : car il a plus d'un compte à régler avec vous. Stendhal n'est pas un philosophe, mais il a sa philosophie tout opposée à la vôtre. « Nous autres païens, » disait-il volontiers de lui-même et de ses amis. Païens, c'est un euphémisme; entendons matérialistes, c'est plus simple et plus vrai. « Il niait Dieu, nous dit Mérimée, qui n'est certes point un témoin suspect, et nonobstant il lui en voulait comme à un maître. » Entre l'absolue négation et l'inquiétude rancunière, il avait fini par adopter cette formule qui tient de l'une et de l'autre : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » Je ne suis donc point surpris que, dans le même volume où se trouve votre brillante étude sur la vie, les œuvres et les idées de Stendhal, vous ayez placé un premier essai sur les tendances de cette philosophie négative dont Stendhal a été l'adepte et qu'il a eu le triste orgueil de faire passer dans la pratique de sa vie. *L'Essai sur le mouvement et les tendances de la philosophie française* était aussi un programme, une promesse; mais le public n'a plus, comme tout à l'heure, à en réclamer de vous l'exécution. Trois ouvrages considérables, *l'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques, la Philosophie de Gœthe, le Matérialisme et la science,* ont passé l'attente des bons ju-

ges ; votre talent s'y est donné carrière, et le succès de l'écrivain a confirmé le renom et l'autorité du penseur.

La métaphysique a traversé bien des disgrâces; il y a même des gens qui s'imaginent qu'elle est depuis longtemps morte, Voltaire lui ayant, il y a cent ans et plus, porté le dernier coup. Elle a survécu cependant; la raillerie de Voltaire ne l'a pas tuée plus que ne la tuera, je pense, ce qu'on nomme abusivement aujourd'hui l'esprit scientifique. Elle vit si bien que voici votre livre sur *l'Idée de Dieu,* un livre de métaphysique s'il en fut, qui a eu, dès la première année, trois éditions et qui en compte actuellement cinq. Je le dis à l'honneur du public autant qu'au vôtre. Rien n'est plus salutaire que le succès durable de ces œuvres sérieuses et fortes ; l'intelligence du lecteur, comme le talent de l'écrivain, s'y éclaire et s'y élève avec le sujet. Et quel sujet plus grand et plus lumineux que celui-ci? Dieu, Cause première, Raison souveraine, créateur du monde que sa Providence maintient et gouverne, l'âme humaine, immatérielle et immortelle, libre et volontaire, unie au corps, mais distincte de lui, supérieure à lui, créée pour survivre à lui, en un mot, tout ce qu'une voix éloquente (1) revendiquait ici naguère comme le glorieux patrimoine du genre humain, voilà les vérités sublimes dont vous vous êtes porté le défenseur. Qu'elles soient attaquées, ce n'est point un fait à nous surprendre : l'attaque est aussi vieille que la dialectique ; mais ce sont les procédés d'attaque qui se renouvellent et veulent, pour être combattus, des moyens renouvelés dans la défense.

(1) M. Mignet, *Notice sur le duc Victor de Broglie.*

Aujourd'hui c'est une coalition qui investit le spiritualisme. Entre trois ou quatre, les systèmes adverses ont combiné leurs approches; s'il résiste à celui-ci, on espère bien qu'il n'échappera pas à celui-là, tout au moins à cet autre. Débarrassés une bonne fois de l'ennemi commun, les coalisés, comme d'usage, se disputeront la gloire et les dépouilles. En effet ils ont des principes qui ne s'accordent pas. Voici le panthéisme où Dieu, étant tout, n'est rien, car il n'a ni existence distincte ni volonté propre. Dans le système voisin, Dieu a pu être un moment, à l'origine des choses; mais une fois l'impulsion donnée, la matière en mouvement, il est devenu tout à fait inutile, et les causes secondes, désormais suffisantes, ont doucement éconduit la Cause première, en la remerciant, — c'est l'expression même d'un chef d'école, — en la remerciant de ses services provisoires. Erreur! disent les partisans de l'*éternel devenir,* Dieu n'a jamais été dans le passé, si loin que vous puissiez atteindre; c'est devant vous qu'il faut regarder, non pas en arrière. Dieu sera peut-être un jour; nous n'affirmons rien, mais, selon la loi du progrès, il est très-probablement en voie de se faire. Enfin viennent les décidés pour qui Dieu n'a jamais été, n'est pas et ne sera jamais; dernier terme de la négation, c'est le matérialisme absolu, le pur athéisme.

Dans ce rapide exposé, j'ai dû, Monsieur, négliger les nuances qui jouent, paraît-il, un grand rôle dans les controverses métaphysiques; je n'ai même pas indiqué tous les systèmes; à plus forte raison me garderai-je bien d'introduire ici des noms propres. Il est vrai que, sur ce point délicat comme dans les grandes parties de la discussion, je

n'aurais qu'à vous prendre pour modèle et pour guide. En combattant leurs idées, vous n'avez jamais été blessant pour vos adversaires : générosité rare et qui n'a pas toujours été payée de retour ; mais, dédaigneux des coups qui ne s'adressaient qu'à votre personne, il vous a suffi, comme aux anciens preux, de tenir haut et hors d'atteinte le drapeau d'une grande cause. La polémique, même courtoise, dont vous avez donné l'exemple et dont il était de mon devoir de vous faire honneur, excéderait sans doute ce qui est ici de mon droit ; mais si les convenances académiques m'interdisent de nommer des contemporains, je puis me mettre à l'aise avec l'illustre nom de Gœthe. Aussi bien ce nom résume à peu près les théories modernes et les procédés nouveaux qu'on a mis en usage pour saper le spiritualisme. « Au double titre de savant et de poëte, avez-vous dit, Gœthe représente assez bien les aspirations mêlées et l'éclectisme confus d'un temps comme le nôtre, où l'on prétend concilier une morale active, la doctrine même du progrès, avec un panthéisme qui la rend impossible en droit, sinon en fait, et qui logiquement la détruit... En étudiant un homme, c'est tout un siècle que nous avions devant les yeux. » De cette étude est issu votre livre sur *la Philosophie de Gœthe,* livre excellent, d'un intérêt soutenu et varié, d'un style ferme et souple, le meilleur spécimen de votre esprit, allais-je dire, si le discours auquel je réponds ne venait pas d'ajouter aux marques de son heureuse abondance.

Gœthe n'est pas plus que Stendhal un philosophe de profession, mais il a une philosophie plus sérieuse et plus relevée. Après avoir traversé le mysticisme à la hâte, il

était venu tomber sous l'étreinte puissante de Spinoza. Il admirait le génie du maître, mais ce maître était un despote. La raideur de ses formules impératives et géométriques ne pouvait convenir à ce libre et mobile esprit qui disait volontiers de lui-même : « Je ne puis, quant à moi, me contenter d'une seule façon de penser. » Par un vigoureux effort, il se dégagea, rompit ses liens et s'enfuit, emportant avec soi, comme un fragment de la robe de Nessus, un lambeau de panthéisme. C'était le moment où les sciences modernes prenaient leur magnifique essor; l'inconnu reculait devant elles comme un ennemi vaincu; la lumière envahissait d'immenses espaces et révélait le fourmillement de la vie en des régions, à des profondeurs qu'on croyait vouées fatalement aux ténèbres et à la mort; le monde des infiniment grands et le monde des infiniment petits, atteints l'un et l'autre par des instruments optiques d'une puissance énorme, venaient se mettre docilement à la portée de la vision humaine; le fantastique des vieilles légendes était dépassé. Attirée par l'éclat de ces merveilles, la vive intelligence de Gœthe s'en éprit jusqu'à la passion; il y eut désormais deux maîtresses de sa vie, la poésie et la science. Saisi d'une ardeur fébrile et comme affolé, c'était son nouvel amour qu'il affichait de préférence par des démonstrations quelquefois hyperboliques. Je prends pour exemple cette scène étrange du 2 août 1830. La révolution de juillet vient d'être connue subitement à Weimar. « Eh bien! s'écrie Gœthe en voyant Eckermann accourir, que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan a fait explosion, tout est en flammes; ce n'est plus un débat à huis clos. » — « C'est, répond Eckermann, une terrible aventure; mais dans des circons-

tances pareilles, avec un pareil ministère, pouvait-on attendre une autre fin que le renvoi de la famille royale? » — « Eh! mon bon ami, reprend Gœthe, nous ne nous entendons pas; je ne vous parle point de ces gens-là. Il s'agit pour moi de bien autre chose! Je vous parle de la discussion, si importante pour la science, qui a éclaté publiquement entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. » Eckermann était confondu; j'avoue que je le suis moi-même. Vous admirez, Monsieur, cette scène et ce que vous nommez les ardeurs toujours jeunes du génie : permettez-moi d'être plus défiant. Je ne sais pourquoi, mais quand je pense à cette anecdote, il m'est impossible de ne me pas rappeler tout de suite ce passage d'une terrible apostrophe de Herder à Gœthe : « Il ne faut point qu'on vienne nous amuser avec des poses de théâtre. » Je ne voudrais pas dire que la préoccupation de Gœthe ne fût pas sincère, mais l'expression en était certainement excessive.

Le spiritualisme a malheureusement à lui reprocher des dédains et des oublis plus graves que ceux dont la politique peut prendre aisément son parti. Ébloui par le spectacle du monde sensible, Gœthe n'a pas cherché à voir au delà; la création lui a caché le Créateur; il a tout connu, hors Dieu. Il le nomme pourtant et l'introduit parfois dans ses vers, à titre de personnage poétique; mais, prenons-y garde, ce n'est point Dieu, c'est la nature divinisée, c'est la vie universelle qui circule incessamment à travers la substance unique, incréée, indestructible, éternelle. Le monde qui n'a jamais commencé, qui n'aura jamais de fin, porte en soi le principe de son existence, la force. Quand on élimine Dieu, encore faut-il qu'on le remplace d'une manière plausible.

Ceux qui accusent le spiritualisme de ne se payer que de mots, sont-ils bien sûrs de n'en avoir pas eux-mêmes à revendre, la nature, les forces, les formes, les atomes, que sais-je? Gœthe est un de ces grands inventeurs de vocables et de symboles. Son imagination féconde crée des fantômes qui se tournent contre lui-même et lui causent par instant une émotion voisine de l'effroi. Faust, amoureux de la beauté antique, veut à tout prix évoquer Hélène et Pâris; il faut qu'il s'enfonce dans les entrailles de la terre, au milieu des ténèbres, du silence et du vide. Tout à coup apparaissent devant lui des divinités mystérieuses, gardiennes farouches des formes et des types, les Mères. Un jour, l'honnête Eckermann se hasarde à solliciter du maître l'interprétation de ce mythe; mais lui, les yeux démesurément ouverts, comme saisi d'une horreur sacrée, s'en va répétant : « Les Mères! les Mères!..... Cela sonne d'une façon étrange. » D'explication pas un mot : voyez si le doute d'Eckermann était bien éclairci.

J'interroge à mon tour quelqu'un des métaphysiciens de la nature et lui demande, non pas ce que sont les Mères, mais quelle est son opinion sur le principe du monde; et le voilà qui me regarde, comme Gœthe, avec de grands yeux, en répétant : « Les forces! les forces!..... Cela sonne d'une façon étrange. » Les forces, ou selon la théorie de l'unité, chère à la science moderne, la force, qu'est-ce à dire? Qu'est-ce que la force, s'il vous plaît, et d'où vient-elle? Sur ces entrefaites, passe un savant illustre qui, voyant le désordre de mon interlocuteur, s'approche et nous dit : « L'attraction qui soutient les astres dans l'espace, qui en connaît la nature? L'affinité qui lie les molécules des corps,

n'est-ce pas un mot dont le sens nous échappe? Notre esprit se représente la matière comme formée d'atomes : savons-nous s'il existe des atomes? Le physiologiste décrit les phénomènes de la vie : n'ignore-t-il pas ce qu'est la vie?... Si parfois l'homme se sent fier d'avoir tant appris, ne doit-il pas plus souvent encore se sentir bien humble et bien petit de tant ignorer (1)? » Belles paroles qui ne sont pas nouvelles pour vous, Monsieur; car vous les avez naguère entendues et applaudies avec nous dans cette enceinte.

Voici une autre gloire de la science française, le doyen de nos chimistes, je me trompe et dois le nommer, comme il lui plaît, dans son aimable et spirituelle bonhomie, de se nommer lui-même, le doyen des étudiants de France. Vous lui demandez, Monsieur, ce qu'il pense de la nature, au sens qu'entendent Gœthe et ses adhérents : « Nous ne concevons rien, vous répond-il, à l'opinion bâtarde de ceux qui, voulant bannir de la langue les mots *Dieu* et *Providence,* ont dit *Nature*..... Nous ne pouvons comprendre un être doué d'attributs divins qui ne soit pas Dieu, et qui semble n'avoir été imaginé que pour dire aux spiritualistes : « Nous « pensons comme vous, » et aux matérialistes : « Nous « ne croyons pas à Dieu, mais comme vous nous croyons « à la nature sensible à nos sens (2). »

Enfin, il y a quelques mois, le président de l'Association française pour l'avancement des sciences, un de nos plus éminents confrères, un maître dont l'autorité scienti-

---

(1) M. Dumas, *Éloge d'Auguste de La Rive.*
(2) M. Chevreul, *Histoire des connaissances chimiques.*

lique est soutenue par une parole éloquente (1), terminait ainsi son discours d'inauguration : « Tel est l'ordre de la nature ; à mesure que la science y pénètre davantage, elle met à jour, en même temps que la simplicité des moyens mis en œuvre, la diversité infinie des résultats. Ainsi, à travers ce coin du voile qu'elle nous permet de soulever, elle nous laisse entrevoir tout ensemble l'harmonie et la profondeur du plan de l'univers. Quant aux causes premières, elles demeurent inaccessibles ; là commence un autre domaine que l'esprit humain sera toujours empressé d'aborder et de parcourir. Il est ainsi fait et vous ne le changerez pas. C'est en vain que la science lui aura révélé la structure du monde et l'ordre de tous les phénomènes : il veut remonter plus haut, et dans la conviction instinctive que les choses n'ont pas en elles-mêmes leur raison d'être, leur support et leur origine, il est conduit à les subordonner à une cause première, unique, universelle, Dieu. »

Après ces grands témoignages, — et j'en aurais pu citer bien d'autres, — que devient ce désaccord prétendu, cet antagonisme dont on fait rumeur, entre le spiritualisme et la science ? La science ? où la prendrons-nous, sinon dans cette cour souveraine, par qui viennent, de tous les points du monde, se faire juger les théories et sanctionner les découvertes ? Eh bien ! si jamais je sentais en moi s'ébranler ma croyance, c'est à l'Académie des sciences que j'irais la raffermir. Il est vrai, Monsieur, et vous n'hésitez pas à le reconnaître, ç'a été le tort de la philosophie française de

(1) M. Wurtz.

s'isoler trop longtemps, de se désintéresser du grand mouvement scientifique dont notre XIXe siècle a le mérite et l'honneur. Plus avisés et plus alertes, les adversaires du spiritualisme ont essayé de détourner le courant au profit de leur cause, et, comme ils avaient pris les devants, ils ont paru triompher d'abord. L'esprit français, un instant surpris, revient peu à peu de cette mauvaise aventure. C'est à la jeune école, c'est à vous, Monsieur, et à vos amis de le remettre dans sa voie. Le naturalisme et le panthéisme nous sont venus d'Allemagne : qu'ils y retournent! Achevez votre œuvre, rétablissez la philosophie française, et vous aurez bien mérité de l'esprit humain. « On recommencera, dites-vous, non sans lutte, mais avec des méthodes mieux assurées, avec une vue plus exacte et plus étendue des rapports d'ensemble, l'œuvre éternelle de la philosophie. On ressaisira les dogmes essentiels, chers à l'humanité, et en voyant comme ils s'accordent sans peine avec les données de la science, on s'étonnera d'avoir pu croire un instant que les uns et les autres fussent incompatibles. »

C'est avec une égale confiance que M. Vitet augurait de l'état des âmes dans un avenir prochain. C'est ce rapport de vos idées au grand esprit de votre prédécesseur, cette affinité morale de votre intelligence à la sienne qui a décidé l'Académie à vous confier le soin de prononcer son éloge. Vous l'avez fait, Monsieur, avec une telle ampleur qu'il faut, non pas certes que je vous remercie, mais que je vous complimente au moins de ne m'avoir laissé rien à dire.

C'est surtout dans ses écrits que vous avez cherché M. Vitet pour le peindre ; il n'y a pas, en effet, d'écrivain qui justifie mieux le célèbre adage : « Le style est l'homme même. » Cette langue ferme, pure, sobre, précise, est bien l'expression du caractère et de la personne. Une haute stature, la tête fortement modelée, de grands traits, un front large, d'épais sourcils légèrement froncés par une habitude méditative, le regard profond, la bouche d'un dessin correct et serré, toutes les lignes nettes, arrêtées, distinctes, la physionomie sérieuse, l'air noble, l'attitude simple et grave, voilà l'homme : il imposait. Vous rappelez-vous, Monsieur, l'ancienne façade du vieux Louvre, opposée aux Tuileries ? Cette sévère ordonnance d'une muraille pleine, percée de rares fenêtres, à peu près dépourvue d'ornements, M. Vitet l'admirait et l'a regrettée comme un chef-d'œuvre ; c'était bien, selon son grand goût, le dehors majestueux d'une demeure royale, dont on ne devait approcher qu'avec une gravité respectueuse. Vous traversiez le guichet : quel contraste ! Sur la façade intérieure, des jours multipliés, des pilastres, des colonnes, des marbres, la diversité des ordres, la richesse du décor, la splendeur, en un mot, qui convient à l'éclat d'une cour et à la magnificence d'un roi. C'était dans cette opposition même que Pierre Lescot avait révélé la souplesse de son génie. Ceux qui ont eu l'honneur d'approcher M. Vitet ont passé par les impressions successives que l'architecte du Louvre avait voulu donner aux admirateurs éclairés de son œuvre. Le premier abord était froid ; on se sentait tenu à distance, étudié, pénétré, jugé par un observateur exact, difficile dans le choix de ses relations, et qui ne se faisait

pas volontiers tout à tous ; mais l'épreuve achevée, l'admission permise et le guichet franchi, que de richesses et que de jouissances dans le commerce de cet esprit et de cette âme ! Quelles chaudes affections sous ce froid dehors ! Que de tendresse et de passion sous un aspect si grave !

Il faut une exquise sensibilité, une rare délicatesse, pour prendre dans les arts, de l'aveu des plus grands artistes, l'autorité que M. Vitet y avait prise. Le salon de Rossini, jusqu'au dernier jour, n'a pas eu d'hôte plus honoré ni plus intime, et Meyerbeer ne venait pas une seule fois à Paris qu'il n'essayât, pour une soirée au moins, de disputer à son illustre rival la compagnie d'un tel juge. Passionné pour la musique, M. Vitet avait appris d'un neveu de Méhul l'harmonie et la composition, et reçu de Boïeldieu des conseils. Des essais, connus de quelques amis de sa jeunesse, ont prouvé qu'il savait unir l'inspiration à la science ; ceux qui ont eu l'heureuse et rare fortune de le surprendre assis devant un piano, peuvent attester qu'à ce double élément des œuvres mélodiques il savait ajouter l'émotion qui les anime et l'expression qui les achève. Familier avec les chefs-d'œuvre des maîtres, habile à lire une partition, à suivre l'orchestre dans tous les détails comme à le saisir d'un coup d'œil, il portait en connaissance de cause des jugements respectés ; on peut dire que ses articles du *Globe* ont fondé en France la critique musicale.

Vous avez trop bien parlé, Monsieur, de sa légitime autorité dans le domaine de l'archéologie et dans les arts du dessin pour que je n'aie pas l'appréhension de tomber dans les redites. Ce qu'il estimait le plus dans tous les

genres et ce qu'il recherchait le plus dans toutes les œuvres, d'art ou de littérature, c'était la sincérité, l'expression simple et vraie d'un sentiment naturel ; son goût s'offensait d'une invention excessive, d'une décoration trop chargée, d'un style déclamatoire. Sans aucune affectation d'archaïsme, la tendance de son esprit le portait vers les âges de foi naïve où la pensée humaine, sous une forme ou sous une autre, se traduisait avec ingénuité, où l'âme transparaissait, pour ainsi dire, à travers le corps. D'autres fois, sans remonter si loin, il lui suffisait, par exemple, de consulter le XVIIe siècle pour opposer à l'emphase de Lebrun la simplicité de Lesueur. Avez-vous remarqué, Monsieur, avec quelle habileté de composition il enchâsse dans la Vie du peintre de saint Bruno ce travail exquis, gravé avec toute la finesse et toute la perfection d'une intaille, sur l'histoire de la peinture en Italie et en France, du milieu du XVIe au milieu du XVIIe siècle ? Vingt pages pour l'Italie, vingt pages pour la France, il ne lui faut pas plus, et nous avons de ces cent années-là le résumé le plus complet et le plus lumineux que je connaisse. C'est un des rares morceaux qu'il soit possible de détacher d'un écrit de M. Vitet sans en rompre la trame. Telle est, en effet, la texture de son œuvre, tels sont l'enchaînement et la cohésion des parties qui la composent, qu'il faut ne citer rien ou tout citer.

Vous avez cependant, Monsieur, su trouver à cette règle générale d'heureuses exceptions; j'en ai trouvé moi-même, une surtout : vous voulez sans doute bien que je vous fasse part de ma bonne fortune. C'est dans une étude sur le Palais-Royal, à propos d'Anne d'Autriche et des neuf années de

sa régence, une rapide évocation de la Fronde, illuminée comme par un éclair. « Quelle histoire, s'écrie M. Vitet, que celle de ces neuf années! Quelle conclusion spirituelle et pittoresque à quatre-vingt-dix ans de guerres civiles! Chez quel peuple, à quelle époque trouver un drame plus varié, plus brillant, des physionomies d'acteurs plus vives, plus élégantes? L'esprit et les créations de Beaumarchais lui-même pâlissent devant ces tourbillons d'intrigues, de cabales et de galanteries. D'abord un délicieux préambule de cinq années, entremêlé de jeux de cour et de victoires, comme Rocroi et Nordlingen ; puis, tout à coup, le vieux sang ligueur se réchauffant et bouillonnant de colère, les mousquets et les barricades envahissant les rues, le peuple en armes, la cour en fuite, la magistrature en guerre ouverte, deux armées en campagne ; et tout cela, moitié pour rire et moitié pour tout de bon ; espèce de divertissement d'un genre mixte, inventé pour le plaisir de quelques duchesses *aux yeux de turquoise et aux dents de perle,* pour le délassement d'un Mirabeau en camail et en rochet, fanfaron de vice et de popularité, jaloux de Catilina et de Mazarin. On s'aime, on s'adore, on se quitte, on se trahit, on se bat, on s'agite, puis, quand chacun a bien fait parler de soi, quand tout le monde est ruiné, épuisé, harassé, le cinquième acte arrive par lassitude et, comme dans toutes les bonnes et grandes comédies, l'action se termine par une mystification générale des vainqueurs et des vaincus. »

C'est en mars 1830 qu'était crayonnée cette brillante et vive esquisse : à quatre mois de là, les barricades de la Ligue et de la Fronde se relevaient devant l'auteur des

Scènes historiques, la comédie s'achevait en drame, l'émeute en révolution, et M. Vitet se trouvait jeté dans la politique. L'attitude qu'il y a voulu prendre, les limites qu'il avait fixées lui-même à son essor, ce stoïcisme d'une âme forte, étrangère à l'ambition, mais toute au devoir, l'influence que ce désintéressement même lui avait acquise, ses conseils recherchés, écoutés, suivis par des hommes d'État considérables, par M. Guizot, par le comte Duchâtel, par le duc de Broglie, les honneurs qui venaient le surprendre, les fonctions éminentes que plusieurs de nos assemblées politiques lui ont successivement déférées, toutes ces marques d'un noble caractère et tous ces témoignages de l'estime publique, je n'ai même plus à les rappeler, Monsieur, devant l'assistance qui vient de vous entendre. Encore moins me permettrais-je d'ajouter rien au tableau dramatique de Paris assiégé dont mes souvenirs me représentent, comme les vôtres, l'émouvante et saisissante image. M. Vitet y tient, selon le droit, la place qu'il s'y est faite; ce n'est pas l'auteur des *Jours d'épreuve* qui pouvait méconnaître ou désavouer, comme une indiscrétion regrettable, l'action éloquente des *Lettres du siége* et, j'oserai dire, leur inspiration *tyrtéenne*. Je vois encore, Monsieur, votre illustre prédécesseur, je le vois, dans une rue de Paris, rencontrant par hasard et saluant au passage quelques hommes de bonne volonté qui s'en allaient faire leur devoir aux avant-postes; je vois son geste ému et je sens encore le tressaillement généreux qui de son âme frémissante se communiquait à nos âmes.

On vit plus vite dans les grandes émotions : vous l'avez dit, Monsieur, on en meurt peut-être aussi plus vite. Avant

de partager les douleurs de la patrie mutilée, M. Vitet, pour son propre compte, avait cruellement souffert. Il avait perdu la compagne de sa vie ; il avait perdu cet ami, plus qu'un ami, ce frère, le comte Duchâtel, à qui je m'étais flatté de pouvoir aujourd'hui rendre hommage. C'est vous qui l'avez fait, Monsieur, c'était votre droit ; souffrez du moins que je donne au regret d'avoir été prévenu l'expression que réclament également les souvenirs d'une intimité bienveillante et d'une affection respectueuse.

M. Vitet n'était pas de ces hommes que le malheur terrasse. Convaincu de la supériorité infinie de l'esprit sur la matière, il avait, dans les jours heureux, élevé son âme, éprise de l'idéal, vers ces régions sereines où l'art pur a son principe et d'où l'inspiration descend sur le génie des grands maîtres : il y trouva, dans les mauvais jours, la divine consolation qui descend sur les douleurs humaines. Le spiritualiste était devenu un grand chrétien.

Si j'avais l'honneur d'être peintre, j'imaginerais une composition dont l'ordonnance serait empruntée à l'*École d'Athènes* de Raphaël. Au sommet, sous un vaste portique, je placerais M. Guizot, le comte Duchâtel, le duc Victor de Broglie ; près d'eux, d'un côté, Jouffroy et Victor Cousin, de l'autre, Villemain et le baron de Barante ; sur les degrés, çà et là, des archéologues, Prosper Mérimée, Auguste Le Prévost, Charles Lenormant, Jean-Jacques Ampère ; des artistes, peintres, sculpteurs, architectes, Ingres, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, Paul Delaroche, Victor Orsel, Hippolyte Flandrin, Simart, Visconti,

Duban; au premier plan, des musiciens, Boïeldieu, Rossini, Meyerbeer. Cependant, parmi ces amis personnels de M. Vitet, comme lui enlevés de ce monde, où le placer lui-même? Auquel de ces groupes le rattacher? Car chacun le réclame. C'est au milieu d'eux tous que je l'introduirais, entre Montalembert et le Père Gratry, s'entretenant de l'âme immortelle et rendant gloire à Dieu.

II

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

1871 — 1875.

DISCOURS

DE

M. LE DUC DE NOAILLES

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE *

8 août 1872.

MESSIEURS,

Au moment de prendre la parole pour vous signaler les actes de vertu privée auxquels on décerne chaque année de justes récompenses, mon esprit s'arrête en présence de tant d'actes bien autrement frappants de vertu patriotique qui pendant nos malheurs se sont produits au milieu de nous. Devant leur nombre et dans l'impuissance de les signaler tous, il faudrait au moins leur rendre ici le tribut général d'admiration qui leur est dû.

Mais il en est sur lesquels on ne peut se taire, parce

---

* M. le Directeur a proclamé, dans cette séance, les prix de vertu décernés pour les années 1871 et 1872.

qu'ils resteront inscrits en lettres de sang dans notre histoire, et demeureront gravés comme un terrible enseignement dans nos souvenirs.

Nous avons eu le malheur, Messieurs, d'être témoins d'un événement qui ne se rencontre dans les annales d'aucun peuple : une capitale obligée par la famine de se rendre après la plus glorieuse résistance, et son propre gouvernement obligé de la reconquérir sur des insurgés, sous les yeux mêmes de l'ennemi.

Et quels insurgés! Dans quel but se levaient-ils? Pour détruire toute société, pour anéantir Dieu, la famille, la propriété. Il n'y a pas à s'y méprendre : ils ont commencé à le faire, et en le faisant ils l'ont dit. Ne craignez pas que je m'arrête trop longtemps sur ces jours sinistres où la Providence a permis que, pendant un moment, une lueur effrayante éclairât le fond de l'abîme dans lequel les derniers excès de la démagogie nous engloutiraient.

Ce que je veux en ce moment, c'est appeler l'attention sur les nobles figures qui se détachent du sombre tableau.

Vous verrez, dans les derniers jours de ce drame sanglant, quatre groupes de victimes marchant avec une égale fermeté à la mort. D'abord celui de la Roquette, à la tête duquel se montre le vénérable archevêque de Paris, donnant à la ville sa bénédiction au moment où il succombe sous des coups mortels. En même temps que lui, avec le même calme courageux, tombent le représentant de la magistrature, M. Bonjean, président de chambre à la cour de cassation ; l'excellent pasteur de la Madeleine, M. Deguerry, que sa physionomie de martiale bonté faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient ; d'autres encore, soit

religieux, soit laïques, tous également dignes d'admiration et de regret.

Vous verrez le groupe d'Arcueil, arraché à une simple maison d'éducation, où l'on s'empare à la fois des religieux, des professeurs, des domestiques et des enfants pour les conduire aux Gobelins, d'où plusieurs heureusement s'échappent, mais où un trop grand nombre, maîtres et serviteurs, sont massacrés.

Vous verrez le groupe des jésuites de la rue de Sèvres, emmenés à Mazas, où ils sont fusillés; et celui de Picpus, respectable établissement fondé pour veiller et prier sur la tombe commune des nombreuses victimes de la première Terreur, et dont quatre supérieurs sont conduits à cette effroyable immolation de Belleville, rue Haxo, où plus de cinquante personnes de tout ordre et de tout âge, gendarmes, soldats, simples laïques ou prêtres, sont égorgés. Heureusement nos braves troupes arrivaient; entraînées par cette ardeur qu'on éprouve en sentant qu'on sauve la patrie, elles se précipitent, elles délivrent les autres victimes qui allaient périr, — l'ordre du massacre était donné, — et mettent en fuite les bourreaux.

Ordinairement, Messieurs, en vous exposant les vertus modestes que nous vous proposons de couronner, nous entrons dans un récit détaillé des actes méritoires ou des vies dévouées que nous racontons. Ce récit vous touche et vous intéresse.

Que serait-ce si nous vous représentions ici, non-seulement tout ce que valaient, mais tout ce qu'ont souffert ceux dont nous vous rappelons la fin tragique : leurs privations de tout genre, leur dénûment, la dureté de leur prison so-

litaire ; et en même temps leur calme, leur dignité douce et ferme, leur sérénité même? Pas un n'a faibli. Ils sont morts pour leur patrie comme les premiers chrétiens mouraient pour leur foi. Ah! Messieurs, les prix de vertu! Qui donc les a jamais mieux mérités? De combien de couronnes ne devrait-on pas couvrir leurs tombeaux?

Non, Messieurs, ne détournons pas nos regards d'un pareil spectacle. S'il a de quoi soulever l'horreur, il doit en même temps inspirer l'admiration. D'ailleurs n'ayons pas la faiblesse de nous en distraire par égard pour la mollesse de notre âge et la légèreté de nos esprits. Contemplons-le avec fermeté pour y retremper nos caractères ; et que cette année, le premier mot du discours sur les prix de vertu soit un hommage national rendu aux héroïques vertus des victimes, et, nous le répétons, des martyrs de notre société, que de nouveaux barbares ont failli détruire.

Puisque notre pensée se trouve douloureusement ramenée vers ces tristes temps, remontons-en le cours, et, pendant cette guerre, contemplons aussi les nombreux exemples de dévouement et de charité qui s'y produisirent. Cette vue adoucira celle sur laquelle je viens d'attirer vos regards ; elle vous révélera un caractère nouveau. qui s'est développé chez nous au milieu de nos catastrophes, et cependant elle ne vous le montrera que par quelques-uns de ses côtés les plus frappants.

Il y a quelques années, il s'est formé une société française intitulée *Société de secours aux blessés militaires,* en même temps que d'autres sociétés de même nature se fondaient en Europe : grande œuvre d'humanité qui honorera notre âge. Ces sociétés parvinrent à se faire reconnaître par les divers

gouvernements, dans la convention de Genève, en 1864, et firent entrer, comme on l'a dit, les blessés dans le droit des gens. Il y fut stipulé que les ambulances et les hôpitaux seraient reconnus neutres, de même que les blessés et les personnes qui se consacreraient à les secourir. Ce fut la réalisation de quelques efforts isolés qui s'étaient faits autrefois.

Le but est de secourir les blessés du moment où ils tombent sur le champ de bataille jusqu'à celui où ils sont rendus guéris, soit à l'armée, soit à leurs familles : généreuse pensée, née dans la paix, et qui tend à faire un peu pardonner à la civilisation ce qui devrait lui être inconnu : la guerre. Cette pensée mérite assurément d'être ici consignée ; et quand on semble appliqué de toutes parts à multiplier les armées en même temps que les moyens de les détruire, on est heureux de voir un grand nombre d'hommes se dévouer à leur arracher une partie de leurs victimes,

En 1870, la société dont nous parlons n'était pas entièrement fondée ; mais, au premier cri de guerre, elle accourut. Le danger public lui donna la vie. Elle s'organisa aussitôt, prit tout à coup de vastes proportions, se créa un personnel énorme et dévoué, établit une foule d'ambulances et de comités dans les provinces, se trouva sur les champs de bataille avec un service matériel et médical suffisant ; et tout cela, avec une rapidité et une intelligence dont tout le monde fut frappé.

Ceux qui ont parcouru les différents théâtres de la guerre ont vu cette société à l'œuvre. Ils diront avec quel dévouement ces soldats de la charité remplirent leur mission

et exposèrent leurs vies, et comment, après que Paris fut investi, ils surent conserver à la province tous ses secours sans que la capitale perdît aucun des siens.

Vous avez été témoins, Messieurs, de tous ceux qui furent prodigués à la grande ville assiégée : les grandes ambulances fixes où l'on soignait les blessés, et celles au moyen desquelles on allait les arracher à la mort sur les champs de bataille. Puis, lorsque la Commune vint naturellement dissoudre cette association bienfaisante, et s'emparer de ses magasins, vous l'avez vue se transporter à Versailles, où, avec la même ardeur, elle secourut l'admirable armée qui nous sauvait.

Il était juste de célébrer ici cette grande œuvre de patriotisme et d'humanité, qui doit avoir son rang parmi les vertus publiques qu'on honore. Il était juste de donner un témoignage public de reconnaissance à ceux qui se sont mis à sa tête, qui l'ont créée et si rapidement développée, consacrant, comme leurs coopérateurs, tout leur temps et toute leur intelligence à son succès.

Mais ce que nous voulons particulièrement mettre en lumière, c'est le nombre de vertus privées que cette création fit éclore. Dès qu'on vit un moyen efficace d'agir, l'ébranlement fut général. De toutes parts les dons affluèrent, les quêtes se firent, le pauvre lui-même voulut être souscripteur.

Une foule d'ambulances privées surgirent, se rattachant quoique indirectement à la société générale, et pour un grand nombre recevant d'elle des subventions en argent ou en nature ; toutes enrôlées comme elle sous la croix rouge : nouvelle croisade en faveur de l'humanité, et dans laquelle,

au milieu de nos malheurs, il n'y eut de nouvelle gloire acquise que pour la croix.

Ce qui brille au premier rang dans ce mouvement général, nous le dirons sans peine, ce sont les femmes : les unes, se faisant ouvrières et travaillant pour les ambulances et les blessés dans les ouvroirs; les autres, devenant infirmières, et cela dans la France tout entière. Mais à Paris l'élan fut admirable.

On vit les dames du monde les plus élégantes, mêlées cordialement à une foule d'autres non moins dévouées, sortir tout à coup de leur vie douce pour venir dans le vaste palais de l'Industrie, transformé en hôpital encombré, passer toutes leurs journées et souvent leurs nuits, et cela durant cinq mois, à soigner les malades et à les servir. On les voyait, elles et toutes leurs compagnes, bravant la vue du sang et l'horreur des blessures, aider aux pansements, assister avec sang-froid aux plus cruelles opérations.

N'aurions-nous pas aussi à signaler le concours de médecins et de chirurgiens nombreux, écrasés sous le travail, et parmi lesquels on remarquait les plus célèbres et les plus habiles?

Si nous parlons du clergé, nous dirons que, de l'aveu de tous, il a été à la hauteur de sa mission. Dès l'origine, il s'offrit de lui-même et tout entier pour contribuer au salut commun. Il exerça une puissante influence, par la parole et par l'action, dans les paroisses et hors des paroisses, animé du vif esprit de résistance à l'ennemi et de l'inspiration patriotique qui s'étaient emparés de la population. Elle le vit ne faire qu'un avec elle, soit lorsque ses membres se consacraient aux ambulances et aux ate-

liers intérieurs, soit lorsqu'ils fournissaient des aumôniers aux ambulances extérieures, se faisaient infirmiers ou brancardiers sur les remparts. ou marchaient en volontaires dans les sorties, prodiguant sous le feu de l'ennemi les secours de la religion aux mourants, en même temps que l'appui de leurs bras aux blessés. Empressons-nous de dire que les ministres des autres cultes agirent avec le même patriotisme.

Il y a, Messieurs, une autre manifestation de ce noble sentiment que la France n'oubliera pas : c'est le mouvement général de la presse française, c'est l'association ardente de tous les journaux. Ils remirent le premier versement des fonds qu'ils recueillirent à la Société de secours en s'unissant à elle. Celle-ci, au moyen de cette somme, forma la seconde ambulance envoyée devant l'ennemi; elle fut nommée l'ambulance de la presse. Toute la presse s'enrôla donc aussi sous la croix, la porta fièrement, contribua vaillamment à sa nouvelle gloire; enfin le journalisme ne fut pas le moins ardent des croisés.

En effet, la presse voulut bientôt agir par elle-même; elle se constitua régulièrement. Annexée au ministère de la guerre, elle eut à l'intérieur de Paris ses ambulances fixes, ses ambulances mobiles dans le voisinage des remparts, pour les premiers pansements aux blessés, que onze avant-postes sur les lignes avancées étaient chargés de recueillir. Elle établit aussi dans les baraques de Longchamps vingt et une salles pour leur convalescence. Elle eut ses médecins et ses chirurgiens habiles et célèbres, confia ses malades aux sœurs de charité dites de l'Espérance, et s'adressa, pour avoir des infirmiers et des

brancardiers, aux Frères des écoles chrétiennes, qui s'y consacrèrent avec une ardeur dont nous parlerons plus tard.

Nous pourrions en dire bien long, Messieurs, et sur tout ce qui s'est passé en France, et sur tout ce qu'on a pu admirer dans ces murs. Quant aux noms de ceux qui ont fait tant de bien dans ces jours malheureux, pour en avoir trop à citer, nous n'en citerons aucun.

Mais proclamons-le : il appartient à ce discours de le constater : Paris a donné un spectacle auquel peut-être on ne s'attendait pas, et qu'aucune ville de cette importance et de cette nature n'a jamais présenté. N'écoutant que ses sentiments, il se persuada jusqu'à l'illusion que les armées françaises allaient renaître ; et la plus grande partie de ses habitants, quand ils ne pouvaient plus vivre, ne voulaient pas encore qu'on se rendît. Devenue tout à coup calme et silencieuse, sérieuse et appliquée, se transformant sans transition en un camp militaire et en un vaste hôpital, cette ville renonça en un instant à son luxe et à ses élégances, à ses joies et à ses folies. Quel spectacle que celui des femmes, faisant queue sans murmures aux boucheries et aux boulangeries, les pieds dans la neige et souvent sans rien recevoir ! Ce fut un épisode unique dans l'histoire du monde que de voir tant d'hommes de toute condition et de tout âge, adonnés aux exercices militaires, montant la garde sur les remparts, marchant à l'ennemi dans les sorties, bravant le froid et les fatigues, oubliant, quelques-uns leurs habitudes frivoles, beaucoup d'autres leurs habitudes de travail ; pas un ne craignant la mort, tous ayant fait, sans jactance, le sacrifice de leurs vies.

Voilà comment, sur le témoignage de tous, Paris s'est montré pendant cinq mois. Sans doute il y eut quelque ombre à ce tableau. Il y avait l'armée cachée du désordre, plus occupée de préparer l'insurrection que de marcher à l'ennemi. Mais nous devions ce témoignage aux vertus patriotiques qui resteront une gloire pour la nation. Pendant que le groupe de ses martyrs montait au ciel, le parfum de tant de vertus y montait aussi, et le ciel ne l'abandonnera pas

Rentrons, Messieurs, dans l'ordre des faits qui forment habituellement le sujet de nos discours. Le premier qui se présente à nous n'est pas étranger à ceux dont nous avons peine à nous arracher. Il s'agira du dévouement patriotique d'un habitant de Versailles, M. Hardy, tapissier, pendant l'occupation allemande. Il était parvenu par son travail à une honnête aisance, qui lui permettait de faire modestement le bien. A la première apparition des ennemis vainqueurs et menant à leur suite une foule de prisonniers, il se sentit saisi du désir de leur venir en aide ; ce désir devint bientôt une passion.

Il se mit en rapport avec les officiers allemands, les toucha et les conquit par son cœur charitable, obtint d'eux la permission d'entrer dans la prison, d'être en communication continuelle avec les prisonniers. Il s'en acquit en quelque sorte le droit. Soutenir leur courage, consoler leur tristesse, subvenir à leurs besoins, les soigner quand ils étaient malades, les mettre en correspondance avec leurs familles, faire dans la ville des collectes pour eux, les munir de toutes choses quand on les faisait partir pour l'Allemagne, les aider, les secourir, et même les distraire, telle fut

son infatigable occupation pendant près de cinq mois. Il serait trop long de raconter tous les incidents qui se produisirent. Un grand nombre de lettres que lui ont adressées les prisonniers avec l'effusion de la reconnaissance, et diverses autres, écrites par les autorités allemandes elles-mêmes, sont le plus honorable témoignage de sa conduite. Le don d'une médaille d'or que lui a offerte le conseil municipal de Versailles le constate, et l'Académie y joindra un prix de deux mille francs.

Un autre exemple de charité infatigable nous vient de Cayenne. Une femme veuve, nommée Toussaint, née esclave dans la race noire, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-huit ans, a consacré sa longue existence au soulagement de ses semblables. Elle a certainement droit à l'un de ces prix que leur généreux fondateur a spécialement destinés à la vertu modeste et persévérante, au dévouement désintéressé. Employée dès sa jeunesse aux soins et aux pansements des malades, son bon cœur y trouva une telle jouissance qu'elle y consacra toute sa vie quand elle fut devenue libre, et elle le devint en récompense du dévouement qu'elle avait montré en 1802, lorsque la fièvre jaune avait envahi la colonie. Cette terrible maladie la retrouva la même en 1850 et en 1856; et la variole, autre mal plus funeste encore aux indigènes, fut témoin par deux fois de son dévouement intrépide. Le conseil municipal de Cayenne, le préfet apostolique, le clergé, les dames de charité de la ville, la recommandent instamment à l'Académie, qui lui décerne un prix de deux mille francs.

C'est encore de loin que va nous venir le bon exemple. Louis Soliveau, né esclave à la Guadeloupe, se racheta, mais resta chez son maître, qui l'avait toujours, dit-il lui-

même, paternellement traité ; il l'aida de son travail quand la fortune de celui-ci se trouva en partie détruite. Grâce à Soliveau, la misère n'entra jamais dans cette maison. Doué d'intelligence, et sans avoir pu étudier dans sa jeunesse, il apprit de lui-même et parvint à exécuter des travaux de différents genres qui lui acquirent une assez grande aisance. Quoique marié et chargé d'une nombreuse famille, il mit ce qu'il possédait au service de la veuve et du fils de son maître, lesquels, après sa mort, se trouvèrent dans un état voisin de la pauvreté. Le plus beau témoignage rendu à son dévouement est celui-ci : lorsque cette veuve vint à mourir, le conseil de famille le déclara tuteur de l'enfant mineur qui restait. Soliveau répondit dignement à une telle marque d'estime, administra avec habileté les biens de son pupille, les lui remit à sa majorité dégagés de toutes dettes, sans vouloir accepter aucune indemnité pour son entretien ; et il ne fut que de plus en plus honoré de ses concitoyens, qui l'élurent constamment aux fonctions de conseiller municipal et de conseiller de fabrique. L'Académie lui décerne un prix de deux mille francs.

L'Académie décerne, d'autre part, un prix de mille francs à chacune des trois personnes suivantes : Françoise Bon, Hélène Chollet et Henriette Fruchou, remarquables toutes trois par leur dévouement domestique. La première, à Alger, se consacre depuis trente ans à la même famille, qui est dans un état de grande gêne, sans recevoir de gages, et sans avoir voulu accepter d'autres emplois lucratifs qui lui furent offerts. La seconde soutient aussi ses maîtres tombés dans la misère, et qui, par leur âge et leurs infirmités, ne peuvent plus travailler. La troisième, dévouée à

sa maîtresse abandonnée par son mari avec trois jeunes enfants, leur vient en aide non-seulement par ses services gratuits, mais en se livrant à n'importe quel travail productif. Aujourd'hui sa tâche de dévouement, qui a duré cinquante ans, est finie. Sa maîtresse est morte dans ses bras.

Deux établissements charitables appelleront un instant votre attention. Le premier appartient à Mlle Hello, de Dinan, âgée de soixante-treize ans, qui se consacre depuis plus de cinquante années à l'éducation des enfants pauvres. Mise à la tête d'un ouvroir de jeunes filles par les deux prêtres qui l'avaient fondé, elle sauva l'établissement à la mort de ses fondateurs en le prenant à sa charge. Quoique peu favorisée de la fortune, elle installa alors à son propre compte, et en se chargeant de leur entretien, une trentaine d'enfants, auxquels elle enseigne à lire et à écrire, la couture et la lingerie, et en même temps les principes et la pratique de la religion et de la morale. Aidée par quelques âmes charitables, elle a élevé ainsi un nombre considérable d'enfants, sur lesquels elle conserve une influence salutaire après leur sortie de sa maison. Elle mérite bien réellement le prix de mille francs que l'Académie lui envoie.

Le deuxième établissement est une fondation due à la charitable générosité de Mlle Douy, à Crouy-sur-Ourcq, et à laquelle sera attribué le prix Souriau. Elle appartient à une famille modeste. Dès son jeune âge, elle visitait les malheureux et les malades, et leur partageait ses petites économies. Elle refusa de se marier pour pouvoir se consacrer plus exclusivement aux pauvres; et, pendant le choléra de 1832, elle se dévoua avec l'abnégation la plus courageuse. Mais voici son plus grand acte de bienfaisance : elle était entrée

chez une dame comme dame de compagnie, et ne tarda pas à acquérir sur elle une influence qu'elle tourna du côté de la charité. Cette dame, charmée d'elle, voulut la faire son héritière ; mais Mlle Douy, à qui suffisait une petite rente que lui faisaient son frère et sa sœur, ne travailla qu'à se faire déshériter, et obtint, à force d'instances, que cette dame consacrât sa fortune à fonder un hospice pour les malades et les vieillards infirmes. L'hospice fut fondé ; il contient vingt-quatre lits. A la mort de la fondatrice, Mlle Douy, instituée son usufruitière, continua à diriger l'hospice, dont la propriété était léguée à la ville. Elle s'y dévoue encore avec un zèle et une entente que tout le monde admire ; ce qui ne l'empêche pas d'exercer sa charité au dehors et jusque dans les chaumières des pauvres. L'Académie lui décerne le prix Souriau, de mille francs.

Onze médailles de cinq cents francs et six de trois cents francs seront en outre distribuées à des personnes dont les noms et le mérite vous seront signalés par le livret qui fera suite à ce rapport.

Dans l'abondance des fonds dont nous pouvions disposer cette année, nous nous sommes permis d'y puiser plus largement pour récompenser des efforts qui intéressent à la fois la morale et les lettres. M. de Bornier, lauréat plusieurs fois couronné dans cette enceinte, recevra un prix de deux mille francs.

Un prix de deux mille francs sera également attribué à M. Ferdinand Fabre, auteur du roman des *Courbezon,* roman religieux, peignant diverses scènes de la vie cléricale et inspiré par un excellent esprit. Certains ouvrages romanesques ont voulu déverser le mépris sur le caractère du

prêtre. Il est bon d'avoir répondu dans la même forme à ces attaques, et, par une fiction puisée dans les faits ingénieusement groupés de la vie réelle, d'avoir peint le vrai zèle, ses excès quelquefois, la nécessité de la discipline, la passion de la charité chrétienne et tout le bien qu'elle peut faire.

L'Académie a particulièrement regardé comme devant être récompensée l'initiative hardie et le zèle aussi persévérant qu'ingénieux et désintéressé de M. Ballande, qui a fondé les *Matinées dramatiques,* au théâtre de la Gaieté, où le dimanche il fait jouer devant la classe populaire les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique, en faisant précéder la représentation d'une conférence qui d'avance explique l'œuvre dramatique et prépare les auditeurs à la bien saisir. C'est une heureuse idée qui portera ses fruits; son succès l'atteste. Elle popularise nos chefs-d'œuvre; elle leur conquiert toute une classe nouvelle d'admirateurs, une foule attentive et sympathique, prompte à s'émouvoir, dont l'âme et l'esprit s'élèvent, qui apprend à vivre dans une sphère plus haute, et chez qui naît et se propage le sentiment du beau. L'Académie, en recommandant à cette œuvre de ne pas s'écarter de sa voie, s'associe à cette entreprise populaire, en l'encourageant par un prix de quatre mille francs.

Maintenant, Messieurs, nous avons à vous entretenir d'un prix supérieur à tous les autres, et par son origine et par son objet. Mais auparavant il faut que vous me permettiez d'entrer dans quelques explications. Si quelque chose pouvait adoucir le souvenir de nos mauvais jours, ce serait assurément l'élan généreux, je ne dirai pas de l'Europe, mais du monde entier, pour diminuer nos maux. Il faudrait citer

ici toutes les nations. Ce qu'il y a de non moins frappant, ce sont les sommes colossales, les secours de toute nature, et dans une proportion incalculable, qui nous sont venus de toutes parts. On ne peut compter que par millions.

Parmi ces dons, Messieurs, il en est un qu'il est de notre devoir de vous signaler. Par lui vous jugerez de tous les autres. A la nouvelle de nos désastres, les habitants de la ville de Boston furent vivement émus. En un moment les comités se formèrent, les souscriptions s'ouvrirent, les souscripteurs accoururent; tout ce que sait imaginer la charité ingénieuse fut mis en œuvre. La ville de Boston, avec ses environs, réalisa la somme énorme de huit cent mille francs. On fréta aussitôt un bâtiment, le *Worcester*, on le chargea de provisions de toutes sortes, et il fit voile pour le Havre. Mais on apprit la fin de la guerre, et, en même temps, le soulèvement de la capitale et le siége qu'en faisait le gouvernement français. On renonça donc à la distribution des objets, qui n'était plus nécessaire, mais on ne renonça pas à la pensée qui avait fait naître la souscription. Le navire fut conduit en Angleterre, son chargement y fut vendu, et la somme répandue dans les parties de la France qui avaient le plus souffert. Voilà, Messieurs, ce qu'une seule ville des États-Unis avec ses environs, la ville de Boston, a fait pour la France qui ne l'oubliera jamais. Mais voici ce qui m'oblige à vous en parler.

En réglant les comptes de cette œuvre généreuse, il resta une légère somme que les membres du Comité de Boston eurent l'idée d'offrir à l'Académie, à l'occasion des prix de vertu qu'elle devait distribuer cette année. Ce don pouvait devenir un prix destiné à la personne qui en serait

trouvée digne par ses actes de dévouement pendant le siége de Paris. « Il vient, dit la lettre d'envoi, d'une souscrip-« tion qui représente toutes les classes des citoyens de « Boston ; c'est un moyen d'exprimer la sympathie et le « respect des Américains pour le courage, la générosité et « le dévouement désintéressé des Français pendant le siége « de leur capitale. » Cette somme est de deux mille francs. L'Académie l'a reçue avec émotion et reconnaissance, et ce sentiment, elle l'a exprimé dans les termes que méritait un don de cette nature.

Les liens qui nous attachent aux États-Unis datent de leur naissance. Si leur éloignement, leurs intérêts, leur puissance maritime, en font pour nous des alliés politiques naturels, les sentiments que cette grande nation vient de témoigner à la France, en souvenir de ceux qu'elle avait inspirés, font d'elle à jamais notre alliée sympathique et fraternelle.

Maintenant, Messieurs, à qui décerner ce prix exceptionnel? Nous l'avouons avec fierté : quand il a fallu choisir celui qui en est le plus digne, les faits de courage et de dévouement, d'abnégation et de sacrifices, se sont trouvés si nombreux que le choix nous a paru impossible. Dans notre enquête, nous n'avons trouvé parmi nous qu'une chose : l'égalité dans le patriotisme. C'est alors que nous avons eu la pensée de donner à ce prix le caractère le moins personnel et le plus collectif possible. Nous l'avons décerné à un corps entier, aussi modeste qu'il est utile, que tout le monde connaît, que tout le monde estime, et qui dans ces temps malheureux s'est acquis une véritable gloire par son dévouement. Nous voulons parler de l'Institut des Frères

des écoles chrétiennes. Vous savez tous à quelle carrière ils consacrent leur vie, et avec quel dévouement désintéressé, avec quelle paternelle simplicité ils l'accomplissent.

Quant aux événements dont il s'agit ici, nous n'avons qu'à laisser parler les faits. Lorsque l'on vit la patrie en danger, le sentiment qui nous émut tous les émut vivement; ils se demandèrent comment ils pourraient concourir à sa défense et soulager ses maux. Deux fibres vibrèrent à la fois dans leurs cœurs : celle du citoyen et celle du chrétien; deux sentiments, deux vertus les entraînèrent : le patriotisme et la charité. Dès le 15 août, le frère Philippe, que tout le monde connaît par le chef-d'œuvre d'Horace Vernet, écrit au ministre de la guerre pour lui dire qu'il met à sa disposition tous les établissements et toutes les écoles communales que son Institut possède, ainsi que tous les membres qui le composent, et ses novices, et lui-même, et tout son conseil, pour prodiguer partout leurs soins aux malades et aux blessés. Le ministre usa de leur bonne volonté, mais d'eux-mêmes les frères se mirent à l'œuvre. Ils établirent à leur compte une grande ambulance, rue Oudinot; ils fournirent un personnel dévoué aux ambulances organisées par la grande Société de secours dans les gares de chemins de fer, pour l'arrivée des convois de blessés, et ils organisèrent un service de même nature pour un grand nombre d'ambulances particulières.

C'est alors que la Société de la presse fit appel à leur dévouement pour les enrôler dans son entreprise en qualité de brancardiers sur les champs de bataille et d'infirmiers dans les ambulances. Les frères acceptèrent avec enthousiasme. Ils fournirent cinq à six cents des leurs qui furent

constamment et gratuitement occupés à ces deux services. Les jours de bataille ils étaient plus nombreux.

Il faut ajouter, Messieurs, que leurs écoles ne furent jamais fermées ni leurs classes interrompues pendant toute la durée du siége. Ils suffirent à tout : à l'enseignement scolaire, aux ambulances intérieures et aux combats. Ils se dédoublaient; chaque frère marchait à son tour. Un jour il faisait la classe, l'autre jour il allait au feu. Ils étaient en concurrence entre eux pour partir. Le jour où le frère Néthelme fut tué à la bataille du Bourget, ce n'était pas à lui de marcher.

C'est ainsi qu'ils eurent constamment leurs places, et sur les remparts, et dans les batailles qui se livrèrent devant nos murs : la bataille de Champigny, celle du Bourget, celle de Buzenval et l'attaque de Montretout.

Ces jours-là on les voyait de grand matin, par un froid rigoureux, traverser Paris au nombre de trois à quatre cents, salués par la population, le frère Philippe en tête, malgré ses quatre-vingts ans, et les envoyant au combat, où il ne pouvait les suivre. Quant aux frères, ils affrontaient le feu, comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie, admirables par leur discipline et leur ardeur. C'est ce que tout le monde a proclamé. Ils étaient réunis par escouades de dix, un médecin avec eux, et ils marchaient comme un régiment. Arrivés au combat, les reins ceints d'une corde, et s'avançant deux par deux avec un brancard, ils se répandaient, courant toujours du côté du feu, relevant les blessés, les portant avec soin jusqu'au médecin et aux voitures d'ambulance. Pour chaque bataille, il y aurait une foule de traits à signaler. « Mes frères, leur

criait un jour un de nos généraux, l'humanité et la charité n'exigent pas qu'on aille si loin. » Un autre chef descend de cheval, et embrasse l'un d'eux, sous le feu du canon, en lui disant : « Vous êtes admirables, vous et les vôtres! »

C'est qu'en effet, dans le plus fort de la mêlée, ils couraient à nos blessés, sous les balles et la mitraille, mêlés cordialement avec nos soldats, qui les regardaient comme des camarades. Ils marchaient de concert : l'un, comme on l'a remarqué, portait l'épée qui tue, l'autre la croix qui sauve. Puis, le lendemain des batailles, ils ensevelissaient les morts. Eux-mêmes eurent à pleurer deux des leurs qui furent tués; plusieurs furent blessés, et dix-huit périrent par suite de maladies contractées près des blessés et des malades.

Ces soldats pacifiques se retrouvaient ensuite, soit paisiblement au milieu de leurs enfants, à l'école, soit, doux et affectueux, auprès des malades qu'ils soignaient.

Mais ce ne fut pas Paris seul qui fut témoin de ce dévouement que la charité chrétienne inspire. Dès l'origine de la guerre, ils sollicitèrent dans toutes les provinces les emplois les plus pénibles et les plus dangereux. Ils demandèrent à faire partie de l'armée du Rhin. Leurs établissements devinrent des casernes; ils organisèrent partout de nombreuses ambulances pour nos soldats ou pour nos mobiles, pour nos recrues ou pour nos blessés. Tout cela est constaté par des correspondances multipliées, par des remercîments de maires ou d'officiers.

De même qu'à Paris, les frères parurent sur tous les champs de bataille de province : à Dijon, à Alençon, à

Pouilly, à Pontarlier, partout où l'on se battit, allant toujours au milieu du feu, le plus loin possible, pour ramasser nos blessés. C'est attesté par tout le monde. Que de faits il y aurait à citer! Que d'épisodes à raconter!

Je m'arrête, Messieurs. Il y aurait à vous dire le courage des frères sous la Commune, qui vint si tôt couvrir d'un voile lugubre ce qui aurait dû être la glorieuse fin d'une guerre malheureuse. Il y aurait à vous les montrer recueillant même à Belleville ou à Longchamps les blessés des insurgés, mais bientôt persécutés, chassés par eux, arrêtés avec leurs élèves dans leur maison d'Issy et ailleurs, conduits à Mazas, au moment d'y périr, et, quand ils s'échappèrent, l'un d'eux, le frère Justin, tué en sortant.

Ce que j'ai dit, Messieurs, suffit à justifier le choix que nous avons fait de cet Institut des Frères des écoles chrétiennes pour lui décerner le prix si honorable de la ville de Boston. Les frères sont presque tous enfants du peuple, et tous dévoués à l'éducation et au bien du peuple. Que toute justice leur soit rendue! L'Académie sera heureuse de la leur rendre, et ce prix qu'elle va leur décerner sera comme la croix d'honneur attachée au drapeau d'un régiment.

Avant de terminer, Messieurs, nous avons à dire que, la totalité de la somme consacrée aux prix de vertu pendant ces deux dernières années n'ayant pas eu d'emploi, l'Académie a destiné douze mille francs à secourir les blessés et les orphelins. Elle a adressé cette somme à la Société charitable qui s'est formée « pour venir au secours des orphelins de la guerre et des blessés défenseurs de la patrie ». L'Académie attache un grand prix à ce que son nom

soit inscrit parmi ceux qui attestent la reconnaissance publique envers eux. Ce n'est pas d'ailleurs détourner cette somme de son objet naturel, car la première des vertus publiques, c'est la vertu militaire.

Qui n'admirerait le soldat, simple habitant de la campagne, ou modeste ouvrier des villes, sans ambition, désolé de quitter sa famille, et qui, au bout de quelques jours, secouant son chagrin, trouvant dans ses frères d'armes une famille nouvelle, se transforme par l'esprit de corps, la discipline absolue, la vie dure, puis, quand vient la guerre, par la fatigue et l'âpreté des marches, le manque fréquent de nourriture et de repos, le mépris du danger, l'élan irrésistible, le sacrifice perpétuel de la vie, les exploits admirables, le sentiment dominant de l'honneur! Il porte tout cela avec l'esprit de gaieté française qui ne l'abandonne jamais, et, presque toujours sans avancement, sans profit, sans récompense, restant ignoré et inconnu, il n'a d'autre préoccupation et d'autre jouissance que le sentiment du devoir accompli et la gloire du drapeau!

En 1855, Messieurs, à cette même place où je suis, je proclamais ces vertus du soldat; je célébrais la gloire de nos armes, devant lesquelles tombait Sébastopol; je mêlais ensemble les noms de nos victoires anciennes et modernes, et vous applaudissiez à mes paroles. Aujourd'hui il me faut avoir la fermeté de dire que nous avons éprouvé une suite de désastres inconnue à notre histoire.

On peut le déclarer sans forfanterie : nos soldats n'ont succombé que sous le nombre, par l'imprévoyance des préparatifs et par le défaut de direction. Sur beaucoup de points, nos troupes ont tenu tête à des forces très-supé-

rieures avec un courage qui a excité l'admiration des ennemis. N'est-il pas arrivé à un officier prussien de dire : « Si nous avions des soldats vaincus comme les vôtres l'ont été à Reichshoffen, nous les recevrions sous des arcs de triomphe ? » Notre soldat est toujours le même, et si nos armées, qui se refont aujourd'hui et se régénèrent, avec tant de promptitude et de succès, ont été écrasées par le nombre, elles n'en ont pas moins droit à notre éloge et à notre reconnaissance.

Il n'est pas d'usage, Messieurs, de raisonner sur la guerre dans ce temple de la paix, ni de discuter sur la politique dans ce sanctuaire des lettres, où il n'y a point de partis. Mais laissez-moi, en finissant, vous soumettre une simple considération morale.

Depuis vingt ans, nous assistons à la plus grande innovation politique de nos jours : l'avénement du suffrage universel. Maintenant, un autre grand changement se prépare et nous est imposé. Si les peuples voisins ne nous ont pas emprunté notre suffrage universel, nous sommes obligés d'adopter leur service militaire universel. Mais de ce que notre armée verra s'élargir ses cadres et appeler tout le monde au drapeau, nous n'avons aucun sujet d'être inquiets. Chateaubriand l'a dit : la France est un soldat.

Observons seulement que ces deux éléments de gouvernement, le premier surtout, donnent incontestablement aux sociétés qui les adoptent un caractère démocratique dominant; et que, par cela même, ils demandent une grande sagesse aux nations. Si l'un de ces éléments exige la vertu militaire, l'autre exige la vertu politique. C'est la seule observation que je veuille faire.

Je me permets ces paroles, Messieurs, en me mettant à l'abri du grand nom de Montesquieu, et en répétant après lui cet axiome, dont il faut nous souvenir, et qui d'ailleurs ne sort pas du sujet naturel de ce discours : « Le principe de la démocratie, c'est la vertu. »

DISCOURS

DE

M. CAMILLE ROUSSET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

28 août 1873.

Messieurs,

Tout se trouve chez les anciens, même la question des prix de vertu. « Pourquoi, demande Aristote, nos pères ont-ils fondé des prix pour la gymnastique et non point cependant pour la sagesse? » Parmi des réponses qui ne sont pas d'une valeur également satisfaisante, il y en a une dont la grandeur me frappe et que je dois citer : « Ne faut-il pas que le prix soit supérieur au mérite qui l'obtient? Dans les combats gymniques, il est plus élevé que le talent qu'il récompense ; mais, dans un concours de vertu, quel prix imaginer qui soit supérieur à la vertu même? » Voilà, Messieurs, le sublime de la morale antique. Sénèque et

Cicéron ne décident pas sur ce problème autrement qu'Aristote : « La récompense de l'homme juste, c'est qu'il est le juste. » Mais cette satisfaction de soi-même, cette intime complaisance qui est, selon les anciens sages, la plus haute ou, pour mieux dire, l'unique rémunération de la vertu, le moraliste chrétien la réprouve et la condamne, parce qu'elle est le commencement de l'orgueil. Que l'homme ait la conscience du bien qu'il a pu faire, c'est justice, à condition toutefois qu'il ne s'y complaise pas, qu'il n'en prenne point avantage, et qu'il n'oublie pas que sa récompense est hors de lui, au-dessus de lui, entre les mains du souverain Rémunérateur. Quelque opposées que soient ces deux doctrines, quoiqu'il y ait entre elles toute la distance qui sépare l'humilité de l'orgueil, elles ne se rencontrent pas moins l'une et l'autre dans cette commune conclusion : c'est que la vertu ne se met pas au concours.

Au début de cette séance, dans un tableau ingénieusement varié par l'art consommé d'un maître, vous avez vu rassemblée sous vos yeux l'élite des écrivains qui se sont, cette année, disputé nos couronnes. Des poëtes, des romanciers, des moralistes, des historiens, des critiques, se sont présentés en grand nombre, concurrents volontaires et avoués, ils ont sollicité nos jugements sur leurs œuvres, et, lorsque nous avons prononcé, lorsque nous avons décerné des prix aux travaux qui nous ont paru les mériter davantage, j'ose croire qu'il n'y a pas de docteur si sévère qui puisse interdire aux vainqueurs la joie légitime de leur tromphe.

En peut-il être des actes de vertu comme des ouvrages d'esprit? Entre toutes les formes de la vertu, celle qui

nous attire et qui nous captive, l'abnégation, le désintéressement, le dévouement, le sacrifice, la charité en un mot, puis-je me la figurer bruyante, solliciteuse, en quête d'applaudissements, avide de récompenses, et, pour tout dire, vertu de concours? Concours et vertu sont deux termes que je ne saurais faire accorder ensemble.

Bien loin de chercher à concourir, la charité ne s'ingénie qu'à dissimuler ses œuvres; mais, quelque soin qu'elle prenne afin d'en dérober la connaissance au monde, il y a des témoins émus qui sont d'autant plus attentifs à les découvrir. La rumeur publique a trop souvent l'occasion de dénoncer le crime : il est bon qu'elle ait en revanche à dénoncer la vertu.

C'est devant l'Académie française que sont portées ces révélations heureuses; alors commence notre rôle, et il est bien simple. De généreux donateurs nous ont confié le dépôt de leurs libéralités : la fondation Montyon, la fondation Souriau, la fondation Marie Lasne ont pour objet d'encourager la pratique des plus louables vertus. Que pouvons-nous mieux faire que de nous tourner vers ces artisans de bonnes œuvres dont l'estime publique nous a recommandé les mérites? Mais, comme il est impossible que nous les ayons tous pour auxiliaires, nous nous adressons à ceux qui ont particulièrement fait leurs preuves, qui, inspirés par le génie de la charité, ont été les plus habiles à multiplier leur dévouement, à faire fructifier leurs aumônes, et c'est entre leurs mains éprouvées que nous versons avec confiance ces *aides à la vertu* dont l'emploi, quel qu'il soit, ne peut manquer de répondre aux intentions des fondateurs. Le choix public que nous faisons ainsi de ces

cœurs d'élite est à la fois un hommage aux services déjà rendus, une satisfaction pour les témoins qui nous les ont fait connaître, pour tous un exemple salutaire, un encouragement à propager la contagion du bien.

Si c'est en ce sens qu'il convient d'entendre ce qu'on nomme communément le concours pour les prix de vertu, les faits dont j'ai maintenant à vous entretenir viendront naturellement, comme des preuves à la suite.

Tout le monde sait combien la navigation est dangereuse sur la côte occidentale du département de la Manche; quand les courants viennent à heurter le flot et le vent contraire, la mer grossit tout à coup, et telle embarcation qui est sortie par un temps favorable se trouve enveloppée dans la tempête. Il y a, au havre de Blainville, un de ces marins prompts à tous les dévouements, habiles à tous les services, pour qui la patrie, dont ils ont été la force et la consolation dans ses malheurs, n'aura jamais assez de reconnaissance. Boivin sait tout ce que cette mer a de caprices et d'écueils; dès qu'elle gronde, il se tient prêt. Un jour il s'embarque avec quelques braves compagnons; la houle est médiocre, bonne sera la pêche; mais on est au mois de mars, temps d'équinoxe et de surprises. Soudain le vent fraîchit, bientôt il souffle en foudre, et la mer démontée se creuse sous le choc de la rafale. A quelque distance une chaloupe vient de chavirer; quatre hommes sont cramponnés à la quille. Boivin a tout vu; il court sur les naufragés; mais, tandis qu'il dirige la manœuvre, une lame le prend par le travers, déferle et le jette par-dessus bord. Il est perdu! non; après bien des efforts, ses camarades parviennent à le recueillir épuisé; il lui faut des soins qu'on

ne pourra lui donner qu'à Blainville : on s'oriente pour le retour. Boivin se relève : « Allons donc! s'écrie-t-il; avant tout, sauvons-les! » Il a vu de près la mort; elle l'a saisi un moment, et c'est parce qu'il vient de subir ses horribles étreintes, qu'il veut à tout prix lui arracher ses victimes, Il les lui arrache. Merci à Dieu qui l'a sauvé pour le salut des autres! Ce trait, d'une grandeur si simple, ne restera point isolé; sept fois Boivin s'est dévoué de même, et vingt-deux personnes déjà lui doivent la vie; il a cinquante ans, il est chargé de famille : n'importe, il est résolu à se dévouer toujours. L'Académie décerne avec bonheur à l'intrépide Boivin une médaille de deux mille cinq cents francs.

On ne trouvera point, dans notre cher pays, de terrain si aride où la charité ne germe, ne prenne racine et ne produise ses admirables fruits; c'est donc par toute la France qu'il nous en faut faire la récolte. Le voyage est long, la chaleur est grande; aussi souhaiterais-je bien de pouvoir ménager le temps, vous indiquer seulement les principales étapes et m'épargner, comme à vous-mêmes, le retard des transitions. En un mot, c'est un rapport d'été que je voudrais faire, avec la permission d'être court.

Si vous le voulez bien, nous voici à Tavers, près de Beaugency, sur la grande route de Paris à Bordeaux; le chemin de fer ne l'a pas rendue déserte, car il y a encore beaucoup de pauvres voyageurs qui cheminent à pied, la bourse et l'estomac vides. C'est pour eux que s'ouvre à Tavers l'*Hôtellerie de la charité*. Les époux Lepage ne sont point hôteliers cependant; ils sont vignerons et cultivateurs; mais leur charité est si grande que dans tout le pays

leur maison est connue sous le beau nom que je viens de dire. Chaque année, après la récolte, les époux Lepage font d'abord la part des pauvres ; souvent la récolte tout entière y passe; parfois même elle n'y suffit pas, et ce sont les épargnes des bonnes années qui sont sacrifiées pour suppléer ce qui manque. L'amour des pauvres voyageurs est de tradition dans la famille de Mme Lepage; sa mère le lui a légué comme un héritage, au lit de mort. « Ne rebutez personne, lui a-t-elle dit ; le ciel a toujours béni la charité. Elle n'appauvrit pas ceux qui la font, et Dieu vous en donnera d'ailleurs la récompense. » Fidèle à ce devoir, Mme Lepage, depuis vingt-six ans, n'y a pas manqué un seul jour; c'est par milliers que se comptent les passants dénués de ressources qui, sous ce toit hospitalier, ont trouvé un abri, du pain, des soins consolateurs et des encouragements au bien.

Un jour, une voiture bourgeoise, attelée de deux bons chevaux, s'arrête devant l'*Hôtellerie de la charité ;* un homme bien vêtu en descend ; il entre : « O mes chers bienfaiteurs, s'écrie-t-il, me reconnaissez-vous? » C'était un ouvrier qui, comme tant d'autres, recueilli pour une nuit dans cet asile, avait, grâce à M. Lepage, trouvé du travail à Beaugency. Probe, intelligent, laborieux, il avait prospéré jusqu'à faire fortune, et c'était lui qui, devenu riche, venait fêter, avec ceux qui l'avaient aidé à sortir de la misère, le souvenir du temps où il avait reçu d'eux l'aumône avec les bons conseils. Je regrette, Messieurs, de ne savoir pas le nom de cet honnête homme, de cet homme de cœur ; j'aurais eu plaisir à le nommer dans ce récit; car la reconnaissance est aussi une vertu, et une vertu bien rare.

M. Lepage est maire de Tavers; dans le mémoire que nous ont adressé les notables de la commune, il n'a pas voulu qu'il fût fait aucune mention de lui-même. L'Académie comprend ce scrupule d'une conscience délicate, mais elle ne s'y arrête pas; elle ne veut pas dédoubler en quelque sorte une vertu qui est l'honneur commun d'un couple charitable. C'est aux époux Lepage qu'elle décerne une médaille de quinze cents francs.

Il y a eu, au mois de février 1868, dans le département du Var, à Pontevès, l'épouvantement de *la peste noire :* c'est le nom sinistre qu'on donne encore en ces contrées à la variole. Tout le monde fuyait; les morts, les malades, étaient abandonnés dans les maisons désertes. Une femme de soixante ans, Millon Merle, restait presque seule, avec son mari digne d'elle. Ils allaient de porte en porte consoler les moribonds, prodiguer leurs soins où il y avait encore quelque espoir, ensevelir ceux qui avaient cessé de vivre. Quelques jours se passèrent : ils n'avaient pas été atteints par le fléau. Leur exemple releva les courages; la population revint peu à peu, et, quoique l'épidémie ait encore duré trois longs mois, les victimes qu'elle a frappées n'ont plus été du moins délaissées sans secours.

La femme Merle a toujours été pauvre, parce qu'elle a toujours partagé son pain avec de plus pauvres qu'elle. Quand les indigents du pays la voient entrer dans leur masure : *Veïci veni la prouvidence*, disent-ils en leur langage. Je trouve, dans le mémoire qui nous a été adressé par les autorités de Pontevès, un détail que je ne veux pas négliger. « Cette femme, nous dit-on, est toujours propre sur sa personne. Sa mise simple a, dans sa rusticité, quelque

chose de distingué. L'intérieur de son échoppe, propre comme elle, est toujours reluisant. » Le détail, Messieurs, n'est pas si vulgaire qu'on peut croire; chez les pauvres gens, dans le midi surtout, la propreté est un mérite rare, presque une vertu : c'est au moins un bon accompagnement de la vertu. L'Académie décerne à la femme Millon Merle une médaille de mille francs.

La veuve Gacongne, à Fleury, près de Villers-Cotterets, a eu autrefois une petite aisance; depuis bien des années, elle est devenue pauvre, son mari, qui était meunier, ayant mal géré ses affaires. Dans le temps de sa prospérité relative, elle avait recueilli, en 1844, deux malheureuses femmes, la mère et la fille, presque également infirmes. Quand vint la ruine, la veuve Gacongne ne songea même point à se séparer d'elles, et cependant il lui restait à peine de quoi vivre seule; elle se mit résolûment au travail, et il fallut qu'elle travaillât beaucoup pour gagner la nourriture de trois personnes. En 1857, la mère mourut. Voilà une bouche de moins, direz-vous : oui, mais une difficulté de plus. L'infirmité de la malheureuse fille est telle que les articulations des bras et des mains sont détruites; il faut la soigner tout à fait comme on soigne les petits enfants; ces soins, souvent bien pénibles, c'était la mère qui les lui donnait : depuis seize ans c'est l'affaire de la veuve Gacongne. Elle est obligée de ne la perdre pas de vue, et si, à toute force, elle ne peut se dispenser de sortir pour quelques heures, il faut qu'elle laisse au bord de la table de petits morceaux de pain coupé que la misérable infirme prendra l'un après l'autre, comme les animaux, avec les lèvres. L'âge vient cependant pour la veuve Gacongne; elle

a moins de temps et de force à donner au travail ; mais son dévouement ni sa confiance en Dieu n'ont pas subi la moindre atteinte. L'Académie lui décerne une médaille de mille francs.

Mademoiselle Bricard est institutrice, depuis trente-cinq ans, au Ribay, dans le département de la Mayenne. C'est une bien petite et pauvre commune, et mademoiselle Bricard a tout le mérite qu'il faut pour diriger une école importante ; on lui a souvent offert une position meilleure : elle a toujours refusé. Née au Ribay, elle ne veut pas s'éloigner de son humble village ni de ses bien-aimées écolières. Elle a élevé les mères, elle élèvera les filles et les petites-filles, tant qu'il plaira à Dieu de lui en donner la force.

Mademoiselle Bricard n'a qu'un traitement modique, et, pendant les vingt premières années, elle n'en a pas eu du tout. De rétribution scolaire il ne faut guère parler. Non-seulement elle instruit gratuitement la plupart de ses élèves, mais encore elle nourrit les plus pauvres. « Arrivé un jour à midi, — c'est l'inspecteur primaire qui parle, — je trouve une douzaine d'enfants mangeant une soupe dont la bonne odeur se répandait dans toute la classe. Après bien des questions, j'apprends que la soupe, bouillon et pain blanc, est fournie par mademoiselle Bricard qui y ajoute souvent un fruit, quelquefois un peu de beurre ou de viande. A mes observations sur la dépense qui en résulte, mademoiselle Bricard me répond simplement : « Jamais je n'aurais « le courage de manger la soupe auprès de ces pauvres « enfants qui n'ont qu'un morceau de pain noir. » Les petites filles ne sont pas seules à connaître la charité de

leur généreuse institutrice ; il n'y a pas de famille pauvre qui n'en ait éprouvé les bienfaits, pas de malade qu'elle n'ait assisté de ses deniers, de ses provisions et de ses soins. L'Académie offre à mademoiselle Bricard une médaille de mille francs.

Une médaille de même valeur est donnée à Françoise Lécrivain. C'est une ouvrière de Lunéville dont l'existence, depuis près de cinquante ans, n'a été qu'un perpétuel sacrifice, un dévouement sans réserve à tout ce qu'une ville importante renferme de misères physiques et morales. Ramener au bien de malheureuses filles perdues ou en danger de se perdre, à la régularité légale et chrétienne des unions de hasard, à la vie de famille de pauvres enfants livrés aux périls du vagabondage, c'est sa grande préoccupation, et, quand elle réussit, sa joie suprême. Il n'y a point de trait éclatant à citer de Françoise Lécrivain ; mais telle est la teneur de sa conduite que ce qu'elle a d'ordinaire et de quotidien ferait époque et merveille dans la vie d'une autre. Je me trompe : il y a eu dans la sienne trois années plus douloureusement laborieuses, trois de ces longues années dont on dit qu'elles peuvent compter double. A dater du mois d'août 1870, la pauvre fille de Lunéville a rencontré sur son humble chemin des obstacles qu'elle ne connaissait pas et qui viennent seulement de disparaître enfin ; dans sa ville natale délivrée, rendue à elle-même, son activité bienfaisante n'aura plus à subir désormais l'inquisition d'une police étrangère.

J'arrive, Messieurs, à toute une série d'actes vertueux, à tout un genre de dévouements analogues, entre lesquels

il n'y a guère que des distinctions de noms propres et des différences de détail où il serait trop long de vous faire pénétrer. Chaque année amène devant vous un nombre toujours considérable de ces humbles et fidèles servantes dont l'attachement aux familles qu'elles ont adoptées, pour ainsi dire, a une force d'adhérence tellement puissante que rien ne saurait plus les en séparer; et cependant, pour la plupart, ni le présent n'a de bien-être, ni l'avenir de promesses flatteuses. Tout au contraire s'assombrit autour d'elles; les maîtres vieillissent, et, trop souvent, la mauvaise fortune s'ajoute au poids de l'âge; non-seulement elles ne touchent plus de gages, mais encore leurs épargnes s'en vont peu à peu, sacrifiées en silence; il faut réprimer en soi la faim et le sommeil, donner la nuit à des travaux sollicités au dehors et dont le maigre salaire pourra du moins empêcher de s'éteindre le pauvre foyer domestique; et les jours succèdent aux jours, apportant un surcroît de dévouement en même temps qu'un surcroît de misère. Il n'y a pas assurément de vertu plus touchante et qui puisse mieux recommander les neuf noms dont je vais donner lecture.

Jeanne Badoz et Marie Derne, que l'Académie a particulièrement distinguées, reçoivent une médaille de mille francs chacune. Sept médailles de cinq cents francs sont décernées à Julienne Piette, à Jeanne Lambert, à Catherine Cartier, à la veuve Vendevelde, à Pélagie Crépin, à Delphine Marrot, à Marie Rigal.

Parmi ces derniers noms, celui de la veuve Vendevelde nous a paru mériter une mention d'un ordre spécial. Son maître, qu'elle a servi pendant trente-six ans, avait été

frappé de paralysie, à Paris, en 1870, tout au commencement du mois de juillet, quelques jours avant l'explosion de la guerre. Cloué sur son lit, aux trois quarts sourd, mais encore en possession de son intelligence, le vieillard a traversé le premier et le second siége, la guerre étrangère et la guerre civile, et il est mort au mois de juillet 1872, sans avoir rien su ni appris de ces événements énormes. Par un prodige de discrétion et de vigilance, avec une délicatesse de sentiment infiniment supérieure à sa condition, la bonne servante s'est donné le contentement d'épargner à son cher infirme les longues angoisses et les plus poignantes des souffrances morales. Un tel fait serait incroyable si deux amis du malade, qui était un musicien bien connu, M. Carafa, de l'Académie des beaux-arts, tous deux de la même Académie et nos confrères, ne nous apportaient pas l'autorité de leur témoignage personnel.

La liste que vous avez sous les yeux comprend encore bien des noms auxquels je ne puis adresser ici qu'un hommage collectif; ils seront reproduits, avec les notices accoutumées, dans le livret de l'Académie. Nous y aurions volontiers ajouté, s'il eût été possible, tous ceux que nous ont révélés les quatre-vingt-quinze mémoires dont l'Académie a été saisie depuis l'année dernière. Si les limites dans lesquelles nous sommes obligé de nous tenir ne nous ont pas permis de vous en signaler un plus grand nombre, les désignations locales et les enquêtes qui les ont suivies ne sont-elles pas déjà d'un grand profit pour la moralité publique?

C'est le privilége et l'honneur de l'Académie française

de rassembler tous ces témoignages, d'en ressentir la première l'émotion généreuse, de s'en inspirer et de pouvoir déclarer hautement qu'en dépit de tous les mauvais exemples et de toutes les fausses doctrines, les vertus modestes et désintéressées, les vertus chrétiennes et sociales par excellence, le dévouement, le sacrifice, les forces morales enfin n'ont pas diminué chez nous et ne sont pas près de manquer à la France. Les forces intellectuelles ne lui manqueront pas davantage : j'en atteste le rapport éloquent que vous avez applaudi tout à l'heure.

Tel est, en effet, le caractère particulier de cette séance, que les lettres et la morale active y soient représentées tour à tour, de sorte que les belles œuvres reçoivent la louange d'abord et que le dernier mot appartienne aux bonnes œuvres.

DISCOURS

DE

M. CUVILLIER-FLEURY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

13 août 1874.

Messieurs,

Il n'est pas toujours facile de louer, dans les favoris de la naissance et de la richesse, les bonnes actions qui les recommandent à l'estime des honnêtes gens. La fortune y a tant mis du sien! L'éducation dont ils ont eu le privilége, encore si rare, les exemples de la famille, l'atmosphère où ils ont respiré l'honneur, la générosité, la vertu, toutes ces causes sont comme autant de circonstances atténuantes de leur mérite, devant les hommes et devant Dieu. Les causes contraires sont en grande partie le mérite des pauvres et des inférieurs, quand ils font le bien. Pour faire le bien,

ils ont eu à lutter trop souvent contre l'absence même de ces facilités qui rendent si agréable, si unie et si engageante, pour les heureux du monde, la route où chemine doucement la vertu.

Il est pourtant plus d'un riche sur lesquels l'Académie française aimerait à étendre ces couronnes d'honneur qu'elle me charge de proclamer en son nom aujourd'hui. Elle n'en a pas le droit. Elle ne les doit qu'aux pauvres, et non pas aux honnêtes gens seulement parmi les pauvres, mais à ceux qui font preuve, disons mieux, qui font profession de vertu; vous verrez tout à l'heure si le mot est juste. Ainsi l'a voulu M. de Montyon, il y a près d'un siècle. C'est aux héros de l'indigence, s'il m'est permis de parler ainsi, que M. de Montyon destine ses récompenses, non pour le courage avec lequel ils supportent la pauvreté, mais pour le dévouement dont ils y trouvent la source précieuse; — consolateurs parce qu'ils ont pleuré, secourables parce qu'ils ont souffert, économes des minces profits et des ressources précaires, parce que c'est leur richesse et qu'ils l'épargnent pour de plus malheureux.

Tel est le sens des belles fondations dont nous sommes les dispensateurs attentifs. L'honnêteté indigente, passive et résignée, elle est partout. Si elle n'existait pas, le monde finirait. Il faut l'aimer et la secourir. Mais lui demander de sortir d'elle-même et de sa propre détresse, pour aller d'instinct jusqu'à celle du prochain; substituer le dévouement à la résignation, l'action à l'inertie, le désintéressement inspirateur à l'égoïsme endormi dans la souffrance personnelle, c'est à cette conception à la fois hardie et touchante que s'est élevé le fondateur de nos prix de vertu.

C'est le mérite singulier, j'allais dire c'est l'originalité de sa fondation.

C'est bien pour cela que M. de Montyon a voulu que nous fussions les juges de ses concours de bienfaisance. Tout homme peut être juge d'une bonne action, pour peu qu'il ait le sentiment du bien. Mais la bienfaisance des pauvres, soit envers les riches qui ne le sont plus, soit envers d'autres pauvres supérieurs par leur misère, — ces actes de si rare vertu, M. de Montyon pouvait les faire juger par des magistrats, par des femmes, par des prêtres. Il n'aurait eu que l'embarras du choix. Il a préféré des académiciens. Il a voulu que l'esprit, autant qu'il nous est donné de le représenter, fût le seul juge de la vertu. La prétention serait étrange, si elle venait de nous. Elle est venue de lui. Née de l'estime, elle a été justifiée par un usage presque séculaire du privilége qui nous avait été conféré. Au fait, la tâche n'était ni simple ni facile. La vertu, telle que M. de Montyon l'avait comprise, dans ces conditions d'obscurité souvent impénétrable et dans cette infériorité sociale où elle se cache ; la vertu des pauvres avec ses ombrages, ses pudeurs stoïques, son fier courage dans les plus rebutantes épreuves et dans les plus viles fonctions, il fallait la chercher, la découvrir, la discerner, la dénoncer ; ce dernier mot a été souvent répété à cette place où je le prononce ; il n'est que juste. Dénoncer la bienfaisance qui se dérobe aux yeux du monde, la révéler même au bienfaiteur, montrer à ses regards surpris l'estime qu'il s'est acquise et la couronne qu'il a méritée, faire luire un instant sur un nom ignoré et au fond d'un obscur logis un rayon de gloire, tel est le rôle que nous a confié M. de Montyon.

« L'amour de la gloire, dit Tacite, est de toutes nos passions celle qui survit le plus longtemps, même parmi les sages, à toutes les autres. » Mais eux, les pauvres, ont-ils jamais songé à la gloire? Tout au plus le soldat, quittant pour un temps son village, songe-t-il à la bonne chance qui peut le mettre, un matin, pour quelque fait de guerre, à l'ordre du jour de l'armée; et à coup sûr, si le drapeau est vainqueur, sentira-t-il au fond de son âme

« . . . . . le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire! »

Mais l'éclat du nom, le retentissement des grandes actions ou des grandes œuvres, — ouvrier, soldat, salarié nécessiteux ou pauvre résigné, — il n'en a que le spectacle, l'éblouissement et l'écho. L'aiguillon qui nous excite dans les rangs intermédiaires ou dans les régions supérieures de la société, l'émulation des talents, des services publics, des hautes aptitudes, tout cela est pour lui lettre morte. M. de Montyon a eu l'idée d'en faire un jour, pour ces disgraciés du sort, le relief inespéré de la vertu. Il a dit : La pauvreté aura sa lumière qui, devant les hommes, la montrera, avec tous ses mérites, aux plus indifférents et aux plus sceptiques.

Tout le monde sait, d'après l'Évangile, ce que sont les pauvres devant Dieu. Ils sont tout. Un des plus beaux sermons du grand siècle a pour titre : *De l'éminente dignité des pauvres dans l'Église.* Vous entendez? Dans l'Église les pauvres sont au premier rang. Les riches n'y pénètrent qu'à leur suite, pour leur rendre hommage. « Venez donc, s'écrie l'orateur, venez, ô riches, dans l'Église de Jésus-

Christ. La porte enfin vous en est ouverte; mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes. Vous les pourrez porter dans le monde. Dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres (1)..... »

Ainsi parle Bossuet. M. de Montyon savait autant que personne ce dessein de Dieu sur les pauvres. Tranquille sur leur destinée dans l'autre monde, il a voulu les honorer dans celui-ci. Ne soyons pas plus modestes que lui, quand il s'agit d'eux. Disons-nous qu'en regard des perspectives célestes où aucune concurrence humaine n'est permise ni possible, la vie terrestre ménage aux âmes généreuses de douces joies, au désintéressement obscur de nobles récompenses, et qu'un jour vient où la renommée, trop facilement complaisante aux vertus fastueuses, se laisse attirer et séduire pour un instant par l'honnête humilité de quelques vertueux inconnus.

Qui était moins connu et qui désirait moins l'être que ces époux Besnard sur lesquels la ville de Rennes tout entière, ses autorités en tête, semble appeler l'attention de

---

(1) Sermon sur l'*Éminente dignité des pauvres dans l'Église,* p. 393 du t. II des chefs-d'œuvre (Lefèvre, 1844).

l'Académie française? Marie-Joseph Besnard est le chef d'un modeste atelier de serrurerie, dont le produit suffisait à peine aux besoins de son ménage. Ces humbles ressources, il a voulu les partager avec de plus pauvres que lui. « Trésor de charité, disait le roi Stanislas, seul trésor qui s'augmente par le partage. » Le gain de la semaine, Besnard le distribue tous les dimanches aux malades, aux orphelins, aux infirmes, aux prisonniers, à tous ceux qui souffrent, tantôt les uns, tantôt les autres. Sa femme est associée depuis trente ans à cette œuvre de bienfaisance, patiente, assidue, vigilante, sans trace d'étalage, sans recherche d'émotion, toujours prête pour le bien avec le calme des bonnes consciences et le sourire du sacrifice. Un jour, Mme Besnard sortait pour la première fois de chez elle après une longue maladie. Elle rencontre, à quelques pas de sa demeure, quatre enfants, à peu près abandonnés par leurs parents, le corps couvert d'une lèpre hideuse, et dans un état de saleté accumulée tellement dégoûtant que l'aumône elle-même s'éloignait d'eux avec une sorte d'horreur. Mme Besnard les attire chez elle, les adopte, se livre à une série de soins aussi rebutants que nécessaires, bravant la contagion qu'elle avait ainsi logée sous son toit. L'œuvre de salut dura plusieurs semaines. Pendant ce temps-là, et pour suffire à l'établissement de sa famille agrandie, Besnard élargissait sa maison. Où trouvait-il de l'argent pour une telle œuvre? Demandez à Dieu. Il se faisait pauvre, se privait de tout. « Que je suis heureuse, écrit une femme du pays, sauvée elle-même et par les mêmes mains d'une situation désastreuse, que je suis heureuse que ma misère ait pu servir de témoignage, devant les autorités de

notre ville, aux bienfaits cachés de Mme Besnard! quelle douceur dans son accueil! quelle délicatesse dans sa prévoyance! Combien de fois ne m'a-t-elle pas donné le premier morceau de sa table!... » Un autre jour, Mme Besnard s'arrête dans la rue. Elle avait vu passer une pauvre fille, errante, à peine vêtue. Elle lui couvre les épaules avec son camail et prend soin de la faire conduire au Refuge de Saint-Cyr, où sa jeunesse et son honneur seront en sûreté. Combien de jeunes indigentes n'a-t-elle pas ainsi sauvées du dernier malheur! Dans cette sainte tâche du rachat des âmes, menacées ou possédées par une corruption précoce, son zèle ne s'arrêtait devant aucun dégoût, aucun opprobre. Bossuet nous parle quelque part de la passion du grand apôtre saint Paul pour ce qu'il appelle « les glo- « rieuses bassesses du christianisme ». La charité chrétienne a aussi les siennes. Elle arrive, sous les traits de Mme Besnard, jusqu'au seuil de ces infimes repaires que le plus grossier libertinage a seul l'audace de franchir. Elle passe outre. Elle monte les degrés sordides. Elle entre dans ces réduits où les débitantes d'amour vénal attirent ou attendent leurs victimes... Elle les aborde, elle les interroge, elle les rend attentives à ses paroles; parfois elle les attendrit. Il résulte des rapports qui ont été faits par les autorités de la ville de Rennes que Mme Besnard a sauvé ainsi plus de cent de ces malheureuses, parmi les plus jeunes. « Qu'on me procure, nous écrit l'abbé Verdy, aumônier du couvent de la Visitation, vingt femmes comme Mme Besnard, et je me charge de transformer la classe ouvrière de Rennes!... »

Mais voici que la guerre éclate. La vaillante femme ap-

prend que le camp de Conlie regorge de malades et de mourants. Elle y court. Elle se voue au service des ambulances. Son âge semblait lui interdire une telle épreuve, et ses forces en apparence n'y pouvaient suffire.

Mais dans un faible corps s'allume un grand courage,

a dit le poëte; et le courage l'a soutenue jusqu'au bout. Son mari, resté à Rennes, soignait les soldats atteints de la petite vérole noire, ensevelissant les cadavres, toujours debout, comme en faction, à toute heure de la nuit, au premier cri d'un agonisant, au premier appel de la mort.

Je suis bien forcé d'abréger tous ces témoignages qui ont si grandement édifié l'Académie française sur les mérites des époux Besnard. Il est un mot qui se reproduit sans cesse dans les pièces que j'avais sous les yeux : « Ils s'oublient eux-mêmes! » C'est le secret de cette pauvreté, tournée en richesse. Oui, Messieurs, l'oubli de soi-même, la calme insouciance du lendemain, la foi dans la Providence *que cela regarde* (c'est le mot sublime de ces insouciants de la charité); accepter de Dieu toute œuvre de périlleuse assistance comme une bonne aubaine qu'il nous envoie, sans songer aux risques, sans faire le compte de ses ressources; aller de l'avant dans le bien, le cœur haut, *sursum corda,* l'allure modeste; — il y a là, non pas seulement un exemple édifiant, mais un beau spectacle, et je ne sais quel attrait esthétique où se complaisait, sans doute, quand il nous faisait les légataires de sa charité, l'heureuse prévoyance de M. de Montyon.

L'Académie accorde aux époux Besnard le premier prix Montyon, qui est de *deux mille francs*.

Un prix de pareille somme est accordé à Mlle Émilie Prudhomme, sur la foi d'une lettre touchante, couverte des signatures les plus honorables : députés, conseillers, magistrats, membres du clergé de la ville de Nantes. Émilie Prudhomme a cinquante-huit ans. Sa vie se résume dans une œuvre unique ; mais cette œuvre dure depuis près d'un demi-siècle. Toute jeune encore et orpheline, Mlle Prudhomme est adoptée par un honnête ouvrier, sans fortune comme elle, et qui bientôt après se trouve frappé par un affreux malheur. Un cancer avait atteint son visage et le dévorait. Pour arrêter le progrès du mal, pour soutenir non-seulement le courage du patient, mais celui de sa femme, Émilie était seule. Elle n'a jamais reculé d'un pas, d'une heure, soit devant l'horrible dégoût du traitement qu'il fallait appliquer au malade, soit devant le péril de la contagion. Un jour elle est atteinte à son tour. Après quelques semaines d'une cure énergique et hâtive, elle revient à son poste où elle est encore, « portant sur son visage, dit l'auteur de la lettre que nous avons citée, une cicatrice aussi glorieuse que celle du champ de bataille. » N'ajoutons rien. Demandons-nous seulement comment Émilie Prudhomme suffisait aux charges de son obscure et inépuisable bienfaisance. Elle gagnait, comme dévideuse dans une filature de coton, savez-vous combien, Messieurs? un franc vingt centimes par jour. Un de ses parents, voulant l'arracher plus tard aux angoisses d'une pareille épreuve, lui offre chez lui un asile contre la misère. Elle refuse. Le vieil ouvrier qui l'a autrefois recueillie a plus que jamais

besoin d'elle. Elle lui restera. La mort seule aura raison de sa reconnaissance obstinée.

Le troisième de nos principaux lauréats, M. le curé Massonneau, est un riche, celui-là; un de ces riches qui n'ont rien que leur dévouement au service de Dieu, des infirmes et des pauvres, — mais qui prennent de toutes mains; — mendiants sublimes et infatigables. Établi depuis 1851 dans la cure de Longué, un des chefs-lieux de canton du département de Maine-et-Loire, l'abbé Massonneau a fait de l'aumône, noblement attirée entre ses mains et habilement dispensée, une puissance créatrice de premier ordre. Avec elle, il a bâti une église, un presbytère, une école pour deux cents enfants, un cercle catholique pour les nombreux jeunes gens qui ne lui préfèrent pas le cabaret; puis un hôpital pour les malades et une maison de refuge pour les vieillards infirmes; — le tout en moins de vingt ans; — avec une suite dans l'effort, une constance dans le désintéressement personnel, un entrain dans la direction des grands travaux et un bonheur dans l'exécution qui le désignaient visiblement aux suffrages de l'Académie française.

Et, en effet, l'abbé Massonneau n'est-il pas un pauvre à sa manière? a-t-il quelque chose à lui? ne s'est-il pas imposé, durant toute sa vie, pour payer le luxe de sa prodigue bienfaisance, des sacrifices qui ont mis à sec l'épargne destinée à l'entretien de sa modeste existence? Un jour, l'idée lui vient de mettre des vitraux de prix à l'église qu'il avait dispendieusement construite. A ce moment il n'avait rien. Je me trompe; il avait, quelques mois auparavant, reçu la croix d'honneur pour s'être mis en

grand péril, pendant une terrible inondation de la Loire, en sauvant quelques-uns de ses paroissiens. Nommé chevalier, il fit un chaleureux appel à ses frères de la Légion. Les vitraux arrivèrent. Ils sont magnifiques. L'église de Longué a été consacrée sous le vocable de Notre-Dame de la Légion d'honneur.

Tout cela nous éloigne-t-il beaucoup des intentions exprimées par M. de Montyon, qui n'a voulu récompenser que des pauvres? Ce qui nous en rapproche, je l'ai dit, c'est la pauvreté du prêtre, volontaire ou non. Ce n'est pas d'ailleurs le premier emploi de ce genre que l'Académie ait fait des générosités du bienfaiteur. Les rapports sur nos prix de vertu sont remplis de ces attributions intelligentes. Presque chaque année a la sienne (1). Et puis, savez-vous la conclusion? Ces prêtres généreux ne soulagent pas seulement les infirmes; ils fondent des villes. Voici ce que nous écrivaient les autorités de Longué et plus de deux cents notables du pays : « Avant l'arrivée de M. Massonneau, Longué n'était qu'un amas de vieilles maisons qui présentaient l'aspect le plus triste. Aujourd'hui, tout est changé... Sa charité a fait des merveilles!... » On cite des dieux et des héros de l'antique mythologie qui bâtissaient

(1) Voir notamment les *Discours* de MM. le duc de Noailles (1851), Guizot (1859), Charles de Rémusat (1860), Victor de Laprade (1861), le comte de Montalembert (1862), Saint-Marc Girardin (1863). L'abbé Brandelet, recommandé à l'Académie, en 1865, dans un édifiant rapport de M. Sainte-Beuve, a peut-être servi de modèle au pieux héros des *Courbezon*. On sait que cet excellent livre de M. Ferdinand Fabre, roman, si l'on veut, mais vrai sans réalisme et touchant par sa simplicité même, a été couronné en 1862 par l'Académie française.

des villes en quelques heures, au son de la lyre. A la charité chrétienne il faut plus de temps. Elle met l'histoire où le paganisme n'avait pu mettre que le roman.

Le compte de M. de Montyon est de 18,500 francs dans nos distributions d'aujourd'hui. Nous sommes loin de l'avoir épuisé. Après nos trois grands prix, l'Académie accorde quatre médailles de première classe, de mille francs chacune, dont je pourrais confondre les titres et résumer l'histoire en un mot : la passion persévérante et industrieuse au service de la charité. Martin (Jean-Baptiste) nous est présenté par l'évêque de Fréjus et tous les notables de cette ville, comme un de ces serviteurs assidus de la pauvreté. C'est un prédestiné dans l'œuvre qu'il a entreprise. Il s'y livre d'instinct, et comme incapable de faire autre chose. Il a servi, pourtant, et avec honneur, dans la marine. Embarqué à bord de *la Didon* pendant la campagne de Portugal, en 1831, et chargé durant le combat du Tage de relever les morts et les blessés, il revint au pays quelques jours plus tard portant lui-même la cicatrice honorable d'une grave blessure qu'il avait reçue. Sa vie était finie, ou plutôt elle commençait. Il se voua, ayant tant souffert, au soulagement de l'humanité souffrante, faisant profession d'infirmier volontaire et toujours prêt, employant à cette œuvre, sans en rien garder pour lui, le mince pécule qu'il avait laborieusement amassé. Martin est un caractère. Comment suffit-il à tout le bien qu'il fait chaque jour? Il prend sur sa pauvreté pour ainsi dire. Lui demandez-vous quelques détails de sa biographie particulière pour les joindre aux pièces destinées à l'Académie, il y résiste, et c'est en faisant violence à sa modestie qu'on a pu surpren-

dre quelques dates qui ont permis, nous disent les autorités de Fréjus, de rédiger un mémoire en sa faveur.

Albertini (Étienne), natif du canton de Calacuccia (Corse), maréchal des logis dans l'ancienne garde de Paris, a concentré dans une seule action, mais cette action est hors ligne, toutes les facultés d'énergique bienfaisance dont il est si richement doué. Depuis 1863, sa vie est un sacrifice continu. Un de ses anciens camarades, M. Cremona, officier de gendarmerie, se mourait à Ségré. Albertini, alors au service, obtient une permission de huit jours, va fermer les yeux à son ami, veille à ses funérailles dont il fait les frais; puis il entreprend d'arracher à la misère la famille de cet infortuné, une femme et quatre enfants. La tâche était rude. Il les ramène tous à Paris et prend tout aussitôt à sa charge le plus jeune de ces enfants dont il surveille l'éducation, de concert avec sa propre femme que nous mettrons de moitié dans la récompense. Le garçon grandit; il entre comme enfant de troupe au 26e bataillon de chasseurs à pied. Un autre fils de Mme Cremona doit également à Albertini son entrée dans l'armée active. La veuve obtient une pension, non sans peine. C'est ainsi que grâce à l'intervention d'un brave soldat, et avec ses modiques ressources, toute une famille se trouve aujourd'hui relevée d'un malheur qui semblait sans remède. Vrai triomphe de la confraternité militaire, qui saute un degré pour ainsi dire, et du subalterne arrive au supérieur en comblant la distance par le dévouement.

La veuve Maréchal, mère de deux enfants, domestique au service des époux Chéron, à Viroflay, accomplit auprès de ses maîtres, atteints par l'indigence, un de ces miracles

de la multiplication des épargnes du pauvre qui se reproduisent si souvent sous nos yeux, sur ce livre d'or de la charité privée. La marquise de Lambert disait, il y a un siècle : « Il faut traiter nos domestiques comme des amis tombés dans le malheur. » C'est quelquefois le tour des maîtres d'être ainsi traités, heureux quand ils ont été justes et bienveillants envers leurs serviteurs, sur lesquels ils s'assurent ainsi comme une douce créance, payable à l'échéance de l'adversité. M. Chéron était banquier à Mortagne, puis à Paris. La veuve Maréchal, sa servante, avait placé sur lui toutes ses épargnes. C'est dire qu'elle perdit tout quand vint la liquidation. Elle devint pauvre et resta fidèle, travaillant pour le compte de ses maîtres, après avoir été ruinée par eux. L'épreuve a duré vingt ans.

Le tisserand Adolphe Liesse, de Saméon (Nord), qui obtient la quatrième de nos grandes médailles, achète un jour aux époux Godomé, tombés tous deux en paralysie, une pauvre masure qui était leur unique ressource. Il s'y installe. Les vendeurs s'étaient réservé une chambre; mais ils ne pouvaient ni travailler, ni cultiver leur jardin, ni suffire aux besoins de leur ménage. Adolphe Liesse et sa femme se chargent de tout. Mais la femme meurt. Liesse est tout seul; et il lui faut pourvoir aux soins de cette maladie implacable qui retient au lit, impuissants et immobiles, les deux infortunés. Liesse continue la tâche commencée, au prix de quelles épreuves, de quelles fatigues, de quels dégoûts, il est impossible à la parole de l'exprimer en public. Mais les dégoûts, le pauvre artisan ne les ressent pas; les fatigues, il est toujours prêt; les épreuves, c'est Dieu qui les envoie. Les deux paralytiques perdent l'usage de la

parole. Quand ils ont besoin d'assistance, ils frappent sur la muraille, avec un bâton, du seul de leurs quatre bras qui leur est resté... Des années se passent; puis la mort termine cette longue agonie. Liesse avait conservé jusqu'au bout sa bonne humeur. Pourtant, une fois délivré : « Il me semble, dit-il, que je suis maintenant en Paradis... » Et au fait, il l'avait bien mérité.

Après les premiers prix et les grandes médailles, nous arrivons, Messieurs, aux médailles de seconde classe de la même fondation. Ici, un scrupule nous saisit. Pourquoi ces différences entre des vertus qui ont partout la même inspiration? Les circonstances seules sont différentes, et elles sont le fait du hasard. Le plus grand de nos poëtes a dit :

« Ainsi que la vertu le crime a ses degrés. . . . . »

Qui osera marquer ces degrés de la vertu, depuis le jour où ce titre lui est justement acquis, jusqu'à l'heure où elle atteindrait, par la grâce de Dieu, l'idéale perfection qui est la sainteté? Je ne fais qu'indiquer cette difficulté qui souvent nous arrête dans le classement des actes vertueux. Je n'y insiste pas. Nous nous décidons par les circonstances accessoires, les difficultés vaincues, le nombre et la durée des bonnes actions; mais, tout compte fait, nous aimons à confondre dans une estime commune l'inégalité forcée de nos récompenses.

La distribution des largesses de M. de Montyon se complète aujourd'hui par le don de dix-sept médailles de 500 francs, dont huit sont accordées à ce que j'appellerai des bienfaits domestiques, les serviteurs succédant aux

maîtres dans l'entretien de la maison, soutenant le ménage avec leurs épargnes ou leur travail, les assistant ruinés, les relevant abattus, les soignant malades, les consolant dans ces afflictions, les plus cruelles de toutes, qui mêlent le souvenir de la prospérité aux souffrances de la misère.

. . . . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. . . . . (1)

Ces pauvres servantes qui soulagent la détresse de leurs maîtres font quelquefois mentir les vers du Dante, et grâce à elles un rayon de bonheur vient luire encore, par instants, dans la solitude de ces existences dévastées.

Laissez-nous donc vous nommer ici, en dépit de votre modeste obscurité, car nous ne voulons oublier personne; laissez-nous vous nommer, Marie Puissant, de Corenc (Isère); Eugénie Varandal, de Martigny (Vosges); Angélique Papuchon, de Poitiers; Marie Maltaise, de Chemillé (Maine-et-Loire); Marie Grosbois, de Paimbeuf; Marie Durand, de Paris; et vous aussi, Joséphine Garnier, de Forcalquier (Hautes-Alpes) qui deux fois, quoique jeune encore, refusez un mariage avantageux, pour rester fidèle à vos maîtres malheureux; et vous enfin, Charlotte Demange, de Nancy, qui aviez persuadé à votre vieille maîtresse, absolument ruinée, qu'elle était toujours riche, et qui l'entreteniez à vos frais dans l'aisance des anciens jours, renonçant ainsi au légitime retour d'une gratitude qui devait être votre seule récompense.

---

(1) L'*Inferno,* canto V.

Après ces bienfaitrices désintéressées du foyer domestique, nous récompensons par cinq médailles de la même classe cinq institutrices de village dont le métier est d'enseigner, ce qu'elles font avec zèle, mais dont la vraie vocation est de faire le bien tout autour d'elles, à leurs moments perdus : Jeanne Letellier, de Saint-Gilles (Manche); Laure Calvat, nommée la Providence d'Échirolles (Isère); Thaïs Poitou, de Montlivault (Loir-et-Cher), qui, vouée à la charité la plus active aux dépens de sa santé, de son sommeil et de son pain quotidien, « ne s'en est jamais, nous écrit M. Paul Andral, ni vantée ni plainte »; Anne Serres, de Saint-Rome (Aveyron); Antoinette Jalicon, de Chamalières (Puy-de-Dôme), aveugle de naissance, bienfaitrice assidue des malheureux depuis sa première jeunesse, et dont un de nos correspondants a pu dire, en résumant toute une existence consacrée au bien : « Elle se fait des yeux, celle-là, avec son cœur! »

Complétons cette liste en y ajoutant le nom de celles qui ne rentrent dans aucune des catégories précédentes, des sœurs de charité libres, pour ainsi dire, la veuve Héquet, de Nancy, vouée au soutien des enfants abandonnés; Jean-Marie Toinon, de la commune du François (Martinique), « une saint Vincent de Paul sous les traits d'une femme », nous écrit un conseiller à la cour d'appel de Fort-de-France; puis, Marie Bourassin, de Changy-les-Bois (Loiret) sur le compte de laquelle la duchesse de Dalmatie écrit ces lignes, que n'eût pas désavouées M. de Montyon lui-même : « Je vous félicite d'avoir à mettre en lumière tant de mérite et une si grande modestie..... » Et enfin, pour terminer cette revue des médaillés de seconde classe,

nommons le seul homme qui, pour l'honneur de notre sexe, y figure, Ambroise Blanc, garde forestier à Aillon-le-Vieux (Savoie), un sauveteur par vocation, qui fait généreusement métier d'éteindre les incendies partout où ils éclatent; — deux fois entre autres avec une sorte d'héroïsme qui a appelé sur lui l'admiration de tout le pays. La maison d'un de ses ennemis brûlait; il y court et parvient à la sauver d'une ruine imminente. Une autre fois, son jeune fils venait de mourir. Le père était absorbé et comme enseveli dans une profonde douleur... Un bruit le réveille. Au feu! criait-on. Le village de Chatelard était en proie aux flammes. Grâce au courage de l'intrépide forestier, à l'intelligence de ses dispositions et des secours qu'il appelle et dirige de tous côtés, le village est sauvé.

Arrêtons-nous là, Messieurs; nous en avons fini, non sans peine, avec la prodigue générosité de M. de Montyon. Les dix médailles que nous donnons ensuite, de la valeur de 300 francs, sont le produit d'une fondation récente faite par Mme Marie-Palmyre Lasne, à cette condition qui semble imitée des intentions de M. de Montyon lui-même, que les récompenses seraient accordées aux plus pauvres, et autant que possible, ajoutait la testatrice, « à ceux qui auraient donné de bons exemples de vertu filiale. » Nous avons étendu le sens de cette disposition, non sans le restreindre pourtant à la série exclusive des vertus privées, exercées au sein de la famille et à son profit. C'est pour des mérites bien constatés de ce genre que nous nommons ici Élisa Clichy, de Janville (Eure-et-Loir); Émilie Hébert, de Saint-Cloud; les époux Marcel, de Villegusien (Haute-

Marne); Florence Rauzier, de Florac (Lozère); Catherine Lescarboura, de Labastide (Basses-Pyrénées); Ferdinand Jacquin, de Paris; Henri-Charles Bisilliat-Maret, de Paris; Jean-Pierre Pépin, d'Estables (Lozère); Rose Chérin, de Briollay (Maine-et-Loire); Joséphine Cicéron, de Toulon (Var), fille d'un adjudant-major de l'ancien et glorieux 17e léger, tué à l'ennemi pendant l'expédition des Portes-de-Fer que commandait le duc d'Orléans. Joséphine Cicéron n'avait que douze ans quand sa mère, devenue infirme, est obligée de renoncer à la direction d'un bureau de poste qui la faisait vivre. L'enfant s'en empare; avec l'aide de quelques amis, elle suffit à tout. Condamnée à un rude travail de nuit pour l'expédition des courriers, une infirmité cruelle l'atteint à son tour à moins de vingt ans. Le courage lui reste : son œuvre s'accomplit. Aujourd'hui, au moment où nous lui offrons non pas un secours (qu'il soit bien entendu que l'Académie n'en donne pas à ses lauréats), mais une récompense pour sa noble conduite, Mlle Joséphine Cicéron a plus de quarante ans. Elle a perdu sa mère. Le bureau, son unique ressource, a passé en d'autres mains. Elle soutient malgré tout plusieurs de ses neveux orphelins. Elle est digne de l'honorable distinction qu'elle reçoit. Si nous l'avons particulièrement louée, c'est pour que l'éloge rejaillisse sur tous ceux que nous avons condamnés, bien malgré nous, à une simple nomenclature. Tous se ressemblent, comme ces sœurs dont parle le poëte Ovide. Différentes par les traits du visage, elles avaient toutes un air de famille. Nos lauréats se ressemblent par la vertu.

Les récompenses distribuées par l'Académie française

ne vont pas chercher la vertu hors de nos frontières. Le nombre considérable de dossiers qui nous ont été adressés de toutes les parties de la France a plus que prouvé combien, depuis un an, notre réserve sur ce point était sage. Ce sont des vertus françaises que nous récompensons, et non pas toutes, mais celles-là seulement, quoique nos frontières, nullement fermées aux bonnes œuvres du dehors, soient partout largement ouvertes à ce genre d'importation. Étaient-ce des étrangères, ces deux demoiselles Bournac (Julie et Henriette) nées à Metz, y résidant encore, après y avoir pratiqué pendant plus de trente ans, et aux yeux de tous, car elles appartenaient à une famille distinguée, les plus nobles et les plus laborieuses vertus? Leur pauvreté les a condamnées, en 1871, à une nationalité fatale qu'elles ont subie comme le comble de leur infortune. « Est-ce une raison, nous écrit un magistrat, émigré de la ville conquise, pour oublier, dans la distribution de ces prix destinés à toute la France, ceux de ses enfants qui, après avoir prodigué leurs soins à ses défenseurs pendant les désastres de la guerre, ont le malheur de ne plus appartenir à la mère patrie (1)? » L'Académie n'aurait pas commis un tel déni de justice. Mlles Bournac auraient eu droit à une des médailles de la fondation Marie Lasne au titre des vertus privées qu'elles avaient cachées dans l'ombre du foyer domestique. Le courage qu'elles ont déployé pendant toute la durée du siége de Metz, dans un service public, en soignant aux ambulances les malades et les bles-

(1) Lettre d'un ancien président de chambre à la cour impériale de Metz, aujourd'hui conseiller à la cour d'appel de Paris.

sés de notre patriotique armée, les désignait à une récompense plus éclatante. L'Académie a disposé en leur faveur du prix unique de la fondation Souriau, dont le but n'est pas seulement d'honorer la vertu dans l'accomplissement, même pénible, des devoirs de famille, mais le dévouement au prochain sans distinction et à tout risque.

C'est là, Messieurs, le vrai caractère de la charité chrétienne. Faire la charité, c'est aimer, au sens le plus rigoureux du mot. Il faut aimer qui ne vous est rien, aimer jusqu'à la passion, jusqu'au sacrifice. Aimer ses parents, ses fils, ses frères, ses sœurs, pour notre propre bonheur, cela est trop facile. Non, le mérite n'est pas grand d'aimer qui nous aime, de secourir qui nous assiste, de subir avec toutes ses chances cette solidarité de la famille, qui est pour nous la force quand elle nous soutient, l'honneur quand elle nous invoque, qui a ses bons et ses mauvais jours, étant instituée de par Dieu comme le fondement, parfois menacé, toujours durable, de la société générale.

Mais le prochain, les indifférents, les pauvres, ceux qui disaient tristement sous Auguste : *Nos numerus sumus,* et qui le disent aujourd'hui, en France, avec moins d'humilité peut-être ; le peuple en un mot, ces masses confuses, ardentes et souffrantes, c'est là qu'il nous faut pénétrer hardiment et doucement au nom de l'humanité. « Qui dit peuple, écrivait la Bruyère, dit plus d'une chose. C'est une vaste expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse, et jusqu'où elle s'étend... » Le mot, pris dans son ancienne acception, embrasse encore aujourd'hui tous ceux qu'on appelait alors les inférieurs, de toute condition pré-

caire et nécessiteuse, ceux qui souffrent à un degré quelconque de l'insuffisance de leurs ressources, les existences sans lendemain, les salaires sans épargnes, les chômages forcés, les mères indigentes et fécondes, les filles sans maris et sans ouvrage, les invalides de l'atelier, les victimes du travail sous toutes ses formes, toute cette immense multitude d'êtres humains, doués des mêmes facultés que les heureux du monde, leurs frères dans l'Église, leurs égaux devant la loi, et que tant de causes indépendantes de toute politique humaine condamnent pourtant à une infériorité irréparable. J'appelle cela les pauvres, ceux parmi lesquels M. de Montyon nous a excités à chercher la vertu.

Eh bien! Messieurs, direz-vous que nous ne l'avons pas trouvée? Nous n'avons eu que la difficulté du choix dans un si grand nombre. N'est-ce pas dire que la pauvreté s'est à la fin fait sa place, non plus devant Dieu seulement, mais devant les hommes, d'autant plus digne de nos éloges et de nos respects que nous avons eu à forcer partout le secret dont elle s'enveloppe pour faire le bien, et « que nos prix », comme l'a dit un de mes plus illustres et de mes plus chers prédécesseurs à cette place, « nos prix n'étonnent que ceux qui les reçoivent (1)? »

Par quelles transformations l'idée de pauvreté, si longtemps associée à un sentiment de mépris et de dégoût, est-elle arrivée, en France surtout, à ce degré d'honneur où nos proclamations publiques l'ont portée? Le temps me manque pour suivre ces métamorphoses dans l'histoire des mœurs et des sentiments de l'humanité. Le premier des

(1) M. Saint-Marc Girardin (1863).

pauvres est Thersite. Le plus célèbre des cyniques n'est qu'un pauvre qui répond au mépris par l'insolence. « Le malheur de la pauvreté, disait Juvénal, c'est qu'elle expose les hommes à la raillerie. » — « Pauvreté, mère des crimes, » disait-on sous Louis XIV. « La pauvreté, disait Champfort, met le vice au rabais... » De plus indulgents ajoutaient : « Pauvreté n'est pas vice, » et ils se croyaient quittes envers elle. Un jour Molière, rencontrant un pauvre, lui donne par mégarde une pièce d'or. Le mendiant court après le poëte et l'avertit de son erreur... « Où la vertu va-t-elle se nicher, » s'écrie Molière, et il ajoute un louis à son offrande ; véritable prix de vertu qui a précédé, peut-être inspiré les nôtres (1). On sait le rôle du pauvre honteux dans le *Festin de pierre*. Personne aujourd'hui n'oserait placer le dernier des mendiants entre une aumône et un blasphème. Don Juan n'est pas mort. La poursuite des folles amours et des aventures équivoques est un mal que la richesse entretient dans les sociétés les plus policées. L'impertinent mépris de l'inférieur n'est plus que le vice ou la sottise de quelques âmes dégradées par les injustes faveurs de la fortune. Pour ceux qui s'appliquent au contraire à les justifier, le pauvre est sacré, s'il est honnête. « La question des intérêts populaires fait battre notre cœur à tous, » disait le duc de Noailles en 1855. — « C'est parmi les petits et les faibles, » disait aussi M. de Rémusat, « que se réfugie quelquefois la dignité de l'espèce humaine... » Quelques années auparavant, M. Guizot, traitant à Londres, comme ambassadeur du roi Louis-Phi-

(1) Voltaire, *Vie de Molière*, tome XXVIII (Édit. Lefèvre).

lippe, avec sir Robert Peel, remarquait l'émotion du grand ministre anglais, s'attachant à lui dépeindre les souffrances des classes laborieuses en Angleterre (1). Vous le voyez, Messieurs, nous avons fait du chemin depuis Juvénal et depuis Molière. La niche est devenue un temple, et la pauvreté y reçoit, avec éclat, de toutes les bouches, les hommages dus à la vertu.

Je voudrais bien n'être pas accusé d'exagération, ni surtout d'injustice envers les classes élevées, quand je fais servir un moment le mandat qui m'a été confié à la glorification des malheureux. Les noms illustres que je viens de citer protesteraient contre un pareil reproche. J'en pourrais citer d'autres, et montrer dans le plus haut rang la charité près de la vaillance. L'Académie serait bien aveugle si elle ne voyait tout autour d'elle, dans ce monde supérieur et intelligent, ce que cette bienfaisance lui inspire de nobles actions, souvent aussi cachées par la discrétion du riche bienfaiteur que celles du pauvre par son obscurité. Jamais, à aucune époque, en France, « le pays de l'aumône », comme on l'a si bien dit, jamais la société n'a tant fait pour le soulagement des misères qui sont le fond permanent de toutes les grandes agglomérations humaines; jamais elle n'a pourvu si promptement à la réparation de ces malheurs foudroyants, qui éclatent à l'improviste, et où parfois la précède la généreuse initiative de la presse quotidienne. Non ce n'est pas calomnier la haute société française que de faire ressortir les qualités des classes inférieures. C'est s'associer plutôt à son œuvre, et c'est

(1) *Étude sur Robert Peel,* par M. Guizot.

ainsi que pour ma part, à cette place, j'ai compris ma mission.

Je viens, en effet, de passer plusieurs jours les yeux fixés sur ces édifiantes archives de la pauvreté vertueuse, montant et remontant, à la suite de nos lauréats, ces calvaires de l'épreuve obscure et douloureuse qu'ils ont gravis si souvent; et maintenant je voudrais avoir le droit de dire que j'en suis à mon tour devenu meilleur. Je ne l'ose; mais je souhaite à tous ceux qui m'écoutent ou qui me liront d'avoir quelque jour, sous une forme quelconque, une pareille tâche à remplir. Je souhaite à mes contemporains, à mon pays, à ceux qui obéissent et à ceux qui gouvernent, je souhaite à tous, aux grands et aux petits, aux humbles et aux puissants, — aux puissants surtout, — de songer à ces exemples que nous venons de recueillir à leur intention; car ce ne serait rien de récompenser la vertu, si l'on ne la donnait en même temps pour modèle.

La plus grande leçon qui sorte de tant d'honnêtes actions, si simplement accomplies, vous le savez, Messieurs! c'est aussi la plus grande de toutes celles que donnent la religion et la morale : le renoncement à tout intérêt personnel en vue du bien qu'on veut faire, soit au prochain, soit au pays; car tout est là, en haut et en bas : s'oublier soi-même. L'Académie n'est pas, à Dieu ne plaise, une assemblée politique, ni même un congrès consultatif sur des questions internationales; elle n'a pas de sentence à rendre, pas de décrets à promulguer. Qui pourrait lui refuser le droit d'être écoutée, au nom des lettres, dans des questions de moralité publique? La distance est-elle donc si grande de la littérature à la morale, et du culte du beau

à l'adoration du bien? « La vertu, dit Jean-Jacques Rousseau, n'appartient qu'à un être faible par sa nature, fort par sa volonté (1)... » Que manque-t-il donc à ceux que la naissance, la fortune, le génie et l'autorité, la guerre et la victoire ont faits puissants sur cette terre, en France et hors de France, que leur manque-t-il pour être vertueux?...

---

(1) *Émile*, liv. V.

DISCOURS

DE

M. LE BARON DE VIEL-CASTEL

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

11 novembre 1875.

Messieurs,

Jamais, à ma connaissance, on n'a attaqué directement l'institution des prix de vertu; mais on a quelquefois fait entendre qu'elle était fondée sur une inconséquence, que, proposer une récompense à des actions vertueuses, c'était, en quelque sorte, en dénaturer le caractère, et qu'elles semblaient moins méritoires lorsqu'on pouvait penser qu'aux sentiments généreux qui les avaient inspirées s'était mêlée, soit l'espérance d'un témoignage éclatant de l'approbation publique, soit surtout l'attente d'une rémunération pécuniaire.

Une rémunération pécuniaire! Messieurs, je compren-

drais à toute force cette objection si les prix que nous distribuons pouvaient procurer à ceux qui les obtiennent une sorte de fortune, l'aisance de leurs derniers jours, le bien-être, le repos auquel ils ont acquis tant de droits par une longue existence de privations et de labeurs, Malheureusement, peut-être devrais-je dire heureusement, il n'en est rien. Parmi ces prix, deux seulement s'élèvent au chiffre de deux mille francs; les autres consistent en médailles de mille, de cinq cents, de trois cents francs, en sorte qu'on serait tenté de croire que la récompense matérielle attachée aux hommages rendus à la vertu a surtout pour but d'augmenter la valeur de ces hommages en obligeant l'Académie à en restreindre le nombre.

N'oublions pas, d'ailleurs, que la plupart de ceux qui sont l'objet de ces distinctions ont fait, par l'impulsion de leur ardente charité, des sacrifices hors de toute proportion avec le faible dédommagement que nous leur offrons, qu'ils ont consacré au soulagement de la misère et de la souffrance le produit de leur travail, que parfois même ceux qui possédaient un chétif patrimoine, une masure, quelques acres de terre, les ont aliénés pour se procurer les moyens de secourir des infortunes dont ils étaient les seuls soutiens. N'oublions pas qu'en utilisant dans leur propre intérêt une partie seulement du temps, des forces, de l'application, de l'intelligence qu'ils ont prodigués à ces malheureux, ils auraient pu facilement se ménager à eux-mêmes, pour leurs vieux jours, une existence satisfaisante, que plusieurs, je parle surtout des femmes, ont refusé des établissements avantageux qui les auraient obligées à se séparer de leurs chers protégés.

Certes, Messieurs, ce n'est pas l'espérance lointaine et incertaine de recevoir une fois, vers la fin d'une vie pénible et laborieuse, quelques centaines de francs, qui peut susciter ces sublimes dévouements; le calcul serait étrange. Ai-je besoin d'ajouter qu'à bien peu d'exceptions près, ces humbles bienfaiteurs de l'humanité souffrante entendent parler pour la première fois de l'Académie et des prix qu'elle décerne le jour où ils se voient compris dans une de nos distributions?

Quant à la crainte qu'un témoignage éclatant de l'approbation publique ne vienne altérer et compliquer dans ces âmes simples les mobiles si purs qui les portent au bien en y mêlant un sentiment d'orgueil, ou, tout au moins, de contentement de soi-même peu compatible, dit-on, avec la perfection de l'humilité religieuse, en vérité, il y a dans cette préoccupation un excès de rigueur et d'austérité. Ne confondons pas les vertus du cloître, quelque admirables qu'elles puissent être en elles-mêmes et à leur place avec celles qui conviennent à la portion active du genre humain, à ce qui en compose l'immense majorité. Les premières sont nécessairement exceptionnelles. Si, par impossible, elles devenaient l'attribut de l'humanité tout entière, celle-ci se trouverait entravée et arrêtée dans sa marche et hors d'état d'accomplir les devoirs variés que lui a imposés la Providence. Des motifs humains, ce qui, grâce à Dieu, ne veut pas dire des motifs coupables, se mêlent inévitablement, pour ceux qui vivent au milieu du monde, aux inspirations les plus élevées de leurs meilleures actions. Qui donc oserait condamner la satisfaction que peuvent éprouver nos modestes lauréats en voyant

que ce qui, dans leur naïveté, leur paraissait l'accomplissement du plus simple devoir, a été jugé, par un corps placé bien loin d'eux, bien au-dessus d'eux, digne d'être signalé à l'estime et à la reconnaissance publiques? Pense-t-on, d'ailleurs, que ces récompenses, décernées avec solennité, n'exercent aucune influence sur les classes sociales dont ils sont sortis pour la plupart? Non pas que je veuille dire qu'elles puissent y provoquer de nombreuses imitations de ces admirables dévouements, c'est d'une autre source que proviennent de telles vertus; mais il n'est certainement pas indifférent, au point de vue moral comme au point de vue social, d'apprendre à ces multitudes, trop portées à considérer ceux qu'on appelle les heureux du siècle comme des égoïstes profondément indifférents au sort des malheureux, que les hommes qu'elles jugent avec des préventions si malveillantes sont animés envers elles de tout autres dispositions et saisissent avec empressement l'occasion d'applaudir, d'encourager la vertu, dans quelques rangs qu'ils la rencontrent. La proclamation des prix accordés par l'Académie peut donc contribuer jusqu'à un certain point à atténuer les haines sociales. Elle peut, elle doit aussi avoir pour effet de faire pénétrer le sentiment du bien, du beau moral dans ces intelligences incultes, trop souvent condamnées, par le vice de leur éducation plus encore que par la misère qui les oblige à s'occuper sans cesse des nécessités matérielles de la vie, à ignorer tout ce qui dépasse ces nécessités.

Permettez-moi d'ajouter, Messieurs, que cette bienfaisante influence s'étend plus loin encore. Dans les classes auxquelles la fortune et les loisirs qu'elle rend possibles

permettent d'acquérir une culture intellectuelle refusée à l'immense majorité de l'espèce humaine, sans doute le sentiment du bien, la notion du devoir sont généralement mieux compris; mais combien en est-il, parmi les meilleurs, qui ne les conçoivent encore que d'une manière incomplète! Combien, parce qu'ils ont employé à secourir l'indigence une minime partie de leur superflu, croient avoir acquitté la dette qu'ils ne méconnaissent pas en principe! En comparant ces faibles sacrifices à ceux de ces déshérités de la fortune qui consacrent au soulagement des misères humaines, non-seulement le peu qu'ils possèdent ou qu'ils peuvent se procurer par le travail, mais leur temps, leurs soins assidus, leur existence tout entière, il est impossible que les hommes dont je parle ne sentent pas qu'ils ont beaucoup à faire pour s'élever au niveau de ces héros de la charité. Non pas que je veuille dire qu'ils doivent s'efforcer de les imiter dans les détails de leur conduite. Placés dans une autre situation, disposant de bien autres ressources, capables par leurs lumières, par leur influence et souvent par leur fortune de donner une plus grande portée à leur action, il n'est pas à désirer qu'ils épuisent, pour le soulagement des souffrances d'un petit nombre d'individus, les efforts qui peuvent contribuer à l'amélioration du sort de populations entières ; mais, dans la sphère plus élevée où ils sont appelés à se mouvoir, ils éprouveront sans doute le besoin de redoubler d'activité pour étendre le cercle de leurs bienfaits.

Est-ce trop me flatter que d'espérer que les récits que je vais vous faire pour justifier les choix de l'Académie produiront, sur l'esprit de ceux qui les entendront ou qui les

liront, une impression salutaire et vivifiante, qu'ils y ranimeront cette sympathie pour la beauté morale dont le principe, déposé par le Créateur au fond de toutes les âmes, y est trop souvent étouffé, soit par les dures épreuves de la vie, soit par la séduction et l'entraînement des passions? Je me bornerai à exposer les faits. Ils sont par eux-mêmes trop éloquents pour ne pas me dispenser de tout développement, de tout commentaire.

Comme toujours, les femmes figurent en grande majorité sur la liste de nos lauréats. Le premier nom qui s'y présente est celui d'Annette Daumont, veuve Breuil. Née à Clermont-Ferrand en 1814, elle entra, en 1832, au service d'un de ces Polonais que le mauvais succès de la grande insurrection de 1830 avait obligés à se réfugier en France. C'était M. Tarnowski, professeur de musique. Pendant vingt années, sa position auprès de lui fut très-supportable. Le talent de M. Tarnoswski, l'affabilité de son caractère, ses manières distinguées, en lui attirant de nombreux élèves, lui procurèrent une honorable aisance ; mais, en 1854, une maladie qui le força à suspendre la plupart de ses leçons changea complétement sa situation. Unissant aux brillantes qualités du caractère polonais les défauts qui, chez ce peuple infortuné, n'ont pas eu moins de part aux malheurs privés qu'aux calamités publiques, aussi imprévoyant que généreux, il n'avait fait aucune économie au temps de sa prospérité ; il tomba promptement dans un état de gêne qui était le précurseur de la misère. Annette Breuil, à partir de ce moment, ne se borna pas à redoubler d'attentions et de soins auprès d'un maître à qui ils devenaient de plus en plus nécessaires. Non contente de ne

pas réclamer des gages qu'il n'était plus en état de lui payer, elle retira de la caisse d'épargne une somme de 900 francs qu'elle y avait déposée et la mit à la disposition de M. Tarnowski. Cette ressource ne pouvait le mener bien loin. Sa santé, qui empirait de jour en jour, le força bientôt à abandonner le petit nombre d'élèves qu'il avait jusqu'alors conservés. Il avait obtenu un emploi de commissaire de surveillance au chemin de fer de Paris à la Méditerranée. Une nouvelle maladie, plus cruelle que la première, en le réduisant à l'impossibilité absolue d'en remplir les fonctions, le contraignit à y renoncer. C'était en 1871, dans des circonstances pénibles et difficiles pour tout le monde. Annette était propriétaire de deux parcelles de vignes auprès de Riom. Elle les vendit, et fit, des 1,500 francs qu'elle en retira, le même usage que des 900 francs de la caisse d'épargne. Cette ressource épuisée, elle eut recours aux amis de son maître, à ses anciens élèves, qui avaient conservé de lui un trop bon souvenir pour que l'appel qu'elle leur fit ne fût pas entendu. A force d'activité, se dédoublant en quelque sorte elle-même, malgré les courses qu'elle devait faire pour se procurer ces secours, elle se trouvait toujours auprès de lui dans les moments où des souffrances plus vives, plus aiguës réclamaient son assistance. Et ce n'était pas seulement son corps qu'elle soignait; en même temps qu'elle pansait ses plaies, elle consolait son âme froissée, humiliée. Elle apporta à ses derniers moments tous les adoucissements qu'admettait l'état déplorable où il était tombé. Il mourut enfin, après l'avoir instituée sa légataire universelle; mais l'héritage consistait en une collection de musique classi-

que dont la vente ne produisit à peu près rien, et en deux violons qui, au contraire, trouvèrent des acquéreurs à un prix relativement assez élevé. Annette se voyait ainsi en possession d'une somme qui, pour quelques mois au moins, lui permettait de se reposer, de goûter quelque bien-être. Elle n'y pensa seulement pas. Elle se rappela que M. Tarnowski avait quelquefois exprimé sa répugnance à la pensée qu'après sa mort il pourrait être déposé dans la fosse commune. Avec ce qu'elle tenait de sa reconnaissance, elle lui fit donner une sépulture décente, telle qu'il avait pu la désirer. Ce dernier trait, Messieurs, inspiré par une exquise délicatesse de sentiments, me touche peut-être plus que tout le reste. L'Académie a décerné à Annette Breuil le premier des deux prix de 2,000 francs provenant du legs de M. de Montyon.

Elle a accordé un second prix de la même valeur à des mérites d'une nature différente.

Sébastien Basque est le fils d'un pauvre tailleur d'Avignon qui, venant à mourir en 1837, le laissa, à l'âge de seize ans, sans ressources, avec sa mère et cinq autres enfants plus jeunes que lui, dont il devait être désormais le seul soutien. Se considérant comme le père de cette nombreuse famille, il se dévoua tout entier à une tâche qui semblait tellement au-dessus de ses forces. Les journées de travail ne suffisant pas pour assurer du pain à tous, il y ajoutait les nuits. A force de labeurs et de privations, il parvint à nourrir, à élever ses frères et ses sœurs ; il s'attacha aussi à leur inspirer les sentiments et les vertus qui pouvaient les soutenir dans leur humble existence et les aider à en surmonter les difficultés. Mais cette existence ne de-

vait pas se prolonger beaucoup : en 1866, tous avaient cessé de vivre, plusieurs après de longues maladies dont Sébastien Basque avait supporté tous les frais. Ce qui rend cette conduite plus digne d'admiration, c'est qu'il était marié, depuis 1845, à une femme qui ne lui avait apporté que bien peu de ressources ; c'est qu'elle lui avait donné cinq enfants qui, comme vous pouvez le croire, n'ont pas été de sa part l'objet de soins moins tendres et moins dévoués que ses enfants d'adoption. Constamment réduit à un état de gêne, il trouvait pourtant les moyens de subvenir aux dépenses que nécessitait leur instruction. Tout cela est bien beau, sans doute, cela ne dépasse pourtant pas le cercle des devoirs de la famille entendus, il est vrai, dans le sens le plus large, j'ai presque dit le plus héroïque. Mais Sébastien Basque s'est acquis bien d'autres titres à la reconnaissance et à l'admiration publiques. Doué d'une force physique, d'une agilité sans égales, il en a tiré parti pour sauver, au péril de ses jours, l'existence d'un grand nombre de ses semblables. A Avignon, en 1833, s'élançant dans le Rhône où un homme était sur le point de se noyer, il parvint à le retirer des flots. Dans la même ville, pendant les inondations de 1840, il sauva un prêtre au moment où le bateau dans lequel il passait le fleuve venait de chavirer. Quatre ans après, toujours à Avignon, un incendie s'étant déclaré dans une maison, il y pénétra en escaladant une fenêtre du premier étage, se précipita au milieu des flammes et arracha deux enfants à une mort qui semblait certaine. Il reçut pour cet acte une médaille d'honneur. En 1848, dans un autre incendie, traversant une cour en feu, il sauva encore une femme avec un enfant

de six mois. En 1856, une diligence, dans laquelle il se trouvait, fut surprise par le violent débordement d'un cours d'eau. Déjà l'eau pénétrait dans la voiture, les chevaux épouvantés s'étaient arrêtés, les voyageurs éperdus appelaient au secours, le conducteur ne savait que faire. Basque, se jetant au-devant des chevaux, les saisit par les rênes et, bien qu'il eût de l'eau jusqu'aux aisselles, il réussit, après une lutte désespérée, à les faire reculer, de sorte que la diligence put retourner à Basséges d'où elle était partie. Les huit voyageurs et le conducteur lui-même le proclamèrent leur sauveur, et, sur leur témoignage, on lui conféra encore une médaille d'honneur. Quelques années après, à Nîmes, un cheval attelé à un tilbury prit le mors aux dents. Le frêle véhicule allait se briser contre la devanture d'un magasin. L'homme qui le conduisait poussait des cris de détresse. Basque saisit vigoureusement une des rênes, le cheval s'abattit et l'homme fut sauvé. En 1861, dans une fête donnée aux arènes de Nîmes, un aéronaute, s'étant déjà élevé à une grande hauteur, attirait les regards de la foule par les exercices qu'il exécutait sur le trapèze suspendu à sa nacelle. Tout à coup le ballon, brusquement dévié, précipita sa chute et s'enflamma en tombant sur un arbre. Heureusement, Basque était là. Franchissant rapidement un mur de clôture, il trouva moyen de dégager le ballon, de prévenir ainsi le plus terrible accident, et on le vit bientôt reparaître, couvert de contusions, les mains et les vêtements brûlés. Enfin, en 1864, dans la banlieue d'Avignon, entendant les cris d'un enfant qui était tombé dans une mare à fumier, il s'y jeta lui-même et l'en retira vivant. Dix-neuf personnes lui doivent donc la

vie. Certes, nul ne pensera qu'il y ait une proportion quelconque entre de tels services rendus à l'humanité et les 2,000 francs qui vont les récompenser.

Si l'Académie avait eu à décerner un troisième prix de la même valeur, elle en eût disposé en faveur d'un homme dont la bienfaisance s'est manifestée par des actes non moins utiles, non moins dignes d'estime et de respect, mais à qui elle ne peut accorder que le prix de 1,000 francs fondé par M. Souriau. Jean Abbadie, natif de Bordes, dans les Hautes-Pyrénées, ancien soldat, était au service de la maison de Notre-Dame de Garaison, demeure des missionnaires diocésains et des prêtres infirmes, siége d'une école secondaire, et, depuis quatre siècles, lieu de pèlerinage pour les contrées voisines. Bien qu'il n'ait jamais été engagé dans les ordres sacrés, on l'y connaissait, comme on le connaît encore, sous le nom de frère Jean. On y était très-satisfait de lui, on désirait le garder; lui-même paraissait se plaire aux occupations de son emploi; mais, il y a quatorze ans, un puissant élan de charité le poussa à l'abandonner pour se vouer tout entier au soulagement des pauvres et des délaissés, des vieillards surtout. Il s'en ouvrit à ses supérieurs, à l'évêque de Tarbes lui-même, Mgr Laurence. Tous parurent surpris de sa résolution, et, si on ne l'éconduisit pas absolument, les réponses qu'on lui fit étaient empreintes d'une réserve presque soupçonneuse : « Pour opérer tout le bien que vous médi-
« tez, lui disait-on, la meilleure volonté ne suffit pas, il
« faut des ressources, et vous ne possédez rien. Si, du
« moins, vous aviez de l'instruction ou un prestige résul-
« tant de quelque don extraordinaire! Réfléchissez, ne

« précipitez rien. » Il se résigna à attendre deux ans avant de donner suite à son projet; mais, le temps n'ayant fait que l'y affermir, ses supérieurs jugèrent que l'épreuve était suffisante, Il quitta, non sans émotion, une demeure qu'il aimait, et, sans autre bagage que son bâton, son chapelet, son livre d'heures, il se mit en route, plaçant toute sa confiance dans la Providence dont il croyait ressentir l'inspiration. Il visita, dans une course rapide, tous les lieux où il pensait pouvoir recueillir des secours et des aumônes. La plaine lui donna du blé, du maïs, du linge; les montagnes et les vallées, de la laine et des pommes de terre; partout on joignait à ces dons en nature un peu d'argent. Encouragé par ces heureux débuts, après avoir rassemblé ces aumônes dans la petite ville de Lannemezan où il se proposait d'établir le siége de son œuvre, il alla trouver l'évêque et lui fit part de ses succès, sans dissimuler ce qu'ils avaient encore d'incomplet. « Je vous « comprends, » lui répondit Mgr Laurence. « Réunissez « vos provisions dans la maison diocésaine que nous avons « à Lannemezan et appelez-y vos pauvres. Puis, quand vos « ressources seront accrues, vous bâtirez. » Il partit en toute hâte pour Lannemezan. Il s'occupa, d'abord, avec une prodigieuse activité, des soins réclamés par une bonne installation. De tous côtés lui arrivaient des pauvres et des vieillards. En 1861 et 1862, sa communauté comptait déjà en moyenne quarante membres. Il apprit qu'une vaste habitation, pourvue de dépendances, mais vieille et fort délabrée, allait être mise en vente à Galan, chef-lieu de canton, petite ville située non loin de Lannemezan, sous un climat plus doux. Il désirait l'acquérir, mais où trouver

l'argent nécessaire? Un généreux bienfaiteur lui remit 5,000 francs, presque les deux tiers de la somme requise. En 1863, il n'hésita pas à souscrire l'acte d'achat. Les travaux d'appropriation les plus indispensables y furent exécutés immédiatement. Bientôt il put aller s'installer dans cette maison avec ses protégés. Restaurer ou plutôt reconstruire le vieux manoir, étendre les dépendances pour y donner du jour et de l'air, ménager pour les besoins religieux une petite chapelle, telle était la tâche qu'il s'était imposée. Il est parvenu à l'accomplir en entier. De quarante à quarante-cinq membres qui composaient d'abord sa communauté, elle s'est élevée à quatre-vingt-trois. Il y a attaché plusieurs sœurs de l'Immaculée-Conception qui soignent les malades, qui leur font goûter dans leurs derniers jours un bien-être, une aisance qu'ils n'avaient jamais connus. Le succès de cet établissement, le bruit qui s'en est répandu dans toute la contrée, ne pouvaient manquer de lui attirer des protecteurs. Les encouragements, les conseils, les aumônes affluaient à Galan. Les évêques, les préfets qui se sont succédé à Tarbes ont constamment accordé au frère Jean une extrême bienveillance et lui ont fait une part aussi grande que possible dans la distribution des secours dont ils pouvaient disposer. Les administrations de chemins de fer lui ont accordé le bénéfice de la demi-gratuité, tant pour lui-même que pour le transport de ses collectes, de Bordeaux aux Pyrénées, de l'Océan à Toulouse. Tous les grands centres de cette vaste région ont reçu sa visite, et partout, à son départ, on lui disait : « A revoir l'année prochaine! » Enfin, par un décret du 15 janvier de cette année, le gouvernement a reconnu

l'asile des vieillards, sous le nom de *Communauté hospitalière,* comme un établissement d'utilité publique. L'Académie est heureuse de s'associer à ce concert d'approbations.

Quatre médailles de première classe, chacune de la valeur de 1,000 francs, et quinze de la valeur de 500 francs, provenant de la fondation de M. de Montyon, sont accordées par elle :

Les premières à Anne Coupeau, de Mayenne; à Marie-Magdeleine Fleury, de la Tronche, dans l'Isère; à Marie Galy, de Foix, dans l'Ariége; à Marie-Louise Bouvat, de Die, dans la Drôme.

Les autres à Xavier Martin, de Bône, en Algérie; à Louise Louradour, d'Ussel, dans la Corrèze ; à Françoise-Louise Kunth, de Nancy; à Monique Briand, de la Chapelle-sur-Erdre, dans la Loire-Inférieure; à Adélaïde Lavenette, de Sainte-Rose, à la Guadeloupe ; à la veuve Bessaire, de Paris; à Marie-Sophie Fortin, du Sap, dans l'Orne; à Lazarette Labonde, de Broye, dans Saône-et-Loire; à la veuve Laurens, de Paris; à Marie-Anne Arnoux, de Nancy, à Jeanne-Marie Palu, de Paris; à Anne Dubois, de Nuits, dans la Côte-d'Or; à la veuve Franc, de Marseille; à Joséphine Flambart, de Querqueville, dans la Manche; à Élisa Guyon, d'Andelot-en-Montagne, dans le Jura.

Enfin six médailles de 300 francs, instituées par Mme Marie Lasne, qui a voulu qu'elles fussent décernées de préférence à ceux qui auraient donné des exemples de piété filiale, sont attribuées à Anne Tessier, de Vritz, dans Maine-et-Loire; à Rose-Adelaïde-Zoé Clinard, de Dour-

dan, dans Seine-et-Oise; à Marie Baux, de Carcassonne; à Claudine Lombard-Donnet, d'Albertville, en Savoie; à Scholastique Perrot, de Rurey, dans le Doubs; à Célestin-Désiré-Joseph Lebrun, de Paris.

Des vingt-cinq noms compris dans ces trois catégories, il n'en est que deux, ceux de Xavier Martin et de Célestin Lebrun, qui ne soient pas des noms de femmes. Le titre de Xavier Martin à la récompense qu'il obtient, c'est d'avoir fondé à Bône, dans la province de Constantine, une Société des *Enfants de la Miséricorde,* qui a pour but de secourir, au moyen de cotisations de ses membres et d'autres offrandes volontaires, les pauvres et les enfants, sans distinction de religion et de nationalité, de soigner et d'assister les malades jusqu'à leur dernier moment, de veiller les agonisants, d'ensevelir les morts, de subvenir aux frais de leur sépulture et à l'entretien de leurs tombes. Il n'a pas cessé d'être l'âme de cette association, de donner à tous l'impulsion et l'exemple, et, pendant les épidémies cholérique et typhique de 1868 et 1869, payant constamment de sa personne, s'exposant aux dangers de la contagion qui ne l'a pas épargné, il a sauvé, par la promptitude et l'intelligence de ses soins, beaucoup de ceux que le fléau avait atteints, il a nourri et élevé à ses frais les enfants que ce fléau avait rendus orphelins. Quant à Célestin Lebrun, ouvrier typographe, qui, natif de Namur, s'est fait naturaliser à l'époque de la dernière guerre et a participé à la défense de Paris, ayant trois enfants, il a pris à sa charge sept frères et sœurs de sa femme que leur père avait laissés orphelins et sans ressources; non content de pourvoir à leurs besoins matériels, il les a élevés dans les meilleurs

sentiments, veillant à ce qu'ils remplissent leurs devoirs religieux, les envoyant aux écoles et, lorsque leur âge le permettait, les plaçant de manière à leur préparer les moyens de gagner leur vie. Pour suffire aux nécessités de la nombreuse famille qu'il a ainsi acceptée, il a dû faire succéder, à la modeste aisance qui régnait auparavant dans son ménage, la gêne la plus étroite. Quelquefois sans ouvrage par suite de la suppression de journaux qu'il imprimait et obligé de chercher de nouvelles occupations, il n'a jamais perdu courage ni demandé de secours à personne.

La plupart des vingt-trois femmes pour lesquelles l'Académie a voté des médailles appartiennent à une classe qu'elle est habituée à rencontrer dans ses concours; ce sont des servantes qui ont tout sacrifié pour ne pas abandonner leur maître tombés dans l'indigence, qui, comme la veuve Breuil dont je vous parlais tout à l'heure, sont parvenues, par des prodiges de dévouement, en se condamnant elles-mêmes à un travail accablant et aux plus pénibles privations, à leur procurer des moyens d'existence, à leur donner, dans leurs maladies, les soins que réclamait leur état. D'autres ont exercé dans leur propre famille, envers un grand nombre de parents, dont la pauvreté dépassait à peine la leur, ce ministère de charité. D'autres l'ont étendu, pour ainsi dire, à tout ce qu'elles ont rencontré d'êtres souffrants et délaissés, aux enfants surtout. Le temps me manque pour vous raconter tant d'actes admirables dont on trouvera, d'ailleurs, l'indication dans le livret imprimé, suivant l'usage, à la suite de ce rapport. A défaut même de cette considération impé-

rieuse, j'hésiterais à poursuivre une série de récits qui pourraient fatiguer votre attention. Présentée séparément, chacune de ces biographies ne vous paraîtrait ni moins touchante, ni moins digne d'intérêt que celles que je viens d'esquisser; mais, accumulées dans un même cadre, je craindrais qu'elles ne vous semblassent un peu monotones. Les drames du vice et du crime ont habituellement une variété qui pique et soutient la curiosité. Il en est autrement des manifestations de la vertu, surtout du genre de vertu que nous récompensons d'ordinaire. Elles ont presque toujours un caractère d'uniformité, de monotonie, je le répète, qui n'en atténue certainement pas le mérite, mais qui parle moins aux imaginations. Il y a mille moyens de faire le mal, il y en a beaucoup moins de faire le bien. D'où vient cette différence? On a dit avec raison que la vérité, par la force des choses, est une, tandis que l'erreur est nécessairement multiple. Ce serait aller trop loin que d'appliquer cet axiome, dans toute son étendue, au bien et au mal moral. N'oublions pas pourtant que le bien est une des faces de la vérité, de même que le mal est une des faces de l'erreur, et que, par conséquent, au moins dans une certaine mesure, ils doivent participer à la nature de l'une et de l'autre.

En terminant ce rapport, je suis heureux de pouvoir annoncer que deux legs recueillis par l'Académie, dans le cours de cette année, la mettent en mesure de multiplier les encouragements qu'elle décerne à la vertu et qu'elle a plus d'une fois regretté de ne pouvoir étendre à tous ceux qui lui paraissent y avoir droit.

Mme la duchesse d'Otrante lui a légué une somme de

deux cent mille francs destinée, suivant les expressions de son testament, à *donner des prix tous les trois ans pour récompenser de bonnes actions;* ces prix devront être distribués au nom de son frère, le comte Honoré de Sussy.

Mme Sophie de Laussat Jennings, morte à Philadelphie, a légué une somme de deux mille dollars, c'est-à-dire de dix mille francs, dont les intérêts doivent servir à la création d'un prix annuel de vertu, appelé *prix Laussat.*

III

RAPPORTS

DES

SECRÉTAIRES PERPÉTUELS

1871 — 1875

RAPPORT

DE M. PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DES ANNÉES 1871 ET 1872.

MESSIEURS,

Je suis heureux de le constater en commençant. Les graves événements qui naguère ont troublé si profondément ce malheureux pays n'ont point étendu leur funeste influence jusque sur nos concours. Moins de concurrents, sans doute, y ont pris part ; cela était inévitable : mais, par une compensation inattendue, dont on peut s'applaudir, la proportion des ouvrages dignes d'estime et de récompense est demeurée la même, attestant ce qu'avait été, au milieu des préoccupations les plus cruelles, les plus accablantes, l'activité persévérante et féconde de nos écrivains, la vitalité des lettres françaises.

Ces ouvrages, de genres et de mérites très-divers, appartiennent à deux années distinctes, à deux ordres de concours, que nous devons, nécessité regrettable! comprendre dans un même rapport. Puisse la double revue où nous allons nous engager, dans des conditions assurément peu favorables, condamnés à de bien longues énumérations, à des appréciations bien rapides, se poursuivre sans trop d'insuffisance de notre part, et, de la vôtre, sans trop de fatigue!

L'histoire n'a jamais eu plus de droits qu'aujourd'hui à la faveur empressée du public, à l'intérêt, aux encouragements, aux récompenses des sociétés savantes et des académies. Nous ne lui demandons pas seulement, comme autrefois, des enseignements et des exemples, mais encore des consolations. Nous lui sommes reconnaissants quand elle nous enlève à nos tristesses présentes par le tableau des grandeurs et des prospérités du passé; quand, nous montrant par quels heureux efforts du génie politique et du patriotisme ont été réparés, dans des temps désastreux, les maux de la guerre étrangère et de la guerre civile, elle réveille en nous l'espérance. Tel est, à certains égards, le caractère de l'ouvrage considérable auquel l'Académie a décerné, pour l'année 1871, et maintenu, pour l'année 1872, le grand prix fondé par le baron Gobert. Par cet ouvrage s'est terminée une bien laborieuse et bien utile carrière, celle de M. Pierre Clément, dont les études historiques ne sauraient trop regretter la fin prématurée. Après avoir dans de nombreux écrits, souvent distingués par les académies, parcouru les principales époques de notre histoire administrative et financière, il a consacré ses derniers efforts à honorer d'un

digne monument le grand ministre qui, avec Sully, y figure glorieusement au premier rang : dans un vaste recueil, qu'il lui a été donné de conduire jusqu'au huitième volume, il a curieusement, pieusement rassemblé les *Lettres,* les *Instructions,* les *Mémoires de Colbert,* les actes de ce ministère qu'on pouvait dire universel, dont les multiples attributions embrassaient, à l'exception de la diplomatie et de la guerre, tout l'ensemble du gouvernement, et qui, des gloires d'un grand règne, pouvait revendiquer, comme son œuvre, la meilleure part.

Des pièces originales d'un grand intérêt, d'un intérêt quelquefois nouveau, car un certain nombre étaient encore inédites, forment le corps de l'ouvrage. Elles s'y succèdent chronologiquement jusqu'au moment où le commis, l'intendant de Le Tellier et de Mazarin, arrive à un grand rôle public ; alors elles se distribuent naturellement en groupes distincts, de manière à faire connaître quelle a été l'action du laborieux et puissant ministre sur chacun des nombreux départements réunis sous sa main : les finances, la marine, l'industrie et le commerce, les lettres et les arts, les travaux publics, les fortifications. M. Pierre Clément ne s'est pas borné au mérite, déjà fort digne d'estime, de les recueillir et de les classer; il les a résumées, commentées, il en a été le très-intelligent interprète dans des introductions qu'on peut recommander comme d'excellents morceaux d'histoire. C'est, comme il l'a dit lui-même heureusement, *l'histoire puisée à ses sources vives.* On y assiste, en quelque sorte jour par jour, au travail du plus diligent, du plus habile ouvrier de la grandeur nationale, à une époque mémorable. Cette époque, si diversement jugée aujourd'hui, tour

à tour exaltée et rabaissée, au gré de passions contraires, M. Pierre Clément l'apprécie avec une rare liberté d'esprit, sans parti pris, comme tant d'autres, pour ou contre le passé, jaloux de le comprendre, plutôt que de le célébrer ou de l'accuser, s'appliquant toutefois à marquer équitablement ce qui lui appartient dans des améliorations sociales, devenues le patrimoine commun, et dont nous jouissons sans nous inquiéter de savoir ce qu'elles ont coûté à nos pères de généreux et persévérants efforts.

Un autre ouvrage, lui-même fort recommandable, nous a paru également devoir obtenir en 1871 et conserver en 1872 le second prix de la fondation Gobert. Sous ce titre : *les Comtes de Paris, histoire de l'avénement de la troisième race,* M. Ernest Mourin y a retracé, d'après les chroniques du temps, dans un grand détail, avec beaucoup d'intérêt, comme aussi de sagacité critique, ce que Montesquieu (1) a résumé par ces quelques mots : « Tout se réduisit à deux événements; la famille régnante changea et la couronne fut unie à un grand fief. » Quelles causes fatales ont amené de loin, à travers bien des vicissitudes, après plus d'un temps d'arrêt, au moment enfin décisif, un tel changement, M. Mourin le met doublement en lumière et par ses attachants récits, et par les judicieuses observations dont il les accompagne. Les destinées contrastantes de deux races rivales, des héritiers de Charlemagne et des descendants de Robert le Fort, irrésistiblement poussés, les uns vers la ruine, les autres vers la plus haute fortune, la lutte inégale engagée entre le système défaillant de la monar-

(1) *Esprit des lois,* XXXI, 32.

chie carlovingienne et la féodalité, une autre lutte dont elle se complique, celle de l'Église de France et de la suprématie romaine, certaines questions d'unité nationale, de frontières naturelles, qui, dès ces temps reculés, intéressent déjà le patriotisme français, telle est, en substance, la riche et intéressante matière d'un livre bien pensé, bien composé, écrit d'un style animé, et qui même, quelquefois, par un tour heureusement oratoire, répond à la condition d'éloquence imposée par le programme.

C'est encore à l'histoire de France, objet d'une préférence bien naturelle, qu'appartiennent les deux ouvrages auxquels a été décerné, pour l'année 1871 et pour l'année 1872, le prix fondé dans l'intérêt des travaux historiques par M. Thérouanne.

Les *Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours* ont coûté à leur auteur, M. Challamel, vingt années de travaux préparatoires. De 1866 à 1872, il en a paru sept volumes, qui tous, lors de leur apparition, ont été présentés à l'Académie et jugés par elle très-dignes de son attention. Le moment semblait venu où une entreprise si considérable et menée à fin, ou peu s'en faut, si courageusement, devait recevoir sa récompense.

D'autres avaient déjà écrit l'*Histoire de la vie privée des Français,* l'*Histoire des Français des divers états:* ce sont les titres d'ouvrages estimés de Legrand-d'Aussy, à la fin du dernier siècle, d'Alexis Monteil dans celui-ci; plus récemment, en 1855, de M. de la Bédollière. Mais le plan de M. Challamel a plus d'étendue. Les faits de l'histoire générale, les institutions religieuses et civiles, le mouvement des sciences, des lettres et des arts, y ont leur place, et

fournissent, pour chacune des époques dont s'occupe l'auteur, la matière d'une introduction à ce qui est plus particulièrement le sujet du livre, au tableau des mœurs et des usages.

Ainsi sont conçus et ordonnés des chapitres qui conduisent l'ouvrage jusqu'au XVIIIe siècle : *le Gaulois, le Gallo-Romain, le Gallo-Franc Mérovingien, le Franc Carlovingien, le Français féodal, le Français du moyen âge, le Français de la renaissance, le Français ligueur, le Français sous Richelieu, le Français frondeur, le Français sous Louis XIV.*

Ces chapitres se font lire avec intérêt ; ils attachent par les détails instructifs et curieux qui s'y trouvent rassemblés en très-grand nombre. C'est le fruit d'informations poursuivies par le consciencieux historien avec un zèle bien méritoire, dans tous les documents, de quelque nature qu'ils fussent, desquels il croyait pouvoir attendre un témoignage digne d'être recueilli.

Le livre de M. Raynald, *Mirabeau et la Constituante,* est une étude historique et biographique, dans laquelle des traits habilement choisis parmi les plus intéressants, les plus caractéristiques, font connaître et apprécier l'esprit et les actes de l'illustre assemblée, le génie du grand orateur en qui elle s'est comme personnifiée. M. Raynald s'attache à établir qu'à une éloquence incomparable s'ajoutaient, chez Mirabeau, un rare esprit politique, et même, en dépit de ses violences tribunitiennes, une modération relative ; que, de bonne heure, longtemps avant ses rapports secrets avec la cour, il s'est montré préoccupé du soin de maintenir les conditions si compromises de la royauté. Il admire et aime Mirabeau, il admet volontiers à son égard, dans certains cas

douteux, des explications favorables ; mais il ne s'abstient pas de signaler les fautes graves auxquelles l'a entraîné la passion, de remarquer surtout ce que lui ont retiré de légitime influence, d'action sur les esprits et sur la marche des événements, le souvenir des désordres, des scandales de sa jeunesse, ses vices, ses besoins d'argent, et, ce qui en était la suite nécessaire, sa déconsidération, la défiance qu'il inspirait. Dans ses jugements sur l'Assemblée constituante elle-même, M. Raynald ne fait pas avec une attention moins scrupuleuse la part de l'éloge et du blâme. Son livre est l'œuvre d'un esprit impartial, judicieux, sagement libéral, pour qui n'a pas été perdue l'expérience politique que, pendant trois quarts de siècle, nous n'avons été que trop à même d'acquérir ; il est en outre bien composé, bien écrit, d'une lecture agréable, et, selon le vœu de l'auteur, il pourra contribuer à ramener vers l'Assemblée constituante une attention qu'en ont trop détournée, depuis quelques années, les panégyriques passionnés de la Convention.

Au prix annuel fondé par M. Thérouanne s'associait, en 1871, le prix triennal, de même nature, fondé par M. Thiers. Nul ouvrage n'en a paru plus digne qu'un livre de M. Rambaud publié en 1870 sous ce titre : *l'Empire grec au Xe siècle; Constantin Porphyrogénète.* L'histoire byzantine est généralement peu recherchée, peu connue. On se contente volontiers à son égard d'une attention, d'une connaissance sommaires. Elle n'attire pas, ne retient pas par cet intérêt moral qui, ailleurs, s'attache aux grands drames historiques et à leurs acteurs. Elle ne peut guère intéresser que cette curiosité savante, qui, par l'étude approfondie des institutions et des mœurs, cherche à pénétrer dans

le secret d'une forme particulière de la civilisation. Ce genre de curiosité, ce genre d'intérêt, sont précisément ce qui caractérise surtout l'œuvre de M. Rambaud; elle se recommande par l'étendue et l'habileté des recherches, par la sévérité et la sagacité de la critique, enfin par la singularité piquante des résultats dus à cette patiente et intelligente investigation. Elle offre un vaste et riche ensemble de détails historiques, géographiques, ethnographiques, qui font bien connaître l'état d'une notable partie du monde au moyen âge, et éclairent les obscures origines d'un certain nombre de nations modernes. Un talent d'exposition remarquable achève de rendre ce savant morceau d'histoire tout à fait digne de la récompense instituée par un grand historien et décorée de son nom.

L'Académie pouvait se regarder comme quitte envers le genre historique après tant de récompenses spéciales qu'elle lui avait attribuées. Elle lui a fait, toutefois, une part encore dans un concours de caractère surtout littéraire et moral, dans le concours pour le prix Bordin de 1872, en désignant pour ce prix l'*Histoire de Marie Stuart,* de M. Jules Gauthier.

Le procès de Marie Stuart n'a pas cessé de se plaider devant la postérité. Touchée de ses grâces et de ses malheurs, la poésie, dans de belles œuvres, a hautement pris parti pour elle, et, gagnée elle-même, l'histoire a plus d'une fois entrepris sa défense. Récemment encore, des doutes sérieux ont été conçus par M. Jules Gauthier au sujet de la plus grave des accusations portées contre la reine d'Écosse. De là des recherches, des informations, desquelles est résulté pour lui, avec la conviction de son innocence, le dessein de

la démontrer, en revenant sur une histoire, tant de fois déjà et, il y a quelques années, si habilement racontée, mais que la nouveauté du point de vue lui permettrait peut-être de renouveler. La démonstration est-elle évidente? La sentence, contre laquelle on réclame, doit-elle être réformée? L'Académie n'a point pensé qu'elle eût à le rechercher. Il lui suffisait, pour honorer d'une récompense le livre de M. Jules Gauthier, des mérites incontestables qui le distinguent : la production de documents nouveaux rassemblés avec soin, une conviction honnêtement acquise par la recherche sincère du vrai et s'exprimant sans passion, un intérêt de narration, auquel ajoutent encore l'émotion contenue et le simple langage du narrateur.

Comme l'histoire, la philosophie figure au premier rang dans l'ordre de nos récompenses; non pas cette philosophie que sa profondeur et, quelquefois, son obscurité, rendent de difficile abord, que protégent des voiles savants contre la profane curiosité du vulgaire, mais celle qui ne dédaigne pas de s'adresser à l'intelligence commune, qui parle la langue de tous, avec gravité, avec force, avec élévation, et dont la beauté propre se confond, par un commerce intime, avec le beau littéraire. A ces titres plusieurs productions philosophiques fort distinguées ont attiré l'attention, fixé le choix de l'Académie; et, d'abord, pour le prix Bordin de 1871, le beau livre, cette expression n'a rien d'exagéré, dans lequel M. Fouillée a exposé et apprécié *la Philosophie de Platon*. Ce livre a eu pour point de départ un mémoire couronné en 1866 par l'Académie des sciences morales et politiques. Une révision sévère, d'importantes modifications dues à des conseils judicieux, doci-

lement suivis, à d'heureuses inspirations personnelles, de notables additions, enfin, ont fait du mémoire un ouvrage de tous points très-considérable.

La Philosophie de Platon, c'était là un sujet bien vaste, bien difficile, et le programme tracé pour les concurrents par le traducteur de Platon, le rénovateur du platonisme en France, notre illustre et regretté confrère, Cousin, avait de quoi intimider les plus habiles. M. Fouillée l'a abordé victorieusement, avec un savoir des plus étendus et des plus sûrs, une sagacité des plus pénétrantes, un rare talent d'exposition, un style d'une élégante sévérité, ferme, plein, animé, s'élevant avec les idées, atteignant sans effort à l'éloquence; enfin, dominant tous ces mérites, une originalité de pensée, dont ses premiers juges ont été singulièrement frappés et qui leur a fait saluer, avec joie, dans le fidèle et libre interprète d'une grande philosophie, un philosophe!

Au prix Bordin, prix annuel, s'ajoutait cette année le prix triennal fondé par M. Halphen, dans des conditions à peu près pareilles, pour l'encouragement de la bonne littérature et de la saine morale. C'est aux *Études néerlandaises* de M. L. de Backer qu'il a été décerné. L'auteur, qui appartient à l'ancienne Flandre française, y a traité, avec une grande compétence, d'une littérature qui nous est bien peu connue. Son livre nous la fait embrasser à peu près dans toute son étendue, depuis Vondel jusqu'à Tollens; il nous la rend familière, nous y intéresse par un heureux mélange de détails biographiques, d'analyses et d'extraits. L'intérêt moral, réclamé par le fondateur du prix, n'y manque pas. On le rencontre dans certains tableaux, retra-

cés avec charme par des poëtes hollandais, de la vie domestique en Hollande. L'Académie a pensé que M. de Backer avait, par cette œuvre, bien mérité de l'histoire littéraire, et que le prix Halphen pouvait très-convenablement devenir sa récompense.

Il est bien peu de nos programmes de prix où n'ait été compris quelque ouvrage traduit de l'antiquité ou des littératures étrangères. Mais, désormais, la traduction y aura chaque année sa place spéciale, grâce à une fondation de feu M. Langlois que nous inaugurons aujourd'hui. Dans le premier des deux concours auxquels elle a donné lieu, celui de 1871, le choix de l'Académie s'est porté sur la traduction qu'a publiée, en dix-huit volumes in-8°, de l'*Histoire de la Grèce,* de Grote, un professeur de l'Université, M. A.-L. de Sadous. Cette grande histoire, qui comprend, comme le fait connaître le titre, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand,* ne se distingue pas, sans doute, par ce sentiment de l'antiquité, qui charme dans les récits de Rollin et dans les tableaux de Barthélemy. C'est, plus spécialement, et dans le texte et dans les notes nombreuses qui l'accompagnent, une œuvre d'érudition et de critique, où chaque question est savamment et judicieusement approfondie, et dont la lecture, dont l'étude s'imposent désormais à quiconque s'occupe, sous quelque point de vue que ce soit, des hommes et des choses de la Grèce antique. Elle jouit dans toute l'Europe lettrée de la plus haute estime, et naguère encore l'Académie des sciences morales et politiques en comptait l'auteur au nombre de ses associés. Mettre une production historique de cette importance et de cette uti-

lité à la portée du public français dans une version intelligente et fidèle, trop fidèle même quelquefois, d'une allure de style trop anglaise, c'est là un service considérable rendu à notre littérature par M. de Sadous, et que l'Académie a jugé tout à fait digne de la récompense proposée à l'émulation des traducteurs par la généreuse fondation de M. Langlois.

Elle a paru méritée, dans le concours de 1872, par une traduction d'un tout autre caractère, une de celles qui sont plus particulièrement des œuvres d'art, dans lesquelles le talent entre en lutte avec quelque célèbre original. L'auteur, M. Théodore Braun, ancien conseiller à la Cour de Colmar, président du Consistoire supérieur et du Directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg, a siégé, en cette qualité, dans le Conseil de l'Instruction publique, où l'ont connu et apprécié plusieurs membres de l'Institut. Les loisirs que lui laissaient ses graves devoirs, il les a consacrés à traduire, le premier, le *Théâtre* entier de Schiller, en vers simples et faciles, non exempts parfois de quelque faiblesse, mais d'un ton toujours naturel, d'une allure dramatique, suivant avec aisance le mouvement de la composition et celui de chaque scène. La grandeur et le succès de l'entreprise ont déterminé le choix de l'Académie : elle a été heureuse, en même temps, de pouvoir honorer d'une marque publique d'estime et d'intérêt un des plus distingués parmi ces fils de l'Alsace, qui n'ont pas voulu se séparer de la France, qui sont restés Français. Le prix décerné à M. Braun sera comme une consécration de sa nationalité, disputée à la conquête et généreusement maintenue.

J'arrive à la partie la plus considérable de ma tâche, à ces prix d'utilité morale dont la munificence posthume de M. de Montyon a si fort accru le nombre, et que les facilités croissantes du programme ont étendus à des objets si divers. De ces objets, le moins étranger, assurément, aux intentions primitives du fondateur, c'est la philosophie, ses spéculations n'étant guère sans un rapport plus ou moins direct avec les mœurs. Aussi, comme précédemment, dans plus d'un concours, est-ce encore par une œuvre philosophique que s'ouvre la liste des ouvrages auxquels ont été décernés les prix Montyon de 1871 ; elle a pour titre *la Philosophie de Malebranche,* et pour auteur un de nos jeunes maîtres les plus estimés, aujourd'hui professeur de philosophie au lycée Corneille, M. Ollé-Laprune. De rares mérites la distinguent : l'étude approfondie, la complète intelligence d'un grand sujet, la fermeté de la pensée, l'agrément du langage, un style qui se soutient, sans trop de désavantage, auprès de citations fréquemment empruntées à d'excellents écrits. D'autres considérations ont encore influé sur la préférence accordée à ce livre. La philosophie qui y est étudiée, chimérique à bien des égards, a un caractère d'élévation religieuse et morale qui s'accorde tout à fait avec l'objet du concours. Malebranche, en outre, n'est pas seulement un de nos premiers philosophes ; c'est un de nos meilleurs écrivains, et l'Académie française a quelquefois pensé à proposer son éloge pour sujet du prix d'éloquence. Si elle s'en est abstenue, c'est sans doute qu'il lui a paru qu'un tel sujet appelait des discussions moins bien placées dans une composition oratoire que dans un mémoire

philosophique. Le mémoire demandé par l'Académie des sciences morales et politiques en 1865 et couronné par elle, non sans d'éclatants témoignages d'estime, en 1869, étant devenu par la publication qu'en a faite l'auteur, l'année suivante, avec de judicieuses retouches, d'importantes additions, un livre de grande valeur, l'Académie, aux suffrages de laquelle il s'offrait dans des conditions si favorables, a été heureuse de l'adopter; elle a pu croire s'acquitter ainsi de l'hommage qu'en d'autres temps elle avait voulu rendre au génie de Malebranche.

Assez près de cet ouvrage, auquel a été décerné un prix de 3,000 francs, s'est placé, avec attribution d'un prix de 2,500 francs, un fort bon livre d'histoire littéraire, l'*Histoire de la Littérature romaine,* par M. Paul Albert, maître de conférences à l'École normale supérieure.

Elle est comprise dans deux volumes in-8°, mesure peut-être un peu étroite pour un sujet si étendu et de laquelle a dû résulter la trop grande brièveté, la rapidité insuffisante de quelques chapitres. L'ouvrage est du reste bien distribué, partagé en époques où l'on suit parallèlement le développement historique et le développement littéraire de Rome. Le rapport de ces deux sortes de développements est marqué avec justesse; les principaux écrivains, poëtes et prosateurs, les principaux monuments, judicieusement et, l'on peut ajouter, très-librement appréciés. Ce qui distingue en effet l'ouvrage, ce qui en fait le principal attrait, c'est une grande liberté de jugement; elle paraît parfois quelque peu tranchante et provoquant la contradiction, mais, par cela même, elle intéresse. L'auteur, qui n'a pas la superstition de l'antiquité et se met volontiers

à l'aise avec elle, se garde toutefois de certaines licences, véritablement étranges, de la critique allemande ; il en fait justice dans l'occasion, et on doit lui savoir gré particulièrement d'avoir réclamé contre les appréciations, véritablement irrévérentes, qu'a faites un de ses plus doctes représentants du caractère et du génie de Cicéron. En résumé, cette histoire de la littérature latine est une œuvre intéressante autant qu'instructive, et qui se recommande en outre par un style net, vif, spirituel, sans trace aucune des affectations à la mode : elle pourra trouver des lecteurs, même en dehors des écoles, attirer à une grave étude les gens du monde. C'est un genre d'utilité, assez voisin de l'utilité morale, et qui a paru autoriser sa participation aux récompenses instituées par M. de Montyon.

Des prix de 2,500 francs ont été également décernés à deux ouvrages d'un moindre mérite littéraire sans doute, mais plus évidemment appropriés au caractère du concours :

Francinet, principes généraux de la morale, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, par G. Bruno ;

Les Lois de la vie et l'art de prolonger ses jours, par M. J. Rambosson.

Une fable très-simple, mais agréable et attachante, sert de cadre, dans le premier, à des leçons sur les graves objets qu'indique le titre, leçons habilement proportionnées à la curiosité et à l'intelligence des enfants qui les écoutent, très-propres, en outre, à les mettre de bonne heure en garde contre les fausses idées, les déclamations

antisociales qui pourraient bientôt pervertir leur jeunesse. La fortune de ce petit livre n'est pas à faire; il est parvenu à sa troisième édition; il a sa place dans les bibliothèques scolaires, et, mieux encore, dans l'estime des maîtres et dans l'intérêt de leurs petits disciples. La distinction que lui accorde l'Académie en consacrera le succès, en secondera l'utile influence.

L'auteur du second ouvrage est un lauréat de l'Académie des sciences qui, depuis de longues années, s'occupe avec zèle de répandre et, comme on dit, de vulgariser les découvertes, les progrès de la science. On peut donc accepter, avec quelque confiance, les détails intéressants que contient son livre sur la durée de la vie humaine et les influences diverses auxquelles elle est soumise. Mais cette durée dépend surtout de causes morales, et c'est particulièrement comme livre d'hygiène morale que se recommandait à l'Académie française le livre de M. Rambosson. Bien des emprunts ont été faits par lui aux moralistes anciens et modernes, et il a mêlé discrètement à leurs observations, à leurs préceptes, ses propres idées, toujours raisonnables, et présentées avec une conviction honnête et persuasive. Une agréable variété de détails fera, on doit le croire, rechercher cet ouvrage, qu'on ne lira pas sans plaisir, et même sans fruit, considération qui devait particulièrement toucher les fondés de pouvoir, les exécuteurs testamentaires de M. de Montyon.

Le roman est une des formes sous lesquelles peut se produire l'enseignement moral. Parmi les ouvrages de ce genre et de ce caractère, envoyés au concours de 1871, l'Académie a particulièrement distingué, lui attribuant un prix de

2,000 francs, une agréable et touchante composition de Mlle Marie Guerrier de Haupt, intitulée *Marthe*.

Cette Marthe est une jeune fille bien née, que des disgrâces de famille ont réduite aux dernières extrémités. On nous la montre aux prises avec les souffrances de la misère, et cela en compagnie d'un père malade et aigri par le malheur; avec les mépris, les petites persécutions du monde, dans une situation subalterne et dépendante, devenue sa seule ressource; avec une suprême infortune qui ne laisse plus de place à l'espérance, un moment conçue, du bonheur. A de telles épreuves Marthe oppose la douceur et la dignité du caractère, le calme de la résignation, la soumission aux volontés de la providence, la foi dans les promesses de la religion. L'auteur n'a pas cru devoir, on ne saurait l'en blâmer, consoler son infortune et sa tristesse, récompenser sa vertu, par une de ces réparations du sort, ordinaires dans les fictions romanesques, mais rares dans le monde réel, et qu'on ne peut guère, sans fausser la morale, proposer comme un encouragement à bien faire. Au mérite de la conception s'en ajoutent d'autres qui ont déterminé le choix de l'Académie : une fable naturelle et, dans sa simplicité, attachante, des observations, des réflexions d'une habituelle justesse, un style d'une élégance sans apprêt. On les retrouve dans une nouvelle serbe, fort bien contée, fort intéressante, par laquelle se termine le volume, et dont il eût été injuste de ne pas tenir compte à l'auteur.

Cette longue liste, que je voudrais pouvoir vous faire parcourir plus rapidement, comprend encore trois ouvrages à chacun desquels a été décerné un prix de

1,500 francs; et d'abord, représentant honorablement le mouvement littéraire des départements, un livre publié à Moulins sous ce titre :

Antoine de Laval et les écrivains bourbonnais de son temps, par H. Faure, professeur d'histoire.

C'est, avec un certain luxe de détails biographiques et littéraires d'un intérêt local, une galerie intéressante, où ressort la figure d'Antoine de Laval, homme public, savant, écrivain distingué du XVIe siècle et des commencements du XVIIe, qui, par ses actes et ses ouvrages, a été, grand titre d'honneur! un des collaborateurs de Henri IV dans l'œuvre de la pacification et de la régénération de la France. En aucun temps ne pouvait être rappelé avec plus d'opportunité le souvenir de ce bon citoyen.

Les deux derniers ouvrages, comme un certain nombre d'autres, eux-mêmes fort recommandables, auxquels l'Académie a cru devoir les préférer, ont un rapport direct avec des circonstances dont on ne pouvait manquer de s'inspirer dans un concours qui porte la date néfaste de 1871. Nous y sommes douloureusement reportés par ces titres seuls :

L'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, par Imbert de Saint-Amant;

L'Invasion, 1870-1871, par Albert Delpit.

Dans l'intéressante autant qu'élégante biographie de l'abbé Deguerry, ses rares mérites comme prédicateur, comme aumônier militaire, comme premier pasteur de deux de nos principales églises, Saint-Eustache et la Madeleine,

sont dignement appréciés ; ses vertus pastorales y sont particulièrement célébrées avec l'éloquence émue d'un témoin; enfin, arrivé au récit de sa mort, l'auteur a rencontré, pour honorer la sérénité du martyr et flétrir la férocité de ses bourreaux, des expressions à la hauteur d'un tel sujet, répondant avec justesse au sentiment public.

M. Albert Delpit est un très-jeune homme, né aux États-Unis, mais élevé en France et Français par le cœur. C'est un patriotisme tout français qui l'inspire. Il lui a fait prendre les armes pour notre cause trahie par la fortune ; il lui a dicté toute une suite de poëmes, d'un caractère élégiaque et lyrique, où se sont exprimées, en quelque sorte jour par jour, toutes les émotions par lesquelles a passé notre malheureux pays, pendant nos longs mois de luttes et de désastres, d'espérance confiante et de désespoir. Ce qui caractérise ce recueil, c'est la chaleur du sentiment, c'est la verve, une verve qu'on voudrait souvent plus réglée, mais contre laquelle ne sauraient prévaloir, quelque légitimes qu'elles soient d'ailleurs, les froides réclamations du goût. Il faut aussi passer à l'auteur certaines violences, contemporaines de nos justes colères et expliquées par elles, mais dont aujourd'hui, plus calmes, nous réprouvons l'excès, et que lui-même retrancherait volontiers de son œuvre. Ces poëmes, récités sur nos théâtres, ont vivement saisi le public, et c'est dans leur douzième édition qu'ils se sont présentés au jugement de l'Académie, avec la puissante et légitime recommandation d'un succès si vif et si constant.

Dans le concours pour les prix d'utilité morale de 1872, dont je dois maintenant vous entretenir, la place d'honneur appartient, non plus à la philosophie ou à l'histoire litté-

raire, mais à la poésie. En tête de la liste se sont placés, sans contestation, les *Poésies populaires* de M. Manuel, et, avec un autre recueil de vers de M. Coppée, *les Humbles,* quelques poëmes de forme ou narrative ou dramatique, qui l'ont précédé, et dans lesquels le talent de l'auteur du *Passant,* cette composition charmante qui lui a valu, il y a quelques années, le prix Maillé-Latour-Landry, s'est si heureusement développé et fortifié.

Ces deux poëtes (ils sont vraiment dignes de ce titre) que nous réunissons par l'attribution d'une même récompense, un prix de 2,500 francs, nous ont paru naturellement rapprochés par de grandes analogies d'inspiration et de talent. Tous deux demandent le sujet de poëmes d'un intérêt touchant, quelquefois douloureux, à des réalités longtemps dédaignées par notre poésie, aux conditions, aux situations des classes les plus modestes, les plus obscures, les plus misérables même de la société. Ces réalités, ils s'appliquent à les mettre en relief par l'exactitude du détail descriptif, à la façon des peintres flamands et hollandais, par la franchise hardiment familière des sentiments et du langage, par la libre allure de la versification.

Une telle manière de concevoir la poésie, féconde, chez eux, en effets nouveaux et frappants, n'est pas sans avoir ses dangers auxquels ni l'un ni l'autre ne semble avoir complétement échappé.

M. Manuel lui doit sans doute des pièces vraiment belles par le sentiment, par le style, par une versification facile, harmonieuse, régulière sans monotonie, par des qualités enfin que l'Académie a déjà eu plus d'une occasion d'apprécier et de récompenser chez l'auteur des *Poésies intimes*

et des *Ouvriers*. On a pu trouver, toutefois, que l'ensemble du recueil laissait dans l'âme une trop désolante impression, que la peinture navrante de tant de misères et de douleurs, produit fatal du vice pour la plupart, n'y était point assez adoucie par des idées propres à reposer, à consoler le lecteur, des idées de résignation et d'espérance religieuse.

Dans ces peintures de tons plus variés et d'un incontestable charme où M. Coppée recherche et a si souvent la bonne fortune de rencontrer le vrai et le simple, il lui arrive de passer indiscrètement plus loin, jusqu'au prosaïque. On doit y relever surtout, comme conduisant directement à la prose, l'emploi systématique et excessif de certains procédés de versification peu conformes, non-seulement aux règles peut-être trop absolues de Boileau, mais à la pratique judicieuse de nos bons poëtes, pour qui n'étaient certainement pas des choses inconnues ce qu'on croit avoir découvert de nos jours, ce dont la poétique contemporaine semble avoir fait des règles nouvelles, la césure mobile et l'enjambement, mais qui n'en usaient que sobrement, à propos, pour produire un certain effet.

Quelle que soit la valeur de ces restrictions mises par l'Académie à ses justes éloges, les œuvres de nos deux poëtes n'en restent pas moins des productions d'un ordre très-distingué, et, par le sentiment général qui en est l'âme, par la pitié, la sympathie qu'elles inspirent pour les souffrants de ce monde, d'un salutaire effet moral, tout à fait en rapport avec l'objet sérieux du concours.

L'Académie a encore placé au premier rang, avec attribution d'une récompense égale, d'autres œuvres d'imagi-

nation, non moins en faveur auprès du public, mais d'un tout autre caractère. Ce sont les voyages imaginaires publiés dans ces dernières années sous des titres qui ne seront probablement nouveaux pour personne :

Cinq semaines en ballon, voyage de découvertes en Afrique par trois Anglais, rédigé sur les notes du docteur Fergusson;
Vingt mille lieues sous les mers;
Voyage au centre de la terre;
De la terre à la lune, trajet direct en 97 *heures;*
Autour de la lune.

D'autres voyages, de genre analogue, insérés par M. Jules Vernes dans le *Magasin d'éducation et de récréation* de M. Hetzel, avaient été déjà, avec le recueil lui-même, implicitement distingués par l'Académie. Mais une récompense plus spéciale, plus personnelle, était bien due à l'auteur. Elle s'ajoutera justement à celle qu'il a reçue, qu'il reçoit journellement du public par le grand et légitime succès de ses livres, d'une invention si ingénieuse, si piquante, et, au fond, d'une portée si sérieuse. Les merveilles usées de la féerie y sont remplacées par un merveilleux nouveau, dont les notions récentes de la science font les frais. L'intérêt habilement excité et soutenu y tourne au profit de l'instruction. On en rapporte, avec le plaisir d'avoir appris, le désir de savoir, la curiosité scientifique. C'est là, proprement, le caractère moral que leur a reconnu et qu'a voulu récompenser l'Académie.

Son intérêt s'est porté ensuite sur deux ouvrages dans lesquels l'érudition classique, l'intelligence, le sentiment

de l'antiquité, sont mis heureusement au service de la morale :

La Cyropédie, étude sur les idées morales et politiques de Xénophon, par M. Hémardinquer, professeur de rhétorique au lycée de Nancy;

La Femme grecque, étude de la vie antique, par Mlle Clarisse Bader.

L'ouvrage de M. Hémardinquer est savant, judicieux, écrit avec soin : ce qui en fait le principal agrément, ce sont des rapprochements avec les modernes, toujours ingénieux, mais peut-être bien multipliés. Leur abondance, qui atteste chez l'auteur une grande richesse, une grande variété de souvenirs, ne laisse pas toujours assez apercevoir les idées principales du livre, ni, dans son unité, la personne même de Xénophon.

L'auteur de *la Femme grecque* y a poursuivi des études morales et littéraires commencées, il y a quelques années déjà, avec succès, dans deux ouvrages, dont le premier a été distingué par l'Académie, *la Femme dans l'Inde antique, la Femme biblique*. Quels ont été, dans l'antiquité grecque, la condition et le caractère de la femme, par quels types divers la représentent surtout la légende, l'histoire, la poésie, c'est ce que Mlle Bader a recherché avec curiosité, non-seulement chez les auteurs modernes de toutes sortes, historiens, critiques, archéologues, qui se sont appliqués à nous faire connaître la Grèce antique, mais dans les monuments eux-mêmes, dont les textes ont été scrupuleusement consultés, et quelquefois traduits par elle. Cet effort de

patiente et sérieuse érudition, accompli courageusement par une femme, a paru à l'Académie très-méritoire. Mais ce n'est pas le seul mérite de l'ouvrage, que distinguent encore le caractère élevé des idées et des sentiments, et, en général, l'élégance et l'agrément du style. Il est, de nouveau, à regretter, que les idées principales n'y ressortent pas assez, par le défaut d'une composition, où des analyses continues de l'*Iliade,* de l'*Odyssée,* de toutes les tragédies grecques, où des détails de mythologie et d'archéologie, abordés peut-être imprudemment, et trop complaisamment prodigués, occupent une place véritablement disproportionnée.

Les compositions romanesques qui ne manquaient pas plus à ce second concours qu'au précédent, sont cette fois représentées dans la liste des récompenses par un roman de Mme Augustus Craven, intitulé *Fleurange*. Le sujet ne diffère pas beaucoup de celui qu'a traité, dans son petit roman de *Marthe,* Mlle Guerrier de Haupt. Il s'agit encore d'une orpheline, soumise par les rigueurs du sort à des épreuves dont triomphent sa vertu et sa religion. Mais, si le sujet est à peu près le même, il est développé par des situations plus variées et plus dramatiques, qui mettent dans un relief plus sensible, chez l'héroïne, avec l'élévation native de son caractère, ce que la religion y a ajouté, l'esprit de résignation, de dévouement, de sacrifice. Autour du personnage principal sont groupés des acteurs secondaires peints avec vérité et intérêt. Un autre élément de variété, c'est que la scène est transportée sur des théâtres divers et fait voyager le lecteur, agréablement distrait par des détails d'une grande vérité locale, en France, en Allemagne,

en Italie, en Russie. Peut-être, par compensation à cette agréable variété, les réflexions morales abondent-elles avec trop d'uniformité, mais elles sont toujours élevées et touchantes. Elles ne pouvaient pas ne pas l'être. L'auteur du *Récit d'une sœur* devait trouver dans ses souvenirs, évoqués de nouveau sous une autre forme, la matière heureuse de ses enseignements, comme de ses fictions.

C'est directement, didactiquement, et non sans charme, que M. Rozan enseigne la morale dans un petit volume, d'assez grande valeur, qui a pour titre : *la Bonté*. La bonté est une disposition naturelle du cœur, mais elle peut être cultivée, développée; elle a sa science, son art, qu'expose, que professe M. Rozan avec un zèle bien opportun, dans un temps où ce n'est pas précisément la bonté qui préside aux rapports sociaux, où elle semble être en baisse dans la société. Il dit ce qui l'altère en nous, les préoccupations de l'égoïsme, l'amour des richesses et des plaisirs, quelquefois la crainte du ridicule. Il dit aussi ce qui l'entretient et l'accroît, le sentiment de la justice tempéré par l'indulgence. Il la montre en exercice dans les relations de la famille et de la société. Il en fait la condition première du bonheur, et cela avec un accent de conviction qui n'appartient qu'à l'expérience personnelle. Ce petit livre, des mieux appropriés au concours, abonde en observations morales que l'auteur a tirées de son propre fonds, qui n'ont rien de banal, qui plaisent par un certain air d'originalité. Il est riche aussi en souvenirs littéraires. La parole y est quelquefois donnée à de spirituels moralistes, Arnault, Andrieux, dont l'Académie n'a pas relu les vers sans plaisir

et sans émotion, dont elle a cru un moment retrouver l'aimable commerce.

A cet ouvrage, ainsi qu'à chacun des trois précédents, ont été attribués des prix de 2,000 francs. Restaient, sur la somme totale qu'avait à répartir l'Académie, 1,500 francs, qui lui ont permis d'ajouter à sa liste de récompenses un dernier prix.

Elle lui eût paru incomplète, si les livres d'éducation n'y avaient point été représentés. Ils le seront convenablement, pense-t-elle, par le *Cours complet,* ou près de l'être, *d'instruction élémentaire, à l'usage de la jeunesse, dans les colléges et les institutions de jeunes personnes,* dont M. A. Ricquier, ancien professeur d'histoire, aujourd'hui proviseur du lycée de Limoges, est le principal auteur. Les petits livres, en ce moment au nombre de cinq, dont il se compose, sont, comme on pouvait s'y attendre, au courant des connaissances historiques; mais la science y est distribuée dans la mesure qui convient à de jeunes intelligences, avec discrétion, clarté, élégance attrayante. Ils méritent d'être recommandés parmi tant d'ouvrages qui se proposent le même but, mais ne l'atteignent pas toujours aussi heureusement.

Notre tour revenait, cette année, de disposer du prix Maillé-Latour-Landry, que décernent alternativement l'Acaeémie des beaux-arts et notre compagnie. L'honorable encouragement dont il est l'expression a paru devoir s'adresser à la fois à deux écrivains engagés dans des voies bien diverses : M. Félix Hément, auteur d'écrits consacrés à l'instruction, à l'amélioration morale des classes ouvrières, et jouissant en France, et même à l'étranger, d'une juste

estime; M. Casimir Pertus, qui mêle aux travaux de l'enseignement l'exercice, souvent heureux, d'un talent poétique, dont témoignent plusieurs recueils de vers, une traduction de Sophocle, enfin, une tragédie de *Scanderbeg,* accueillie avec intérêt par l'Académie.

Grâce à une autre fondation, qui nous est particulière, et dont nous disposons annuellement, nous avons pu, en 1871, couronner indirectement l'élégant traducteur du théâtre de Térence et de quelques comédies de Plaute, soustrait par une mort inattendue et prématurée à nos récompenses, en attribuant à sa veuve, Mme de Belloy, le prix Lambert. Ce prix, haut témoignage d'estime et d'intérêt, nous avons été heureux de l'offrir, en 1872, à un ingénieux écrivain, qui, dans le genre où s'est illustré Béranger, s'est produit, à son tour, avec originalité, faisant concourir à une même œuvre deux talents le plus souvent séparés, et trouvant, sans effort, à ce qu'il semble, pour les piquantes saillies d'une gaieté inoffensive, pour les tendres sentiments du cœur, pour les maximes d'une aimable philosophie, une expression à la fois poétique et musicale. Chacun, je pense, a nommé avant moi M. Gustave Nadaud.

Ce rapport est déjà bien long, et il y manque ce qui concerne les deux plus anciens et, longtemps, les seuls concours de l'Académie française : les concours pour le prix de poésie et pour le prix d'éloquence.

Il ne nous a été envoyé, en 1871, que quelques pièces de vers sur des sujets librement choisis, dont aucune ne pouvait prétendre à un prix. Une seule, intitulée : *les Corbeaux,* et portant pour épigraphe : *Et leurs corps serviront de pâ-*

ture aux oiseaux du ciel, a, par d'assez vives images des horreurs de la guerre, fixé l'attention de l'Académie, et mérité à son auteur, M. Louis Fouquet, une mention honorable avec une médaille d'or de la valeur de cinq cents francs.

Le sujet proposé pour le prix d'éloquence de 1872, l'*Éloge de Vauban,* n'a tenté, on doit le regretter, qu'un nombre assez restreint de concurrents. Mais, sur les six discours envoyés à l'Académie, il en est trois qu'elle a pu distinguer. Elle a quelque temps hésité entre le discours inscrit sous le n° 2 et portant pour épigraphe ce passage emprunté au *Discours sur la critique* de M. Villemain : *C'est un double avantage de se voir autorisé dans ses vieilles admirations et dispensé d'en adopter de nouvelles,* et le discours que désigne le n° 3, avec cette épigraphe : *Pro patria.* On s'accordait à reconnaître dans le premier un tour plus littéraire, un mouvement plus oratoire, une appréciation souvent éloquente des mérites, des services du grand ingénieur, comme aussi, dans la partie consacrée à l'économiste, quelque insuffisance. On n'était pas moins unanime au sujet du second discours, nul ne contestant que la composition n'en fût défectueuse, et certains passages malheureusement traités, que, dans ses parties les plus estimables, l'ouvrage n'eût plutôt le caractère d'une notice biographique, d'un mémoire économique, que celui d'un discours. Mais, au jugement de tous, ces désavantages étaient compensés par quelques pages excellentes sur l'auteur de la *Dixme royale.* C'est au premier que l'Académie, tenant compte de la nature du concours, a décerné le prix ; elle a cru ne devoir accorder au second, quelque estimable qu'on

le jugeât à certains égards, que l'accessit. De curieux détails biographiques, de piquantes citations, un certain nombre de traits heureux, ont valu une mention honorable à un troisième discours, inscrit sous le n° 6, avec cette épigraphe : *Le grand homme n'est plus, mais sa gloire est vivante.*

L'auteur du discours couronné est M. Armand Lagrolet, avocat à la cour d'appel de Paris. Des fragments de ce discours seront entendus tout à l'heure. Mais, avant qu'il en soit donné lecture, je dois faire connaître, en finissant, les décisions de l'Académie à l'égard du concours de poésie de 1873 et du concours d'éloquence de 1874.

D'une part, l'Académie s'abstient, comme précédemment, d'indiquer le sujet du concours de poésie, bien assurée qu'à côté des fantaisies de l'inspiration individuelle, ne manqueront pas de s'y produire, sans qu'il soit besoin de les y appeler par un programme, les faits, les sentiments d'intérêt contemporain, dont se préoccupe la pensée publique. D'autre part, elle propose pour sujet du concours d'éloquence l'*Éloge de Bourdaloue.*

Bourdaloue a droit, de la part de l'Académie, au même hommage que Bossuet et Massillon. S'il ne les égale pas, comme orateur, il les surpasse peut-être comme prédicateur. Chez nul sermonnaire on ne trouverait une exposition plus complète, plus approfondie, plus convaincante, plus persuasive de la morale chrétienne, une connaissance plus intime, une peinture plus fidèle des affections humaines, du cœur et de ses secrets, du monde et des passions qui s'y développent. C'est par là qu'il agissait si puissamment sur des auditeurs accoutumés à mêler aux dissipations mon-

daines des considérations sérieuses, à rechercher, même dans les productions de la littérature profane, l'étude pénétrante, l'expression de l'homme et de la société. C'est aussi ce qui, aujourd'hui, attire surtout à son recueil les lecteurs d'élite, par un charme assez semblable à celui qu'ont pour eux les traités moraux de Plutarque. Même variété, même richesse didactique; Bourdaloue excelle à féconder ses sujets, à les renouveler; un génie inventif préside, dans tous ses discours, à l'ordonnance de la composition, au choix des arguments; son argumentation est serrée, vive, pressante, et, à la gravité constante, à la force de sa pensée, répondent la propriété énergique, la noble simplicité, la sévère élégance de son langage. Un tel orateur, un tel écrivain, dont Voltaire a résumé les rares qualités par l'expression significative de *raison éloquente,* mérite bien d'avoir enfin son panégyriste : il offre à la critique littéraire un des plus intéressants sujets d'étude auxquels l'Académie puisse la convier.

Un appel plus général lui est fait par une fondation récente, inscrite à dater d'aujourd'hui sur nos programmes, celle d'un prix triennal qui sera décerné, pour la première fois, en 1875. Ce prix, de même origine que le prix Thiers, de désignation non moins glorieuse, non moins propre à produire une émulation féconde, s'appellera le prix Guizot, et, selon la volonté du fondateur, sera spécialement destiné à l'encouragement des grands travaux de la critique sur notre littérature. On le sait, les prix extraordinaires dont l'Institut, dans des circonstances solennelles, a cru devoir honorer deux membres de notre Académie, ont, grâce à de généreuses dispositions, fourni la matière de

ces récompenses nouvelles. Par elles, comme aussi par de bien durables exemples, nos illustres confrères perpétueront leur action sur les lettres, et, pour ainsi dire, leur présence au sein de ces réunions, de ces fêtes académiques.

RAPPORT

DE M. PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1873.

MESSIEURS,

Au premier rang de ces prix, devenus si nombreux, que de généreuses fondations nous appellent à distribuer chaque année, se place naturellement le grand prix institué par le baron Gobert, dans l'intérêt de notre histoire nationale. Il a droit à cette primauté, non-seulement par l'importance peu commune de la récompense, mais par ce qui y répond, par la valeur des productions auxquelles elle s'appliqne.

Aujourd'hui y ajoute un nouveau lustre l'attribution

qui en est faite à un ouvrage de tous points très-considérable, conçu dans de vastes proportions, d'une simple et imposante ordonnance, que recommandent l'étendue des recherches, la sagacité, la justesse, l'élévation des vues, une élégante fermeté de style, l'*Histoire des États généraux, de* 1355 *à* 1614, par M. Georges Picot, juge au tribunal de la Seine.

D'autres déjà l'avaient racontée avec savoir et avec talent. Mais ce qui caractérise l'œuvre du nouvel historien, c'est que, chez lui, l'exposition des faits, exposition d'ailleurs fort habile et d'un puissant intérêt, n'est qu'une introduction, une préparation à l'étude approfondie de l'influence exercée par les assemblées générales de l'ancienne France sur le gouvernement du pays.

Sans doute, il le reconnaît et le regrette, incessamment contrariées, dans leurs persévérants efforts, par les préoccupations de la guerre étrangère et de la guerre civile, par le désaccord des ordres, par la résistance obstinée et insurmontable du pouvoir absolu, il ne leur a pas été donné, comme elles en avaient la noble ambition, d'établir en France la liberté politique. Mais, il croit juste de le remarquer, de bonne heure et en toute circonstance, elles en ont affirmé les principes, ajoutant, par la constance de ces revendications, à l'autorité propre de ces principes, celle de la tradition, dont on tient aujourd'hui trop peu de compte.

Ce n'est pas tout : d'un rapprochement très-attentif et très-complet, entre leurs vœux, leurs demandes et ce qui a suivi, les dispositions des ordonnances royales, les actes de l'administration publique, le nouvel historien des États

généraux tire cette conséquence, à l'évidence de laquelle on ne peut se soustraire, que leur part a été grande, beaucoup plus grande qu'on ne le pense généralement, dans l'amélioration progressive de notre société française; que d'eux se sont inspirés et ont pris en quelque sorte conseil, dans leurs plus sages, leurs plus utiles réformes, quelques-uns de nos meilleurs rois, de nos plus grands ministres, un Charles V, un Louis XII, un Henri IV, un Richelieu.

Tel est, en substance, ce livre des plus remarquables, où revit, dans sa vérité, par le double et heureux effort de la science et de la méditation, notre antiquité française; qu'anime et rend éloquent, condition du programme quelquefois négligée, un profond sentiment d'estime et de reconnaissance, pour ce que nous oublions avec quelque ingratitude, pour ce qui devrait intéresser davantage notre patriotisme, le travail social des générations qui nous ont précédés.

Un tel ouvrage s'imposait, on peut le dire, aux suffrages de l'Académie française. Mais déjà, dans une autre de nos grandes académies, dans l'Académie des sciences morales et politiques, pour laquelle il avait été écrit, il avait obtenu, avec les éloges des juges les plus autorisés, éloges plus précieux que toutes les récompenses, le prix dont il était digne. L'Académie a donc pensé qu'elle pouvait, en le couronnant à son tour, lui associer un autre ouvrage, lui-même de grande étendue et de longue haleine, dont les parties successives ont été, lors de leur apparition, soumises à son jugement et auxquelles la publication d'un huitième et dernier volume, hélas! posthume, permet d'attribuer enfin sa récompense longtemps attendue. C'est l'*Histoire de la Res-*

tauration de feu Nettement, histoire maintenant complète, écrite d'après les précieuses confidences, les communications d'un des premiers hommes d'État du temps, avec impartialité autant qu'avec talent, et où se marquent dans une juste mesure, sans rien retirer à l'équité des jugements, les préférences politiques de l'auteur. L'Académie qui, en 1870, quelque temps après sa mort, a maintenu son intéressante et patriotique *Histoire de la conquête d'Alger* dans la possession du second prix Gobert, achève de s'acquitter envers sa mémoire, très-digne d'être honorée, et de témoigner en même temps d'un légitime intérêt pour sa famille, par la distinction suprême accordée aujourd'hui à son œuvre capitale.

Des autres livres soumis dans le même concours à notre appréciation, nul ne nous a paru mériter le second prix Gobert plus que celui de M. Perrens, professeur de rhétorique au lycée Condorcet et répétiteur à l'École polytechnique : *l'Église et l'État en France sous le règne de Henri IV et la régence de Marie de Médicis.* Les deux volumes dont il se compose font connaître, dans un détail instructif et attachant, quelles furent alors les vicissitudes de l'antique et éternelle lutte engagée entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, entre la suprématie pontificale et la souveraineté royale ; ils offrent un intérêt à la fois religieux et politique, et, comme les précédentes productions de l'auteur, plus d'une fois déjà distinguées dans les concours de l'Institut, ils se recommandent par une étude curieuse, étendue, pénétrante de documents originaux non encore mis en œuvre par l'histoire.

Le concours pour le prix fondé par feu M. Thérouanne

pour l'encouragement des travaux historiques était, cette année, des plus riches. La liste des productions admises à y prendre part ne contenait pas moins de quatorze ouvrages, très-dignes d'estime pour la plupart. Avant tous se sont placés, par l'intérêt de la composition, par la distinction de la pensée et du style, deux livres entre lesquels il a paru juste de partager le prix : l'un, de M. Aubertin, maître de conférences à l'École normale supérieure, déjà couronné, pour une œuvre excellente de haute critique historique et philosophique, dans un des concours de 1870; l'autre, de l'écrivain aux grâces sévères, à la pensée virile, qui signe du nom de Daniel Stern des productions fort recherchées, fort aimées du public.

Nous ne manquons pas d'ouvrages où l'on se soit appliqué à suivre, de 1715 à 1789, sous la Régence, pendant le long règne de Louis XV et les premières années du gouvernement de Louis XVI, le mouvement général d'idées et de sentiments duquel est résultée la Révolution française. C'est le sujet qu'a traité lui-même M. Aubertin, sous ce titre : *l'Esprit public au XVIIIe siècle*. Il l'a renouvelé heureusement. Laissant à l'écart les grands monuments littéraires de cet âge, si souvent et si utilement interrogés par la critique, il a de préférence demandé à des documents d'un autre ordre, mais non d'une moindre autorité, les traits de cet esprit public dont il voulait retracer l'image : il les a empruntés, je ne puis mieux faire que de reproduire ses spirituelles expressions, à « cette partie intime « et confidentielle de la littérature historique qui, sous le « nom de mémoires, traduit jour par jour avec une sincé- « rité négligée, la pensée du moment, et d'une plume libre,

« inégale, diffuse, mais assez fidèle, écrit l'histoire à me-
« sure qu'elle se fait. » Sans doute dans ces nombreux mémoires, ou publiés, ou encore inédits, que l'auteur a curieusement analysés, dans ces correspondances qu'il n'en sépare point, les appelant des mémoires involontaires, est contenue l'histoire morale de la société française au XVIIIe siècle ; mais ce n'est pas saus une nécessaire confusion ; il fallait en démêler, en assembler les éléments, tâche difficile dont M. Aubertin s'est acquitté avec beaucoup de sagacité et beaucoup d'art. De là une suite de chapitres dans lesquels une matière des plus complexes se distribue avec aisance et clarté, d'un intérêt varié, d'un sens net et juste, aussi judicieux qu'ils sont élégamment et agréablement écrits.

A cet ouvrage ne le cède en rien celui que l'Académie a cru devoir lui égaler, l'*Histoire des commencements de la république aux Pays-Bas, de* 1581 *à* 1625. Ici encore le sujet présentait une complication embarrassante pour l'historien : ce peuple dont il devait raconter la lutte, entreprise avec tant de résolution, poursuivie avec tant de persévérance, pendant de longues années, contre la puissance espagnole, avait été au dedaus bien travaillé, bien tourmenté par les conflits sans fin de pouvoirs mal définis, par les prétentions rivales, le perpétuel combat des factions et des sectes ; mais, dominant les intérêts ennemis, les passions discordantes, le patriotisme avait tout confondu dans une action commune, à la fin victorieuse. Aux conditions d'un tel sujet répondent la variété, l'unité d'un récit artistement ordonné, d'un mouvement animé, de formes vives et spirituelles, où ressortent, avec l'intérêt supérieur de la cause

qu'ils représentent, les fondateurs de l'indépendance des Provinces-Unies et de leur république, Guillaume le Taciturne, Maurice de Nassau, Barneveldt. Ils sont peints avec sympathie, mais jugés avec équité, comme, au reste, partout dans ce livre, les hommes et les choses du temps passé. Un des principaux mérites de l'auteur, c'est que, sans se séparer de notre manière actuelle de penser au sujet des libertés politiques et religieuses, il sait tenir grand compte, en exposant, en appréciant les faits d'un autre âge, du milieu, si différent, où ils se sont produits. Ainsi, arrivé dans son récit au moment où la trêve de douze ans conclue avec l'Espagne déchaîne dans les Pays-Bas les fureurs longtemps contenues de la passion politique et du fanatisme religieux, où Maurice, ce grand capitaine, ce héros, d'une gloire jusque-là pure, tourne ses armes contre les institutions de son pays, où il permet, s'il ne l'a pas ordonné, que le noble vieillard, leur constant défenseur, Barneveldt, poursuivi par les calomnies des ennemis acharnés que lui a faits sa vertu, par les outrageants soupçons d'une multitude aveugle, soit jeté en prison, et envoyé par des juges iniques à l'échafaud, arrivé, dis-je, à ce triste dénoûment d'une si belle histoire, l'auteur se trouble, comme son lecteur; sa raison toutefois reste ferme; la querelle de Barneveldt et du prince d'Orange n'est pas simplement pour lui une lutte entre la liberté et la tyrannie, entre la république et la dictature. Écartant les raisons vulgaires qu'on a le plus souvent données de ces étranges événements, il recherche ce qui, dans la constitution de l'État, dans les relations des pouvoirs, dans la situation des partis, devait les amener presque fatalement. Mais expliquer n'est

pas absoudre : il ne laisse pas de conclure par ces sévères et éloquentes paroles : « C'est en vain que le génie de la « guerre proclame les talents du capitaine ; c'est en vain « que la religion et la raison d'État semblent d'accord pour « approuver les vues du stathouder ; l'humanité offensée « se détourne de Maurice. Un meurtre odieux, inutile, le « bannit de la compagnie des grands hommes. L'histoire, « avec le paysan hollandais, ramasse sur l'échafaud de Bar- « neveldt le sable ensanglanté qui dépose contre le meur- « trier au tribunal de l'éternelle justice. »

Le prix fondé par feu M. Bordin doit, aux termes du programme, être spécialement consacré à encourager la haute littérature, et, lorsque l'Académie en dispose en faveur d'un ouvrage publié dans les deux années ou dans l'année précédente, il faut que cet ouvrage se distingue, quels qu'en soient l'objet et la forme, par l'étendue des connaissances littéraires et le talent d'écrire.

Ces conditions n'ont paru pleinement remplies que dans un seul des neuf ouvrages envoyés au concours, celui où M. Georges Perrot, maître de conférences à l'École normale supérieure, a traité de l'*Éloquence politique et judiciaire à Athènes,* et, particulièrement, des *précurseurs de Démosthène;* livre savant, judicieux, bien écrit, qui complète utilement nos livres d'histoire et de critique littéraires par des études de quelque nouveauté. Car, sauf un petit nombre de pages exquises écrites de nos jours sur Lysias et sur Isocrate, nous n'avions rien en français qui fît réellement connaître ces *précurseurs de Démosthène,* industrieux ouvriers de son génie, par qui, dans les luttes de la place publique et des tribunaux, dans les enseigne-

ments, les exercices de l'école, s'est progressivement formé, s'est constitué, pour le service de sa haute éloquence, l'art de la parole.

M. Perrot, auteur d'un très-remarquable écrit sur *le Droit public d'Athènes,* couronné en 1868 par l'Académie, était mieux préparé que personne à comprendre et à expliquer le rôle attribué à ces orateurs par les institutions de la démocratie athénienne; mieux que personne il pouvait les replacer, avec vérité, sur le théâtre même, et dans les scènes d'un intérêt souvent si dramatique, où ils l'ont rempli. Un commerce facile et familier avec les textes qu'ils nous ont laissés, lui permettait de les considérer, non-seulement comme orateurs, mais encore comme écrivains, et de suivre de l'un à l'autre, de constater, tâche assurément bien délicate et bien difficile, les progrès de l'atticisme. En somme, le caractère dominant de l'ouvrage, c'est une très-nette intelligence des hommes et des choses de la Grèce ancienne, de son histoire, de sa civilisation, de son esprit : on sent même en le lisant, à une certaine vérité d'accent, qui ne pouvait provenir de l'érudition toute seule, que l'auteur a habité la Grèce autrement qu'en esprit, par l'étude patiente de ses monuments, et que, dans notre École française d'Athènes, il a vécu sous le même ciel, respiré le même air que les Grecs d'autrefois.

A l'histoire littéraire, que le livre de M. Perrot représente dignement dans les concours de 1873, mais qu'il n'y représente pas seul, on le verra bientôt, confine un autre genre, celui de la traduction, auquel, depuis trois ans, une fondation de feu M. Langlois permet d'attribuer sa récompense spéciale. Elle n'était point disputée cette année par

moins de quatorze traducteurs, de caractères très-variés : les uns qui étaient hardiment entrés en lutte avec d'illustres originaux, anciens et modernes, très-difficiles à atteindre, et tout ensemble avec leurs meilleurs interprètes, qu'il n'était pas moins difficile d'effacer ; les autres qui, plus prudemment, plus utilement, ne s'étaient attaqués qu'à des productions d'ordre secondaire, pour la plupart, et non encore traduites ; quelques-uns, enfin, qui, dans l'intérêt des études historiques ou littéraires, s'étaient laborieusement consacrés à mettre entre les mains du public français, fidèlement reproduites, et, selon le besoin, complétées et commentées, d'importantes œuvres contemporaines, publiées à l'étranger. C'est à une traduction de cette dernière classe que l'Académie a cru devoir décerner le prix.

Son auteur, M. Magnabal, agrégé de l'Université, chef de bureau au ministère de l'instruction publique, s'était déjà fait connaître avantageusement par un certain nombre d'ouvrages, de caractère historique ou littéraire, qui concernent l'Espagne. Nul n'était plus propre à traduire avec exactitude, avec intelligence, et, au besoin, à compléter, l'*Histoire de la littérature espagnole,* écrite en anglais, par l'Américain G. Ticknor. Ce grand ouvrage, publié en 1849, a singulièrement dépassé, par l'étendue et l'exactitude des recherches, par les vastes proportions de l'ensemble, ce qu'avaient écrit précédemment, d'assez incomplet, sur un sujet trop peu connu, Bouterweck et Sismondi. L'Espagne, à qui un pareil ouvrage manquait, s'est hâtée de se l'approprier par une traduction ; ainsi a fait l'Allemagne, et nous devons être reconnaissants à M. Magnabal du soin qu'il a pris de le reproduire à son tour pour les lecteurs

français, dans trois forts volumes in-8°, dont la publication, achevée en 1872, remonte à 1864. Il ne s'est pas contenté de traduire l'original ; il y a beaucoup ajouté par des notes, des appendices, empruntés aux commentateurs et aux critiques espagnols. Une grande amélioration qu'il y a apportée, c'est de donner en espagnol, accompagnés, bien entendu, d'une version française, les textes que son auteur n'avait cités qu'en anglais. Un tel travail si judicieusement entrepris, si bien conçu, si soigneusement exécuté, accroît fort utilement nos instruments d'étude, et c'est à ce titre surtout que l'Académie l'a jugé digne du prix institué par M. Langlois.

Plusieurs des ouvrages auxquels elle l'a préféré lui ont paru toutefois devoir être cités dans ce rapport, avec de justes témoignages d'intérêt.

Cette distinction est assurément bien due à l'importante traduction que, par un méritoire effort, nous a donné le premier de *la Bible des septante* un estimable interprète d'Homère, M. Giguet. Deux autres traductions encore, l'une de M. Lapatz, l'autre de M. Nicolas, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Rennes, y ont elles-mêmes d'incontestables droits.

Les *Lettres de Synésius,* lettres d'un tour agréable, offrent surtout un intérêt historique ; elles comptent parmi les monuments propres à nous faire connaître l'état de l'Empire et de l'Église au Ve siècle, et M. Villemain, dans son beau livre sur les Pères, en a tiré un très-beau parti. Il eût certainement applaudi à l'idée qu'a eue le premier M. Lapatz de les faire passer dans notre langue, en les accompagnant d'*Études sur les derniers moments de l'hellénisme*. Mais

peut-être n'eût-il pas trouvé assez naturel et assez simple le style du commentaire et, bien que Synésius ne soit pas exempt de quelque affectation, celui de la traduction elle-même.

Ce qu'on nous a donné en français, vers 1824, je crois, de l'*Araucana,* cette épopée espagnole de don Alonzo de Ercilla, n'interdisait pas à M. Nicolas de s'en dire le premier traducteur, car il l'a le premier traduit complétement. Cette traduction atteint à la mesure de deux forts volumes, l'auteur y ayant joint, sous forme d'*introduction* et de *notes,* un commentaire très-étendu, sans proportion, je le crains, avec la valeur, au fond assez médiocre, de l'original, et où les formules de l'admiration semblent trop prodiguées. Quoi qu'il en soit, il y a là un grand travail qui nous a paru digne, ainsi que le savant et ingénieux volume de M. Lapatz, sinon d'obtenir le prix, du moins d'être cité comme en ayant approché.

Cette revue est déjà longue, et je n'ai point encore abordé celui de nos concours qui, par le caractère un peu indéterminé du programme, attire le plus de concurrents, et où, grâce à la munificence du fondateur, on compte le plus de lauréats. Le nombre des ouvrages qui, chaque année, se disputent les prix d'utilité morale institués par M. de Montyon, va toujours croissant, comme aussi, par une conséquence naturelle, le nombre de ceux que l'Académie croit devoir particulièrement distinguer. Cent vingt et quelques étaient, cette année, soumis à notre jugement. Doit-on s'étonner que nos choix, devenus par là plus difficiles, plus embarrassants, se soient étendus quelque peu au-delà de leurs limites ordinaires?

Et pourtant, parmi tant de productions que, par des raisons diverses, nous avons dû écarter, il s'en trouve quelques-unes auxquelles nous n'avons pas renoncé sans des regrets dont il est juste que je rappelle d'abord le souvenir.

Tel est le recueil considérable (il forme trois volumes) qu'un étranger distingué, M. le colonel Staaf, a publié sous ce titre : *la Littérature française*. C'est un recueil de morceaux choisis. Or, quelque zèle et quelque goût qui aient présidé au choix de ces morceaux, quelque estime et quelque reconnaissance que méritent de telles recherches, entreprises surtout par un étranger, il n'a pas paru qu'il y eût là une œuvre assez personnelle pour qu'elle pût convenablement prendre place dans le concours.

Telle est encore l'édition nouvelle, donnée par M. Louandre, de l'*Histoire des Français de divers états,* d'Alexis Monteil. Sans doute ce n'est pas une reproduction pure et simple; les matières ont été autrement distribuées; des introductions, des compléments, des notes, ont ajouté à l'ouvrage original. On n'a pas pensé toutefois qu'il y eût convenance à admettre dans le concours, malgré les remaniements, les additions qui le renouvelaient, un ouvrage déjà ancien, qui a dès longtemps pris son rang dans la littérature et que, pendant sept années, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a maintenu dans la possession du second prix Gobert.

Tel est enfin un livre de M. Boissonade, professeur agrégé à la Faculté de droit, livre savant, non moins bien écrit que bien pensé, mais déjà couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et relevant trop spécialement de cette

Académie pour qu'il appartînt à la nôtre de s'en occuper à son tour. Ce titre seul : *Histoire de la réserve héréditaire et de son influence morale et économique,* le fait assez comprendre.

Mais il est temps de faire connaître quels sont, des ouvrages, encore nombreux eux-mêmes, qui, après examen, ont été maintenus dans le concours, avec des chances de succès, ceux qu'a définitivement choisis l'Académie.

En tête de sa liste elle a placé, sans contestation, avec attribution d'un prix de 2,500 francs, une *Histoire de l'éloquence latine,* ou, plus exactement, de la littérature latine, *depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron,* œuvre digne de grande estime, dont M. Victor Cucheval, professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis, partage l'honneur avec feu M. Berger.

M. Berger, élève distingué de l'École normale, a été, pendant le cours d'une vie troublée par la maladie et le malheur, l'un de nos meilleurs professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. Bien des générations d'élèves du lycée Charlemagne se souviennent avec reconnaissance de cet excellent professeur de rhétorique, aussi zélé qu'il était docte et judicieux, très-habile à tirer parti des jeunes disciples qui lui étaient confiés et, particulièrement, à mettre en valeur, pour le développement de leur esprit, des exercices scolastiques consacrés par la tradition et dont l'utile influence n'était pas encore contestée. De longues années ont suivi pendant lesquelles M. Berger a professé la littérature latine, soit à l'École normale, comme maître de conférences, soit à la Faculté des lettres, comme suppléant et, plus tard, comme succes-

seur, et très-digne successeur, de M. Le Clerc. Il a parcouru, dans ses leçons, l'histoire complète de la littérature latine. C'étaient des leçons très-solides, par l'étude sévère des documents originaux, par un sage esprit de critique, également éloigné d'une admiration superstitieuse de l'antiquité, et des jugements aventureux, des paradoxes en vogue. Aussi savant que les Allemands, il joignait à son érudition plus de justesse et de mesure. Ces qualités étaient relevées par un tour d'esprit très-piquant, fort apprécié d'un public nombreux, et qui gagnait aux études sérieuses même les esprits frivoles.

Il n'est resté de ces leçons que les notes sur lesquelles parlait M. Berger et quelques rédactions d'élèves. C'est de là que M. Victor Cucheval a tiré deux volumes d'une science exacte et attrayante, sur l'époque la moins étudiée, la moins connue, la plus difficile à connaître de l'histoire de la littérature latine, celle qui a précédé la venue de Cicéron. En les couronnant, l'Académie récompense le zèle pieux et le talent avec lesquels M. Victor Cucheval a sauvé de l'oubli un enseignement des plus précieux. Elle rend en même temps un juste hommage à la mémoire d'un maître éminent, qui a fait honneur aux études françaises, et dont il n'est pas inopportun de rappeler le souvenir dans un moment où ces études, tombées en disgrâce, donnent lieu à de si désobligeants parallèles avec l'étranger.

Un même rang, un prix de même valeur, sont attribués à un ouvrage d'un genre bien différent. L'Académie avait couronné, l'année dernière, comme propres à éveiller dans de jeunes esprits, par l'attrait d'une nouvelle sorte de merveilleux emprunté à la science, de nobles et utiles curio-

sités, les voyages imaginaires de M. Jules Verne. Elle couronne, cette année, un voyage véritable, dont la lecture, aussi attrayante, peut être aussi profitable, le *Voyage autour du monde,* de M. de Beauvoir. Le voyageur avait vingt ans à peine, lorsque, en 1866, il le commença, dans une compagnie qui devait lui assurer, en tous lieux, l'accueil le plus empressé, le plus sympathique, les plus rares facilités pour voir et pour connaître. Malgré son extrême jeunesse, il sut mettre à profit de tels avantages, et ses notes, écrites à la hâte, au jour le jour, pour sa famille, sont devenues, au retour, un livre à l'usage du public, dont les nombreuses éditions (c'est la sixième qui a été mise sous nos yeux) attestent le grand et durable succès. Le public s'est plu à suivre, dans les régions encore si imparfaitement connues de l'extrême Orient, le jeune voyageur, charmé par le naturel et l'entrain juvénile de ses récits et de ses peintures, par la sincérité, la vivacité de ses impressions, par la soudaineté heureuse de ses appréciations et de ses jugements, en présence de si nouveaux et si étranges spectacles.

Dans le même temps, nous avons un titre particulier pour le rappeler, nos sentiments nous en font même un devoir, dans le même temps, un autre voyageur, bien jeune lui-même, explorait, avec la plus intelligente curiosité, l'Indo-Chine et l'empire chinois; mais, moins heureux, épuisé, au retour, par la fatigue et la maladie, il n'a vécu que le temps nécessaire pour achever la relation de son voyage, léguant à son père, notre cher et honoré confrère, M. de Carné, le soin douloureux de le présenter au public.

C'est encore à l'histoire littéraire, partout présente dans

nos concours de cette année, c'est de plus à la poésie, qu'appartiennent les ouvrages de deux écrivains, MM. Édouard Fournier et Paul Déroulède, à chacun desquels est décerné un prix de 2,000 francs.

M. Édouard Fournier, poursuivant le cours de ses curieuses et utiles recherches, s'est appliqué récemment à rendre plus accessibles, par l'exacte reproduction des textes, par de savants et intelligents commentaires, *le Théâtre français avant la Renaissance, le Théâtre français au XVIe et au XVIIe siècle*. A des publications de grande étendue, formant chacune un très-fort et très-splendide volume in-8°, s'est ajoutée une œuvre de dimensions plus modestes, dans laquelle la science et la sagacité du critique se sont produites, en quelque sorte, sous une forme vivante : elle replaçait entre les mains des lecteurs, discrètement, ingénieusement rajeunie, elle rendait à la scène, l'annonçant par un spirituel prologue, l'antique *farce de maître Pathelin*.

Il n'est pas toujours donné, même à d'habiles critiques, de se transporter véritablement, de nous transporter avec eux dans les âges anciens de la littérature. M. Édouard Fournier y a réussi, grâce à la traduction, si voisine du texte original, par laquelle il a remplacé la prose trop moderne de Brueys; grâce aussi à ce qui lui est venu puissamment en aide, ces interprètes non moins fidèles à l'esprit de l'ancien temps, que lui a adjoints le Théâtre français. Avec eux il a pu faire revivre, dans sa naïveté, le chef-d'œuvre comique du XVe siècle, lointain antécédent de la comédie de Molière. Cette bonne fortune dramatique, qui était venue si à propos couronner de doctes et intéressants

travaux consacrés à l'histoire de notre théâtre, ne pouvait manquer d'attirer de nouveau sur leur auteur l'attention et l'intérêt de l'Académie, de le lui désigner, avec d'autres historiens des lettres, diversement recommandables, pour une de ses premières récompenses.

Auprès de lui elle a placé sans hésitation, de préférence à un certain nombre de poëtes distingués qui figuraient honorablement dans le concours, l'auteur des *Chants du soldat,* M. Paul Déroulède. Il a droit au double titre de brave soldat et de bon poëte. C'est la part personnelle prise par lui à nos luttes et à nos malheurs qui lui a inspiré ses vers, dans lesquels s'expriment avec énergie de bien nobles sentiments, l'ardeur militaire, l'amour du pays, la sympathie pour ses disgrâces, le désir, l'espoir passionné d'un temps meilleur, le culte des mâles vertus propres à l'amener. La poésie de M. Déroulède, étrangère aux nouveaux procédés de versification aujourd'hui à la mode, se distingue par la précision, la fermeté de la forme et, dans son habituelle familiarité, par une assez constante élégance. Elle a parfois quelque chose de cornélien; l'auteur semble lui-même la placer sous l'invocation de Corneille, dans de généreuses stances récitées avec de grands applaudissements au Théâtre-Français, le jour anniversaire de la naissance de notre grand tragique, le 6 juin 1872, et qui comptent pour beaucoup dans la valeur du recueil couronné par l'Académie.

Des mérites d'un autre ordre, d'un autre caractère, de l'harmonie, de la grâce, l'élégance du rhythme, la délicatesse du tour, l'expression tendre ou élevée du sentiment, distinguent un autre recueil intitulé *Fleurs d'été,* auquel

l'Académie décerne un prix de 1,500 francs. Il est de Mme Barutel, dont nous avons en 1868, par l'attribution à Mlle Bonnet du prix Maillé-Latour-Landry, encouragé les heureux débuts poétiques.

Un autre prix de 1,500 francs est décerné à M. Duchesne, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, pour une curieuse *Histoire des poëmes épiques français du XVIIe siècle*. Des analyses étendues, accompagnées de nombreuses citations, y font connaître toute une série de compositions du genre épique, depuis longtemps disparues, qu'on ne serait guère tenté de rechercher, dont on n'aborderait pas volontiers la lecture directe. Quelles causes, tenant particulièrement à la nature de l'épopée, ont condamné à une chute inévitable leurs auteurs, imprudemment engagés dans une entreprise d'un succès à peu près impossible, même pour des talents plus forts; par quels mérites ont-ils quelquefois racheté la bizarrerie de leurs conceptions, la faiblesse de leurs vers, et auraient-ils pu désarmer la sévérité de la critique, la cruauté de la satire, M. Duchesne s'applique à le montrer, non sans quelque partialité pour ces *victimes de Boileau,* comme on les a appelés, et contre leur redoutable et inflexible adversaire. Il consacre, en finissant, des chapitres un peu épisodiques, mais eux-mêmes instructifs et intéressants, à rechercher ce qui, dans d'autres genres, par quelque chose d'épique, a dédommagé, au XVIIe siècle, les lettres françaises de l'épopée manquée.

Deux ouvrages, de forme romanesque, ont encore été distingués par l'Académie, et, comme aux précédents, il leur a été attribué un prix de 1,500 francs.

Mlle Zénaïde Fleuriot, douée d'une imagination féconde, avait déjà, plus d'une fois, appelé l'attention de l'Académie sur des productions de ce genre. Le moment semblait arrivé où elle devait atteindre à une récompense, poursuivie par de si constants et si louables efforts, et dont elle avait toujours fort approché. Son nouveau roman est, comme tous ceux qui sont sortis de sa plume, écrit dans une excellente intention morale, et il reçoit des faits de notre histoire contemporaine, qui en forment comme le cadre, un bien sérieux intérêt. Une fable simple y donne lieu à d'agréables, de vives peintures de mœurs et de caractères, à des scènes bien posées, bien développées. Le style est animé, élégant, spirituel ; trop spirituel, si on peut le dire. Il n'est pas assez exempt d'une recherche que pouvait faire craindre ce titre un peu prétentieux, comme en général les titres dont fait choix l'auteur : *Aigle et Colombe*.

Ce défaut est aussi celui des *Récits champêtres* de M. Eugène Müller. Ils se recommandent d'ailleurs par un vif sentiment des choses de la campagne, et, dans de petits drames domestiques d'un intérêt touchant, dont la scène est le village, par une image curieusement étudiée des habitudes, des mœurs, des affections rustiques.

Les ouvrages de science, de philosophie, de morale, d'éducation, d'économie sociale et domestique, ne manquaient pas plus dans ce concours que dans les précédents, mais ils s'y produisaient avec moins d'avantage. Seule, ou à peu près seule, une *Étude sur la question des peines*, par M. E.-H. Michaux, sous-directeur des colonies, paraissait pouvoir prétendre aux suffrages de l'Académie. C'est un livre écrit avec une grande vivacité, une grande liberté d'es-

prit, et qui répond à des inspirations très-généreuses. Mais on y professe sur le régime officiel de la société, sur les réformes dont on le croit susceptible, des idées trop hardies, pour que l'Académie pût convenablement, par l'attribution d'une de ses récompenses, s'y associer, en partager la responsabilité. Elle a dû, bien à regret, se réduire à témoigner dans ce rapport de son estime pour l'esprit distingué et le talent de l'auteur.

Elle a voulu aussi qu'il y fût fait mention, avec de justes éloges, de quelques écrits dont les auteurs semblent n'avoir prétendu qu'à l'honneur de cette recommandation publique.

C'est d'abord la remarquable et bien opportune étude de M. le duc d'Ayen, sur le *Revenu,* le *Salaire* et le *Capital.*

Ce sont deux brochures de M. Alfred de Courcy, administrateur des Assurances générales. Dans la première, il traite à son tour très-pertinemment de la *Querelle du capital et du travail;* dans la seconde sont exposées ses vues, si judicieuses, si approuvées, si fort en voie d'entrer dans la pratique, de prendre place dans les lois, sur *les caisses de prévoyance des employés et des ouvriers et les pensions de l'État.*

Au même ordre de recherches et de considérations se rattachent deux petits ouvrages entre lesquels l'Académie a partagé un prix de 2,000 francs, dont la fondation de M. de Montyon lui permettait encore de disposer.

L'un, qui met ingénieusement à la portée des enfants, et par conséquent des esprits les plus simples, les principes de la science économique, a déjà obtenu, dans l'Académie des sciences morales et politiques, les suffrages des juges

les plus compétents : c'est le *Petit Manuel d'économie pratique* de M. Maurice Block.

Dans l'autre, intitulé *Bourgeois et Ouvriers,* et où conversent ensemble *sur les inégalités de la fortune,* comme l'annonce aussi le titre, *un socialiste et un homme de bon sens,* M. l'abbé Tounissoux a, comme dans beaucoup d'autres ouvrages animés du même esprit et par lesquels il exerce une sorte d'apostolat moral, prêté le secours d'une raison très-persuasive aux principes, trop souvent méconnus, sur lesquels repose l'ordre de la société.

Avec les prix Montyon n'est pas sans analogie le prix Lambert, d'un caractère à la fois moral et littéraire. L'Académie a pensé que la marque d'intérêt dont il est l'expression devait s'adresser cette année à un littérateur qui porte dignement un nom difficile à porter, M. Charles Nisard. Il était depuis longtemps désigné à son choix par les ouvrages, déjà nombreux, où il s'est montré, en fort bon style, un historien des lettres à la fois docte et judicieux. Mais une dernière publication qu'elle a été mise à même d'apprécier, et qui se distingue par des mérites pareils, a particulièrement influé sur sa décision. C'est une *Étude sur le langage populaire de Paris et de sa banlieue,* complément d'un *Dictionnaire de ce langage,* qui devait faire partie de l'*Histoire générale de Paris,* entreprise, il y a quelques années, par l'administration municipale. Le *Dictionnaire,* préparé par sept années de travail, et déposé, après son achèvement, dans le bureau des travaux historiques, à l'Hôtel-de-Ville, a péri, avec cet édifice, dans l'incendie allumé par la Commune. Le complément de l'ouvrage subsiste seul, et l'Académie y a vu un titre bien particulier à son intérêt.

Elle doit s'applaudir de ce qui sans doute ajoute de plus en plus à ses devoirs et à ses occupations, mais qui aussi lui permet d'atteindre, par la variété toujours plus grande de ses récompenses, des mérites de caractère et d'ordre très-divers. Cette sorte de fonds littéraire, dont la gestion lui est confiée, vient encore de s'accroître. Dès l'année prochaine, elle pourra disposer annuellement d'un prix de valeur considérable dû aux dispositions généreuses d'un ancien magistrat, feu M. Marcelin Guérin. Comme le prix Bordin, le nouveau prix s'adresse à la haute littérature, mais avec des conditions qui en rehaussent singulièrement l'importance. Les livres et écrits de tous genres auxquels il pourra être décerné devront, pour répondre aux intentions du fondateur, être *propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir*. Un tel programme honore beaucoup l'ami éclairé des lettres, le bon citoyen qui l'a proposé à l'émulation de nos écrivains, et il ne sera pas moins honorable pour eux de répondre à ce noble appel.

Nous avons encore à annoncer un prix de valeur et de portée plus modestes, mais bien propre lui-même, dans sa spécialité plus restreinte et plus accessible, à exciter une utile émulation. A dater de 1875, il pourra être décerné, tous les deux ans, à *un ouvrage, soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles*. Il s'appellera le *Prix de Jouy,* dénomination bien légitime et bien caractéristique. L'institution en est due à feu Mme Bain-Boudonville, fille de l'ingénieux moraliste qui, dans la première moitié de ce siècle, datait de son

très-mondain ermitage de la Chaussée d'Antin des peintures de la société française si piquantes, et alors si applaudies.

Malgré la concurrence de tant de fondations nouvelles, nos anciens prix d'éloquence et de poésie, nos seuls prix pendant longtemps, n'ont pas perdu leur importance et leur attrait. De très-nombreuses pièces de vers, sur des sujets librement choisis, se disputaient, cette année encore, la palme poétique. Celles qui ont le plus frappé l'Académie, qu'elle a crues dignes d'une distinction particulière, rappellent, par des traits plus ou moins directs, de bien graves événements, dont la pensée publique a peine à se distraire, dont la France ne peut ni ne doit laisser s'effacer le souvenir.

Cet intérêt n'est, il est vrai, qu'accessoire, dans un poëme intitulé *Liliane,* auquel est accordée une mention honorable; simple roman d'amour, conté avec aisance et avec grâce, et que termine un dénouement tragique, une noble mort cherchée avec désespoir, par un étranger, dans les rangs de l'armée française, sur un de ces tristes champs de bataille, où la fortune a trahi notre cause.

C'est d'inspirations plus exclusivement patriotiques et morales que relèvent les deux pièces entre lesquelles a quelque temps hésité le choix de l'Académie.

Celle qui obtient l'accessit et qui eût pu prétendre à un rang plus élevé, si le mérite de l'exécution eût répondu davantage à des intentions, à des imaginations très-poétiques, porte un titre qui en annonce d'abord le saisissant intérêt : *la Veille du* 1er *octobre* 1872, *en Alsace-Lorraine :* elle a pour épigraphe ces paroles de Virgile, non moins signi-

ficatives : *Collectam exsilio pubem*. L'auteur y a retracé pathétiquement un bien douloureux exode ; il y a fait entendre la voix même de la terre natale qui a cessé d'être la patrie, et qui, par de tendres instances, s'efforce vainement de retenir ses enfants volontairement fugitifs ; on y entend, échangeant entre eux de pénibles adieux, et se regardant également les uns et les autres comme exilés, ceux qui partent et ceux qui demeurent ; les morts eux-mêmes y sont représentés comme atteints, dans leurs monuments, par la douleur de l'exil ; ils sentent, dit le poëte :

Qu'ils ne sont plus couchés dans la terre française,
Que leur tombe héroïque a perdu son drapeau.

L'hésitation cruelle, le déchirement de cœur, le mouvement généreux qui précèdent, qui accompagnent la décision suprême, sont éloquemment exprimés dans ces stances touchantes :

Respecte, cher pays, notre amère souffrance ;
Tu sais si nous t'aimions tant que tu fus la France.
Faut-il partir? Faut-il rester?
Choix impie, exigé du peuple au cœur fidèle!
Demeurer avec toi, c'est nous séparer d'elle ;
Te rester, c'est la déserter.

Adieu! notre âme emporte au loin ta pure image.
. . . . . .
. . . . . .
Adieu! ne parle plus de la maison bénie
D'où pour nous à jamais toute joie est bannie ;
Ne nous les montre plus, ces tombeaux désolés.
Leurs habitants muets sont des fils de la France :
S'ils pouvaient se lever, s'ils rompaient le silence,
Ils diraient : « C'est là-bas qu'est la patrie, allez. »

Un plus grand art de composition, une plus grande fer-

meté de style, l'expression forte, franche, discrètement familière de sentiments vrais, de l'effet dramatique, de l'élévation morale, voilà ce qui a mérité le prix à la pièce qui a pour titre LE REPENTIR, *récit d'un curé de campagne*. Elle est de M. Albert Delpit, déjà couronné par l'Académie, pour un recueil poétique d'un intérêt et d'un succès très-populaires, en 1871. Enfant adoptif de la France et, par un noble entraînement, son soldat dévoué pendant le cours d'une guerre malheureuse, M. Delpit faisait alors retentir, dans ses vers véhéments, le cri de nos douleurs et de nos colères. Ce qu'il déteste, ce qu'il flétrit aujourd'hui, ce sont les crimes de la guerre civile. Mais ces tristes objets, il n'en fait, avec goût, que le fond de son tableau; il place, au premier plan, l'image consolante de la charité religieuse, réconciliant avec Dieu, avec la patrie et l'humanité, une de ces âmes qu'en ont misérablement séparées, qu'ont dépravées, remplies de fureur, rendues capables des plus détestables œuvres, d'aveugles penchants, une brutale ignorance, des excitations perverses. Je me borne, je dois me borner à ces indications générales sur un ouvrage que vous allez entendre et qu'interprétera, mieux que toutes les analyses et tous les éloges, une habile et expressive lecture.

RAPPORT

DE M. PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1874.

MESSIEURS,

Le plus important, le plus glorieux des prix distribués par l'Académie française, celui qu'a institué le baron Gobert dans l'intérêt de notre histoire nationale, a ce caractère particulier qu'il peut, plusieurs années de suite, demeurer attaché à une même œuvre, dont il consacre ainsi le mérite éminent et le constant succès. Lorsque, au mois d'août dernier, il fut décerné à l'*Histoire des états généraux* de M. Georges Picot, on put prévoir qu'il lui serait maintenu et qu'en 1874, comme en 1873, cette histoire, de tous points très-considérable, figurerait au premier rang des

productions d'élite que la voix publique ne se lasse point de désigner à nos récompenses. Plus on la lit, plus on la médite, et plus apparaît, avec les rares qualités de savoir exact, de sagacité pénétrante, d'exposition grave et animée qui la distinguent, la vue nouvelle, originale, qui y domine et en fait le principal intérêt. En recherchant curieusement quelle a été, sur la législation et l'administration de la France, l'influence longtemps méconnue, mais réelle, de ces grandes assemblées, si rarement, si irrégulièrement convoquées, ce qui de leurs délibérations, de leurs vœux, de leurs demandes a passé dans les actes publics, M. Picot a fait œuvre non-seulement de science, mais encore de patriotisme. Il a restitué à la nation française la part, trop bornée sans doute, qui lui appartient dans le travail social de près de trois siècles; il a montré que, sous des régimes absolus, ne lui avait pas manqué complétement, grâce à de généreux efforts, ce gouvernement de soi-même, noble attribut des peuples libres.

Ce n'est pas la nouveauté des recherches et des vues, mais l'heureux emploi de documents déjà rassemblés, déjà appréciés par la science historique, qui recommande le splendide volume auquel est accordé, cette année, le second prix de la fondation Gobert. Il porte ce simple titre : *Henri IV,* et l'auteur, M. de Lescure, y a retracé, à son tour, avec talent et intérêt, une vie qu'on ne peut trop rappeler à la mémoire reconnaissante des peuples, proposer à l'émulation des princes; celle « du plus politique et, on peut dire, du meilleur de nos rois, parce que la sagesse s'unit presque toujours chez lui à l'habileté, qu'il fut bon en étant adroit, modéré et conciliant en étant victorieux,

parce qu'il se servit de la puissance qu'il avait su acquérir, en la tournant tant qu'il vécut au bien de la France. » Je reproduis textuellement, on m'en saura gré, les belles paroles que nous a fait récemment entendre, dans son rapport sur nos concours historiques, un éminent historien, notre honoré et cher confrère, M. Mignet.

Au même ordre de travaux, mais sans attribution spéciale à l'histoire de France, s'adresse un prix de grande valeur lui-même, le prix Thérouanne, qu'il a paru juste de partager cette année entre deux ouvrages fort recommandables :

L'*Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIIIe siècle,* par M. Edmond Hugues;

L'*Histoire des chevaliers romains,* par M. Belot, professeur à la faculté des lettres de Lyon.

Le premier de ces deux ouvrages, écrit d'un style simple et ferme, dans un esprit à la fois généreux et modéré, sur des documents nouveaux, est, à certains égards, « une révélation historique », dit M. Mignet, auquel on m'approuvera de céder de nouveau et pour quelque temps la parole :

« Le 8 mars 1715, par un édit de Louis XIV, il était déclaré qu'il n'y avait plus de protestants en France, et que ceux qui feraient acte de protestantisme seraient traités comme des relaps. En effet, après trente ans écoulés depuis la révocation de l'Édit de Nantes, après l'émigration en Suisse, en Hollande et en Allemagne de tous ceux qui avaient pu s'y réfugier, après l'emploi des conversions par

les dragons et les galères, après la défaite des insurgés des Cévennes, il n'y avait plus en apparence que des convertis parmi les anciens protestants restés en France. Cependant, treize ans après la mort de Louis XIV, en 1728, il y avait dans le bas et dans le haut Languedoc, y compris le Vivarais, la Lozère, le Rouergue, cent vingt Églises du culte réformé, secrètement rétablies avec des anciens et des pasteurs, des consistoires et des synodes. Comment s'était opérée cette résurrection du protestantisme? Elle était surtout l'œuvre d'Antoine Court, qu'on a appelé à juste titre le restaurateur du protestantisme, qui fut alors le réorganisateur des Églises et plus tard le fondateur du séminaire protestant de Lausanne, d'où sortirent pour les Églises tant de pasteurs courageux et éclairés. M. Edmond Hugues s'est fait l'historien de cette œuvre religieuse, commencée et longtemps continuée dans les assemblées du désert, fondée sur le réveil périlleux de la foi protestante et l'organisation régulière des Églises, repoussant le fanatisme des inspirés et des prophètes comme du temps des Camisards, condamnant les violences et l'insurrection, prescrivant la résignation et la persévérance, s'étendant ainsi de proche en proche, au milieu des dangers et à travers les persécutions, qui redoublent et deviennent plus cruelles en 1724, en 1745, en 1752. Les protestants persécutés restent alors de fermes croyants et de fidèles sujets; leurs ministres sont souvent des martyrs, jamais des révoltés. Le protestantisme se relève ainsi par sa seule force, et se répand à l'aide de quelques hommes pieux et dévoués, courageux et infatigables, dont le plus remarquable, comme le plus heureux, puisqu'il ne périt pas à l'entreprise, est Antoine Court. A la fin,

malgré les attaques violentes qui se succédèrent pendant la première moitié du XVIIIe siècle, le protestantisme reconstitué lassa la persécution, et l'on peut dire qu'il en avait presque triomphé lorsque mourut Antoine Court, en 1760. Il resta encore défendu, sans être autant poursuivi, et, un peu plus tard, sous l'impulsion généreuse des idées du siècle et l'irrésistible influence de l'opinion publique, il fut de nouveau reconnu par le célèbre édit de Louis XVI, en 1787. Il y avait alors en France, après un siècle d'interdiction et de persécution, à peu près autant de protestants qu'avant la révocation de l'Édit de Nantes. »

J'ai cru devoir transcrire jusqu'au bout cette intelligente et expressive analyse du livre de M. Edmond Hugues, qui met si bien en lumière, avec l'intérêt de nouveauté qu'il présente, la leçon morale qui s'en dégage, leçon d'une portée générale, dont les protestants eux-mêmes, non moins que les catholiques, peuvent faire leur profit, combien sont vaines et passagères ces victoires qu'une puissance tyrannique croit remporter sur la conscience.

L'histoire des peuples de l'antiquité, si souvent racontée d'après les historiens anciens, se renouvelle de nos jours par la curieuse recherche de ce que ces historiens n'ont pas dit assez expressément, de ce qu'il faut découvrir dans leurs témoignages mieux lus, mieux compris, éclairés de la lumière inattendue produite par leur rapprochement. C'est à cette histoire savante et hardie, dont l'érudition sévère est le point de départ, et les aperçus, les divinations de la sagacité critique, le dernier terme; qui, dans un système social retrouvé, reconstruit par elle, découvre, pour expliquer les événements, les révolutions, d'autres causes en-

core que le génie et les passions des hommes ou les accidents du sort; c'est à un tel genre d'histoire, d'un ordre peu commun, qu'appartient le remarquable travail de M. Belot sur les *Chevaliers romains*. Il comprend deux forts volumes, dont le premier a obtenu de l'Académie, il y a sept ans, en 1867, une distinction analogue à celle qu'elle décerne aujourd'hui au second. Quelle a été, à diverses époques, la place, le rôle des *chevaliers* dans l'organisation civile et militaire de Rome, leur part dans les changements de sa constitution et le développement de sa grandeur, voilà la matière de ce livre important, qu'un savoir étendu et précis, l'originalité des vues, les qualités d'un style simple, ferme, animé, placent au rang des compositions historiques les plus dignes d'estime de notre temps.

Après un intervalle de trois ans, l'Académie décerne, une troisième fois, un prix de bien heureux augure pour une vocation historique, le prix Thiers. Il est attribué à un ouvrage dont la Grèce a fourni à M. Henry Houssaye le sujet des plus intéressants :

Histoire d'Alcibiade et de la république athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avénement des trente tyrans.

La biographie s'y mêle à l'histoire. Au premier plan figure, en traits habilement saisis, mais exprimés avec quelque faveur, sinon un des plus grands personnages de l'antiquité, du moins un des plus extraordinaires. Les luttes, les révolutions, les victoires, les disgrâces d'une orageuse, d'une ambitieuse démocratie, retracées elles-mêmes avec une vérité attachante, forment comme le fond du tableau. Dans une composition artistement ordonnée, dans des nar-

rations d'une allure naturelle et animée, se meuvent des caractères, des événements, généralement bien appréciés et bien rendus. Le jeune auteur, il le montre peut-être plus qu'il ne faudrait, par des rapprochements trop fréquents avec les choses modernes, par certains excès d'exactitude littérale dans la reproduction des choses grecques, s'était, de double manière, préparé très-sérieusement à la gravité de sa tâche. L'étude préalable de notre histoire l'avait aidé à comprendre l'histoire des Athéniens, et, celle-ci, il l'avait étudiée directement, sur les lieux mêmes, dans les monuments écrits de toutes formes qui en conservent le souvenir. C'est à Athènes, en 1868, qu'il a mis la main à son œuvre ; il l'a poursuivie à Paris jusqu'en 1872, sans en être autrement détourné que par l'accomplissement de ses devoirs de soldat, en des jours de patriotique dévouement, et sans qu'au retour aient pu l'en distraire les séductions du monde.

Non moins digne d'un affectueux intérêt que cette passion juvénile, que cette ardeur empressée pour les nobles travaux de l'esprit, est sans doute le constant dévouement que n'ont pu altérer les longues années d'un studieux effort, les défaillances d'une santé usée, ruinée utilement, dans le laborieux service de la science et de l'art. Par là se recommandait déjà à l'Académie M. Dantier, lorsqu'en 1866, elle décernait à son docte et agréable livre sur *les Monastères bénédictins d'Italie* le prix de haute littérature, qui porte le nom de prix Bordin : par là aussi, et bien plus encore, nous étaient désignées cette année ses *Études historiques sur l'Italie,* pour la première attribution d'un prix de nature analogue et, selon les intentions de son fonda-

teur M. Marcelin Guérin, d'un caractère plus particulièrement moral. A l'Italie monastique a succédé dans les préoccupations savantes de M. Dantier l'Italie profane, considérée surtout au point de vue social et politique. De là, non pas la continuité d'une histoire, il n'y a pas prétendu, mais sur les principales époques, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la fin du dernier siècle, une suite d'études, d'un attrait varié, où dans les récits une part est faite, comme il convenait en pareil sujet, aux lettres et aux arts. M. Dantier est un érudit, un historien voyageur; il a étudié l'Italie sur place, dans les documents originaux de ses bibliothèques, de ses archives, et sans négliger d'interroger les monuments eux-mêmes, éloquents et poétiques témoins de ce qu'il avait à raconter. Aussi le charme des impressions et des souvenirs, les agréments de la pensée et du style, ne manquent-ils pas plus à ce livre, d'une inspiration si grave, que la critique sévère des faits. l'indépendance des vues, l'honnêteté des sentiments. Puisse la nouvelle distinction, que reçoit aujourd'hui M. Dantier, ajouter encore à son courage, l'animer à poursuivre, à terminer d'importants travaux, depuis longtemps déjà entrepris et annoncés; son recueil de la savante correspondance des bénédictins français, dont il a recherché dans tous les dépôts publics de l'Europe les très-nombreuses pièces inédites; son histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur! S'il en devait être ainsi, l'Académie aurait placé bien avantageusement, placé à gros intérêts ces fonds de haute destination littéraire et morale, dont la volonté dernière de M. Marcelin Guérin lui a confié le maniement.

Le prix Bordin nous amène de l'histoire proprement dite à l'histoire littéraire. Il est attribué cette année, en partie du moins, à plusieurs volumes, d'une lecture instructive et agréable, dans lesquels M. Bossert, professeur à la Faculté des lettres de Douai, a, sous différents titres, renfermé l'histoire à peu près complète de la littérature allemande. Si l'on y passe brusquement des épopées du moyen âge au riche développement littéraire qui s'est produit en Allemagne dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, c'est que, l'auteur en fait la remarque, les temps intermédiaires ont plutôt appartenu à la philosophie, à la théologie, qu'aux lettres. Dans cet ouvrage, comme dans celui de M. Heinrich, justement couronné en 1870, et dont un dernier volume, digne des précédents, figurait honorablement au présent concours, Lessing et Herder, Wieland et Klopstock, Gœthe et Schiller occupent une grande place, et, en dépit des discordes internationales, ils n'ont pas cessé d'y trouver, non-seulement la plus impartiale justice, mais cette bienveillance hospitalière, honneur de la critique française.

Au partage du prix Bordin a été admis, à juste titre, un ouvrage qui se recommande d'abord par des dimensions bien considérables. Il ne comprend pas moins de dix forts volumes, consacrés par M. Jules Sauzay, membre de l'Académie de Besançon, à l'*Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs, de* 1789 *à* 1801. Des documents inédits, recueillis, pendant de longues années, en très-grand nombre, dans les dépôts publics et les collections particulières, en ont fourni la matière, et aussi grossi le texte, non sans quelque dommage sans doute pour le

mouvement de la composition, mais au grand profit de l'enseignement historique et de l'édification morale. Ce qui a surtout animé l'auteur à ses actives et fructueuses recherches, ce qui fait le principal intérêt et souvent l'éloquence de ses récits, c'est un noble désir, vivement ressenti, de sauver de l'oubli tant d'actes, obscurément héroïques, de courage, de résignation, de sacrifice, par lesquels, en des jours d'oppression pour les consciences, s'est honorée la religieuse Franche-Comté. C'est une œuvre de patriotisme local; on peut le dire avec quelque raison d'un livre, où ont leur chapitre à part tant de paroisses, de communes franc-comtoises. C'est aussi une œuvre d'un intérêt général : par de telles révélations s'accroît notre commun patrimoine d'honneur, et, dans ce détail familier, se rencontre une vérité historique, plus voisine de nous, que nous dérobent trop les généralités de la grande histoire.

Des traducteurs d'un ordre distingué continuent de disputer, avec une ardeur empressée, le prix proposé par feu M. Langlois à leur émulation. Mais, on le sait, il y a quelques mois, de la lice à peine ouverte a disparu tout à coup, enlevé par une mort inattendue, celui des concurrents auquel le prix semblait appartenir. Avant de le décerner à d'autres, puisque, hélas! il n'est plus là pour le recevoir, l'Académie doit adresser à sa mémoire et à son œuvre le témoignage mérité d'une haute estime et d'un profond regret.

Comme tant d'autres personnages considérables de la société française, M. le comte Siméon n'avait pu se soustraire à l'attrait irrésistible d'Horace. Quitte des fonctions

publiques, il avait donné pour emploi à ses dernières années la tâche difficile de le traduire en vers. Elle lui semblait comme imposée par une tradition de famille : bien des années auparavant, son illustre aïeul, le président des Cinq-Cents, qui depuis fut associé à la grande œuvre du Code civil, frappé par le coup d'État du 18 fructidor, s'était consolé des ennuis de son exil dans l'île d'Oléron par une traduction en prose des odes du grand poëte latin. On ne saurait affirmer que le nouveau traducteur en vers d'Horace ait, après tant d'essais tentés avant lui, triomphé de tous ses prédécesseurs. Plusieurs ont laissé dans la mémoire des juges compétents une trace qui n'est point effacée. Mais enfin il a sur la plupart certaines supériorités qui ne peuvent lui être contestées. Dans ces volumes si curieusement édités, gracieux, somptueux monument typographique par lequel il a voulu témoigner de son culte pour Horace, ses vers sont rapprochés du texte, voisinage dangereux prudemment évité par d'autres, mais dont lui n'avait rien à redouter, bien au contraire. Le principal caractère de cette traduction remarquable, c'est précisément une exactitude presque rigoureuse, bien difficile à atteindre pour un traducteur en vers, et par là bien méritoire. Elle l'est d'autant plus que, malgré l'effort, l'allure de sa poésie est restée libre et facile, que tous ces morceaux d'emprunt dont la conquête a tant coûté, les odes elles-mêmes, à plus forte raison les satires et les épîtres, offrent, presque toujours, l'apparence de pièces originales.

Un souvenir, un éloge de l'Académie ne sauraient être refusés à l'ouvrage où M. P. Soulié, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, et feu M. l'abbé Legeard de la

Diriais, ancien curé de la Trinité à Angers, se sont appliqués, pendant les années d'une longue, active, touchante collaboration, à rendre en vers français, d'après le latin de la Vulgate, *le prophète Isaïe*. Ils y ont réussi dans une mesure certainement honorable. Si l'on ne retrouve pas tout à fait dans leurs vers l'énergique concision, la familiarité hardie, les mouvements brusques et heurtés de la poésie hébraïque, ils sont du moins, dans leur allure plus régulière et plus calme, non-seulement fidèles au sens et à l'esprit du texte, mais d'une pureté, d'une élégance continues, dont il est juste, en ce temps surtout, où ce mérite n'est pas commun, de leur tenir grand compte.

D'autres traductions, de différents genres, en vers ou en prose, ont encore intéressé l'Académie, les unes par leur caractère d'utilité, les autres, reproductions plus ou moins heureuses d'illustres originaux, anciens et modernes, par leur mérite, leur agrément littéraire. Son choix s'est fixé à ce double titre, sur deux d'entre elles, qu'elle ne pouvait guère séparer, qui se tiennent, se suivent, se complètent mutuellement, et dont les qualités diverses se balancent : la traduction d'un choix des *Œuvres dramatiques de Lope de Vega,* par M. Eugène Baret, ancien professeur et doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, aujourd'hui inspecteur de l'Académie de Paris; la traduction d'un choix pareil des *Œuvres dramatiques de Caldéron*, par M. Antoine de Latour. L'un et l'autre apportaient à leur tâche une grande compétence. L'Espagne leur était devenue, depuis des années, connue et familière par des études spéciales, par des voyages, par de longues résidences ; ils

avaient écrit sur son histoire, ses mœurs, sa littérature de doctes et agréables ouvrages, auxquels s'ajoutent, sans infériorité, ceux que distingue aujourd'hui l'Académie, heureuse de l'occasion qui s'offre à elle d'en honorer les auteurs.

Des fondations, qui lui sont bien précieuses, la mettent encore à même d'adresser une marque de son intérêt à des littérateurs engagés dans une noble voie, travaillant, quelques-uns depuis longtemps déjà, avec courage, à s'acquérir une place honorable dans les rangs de nos auteurs dramatiques, de nos conteurs, de nos poëtes. Elle croit répondre dignement à la généreuse pensée des fondateurs en partageant, entre MM. Plouvier et Mérat le prix Lambert, entre MM. Theuriet et d'Anglemont, le prix Maillé-Latour-Landry.

Le nombre des ouvrages admis à concourir pour les prix d'utilité morale, fondés par M. de Montyon, s'accroît sans cesse et dans des proportions de plus en plus excessives. Nous devons chaque année en faire la remarque et nous excuser de la nécessité où nous nous sommes trouvés de multiplier les récompenses, tout en écartant sévèrement du concours, non-seulement les productions reconnues comme insuffisantes, mais celles aussi dont le caractère distingué et le mérite incontestable paraissaient s'écarter par trop des conditions, bien peu restrictives cependant, du programme.

Plusieurs de ces dernières, à défaut du prix qui leur échappe, ont droit du moins à un témoignage public de notre haute estime.

Tels sont, en première ligne, le livre très-considérable

de M. Louis Gossin, qui a pour titre : *Principes d'agriculture appliqués aux diverses parties de la France,* et le *Manuel élémentaire classique d'agriculture, d'arboriculture et de jardinage,* sur lequel le même auteur a appelé l'attention de l'Académie.

Dans la famille de M. Louis Gossin se transmettent héréditairement, de génération en génération, le goût, la passion de l'agriculture, le dévouement à son amélioration et à ses progrès. L'enseignement d'un art que, comme son père, il avait d'abord pratiqué, a été, pendant une longue suite d'années, le constant objet de ses pensées, de ses travaux ; il l'a propagé, et par lui-même et par ses disciples, au premier rang desquels se place un fils digne de lui, dans un grand nombre de nos départements et particulièrement dans le département de l'Oise, principal théâtre de son utile activité. Un zèle si persévérant et si efficace lui a valu justement d'honorables distinctions et, ce qui a plus de prix encore, la haute approbation de juges éminents, notamment, dans cette Académie, de notre illustre et très-regretté confrère Alexis de Tocqueville. Une telle carrière offre assurément un caractère de moralité qui peut s'étendre même aux livres par lesquels elle s'achève, dans lesquels elle se résume. Et, toutefois, à part un certain nombre d'excellentes pages, consacrées à des considérations historiques et morales sur l'agriculture, ces livres, par la nature spéciale des leçons qu'ils contiennent, étaient, bien évidemment, nous en avons éprouvé un vif regret, en dehors de notre compétence.

Il en était de même, et plus encore, d'une suite de volumes portant pour titres *Premières Notions de cosmogra-*

phie, de météorologie, d'histoire naturelle, de géométrie. L'Académie, d'ailleurs, pouvait penser s'être acquittée d'avance envers M. Hément, qui avait partagé, en 1872, le prix Maillé-Latour-Landry, comme auteur d'écrits consacrés à l'instruction, à l'amélioration morale des classes ouvrières.

Nous devions enfin persister à regarder comme absolument étranger à l'utilité morale le *Précis d'histoire de la langue française,* de M. Pellissier, dont plusieurs éditions ont été successivement présentées à l'Académie, sans qu'elle ait pu jamais l'accueillir, faute d'un prix qui lui manque, mais dont elle disposera peut-être bientôt, de philologie française.

Des incompatibilités de nature analogue, quoique bien moins prononcées, ne nous ont pas même permis de retenir dans un concours si chargé, malgré l'intérêt du sujet, la nouveauté des recherches et des vues, le talent de la composition, *les Diplomates de la ligue,* de M. Ed. Frémy; ajoutons, comme ayant droit à une communauté d'éloges et de regrets, *le Monde slave*, de M. L. Léger.

Les livres d'histoire littéraire abondant, plus que de raison, dans le concours, il nous a paru que plusieurs, où il est traité spécialement de la littérature française, pouvaient être réservés pour concourir, l'année prochaine, au prix triennal, fondé par M. Guizot. Tels sont, ils méritent d'être signalés par avance comme dignes d'une particulière attention, l'*Histoire de la littérature dramatique en France depuis ses origines jusqu'au Cid,* par M. H. Tivier, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon; les volumes de M. Paul Albert, maître de con-

férences à l'École normale supérieure, sur *la Littérature française des origines au XVIIe siècle, la Littérature française au XVIIe siècle.*

Des recueils de vers, à la plupart desquels ne manquait point une heureuse inspiration, nous avaient aussi été envoyés en trop grand nombre pour que nous ne fussions pas quelque peu embarrassés de cette abondance. Nous avons obéi à une sorte de nécessité en mettant hors de concours, avec rappel de leurs précédents succès, plusieurs de leurs estimables auteurs déjà couronnés par l'Académie pour leur talent poétique. C'est encore une récompense que cette sorte d'ostracisme dont nous avons jugé dignes M. Campaux, professeur à la Faculté des lettres de Douai, l'auteur si distingué du *Legs de Marc-Antoine,* et de *Maisonnette,* MM. Theuriet, Millien, Ducros (de Sixt).

Par ces décisions préliminaires, par nos éliminations, nos renvois à d'autres concours, nos rappels de prix, notre tâche n'était encore que bien peu simplifiée, et ce n'est pas sans un long et difficile travail de comparaison que, sur les quarante ouvrages auxquels nous avions réduit les cent trente portés sur la liste primitive, nous avons pu enfin en choisir dix, auxquels sont attribués, cette année, les prix fondés par M. de Montyon, et dont il est grand temps que je vous entretienne.

Au premier rang a été placé, sans contestation, un recueil poétique, *Rêves et Devoirs,* de M. Théodore Froment, professeur de rhétorique au lycée de Bordeaux. Il avait à cette place un double droit, répondant doublement aux conditions du programme, par le mérite littéraire de l'œuvre et par son caractère moral. M. Froment, qui en

cela n'est guère de son temps, n'annonce pas l'ambition de réformer, de renouveler l'art de la versification et du style ; il se contente modestement des formes consacrées, et, dans des vers régulièrement construits, faciles, élégants, harmonieux, dans un langage pur et naturel, il donne cours, très-poétiquement, à des sentiments personnels, qui ont certainement leur charme, et l'on peut ajouter leur originalité. C'est tout près de lui qu'il a cherché et trouvé la poésie, dans une région où l'on n'eût pas soupçonné qu'elle pût être rencontrée, tant on la peint maintenant de sombres et déplaisantes couleurs : cette région, où il fait pénétrer comme un rayon de riante lumière, n'est autre que le collége, que la classe. Les pièces diverses rassemblées dans son volume forment, par leur réunion, une sorte de drame scolastique, plein d'intérêt, et d'un intérêt tout moral. On y voit, on y entend un jeune homme, hier écolier, aujourd'hui professeur, qui n'a un instant quitté le collége et la classe que pour y rentrer, pour s'y renfermer à jamais. Ce n'est pas, le titre l'annonçait, sans *rêver* avec tristesse à ce monde attrayant qu'il abandonne, duquel vont le séparer d'austères *devoirs*. Et puis, péripétie touchante, il se réconcilie avec ses *devoirs,* il s'y rattache, songeant aux compensations que lui promettent la noble mission d'instruire, le commerce de l'aimable jeunesse. La jeunesse, c'est la préoccupation, l'inspiration constante de l'auteur ; elle est peinte non-seulement avec vérité et agrément, mais avec amour, avec tendresse, dans son livre, où l'on n'est pas étonné de lire l'éloge le mieux senti de Rollin, qu'anime son esprit, et que l'Académie recommande à la fois, comme propre à les char-

mer, à leur profiter également, aux maîtres et aux disciples.

C'est encore de nos écoles publiques que viennent deux ouvrages placés par l'Académie auprès du livre de M. Froment, avec attribution de la même récompense, une médaille de *deux mille francs :*

La Philosophie de David Hume, par M. G. Compayré, professeur de philosophie au lycée de Toulouse ;

Xénophon, son caractère et son talent, étude morale et littéraire, par M. Alfred Croiset, professeur de rhétorique au collége Stanislas.

Le premier est un livre de quelque étendue, riche de développements divers, dans lesquels l'auteur fait constamment preuve de savoir, de sagacité, de bon esprit, et d'un remarquable talent d'exposition. Le sujet y est traité très-complétement : toutes les questions, abordées par le génie sceptique de David Hume, y sont passées en revue ; toutes ses solutions discutées, rattachées à leurs antécédents, comme aussi aux systèmes qu'elles ont produits, considérées dans leur rapport avec le mouvement philosophique du XVIIIe et du XIXe siècle. Aux mérites généraux de l'œuvre s'ajoute son opportunité, la philosophie de David Hume ayant été le point de départ de ces écoles, aujourd'hui trop en faveur, pour qui, au-delà des phénomènes, il n'y a rien de positif, de certain, et qui voudraient ramener l'esprit humain dans les limites étroites acceptées par leur prudence scientifique ou par leur indifférence.

Une bonne étude sur le principal historien de Socrate ne saurait être regardée comme étrangère à un concours d'utilité morale. Dans l'appréciation du caractère de Xénophon, de ses opinions philosophiques, de ses principes et de sa conduite politiques, de sa science, de sa moralité, de son talent, M. Alfred Croiset s'est gardé judicieusement, plus qu'on ne l'a fait quelquefois, des décisions trop absolues, de tout excès dans l'éloge et dans le blâme. Il a marqué de préférence des nuances qui lui ont paru et semblent, en effet, plus conformes à la vérité et à la justice. Ce qui distingue son œuvre, c'est une réserve, une délicatesse dans les jugements, auxquelles répondent les qualités d'un style fin et élégant, d'un agrément continu.

Des médailles de *quinze cents francs* ont été attribuées à sept autres ouvrages, et d'abord à *la Morale universelle,* de M. A. Eschenauer. Un double intérêt s'attache à l'auteur et à son livre, l'un qui, pasteur protestant de Strasbourg, a dû, pour se conserver Français, renoncer à son pays natal et à sa situation ; l'autre qui contient, avec une exposition des principes généraux de la morale, une démonstration de leur universalité, de leur constance. M. Eschenauer est un homme instruit, qui connaît les opinions des philosophes, qui sait choisir entre elles, et pense aussi par lui-même. Ses idées sont raisonnables, honnêtes, salutaires, exprimées avec une conviction bien propre à persuader. Une telle œuvre est évidemment utile aux mœurs : elle l'eût été davantage avec plus de rapidité, de précision, une méthode d'exposition, de composition, plus sévère, un style plus châtié. Mais elle a été écrite, ne l'oublions pas,

au milieu de terribles distractions, pendant le bombardement de Strasbourg; elle participe d'ailleurs, on ne doit pas s'en étonner, aux caractères des improvisations de la chaire; elle en a l'abondance, l'abandon, et aussi, par compensation, le mouvement naturel, la chaleur communicative.

L'enseignement moral se produit avec l'autorité, l'efficacité de l'exemple, dans les récits, les tableaux animés de quelques autres ouvrages, notamment dans celui de M. F.-E. Raynal qui a pour titre : *les Naufragés, ou Vingt mois sur un récif des îles Auckland.*

Ce n'est point une fiction, comme l'est en partie l'histoire racontée par Daniel de Foë. C'est une relation qu'on déclare authentique et à laquelle il semble que ce titre ne peut être contesté. Elle est des plus attachantes et présente, au plus haut degré, un intérêt moral : celui d'une lutte soutenue, pendant près de deux ans, par cinq malheureux naufragés contre la situation la plus pénible, la plus critique, avec des prodiges de dévouement mutuel, de constance, de courage, d'industrie, bien dignes d'être couronnés, comme ils l'ont été, par une heureuse délivrance.

La nécessité de pourvoir sans relâche aux plus urgents, aux plus vulgaires besoins de la vie, n'absorbe pas tellement leur esprit qu'il n'y reste une place pour des idées, des sentiments d'un autre ordre. Leur premier soin a été de constituer leur petite société, de régler l'emploi de la journée, de distribuer le travail; mais la répartition égale qui en a été faite entre tous, malgré la diversité des intelligences et des habitudes, ne donne lieu qu'à un zèle éga-

lement empressé, à une fraternelle émulation, à un touchant échange de bons offices. Les plus instruits trouvent encore du temps pour continuer des observations qui profiteront peut-être un jour à la science géographique. Les plus grossiers, dans des excursions pour reconnaître le pays, se montrent sensibles aux grands spectacles de la nature. Ils sont tous de nationalités différentes, et ils imaginent, pour charmer les ennuis des longues soirées d'hiver, de s'enseigner mutuellement leur langue. Ils appartiennent à différentes Églises, mais une même infortune les a réunis dans un même culte, la prière en commun, la lecture à haute voix d'une Bible, épave bien précieuse de leur naufrage; car, dans maints passages du livre sacré, il leur semble que la Providence elle-même, qui ne les abandonne pas comme font leurs oublieux amis, leur adresse des paroles d'encouragement et d'espérance. Cependant ils osent concevoir la pensée d'être eux-mêmes leurs libérateurs. D'un canot qui leur est resté ils font, à grand'peine, une barque pontée, sur laquelle ils s'aventurent et qui, au prix de bien des fatigues, à travers bien des dangers, les conduit à une terre habitée, les rend à la société des hommes. Dans le musée de Melbourue est exposé le rude outillage, fabriqué de leurs mains, au moyen duquel ils ont pu préparer l'instrument inespéré de leur délivrance. Un monument non moins digne d'intérêt est ce livre où sont retracés, avec une simplicité qui a son éloquence, leurs longues épreuves, leur patience, leurs courageux efforts. L'historien a une belle part dans ce qu'il raconte; il a été le consolateur, le conseiller, le guide, l'ouvrier par excellence de l'infortunée colonie. Décerner à son ouvrage un prix

d'utilité morale, c'est en même temps lui décerner à lui-même comme un prix de vertu. Il nous saura gré de lui associer ceux qui ont été, par leurs actes, ses collaborateurs, et de proclamer avec son nom, d'honorer aussi d'un témoignage de publique sympathie les noms qui lui sont si chers, de son principal compagnon, le capitaine américain Musgrave, des trois matelots, norvégien, anglais, portugais, Mac-Larren, George Harris, Henri Forgès.

C'est un naufrage aussi, mais d'une tout autre sorte, qu'a entrepris de retracer l'auteur d'*une Famille pendant la guerre*. Les membres de cette famille, dont Mme Boissonas s'est rendue éloquemment l'interprète, correspondent entre eux des diverses parties de notre territoire envahi, où ils remplissent, avec un zèle patriotique, chacun dans la mesure de sa situation et de ses forces, leurs devoirs de bons Français, de braves soldats. Ces lettres, supposées écrites au cours des événements, avec assez de naturel pour qu'on puisse douter si l'on n'a pas entre les mains une correspondance véritable, contiennent comme l'histoire morale d'une bien triste guerre : elles attachent, elles émeuvent fortement par l'expression des sentiments généreux qui s'y sont produits, qui ont été la consolation, le dédommagement de ses disgrâces.

De tels souvenirs, toujours si présents, sont naturellement le sujet de bien des ouvrages, et, dans bon nombre d'autres, nous en avons pu faire la remarque, ils trouvent place au moins comme épisode. Ils ne manquent pas à l'agréable roman que M. J. Girardin, professeur au lycée de Versailles, a publié sous un titre qui en annonce l'intention morale : *les Braves Gens*. C'est un roman de mœurs

bourgeoises et familières, rendues avec vérité, avec esprit, dans une suite de scènes très-comiques, très-plaisantes, pour la plupart, mais dont les dernières, rattachées à nos récents malheurs, sont d'un caractère élevé et touchant. La peinture ingénieuse des travers, des ridicules, des vices contemporains, et, par contraste, dans les personnages principaux, *les braves gens*, l'expression naturelle, attachante, de sentiments raisonnables et honnêtes, voilà surtout ce qui recommande cette œuvre, composée pour la jeunesse et qui lui présente des leçons, d'autant mieux reçues, d'autant plus efficaces, qu'elles sont moins apparentes, l'auteur semblant n'avoir prétendu à rien de plus qu'à distraire, à divertir ses lecteurs.

L'intérêt littéraire domine dans les *Poëmes de Provence,* de M. J. Aicard, nouveau venu, d'un talent très-distingué, sur le nouveau Parnasse. Il y apporte, avec trop de concessions sans doute à des systèmes, aujourd'hui en vogue, de versification et de style, de rares mérites poétiques. Dans les pièces dont se compose son recueil, il a pu rendre, avec un véritable charme, un sentiment qui a lui-même sa place parmi les sentiments moraux, l'amour du pays natal; et ce pays, la Provence, son sol, son climat, ses mœurs, ses usages, tout cela y est célébré et décrit en traits singulièrement vifs et d'un puissant relief.

Le beau volume au frontispice duquel se lisent ces simples mots : *Mademoiselle de Scudéry,* accomplit un vœu formé, il y a quelques années, par un philosophe, éminent écrivain et profond critique, que les opinions et les mœurs, la littérature et la langue du dix-septième siècle, ont, dans la seconde moitié de sa vie, bien vivement, bien utilement

préoccupé, notre très-regrettable confrère Victor Cousin. Il eût applaudi au soin curieux et intelligent avec lequel ont été rassemblés, par MM. Rathery et Boutron, les éléments épars de la correspondance et des poésies de Mlle de Scudéry, à la judicieuse, à l'élégante notice que lui a consacrée M. Rathery. Ce volume est un monument littéraire que l'Académie française devait accueillir avec reconnaissance. Il ne lui semblait pas d'ailleurs dépourvu d'intérêt moral, témoignant de la haute estime qu'ont méritée à Mlle de Scudéry, de la part de ce qu'il y avait de plus grand, dans le dix-septième siècle, par la naissance, par le rang, par le génie, non-seulement son esprit et son talent, mais la pureté, la dignité de sa vie. L'Académie y trouvait de plus, avec la restitution d'une figure si digne d'estime et de respect, une intéressante image du dix-septième siècle lui-même. Dans cette longue correspondance, qui va de 1639 à 1693, apparaissent, à leur date, ses plus considérables, ses plus illustres représentants. On y peut suivre particulièrement son progrès, du style précieux, son point de départ, jusqu'à ce tour naturel, ces grâces aisées, devenus bientôt un de ses plus frappants caractères.

C'est aussi, par la dignité du format, par les ornements dont, à l'envi, la typographie et la gravure ont décoré le texte, un splendide volume; c'est en même temps, à plus d'un titre, une œuvre d'un intérêt bien touchant que l'*Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, dédiée aux enfants de la Lorraine,* par Marie-Edmée. Ces prénoms, Marie-Edmée, désignent une jeune personne de Nancy, dont M. Antoine de Latour, dans quelques pages d'introduction, raconte,

avec émotion et avec charme, la noble, la douloureuse histoire. Mlle Pau, nous la nommons après son historien, victime de son dévouement domestique et de ses pénibles émotions dans les cruels jours de 1870 et de 1871, n'aura point vu le monument qu'elle a préparé, par le crayon et par la plume, pour honorer la mémoire, si chère au patriotisme français, de *la bonne Lorraine;* pour retrouver, par un effort de gracieuse imagination, l'histoire, la légende de ses premières années, le rustique et religieux prologue de son drame héroïque. La couronne que lui décerne l'Académie ne sera qu'une offrande funèbre à déposer sur sa tombe, qu'une imparfaite consolation pour ses proches, ses compatriotes, si fiers, il y a quelques années, de sa beauté, de son talent, des sentiments généreux de son âme ardente, et depuis si justement affligés de sa perte.

Dans une liste, pourtant si longue, et qui, je le crains, aura pu paraître telle à mes auditeurs, l'Académie a regretté de ne pouvoir comprendre, entre d'autres productions, qui ne l'eussent certainement pas déparée, un précieux opuscule de Mme la baronne de Mackau : *Ce que disent les champs*. L'auteur sait entendre leur langage et il possède l'heureux don de le faire comprendre aux autres. Prenant occasion des accidents ordinaires de la vie rustique, il a, dans les charmantes pages qu'annonce son aimable titre, rendu accessibles et attrayants de graves enseignements religieux et moraux. Il se fait lire aux champs; c'est un bien rare et bien utile succès, auquel l'Académie est heureuse d'applaudir.

A tant de mentions, de récompenses diverses que l'Aca-

démie a eu, cette année, la mission de distribuer, ajoutons, pour conclure, le plus ancien de ses prix, celui que, dès ses débuts, elle a proposé à l'éloquence, c'est-à-dire, sous ce titre imposant, aux mérites élevés de pensée et de style qui constituent l'art d'écrire.

L'*Éloge de Bourdaloue,* c'était là un sujet bien en dehors de nos pensées présentes, bien grave, bien austère. Mais il semble que cela même ait été un attrait, Il ne s'est pas présenté moins de quarante-deux concurrents pour le traiter; un certain nombre, sans doute, d'une façon trop hâtive, trop superficielle, mais d'autres aussi avec le sentiment de ce qu'il exigeait, pour être approfondi comme il méritait de l'être, comme il ne l'avait pas encore été par la critique, d'étude patiente, de réflexion, de sagacité, d'aptitude à comprendre et à rendre dans leur vérité les mœurs, les idées, l'éloquence religieuse d'un autre âge.

Parmi eux s'est placé au premier rang et a été jugé unanimement digne du prix M. Anatole Feugère, professeur de rhétorique au collége Stanislas. Dans son discours, qui porte partout la trace d'une lecture très-complète, très-attentive de Bourdaloue, l'honnêteté de ses mœurs et l'agrément de son commerce, sa vie simple et pure, son dévouement, sa liberté apostoliques, les caractères particuliers de son enseignement chrétien et de son éloquence, sa pénétration de moraliste, sa place à part dans le mouvement théologique et social de son temps, le rang qui lui appartient auprès du plus grand de nos orateurs sacrés, tous ces points divers sont traités avec beaucoup de justesse, de goût et d'élégance; ils

donnent lieu à des développements pleins d'intérêt, auxquels on ne peut reprocher qu'un excès d'abondance, un cours trop égal et trop lent, part bien modeste laissée à la critique dans une œuvre excellente, l'une des meilleures, la meilleure peut-être, en ce genre de composition, que, depuis quelques années, ait couronnée l'Académie.

Ce n'est pas proprement un discours, c'est un livre avec ses divisions, ses chapitres, que l'ouvrage auquel l'Académie, malgré cette dérogation aux règles, aux habitudes du concours, a cru devoir accorder l'accessit du prix d'éloquence. Mais le sujet y était trop sérieusement étudié, traité avec trop de savoir, de solidité et d'agrément, pour qu'une distinction ne parût pas due à l'auteur, M. Siméon Bernage, professeur de seconde au lycée Fontanes.

Des qualités analogues ont mérité une mention honorable à chacun des deux discours inscrits sous les nos 28 et 42, et ayant pour épigraphe, le premier ces quelques mots de Virgile (*Æn.*, I, 151) :

Si forte virum quem
Conspexere silent...

le second cette phrase de Cicéron (*De orat.*, I, 6) :

Ex rerum cognitione efflorescat et redundet oportet oratio.

Un défaut assez commun aujourd'ui, c'est de substituer à cet art de composition, à cet ensemble, à ce mouvement, qui sont les attributs essentiels d'un discours, les formes un peu abandonnées, un peu lâches, de la dissertation, du

mémoire. Aucun des morceaux, justement loués et récompensés par l'Académie, n'en était complétement exempt. Elle ne peut trop engager à s'en garder les jeunes écrivains qui prendront part au concours de 1876. Ce n'est point un livre, un mémoire qu'elle attend d'eux, lorsqu'elle leur demande un *Discours sur le génie de Rabelais, sur le caractère et la portée de son œuvre;* c'est l'appréciation, l'expression rapide, animée, de ce qui, sous les dehors d'une gaieté, d'une folie à dessein extravagante et grossière, se cache à demi, chez le profond satirique, chez l'énergique et parfois éloquent écrivain, de savoir, d'esprit, de raison, de hardiesse philosophique et politique.

Mais avant qu'à l'appel de l'Académie, cet hommage ait été rendu à l'un des plus singuliers génies de notre littérature, s'ouvrira, en 1875, un autre concours pour notre ancien prix de poésie. L'Académie, revenant à son plus habituel usage, en détermine aujourd'hui le sujet sous ce simple énoncé : *Livingstone.* La gloire de l'illustre et infortuné voyageur ne doit pas, sans doute, nous faire oublier les traces glorieuses qu'ont laissées, sur le territoire africain, ses explorateurs français; mais elle n'intéresse pas seulement le patriotisme de l'Angleterre, elle s'adresse à un intérêt général, bien propre à inspirer heureusement nos poëtes. La jeunesse indigente et studieuse de Livingstone, sa laborieuse préparation à sa double vocation, à son dévouement de missionnaire et de voyageur; ces trente années consacrées sans relâche à pénétrer, au prix de tant de souffrances, à travers tant de dangers, dans l'intérieur inconnu de la sauvage Afrique; la curiosité inquiète avec laquelle l'Europe le suit dans ses recherches, et, quand

elle le perd de vue, travaille à le retrouver; la mort qui vient le frapper au moment où, par un suprême et douloureux effort, il va, pense-t-il, lever le voile qui cache, depuis tant de siècles, les mystérieuses sources du Nil; les honneurs rendus à ses restes, que ses compatriotes rappellent en Angleterre, et vont déposer avec pompe parmi les illustres tombes de Westminster, tout cela parle assurément à l'imagination et, entre des mains habiles, pourra produire un beau poëme.

Je finis sur cette espérance, un peu confus d'avoir tant abusé de votre bienveillante attention, mais pouvant invoquer pour excuse l'heureuse fécondité des lettres françaises et la riche matière qu'elles offrent chaque année à l'intérêt de la critique.

RAPPORT

DE M. PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1875.

MESSIEURS,

Nous ne pouvons, sans que se renouvellent en nous de bien douloureux regrets, inaugurer aujourd'hui le prix triennal fondé par M. Guizot, pour provoquer, pour récompenser de belles œuvres de critique, soit sur les grandes époques de la littérature française, soit sur la vie et les œuvres de ses grands écrivains. A l'étendue, à la variété du programme ont répondu tout d'abord les ouvrages de nombreux concurrents, dont plusieurs se recommandaient particulièrement à l'attention de l'Académie, ayant été précédemment, et plus d'une fois, honorés de ses récom-

penses. Elle s'est longtemps arrêtée à une docte, rapide, élégante revue de nos annales littéraires depuis leurs premiers commencements jusqu'aux temps de la renaissance, par M. Gidel; aux tableaux qu'a retracés M. Paul Albert, en traits vifs, spirituels, mais parfois bien hardis, de notre dix-septième, de notre dix-huitième siècle; à quelques-unes de ces notices où l'érudition curieuse de M. Édouard Fournier renouvelle si heureusement la biographie des écrivains et l'histoire de leurs œuvres. Son choix toutefois s'est fixé, après un mur examen, sur l'œuvre de tous points considérable, qu'un savant professeur de l'École des chartes, M. Léon Gautier, a consacrée spécialement à la *Chanson de Roland.*

Le sujet était digne d'un tel effort. Il s'agissait d'un monument de grande valeur, représentant, avec supériorité, toute une époque littéraire, toute cette littérature épique, qui s'est produite avec tant de fécondité dans la France du moyen âge, et, par la France, dans l'Europe entière. Par ces épopées sans nombre, mais surtout par ce qui en est le plus remarquable comme le plus ancien spécimen, la *Chanson de Roland,* a été donné d'avance un éclatant démenti à l'arrêt, trop souvent répété, de l'auteur de la Henriade, que les Français n'ont pas la tête épique. Ils l'ont eue assurément, et plus que tous les autres peuples modernes, au temps où l'épopée était possible, naturelle, nécessaire même, où elle était comme appelée par l'état de la civilisation.

La *Chanson de Roland* a, depuis quarante ans, fort occupé nos critiques, et nos critiques de toutes sortes : car elle n'est pas seulement un objet de curiosité savante; elle

intéresse, à un haut degré, le goût littéraire, par des caractères analogues à ceux qui distinguent les poëmes homériques ; à cet égard, elle a obtenu le suffrage des juges les plus délicats, d'un Vitet, d'un Saint-Marc Girardin, d'un Villemain. De là bien des éditions déjà, bien des traductions en langage plus moderne, bien des commentaires. M. Léon Gautier a pensé toutefois qu'il y avait quelque chose à ajouter pour en compléter l'étude, en faciliter, en répandre la connaissance, et il en a fait le sujet du grand et beau travail, qu'a cru devoir, entre tous, distinguer l'Académie. Il y était des mieux préparés par son remarquable livre sur les *Épopées françaises,* auquel une autre académie, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a durant plusieurs années de suite attribué, d'abord le second prix Gobert, et à la fin le premier.

M. Léon Gautier nous a donné ce que nous étions en droit d'attendre de lui. Nous lui devons, après d'autres éditeurs sans doute, d'autres interprètes, dont il serait injuste de ne pas tenir, comme il le fait lui-même, grand compte, un texte de la *Chanson de Roland,* habilement reconstitué, selon les procédés sévères, et avec les savantes ressources de la critique moderne, fidèlement autant qu'élégamment traduit, commenté enfin très-amplement sous des formes diverses : c'est d'abord tout un volume de notes philologiques, géographiques, archéologiques, on pourrait ajouter biographiques, car tous les personnages du poëme, héros eux-mêmes, pour la plupart, d'autres chansons de geste du cycle carlovingien, y ont chacun leur notice, dans de rapides analyses de ces antiques épopées ; c'est, ensuite, pour ce qui concerne particulièrement la langue, un glos-

saire qui, venant en aide à la traduction, permet d'aborder le texte avec facilité et avec confiance ; c'est enfin, et surtout, dans une introduction de grande étendue, qui est, à elle seule, un livre, l'histoire du monument lui-même, de ses origines, lorsque se forme la légende qui en a fourni le sujet, de ses transformations, de ses vicissitudes, à travers les âges, jusqu'à ces restitutions de la critique contemporaine, poursuivies et, on peut le croire, achevées par l'auteur. Grâce à quelques-uns de ses devanciers, mais grâce surtout à lui, le chef-d'œuvre épique du XIe siècle, connu et apprécié, pendant longtemps, des seuls érudits, des littérateurs curieux, est entré, pour ainsi dire, dans le domaine public. On peut l'étudier dans les écoles ; les gens du monde peuvent le lire ; et, il y a quelques mois, il s'est trouvé, au Théâtre-Français, un auditoire tout préparé pour reconnaître et applaudir, dans *la Fille de Roland*, sa lointaine et légitime postérité.

La première attribution qu'il nous est donné de faire du prix institué par M. Guizot, se trouve par une heureuse fortune être un hommage indirect à la mémoire du fondateur. Ce texte précieux, matière de tant d'estimables, œuvres, et, en dernier lieu, de celle que nous croyons devoir récompenser, c'est M. Guizot qui, en 1833, pendant son premier ministère, a donné à M. Francisque Michel la mission de l'aller copier à Oxford et de le publier ; c'est à lui que le doivent la France et l'Europe lettrée. Si, au gré de nos vœux, sa vie s'était assez prolongée pour qu'il pût présider lui-même à la première application de ses dispositions généreuses, nous ne doutons pas qu'il n'eût lui-même proposé à notre choix l'habile interprète

de la *Chanson de Roland*. Juge de M. Léon Gautier, pendant plusieurs années, dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a toujours porté un vif intérêt à ses travaux, et il a plus récemment témoigné de l'estime qu'il en faisait, lorsque dans son dernier ouvrage, si malheureusement interrompu, rappelant le désastre de Roncevaux, d'après l'histoire d'abord, puis d'après la légende, et citant même quelques strophes du vieux poëme, il en a emprunté la traduction au livre de M. Léon Gautier. Ce noble prix Guizot qu'il a le premier l'honneur d'obtenir, M. Léon Gautier a le droit de penser qu'il le reçoit de M. Guizot lui-même.

Un autre prix, d'institution nouvelle, est aussi décerné en ce jour pour la première fois, le prix de Jouy. En souvenir surtout du moraliste, qui, au temps de l'Empire et de la Restauration, a, pendant de longues années, charmé la société française par la chronique piquante de ses humeurs, de ses travers, de ses mobiles usages, le programme du nouveau prix le propose *à un ouvrage, soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles*. C'est un appel, et à ces recueils de pensées, à ces traités en forme, dans lesquels des observateurs curieux rassemblent les remarques que leur ont suggérées le spectacle du monde, le commerce des hommes, rendant au public, comme a dit le maître du genre, la Bruyère, ce qu'il leur a prêté, et à des productions où ces remarques, prenant un corps et un visage, se produisent sous les formes plus déterminées, plus vivantes de la comédie, du roman, de la satire. De telles productions, dépaysées parfois dans des concours dont la condition première est l'é-

dification morale, peuvent plus librement aborder celui-ci avec la seule recommandation de la vérité et du talent.

A ce double titre, l'Académie a jugé très-digne du prix de Jouy un roman de M. Alphonse Daudet, déjà couronné par la faveur publique, et dont les nombreuses éditions n'attestent pas moins le mérite que le succès, *Fromont jeune et Risler aîné*.

Cette raison commerciale est le titre, spirituellement caractéristique, d'un roman dont l'action a pour théâtre une des régions industrielles et bourgeoises de la capitale, et même, ou peu s'en faut, l'intérieur d'une de ses manufactures. Ces deux noms, enseigne honorée, que semblent réunir, avec la communauté des intérêts, une estime, une affection réciproques, se trouvent secrètement séparés par un terrible désaccord, une tragique antithèse. C'est, d'une part, ce qui crée et, au besoin, rétablit la prospérité d'une maison, l'intelligence, le travail, la probité; c'est, d'autre part, ce qui en précipite la décadence et la chute, les honteux égarements, les ruineuses dissipations du vice; c'est l'honnête, l'innocente confiance frappée tout à coup, assassinée par la trahison domestique; c'est, fléau commun des deux associés, une femme à l'âme frivole et perverse, par qui se consomme le déshonneur de l'un, l'infortune sans mesure et le désespoir de l'autre. Autour des personnages principaux se meuvent par groupes, en grand nombre, des acteurs, diversement intéressants, qui amusent, qui touchent, qui révoltent, et dont les types ont été fidèlement empruntés au modèle de la vie elle-même, de la vie parisienne. L'habile conduite de la fable, à la fois complexe et une, a permis à l'auteur de ménager à tous

leur place dans l'ensemble, et d'exprimer en eux, d'un style vif et brillant, avec cette scrupuleuse recherche du détail, ce relief fortement accusé, qu'on aime aujourd'hui, de très-piquantes, mais parfois de bien affligeantes réalités.

Parmi les ouvrages auxquels l'Académie a préféré, sans hésitation, celui de M. Alphonse Daudet, deux lui ont paru assez distingués pour qu'elle ne crût pas pouvoir les passer sous silence dans ce rapport, *Histoire de mon élève,* par Renée de Vic; les *Patenôtres d'un surnuméraire,* 2e édition, par Joseph Delaroa.

Le premier est encore un roman, mais un roman d'un caractère particulièrement élevé, gracieux et sympathique : à la délicatesse de la touche s'y fait facilement reconnaître la main d'une femme, comme aussi à quelque inexpérience dans la composition et dans le style un talent à son début. Une jeune âme, éprise de l'idéal et qui étouffe dans le milieu de pensées, de sentiments, d'habitudes vulgaires où elle est comme emprisonnée, voilà le sujet. De là, comme accessoire, ce qui n'était point étranger à notre concours, une spirituelle et agréable peinture des ridicules d'une petite ville, et, par surcroît, de la grande qui y a député quelques-uns de ses plus comiques représentants. Dans le livre de M. Delaroa, livre d'une philosophie un peu chagrine, mais d'une grande honnêteté de sentiments, sont repris avec une élégante vivacité et un tour original, sous forme de conseils, de préceptes le plus souvent ironiques, les vices, les méchantes pratiques de la société.

L'ordre de nos concours ordinaires nous amène au genre qui y tient généralement, ainsi que dans les préoc-

cupations littéraires de ce temps, la première place, à l'histoire, et d'abord, par l'attribution du prix Gobert, à l'histoire de France, dont un généreux fondateur s'est proposé de faire un constant objet d'émulation pour nos plus éloquents, nos plus savants écrivains. Son attente n'a pas été trompée. Il ne s'est point rencontré d'année où l'éclatante récompense instituée par lui n'ait pu être justement appliquée à quelque grand et beau travail, soit sur l'ensemble de nos annales, soit, c'est le cas le plus fréquent, sur certaines parties, certains points de vue de cet ensemble. Telle a été, par exemple, dans les deux concours précédents, cette *Histoire des États généraux,* où M. Georges Picot a recherché et retrouvé la trace de ce qu'a fait la nation elle-même pour le progrès de ses lois et de son administration. Telle est, cette année, une *Histoire du règne de Louis XIV,* où M. Casimir Gaillardin, tout en suivant dans ses développements divers, dans sa complexité, le mouvement d'un grand siècle, a retracé particulièrement ce qu'a dû la France à l'action personnelle du souverain par qui s'est poursuivie avec tant d'énergie, d'habileté, d'éclat, et longtemps d'heureuse fortune, l'œuvre de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin. C'est précisément aux premières prospérités, à la marche ascendante du règne que font assister les quatre volumes soumis à l'Académie et qu'elle a lus, comme le public, avec un juste intérêt. Deux autres doivent suivre, dans lesquels, selon l'heureuse expression d'un habile historien, rapporteur cette année de notre commission des concours historiques, dans lesquels l'auteur doit « descendre, avec Louis XIV, la pente opposée, le revers de l'âge et de la fortune ».

Quand Voltaire, dans un de ses premiers chefs-d'œuvre, s'appliquait à reproduire une image de l'âge glorieux auquel Louis XIV avait présidé, avait imposé son nom, cet âge venait à peine de finir. C'était devant ses derniers survivants, presque en contemporain, qu'il le célébrait, qu'il en faisait comme l'oraison funèbre, avec une partialité enthousiaste, touché surtout de sa grandeur et de son éclat. L'image est vraie sans doute et d'une vérité immortelle, mais que depuis, tant de confidences précieuses, curieusement recueillies par la critique historique dans les correspondances, les mémoires, les documents officiels, ont rendue incomplète. Un des principaux mérites de M. Gaillardin, c'est une connaissance personnelle et très-étendue, un emploi judicieux, équitable, libre jusqu'à la hardiesse, de tous ces témoignages. Par eux, sur les hommes, sur les choses, il sait le mal comme le bien, et il le dit de même, sans que puissent lui imposer le rang, la gloire, le charme même, avec une austère franchise, et non, parfois, sans quelque rudesse.

Si sévères que soient ses arrêts, on ne peut se défendre d'y souscrire. On a pensé toutefois qu'il avait passé la mesure à l'égard des jansénistes, dont partout, dans son livre, il se montre aussi préoccupé que l'a été Louis XIV lui-même, pendant toute la durée de son règne. Qu'ils aient prêté à la censure par des excès de doctrine, à certains égards, dangereux; qu'à leur zèle religieux se soient mêlés, car ils étaient hommes, quelque sentiment d'orgueil, quelque amour de domination; que dans l'emportement de la lutte contre des adversaires acharnés, ils ne se soient pas eux-mêmes assez abstenus des ma-

nœuvres de l'esprit de parti ; que par certains commerces compromettants, où ils cherchaient un appui, ils se soient donné les apparences de l'opposition politique et fait accuser de complicité dans les troubles publics, on peut l'accorder, et c'est déjà bien grave, à l'auteur. Mais était-il en droit de les représenter comme des conspirateurs en révolte permanente contre l'autorité et spirituelle et temporelle? En les qualifiant aussi sévèrement qu'il l'a fait, dans maint endroit de son livre, a-t-il toujours accordé ce qui était dû d'estime et de respect à leur conviction profonde, à leur ardente charité, à la sainteté de leurs mœurs, à la gravité de leurs pensées et de leur parole, à des mérites singuliers qui doivent compter pour beaucoup dans l'appréciation de la grandeur morale et intellectuelle du XVIIe siècle?

Par un art de composition, bien digne d'être remarqué dans une œuvre si étendue et si complexe, M. Gaillardin a su se garder d'un grave défaut, justement reproché à son illustre devancier. Il n'a pas, comme lui, rompu l'unité du sujet par la séparation, l'isolement de ses éléments divers, distribuant dans des chapitres spéciaux ce qui concerne soit les guerres et les négociations, soit le gouvernement intérieur, les affaires ecclésiastiques et l'administration de la justice, l'armée et la marine, les finances, l'industrie et le commerce, les sciences, les lettres et les arts. Dans ses *récits,* dans ses *tableaux,* — ce sont les formes générales entre lesquelles alterne, selon le besoin, son exposition, — il a maintenu les faits de toutes sortes à leur date commune, il en a marqué l'action réciproque, et il a pu ainsi reproduire avec vérité et intérêt ce qui, comme on l'a dit,

caractérise ce grand règne, « son activité multiple et continue (1) ».

Les lettres en ont été la plus éclatante décoration, et elles en sont restées la grandeur la plus durable. M. Gaillardin insiste naturellement sur leur histoire, que sa méthode renouvelle. Dans ses revues chronologiques, on distingue mieux ce que ne laissent pas assez voir les généralités de la critique : le ton des écrivains changeant avec la situation politique ; en regard des grandes œuvres, la foule des productions médiocres, leur disputant la faveur publique ; enfin, ne s'établissant qu'avec peine, et à la longue, malgré les opiniâtres résistances du faux goût, les lois de l'art véritable.

Cette *Histoire du règne de Louis XIV,* si bien étudiée, si bien conçue, et dans laquelle, à la rectitude de la pensée répond la gravité élégante du style, l'auteur l'a dédiée au lycée Louis le Grand, où, depuis plus de quarante ans, il occupe, et bien dignement, une même chaire, la chaire d'histoire. L'Académie est heureuse de pouvoir décerner tout ensemble et à l'œuvre, et à la carrière dont cette œuvre est le couronnement, la plus haute de ses récompenses.

Quant au prix de moindre valeur, mais si honorable lui-même, par lequel le baron Gobert a généreusement complété sa fondation, l'Académie a cru devoir le maintenir cette année à un ouvrage, où sont également rappelés, avec âme et avec talent, des souvenirs chers à la France, dont elle ne saurait trop s'entretenir, au *Henri IV* de M. de Lescure.

---

(1) Villemain, *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*, 17e leçon.

A nos souvenirs nationaux nous a encore vivement intéressés une remarquable *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France,* à laquelle a été décerné, sans contestation, le prix institué par M. Thérouanne pour l'encouragement des grands travaux historiques. Dans le premier volume, le seul qui ait paru, et dont ait pu s'occuper l'Académie, l'auteur remonte jusqu'à la conquête de la Gaule par César, et recherche comment y a été constituée la société sous les empereurs romains, au temps de l'invasion germanique et de la royauté mérovingienne. Le caractère principal de ce livre, c'est, avec une très-solide érudition, dans l'interprétation des faits qu'elle a rassemblés, rapprochés, ordonnés, une sagacité pénétrante, dégagée de toute préoccupation des idées, des systèmes modernes, et habile à saisir, aux époques les plus reculées, les traits d'un ordre social bien différent du nôtre : il abonde en vues originales, qui ne seront peut-être pas toutes acceptées sans réclamation, mais qui, alors même, éveilleront utilement les doutes de la critique savante et fourniront matière à ses controverses. Elles s'y produisent d'ailleurs sans autre parure que leur nouveauté même, dans un style simple, ferme, rapide, d'une élégance sévère. L'œuvre ne serait point signée, que l'Académie, se reportant aux brillants concours de 1865, y aurait reconnu sans peine l'auteur de la *Cité antique,* M. Fustel de Coulanges, maître de conférences à l'École uormale supérieure, et, depuis quelques mois, — c'est sa récompense suprême, que nous n'avons pu devancer, — membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Deux de ses concurrents, sans lui disputer la première

place, ont paru dignes de lui être associés par une distinction particulière. Une partie de la somme affectée au prix en a été détachée pour offrir à chacun d'eux, à M. Charles Yriarte, à M. Petit de Julleville, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, une médaille de mille francs.

En écrivant, d'après des informations très-complètes et très-exactes, la *Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle,* M. Yriarte nous a donné quelque chose de plus qu'une intéressante biographie. Ce Marc-Antoine barbare qu'il s'est appliqué, avec une passion d'érudit, d'antiquaire et même d'artiste, à faire revivre, avait, pendant sa longue carrière, passé par tous les emplois que pouvait, que devait remplir un membre de l'aristocratie vénitienne ; la dignité de doge seule lui avait manqué. Son biographe en a pris occasion pour expliquer, dans de nombreuses pages, à la fois instructives et attachantes, l'origine, la nature de ces emplois divers, le jeu de tous ces organes de la machine politique la plus ingénieuse, la plus compliquée qui fut jamais, et à l'époque où elle a fonctionné avec le plus de régularité et de puissance.

Dans son *Histoire de la Grèce sous la domination romaine,* M. Petit de Julleville a traité doctement, agréablement un sujet dans lequel l'histoire proprement dite se confond avec l'histoire littéraire. Il eût pu donner à son livre, pour épigraphe, le mot célèbre d'Horace :

> Græcia capta ferum victorem cepit. . . . .

On y voit, dans un intéressant détail, comment la Grèce conquise a conquis ses vainqueurs à sa civilisation ; comment, particulièrement, elle est demeurée, jusqu'à l'inva-

sion des Barbares, même en présence du christianisme triomphant, la métropole intellectuelle du monde romain. De curieux chapitres, les plus nouveaux de l'ouvrage, sont consacrés à ses écoles, toujours debout au milieu des bouleversements et des ruines, où ne cessent d'affluer des disciples de toute nation et de tout culte, où se rencontrent, aux derniers jours, avec Libanius et Julien, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

C'est spécialement un livre d'histoire littéraire que celui auquel est décerné le prix de haute littérature fondé par M. Bordin. Dès 1867, l'attention de l'Académie avait été appelée sur ce livre, parvenu en ce moment à son sixième volume, sans être encore achevé. Il suffit de son titre pour expliquer une telle étendue. *Voltaire et la Société française au XVIIIe siècle,* c'est-à-dire la vie du plus illustre représentant de cet âge, cette vie si longue, si remplie, si agitée, si mêlée à tout le mouvement social en France et à l'étranger, dans les principaux centres de la civilisation européenne, voilà ce que M. Desnoiresterres s'est donné la tâche d'étudier, fort en détail, dans des documents sans nombre, publiés ou inédits; ce dont il a tiré, d'année en année, des volumes d'une lecture attachante, sous ces dénominations particulières : *la Jeunesse de Voltaire, Voltaire au Château de Cirey, Voltaire à la cour, Voltaire et Frédéric, Voltaire aux Délices, Voltaire et J.-J. Rousseau.* L'Académie n'a pas cru devoir attendre ceux que promet encore l'auteur sur un sujet si riche, pour lui offrir la récompense qu'elle destinait depuis longtemps à son agréable érudition, à son sage esprit de critique, à la louable modération de ses jugements. Ce n'est pas un mérite qui soit devenu commun que de parler

de Voltaire et du XVIIIe siècle comme il conviendrait de le faire à la distance où nous en sommes, sans autre souci que du vrai, sans excès passionné dans l'éloge comme dans le blâme, en se gardant des complaisances du panégyrique et des violences de l'invective.

Je ne dois pas omettre ce qui a été un heureux épisode dans le grand travail de M. Desnoiresterres, un titre de plus aux dispositions favorables de l'Académie à son égard, son piquant volume sur *la Musique française au XVIIIe siècle*, sur *Gluck* et *Piccini*, et l'espèce de guerre civile dont leurs intraitables partisans donnèrent, pendant des années, jusqu'à la veille même de la plus grave des révolutions, l'amusant spectacle.

Avec les conditions morales attachées par M. Marcelin Guérin au prix qu'il a fondé et qui porte son nom, ont paru s'accorder les généreuses convictions très-chaleureusement exprimées par M. Loudun dans ses *Précurseurs de la Révolution*. C'est en y ayant un juste égard, et sans s'associer, en des points au sujet desquels on est loin d'être d'accord, à toutes les idées politiques, à tous les jugements de l'auteur, que l'Académie, sur la somme que la fondation de M. Marcelin Guérin mettait à sa disposition, lui a décerné un prix de deux mille francs. Elle a voté, en même temps, deux autres prix de quinze cents francs chacun pour deux de ses concurrents dont les travaux ne lui semblaient pas pouvoir rester sans récompense.

Les deux volumes par lesquels M. Ferdinand Delaunay a ouvert toute une série d'importantes publications sur l'école des Juifs alexandrins, et qui ont pour titres, l'un *Philon d'Alexandrie, écrits historiques, influence, luttes et per-*

sécutions des Juifs dans le monde romain, l'autre, paru plus récemment, *Moines et Sibylles dans l'antiquité judéo-grecque,* appartiennent à cette classe élevée d'ouvrages où l'érution et la critique travaillent de concert à la solution de grands problèmes philosophiques et historiques; ils comptent, et pour beaucoup, parmi ceux dans lesquels on s'applique aujourd'hui à rechercher quel était l'état religieux du monde lorsqu'apparut le christianisme; par quels progrès dans les doctrines, les idées, les sentiments, par quelles dispositions des esprits a pu être en certains lieux précédée et comme annoncée la foi nouvelle. Le travail de M. Delaunay, en ce qui concerne spécialement le monachisme juif et la poésie sibylline, a obtenu, en France et à l'étranger, sauf quelques dissentiments partiels, le suffrage des juges les plus autorisés; il a été accueilli dans plusieurs des classes de l'Institut avec des témoignages d'estime, auxquels a cru devoir s'unir, par une de ses récompenses, l'Académie française, particulièrement sensible, comme il lui convenait, dans cette œuvre d'exposition, de discussion savante, à ses mérites littéraires, à la justesse de la pensée, à la convenance du ton, à l'élégante pureté du langage.

C'est avec la haute compétence d'un ancien magistrat, avec l'autorité d'un docte jurisconsulte, que M, Albert Du Boys a écrit, il y a quelques années, son *Histoire du droit criminel des peuples modernes,* et depuis, pour compléter son œuvre, dans les deux volumes couronnés par l'Académie, l'*Histoire du droit criminel de la France, depuis le XVIe jusqu'au XIXe siècle, comparé avec celui de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre.* Son livre n'est pas

seulement savant, exact, judicieux; il est bien écrit, bien composé; le sentiment du progrès dans l'administration de la justice s'y exprime avec intérêt, et des notices sur les grands criminalistes, des récits de célèbres procès criminels, y rompent à propos la continuité de l'exposition didactique.

Le retour triennal du prix Halphen, que son caractère élevé et moral rapproche des prix Bordin et Marcelin Guérin, a permis à l'Académie d'ajouter à la liste des ouvrages qu'elle vient de recommander par ses récompenses, un bon livre encore de M. H. Tivier, professeur à la Faculté des lettres de Besançon; celui où, d'après les souvenirs de son enseignement, il a exposé l'*Histoire de la littérature dramatique en France depuis ses origines jusqu'au Cid.* Il y traite spécialement du drame qui, après bien des transformations, au moyen âge, au temps de la Renaissance, dans la confusion littéraire des commencements du XVIIe siècle, devait aboutir à notre tragédie française. Il le fait connaître, à chaque époque, par des analyses, des extraits qu'il ne craint pas de multiplier et d'étendre dans l'intérêt de l'instruction; il démêle, dans ces productions d'un art encore grossier, les éléments de l'œuvre tragique accomplie par le génie de Corneille. Ce n'est pas toutefois sans regretter qu'après la libre création du *Cid,* la rigueur des règles classiques et les gênes croissantes de la poétique du théâtre, lui aient interdit, ainsi qu'à ses illustres successeurs, d'en user désormais avec la même indépendance. On le voit, à la connaissance exacte des faits, à la sévérité des principes, s'allient, dans ce livre, des vues littéraires sagement libérales.

Dans le concours de cette année pour le prix de traduction fondé par M. Langlois, l'Académie a cru devoir faire à l'interprétation des grandes œuvres de l'antiquité une part qui, dans les concours précédents, n'avait pu encore lui être attribuée. Des treize traductions de nature variée et recommandables à divers titres entre lesquelles il lui fallait choisir, deux surtout ont fixé son attention : une traduction en prose du théâtre complet d'Euripide, par M. Pessonneaux, professeur depuis longtemps estimé, et traducteur laborieux qui, déjà par des versions de Sophocle, d'Homère, de Virgile, que distinguaient, comme sa nouvelle œuvre, une remarquable intelligence des textes, un haut mérite d'exactitude, avait rendu de nombreux et importants services aux études ; une traduction en vers des quatre premiers livres de l'*Énéide,* par M. Gustave de Wailly, littérateur connu par des succès au théâtre, et appartenant à une famille dont les membres se sont tous fait, depuis le commencement de ce siècle, un nom dans les lettres et ont particulièrement cultivé avec honneur l'art de traduire. Dans la comparaison attentive qui en a été faite, leurs mérites ont paru se balancer assez pour qu'il y eût lieu de partager entre les deux auteurs la récompense et, par ce partage, de couronner à la fois, dans M. Pessonneaux, une longue et très-estimable carrière de traducteur, dans M. Gustave de Wailly, un vif sentiment de la beauté antique et des efforts quelquefois heureux pour y atteinder.

Le prix Lambert est, selon l'intention du fondateur, une marque d'intérêt public qui s'adresse à la personne même d'un homme de lettres. Il peut être encore et il a été

quelquefois une distinction indirectement adressée à son œuvre, faute d'une autre manière de la récompenser. En le décernant cette année à M. Éman Martin, l'Académie couronne, autant qu'il est en elle, son *Courrier de Vaugelas,* journal grammatical, très-digne du nom dont il se pare, où, depuis assez longtemps déjà, les singularités, les difficultés de l'usage sont savamment, ingénieusement expliquées ou résolues.

Ici doit prendre place l'attribution d'un prix qu'on peut regarder comme une annexe du prix Lambert. Il a été institué en 1873, par un de nos plus regrettés confrères, pour être décerné, non pas en son nom, mais, au contraire, sans que son nom soit prononcé, « dans l'intérêt des lettres ». LA'cadémie a pensé se conformer à son intention et agir, comme il l'avait recommandé, dans l'intérêt des lettres, en invitant au partage d'un tel prix deux écrivains depuis bien des années en possession de la faveur publique. L'un, dans le style le plus français, a su donner le tour le plus piquant à la censure maligne des hommes et des choses du jour, à l'observation familière de la nature, du cœur humain, de la société, aux fantaisies de la pensée rêveuse voyageant, non plus comme autrefois autour d'une chambre, mais autour d'un jardin; l'autre a eu le don singulier de saisir, de rendre dramatiquement, avec une gaieté communicative, le caractère, la physionomie de certaines classes, de certaines situations sociales qui prêtent au ridicule, de les exprimer dans des types bouffons, d'une réalité saisissante, d'une vérité proverbiale, tels par exemple que ce personnage dont le nom seul rappelle à l'esprit l'imbécile confiance de la prud'homie vulgaire. Au premier, M. Al-

phonse Karr, a été offerte une médaille de deux mille francs ; au second, M. Henri Monnier, une médaille de quinze cents francs.

J'ai déjà prononcé bien des noms, rappelé bien des titres d'ouvrages, et je dois encore solliciter votre patiente attention pour une énumération nouvelle. Il me reste, en effet, à vous entretenir d'un concours, qui, par l'importance de la fondation et la généralité du programme, attire un nombre de concurrents toujours fort grand, et par suite donne lieu à une distribution, très-nombreuse aussi, de récompenses. On ne nous a pas envoyé, cette année, pour concourir au prix d'utilité morale, fondé par M. de Montyon, moins de cent quinze ouvrages, et, après un travail d'élimination, plusieurs fois recommencé, il ne s'en est pas trouvé moins de trente-neuf, généralement dignes d'estime, entre lesquels nous avons choisi, à grand'peine, les dix dont je dois maintenant vous parler.

Ce sont d'abord deux morceaux distingués d'histoire littéraire. Leurs auteurs, M. Maurice Croiset, professeur au lycée de Montpellier, et M. Gaston Feugère, professeur au lycée Charlemagne, portent des noms qui devaient disposer bien favorablement l'Académie, à laquelle ils rappelaient les succès obtenus, dans les concours de 1874, par le frère de l'un et le proche parent de l'autre.

En traitant *des idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène,* M. Maurice Croiset n'a pas prétendu, sans doute, faire de Démosthène un moraliste, lui attribuer un système de morale. Il a recherché seulement quel avait été, dans ses discours politiques, le rôle assurément très-grand, plus grand que chez aucun autre orateur, de ces idées

morales par l'expression éloquente et quelquefois sublime desquelles le grave conseiller d'un peuple trop souvent frivole le rappelait au sentiment de ses devoirs civiques, à la pratique hasardeuse peut-être, mais nécessaire, de ce que demandaient de lui la justice et l'honneur. Cette morale patriotique, sous la forme durable qu'elle a reçue du grand orateur, peut encore profiter à bien d'autres qu'aux Athéniens, et le livre de M. Maurice Croiset, où elle est exposée, dans un style souvent élevé, qui arrive même quelquefois à l'éloquence, offrait avec l'objet du concours un rapport bien propre à frapper l'Académie et à déterminer son suffrage.

L'*Étude* de M. Gaston Feugère *sur la vie et les ouvrages d'Érasme,* dont il a fait pieusement hommage à la mémoire de son père, méritait d'être placée dans l'estime de l'Académie, auprès des livres autrefois couronnés par elle, où ce maître distingué a étudié avec science et avec goût quelques écrivains illustres du XVIe siècle, notamment Henri Estienne, Estienne Pasquier, la Boétie. C'est une monographie, de la même famille, exacte, judicieuse, bien écrite, d'une lecture à la fois instructive et agréable. Elle doit sans doute quelque chose aux nombreux écrits publiés antérieurement sur le même sujet, et dont l'auteur, on doit l'en louer, n'a pas négligé de prendre connaissance. Mais l'étude personnelle des ouvrages d'Érasme, et particulièrement de sa correspondance, en a fourni les principaux traits, choisis avec discernement, rendus avec justesse et offrant, dans leur réunion, d'une des plus grandes, des plus curieuses figures de la Renaissance, diversement altérée par la passion des peintres, une image que la

modération du pinceau a dû rendre plus ressemblante.

Au même rang, et de même avec attribution d'un prix de deux mille francs, ont été placés deux autres ouvrages d'un genre bien différent.

Le premier est un document parlementaire, devenu pour tout le monde un livre de grand intérêt. Par cette œuvre a été commencé, dans une partie importante de notre législation, un travail de reconstitution salutaire, auquel sous sa nouvelle forme elle associera efficacement la pensée publique. *Les Établissements pénitentiaires en France et aux colonies,* leur régime actuel, les réformes urgentes que réclame ce régime, voilà le sujet traité par M. le vicomte d'Haussonville, d'après d'exactes et complètes informations, avec des développements étendus que peut résumer cette question générale : jusqu'à quel point nos établissements pénitentiaires répondent-ils à la double condition de concilier avec la juste sévérité de la répression les droits de l'humanité, et d'autre part, d'opérer l'amélioration des criminels, ou du moins de ne pas les rendre pires? De là, auprès de détails statistiques, de vues administratives, qui échappent à notre compétence, des considérations morales, justes et élevées, exprimées dans un style d'une gravité élégante, que l'Académie a surtout remarquées, et qui lui ont paru mériter à l'ouvrage, dans un tel concours, une des premières places.

C'est aussi d'une de ces places qu'elle a jugé digne un roman, de simple apparence, mais de réelle valeur, *la Fille de Carilès,* par Mme Colomb. L'intention morale y est évidente; mais, comme il arrive trop souvent dans d'autres productions de ce genre, qui se contentent d'être édifian-

tes, et auxquelles on en tient compte, ce n'est point, il s'en faut, aux dépens de l'intérêt. La conception en est originale, les principales scènes touchantes, le style constamment naturel et agréable. J'aimerais à en raconter, à en citer quelque chose, pour justifier mes éloges; mais, arrivé presque au terme de ce long rapport, et pressé, comme je le suis, par le temps, je dois me contenter de faire appel aux souvenirs des lecteurs que l'ouvrage a émus, a charmés, et ces témoins-là sont déjà bien nombreux.

Dans une seconde série d'ouvrages, auxquels ont été décernés des prix de quinze cents francs, le récit familier, la fiction romanesque, la composition poétique prêtent à la leçon morale des formes variées.

Vient d'abord le *Journal d'un volontaire d'un an au* 10e *de ligne,* par M. René Vallery-Radot. L'auteur y raconte, avec entrain et honne humeur, dans un fort bon langage, comment s'est passée pour lui l'année de son volontariat. Rien ne lui a été épargné des fatigues, des privations, des ennuis de la vie militaire. Il en a connu même, et pour quels pauvres manquements! les sévérités. Eh bien, il a pris tout cela à gré : il a compris, il a pratiqué le volontariat dans l'esprit de l'institution, comme une école d'honnête fraternité, de patience, de discipline, une préparation utile à l'accomplissement des graves devoirs de la vie, au dévouement, aux sacrifices que la patrie doit maintenant attendre, dans ses jours d'épreuve, de tous ses enfants. Ce livre, très-amusant, où abondent les scènes, les portraits comiques, est un livre de morale dont la lecture ne peut être que très-salutaire à notre jeunesse. Mais il est déjà trop tard pour la lui recommander. On en est à la cinquième ou

sixième édition, et chaque recrue annuelle du volontariat sera l'occasion d'une édition nouvelle.

L*Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* est une sorte de roman-apologue signé du nom de Stahl. On y trouve sans surprise tout ce que ce nom promettait : une morale aimable, à la fois pratique et élevée, un mélange piquant de bon sens et d'imagination, cette sorte d'*humour* que peut admettre notre goût, l'art difficile de se rendre accessible et attrayant pour de jeunes lecteurs, sans renoncer aux suffrages de lecteurs d'un autre âge.

Quant aux *Demoiselles du Rançay,* de M. Albéric Second, c'est un roman de mœurs, composé avec art, varié de ton, et dont le style, qui n'est pas sans avoir quelques défauts, ceux du temps, plaît toutefois par une vivacité spirituelle. L'observation n'y manque point : les partis qui se disputaient le gouvernement de la société dans les dernières années de la Restauration y sont peints avec vérité, bien qu'en traits un peu chargés ; ils y sont dramatiquement mis en scène. Une noble figure domine, celle d'un magistrat distingué, occupant dans une petite ville un humble siége, qui, par fidélité à ses convictions, au culte du juste et de l'honnête , se condamne héroïquement et simplement à l'obscurité, à la médiocrité, presque à la misère, à la ruine même.

Vient enfin un volume de poésies, dont le titre, *Après la journée,* annonce le caractère modeste et touchant. Les pièces qu'il contient ont été en effet composées, au retour de l'atelier, dans les courts moments qui séparent les heures du labeur journalier et les heures du sommeil. L'auteur, M. Hippolyte Matabon, dont une agréable préface,

écrite par un de ses compatriotes de Marseille, M. A. Bayle, fait connaître l'intéressante histoire, a exprimé dans ses vers, au cours des accidents de sa vie, naïvement et non sans charme, ses pures affections de famille, ses joies faciles et les douleurs qui s'y sont mêlées, les sentiments d'une âme honnête, satisfaite à peu de frais, résignée sans peine à la médiocrité, sachant y chercher, y trouver un bonheur à sa portée, exempte surtout de ces mouvements de tristesse et d'envie, qui trop souvent tourmentent et aigrissent les humbles fortunes.

C'est de bonne heure que la vocation poétique s'est révélée chez M. Matabon, lorsque, attaché encore enfant à une imprimerie, il préludait à ses futures fonctions de compositeur et de prote en portant des épreuves. Des vers qu'il y lut chemin faisant éveillèrent sa jeune imagination; ses essais, longtemps cachés, parvinrent enfin à la connaissance de ses camarades qui en furent à la fois charmés et honorés; applaudis dans des réunions populaires, ils le furent bientôt dans les cercles lettrés de la poétique Marseille; deux pièces même, pièces d'élite, expression agréable et touchante d'affections, de souvenirs domestiques, *le Vieux Fauteuil, les Lunettes de ma grand'mère*, s'aventurant au dehors, s'en allèrent disputer et conquérir à Toulouse, dans les joutes littéraires des Jeux floraux, les fleurs de Clémence Isaure. Elles sont le principal ornement du recueil de M. Matabon, avec une autre pièce qu'il nous appartenait surtout d'y distinguer comme procédant d'une haute inspiration morale. Sous ce titre, *les Champs et l'Usine,* et dans un récit d'une invention heureuse, le poëte y a éloquemment combattu cet attrait funeste qui entraîne

loin des campagnes, vers les villes, leurs séductions malsaines, leur corruption, leur misère, tant d'infortunés travailleurs.

Les livres écrits spécialement pour l'education littéraire de la jeunesse ont été quelquefois admis au partage des récompenses instituées par M. de Montyon. L'Académie a pensé qu'il y avait lieu de leur faire une part dans le concours de cette année. Parmi ceux qui lui ont été adressés elle en a choisi deux, très-recommandables, à chacun desquels elle a attribué un prix de douze cents francs.

L'un est de M. Deltour, aujourd'hui inspecteur de l'Académie de Paris, et qui auparavant a longtemps professé la rhétorique dans ses lycées. Sous ce titre, *Principes de composition et de style,* il y a donné comme les mémoires de son intelligent et fructueux enseignement, expliquant comment il appropriait à l'esprit de ses leçons les préceptes reçus, par quelle méthode il initiait ses jeunes disciples à l'art d'écrire et, ce qui en est la condition, leur apprenait à penser.

L'autre livre, de M. Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, est un des plus distingués parmi ceux qu'a fait publier, en grand nombre, la recommandation universitaire de tenir quelque compte dans les études des siècles plus ou moins littéraires qui ont précédé chez nous les siècles classiques. Il comprend deux volumes de morceaux bien choisis, dont le premier est consacré à la prose, et le second à la poésie. Il comprend aussi une introduction, des notices littéraires, des annotations que recommandent la sûreté et la sobriété du savoir, la justesse, la finesse du goût, l'élégance du langage. C'est ce qui en fait

une œuvre personnelle et justifie pleinement le titre donné au tout par l'auteur, *Origines de la littérature française du IXe au XVIIe siècle.*

Ces ouvrages ne pouvaient être regardés comme étrangers au concours. Dans celui de M. Deltour, il y a quelque chose de plus qu'une habile application des préceptes de la rhétorique. Il est animé par un sentiment qui le rend persuasif et efficace, un zèle affectueux, à la Rollin, pour les intérêts intellectuels de la jeunesse, qu'on ne peut séparer de ses intérêts moraux. C'est de la morale, comme du goût, que relèvent, dans l'ouvrage de M. Merlet, un grand nombre d'appréciations délicates, et aussi cette sorte de patriotisme littéraire, qui lui fait rechercher, avec une curiosité savante, dans les anciens âges de notre littérature, les titres peu connus, non-seulement dans les écoles, mais dans le monde, de l'ancien génie français.

Si longue qu'ait pu paraître cette revue, trop rapide cependant encore, de tant de bons ouvrages, j'y ajouterai une expression de regret pour quelques autres que l'Académie a dû écarter, ou ajourner, mais dont elle a souhaité qu'il fût fait au moins mention, avec honneur, dans le rapport lu en son nom.

Les Familles et la Société en France avant la Révolution, d'après des documents originaux, par Charles Ribbe. Ce livre est certainement utile aux mœurs par les beaux exemples de sagesse et de vertu qu'il a dérobés à l'oubli et mis en lumière, par la conviction honnête et chaleureuse qui partout l'anime ; il s'est fait beaucoup lire et peut se recommander de bien honorables et bien illustres suffrages. Il s'y trouve malheureusement, sur les différences qu'on peut

remarquer, au point de vue de la morale, entre les temps anciens et les temps nouveaux, sur les principes mêmes de notre ordre social actuel, sur tout l'ensemble de la civilisation moderne, des opinions que l'Académie a jugées excessives, et dont elle n'a pas cru devoir accepter, par l'attribution d'une de ses récompenses, la solidarité.

L'Adoption, l'Éducation, la Correction des enfants pauvres, abandonnés, orphelins ou vicieux, par le baron Charles Daru. C'est une œuvre posthume, continuée après la mort prématurée et si regrettable de l'auteur, dans le même esprit, un esprit de charité très-éclairé, par M. Victor Bournat. Elle se plaçait naturellement, par des intentions, des qualités analogues, auprès de celle de M. le vicomte d'Haussonville. Mais la ressemblance même, le commun caractère des deux ouvrages ne nous permettaient pas, à notre grand déplaisir, de les comprendre à la fois dans la liste de nos récompenses.

Le Chancelier Pierre Séguier, par M. René Kerviller, ancien élève de l'École polytechnique. Cette biographie, très-consciencieusement étudiée, et, à certains égards, nouvelle, d'un illustre magistrat, qui a eu beaucoup de panégyristes, mais n'avait pas encore eu d'historien, offrait un intérêt particulier à l'Académie, Séguier ayant pendant quelques années, de Richelieu à Louis XIV, présidé à ses destinées. Elle s'en est occupée, sans pouvoir la classer, comme elle le souhaitait, et se propose d'y revenir, quand paraîtra le nouveau volume annoncé par l'auteur, où, complétant ce qu'il a déjà raconté des débuts de l'Académie, il remontera de son second protecteur au premier, de Séguier à Richelieu.

J'ai épuisé le compte rendu de nos nombreux concours, un seul excepté, le plus ancien de tous, — il date de nos origines, — le concours pour le prix de poésie. Le sujet proposé était *Livingstone,* l'héroïque missionnaire, le grand voyageur, dont le nom a été souvent glorifié dans le congrès qui réunissait naguère à Paris les représentants de la science géographique. La pièce couronnée va vous être lue et s'ajoutera dignement à ces justes hommages. L'auteur, M. Émile Guiard, y a moins insisté sur la partie narrative et descriptive du sujet que sur son grand caractère moral. Il l'a marqué avec force et élévation, dans des vers d'un tour précis, énergique, des vers de bonne école, je dirais volontiers de bonne race.

Le concours était nombreux ; de l'inspiration, du mouvement, des détails heureux ont désigné pour des mentions honorables deux pièces inscrites sous les numéros 82 et 105. La dernière est de M. Stéphen Liégeard, que ses succès dans les luttes poétiques des Jeux floraux ont élevé au rang des juges qui y président. L'auteur de l'autre pièce ne s'est point fait connaître.

Vous l'avez pu voir, Messieurs, les bons ouvrages ne manquent pas aux récompenses, et, d'autre part, les récompenses, croissant toujours en nombre, leur offrent sans cesse des occasions nouvelles de se produire. Nous pouvons annoncer, dès aujourd'hui, que la fondation Archon-Despérouses, qui date déjà de plusieurs années, pourra, à partir de 1877, être appliquée à l'institution d'un prix annuel de philologie française. L'Académie sera ainsi mise à même d'honorer, plus directement qu'il ne lui a encore été donné de le faire, toute une classe d'ouvrages qui ont

un titre particulier à son intérêt : ceux où, sous des formes très-diverses, lexiques, grammaires, dissertations, éditions critiques, etc., on s'applique aujourd'hui, avec tant d'ardeur et de méthode, à l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge. En 1881 sera inauguré un autre prix, fondé cette année même par Mme Botta, de New-York ; il doit revenir tous les cinq ans et, selon les intentions de la fondatrice, être décerné au meilleur ouvrage publié, dans l'intervalle, *sur la condition des femmes*. On n'apprendra pas, je pense, sans en être touché, quelle a été l'origine de cette fondation.

Mme Botta porte avec honneur un nom fort honoré des deux côtés de l'Atlantique. Son mari, professeur distingué de philosophie dans un des colléges de l'Union, est un fils de l'illustre historien que la France a enlevé à l'Italie par de hauts emplois, et dont Florence, à son tour, vient tout récemment de nous redemander les restes pour les placer dans son église de Sainte-Croix, son Westminster, auprès des plus glorieuses sépultures. L'autre fils de l'historien, qui nous a lui-même appartenu, qui a servi la France dans un poste élevé, s'est fait surtout connaître comme voyageur, comme archéologue, et a attaché son nom à la découverte, à l'exploration savante des ruines de Ninive ; il est mort, il y a quelques années, correspondant de l'Institut. Touchant aux lettres par tant de côtés, Mme Botta ne leur est pas restée étrangère, elle y a pris place au premier rang par des poésies comptées au nombre des plus estimées de son pays. Elle m'excusera d'ajouter, comme introduction nécessaire à ce que j'ai le devoir de raconter, qu'elle a cette générosité de sentiments qui s'accorde si

bien avec l'élévation du talent. Aux jours de nos malheurs, cette Américaine, demi-Française, pensant avec tristesse à ceux de nos compatriotes qu'ils devaient atteindre le plus cruellement, avait conçu la noble pensée de leur venir personnellement en aide; elle s'était occupée de former, pour nous en adresser le prix, une collection de dessins originaux d'artistes distingués des États-Unis et de l'Europe; un album de photographies accompagnées de curieux autographes. Mais cette tâche pieuse, poursuivie avec persévérance, lui a pris plusieurs années d'efforts, et, quand elle a été accomplie, il était trop tard pour que le produit pût recevoir la destination à laquelle elle avait d'abord songé. Elle a dû en chercher une autre, qui pût être aussi l'expression de sa sympathie pour la France, et elle a fondé le prix que je viens d'annoncer. L'Académie lui en a témoigné une reconnaissance à laquelle il est bien juste que s'associe celle du pays lui-même.

IV

DISCOURS

ET

PIÈCES DIVERSES

LUS

DANS DES SÉANCES PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT

ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS

PAR

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

1871 — 1875.

A PROPOS

D'UN

ALBUM PHOTOGRAPHIQUE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le mercredi 25 octobre 1871

PAR

M. E. LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

La mode, vous le savez, est aux collections photographiques. Je ne connais guère de salon qui n'ait la sienne, et chacune d'elles est à la fois le portrait de ceux qui y figurent et de celui qui l'a composée. Un de ces albums, qui m'est tombé récemment sous les yeux, m'a frappé par son caractère particulier ; il m'a donné l'idée de vous entretenir un moment de cette découverte merveilleuse qui touche à l'art et à la science, à l'histoire et à la famille ; qui

est faite pour les êtres les plus obscurs comme pour les personnalités les plus éclatantes, et qui répond tout ensemble à un des goûts les plus vifs de notre esprit et à un des besoins les plus profonds de notre cœur.

Mme de Staël mourut en causant ; en vain, depuis plusieurs jours, ses parents, voyant arriver le fatal dénouement, voulaient-ils écarter les visiteurs de son lit d'agonie : « Laissez, laissez entrer, disait-elle d'une voix fiévreuse, j'ai soif du visage humain ! » Ce mot profond et presque terrible exprime une des plus ardentes passions de notre temps : nous avons tous soif du visage humain. Arrêtez-vous chez les marchands d'estampes, voyez quelle foule se presse devant les vitrines d'expositions photographiques, et observez son attention investigatrice ! Que l'image exposée soit celle d'un criminel ou d'un homme de génie, d'une actrice ou d'un général, d'un souverain ou d'un poëte, même empressement à interroger son front, ses yeux, sa physionomie. Est-ce pure curiosité ? simple amour de distraction ? frivole désœuvrement ? Non ! Il y a autre chose que le désir de regarder dans cette insatiable ardeur de regards ; il y a un besoin intime et caractéristique de l'intelligence moderne : nous n'avons soif du visage humain que parce que nous avons soif de l'âme humaine.

Notre époque, en effet, n'est pas une époque d'imagination et de poésie ; la réalité seule l'intéresse profondément. Dans la science, le temps des systèmes est passé, le règne de l'expérimentation directe est venu. En histoire, nous demandons la vérité absolue, nous voulons que l'historien en sache et en dise sur les grands hommes autant que leur valet de chambre ; au théâtre, le plus sûr moyen de succès

est de raconter le soir au public ce qu'il a vu et entendu le matin ; peu importe que ce qu'il a vu soit laid et que ce qu'il a entendu soit douloureux ; cela lui plaît si cela est ; l'amer plaisir de constater l'existence d'un vice ou d'un travers le console de le voir et même de l'avoir. De là, l'immense succès de Balzac. Personne n'a dévoilé tant de laideurs humaines ; personne n'a plongé si profondément dans l'âme pour n'en rapporter souvent que des monstres, et personne n'a inspiré tant de sympathies et d'admirations. Chose étrange ! Plus il nous désespère, plus il nous attire ! Pourquoi ? parce que nous le croyons d'autant plus vrai qu'il est plus désespérant, et qu'il satisfait ainsi le goût dominant de notre esprit et notre plus chère prétention : connaître le fond des choses et ne pas être dupes.

Cette double disposition explique notre passion pour les photographies des personnages célèbres ; il ne nous suffit pas de savoir ce qu'ils ont fait ; nous voulons connaître ce qu'ils sont.

Or qui nous renseignera ?

Est-ce leur réputation ? La Renommée n'a cent bouches que pour mentir de cent manières différentes. Est-ce leurs ouvrages de poëtes ou de peintres ? Les artistes ne mettent dans leurs œuvres que ce qu'ils ont de meilleur ; parfois même ils y mettent le contraire de ce qu'ils sont. J'ai connu un peintre, célèbre par la furie de ses batailles, qui était la prudence en personne : il dépensait tant de courage dans ses tableaux qu'il ne lui en restait plus pour la vie privée. Enfin, jugerons-nous les hommes d'action sur leurs actions ? Rien de moins sûr. Nous valons presque toujours beaucoup plus ou beaucoup moins que ce que nous faisons. Il

y a un grand nombre de coupables qui sont moins criminels que leurs crimes ; et il y a bien peu de héros qui soient aussi héroïques que leurs actes. Si nous pénétrions au fond du cœur d'où est parti tel fait blâmable ou admirable, nous serions épouvantés de la différence qui existe entre l'acte et l'acteur, entre l'arbre et ses fruits. Les circonstances environnantes, le moment, les mobiles secrets, l'herbe tendre ou l'herbe dure ont une si grande part dans nos actions que nous n'y sommes guère, nous, que pour moitié ; nous avons tous les événements pour collaborateurs anonymes. Eh bien ! quelle est la part précise qui appartient aux hommes célèbres dans leurs actes, quel rapport, quelle proportion existe entre ce qu'ils ont fait et ce qu'ils sont, voilà ce que nous voulons démêler à tout prix, et voilà ce que nous demandons à leur image ; nous citons devant nous le visage humain comme un dernier témoin ; témoin qui ne dit pas tout, mais qui dit ce que nul ne peut dire ; témoin à charge et à décharge, qui aggrave, atténue, complète, rectifie les autres témoignages ; témoin enfin, fourni par Dieu même, et qui, si on le consulte avec circonspection, ment peu et trompe rarement : en général, on n'a que la figure qu'on mérite.

Cette idée, que je ne pose pas en vérité absolue, trop de gens pourraient réclamer ! cette idée a servi de point de départ à une nouvelle école historique. Un des esprits les plus ingénieux et les plus féconds de ce temps-ci, M. Ampère, dans son beau livre, l'*Histoire romaine à Rome,* et après lui, M. Beulé, dans ses vives et originales études sur l'antiquité, ont fait des statues et des bustes romains un appendice aux *Annales* de Tacite : ils ont demandé le secret des

Césars aux portraits des Césars, et le marbre leur a révélé ce que le génie lui-même ne leur avait appris qu'à demi. Que serait-ce donc si, au lieu de ces visages plus ou moins altérés par la flatterie ou l'inhabileté des artistes, ils avaient eu devant eux la personne même telle que la nature l'a créée? Quelle clarté soudaine jetée sur l'histoire, si chaque siècle reparaissait devant nous avec le cortége vivant des êtres sublimes ou pervers, terribles ou charmants, qui l'ont ensanglanté, enchanté, immortalisé! Quelle source féconde d'instruction et de plaisir, si nous pouvions tous, dans l'étude du passé, avoir sur notre table, dans nos mains, sous nos yeux, à côté de chaque grand acte historique, le visage de celui qui l'a fait!

Hé bien, voilà ce que nous donnera désormais la photographie; et voilà ce qu'a essayé et réalisé en partie, pour l'époque présente, l'album dont je vous ai parlé.

Celui qui l'a composé n'est cependant ni un savant, ni un historien, ni un moraliste, et sa collection ne ressemble en rien à une galerie méthodique et complète des grandes illustrations contemporaines; homme du monde, homme d'esprit, amateur raffiné de ce qui est piquant dans ce qui est actuel, il a tâché d'exprimer par ce recueil de portraits la figure du moment fugitif où nous vivons.

Il a donc cueilli dans la *Flore parisienne,* car c'est surtout un album parisien, une centaine de... de quoi? de gloires? Oh! non! le mot est trop gros pour la chose. Tels ou tels des personnages qui figurent là à titre d'illustrations ne seront peut-être bientôt que des réputations, dans quelques mois que des notabilités, un peu plus tard que des notoriétés, et finiront, je le crains, par être des

anonymes. N'importe ! l'album n'en est que plus curieux, et le contraste plus piquant. Un homme d'État fait vis-à-vis à une cantatrice. Un souverain sert de pendant à un ténor. Un ministre sourit à celui qui doit lui succéder. En face d'un beau front de poëte immortel brille l'éphémère beauté d'une femme du monde, et ce qu'il y a de fugitif dans sa royauté d'un jour ajoute à la grâce du recueil ; les étoiles filantes ne sont pas, comme vous le savez, celles qui font le moins bon effet dans le ciel.

Tout en parcourant ces portraits, il me vint une réflexion; je me dis : Ces gens-là sont bien plus ressemblants qu'ils ne se l'imaginent, car, sans s'en douter, ils ont travaillé eux-mêmes à leur propre ressemblance, ils ont été à la fois modèles et peintres. Plus d'un, j'en suis sûr, en s'asseyant sur la chaise photographique, a pris sa pose préférée, sa physionomie de prédilection, celle qui exprime non pas ce qu'il est, mais ce qu'il croit être. En voici un, par exemple, qui sourit d'un air fin ; évidemment il se trouve très-spirituel. Cet autre, avec ses yeux levés au ciel et sa chevelure orageuse, appartient à la classe des poëtes inspirés. Je serais bien surpris si ce personnage qui vous regarde en face avec des yeux profonds comme s'il voulait vous percer à jour, ne se disait pas tout bas : « Quel coup d'œil d'aigle est le mien ! Rien ne m'échappe ! » Enfin, quant à ce jeune législateur qui porte d'une mine si haute sa sept-cent-cinquantième part de souveraineté, il est évident qu'une fois monté à la tribune, il ne doit pas y avoir moyen de l'en faire descendre ; je suis certain que du haut de ses vingt-cinq ans il gourmande les hommes d'État ; qu'il ne prononce jamais le mot politique sans mettre trois P devant

le mot, et qu'il inaugure au lieu et place de la race éteinte, j'espère, des petits crevés, la dynastie naissante des petits gonflés !

Ces observations se résument en un mot : La photographie est à la fois le portrait de notre figure et celui de notre prétention. Il en résulte que je regarde comme *très-sain* de se faire photographier de temps en temps. Une bonne photographie vaut un examen de conscience. Elle vous met sous les yeux plus d'un travers secret que vous n'osiez pas vous avouer à vous-même ; elle vous jette brutalement votre âge au nez. Quel homme de cinquante ans, de soixante, si vous voulez, pour peu qu'il soit sincère, ne s'est pas dit tout bas, en face de sa photographie : « Bonté du ciel ! Que je suis vieux ! Comment ! toutes ces rides-là, c'est à moi ! Comment ! cette figure triste, fatiguée, vallonnée, capitonnée, c'est le Monsieur à qui je fais la barbe tous les jours ! C'est incroyable ! » On reste stupéfait ! Stupéfaction qui augmente parfois d'une façon désagréable lorsque, portant cette photographie à quelques amis... vous les entendez s'écrier : « Oh ! parfait ! Comme c'est bien vous ! Voilà enfin un portrait qui vous ressemble ! » Merci ! Ah ! l'on a beau se croire sensé et philosophe, on a beau arracher de son cœur toutes ses illusions d'amour-propre comme un bon jardinier ôte les mauvaises herbes de son jardin, toujours on a en dedans de soi un portrait de soi-même bien plus beau que la réalité. En dedans, il n'y a pas de registres de l'état civil, il n'y a pas d'extrait de naissance ; on est toujours jeune en dedans ! Un beau livre vous tombe sous la main et vous enthousiasme comme à vingt-cinq ans ? Vous vous croyez vingt-cinq ans ! Un

récit touchant vous arrache des larmes ; un beau visage qui passe vous charme comme à vingt-cinq ans ? Vous vous croyez vingt-cinq ans ! Je suis sûr qu'au moment où les vieillards de Troie se levèrent devant Hélène en s'écriant : « Qu'elle est belle ! » ils ne se souvenaient plus de leur âge : ils se croyaient jeunes ; ils l'étaient !... en dedans. En dedans, oui, mais en dehors ? Oh ! croyez-moi, vous tous, mes contemporains, mes aînés, et même mes cadets de quelques années, faites-vous photographier ! Si vous sentez poindre en vous quelque réveil de vanité, quelque velléité de prétention, prétention de force, prétention de succès, prétention de grâce, prétention de santé, faites-vous photographier ! faites-vous photographier ! Il y a de grands prédicateurs dans le monde, aucun ne vous répétera aussi haut le *Solve senescentem* d'Horace, aucun ne vous dira aussi crûment : « Eh ! mon bonhomme, dételle, coupe ton vin, renonce à faire le brillant, et contente-toi d'être bon, utile et humain. C'est de tous les âges, cela ! » La vieillesse a un beau rôle : ce n'est pas de contrefaire la jeunesse, c'est de l'aimer et de s'en faire estimer. La vieillesse peut avoir sa grâce, mais une grâce sérieuse et surtout désintéressée. Tous les jeunes gens sont plus ou moins usuriers ; leur amabilité, leur élégance, leur gaieté même, ressemblent toujours quelque peu à des placements ; ils veulent que leurs sourires leur rapportent ! Que le vieillard fasse précisément le contraire : il ne lui est pas défendu de tâcher de plaire aux autres, mais à la condition de ne jamais penser à lui ! Qu'il prenne pour modèle le charmant Ariste de l'*École des maris* de Molière, qui est aimable, gracieux, souriant, galant même, et qui n'est

pas ridicule. Pourquoi? parce qu'il donne tout, et ne demande rien.

Voilà ce que m'a dit cet album photographique, et ce sont, certes, là de fort bons conseils; mais, lui aussi, il aurait besoin de quelques avis : quand on dit aussi sincèrement la vérité aux autres, il faut permettre qu'on vous la dise. La photographie a un grand défaut; comme tous les portraitistes, elle défigure souvent les visages qu'elle reproduit; je sais plus d'une photographie qui est une calomnie. D'abord, il y a des figures antiphotographiques, des modèles dont le soleil n'attrape jamais la ressemblance. Pourquoi? On pourrait peut-être en donner plus d'une raison scientifique, mais la principale, c'est que la photographie ne nous reproduit qu'immobiles, condamnés à l'immobilité, et par conséquent plus ou moins défigurés par la contraction. Peu importe que la reproduction matérielle des traits soit exacte, notre visage n'est pas tout entier dans la charpente osseuse, il est aussi dans notre physionomie, dans le jeu des mouvements de notre cœur et de notre esprit, dans ce *dedans* enfin dont je parlais tout à l'heure et qui est bien pour quelque chose dans le dehors, quand il fait briller nos yeux, quand il fait palpiter nos lèvres, quand il enfle nos narines, quand il relève nos chairs, quand il répand enfin sur nos traits le feu de la colère, l'éclat de la joie, la lumière de l'intelligence ou de l'âme. Tout cela, c'est nous aussi ; or, que devient tout cela dans la photographie? Que devient, par exemple, un homme d'imagination, quand le photographe lui lance son affreux : « Ne bougez plus? » Ne bougez plus ! A ce seul mot, les traits se tirent, les regards se troublent, les yeux

pleurent, le sang vous bat au cœur et vous bout au cerveau avec violence, vous n'êtes plus vous-même : il ne faut donc accepter la ressemblance photographique que sous bénéfice d'inventaire ; elle nous abuse quelquefois par son exactitude même. Ainsi j'apercevais dans cet album le portrait d'un illustre octogénaire de notre temps ; ce portrait est un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre trompeur. Ce front labouré de rides, ces joues creusées, ces lèvres affaissées, ces yeux recouverts par la paupière, forment sans doute une image admirable de vérité, mais d'une vérité toute matérielle, tout extérieure, et qui par conséquent n'est que la moitié de la vérité. Reproduire la vieillesse du visage humain comme celle d'un monument, c'est l'altérer. Ceux qui ont vu et entendu causer cet illustre vieillard savent qu'il y a un autre *lui* que ce portrait, un *lui* plein de feu, de vie, de grâce même, et du visage duquel s'envolent comme par enchantement, quinze ou vingt années aussitôt qu'il parle. Je n'ai donc là sous les yeux que la moitié de sa médaille, et la moins exacte, le revers.

L'art photographique abonde en erreurs de ce genre. Comment corriger ces impressions fausses ? Comment compléter, au moins en partie, ces témoignages insuffisants ? J'en sais, je crois, un moyen. Il faudrait, dans un tel album, ajouter à l'image du modèle quelques lignes de son écriture. On se moque volontiers des gens qui prétendent juger du caractère sur l'écriture, on a tort. L'écriture aussi est un portrait, comme la démarche, comme les gestes, comme la voix, comme tout ce qui émane de nous. Je suis bien désintéressé en parlant ainsi, car j'ai une écriture abominable. Ah ! c'est que, si je voulais, j'expliquerais bien

en quoi cet affreux grimoire me ressemble ; mais j'aime mieux ne pas le dire. Ce qui est certain, c'est qu'on aurait grand intérêt à compléter la photographie par l'autographie. Une seule phrase de cet illustre vieillard, écrite au bas de son portrait, suffirait pour nous faire comprendre que cette image ment! La main protesterait contre la figure, et, grâce à cette écriture si ferme, si droite, d'un dessin si arrêté, soudain, derrière la façade altérée du temple, luirait à nos yeux la lampe du sanctuaire, c'est-à-dire l'éternelle jeunesse de l'intelligence, du caractère et de l'âme.

Je livre mon idée aux collectionneurs d'albums. Ils y trouveront un moyen de plus de satisfaire à la passion de notre temps, la plus universelle, la plus commune à toutes les classes, à tous les âges, et aux deux sexes, la curiosité. Car, en parlant des personnes curieuses, on dit toujours : *les filles d'Ève*. Et ses fils donc?

Je ne veux pas finir cette causerie sur l'art photographique par un desideratum, quand il a encore tant d'autres mérites dont je n'ai rien dit. Comment, par exemple, ne pas parler de lui à titre de compagnon de voyage? Quel merveilleux auxiliaire dans toutes les grandes expéditions scientifiques! Avec quelle puissance il fait revivre à nos yeux, dans leur originalité saisissante, les monuments gigantesques de l'Orient! Quelle résurrection des peuples évanouis, que cette évocation de leurs temples, de leurs statues, de leurs dieux, de leur terre, de leur ciel, je dirai presque de leur soleil, car la puissance des ombres révèle la puissance de la lumière. Il est pourtant un autre bienfait de la photographie, qui dépasse de bien loin celui-là, et tous ceux que j'ai vantés.

Autrefois les inventions scientifiques étaient trop souvent des curiosités de laboratoire, des trésors de sanctuaire. Aujourd'hui, la condition première des conquêtes du génie, c'est de ressembler au soleil, de luire pour tout le monde. La photographie a ce glorieux privilége. Loin de haïr et d'écarter le profane vulgaire, c'est pour lui qu'elle est créée. Elle a mis à la portée des plus humbles cette joie immense, réservée jadis aux classes privilégiées, la joie de posséder l'image de ceux qu'on aime. Grâce à elle, le pauvre paysan, qui part pour l'armée, emportera dans sa giberne, non pas un bâton de maréchal de France, mais ce qui est plus facile et non moins doux, le portrait de sa mère à qui il laissera le sien. Grâce à elle, pas un humble logis qui ne puisse désormais posséder, comme les châteaux aristocratiques, sa galerie de portraits de famille, sa collection d'ancêtres... car enfin, nous avons tous des ancêtres, et ces généalogies de bourgeois, de commerçants, d'artisans, d'ouvriers, ne seront ni moins glorieuses ni moins utiles pour leurs fils, que ne l'était pour les descendants de la noblesse, toute une longue suite d'ambassadeurs, de généraux et de ministres. Si les uns représentent la race, les autres représenteront la famille ; si cette succession d'uniformes brillants, de décorations éclatantes, entretenait dans l'esprit des enfants nobles de justes sentiments d'orgueil, les métamorphoses graduées du sarreau en veste, de la veste en habit, de l'habit en toge d'avocat ou de juge, parleront, aux fils des classes obscures, de courage et d'espérance. Les uns apprenaient de leurs pères comment on ne déchoit pas, les autres apprendront des leurs comment on s'élève.

Ai-je tout dit ? Non ; la photographie a un dernier titre à notre reconnaissance.

Quels parents n'ont fait souvent cette triste réflexion, qu'en réalité nous perdons nos enfants tous les ans? Même quand Dieu nous les laisse, le temps nous les dispute. Chaque jour qui s'écoule nous enlève quelque chose d'eux, alors même qu'il les embellit. L'enfant d'aujourd'hui n'est pas semblable à l'enfant d'hier, et différera à son tour de l'enfant de demain. Les âges en se succédant se dévorent les uns les autres, l'adolescence absorbe l'enfance pour disparaître bientôt elle-même dans la jeunesse, de façon que, quand notre fille arrive à sa pleine floraison, nous avons perdu tout ce qui a précédé et amené son épanouissement, nous avons perdu ses quinze premières années ! notre mémoire, si fidèle qu'elle soit, ne les possède qu'en bloc ; le charmant jour à jour nous a échappé. Hé bien ! cette perte cruelle, la photographie la répare. Ce que le temps nous arrachait, elle nous le rend. Demandons-lui chaque année une image de nos enfants, et soudain nous reconquérons cette suite de métamorphoses par où ils ont passé, nous retrouvons avec toutes leurs transitions de visage toutes leurs transformations d'intelligence ou de caractère, nous sentons du même coup renaître en notre cœur toutes les joies, toutes les craintes, toutes les espéranees que nous a données chacune de ces crises : ce ne sont pas eux seuls qui revivent devant nous, c'est nous qui revivons à nos propres yeux, en face de leur image, et qui revivons, pour qui...? encore pour eux! Chacun de ces portraits n'est pas seulement une joie, c'est une leçon. Chacune de ces images nous rappelle un écueil que nous leur avons

évité, un défaut que nous avons combattu en eux; ce coup d'œil, qui embrasse toute la carrière qu'ils ont parcourue, nous apprend à les guider dans la carrière à parcourir; et enfin, si Dieu nous frappe du plus horrible malheur que connaisse cette triste terre, si nous voyons mourir avant nous ceux qui devaient nous aider à mourir,... hé bien! au moins nous restera-t-il la consolation de conserver d'eux tout ce que la providence nous en avait donné. Leur avenir nous est ravi, mais leur passé nous appartient tout entier!

Je ne puis songer à tant de bienfaits sans m'indigner de notre injustice envers celui à qui nous les devons. L'homme qui a eu la première idée de cette grande invention, l'homme qui l'a réalisée sous sa première forme, était un Français, et nous avons effacé son nom de sa découverte; nous en avons fait une invention anonyme. L'anonymat,... que ces murs me pardonnent ce barbarisme! l'anonymat est une de nos ingratitudes. La vaccine, la vapeur, le chloroforme, la télégraphie électrique, qui devraient nous rappeler à chaque moment les grands hommes qui en ont doté le monde, n'éveillent en nous qu'une idée de puissance physique ou de force matérielle. Nous avons exproprié le génie de ses œuvres, et nos bienfaiteurs de leur bienfait! Tous les jours, à toute heure, des milliers d'entre nous sont guéris par eux, éclairés par eux, charmés par eux, enrichis par eux, soulagés par eux, et nous ne savons pas leurs noms! Je ne connais que deux exceptions à cette règle d'oubli : l'une pour Améric Vespuce, qui a nommé l'Amérique sans l'avoir découverte, l'autre pour le malheureux docteur Guillotin, qui est mort de chagrin, dit-on, de voir son nom attaché à la guillotine.

Il est trop tard, hélas! pour réparer notre injustice envers notre compatriote, M. Daguerre. Il y a ainsi dans ce monde mille choses qu'on peut détruire, mais qu'on ne refait pas. Du moins, si nous n'avons pas respecté l'inventeur, respectons l'invention. Que cet art qui a pour mission d'éclairer, de charmer, de consoler, ne soit pas employé à corrompre! Le premier siége de Paris, auquel l'histoire rendra un jour justice, a eu un grand honneur : par la seule influence des sentiments virils et purs qu'il entretenait dans les âmes et qui étaient comme l'atmosphère de la cité, il avait fait disparaître de nos murailles ces honteuses photographies qui insultaient à la pudeur publique. Si elles osaient se reproduire encore, que tous les honnêtes gens se lèvent pour les faire chasser! Songeons que, pour une population ardente et fiévreuse comme la nôtre, de telles images sont plus qu'une honte, c'est un péril! Songeons que, quand la foule se presse autour d'elles, c'est du poison qu'elle boit par les yeux, et ne déshonorons pas un noble et bel art en le condamnant à nous montrer ce qu'il y a de plus immonde ici-bas, le vice, reproduit par ce que Dieu a reproduit de plus pur, la lumière!

RAPPORT

SUR

LE PRIX BIENNAL

FAIT A L'INSTITUT

dans la séance trimestrielle du mercredi 3 janvier 1872

PAR

M. PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

L'Académie française, après un intervalle de dix années, a dû, pour la seconde fois, chercher, dans l'ordre de travaux qu'elle représente, un ouvrage qu'elle pût proposer à l'Institut comme digne du prix biennal, c'est-à-dire selon les termes employés dans le décret du 22 décembre 1860, comme propre à honorer et à servir le pays.

Ce programme, qui ajoute encore à la valeur déjà bien considérable de la récompense, en rend l'application, par-

ticulièrement en ce qui concerne la littérature proprement dite, singulièrement difficile. Des œuvres littéraires d'un caractère assez élevé, d'un succès assez incontesté, assez général, assez soutenu, pour qu'on puisse dire d'elles, qu'elles honorent et servent le pays, sont en tout temps très-rares. L'Académie française, qui avait pu le reconnaître en 1861, l'a de nouveau constaté en 1871, et la force des choses l'a amenée à une solution pareille, avec les mêmes inconvénients sans doute, mais avec le même avantage, un avantage précieux, celui de conserver au prix, par une désignation éclatante, son importance, sa grandeur.

Il s'agit de déroger, comme on l'a fait dans la séance du 29 mai 1861, et par des raisons absolument semblables, à une règle que le décret constitutif du prix triennal, devenu bientôt le prix biennal, n'avait point imposée à l'Institut, mais que, dès l'origine, dans sa délibération du 9 avril 1856, l'Institut avait cru devoir se prescrire, celle de s'exclure lui-même d'un tel concours.

Il s'agit, par une exception en tout conforme à celle que l'Institut a sanctionnée, il y a dix ans, de sauvegarder l'honneur du prix, en y attachant, une fois encore, le nom d'un de nos plus illustres confrères, qui, lui-même, dans sa longue, dans sa laborieuse autant que glorieuse carrière, a consacré à des travaux historiques d'un ordre supérieur, tout le temps où, comme homme d'État, il ne travaillait pas, par ses actes, à l'histoire elle-même.

Je n'ai point à m'étendre, sur ce qui est d'ailleurs présent à tous les esprits, sur ces rares mérites de docte et pénétrante critique, de puissante généralisation, de haute

moralité, de sévère et élégante exposition, qui ont placé en si haut rang, parmi les grands monuments historiques de notre âge, ceux que nous devons à M. Guizot, l'*Histoire de la Civilisation en Europe et en France,* et l'*Histoire de la révolution d'Angleterre.* Ils se sont reproduits après de longues années, sans altération aucune, heureusement modifiés par la différence des sujets, par les délicates inspirations du goût, par la souplesse croissante du talent, dans des productions historiques d'un autre caractère, qui ont principalement occupé l'active retraite de M. Guizot, et sur lesquelles leur date récente a dû fixer plus particulièrement notre attention.

On comprend que je veux parler surtout de ces beaux *Mémoires,* où M. Guizot a raconté son temps, comme il avait fait le temps passé, avec la même intelligence, le même sentiment, la même expression éloquente du vrai et de l'honnête, sans que jamais la proximité même des événements, la part considérable qu'il y a prise, le souvenir des luttes passionnées où l'a engagé son patriotisme, aient troublé en rien la sûreté, l'impartialité de son jugement, l'inaltérable sérénité de sa pensée et de sa parole; habile autant que jamais à démêler, à personnifier dans des formules générales, à faire agir ces forces secrètes qui déterminent les grands mouvements des sociétés; mais faisant de plus en plus intervenir, dans cette sorte de drame abstrait, l'expression vivante des véritables acteurs.

Ce dernier progrès d'un talent qui semblait dès longtemps arrivé à sa perfection, est encore bien sensible dans le livre dont M. Guizot poursuit en ce moment la publication, dans cette *Histoire de France* que, pendant ces der-

nières années, il s'est donné le plaisir de raconter à ses petits-enfants et qui, bientôt, dépassant, par une naturelle et heureuse publicité, le cercle trop restreint de cet auditoire domestique, s'est adressée bien utilement à toute la jeunesse française. La science, la profondeur de l'historien consommé s'y cachent sous des formes attrayantes, propres à captiver de jeunes esprits. L'habile écrivain y a pleinement résolu le problème difficile qu'il s'était proposé, s'emparant à la fois de leur intelligence et de leur imagination, leur faisant comprendre notre histoire et les y intéressant, la leur rendant tout ensemble claire et vivante. C'est sur les grands événements, les grands personnages de chaque époque qu'il appelle particulièrement leur attention; ce sont comme des points lumineux qui éclairent l'époque entière, laissant seulement dans l'ombre ces plans secondaires, qu'il convient de réserver à la curiosité érudite d'un autre âge.

Des anecdotes caractéristiques, de curieux traits de mœurs, d'instructives explications, des réflexions pleines de sagesse et d'à-propos, s'encadrent avec aisance dans un récit borné, sans sécheresse, aux faits les plus importants, simple, rapide, animé. Ce livre, destiné au jeune âge et si bien adapté à cette destination spéciale, étendra plus loin son action. Il charmera aussi, il instruira cette partie nombreuse du public, que l'appareil didactique des grands corps d'histoire intimide et tient à distance, qu'il faut gagner avec art, par l'attrait d'une exposition facile, aux études sérieuses.

Tels sont, Messieurs, bien imparfaitement appréciés, je

le crains, les deux ouvrages auxquels l'Académie française, à l'unanimité, propose de décerner le prix biennal de 1871. Par cette haute distinction, l'Institut couronnera ce qu'ils complètent si heureusement, toute une carrière littéraire, qui, pendant plus d'un demi-siècle, a été pour notre pays un de ses plus grands titres d'honneur.

DISCOURS

DE M. BARBIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ

A L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE RONSARD

A VENDOME

Le 23 juin 1872.

MESSIEURS,

C'est pour moi un honneur et une bonne fortune d'avoir été choisi par l'Académie française pour la représenter à l'inauguration de la statue de Pierre de Ronsard dans la célèbre et antique cité de Vendôme; il était difficile que l'Académie ne répondît pas à votre appel à cause de la place élevée que votre compatriote occupe parmi les poëtes lyriques du XVIe siècle, et aussi parce qu'il fut le membre le plus important de l'*Académie du Palais,* cette société littéraire formée par Henri III, devançant la pensée du cardinal de Richelieu et commençant, pour ainsi dire, son

œuvre. Je viens donc, au nom de ma compagnie et pour mon propre compte, rendre hommage à cet illustre confrère du temps passé, et vous faire entendre quelques considérations générales au sujet de ses ouvrages et de sa personne.

Messieurs, un fait me frappe d'abord dans cette haute destinée littéraire : c'est l'inconstance de l'opinion à son égard. Voilà un noble esprit qui, de son vivant, est couronné du nom de Prince des poëtes, à qui un roi de France adresse de remarquables vers, une reine d'Écosse, belle et spirituelle, des louanges et des présents considérables, — un écrivain idolâtré dans son pays, goûté à l'étranger, mis au niveau du Tasse, et qui, à cinquante ans à peine de sa mort, tombe du haut de sa renommée et disparaît presque entièrement du souvenir des hommes; puis, après des siècles d'oubli, les orages de la Révolution, les guerres de l'Empire, arrive le magnifique mouvement littéraire de la Restauration, et le voilà réhabilité par la plume sagace d'un éminent critique, adopté hautement comme un des chefs de la nouvelle école de poésie, et élevé aujourd'hui sur un trône de pierre, au sein de sa vieille cité, par l'enthousiasme, la générosité et le talent de ses compatriotes.

C'est là certainement un fait étrange et qui se rencontre rarement dans l'existence des écrivains fameux ; cependant il s'explique comme tous les événements de ce monde. Le temps, ce grand destructeur des choses, a beau sur terre amonceler les ruines, il n'anéantit jamais l'ouvrage où brille réellement l'étincelle du feu divin, il en flétrit seulement les parties fausses ou exagérées ; mais l'œuvre, en son meil-

leur, reste debout, et, contemplée par les yeux de la postérité sous un aspect plus net, elle inspire à l'égard de son auteur un redoublement de vénération et d'amour. Dans ce travail de retranchement et d'épuration, surtout en ce qui touche les productions littéraires, le temps est toujours aidé de la main des hommes. Toujours il se trouve des esprits qui, empreints d'idées et de croyances différentes, et armés eux-mêmes de l'autorité du talent, aperçoivent les côtés faibles de l'œuvre, les signalent aux intelligents et entraînent avec eux, pour des siècles souvent, la masse du public dans leur pensée de réprobation. Ces coopérateurs du temps n'ont pas manqué, Messieurs, à la gloire de Ronsard; ai-je besoin de vous nommer les plus célèbres d'entre eux, Malherbe et Boileau?

Malherbe et Boileau! oui, tels furent les adversaires sans trêve de votre grand compatriote, ceux qui portèrent les premiers coups à son éclatante renommée, et ceux qui le ruinèrent dans l'opinion des âges suivants. Mais tous les procès se revisent, et les juges sont jugés à leur tour. On s'est demandé si les graves et sévères esprits qui le condamnèrent avaient toujours été dans le vrai, s'ils avaient eu raison sur tous les points; la question s'est débattue il y a quarante ans, et elle nous semble aujourd'hui résolue à l'avantage de votre poëte, témoin cette vivante et belle statue qui nous regarde.

Nul doute que Malherbe et Boileau n'aient obéi aux prescriptions d'un goût plus sûr et d'une logique plus rigoureuse; nul doute qu'ils n'aient craint de voir, par l'impulsion d'un homme de génie, la langue française tomber dans l'obscurité, la redondance et l'abus des formes grec-

ques et latines. Cependant, disons-le, en toute révérence de ces esprits sensés, n'allèrent-ils pas trop loin? ne furent-ils pas, sous prétexte de correction, beaucoup trop des *regratteurs de mots,* suivant la fine expression de Regnier? En somme, ne subissaient-ils pas l'influence d'un tempérament d'écrivain très-différent de celui de Ronsard? A considérer l'histoire de notre littérature, il est aisé d'y reconnaître plusieurs courants d'esprits qui se croisent, se mêlent, mais se distinguent toujours. Ronsard émerge de celui d'où sont sortis Villon, Rabelais, Montaigne, Amyot, et plus tard, Molière et Saint-Simon; ce n'est peut-être pas la veine la plus pure et la plus haute, mais c'est assurément la plus colorée. Malgré ses importations grecques et latines, et ses imitations de l'italien, Ronsard est un écrivain profondément gaulois; on le sent au choix de ses mots, tirés souvent du patois, à l'allure ondoyante de sa phrase, à la franchise de son expression et à l'abondance de ses images. Son œuvre est surtout remarquable par un vif sentiment de la nature; en dépit de ses habitudes de cour et de ses airs de gentilhomme, il est un des poëtes les plus sensibles au spectacle des champs, des eaux et des bois. Ce n'était pas une passion factice que celle qu'il avait pour la forêt de Gastine, les bocages de la Touraine et les rives du Loir; leurs beautés rustiques l'émouvaient sincèrement, et il en a composé des tableaux si justes, si frais, que pour en retrouver d'aussi charmants il faut descendre aux pages de La Fontaine et de Jean-Jacques Rousseau. En cela, il a le mérite de concourir, du fond de son époque, à notre mouvement littéraire du XIXe siècle, mouvement dans lequel on voit la poésie et la prose unir sans manière

et sans jargon précieux le sentiment de la nature à l'analyse du cœur humain.

Ronsard ne fut pas un phénomène spontané qui s'éleva sur le sol des lettres, comme ces plantes qui poussent en une nuit d'orage; il avait eu des générateurs parmi les poëtes qui le précédèrent et des émules parmi ceux qui vécurent de son temps, mais il les surpassa tous en verve, en grâce et en imagination. D'une fécondité inépuisable, il écrivit jusqu'à ses derniers instants sans laisser voir trace de défaillance. Son style est toujours large, copieux, pittoresque, énergique et d'une sûreté de main extraordinaire. Sous sa plume, le vers français sort des gentillesses de Marot et des gaietés un peu courtes de Villon, et acquiert le nombre, l'ampleur et souvent la majesté du mètre latin; il est en outre un inventeur de rhythmes tel que la poésie française n'en a pas connu d'aussi ingénieux et d'aussi puissant. A la distance de près de trois siècles, il nous apparaît comme un maître verrier des plus habiles tirant des éléments du langage en fusion une foule de vases aux formes harmonieuses, non sans tache à cause de l'imperfection de la matière, mais presque tous d'une rare élégance et excellemment faits pour servir au génie des poëtes futurs dans l'épanchement de la douce liqueur des muses.

Il ne faudrait pas croire que chez l'illustre Vendômois l'art ait absorbé toute l'âme, et qu'il ne fut qu'un pur artiste, un poëte impassible à l'instar de Gœthe, et, comme lui, uniquement enfermé dans ses formes et ses rêves. Loin de là, Ronsard eut l'esprit accessible aux idées élevées et l'âme ouverte aux grands sentiments; maître d'un instrument qu'il avait su rendre flexible et vigoureux, une haute

ambition l'agita : il voulut glorifier l'origine de la royauté française, et chanter avec elle, tel qu'un autre Virgile, les gestes du peuple franc en Europe. Malheureusement, et c'était la faute de son temps, il manquait de science historique; puis, trop influencé par l'œuvre latine, il avait oublié qu'une véritable épopée se tire toujours des entrailles d'un peuple, comme l'Iliade d'Homère ou la chanson de Roland, et il échoua dans son entreprise. La *Franciade* est restée à l'état de légende romanesque, au milieu des ouvrages du poëte, et n'est plus qu'un objet de curiosité pour les amateurs de littérature; n'importe, ce poëme avorté, même inachevé, et qui contient cependant de fort beaux vers, n'en est pas moins un fait à la louange de Ronsard; il atteste qu'au lieu de se borner à ciseler de merveilleux sonnets en l'honneur de ses passions amoureuses, l'écrivain gentilhomme sortit de son moi voluptueux et sentit vibrer en lui la fibre du patriotisme. Cette corde des hautes idées et des fiers sentiments ne résonne point que dans ce seul ouvrage, elle retentit aussi dans ses *Hymnes philosophiques* et ses *Discours sur les misères du temps*. Bien qu'imités du grec et encore trop affublés des parures de la mythologie, ses hymnes respirent les grandes doctrines du spiritualisme et le parfum des vérités chrétiennes; quant aux discours sur les souffrances du pays, nous les préférons aux précédents poëmes parce qu'ils dérivent plus immédiatement du génie national et du fracas de l'époque. On y sent vivement battre un cœur français troublé et souvent indigné du spectacle que donnent les hommes et les choses. Là, Ronsard apparaît sous une nouvelle face, sous celle d'un satirique remarquable; il semble même, en plus d'un en-

droit, devancer les véhémences d'Agrippa d'Aubigné, moins le cynisme amer et la partialité sanglante. Dans cette objurgation au large souffle, il embrasse tous les ordres de la nation; gens de religion, papistes ou huguenots, magistrats, nobles, peuple même, tous ont leur part de réprimande, tous aussi sont invités par lui à la soumission, à la règle et à la concorde. Enfin, sa pensée ne met pas en oubli le souverain : avec son Institution royale il donne au jeune Charles IX, d'élégante et sinistre mémoire, des conseils pleins de prudence et de modération, écho sans doute de la voix du grand Michel de l'Hospital dont il fut l'admirateur et l'ami, sages conseils qui, s'ils eussent été écoutés, non moins que ceux de l'honnête ministre, auraient pu contribuer au bien du pays et à celui du prince lui-même.

Quoique Ronsard ait été favorisé de la fortune, grâce aux libéralités des princes qu'il servit, quoiqu'il ait été comblé d'honneurs et entouré d'une incessante admiration, il ne vit pas ses jours arriver à leur terme d'une façon paisible. La surdité qui l'affligea de bonne heure, la goutte qui le tourmenta de plus en plus, l'éloignèrent, avant le temps, de la cour et des plaisirs du monde. Puis, les luttes impies, les combats fratricides dont il faillit même un jour être victime l'attristèrent profondément. Attaqué avec force par les réformés à cause de son prétendu paganisme littéraire, il se défendit avec énergie, et l'on n'a pas oublié ses vers à Théodore de Bèze :

Ne prêche plus en France une doctrine armée,
Un Christ empistolé tout noirci de fumée

Qui, comme un Méhémet, va portant à la main
Un large coutelas rouge de sang humain.
Cela déplaît à Dieu, cela déplaît au prince,
Cela n'est qu'un appast qui tire la province
A la sédition, laquelle dessous toi
Pour avoir liberté ne voudra plus de Roi.....

Ronsard avait pénétré les actes peu réfléchis de bien des hommes du protestantisme, et il en était resté plus fortement attaché à sa foi et à son prince. On lui a beaucoup reproché d'avoir applaudi aux triomphes des armes royales et aux victoires des ducs lorrains sur l'hérésie. Les reproches sont fondés, mais peut-être trop rigoureux, car il agit en cela ni plus ni moins que Malherbe louant Louis XIII de la prise de La Rochelle, ni plus ni moins que maint grand esprit du règne de Louis XIV approuvant les dragonnades. Il faut l'avouer, Ronsard était avant tout poëte et poëte de cour, et, bien qu'il fût d'une nature généreuse et que, dans un charmant passage où il se peint au vif et sous les traits les plus aimables, il ait dit :

Au reste, je ne suis ni mutin ni méchant
Qui fais croire à ma loi par le glaive tranchant.....

il ne pouvait guère comprendre le fond de la question qui remuait si terriblement la France et l'Europe. Il ne vit donc pas ce pour quoi tant de simples et honnêtes gens, au milieu de tant d'ambitieux, souffraient, combattaient et mouraient; il ne vit pas ce que Henri IV, d'immortelle mémoire, pressentit et aida, non sans hésitation, la venue de *la liberté de conscience* dans le monde.

Ah! Messieurs, que les biens d'ici-bas sont chèrement achetés, et comme, une fois acquis, ils sont remis souvent en péril par la passion humaine, ce qui nécessite de nouvelles luttes et, partant, de nouvelles misères! Hélas! tandis que, tout occupé de ce travail sur votre compatriote, je relisais, dans ses œuvres, les plaintes et les invectives éloquentes qui lui étaient arrachées par les horreurs de la guerre civile, je rencontrai, au milieu d'une description des ravages causés à sa chère province, ces vers touchants :

Forests, quel crève-cœur, quelle amère tristesse
Vous tenoit quand jadis la germaine jeunesse
Qui sent toujours la bise éventer son harnois
Sans crainte briganda le sceptre des François,
Et, s'enflant de l'espoir d'une fausse victoire,
Vint boire, au lieu du Rhin, les eaux de notre Loire!....

Je sentis combien le poëte avait dû éprouver d'amertume à voir ce nouveau malheur, le fléau de l'étranger, s'ajouter aux autres, et je songeai que, nous aussi, il y a un an au plus, nous traversions les mêmes épreuves. Cette fois, ce n'était pas le fanatisme religieux qui poussait le père contre le fils, le frère contre le frère, et couvrait la terre de ruines, mais les passions sauvages et anti-sociales d'une inepte démagogie égorgeant, en la personne du prêtre et du citoyen, *la liberté civile et religieuse*. Ce n'étaient point des ambitions de famille princière qui amenaient l'étranger sur notre sol, mais des idées de conquête et de suprématie politique, surprenant l'Europe en pleine civilisation et ébranlant dans les cœurs les plus fermes la foi au progrès

de l'humanité. Notre désastre a été grand, immense; cependant il n'a pas été sans gloire, surtout aux lieux où je parle.

Le monument que vous venez d'ériger en l'honneur des Français tombés dans les batailles de Vendôme le proclame hautement. Oui, ici, un noble effort a été fait contre l'invasion allemande; il s'est trouvé un habile général et de courageuses populations pour le tenter, et les combats sur la ligne du Loir, combats d'une armée tenant tête à des forces supérieures, resteront, avec l'opiniâtre résistance de Châteaudun, un des faits les plus beaux de l'histoire malheureuse de nos dernières années. Ah! que Ronsard, ce brave gentilhomme, ce fier poëte, en eût tressailli d'aise au milieu de ses angoisses, lui qui aimait tant sa patrie et qui disait d'elle en un splendide langage :

> Soleil, source de feu, haute merveille ronde,
> Soleil, l'âme, l'esprit, l'œil, la beauté du monde,
> Tu as beau t'éveiller de bon matin et choir
> Bien tard dedans la mer, tu ne saurais rien voir
> Plus grand que notre France.....

Pour moi, j'éprouve une véritable consolation à vous rappeler devant son image le douloureux mais héroïque souvenir de ces luttes grandioses.

Messieurs, en élevant sur le pavois, aux portes du jardin de la France et du pays des élégances architecturales, le prince des poëtes du XVIe siècle, vous avez vraiment fait une œuvre équitable. Depuis longtemps on avait accordé à nos grands poëtes du XVIIe siècle les honneurs de la place publique, la France du XVIe attendait pour le sien cette

faveur suprême : elle y avait droit, car ces deux époques n'ont pas moins l'une que l'autre travaillé à la formation de notre admirable langage. Si les écrivains du XVIe siècle n'ont pas atteint la perfection, ils l'ont préparée, et Ronsard doit être cité dignement dans ce labeur à côté des Rabelais, des Montaigne et des Amyot. Quelques esprits difficiles ou peu renseignés demanderont peut-être ce qu'en définitive il restera de cette illustration du temps passé ; nous répondrons : le souvenir historique d'un grand effort, et, avec cet effort, nombre de poésies admirables de fond et de forme, ouvrages qui, émanés d'un sentiment vrai, d'une passion réelle, et écrits en dehors de toute pensée systématique, semblent nés d'hier par leur superbe allure et leur vive couleur, ouvrages, enfin, qui, malgré quelques archaïsmes de mots et de tours de phrase, vivront assurément autant que notre langue. Ce n'est pas une gloire médiocre que celle d'avoir contribué aux jouissances intellectuelles d'une nation, en augmentant ses richesses littéraires et en perfectionnant son instrument poétique ; ce n'est pas un mince mérite que celui d'avoir ardemment cherché le beau et d'en avoir cueilli la fleur divine. Soit dans sa vie, soit dans sa mémoire, l'écrivain est toujours récompensé des résultats heureux de sa noble passion. D'où qu'il vienne, la patrie en est fière. Homme du présent ou du passé, plébéien ou noble, elle ne voit en lui que l'être qui lui a fait honneur, et, d'un cœur généreux, elle l'acclame, le couronne et lui dresse des statues. Ah ! puisse l'exemple de ce grand poëte immortalisé par le bronze exciter plus que jamais l'émulation dans nos âmes ! puissent les études sérieuses et les grands travaux littéraires reprendre partout

avec force! puisse-t-il en jaillir bientôt une nouvelle moisson de fleurs éclatantes qui calme les esprits, purifie les cœurs et ensevelisse sous un voile d'or et d'azur nos affreuses ruines! puisse, enfin, le monde dire, à la vue de notre prompte renaissance : IL NE FAUT JAMAIS DÉSESPÉRER D'UN PEUPLE QUI AIME LE BEAU!

DISCOURS

DE

M. CAMILLE DOUCET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉSIDENT DES CINQ ACADÉMIES

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le vendredi 25 octobre 1872.

MESSIEURS,

Dans une circonstance pareille à celle qui nous rassemble à cette heure; assis à la place que j'occupe et remplissant, avec l'autorité de son importance personnelle, une tâche dont, au contraire, ma modestie est justement alarmée, M. le comte de Montalembert vous disait un jour, et j'aime à le répéter après lui : « Quand l'honneur de présider la réunion générale de l'Institut échoit à l'Académie française, celui qui parle en son nom est tenu surtout d'être court; ainsi le veut un usage constant. »

Je ne sais, je l'avoue, et je n'ai pas cherché à le savoir, où notre illustre collègue avait puisé à cet égard ses informations et sur quels précédents il appuyait sa théorie ; le prenant au mot tout d'abord, et l'en croyant sur parole, je me suis empressé d'admettre le principe comme vrai, l'usage comme constant. Il en est un peu des principes comme des proverbes ; chacun trouve moyen d'en invoquer à son tour de nouveaux et de divers, suivant son intérêt du moment et pour les besoins de sa cause.

Un usage plus constant, plus respectable et plus respecté, m'eût conseillé, Messieurs, m'eût ordonné peut-être de venir, après tant d'autres, célébrer une fois de plus, dans cette solennité annuelle de nos États-Généraux, l'heureuse communauté de l'Institut et l'indépendance réciproque de chacune des Académies, dont l'union fait la force, et dont la liberté fait la gloire.

L'union et la liberté ! — c'est toujours ici qu'on les retrouve.

Il y a aujourd'hui soixante-dix-sept ans que, sur les premières ruines de la France, dont l'immortalité survit à tous les naufrages, l'Institut était fondé par la réunion des anciennes académies, et au moyen d'une organisation nouvelle, qui, pour assurer leur puissance et leur vitalité, concentrait en un seul faisceau toutes les forces de l'esprit humain. L'heure était bien choisie, et rien, après tant d'épouvante et de deuil, ne pouvait mieux contribuer à raffermir les cœurs et à les rasséréner, que cet heureux réveil des Sciences, des Lettres et des Arts. — Ainsi la colombe de l'arche revenait encore annoncer la fin du déluge, et c'était, cette fois, une branche de laurier qu'elle

rapportait à nos pères comme un symbole de salut, comme un signe de renaissance.

Depuis lors, Messieurs, dans ce grand corps, si bien constitué qu'il semble immuable à force de se renouveler sans cesse, et dont la solidité se compose de toutes nos fragilités périssables, que d'efforts collectifs, que de travaux isolés, accomplis par chacun pour l'honneur de tous; que de services incessamment rendus au pays, au monde et à la civilisation! L'Académie française me reprocherait de parler d'elle avec orgueil; mais, en dehors d'elle, Messieurs, et à côté d'elle, comment oublier tant de découvertes utiles faites par le génie dans le mystérieux domaine de la science, tant de recherches précieuses dans les ténèbres de l'histoire et dans les profondeurs du passé; comment ne pas rappeler la constante et salutaire influence des Arts, deux fois bienfaisants pour nos âmes, qu'ils apaisent, en les charmant; tandis que, de son côté, par des procédés tout autres, et dans un but plus haut encore, la philosophie conspire avec la morale, pour tenter de guérir la société quand elle souffre, et de l'éclairer quand elle s'égare!

On a dit que, dans l'antiquité païenne, toute remplie à la fois de dieux et d'esclaves, les Muses étaient sœurs avant que les hommes fussent frères. A la gloire des Muses, leur fraternité dure encore. Puisse-t-elle, ayant devancé celle des hommes, n'être pas près de lui survivre!

Cette fraternité des Muses s'appelle aujourd'hui la fraternité des Lettres.

Souffrez que je m'interrompe un moment.

Quand je parle de la fraternité des Lettres, j'y manquerais, Messieurs, si je paraissais plus longtemps oublier qu'à cette heure même, sur le seuil d'une tombe dont je ne me suis éloigné qu'à regret, pour venir ici remplir un autre devoir, les Lettres désolées pleurent un vrai poëte cher à tous, un brillant écrivain dont l'esprit était si français et le cœur plus français encore. De nombreux suffrages lui avaient prouvé que sa place était marquée parmi nous, et nous déplorons d'autant plus le coup rapide auquel Théophile Gautier succombe.

C'est au culte des Lettres, au développement, à la prospérité et à l'honneur des Lettres que l'Académie française a, depuis sa fondation plus de deux fois séculaire, consacré sans relâche et avec passion, je n'ose dire ses exemples, mais, tout au moins, ses conseils, ses encouragements et ses récompenses. Plus renfermée en elle-même que les autres classes de l'Institut, vivant dans la retraite et presque dans l'ombre, chargée d'un dépôt précieux, veillant sur lui, travaillant toujours à le conserver et à l'accroître, si parfois l'Académie française se met en communication avec le public, c'est surtout pour décerner des prix au talent, et plus souvent, hélas! quand les maîtres s'en vont, pour payer à leur mémoire un tribut d'hommage et de regret.

Cette double tâche, Messieurs, j'ai à la remplir devant vous.

Tant de coups ont frappé l'Institut depuis un an qu'en me bornant même à rappeler les noms et les travaux de

chacun, j'aurai franchi bientôt la mesure discrète que M. de Montalembert conseillait à ses successeurs, en se l'imposant à lui-même.

Douze de nos collègues, enlevés à leurs Académies, y ont laissé des vides que l'Institut déplore et des regrets que toute la communauté partage. L'arbre souffre, comme souffre la branche, quand un de ses rameaux est coupé !

Si l'Académie française a perdu dans M. l'abbé Gratry un excellent confrère, un prêtre éminent (1) et édifiant, un écrivain supérieur, un homme aimable et aimé ; si l'Académie des inscriptions et belles-lettres regrette, dans le respectable M. de Cherrier, un profond érudit, un historien distingué dont les travaux eurent leur éclat ; si l'Académie des sciences morales et politiques pleure, à juste titre, dans M. Augustin Cochin, l'un de ses plus jeunes membres, des meilleurs et des plus utiles ; l'Académie des beaux-arts et l'Académie des sciences, plus cruellement éprouvées encore par le grand nombre de leurs pertes, demandent que l'Institut s'arrête, pour compter les morts, devant leur champ de bataille, devant leur champ d'honneur.

L'année commence à peine, et déjà M. Combes, le savant directeur de l'École des mines, l'infatigable travailleur, a disparu le premier, ne cessant, en effet, de travailler qu'en cessant de vivre. Peu de jours après, les deux frères Laugier meurent presque ensemble : Stanislas Laugier, l'habile praticien, pour qui la chirurgie était une

(1) Discours de M. Nisard.

science plus encore qu'une profession; Ernest Laugier, l'astronome éminent, le brave homme de tant d'honneur que nous avons tous connu et aimé. Inséparables dans la vie, dans la science, dans l'Académie et dans la mort, tous deux furent frappés comme d'un même coup; et nous ne saurions ici les séparer, pour la première fois, dans l'expression de nos regrets.

Le savant M. Duhamel ne tardait pas à les rejoindre. — Nous sommes en ce moment à l'Académie des sciences, Messieurs; veuillez vous en souvenir, et vous me pardonnerez d'abuser d'une épithète si bien due à tous nos savants collègues.

Disciple immédiat de Fourier, et animé de son esprit, modèle en tout de netteté et d'élégance, Duhamel ne semblait vouloir toucher à une question que pour en dire le dernier mot. — Ce dernier mot de l'éloge, je l'emprunte au plus cher, au plus illustre des élèves de M. Duhamel, à son neveu, fils de son adoption, à notre excellent collègue M. Joseph Bertrand.

Il eût alors été juste que, de longtemps, après ces douloureux sacrifices, l'Académie des sciences n'eût rien à craindre de la mort. L'un de ceux qu'elle menaçait le moins, l'un des plus jeunes et des plus forts, la rencontra tout à coup, non pas, comme il avait le droit d'y prétendre, glorieuse et d'un noble exemple, dans les luttes et les fatigues du travail, mais obscure, sans but et sans consolation, dans une promenade sans plaisir, dans une excursion en apparence sans péril, et qui allait mettre la science en deuil.

Ce deuil de M. Delaunay, la science le porte encore.

Revendiqué à la fois comme un des leurs par l'Institut, par l'Observatoire de Paris, par le Bureau des longitudes, par la Faculté des sciences, par l'École polytechnique et par l'École des mines, M. Delaunay ne recevrait de moi que des éloges sans compétence et sans prix : mais il a reçu tous les vôtres ; aucune sympathie n'a manqué à son malheur, aucune ne manque à sa mémoire.

Je serais moins embarrassé, Messieurs, et moins incompétent peut-être, pour vous parler d'un autre de vos collègues qu'il m'a été donné de bien connaître, ayant eu l'honneur de servir sous son drapeau. Malheureusement pour moi, M. le maréchal Vaillant s'est refusé d'avance à tous les hommages publics, et, quand j'eusse aimé à louer en lui, jointes à tant de mérite et de simplicité, les vertus de soldat, de citoyen et de Français qu'il possédait au plus haut degré, je regrette que ses volontés dernières me ferment la bouche. Jamais, Messieurs, au milieu de ses grands devoirs et de ses graves préoccupations, rien ne put distraire le savant ministre de son amour pour vos travaux. Le lundi était son jour de fête ; il nous quittait pour vous rejoindre, et nul ne se montra plus exact à vos séances, ni plus attentif, jusqu'au jour où, frappé par nos malheurs, il fut contraint de quitter la France, après le départ de ceux à qui sa fidélité était due. Il ne revint que pour languir et bientôt s'éteindre ; triste, troublé, solitaire, ne se rapprochant plus de vous que par la pensée, c'est à l'Académie des sciences qu'il légua ses derniers adieux et son dernier souvenir.

Le martyrologe des sciences nous paraissait fermé enfin, quand la mort de M. Babinet vient encore de le rouvrir, pour la septième fois en moins d'une année! En le déposant hier dans la tombe, on vous a savamment parlé de ses grands travaux si divers, si connus et si généralement admirés. Son éloge retentit encore à vos oreilles, et je ne pourrais, Messieurs, c'est le sort de tous les échos, que l'affaiblir en le répétant.

L'Académie des beaux-arts a fait, cette année, trois pertes cruelles.

Avant de succomber sous le poids de leur âge et de leurs souffrances, M. Forster et M. Carafa étaient, depuis longtemps déjà, séparés de nous par la maladie, et leur mort affligea l'Institut plus qu'elle ne dut le surprendre. Mais M. Vaudoyer, que les ans n'avaient pas atteint, qui semblait au contraire en pleine possession de la santé et de la vie, comme il l'était de la bonne grâce et du talent, c'est à l'École des beaux-arts, en jugeant un concours d'architecture, qu'au milieu de ses confrères il fut, — le mot n'est pas de moi, — frappé debout, au travail, à son poste, en soldat qui fait son devoir (1).

Depuis trente-cinq ans que l'Institut lui avait ouvert ses portes, Carafa s'était fait presque volontairement oublier; il négligeait la composition pour l'enseignement, et la génération actuelle s'étonnerait peut-être d'apprendre qu'il y eut un jour où son nom ne fut pas seulement célèbre, mais populaire. Tout le Paris d'alors courait ap-

(1) Discours de M. Beulé.

plaudir *le Solitaire, le Valet de chambre,* et *la Prison d'Édimbourg;* et, suprême gloire pour Carafa, son *Mazaniello* put lutter un moment sans déshonneur contre celui d'Auber, contre ce chef-d'œuvre qui s'appelle : *la Muette de Portici.*

J'ai prononcé le nom d'Auber! Bientôt, il nous l'a promis sur sa tombe, M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, dont l'autorité est si grande et la compétence si reconnue, viendra rendre ici un hommage solennel, une éclatante justice au glorieux chef de notre musique française. Quoiqu'il semble vivant encore, tant ses œuvres vivent pour lui, voilà plus d'un an qu'Auber n'est plus, et mon mandat s'arrête à cette limite; mais, quand son cher souvenir nous était rappelé par un hasard favorable, par un rapprochement tout naturel, mon cœur du moins ne pouvait se taire, et c'est avec émotion comme avec respect que je salue au passage son nom, son génie et sa gloire!

La gloire de nos arts, Messieurs, vengera le deuil de nos armes. Quand le canon est réduit au silence, des voix meilleures se font entendre; quand la bataille sanglante a cessé, des luttes plus nobles commencent; c'est pour la science et pour les lettres le moment d'entrer en campagne, c'est à leur tour de combattre, et la France a toujours ainsi des revanches toutes préparées. Défendons ce qui nous défend, honorons ce qui nous honore, et, malheureux de ce que nous avons perdu, soyons d'autant plus fiers de ce qui nous reste,

Après vous avoir parlé d'un si grand nombre de morts illustres, c'est d'un vivant plus illustre encore que j'ai à vous parler, en terminant.

Pour la seconde fois, Messieurs, l'Institut avait à décerner cette année, sur la proposition de l'Académie française, et dans l'ordre des travaux qu'elle représente, un prix dont je ne rappellerai la valeur que pour en constater l'importance et en louer la fondation, un prix biennal de vingt mille francs dont chaque Académie a déjà disposé à son tour, et qui, aux termes d'un décret impérial du 14 avril 1855, était destiné à l'ouvrage ou à la découverte que les cinq classes de l'Institut auraient jugé le plus propre à honorer ou à servir le pays.

Autorisée, et entraînée par un précédent que l'opinion publique sanctionna jadis, comme elle l'a déjà fait d'avance pour le choix que j'ai, non à vous apprendre, mais à proclamer devant vous, l'Institut a décerné ce prix aux ouvrages récents d'un grand et illustre confrère, d'un de ces hommes rares que la France admire entre tous; qui toujours, ainsi que le disait si bien le rapport de M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, « dans sa longue, dans sa laborieuse autant que glorieuse carrière, a consacré à des travaux historiques d'un ordre supérieur tout le temps où, comme homme d'État, il ne travaillait pas par ses actes à l'histoire elle-même. »

Le nom de M. Guizot est sur toutes vos lèvres, et c'est vous, Messieurs, qui, en le prononçant, avez fait ce que j'allais faire.

Je m'arrête. On n'en est plus à louer M. Guizot; à le récompenser, moins encore. Il honore, en les acceptant, les honneurs qu'on aime à lui décerner. Il n'aura reçu d'ailleurs que d'une main, pour le rendre de l'autre, en encouragements à de jeunes écrivains, ce prix si glorieux que

l'Institut ne pouvait mieux placer; ce prix de haute origine, pour qui c'est doublement une bonne fortune d'avoir été donné il y a dix ans au grand historien de la Révolution française, du Consulat et de l'Empire, et d'être aujourd'hui donné, avec une égale justice, au maître, au sage, au philosophe qui, du fond de sa retraite sereine, enseigne encore l'histoire de France à nos fils, comme il écrivait jadis pour les pères l'histoire de la civilisation.

LA FRANCE DANS SES COLONIES.

DISCOURS

LU A LA SÉANCE TRIMESTRIELLE DE L'INSTITUT

DU 8 JANVIER 1873

PAR

M. XAVIER MARMIER.
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

On dit souvent : la France ne sait pas coloniser.

Est-ce vrai?

Devons-nous, sans le contester, admettre ce reproche?

Les autres peuples se plaisent à proclamer leur mérite. Nous laissons indolemment déprécier le nôtre, et parfois nous le déprécions nous-mêmes.

On nous accuse de nous abandonner à de futiles vanités. Mieux vaudrait nous maintenir dans une juste fierté.

L'histoire de nos colonies est l'une des pages les plus nobles et souvent les plus attachantes de nos longues annales.

Elle a été éloquemment et savamment racontée à diverses reprises, en différents lieux.

Je n'ai pas la prétention d'en retracer un nouveau tableau. En recueillant mes souvenirs de voyage, en y adjoignant de récentes études, je voudrais seulement faire voir, par quelques traits caractéristiques, les qualités particulières de colonisation dont la France a de tout temps été douée :

La hardiesse dans les entreprises, la générosité dans la victoire, la dignité dans les revers.

D'autres nations ont eu des succès plus éclatants ou plus durables. Pas une n'a montré de telles vertus.

La première dans les croisades, cette héroïque tentative de colonisation religieuse, la France a été la première aussi dans d'autres expéditions nautiques du moyen âge.

En 1364, des marins de Dieppe s'en vont par-delà les antiques colonnes d'Hercule, par-delà les Canaries et le cap Vert, le long de la côte occidentale d'Afrique. Ils rassurent, par leurs bons procédés, les noirs habitants de cette contrée, font avec eux d'agréables échanges, et organisent des établissements de commerce sur des plages que nul navire européen n'avait encore abordées (1).

---

(1) « Si boun naviores qui tos estoient de grand cueur lor donnèrent à fuzon petits juiaus et présouns, et les firent boire bon vin vermail com que moult les esjouirent et les affièrent. » *La Navigation française,* par M. Pierre Margry, p. 57.

En 1365, des marins de Rouen, s'associant à ceux de Dieppe, s'avancent dans le golfe de Guinée et donnent des noms de Normandie aux rades où ils pénètrent.

Ainsi, comme l'a très-justement dit un publiciste distingué : « Par ces entreprises heureuses et réitérées, en des parages jusqu'alors inconnus de toute autre nation, les Français ont le droit de se dire les pères de la colonisation moderne (1). »

Un siècle s'écoule. Pendant ce long espace de temps, nos explorations maritimes sont interrompues par les calamités du règne de Charles VI, par les agitations et les guerres des règnes suivants.

Puis voici venir les grands *descubradores :* Christophe Colomb, Vasco de Gama. Une nouvelle ère commence. Le nouveau continent est découvert, et le nouveau chemin des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols et les Portugais prétendent garder l'entière possession de cet autre univers. Une bulle du pape la leur accorde : au Portugal tout l'Orient, à l'Espagne tout l'Occident.

Cependant l'Angleterre et la Hollande veulent avoir leur part de ces archipels embaumés, de ces terres phénoménales dont on extrait des monceaux d'or, de ces royaumes dont on raconte tant de merveilles. En dépit du décret pon-

---

(1) Jules Duval, *Dictionnaire général de la politique,* 2e édition, p. 373. O. Lorenz, 1872. Nous ne pouvons citer ce passage d'une des œuvres de M. J. Duval, sans rendre hommage à la mémoire de ce grave et éloquent écrivain, enlevé malheureusement à la science par une mort prématurée. On lui doit de très-intéressants articles, publiés en différents recueils, et deux livres excellents : *Histoire de l'émigration européenne,* 1 vol. in-8, couronné par l'Académie des sciences morales ; *les Colonies et la France coloniale,* 1 vol. in-8.

tifical, elles iront résolûment vers ces fabuleuses contrées; elles s'y établiront les armes à la main.

Et la France?

En ce temps d'investigations et de conquêtes transatlantiques, la France était comme le poëte dont Schiller raconte l'oubli dans un de ses apologues.

Jupiter annonce du haut de son trône qu'il va distribuer aux hommes les richesses de la terre. Tous aussitôt d'accourir et de prendre avec avidité : celui-ci la forêt, celui-là les champs, cet autre les chariots et les marchandises. Chacun ayant son lot, arrive le poëte indolent, rêveur. Les distributions étant finies, Jupiter n'avait plus à lui donner que l'auréole de la gloire.

Ainsi attardée au partage du nouveau monde, la France ne pouvait en avoir une portion qu'en la disputant à plusieurs peuples, ou en faisant aussi elle-même quelques découvertes.

C'est ce qu'elle fit.

Pour réparer le temps perdu, elle recommença sur différents points à la fois son œuvre de colonisation, et graduellement l'accomplit d'une façon prodigieuse.

Elle avait de nombreux obstacles à surmonter, de violentes hostilités à vaincre, des luttes perpétuelles à soutenir. Malgré ces difficultés et ces périls, malgré ses essais infructueux et ses fatales défaites, un jour vint où son pavillon flottait librement sur toutes les mers, où, sur tous les continents et dans tous les archipels, elle avait ses domaines.

Oui, au commencement du dix-huitième siècle, la France était la première des puissances coloniales. Admirable

succès! Plus admirable encore si l'on songe par quels moyens elle y est parvenue.

Les projets de colonisation avaient séduit l'esprit aventureux de François Ier et occupé gravement la pensée de Henri IV. Pour affermir et élargir ces projets, Richelieu rédigea diverses ordonnances, institua des compagnies de commerce, créa de nouveaux emplois civils et militaires.

Dans les orages de la Fronde, dans les constantes difficultés de son ministère, Mazarin ne pouvait accorder la même attention à cette œuvre lointaine.

Colbert la reprit avec son lumineux jugement et lui donna une nouvelle extension.

Cependant, pour entreprendre de périlleux voyages, pour porter le drapeau de la France sur des plages inexplorées, pour lutter contre l'ambition de plusieurs peuples puissants, l'État n'arme pas beaucoup de vaisseaux de ligne et ne détache point de grosses sommes de son budget. Plus d'une fois même il paralyse, par son inertie ou ses fausses mesures, les courageux efforts de nos colons, et les compagnies de commerce souvent les entravent par leurs erreurs et leur impéritie.

Mais la France s'élançait dans cette exploration et cette conquête d'un nouveau monde comme dans une nouvelle croisade.

Cavaliers et marins, gentilshommes et marchands, prêtres et ouvriers, toutes les classes de la société, selon leur vocation, leurs rêves et leurs penchants particuliers, se sentaient attirés vers cette Fata Morgana des vaporeux horizons. Ce que l'État ne pouvait faire dans ses embarras financiers ou ses tourmentes politiques, la France le fit par

le mouvement et la puissance de diverses facultés individuelles.

Des marins de Dieppe et de Rouen avaient, comme nous l'avons dit, fondé, au quatorzième siècle, nos premiers établissements sur la côte d'Afrique. Bien avant Sébastien Cabot, des matelots basques s'avancent jusqu'à Terre-Neuve où nous avons conservé une autre petite colonie. Des négociants de Marseille vont en pleine Algérie organiser un comptoir, construire un édifice qu'ils appellent le Bastion du roi.

Dans cette guirlande de perles et d'émeraudes, qu'on appelle les Antilles, un de nos meilleurs domaines, la Guadeloupe, a été conquis par des matelots dieppois ; un autre, la Martinique, par une centaine de soldats, sous les ordres d'Esnambuc, gouverneur de Saint-Christophe.

Vers les régions inconnues de l'Amérique du Nord, voici venir Jacques Cartier avec deux petits bâtiments de soixante tonneaux. Il contourne le banc de Terre-Neuve et remonte jusqu'à l'île sauvage de Hochelaga le cours du Saint-Laurent.

L'habile et hardi Champlain, avec un bâtiment de même dimension, s'arrête au bord de cet immense fleuve et y forme un établissement qui deviendra la puissante ville de Québec.

Au pied de cette cité naissante, un vénérable prêtre, le père Marquette, animé d'un ardent désir d'études géographiques et de prosélytisme religieux, s'embarque sur un canot d'écorce avec une chétive provision de blé d'Inde et de viandes boucanées ; il traverse résolûment le lac Huron, le lac Michigan, arrive au Mississipi et le descend jusqu'à

sa jonction avec l'Arkansas. Là, ses provisions étant épuisées, il fut obligé de revenir en arrière ; mais il avait été assez loin pour reconnaître la grandeur du fleuve que les Indiens appellent le Meschacébé, et son cours vers la mer. A son retour à Québec, les cloches sonnaient et les habitants, l'évêque en tête, allaient à l'église chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu de cette découverte.

Dix ans après, un simple enfant du peuple, Robert Lasalle, dont Louis XIV récompensa le courage par un brevet de noblesse, achevait, l'épée à la main, l'œuvre commencée avec la croix par le père Marquette. Il descendait le Mississipi jusqu'à son embouchure, arborait la bannière de France près du golfe du Mexique, et nous donnait la Louisiane.

En même temps, les colons employés à l'achat des pelleteries, ces intrépides aventuriers qu'on appelle les voyageurs ou les coureurs des bois, remontaient avec de légers canots le courant des rivières. Arrivés aux passages où des rocs et des *rapides* arrêtaient l'effort de leurs rames, ils déchargeaient les cargaisons, et, prenant leurs canots sur leurs épaules, doublaient par terre les impraticables défilés, puis, s'embarquant de nouveau, gagnaient les lacs du Nord, et pénétraient au milieu des tribus indiennes. C'étaient nos pionniers, non moins audacieux que ceux des régions de l'Ouest illustrés par Cooper. C'étaient nos géographes. Ils mesuraient le terrain par leurs journées de marche, s'ouvraient des routes ignorées, et parcouraient des espaces inconnus.

Dans l'histoire de nos colonies, combien il y en a de ces faits mémorables accomplis humblement par quelque gé-

néreuse aspiration ou quelque robuste volonté ! Là aussi, entre deux ou trois pelotons d'infanterie, au pied d'une palissade en bois, au bord des fleuves silencieux, au sein de l'immense espace du nouveau monde, combien de batailles plus étonnantes que celles des célèbres plaines d'Allemagne ou d'Italie, combien de héros qui n'ont point eu leur Homère, mais dont le nom doit rester à jamais inscrit dans le livre d'or de nos gloires nationales : Montcalm, le pieux chevalier, si ferme en ses périls, si modeste en ses victoires, si noble en son dernier combat (1)! Le Canada lui garde un religieux souvenir. La France pour laquelle il mourut ne peut l'oublier. Bienville! le fondateur de la Nouvelle-Orléans. Son père était mort, les armes à la main, sur la terre canadienne. Il avait onze fils, tous engagés comme lui au service du roi, et cinq d'entre eux étaient tombés comme lui sur le champ de bataille. Les autres, désireux de se distinguer en quelque entreprise difficile, résolurent de continuer l'œuvre de la colonisation commencée par Lasalle à la Louisiane. Les deux premiers furent emportés par la fièvre sur les rives du Mississipi. En mourant, ils léguaient pour tout héritage à leur jeune frère la tâche à laquelle l'un et l'autre venaient de succomber. Il l'accepta et s'y dévoua. Il la poursuivit pendant quarante années, luttant avec une fermeté inébranlable contre tous les obstacles qui s'opposaient à ses efforts, sans cesse aux prises avec l'inquiète jalousie des Anglais et les haines féroces des Indiens.

---

(1) Le père Sommervogel a publié récemment une intéressante biographie : *Comment on mourait autrefois,* 1 vol. in-12, Paris, Aubanel, 1872.

Dans sa vieillesse, il retourna en France. Bien faible encore était cette colonie pour laquelle il avait éprouvé tant d'angoisses et supporté tant de fatigues. Mais il pouvait la croire au moins affranchie des principaux périls qui menaçaient de l'anéantir dans son germe. Il y était entré avec deux cent cinquante hommes; il y laissait une population de six mille âmes.

Si de l'Amérique nous tournons nos regards vers nos anciennes possessions de l'Orient, ai-je besoin de citer Bussy, ce valeureux général que les ennemis désiraient tant ne pas rencontrer, et La Bourdonnais! Un si grand courage! Une si belle intelligence, et Dupleix, qui malheureusement haït et persécuta cet homme éminent! Ah! si tous deux avaient pu rester unis dans leur ambition et leurs plans de campagne, quel triomphe pour la France, quelle chute pour les Anglais!

« Dupleix, a dit Macaulay, entrevit le premier la possibilité de fonder un empire européen sur les ruines de la monarchie mongole. Son esprit inquiet, étendu, inventif, conçut cette idée à une époque où les plus habiles agents de la compagnie anglaise ne pensaient qu'à leurs chargements de marchandises et à leurs factures. Cet ingénieux, cet ambitieux Français, le premier, comprit et mit en pratique l'art militaire et la diplomatie que les Anglais employèrent quelques années après avec tant de succès. »

Partout où nos colons voulaient s'établir, ils devaient combattre, tantôt contre les milices européennes, tantôt contre les tribus indigènes; caraïbes, peaux rouges, nègres et malais; tantôt par une raison locale, tantôt par l'effet d'un des orages de la mère patrie. Quand la guerre écla-

tait sur l'ancien continent, elle éclatait par contre-coup en Amérique et dans les Indes. Capulets et Montaigus, Guelfes et Gibelins, se battaient sur les rives de l'Escaut ou du Danube, et les fils de ces guerriers européens luttaient avec la même ardeur sur les plages de l'Asie, ou dans les forêts du nouveau monde.

Nous ne pouvons trop honorer ceux qui ont porté si loin et défendu si vaillamment notre drapeau. Ce n'est pourtant point par ses ardentes batailles et ses nombreuses victoires que la France s'est acquis une place si distincte dans l'histoire des colonisations : c'est par son esprit de justice et de mansuétude, par ses facultés d'attraction et d'assimilation.

Elle n'a point fait de cruelles ordonnances pour obtenir la plus abondante récolte de la terre conquise. Elle n'a point, pour apaiser sa soif d'or, torturé d'innocentes peuplades vaincues. Elle n'a point écrasé, ou refoulé dans de sombres régions, des milliers d'honnêtes familles pour n'avoir plus à leur disputer une parcelle de leurs domaines héréditaires.

Ah! si, en pensant à tout ce que nous avons possédé et à tout ce que nous avons perdu, il ne nous est pas possible de lire sans regrets la chronique de nos colonies, nous pouvons du moins la lire sans remords. Nulle de nos souverainetés n'a fait gémir l'âme d'un Las Casas; nulle de nos coutumes n'a suscité un désir insatiable de vengeance dans le cœur d'un Montbars, et nul de nos gouverneurs n'a par ses rapacités enflammé la foudroyante éloquence d'un Burke et d'un Sheridan.

Dans nos entreprises de colonisation, il y avait un juste

sentiment d'ambition nationale; pour la plupart de ceux qui s'y associaient, la perspective d'un honnête négoce ou d'un fructueux labeur; pour d'autres, un rêve de jeunesse, l'attrait de l'inconnu, l'espoir d'une action d'éclat; sur chaque navire, à chaque migration, le prêtre et le gentilhomme, la croix et l'épée, le sentiment du devoir religieux et du devoir militaire.

Jacques Cartier, le brave marin, dit en commençant sa relation de voyage : « Le dimanche, jour et feste de la Pentecoste, du commandement du capitaine, et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçurent tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo, après lequel avoir reçu furent nous présenter au chœur de ladite église devant le révérend père en Dieu, Monsieur de Saint-Malo, lequel en son estat épiscopal nous donna sa bénédiction. »

Le père Marquette, en revenant des sombres forêts où il avait découvert le Mississipi, écrivait dans sa relation ces lignes touchantes : « Quand tout le voyage n'auroit valu que le salut d'une âme, j'estimerois toutes mes peines bien récompensées, et c'est ce que j'ay sujet de présumer, car, lorsque je retournai, nous passâmes par les Illinois; je fus trois jours à leur publier les mystères de notre foy dans toutes leurs cabanes, après quoy, comme nous nous embarquions, on m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisay un peu avant qu'il mourût par une providence admirable pour le salut de cette âme innocente. »

En 1641, deux petits bâtiments partaient de la Rochelle pour le Canada. Sur l'un de ces navires était une sainte

fille, mademoiselle Manse de Langres, qui renonçait à une brillante situation en son pays pour se dévouer à une œuvre de charité dans les régions sauvages; sur l'autre navire était un gentilhomme champenois, M. de Maisonneuve, un prêtre, des soldats et des ouvriers; en tout, trente personnes.

Au mois d'août, les bons voyageurs arrivèrent à Québec. La colonie de cette ville essaya de les retenir. Elle se composait de deux cents âmes. Trente braves gens de plus, quel précieux renfort! Mais M. de Maisonneuve s'était engagé à aller à Hochelaga, et il voulait accomplir sa promesse. En vain on lui représenta les dangers auxquels il s'exposait en abordant, avec un si petit nombre de soldats, sur cette île occupée par une tribu considérable d'Indiens. Il répondait, en vaillant gentilhomme : « Je ne suis pas venu pour délibérer, mais pour agir. Y eût-il, à Hochelaga, autant d'Iroquois que d'arbres sur ce plateau, il est de mon devoir et de mon honneur d'y établir une colonie. »

Au mois d'octobre, il atteignit les rives de Hochelaga, y construisit des cabanes et une chapelle en bois. Mademoiselle Manse organisa, au même endroit, un hôpital, et une religieuse de Troyes fonda l'institution où les jeunes filles devaient être élevées gratuitement.

Quelques tentes au milieu des bois, une chapelle revêtue d'un toit de feuillage, une cloche suspendue à un rameau de sapin, un asile pour les malades, une école pour les pauvres, tels furent les premiers éléments de notre ville de Montréal, où l'on compte aujourd'hui quatre-vingt mille âmes.

En 1721, M. le chevalier de Fougères, commandant *le*

Triton, de Saint-Malo, allait prendre possession de cette île si belle, si riante et si charmante, que nous avons appelée l'île de France, et qu'il faut, hélas ! maintenant appeler l'île Maurice. Sur la plage, il arborait le drapeau blanc et érigeait une croix décorée de fleurs de lis avec une inscription :

Jubet hic Gallia stare crucem.

Ainsi, partout la ferme résolution du gentilhomme et les doux enseignements de l'Évangile ; partout aussi une pensée de conciliation et d'humanité.

Quand M. de Flacourt fut envoyé à Madagascar, avec le titre de gouverneur, il adressa aux habitants une harangue où il parlait de la grandeur du roi de France, mais surtout de sa douceur et de sa bonté.

Quelques années après, le gouverneur de Pondichéry, M. Martin, un homme d'un rare mérite, disait à ses amis et à ses subordonnés : « N'oublions pas que les Français, étant ici les derniers venus, doivent, pour réussir, donner la meilleure idée de leur caractère. »

C'est ainsi que nos colons ont inspiré, en pays lointains, ces sentiments d'estime et d'affection qui, souvent, leur ont été d'un si grand secours dans les heures difficiles, dans la faiblesse de leurs armements, dans l'exiguïté de leurs ressources matérielles.

Par la durée de ces sentiments, on peut juger de leur profondeur.

L'Amérique du Nord a rompu violemment les liens qui l'unissaient à l'Angleterre.

L'Amérique du Sud a, de même, longuement combattu pour se soustraire à la domination de l'Espagne.

Aucune de nos colonies n'a suivi cet exemple. Aucune ne s'est détachée de nous volontairement. Je ne parle pas de Saint-Domingue, cette île si fructueuse et si belle, bouleversée tout à coup par la trombe révolutionnaire, par l'éruption volcanique des plus effroyables passions. Nos planteurs étaient là justement aimés. Riches et généreux, ils faisaient, de leur fortune, un noble usage. Nul d'entre eux n'abusait de ses priviléges, et quelques-uns méritaient d'être cités comme des modèles de bonté. On disait proverbialement : Heureux comme un nègre de Gallifet. Ces heureux nègres prirent, comme les autres, la torche et la hache, incendièrent, pillèrent et se plongèrent dans des flots de sang.

Des guerres désastreuses, des traités lamentables nous ont enlevé la plupart de nos anciennes possessions. Mais nous y avons laissé une profonde empreinte.

Un écrivain distingué de l'Angleterre, M. Anthony Trollope, a visité récemment les Antilles, et là, il a vu la persistance de l'attachement à la France dans des îles gouvernées autrefois par la France, non point sans interruption pendant des siècles, mais pendant un petit nombre d'années : la Dominique, Tabago, Sainte-Lucie, la Trinité; la Trinité occupée primitivement par les Espagnols, puis par les Anglais, conquise et rendue à l'Espagne par les Français, puis de nouveau reprise par les Anglais! Quelle langue, dit M. Trollope, croyez-vous que l'on parle dans cette île où nous avons un gouverneur, un conseil administratif, une garnison et d'importants comptoirs? L'anglais?

Non. L'espagnol? Non. Mais le français. Toute la population est française par l'idiome, par les habitudes, par le catholicisme.

A cet honnête aveu, M. Trollope ajoute : Il y a là un évêque catholique qui reçoit de l'Angleterre un traitement annuel et l'emploie entièrement en aumônes.

Là, comme partout où l'ancienne France a passé, son souvenir s'allie aux vertus du catholicisme, à l'esprit de charité.

A Saint-Vincent, on peut noter un autre exemple de l'attraction de nos émigrants. Les Anglais s'étant emparés de cette île, les Caraïbes, qui en occupaient une partie, se soulevèrent à trois reprises différentes pour les expulser et faire revenir les Français, dont ils regrettaient la domination.

L'Angleterre a eu plus de peine encore à conquérir et à garder notre île de France. Des colons de Bourbon s'y étaient établis au commencement du dix-huitième siècle, de braves gens, dit un historien anglais (1), modestes et polis, très-simples dans leurs habitudes, très-hospitaliers et fort peu soucieux de la fortune. M. de Labourdonnais fut un de leurs premiers gouverneurs, et Poivre le Lyonnais, le savant si sage, le fonctionnaire si zélé pour le bien public, propagea sur leur sol les plus fructueuses cultures. Doucement et dignement, l'honnête colonie grandit. Ses vertus la sauvèrent du cyclone où s'abîma Saint-Domingue. Elle avait cependant aussi ses foyers dangereux. Dès le commencement de notre révolution, une certaine quantité

(1) Ch. Pridham, *Mauritius and its dependencies.*

d'individus se mirent à répéter les harangues des Grégoire, des Robespierre, et à proclamer les motions furibondes des jacobins. Dans la stupeur produite autour d'eux par les terribles nouvelles de Paris, ils organisèrent un club, constituèrent, à l'imitation des sans-culottes de France, un comité de salut public, et sur la place de Saint-Louis érigèrent la guillotine. Bientôt, on vit arriver deux commissaires de la république, apportant la nouvelle loi.

Mais la masse de la population n'avait pas le moindre goût pour ces belles réformes, et voulait y mettre fin. Citadins et campagnards se réunirent en si grand nombre et d'un air si résolu, que la bande démagogique n'osa essayer de leur résister. Les commissaires furent reconduits poliment à leur navire, et, malgré leurs protestations, obligés de s'embarquer. Les clubs furent fermés, les jacobins dispersés, la guillotine démolie. L'île entière se confia de nouveau à la direction de M. de Malartic. Elle aimait ce gouverneur, qui lui avait été donné par Louis XVI. Elle aimait l'autorité royale.

Cependant les commissaires, furieux de leur échec, pouvaient la déclarer en plein état de rébellion et demander qu'elle fût sévèrement châtiée. Un amiral anglais, qui stationnait avec une escadre dans le voisinage, lui offrit la protection du pavillon britannique. L'assemblée coloniale lui répondit : « En repoussant les commissaires de la république, nous n'avons fait que conserver cette colonie à la France ; nous la trahirions en y laissant entrer ses ennemis. »

Elle voulait rester française, cette loyale petite île, épanouie comme une corbeille de fleurs dans l'Océan indien,

à trois mille lieues de la France. On a vu la force de sa bravoure et la persistance de sa fidélité pendant les guerres du consulat et de l'empire. Ni les armements des Anglais, ni les rigueurs d'un long blocus, ne pouvaient la décourager. Elle résistait à toutes les attaques, et supportait patiemment toutes les privations. Et quelle joie quand une de nos frégates, passant hardiment à travers les croiseurs ennemis, entrait dans le Grand port, ou dans le port Louis, quand un Linois, un Roussin, un Duperré, criblait de boulets un superbe *man of war,* et l'obligeait à se rendre! Puis l'un après l'autre arrivèrent ces audacieux marins qui ont tant de fois répandu la désolation dans la cité de Londres : Tréhouard, Perrot, Thomasin, Surcouf, le fabuleux Surcouf qui, avec un bateau pilote, enlevait à l'abordage les plus beaux bâtiments de la Compagnie des Indes.

Alors les jeunes gens de l'île de France ne pouvaient rester en repos. Ils sollicitaient l'honneur de servir sous les ordres de ces hommes intrépides, et couraient gaiement à tous les périls.

Mais un jour vint où l'île fidèle devait succomber. L'Angleterre, qui depuis longtemps désirait la conquérir, réunit tous les soldats qu'elle pouvait prendre à Madras, à Bombay, au Cap, à Ceylan ; 20,000 hommes d'infanterie et une formidable artillerie, 20 vaisseaux et 50 bâtiments de transport. Jamais, dit un écrivain anglais, on n'avait vu à la fois tant de canons et de navires dans la mer des Indes

La pauvre colonie n'avait qu'un régiment et quelques batteries. Elle voulut pourtant se défendre, et ne se rendit

qu'en dictant elle-même, pour ainsi dire, les conditions de sa capitulation.

Elle est devenue par la force des armes l'île anglaise. Elle est restée par ses affections l'île de France.

Il y a là des librairies où l'on ne trouve que des livres français, un théâtre où l'on ne représente que des pièces françaises, et dont l'orchestre a longtemps refusé de jouer le chant britannique : *God save the king*. Le nom de La Bourdonnais, le vrai fondateur de la colonie, est dans tous les cœurs, son portrait dans toutes les maisons, ses Mémoires dans toutes les bibliothèques.

Quand les créoles de cette terre poétique arrivent à nous, par leur grâce native, par la beauté particulière de leur physionomie, ils nous représentent les vivantes images d'une fiction aimée. Ils sont du pays de Paul et Virginie. Ils ont grandi dans l'avenue des Pamplemousses, près du ruisseau des Lataniers. Par leur langage, leurs prédilections et leur esprit, ils sont Français. Nous devons croire qu'ils sont nés sur les bords de la Seine, et qu'ils y reviennent ayant fait un voyage sous le ciel d'or des tropiques.

Nous avons perdu, vers le milieu du siècle dernier, une autre colonie, dont nous ne pouvons sans émotion nous rappeler le dévouement et les souffrances : c'est l'Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Écosse. Celle-là aussi nous aimait et désirait garder notre drapeau. Quand elle fut abandonnée aux Anglais, elle se résignait à reconnaître leur pouvoir, mais, à aucun prix, elle ne voulait prendre les armes contre la France. Ni les promesses ni les menaces n'ayant pu vaincre sa résistance, le gouvernement an-

glais, redoutant de laisser cette inflexible population dans un pays où il n'avait alors que de faibles moyens de défense, prit une effroyable résolution.

En 1754, les villages acadiens furent livrés aux flammes, et, à la lueur de leurs toits embrasés, 7,000 Français furent entassés sur des navires, et jetés comme de vils troupeaux sur les côtes de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Caroline, sans autres ressources que le peu de hardes et de provisions qu'ils avaient pu dérober aux ravages de l'incendie. On vit alors ces malheureux errant à l'aventure, repoussant les services de ceux qui parlaient la langue de leurs bourreaux, et ne se reposant que dans le wigwam des Indiens, qui, touchés d'une telle infortune, leur apportaient des aliments et les guidaient dans les forêts. Les Acadiens voulaient rejoindre la colonie française de la Louisiane. Ils voulaient se rallier à la bannière qui les avait abandonnés. Sans s'inquiéter de la longueur de la route ni des dangers du voyage, ils allaient, dans leur sublime amour pour la France, à la recherche de cette terre habitée par des Français.

La moitié d'entre eux périt en route, sur les fleuves ou dans les marais. Les autres, après des fatigues inouïes, arrivèrent à la Louisiane, où ils furent accueillis avec une tendre commisération. Le gouverneur leur donna des instruments d'agriculture, leur assigna un terrain au bord du Mississipi. Là s'établit, à l'endroit qui a gardé le nom de côte des Acadiens, une colonie de laboureurs, dont les habitants se distinguent encore par la simplicité de leurs mœurs, par leur culte pour les anciennes traditions françaises.

Dans une de ses plus émouvantes compositions, Longfellow, le célèbre poëte américain, a décrit la beauté champêtre de notre ancienne Acadie, les coutumes patriarcales de ses habitants, les joies innocentes de leurs foyers, puis le déchirement de cœur de ces braves familles, chassées de leurs villages par le fer et le feu, séparées l'une de l'autre dans leur exil, errant au hasard dans des régions inconnues, sans amis, sans asile, sans espoir (*friendless, homeless, hopeless*), et le religieux dévouement du prêtre, et l'angélique figure d'Évangéline, la fille du fermier.

Trois de nos colonies ont été ainsi illustrées par trois grands écrivains : l'Acadie, par Longfellow ; l'île de France, par Bernardin de Saint-Pierre ; la Louisiane, par Chateaubriand.

Elle voulait aussi rester attachée à la France, cette vaste terre des Natchez, des Chactas, baptisée du doux nom de Louisiane par la France, conquise par nos Lasalle, nos Iberville, nos Bienville, consacrée par l'enseignement de nos missionnaires et le sang de nos soldats.

Notre fatal traité de 1763 la cédait à l'Espagne. A cette nouvelle, un cri de douleur retentit dans toute la colonie. Une protestation contre cette incroyable cession fut aussitôt envoyée à Paris. Une vive résistance aux désirs de l'Espagne s'organisa sous la direction d'un groupe d'hommes énergiques. Le premier gouverneur espagnol, Antonio de Ulloa, courba la tête devant ce soulèvement et se retira. Son successeur arriva à la Nouvelle-Orléans avec 4,500 hommes. Que pouvait faire notre faible milice contre cette armée ? Elle se soumit. Mais cette soumission ne suffisait point au nouveau maître. Il fit arrêter quatorze des

principaux habitants de la Nouvelle-Orléans, accusés, les malheureux! d'une trop grande fidélité à la France. L'un d'eux fut tué au moment où il disait adieu à sa femme; six autres, conduits dans la citadelle de la Havane; et les sept derniers, condamnés à mort, exécutés.

En 1800, l'Espagne nous rendit cette belle colonie; et en 1803, Napoléon, par une combinaison politique, la vendait aux États-Unis.

On sait par quels combats elle a essayé de rompre ses liens fédératifs. J'ai eu le bonheur de la voir avant cette lutte, où elle a versé tant de sang. Elle était alors riche et riante. En un clair et tiède automne, je m'en allais de village en village, partout admirant la magnificence de la végétation dans ces vastes plaines traversées par le Mississipi, et l'activité du mouvement industriel associé au labeur agricole. Partout aussi, dans des mœurs héréditaires, dans des coutumes et des sympathies traditionnelles, je retrouvais les traces de la France; et, à la Nouvelle-Orléans, toute une population française occupant une place considérable dans les diverses classes de la société : ouvriers et rentiers, négociants et magistrats, de hauts fonctionnaires qui, dans leur élévation sur la terre américaine, se plaisaient à parler de la terre de France, et de grandes maisons où, au nom de ce pays aimé, on était accueilli avec une affectueuse courtoisie.

Autour de ces descendants de nos anciens colons, l'élément anglo-saxon est cependant plus actif et plus fort que dans le Canada.

Le Canada! Jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis en le visitant pour la première fois. Je venais de tra-

verser une partie des États-Unis, qui, je dois le dire, ne m'avaient point converti à leur république. Après un dur trajet dans des wagons égalitaires, et sur des bateaux non moins égalitaires, après deux ou trois transbordements au milieu d'une foule tumultueuse et batailleuse, soudain quel changement! Devant moi, dans des plaines paisibles, s'élèvent des maisons avec le jardin et l'enclos, comme on les voit en Normandie. A mes yeux apparaissent des physionomies dont je me plais à observer l'honnête et bonne expression; à mes oreilles résonne l'idiome de la terre natale. Mon cœur se dilate; ma main serre avec confiance une autre main. Je ne suis plus en pays étranger. Je suis sur le sol du Canada, dans l'ancien empire de nos pères. Quel empire! De l'est à l'ouest, un espace de cinq cents lieues. A l'une de ses extrémités les profondeurs du golfe Saint-Laurent; à l'autre, le lac Supérieur, le plus grand lac de l'univers. Entre ces deux immenses nappes d'eau, des forêts d'où l'on peut tirer des bois de construction pour le monde entier, des pâturages, des champs de blé et de maïs, les rustiques *loghouses* des défricheurs le long des clairières, les riants villages, les villes superbes au bord des fleuves et des rivières, et toutes les œuvres de l'industrie et de la science moderne : chemins de fer, bateaux à vapeur, télégraphes. Cette belle contrée, trois fois plus étendue que l'Angleterre et l'Irlande, était à nous, et se rejoignait par le bassin du Mississipi à la Louisiane, conquise aussi par nous. Et de tout cela, plus rien à la France, pas le moindre hameau. Non. Mais la France est là vivante en un plus grand nombre de familles qu'au temps où elle avait là ses citadelles et ses gouverneurs. Sa conquête ter-

ritoriale lui a été enlevée; sa conquête d'affection s'est accrue par l'accroissement continu de la population. Entre Québec et Toronto, il y a maintenant 700,000 Canadiens d'origine française (1).

Qu'on se figure une de ces plantes dont un coup de vent emporte le germe sur une plage lointaine où il prend racine, où il se développe, où il produit des rejetons qui, peu à peu, s'élèvent au milieu d'un amas de plantes étrangères. C'est l'image de cette population française si petite d'abord, mais si ferme, qui a grandi entre les tribus indiennes, qui les a graduellement dominées, et qui maintenant conserve sous le régime britannique, dans les villes comme dans les campagnes, les traits distinctifs de sa nationalité; dans les villes, tout ce qui représente l'idée intellectuelle: écoles et musées, livres et journaux, des hommes instruits, des écrivains de talent et des salons où règnent encore ces habitudes de bonne grâce, d'exquise politesse dont la France a donné le modèle au monde entier.

Dans les campagnes, l'humble travail agricole de l'habitant: c'est ainsi que l'on désigne les descendants de nos anciens colons, comme si eux seuls résidaient à poste fixe dans le pays, comme si les Anglais et les Américains qui y sont venus successivement étaient seulement des passagers.

Et le fait est qu'il reste solidement établi dans sa ferme, cet honnête habitant. Si petite qu'elle soit, il ne pense point à la quitter; il ne se laisse point séduire par tout ce

(1) Dans le haut Canada, environ 30,000; dans le bas Canada, 670,000.

qu'il entend raconter des fructueuses plantations en d'autres contrées, des spéculations du commerce et de l'industrie. Si petite qu'elle soit, il se plaît à la cultiver, content de vivre au lieu où il est né et de faire ce que son père a fait.

Si, en cheminant par les sentiers du bas Canada, vous rencontrez un de ces habitants, soyez sûr que, jeune ou vieux, le premier il vous saluera très-poliment, et pour peu que vous témoigniez le désir de vous arrêter dans son village, il vous invitera à visiter sa maison, une très-humble maison, mais très-propre, les murs blanchis à la chaux et des fleurs sur les fenêtres; point de meubles superflus ni de provisions luxueuses; quelques jambons peut-être et quelques bouteilles de vin dans le cellier, pour les jours solennels; nulle grosse somme dans l'armoire, mais certainement deux ou trois actes qui constatent la filiation de cet honnête paysan et son origine. Ce sont ses titres de noblesse. Il sait par là que son aïeul est venu de la Normandie ou de la Bourgogne, de la Bretagne ou de la Franche-Comté. Si vous pouvez lui parler de la province à laquelle se rattachent ses traditions de famille, il en sera très-touché. Heureux philosophe! La modération de ses goûts écarte de lui la griffe de l'avarice et de l'ambition. Ses habitudes d'ordre et de travail lui donnent le bien-être; sa croyance héréditaire, sa croyance religieuse, lui assure la paix du cœur.

Nous devons rendre justice aux Anglais. En prenant possession du Canada, ils s'engageaient à respecter son culte, ses institutions, ses coutumes, et ils ont loyalement tenu leur promesse. Les seigneurs canadiens ont gardé

leurs prérogatives, les fermiers leurs contrats, le clergé catholique ses dotations et ses priviléges. J'ai vu à Montréal une procession sortant de la cathédrale en grande pompe, et défilant entre deux lignes de soldats anglais, revêtus de leur uniforme de parade, debout et silencieux dans l'attitude la plus respectueuse.

Jadis notre empire canadien s'appelait la Nouvelle-France. En le voyant aujourd'hui avec ses lois, ses mœurs d'un autre temps et sa langue qui a gardé la sévère élégance du XVIIe siècle, nous pourrions bien l'appeler l'ancienne France, et j'ajouterais, la fidèle, la charmante France.

Hélas! notre pays a bien souffert quand ces diverses colonies d'Asie, d'Afrique, d'Amérique lui ont été enlevées, et ces colonies qu'il avait gagnées par sa sympathique nature plus que par ses armes, souffraient aussi d'être séparées de lui. Maintenant, quelle douleur plus cruelle que toutes les autres! maintenant ce ne sont plus des régions étrangères, des peuplades lointaines qui doivent, par une guerre implacable, nous être arrachées, mais les deux belles branches de notre grand chêne, les deux nobles filles de notre monarchie, les deux chères sœurs de nos provinces! O Dieu, quel déchirement et quel deuil!

Alsaciens et Lorrains condamnés à subir la loi de l'étranger, ils ne peuvent se soumettre à ce fatal arrêt; ils abandonnent leurs champs, leurs foyers pour fuir le nouvel étendard qui flotte sur leur sol, pour garder leur liberté de souvenirs et d'affection. Comme des enfants effarés et éplorés, ils invoquent le secours de la France, leur mère; ils désirent se réfugier dans son sein, et la France, éplorée

comme eux, leur ouvre ses bras et s'efforce, par son amour, d'apaiser leurs angoisses.

Ah! si elle devait jamais succomber, cette France qui a été de tout temps si brave et si humaine, qui a tant répandu de toutes parts ses sentiments inépuisables de bon vouloir, de justice et de commisération, si elle devait jamais succomber à la pression d'une force brutale, elle pourrait dire, comme la Thécla de *Wallenstein,* avec un noble et triste orgueil : « J'ai vécu! j'ai aimé! »

Mais la puissance d'attraction dont la Providence l'a douée lui donne une vitalité impérissable. En dépit de ses orages et de ses désordres, il faut qu'on l'aime, cette France généreuse; il faut que, jusque dans les régions les plus éloignées, elle conquière sans cesse de nouvelles sympathies. Ceux que ses égarements révoltent, et ceux qui voudraient l'opprimer, se sentent à tout instant séduits par son intelligence, subjugués par ses actes de courage et de dévouement.

Œuvres d'art et de science, vertus chevaleresques et religieuses, là est la gloire de son passé; là doit être son soulagement dans ses dernières catastrophes, et son espoir dans l'avenir.

A
PROPOS D'UNE DOT
SCÈNE D'INTÉRIEUR

PAR

M. E. LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1873.

Mesdames et Messieurs,

Il y eut un temps, à ce que disent nos vieilles coutumes, où la dot d'une jeune fille ne consistait qu'en *un chapel de roses*. Ce temps-là est bien loin.

Aujourd'hui cette question de la dot est la grosse affaire dans les mariages, et elle donne lieu, au sein des familles, à plus d'une scène ou plaisante, ou triste, ou touchante : c'est une de ces scènes d'intérieur que je voudrais reproduire ici devant vous. Entrons donc, si vous le voulez, à Villeneuve-Saint-Georges, chez M. Desgranges, ancien

commerçant retiré. Sa fille Madeleine est demandée en mariage par un jeune architecte, qu'elle aime et dont elle est aimée. Jusqu'ici rien de plus simple. Mais M. Grandval le père ne veut marier son fils qu'à une demoiselle... de deux cent mille francs, et M. Desgranges n'en veut donner que cent mille. Sa femme le presse de céder, sa fille l'en prie doucement, il refuse net. Mais la bonne Mme Desgranges appartient à la tribu des mères attendries qui ne peuvent pas dire *ma fille!* sans avoir des larmes dans la voix ; elle insiste, elle supplie, et, voyant son mari inflexible, elle se lève et lui dit avec indignation :

§. I.

— Monsieur Desgranges ! veux-tu savoir toute ma pensée ? tu n'as ni cœur ni entrailles !

— C'est convenu, ma femme.

— Tu n'es pas un père, tu es un...

— Un bourreau !

(Déclamant)

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin !

Iphigénie, acte IIIe, scène...

— Monsieur Desgranges !

— Madame Desgranges !

— Sais-tu bien, Monsieur Desgranges, qu'avec ton flegme ironique, tu finiras par me mettre hors de moi, par me faire sortir de mon caractère !

— Pourvu que tu n'y rentres pas, ma femme ! répondit à mi-voix M. Desgranges.

— Ah ! c'est trop fort !

— Assez, ma mère ! assez ! dit Madeleine en se levant à son tour, je ne veux pas être cause que mon père et toi vous vous parliez ainsi. Et puisqu'il ne croit pas devoir faire ce que nous lui demandons, ajouta-t-elle en commençant à pleurer, puisqu'il nous refuse ce que nous désirons tant, ce qui ferait notre bonheur à Henri et à moi...

— Elle pleure ! s'écria Mme Desgranges, ô ma fille ! ma petite fille ! et cela ne t'émeut pas, monstre ! Tu peux voir ses larmes, tu peux l'entendre te dire avec sa voix si douce que cela ferait son bonheur... et rester inflexible !

— Que veux-tu, ma chère ? quand je vois une femme pleurer, je me méfie toujours.

— Comment ?

— Ce n'est pas ma faute, je me souviens. Au début de notre mariage, tu as si souvent pleuré quand tu voulais obtenir quelque chose de moi, que les larmes des femmes me font toujours l'effet d'un placement.

— O mon père ! mon père ! s'écria Madeleine, comment peux-tu douter de mon chagrin ! tu ne crois donc pas que j'aime Henri ?

— Si vraiment !

— Henri est bon et spirituel ; tu dis toi-même qu'il a un bel avenir comme architecte.

— C'est vrai !

— Son père, M. de Grandval, est un homme...

— Des plus honorables.

— Eh bien, alors?...

— Oui, eh bien, alors? ajouta Mme Desgranges.

— Eh bien, alors, qu'elle l'épouse! Je lui donne mon consentement, et avec mon consentement cent mille francs de dot; mais deux cent mille, comme le demande M. de Grandval, non!

— Pourquoi? reprit Mme Desgranges.

— Pourquoi est charmant! parce que je ne suis pas assez riche pour donner deux cent mille francs à ma fille sans me gêner.

— Il t'en restera toujours assez!

— Assez, c'est trop peu!

— A ton âge on n'a plus de besoins.

— Au contraire! chaque année de plus amène un besoin de plus. Il n'y a pas une infirmité qui ne soit une dépense. Ma vue baisse, il me faut des lunettes; mes jambes faiblissent, il me faut une voiture; mes cheveux tombent, il me faut un toupet. Et les caoutchoucs! et la flanelle! Mais j'en ai pour cent francs par an, rien qu'en flanelle!

— Mais...

— Non, non! que la jeunesse soit pauvre, c'est juste! c'est son lot! Est-ce qu'elle a besoin de quelque chose? Qu'importe le bon souper et le bon gîte quand on a le reste? mais la vieillesse...

— Tu n'es pas vieux, dit aimablement Mme Desgranges.

— Oh! oh! si tu me dis des choses agréables, cela devient grave!

— Voyons, voyons, reprit-elle avec câlinerie, raisonnons... De quoi s'agit-il après tout? de quelques réductions légères dans notre train de vie; d'avoir, par exemple, un domestique de moins.

— Précisément!

— Eh bien, tant mieux !

— Tant pis ! je suis paresseux ; j'aime à être servi.

— Et tu t'alourdis ! tu engraisses ! tandis que si tu te servais un peu toi-même, tu resterais actif, jeune...

— Je n'y tiens pas !

— Mais moi, j'y tiens, dans ton intérêt ! C'est comme pour notre table ; nous retrancherons, je suppose, un plat à notre dîner...

— Du tout ! c'est ce que je ne veux pas, je suis gourmand !

— C'est un péché, père, dit Madeleine.

— Soit ! mais un péché très-agréable, et il m'en reste si peu de cette espèce-là ! Ma chère gourmandise ! Mais je n'entends jamais approcher l'heure du dîner sans voir flotter devant mes yeux comme un rêve... le menu ! sans me dire... Ah ! ça, quel joli plat de douceur ma femme m'aura t-elle imaginé pour aujourd'hui?... car je te rends justice là-dessus... tu as beaucoup d'imagination pour les entremets sucrés !

— Oui ! oui ! répondit plus doucement Mme Desgranges, flattée par ce compliment sur ses talents de femme de ménage, mais qu'arrive-t-il? Que tu manges trop ! Tu te fais mal ! Tu deviens tout rouge ! Le médecin l'a dit, cela te jouera un mauvais tour, tandis qu'avec un ordinaire modeste... en devenant sobre...

— Oh ! sobre. Quel mot fade !

— Tu resteras frais... calme... la tête libre... tu deviendras même meilleur !

— Oui ! oui ! *Mens sana in corpore sano.*

— C'est-à-dire que si tu avais le sens commun... tu devrais remercier Madeleine de la dot que tu lui donnes, car tu prolonges ainsi ta vie dans ce monde, et tu assures ton salut dans l'autre !...

— Oh ! père ! père !...

— Voyons ! reprit avec plus d'instance Mme Desgranges s'apercevant que son mari faiblissait un peu. « Voyons !... je te connais ! Tu as le cœur excellent !... Toutes ces petites privations-là seront des bonheurs pour toi? Réponds ! Est-ce que tu ne seras pas trop heureux de te saigner pour ta fille?»

— Oui ! oui ! je sais ! le pélican ! Mais il paraît que ce n'est pas vrai !

A ce moment, entre le jeune prétendu. Madeleine l'aperçoit. Elle court à lui, et le prenant par la main :

— Venez, monsieur Henri, venez ! Joignez-vous à nous! Mon père commence à se laisser toucher !

— Moi ? dit Desgranges.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria le jeune homme avec émotion...

Mais tout à coup M. Desgranges se tournant vivement vers lui :

— Parbleu ! vous faites bien d'arriver. Cela me rend à moi-même. Ah ! ça, vous n'avez donc pas de cœur, vous ! Comment ! vous êtes aimé d'une jolie fille comme elle, bonne, instruite, affectueuse, et vous ne voulez pas l'épouser si elle n'a que cent mille francs de dot !

— Mais, mon père...

— Il te marchande !... Mais moi, moi, quand j'ai épousé ta mère, elle valait cinquante mille fois moins que toi !

— Comment? s'écria Mme Desgranges.

— Je veux dire qu'elle avait cinquante mille francs de moins que toi, et pourtant je n'ai pas hésité.

— Je n'hésite pas non plus ! reprit vivement Henri.

— C'est son père qui refuse, mon ami !

— Oui, dit Madeleine, c'est son père ! Mais lui, il ne tient pas du tout à ta fortune ! Il m'a répété vingt fois qu'il me prendrait sans dot, qu'il aimerait même mieux que je n'eusse rien.

— C'est vrai ! s'écria le jeune homme.

— Oui ! oui !... On dit cela !... Je l'ai dit aussi... moi... mais en dedans...

— Comment ! reprend vivement Mme Desgranges, ce n'était donc pas vrai ?

— Ce qui est vrai, c'est que je trouve stupide cette maxime que les pères doivent s'immoler pour leurs enfants !

— S'immoler ! dit Madeleine. Est-ce que je le voudrais ? Est-ce que nous le voudrions ? Est-ce que cet argent ne resterait pas à toi ?

— Ta, ta, ta ! L'argent ne peut pas être dans deux endroits à la fois ! Si je vous le donne, je le perds, et si je ne vous le donne pas, je le garde ! C'est clair comme le jour.

— Mais, père...

— Mes idées sont faites là-dessus. Un père doit être plus riche que ses enfants.

— Qu'importe qui est le plus riche ?... dit Mme Desgranges. Est-ce que leur maison ne sera pas la nôtre ?

— Jamais ! Un père ne doit jamais se mettre dans la dépendance de ses enfants, et cela pour les enfants même, afin de ne pas les rendre ingrats.

— Oh ! père, se récria Madeleine. Oses-tu dire ?...

— Ton bon petit cœur se révolte à ce mot...

— Oh ! oui ! Tu m'as fait bien mal !

— Je le crois ! Je crois à la sincérité de ton indignation, mais...

— Mais, dit Henri, pour qui nous prenez-vous donc, monsieur ?

— Pour des enfants pleins de cœur ! de bons sentiments ! Et c'est pour cela que je ne veux point vous gâter ! Avez-vous entendu parler d'une pièce de théâtre nommée *le Roi Lear ?*

— De Shakspeare ?

— Juste ! Eh bien, savez-vous ce que c'est que son roi Lear ? Un vieil imbécile qui n'a eu que le sort qu'il méritait !... Et quant à mesdames ses filles, Shakspeare, tout Shakspeare qu'il est, a fait une grosse faute, c'est de les peindre méchantes dès le début. Ce qu'il fallait, c'était de les montrer corrompues par la prodigalité insensée de leur père, conduites à l'ingratitude par le bienfait... Voilà la vérité ! Car enfin, supprimez le bienfait, il n'y a plus d'ingratitude. Or, comme j'ai autant de sollicitude pour votre perfection que ma femme en a pour mon perfectionnement. je refuse net de me dépouiller pour vous, de peur de vous exposer à la tentation...

— Mais...

— Pas de mais ! C'est résolu... Henri, allez trouver votre père et essayez de le faire renoncer à sa prétention ! Que diable ! Il est plus facile de ne pas demander cent mille francs que de les donner.

— Mais, dit Madeleine, s'il ne réussit pas à convaincre son père ?

— C'est qu'il ne t'aimera pas assez ! Auquel cas, je ne le regretterai pas !...

— Monstre ! bourreau ! égoïste ! matérialiste ! s'écria Mme Desgranges.

— Va ! va !

— Adieu, monsieur Henri ! dit Madeleine.

— Non, mademoiselle, au revoir ! Votre père a raison ! Je ne serais pas digne de vous si je ne vous conquérais pas.

— A la bonne heure, jeune homme ! Voilà un mot qui vous rend mon estime ! Je ne vous donnerai pas un sou de plus pour cela, mais je vous estime ! Partez et revenez !

§ II.

Un mois après cette scène, les jeunes gens étaient mariés; un an plus tard, Mme Desgranges était marraine; la deuxième année, M. Desgranges était parrain, et, trois ans écoulés, nous retrouvons le jeune ménage et le vieux, les parents et les enfants installés dans la jolie maison de Villeneuve-Saint-Gorges.

J'ai dit que M. Henri Grandval était architecte, mais jeune architecte, c'est-à-dire trop souvent, hélas ! architecte *in partibus*. De tous les artistes, les plus malheureux sont certainement les architectes. Un poëte a beau être pauvre, il trouve toujours une plume pour écrire ses vers; un musicien, une feuille de papier réglé pour écrire ses notes; un peintre, un pinceau et un bout de toile, pour y jeter ses

idées de tableau; mais des pierres de taille, des pierres meulières et un terrain propre à la bâtisse, on n'en a pas sous la main, on n'en trouve pas à volonté. On ne bâtit pas des maisons pour son plaisir! Et qu'est-ce qui en confie à un jeune architecte? Il a un art et pas de matériaux pour l'exercer, sa profession est de construire, et il n'a pas de constructions à faire... Imaginez-vous un castor en disponibilité! Ses seuls clients sont de petits propriétaires, qui, ayant quelque lézarde à reboucher, quelque fenêtre à percer, quelque mur à raccommoder, prennent un petit architecte, comme on prend un petit médecin... pour les indispositions, dans l'espoir de le payer moins cher!.. Tel était le sort de Henri Grandval.

Pour se dédommager de ces vils travaux, qu'il nommait des travaux... dînatoires, il employait son rare talent de dessinateur et d'aquarelliste à faire des plans de château, à concourir pour toutes les grandes reconstructions publiques, à envoyer, à qui de droit, des projets d'édifices d'utilité générale, et, comme il avait la juste prétention d'être un homme pratique en même temps qu'un homme d'art, il joignait à ces dessins, des devis, des coupes, des plans de distribution qui faisaient le plus grand honneur à la solidité de ses études, mais qui avaient un grand inconvénient, c'était de lui coûter beaucoup d'argent; car il fallait payer les géomètres, payer les métreurs, payer les vérificateurs, de façon qu'il employait pour ses projets de construction tout l'argent que lui rapportaient ses réparations; il dépensait en poésie tout ce qu'il avait gagné en prose.

Son budget se composait, comme on le sait, de la dot

de sa femme et de la sienne, ce qui lui constituait un revenu fort suffisant pour ce qu'on appelait autrefois un bourgeois du Marais. Mais un artiste !... Un homme qui aime le beau !... C'est très-cher d'aimer le beau! On trouve une occasion de belle tapisserie ancienne? Comment résister au plaisir de l'acheter? On lit la description d'un monument admirable, découvert récemment? Comment ne pas aller le visiter? Les voyages d'art sont presque un devoir pour les artistes. Ce qui les perd surtout, ce sont les prix réduits ; ce sont ces grandes affiches s'étalant sur toutes les murailles, et portant en grosses lettres rouges ces mots cabalistiques : *Parcours d'un mois dans le nord de l'Italie, avec séjour dans les principales villes : cent cinquante francs!* Cent cinquante francs! C'est si bon marché ! Rien de ruineux comme le bon marché ! Ces grandes affiches sont immorales comme des boutiques de changeurs, et l'on peut d'autant moins résister à la tentation, qu'on a l'air d'être raisonnable en y succombant. Notre jeune ménage succombait donc souvent, et si vous ajoutez à cela que le mari était très-amoureux de sa femme, et par conséquent la voulait charmante et bien parée ; si vous vous souvenez qu'en trois ans ils s'étaient donné le luxe d'un garçon et d'une fille, vous comprendrez sans peine que généralement, quand arrivait la seconde moitié de chaque trimestre, ils étaient d'un gêné... d'un gêné... qui fendait le cœur de la bonne Mme Desgranges et attirait sur la tête de M. Desgranges un déluge de prières et d'invectives...

— Mon ami, je t'en supplie, accorde-leur un supplément de dot!

— Je m'en garderai bien, répondait M. Desgranges, je

m'applaudis trop du parti que j'ai pris !... Mon système est trop bon pour que j'en change.

— Comment as-tu le cœur de les voir et de les laisser aussi gênés ?

— Ils sont gênés ?

— Affreusement, mon ami.

— Tant mieux ! Mon gendre se donnera plus de mal pour acquérir une clientèle.

— Mais elle ne vient pas, cette clientèle !

— Raison de plus pour tout faire afin qu'elle vienne.

— Ils ont des charges de plus !

— Tu veux dire des bonheurs de plus !

Et comme Mme Desgranges levait les bras au ciel...

— Voyons ! ma femme ! pas d'exclamations, et raisonnons ! Supposons qu'il y a trois ans, j'aie donné à ma fille cent mille francs de plus comme tu le voulais, que serait-il arrivé ?

— Il serait arrivé, reprit Mme Desgranges avec un mélange d'indignation et d'attendrissement, qu'au lieu de vivre de privations comme ils sont obligés de le faire depuis trois ans, au lieu de se tout refuser...

— Permettez ! ma femme, permettez ! Il me semble...

— Il te semble ?... Eh bien, veux-tu que je te dise ? Quand je vais chez eux à l'heure du dîner, que je vois leur pauvre petit couvert si modeste,... un seul plat de viande, un seul plat de légumes, et pas d'entremets sucrés, les pauvres chéris ! et qu'en revenant chez nous, je te trouve, toi, attablé jusqu'au menton, avec de bonnes poulardes rôties, de bons perdreaux bardés,... car il te les faut bardés, maintenant...

— Que veux-tu, ma chère? en vieillissant...

— Eh bien, cela me fait mal! je me reproche tous les bons morceaux que je mange.

— Pas moi!

— Je nous trouve révoltants!...

— Ma femme!... ma femme!... du calme! et revenons à la question, car tu t'en es complétement écartée. Suis bien mon raisonnement, si tu peux. Nous sommes aujourd'hui le 15 novembre; notre fille, notre gendre, leurs deux enfants, leurs deux domestiques sont ici dans notre maison de campagne depuis le 13 août, soit trois mois deux jours; et ils comptent y rester, eux, leurs enfants et leurs domestiques jusqu'au moment de notre départ, soit le 20 décembre...

— Eh bien! Est-ce que tu veux leur reprocher leur séjour ici maintenant? Est-ce que tu vas te plaindre de ce que leur présence te coûte? Est-ce que tu aurais l'intention de les exiler de chez toi... de chez moi?... Oh! mais un instant, halte-là!

— Ma femme!

— Me priver de la vue de mes enfants! mais c'est ma seule consolation ici-bas!

— Merci!

— C'est que je te connais! Tu es capable de trouver que les enfants font trop de bruit! Pauvres amours!... dont les petites voix sont si douces, dont les petits pas sont si mignons!

— Mais qu'est-ce qui te dit le contraire? s'écria M. Desgranges avec impatience; laisse-moi donc parler, et encore une fois suis mon raisonnement. Pourquoi notre fille et

notre gendre sont-ils restés, avec nous, trois mois et quatre jours, et pourquoi y resteront-ils jusqu'au 20 décembre?

— Belle question! Parce qu'ils nous aiment! Parce qu'ils se plaisent avec nous!... Parce qu'ils savent nous faire plaisir!... Parce qu'ils sont affectueux, sensibles!...

— Enfin, tout le contraire de moi... n'est-ce pas? dit M. Desgranges en riant... puis allant à sa femme : Tiens! viens que je t'embrasse!... Je t'adore, toi, parce que tu as toujours douze ans.

— Comment! douze ans!

— Je veux dire parce que tu es et seras toujours la bonne créature, naïve, confiante, crédule, que j'ai épousée avec tant de plaisir!

— Comment! naïve! crédule! répliqua Mme Desgranges un peu offensée! Est-ce que tu prétendrais que nos enfants ne sont pas?...

— Si! ma femme,... ils sont tout cela et plus encore! Mais t'imagines-tu que ta fille, avec sa jolie figure qu'elle a plaisir à montrer parce que l'on a plaisir à la voir, que ton gendre avec ses goûts d'artiste et son imagination, laisseraient là Paris et ses premiers plaisirs d'hiver, bien plus, qu'il y irait, lui, pour ses affaires tous les matins et en reviendrait tous les soirs, le tout pour l'unique bonheur de faire une partie de piquet avec un père qui commence à être un peu sourd et une mère qui gagnerait à être un peu muette?

— Mais que supposes-tu donc? Quel motif donnes-tu à leur séjour prolongé chez nous?

— Ma chère, reprit M. Desgranges en riant, te rappel-

les-tu que, quand tu étais jeune et que tu avais de fort beaux cheveux, tu étais enchantée d'aller à la campagne pour laisser *reposer ta raie?*... Eh bien, nos enfants sont enchantés de rester ici pour laisser reposer leur bourse.

— Ah!... malheureux, peux-tu supposer?...

— Je ne leur en veux pas! Je ne les accuse ni d'ingratitude ni d'indifférence! Je suis sûr que s'ils avaient vingt mille livres de rente au lieu de dix, il nous aimeraient toujours, mais moins longtemps de suite! Ainsi, par exemple, je ne connais pas de gendre pareil au mien : on n'a pas plus de déférence, plus d'attentions; il ne laisse pas passer un seul de mes anniversaires, anniversaire de fête, anniversaire de naissance, anniversaire de mariage, sans accourir avec un énorme bouquet.

— Et tu crois que l'intérêt seul?...

— Oh! non! ma femme!... Pas l'intérêt seul!... non, l'intérêt composé... composé moitié d'affection et moitié de calcul,... calcul inconscient dont il ne se rend pas compte, mais que je devine, qui tient à ce qu'il a besoin de moi, et dont je profite sans lui en vouloir.

— Tiens! tu n'es qu'un malheureux! Tu dépoétises tout! Tu désenchantes tout! Il faut être capable de pareils sentiments pour les prêter aux autres! C'est monstrueux!

— Du tout! C'est naturel! Les vieux sont très-ennuyeux! Il faut qu'ils se rattrapent par quelque chose! Je me rattrape par l'hospitalité!

— Dis tout de suite que nos enfants prennent notre maison comme une auberge!...

— Eh! sans doute l'auberge du *Lion d'Or!* Ici on loge à pied et à cheval les enfants gênés qui ont des économies à

faire. Ont-ils trop dépensé en spectacles, en bals, en concerts, allons passer huit jours chez papa! Projettent-ils de se payer un petit voyage, allons passer un mois chez papa! Un des enfants est un peu souffrant,... envoyons-le à la campagne chez papa !... Et on l'envoie !... Et l'on vient avec lui! Et, comme on est reçu à bras ouverts, comme on est défrayé de tout, comme le père a une bonne installation et une bonne table, comme on y trouve de bonnes poulardes et de bons perdreaux que le père égoïste est enchanté de partager avec ses enfants, ils viennent, ils reviennent, et ils restent avec plaisir.

— Ah ! le misérable !... Il fait de l'égoïsme avec tout, même avec l'amour paternel !

— Mais suppose au contraire, reprit M. Desgranges sans avoir l'air d'entendre sa femme... suppose que j'aie doublé la dot de ma fille, comme tu le voulais, que serait-il arrivé? Qu'aujourd'hui nos enfants, vu la tête un peu enthousiaste de mon gendre, ne seraient peut-être pas beaucoup plus riches, et que moi, je serais beaucoup plus pauvre ; que je ne pourrais ni les recevoir aussi longtemps, ni les recevoir aussi bien, et qu'ils viendraient moins chez moi, parce qu'ils seraient mieux chez eux. Ah ! bon Dieu, ma chère! Mais si mes enfants étaient plus riches que nous, il y a plus de six semaines déjà que ma fille trouverait Villeneuve-Saint-Georges trop humide à l'automne ; qu'elle redouterait pour ses enfants les brouillards de la rivière, et que mon gendre m'aurait déclaré que ces voyages quotidiens à Paris altèrent sa santé !... Voici donc ma conclusion, que je dédie à tous les pères qui ont des filles à marier : « Voulez-vous garder vos enfants, gardez votre argent! Voulez-vous jouir

de vos petits-enfants, gardez votre argent! » Car, c'est grâce à l'argent que le père reste le chef de la famille; que la maison paternelle reste le foyer domestique, c'est-à-dire pour les vieux une retraite d'honneur et de bien-être; pour les jeunes, un lieu de refuge et de plaisir; pour les petits, un nid où ils viennent chercher la santé et parfois des soins plus intelligents que les soins maternels eux-mêmes; pour tous enfin, un centre, un sanctuaire où se forment les souvenirs, où grandissent et vieillissent les générations successives, où se perpétuent enfin les traditions de respect et de tendresse! Appelle, si tu le veux, ma prévoyance calcul et personnalité; moi, je la nomme le véritable amour paternel, celui qui consiste à rendre les enfants plus heureux et meilleurs! Car, remarque-le bien, ma chère, mon gendre avait, je veux le croire, les plus heureuses dispositions pour faire un gendre charmant, mais enfin, sans ma prévoyance, ces bonnes qualités seraient peut-être restées à l'état de germe, de boutons... à qui donc doit-il leur plein épanouissement? A moi! Affabulation : Je n'ajouterai pas un sou à la dot de ma fille.

§ III.

Nous voici au 30 novembre, quinze jours plus tard, mais toujours à Villeneuve-Saint-Georges, car si, dans cette scène, j'ai un peu violé l'unité de temps, j'ai du moins toujours respecté l'unité de lieu. La maison de M. Desgranges est en joie. Jamais il n'a paru, lui, aussi gai et aussi heureux. C'est le vingt-cinquième anniversaire de son mariage.

— Ma femme, a-t-il dit à Mme Desgranges, voilà un jour qu'il faut célébrer dignement. Il ne s'agit pas d'économiser aujourd'hui. Toutes voiles dehors! un dîner... comme si j'étais gourmand! J'ai bien recommandé à notre fille, qui a été passer une journée à Paris pour je ne sais quelle affaire, de revenir avec son mari par le train de quatre heures. Elle trouvera dans sa chambre une jolie robe neuve, dont je veux qu'elle se pare aujourd'hui. Et quant à toi, si tu m'aimes encore un peu, malgré mes défauts, prouve-le-moi! fais-toi charmante aussi; mets pour le dîner, et la soirée, car j'ai invité tout notre voisinage, mets les diamants de ma pauvre mère. Ils me représentent ce que j'ai le plus aimé dans le monde! Elle, qui me les a donnés pour toi; toi qui les as portés pour moi et pour elle; ta fille qui les portera pour nous trois... Et là-dessus, M. Desgranges s'éloigna pour cacher un peu d'émotion.

Pourquoi Mme Desgranges ne lui répondit-elle pas? Pourquoi resta-t-elle quelque temps immobile et la tête baissée? Pourquoi sa fille, en arrivant, l'entraîna-t-elle dans la chambre en pleurant? Pourquoi le gendre était-il sombre? Pourquoi la cloche du dîner les fit-elle tressaillir tous trois? Pourquoi, en entrant dans la salle à manger, la mère jeta-t-elle un regard troublé sur son mari? Pourquoi? L'exclamation de M. Desgranges dit tout. « Tu n'as pas tes diamants! » s'écria-t-il. La mère, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son mari en pleurant. La fille lui baisa la main en s'agenouillant devant lui. « Tu n'as pas tes diamants! qu'en as-tu fait? » La femme et les enfants se turent. « Tu ne réponds pas, reprit le père d'une voix plus sévère; c'est donc à moi de parler. Tu les as vendus! vendus

pour payer l'imprudence de ton gendre ! oui ! parce qu'il lui a plu de s'associer à une entreprise mal conçue, parce qu'il a fait la folie de répondre pour des coquins qui l'ont trompé, il a fallu que toi, afin de payer la moitié de sa dette... car il doit encore douze mille francs, il a fallu que tu m'arrachasses le plus cher souvenir de ma pauvre mère, le plus précieux témoin de notre tendresse,... que tu empoisonnasses enfin la joie de ce beau jour, ah ! c'est bien mal ! » La mère essaya de balbutier quelques excuses... — « Il suffit, reprit M. Desgranges en l'interrompant, voici les domestiques, allez vous asseoir à vos places. » Mère et enfants se dirigent en silence vers la table ; mais tout à coup, en dépliant sa serviette, Mme Desgranges poussa un grand cri, son gendre en fit autant, et tous deux se précipitèrent vers M. Desgranges, les yeux pleins de larmes!... La mère avait trouvé son écrin de diamants sous son couvert, et le gendre les douze mille francs qui lui manquaient. — Ah ! mon ami ! Mon père !... — C'est bon ! c'est bon ! reprit M. Desgranges en se dégageant de leurs embrassements. Vous ne m'appelez plus égoïste, maintenant? Eh bien, ma prévoyance avait-elle raison, et comprenez-vous enfin qu'il faut qu'un père reste toujours plus riche que ses enfants, ne fût-ce... ne fût-ce, mes amis, que pour leur venir en aide dans un moment de crise et les sauver d'une catastrophe? Seulement, mon gendre, ne recommencez pas, parce que je ne pourrais pas recommencer.

UN NOUVEAU

VOYAGE AU GROËNLAND[1]

PAR

M. XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Lu dans la séance trimestrielle du 15 avril 1874.

MESSIEURS,

Dans les ports septentrionaux de la France, principalement dans celui de Dunkerque, chaque année des centaines de marins s'embarquent pour aller pêcher la morue dans les eaux de l'Islande, et quelquefois s'avancent vers les parages du Groënland. Rude est leur tâche, cruelle la mer où ils s'aventurent, très-incertaine leur récolte. Mais ils sont vigoureux, alertes, résolus, et telle est leur ardeur que, si on les laissait faire, ils partiraient à l'équinoxe du printemps : la périlleuse saison. De sages ordonnances ne

---

(1) *La Terre de désolation.* Excursion d'été au Groënland, par le docteur J. Hayes. 1 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1874.

leur permettent plus d'entreprendre cette expédition avant le mois d'avril. Par une autre bienfaisante disposition, un bâtiment de guerre est envoyé chaque année vers ces aventureuses flottilles. Pour leurs navires, faibles navires de 60 à 80 tonneaux, montés par une douzaine d'hommes et mal approvisionnés, la corvette militaire, c'est le patronage, c'est l'autorité, c'est le secours de la patrie. Là, dans une collision, est le pouvoir armé; là, pour des matelots turbulents, la loi de la discipline; là, pour les malades, le médecin et la pharmacie.

Jeune — il y a longtemps — j'ai eu le bonheur de naviguer sur un de ces salutaires bâtiments, sur la corvette *la Recherche*, et je me rappelle encore deux épisodes de notre traversée entre les rocs des Feroë et la plage de Reykiavik.

Un jour, nous recueillîmes un pêcheur qui, en tombant d'un hunier, s'était brisé la jambe. Ses camarades lui avaient fait de leur mieux une ligature avec deux planchettes et du fil carret. Il était robuste, mais très-souffrant et en grand danger de rester à jamais estropié. Notre chirurgien s'empara de lui, le pansa, le soigna assidûment. Quand nous rentrâmes en France, il était guéri.

Un autre jour, nous vîmes venir un brave homme tout effaré : c'était le capitaine d'un équipage en révolte. Une enquête rigoureuse démontra l'exactitude des faits qu'il racontait. Les deux principaux insurgés furent transportés sur *la Recherche* et condamnés au châtiment qu'ils méritaient. En quelques heures l'affaire était terminée, l'ordre rétabli. L'honnête capitaine ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

En 1833, *la Lilloise* allait ainsi visiter nos pêcheurs. Elle était commandée par un habile et vaillant officier, M. de Blosseville, qui, dans sa juvénile ardeur, avait sollicité l'autorisation de faire au-delà de l'Islande une courageuse tentative.

Le 21 juillet, il appareillait à Dunkerque. Le 4 août, il écrivait au ministre de la marine qu'il allait s'efforcer d'atteindre la côte orientale du Groënland.

Après cette dépêche, plus rien. Pas la moindre nouvelle de lui, ni de son bâtiment. L'année suivante, le brick de guerre *la Bordelaise* fut envoyé en Islande pour s'enquérir du sort de *la Lilloise,* et ne rapporta de son voyage aucun des indices si désirés. Pour continuer dans une zone plus étendue ces perquisitions, le ministère de la marine arma, en 1835, *la Recherche,* et en confia le commandement à un vigoureux Breton, simple mousse au début de sa carrière, comme ses deux nobles contemporains Roussin et Duperré, et comme eux élevé graduellement, par l'éclat de ses services, au rang suprême d'amiral, l'amiral Tréhouard, dont on a fait, il y a quelques mois, les obsèques.

En deux années consécutives, il explora la côte occidentale d'Islande, s'arrêtant en divers ports, interrogeant le fonctionnaire, le pêcheur, le marchand. Il explora la banquise qui s'étend entre le cercle polaire et le cap Farewell; puis enfin visita plusieurs établissements du Groënland. Inutile investigation! La Chambre des députés avait voté une somme de 100,000 francs pour quiconque donnerait quelques renseignements sur *la Lilloise*. Le zèle d'un grand nombre de pauvres gens du nord était fort stimulé par l'appât de cette récompense. Personne ne put la gagner.

Dans les mers de l'Inde, un bâtiment peut tout à coup être pris par un cyclone, et totalement englouti en un instant. Dans les régions polaires, il peut être cerné par un amas de glaces flottantes, serré, broyé et enseveli de telle sorte qu'on n'en revoie pas un débris. Telle a été probablement la fin de *la Lilloise*.

En se dirigeant vers le Groënland, M. de Blosseville ne comptait pas y découvrir, comme Frobisher, la voie la plus courte pour aller en Chine, ni, comme les premiers délégués de la Compagnie danoise, des collines de sable pleines de pépites d'or. Non, il aspirait à voir cette fameuse côte orientale, jadis très-fréquentée par les Norvégiens qui y avaient fondé d'importantes colonies, et maintenant fermée par une barrière de glaces. Quel honneur pour lui, s'il accomplissait la tâche vainement entreprise à diverses époques par plusieurs valeureux marins, notamment Graah (1) et Scoresby (2), s'il parvenait à résoudre la question historique et géographique, si longtemps discutée et si indécise encore! Peut-être aussi M. de Blosseville, en sa qualité de Normand, éprouvait-il un intérêt particulier pour les plages boréales conquises par les Vikings scandinaves comme son doux pays de Normandie.

« Le Viking, s'écrie le jeune aventurier si bien dépeint par Geijer, le Viking m'a reçu sur son navire. Le vent vigoureux souffle dans nos voiles; il nous emporte au sein de la mer sur les ondes bleuâtres, sur les vagues élevées de

(1) *Undersœgelse Reise til Æstkysten af Grœnland i aarene* 1828-1831. Copenhague, 1832.

(2) *Journal of a voyage to the northern whale-fishery*. Edinburgh, 1833.

l'abîme, et je suis si joyeux et si résolu! Je tiens entre mes mains la vieille épée de mon père. J'ai juré que la mer me conduirait à la conquête d'un autre royaume (1). »

Ces intrépides Vikings, avec leurs navires primitifs, leurs drakars, sans carte et sans boussole, ils allaient sur les mers lointaines, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, vers les dunes de l'Angleterre et les rives fleuries de la Sicile, vers les côtes de l'Espagne et les plaines de la Russie; ils allaient à l'aventure, exaltés par leurs rêves de gloire barbares, fiers de leur audace et non moins fiers de leurs pillages. A leur retour au foyer paternel, ils étalaient avec orgueil les dépouilles enlevées à la maison étrangère. Le scalde chantait leurs exploits; la jeune fille les regardait en rougissant avec une candide admiration, et, quand ils succombaient dans une de leurs luttes, ils savaient qu'ils seraient récompensés de leur valeur par les joies du Valhalla, assis à la table d'Odin, servis par les Valkyries, buvant le miœd dans des coupes inépuisables.

Ceux qui les avaient vus, ces terribles pirates, ne pouvaient les oublier. A leur aspect, Charlemagne, dit-on, pleura, et, dans les provinces par lesquelles ils avaient passé, on ajoutait ce verset aux litanies : *A furore Normannorum libera nos, Domine.*

Si tous prétendaient se signaler par la même bravoure, tous ne pouvaient avoir la même fortune. Les uns étaient jetés par une tempête dans une île sauvage; d'autres abordaient snr des rives fécondes. Rolf, banni de Norvége pour un acte de violence, s'en va avec une bande d'aventuriers

(1) *Skaldestycken,* af E.-G. Geijer. Upsala, 1835.

vers l'Angleterre, puis traverse la Manche, remonte la Seine, s'empare de Rouen et devient duc de Normandie. Un autre banni, Éric le Rouge, quitte l'Islande avec sa jeune femme et va débarquer au Groënland. Celui-là aussi était d'un tempérament peu idyllique. Un soir, dit une vieille légende citée par Égède, en revenant de la chasse, il trouve sa femme morte et près d'elle un garçon à qui elle venait de donner le jour. Il s'enfonce un dard aigu dans la poitrine, et du sang qui en jaillit abreuve l'enfant (1).

A la migration de ce farouche Viking (986) commence l'histoire du Groënland, étrange histoire racontée en partie dans les sagas islandaises, discutée longuement sur plusieurs points par les érudits scandinaves, écrite en latin par le savant Torfesen (2).

Éric retourna en Islande, fit une pompeuse description de la terre où il avait séjourné, qu'il appelait, pour la rendre plus attrayante : la *Terre verte* (Groënland), et détermina plusieurs familles à s'y établir avec lui.

Quelques années après, Leif, un de ses fils, ayant fait un voyage en Norvége, sous le règne d'Olof Tryggvason, l'ardent provocateur de la doctrine évangélique, se convertit au christianisme et emmena avec lui un zélé prêtre, qui catéchisa, éclaira et baptisa la colonie groënlandaise.

Quelques années après, ce même Leif ayant entendu parler d'une autre contrée vers laquelle un navire norvégien avait été emporté par un ouragan, voulut la connaître. Il s'embarqua avec une trentaine d'hommes, parmi lesquels

---

(1) *Dagbog,* af Pastor Hans Egede.
(2) *Gronlandia antiqua.* Copenhague, 1715.

se trouvait un ancien serviteur de son père, un Allemand nommé Tyrker. En se dirigeant vers l'ouest, selon l'indication qui lui avait été donnée, il arriva d'abord à un rivage rocailleux au-dessus duquel s'élevaient des glaciers, et l'appela Helluland. Plus loin, il vit une côte sans escarpement, des bancs de sable blanc, une terre couverte de bois, et lui donna le nom de Markland (terre de bois). Deux jours après, l'aventureux navire, poussé par un vent de nord-est, atteignit une autre plage traversée par une rivière qui tombait dans la mer. Leif remonta cette rivière, jeta l'ancre près d'un lac d'où elle descendait, et résolut de passer là l'hiver. Il divisa son équipage en deux troupes qui tour à tour devaient travailler à la construction des huttes et faire des excursions dans le voisinage. A tous, par une sage prévoyance, il recommanda expressément de ne pas trop s'éloigner du campement, et de ne pas se séparer les uns des autres. Un jour, Tyrker disparut. Leif, inquiet, prit avec lui douze hommes pour aller à sa recherche, et le rencontra revenant tout joyeux d'une exeursion à travers champs. « Je suis né, dit-il, dans un pays où l'on connaît la vigne, et je viens de trouver ici des rameaux de vigne. »

Leif alors donna à ce pays le nom de Vinland.

Tel est l'événement cité dans plusieurs sagas, raconté en détail par Snorre Sturlesson dans sa *Heimskringla,* par Torfeus dans sa *Vinlandia antiqua,* par Schoning dans son histoire de Norvége, l'événement commenté par un grand nombre de chroniqueurs et de géographes. Il n'est pas contestable et n'a guère été contesté. Évidemment, les Scandinaves ont dès le Xe siècle atteint le sol d'Amérique.

Un des écrivains qui, tout en reconnaissant l'authenticité de ces voyages, en nient les résultats, M. Murray, a tenté de prouver que le Vinland est tout simplement la partie méridionale du Groënland, séparée par un golfe du district où Éric s'était établi (1). Mais la subtilité de ses calculs ne peut changer en cette question la croyance générale. M. Rafn, l'actif secrétaire de la Société des antiquaires du Nord, a, dans une savante dissertation, démontré catégoriquement, par des observations de géographie, d'astronomie et d'histoire naturelle, que le rivage rocailleux auquel Leif donna le nom de Helluland est Terre-Neuve; que le Markland est la Nouvelle-Écosse, et le Vinland une des rives du Massachusetts (2).

Leif passa tranquillement l'hiver sur un sol où s'élevaient de beaux bois, près d'une rivière où il faisait des pêches abondantes. Au printemps, il retourna, comme un oiseau de passage, vers sa demeure septentrionale. Un de ses frères, Thorvald, voulut visiter cette région où l'on prenait si aisément de si beaux poissons, et fit à l'est et au nord d'autres découvertes. Leif, dans le cours de son expédition, n'avait rencontré aucun être humain. Un jour, ses compagnons aperçurent trois canots d'où sortirent trois hommes de petite taille, à la face large et aux cheveux noirs. C'étaient des Esquimaux. Les vigoureux Norvégiens leur donnèrent

---

(1) *Historical account of discoveries and travels in North America*, t. Ier, p. 13.

(2) *Découverte de l'Amérique au dixième siècle.* Dans les Mémoires de la Société des antiquaires du Nord. Copenhague, 1839. — *Antiquités américaines* par Ch. Rafn. Copenhague, 1845. — Voir aussi l'excellent livre publié récemment par M. Gabriel Gravier : *Découverte de l'Amérique par les Normands au dixième siècle.* Rouen, 1874.

par mépris le nom de Skrællinger (1), et, sans la moindre provocation, en tuèrent huit. Le neuvième réussit à s'échapper. Peu de temps après, une nuit, comme ils dormaient paisiblement sur leur navire, ils furent tout à coup réveillés par des cris stridents. Une quantité d'embarcations les cernaient, et les Skrællingers lançaient sur eux des volées de flèches. Cette impétueuse attaque fut vaillamment repoussée, et la flotte ennemie vaincue, obligée de fuir. Cependant Thorvald avait reçu une flèche en pleine poitrine, et, se sentant mortellement blessé, il appela autour de lui ses compagnons : « Préparez-vous, leur dit-il, à retourner dans notre pays. Auparavant, il faudra m'ensevelir sur ce promontoire qui m'a paru si beau. A mes pieds vous planterez une croix, et désormais ce lieu s'appellera Korsnaes (Cap de la Croix). »

Ainsi fut fait. Mais les fils d'Éric le Rouge avaient, comme leur père, l'ardeur de la migration. Un troisième fils, Thorstein, s'embarqua pour le Vinland avec sa femme Gudrida, une jeune et vaillante femme dont l'histoire se retrouve dans plusieurs romantiques sagas. Le navire qui devait l'emporter sur les plages d'Amérique fut rejeté par une violente tempête sur la côte du Groënland. Thorstein y mourut.

Quelques années après, Gudrida épousa un descendant du fameux Regnar Lodbrok, un noble islandais nommé Thorsfinn Karlsefne, qui se sentait aussi attiré vers le Vinland, non point pour y faire une simple exploration, mais

(1) Le mot islandais Skrællinger signifie une chose desséchée. Le mot danois signifie littéralement une pelure, et figurément un homme chétif.

pour y fonder un établissement. Il équipa dans ce but trois bâtiments, y mit du bétail, des instruments d'agriculture, et emmena avec lui soixante hommes. Il atteignit une haie près de laquelle croissait le maïs, et rencontra de pacifiques Skrællingers avec lesquels il fit de fructueux échanges; car, pour une bandelette, un lambeau d'étoffe, les bonnes gens lui donnaient des fourrures superbes, et pour une tasse de lait tout ce qu'ils avaient de meilleur. Ce lait leur était totalement inconnu, et, lorsque pour la première fois ils entendirent le beuglement d'une vache, ils s'enfuirent épouvantés.

Mais, l'année suivante, une armée d'autres Skrællingers attaqua la petite troupe d'émigrants. Thorsfinn, ayant failli périr dans la mêlée, abandonna ses projets de colonisation. Il repartit pour le Groënland, puis pour l'Islande, avec la précieuse cargaison qu'il avait amassée, et il mourut, disent les chroniques, très-riche et très-honoré.

Gudrida, la belle Islandaise, subissant son nouveau deuil, ayant, dans son dévouement conjugal, accompli tant de rudes traversées et bravé tant de périls, voulut se réconforter l'âme par un pieux pèlerinage. Déjà plusieurs descendants des farouches sectateurs d'Odin, plusieurs fervents catholiques, avaient été humblement s'agenouiller dans la sainte cité de Jérusalem (1). Une autre sainte métropole attirait la pensée de la jeune chrétienne. Elle alla faire ses dévotions à Rome, puis revint en Islande finir ses

(1) V. le curieux et savant livre de M. P. Riant : *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte*. Paris, 1865.

jours dans un couvent fondé par un de ses fils. Heureuse fin, après de si cruelles épreuves !

Longtemps encore les Scandinaves s'en allèrent à la recherche des terres occidentales, et plusieurs s'y fixèrent. Puis tout à coup plus rien ; plus de voyages vers la contrée découverte, explorée par les fils d'Éric, habitée trois années de suite par Gudrida ; plus aucune notion de Vinland. L'aurore d'une immense révélation disparaît dans de grandes ombres. Un voile ténébreux s'étend sur la mer par laquelle on arrivait à un nouveau monde. L'Amérique, un instant entrevue, puis délaissée, oubliée, perdue dans les errements du moyen âge, attendait ses vrais découvreurs. Les Antilles embaumées attendaient Christophe Colomb ; le Canada, où la France fut si aimée, où elle est encore aimée, attendait notre valeureux Jacques Cartier.

On pense que la colonie norvégienne qui commençait à s'établir autour de Korsnes fut anéantie par les indigènes, ou se mêla graduellement à eux de telle sorte qu'elle finit par y perdre son caractère distinctif et le souvenir de son origine.

Au Groënland, la colonie norvégienne s'accroissait à l'est et à l'ouest. Dès le commencement du douzième siècle, elle formait un diocèse ; elle avait un évêque institué par le roi de Norvége, proclamé par la papauté. Au quatorzième siècle, un de ses monastères est décrit d'une façon étonnante dans le livre de deux célèbres voyageurs vénitiens, les deux fils de Carlo Zeno, le héros de la guerre de Venise contre les Génois (1).

---

(1) Daru, *Histoire de Venise,* livre XI.

« Ce monastère, dit Nicolas Zeno, est construit au pied d'une montagne volcanique de laquelle descend une source d'eau chaude dont les religieux font un heureux emploi. Sur cette eau, ils font cuire dans des bassins de cuivre leur pain et leurs autres aliments. Cette même eau, introduite dans divers tuyaux de cuivre, d'étain ou de pierre, chauffe leur réfectoire, leurs cellules et leur église. Par d'autres conduits elle se répand à travers des jardins abrités sous un toit, et y entretient une si douce température qu'on voit sur ce sol groënlandais éclore les fleurs et mûrir les fruits des régions méridionales. »

Un éminent officier de la marine danoise, M. Zarthmann, a fait une étude approfondie de cette narration, publiée cent soixante-dix ans après le temps où elle fut écrite, et il en parle sévèrement. « Elle a trompé, dit-il, Frobisher dans son expédition au nord-ouest, et elle est tellement fabuleuse, qu'elle ne peut donner aucune juste idée des contrées qui y sont décrites (1). »

Mais, quelles que soient les erreurs et les inventions des deux Zeni ou les interpolations de Mazolini, qui recueillit leurs lettres, il est certain que, si le Groënland n'a pas mérité son nom de Terre-Verte, comme la verte Érin, il n'a pas été non plus jadis la terre de si grande désolation.

Jadis, sur ses rives occidentales, s'élevaient quatre églises paroissiales et une centaine de villages; sur sa rive orien-

---

(1) *Bemærkninyer om de Zeni tilskrevne Reiser i Nordem.* Dans le *Nordisk Tidskrift,* tome II, Copenhague, 1833. Washington Irving exprime à peu près la même opinion. *History of the life and discoveries, of Ch. Columbus.* Appendice, n° XIII.

tale, cent quatre-vingt-dix villages, douze églises, deux couvents et le siége épiscopal (1). Les habitants de ces villages avaient des pâturages et des bestiaux, et chaque été vendaient leurs produits à des navires étrangers. Mais, de plus en plus, les glaces ont recouvert la surface du pays, les glaces se sont amassées le long de la côte orientale de telle sorte que nulle embarcation, pas même le léger kayak, ne peut maintenant y arriver. La peste noire, qui, au quatorzième siècle, ravagea les plus riantes régions de l'Europe, atteignit aussi les Groënlandais dans leurs remparts de neige, et les décima. A ces mortels fléaux se joignit celui des batailles. Petites images des grandes choses ! Déroute d'Arbelles ! désastre de Hastings en de petits pays qui ne seront célébrés par aucun historien et par aucun poëte ! Les derniers descendants d'Éric furent attaqués à l'improviste et vaincus par une bande d'Esquimaux qui s'empara de leurs bancs de pêche, de leurs cabanes, comme Alexandre des trésors de Darius, et Guillaume le Conquérant du royaume de Harold.

A la mort du roi Hagen, vers l'année 1380, Olaf, en adjoignant la couronne de Norvége à celle du Danemark, devenait par là le souverain des colonies norvégiennes. Ni lui, ni la plupart de ses successeurs, ne s'occupèrent de celle qui était reléguée si loin d'eux, ayant si grand besoin de secours. On prétendait pourtant qu'il devait y avoir là des mines d'or. Les lecteurs de la Bible affirmaient le fait en citant un des versets du livre de Job où il est dit : « L'or vient du septentrion, » et les adeptes des sciences cabalis-

(1) Egede, *Description du Groënland*, p. 8 et 16.

tiques en citant un des écrits de Théophraste Paracelse. Mais cette belle croyance n'allait guère au-delà d'un cercle restreint de *scholars*. Généralement, on n'avait par la tradition qu'une effrayante idée du Groënland, et dans les agitations des quinzième et seizième siècles, combinaisons politiques, luttes intestines, divisions de l'aristocratie, soulèvement des paysans, batailles de tous côtés, ni l'habile Marguerite, qui fit l'union de Calmar; ni son malheureux pupille, Éric de Poméranie; ni Christophe de Bavière, dans son règne rapide; ni Christian II, dans ses luttes sanguinaires, ne pouvaient songer aux pauvres peuplades perdues dans l'abîme des glaces polaires.

Au XVIIe siècle, les entreprises des Anglais, les voyages de Willoughby, Frobisher, Davis, éveillèrent l'ambition de Christian IV, le grand roi de Danemark. Il voulut aussi chercher le chemin de l'Inde par le nord-ouest, et, dans ce but, il organisa successivement quatre expéditions qui n'eurent aucun utile résultat. Un vaillant marin, Jens Munk, qui commandait la quatrième expédition, fut arrêté dans sa traversée par les glaces, obligé de passer l'hiver dans une île déserte, et retourna l'année suivante en Danemark avec deux hommes de son équipage. Tous les autres étaient morts (1).

Deux navires furent encore envoyés au Groënland par des armateurs de Copenhague qui espéraient faire une brillante spéculation. Leurs capitaines, peu experts en minéralogie, ramenèrent un amas de sable qu'ils considé-

(1) C.-F. Allen, *Faedrelandets historie*, p. 373.

raient comme un minerai précieux, et qui ne renfermait pas le moindre grain de métal.

Après ces diverses tentatives, le Groënland est de nouveau abandonné. D'un acte de dévouement religieux date sa nouvelle histoire. Au commencement du XVIIIe siècle, dans le village de Vaagen, en Norvége, vivait un charitable pasteur, Jean Égède, jeune encore, père de famille, très-estimé de ses paroissiens, assez riche du produit de son pastorat, et fort heureux. Par une sorte de prédestination, il lisait avec un intérêt tout particulier, à ses heures de loisir, ce qui avait été écrit sur cette malheureuse terre, décorée du nom de Terre-Verte. Il recherchait ceux qui en avaient quelque connaissance spéciale, et se sentait le cœur attendri en songeant à ces infortunés Groënlandais, oubliés dans leur sinistre isolement, condamnés aux plus rudes souffrances, et privés des consolations de la foi par leur idolâtrie.

De ce sentiment de pitié, peu à peu il en vint à l'idée d'aller lui-même à eux, de les secourir tant qu'il le pourrait et de leur enseigner la douce doctrine de l'Évangile. Il écrivit à son évêque pour lui soumettre son charitable désir. On peut voir, par la réponse qui lui fut faite, à quel point d'ignorance les Norvégiens en étaient venus à l'égard de cette contrée découverte et habitée par leurs ancêtres, et de temps à autre entrevue encore par les baleiniers de Bergen.

« Le Groënland, dit le candide prélat, est sans doute une partie de l'Amérique très-peu éloignée de Cuba et d'Hispaniola, où l'on trouve une quantité d'or. »

Puis il ajoute : « Le seul que je sache qui ait voyagé dans

ce pays, c'est Louis Hennepin, missionnaire français. Il a longtemps parcouru des régions qui ne peuvent être que le Vieux-Groënland, sous le même degré que celui sous lequel nous habitons, un peu au nord de celles où il place la Nouvelle-France, dans laquelle il y a un siége épiscopal nommé Québec. »

L'évêque engageait Égède à persister dans ses généreuses intentions, mais ne lui donnait aucun secours.

Longtemps le zélé pasteur chercha vainement en Norvége et en Danemark, dans le clergé et le commerce, les moyens d'accomplir son œuvre évangélique. De tout côté, il ne trouvait qu'une froide indifférence ou un mauvais vouloir. Les uns ne pouvaient raisonnablement, disaient-ils, s'associer à une entreprise inutile et dangereuse. D'autres ne comprenaient pas qu'il pût se déterminer à quitter un paisible et fructueux pastorat pour errer à l'aventure. D'autres l'accusaient de manquer à tous ses devoirs d'époux et de père, de faire un acte de barbarie s'il se séparait de sa famille ou s'il l'emmenait dans des contrées affreuses occupées certainement par des anthropophages.

Égède s'affermit contre toutes les difficultés, et parvint à les vaincre. Le conseil des missions siégeant à Copenhague s'intéressait à lui ; le roi de Danemark lui accorda sa protection. Il obtint enfin ce qu'il avait si patiemment sollicité. Au mois de mai 1721, il s'embarqua avec sa femme, résolue comme lui, et ses enfants tout jeunes. Le gouvernement lui donnait des matériaux pour construire une habitation, des ustensiles de travail, des vivres pour un an. Quelques Norvégiens l'accompagnaient, décidés à passer avec lui au moins l'hiver. Après une pénible et périlleuse navigation,

il s'arrêta dans une île, au 64e degré de latitude, et fonda la colonie à laquelle il donna le nom de Godhaab (bon espoir). Les indigènes regardèrent avec étonnement ces nouveaux venus, et ne se montrèrent envers eux ni défiants, ni hostiles. Leur pacifique attitude réjouit Égède. Il y voyait un présage de succès. Le grand obstacle à l'accomplissement de sa tâche de prédicateur était une ignorance complète de la langue groënlandaise, et la difficulté de l'apprendre. Nul rapport entre cette langue et celles qu'il connaissait, nulle grammaire, nul dictionnaire, pas même un primitif abécédaire et pas un interprète. Il fallait que le pasteur norvégien s'appliquât lui-même à chercher patiemment le sens de chaque expression, à deviner et à saisir des règles de déclinaison et de conjugaison que personne ne pouvait lui expliquer, et s'exerçât à prononcer des mots bien longs et bien durs pour un fils des Scaldes, pour un disciple de la classique Université de Copenhague.

Boileau se sentait l'oreille effrayée par les noms hollandais, les noms de Woerden et de Zuyderzée. Le délicat Boileau !

Voici un mot groënlandais qui n'est pas un des plus longs, dit M. Hall, ni un des plus gutturaux (1) :

Piniagagiakardluarungnoerangat.

Les Esquimaux profèrent cet amas de syllabes aisément.

Pour acquérir les connaissances qu'il désirait si ardemment, Égède se mit à vivre de la vie des indigènes, s'ins-

(1) Hall, *Life with the Esquimaux*, p. 49.

talla dans leurs cabanes, supporta courageusement leur saleté. Tandis qu'il poursuivait ainsi son œuvre généreuse, il vit arriver près de lui et il assista chrétiennement deux autres prédicateurs animés comme lui d'un zèle religieux, deux envoyés de la communauté de ces missionnaires qu'on appelle, en raison de leur origine, les frères Moraves, et en raison de leur établissement en Silésie, sur les domaines du comte de Zinzendorf, les Herrnhutes.

Nous devons à ces vaillants hommes, particulièrement à Jean Égède, à son fils Paul et à Cranz, les notions les plus détaillées et les plus exactes sur le Groënland. Ils n'ont pu, ni par terre, ni par mer, pénétrer jusqu'à l'emplacement des constructions norvégiennes, sur la côte orientale. Mais leur œuvre, continuée par leurs successeurs, s'est propagée le long de la côte occidentale, bien au-delà du cercle polaire. Le Danemark leur doit dans cette contrée la reconstruction des anciens établissements scandinaves anéantis au XIVe siècle. La peuplade des Esquimaux leur doit son éducation religieuse et civile. Ils ont appris à parler couramment sa langue; ils ont traduit dans cette langue les livres évangéliques, plusieurs livres d'instruction pratique et quelques livres littéraires. L'un d'eux a même traduit la charmante fiction de Daniel de Foë, les Aventures de Robinson. Les Esquimaux doivent être bien émerveillés en lisant la description de l'île où le jeune aventurier anglais fait naufrage, une île où quelques graines tombées par hasard sur le sol produisent des épis de blé, une île où l'on voit les melons mûrir au soleil, et les rameaux de vignes s'enlacer aux arbres. Pauvre Groënland !

Pour apprécier le courage de ceux qui, les premiers,

allèrent s'établir là afin de révéler la vérité du christianisme à une population barbare, il faut se représenter l'état de ce pays. Un immense plateau de neige et de glace dont on ne connaît pas encore les limites; sur ce plateau, des pointes de rocs noirs et des pyramides de glaces éternelles; sur la mer qui l'entoure, des montagnes de glaces flottantes. Pas le moindre sillon agricole, pas de verts enclos, pas d'arbres, et un silence lugubre interrompu par le mugissement des flots, par le fracas des avalanches qui s'écroulent, ou des blocs de glace qui se brisent l'un contre l'autre. Seulement, dans les interstices des rochers où s'amasse un peu de terre et de sable, dans les îles où nichent les oiseaux, sur les toits des maisons, on peut voir quelques arbustes, quelques plantes chétives, des mousses, et, par une grâce providentielle, du cochléaria, remède du scorbut.

Au mois de mai, les Groënlandais quittent leurs habitations d'hiver et vont camper sous des tentes. A cette époque, disent-ils, commence leur été, et il doit durer jusqu'à la fin de septembre (1). Naïf espoir! Il n'y a pas d'apparence de dégel avant le mois de juin, pendant les jours où le soleil reste presque constamment à l'horizon, et ce dégel ne s'opère qu'à la surface du sol. Au mois d'août, la neige tombe à gros flocons, et un robuste négociant, ayant entrepris de faire une excursion du côté de l'est au mois de septembre, raconta que jamais il n'avait tant souffert du froid (2).

---

(1) Cranz, *Historie von Groenland*, p. 58.
(2) *Grœnlandske Relation*, par M. L. Dalager, p. 97.

Après ces quelques semaines qu'on est convenu d'appeler l'été, voici l'hiver, le véritable hiver, avec ses tempêtes sans trêve et ses nuits sans fin.

A Hammerfest, la petite ville septentrionale de Norvége, un jour le pasteur me disait : « Les gens du midi s'imaginent que nous n'avons aucune intermittence dans nos nuits d'hiver. Eh bien, je vous assure que plus d'une fois, au mois de janvier, en me mettant à midi précis devant ma fenêtre, j'ai pu me raser sans avoir besoin de placer une lampe à côté de moi. »

Et le bon M. Aal était tout fier de me donner une si belle idée de son pays.

Dans sa solitaire demeure de Godhaab, à une latitude bien moins élevée que celle de Hammerfest, Égède ne faisait pas la même réflexion. Les navires qui, au printemps, partaient du Danemark pour porter aux colons du Groënland des provisions, des lettres, des nouvelles de la terre natale, s'en retournaient en automne. « En les voyant s'éloigner, dit le brave missionnaire, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible. Ils nous laissent toute une année encore dans notre isolement, toute une année sans relations aucunes avec la patrie. Mais nous éprouvons une émotion plus triste encore quand le soleil nous quitte au 26 novembre. Quelques jours auparavant, vers midi, je vais au haut d'une montagne contempler ses derniers rayons; puis je leur dis douloureusement adieu, et nous voilà pour de longues semaines dans les ténèbres. Les chiens hurlent, le vent mugit; les flots de la mer, soulevés par la tempête, battent les flancs du coteau sur lequel notre cabane est

bâtie, et lancent leur écume sur nos fenêtres. Ah! les malheureuses semaines (1)! »

Aux tristesses de l'isolement et de l'obscurité, il faut joindre les rigueurs du froid, et quel froid! Nous nous plaignons en notre doux pays de France, quand le thermomètre descend à quelques degrés au-dessous de zéro. Ingrats que nous sommes, Dieu nous ayant donné la meilleure place sur ce vaste globe! Au Groënland, en hiver, il n'y a plus de degrés à marquer : l'encre gèle auprès du feu, le vin et l'eau-de-vie gèlent dans les tonneaux, la fumée de l'âtre gèle au haut de la cheminée; les pierres se brisent par la force de la gelée.

Les Groënlandais passent cette longue saison dans des cabanes, ou pour mieux dire dans des terriers de quelques pieds de haut, éclairés par de petites fenêtres où l'on ne voit pas un brin de vitre, mais en certains endroits une espèce de parchemin façonné avec des intestins de poisson, et ailleurs des plaques taillées dans des blocs de glace. L'entrée de ces habitations est si basse et si étroite que, pour y pénétrer, il faut se courber jusqu'à terre. Ordinairement, plusieurs familles demeurent sous le même toit. Un rideau les sépare l'une de l'autre, et leur mobilier n'occupe pas une grande place. Au fond de chaque compartiment, une planche recouverte de quelques peaux de phoques et de rennes, c'est le lit; çà et là quelques grossiers ustensiles. Le meuble essentiel est une lampe d'un pied de longueur que l'on remplit d'huile de poisson, et où l'on met de la mousse pilée en guise de mèches. Cette lampe

(1) Dagbog, *Groenland,* p. 134.

sert à la fois à cuire les aliments, à sécher les vêtements mouillés et à chauffer l'habitation. Tout cela, pour l'Esquimau, est assez ingénieusement combiné. Mais pour l'Européen, ce qu'il y a de plus cruel, c'est de passer quelques instants dans ces chambres basses totalement privées d'air. La famille groënlandaise, constamment revêtue de peaux d'animaux, sans la moindre parcelle de linge, et ne vivant que de lard ou d'huile de poisson, la lampe nuit et jour allumée, les vases de cuisine que jamais nulle main ne nettoie, des viandes corrompues que l'on garde pour le repas du soir ou pour celui du lendemain, d'autres saletés encore répandent dans cet étroit espace l'odeur la plus horrible.

Là, sans cesse la femme travaille. Elle a tant de choses à faire! C'est elle qui doit veiller aux besoins du ménage, préparer les repas, coudre les vêtements. C'est elle qui doit rapporter au logis les divers animaux tués par la flèche ou le harpon, les dépecer pour en extraire les intestins et les nerfs dont elle fera du fil, pour en faire fondre la graisse, pour en tanner la peau. C'est elle qui doit réparer les fissures des bateaux et construire ou réparer aussi les maisons.

L'homme chasse et pêche. Ce sont là ses deux seules tâches, à la vérité assez importantes et assez pénibles. De son sol il ne peut absolument rien retirer, pas le moindre tubercule ni le moindre grain d'orge. De son habileté à la chasse et à la pêche dépend son existence. L'oiseau de mer ne lui donne qu'une nourriture insuffisante; le renne, en certains districts, n'est pas commun; la capture d'un ours ou d'une baleine est un heureux mais rare événement. Pour le Groënlandais, l'animal providentiel est le phoque, comme

le renne pour le Lapon et le morse pour les indigentes peuplades des rives de la mer Glaciale, dont l'amiral Wrangell nous a fait une si émouvante peinture (1). Le phoque fournit à la famille groënlandaise l'huile qui l'éclaire et la réchauffe, la chair qui la nourrit, les intestins dont elle forme des vitres, des sacs, des cordages, les tendons dont elle fera un fil menu, la peau qu'elle emploiera à tapisser les murs humides de son foyer, à recouvrir la légère charpente de la nacelle, à façonner des vêtements imperméables.

Toute l'année l'Esquimau est occupé de cette chasse précieuse. L'été, il s'en va à la recherche de sa proie assis dans son kayak, glissant sur les flots comme un poisson (2). L'hiver, il creuse des trous dans la glace, et, le harpon à la main, attend le moment où le phoque sans défiance s'approche de la perfide ouverture pour respirer.

Malheureusement, à son activité il ne joint guère la prévoyance. S'il échoue dans son labeur habituel, il peut vivre plusieurs jours sans manger comme le chameau sans boire. Mais, s'il a réussi à prendre quelque grosse pièce, il ne la ménage guère. Son nom d'Esquimau signifie, dit Charlevoix, mangeur de chair crue. Que cette chair soit crue ou cuite, il la mange gloutonnement. Si le froid excessif se prolonge au-delà d'une certaine limite, si les blocs de glace s'amoncellent et se condensent dans les fiords de façon à rendre la chasse et la pêche impossibles, c'est un désastre mortel.

---

(1) *Reise laengs der Nordküste von Siberien und auf dem Eismern.*

(2) Nous ne croyons pas exagérer, dit M. Méquet, en constatant que le kayak peut filer quinze pieds par seconde, grande vitesse de chemin de fer (*Voyage en Islande et au Groënland,* p. 128).

Alors, le Groënlandais est obligé de tuer ses chiens qui lui sont si utiles. Puis il fait bouillir les peaux tannées et desséchées qu'il gardait pour recouvrir la tente ou le kayak. Puis, enfin, quelquefois, dans son affreuse extrémité, il en vient, dit le capitaine Graah, à des actes d'anthropophagie (1). Dans ces longs hivers, les animaux aussi souffrent de rudes privations. Sur le navire l'*Hécla,* commandé par Parry, on prit au mois de janvier un renard et on ne trouva dans son estomac qu'un peloton de fil (2).

Si cruelle que soit cette terre boréale, le Groënlandais l'aime et ne peut se décider à la quitter. Si on l'en éloigne forcément, il meurt de nostalgie. Le même fait a été remarqué dans d'autres rigoureuses contrées. On m'a raconté en Laponie l'histoire mélancolique de deux jeunes pâtres nomades qu'un riche highlander avait à tout prix voulu emmener en Écosse avec un troupeau de rennes qu'il espérait acclimater dans ses montagnes. Les rennes périrent l'un après l'autre. Lorsque le dernier disparut, les jeunes Lapons n'ayant près d'eux, sur le sol étranger, plus rien de leur pays natal, furent saisis par la nostalgie et languirent et moururent presque en même temps.

J'ai connu en Islande un poëte distingué, M. Thornrensen, que nulle tentation de gloire littéraire n'avait pu arracher à son obscure demeure. Il habitait un des districts les plus arides de cette île si aride. Il en contemplait avec bonheur les plaines et les montagnes et il s'écriait :

---

(1) *Undersægelses Reise,* p. 118.
(2) *The private Journal of Captain Lyon,* p. 159.

Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie!
Reine des monts glacés, tes fils te chériront,
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant qu'au soleil de mai nos champs reverdiront.

J'ai passé dans cette même pauvre Islande plusieurs jours chez un prêtre qui, après avoir achevé d'excellentes études à l'université de Copenhague, avait longuement et fort intelligemment voyagé en Allemagne, en France, en Italie. Ni Vienne, ni Paris, ni la grandeur de Rome, ni les jardins de Florence, ni la beauté du ciel et de la mer de Naples, n'avaient pu lui faire oublier sa cabane recouverte d'une couche de terre, et son petit enclos au pied des rocs dénudés, au bord des vagues orageuses. De ses diverses excursions, il avait rapporté quelques images des grandes cités européennes, une collection de livres qu'il se plaisait à relire en ses longues soirées d'hiver et à montrer aux voyageurs. Dans son humble pastorat, avec l'amour de son pays, il n'avait aucune inquiète ambition. Il était heureux.

Ovide disait, il y a dix-neuf cents ans :

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

Depuis le temps où Égède publiait sa relation, le nombre des Groënlandais ne s'est pas notablement accru. On n'en compte guère plus de six mille disséminés le long de la côte occidentale, depuis le 59e jusqu'au 72e degré de latitude (1). Leurs mariages sont, en général, peu féconds, et la durée

(1) Thaarup, *Statistik Udsigt af den danske Stat*, p. 55.

de leur vie ordinairement fort restreinte. Très-peu d'entre eux dépassent la cinquantaine. Leur situation a cependant été fort améliorée par les missionnaires et par le gouvernement. Leur territoire est divisé en douze districts. Dans chaque district, il y a plusieurs fonctionnaires danois, l'église et l'école, et un magasin où l'on ne respire certes pas l'air parfumé des bazars de l'Orient, où l'on ne voit rien des beaux étalages de Paris. Mais, pour les Grënlandais, c'est un très-utile établissement. Ils apportent là leurs denrées, c'est-à-dire des peaux de divers animaux, de l'huile de poisson, des dents de morse, quelques sacs d'édredon, et peuvent acheter là, à de justes prix, les choses qu'ils désirent le plus : farine, tabac, ustensiles en fer, quelques étoffes en laine, voire même des colliers de verre et des rubans pour les jeunes Groënlandaises qui ont aussi leur coquetterie.

En faisant ces diverses emplettes, ils rendent hommage à l'industrie danoise, mais gardent leur orgueil. Car ils sont orgueilleux, ces Esquimaux qui nous semblent si misérables. Ils se croient bien supérieurs à l'étranger qui ne sait pas manœuvrer comme eux le kayak, ni harponner le phoque.

En se convertissant au christianisme, ils n'ont point entièrement abdiqué l'idolâtrie de leurs aïeux. Le sorcier qu'ils appellent l'Angekok est pour eux, comme pour les Lapons et les Tchoutckis, un personnage important qui doit être consulté en de graves circonstances. Ils lui attribuent la faculté d'évoquer et parfois même de subjuguer les esprits infernaux. Dans quelques-unes de leurs idées traditionnelles, il y a de la poésie; dans d'autres, une sin-

gulière naïveté. Comme les Peaux-Rouges de l'Amérique, ils croient à une autre vie qui sera la continuation de la vie terrestre, mais dans un état merveilleux, dans de vastes plaines où l'on jouit perpétuellement de la lumière du soleil, où l'on peut, sans difficulté, prendre chaque jour les plus beaux phoques. Pour arriver à ces régions fortunées, ils doivent passer par un long sentier ténébreux, et, quand ils enterrent un enfant, ils placent à côté de lui une tête de chien, le pauvre petit ne pouvant, disent-ils, trouver seul sa route, l'intelligence du chien le guidera. Le phénomène de l'aurore boréale n'a point encore été positivement expliqué par les savants, pas même par mes chers regrettés compagnons de voyage, Bravais et Lottin, qui ont passé tant de nuits d'hiver à l'étudier sur le rude plateau de Bossekop. Les Groënlandais ont trouvé, sans se donner tant de peine, la solution de ce problème. Quand ils voient flamboyer les rayons mobiles, les rayons magiques de l'aurore boréale, ils disent que ce sont les âmes des morts qui dansent à la surface du ciel.

Ils expliquent aussi les diverses phases de la lune, mais d'une façon un peu matérielle. Lorsque la lune, à son dernier quartier, n'apparaît plus que comme un mince filet d'argent, ils disent qu'elle est amaigrie par la faim. Alors elle monte sur son traîneau attelé de quatre chiens et va pêcher le phoque, puis revient rassasiée, fortifiée et brillante. Son éclipse est produite par le soleil qui cherche à la dévorer. Pour le détourner de son affreux dessein, pour l'épouvanter et le faire fuir, les Groënlandais frappent de toutes leurs forces sur leurs coffres en bois et leurs ustensiles en cuivre. L'éclipse du soleil les émeut bien plus. Il

leur semble que tout va s'anéantir. Les femmes alors pincent leurs chiens pour les faire crier. S'ils crient, c'est un signe que le monde subsiste et subsistera encore, car le chien, créé avant l'homme, a une plus prompte compréhension du péril et du désastre.

Les Groënlandais ne sont pas poëtes comme leurs voisins d'Islande, ni comme les Finlandais. Ils n'ont point fait un *Edda,* ni un *Kalerala,* ni un *Kanteletar*. Cependant une émotion de cœur leur a parfois inspiré quelques strophes touchantes. Un marchand danois, M. Dalager, à qui nous devons un livre intéressant sur leurs habitudes, cite un de leurs chants funèbres qui a été inséré par Cranz dans son *Histoire* et reproduit par Herder dans son *Recueil de chants populaires*. C'est l'élégie d'un père sur la mort de son fils :

« Malheur à moi, qui désormais dois voir ta place vide, et à ta mère, qui ferait en vain sécher tes vêtements. Ma joie est envolée dans la montagne, elle est perdue dans les ténèbres. Autrefois, j'allais le soir à ta rencontre et je te voyais arriver avec les jeunes et les vieux ramant bravement. Jamais tu ne revenais de la mer sans un chargement d'oiseaux et de phoques. Ta mère attisait la lampe, et, grâce à toi, nous avions tous une ample nourriture. De loin, tu reconnaissais à sa banderole rouge la demeure du marchand. Tu allais à lui, et, pour le produit de ta chasse et de ta pêche, il te donnait de bonnes étoffes et des lances de fer. A présent, c'est fini. Quand je pense à toi, je me sens le cœur tout bouleversé. Ah ! si je pouvais pleurer, les pleurs adouciraient peut-être mon chagrin. Que faire ? Je voudrais mourir, mais qui prendrait soin de ma femme

et de mes autres enfants? Pour eux, il faut que je vive, et je vivrai constamment dans la tristesse! »

C'est ce pays de Groënland que le capitaine anglais Davis nommait, en 1555, à juste titre, la terre de désolation. Davis le côtoyait en cherchant le fameux passage nord-ouest. Des Américains viennent de le parcourir pour leur agrément.

Les Anglais et les Américains ont une singulière façon de voyager. Il y a quelques années, lord Dufferin, avec son léger yacht, son *Foam,* s'en allait en Islande, à l'île Jean-Mayen, à Beeren Eiland, jusqu'au Spitzberg, et chacun sait quel charmant récit il a fait de son audacieuse expédition (1). Voici maintenant un artiste américain, M. Bradford, le peintre des régions polaires, qui, pour accroître sa collection par de nouvelles études, organise comme un train de plaisir un voyage à la Terre de désolation. Il équipe un petit steamer qu'il appelle *la Panthère,* choisit un capitaine résolu, invite quelques amis à s'adjoindre à lui, et l'ancre est levée, la vapeur siffle, l'hélice se meut; *la Panthère* court sur les flots. Cap au nord : *Go ahead.*

Sur ce bateau est M. le docteur J.-J. Hayes, l'infatigable explorateur des parages hyperboréens. Il avait été l'un des principaux auxiliaires du docteur Kean sur le *Grinnell,* qui, de 1853 à 1855, alla de nouveau si loin et si bravement chercher les traces de Franklin (2). Il avait ensuite organisé et dirigé lui-même une autre expédition à travers les contrées arctiques et il a intéressé le monde entier à la rela-

---

(1) *Letters from the high latitudes.*
(2) *Arctic explorations,* 2 vol. in-8°, 1856.

tion de ses aventures (1). M. Bradford va partir. M. Hayes ne peut manquer cette belle occasion de revoir des neiges et des Esquimaux. Il s'embarque comme passager sur *la Panthère,* et, en racontant les péripéties de cette navigation, à travers de formidables barrières, il a prouvé une fois de plus qu'à sa science de médecin, à son courage de voyageur, il unit les qualités de l'écrivain et de l'homme d'esprit.

Par une sombre nuit du mois de juillet, *la Panthère,* ayant fait une rapide traversée, se trouve tout à coup prise dans une ceinture de glaces. C'est le commencement de ses épreuves. Impossible de découvrir une issue, de tenter une manœuvre au milieu de la brume épaisse qui, de toutes parts, enveloppe l'horizon. Il faut se résoudre à l'immobilité et attendre, au risque d'être d'une minute à l'autre anéantis.

Le lendemain, au point du jour, apparaissent au-dessus des nuées les cimes des montagnes couvertes de neige ; à leur base, le sol rocailleux et la côte assiégée par les glaces qui, en se heurtant les unes contre les autres, produisent un bruit lamentable. « Nos yeux, dit M. Hayes, cherchaient en vain quelque indice de foyer. Ils n'apercevaient que roches arides et déserts glacés. Ils voyaient les falaises noires se dresser abruptes et menaçantes, et, plus loin, les plaines couvertes par la neige des siècles dans une solitude blanche, morne, immense. En se détournant de cette perspective sans fin, le regard retombait sur les eaux troublées. Nulle

(1) *La Mer libre du pôle,* traduit par M. F. de Lanoye. 1 vol. in-8°, Hachette, 1868.

part un signe de vie, partout la désolation. Et cependant le spectacle était grandiose, et l'ouragan accourait pour en augmenter la sombre horreur. Le vent se changea en tempête. La pluie, la grêle, la neige, firent rage sur le navire. »

Le bateau avait dérivé en dedans d'une ligne d'écueils. Les vagues tumultueuses moutonnaient de toutes parts ; les glaces et les récifs formaient une chaîne continue. Quand l'ouragan fut apaisé, le capitaine, M. Bartlett, réussit cependant à entrevoir une ouverture au milieu de cette terrible enceinte et se dirigea vers la côte où il espérait trouver une station de pêche. Longtemps il continue ses recherches, tirant à de réguliers intervalles des coups de canon qui n'ont d'autre résultat que de faire fuir les mouettes. Enfin, l'œil exercé du marin aperçoit un point noir et mobile. Il glisse à la surface des flots, il se rapproche. Bientôt on distingue le mouvement d'une rame, la pointe d'un canot, puis une forme humaine. C'est un habitant du pays, qui semble incarné dans son kayak comme le centaure dans les membres de son cheval. Il monte à bord de *la Panthère,* et, par un fiord tortueux, la conduit à Julianahaab, minime capitale d'un long district, bien plus petite que Reykiavik, en Islande, et Cétinie, dans le Montenegro, les deux plus petites capitales de l'Europe (1). On n'y voit point, comme à Reykiavik, un évêché, une bibliothèque et une auberge, ni, comme à Cétinie, au-dessus d'une cinquantaine de modestes habitations, un vaste édifice en pierre qui est le palais du prince, mais des huttes d'Esquimaux avec leur étroit

(1) Au temps où je les ai visitées, à Reykiavik, 600 habitants ; à Cétinie, 200.

couloir, leurs parois tapissées de peaux de phoque, leurs toits chargés d'une couche de terre sur laquelle, parfois, au printemps, verdit un peu de gazon, puis quelques maisons en bois faites en Danemark, goudronnées comme des navires et occupées par les hauts dignitaires de la cité : le gouverneur, le prêtre, le médecin.

Julianahaab est situé à peu près à la même latitude que Pétersbourg et Helsingfors. Qui pourrait le croire? Près de la cité finlandaise, les délicieux jardins de Traeskhaenda; sur les rives de la Néva, tant de grandeur et de magnificence, et, sur la plage groënlandaise, tant de misères! Ici, le missionnaire est tout fier de ses succès d'horticulteur quand il a pu parvenir, à force de soins assidus et de chaleur factice, à faire croître sous ses fenêtres quelques radis.

Le nom de Julianahaab signifie : esprit de Juliane. Triste hommage de quelques courtisans danois du siècle dernier à la mémoire de la vieille cruelle douairière Juliane, qui persécuta si impitoyablement la belle reine Mathilde et fit mourir Struensée.

M. Hayes retrouve là un missionnaire qu'il avait connu à Upernavik, la station la plus septentrionale du Groënland. La faiblesse de sa santé ne lui avait pas permis de rester plus longtemps dans cette *ultima Thule,* et, pour continuer son œuvre évangélique, il était venu s'établir à Julianahaab. C'était sa ville de Nice. Pour résider dans cette Nice groënlandaise, on doit avoir de solides vêtements et une maison bien calfeutrée. Avec ce zélé missionnaire, M. Hayes s'embarque sur un oumiak pour faire de côté et d'autres diverses excursions. L'oumiak est une vé-

ritable curiosité nautique, un bateau de trente-six pieds de longueur, sans boulons, sans clous, sans vis, sans chevilles, une légère charpente reliée par des lanières en cuir et revêtues de peaux de phoque séchées, tannées, huilées, parfaitement imperméables et artistement rejointes l'une à l'autre. A voir cette embarcation renversée sur la plage, on la prendrait pour un ballon, et, si l'on frappe sur ses flancs, elle résonne comme un tambour. C'est le canot des femmes. Elles-mêmes le construisent et le réparent, ayant toujours dans leurs poches du fil et des aiguilles pour refaire une couture et fermer ainsi une voie d'eau.

Ceux qui ont vu les blondes Dalécarliennes du lac Mélar, les coquettes nautonières de Brienz, avec leurs longues nattes de cheveux, et les belles filles d'Orebicino plongeant si fièrement leurs rames dans les flots de l'Adriatique, éprouveraient un rude désenchantement s'ils espéraient retrouver quelque image pareille dans les fiords de Julianahaab. Les Groënlandaises ne sont généralement pas jolies, et il leur serait difficile d'être gracieuses avec les lourdes peaux de rennes et de phoques dont elles sont vêtues de la tête aux pieds. Mais elles font très-bien leur métier de batelières, et six d'entre elles ont lestement conduit M. Hayes dans le golfe près duquel on voit encore quelques ruines des anciens villages norvégiens. Ces ruines déjà visitées, dessinées et décrites en 1823 par M. le capitaine Graah (1), ajoutent leurs témoignages à celui des traditions historiques. On voit que, sur les rives de ce fiord auquel Éric donna son nom (Eriksfiord), il y a eu des édifices spacieux, soli-

(1) *Undersægelses Reise*, p. 42.

dement bâtis, et une population considérable. A divers indices on peut reconnaître qu'il y a eu là aussi des champs cultivés et des pâturages, probablement ces pâturages dont on envoyait, dit Torfesen, de si belles pièces de bœuf aux rois de Norvége. Dans l'espace de huit siècles, ce sol a bien changé. Il a été envahi par le débordement des glaciers, comme celui de l'Islande par l'éruption des cratères.

Maintenant, on ne voit plus au Groënland d'autre population que celle de la côte occidentale. Pauvre petite population, égrenée dans ces sombres solitudes, sur un espace de trois cents lieues. Les traditions de ses ancêtres, si nous pouvions en discerner les traces dans les nuages du passé, résoudraient cependant peut-être pour nous cette énorme question : Comment l'Amérique a-t-elle été primitivement peuplée?

Les Esquimaux du Groënland, du Labrador, de la baie d'Hudson, de la péninsule de Melville, du détroit de Behring, d'Alaska, dans l'Amérique russe, et une partie des Tschoutchis sont de la même famille, probablement de l'immense famille mongole.

On comprend très-bien que, de la pointe septentrionale de l'Asie, par le détroit de Behring, ils aient pu pénétrer en Amérique. Mais pourquoi cette migration? et à quelle époque? et, après, que leur est-il advenu?

Le savant professeur de Lund, M. Nilsson, a, par ses études ethnographiques, acquis la preuve que les Lapons, refoulés maintenant à l'extrémité de la zone scandinave, ont jadis occupé le midi de la Suède (1).

(1) *Scandinaviens Urinvonare*, Lund, 1828-1843. *Les Habitants primitifs de la Scandinavie*. 1 vol. in-8°, Reinwald, Paris, 1868.

Les Esquimaux n'ont-ils pas eu à peu près un sort semblable? N'ont-ils pas été refoulés au nord de l'Amérique par les Peaux-Rouges qui sont de même refoulés aujourd'hui par la race anglo-saxonne? La plupart d'entre eux sont restés sur les plages désertes où ils pouvaient, par la chasse et la pêche, subvenir à leurs besoins. D'autres, plus hardis, ont lancé leurs canots à la mer, et, par la baie de Baffin ou le détroit de Smith, ont atteint, pour l'anéantir, la colonie norvégienne, qui, jadis, épouvantait leurs aïeux.

Tristes pages de l'histoire humaine! Dans les plus misérables comme dans les plus magnifiques contrées, partout l'ambition et la guerre, les cruautés et les représailles; mais aujourd'hui les Groënlandais sont très-pacifiques : personne ne songe à leur enlever leur pauvre refuge; ils n'ont nul rival à craindre et nul ennemi à combattre : leur unique souci est de vivre, et, pour se procurer au jour le jour le moyen de vivre, n'ont-ils pas assez de luttes à soutenir contre les glaces et les tempêtes?

La *Panthère,* en quittant Julianahaab pour continuer vers les parages du Nord ses explorations, dut lutter ainsi contre les *calf,* les *floe,* les *driftice,* les *hammocks,* les *iceberg,* les *icefield,* les *packs,* autant de glaces de diverses dimensions et de diverses formes auxquelles les navigateurs des régions arctiques ont donné différents noms.

M. Hayes a lu attentivement les livres de Forbes, Tyndall, Agassiz, et sans doute aussi ceux de notre excellent compatriote M. Ch. Grad. Il a étudié, selon les principes de ces habiles naturalistes, la formation, le mouvement et la progression des glaciers. Il les observe avec la rectitude de la science, il les décrit avec une verve poétique. On en

jugera par ce chapitre intitulé : *La naissance d'un iceberg* (montagne de glace).

« Un jour, dit-il, du haut d'un pic élevé, seul avec le chasseur Philippe d'Upernavik, je regardais la grande mer de glace qui s'étend à l'intérieur du pays, ne faisant des montagnes et des vallées qu'une verte plaine de neige. Le glacier, me dit tout à coup Philippe, va mettre bas. C'est ainsi que s'appelle, au Groënland, le phénomène qui allait s'accomplir devant nous.

« Une forte explosion retentit. Je ne savais d'abord à quoi l'attribuer; d'autres suivirent de plus en plus fortes, semblables aux roulements souterrains précurseurs des trépidations du sol.

« Regardez, me dit Philippe, le voilà qui se lève. Je vis, en effet, une portion du glacier sortir lentement des eaux. Une vague énorme, formée et refoulée vers lui par ce mouvement de bas en haut, alla frapper les icebergs immobiles dans le fiord. Le bruit, jusqu'alors profond et sourd, éclata dans les airs comme une décharge de grosse artillerie : une crevasse s'était ouverte dans le fleuve glacé, un quartier énorme s'en dégageait. Il se souleva comme un léviathan surgissant des abîmes, et montrant sa croupe monstrueuse au-dessus des flots. La fissure atteignit le sommet; le fragment, complétement détaché, tomba à la mer en faisant un demi-tour sur lui-même.

« L'iceberg était né.

« Aucune description ne saurait donner l'idée de l'agitation sauvage de ce fils des gelées polaires. Lancé à la mer avec une impétuosité terrible, le bloc immense, qui mesurait au moins 500 mètres de hauteur sur 800 de longueur,

se balance pendant des heures entières d'arrière en avant et d'avant en arrière, faisant jaillir d'énormes gerbes d'écume. Le bouleversement de la mer était splendide. Des lames gigantesques venaient frapper le glacier d'où leur embrun retombait en épaisses ondées; d'autres couraient au loin, sur le fiord; la glace craquait, se fendait, s'émiettait sur leur passage; les plus petits icebergs disparaissaient dans les eaux furieuses. La nouvelle montagne, cause de tout ce fracas, continuait à se bercer dans les flots; à chacun de ses mouvements, des fragments se détachaient de sa masse. D'autres icebergs, arrachés par les lames aux bas-fonds sur lesquels ils étaient échoués, se désagrégeaient en crépitant. Enfin, comme pour marquer le grand final de la pièce, une énorme montagne vers le centre du fiord se fendit soudain par le milieu, et bien au-dessus des voix des brisants et du branle des glaces s'élevèrent dans les airs les retentissements des croulements sonores, tandis qu'à cette musique à grand orchestre de la nature, toutes les glaces du fiord exécutaient sur les eaux une danse sauvage. »

Comme tous ceux qui ont navigué dans les mers polaires, M. Hayes a été émerveillé en voyant la hauteur prodigieuse des glaces flottantes, la variété de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs aux rayons de l'éphémère soleil d'été.

Un jour il gravit au sommet d'un plateau et il dit: « Si le temps et les circonstances l'eussent permis, j'aurais aimé à planter là ma tente, afin de regarder longuement les panoramas de l'Océan et de ses rives, de suivre des yeux la zone d'or du soleil tournant dans le ciel sans nuage, et changeant d'heure en heure l'aspect de tous les objets visibles, argentant l'iceberg ou le faisant voguer enflammé

dans une mer de saphirs ou d'émeraudes, embrasant les falaises escarpées du fiord ou les rejetant dans l'ombre comme les tristes murailles qui renferment les géants de Dante, dorant au loin les montagnes, tandis que là-bas la grande mer de Glace, presque confondue avec l'azur du firmament, se couvre de rubis ou resplendit dans sa blancheur immaculée.

« Après avoir retrouvé ma route, je descendis de mon observatoire et regagnai le canot. Nous passions devant des glaces semblables à des donjons démantelés, à des clochers en ruines, à de vastes cavernes. Nous passions devant un iceberg d'une profondeur de 480 mètres et d'un pourtour de 5,900 mètres. Selon mon calcul, cela représente une masse de 900 millions de mètres cubes. Tous les navires du globe ne suffiraient pas pour l'enlever. Mais quelle plume pourrait décrire la beauté de cette mobile montagne? La lumière s'y joue comme à travers l'opale. A la fois solide et diaphane, elle étincelle de feux de toutes couleurs. Aux rayons du soleil qui se brisent sur ses angles, et par l'effet des nuages qui se mirent sur ses parois, elle devient tour à tour calcédoine, émeraude, rubis, saphir, topaze. »

M. Hayes n'a pas vu un phénomène groënlandais auquel M. G. Scoresby consacre plusieurs pages dans sa curieuse narration. Je veux parler de la réfraction atmosphérique qui produit des effets si bizarres en certains moments, en d'autres si merveilleux : tantôt une apparence de grande ville avec des tours, des créneaux, des cloches, des remparts, tantôt l'image des rocs et des glaciers renversée et réfléchie dans la pureté de l'air, comme ailleurs les bois et les maisons dans le cristal des eaux. Parfois ces images surgis-

sent dans des proportions démesurées et changent subitement. A la place d'une cathédrale apparaît un château, puis un obélisque gigantesque; parfois aussi elles sont très-nettes et restent assez longtemps élevées au-dessus de l'horizon. C'est ainsi que, par une belle nuit limpide du mois de juillet, M. G. Scoresby a pu attentivement observer l'image d'un navire, et s'écrier : « C'est le navire de mon père ! »

En effet, c'était le navire de son père. A la distance de trente milles, son œil de marin le reconnaissait par l'effet magique de la réfraction (1).

M. Hayes n'a pu voir que par hasard en été l'illumination de l'aurore boréale, cette merveille de l'hiver. Mais combien d'autres choses il a vues !

Pour satisfaire sa curiosité dans sa longue exploration, que de mortels périls il a bravés ! Et tout ce qu'il a vu, il le dit de la façon la plus intéressante, avec un sentiment de cœur, ou un bon naturel, *humour*. Après les passages que j'ai cités, je note encore dans son livre le passage où il dépeint la beauté du soleil de minuit, celui où il représente *la Panthère* s'élançant à l'assaut d'un rempart de glace qu'elle finit par briser, puis une chasse à l'ours très-spirituellement racontée, puis une halte à Tessuisak, au 73e degré de latitude.

En arrivant un soir dans la cabane d'un pêcheur, au 73e degré de latitude, je croyais avoir découvert l'habitation la plus septentrionale du globe. La station groënlandaise de Tessuisak est encore plus près du pôle.

M. Hayes a retrouvé là un Danois nommé Jenssen, qu'il

(1) *Journal of a voyage to the northern whale-fishery*, p. 106, 118, 166, 190.

avait employé dans son précédent voyage. Avec la petite somme acquise en cette occasion par ses fidèles services, Jenssen était allé à Copenhague et avait obtenu le titre de régisseur de Tessuisak; puis il s'était marié avec une douce jeune femme, et il l'avait emmenée en son gîte lointain, au-delà de toute habitation humaine. Jeune encore, intelligent et robuste, il espérait amasser peu à peu, par le produit de ses chasses et par son traitement de fonctionnaire, une petite fortune. Mais il s'était trompé dans ses calculs. Tout bien compté, il gagnait seulement de quoi vivre, et de quelle vie! « Dans le plus profond isolement, dans une région où le soleil disparaît complétement pendant plus de cent jours, où en hiver la maison doit être blindée avec de la neige et garnie de doubles vitres, où poêles et lampes brûlent sans cesse pour écarter le froid terrible. »

Les enfants souffraient du scorbut. La mère était patiente et calme. Autour d'elle, dans sa chambre sombre, elle avait rangé des photographies qui lui rappelaient les joies de son enfance, les riantes perspectives, les trésors d'affection de son pays natal. Depuis sept ans, elle n'avait plus revu ses parents; elle ne devait peut-être jamais en revoir aucun. Elle ne se plaignait pas. Elle avait dit à son mari comme Ruth à Noémi : « Là où vous irez, j'irai; et là où vous vous arrêterez, je m'arrêterai. »

Dans ses misères matérielles, par la puissance de sa tendresse maternelle et de sa tendresse conjugale, peut-être était-elle heureuse!

Au milieu des plus pénibles circonstances de la vie humaine, on ne sait pas ce qu'il peut y avoir de bonheur dans ce petit arcane qu'on appelle le cœur!

J'ai cependant éprouvé une sorte de soulagement à la fin de ce mélancolique chapitre, quand M. Hayes raconte que le jour de son départ il fit tirer, des flancs de son navire, diverses sortes d'aliments, des médicaments et du charbon, qui furent portés à l'honnête famille danoise. Grâce à ces secours inattendus, un de ses hivers aura été moins dur.

Après cette bonne œuvre, *la Panthère* vire de bord, retourne vers le sud et s'arrête à Upernavik, puis à Godhavn, la capitale du Groënland septentrional, une vraie capitale par son animation et son luxe, si on la compare aux autres stations. De très-loin, les Esquimaux y apportent leurs denrées : édredon, peaux de phoques, dents de morses, cornes de narval, fanons de baleine. La plupart des navires qui ont été à la recherche de Franklin se sont arrêtés à Godhavn; tous les pêcheurs étrangers y relâchent volontiers, et tous les capitaines danois doivent aller y prendre, à leur arrivée et à leur départ, les ordres de l'inspecteur.

Cet important fonctionnaire habite une maison en bois construite par les charpentiers du Danemark, couverte à l'extérieur d'une épaisse couche de goudron. Quel édifice superbe au milieu des terriers d'Esquimaux ! Et à l'intérieur, quelle organisation princière ! Une salle à manger, un salon, un piano; avec ce piano, naturellement, des cahiers de musique, peut-être les chants joyeux de nos opéras, peut-être les mélodies de Mozart, les pastorales de Beethoven dans ce Sahara de neige, dans ce fracas des avalanches et des ouragans.

On voit aussi à Godhavn des livres, non-seulement dans

l'idéale habitation de l'inspecteur, mais dans les cabanes des Esquimaux. « Les missionnaires moraves, a dit un des officiers distingués de *la Recherche,* M. le baron Méquet, ont travaillé avec un zèle continu à l'éducation morale et religieuse de cette pauvre région. Ils ont été dignement soutenus dans leur œuvre chrétienne par le gouvernement danois, et, des rives méridionales du cap Farewell jusqu'à Upernavik, partout ils ont répandu de bons germes d'instruction (1). »

Les excellentes institutions que M. Méquet se plaisait à signaler il y a quarante ans, n'ont point périclité. Au contraire, elles se sont agrandies par le perpétuel dévouement des missionnaires, par l'active coopération du gouvernement danois.

En Danemark, l'instruction primaire est offerte très-libéralement au pauvre, et nulle loi ne la déclare obligatoire, et nul arrêté n'inflige à qui s'en éloigne l'amende ou la prison ; mais une rigide ordonnance attend à sa majorité l'oublieux, l'indolent, le réfractaire. En vertu de cette ordonnance, aucun Danois ne peut jouir de ses droits civils, ne peut même se marier s'il n'a été confirmé, et il ne peut à aucun prix être confirmé s'il ne sait lire et écrire.

Grâce à cet accord de l'Église et de l'État, il n'est dans tout le royaume pas un honnête père de famille qui n'envoie ses enfants à l'école.

Le même principe a été admis au Groënland, et maintenant le rayon des salutaires enseignements est répandu dans toutes ces pauvres demeures, où la nuit d'hiver est si

---

(1) *Voyage en Islande et au Groënland,* p. 141.

longue et la solitude si triste. Chaque village a son prêtre et son église, son instituteur et sa petite bibliothèque. Godhaab a même l'honneur de posséder une imprimerie, une modeste et vertueuse imprimerie, qui n'inquiète aucun censeur et ne redoute aucun règlement de colportage. Ses humbles presses ne produisent que des ouvrages élémentaires, des traités de morale et de religion; pas la moindre chronique scandaleuse, ni le plus petit pamphlet politique. C'est l'imprimerie dans son primitif essor, dans sa virginale candeur, avant l'entraînement vers le fruit défendu. Il faut espérer qu'elle ne se laissera point vicier dans son innocence par de funestes tentations, par l'attrait du mauvais journal et du mauvais livre.

MIRABEAU ET SON PÈRE

A LA VEILLE

DE LA RÉVOLUTION

PAR

M. DE LOMÉNIE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le mercredi 28 octobre 1874.

MESSIEURS,

Tout le monde sait qu'avant d'obtenir le premier rang parmi les orateurs de l'Assemblée constituante, Mirabeau avait déjà conquis une grande notoriété comme publiciste, par de nombreux écrits politiques et financiers qui contribuèrent à préparer la Révolution.

Ces écrits, dont la plupart sont des brochures, ont perdu aujourd'hui l'intérêt qu'ils empruntaient aux circonstances, et n'ont pas gardé la valeur intrinsèque et durable qui s'attache à un ouvrage quelconque dès qu'il porte l'empreinte du génie. On y sent la négligence prolixe d'un auteur pressé d'écrire parce qu'il écrit pour vivre et parce que, comme

disait son père, « il est de forte vie », d'un auteur qui, désirant traiter tous les sujets à l'ordre du jour, si variés qu'ils puissent être, utilise à la hâte les connaissances et le travail d'autrui, s'appropriant d'ailleurs avec une rare facilité tout ce qu'on lui prête, et passant sur cet ensemble d'arguments ou de chiffres empruntés une certaine couleur déjà oratoire et qu'il qualifie lui-même de *vernis*.

Mais le vernis que l'orateur a su rendre indestructible par la chaleur ardente qui émanait de lui, quand il parlait, est plus ou moins fragile et fané dans les ouvrages sortis de sa plume ; il n'en est aucun cependant où il n'ait trouvé le secret d'introduire quelques pages brillantes et pompeuses empreintes de tous les sentiments généreux, mais aussi de toutes les idées plus ou moins hasardées qui enflammaient alors des âmes non encore désabusées par les déceptions révolutionnaires ; il n'en est aucun où l'on ne rencontre quelque appel retentissant aux droits de la nation, à la liberté, à l'égalité, à l'humanité, quelque tirade audacieuse contre les puissants du jour, les ministres ou les gens en crédit, et cela dans un temps où l'audace n'était pas sans péril, où toute mesure dans le langage n'était pas encore perdue et où l'insolence même prenait sous la plume de Mirabeau une tournure imposante, qui lui manque généralement aujourd'hui, car le style insolent, si commun de nos jours en littérature, n'est plus guère que le signalement banal de la médiocrité prétentieuse et envieuse, quand il n'est pas le produit naturel d'une première éducation trop négligée.

C'est ainsi qu'en moins de cinq ans, avec des ouvrages improvisés qu'on ne lit plus, Mirabeau, jusque-là connu

seulement par les désordres de sa jeunesse et par des procès scandaleux, obtint une réputation éclatante qui résista même aux graves accusations de vénalité portées contre lui par ses adversaires et qui le fit entrer presque de force aux *États généraux*.

Pour apprécier la rapidité et l'intensité du mouvement d'opinion qui se produisit en faveur du hardi publiciste, ce n'est pas au témoignage des livres que nous aurons recours, c'est à celui d'un seul homme ; mais ce témoignage est d'autant plus décisif que l'homme dont il s'agit est d'abord animé, envers l'écrivain qu'il juge, des sentiments les plus hostiles, les plus amers, les plus dédaigneux. C'est le propre père de Mirabeau, l'auteur de *l'Ami des hommes,* qui nous servira en quelque sorte de thermomètre pour mesurer les progrès toujours croissants de la popularité de son fils. Plus le thermomètre est d'abord réfractaire, plus nous serons surpris quand nous le verrons s'élever rapidement sous l'influence irrésistible des sympathies du public, et quand nous entendrons ce père, si injurieux au début, pour son fils, qu'il qualifie « un mauvais sujet, un fol, un homme vil et méchant, » auquel il refuse même du talent, finir par déclarer qu'il est l'homme le plus rare de son siècle.

On s'expliquerait peut-être difficilement le ton si méprisant des premières appréciations du marquis sur son fils, si nous n'avions soin de constater qu'au moment où Mirabeau, criblé de dettes, entreprend, à la fin de 1784, de vivre de sa plume, son père, après s'être réconcilié avec lui en 1781, et l'avoir fait sortir de Vincennes, a repris, pour des motifs qu'il serait trop long de détailler ici, toute son ancienne

animosité contre cet aîné de son nom, envers lequel il se montra souvent rigoureux jusqu'à l'excès, mais qui, de son côté, se rendit parfois coupable envers son père de fautes plus graves que celles qu'on lui attribue généralement.

Peut-être aussi n'est-il pas inutile de rappeler que le marquis de Mirabeau, surtout quand il n'écrit pas pour le public, trouve sous sa plume un style à part qui lui aurait donné le droit de dire comme Saint-Simon : « Je ne suis pas un sujet d'Académie, » mais qui produira peut-être sur l'auditoire réuni dans cette enceinte une impression d'autant plus vive qu'il se détache davantage du genre académique.—C'est généralement à son frère le bailli qu'il communique ses opinions sur les divers ouvrages de son fils. Dès le mois d'octobre 1784, il lui écrit :

Cet homme, qui mangerait en huit jours le trésor de Lorette, compte vivre de sa belle plume; il va se faire l'associé de Linguet et pis que cela..., il écrira des libelles contre tout ce qu'il connaît pour soutenir son personnage emprunté de boute-feu publiciste.

Il commence par contester à son fils toute autre faculté que celle du plagiat ; « il ne peut, suivant lui, que compiler et coudre en boursouflé les pièces rapportées qu'il dérobe de toutes parts ; il n'a pas le sens commun, ni la force de composer trois pages de suite. »

Prêtant une oreille complaisante à tous les bruits qui courent sur la vénalité de Mirabeau, dès que celui-ci a publié ses brochures financières sur la caisse d'escompte, contre la banque de Saint-Charles ou la compagnie des eaux de Paris, le marquis écrit à son frère :

Ce monsieur est maintenant à la solde de l'agio; on se sert de lui comme d'un chien hargneux et fol, qu'on jette aux jambes à tous venants et tou-

jours prêt sitôt qu'il est question de mordre, et ce personnage et sa vénalité, dans un homme de qualité, font un phénomène également curieux et avili, tandis que ses commettants et tous les petits agents de saturnales le tiennent en l'air et gonflé de l'opinion de son rare talent et mérite, comme de la rectitude de son cerveau.

Plus loin il dira :

La continuation de ce genre de personnage toujours sur les tréteaux est si dégradante, que quelquefois je me sens poussé jusqu'à l'excès du dégoût.

Plus loin encore :

Ce monsieur, qui est de *forte vie,* a mieux aimé se faire payer par les banquiers que par les souverains..... et l'orgueil du personnage s'enfle du vent de ses propres bassesses.

Veut-il exprimer le caractère, suivant lui, incendiaire de la polémique de Mirabeau, il dira : « Cet homme n'a d'autre propriété que celle des renards de Samson, » et, quand on lui objecte le succès de ses ouvrages, il répond :

Au moment de l'incendie de Persépolis, un tison était plus recherché par les convives que les plus précieux joyaux.

Voici comment il apprécie une brochure de Mirabeau contre Necker :

Il vient de paraître encore un pamphlet assez fort du coryphée des turbulents..... Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'infatigable talent d'éponge qu'a cet homme-là pour ramasser tout ce qni se trouve en son chemin d'eau, sale de crachats, d'ordures..... Il ne cesse de jeter des pierres à tout ce qui passe..... Ce malheureux ne saurait laisser reposer son nom une semaine entière.

Le grand succès de la brochure intitulée *Dénonciation de l'agiotage,* publiée en mars 1787, que l'on s'arrache, et dont le prix est monté, suivant le marquis, jusqu'à neuf livres l'exemplaire quoique cet écrit n'ait qu'une centaine de pages, ce grand succès semble produire sur l'esprit du

vieillard une modification qui se reconnaît déjà à travers le mépris qui subsiste :

Tu sais, écrit-il à son frère en date du 19 mars 1787, que, depuis que ce monsieur imprime partout son nom prostitué, il prend le ton de hauteur et de dignité insolente et la redingote de l'honnête homme et du citoyen : c'est à faire vomir, rire ou pleurer, ou bayer ou admirer, ou lever les épaules et jeter par la fenêtre tous les livres et *livriers,* selon les sentiments, les notions ou la position du lecteur, de voir avec quelle impudence il mâtine l'art de la parole..... Le voilà devenu comme l'arbitre des événements, et en attendant je suis obligé de le renier à toute heure, et de répondre à une foule de billets que je ne connais ni l'ouvrage ni l'auteur.

Après avoir ainsi parlé, il se reprend tout à coup, et ajoute ce passage auquel le précédent ne nous préparait guère :

J'ai dit souvent que, si cet aîné n'était venu au monde en lieu où nul n'abordait, je le croirais bâtard; mais il est impossible à son style actuel de méconnaître son père, en le supposant toutefois devenu rhéteur.

Ainsi, sauf la rhétorique, voici que le père commence déjà à se reconnaître dans son fils. Bientôt, tout en continuant à se moquer de lui à propos de son ouvrage sur *la Réforme politique des Juifs,* où « monsieur le comte affecte, dit-il, de la profondeur parce qu'il a de tout dans sa boutique », le marquis ajoute :

Le livre est intéressant; on y voit même que ce drôle-là a non-seulement bien acquis l'exercice de l'outil de la parole, mais encore qu'il a saisi celui de la pensée, chose dont je ne le croyais pas capable, et, sauf un fonds totalement irréligieux qui se montre par des détails qui ne lui étaient nullement nécessaires, l'ouvrage serait bien.

Dans une autre lettre il peint avec une rare énergie l'impunité que s'est acquise Mirabeau, sous un régime d'arbitraire qui pourrait tout contre lui, mais dont la faiblesse recule devant l'audace toujours croissante de sa plume.

Cet homme a deux lettres de cachet sur le corps (à l'occasion de deux de ses brochures), et il est ici en plein Paris, allant où il lui plaît d'aller, et tenant le dé. Il a insulté les ministres, les puissances étrangères, et tout cela de front, et il passe dans toute contrée haut la main ; il est fait pour démontrer son siècle. A l'égard de ses créanciers, nul ne bouge ; il s'est fait un droit sur le bien, l'honneur et la réputation de tout ce qui l'approche et de tout ce qu'il cherche..... Et puis les banquiers qu'il a servis et qui le regardent comme un outil tranchant ne l'abandonneront pas, et puis il vend ses livres, et l'on admire son esprit, et l'on dit : *Eh! que fait le bon ou le mauvais sujet? Il y en a tant qui n'ont ni talent, ni esprit, ni courage, et celui-là est supérieur en toutes ces choses.* Voilà le monde, cher frère, et nous n'avons été que des enfants de vieux château quand nous en avons jugé autrement. Quoi qu'il en soit, celui-là régnerait dans une prison, et nul n'aura la force de l'y mettre.

Et enfin, dans un autre passage écrit au moment où il est question des États généraux, le marquis, toujours dédaigneux, prévoit cependant déjà que son fils pourra jouer un grand rôle :

Il est devenu, dit-il, le coryphée du siècle par son *rimbobo,* par son labeur, par son impudence et par l'avantage d'être méprisable dans sa conduite, car c'en est un en certains âges et période de mœurs ; mais, quoique sa vie ait mis le *fœnum in cornu* à mon nom, au point de me le rendre souvent à charge à moi-même, je n'ai pas laissé de sentir qu'il s'est successivement relevé et fait une autre existence, grâce à ce que le siècle est venu à lui. Si ce monsieur voulait figurer dans la nation, il se rétablirait dans sa province originaire, son talent et son labeur lui donneraient du poids.

C'était précisément à cela que visait l'ardente ambition de Mirabeau. Mais, pour y parvenir, il avait besoin d'être avoué de son père, car il ne supposait pas encore qu'il pourrait être l'élu du tiers état, et, ne possédant point de fiefs, il ne pouvait se présenter dans l'assemblée de la noblesse provençale que comme le représentant du marquis. Il n'avait plus revu son père depuis le jour où, réconcilié avec lui, il l'avait quitté en 1782 pour aller en Franche-

Comté faire casser la sentence de mort rendue contre lui par contumace. Durant le procès d'Aix, qui suivit celui de Pontarlier, il avait cherché à brouiller son père avec son oncle, il avait voulu ensuite se rapprocher de son père, mais toutes ses tentatives avaient été inflexiblement repoussées, et, en 1788, le vieillard, âgé de soixante-treize ans, vivait retiré pendant l'été, dans une maison de campagne à Argenteuil. Mirabeau, n'osant pas venir frapper à sa porte, certain d'ailleurs qu'elle lui serait fermée, avait eu l'idée d'intéresser en sa faveur un des ministres d'alors, M. de Montmorin, qu'il cultivait comme il avait cultivé M. de Calonne, et auquel il laissait l'espoir de le diriger, s'il l'aidait à entrer aux États généraux. M. de Montmorin avait chargé l'évêque de Blois, M. de Thémines, neveu par alliance du marquis de Mirabeau, d'aller, de sa part, trouver celui-ci à Argenteuil, et de lui demander de consentir à recevoir son fils aîné et à permettre qu'il pût se dire avoué par son père. A cette première ouverture, le vieux marquis répond d'abord par un accès de colère, qu'il s'est plu à raconter longuement à son frère, et que nous reproduirons en partie. Il semble retirer tout ce que nous l'avons entendu tout à l'heure accorder à Mirabeau :

J'ai dit à l'évêque, écrit-il, que j'avais assez senti tout le poids d'être père, et que je serais mort à la peine si je n'avais pris le parti d'ignorer et oublier les membres pourris, que je n'avais de ma vie vu et pratiqué gens mal famés, et qu'il était bien dur qu'on me voulût forcer à frayer avec mon fils, l'ennemi fougueux et dévoué du genre humain. Laissant alors tout le reste de ses antécédents, et tout ce qui est de manque de respect et attentat à moi personnel, récapitulant seulement sa vie depuis son retour à Paris..... sa vénalité à la solde des banquiers, puis du Calonne qu'il a trahi et chargé quand il l'a vu tomber, sa plume atroce injuriant et nommant tout le monde..... ameutant les Bataves, se rendant incendiaire partout, partout

chargé d'opprobres..... et tout cela coulant sur lui comme sur de la toile cirée, et voilà l'homme qu'on veut que je rapproche de moi, comme s'il ne m'était de rien, comme si ma propre réputation était assez forte pour passer le drapeau sur une telle tête, et, supposé que cela fût, comme si ce ne me serait pas une obligation de plus de ne pas répondre d'un homme que je sais physiquement et incorrigiblement méchant et fol! J'ai ajouté à cela que je l'avais mis à même de faire honneur à son nom, qu'à vingt ans, il était capitaine de dragons, à vingt-quatre, mari d'une grande héritière et assuré de la plus forte partie du bien de ses pères, qu'aujourd'hui, à quarante, il n'était qu'un écrivailleur à gages, redouté du plus grand nombre, méprisé de tous, et clef de meute de ce tas de gens perdus de dettes et de crimes qui infestent toutes les grandes sociétés décousues, et il faut que tout à coup je l'avoue parce que cela lui plaît!.... Puisque des ministres s'intéressent à lui, qu'ils le mettent à même de se relever par quelques services, qu'on en fasse un homme, et alors je pourrai le voir comme homme public.

L'évêque de Blois insiste en objectant que c'est précisément pour pouvoir faire de son fils un homme public qu'on demande qu'il soit reçu d'abord par son père, et le marquis finit par céder, mais à des conditions peu encourageantes pour son fils. Il ne veut pas le voir à Argenteuil, il ne consent à le recevoir que quand lui-même sera rentré à Paris, il exige qu'il vienne le moins possible, et qu'il ne vienne jamais même à Paris, sans l'en avoir prévenu d'avance : « Ce que je redoute, écrit-il naïvement à son frère, c'est la facilité qu'a ce drôle-là pour entrer en conversation et se mettre à son aise. »

Mirabeau, qui a ses vues, n'y regarde pas de si près, et, pour rassurer l'ombrageuse susceptibilité du vieillard, il lui écrit ce billet daté du 28 août 1788 :

Mon père, je n'ai su qu'hier le résultat de la mission dont M. l'évêque de Blois avait bien voulu se charger, et la noble et touchante bonté avec laquelle vous avez daigné vous rendre à mes vœux, et lui promettre qu'à votre retour à Paris, vous ne m'interdiriez pas le bonheur de me jeter à vos

pieds. Tout ce que j'ai éprouvé, mon père, à cette nouvelle, tout ce que je sens au premier rayon de l'espoir, qu'il n'est plus de barrière éternelle entre vous et moi, ne saurait s'exprimer. Recevez seulement mes actions de grâces, et l'assurance que si je ne vais pas les porter à Argenteuil et y solliciter le bonheur d'être admis auprès de vous, c'est par le respect profond que je dois à vos moindres signes, et la crainte de vous occasionner ou un déplaisir ou une émotion qui nuirait à votre précieuse santé.

L'accent du respect ne manquait certainement pas à ce billet, et cependant il semble que le marquis trouve que son fils commence déjà à se mettre à son aise, et, pour refroidir son empressement indiscret, il lui adresse immédiatement la réponse qui suit :

M. l'évêque de Blois a dû vous dire, comme il me l'a promis, que je consentais à vous voir pour que vous puissiez le dire, puisqu'on prétend que mon refus à cet égard pourrait vous nuire, mais que je ne voulais rien savoir de vos plans, ni de vos projets ; que votre caractère, vos mœurs et ce qui s'ensuit, votre conduite enfin était diamétralement opposée à mes principes; que le consentement que je vous donnais était strict, ne voulant d'ailleurs aucun rapport plus direct avec vous pour mon repos. A ces conditions, je confirme ce que j'ai dit; et vous pouvez venir quand vous voudrez aussitôt que je serai de retour à Paris.

Il est difficile de rencontrer un père moins encourageant pour son fils, mais Mirabeau gardait par-devers lui une dernière carte sur l'effet de laquelle il comptait avec raison, car elle lui fera bientôt gagner la partie. Après avoir écrit à son père une longue lettre apologétique où il repousse de son mieux les accusations de vénalité dirigées contre lui, et que le marquis vient de reproduire dans sa conversation avec l'évêque de Blois, il lui adresse tout à coup à Argenteuil, non plus une de ces brochures que l'auteur de l'*Ami des hommes* est enclin à dédaigner, en disant de son fils : « Tout ce qu'il écrit n'est que *brochure,* » mais quatre gros

volumes in-quarto bourrés de statistique et d'économie politique, intitulés : *de la Monarchie prussienne sous Frédéric le Grand*, par le comte de Mirabeau, et, en ouvrant le premier volume, le vieux marquis tombe sur une dédicace imprimée en beaux caractères (car il remarque la beauté de l'impression), adressée à lui-même, et dont nous citerons seulement les passages qui ont dû le flatter le plus agréablement :

Mon père, je n'ai pas osé vous demander la permission de publier ce livre sous vos auspices; car, si vous me l'eussiez refusée, vous m'auriez fait une peine profonde, et..... je crois qu'il m'aurait encore été impossible de ne pas vous le dédier.

J'en devrais l'hommage au philosophe patriote, quand je ne me regarderais pas comme obligé de l'offrir à mon père ; mais je me sens plus touché de l'honneur d'être son fils, à mesure que je deviens meilleur citoyen de mon pays et du monde.

Vous avez joui d'une gloire juste. L'Europe vous a déféré le titre que vous aviez donné au premier ouvrage par lequel vous l'avez servie. Vous êtes demeuré l'*ami des hommes,* parce qu'ils ont reconnu qu'un véritable zèle pour leur bonheur animait vos écrits, et parce que ce zèle était très-éclairé.

Plus j'ai avancé dans ce travail, plus j'ai senti qu'il m'était convenable de vous le dédier ; et comme à un des auteurs les plus distingués, ou même à un des inventeurs de cette belle science de l'économie politique, qui doit faire un jour le bonheur du monde, et pour compenser un peu, mon père, par cet emploi honorable de mon âge mûr, les peines qu'a pu vous causer ma jeunesse orageuse. Vous ne pourrez voir avec indifférence que je devienne véritablement utile. Cette idée, qui fait mon espoir et ma consolation, m'enhardit à mettre l'ouvrage et l'auteur à vos pieds.

Un hommage si éclatant, rendu aux vieux physiocrate, oublié du public, et autrefois ridiculisé par ce même fils qui le replaçait aujourd'hui sur un piédestal, ne pouvait pas rester sans effet sur l'auteur de l'*Ami des hommes,* et, quoique celui-ci cherche d'abord à dissimuler sa satisfac-

tion, elle ne tarde pas à percer dans sa correspondance avec son frère.

M. le comte, écrit-il au bailli, vient de faire une levée de bouclier qui fera très-bien pour lui, mais qui ne changera rien à ma résolution (celle de ne pas le recevoir à Argenteuil); il a mis à la tête de son grand ouvrage sur la monarchie prussienne, qui a d'avance beaucoup de réputation, une dédicace à moi, où, heureusement, il dit qu'il n'a pas osé me demander la permission. Cette dédicace est fort adroite; sans sortir de ses idées, de son genre de doctorat, il a l'air de se ranger à ma suite et de faire une sorte d'amende honorable fort noble et qui paraîtra touchante à ce siècle qui n'est touché de rien, mais qui veut être remué de tout. Mais quand on me vient dire que je dois être fort satisfait, je réponds : Il faut savoir d'abord ce qu'il y a dans ce gros livre.

Et avec ses soixante-treize ans et les douloureuses infirmités qui le tourmentent, il se fait un point d'honneur de lire depuis la première jusqu'à la dernière ligne, ces quatre volumes in-quarto de 650 pages chacun. Il est peut-être le seul homme de son siècle qui ait eu ce courage, car l'énorme compilation de Mirabeau, brochée par lui, en quelques mois, sur des matériaux fournis par un laborieux officier allemand d'origine française, le major Mauvillon, quoique souvent ornée de ce même vernis politique et philosophique auquel Mirabeau devait son succès comme écrivain, parut encombrée et indigeste même à ses admirateurs; on l'acheta par curiosité pour juger du tour de force qui transformait en érudit un polémiste impétueux, mais peu de personnes poussèrent l'opiniâtreté aussi loin que le marquis.

Je lis, écrit celui-ci, ce vaste ouvrage, dont il semble que le diable se soit mêlé, vu le peu de temps que cet homme a été en Allemagne, et malgré ce que nous savons de son talent pour prendre partout, enlever en l'air et s'approprier tout... Il me choque d'abord outrément sur un point qui lui concilie les novateurs bruyants et éloigne à jamais les gens sages : c'est l'affectation

du philosophisme que je déteste, et le seul côté par où je fus sensible aux charités prêtées aux économistes, indépendamment de l'indifférence religieuse affichée, qu'il prend pour le ton politique, il attaque partout la catholicité, il fronde partout la religion de ses pères et de son pays, et il me dédie cela à moi! Or, il est à noter que, quand il a à dire une sottise, il pousse d'énergie et de ce qu'ils appellent éloquence.

Il y a en effet dans la *Monarchie prussienne* de curieux échantillons de cette outrecuidance antireligieuse, par laquelle Mirabeau mettait son cachet sur la statistique du major Mauvillon. Qu'on nous permette d'en citer seulement un exemple qui choque particulièrement le marquis; il s'agit d'une tirade fastueuse qui commence ainsi :

« C'est une des grandes erreurs de la morale très-incomplète, très-ambiguë, souvent fausse, plus souvent défectueuse, que nous devons au christianisme, d'attacher beaucoup d'importance à ce que les prêtres ont nommé les péchés de la chair, » et il part de là pour établir majestueusement que l'incontinence n'est nuisible qu'à celui qui en est possédé, et que, par conséquent, la législation n'a pas à se mêler de ce genre de délit. En voyant ainsi son fils élever à l'état de doctrine sociale sa plus humiliante infirmité, le marquis a dû faire un de ces mouvements qu'il caractérisait à sa manière quand il disait : *Je ris des épaules*.

Mais si l'auteur nominal de la *Monarchie prussienne* se compromettait auprès de son père par sa philosophie, en revanche il se relevait comme économiste, car c'était à son père lui-même qu'il avait emprunté presque toutes les doctrines par lesquelles il intervenait de sa personne dans le travail de son collaborateur allemand. L'esprit du livre était presque entièrement physiocratique; la suppression des règlements, des priviléges, des monopoles, des prohibi-

tions en matière de commerce et d'industrie, la liberté absolue des échanges, l'impôt direct, sinon l'impôt foncier unique, y étaient partout préconisés, et, non moins affirmatif à l'état d'économiste qu'à l'état de philosophe, Mirabeau annonçait au monde que le jour viendrait bientôt où les impôts indirects seraient entièrement abolis. Cette prophétie était, hélas! de même valeur que la prophétie politique par laquelle il présentait la Prusse, comme destinée « à maintenir la liberté des princes et des peuples allemands contre l'insatiable ambition de la maison d'Autriche, et l'héritier de Frédéric, comme appelé à dédaigner le titre d'empereur d'Allemagne, pour lui préférer celui de *vertueux tribun du peuple.* » Mais proclamer l'abolition des impôts indirects, c'était aller au cœur du marquis physiocrate. Aussi déclare-t-il qu'à part le philosophisme, l'ouvrage de son fils est un *ouvrage capital*, et il conclut en disant à son frère :

Après vérification exacte de tout ce que contient l'énorme compilation de cet ouvrier forcené, je le tiens pour l'homme le plus rare de son siècle, et il serait peut-être un des plus rares que la nature ait produits, si la *directité* dans les vues lui eût été en même temps accordée.

C'est dans l'espoir de donner à son fils cette *directité* dans les vues que, changeant tout à coup de résolution, après avoir ajourné si durement l'entrevue que sollicitait Mirabeau, il le mande lui-même à Argenteuil. Il est un peu embarrassé pour expliquer à son frère une mutation si soudaine.

Mais, dit-il, en avançant dans la lecture de son énorme ouvrage, en voyant dans chaque page plus d'étendue et d'audace à l'essor de cet homme qui, semblable à la plante nommée *pas d'âne*, s'étend en feuillage qui couvre tout,

mais sans racine, il m'est venu dans la tête qu'il pourrait me rester quelque sorte de devoir de l'aviser et avertir en gros de points capitaux, et qu'enfin je pouvais, à cause de la dédicace, le mander une fois ici *proprio motu ;* je lui ai donc fait dire qu'il vînt, mais qu'il vînt seul, et il est venu.

Qu'on se figure maintenant ce père et ce fils en présence, après six ans de rupture absolue, précédés d'une courte réconciliation qui succédait elle-même à des rapports orageux, injurieux et remplis d'animosité réciproque; qu'on se figure Mirabeau âgé de près de quarante ans, devenu à la fois un des hommes les plus populaires, les plus redoutés et les plus décriés de son temps et de son pays, qu'on se le figure tel que l'a dépeint quelquefois le marquis lui-même avec sa *laideur amère,* sa *démarche intercadente,* son *regard ou pour mieux dire son sourcil atroce quand il écoute et réfléchit* (le bailli de son côté parle de l'*œil rond et roulant* de son neveu), qu'on se le figure comparaissant devant ce vieux père malade, mais hautain, ombrageux et moqueur, duquel il croit avoir besoin, et qu'il veut gagner à tout prix, rentrant ses griffes, adoucissant son regard et multipliant les témoignages de déférence et d'humilité.

J'abrégeai, écrit le vieillard à son frère, sur les prosternations, je lui dis que c'était trop de trois fois (il est évident que Mirabeau avait débuté par trois profondes révérences. Le comte de la Marck, dans ses souvenirs sur lui, s'accorde ici avec le marquis en notant que le tribun, quand il voulait se montrer poli, exagérait les révérences (1); mais reprenons le récit du père), je lui dis que ma juridiction était passée, que, comme père, je n'étais plus que conseil, et qu'à cet égard, nous étions trop hors de voie respective, mais que j'avais cru pouvoir, comme *élève économique*, lui être bon, mais qu'en avançant dans la lecture de son ouvrage, j'avais été plus que rebuté par son affiche philosophique, que je me connaissais en nullité physique de

(1) *Correspondance de Mirabeau et du comte de la Marck*, t. I, p. 86.

conscience, mais que n'ayant pas lu ses autres ouvrages (le marquis fait ici un léger mensonge, car il les connaît tous), je l'aurais cru au-dessus de cette petite affiche. Tu ne saurais croire avec quelle force et quelle abondance je lui montrai l'enfance et la trivialité de ses objections, la misère de prendre en matière de religion le noyau pour la plante, et l'outrage à l'humanité, de déchirer l'habit à toutes tailles, que tant de grands hommes avaient entretenu et approprié à son usage, pour la laisser nue et livrée au *mot du guet de la tour de Babel, tot capita, tot sensus*..... J'insistai sur la folie de croire qu'une philosophie que nul ne peut même définir puisse devenir universelle et efficace, sur l'imprudence de prendre à contre-poil tout le sacerdoce de l'univers et sur la présomption de se croire plus d'indépendance que n'en eurent tous les grands ambitieux, depuis Pépin jusqu'à nous. Je lui fis enfin remarquer que ne pas sentir le mérite d'un culte simple et fraternel, de rites favorables et doux, basés sur une morale imposante et avouée de la conscience universelle, était une misère d'un esprit gauche au service d'un cœur lâche et faible. Il me répondit sur cet article avec ce ton mielleux et cet accent apprêté qui est du *naturiau*, et qui ne changera pas, que, quant à ce point, il avait été investi des opinions de l'Allemagne et de la visibilité des faits dans ce pays, quant au clergé catholique ; que cela n'était pas fait pour ce pays-ci, où la nation avait toujours barré les invasions cléricales ; que, déjà, d'ailleurs, il avait reçu des observations et oppositions raisonnées de la part d'Anglais et autres, qu'il allait les faire imprimer.

Le marquis est si satisfait de son sermon dont la couleur est incontestablement laïque plutôt que sacerdotale, qu'il se retourne avec complaisance vers son frère, en lui disant: « Tu vois que ce n'est pas avec des chapelets et des scapulaires que j'ai attaqué cet écho bruyant. »

Après avoir examiné ensuite les autres parties de l'ouvrage de Mirabeau, redressé quelques erreurs relativement aux principes de la physiocratie sur lesquels il m'avoua, dit-il, qu'il n'était pas très-ferré, et après avoir appuyé principalement sur le mérite d'avoir su mener jusqu'au bout un travail aussi considérable et aussi varié, ce père original finit par dire à son terrible fils, en manière de compliment, ceci :

Il m'est venu, à propos du *Labor improbus omnia vincit*, une pensée qui m'a surpris et qui vous surprendra peut-être vous-même : c'est que le travail opiniâtre et constant pourrait opérer ce prodige de faire de monsieur le comte un honnête homme. Un sang fougueux, une tête où les fumées ne laissaient aucun jour à la lumière commune, une poitrine cave où la conscience n'eût point d'issue, l'ont mené si loin que bien fol serait celui qui se chargerait de montrer la voie du retour : mais le travail peut tout. — Qu'en dites-vous ? — Je le regardai fixement, il se baissa en signe de confusion, et dit : — « Mon père a bien senti que le passé ne pouvait s'excuser, puisqu'il a eu la bonté de débuter par me dire qu'il n'en serait pas question ; à l'égard de mon ouvrage, j'étais sans guide, sans conseil, et je sens combien ils m'ont manqué. » — Tu n'ignores pas, ajoute le vieux marquis, qu'il sait convenir de tout ce qu'on veut. Du reste je le traitai bien, et quant à lui j'ai su que, m'ayant cru détruit, il avait été surpris, et disait qu'il ne m'avait oncques vu si fort et si lucide.

A dater de cette entrevue, le père de Mirabeau s'habitue enfin à prendre au sérieux la situation que celui-ci a conquise par son activité, son talent, il dira bientôt son génie. Voici un nouveau portrait où il le peint, en janvier 1789, partant pour la Provence, et où, malgré la nuance d'ironie qui se maintient, on peut mesurer le changement qui s'est opéré dans son opinion sur son fils :

De longtemps ils n'auront vu une telle tête en Provence ; le calus qui n'en faisait que de l'airain sonnant avec *fougue* est rompu ; je l'ai vérifié par moi-même, et, dans quelques conversations et communications, j'ai aperçu vraiment du génie. Son travail infatigable, qui est vraiment unique, son *ne douter de rien*, et sa hauteur innée jointe à beaucoup de ce qu'on appelle esprit, en ont fait un personnage et dans la banque, et dans l'imprimerie, et surtout dans la politique moderne.

Il dit hautement qu'il ne souffrira pas qu'on *démonarchise* la France, et en même temps il est l'ami des coryphées du *tiers* (tu sais que c'est aujourd'hui le grand mot), et puis la populace des écoutants qui voient en lui l'homme qui a détruit en France la banque de Saint-Charles, terrassé le fantôme des eaux Périer, dénoncé et accablé les agioteurs et déclaré la guerre politique à l'empereur (Joseph II) devant sa sœur toute-puissante (Marie-Antoinette), le tout en mettant toujours son nom à la tête de tout, le prend pour le

géant *Podagrambo* (1), tandis que des manières nobles, le faste des habits en un siècle de mode dépenaillée, les doubles et triples secrétaires, et antichambre peuplée, hauteur respectueuse avec les grands, consortie et primauté d'éloquence avec les docteurs, plaisanterie gaie et noble avec les femmes, et impétuosité dominante avec tout ce qu'il met en œuvre, en font un personnage chargé de reliques qui semblent tenir à la peau. Voilà du moins comme ils le peignent, et n'ai-je pas raison de dire que le temps des réalités est passé, et que je ne vois plus que des ombres?

Revenu à Paris, député de Provence, livré à toutes les préoccupations de son nouveau rôle, n'ayant plus d'ailleurs besoin de son père, Mirabeau semble le négliger un peu. Celui-ci s'en plaint dans quelques-unes de ses lettres, tout en déclarant qu'il ne tient pas à le voir.

Cependant, à l'occasion d'une des rares visites que lui fait son fils, le marquis écrit à son frère : « Je fauche devant lui, et je crois que, selon son talent naturel, il trouve à glaner, à m'entendre. » Mirabeau écoute son père avec componction, et nous aimerions à penser que son attitude est sincère, si une lettre de lui au major Mauvillon, qu'il serait trop long de citer ici, ne nous obligeait à reconnaître que les discours du vieillard l'intéressent fort peu ; les idées du père et du fils étaient d'ailleurs trop différentes pour qu'une entente sérieuse pût s'établir entre eux. Novateur économiste, le marquis est conservateur en politique. Mirabeau, quoique moins révolutionnaire qu'il ne le paraît, est souvent conduit par sa situation à ménager et même à caresser les passions subversives. Aussi le langage de son père sur lui redevient-il fréquemment désapprobateur.

Il n'a fait que du mal, écrit-il le 13 juin 1789, même en attaquant et en

(1) Personnage fantastique d'un conte de Duclos.

déchirant des abus ; aujourd'hui, il tend visiblement à la destruction de l'ordre établi, et mal lui en arrivera.

La dernière lettre du marquis, écrite le 8 juillet 1789, deux jours avant sa mort, est empreinte du pessimisme un peu amer d'un vieillard morose qui se persuade volontiers que le monde va finir avec lui ; il y traite durement l'Assemblée constituante et, en particulier, son fils, dont il connaît sans doute la fameuse apostrophe du 23 juin à M. de Brézé, quoiqu'il n'en parle pas.

Douze cent cinquante législateurs, s'écrie le vieillard, tout neufs à toute sorte d'administration, tous gens sans conduite dans leurs propres affaires, vont nous faire une merveilleuse constitution d'État, avec le *bonnet vert* en tête et l'*homme aux contes bleus* pour guide.

Hélas ! le *bonnet vert*, c'est Mirabeau lui-même, et l'homme aux *contes bleus*, c'est Necker. Le grand orateur ne méritait pas cette qualification injurieuse ; mais si son père manquait de justice envers lui, il ne manquait pas de clairvoyance lorsque, dans une lettre précédente, il prophétisait la destinée de son fils en ces termes :

Au fond, il recueillera ce qui revient aux gens qui ont manqué par la base, par les mœurs..... il n'obtiendra jamais la confiance, voulût-il la mériter ; il aura des partisans, des admirateurs même, selon le temps, mais jamais d'amis, ni personne qui se fie vraiment à lui.

Mirabeau eut cependant des amis personnels ; mais qui pourrait méconnaître que cette difficulté d'inspirer confiance à ceux-là mêmes qu'on veut servir fût l'obstacle continuel qui rendit inutiles et parfois nuisibles ses admirables facultés oratoires, qui stérilisa l'influence de sa sagacité d'homme d'État, et qui, très-probablement, l'eût empêché, quand bien même il aurait vécu dix ans de plus, de réus-

sir dans ce beau rôle de modérateur de la Révolution qu'il ambitionnait? Ce n'était pas seulement son immoralité dans le sens le plus étroit du mot, c'est-à-dire sa vie dérangée et sa réputation de vénalité, qui le rendit suspect à tous les partis, suspect au roi, quoiqu'il fût monarchiste, suspect à la Fayette, quoiqu'il fût aussi libéral que lui, suspect à Barnave, quoiqu'il fût partisan comme lui d'une monarchie démocratique appropriée aux idées, aux instincts, aux intérêts d'une société renouvelée. C'est parce qu'il y avait aussi en lui un fond de machiavélisme, une duplicité inconsciente combinée avec une grande fougue de tempérament, un amour-propre excessif et facile à irriter, qu'il s'écartait souvent soit dans ses paroles, soit dans ses actes de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, et qu'il perdait en un jour tout le bénéfice de son habileté. Mais ce n'est pas dans les limites étroites qui me sont imposées aujourd'hui que je pourrais avoir la prétention de tracer un portrait complet d'un être aussi multiple que Mirabeau.

Cet homme extraordinaire renfermait pour ainsi dire en lui seul toutes les contradictions, toutes les discordances qui devaient agiter, diviser, souvent même déchirer la société nouvelle, à la naissance de laquelle il avait présidé, qui devaient rendre parmi nous la stabilité politique si difficile et donner un sens presque dérisoire au mot *définitif*, appliqué à tant de gouvernements si divers, et tous également fragiles, qui devaient enfin nous conduire de crise en crise jusqu'à la situation actuelle.

Je ne me permettrai pas d'insister beaucoup sur cette situation. Le beau idéal d'une lecture académique serait de ne déplaire à personne; mais cela est très-difficile dès

qu'on s'abandonne à l'espoir de dire quelque chose, et c'est encore bien plus difficile dans un temps que le marquis de Mirabeau semble avoir défini d'avance en lui donnant pour devise « le mot du guet de la tour de Babel » : *Tot capita, tot sensus.* — Qu'il me soit seulement permis d'affirmer une proposition incontestable : c'est que l'union des esprits et des cœurs, qui ne fut jamais plus nécessaire à la France qu'aujourd'hui, ne lui a jamais manqué plus complétement. N'est-il pas vrai que nous donnons à l'Europe le spectacle singulier d'une grande nation qui, après des catastrophes inouïes, prouve certainement sa vitalité par l'admirable énergie qu'elle déploie dans ses travaux agricoles, industriels, artistiques et scientifiques, mais qui, d'un autre côté, se laisse paralyser dans sa régénération militaire, politique, morale, sociale, par des divisions intérieures d'autant plus funestes qu'elles se subdivisent à l'infini, et qu'elles semblent, surtout parmi les hommes éclairés, également hostiles au despotisme et à l'anarchie, prendre leur source dans des compétitions d'ambition ou d'amour-propre bien plus que dans de véritables dissidences de principes ?

En un pareil temps, que ferait Mirabeau? Ses défauts l'entraîneraient peut-être à attiser le feu de nos discordes, mais peut-être aussi ses qualités lui inspireraient-elles quelques-unes de ces paroles judicieuses et courageuses qu'il adressait aux hommes de son temps. Peut-être, nous dirait-il encore une fois : « Prenons garde de fournir un nouvel exemple de cette aveugle et mobile inconsidération qui a fait si longtemps de nous des enfants, quelquefois mutins, mais toujours esclaves. » Peut-être même, devant une France déjà mutilée, en présence d'un ennemi formi-

dable et toujours prêt, emploierait-il sa grande éloquence à nous détourner des solutions précipitées, trop disputées d'ailleurs pour être efficaces, et qui n'auraient d'autre résultat que de réunir tous les partis contre celui d'entre eux qui remporterait sur les autres une victoire apparente. Peut-être, enfin, exhorterait-il nos représentants à donner au pouvoir exécutif temporaire qu'ils ont fondé toute la force nécessaire pour rétablir dans un pays si profondément troublé le respect des lois, ramener le calme dans les esprits, faire renaître ce qu'on peut appeler, sous tous les gouvernements, la discipline sociale, préparer la nation à exercer plus tard sa souveraineté par l'organe de ses mandataires, et surtout la préparer à faire face à tous les périls qui pourraient menacer encore son indépendance et son intégrité.

DISCOURS

DE

M. CAMILLE DOUCET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ

A L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE CHATEAUBRIAND

A SAINT-MALO

Le 5 septembre 1875.

Messieurs,

L'éloge de Chateaubriand n'est plus à faire.

Si j'avais eu la témérité de l'entreprendre, après tant d'autres, je me le reprocherais doublement à cette heure, quand le successeur même de Chateaubriand, quand l'éminent confrère qui l'a si bien connu et si bien loué, quand M. le duc de Noailles est ici.

Une tâche moins haute, mais bien grande encore, et pour moi bien lourde, nous a été assignée comme un devoir, et nous l'avons acceptée avec empressement, comme un honneur et un plaisir.

Heureuse de répondre à votre appel, de si loin qu'il lui fût adressé, l'Académie française nous a chargés de venir, en son nom, rendre encore avec vous hommage à la gloire de celui qui restera le plus illustre parmi vos illustres concitoyens.

Si d'impérieux devoirs n'eussent retenu notre cher et vénéré secrétaire perpétuel, à qui la force et le courage ne font jamais défaut, le directeur et le chancelier se fussent récusés à coup sûr, l'un et l'autre, pour prier M. Patin de prendre ici la parole, de la reprendre, devrais-je dire, car deux fois déjà, dans deux circonstances solennelles, sur la première tombe de Chateaubriand d'abord, et, un an plus tard, sous les voûtes mêmes de l'Institut, sa voix s'élevait, avec autant d'autorité que de charme, pour prononcer deux de ces éloges qui ne s'oublient pas, et dont vous entendrez du moins l'écho :

« Poésie, éloquence, histoire, critique, art d'écrire, par « lui tout a été vivifié, fécondé, et, quand cet astre, levé « pendant cinquante ans sur les lettres françaises, s'est « abaissé vers l'horizon, elles étaient encore éclairées de « ses derniers rayons, et teintes de sa couleur. »

Ce n'est pas moi, Messieurs, c'est M. Patin qui parle.

« Les monuments de Chateaubriand seront respectés de

« l'avenir, ajoutait-il ; j'en ai pour garant le respect qu'il « professa toujours, lui, le hardi novateur, pour les gloires « légitimes du passé. »

Non-seulement, Messieurs, l'avenir, ce qui était l'avenir alors, a respecté les monuments que, dans un premier enthousiasme, les lettres et les arts avaient consacrés à cette gloire légitime du dix-neuvième siècle, en gravant partout à la fois le nom, les traits et les louanges de Chateaubriand ; mais voici qu'aujourd'hui même, après trente de ces années qui, comme les campagnes de nos soldats, mériteraient de compter double, alors que, dans son inconstance et son caprice, le temps a brisé tant d'autels à qui l'éternité semblait promise ; devant vous, Messieurs, devant la France entière qui s'en émeut sans qu'elle s'en étonne, devant une foule ardente accourue de toutes parts pour répondre à vos sentiments et pour se joindre à votre hommage, un monument nouveau vient de s'élever dans vos murs, une statue nouvelle se découvre, comme par enchantement, à nos regards.

Ingrate patrie ! s'écriait Scipion aux portes de Rome, tu n'auras pas même mes os !

Heureuse, au contraire, trois fois heureuse et digne de l'être, la patrie de Chateaubriand ; elle aura tout de lui : son berceau, sa tombe et sa gloire !

Je ne céderai pas, Messieurs, à la tentation de retracer ici, même en peu de mots, une histoire que vous connaissez tous, et que pourraient apprendre de chacun de vous ceux qui auraient le malheur et le tort de l'ignorer.

Écrite... j'allais dire chantée par lui-même, l'épopée de Chateaubriand est aujourd'hui la dernière, la plus belle

peut-être et la plus poétique légende de votre belle et poétique Bretagne.

Ouvrons-les, ces pages immortelles, dans lesquelles le grand penseur versa tout le trésor de sa pensée; et, guidés par elles, guidés par lui, quittons un moment cette place, témoin de ses premiers jeux avec les jeunes marins du port, avec Surcouf enfant peut-être, inclinons-nous devant cette maison où « la vie lui fut infligée », et qui en a gardé l'orgueil, non le remords; montons sur les gigantesques remparts d'où sa grande âme s'élançait vers l'infini; contemplons ces mille rochers qu'il contempla si souvent lui-même, et sur le plus haut desquels il voulut que reposât son cercueil confié à votre garde; et de là, Messieurs, suivons, s'il se peut, dans l'espace ce jeune homme, pâle et fier, noble et triste, au cœur blessé, qui s'échappe de cette ville comme d'un nid d'alcyons posé sur les flots, et dont, sans compter les vautours, tant d'aigles s'étaient envolés avant lui!

Dévoré d'ardeurs qu'il comprend à peine, entraîné, à son insu, par le grand exemple de ses ancêtres et des vôtres, avide de découvertes comme Jacques Cartier, ambitieux de conquêtes comme Duguay-Trouin, mais marchant aux mêmes buts par d'autres voies; c'est aussi vers le nouveau monde que René s'élance; moins encore pour satisfaire sa vaste curiosité, que pour distraire son vague et inexorable ennui, pour ensevelir sa mélancolie dans les savanes; « sauvage parmi les sauvages; » pour demander enfin aux solitudes le soulagement d'un mal dont bientôt il nous rapportera la contagion. — La contagion et le remède!

Le doute avait abattu son cœur; la foi le relève. Fortifié par elle, et préparé désormais pour toutes les luttes, l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* est revenu du pays des Natchez; et le voilà qui rentre en France pour y mettre au service des plus nobles causes sa plume d'or, meilleure qu'une épée.

Sans relâche depuis lors, et pendant un demi-siècle, tour à tour et tout ensemble poëte et diplomate, orateur et publiciste, ministre de la veille et candidat du lendemain, écrivain de génie toujours; se rapprochant, par ses travaux et sa destinée, de Montesquieu et de Fénelon, de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre; du Dante aussi et du Tasse, du Camoëns et de lord Byron; mais ne cessant jamais de rester lui-même; chef d'école en littérature, et chef d'école en politique, il connaîtra de cette double royauté toutes les douceurs et toutes les amertumes, toutes les faveurs et toutes les disgrâces, tous les flux et tous les reflux; non sans que chez lui l'orgueil s'en indigne, mais sans que le courage y succombe.

Je n'ai pu nommer Voltaire parmi les grands hommes dont s'est rapproché Chateaubriand.

Un jour pourtant, Messieurs, alors que votre illustre compatriote n'était qu'un enfant encore, l'immortel exilé de Ferney venait aussi de rentrer dans Paris; mais pour y mourir! Envoyé par l'Amérique à la France, Franklin voulut le visiter et lui présenta son petit-fils. « Dieu et la Liberté! » dit le vieillard à l'enfant, en étendant la main sur sa jeune tête. « Rappelez-vous ces deux mots. »

Ces deux mots, Messieurs, ces deux derniers mots de

Voltaire, est-ce du petit-fils de Franklin, de Franklin même, de Washington ou de Lafayette, dans l'ancien ou le nouveau monde, que Chateaubriand les entendit? n'est-ce pas plutôt dans son cœur qu'ils étaient écrits d'avance? mais ils furent comme sa devise, comme la consigne de sa vie entière, pour ce fils des preux, qui, dominé à la fois par la conscience du passé et par l'instinct de l'avenir, respectant la tradition et inspirant le progrès, s'efforça courageusement de concilier tout et de tout réconcilier : la poésie et la politique, l'ordre et l'autorité, la royauté et la loi, « Dieu et la Liberté! »

Ce qu'il fit, Messieurs, et ce qu'il fut, comment aurait-on pu l'oublier ici, lorsque partout on s'en souvient!

Au nom de l'Académie française, qui revendique aussi pour elle la gloire de Chateaubriand, je salue sa nouvelle image ciselée avec tant d'art dans un bronze éternel, à l'honneur de cette cité féconde, qui enfanta plus de grands hommes que, dans son étroite enceinte, elle n'aurait de place pour leur élever à tous des monuments dignes d'eux et dignes d'elle.

Un hommage suprême semblait dû par ses concitoyens au plus glorieux fils de Saint-Malo : votre dette est payée, Messieurs; et, fiers de le posséder à leur tour, vos vieux murs n'envieront plus à l'Océan qu'ils bravent cette tombe sans nom que Chateaubriand avait rêvée près du ciel, que vous avez creusée pour lui dans le granit, et que le Grand-Bey vous garde au milieu des flots!

DISCOURS

DE

M. LE DUC DE NOAILLES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PRONONCÉ

A L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE CHATEAUBRIAND

A SAINT-MALO

Le 5 septembre 1875.

MESSIEURS,

C'est en ma qualité de successeur de M. de Chateaubriand à l'Académie française que j'ai le privilége d'être invité à la cérémonie auguste à laquelle nous assistons. A ce titre honorable et cher je demande la permission d'ajouter un mot aux paroles éloquentes que l'Académie elle-même vient d'adresser à la ville de Saint-Malo par l'organe de son honorable directeur.

Comment d'ailleurs, empressé de répondre à cet appel et pénétré de mes souvenirs personnels, comment rester muet en présence de cette tombe qui, sur son rocher, sera

saluée par les navigateurs du monde entier qui passent, et de ce monument qui perpétuera le sentiment d'admiration qui l'a élevé ?

Ne dois-je point enfin l'honneur auquel vous m'avez appelé, Messieurs, à l'ancienne amitié qu'avait pour moi celui qui est l'objet de votre hommage, peut-être aussi au désir de voir ici, pour célébrer sa mémoire, un représentant de l'opinion politique qu'il a professée avec tant d'éclat ?

Certes, on peut dire que personne plus que Chateaubriand n'a mérité une statue. Un simple coup d'œil jeté sur sa carrière montre en lui, non-seulement le grand chef littéraire de notre siècle, mais le grand auteur politique qui a tant influé sur ses destinées.

On a vu, en effet, une triple gloire, une triple couronne se poser sur sa tête, au moment où, après la révolution, une si grande place fut prise dans notre histoire par ces trois événements : le rétablissement de la religion, la renaissance des lettres, la restauration de la monarchie. Vous avez nommé, Messieurs, et l'on vous signalait tout à l'heure *le Génie du Christianisme, les Martyrs*, et les nombreux écrits politiques à la tête desquels brillent l'écrit intitulé : *De Bonaparte et des Bourbons,* et celui de *la Monarchie selon la charte*. Ce furent deux événements.

Quel auteur a jamais vu son nom et l'influence de son talent mêlés à des événements si considérables?

Après les sombres et affreux malheurs où la révolution, détournée de sa première et véritable voie, avait plongé la France, et où la religion persécutée semblait éteinte, on vit, quand reparut l'aurore de jours meilleurs, l'effet et la puissance de sa parole, l'enthousiasme et l'entraînement

qu'elle excita, et le *Génie du Christianisme* reconquérir les âmes par les beautés de la religion méconnues.

Après les froides spéculations d'esprit du dix-huitième siècle et la stérilité littéraire dans laquelle il finit son cours, Chateaubriand réveilla la France, lui fit connaître un style nouveau, et, s'adressant aux imaginations et aux cœurs, lui révéla le prestige des images, l'éblouit par l'éclat de la pensée, et rajeunit les formes de la littérature ; on sentit qu'une vie nouvelle était là.

Après l'empire et sa chute, après ces grandes années où la liberté s'était perdue dans la gloire, comme sous la révolution elle s'était perdue dans le crime, à l'époque où, malgré toutes nos victoires, le sol français tremblait sous les pas de l'étranger, Chateaubriand prit la plume, et, comme on l'a dit alors, sa brochure valut une armée.

Il rappela avec une éloquence passionnée la grande Maison de France aux Français ; puis le trône antique à peine relevé, il en révéla le caractère nouveau dans cette œuvre mémorable intitulée : *la Monarchie selon la charte,* où il enseigna le vrai gouvernement représentatif, où son style se transforma, et plaça l'auteur au premier rang dans l'éloquence politique.

Si je cite les deux écrits que je viens de nommer parmi les compositions si nombreuses et si fortes qui sont sorties de sa plume sur tant de graves questions, c'est qu'ils contiennent ce que l'on peut appeler ses deux articles de foi politique qui gouvernèrent toute sa vie.

Il se montra aussi fécond et supérieur dans la précision de la langue des affaires, qu'il avait été harmonieux et éclatant dans le langage poétique de ses autres ouvrages.

On irait loin, Messieurs, sur ce sujet en traçant la vie de cet homme illustre, en étudiant ses œuvres immortelles, en peignant son caractère comme son génie, sa physionomie comme ses qualités, et l'histoire de notre pays confondue dans la sienne. Que de richesses s'il fallait tout exposer! Quelle mine inépuisable s'il fallait puiser dans de si nombreux volumes! Que de temps il faudrait pour peindre Chateaubriand tout entier!

D'ailleurs je suis venu en simple pèlerin à cette fête pour payer ma dette personnelle à la mémoire de votre compatriote illustre, pour unir mes hommages aux vôtres et à ceux qui sont rendus de toutes parts à cette grande et belle figure désormais historique, à celui qui fut aussi remarquable par la variété de son talent littéraire que par l'unité de sa carrière politique.

Mais, Messieurs, je m'arrête. Si je me laissais entraîner, vous le pardonneriez à mon amitié et à mes souvenirs.

Adieu, grand écrivain! Que la ville de Saint-Malo reste fière de ta naissance et de ta statue! Qu'elle soit de nouveau remerciée d'avoir senti ce que tu valais, et qu'elle jouisse de la part que la France entière prend à cette journée solennelle.

Pour nous qui t'aimions, nous pensions comme toi. Si notre âge a pu nous permettre de lutter encore à tes côtés, il fait de nous aujourd'hui ton survivant attristé. Pour la France tu resteras son histoire parlante, et, si sa transformation selon tes vœux a échoué, tu n'en seras pas moins une de ses gloires immortelles.

LA MAISON

PAR

M. XAVIER MARMIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le lundi 25 octobre 1875.

Quand Dex eslut nonante et dix roïaume
Tot le meilleur torna en dulce France.
(Li coronements Looys.)

La maison! A ce mot que d'idées s'éveillent à la fois dans l'esprit et dans le cœur! La maison, le cercle de la vie, la joie du foyer dans la joie de l'âme, le refuge dans la douleur, le trésor des vraies affections.

La Bible célèbre la femme forte qui dirige le travail de la maison; la légende romaine proclame la vertu de la matrone qui garde la maison; les rois et les héros se glorifient d'accroître la gloire de leur maison. Le sage se félicite d'avoir en sa petite maison assez de place pour recevoir ses amis. Les Latins disaient : *Domi suæ quilibet rex,* et la fière Angleterre exprime son sentiment de liberté indivi-

duelle par cet axiome : *La maison de chaque Anglais est sa forteresse.*

Parmi les indigènes de la Nouvelle-Zélande, la maison est une propriété sacrée. Quand un homme meurt soit de mort naturelle, soit dans un combat, personne n'oserait prendre possession de la hutte qu'il occupait. On la laisse tomber en ruines, sans oser même détacher une parcelle de ses débris.

Dans les diverses contrées du globe, sous le ciel ardent des tropiques, sous le ciel glacial des régions polaires, chaque famille humaine doit avoir son foyer domestique, son abri pour les mauvais jours, son asile pour la nuit. Mais au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, en ce temps d'universel progrès, combien de millions et de millions d'êtres en sont encore dans la disposition de leur demeure à un état incroyable d'indolence et de sauvagerie!

Dans la structure de leur gîte, ces malheureux n'ont pas l'habileté de la fourmi, ni celle de l'abeille ou de l'hirondelle. Je ne parle point du castor, ce savant constructeur.

De tous les moyens de comparaison dont on peut se servir pour apprécier la condition des diverses légions humaines, l'architecture est l'un des plus positifs. Des palais de nos grandes villes aux *wigwams* des forêts de l'Amérique du Nord, quelle distance! quel abîme! Et l'agencement des diverses parties du *wigwam* exige encore une certaine industrie.

Plus simple est le travail des naturels de la terre de Van Diemen. Ils mettent le feu à un arbre de large dimension et, par ce moyen, y font une excavation de cinq à six pieds de hauteur et de plusieurs pieds de profondeur. Une fa-

mille s'installe là comme dans une guérite. Au pied de cette guérite elle étend une couche de terre glaise sur laquelle elle peut allumer un brasier pour faire cuire ses aliments. L'autre côté de l'arbre reste intact. La séve y circule sans obstacles, et ses rameaux se couvrent de fleurs et de fruits.

Au dernier degré de l'échelle humaine sont le Boschman de la race des Hottentots, l'Indien de la race des Yamparicos et l'insulaire de la Terre de feu.

Les Hottentots, les primitifs habitants de l'Afrique australe, ont été dépossédés de leurs domaines par les Cafres comme les Peaux-Rouges par les Américains, et les Lapons par les Suédois. Ils ont été graduellement refoulés jusqu'au bord de la mer et se sont divisés en plusieurs tribus : Balalas, Basoutos, Boschmen.

Les Hottentots, avec leur visage aplati, leurs pommettes saillantes, leur nez fendu comme celui du bouledogue, leurs membres grêles, leur corps sans cesse enduit d'un mélange de graisse, de suie et de cendre, sont horribement laids. Plus laids encore, plus sales, plus dégradés sont leurs cousins germains, les Boschmen.

Les Hottentots se construisent des huttes en forme de ruches, affreuses images des ruches d'abeilles. Mais, dans ces étroites enceintes hermétiquement fermées, ils sont à l'abri des mauvais temps. Ils se délectent à manger des viandes à moitié crues, assaisonnées, à défaut de sel, avec des cendres de bois vert, et ils dorment sur des peaux de bœuf.

Le Boschman n'a point un tel luxe. S'il trouve dans les rochers une excavation qui le préserve de la pluie, il en fait

sa demeure, il s'y blottit comme un renard; sinon, il pénètre au milieu d'un amas de buissons, creuse un trou en terre, le garnit d'herbes sèches, réunit à leur sommet les branches des arbustes, et voilà son toit, voilà son repaire.

Il ne laboure aucun champ, il n'a ni pâturages ni troupeaux, pas même un animal domestique, si ce n'est un pauvre chien d'une race chétive. Il n'a pour tout bien que ses flèches dont la pointe est imprégnée d'un poison mortel. Avec ses flèches, il s'en va à la chasse des animaux sauvages, et ce qui l'attire bien plus que la chasse, c'est le pillage quand il peut sans trop de périls s'y livrer. Il se glisse la nuit près de la ferme dont il a secrètement observé les abords, et parfois réussit à faire sortir de leur palissade les bestiaux qu'il pousse rapidement dans les ravins. S'il se voit poursuivi, il disparaîtra dans quelque caverne. Mais il n'abandonnera les bœufs et les moutons enlevés au coral qu'après les avoir égorgés ou mutilés. Si, malgré toutes ses ruses, il est pris, il n'a nulle grâce à espérer. Le Hollandais, le Cafre, le Hottentot même le tuera sans merci, comme une bête fauve.

En 1520, lorsque Magellan achevait de découvrir entre l'Atlantique et le Pacifique le détroit qui porte son nom, un soir, il côtoyait une île sur laquelle brillaient des feux épars, vraisemblablement des feux produits par des éruptions volcaniques. Il appelle cette île : Terre de feu.

Elle est si froide et si marécageuse, cette Terre de feu, qu'elle semble complétement inhabitable. Elle est habitée pourtant, mais par une race rabougrie, informe et sale comme celle des Boschmen et non moins misérable.

Les indigènes de cet archipel américain, dont un des pics

est le cap Horn, ne peuvent pas même former une communauté. On ne leur connaît ni gouvernement, ni lois sociales, ni lois religieuses. Ils sont dispersés au bord de la mer le long des criques d'où ils tirent leurs aliments. Le sol ne leur donne que quelques petites baies acides et une espèce de champignon. Les eaux de la mer leur donnent du poisson, des moules et d'autres coquillages; c'est leur constante nourriture. Au moyen d'un pyrite de fer qu'ils trouvent dans leurs montagnes et d'un silex, ils peuvent aisément allumer du feu, et ils mangent du poisson cru. Si une baleine morte vient à échouer sur leurs côtes, ils la dépècent avec ardeur et la mangent également dans toute sa crudité. Ils souffrent constamment du froid, et ils n'ont ni chaussures, ni coiffures, pas d'autres vêtements qu'une bande de peau de phoque qui ne leur couvre qu'une petite partie du corps. Autour d'eux s'élèvent de grandes forêts. Ils y prennent seulement quelques rameaux pour construire leurs demeures. Ces rameaux sont plantés en cercle dans le sol à quelque distance l'un de l'autre et leurs pointes liées ensemble à cinq ou six pieds de hauteur. Le mobilier se compose d'une grossière corbeille où l'on recueille les baies, d'un sac de peau de phoque où l'on amasse les coquillages, d'une vessie pleine d'eau suspendue à un crochet : c'est la fontaine.

Plus misérables encore sont les habitants d'une autre région de l'Amérique, les Yamparicos campés dans un des replis du vaste désert qui s'étend entre les montagnes rocheuses du Nouveau-Mexique et la Sierra Nevada de Californie. Ceux-là ne peuvent non plus constituer une communauté. Le sol qu'ils occupent ne leur offre nulle part un

espace assez fructueux pour alimenter un village, voire même un hameau. Ils s'en vont de côté et d'autre par petits groupes et s'arrêtent dans des ravins où ils espèrent trouver au moins une partie de leur subsistance. Près d'eux nul animal domestique, pas même le chien, ce fidèle compagnon de l'homme dans les régions les plus désolées ; près d'eux nulle terre labourable, nulle rivière féconde, nulle forêt giboyeuse, une séquestration absolue sur le terrain le plus inculte, pas une relation commerciale, pas un travail industriel. Comment donc vivent ces malheureux? Hélas! quelquefois ils ont l'épave d'un accident, et si faibles, si craintifs qu'ils soient, ils ne manquent pas une occasion de pillage. Des caravanes traversent le silencieux district où ils ont fait leur terrier. Si une mule tombe à l'écart épuisée de fatigue, ils se précipitent sur elle comme des chacals. Si un voyageur tombe aussi sans défense, ils ne le tueront peut-être pas, mais ils ne se feront nul scrupule de le dévaliser. De telles aubaines leur donnent de prodigieuses jouissances. Mais elles sont rares et bientôt épuisées. Le plus souvent les parias de ce désert américain n'ont pour vivre que les racines d'une plante bulbeuse qui croît au bord des ruisseaux, les graines de divers arbustes dont ils composent une épaisse bouillie, les grillons, les sauterelles qu'ils amassent dans les prairies, et qu'ils font rôtir entre des pierres brûlantes.

Ah! l'horrible misère physique et morale! Que c'est triste d'y songer quand on ne peut y apporter aucun allégement! Il me tarde de reposer mes regards sur d'autres tableaux. Une transition de quelques lignes m'amène à une idylle.

Il y a une vingtaine d'années, une découverte archéologique mettait en grand émoi le monde des savants et le monde des curieux. Dans le lac de Zurich, dans le lac de Neufchâtel et d'autres lacs de Suisse, on trouvait des constructions sur pilotis, des vestiges considérables d'habitations, des instruments de travail, des ornements et des armes de diverses époques, depuis les ustensiles en silex de l'âge le plus lointain jusqu'à ceux de l'âge de fer, qu'on pourrait bien appeler l'âge d'or des sociétés primitives si l'on songe à tout ce qu'elles devaient souffrir quand elles n'avaient pour accomplir leurs travaux que la hache en pierre, puis la hache bordée d'une légère bande de bronze, et à la joie qu'elles ont dû éprouver quand elles en sont venues à l'emploi du fer.

A en juger par les lames de silex enfouies dans la vase, par les couches de tourbes qui recouvrent les pilotis, on peut croire qu'une partie au moins de ces constructions helvétiques remonte à deux mille ans avant l'ère chrétienne.

Dans les temps anciens, les Suisses érigent ces huttes aquatiques pour s'éloigner des bêtes fauves dont les forêts étaient alors remplies, ou échapper à l'attaque subite d'une tribu hostile. Au Ve siècle, des familles d'Aquilée et de Padoue, fuyant épouvantées à l'approche d'Attila, se rassemblent dans un archipel de l'Adriatique et fondent Venise. Plus tard, en Russie, une bande de Cosaques se retire sur une île du Don et bâtit la ville de Tcherkast. Maintenant encore, dans l'une des plus fructueuses régions de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, une tribu d'Indiens construit ses cabanes au sein du lac de Maracaïbo. Pourquoi? Est-ce pour échapper aux tigres et

aux serpents, ou à l'invasion d'une tribu ennemie? Non. C'est tout simplement pour se soustraire à des légions de moustiques bien plus féroces et plus venimeuses que celles de nos climats tempérés. Comme les nôtres, elles se plaisent dans le voisinage de l'eau. Mais elles ne s'éloignent guère du sol humide où elles sont écloses, et les Indiens savent qu'à une certaine distance du rivage, ils n'ont plus à redouter ces abominables bêtes.

Près d'eux ils ont tout ce qu'il leur faut pour édifier leurs maisonnettes : le *palo di hierro* pour leurs pilotis, un bois plus léger pour leurs planches et leurs cloisons, des plantes grimpantes dont ils font des cordes pour lier les diverses parties de leur édifice, et les feuilles de palmier pour leurs toitures. Car ils ne connaissent ni les neiges, ni les vents froids. Pas n'est besoin qu'ils élèvent de massives murailles pour se préserver seulement de la pluie. Grâce aux richesses particulières de leur pays, pas n'est besoin non plus qu'ils se donnent grande peine pour vivre.

Ils n'ont qu'à jeter leur ligne ou leurs filets dans le lac qui les entoure, pour y pêcher tant qu'ils veulent d'excellents poissons. Sur ce même lac, à certaines époques, ils voient s'abattre des milliers et des milliers de canards, et ils en prennent à des piéges ingénieux une quantité. Sur le rivage grandissent les *hevea* dont ils tirent le suc laiteux qui forme le caoutchouc.

Chaque année, des marchands viennent acheter cette denrée, et les duvets de canards recueillis par cette industrieuse peuplade, et les cargaisons de poissons qu'elle a salés et fumés.

Ainsi vivent, dans leur paisible demeure, les Indiens du

Maracaïbo. On ne les compte point au nombre des populations civilisées. Ils n'ont point de journaux et point de chemins de fer. Ils ne connaissent pas les douces agitations des jeux de la bourse, ni les charmes des discussions parlementaires. Mais des missionnaires espagnols les ont convertis au catholicisme. Au milieu de leurs villages s'élève une chapelle construite aussi sur pilotis. La croix qui la surmonte se reflète dans le miroir des eaux. Sa cloche sonne l'Angelus, dans cette solitude du nouveau monde; à l'heure des offices, les canots de famille se rangent au pied de son portail, et les fidèles indiens s'agenouillent pieusement dans son enceinte.

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans ces parages, l'aspect des habitations aquatiques du Maracaïbo les fit songer à Venise, et ils donnèrent au pays où ils les découvraient le nom de Venezuela.

L'opulente Venise a perdu ses richesses. La cité des Doges a perdu son anneau d'or. La reine de l'Adriatique a perdu sa couronne. La merveilleuse Venise! Jadis tant de gloires de toute sorte, et successivement tant de désastres!

La petite peuplade indienne de Venezuela n'a point connu ces éclatantes prospérités et ne connaîtra point ces terribles déchéances. Satisfaite de son humble place en ce monde, elle ne songe ni à s'enrichir par de hardies spéculations, ni à s'agrandir par d'aventureuses conquêtes. Sa grande mer est son lac, sa légère barque son *Bucentaure*, sa chapelle en bois est sa basilique de Saint-Marc, et son bonheur est dans les modestes habitudes de sa vie journalière.

Dans la même zone americaine, sur l'Orénoque, qui dans son cours de cinq cents lieues traverse l'État de Venezuela, on peut voir encore d'autres curieuses habitations. L'Orénoque a de périodiques débordements bien plus larges et plus élevés que ceux du Nil. Une petite tribu d'Indiens, attachée aux rives de ce grand fleuve, ne veut en aucun temps s'en éloigner. Comment faire pour y rester lorsqu'elles sont totalement submergées? Ces Indiens organisent un domicile d'un genre tout particulier. Ils ne creusent point la terre, comme nos maçons, pour y établir de solides fondements, ils n'enfoncent point de pilotis dans le sable comme les gens du Maracaïbo. Ils choisissent quatre palmiers rangés carrément. Voilà leurs piliers. A ces quatre vigoureuses tiges ils attachent, pour faire leurs planchers, des poutrelles transversales à une hauteur que l'Orénoque n'atteindra pas dans sa plus grande force; sur ces planchers une couche de terre glaise qui bientôt durcira au soleil, de telle sorte qu'on pourra sans inconvénient y allumer le feu de la cuisine; un toit de feuillage, un hamac suspendu à deux rameaux, puis enfin une échelle primitive, une poutre entaillée de haut en bas, appuyée d'un côté sur le seuil de la maisonnette, implantée de l'autre dans le lit du fleuve, et l'œuvre est achevée. L'installation est complète. Vienne le déluge, les Guaranos sont dans leur demeure aérienne comme dans une arche permanente, et ils ne sont point obligés d'amasser des provisions dans cette arche pour toute la durée de l'inondation. Ils ne s'inquiètent pas non plus de voir disparaître, dans l'abîme du fleuve débordé, les poissons et les tortues qu'ils pêchent aisément en d'autres saisons.

A côté d'eux est le Mauritia, le palmier providentiel qui suffit à tous leurs besoins. Avec les pétioles de cet arbre gigantesque, ils façonnent leurs arcs et leurs flèches; avec les nervures de ses feuilles, ils font leurs cordes, leurs nattes et leurs légers vêtements; avec ses feuilles plus grandes, la toiture de leurs cabanes; avec sa tige, leurs planchers, leurs cloisons et la plupart de leurs ustensiles domestiques; de ses rameaux ils détachent des fruits qui, étant mis dans l'eau, lui donnent une agréable saveur; de son tronc ils extraient un suc rafraîchissant, qui par la fermentation se convertit en une boisson enivrante; enfin sa moelle râpée ou broyée produit une sorte de sagou, une farine nutritive dont on fait des galettes.

Ainsi le Mauritia fournit aux Guaranos le pain et le vin, le vêtement et tout ce qui constitue leurs habitations.

Très-primitives sont ces habitations suspendues aux palmiers; plus primitive encore est la tente. C'était la demeure des patriarches; la Bible la mentionne fréquemment depuis ses premiers jusqu'à ses derniers chapitres.

Noé dormait dans sa tente lorsque Sem et Japhet le couvrirent pieusement d'un manteau.

Abraham reçoit à l'entrée de sa tente les envoyés célestes.

Les Israélites, dans leur voyage à travers le désert, placent le tabernacle dans une tente.

Isaïe, le grand prophète, a poétisé la tente par diverses images.

Il dit, en parlant de Babylone : « Cette ville sera détruite jusqu'à la fin des siècles; les générations ne la ver-

ront pas rétablie; l'Arabe n'osera y planter sa tente. » Il dit avec un accent mélancolique : « Mon pèlerinage est fini. Il a été emporté bien loin de moi, comme la tente du pasteur. »

La Sulamite du Cantique des cantiques s'écrie dans sa juvénile ardeur : « Je suis noire, mais je suis belle comme les tentes de Cédar. »

La tente, ce frêle asile de la frêle vie de l'homme, est maintenant partout. C'est la demeure obligée des voyageurs en de vastes contrées, et des soldats en campagne, la demeure accidentelle des trappeurs du Far west et des chercheurs d'or de l'Australie, d'un grand nombre de tribus nomades, des peuples pasteurs et des peuples guerriers.

Voici, au nord de notre Europe, la race laponne. Un savant professeur de Lund, M. Nilsson, a démontré par ses patientes recherches que jadis elle occupait les provinces méridionales de la Suède. Elle a été subjuguée par une race plus vigoureuse, plus intelligente, et refoulée dans la morne et froide région qui du golfe de Bothnie s'étend jusqu'aux rives de la mer Glaciale, bien au-delà de la station où notre poëte Regnard annonçait, dans une inscription latine, qu'il était au bout du monde.

Pour la famille laponne, le renne est le don providentiel comme le palmier à éventail, le Mauritia, pour les Guaranos, l'arbre à pain pour plusieurs peuplades de l'Océanie, le buffle pour l'Indien des prairies de l'Ouest et le phoque pour les Groenlendais. Du renne, elle tire sa nourriture journalière, le lait qu'elle assaisonne avec de petites baies sauvages, et dont elle fait du beurre, la chair, dont elle ne

consomme qu'une partie, dont elle livre le surplus à des marchands, en échange de divers objets; du renne elle tire la peau dont elle fabrique ses vêtements, les muscles et les nerfs dont elle fait du fil, les cornes dont elle fait différents ustensiles. En été, le renne porte les piquets de la tente ; en hiver, on l'attelle au traîneau.

Une particularité philologique indique l'importance que les Lapons attachent à ce précieux quadrupède. On chercherait vainement dans leur langue un terme scientifique, une locution abstraite, une expression de luxe ou de volupté. Mais il n'y a si petite parcelle du renne qui n'ait son nom distinct, et sans cesse le Lapon est occupé de ses troupeaux nomades qui bientôt épuisent à la surface de la terre la légère couche de lichen, leur unique aliment. Il les conduit de pâturage en pâturage, et souvent voyage la nuit pour les laisser paître dans le jour. Ah! les tristes pérégrinations! Le sol si aride! Le ciel si sombre! En hiver, un froid de trente à quarante degrés; en été, le fléau des moustiques! Et pas un autre asile que la tente composée de quelques pieux dont on enfonce la pointe dans le sol, et que l'on recouvre de lambeaux d'étoffe grossière ou de peaux de renne.

Au milieu de cette étroite enceinte est le foyer où l'on allume des faisceaux de broussailles humides qui produisent une fumée épaisse, nauséabonde, suffocante. Là, tandis que la femme prépare le repas du jour, ou prend soin des enfants, le Lapon est accroupi sur le sol, inerte, silencieux, les mains plongées dans les larges manches de sa tunique, le visage impassible.

Ces pauvres Lapons! Je les ai vus avec une mélancolique

et sympathique émotion, dans la rigueur de leur travail, dans la joie que leur donnent quelques gouttes d'eau-de-vie ou quelques brins de tabac, dans leur morne indolence et leur placide résignation. Je les ai vus. Un jour on n'en verra plus aucun. Leur nombre est déjà très-restreint, et graduellement il diminue. On peut prévoir le temps où rien ne restera de cette race jadis considérable.

Plus fortes et plus heureuses sont les races nomades des régions orientales, plus doux aussi est leur climat, plus favorables leurs conditions d'existence.

Entre le Don, le Volga, la mer Caspienne et le lac chinois de Dsaisang, s'étendent ces immenses plaines qu'on appelle les steppes. Leur aspect, comme celui de l'Océan, éveille dans l'âme le sentiment de l'infini. Leur végétation est plus variée que celle des Llanos de Caracas et des Pampas de Buenos-Ayres. Quelques-unes sont parsemées d'odorants arbrisseaux ; d'autres, dans toute leur étendue, sont couvertes de graminées ; d'autres, revêtues de plantes articulées, charnues, toujours vertes ; souvent aussi, on voit briller au loin des efflorescences salines, semblables à des lichens, et réparties inégalement sur le sol glaiseux comme de la neige nouvellement tombée.

Là sont disséminées plusieurs peuplades qui, de siècle en siècle, ont conservé, au moins en grande partie, leurs habitudes primitives. Là sont les Kirghises, les Cosaques, les Kalmoucks.

La kibik, c'est-à-dire la tente des Kalmoucks, est la même que dans les anciens temps ; un simple treillage en bois, arrondi à sa base, rétréci à sa sommité. En été, elle suffit pour les garantir de la chaleur ; en hiver, on la cou-

vre d'un feutre épais. A l'intérieur, cette habitation n'est point dénudée comme celle des Lapons. On y voit des coffres, des couchettes, des vases en cuir, fabriqués par un ingénieux procédé qui leur donne l'éclat et la légèreté du verre sans sa fragilité.

Il faut que l'attirail du ménage ne soit pas trop lourd, ni trop difficile à transporter; car, sans cesse, en été, le Kalmouck conduit son bétail en plusieurs pâturages. Ces émigrations se font très-gaiement. On part le matin, et l'on peut dire adieu sans regret au lieu que l'on quitte, sachant que prochainement on y reviendra. La femme et les jeunes filles marchent d'un pied léger, chantant tout le long du chemin. A l'endroit marqué d'avance par le guide, la caravane s'arrête, et bientôt toutes les tentes sont rangées symétriquement. Au milieu est celle du chef, plus élevée, plus spacieuse que les autres, et, en hiver, reconnaissable particulièrement à sa couleur. Lui seul a le droit de la couvrir en feutre blanc. Autour des habitations paissent les troupeaux, de nombreux troupeaux. Il y a des Kalmoucks qui ne possèdent pas moins de quatre mille chevaux et des moutons en quantité. Le mouton parmi eux représente l'unité monétaire, comme autrefois, en Islande, l'aune de vadmel. Ils comptent par moutons, comme nous par francs.

Lorsque le campement est achevé, le Kalmouck, assis en paix, savoure le rustique souper préparé par sa femme, et volontiers s'accorde une tasse de koumys, l'onctueux lait de jument transformé par la fabrication en une liqueur enivrante ; mais il s'abandonne difficilement à quelque excès. Le nom de Kalmouck résonne assez mal à notre oreille et n'éveille généralement dans notre esprit qu'une

idée fâcheuse. Ceux qui ont vu dans son pays, dans sa vraie vie pastorale, ce pacifique descendant des hordes mongoles, s'accordent à louer ses vertus. Il est honnête et hospitalier, fidèle à son prince et religieux. Dans un coffret placé près de son lit sont enfermées ses images adorées. A certains jours de fête il les range dans sa tente, sur un petit autel, et les illumine avec des lampes et des cierges odoriférants. Il est très-fervent sectateur du lamisme, une douce et compatissante doctrine. Son grand Lama, son maître suprême, réside sur une montagne du Tibet couverte de monastères. Le Kalmouck est bien convaincu que ce religieux souverain n'est point un être mortel, mais un Dieu incarné passant sur cette terre d'un corps humain dans un autre.

Sur les frontières de la Perse, du côté de Tarsis, les voyageurs s'arrêtent avec une curiosité particulière dans les habitations d'une autre peuplade de pasteurs : les Yézides. Leur origine, malgré les recherches de plusieurs savants, est encore très-incertaine. Leur religion est un singulier mélange d'idolâtrie et de vagues notions chrétiennes. Ils adorent un Dieu qui a été crucifié pour soutenir sa doctrine, et qui est remonté au ciel comme un rayon de lumière. En même temps ils adorent le diable, c'est-à-dire l'ange déchu, jadis le plus beau des esprits célestes et le plus puissant. Il fut dépouillé de sa splendeur et condamné à vivre dans un état abject pour avoir trompé Adam. Mais, par son repentir, il obtiendra sa grâce, et alors il se souviendra de ceux qui l'ont honoré pendant qu'il était proscrit.

En Perse aussi sont les Illyantes dont les mœurs sem-

blent être les mêmes qu'au temps où leur pays était envahi par Alexandre. Au commencement de mars, ils descendent des montagnes dans les vallons printaniers, et de tout côté cheminent avec leurs troupeaux de pâturage en pâturage. Au mois de novembre, ils retournent sur les hauteurs escarpées et passent l'hiver dans des grottes naturelles ou des huttes grossièrement construites.

Très-pacifiques sont ces diverses tribus. Mais il en est qui n'ont pas le même heureux tempérament, qui ne peuvent s'asservir aux régulières habitudes de la vie champêtre, ni vivre simplement du produit de leurs bestiaux. Le cri de guerre résonnant tout à coup dans leurs pâturages les exalte, et un espoir de pillage les transporte. Telle est, notamment, la race des Kourdes, celle des Kirghises et des Baschkirs.

Les Kourdes prétendent descendre en ligne directe des esprits aériens, des Djins. En réalité ils descendent des Carduchi, ces fougueux guerriers qui s'opposèrent si vigoureusement à la retraite des Dix mille. Tout en eux atteste cette antique origine. Xénophon a fait leur portrait en faisant celui de leurs ancêtres. Quelquefois ils semblent fort occupés de leurs troupeaux et assez satisfaits de leur régime économique : le lait de chèvre, la graisse de mouton et le pain noir. Mais les aventures de combats sont si émouvantes! La petite ville à laquelle ils peuvent arriver dans deux ou trois journées de marche a un si beau bazar; la caravane qui passe près de leur campement emporte tant de choses précieuses! Comment faire pour résister à la tentation? On les mettrait en colère pourtant si on les appelait voleurs. On ne leur déplaît point si on leur donne

le nom de pillards, ce nom impliquant une idée de lutte et d'honneur par le courage.

Où l'honneur va-t-il se nicher!

Les Kourdes occupent une sorte de terrain neutre sur les confins de la Turquie, de la Perse et de la Russie. La Turquie et la Perse essayent en vain de les dompter. La puissante Russie seule les effraye. De plus en plus elle s'avance sur leurs domaines et les punit de leurs larcins.

Au-delà de l'Oural, la Russie répand des idées de civilisation parmi les rudes Baschkirs. Dans les steppes du Don et du Volga, elle subjugue le caractère turbulent des Kirghises.

Les Baschirs en sont venus à construire dans leurs pâturages des huttes en bois.

Les Kourdes et les Kirghises n'ont pas encore d'autre habitation que la tente.

La plus ancienne des tentes est celle du Bédouin. Luxe et misère, scènes pastorales et coutumes cruelles, générosité chevaleresque et convoitises honteuses, tous les contrastes sont réunis dans cette demeure mobile que les Arabes appellent beith (maison).

Elle est assez spacieuse, couverte en peaux de chevre et divisée par un rideau de laine blanche en deux compartiments ; l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans le premier, le sol est ordinairement revêtu d'un bon tapis de Perse ou de Bagdad; dans le second, nulle élégance pareille, mais les ustensiles de cuisine, les sacs où l'on met le beurre, les outres que l'on remplit d'eau, les flocons de laine. La femme est là qui sans cesse travaille, raccommode les vêtements, broie le blé, recueille

le lait de chèvre et de chamelle, et prépare les repas dont son époux, son maître souverain, lui abandonne les restes.

Ces repas sont ordinairement d'une simplicité toute primitive; le pain sans levain, le lait bouilli, la galette de farine et de dattes. A certains jours de fête et à l'arrivée d'un étranger, on égorge un agneau ou un chevreau, et l'on fait une ample consommation de café. Alors arrive le conteur qui sait, par la tradition, les plus belles aventures de Sindbad le marin, du calife de Bagdad, d'Aladdin avec sa lampe magique, aussi celles de Bounaberdi (Bonaparte), le grand sultan de la terre franque. Alors arrive le chanteur, qui célèbre en vers emphatiques le courage des guerriers, les exploits d'Antar, le Roland, le héros de la nation arabe, ou les charmes de la beauté et les enchantements de l'amour. C'est l'idéal de la poésie dans une dure réalité. La femme, en écoutant derrière son rideau ces strophes galantes accompagnées par les sons aigus de la rhébaba, pense qu'elle a encore les dents blanches et les noires prunelles décrites par le poëte. Mais la pauvre femme d'Orient! le bienfait de la loi évangélique n'est pas encore arrivé jusqu'à elle; le christianisme ne l'a point affranchie et point anoblie. Elle est l'esclave de celui qu'elle appelle son époux. Il l'asservit à tous ses caprices; il la dégrade par sa jalousie; il l'outrage par sa passion encore plus peut-être que par son indifférence, et, s'il lui plaît de s'en séparer, rien ne l'en empêche. *Ent talek,* tu es répudiée, dit-il, et, sans autre formalité, il la renvoie dans sa famille.

Le Bédouin, en écoutant les chants de combat, pense

qu'il doit aussi combattre. Et pourquoi ? Pour venger une injure ou pour piller. C'est l'une de ses constantes occupations, et l'on peut dire une nécessité de sa vie.

« Les Arabes, dit Burckardt, sont obligés de voler et de piller. La plupart des familles de la tribu des Anezé ne sont pas en état de subvenir à leurs dépenses annuelles avec le profit qu'elles tirent de leur bétail, et peu d'Arabes consentiraient à vendre un chameau pour acheter des vivres. Ils savent par expérience que, s'ils restent longtemps en paix, leur richesse diminue. La guerre et le pillage leur sont indispensables. »

De ces actes de violence, le Bédouin ne se fait nul scrupule. Descendant d'Ismaël, fils aîné d'Abraham, n'a-t-il pas été dépossédé de ses prérogatives par un autre fils? Il ne peut s'emparer des riches domaines qui devaient, dit-il, lui appartenir. Mais il est le roi du désert. Là, les pachas turcs ne peuvent arrêter ses dépradations; là, sur son vigoureux cheval, avec sa grande lance, il s'en va de côté et d'autre, dévalisant les voyageurs, pillant ou rançonnant les caravanes, imposant un tribut aux villages craintifs, rapinant enfin tant qu'il peut par la ruse ou par la force avec une douce satisfaction, comme si à chaque rapine il ne faisait que reprendre une parcelle de son héritage; puis il rentre sous sa tente, et alors apparaît un tout autre homme. L'ardent cavalier s'assoit sur son tapis et y passe de longues journées, indolent, inerte, dormant ou fumant. L'impitoyable voleur s'apitoie au récit d'une infortune, tend la main à l'infirme, fait l'aumône au pauvre et se glorifie de recevoir chez lui le passant qui lui demande l'hospitalité.

Son habitation est assez solidement implantée dans le sol pour résister à la violence du simoun, assez commode pour que le maître y repose tranquillement dans ses jours de mollesse, assez spacieuse pour qu'il puisse y donner une place à ses hôtes.

C'est la tente de l'Orient avec les misères matérielles et les passions d'une race inculte, mais les rayons de soleil et le ciel lumineux!

Dans les régions polaires où le ciel est si sombre et le soleil si pâle, les hommes, pour se défendre contre les rigueurs du climat, se font d'étranges demeures.

Les Esquimaux de l'Amérique du Nord se font des huttes de neige; ni bois, ni brique, ni limon, pas autre chose que la neige amoncelée sur le sol, durcie par le froid, et ce travail architectural n'est pas difficile. Un couple d'ouvriers suffit pour construire en quelques heures une rotonde de 15 mètres de circonférence à sa base et de 5 mètres de hauteur, qui sera le nid de plusieurs familles. L'un de ces ouvriers taille les blocs de neige; l'autre les range méthodiquement; au sommet de son édifice il enchâsse, dans la neige compacte, une plaque de glace transparente. C'est l'œil-de-bœuf de ce palais d'hiver, c'est le vitrail par lequel doit entrer la lumière extérieure; nulle autre fenêtre et nulle porte; seulement une étroite ouverture à laquelle aboutit une sorte de tunnel creusé aussi dans la neige; c'est par ce difficile passage qu'on pénètre dans le logis. Là, sur un socle de neige, est un large vase rempli d'huile de poisson où sans cesse brûle une mèche faite avec de la mousse; c'est l'une des plus curieuses inventions de l'Esquimau, et son meuble le plus précieux en

sa cruelle saison d'hiver. C'est la lampe qui l'éclaire, le foyer où il fait cuire ses aliments, le calorifère qui répand sous son dôme de neige une telle chaleur que parfois il est obligé de se dépouiller d'une partie de ses vêtements.

L'étranger ne peut supporter cette lourde température, encore moins l'épaisse fumée de la lampe dans l'étroite enceinte où nul souffle d'air ne pénètre, les émanations d'une huile rance en combustion, d'une cuisine infecte, d'un amas de saletés.

Bien tristes aussi sont les yourtes, les habitations souterraines de plusieurs peuplades disséminées au nord et au nord-est de l'Asie, particulièrement des indigènes de l'archipel Aléoutien, ce curieux archipel qui, d'un côté, s'étend vers les rives du Kamtschatka, en Asie, de l'autre vers la plage d'Alska, en Amérique. A voir l'alignement de ses divers groupes, on dirait les piles d'un pont destiné à rejoindre les deux continents. Là, s'élèvent des collines arides et des montagnes volcaniques, sur des vallées que nulle culture ne peut féconder. La mer est à peu près l'unique ressource des Aléoutiens, mais ils ne savent pas ménager ce qu'elle leur donne. Le poisson qu'ils en tirent en des heures propices, ils le dévorent gloutonnement, sans même le faire cuire, ou le gaspillent sans songer au lendemain ; lorsque la pêche est infructueuse ou impossible, ils en sont réduits à manger les racines des plantes sauvages et les varechs. Leur climat est terriblement froid, et il n'y a autour d'eux ni charbon de terre, ni tourbe, ni forêts, pas d'autre combustible que de chétives broussailles ou des herbes sèches. Dans cette affreuse pénurie, ils vont chercher au sein de la terre la chaleur qu'ils ne peuvent avoir à

sa surface. A dix ou douze pieds de profondeur, ils creusent une tranchée qu'ils allongent et élargissent à volonté. Les bois étrangers que la mer charrie et jette sur le rivage leur servent à étayer les parois de cette excavation et à fabriquer le treillage qui la recouvre. Sur ce treillage, ils étendent une couche de gazon. Çà et là est une ouverture au bord de laquelle on place une poutre échancrée du haut en bas ou une planche percée de plusieurs trous. C'est le complément de l'édifice, c'est l'escalier par lequel on descend dans la demeure souterraine. Là, s'installent à la fois vingt, trente familles destinées à subir le même régime sous le même toit, séparées l'une de l'autre, non point par des cloisons, mais par quelques piquets. Chaque ménage a son foyer, c'est-à-dire la lampe en pierre où l'on allume, dans une huile fétide, une mèche d'herbes desséchées. Les femmes et les enfants restent la plus grande partie de la journée indolemment accroupis par terre. Les hommes se réjouissent s'ils ont pu se procurer un peu de tabac; ils le mêlent avec de la cendre pour le faire durer plus longtemps et lui donner plus d'âcreté. Personne n'a pu voir, sans une douloureuse émotion, cette population sauvage dans ces fosses ténébreuses.

On retrouve les mêmes sinistres habitations parmi les Kamtschadales, les Samoyèdes, les Ostiaks. M. de Lesseps, qui du Kamtschatka rapporta en France les dépêches de la Pérouse, a vu dans le pays des Koriaques une de ces yourtes, qui n'avait pas moins de quarante pieds de profondeur.

Après avoir parcouru les régions les plus désolées du nord de l'Asie et stationné dans les huttes les plus affreuses,

avec quelle joie le courageux voyageur arrive à l'isba russe! Ce n'est pourtant qu'une très-rustique construction; nul architecte n'en a dessiné le plan, et nul maçon n'y a mis un bloc de pierre. Comme le *loghouse* du *settler* américain, elle est faite tout entière avec des troncs de sapins, taillés par la hachette du moujik et posés carrément l'un sur l'autre; mais cela ressemble à une maison, et l'on trouve là un poêle, un lit, une table, premiers indices de la vie civilisée, et, à la place des fétiches de l'idolâtrie, on trouve là aussi le symbole du christianisme. Au fond de la chambre occupée par la famille du paysan, en face de la porte d'entrée, est une petite lampe devant une figure du Christ, de la Vierge et de quelque apôtre ou patriarche. C'est ce qu'on appelle les *obras,* les saintes images. En franchissant le seuil de cette salle, on doit avant tout saluer les images vénérées.

Ce sentiment religieux me rappelle celui qui m'a frappé à une autre extrémité du globe, dans la cabane solitaire du gaucho, au milieu des Pampas. L'étranger entre là en prononçant les pieuses paroles qui, dans une grande partie de l'Amérique espagnole, remplacent encore nos banales formules de civilité européenne : *Ave Maria purissima,* dit-il en inclinant la tête. A ces mots évangéliques, à ce signe de confraternité chrétienne, le gaucho répond : *Sin peccado concebida;* puis il se lève et tend la main à son hôte.

De cette excursion à travers tant de malheureuses contrées et tant d'habitations sauvages, je reviens à notre pays de France. Ah! le noble et doux pays! Quelles que soient parfois ses erreurs et ses emportements, comme on doit

l'aimer! Comme ils doivent être reconnaissants envers la Providence, ceux à qui elle a donné aux champs ou à la ville, sur ce sol si fécond, dans cette zone si charmante, l'honnête berceau, l'atelier du bon travail, le sanctuaire de la famille et la maison — petite ou grande!

Mieux vaut peut-être la petite.

Parva domus, magna quies.

Petite maison, grand repos

TABLE DES MATIÈRES.

I. — DISCOURS DE RÉCEPTION (1871-1875).

Pages.

Discours de M. Jules Janin, prononcé dans la séance publique du 9 novembre 1871, en venant prendre séance à la place de M. Sainte-Beuve. 3

Réponse de M. Camille Doucet, directeur de l'Académie française, au discours de M. Jules Janin. 29

Discours de M. X. Marmier, prononcé dans la séance publique du 7 décembre 1871, en venant prendre séance à la place de M. de Pongerville. 55

Réponse de M. Cuvillier-Fleury, directeur de l'Académie française, au discours de M. X. Marmier. 87

Discours de M. Duvergier de Hauranne, prononcé dans la séance publique du 29 février 1872, en venant prendre séance à la place du duc de Broglie. 123

Réponse de M. Cuvillier-Fleury, directeur de l'Académie française, au discours de M. Duvergier de Hauranne. 163

Discours de M. Rousset, prononcé dans la séance publique du 2 mai 1872, en venant prendre séance à la place de M. Prévost-Paradol. 201

Réponse de M. d'Haussonville, directeur de l'Académie française, au discours de M. Rousset. 227

Discours de M. le duc d'Aumale, prononcé dans la séance publique du 3 avril 1873, en venant prendre séance à la place de M. le comte de Montalembert. 255

Réponse de M. Cuvillier-Fleury, directeur de l'Académie française, au discours de M. le duc d'Aumale. 291

Discours de M. Littré, prononcé dans la séance publique du 5 juin 1873, en venant prendre séance à la place de M. Villemain. 327

Pages.

Réponse de M. de Champagny, directeur de l'Académie française, au discours de M. Littré. 357

Discours de M. le baron de Viel-Castel, prononcé dans la séance publique du 27 novembre 1873, en venant prendre séance à la place de M. le comte Philippe de Ségur. 379

Réponse de M. Xavier Marmier, directeur de l'Académie française, au discours de M. le baron de Viel-Castel. 423

Discours de M. de Loménie, prononcé dans la séance publique du 8 janvier 1874, en venant prendre séance à la place de M. Mérimée. 451

Réponse de M. Jules Sandeau, directeur de l'Académie française, au discours de M. de Loménie. 493

Discours de M. Saint-René Taillandier, prononcé dans la séance publique du 22 janvier 1874 en venant prendre séance à la place de M. Gratry. 515

Réponse de M. Nisard, directeur de l'Académie française, au discours de M. Saint-René Taillandier. 553

Discours de M. Émile Ollivier, élu en remplacement de M. de Lamartine. 573

Réponse de M. Émile Augier, directeur de l'Académie française, au discours de M. Émile Ollivier.. 1-574

Discours de M. Mézières, prononcé dans la séance du 17 décembre 1874, en venant prendre séance à la place de M. Saint-Marc Girardin. 575

Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française, au discours de M. Mézières. 609

Discours de M. Alexandre Dumas fils, prononcé dans la séance publique du 11 février 1875, en venant prendre séance à la place de M. Lebrun. 631

Réponse de M. d'Haussonville, directeur de l'Académie française, au discours de M. Alexandre Dumas. 671

Discours de M. Caro, prononcé dans la séance publique du 11 mars 1875, en venant prendre séance à la place de M. Vitet. 705

Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française, au discours de M. Caro. 741

II. — DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU (1871-1875).

Pages.

Discours de M. le duc de Noailles, directeur de l'Académie française, 8 août 1872. 765

Discours de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française, 28 août 1873. 789

Discours de M. Cuvillier-Fleury, directeur de l'Académie française, 13 août 1874.. 803

Discours de M. le baron de Viel-Castel, directeur de l'Académie française, 11 novembre 1875. 829

III. — RAPPORTS DES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS (1871-1875).

Rapport de M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours des années 1871 et 1872. 849

Rapport de M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1873. 881

Rapport de M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1874. 907

Rapport de M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1875. 937

IV. — DISCOURS ET PIÈCES DIVERSES LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE (1871-1875).

A propos d'un album photographique, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le mercredi 25 octobre 1871, par M. E. Legouvé, de l'Académie française. 971

Rapport sur le prix biennal, fait à l'Institut, dans sa séance trimestrielle du mercredi 3 janvier 1872, par M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française. 987

Discours de M. Barbier, de l'Académie française, prononcé à l'inauguration de la statue de Ronsard, à Vendôme, le 23 juin 1872. . 993

Pages.

Discours de M. Camille Doucet, directeur de l'Académie française, président des cinq Académies, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le vendredi 25 octobre 1872. 1005

La France dans ses colonies, discours lu à la séance trimestrielle de de l'Institut, du 8 janvier 1873, par M. Xavier Marmier, de l'Académie française. 1017

A propos d'une dot, scène d'intérieur, par M. E. Legouvé, de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1873. 1043

Un nouveau voyage au Groënland, par M. Xavier Marmier, de l'Académie française, lu dans la séance trimestrielle du 15 avril 1874. 1063

Mirabeau et son père à la veille de la Révolution, par M. de Loménie, membre de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le mercredi 28 octobre 1874. . . . 1107

Discours de M. Camille Doucet, directeur de l'Académie française, prononcé à l'inauguration de la statue de Chateaubriand, à Saint-Malo, le 5 septembre 1875. 1129

Discours de M. le duc de Noailles, membre de l'Académie française. prononcé à l'inauguration de la statue de Chateaubriand, à Saint-Malo, le 5 septembre 1875. 1135

La Maison, par M. Xavier Marmier, membre de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le lundi 25 octobre 1875. 1139

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56.

AS
162
P379
1870-79
pte 1

Académie française, Paris
Recueil des discours

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY